



HAL
open science

**Les églises rurales dans l'ancien diocèse d'Elne
(Roussillon et Vallespir, Pyrénées-Orientales), entre le
Vème et le XIème siècle : l'expression d'un palimpseste
architectural? Un répertoire des formes, entre
préroman et anté-roman**

Morgane Gourgues

► **To cite this version:**

Morgane Gourgues. Les églises rurales dans l'ancien diocèse d'Elne (Roussillon et Vallespir, Pyrénées-Orientales), entre le Vème et le XIème siècle : l'expression d'un palimpseste architectural? Un répertoire des formes, entre préroman et anté-roman. Archéologie et Préhistoire. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2017. Français. NNT : 2017MON30026 . tel-01715074

HAL Id: tel-01715074

<https://theses.hal.science/tel-01715074>

Submitted on 22 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur

Délivré par l'**Université Paul-Valéry, Montpellier 3**

Préparée au sein de l'école doctorale : Langues, Littératures,
Cultures et Civilisations (58)

Et de l'unité de recherche Centre d'Études Médiévales de
Montpellier (EA 4583)

Spécialité : **Histoire de l'art médiéval**

Présentée par **Morgane GOURGUES**

Les églises rurales dans l'ancien diocèse d'Elne
(Roussillon et Vallespir, Pyrénées-Orientales),
entre le V^{ème} et le XI^{ème} siècle :
l'expression d'un palimpseste architectural ?
Un répertoire des formes, entre préroman et anté-roman

◆ **Tome 1 : Synthèse** ◆

Soutenue le 25 novembre 2017, devant le jury composé de

Géraldine MALLET, professeur en histoire de l'art médiéval, université Paul-Valéry, Montpellier 3	Directrice
Xavier BARRAL I ALTET, professeur en histoire de l'art médiéval, université Ca'Foscari, Venise	Rapporteur
Pascale CHEVALIER, professeur en archéologie, université de Clermont-Auvergne	Examineur
André CONSTANT, maître de conférences en histoire et archéologie médiévale, université d'Aix-Marseille	Examineur
Miljenko JURKOVIĆ, professeur en archéologie et histoire de l'art médiéval, université de Zagreb	Rapporteur
Gisela RIPOLL, professeur en archéologie, université de Barcelone	Examineur
Agnès BERGERET, chargée d'études et de recherches, I.N.R.A.P. Méditerranée	Expert invité

A Fafa.

*Chercher la raison de toute forme,
car toute forme a sa raison,
Eugène Viollet-le-Duc**

**Préface des Entretiens sur l'architecture, 1863.*

Les églises rurales dans l'ancien diocèse d'Elne (Roussillon et Vallespir, Pyrénées-Orientales), entre le V^{ème} et le XI^{ème} siècle : l'expression d'un palimpseste architectural ? Un répertoire des formes, entre préroman et anté-roman.

La pâleur des témoignages distillés par une Antiquité tardive et un haut Moyen Âge roussillonnais, pourtant florissant, a jeté un voile nous privant pour longtemps de toute la richesse chromatique d'une longue période, qui n'a d'obscur que les *a priori* que l'on s'en fait. Opérer une introspection sur la genèse du vocabulaire formel chrétien est inévitable pour en comprendre les raccourcis, ceux souvent initiés par une vision monofocale n'offrant que trop peu souvent la possibilité d'envisager le bâtiment ecclésial selon sa polysémie : tout à la fois lieux de l'accomplissement du culte, de rassemblement des fidèles, mais aussi lieux d'expression techniques et artistiques. Un condensé, en somme, au cœur d'une société en mutation, où les différents acteurs politiques n'ont eu, en réalité, qu'un impact modéré.

Les modestes églises rurales anté-romanes, par leurs structures et leurs modes de construction, sont finalement révélatrices d'un héritage et d'une continuité, jusque là minimisés, voire insoupçonnés. En choisissant de ne pas dissocier l'évolution des techniques de celle des formes, tout en prenant en compte les nouvelles perspectives soulevées par l'archéologie médiévale, pour d'autres territoires, les postulats chronologiques s'étiolent, se faisant moins relatifs et plus impartiaux. Entre relecture et reformulation, il convient maintenant d'envisager une mise à l'épreuve de l'architecture préromane.

Rural churches in the ancient diocese of Elne (Roussillon and Vallespir, Pyrénées-Orientales), between the Vth and the XIth century: the expression of an architectural palimpsest? A catalogue of the forms, between pre-Romanesque and ante-Romanesque.

The scarcity of evidence trickled down from the late Antiquity and the Roussillon Early Middle Ages, although quite flourishing, has cast a veil depriving us for quite a while of all the chromatic richness of a long era, obscure only because of the *a priori* one has about it. Carrying out an introspection into the genesis of the formal Christian vocabulary is an absolute must to understand its shortcuts, those being often brought about by a monofocal vision too rarely offering the opportunity to consider the church building according to its polysemy: worshipping and congregating places for the believers as well as places where their

craftmanship and art could be expressed. A summary, all in all, in the midst of a mutating society where the various political actors have only had in fact a moderate impact.

The humble ante-Romanesque rural churches, by their structures and their method of building are eventually revealing of a legacy and a continuity played down until now, unsuspected indeed. By choosing not to dissociate the evolution of techniques from that of the forms while factoring in the new prospects brought up by medieval archaeology, for other areas, the chronological postulates weaken, becoming less relative and more unbiased. Between rereading and rewording, it is now advisable to consider putting to the test pre-Romanesque architecture.

Les esglésies rurals dins l'antiga diòcesi d'Elna (Rosselló i Vallespir, Pirineus orientals), entre el segle V i el segle XI : l'expressió d'un palimpsest arquitectònic ? Un repertori de formes, entre pre-romànic i abans del Romànic

La pal·lidesa dels testimonis destil·lats per una Antiguitat tardana i una alta edat mitjana rossellonesa, però florejant, ha tirat un vel privant-nos per temps de tota la riquesa cromàtica d'un llarg període, que té de fosc només els prioris que ens en fem. Operar una introspecció sobre la gènesi del vocabulari formal cristià és inevitable per entendre'n les drecceres, aquestes sovint iniciades per una visió mono focal que ofereix massa poc sovint la possibilitat de considerar l'edifici eclesial segons la seva polisèmia : A la vegada llocs de compliments del culte, d'aplegament de fidels, però també llocs d'expressió tècniques i artístiques. Un condensat, de fet, al cor d'una societat en mutació, ha on els diferents acords polítics han tingut, en realitat, només un impacte moderat. Les modestes esglésies rurals abans del romànic, per les seves estructures i les seves mètodes de construcció, són finalment reveladores d'una herència i d'una continuïtat, fins ara minimitzades, fins i tot insospitades. Escollint de no dissociar la evolució de les tècniques de la de les formes, tot tenint en compte les noves perspectives plantejades per l'arqueologia medieval, per altres territoris, els postulats cronològics es decandeixen, fent-se menys relatius i més imparcials. Entre relectura i reformulació, ara convé considerar posar a prova l'arquitectura pre-romànica.

Ländlichen kirchen in Die ehemalige Diözese Elne (Roussillon und Vallespir, Pyrénées-Orientales), zwischen dem Vten und XIten Jahrhundert: Bild eines architektonischen Palimpsestes? Ein Repertoire von Formen, zwischen präromanischen und ante-Romanisc.

Die Schwäche der Farben der Zeugnisse einer Spätantike und eines, zwar blühendes, Hochmittelalters im Roussillon bildet einen Schleier der Uns für eine lange Zeit den Farbreichtum entzogen hat einer langen Periode die nur dunkel erscheint wegen der Vorturteile mit denen man an Sie herantritt. Eine Introspektion über die Entstehung der christlichen Formensprache ist unentehrllich für den Begriff der vorschnellen Urteile die oft ihren Ursprung finden in einer monofokalen Blick der nur allzu wenig die Möglichkeit bietet das Kirchengebäude in seine Polysemie zu betrachten: als Gebetsort, als Sammelplatz der Gläubigen aber auch als Platz wo technische Errungenschaften und Kunst zum Ausdruck kommen, kurz gesagt, als een Kondensat im Herzen einer sich wandelnden Gesellschaft, wo die verschiedenen politischen Protagonisten eigentlich nur wenig Einfluss haben.

Die einfachen ländlichen präromanische Kirchen sind schliesslich durch ihre Struktur und ihre Bauweise Zeugnisse eines Erbes und einer Kontinuität die bis heute minimisiert, ja selbst ungeahnt, werden. Ein Betrachtungsweise die die Entwicklung der Technik nicht von der Entwicklung der Formen trennt und zugleich die durch die Archeologie des Mittelalters für andere Regionen ans Licht gebrachte neue Perspektiven Rechnung tragt, führt dazu dass die chronologischen Postulate verblassen und dadurch weniger relevant aber unbefangener werden. Zwischen einer neuen Leseart und einer Neuformulierung ist jetzt eine Untersuchung der präromanische Architektur angesagt.

Les églises rurales dans l'ancien diocèse d'Elne
(Roussillon et Vallespir, Pyrénées-Orientales),

entre le V^{ème} et le XII^{ème} siècle :

l'expression d'un palimpseste architectural ?

Un répertoire des formes, entre préroman

et anté-roman



Tome 1 : Synthèse

Remerciements

Ô combien ces quelques lignes peuvent sembler convenues, pourtant un *grand merci* est, sans nul doute, les seuls mots qu'il convienne de réitérer à tous ceux qui, chacun à leur manière, ont contribué à parachever ce long travail de recherche. Tant il est vrai que je ne mesurais pas l'aventure sur le point de naître lorsque Géraldine Mallet orienta, il y a bien des années déjà, mon regard vers les « oubliées », ces églises discrètes, sur lesquelles tant de personnes pensent encore, à leur propos, que la messe a été dite, depuis bien longtemps déjà...

En premier lieu, je voudrais donc remercier Géraldine Mallet, qui accepta de devenir ma directrice de thèse, n'ayant, dès lors et durant toutes ces années, eu de cesse de me conseiller, relevant le moral des troupes dès qu'il le fallait. Des batailles, il fallut en mener, et elle fut toujours le rempart contre l'assaillant, prenant parfois les traits d'une administration parfois peu conciliante.

Ce travail n'aurait pas eu la même saveur si l'une de ses visées n'était pas qu'il soit jugé par les membres du jury qui ont accepté d'en parcourir les pages de leur regard critique, qu'ils en soient remerciés.

Mon enthousiasme fut souvent mis à rude épreuve dès lors qu'il fallut prospecter chacune des églises que nous envisagions pour cette étude. Les portes des églises demeurent le plus souvent closes et en trouver les clefs est un exercice périlleux, aussi surprenant que cela puisse paraître. La pugnacité est devenue ma meilleure alliée, devant des rendez-vous qui se sont étalés sur plusieurs années. Malgré tout, que ceux : municipalités, membres associatifs, ou particuliers, qui m'ont généreusement ouvert leurs portes, au sens propre et figuré, acceptent toute ma reconnaissance. Une pensée particulière ira à Renée Chalancon et son Mari, d'Amélie-les-Bains, à Jean-Pierre Vergès d'Arles-sur-Tech, à Mme et M. Ricart de Théza, à Mme Puig-Bert de Corbère, et enfin au Père Renier d'Estagel.

Dans l'océan archivistique, quelques belles rencontres ont ponctué ma traversée, bouffées d'air salvatrices que Jackie Estimbre de la DRAC de Montpellier ; que Serge,

France, Guillaume et Anaïck des Archives Départementales de Perpignan ; ou encore Jannie, Franck, et Bernard de l'UDAP de Perpignan, ont su prodiguer avec compréhension.

Je ne saurais oublier mes rencontres universitaires, riches d'échanges et de discussions, aussi Sylvain, Maria, Elisabeth, Anne, ou encore Sylvie qui ont, chacun à leur manière, apporté leur contribution.

La traduction en langue étrangère du résumé de cette thèse n'aurait pas eu la même qualité sans l'intervention appliquée de Justine pour la version catalane, de Sylvie pour celle en Allemand et enfin Stéphane pour l'Anglais.

Enfin, il m'importe d'exprimer ici toute la dette que j'ai envers ma famille. Ma mère d'abord, pour sa patience devant des relectures épiques, partagées plus tard par Catherine, et Stéph. Mon père ensuite, pour avoir, une fois de plus, pris ses pinceaux, apportant toute la poésie de ses dégradés à ce travail. Mes affectueux remerciements vont également à ma sœur, à tous mes amis et plus particulièrement Claire, Stéphanie, Joke, Caroline, Jérémy, Aurélia, Lili et Abdon pour avoir, avec bienveillance, partagé ma vie, parfois bipolaire, de doctorante.

Un clin d'œil à mes collègues de travail, et en particulier Laury et Micka, dont la bonne humeur permit, sans qu'ils s'en rendent compte, de m'épauler.

Enfin, mes pensées les plus chères vont à Fabien, pour son soutien indéfectible et sa générosité, tour à tour, conjoint dévoué, conseiller assidu, relecteur attentif, et assistant technique. Merci, plus que tout autre d'avoir cru en moi...

Sigles et liste des abréviations

- ABF Agence des **B**âtiments de **F**rance des Pyrénées-Orientales, aïeul de ce que nous connaissons aujourd'hui sous le terme d'UDAP.
- AAPO Association Archéologique des **P**yrénées-**O**rientales
- ADPO Archives **D**épartementales des **P**yrénées-**O**rientales, (Perpignan).
- BRGM **B**ureau de **R**echerches **G**éologiques et **M**inières, (Montpellier).
- BUCEMA **B**ulletin du **C**entre d'**É**tudes **M**édiévales d'**A**uxerre
- CERCA **C**entre d'**É**tudes et de **R**echerches **C**atalanes des **A**rchives
- CLMH Classement aux Monuments historiques
- DRAC Direction **R**égionale des **A**ffaires **C**ulturelles du Languedoc-Roussillon, (Montpellier).
- INRAP Institut National de Recherches Archéologiques préventives
- ISMH Inscription aux Monuments historiques
- Marca hispanica ouvrage de Pierre de Marca, intitulé: *Marca hispanica sive limes hispanicus...*, Paris, 1688.
- M. H. Monuments historiques
- SASL **S**ociété **A**gricole, **S**cientifique et **L**ittéraire des **P**yrénées-**O**rientales
- UDAP **U**nité **D**épartementale de l'**A**rchitecture et du **P**atrimoine, (Perpignan), depuis 2016 nouvelle dénomination des anciens STAP (Service territoriale de l'Architecture et du Patrimoine), anciennement SDAP (Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine). * *Par mégarde, il se peut que l'une de ces anciennes dénominations se retrouve dans notre étude.*

	Page
Introduction	9
Première partie:	
L'art préroman roussillonnais : la genèse d'une notion et ses appuis historiques	17
I. Entre sagacité et tâtonnement : l'ouverture de la voie	21
A. Les romantiques et leur sillage	21
♦ La petite et la grande Histoire	21
♦ Appréhensions archéologiques	25
♦ Le dictat parisien : quelle place pour le préroman roussillonnais?	29
♦ Paris, Madrid et Barcelone : entre héritage archéologique et architectural	34
B. Dans l'ombre de l'art roman	39
♦ Les fondamentaux entre apport et limite	39
♦ Le préroman : l'invention d'un terme, popularité d'un concept	45
C. Dans et hors les murs des journées romanes de Cuxa	49
♦ Les années 1970-1980 : vers l'étude manifeste du préroman	49
♦ Les années 1980-1990 : entre acquis et nouvelles introspections	54
♦ Les années 1990-2000 : quand le préroman prend ses galons universitaires	61
♦ Depuis le changement de millénaire : le Roussillon au déclin	65
II. Des sources, plutôt ruisseaux que torrents	69
A. Une époque médiévale frileuse : du VIII^{ème} au XII^{ème}, les siècles indigents	69
♦ Les sources de la disette	69
♦ Hiatus et impression	71
B. Le redoux du XIII^{ème} au XIX^{ème}, les siècles opulents	74
♦ Abondance et verbiage des XIII ^{ème} et XIV ^{ème} siècles	74
♦ XVIII ^{ème} et XIX ^{ème} siècles, le règne des conseils	75
♦ Le XX ^{ème} siècle et la sainte architecture des Beaux-arts	78
Deuxième partie:	
Quand hommes de Dieu et hommes de pouvoir façonnent les pierres	83
I. D'illiberis à Elne	87
A. Diaphane chrétienté roussillonnaise ?	87

♦ Empreintes chrétiennes et emprises historiographiques	87
♦ Dans le sillage de l'antiquité, des murmures chrétiens	90
B. Origami chrétien, dans les replis des premiers convertis	93
♦ Chrétiennes figures	93
♦ Des églises paléo-wisigo-chrétiennes	96
II. Helena, ce diocèse wisigothique	101
A. Organisation raisonnée de la chrétienté	101
♦ Vers la construction du diocèse : prosélytisme romain ou wisigothique ?	101
♦ Entre atavisme, conversion, et mutation	104
B. Géographie des empreintes chrétiennes	106
III. Elna vicus carolingien	113
A. Entre Renovatio et héritage	113
♦ Le <i>topos</i> de l'invasion musulmane	113
♦ La Renovatio, cet autre poncif ?	115
B. Ordonnances et dispositions	117
♦ Contrer les séditions	117
♦ Calligraphier les singularités	121
♦ Délétère et salvatrice caroline : écrire l'église	124
Troisième partie:	
L'anté-roman : une éclosion architecturale vue depuis l'intérieur de l'antique diocèse d'Elne	133
I. L'édifice cultuel : lecture d'une sédimentation tout autant liturgique que technique	136
A. Préambule	136
B. Des formes élémentaires entre choix et contraintes	140
♦ Pour ne pas perdre le « nord » : <i>versus orientem</i>	140
♦ La nef unique, cet archétype	143
♦ Au « chœur » de la nef	149
C. De pierre et de chaux	154
♦ Étymologie et physionomie de la paroi	154
♦ Morphologie des murailles	160
D. Á chacun sa chacune : le dilemme de la coiffe	164
♦ Clandestine en sa demeure : la voûte	164
♦ Ligneux versus lithique, un combat loyal ?	169
♦ Sans dessus-dessous : le voûtement et ses adjuvants	172

II. Agrémenter l'ordinaire: élémentaire magnificence	182
A. Jeux de courbe : entre mysticisme et fonctionnalité	182
♦ Toute la lumière sur les fenêtres	183
♦ Le portail, au seuil de la maison de Dieu	185
♦ L'arc triomphal, au seuil de la théophanie	189
♦ Quand l'historiographie fait le dos rond : l'arc pour ce qu'il est	192
B. Éminences notoires	195
♦ Les différentes tonalités d'une sommité : le clocher	195
♦ Superposition parasitaire : le chevet pour base	198
C. Du contenant, au contenu	200
♦ Un divin écrin en diptyque	200
♦ Le piédestal de la sémiologie chrétienne	204
D. L'ornementation : une défection en guise de plaidoyer ?	210
III. L'anté-roman comme solution au parachronisme préroman ?	216
Conclusion générale	223
Liste des sources commentée	231
Références bibliographiques	237
Annexes	271
Répertoires	293
Table des illustrations	317
Table des matières	319

Introduction

Il appartient à Eric Limousin d'avoir confié que « la vision des historiens dépend des sources dont ils disposent et du message qu'elles délivrent, volontairement ou non »¹, et à Albert Einstein d'affirmer qu'« un problème sans solution est un problème mal posé »².

Le bâtiment ecclésial est lui-même devenu la source, au cœur d'une sémiogenèse artistique, considéré en ce qu'il a de spécifique et qui trouve dans l'interprétation de ses différents signes (formes, décors, matériaux, techniques, etc.) des moyens d'ajuster cette spécificité afin de lui adjoindre une nomenclature au regard du savant étalonnage temporel de l'histoire de l'art. Ce faisant, évoquer l'architecture préromane roussillonnaise³ revient à se confronter à un curieux phénomène : le désert architectural dont fut apparemment victime la région, pour la période du haut Moyen Âge. Cet intermède consécutif d'une société pourtant en mutation, relève-t-il d'une réalité ou d'un artéfact issu d'une problématique erronée?

L'historiographie, en mettant à l'honneur l'art roman de cette région s'est, au mieux, cantonnée à une poignée d'exemples, au pire, elle a totalement évincé les frêles découvertes paléochrétiennes⁴. La multiplication des fouilles archéologiques n'y a rien changé, les territoires du Vallespir et du Roussillon⁵, qui sont deux des trois archidiaconés primitifs de l'ancien diocèse d'Elne⁶, semblent désespérément murés dans le mutisme. Un silence qui a souffert de la géographie et de l'histoire singulière du Roussillon (*cf. Annexe 1*), terre romaine de la Narbonnaise I^{ère}, territoire wisigothique de la *Gallia*, avant d'être annexé en tant que *Gothie* au royaume Franc. Ces changements géopolitiques complexes, sur fond d'expansion

¹ LIMOUSIN, E., *Le monde byzantin économie ...*, p.21.

² Hoffmann, B., *Albert Einstein : créateur et rebelle*, Paris, 1975, p.45.

³ Entendons ici, Roussillon au sens large du terme, matérialisant le département des Pyrénées-Orientales, et non le territoire sis entre le Vallespir et la côte Vermeille.

⁴ CARBONELL-LAMOTHE, Y., DURAND-VIGUIE, G., JOURNOT, F., « De l'archéologie romantique à la prospection ... », p.399-409. SCHNEIDER, L., « De l'archéologie du monument chrétien à ... », p.131-146.

⁵ Le Roussillon correspond à peu près au territoire s'étendant depuis l'Agly jusqu'au Tech. Quant au Vallespir, il embrasse une zone comprise entre la chaîne de montagnes des Pyrénées et la ville du Boulou.

⁶ L'ancien Diocèse d'Elne était constitué de trois archidiaconés, celui d'Elne, également appelé du Roussillon, celui du Vallespir et celui du Conflent. Ces trois territoires reprenant le schéma des *pagi* antiques, notamment explicité par Pierre Bonnassie, BONNASSIE, P., *La Catalogne au tournant de l'an mil...*, p.72-76.

du christianisme, ont brouillé les pistes pour l'historien de l'art pragmatique, cloisonnant malgré lui les époques.

L'existence d'une documentation significative commence avec l'époque carolingienne. Doit-on pour autant nécessairement exclure toute antériorité des églises rurales et adhérer à l'ascendance de la première, au détriment de l'autre ? évidemment la réponse ne peut être affirmative. L'histoire de l'émancipation de la nouvelle religion qu'est le christianisme ne peut être étrangère à celle de sa réalité bâtie. Certes, les vestiges s'amenuisent à mesure que le temps passe, et celui évoqué est largement révolu, pour autant la dynamique archéologique et la mise en perspective de nouveaux acquis, pour des régions voisines comme la Provence, l'Hérault, ou la Bourgogne, nous laissent présager d'autres potentialités. Comment expliquer alors le retard de l'archéologie chrétienne dans cette région ?

La prégnance des sources est assurément ce qui a le plus muselé la réalité architecturale de cette période de six siècles, comprise entre le V^{ème} et le début du XI^{ème} siècle, voyant s'éloigner l'Antiquité et se profiler, à l'horizon, le Moyen Âge. La carence des vestiges a, au mieux, fini par figer cette réalité dans ses représentations les plus éloquents, au pire, renforcée l'ascendance des sources. Les érudits roussillonnais ont, dès le XIX^{ème} siècle, privilégié l'écrit et l'esthétisme, à toute véracité architecturale. Les traces de ciseaux laissés dans les méandres des sculptures ou dans la courbe des épitaphes furent ainsi déterminantes dans le choix des édifices à étudier. Ce goût presque inconscient fut le premier handicap vers l'approfondissement des connaissances de l'architecture préromane en tant que telle, lui préférant encore les contours calligraphiés de ses faits historiques, à l'analyse structurelle.

Ce n'est qu'au XX^{ème} siècle, mu par la curiosité de l'antériorité de certaines typologies, que le chercheur se met à vouloir comprendre la genèse de l'art roman. Jean-Auguste Brutails⁷, puis J. Puig i Cadafalch⁸ ont posé leur empreinte, presque indélébile pour le dernier. L'invention du premier art roman a longtemps empêché – et parfois encore – de gratter vers les strates architecturales antérieures. La personnalité et le travail de J. Puig i Cadafalch sont à la base de l'internationalisme de son concept, évinçant par un ordinaire chauvinisme l'avènement de

⁷ Il publia en deux volumes « Notes sur l'art religieux du Roussillon », dans *Bulletin archéologique du comité des travaux historique et scientifique*, n°4, 1892 et n°5, 1893. Désignés comme les premiers écrits sur l'histoire de l'art catalan, on y retrouve une méthodologie comparative, à laquelle il adjoint l'examen des textes, afin de cerner l'histoire, l'origine et les restaurations d'un édifice. J.-A. Brutails organisa ses « Notes sur l'art religieux » par thématiques : appareil, porte, baie, décor, statuaire, etc..., avec la volonté de cerner les spécificités roussillonnaises. POISSON, O., 2006, p.3-13.

⁸ PUIG I CADAVALCH, J., *Le premier Art Roman. L'architecture en Catalogne et dans l'Occident méditerranéen aux X^e et XI^e siècles*, Paris, 1928.

nouvelles idéologies, notamment celle apportée par Jean Hubert et son art préroman, pourtant initiée dès 1935⁹. Il appartiendra à Pierre Ponsich de se positionner en légataire de ces deux classifications et, pour le territoire Roussillonnais qu'il chérit, d'en redéfinir la chronologie¹⁰, optant pour un XI^{ème} siècle marqué par l'épanouissement de l'architecture lombarde, identifiée par le premier art roman, alors que les précédents se réduisent aux IX^{ème}-X^{ème} siècles, sous l'appellation de préroman. Un retranchement d'importance quand on connaît la définition initiale du concept de Jean Hubert¹¹, voulu comme « une vaste période qui, des premières églises chrétiennes de Gaule, mène jusqu'à l'an Mil environ ».

Au demeurant, d'autres auteurs tels Xavier Barral i Altet¹² ou Carol Heitz¹³, pour ne citer qu'eux, continueront à affirmer que la seule dénomination possible pour évoquer l'architecture du haut Moyen Âge ne peut être que celle de préroman, cette substantielle terminologie laissant la voie libre à une multitude de classifications régionales, et offrant une grande souplesse chronologique.

Nous l'avons déjà évoqué, la recrudescence des sources concorde avec l'avènement des Carolingiens, suivi d'une augmentation substantielle au cours des IX^{ème} et X^{ème} siècles. Cette production capitulaire fut pendant longtemps le seul moyen rhétorique d'attester d'une chronologie du bâti. Il est vrai, qu'à ses débuts, l'archéologie n'est pas encore la science analytique que l'on connaît aujourd'hui, confrontant et comparant vestiges stratigraphiques, examen stéréotomique et sources, comme le souligne très justement Laurent Schneider¹⁴. Avec le perfectionnement de la discipline qui tend désormais à envisager le bâtiment religieux dans sa polysémie, c'est-à-dire à la fois lieu de culte, lieu de regroupement de population et lieu de sépulture, on pourrait s'attendre à certaines remises en causes, ou tout du moins des réajustements chronologiques qui soient moins relatifs et plus objectifs ; il n'en est rien. Les études sur la naissance de la chrétienté roussillonnaise sont rares, la faute en incombe moins à une absence de sources, qu'à une absence de vestiges ! Leitmotiv maintes fois suriné, à

⁹ HUBERT, J., *L'art préroman*, Paris, 1938.

¹⁰ PONSICH, P., « L'architecture préromane de Saint-Michel-de-Cuxa et sa véritable signification », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°2, 1971, p. 17-27 / « Evolution de l'architecture romane roussillonnaise des origines au XII^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°4, 1973, p.29-47 / « L'architecture religieuse préromane des pays de Roussillon, Conflent, Vallespir et Fenouillèdes », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°14, 1983, [non paginé] / « L'art de bâtir en Roussillon et en Cerdagne du XI^{ème} siècle au XII^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°26, 1995, p.35-55.

¹¹ HUBERT, J., *L'art préroman*, Paris, 1938.

¹² BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X, Barcelone, 1981*, p.9.

¹³ HEITZ, C., *La France préromane : archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Age : IV^{ème} siècle - an mil*, Paris, 1987, p.5.

¹⁴ SCHNEIDER, L., « De l'archéologie du monument chrétien, à l'archéologie des lieux de culte. Propos d'introduction et repères historiographiques », dans *Archéologie du midi médiéval*, t.28, p.131-146.

l'instar de l'apathie qui toucha la reconnaissance de l'art préroman depuis le XIX^{ème} siècle. Plus encore, les temps paléochrétiens n'évoquent nulle légitimité, attendu qu'il n'existe aucune ascendance architecturale antérieurement à l'invasion Arabe.

En 1995, dans l'œuvre de référence de Noël Duval : *Les premiers Monuments Chrétiens de la France*¹⁵, qui entend explorer les arts, l'architecture et l'archéologie des III^{ème} -VIII^{ème} siècles, les Pyrénées-Orientales sont les grandes absentes. L'allusion au diocèse d'Elne et à ses premières communautés chrétiennes est anecdotique, laissé au bon vouloir de Guy Barruol, qui dans son introduction régionale, se laisse aller à un commentaire somme toute assez laconique. Un quart de siècle plus tard est publié sous la direction de Michèle Gaillard et Charles Bonnet *L'empreinte chrétienne en Gaule du IV^{ème} au IX^{ème} siècle*¹⁶, avec une démarche différente. Il ne s'agit pas de refaire un atlas, mais plutôt de varier les aspects d'approche sur la thématique. En d'autres termes, faire une mise au point à la faveur des importants progrès de l'archéologie médiévale, tout en conjuguant de manière raisonnée l'étude des textes et celle des traces matérielles¹⁷. Une conjugaison toujours non actualisée pour le diocèse d'Elne. L'archéologie roussillonnaise n'a pas encore opérée sa mue, et tarde à prendre son indépendance face aux postulats historiques, se contentant encore trop souvent de parti-pris. Là est tout le paradoxe de l'archéologie du bâti qui n'emploie pas toujours, pour ne pas dire souvent, de technique archéologique de datation absolue.

Légataire d'une historiographie riche, mais aussi des faiblesses endémiques d'une archéologie chrétienne, le réexamen de certains acquis s'imposait. Pour autant, la connotation figée sanctionnant le préroman roussillonnais nous est apparue comme l'ultime entrave à l'avènement d'une révision objective. Une nouvelle terminologie s'est peu à peu imposée sous l'appellation d'anté-roman, devenant notre étendard. Sous sa bannière, notre objectif est de pouvoir repréciser les contours d'une vérité architecturale encore évanescence. Nous aspirons humblement à une introspection incompressible et renouvelée de la période. En définitive, il s'agit bien d'une reformulation dont l'aboutissement impliqua de fixer nos horizons géographiques et chronologiques, ainsi que de préciser notre approche, autant que notre démarche.

L'ancien diocèse d'Elne nous semblait résolument être cette œuvre morte qui, dans le domaine maritime, évoque la partie émergée d'un navire : territoire le plus méridional de la

¹⁵ DUVAL, N., *Les premiers monuments chrétiens de la France, t.1, Sud-est et Corse*, Paris, 1995.

¹⁶ GAILLARD, M. (dir.), *L'empreinte chrétienne en Gaule du IV^{ème} au IX^{ème} siècle*, Turnhout, 2014.

¹⁷ Pour ce qui nous concerne, nous relèverons l'article de Laurent SCHNEIDER, « Les églises rurales de la Gaule (V^{ème}-VIII^{ème} siècle). Les monuments, le lieu et l'habitat : des questions de topographie de l'espace », p.419-468.

Narbonnaise 1^{ère}, où la romanisation fut très tôt assimilée par les populations autochtones, où la bouture du christianisme avait tout autant précocement pris sa place dans la société, se marcottant dans toutes ses strates, et en tous lieux. Malgré cela, l'œuvre vive, celle là-même située au-dessous de la ligne de flottaison, aussi invisible qu'essentielle, manquait de substrat. Notre tâche a consisté à rassembler, autant que faire se peut, les traces tangibles de l'antériorité des édifices, mais aussi de celles des techniques de construction dans la mouvance d'une christianisation en plein développement.

Notre étude, qui devait primitivement couvrir l'ensemble du territoire administré par l'évêché – correspondant dans les grandes lignes à notre actuel département des Pyrénées-Orientales – autrement dit couvrant les trois archidiaconés que sont le Conflent, le Roussillon et le Vallespir, fut restreinte. Pour des raisons logistiques, nous avons été dans l'obligation de nous limiter aux deux archidiaconés de la vallée du Tech, soit le Roussillon et le Vallespir, mais nous y reviendrons.

En effet, toute enquête digne de ce nom se doit de baser ses investigations sur un assemblage de faits, comme autant d'éléments à charge. Nous l'avons déjà évoqué, les édifices pouvant attester de leur visage « primitif », ou tout du moins peu remaniés, sont rares, nous reléguant alors à une vision amputée de l'authenticité historique. Aussi, avons-nous souhaité établir notre recensement selon des critères plus larges, en incluant les édifices, d'un style architectural visiblement postérieur aux dates que nous nous sommes fixées, ou fortement remaniés, mais dont les premières mentions textuelles font d'eux une partie intégrante du cadre temporel établi. Plus encore, une trilogie de critère fut fixée : les églises seraient retenues, primo si leur première occurrence textuelle est antérieure à 1030¹⁸, deuxièmement si leur analyse formelle et structurelle est en adéquation avec les usages en vigueur avant le premier âge roman¹⁹, et enfin si elles conjuguent les deux critères expressément mentionnés. Cette méthodologie nous permettra de dresser, nous semble-t-il, le portrait le plus juste possible du paysage religieux « rural » roussillonnais et de son évolution. Ainsi, nous pourrions mieux appréhender d'une part la diffusion du Christianisme dans cette contrée et ses conséquences et, d'autre part, l'évolution des techniques de construction.

Ce parti-pris fut profitable, portant dès lors à un peu plus d'une centaine le nombre d'églises recensées. Si nous n'avions pas exclu le territoire du Conflent nous aurions presque doublé ce chiffre. Nos investigations, qui commencèrent par un recollement d'informations

¹⁸ Nous avons ainsi choisi d'intégrer des églises ayant aujourd'hui totalement disparue et seulement connue par les sources.

¹⁹ Incluant, dès lors, certains édifices dont la première mention conservée dans les sources est bien postérieure à notre choix chronologique.

bibliographiques, puis archivistiques, nous amenèrent à examiner *in situ* chacune des églises afin de certifier ou de contester nombre de données²⁰. En ce sens, devant la quantité de sites potentiels, la diminution territoriale, évoquée plus haut, dut devenir effective.

Précisons que seules sont concernées les églises rurales, bien que longtemps reléguées au second plan par l'historiographie, ce choix répondait davantage à des considérations liturgiques. Ce faisant, ces églises n'ont pour principale fonction que d'accueillir une communauté de fidèles – de proximité, ou villageoise – en somme des laïcs, la configuration de ces espaces se contente d'un module simple dicté par le cérémonial, n'ayant pas de besoin de déplacement liturgique de masse, comme dans les cathédrales, ou de circuits de prière autour des autels, semblablement aux abbaciales. Sans pour autant évincer complètement de notre réflexion les grands pôles religieux, étudier une même catégorie de bâtiments nous a semblé plus à même de pouvoir établir des recoupements et des analogies, facilitant aussi l'émergence de singularités, qu'il était ainsi aisé de mettre à l'épreuve. Faisant suite à cette démarche, les églises castrales ne furent pas non plus retenues, tant il est évident que la destination de l'édifice cultuel est, dans ce cas, subordonnée autant à la figure du seigneur et de sa cour, qu'à l'espace territorial qu'occupe la seigneurie. Il nous paraissait dans ce cas difficile d'extraire l'église de son contexte singulier.

S'agissant à présent du choix de notre cadre temporel : V^{ème}–XI^{ème} siècles, comme le stipule le titre, notre volonté a été d'inscrire cette enquête dans la continuité du substrat antique, en prenant pour point d'ancrage un V^{ème} siècle marqué par l'établissement des wisigoths, peuple fédéré, moins de quinze années avant la date traditionnellement admise pour la chute de l'Empire (476), ceci afin de vérifier si ce nouveau métissage de la société devait être considéré comme le point de départ de modifications dans les usages de construction. Du reste, pour revenir sur la légitimité et la pertinence de la notion de préroman, il nous fallait embrasser dans son intégralité la longue période qu'elle qualifiait primitivement, lorsque Jean Hubert la définissait lui-même²¹. Yvette Carbonell-Lamothe ne manquait déjà pas de faire remarquer, en 1987²², que cette notion restait imprécise dans sa chronologie et n'était claire que pour son terminus *ad quem*, soit 1020-1030. En revanche, sur

²⁰ Impliquant une logistique complexe faite de déplacements, de prise de rendez-vous avec les municipalités ou des privés, donnant parfois naissance à de longues explications voire de vraies négociations. En somme, des facteurs complexes qui ont souvent, pour notre plus grand désespoir, ralenti notre progression.

²¹ Pour rappel : « une vaste période qui, des premières églises chrétiennes de Gaule, mène jusqu'à l'an Mil environ », HUBERT, J., *L'art préroman*, Paris, 1938.

²² CARBONELL-LAMOTHE, Y., DURAND-VIGUIE, G., JOURNOT, F., « De l'archéologie romantique à la prospection systématique », dans *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*, /s la dir. de BARRAL I ALTET, X., p.402.

la date de début de cet art les auteurs ne s'accordent pas, principalement en raison de l'interaction avec l'art des époques wisigothique et carolingienne. Choisir délibérément de dépasser les traditionnels découpages, quelque peu arbitraires, qui ponctuent l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, peut sembler audacieux, mais il faut saisir ce défi dans le contexte historique et historiographique que nous avons exposé. Dès lors, l'intervalle choisi V^{ème} – premier tiers du XI^{ème} est légitime, nous offrant l'opportunité d'appréhender la gestation arbitraire d'une chronologie des formes.

Le plan retenu pour présenter cette démarche s'articule autour de trois parties. La première est construite comme une véritable rétrospective cherchant à saisir les jalons avant-coureurs à la création de la notion d'art préroman, autant que son retentissement postérieur. Saisir les balbutiements de l'histoire de l'art et de l'archéologie médiévale au cœur du microcosme roussillonnais, comme du macrocosme franco-espagnol, est le moyen de percevoir les facteurs déterminants corollaires de redondances, ou d'incohérences. Les données récoltées dans le dépouillement chirurgical des sources et leur résonance furent, et pour longtemps, les clefs qui permirent d'ouvrir cette grande boîte de Pandore que représente le haut Moyen Âge. En cela, il nous appartient de nous attarder sur la nature de ces sources et les informations qu'elles relayent.

Avec la partie suivante nous nous sommes attachés, autant que possible, à décomposer le savant prisme du christianisme roussillonnais, à en saisir les répercussions sociopolitiques, avant ses manifestations artistiques et architecturales. Une enquête qui commence avec l'avènement de cette nouvelle religion monothéiste, et que l'on a poursuivi à travers les différentes phases que connut le territoire, tour à tour, romain, wisigoth, arabe, ou carolingien. Cherchant à éprouver le principe selon lequel les changements politiques ont pu avoir une incidence sur la liturgie et, *a fortiori*, sur le bâtiment, siège de son expression.

Enfin, la dernière partie s'emploie à examiner les caractéristiques de l'architecture anté-romane, d'en comprendre les parti-pris, les techniques et leur possible évolution. La structure bâtie est décortiquée et passée en revue, laissant apparaître des faisceaux convergents et émerger des présomptions jusque là minimisées. Là se trouvent rassemblés les résultats d'une introspection que nous avons voulu la plus objective possible, afin de rendre compte de la réalité architecturale alto médiévale, tant en ce qui concerne son déroulement chronologique, que ses manifestations structurelles et formelles. Les conclusions avancées pourront étonner, voire bousculer, certains acquis, mais elles sont le fruit d'une révision où archéologie et histoire se conjuguent pour affiner le tableau, souvent tracé à grands traits,

d'une architecture anté-romane, en définitive méconnue, espérant ainsi contribuer à enrichir la réflexion collective sur une chronologie des formes qui manque cruellement de souplesse.

L'art préroman roussillonnais :
la genèse d'une notion
et
ses appuis historiques

Première partie



L'expression « art préroman » définit à elle seule une phase architecturale. Elle est rattachée à une époque, un style, une zone géographique même, mais comment ce terme a-t-il pris sa place dans l'ombre de l'art roman ?

En effet, l'étude de l'évolution architecturale religieuse avec la chronologie choisie (V^{ème}-XI^{ème} siècle) dans l'espace géographique que représente l'ancien diocèse d'Elne, a indubitablement orienté les présentes recherches autour de l'architecture préromane roussillonnaise d'abord, catalane ensuite et, en définitive, internationale.

Afin de faire la lumière sur le pourquoi et le comment de l'avènement de l'étude de l'architecture préromane roussillonnaise, sous quel angle et avec quels partis-pris, il fallut se replonger dans l'exercice parfois difficile de l'historiographie. Ainsi, sans prétendre à l'exhaustivité, mais avec rigueur, nous avons tenté de comprendre quels furent les jalons déterminants dans la construction de l'idéologie de l'architecture préromane roussillonnaise. Dès lors, depuis le XIX^{ème} jusqu'à nos jours, nous sommes en mesure de saisir la lente évolution de ce concept qui fut en lien étroit avec la notion d'art roman.

L'art préroman a pu se définir à la faveur de l'analyse des monuments antérieurs à l'an mil, et tout autant grâce aux témoignages historiques qu'offrent les sources. On ne peut se soustraire au besoin de replacer dans leur réalité sociale et historique ces monuments de la foi chrétienne. Ainsi, les documents d'archives sont-ils les clefs entrouvrant les portes d'une société médiévale, héritière de l'Antiquité, et profondément chrétienne. Nous ferons donc état des sources que nous avons sélectionnées pour ce travail de recherche, ceci tout en évoquant leurs provenances, leurs datations, leurs apports, mais aussi, et surtout, leurs limites, avec des restrictions qui nous obligent à chercher des bribes de réponses dans les siècles postérieurs. L'enquête enjambe donc un large intermède temporel, dans le seul but de retrouver les indices qui peuvent nous révéler les réalités d'une époque préromane révolue.

I. Entre sagacité et tâtonnement : l'ouverture de la voie

A. Les romantiques et leur sillage

◆ La petite et la grande Histoire

Ce n'est plus un secret pour personne, le milieu du XIX^{ème} siècle marque en Roussillon, comme dans le reste de la France d'ailleurs, un regain d'intérêt pour le Moyen Âge, ses arts et ses coutumes. Cette redécouverte, nous allons le voir, fut d'abord axée sur l'histoire, plus précisément sur celle de ce bout de France méridionale coincé entre le Languedoc et l'Espagne et qui partage une forte identité avec la Catalogne du sud.

Ainsi, les années 1850 à 1890 virent l'émergence d'idées et de réflexions qui créèrent assurément les bases de ce qui devait devenir l'archéologie médiévale roussillonnaise. A ce titre, Dom Marie-Joseph Henry (1778-1850)²³, homme de lettres, et conservateur de la bibliothèque municipale de Perpignan, créa un précédent en 1835²⁴ avec son ouvrage *Histoire de Roussillon*²⁵, sous la forme de deux impressionnants volumes. Ces derniers furent le fruit de quinze années d'un long et minutieux travail de dépouillement des archives provenant des églises et des maisons religieuses et amoncelées dans un réduit de l'hôtel de la Préfecture et ce, depuis la révolution française²⁶. Il semble, comme le précise l'auteur lui-même dans son *avertissement*, que l'idée de ce livre ait été mue par une recherche d'identité historique :

« L'histoire de cette province, comme matériau de l'histoire générale de France, offre trop d'intérêt pour rester ensevelie dans l'oubli. Placé entre la France et l'Aragon, le Roussillon est un anneau qui unit l'histoire de ces deux nations si longtemps rivales »²⁷.

Ainsi, Henry commence son premier tome par une longue introduction mêlant considérations historiques sur la topographie ou l'Antiquité et réflexions « sociologiques » avec un chapitre sur le caractère des Roussillonnais et les mœurs en usage jusqu'au XVI^{ème} siècle. Cette ambivalence sera son fil rouge dans cet ouvrage qui tend à retracer l'histoire du Roussillon

²³ Né en 1778 et décédé en 1850 d'après HOFFER, F., *Nouvelle Biographie générale depuis les temps...*, p.229.

²⁴ Il s'était déjà illustré par d'autres ouvrages historiques comme *Recherches sur la voie de Rome en Espagne, à travers le Roussillon, et examen critique de l'itinéraire d'Antonin, depuis Narbonne jusqu'aux trophées de Pompée*, Perpignan, 1820, mais la renommée n'avait pas été la même.

²⁵ Dont le titre exact est *Histoire de Roussillon comprenant l'histoire du royaume de Majorque*, publié en 1835 à Paris.

²⁶ CAPEILLE, J., *Dictionnaire de biographie roussillonnaise*, Perpignan, 1914, p.266.

²⁷ HENRY, D.M.J., *Histoire de Roussillon comprenant l'histoire du royaume de Majorque*, t.1, Paris, 1820, p.V.

depuis Hannibal jusqu'à la guerre de 1719 qui opposa Espagnols et Français²⁸, avec toujours en fond ce besoin de définir le peuple roussillonnais pour chacune des époques traversées²⁹. Bien que les allusions aux églises et aux abbayes ne soient dictées que par l'explication des phases historiques³⁰, nous avons retrouvé ce que l'on pourrait qualifier d'ébauche d'analyse stylistique en ces termes :

« Les monuments du Moyen Âge sont très abondants en Roussillon. Presque toutes les églises des communes les plus anciennes de la province portent le caractère de cette architecture pesante (dont les) arcs à plein cintre et une certaine disposition (rappelle) de très loin la construction antique »³¹.

De là, il cite en exemple les églises de Coustouges en Vallespir, de Planès en Conflent, ainsi que les abbayes de Saint-Martin-du-Canigou et Saint-Michel-de-Cuxa, qui sont à son sens « les principaux monuments architectoniques du Roussillon »³². Il donne pour chacune de ces églises une description sommaire ainsi que des datations improbables basées sur des faits historiques et non sur une analyse du bâti. Ainsi, Sainte-Marie de Coustouges aurait été construite en 454, au moment où l'édit de Valentinin affirmait que les prêtres seraient payés sur les fonds des impôts perçus par l'église à laquelle ils étaient rattachés³³. Sainte-Marie de Planès, au plan si particulier³⁴, est considéré comme le tombeau du roi maure Munuza, tué en Conflent, vers 732³⁵. Enfin, M.-J. Henry s'évertue à expliquer comment Saint-Martin-du-Canigou est l'un des « monuments les plus épais de formes, le plus barbare de construction qu'il existe en Roussillon » en le faisant remonter au VII^{ème} siècle. Par la suite, il qualifie de gothique Saint-Michel-de-Cuxa qu'il situe au XI^{ème} siècle³⁶ et de « gothique uni au Sarrasin »³⁷ pour la loge de mer de Perpignan, dont il ne donne pas de datation. Il est intéressant de voir comment la simplicité décorative et la structure robuste de l'architecture

²⁸ La France entre en guerre après la découverte d'un complot de la part de l'ambassadeur espagnol à l'encontre du duc d'Orléans.

²⁹ Il dit ainsi que le Roussillonnais est « vif, brusque, pétulant, peu endurant, il est prompt à s'irriter et difficile à ramener. [...] Jaloux à l'excès de ses prérogatives et ardent pour l'indépendance [...] C'est le caractère de tous les Catalans, tant en deçà qu'en delà des Pyrénées », HENRY, D.M.J., *Histoire de Roussillon*, t.1, *op. cit.*, p.LIII.

³⁰ Henry précisant d'ailleurs lui-même qu'il n'avait pas « cru devoir entrer plus en détail minutieux des fondations d'églises, donations et autres actes pieux des comtes et des rois ; nous renvoyons pour cet article au *Marca hispanica* et à l'Art de vérifier les dates », HENRY, D.M.J., *Histoire de Roussillon*, t.1, *op. cit.*, p.VII.

³¹ HENRY, D.M.J., *Histoire de Roussillon*, t.1, *op. cit.*, p.XLIII.

³² *Ibidem*, p.XLIX.

³³ *Ibidem*, p.XLIII.

³⁴ Cette église de plan centré se présente sous la forme d'un triangle équilatéral, surmonté d'une coupole et dont chacun des côtés est animé d'une abside semi-circulaire.

³⁵ HENRY, D.M.J., *Histoire de Roussillon*, t.1, *op. cit.*, p.XLV.

³⁶ HENRY, D.M.J., *Histoire de Roussillon*, t.1, *op. cit.*, p.XLVII. Il semblerait qu'Henry ait utilisé le terme de gothique en raison des riches sculptures du cloître.

³⁷ HENRY, D.M.J., *Histoire de Roussillon*, t.1, *op. cit.*, p.XLIX.

préromane et romane ne trouve pas, auprès d'Henry, un grand écho ; au contraire la sculpture très présente de l'abbaye de Cuxa l'oblige à employer le qualificatif de gothique. Il va même plus loin en mixant les styles : gothique et Sarrasin pour qualifier la sculpture très raffinée de la loge de mer, qui est au demeurant un édifice gothique du XV^{ème} siècle³⁸. Il semble que pour M.J. Henry la richesse ornementale doivent beaucoup à l'art musulman. L'idée d'influence du conquérant sur le style local apparaît être déjà en devenir.

Ces succincts essais de datations stylistiques sont noyés au milieu d'un discours qui se veut chronologique racontant, parfois de manière très romancée, l'histoire du peuple roussillonnais. M. J. Henry cherche à légitimer la place du Roussillon par l'accumulation de faits historiques parfois décousus et dont la lecture reste fastidieuse. Il n'en demeure pas moins, malgré un accueil en demi-teinte de ses contemporains³⁹, qu'Henry reste dans les mémoires comme l'un des pionniers dans l'élan qui tendit à l'organisation raisonnée des savoirs naissants, la petite Histoire prit désormais la place qui lui était due, au sein de la grande Histoire. Les premiers jalons vers une recherche cohérente sur le Moyen Âge roussillonnais passèrent d'abord par la compréhension de son histoire avant de tenter d'en comprendre les expressions artistiques.

En abordant ces pionniers en marche pour la redécouverte de l'histoire du Roussillon, nous ne pouvons bien évidemment pas faire l'impasse sur l'archiviste Bernard Alart (1824-1880)⁴⁰. Joseph Calmette disait de lui, « qu'il avait le tempérament d'un Bénédictin et la vocation d'un chartiste »⁴¹. Il prit à sa charge les séries B et C⁴² qu'il affectionnait tout particulièrement, tant et si bien que l'inventaire de la série C parut en 1877 et les premiers

³⁸ On appelle « loge de mer », le bâtiment sis non loin du palais de la députation, dans le centre historique de Perpignan. Ce bel édifice en pierre de taille, de style gothique, construit en 1397, était l'ancien consulat de Mer et servait aussi de bourse marchande. Pour approfondir la question, voir SABATER, T., « La loge de mer de Perpiña y sus conjuntas escultóricas », p.293-315.

³⁹ François Campagne (1803-1889) fut le premier à remettre en cause certains aspects de *l'Histoire du Roussillon* d'Henry, surtout au sujet du chapitre sur l'indépendance des comtes héréditaires du Roussillon avec son article « l'Histoire de Roussillon d'Henry », dans *Le publicateur* en 1835 (CAPEILLE, J., *Dictionnaire de biographie roussillonnaise*, p.100). Joseph Calmette dira soixante-dix ans plus tard « Malgré leur réelle utilité pratique, ces deux volumes, presque de pure et simple vulgarisation, donnent la sensation bien nette d'un essai à la fois prématuré et hâtif » (CALMETTE, M.-J., « Les historiens du Roussillon... », p.144).

⁴⁰ Né en 1824 à Vinça, il mourut en 1880 au même lieu. D'abord professeur de collège, il prit la succession de l'archiviste Sauveur Morer en mars 1862. Il faut dire que le jeune Bernard Alart eut toujours un goût prononcé pour la recherche archivistique et ses sciences annexes : paléographie, archéologie, philologie, épigraphie et sigillographie (CAPEILLE, J., *Dictionnaire de biographie roussillonnaise*, Perpignan, 1914, p.4). Après avoir intégré, en 1853, la S.A.S.L., et avoir été nommé, en 1857, commis d'inspection à la Préfecture des Pyrénées-Orientales, il parut presque naturel qu'il occupât la place d'archiviste en 1862.

⁴¹ CALMETTE, M.-J., « Les historiens du Roussillon... », p.145.

⁴² ADPO : série B (tribunaux judiciaires avant 1789) et série C (intendance du Roussillon).

dénombrements de la série B furent imprimés en 1868⁴³. En plus de sa dévotion pour son travail, il rédigea non loin de 140 publications⁴⁴, historiques pour la majorité⁴⁵, et laissa à la postérité son fameux *Cartulaire*. Ce dernier est un recueil manuscrit, commencé en 1860, regroupant près de 150 000 pièces⁴⁶, recopiées dans leur intégralité ou en partie à la faveur de la consultation des archives départementales et autres dépôts publics⁴⁷. Les documents furent retranscrits et exploités sans méthodologie particulière⁴⁸, ce qui en rend la consultation très lassante. Rares sont les répertoires ou les tables qui pourraient aider le lecteur. Il semblerait que cet immense imbroglio fut créé plus comme un instrument de travail personnel que comme un recueil consultable par le public, même averti. Il faut néanmoins voir en la personne de Bernard Alart ce nouvel état d'esprit que met en exergue la seconde moitié du XIX^{ème} siècle : l'enquête minutieuse et approfondie de l'histoire locale passée, pour en tirer tous les enseignements et sa véracité. C'est grâce à ce goût des sources que l'on commença à s'intéresser à la fondation du diocèse d'Elne et à ses monastères, ainsi qu'à la géographie historique du Roussillon⁴⁹. Autant de sujets que Bernard Alart s'efforça d'approfondir par l'étude des chartes médiévales et qui ouvriront la voie à des générations de chercheurs ; de Jean-Auguste Brutails dans les années 1890, jusqu'à Pierre Ponsich au tournant du milieu du XX^{ème} siècle.

Cet enthousiasme pour la connaissance de l'histoire du territoire du Roussillon est la toute première étape qui a, peu à peu, conduit les érudits à se tourner vers les manifestations et les expressions artistiques de cette même histoire, s'orientant dès lors vers une autre science : l'archéologie.

⁴³ Avant d'être terminés en 1886 par ses successeurs, la mort l'ayant enlevé dès 1880. Alart avait donc rédigé les articles 1 à 420.

⁴⁴ 137 dénombrées dans *Bibliographie roussillonnaise*, de Pierre VIDAL et Joseph CALMETTE, Perpignan, 1906.

⁴⁵ Nous pouvons en citer certaines publiées dans *Les Bulletins de S.A.S.L.*: « Les Patronnes d'Elne » et « Monastères de l'ancien diocèse d'Elne, L'Abbaye de Sainte-Marie de Jau ou de Clariana » parues dans le t.XI, 1856, p.261-277; p.278-308. Ou encore « Examen critique des Documents relatifs à l'origine des possessions de l'abbaye de La Grasse en Roussillon et en Cerdagne, et à l'histoire de la maison comtale de Cerdagne et de Barcelone », paru dans le t.XX, 1873, p. 323-352; « Documents sur la géographie historique du Roussillon », paru dans le t.XXII, 1873, p.505-601; « Géographie historique du Conflent » paru dans le t.X, 1854, p.67-112 ; « Géographie historique des Pyrénées-Orientales et la voie romaine dans l'ancien Roussillon » et « La voie romaine de l'ancien Roussillon », parus dans le t.XII, 1859, p.67-92 et p.131-174 ; « Examen critique des documents relatifs à l'origine des possessions de l'abbaye de la Grasse » paru dans le t.XX, 1873, p.323-352. Nous pouvons également citer *Cartulaire roussillonnais ou recueil de 90 pièces inédites allant de 865 à 1183*, Perpignan, 1880.

⁴⁶ Au dire de CAPELLE, J., *Dictionnaire de biographie roussillonnaise*, Perpignan, 1914, p.4.

⁴⁷ Archives de l'hôpital d'Ille, de la mairie de Bouleternère, de Collioure, etc.

⁴⁸ Les manuscrits de Bernard Alart sont conservés à la Médiathèque de la ville de Perpignan. Ils sont organisés en 56 volumes répartis en deux séries : l'une de 20 et l'autre de 33 volumes, désignées d'une part au moyen de lettres, de l'autre au moyen de chiffres romains, le tout consultable sur microfilm.

⁴⁹ Voir note 45.

◆ Appréhensions archéologiques

Comme le soulignait déjà Yvette Carbonell-Lamothe en 1987⁵⁰, et plus récemment Laurent Schneider⁵¹, l'archéologie roussillonnaise du XIX^{ème} siècle n'est pas encore la science analytique que l'on connaît aujourd'hui, qui confronte et compare vestiges stratigraphiques, examen stéréotomique et sources. Elle est alors encore novice, c'est une archéologie monumentale cantonnée à l'étude de l'élévation du bâti et limitée dans ses interprétations aux écritures, qu'elles soient sous la forme d'épitaphes ou de chartes. Cette archéologie roussillonnaise, dans le giron parisien de la protection des monuments, qui deviennent historiques, se fait l'écho d'un intérêt pour l'art religieux et ses édifices. Dès lors, certains érudits vont se tourner vers ces monuments : mais avaient-ils déjà un intéressement quelconque pour l'architecture préromane ?

Le qualificatif d'archéologue est presque anachronique, les érudits roussillonnais sont des historiens qui tendent à se spécialiser dans l'art, un intérêt stimulé par les sociétés savantes. Il est bon de s'arrêter un instant sur la création et l'évolution de ces dernières, d'abord pilotées par le pouvoir royal pour des préoccupations très terre à terre, elles se sont émancipées jusqu'à devenir le réceptacle multidisciplinaire des érudits roussillonnais. On comprend alors la lente progression d'une pensée primitivement orientée sur la compréhension du passé d'un peuple, surtout pour les temps médiévaux, vers la compréhension des arts et de l'architecture de cette époque qui attire les romantiques tel un creuset de légendes. En effet, il semble qu'après l'écrasante Antiquité romaine qui imposait ses coutumes, sa politique, son langage, ses arts, l'époque médiévale soit finalement l'espace-temps où l'identité des roussillonnais commença à s'exprimer, indépendamment de Rome. Cette période devient donc le point de départ pour qui cherche à comprendre son histoire locale.

Ainsi, comme le rappelle Fernand-Gérard Belledent, dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, des sociétés savantes sont créées sous l'impulsion du pouvoir royal, « donnant aux activités de l'esprit un cadre social »⁵². Dès 1779, la *Société royale d'agriculture*

⁵⁰ CARBONELL-LAMOTHE, Y., DURAND-VIGUIE, G., JOURNOT, F., « De l'archéologie romantique à la prospection... », p.399-409.

⁵¹ SCHNEIDER, L., « De l'archéologie du monument chrétien, à l'archéologie des lieux de culte. Propos ... », 2010, p.131-146.

⁵² BELLEDENT F.-G., « La ville et le pouvoir intellectuel : Les sociétés savantes de Perpignan au XIX^{ème} siècle », 2000, p.479.

est conçue afin de favoriser l'agriculture et ainsi accroître les recettes de l'impôt⁵³. En 1802, c'est la *Société d'encouragement pour l'agriculture, l'industrie et le commerce* qui prend le relais après une réorganisation de la précédente. Puis, très vite, sous la Restauration, en 1819, elle prit le nom de *Société royale d'agriculture, arts et commerce*⁵⁴ sous les auspices du Conseil Général. La mutation de la dénomination même de la Société, qui remplace le terme d'« industrie » par celui d'« arts », montre à quel point il devient important que la nouvelle titulature reflète au mieux les aspirations et les thématiques traitées par ses auteurs.

A la suite de la disparition de cette dernière Société royale, en 1830, fut créée, trois années plus tard, sous l'impulsion d'un pharmacien nommé Joseph Farines⁵⁵, la *Société Philomathique* de Perpignan, qui prit son appellation définitive en 1842, sous la forme de *Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*⁵⁶. La publication annuelle d'un bulletin permit, et ce jusqu'à ce jour, de porter les fruits des recherches de ses membres. Une devise accompagna la publication du premier *Bulletin* « Faisons tous nos efforts pour qu'on puisse dire un jour : il y eut à Perpignan une société d'hommes à intentions généreuses, dont les travaux furent utiles à leur pays »⁵⁷. Cette formule, véritable fil d'Ariane, conduisit le *Bulletin* à se consacrer, outre les sciences naturelles et économiques, à l'archéologie.

Ce *Bulletin* devint la tribune privilégiée de deux des premiers « archéologues » roussillonnais : François Jaubert de Passa (1785-1856)⁵⁸ et Louis de Bonnefoy (1816-1887)⁵⁹. Le premier associe très tôt « démarche historique et culture esthétique, autant que

⁵³ Voir à ce propos ROSSET, P., «Aux origines de la Société Agricole et Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales », dans *Bulletin de la S.A.S.L.*, t. XCIII, 1985, p.25.

⁵⁴ Cette dernière s'éteignit définitivement en 1830. GUITER, H. « La Société Agricole Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales », dans *les actes du 100^{ème} congrès national des sociétés savantes*, Paris, 1975, p.351.

⁵⁵ (1792-1864) Pour l'anecdote, le mystérieux prénom de Monsieur Farines fut retrouvé grâce à DESCAMPS, C., « Le Pharmacien Farines - Aux origines de la S.A.S.L », dans *Bulletin de la S.A.S.L.*, t. CIX, 1985, p.360.

⁵⁶ Après avoir été nommée, à partir de 1839, *Société des Pyrénées-Orientales, Sciences, Belles-lettres, Arts industriels*. Voir à ce propos l'article de ROSSET, P., «Aux origines de la Société Agricole ... », p.30.

⁵⁷ Citation de Joseph Jaubert de Réart, premier président de la S.A.S.L.

⁵⁸ Né à Passa le 24 avril 1785, il y mourut le 16 septembre 1856. Jaubert de Passa, issu de bonne famille, fréquenta d'abord le Collège militaire de Tournon où il reçut le grade de sous-lieutenant dans le douzième régiment de Dragons. Sous la demande insistante de son père, il changea ses projets de carrière pour se rendre à Paris parfaire son éducation en partageant son temps entre les cours de l'Académie de Législation, de l'Ecole de Médecine, et les leçons de l'Académie des Beaux-arts. Obligé de rentrer à Perpignan en raison de l'état de santé de son père, il fut nommé sous-préfet de Perpignan en 1813, puis intégra très vite les Conseillers de Préfecture, pour enfin se fixer à partir de 1830 au Conseil Général. La sécheresse de 1817 et ses fonctions le conduisent à publier deux volumes sur l'hydrologie : *Mémoire des cours d'eau des Pyrénées-Orientales, Voyage en Espagne*, qui lui valurent la légion d'honneur dès 1823. D'après MATTES, M., « Notice biographique de François Jaubert ... », p. 426-437.

⁵⁹ Né à Perpignan en 1816, mort à Toulouse 21 mars en 1887. On connaît peu de choses sur la vie de Louis de Bonnefoy. Nous savons qu'il fréquenta l'école des jésuites en Espagne dans sa jeunesse, et qu'une fois rentré au pays, il épousa la fille de J.-B. de Saint-Malo, autre érudit local. Dès 1851, il intégra la S.A.S.L. et, devint l'un de ses érudits les plus renommés. CAPEILLE, J., *Dictionnaire de biographies ...*, p.71-73.

plastique »⁶⁰ et s'intéresse dès lors à certains monuments médiévaux roussillonnais comme l'église de Planès⁶¹ qu'il pense, au vu de son plan central, être une ancienne mosquée, datant du VII^{ème} ou VIII^{ème} siècle. Dans un autre de ses écrits, *Note sur le Roussillon et sur quelques monuments*⁶², F. Jaubert de Passa s'essaie à la datation de quelques édifices. Dès lors, il qualifie de romane l'abbaye de Saint-Martin-du-Canigou pour la faire remonter au début du XI^{ème} siècle, une datation qu'il appliquera également à l'abbatiale de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech et à la cathédrale Sainte-Eulalie d'Elne, tout comme à la tribune du prieuré de Sainte-Marie de Serrabone. Enfin, Sainte-Marie de Coustouges est à l'origine, selon lui, un bâtiment du IV^{ème} siècle, avec des murs du IX^{ème} siècle, et ses voûtes, comme son portail, seraient en revanche des expressions du XII^{ème} siècle. Les datations proposées par F. Jaubert de Passa se veulent en adéquation avec les sources et les traditions locales⁶³ connues alors.

C'est précisément dans cet esprit que Louis de Bonnefoy publie, en 1851, deux articles : « Autel de Pézilla » et « Notes archéologiques sur Saint-Génis-des-Fontaines »⁶⁴. Ainsi, entreprend-il une description détaillée de l'autel de Diane⁶⁵, monument antique en marbre « qui porte l'empreinte du style et la manière des anciens »⁶⁶ dont il explique la présence à Pézilla par des conjectures alambiquées à propos de l'origine grecque du toponyme du lieu. Nous voyons bien dans ce cas que le rayonnement classique de l'Antiquité, aussi éloigné soit-il, fascine encore et toujours les romantiques encore héritiers de la culture classique. Quand il se lance sur l'étude de l'abbaye de Saint-Génis-des-Fontaines, il choisit de le faire essentiellement d'après les épitaphes qu'elle renferme. Louis de Bonnefoy estime que cette dernière, fondée au commencement du IX^{ème} siècle, se distingue par le linteau monolithe de sa porte qu'il désigne comme un « curieux monument de la sculpture indigène »⁶⁷. Ensuite, il s'évertue à dépeindre sommairement l'intérieur de l'église, ses faces latérales, la galerie ouest de son cloître et son clocher, mais toujours en relevant les inscriptions qui s'y trouvent. Dès lors, on comprend à quel point l'écrit, cette trace indélébile du passé, est la solution de datation d'un édifice. Dans cette même volonté, celle d'offrir des repères chronologiques

⁶⁰ POISSON, O., « Des Antiquaires à l'archéologie monumentale catalane : enjeux et formation d'une culture... », 2011, p.100.

⁶¹ JAUBERT DE PASSA, F., « L'église de Planès », dans *Annales archéologiques*, t.14, 1854, p.188-200.

⁶² JAUBERT DE PASSA, F., *Note sur le Roussillon et sur quelques monuments*, ms., Perpignan, daté du 25 mars 1820, Archives de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 3H83, publié dans POISSON, O., « L'enquête pour la recherche des Antiquité ... », 1985, p.165-221.

⁶³ Surtout pour les églises de Planès et Coustouges.

⁶⁴ *Bulletin de la S.A.S.L* n°VIII, 1851, p.175-180, pour le premier et p. 271-281, pour le second.

⁶⁵ Nom communément donné à l'autel de l'église de Pézilla-la-Rivière.

⁶⁶ BONNEFOY DE, L., « Autel de Pézilla » dans *Bulletin de la S.A.S.L.*, t.VIII, 1851, p.176.

⁶⁷ BONNEFOY DE, L., « Notes archéologiques sur Saint-Génis-des-Fontaines », dans *Bulletin de la S.A.S.L.*, t.VIII, 1851, p. 272.

indéniables, Bonnefoy publie, cinq années plus tard, *l'Épigraphie Roussillonnaise*⁶⁸, toujours via le *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*. Le soin minutieux apporté à la restitution des épitaphes roussillonnaises, additionné aux précieux commentaires historiques qui accompagnent chaque transcription, montrent la rigueur scientifique mise en place par l'auteur. C'est le premier corpus réalisé pour la région, même s'il est clair qu'il s'est volontiers orienté vers les monuments de la plaine roussillonnaise⁶⁹.

Nous l'avons compris, ces premiers essais d'archéologie ne concernent aucun monument préroman, *exit* Saint-Michel-de-Cuxa, même si les érudits roussillonnais se plaisent à faire remonter les édifices médiévaux à la période du haut Moyen Âge. Cette constatation déjà émise par Yvette Carbonell-Lamothe⁷⁰ nous montre comment l'absence de chronologie stylistique établie, tout comme la carence de monuments antiques en Catalogne du nord, oblige l'archéologie en devenir à positionner les édifices religieux comme points de repères historiques. Il est alors créé une sorte de continuité avec l'Antiquité – certainement de manière inconsciente – en rattachant Sainte-Marie de Coustouges au IV^{ème} siècle, l'église de Planès au VIII^{ème} siècle, Saint-Michel-de-Cuxa au X^{ème} siècle et Saint-Martin-du-Canigou au XI^{ème} siècle ; voilà que naît dans le département des Pyrénées-Orientales une chronologie « historio-archéologique ».

D'ailleurs faut-il remarquer qu'une dizaine de monuments religieux sont constamment pris en exemple, à croire qu'eux seuls étaient connus ou, devrions-nous dire, reconnus jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle et inlassablement repris par François Jaubert de Passa, Louis de Bonnefoy, Marie-Joseph Henry ou Bernard Alart, pour ne citer qu'eux. Il s'agit essentiellement des abbayes de Saint-Michel-de-Cuxa, Saint-Martin-du-Canigou, Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, du Prieuré de Serrabone, de l'église de Saint-Jean-le-Vieux de Perpignan, de la cathédrale Sainte-Eulalie d'Elne et, enfin, des petites églises de Coustouges et Planès⁷¹. Pourquoi ce choix ? Quelles sont les raisons qui cristallisent la construction de l'archéologie roussillonnaise autour de ces édifices ?

⁶⁸ D'abord par fragments entre 1856 et 1866 : *Bulletin de la S.A.S.L* n° X, p.433-488, *Bulletin de la S.A.S.L* n°XI, p.1-64, *Bulletin de la S.A.S.L* n° XII, p.1-66, et *Bulletin de la S.A.S.L* n° XIV, p.33-112. Par la suite, il en a été fait un tirage à part à un petit nombre d'exemplaires intitulé : *L'Épigraphie Roussillonnaise*.

⁶⁹ En ce sens, il restitue 457 inscriptions uniquement relevées à Saint-Jean-le-Vieux à Perpignan, c'est près de la moitié des épitaphes qui composent son ouvrage.

⁷⁰ CARBONELL-LAMOTHE, Y., *et al.*, « De l'archéologie romantique à la prospection ... », p.400.

⁷¹ *Ibidem*.

◆ Le dictat parisien : quelle place pour l'art préroman roussillonnais ?

Aussi éloigné que se trouve le Roussillon, ce territoire n'entretient pas moins des relations étroites avec la capitale. En ce sens, il est important de souligner combien les érudits roussillonnais furent en lien avec les grands noms qui ont participé à la théorisation de l'architecture et de l'archéologie et que l'influence des uns eut des conséquences sur la vision des autres, et vice-versa. Ainsi, les noms du Baron Taylor, Prosper Mérimée, Arcisse de Caumont vont-ils se mêler à ceux de François Jaubert de Passa et Louis de Bonnefoy.

Nous venons de le voir, l'archéologie roussillonnaise a opéré une sélection parmi ses monuments médiévaux. Sur quels critères s'est organisé cet assortiment ?

Il paraît évident que la suprématie de l'esthétisme dans l'esprit des romantiques les a contraints à délaisser l'aspect trop rustre de l'architecture préromane et celui trop élémentaire de l'architecture romane pour se tourner vers l'ostentation du gothique. Néanmoins, dans une contrée où les formules gothiques sont si discrètes par comparaison avec d'autres régions, les expressions architecturales viennent rapidement à manquer.

De ce fait, quand F. Jaubert de Passa est appelé à collaborer aux fameux *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*⁷², dont le tome 3, consacré au Languedoc paraît en 1835, il est confronté à l'importance qu'Isidore Taylor et Charles Nodier donnent à ce qui est « digne d'être peint », « qui plaît, qui retient l'attention par son caractère original »⁷³. Ainsi, F. Jaubert de Passa doit-il faire des choix esthétiques pour susciter l'intérêt de ces Parisiens, afin de publier une image flatteuse du Roussillon qui participerait à sa reconnaissance au plan national. Il a donc naturellement orienté ces auteurs vers les hauts lieux de la sculpture romane tels que Saint-Michel-de-Cuxa, Saint-Martin-du-Canigou, Sainte-Eulalie d'Elne, le Prieuré de Serrabone, puis vers les portails sculptés des églises de Coustouges, Toulouges, Corneilla-la-Rivière, Villefranche-de-Conflent, l'abbaye d'Arles-sur-Tech, sans oublier un détour incontournable par Perpignan, avec Saint-Jean-le-Vieux, et ses édifices gothiques que sont la loge de mer, la Casa Xanxo,⁷⁴ etc. Tous ces lieux sont « dignes

⁷² Entreprise qui commença en 1820 sous l'égide d'Isidore Taylor (1789-1879), Charles Nodier (1780-1844), Alphonse de Cailleux (1788-1876) ayant pour but de dresser le portrait visuel de chacune des provinces de France. La collection compte 23 volumes, dont la parution s'est échelonnée de 1820 à 1878.

⁷³ PARSIS-BARUBE, O., « "Digne d'être peint" : l'invention d'un pittoresque nordique ... », 2005, p.530.

⁷⁴ Tous les édifices cités possèdent une ou plusieurs planches de lithographie de grand format au sein de l'ouvrage *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, mais on oublie trop souvent de mentionner les « miniatures » qui agrémentent les hauts et pieds de page entourant l'historique du Roussillon. Il nous semble important de signaler que l'on retrouve des églises comme la Trinité Belpuig, celles d'Odeillo, de Planès, de Corneilla, de Tanya (Argelès-sur-Mer), parmi des représentations du château de Laroque des

d'être représentés », les chapiteaux, les colonnes, les voussures, les baies, les portails abritent la quintessence de la sculpture romane roussillonnaise, mais on passe sous silence les moellons de pierres qui constituent les murs de certains de ces mêmes édifices, trop pauvres certainement !

A peine F. Jaubert de Passa venait-il de participer à cette entreprise « publicitaire » sur la France pittoresque qu'il fut à nouveau appelé à collaborer avec un autre Parisien venant inspecter les monuments de la région : Prosper Mérimée (1803-1870)⁷⁵ qui parcourt le midi de la France dès 1834. Albert Grimaud⁷⁶ témoigne du lien étroit qu'entretenaient les deux hommes dès leur rencontre et tout au long de leur vie. De la sorte, il nous rapporte qu'à son arrivée à Perpignan au mois de novembre, P. Mérimée « fut accueilli avec la plus grande courtoisie par Jaubert, aussi instruit qu'obligeant »⁷⁷. Que ce dernier avait bien voulu « non seulement lui communiquer ses dessins et ses notes sur les monuments du Roussillon, mais encore me tracer un itinéraire »⁷⁸. De ce fait, sur les instructions expresses de F. Jaubert, Mérimée visite d'abord Perpignan avec la Casa Xanxo, suivie du Castillet, puis de la cathédrale Saint-Jean, l'église Saint-Jacques, l'église des Carmes, la loge de mer, ensuite il se transporta jusqu'à la cathédrale d'Elne et son cloître, pour enfin se rendre en Vallespir remontant le Tech depuis le pont du Diable de Céret jusqu'aux Bains d'Arles, puis vers l'abbaye Sainte-Marie et Sainte-Marie de Coustouges. Avant son départ, P. Mérimée prit le temps d'une dernière excursion, en compagnie de F. Jaubert, aux ruines du prieuré de Serrabone. Ainsi, nous voyons se redessiner inlassablement le même inventaire de monuments encore et encore. F. Jaubert choisit de montrer les splendeurs de la sculpture romane, autant que les éclats du gothique roussillonnais, mais toujours sans architecture préromane que l'on ne sait apprécier.

Albères, de Corsavy, de Cabrens (Serralongue), d'Ultrera (Argelès-sur-Mer), ou encore la commanderie de Montesquieu et celle de Montferrer.

⁷⁵ Après une licence de droit, Mérimée fut nommé, en 1831, chef de bureau au secrétariat général du ministère de la Marine, puis en 1833, chef de cabinet du ministre du Commerce et des Beaux-arts, pour enfin occuper le poste d'inspecteur général des monuments historiques entre 1834 et 1860, où il devint le coordinateur des travaux d'inventaire, de classement et de restauration des monuments à protéger. Il poursuivit sa carrière au sein de la protection des monuments en devenant secrétaire de la Commission des M.H, puis vice-président de cette même Commission, respectivement en 1837 et 1839. LENIAUD J.-M., notice sur Prosper Mérimée publiée le 8 septembre 2010, dans *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, document en ligne de INHA (Institut nationale d'histoire de l'art), consultable en ligne sous la référence suivante : <http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/merimee-prosper.html>.

⁷⁶ GRIMAUD, A., « Mérimée, Jaubert de Passa et les Monuments ... », 1927, p.1-4.

⁷⁷ *Ibidem*, p.2.

⁷⁸ MERIMEE, P., *Notes d'un voyage dans le midi de la France*, Paris, 1835, p.407.

1834 est décidément une année tremplin pour le Roussillon, qui aboutira à la publication du voyage *Pittoresque*⁷⁹ et des notes de P. Mérimée⁸⁰, c'est également l'année de création de la *Société Française d'Archéologie*⁸¹, fondée sous l'égide d'Arcisse de Caumont (1801-1873)⁸² qui s'évertua à faire de l'archéologie médiévale « une science positive aussi sûre que les sciences physiques d'observation »⁸³. Avant même la création de sa Société d'archéologie, A. de Caumont s'ingénia à analyser les formes d'architectures médiévales, à en connaître les mutations depuis l'Antiquité, pour en faire une chronologie manifeste qui défend ardemment l'idée d'évolution progressive et continue des formes⁸⁴. Sa préoccupation aiguë pour la conservation des monuments, sa société, tout comme ses congrès et la publication de son *Bulletin monumental* furent autant d'éléments qui offrirent à A. de Caumont une place de choix parmi les cercles parisiens⁸⁵.

On lui doit, dès 1824⁸⁶, une classification chronologique des monuments médiévaux⁸⁷. Il envisage ainsi l'architecture médiévale en deux grandes phases chronologiques, dont la première qualifiée de romane qui a pour « générateur le plein-cintre » ; et la seconde appelée ogivale⁸⁸ qui a pour innovation technique « l'ogive ou arcade triangulaire », autrement dit l'arc brisé. Chacune de ces phases étant divisée en trois époques, grâce à la classification des

⁷⁹ TAYLOR, I., NODIER, C., CAILLEUX, A., *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, t.3, Paris, 1835.

⁸⁰ MERIMEE, P., *Notes d'un voyage dans le midi ...*, p.407.

⁸¹ Société qui vit le jour le 23 mai 1834 sous le nom de *Société française pour la conservation et la description des monuments historiques* (avant de prendre le nom de *Société Française d'Archéologie*). Celle-ci fut dotée d'un organe de publication : le *Bulletin monumental*, et d'un espace de discussions avec les *Congrès archéologiques de France*, qui se tenaient chaque année. Conférence d'Éliane Vergnolle intitulée : *La Société Française d'Archéologie, de sa fondation en 1834 à nos jours*, donnée en 2008 à l'occasion d'un colloque célébrant le tricentenaire de la fondation de la Société des Antiquaires de Londres (Tercentenary Colloquium Society of Antiquaries of London, 15-16 mai 2008), mise en ligne sur le site de la Société française d'archéologie sous la référence suivante : <http://www.sf-archeologie.net/La-Societe-Francaise-d-Archeologie,81.html>.

⁸² Fondateur de la *Société Française d'Archéologie*. Il est également reconnu pour avoir dispensé des cours d'archéologie monumentale dès 1824, à Caen. En raison de leur importance, ces derniers furent publiés en six volumes sous le titre : *Cours d'antiquités monumentales professé à Caen, en 1830, par M. de Caumont. Histoire de l'art dans l'ouest de la France depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVII^e siècle*, 6 vol. et 6 atlas, Caen, 1830-1841.

⁸³ NAYROLLES, J., « Sciences naturelles et archéologie médiévale du XIX^e siècle ... », p.31.

⁸⁴ Il est intéressant de se référer à « l'arbre chronologique » qui porte le titre de *tableau figuratif des variations de l'architecture religieuse depuis le V^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e siècle*, illustré dans CAUMONT, A. DE, *Cours d'Antiquités monumentales*, Atlas, IV^e partie, Caen, 1831, pl.XLII, et plus récemment publié par NAYROLLES, J, *op. cit.*, p.49. « Un tronc massif qui est en ligne directe et continue entre l'Antiquité et l'époque moderne en passant par le Moyen Âge, qui ne subit pas le moindre bouleversement. Les apports extérieurs, germanique, byzantin ou mauresque, sont signalés par de frêles et rares branches rattachées à ce tronc ».

⁸⁵ On notera que la société archéologique normande allait se parisianiser jusque dans le lieu de son siège social, transféré, en 1925, de Caen à Paris.

⁸⁶ Avec *Essai sur l'architecture religieuse du Moyen Âge, particulièrement en Normandie*, publié à Caen.

⁸⁷ JOURNOT, F., « Naissance de l'archéologie et de l'histoire de l'art du Moyen Âge : Arcisse de Caumont et les années ou de la fortune d'une clé dichotomique », p.8.

⁸⁸ Il faut comprendre ici ce terme comme un synonyme de gothique.

styles architectoniques. Ainsi, la période dite romane possède d'abord une ère primordiale (V^{ème}- X^{ème} siècle), puis vient une ère secondaire (fin du X^{ème} à la fin du XI^{ème} siècle), à laquelle fait suite une ère tertiaire ou de transition (fin du XI^{ème} à la première moitié du XIII^{ème} siècle)⁸⁹. Son système de classification permettait de distinguer les grandes formes comme les moindres détails et, finalement, le style des monuments. En revanche, l'étude de la construction en elle-même et de la technique ne l'intéressait pas. Là est certainement la raison pour laquelle l'art préroman n'est pas encore étudié en ce milieu de siècle, alors que dans le même temps A. de Caumont est une véritable locomotive dans l'organisation raisonnée de l'archéologie romane⁹⁰.

Avec l'organisation annuelle des congrès archéologiques, via la *Société Française d'Archéologie*, A. de Caumont entend rassembler les savoirs de toutes les sociétés savantes de France ayant dorénavant pour mission d'inventorier les monuments anciens de leur région⁹¹, mais aussi de dispenser son enseignement et sa méthode archéologique⁹². La première publication du *Bulletin monumental* en 1835 atteste du fil rouge que s'est fixé A. de Caumont « la société se propose de faire le dénombrement complet des monuments français, de les décrire, de les classer par ordre chronologique et de publier des statistiques dans un bulletin périodique »⁹³. A cela s'ajoute évidemment la tenue annuelle des congrès archéologiques dont le premier ne se tiendra en Roussillon qu'en 1868, plus de trente années après la naissance de l'illustre *Société Française d'archéologie*.

⁸⁹ Le même système de subdivision en primitif, secondaire et tertiaire se retrouve pour le gothique ou « style ogival ». NAYROLLES, J, *op. cit.*, p.30.

⁹⁰ Signalons tout de même une réflexion de Caumont sur l'époque préromane. Ce dernier prit en compte la technique de construction et l'aspect de l'appareillage. Il compara le petit appareil et les chaînages de briques aux murailles gallo-romaines et les déclara tous carolingiens. D'après JUHEL V., notice sur A. de Caumont dans *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, de l'INHA (Institut nationale d'histoire de l'art), publié le 4 février 2009, consultable sous le lien : <http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/caumont-arcisse-marquis-de.html>.

⁹¹ En effet, avec l'enquête pour « la recherche des antiquités » initiée par Alexandre Laborde et formulée par la circulaire du ministère de l'Intérieur dès 1817, une instruction sur les monuments issus de la vente des biens nationaux est lancée. Cette tâche fut souvent détachée aux érudits des sociétés savantes qui étaient plus à même de pouvoir offrir description, et périodisation des monuments. Voir POISSON, O., « Des Antiquaires à l'archéologie monumentale catalane... », p.99-100.

⁹² Plus tard, à partir de 1850, à travers la publication de ses *Abécédaires* Caumont rendait accessible la connaissance de l'archéologie à tout un chacun et promut une méthode d'analyse sérielle. CAUMONT, A., *Abécédaire ou Rudiment d'archéologie (architecture religieuse)*, Caen, 1850 / *Abécédaire ou Rudiment d'archéologie (architecture civile et militaire)*, Caen, 1853 / *Abécédaire ou Rudiment d'archéologie (ère gallo-romaine avec un aperçu sur les temps préhistoriques)*, Caen, 1862.

⁹³ Passage du règlement appliqué pour la publication du *Bulletin Monumental* par Arcisse de Caumont. Il ajoute que la *Société Française d'Archéologie* « fera tous ses efforts : 1°) pour empêcher la destruction des anciens édifices et les dégradations qui résultent des restaurations mal entendues ; 2°) pour obtenir le dénombrement des pièces manuscrites déposées dans les archives », *Bulletin Monumental*, t.1, 1835, p.10.

C'est précisément dans la tenue de ce congrès à Perpignan qu'un autre érudit-archéologue roussillonnais joua un rôle essentiel : Louis de Bonnefoy. A l'instar de François Jaubert de Passa qui influença les déplacements de Prosper Mérimée en 1834, Louis de Bonnefoy fut, selon l'abbé Jean Capeille, l'instigateur⁹⁴ du XXXV^{ème} congrès archéologique et, grâce à lui, les membres du congrès s'attardèrent du 23 au 25 novembre à Perpignan⁹⁵. C'est lui qui orchestra les visites des principaux monuments de la ville⁹⁶ : la découverte de la cathédrale Saint-Jean occupa le comité toute la journée du 23 novembre 1868⁹⁷, avant la visite, le lendemain, de la ville d'Elne, sa cathédrale⁹⁸ et son cloître, le tout durant cinq heures⁹⁹. Le comité s'attarda également sur le retable baroque de l'église de Collioure, sur le style gothique de la Casa Xanxo¹⁰⁰, sur le Palais des Rois de Majorque et certaines églises de la ville de Perpignan, l'ancienne capitale de l'éphémère royaume de Majorque¹⁰¹.

Il est intéressant de remarquer que trente ans après les visites des auteurs du *Voyage Pittoresque* et de P. Mérimée, ce sont encore les mêmes monuments qui furent présentés aux membres du Congrès archéologique. Ceux qui étaient dignes d'être lithographiés, puis dignes d'être relevés par les Monuments historiques sont ceux qui sont encore dignes d'être soumis à l'œil d'Arcisse de Caumont et de son auditoire. Bien sûr, Louis de Bonnefoy n'est pas un théoricien de l'art et certainement qu'il lui sembla judicieux de se référer à ces monuments-modèles pour les quatre jours de conférences et de visites. Malheureusement, cette attitude de mimétisme permanent a freiné le Roussillon dans l'étude de ses autres monuments, surtout ceux de l'époque préromane. Seule petite entorse, une ligne est consacrée à l'église Saint-Quentin d'Amélie-les-Bains, dans le cadre d'un commentaire de Louis de Bonnefoy sur les

⁹⁴ CAPEILLE, J., *Dictionnaire de biographie ...*, p.72.

⁹⁵ Etaient présents Bernard Alart en sa qualité d'inspecteur, Louis de Bonnefoy, comme inspecteur divisionnaire, et le sous-préfet de Prades, un certain M. Pontbriant. Sans oublier le directeur de la *Société Française d'Archéologie* : Arcisse de Caumont.

⁹⁶ *Congrès Archéologique de France, XXXV^{ème} session*, Paris, 1869, p.157.

⁹⁷ L'occasion pour l'archiviste B. Alart de présenter un mémoire sur les origines de la première église paroissiale de Perpignan : Saint-Jean-le-Vieux dans lequel il évalue documents historiques et état du bâti afin de retracer la chronologie de sa construction depuis le premier tiers du XI^{ème} siècle, mais surtout lors de son agrandissement entre le début du XIV^{ème} et le tout début du XV^{ème} siècle. *Congrès Archéologique de France, XXXV^{ème} session*, Paris, 1869, p. 234-245.

⁹⁸ Bernard Alart proposa un second mémoire sur la cathédrale d'Elne, qui engage une véritable réflexion, historique d'abord, sur son origine dès le IV^{ème} siècle, et archéologique ensuite, en confrontant les thèses d'Henry et de Puiggarí sur la construction et la reconstruction de la cathédrale, notamment au tournant du XI^{ème} siècle. *Congrès Archéologique de France, XXXV^{ème} session*, Paris, 1869, p.194-208.

⁹⁹ *Ibidem* p.178.

¹⁰⁰ Rue de la main de fer à Perpignan.

¹⁰¹ Les Carmes et son cloître, Saint-Jacques, La Réal et Saint-Mathieu.

fouilles conduites par M. Pélégot aux thermes de la ville Amélie¹⁰². Un détour légitime au vu de la thématique abordée lors de la quatrième séance du congrès « Domination romaine, topographie de la région, architecture, ... »¹⁰³. C'est ici une des premières mentions qui évoque l'intérêt pour une église préromane. Intérêt néanmoins à nuancer étant donné que la petite paroissiale se trouve dans l'un des vestiges majeurs roussillonnais de l'époque romaine.

Nous sommes donc en ce milieu de XIX^{ème} siècle devant une impasse historiographique ; l'art préroman n'intéresse pas encore, l'architecture romane timidement, sa sculpture davantage. L'ancrage des romantiques sur l'esthétisme interdit toute production intellectuelle sur la structure du bâti, tout autant que sur les petites églises rurales préromanes qui n'ont que leurs murs de moellons à offrir. Ce refus est-il un fléau qui toucha invariablement les cercles parisiens et barcelonais ? Ce dictat du « beau » a-t-il muselé l'émergence d'une prospection historique et archéologique autour des églises antérieures à l'an mil tout en engendrant une hégémonie du roman ?

◆ Paris, Madrid et Barcelone : entre héritage archéologique et architectural

Nous venons de le voir, les romantiques ont exhorté l'ensemble de la société à une redécouverte du Moyen Âge, de ses arts, de son architecture et de ses mœurs. Cet élan repris à travers toute la France fut amplifié grâce aux nombreuses sociétés savantes qui, telles des relais, distillaient leurs savoirs jusqu'à la capitale. Prosper Mérimée, second inspecteur des Monuments historiques, en fut l'un des bénéficiaires, les érudits roussillonnais déjà historiens mais pas encore tout à fait archéologues lui livrèrent leur connaissance. Parallèlement, des figures de proue comme Arcisse de Caumont, commencèrent la difficile théorisation de l'architecture médiévale, pour l'heure figée entre roman et gothique. Sa société savante : *Société Française d'Archéologie pour la sauvegarde des monuments historiques* fut assurément l'un des premiers catalyseurs nationaux des prérogatives archéologiques locales, y compris roussillonnaises, dès 1868. Bien évidemment, nous l'avons largement démontré, le goût de la belle image astreint les archéologues novices aux manifestations sculpturales

¹⁰² Nous apprenons en p.218 du XXXV^{ème} *Congrès Archéologique...*, que cette église est menacée de destruction car se trouvant sur le site même des thermes et que, pour cette impérieuse raison, la *Société Française d'Archéologie* donnera une subvention afin que les fouilles entreprises jusqu'alors puissent être conduites jusqu'à leur terme. Un relevé au sol des thermes est adjoint ainsi que des coupes, longitudinales et transversales, de l'église de Saint-Quentin.

¹⁰³ *Congrès Archéologique de France*, XXXV^{ème} session, Paris, 1869, p.218-225.

gothiques et romanes, emprisonnant ainsi le Roussillon dans un certain paradigme esthétique. Cependant, qu'en est-il pour la Catalogne du sud ? Les érudits barcelonais ont-ils également privilégié l'allégorie médiévale romantique aux dépens des réalités des vestiges ? Se sont-ils intéressés à l'art préroman avant la Catalogne nord ?

Comme le rappelle Olivier Poisson,¹⁰⁴ la Catalogne du sud et, plus largement, l'Espagne n'ont pas eu la même antériorité dans la culture de l'archéologie romantique qu'en France. De même, l'action publique ne se manifesta pas aussi tôt envers la préservation de son patrimoine national¹⁰⁵. En ce sens, il faut voir en l'épisode de la *desamortització* (désamortisation) lancée en 1836¹⁰⁶ par le gouvernement espagnol un élément déclencheur dans la détermination de la sauvegarde patrimoniale, galvanisant la recherche d'une identité nationale à travers l'architecture médiévale. Il est vrai que devant la multiplicité des disparitions de monuments, l'urgence d'écrire l'histoire espagnole se fait ressentir et l'archéologie devient alors le seul argument pour stopper cette hémorragie.

Une prise de conscience collective, appuyée notamment par des architectes comme Antonio Zabaleta¹⁰⁷ (1803-1864) ou Aníbal Álvarez¹⁰⁸ (1810-1870) ou des hommes de lettres tels qu'Amador de los Rios¹⁰⁹ (1818-1878) aboutira à la création de la *Comisión Central de*

¹⁰⁴ POISSON, O., « Des Antiquaires à l'archéologie monumentale catalane... », p.106.

¹⁰⁵ En effet, en France, dès 1817, l'enquête pour « la recherche des antiquités » initiée par Alexandre Laborde et formulée par la circulaire du ministère de l'Intérieur donne lieu à une instruction sur les monuments issus de la vente des biens nationaux. En 1830 les Monuments Historiques sont créés. POISSON, O., « Des Antiquaires à l'archéologie monumentale catalane... », p.105-107.

¹⁰⁶ Cette vente des biens enlevés aux ordres religieux fut une malheureuse opportunité pour de nombreuses exactions : vols, destruction de mobilier et d'archives, incendies qui vont précipiter nombre de monuments religieux dans la tourmente.

¹⁰⁷ Antonio de Zabaleta a obtenu son diplôme d'architecte à l'Académie des Beaux-arts de San Fernando, puis il étudia à Paris où il suivit des cours d'architecture, entre 1829 et 1831, il fut notamment l'élève de Félix Duban. Dès 1845, il fut professeur à l'*Escuela Especial de Arquitectura* avant d'en devenir le second directeur, entre 1854 et 1856. D'après PIETRO GONZALEZ, J.-M., *Técnica e ingeniería en España...*, p.718. Zabaleta réalisa pendant ses cours des « expéditions artistiques » qui consistaient à dessiner les monuments de Séville de Tolède, Ségovie et Salamanque, considérées par ce dernier comme des « villes souvenirs de l'architecture espagnole ». Voir à ce propos l'article de Véronique POWELL, G. et SAZATORNIL, L., « Madrid-Paris : la Pensée romantique et l'architecture ... », 1997, p.32.

¹⁰⁸ Aníbal Álvarez, diplômé de l'Académie des Belles lettres de San Fernando, fut pensionnaire à Rome à partir de 1832, et ce durant quatre années, puis en 1836 il décide de parfaire son éducation en France. A son retour en Espagne, en 1839, il est nommé membre émérite de l'académie des Beaux-arts de San Fernando, avant d'être fait membre de la commission des Monuments historiques, dès 1844. Il fut également le troisième directeur de l'*Escuela Especial de Arquitectura* de Madrid, entre 1857 et 1864. D'après PIETRO GONZALEZ, J.-M., *op. cit.*, p.619-620.

¹⁰⁹ Amador de los Rios, né à Séville, étudia les sciences humaines à Cordoue, puis la philosophie à Madrid où il obtint son doctorat. Dès les années 1840, il s'intéresse aux études historiques et devient secrétaire général de la commission des Monuments historiques et artistiques basée à Madrid. A partir de 1848, il obtient le poste de professeur d'histoire critique de la littérature espagnole et de littérature néo-latine, toujours dans la capitale espagnole. Enfin en 1869, il est nommé à la direction du musée archéologique national. D'après PELLISTRANDI, B., *Un discours national ?, la Real Academia de la historia...*, 2004, p.373-374. Amador de los Rios est également l'auteur de « sobre la necesidad de escribir la Historia de la Arquitectura Española y sobre la influencia de este

*Monumentos históricos y artísticos en 1844*¹¹⁰, basée sur le système français. C'est également dans les années 1840 que, toujours sur l'archétype français, avait été édité *Recuerdos et bellezas de Cataluña*¹¹¹ selon le concept des *voyages pittoresques* de Taylor et Nodier. L'empreinte française dans l'approche méthodologique espagnole fut importante, son savoir archéologique et architectural eut presque valeur de savoir absolu au point que certains diront par exemple qu'Eugène Viollet-le-Duc était « l'auteur qui a le plus d'autorité en Europe pour traiter de l'architecture médiévale »¹¹².

Tout en louant les connaissances de la France, l'Espagne entend imposer sa griffe dans le paysage artistico-historique sur les questions archéologiques européennes. A partir de la fin des années 1850, Amador de los Rios insista ainsi longuement sur le fait « que chaque peuple a son caractère propre qu'il imprime à toutes ses œuvres »¹¹³, et pour illustrer en Espagne cette spécificité de la création, il entreprit l'étude des arts wisigothiques et mudéjar¹¹⁴. Le premier pas vers la compréhension de l'art antérieur à l'art roman est lancé. Il devait permettre d'offrir des clefs archéologiques facilitant le travail des architectes-restaurateurs de l'époque, tout en glorifiant la production d'une architecture singulière au sein de l'art médiéval européen et en exaltant le nationalisme de cet art dans la péninsule.

Force est de constater que l'élan de redécouverte des richesses artistiques médiévales était dorénavant en marche, mais qu'il manquait encore une publication collégiale¹¹⁵ : une commission fut nommée par ordre royal le 3 juillet 1856 afin d'élaborer le catalogue des *Monumentos Arquitectónicos de España* (Monuments architectoniques d'Espagne)¹¹⁶. A la

estudio en el de la civilización española » dans *Boletín Español de Arquitectura*, 1846, p.101, ou de *Ensayo sobre el arte latino-byzantino en España*, Madrid, 1861.

¹¹⁰ Commission centrale des Monuments historiques et artistiques, créée sept années plus tard que son homologue français.

¹¹¹ PARCERIZA, J., QUADRADO, J-M., *Recuerdos et bellezas de Cataluña*, Barcelone, 1839.

¹¹² Propos de Cruzada Villaamil « De lo mucho que hay que hacer en Bellas Artes, dans *El Arte en España*, t.1, 1862, p.95, rapportés par GERARD-POWELL, V. et SAZATORNIL, L. «Madrid-Paris : la Pensée romantique et l'architecture espagnole », dans *Revue de l'art*, n°115, p.36 et 40.

¹¹³ POWELL, G. et SAZATORNIL, L., «Madrid-Paris : la Pensée romantique ... » p.36.

¹¹⁴Le terme de *mudéjar* désigne les musulmans qui continuèrent à pratiquer leur religion après la Reconquête, d'après MARTINEZ GROS, G., « L'historiographie des minorités (Morisques, Mudéjars,...) », p.73. Voir également AMADOR DE LOS RIOS, J, *El estilo mudéjar en Arquitectura*, discours lu en Assemblée Publique le 19 juin 1859, Madrid, 1872, et AMADOR DE LOS RIOS, *El Arte latino-bizantino en España y las coronas visigodas de Guarrazar*, Madrid, 1861.

¹¹⁵ Bien évidemment, il existait déjà depuis 1846 le *Boletín Español de Arquitectura*, fondé par Antonio Zabaleta et Amador de los Ríos, sur le modèle français des *Annales archéologiques*. Le fil rouge de cette publication énoncé dans son premier numéro peut se résumer ainsi « [la revue veut] obtenir la réconciliation de tous ceux qui se consacrent au développement de l'architecture dans notre péninsule ; l'instruction de tous, grâce aux progrès dus à d'insignes artistes et écrivains étrangers », dans le prologue intitulé « A nuestros lectores », *Boletín Español de Arquitectura*, n°1, Madrid, 1846, p.1.

¹¹⁶ Edité à Madrid en 5 tomes à partir de 1939, avec son premier volume concernant la Catalogne, le second en 1953 sur la Castille, puis en 1955, ce fut au tour de Léon et enfin en 1861 les volumes sur Zamora et Palencia.

réalisation on retrouve, en autres, Aníbal Álvarez et Amador de los Rios¹¹⁷, choisis pour coordonner cette immense entreprise dont l'ambition était d'étudier les monuments de toutes les époques, ainsi que tous les styles et ce dans toutes les provinces¹¹⁸. Dans les faits, cette ode à l'architecture s'intéresse uniquement aux styles considérés comme singulièrement espagnols, s'épanouissant de ce fait durant le Moyen Âge. De la sorte, retrouve-t-on parmi les 278 planches de gravures l'art préroman asturien, l'art musulman de Grenade et Cordoue, l'art mudéjar de Tolède, l'art roman de Saint-Jacques de Compostelle, l'art gothique des cathédrales de Léon, Séville, et Burgos. La sélection des édifices est arbitraire comme le souligne Gisela Ripoll¹¹⁹. Ils représentent un éventail subjectif de l'architecture espagnole où l'art antique n'a pas sa place. Tout comme en France, où le voyage pittoresque servait de faire-valoir à chacune des provinces, *Monumentos Arquitectónicos* entend offrir un passeport pour l'art médiéval de la péninsule.

En marge de la capitale, l'ombre de l'exaltation médiévale s'allonge vers la Catalogne, prenant part au mouvement politico-culturel de la *Renaixença* (Renaissance) engagé dès 1860. Cette impulsion qui tend vers la reconstruction du discours historique catalan autour des spécificités de la société catalane depuis le Moyen Âge opère « la rencontre du discours historique et de l'espace commun à travers le monument »¹²⁰. Ce dernier devient tour à tour marqueur historique, marqueur artistique et marqueur sociologique d'une identité catalane qui se veut indépendante de l'Espagne et parti pris dans l'histoire européenne.

Dans ce climat fertile, la figure d'Elies Rogent (1821-1897) apparaît comme héritière d'une culture architecturale espagnole, tout autant que le fer de lance de la reconnaissance de l'architecture médiévale catalane. Diplômé de l'école d'architecture de Madrid en 1850¹²¹, il fut bercé par les idées romantiques de redécouverte de l'architecture médiévale pour ce qu'elle est et surtout pour ce qu'elle incarne : la singularité d'un peuple. Rogent est avant tout un architecte, et non un théoricien de l'art, mais sa vision et sa méthodologie employées lors des restaurations conduites dès 1865 au monastère de Ripoll, puis en 1881 à Saint-Cugat de

¹¹⁷ Mais aussi Francisco Jareño, Jerónimo de la Gándara, Pedro de Madrazo, et Manuel de Assas, POWELL, G. et SAZATORNIL, L., « Madrid-Paris : la Pensée romantique ... », p.41.

¹¹⁸ *Ibidem*.

¹¹⁹ RIPOLL, G. et CARRERO, E., « Art Wisigoth en Hispania : en quête d'une révision nécessaire » dans *Perspective*, n°2, 2009, p.260.

¹²⁰ POISSON, O., *op.cit.*, « Des Antiquaires à l'archéologie monumentale catalane... », p.106.

¹²¹ Elies Rogent i Amat, natif de Barcelone commença naturellement son apprentissage à l'école de la Llotja entre 1840 et 1845, puis intégra l'école d'Architecture de Madrid, dont il sortit diplômé en 1850. A partir de 1851, il devint directeur de l'école provinciale d'architecture de Barcelone. BASSAGODA y AMIGÓ, B., « El Arquitecto Elías Rogent », p.15-35.

Vallès et enfin à Saint-Laurent du Munt en 1890 a profondément marqué la génération suivante d'architectes et d'historiens de l'art et, notamment, Josep Puig i Cadafalch.

En l'absence d'études d'envergure sur l'histoire et l'architecture médiévale qu'Elies Rogent dénonçait déjà en 1865¹²², ce dernier se référa aux études déjà conduites en France, en Allemagne et en Angleterre. Toutefois, son plus grand apport fut d'appréhender l'œuvre d'art non seulement au niveau formel et descriptif mais aussi au niveau des sources. Comme le rappelle Xavier Barral i Altet¹²³, E. Rogent avait une méthode novatrice : avant chaque restauration, il étudiait les monuments similaires pouvant offrir des comparaisons, il cherchait les documents appropriés l'éclairant sur l'historique et, enfin, observait les vestiges d'un point de vue archéologique. Cette association de l'étude historique et monumentale dans le processus de restauration lui a permis de justifier ses choix vers la restitution fidèle du monument médiéval. En ce sens, E. Rogent devint un référent, à tel point que Josep Puig i Cadafalch loua sa rigueur dans le prologue de son *Arquitectura romànica a Catalunya*¹²⁴. Elies Rogent, quant à lui, publia peu¹²⁵ mais ses idées se diffusèrent à travers ses cours à l'école d'architecture de Barcelone, mais aussi par le biais de l'*Associació Catalana d'Excursions Científiques* (Association Catalane d'Excursions Scientifiques)¹²⁶ dont il fit partie, et trouvèrent une continuité à travers ses élèves comme Lluís Domènech i Montaner (1850-1923). Sa rigueur fut le point de départ pour une étude plus scientifique de l'architecture médiévalo-catalane qui prit son essor au siècle suivant, s'intéressant doucement à l'architecture antérieure à l'art roman.

¹²² «Al trazar en 1865 el proyecto primitivo [de la restauración de Ripoll] conocía poco los principios de nuestro arte regional y faltaban obras técnicas que las explicaran. Para salvar las vallas que encontraba tomé por guías a Caveda, Batissier, Daniel Ramée, Tomás Hope, De Caumont, Los monumentos arquitectónicos de España, el Diccionario de Viollet-le-Duc, los Monumentos antiguos y modernos de Gailhaubaud, y la arquitectura del V al XVII del mismo autor, aparte de algunas monografías que ni siquiera por referencia, mencionaban nuestros monumentos », NAVASCUÉS-PALACIOS, P., *Arquitectura española 1808-1914...*, p.243.

¹²³ BARRAL I ALTET, X., « Historiografía i bibliografia del romànc Català » dans *Catalunya Romànica*, vol. 1, p.172.

¹²⁴ Ainsi, parle-t-il de Rogent en ces termes : « Aquesta arqueologia de visió poètica, romàntica de tant en tant, auxiliada per l'estudi dels diplomes, però amb un sòlid coneixement científic dels nostres monuments, va tenir la seva transcendència(...) Aixó era un gran pas, però per Piferrer i Quadrado n'havien donat un altre; l'art nostre era fet per nosaltres i per a nosaltres; era un art català, obeint les corrents que es vulgui, transformat per aquestes o altres influències, però català, eminentment català. Per primera vegada es tenia la idea de què els fets artístics s'havien realitzat a casa nostra. I per primera vegada també s'entrava en l'examen dels documents literaris que feien referència als edificis ». PUIG I CADAFALCH, J.; FALGUERA, A. DE; GODAY, J.: *L'arquitectura romànica a Catalunya*. vol.1., Barcelone, 2001, p.IX.

¹²⁵ ROGENT, E., San Cugat del Vallés. Apuntes historico-criticos leídos en la primera excursión de Arquitectos hecha a aquel monasterio el 27 de junio de 1880, Barcelone, 1881. ROGENT, E., Santa-Maria de Ripoll, Informe de las obras realizadas en la basílica y las fuentes restauración, Barcelone, 1887.

¹²⁶ L'*Associació Catalana d'Excursions Científiques* fondée en 1878 fut dotée d'un Bulletin d'abord appelé *l'Excursionista* puis *l'Associació de Arquitectos de Catalunya*, qui publia de manière annuelle de nombreuses monographies. Cette association est aussi à l'initiative de *l'Album pintoresch-monumental de Catalunya* publié en 1878.

B. Dans l'ombre de l'art roman

◆ Les fondamentaux, entre apports et limites

En cette fin de XIX^{ème} siècle, le paysage de la recherche sur l'architecture médiévale se pose en légataire d'une tradition archéologique française et d'une vision architecturale catalane. Le monument est, pour la première, vu comme le marqueur historique d'un style dans une chronologie plus vaste, pour la seconde, le monument est perçu comme une émanation identitaire vectrice des savoir-faire d'un peuple. C'est un peu comme si le fond (théorisation française) et la forme (restaurations catalano-espagnoles) étaient encore dissociables. C'est Jean-Auguste Brutails qui a en quelque sorte opéré le mélange en s'intéressant d'abord à l'art roman roussillonnais puis, timidement, pour la première fois à l'architecture préromane roussillonnaise.

Jean-Auguste Brutails (1859-1926)¹²⁷ fait partie de ces « hommes trait d'union » entre deux périodes, faisant le lien entre la fin du XIX^{ème} siècle, avec les balbutiements de l'étude archéologique, et le début du XX^{ème} siècle qui accompagne la mise en œuvre d'une logique mêlant histoire et archéologie pour une valorisation de l'histoire de l'art.

Il fut l'élève de Jules Quicherat¹²⁸, professeur éclairé qui raisonnait selon que « l'archéologue conçoit l'histoire de l'architecture comme le développement de l'architectonique, à partir d'une cellule de base, la basilique romaine »¹²⁹. J.-A. Brutails fut bercé par la thèse de son maître qui tendait à démontrer l'évolution de la basilique civile vers la basilique paléochrétienne, faisant ainsi de l'art romain le point de départ de l'art paléochrétien, inscrivant *de facto* ce propos dans la continuité historique. Jules Quicherat a soutenu, à l'inverse d'Eugène Viollet-le-Duc¹³⁰, que l'art roman fut le maillon essentiel de l'art médiéval, indispensable entre l'Antiquité et le Moyen Âge gothique. Il considérait définitivement l'architecture médiévale comme une « architecture de transition, le produit

¹²⁷ Né à Viviez (Aveyron) en 1859, décédé à Bordeaux, en 1926. En 1880, il sort diplômé de l'école nationale des chartes, ce qui lui valut d'occuper, dès 1884, le poste d'archiviste des Pyrénées-Orientales, prenant la succession de Bernard Alart et ce jusqu'en 1889. Date à laquelle on lui propose le même poste mais pour la Gironde, poste qu'il occupa jusqu'en 1925. Imminent paléographe, il dispensa son savoir à l'université de Bordeaux dès 1890, jusqu'à sa mort. Poisson, O. *Jean-Auguste Brutails...*, p.5-6.

¹²⁸ Premier titulaire de la chaire d'archéologie médiévale créée à l'École des chartes en 1847. Poste qu'il occupa entre 1847 et 1878.

¹²⁹ LENIAUD, J.-M., *Notice sur Jules Quicherat*, sur le site de INHA (Institut National d'Histoire de l'Art), réf : <http://www.inha.fr/spip.php?article2502>

¹³⁰ Pour Viollet-le-Duc, l'art roman est plutôt à mettre « *entre parenthèses, comme expression d'une époque de ténèbres dominée par la théocratie monastique* », LENIAUD, J.-M., *op. cit.*

d'une sorte de métissage, mélange d'un peu d'asiatique, de byzantin et de beaucoup de romain, mais spécifiquement originale »¹³¹.

C'est justement sur cette originalité que J.-A. Brutails s'exprima avec la volonté de faire connaître la singularité de l'art roman roussillonnais. Ainsi, dès 1892, il publia un article en deux parties : « Notes sur l'art religieux en Roussillon »¹³². Ces dernières connurent une telle renommée qu'elles furent très rapidement réunies en un seul volume¹³³ et même traduites en catalan, dès 1901¹³⁴. Ces feuilles désignées comme les premiers écrits sur l'histoire de l'art catalan, par Jaume Massó Torrents¹³⁵, ont été les soubassements de l'histoire de l'art roussillonnais. On retrouve dans cet ouvrage une méthodologie comparative, à laquelle il adjoint l'examen des textes afin de cerner l'histoire, l'origine et les restaurations d'un édifice. J.-A. Brutails organisa ses « Notes sur l'art religieux » par thématiques : appareil, porte, baie, décor, statuaire, etc..., afin de cerner les spécificités roussillonnaises à grand renfort d'exemples qui, pour une fois, ne se cantonnaient pas uniquement aux grandes abbayes de la région. Il cite non loin de soixante-dix édifices différents, abbatiales¹³⁶, prieurés¹³⁷, ou églises rurales¹³⁸, avec une prédominance pour les exemples de la plaine du Roussillon, notamment pour la cathédrale d'Elne, sans pour autant oublier le Vallespir et le Conflent. Cette volonté de l'exhaustivité témoigne d'une connaissance accrue du terrain et d'une acuité particulière à l'observation, ce qui lui permit de faire l'éloge de l'art roman roussillonnais¹³⁹. Une logique qui n'est pas sans rappeler celle de son prédécesseur J. Quicherat : « observer, décrire, comparer, et dater »¹⁴⁰.

¹³¹ LENIAUD, J.-M., *op. cit.*

¹³² BRUTAILS, J.-A., « Notes sur l'art religieux du Roussillon », dans *Bulletin archéologique du comité des travaux historique et scientifique*, n°4, 1892, p. 536-542. Brutails, J.-A., « Notes sur l'art religieux du Roussillon, l'ornementation », dans *Bulletin archéologique du comité des travaux historique et scientifique*, n°5, 1893, p. 329-404.

¹³³ Ces deux articles furent réunis en un seul volume en 1895, après avoir été revus et augmentés par leur auteur.

¹³⁴ BRUTAILS, J.-A., *[Notes sobre] l'art religiós en el Rosselló*, Barcelone, 1901.

¹³⁵ Erudit catalan et éditeur, également cofondateur, en 1907, de l'IEC (*Institut d'études Catalanes*), qui a pour vocation le recensement de tous les éléments de la culture catalane.

¹³⁶ Citons entre autres : Saint-Jean-le-Vieux à Perpignan, Saint-André-de-Sorède, Saint-Michel-de-Cuxa, Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, Saint-Génis-des-Fontaines, Saint-Martin-du-Canigou.

¹³⁷ Ceux de Serrabone et de Marcevol notamment.

¹³⁸ Saint-Martin de Fenollar, Sainte-Marie des Cluses, Sainte-Marie de Brouilla, La Trinité de Belpuig, Saint-André d'Angoustrine, Saint-Félix de Camélas, Sainte-Eulalie de Rigarda, Sainte-Marie de Coustouges, Sainte-Eulalie de Fuilla, Saint-Martin d'Hix, Saint-Etienne de Prunet et Saint-Nazaire de Bouleternère, etc...

¹³⁹ Pour approfondir le rôle de Brutails dans la compréhension et la théorisation de l'architecture médiévale voir l'article d'Olivier Poisson, *Jean-Auguste Brutails : l'arqueologia francesa i l'aparició de l'arqueologia Monumental catalana a finals des s. XIX*, Barcelone, 2006.

¹⁴⁰ MALLET, G., *Églises romanes oubliées ...*, p. 19.

Force est de constater qu'en cette extrême fin du XIX^{ème} siècle, ce sont bien les expressions de l'architecture romane en Roussillon qui retiennent l'attention de J.-A. Brutails et non ses formules préromanes. En effet, en tant que chartiste, ne l'oublions pas, les sources et la datation qu'elles offrent aux monuments ont pour lui une place prépondérante dans la classification des églises au sein de la chronologie stylistique du Moyen Âge. De ce fait, la majorité des documents d'archives qu'il a pu consulter pour les églises roussillonnaises sont de la fin du IX^{ème}, du X^{ème} siècle et surtout de la fin des XI^{ème} et XII^{ème} siècles¹⁴¹, interdisant dès lors de faire remonter un édifice à une période architecturale antérieure à l'époque romane. Il faudra attendre 1919, pour que J.-A. Brutails envisage, non pas réellement la période précédant l'art roman, mais plutôt la précocité des éléments architecturaux représentatifs du style roman. Ainsi, dans son article « Où s'est constituée l'architecture romane ? »¹⁴², il s'emploie à attribuer à telle ou telle école romane l'innovation de tel ou tel élément architectural. Aussi, attribue-t-il, par exemple, le plan des chevets à déambulatoire à l'Auvergne¹⁴³, le premier essai de sculpture historiée au Roussillon¹⁴⁴, et les plus anciennes églises voûtées aux écoles provençale et catalane¹⁴⁵. Il affirme « qu'il n'y a pas un type absolu d'église romane ; il y a plusieurs types, dans lesquels se combinent inégalement les caractères constitutifs du style roman »¹⁴⁶ mais il reconnaît ne pouvoir se prononcer sur l'origine du roman, tout en avançant à mi-mot que les écoles romanes auraient pu se constituer après Charlemagne¹⁴⁷, sans argumenter pour autant cette idée. Retenons qu'avec l'idée d'école et d'influence, J.-A. Brutails est déjà lui-même influencé par les recherches d'un certain Josep Puig i Cadafalch, qu'il ne manque pas d'ailleurs de mentionner pour tout ce qui touche à la Catalogne et à l'architecture lombarde.

Jean-Auguste Brutails, tout en analysant scientifiquement pour la première fois l'art roman roussillonnais, ne peut encore se positionner sur la période antérieure, contrairement à un autre acteur clef de la recherche catalane : Josep Puig i Cadafalch (1857-1956)¹⁴⁸.

¹⁴¹ En effet, aucun document d'archives en Roussillon (au sens large) n'est antérieur au VIII^{ème} siècle, et ils sont peu nombreux pour les siècles suivants. Il faut attendre l'extrême fin du XI^{ème} siècle et surtout les XII^{ème} et XIII^{ème} siècles pour que les sources soient plus volubiles, cf. p.69 de la présente étude.

¹⁴² BRUTAILS, J.-A. « Où s'est constituée l'architecture romane », dans *Anuari de l'institut d'estudis catalans*, vol. 2, p.203-230, 1919, Barcelone.

¹⁴³ BRUTAILS, J.-A., art. cit, p.222-224.

¹⁴⁴ BRUTAILS, J.-A., art. cit,, p.224-225.

¹⁴⁵ BRUTAILS, J.-A., art. cit,, p. 206-208 et 219-220.

¹⁴⁶ BRUTAILS, J.-A., art. cit,, p.229.

¹⁴⁷ BRUTAILS, J.-A., art. cit,, p.228.

¹⁴⁸ Né à Mataró (Espagne) en 1867 ; mort en 1956, à Barcelone. Josep Puig i Cadafalch fut bachelier de l'institut de second degré de Tarragone, avant d'intégrer l'école d'Architecture de Barcelone dès 1883. Parallèlement, il conduisit son doctorat de physique appliqué (fisixomatemàtiques) à l'université de Madrid. Sa carrière

Tour à tour, architecte, archéologue, historien de l'art et homme politique, Puig i Cadafalch fut sans conteste l'historien qui, à son époque, a le plus apporté à la connaissance de l'architecture médiévale catalane des deux côtés des Pyrénées. Son parcours et son génie font de lui un catalyseur capable d'assimiler les méthodes de réflexion de ses prédécesseurs, tout autant que leurs visions architecturales, puis de les distiller afin d'aller plus loin en élargissant l'horizon de l'histoire de l'art du Moyen Âge en Catalogne.

Ainsi, il paraît évident que J. Puig i Cadafalch s'inspira d'E. Rogent et de ses monographies où la justification historique était extrêmement poussée pour pouvoir justifier ses restaurations¹⁴⁹. Il assimila la codification d'A. Caumont dans le traitement des données afin d'en construire un modèle d'étude valide. À Eugène Viollet-le-Duc il emprunta le relevé systématique des plans afin d'en analyser les origines architectoniques et dégager des groupes religieux. Enfin, il s'appuya considérablement sur les écrits de J.-A. Brutails dont il reprit notamment la méthode de classification, que ce dernier tenait lui-même de J. Quicherat. Riche de ces enseignements, J. Puig i Cadafalch créa sa propre démarche scientifique qui vise à construire l'histoire de chaque monument, d'abord à l'aide des documents sources, auxquels il adjoint une étude architecturale complète, analysant le bâti et les techniques de construction avant de les comparer avec d'autres édifices, ce qui lui permet ainsi de fixer datation, typologie et classification architecturale¹⁵⁰. C'est peut-être là son apport le plus grand : l'établissement de la notion des modèles-types, basée sur la systématisation et le classement des différentes informations sur chaque bâtiment¹⁵¹.

1908 marqua le point de départ de la renommée de sa carrière. C'est à cette date qu'il publie, en collaboration avec Antoni de Falguera y Sivilla et Josep Goday y Casals, les trois imposants volumes sur l'architecture romane en Catalogne : *L'arquitectura romànica a Catalunya*¹⁵², œuvre colossale « à mi-chemin entre l'inventaire et la synthèse », pour

d'architecte commença en 1891, comme architecte municipal de sa ville natale. Il commença très tôt sa participation à des ouvrages d'envergure comme *Historia general del arte*. Ainsi, de 1896 à 1901, il dirigea avec Lluís Domènech i Montaner la publication de ces volumes considérés comme le premier du genre concernant l'histoire de l'art ibérique. Catalaniste pur et dur, il sera notamment président de l'institut d'estudis catalans entre 1942 et 1957. Personnage politique, activiste, architecte, et théoricien sont les différentes facettes de cet homme éclairé et elles sont étroitement liées dans tous les aspects de sa vie. BARRAL I ALTET, X., MANENT, R., *L'arqueologia...*, p.55-61.

¹⁴⁹ BARRAL I ALTET, X., Prologue de la nouvelle édition de J. PUIG I CADAVALCH, A. DE FALGUERA Y SIVILLA et J. GODAY Y CASALS, *L'arquitectura romànica a Catalunya ; l'arquitectura romànica, l'arquitectura cristiana preromànica*, Barcelone, volume 1, réédition de 2001, p.18.

¹⁵⁰ *Ibidem*, p.19.

¹⁵¹ *Ibidem*.

¹⁵² J. PUIG I CADAVALCH, A. DE FALGUERA Y SIVILLA et J. GODAY Y CASALS, *L'arquitectura romànica a Catalunya ; l'arquitectura romànica, l'arquitectura cristiana preromànica*, Barcelone, volume 1, 1909. J. PUIG I CADAVALCH, A. DE FALGUERA Y SIVILLA et J. GODAY Y CASALS, *L'arquitectura romànica a Catalunya ; l'arquitectura romànica fins a*

reprendre les mots de Xavier Barral i Altet¹⁵³. Ces brillants ouvrages s'imposent très vite comme un traité sur l'art médiéval catalan, couvrant une large période, de l'époque romaine à la fin du XI^{ème} siècle. Le premier volume¹⁵⁴ est divisé en deux chapitres : l'un aborde l'art romain et l'autre s'emploie à déterminer l'art chrétien préroman, par ses origines (romaines, barbares et orientales) et par ses manifestations (décoratives et architecturales). Les monuments roussillonnais ne s'y font qu'une place timide avec l'étude de l'arc en fer à cheval. Saint-Martin de Fenollar (Vallespir), Saint-Jérôme d'Argelès-sur-Mer (Vallespir) et Saint-Martin d'Hix (Cerdagne) occupent ainsi à peine une dizaine de pages¹⁵⁵. Des exemples d'églises rurales vraisemblablement mentionnées uniquement grâce aux publications antérieures de J.-A. Brutails¹⁵⁶. Nonobstant la part belle offerte aux monuments de Catalogne du sud, l'ouvrage a l'immense mérite d'aborder les origines de l'art roman, et son évolution. J Puig i Cadafalch affirmait :

« En començar els meus estudis creia trobar l'art romà fundament lligat amb l'art romànic [...]. Les architectures cristianes que s'interposen entre la romana i la romànica, no representen tampoc moments d'evolució; potser ho son parcialment, en part mínima; però llur enllaç amb el romànic és feble a Catalunya. L'art romànic és arribat com una invasió sense un lligam extraordinari amb l'art anterior [...] »¹⁵⁷

Cette absence de lien entre romain et roman va le pousser à approfondir la question des précédents de l'architecture romane dans la péninsule Ibérique qui donnera lieu à sa notion phare de « premier art roman ».

la derreria des segle XI, Barcelone, volume 2, 1911. J. PUIG I CADAVALCH, A. DE FALGUERA Y SIVILLA et J. GODAY Y CASALS, *L'arquitectura romànica a Catalunya ; els sigles XII y XIII*, Barcelone, volume 3, 1918.

¹⁵³ BARRAL I ALTET, X., Prologue de la nouvelle édition de J. PUIG I CADAVALCH, A. DE FALGUERA Y SIVILLA et J. GODAY Y CASALS, *L'arquitectura romànica a Catalunya ; l'arquitectura romànica, l'arquitectura cristiana preromànica*, Barcelone, volume 1, réédition de 2001, p.20.

¹⁵⁴ J. PUIG I CADAVALCH, A. DE FALGUERA Y SIVILLA et J. GODAY Y CASALS, *op. cit.*, volume 1, 1909.

¹⁵⁵ *Ibidem*, p.379-380 pour Saint-Martin de Fenollar, p. 381-383 pour Saint-Jérôme d'Argelès-sur-Mer et p. 388-390 pour Saint-Martin d'Hix. Il faut remarquer que Saint-Jérôme est mentionné sous le vocable de *Sainte-Marie de la Vida*, ce qui est une grossière erreur puisque ce vocable est celui de l'ermitage qui se tient à seulement quelques mètres de Saint-Jérôme, certes moins connu.

¹⁵⁶ Puisque ce dernier est mentionné en référence expresse pour ces églises.

¹⁵⁷ Propos rapportés par BARRAL I ALTET, X., Prologue de la nouvelle édition de J. PUIG I CADAVALCH, A. DE FALGUERA Y SIVILLA et J. GODAY Y CASALS, *L'arquitectura romànica a Catalunya ; l'arquitectura romànica, l'arquitectura cristiana preromànica*, Barcelone, volume 1, réédition de 2001, p.23 ; extrait de la seconde édition du premier volume de *L'arquitectura romànica a Catalunya* réalisée en 1934 par PUIG I CADAVALCH, portant le titre de *L'arquitectura romana*, publiée à Barcelone. « En commençant mes études je croyais trouver en l'art romain les fondements reliés à l'art roman [...]. Les monuments chrétiens qui s'interposent entre le romain et le roman, ne représentent pas plus qu'un moment de l'évolution, peut-être le sont-ils partiellement, en part minime ; mais leur liaison avec le roman est faible en Catalogne. L'art roman est arrivé comme une invasion sans lien avec l'art antérieur [...].

Ce concept est dépeint dans son ouvrage éponyme : *Le premier Art roman. L'architecture en Catalogne et dans l'Occident Méditerranéen aux X^{ème} et XI^{ème} siècles*¹⁵⁸. Selon lui, le berceau de l'art roman est à rechercher en Catalogne et le premier art roman correspond à la phase la plus primitive de ce style. J. Puig i Cadafalch nous donne les caractéristiques de ces églises « primitives » : de forme rectangulaire, couvertes d'un simple toit à deux pentes, des murs en moellons et, pour seul ornement, des arcatures aveugles et des lésènes. Afin de retranscrire au mieux sa théorie, plutôt que de le paraphraser nous le citerons :

« Le premier art roman est une traduction latine de l'art de l'Orient. L'un et l'autre répondent à un art ancien différent de l'art Hellénistique [...] Tout nous ramène à cet art Mésopotamien que la renaissance de la Perse Sassanide apporta en Méditerranée, propagé par la voie de la côte africaine au moyen de l'art arabe par Byzance, par l'Italie, et par la France au moyen du premier art roman »¹⁵⁹.

C'est la première fois que l'on s'intéresse avec autant de rigueur à la naissance de l'art roman. Sa conception du « premier art roman », élevée presque au rang de doctrine, signa le point de départ d'une réflexion sur les origines de cet art, marquée par une typologie singulière, une évolution majeure dans le sillon de l'Antiquité. Il faudra attendre la fin des années 1980 pour qu'une nuance soit apportée à cette théorie, désormais très enracinée.

En ce début de XX^{ème} siècle, l'heure n'est pas encore à une analyse tangible de l'architecture préromane roussillonnaise. Cette dernière apparaît plus que timidement grâce à Jean-Auguste Brutails avec l'appui de monuments clefs comme Saint-Martin-de-Fenollar mais c'est bel est bien l'art roman et plus particulièrement son architecture qui retient son attention. Avec J. Puig i Cadafalch, elle trouve tout aussi timidement une nouvelle approche noyée dans une typologie en gestation de l'art roman. Il n'y a pas encore de réelle émancipation du style préroman étudié pour lui-même, le roman lui volant pour l'instant son identité.

¹⁵⁸ PUIG I CADAVALCH, J., *Le premier Art Roman. L'architecture en Catalogne et dans l'Occident méditerranéen aux X^{ème} et XI^{ème} siècles*, Paris, 1928.

¹⁵⁹ PUIG I CADAVALCH, J., *Le premier Art Roman...*, p. 138.

◆ L'art préroman : l'invention d'un terme, la popularité d'un concept

Nous venons de le saisir, la période prise entre l'Antiquité tardive et la période occupée par le style roman, que l'on nomme facilement aujourd'hui le haut Moyen Âge, n'attira que peu la curiosité des historiens de l'art du début du XX^{ème} siècle ; ne trouvant une légitimité que dans le foyer de forme qu'elle offre au roman. Dès lors, à la suite de J. Puig i Cadafalch, la recherche resta plus timorée sur la question, bloquée sur un problème de terminologie. Il est vrai que le Roussillon n'offre pas, ou si peu, de vestiges d'architecture paléochrétienne ou carolingienne : les historiens ne pouvaient alors que difficilement rattacher les œuvres architecturales antérieures au roman à une idéologie religieuse ou une identité politique. Il manquait une terminologie plus large qui puisse s'adapter aux singularités régionales.

C'est justement à ce moment, en 1938, que Jean Hubert (1902-1994)¹⁶⁰ publia *l'Art préroman*¹⁶¹, où il définit ce terme comme : « une vaste période qui, des premières églises chrétiennes de Gaule, mène jusqu'à l'an Mil environ ». Au-delà de son travail mettant en valeur la mutation des traditions antiques par le développement de l'art chrétien du IV^{ème} au X^{ème} siècle en Gaule, il laisse à la postérité cette nouvelle terminologie bien utile pour disposer de ce qui n'est pas du ressort de l'architecture romane, laissant la voie libre à une multitude de classifications régionales. Comme le rappelait déjà Yvette Carbonell-Lamothe en 1987¹⁶², la fréquence de l'utilisation de ce terme par le plus grand nombre, Puig i Cadafalch y compris, rendit caduques les autres termes de définition comme celui de mozarabe. Elle faisait également déjà remarquer que le mot préroman reste imprécis dans sa chronologie, et n'est clair que pour le terminus *ad quem* (1020-1030). En revanche, sur la date de début de cet art, les auteurs ne s'accordent pas, principalement en raison de l'interaction avec l'art carolingien. L'essor de cette nouvelle thématique ne tarda pas à gagner le Roussillon où, dès l'après-guerre, de nouvelles figures s'affirment, en particulier celles de Roger Grau (1915-1988)¹⁶³ et de Pierre Ponsich (1912-1999)¹⁶⁴.

¹⁶⁰ Né à Ardentes dans l'Indre, mort à Paris. Diplômé de l'école des Chartes en 1925. L'année suivante, il devient archiviste de Seine-et-Marne et ce jusqu'en 1955. Dès lors, il a à sa charge la chaire d'archéologie du Moyen Âge de l'école des Chartes, poste qu'il occupait encore en 1973. LORRE C., Notice sur Henri HUBERT, dans *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale* de l'INHA, (Institut nationale d'histoire de l'art), publié en ligne le 10 février 2010, sous la référence suivante : <http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/hubert-henri.html>

¹⁶¹ HUBERT Jean, *L'art préroman*, Paris, 1938.

¹⁶² CARBONELL-LAMOTHE, Y., DURAND-VIGUIE, G., JOURNOT, F., « De l'archéologie romantique... », p.402.

¹⁶³ Né et mort à Elne.

Natif de la région, tout comme Ponsich, Roger Grau (1915-1988)¹⁶⁵, animé d'une énergie sans faille, fit de la reconnaissance du patrimoine roussillonnais son cheval de bataille et ce jusqu'à sa mort. Il est l'un des derniers érudits d'envergure, digne héritier des archéologues amateurs du début du XX^{ème} siècle, posant ses pas dans ceux de François Jaubert de Passa et Jean-Auguste Brutails. Son fer de lance fut bien évidemment sa ville : Elne, où il fonda, en 1942, la *Société des Amis d'Illibéris* et, plus tard, en 1958, le Musée, dont il était le conservateur bénévole.

Depuis ses premières fouilles avec Louis Bassède¹⁶⁶ dès 1949, jusqu'au suivi des travaux d'urbanisation de la ville dans les années 1970 (réseau d'eaux usées, groupes scolaires), il fut un acteur clef des grandes découvertes, aujourd'hui perdues, comme celle de la nécropole de Planiol (ville basse) témoin de l'occupation du lieu durant l'Antiquité tardive¹⁶⁷. Ses investigations l'ont conduit très tôt à trancher sur l'emplacement d'Illibéris, l'Elne antique. Il fut également le premier à commencer un inventaire systématique des découvertes par des prospections régulières dans et autour d'Elne, recueillant céramique et mobilier dans l'espoir de les faire connaître par le biais d'un musée. Il fut également l'un des fervents défenseurs de l'origine antique des vestiges des fortifications des Cluses, non loin du Perthus, en dépit d'un accueil frileux de ses contemporains¹⁶⁸. Il mit au jour, au Castell del Moros¹⁶⁹, un important mobilier datable de la fin du IV^{ème}, début du V^{ème} siècle¹⁷⁰.

De son engagement archéologique, il ne laissa que peu d'écrits dans les revues scientifiques, certains diront par modestie, d'autres par manque de légitimité universitaire. Toujours est-il que sa fascination pour les structures bâties romanes et préromanes¹⁷¹ et sa ferveur pour leur conservation comme vestiges culturels des anciens catalans, devant être connues et reconnues par les « nouveaux » catalans, tout autant que par les touristes, lui valurent de côtoyer de grands noms de l'archéologie et de l'histoire de l'art. Ami de Pierre Ponsich, il fut un membre actif de *l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Artistique et Historique*

¹⁶⁴ Né et décédé à Perpignan.

¹⁶⁵ Roger Grau fit ses études à l'Ecole Spéciale des Travaux Publics de Cachan dont il sortit diplômé en 1939 avec le titre d'ingénieur en bâtiment. D'après PEZIN, A., « L'apport de Roger Grau à l'archéologie... », p.367.

¹⁶⁶ Né à Elne 1914 et décédé 1981 à Perpignan. Instituteur puis professeur d'enseignement général. Archéologue amateur et historien de passion, il est avec Ramon Gual l'un des cofondateurs, en 1965, de la revue *Terra Nostra* aujourd'hui connue sous le nom de *Biblioteca de Catalunya Nord*.

¹⁶⁷ D'après PEZIN, A., « L'apport de Roger Grau à l'archéologie d'Elne », dans *Elne, ville et territoire ...*, p.367.

¹⁶⁸ D'après CASTELLVI, G., « Roger Grau dans la vallée de la Roma », dans *Elne, ville et territoire ...*, p.369.

¹⁶⁹ Sur la commune des Cluses, proche du Perthus (Roussillon).

¹⁷⁰ GRAU, R., « Un fort romain à sauver : le Castell dels Moros de l'Ecluse », *Archéologia*, n°124, 1978, p.64-70.

¹⁷¹ D'après GRAU, P., « Un archéologue amateur engagé dans la vie de la cité : Roger Grau », dans *Elne, ville et territoire ...*, p.350-351.

Roussillonnais¹⁷² ; il réserva ses premiers articles à la revue *Nostra Terra*¹⁷³, et aux *Études Roussillonnaises*¹⁷⁴ avant de participer à l'avènement des *Journées Romanes de Cuxa*, dès les années 1970 ; enfin il fut à l'origine du circuit « préroman en Roussillon », concrétisé en 1965 sous la tutelle de l'*Amicale Laïque d'Elne*¹⁷⁵. X. Barral i Altet¹⁷⁶ se plaît à rappeler combien Roger Grau partageait ses connaissances avec le plus grand nombre : étudiants, chercheurs ou néophytes. Il collabora ainsi avec Y. Carbonell-Lamothe, ou X. Barral i Altet lui-même, notamment dans l'ouvrage dirigé par ce dernier, *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*¹⁷⁷. Roger Grau livra sans retenue ses observations surtout sur la période de transition entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge donnant une fois de plus à Xavier Barral i Altet et Paul-Albert Février matière à réfléchir pour la rédaction de *La topographie chrétienne des cités de la Gaule*¹⁷⁸. Nous l'avons compris, l'érudition de Roger Grau et son dynamisme dans la conservation des monuments de sa région lui ont valu beaucoup d'amis dans le monde de la recherche, notamment Pierre Ponsich.

Comme il est difficile de dissocier Pierre Ponsich¹⁷⁹ (1912-1999) du Roussillon, le premier donnant au second ses lettres de noblesse et une renommée nationale dans le monde de l'étude architecturale médiévale ! Près de deux cents écrits, principalement sur l'art de sa région natale¹⁸⁰, une production intellectuelle qui est plus qu'honorable, mais qui ne témoigne que trop peu de son immense implication dans la valorisation de la Catalogne et, surtout, du Roussillon à l'époque carolingienne. Il s'inscrit, certainement plus que ses contemporains, dans la tradition des sociétés savantes puisqu'il fait lui-même partie de l'une des plus

¹⁷² ASPAHR fut créée en 1963, Pierre Ponsich en est alors le fondateur et le président. Cette association va donner lieu à la création d'un atelier de restauration pour les œuvres ne bénéficiant pas d'une reconnaissance des Monuments Historiques (inscription ou classement). Cet atelier d'abord établi au Palais des rois de Majorque (Perpignan) devint en 1977 départemental puis rattaché au Conseil général, en 1982. Depuis 1998, il prit le nom de CCRP (Centre de Conservation et de Restaurations du Patrimoine).

¹⁷³ GRAU, R., « Saint-Michel-de-Cuxa, église mozarabe », dans *Terra Nosta*, 1938, p.198-199.

¹⁷⁴ GRAU, R., « Etudes sur la couverture primitive de la cathédrale d'Elne », dans *Etudes Roussillonnaises*, t.1, 1951, p.95-101. GRAU, R., « Les fouilles d'Illibéris », dans *Etudes Roussillonnaises*, t.3, 1952, p.153-167. GRAU Roger, « Sondages à Illibéris », dans *Etudes Roussillonnaises*, t.4, 1958, p.273-274.

¹⁷⁵ D'après GRAU, P., « Un archéologue amateur engagé dans la vie de la cité : Roger Grau », dans *Elne, ville et territoire ...*, p.353.

¹⁷⁶ BARRAL I ALTET, X., « Roger Grau, militant del patrimoni », dans *Elne, ville et territoire ...*, p.378.

¹⁷⁷ GRAU, R., « Elne, la cathédrale Sainte-Eulalie », et « Le Tech, Sainte-Cécile de Cos », dans BARRAL I ALTET, X., (dir.), *le paysage monumental ...*, 468-469 et p.470.

¹⁷⁸ BARRAL I ALTET, X., et FEVRIER P.-A., (dir.), *La topographie chrétienne des cités de la Gaule : des origines au milieu du VIII^{ème} siècle*, t.7, *Province ecclésiastique de Narbonne*, Paris, 1989.

¹⁷⁹ Né à Perpignan en 1912, Pierre Ponsich entreprit des études supérieures en Histoire à la Sorbonne et fréquenta parallèlement l'Ecole des Chartres et l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, d'après BONNERY, A., *Bulletin de la S.A.S.L.*, n° CVIII, 2001, p. 397.

¹⁸⁰ 178 écrits qui correspondent au total de ses articles et contributions à divers ouvrages scientifiques, recensement donné par BONNERY, A., *Bulletin de la S.A.S.L* n° CVIII, 2001, p. 397.

anciennes : *la Société Agricole Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*¹⁸¹, et qu'il est surtout à l'origine de deux des plus importantes revues de la région : *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa* et *Études Roussillonnaises*.

Son statut d'historien lui valut dès 1962 d'être promu au poste de conservateur des Antiquités et objets d'art des Pyrénées-Orientales prenant ainsi la suite de Marcel Durliat. Il se passionna très vite pour les époques préromane et romane de sa région natale, à tel point qu'il ressentit le besoin de donner une nouvelle tribune à cet engouement. Il fonda donc, de concert avec Annie de Pous¹⁸² et Marcel Durliat, *Études Roussillonnaises, Revue d'Histoire et d'Archéologie*, dont le premier numéro parut en 1951. Deux années plus tard, Pierre Ponsich décidait d'élargir le champ d'étude de la revue à l'espace méditerranéen nord occidental, en l'intitulant désormais *Études Roussillonnaises, Revue d'Histoire et d'Archéologie Méditerranéennes*¹⁸³. Jusqu'en 1957, la revue annuelle se maintint vaillamment grâce à des dons privés, mais très vite le défaut de finance suspendit sa publication qui ne reprit qu'en 1987¹⁸⁴. Tout en faisant la part belle à l'espace roussillonnais médiéval, la revue offre des incursions aux périodes préhistorique et moderne. Néanmoins, aussi importante que soit cette publication, l'architecture préromane en tant que telle n'y est que peu abordée, hormis pour les monuments imposants comme Saint-Michel-de-Cuxa¹⁸⁵, Saint-Jean-le-Vieux¹⁸⁶ : les études sur des églises de second ordre relèvent de l'anecdotique. Fort heureusement, Pierre Ponsich s'est employé à créer un autre projet dans lequel l'architecture préromane roussillonnaise est d'avantage valorisée par le biais de l'association culturelle de Saint-Michel-de-Cuxa.

Ainsi donc, Pierre Ponsich, à la suite de l'arrêt momentané de la publication des *Études Roussillonnaises*, collabore à la fondation de cette nouvelle association « Cuxéenne »

¹⁸¹ Six de ses articles viendront parfaire l'édition du *Bulletin de la S.A.S.L : Sépultures hallstattiennes en Roussillon*, t.LXII, p.69 ; *Défense et mise en valeur du patrimoine artistique et historique en Roussillon*, t.LXXVII, p.5-26 ; *Le mouvement historique en Roussillon du XVII^{ème} siècle au premier quart du XX^{ème} siècle*, t.XC, p.11-28 ; *Le mystère du palais comtal de Perpignan*, t.XCI, p.9-3 ; *Les Voies antiques de Roussillon en Empordan à travers la montagne d'Albera*, t.C, p.11-36 ; et *Regard sur la catalinité historique du Roussillon*, t.CV, pp.197-215.

¹⁸² (1908-1991) Originaire de Prades, cette historienne et archéologue se distingua par ses études sur la thématique de l'architecture militaire : Pous de, A., « Les tours à signaux du Conflent », dans *Études roussillonnaises*, n°1, 1951, p. 345-383. Pous de, A., « L'Architecture militaire occitane : IX^{ème} - XIV^{ème} siècles », dans *Bulletin Archéologique*, n°5, Paris, 1970, p. 41-139. Pous de, A., « Architecture Militaire des Pyrénées Catalanes », dans *Archéologia*, n° 83, juin 1975, p. 39-45.

¹⁸³ <http://www.etudesroussillonnaises.com/historique.php>, page rédigée par Claire Ponsich.

¹⁸⁴ Grâce à l'appui de l'association des Amis du Vieux Canet.

¹⁸⁵ Voir notamment *Études roussillonnaises*, 1952, t. II, fasc 1-2.

¹⁸⁶ Voir notamment *Études roussillonnaises*, 1953, T. III, fasc. 2-3-4. *Études roussillonnaises*, 2002, T. XIX, spécial Colloque.

en 1969. Avec l'aide de Pierre Respaut, Marcel Durliat, André Delteil¹⁸⁷ et Roger Grau, il élabore les « Journées Romanes », qu'ils conçoivent comme un centre international de recherches sur l'art, l'architecture et les civilisations préromane et romane, en Europe méridionale, en Méditerranée et, plus particulièrement, en Catalogne et en Roussillon. Ces journées d'études sont à l'image des congrès archéologiques de France, du moins dans leur fonctionnement : une semaine est entièrement consacrée aux conférences et aux visites commentées des monuments roussillonnais et des régions limitrophes. Ces journées donnent immédiatement lieu à une publication annuelle qui prend l'appellation des *Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*. Dès sa création, les articles de cette jeune revue sont surtout un succès local. En effet, les premiers numéros étaient essentiellement l'œuvre de chercheurs roussillonnais. Cependant, la rigueur avec laquelle ces mêmes chercheurs s'évertuent à faire connaître les monuments roussillonnais va très vite faire boule de neige et les universitaires de toutes régions vont se joindre au mouvement. Désormais indétrônable dans la connaissance de l'architecture du Roussillon, la revue ouvre la voie aux premiers essais de chronologie des éléments architecturaux préromans de la région, en se basant sur les monuments phares bien entendu, mais aussi, et c'est nouveau, sur l'étude monographique d'édifices peu connus. Un bulletin qui, parti d'un effort local de connaissance et de reconnaissance des architectures préromane et romane roussillonnaises, s'est hissé parmi les rangs des revues scientifiques qui font référence.

C. Dans et hors les murs des journées romanes de Cuxa

◆ Les années 1970–1980 : vers l'étude manifeste de l'art préroman

Entre le premier numéro des *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa* (1970) et aujourd'hui, plus de 50 années se sont écoulées. Depuis les débuts roussillonnais jusqu'à l'ouverture internationale, la revue se fait l'écho de l'évolution de la recherche à grande échelle, mais aussi de l'évolution des centres d'intérêt. Nous avons mené une introspection dans ces articles, pointant bien évidemment en particulier l'évolution du regard sur l'architecture roussillonnaise du haut Moyen Âge. Dès lors, il est intéressant de voir quelles furent les

¹⁸⁷ Pierre Respaut était avocat. Nous n'avons pas trouvé d'informations concernant André Delteil.

tendances dans ces interventions « cuxéennes » parallèlement aux avancées conduites en France et à l'étranger¹⁸⁸.

Dès 1970, le ton est donné dans une époque dauphine de l'ère Josep Puig i Cadafalch. Ainsi, dans un souci de mêler catalanité, patrimoine et recherche, les journées romanes voient le jour et avec elles leur bulletin. Un premier opus très « rossellonès »¹⁸⁹ qui envisage le roman en Roussillon, avec son histoire¹⁹⁰, sa sculpture¹⁹¹, ses édifices phares¹⁹², au sein de l'architecture catalane¹⁹³ et, en marge, l'expression architecturale en Conflent¹⁹⁴.

Ce premier bulletin reflète les prérogatives de l'époque : c'est encore l'art roman qui centralise la recherche, même si une incursion dans son antériorité toute proche est permise. Dès lors, Pierre Ponsich ne manque pas de rappeler que les origines de l'église abbatiale de Saint-Michel-de-Cuxa sont à rechercher dans son autre église, Saint-Germain, mentionnée en 866¹⁹⁵. Puis, il appartient à Edouard Junyent d'expliquer la reconstruction au X^{ème} siècle de nombreux édifices religieux après l'épisode de l'invasion arabe avec une typologie caractérisée comme suit :

« La primauté du type basilical à toiture en bois et de la nef unique avec des chevets en trapèze ou rectangulaires, précédés par des arcs triomphaux qui admettent le ciseau du sculpteur sur les chapiteaux et tailloirs avec une fréquence marquée du typique arc en fer à cheval »¹⁹⁶.

Il ne manque pas non plus de souligner que lorsque les rénovations atteignirent leur paroxysme au début du XI^{ème} siècle, la main-d'œuvre locale ne pouvant amortir cet élan, il y eut

« nombre de constructeurs, de tailleurs de pierre et de maîtres-maçons qui, en se dispersant à travers le pays, tracèrent la voie aux successeurs des *magistri comacini*

¹⁸⁸ L'exhaustivité ne pouvant pas ici être atteinte surtout en raison de la multitude de publications nationales et internationales, nous avons opéré des choix. Ces derniers sont dictés par nos connaissances, d'une part, et notre ressenti scientifique, d'autre part, l'ensemble nous obligeant à choisir certaines publications plutôt que d'autres.

¹⁸⁹ Tous les auteurs hormis M. Durliat sont de « purs catalans ».

¹⁹⁰ PONSICH, P., « Le Roussillon : Le cadre géographique. Aperçu historique », p.9-17, puis PONSICH, P. « Saint-Michel de Cuxa, du IX^{ème} au XII^{ème} siècle. Aperçu historique... », p.19-26 et MUNDO, A. M., « Recherches sur la Lettre du moine Garsias de Cuxa à l'abbé Oliba... », p.63-74.

¹⁹¹ DURLIAT, M., « Les reliefs de Saint Pierre et de Saint Paul à Saint-Michel-de-Cuxa... », p.27-32 et DELCOR, M. « Les Vierges Romanes en Cerdagne et en Conflent dans l'Histoire et dans l'Art. La Vierge de la Crèche à Saint-Michel-de-Cuxa. Notre-Dame de Font-Romeu », p.45-61.

¹⁹² PONSICH, P. « Saint-Michel-de-Cuxa, du IX^{ème} au XII^{ème} siècle. Aperçu historique », p.19-26 et GRAU, R. « Une Cathédrale romane de plan basilical », p.99-102.

¹⁹³ JUNYENT, E., « Considérations sur l'Architecture catalane de l'Art Roman », p.33-44.

¹⁹⁴ BAILBE, N., « Le caractère architectural du Conflent », p.81-89.

¹⁹⁵ PONSICH, P., art. cit., « Saint-Michel-de-Cuxa... » p.19-20.

¹⁹⁶ JUNYENT, E., art. cit., « Considérations sur l'Architecture ... », p.34.

connus sous le nom de Lombards qui s'enracinèrent en Catalogne jusqu'au début du XIV^{ème} siècle »¹⁹⁷.

Enfin, il précise les caractéristiques de l'architecture lombarde qui s'emploie à

« la réduction des dimensions des moellons cassés au marteau utilisés dans la structure des murs, l'adoption ou l'utilisation de ressauts sous formes d'arcatures aveugles qui couronnent ces parois et qui ceignent les parties supérieures des absides - distribuées entre les lésènes »¹⁹⁸.

On mesure bien ici la portée de l'idéologie « cadafalchienne ». Pour finir, Noël Bailbé offre une page sur les caractéristiques de l'art préroman en Conflent¹⁹⁹ qui se révèlent à travers six édifices²⁰⁰, dont cinq sont des exemples ruraux. C'est justement ce choix qui relève le plus d'intérêt dans ses lignes, montrant la transposition des grandes théories sur les édifices mineurs et cela est nouveau.

Le second numéro, celui de 1971, aborde la question préromane de manière plus franche, comme en témoigne la réitération du terme, se répétant dans trois titres d'articles : ceux traités par P. Ponsich, N. Bailbé et A. Mundó²⁰¹. Le premier remet en cause la paternité mozarabe de l'arc en fer à cheval soutenue avec force par J. Puig i Cadafalch pour lui préférer une origine plus lointaine et plus ancienne en Asie Mineure et en Iran, dans la première moitié du III^{ème} siècle²⁰². Dans son exposé, P. Ponsich évoque huit églises rurales préromanes²⁰³, des exemples qui seront par la suite maintes fois repris. N. Bailbé, quant à lui, s'efforce de sérier les églises préromanes roussillonnaises. Il en déduit alors qu'il n'existe que deux typologies : les rurales réduites aux deux espaces que sont la nef et l'abside, et les basilicales à une ou trois vaisseaux, s'ouvrant par l'intermédiaire d'un transept sur trois absides²⁰⁴. De la même façon, il précise son propos avec des exemples d'une vingtaine d'églises rurales²⁰⁵.

¹⁹⁷ *Ibidem*, p.37.

¹⁹⁸ *Ibidem*

¹⁹⁹ BAILBÉ, N., « Le caractère architectural du Conflent », p.82-83.

²⁰⁰ Saint-Michel-de-Cuxa, Saint-Paul de Py, Saint-Etienne de Pomes, Sainte-Eulalie d'Arboussols, Saint-Vincent d'Eus, et l'église de Thuès-entre-Valls.

²⁰¹ PONSICH, P., « L'architecture préromane de Saint-Michel-de-Cuxa et sa véritable signification », p.17-28. MUNDO A.-M., « Les changements liturgiques en Septimanie et en Catalogne, pendant la période préromane », p. 29-42. BAILBE, N., « Les caractères de l'architecture préromane en Roussillon », p.77-88.

²⁰² PONSICH, P., art., cit., « L'architecture préromane de Saint-Michel ... », p.26.

²⁰³ Il s'agit de Saint-Martin de Fenollar, Saint-Jérôme d'Argelès-sur-Mer, Saint-Jean la Cella, Saint-Alexandre de la Pava, Sainte-Marie de la Clusa-d'Amont, Saint-Vincent de Fourques et enfin les églises de Sournia, Saint-Michel et Sainte-Félicité.

²⁰⁴ BAILBÉ, N., art., cit., « les caractères ... », p.77.

²⁰⁵ Saint-Martin-de-Fenollar, Saint-Michel-de-Riunoguès, Saint-André de Montauriol, Sainte-Marie de Fontcouverte, Saint-Marc de Caixas, Sainte-Cécile-de-Cos, Sainte-Félicité de Sournia, Saint-Michel de Sournia,

Enfin, c'est avec Anscari M. Mundó qu'il est envisagé un lien entre mutation liturgique et transformation architecturale. En étudiant la liturgie en Septimanie et en Catalogne du VIII^{ème} au XI^{ème} siècle, son intention est de

« savoir si le passage de la liturgie wisigothique à la liturgie romaine peut avoir exercé une influence quelconque sur le changement des structures architecturales des édifices sacrés »²⁰⁶.

Il rappelle ainsi que « les églises ont leur raison d'être dans la célébration du culte » et en particulier dans la liturgie eucharistique. Malgré une alléchante introduction, le lien entre architecture et liturgie n'est pas l'essentiel du propos²⁰⁷, même s'il rappelle volontiers que la basilique civile romaine servit de modèle, car sa forme est propice à la réunion des fidèles, et que le chevet servant d'écrin à l'abside surélevée se justifie en particulier par le besoin de visibilité de l'eucharistie. En revanche, il revient longuement sur le passage de la liturgie wisigothique vers une liturgie romaine imposée par Charlemagne après l'invasion arabe qui aurait décimé nombre d'évêques²⁰⁸. Un changement qui aurait été plus rapide en Septimanie autour du centre narbonnais qu'en Catalogne, même si « l'expansion du rite romain était un fait à partir du IX^{ème} siècle »²⁰⁹. Avec cette intervention, on pressent de nouveaux liens : il n'y a plus l'archéologie monumentale d'un côté et l'histoire de l'autre, une interaction entre politique, religieux et bâti est offerte pour comprendre l'édifice dans son intégrité.

A partir du troisième volume, les journées vont être organisées autour d'une idée directrice, offrant une conception nouvelle aux *Cahiers* où les différents participants réfléchissent autour d'une problématique commune qui a besoin d'un éclairage actualisé. C'est ainsi, qu'en 1975, le sujet de l'art préroman revient avec pour thématique principale : *La Méditerranée et les arts préromans et romans*. Les quatorze participants font de ce volume le plus important paru jusqu'alors, *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa* ont désormais acquis une plus grande renommée scientifique. Le millénaire de la consécration de l'abbatiale de Cuxa (974-1974) ne manque pas d'inspirer les conférenciers Pierre Ponsich et Mathias Delcor

Sainte-Colombe de Cabanes à Saint-Génis-des-Fontaines, Saint-Vincent de Fourques, Sainte-Croix-de-Quercorb à Arles-sur-Tech, Saint-Etienne de Prunet, Saint-Marcel de Flaça, Saint-Barthélemy de Jonquerolles, Saint-Jérôme et Saint-Ferréol de la Pava sur la commune d'Argelès-sur-Mer, Saint-Etienne-de-Pomers à Clara, Saint-Martin-de-la-Roca à Camélas, Sainte-Marie de Les Cluses.

²⁰⁶ MUNDÓ, A.-M., art. cit., « Les changements liturgiques ... », p. 29

²⁰⁷ Même si Mundó rappelle qu'un « édifice fonctionnel, pour servir des réunions publiques exige trois conditions : l'espace pour des mouvements individuels ou en groupe, la visibilité de ce qu'on vient y voir et une bonne audition », MUNDÓ A.-M., art. cit., « Les changements liturgiques ... », p. 29.

²⁰⁸ MUNDÓ, A.-M., art. cit., « Les changements liturgiques ... », p.33.

²⁰⁹ *Ibidem*, p.39.

qui se replongent, pour le premier, dans l'historique des débuts du monastère²¹⁰ avec un remarquable travail sur les sources - l'appareil critique étant riche d'extraits de chartes - notamment sur le domaine foncier de Cuxa au X^{ème} siècle²¹¹. C'est la première fois que sont énumérés les domaines fonciers et églises dépendantes de l'abbaye et ce pour le Conflent, le Roussillon, la Cerdagne, le Vallespir mais aussi pour Besalù ou Toulouse. Autant d'actes datés qui offrent des repères chronologiques pour certaines églises préromanes de la région. Quant à Mathias Delcor²¹², il renoue avec l'épineux sujet de l'appartenance ou non de Saint-Michel-de-Cuxa au style mozarabe. Après avoir rappelé, chartes à l'appui, les antécédents de la construction de l'église consacrée en 974, il s'engage dans une argumentation contre l'étiquette de mozarabe pour lui préférer celle de wisigothique et même, timidement, une inspiration carolingienne, en reprenant bien évidemment les différents auteurs (J. Puig i Cadafalch, M. Gomez Moreno, J. Fontaine, *etc.*) qui ont soutenu l'un ou l'autre des arguments.

Au-delà de ces deux interventions sur Cuxa, l'Andorre et la vallée du Pô (Italie) sont abordées. Cebrià Baraut consacre une petite page aux spécificités de l'architecture préromane andoranne qu'il qualifie de « tradition wisigothique locale », sans plus d'argumentaire. Il précise que ces églises rurales, qu'il estime être au nombre de cinq²¹³, sont à :

« abside rectangulaire ou trapézoïdale, couverte avec une voûte de pierre, séparée par un arc outrepassé ou en fer à cheval de la nef, celle-ci avec une charpente en bois recouverte d'ardoise ».

Les considérations quelque peu laconiques de Maria Mirabella Roberti²¹⁴ sur les églises rurales de l'Italie du Nord cherchent à montrer que, à la suite de l'invasion des Lombards en Italie dans la seconde moitié du VI^{ème} siècle, leur faiblesse en conception architecturale les força à s'inspirer de l'architecture « tardo-antique »²¹⁵ autochtone, oscillant entre classicisme et orientalisme. Puis, à partir du VIII^{ème} siècle, à la suite de l'annexion carolingienne, on observa une légère mutation vers un style lombardo-carolingien se manifestant le plus souvent par de petits édifices de plan centré (carré ou rectangulaire) ouverts par trois côtés sur des absides.

²¹⁰ PONSICH, P., « La grande histoire de Saint-Michel-de-Cuxa au X^{ème} siècle », p.7-40.

²¹¹ *Ibidem*, p.31-36.

²¹² DELCOR, M., « Problèmes posés par l'église de Saint-michel de Cuxa, consacrée... », p.129-152.

²¹³ BARAUT, C., « Les églises préromanes et romanes d'Andorre (X^{ème}-XII^{ème} siècles) », p.185-186.

²¹⁴ ROBERTI, M.-M., « Architectures préromanes mineures de la vallée du Pô », p.167-180.

²¹⁵ *Ibidem*, p.180.

Les préoccupations entourant les influences de l'art roman et préroman, portées avec force par J. Puig i Cadafalch pour le pourtour méditerranéen, sont encore un sujet moteur, dont on tend toutefois à modérer ou préciser le propos pour tel ou tel espace historico-géographique. Les différentes interventions mettent en lumière les caractéristiques architecturales communes entre Roussillon, Catalogne et Italie.

A la suite de ce dernier numéro, les études sur l'art préroman s'essouffent. Il faut attendre le début des années 1980 et le XI^{ème} centenaire de la fondation de Saint-Michel-de-Cuxa pour trouver un regain d'intérêt.

◆ Les années 1980-1990 : entre acquis et nouvelles introspections

La décennie des années 1980 s'ouvre avec une perspective ambitieuse : *Les origines de l'art roman*, une question entêtante et pleine de promesses qui prend la tournure pour Pierre Ponsich d'une relecture des sources, suivie de l'analyse poussée des actes de donation émis lors de la genèse de l'abbaye de Cuxa²¹⁶. Au-delà de l'histoire même du monastère, ce qui suscite l'intérêt, c'est la nature des donations et, surtout, des territoires qui lui sont cédés, offrant ainsi une vision de l'emprise territoriale de l'abbaye et, *a fortiori*, de sa puissance. Dans le tome suivant des *Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa* (1981), Mathias Delcor entreprit un travail similaire sur l'abbaye de Saint-Martin-du-Canigou²¹⁷. Au-delà des bâtiments conventuels, l'autorité de tel ou tel monastère sur tel ou tel territoire du Roussillon passionne le chercheur qui se plonge ainsi dans les jeux de pouvoir - post invasion musulmane - entre carolingiens, comtes et abbés. La dimension politico-sociologique de l'Eglise devient un sujet à approfondir. Un phénomène loin d'être nouveau puisque, déjà en 1950, Ramon d'Abadal i de Vinyals s'était attelé à la tâche avec son impressionnante collection *Catalunya Carolíngia*²¹⁸, où la retranscription des actes d'époque carolingienne lui permettait de retracer l'historique d'une grande majorité des abbayes catalanes. Dès lors, à défaut de pouvoir

²¹⁶ PONSICH, P. « Saint-André d'Eixalada et la naissance de l'abbaye de Saint-Germain de Cuixa (840-879) », p.7-32. Thématique déjà traitée par l'auteur en 1951 dans les *Etudes Roussillonnaises*, p.7-19, puis en 1970 et 1975 dans les *Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*.

²¹⁷ DELCOR, M., « Quelques grandes étapes de l'Histoire de Saint-Martin-Du-Canigou aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles (documents et monuments) », p.49-78.

²¹⁸ ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, Barcelone, 1950. ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (II), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, Barcelone, 1952.

prouver le lien avec la dynastie carolingienne à travers le style architectural²¹⁹, il apparaît important de le faire à travers l'histoire.

Cette même année, Noël Bailbé²²⁰ entend préciser, sur la pointe des pieds, les origines orientales de l'architecture romane dans la lignée des écrits d'Emile Male ou de Jean-Charles et Marianne Sournia²²¹. Selon lui, trois types architecturaux ont précédé l'art roman : le type basilical ou paléochrétien, le type byzantin et enfin le type carolingien. Chacun d'eux étant lié à des contraintes liturgiques, il s'est spécialisé dans une typologie particulière : le type paléochrétien reprenant le type basilical romain, avec une nef rectangulaire pour les fidèles s'ouvrant sur une abside réservée au clergé ; le byzantin valorisant la coupole, image de la voûte céleste ; et, enfin, le carolingien présentant une « architecture complexe massive et grandiose »²²² autour des reliques. Tout en expliquant qu'aucune des abbayes préromanes roussillonnaises ne répond totalement à ces types, N. Bailbé cherche l'origine des différents aspects architecturaux (orientation, plan, voûte, ...) tantôt en Grèce, en Egypte, en Syrie ou à Byzance²²³. Cette intervention reflète une fois de plus la difficulté à classer l'architecture du haut Moyen Âge en Roussillon et plus, largement, en Catalogne. Le besoin d'étiquette oblige le chercheur à trouver des origines multiples, anciennes et/ou lointaines (géographiquement) pour expliquer la prééminence de certaines formes.

Néanmoins, en 1981, Xavier Barral i Altet entend apporter une vision nouvelle sur la question. Il publie *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X*, ouvrage en deux parties, la première développant les caractéristiques de l'architecture préromane, la seconde cataloguant les églises répondant aux critères en Catalogne du sud (hispanique)²²⁴ essentiellement mais aussi en Catalogne du nord (française)²²⁵. Avec cet ouvrage, X. Barral i Altet tranche à propos de la question du style architectural catalan antérieur à l'art roman, tantôt qualifié par ses prédécesseurs de mozarabe²²⁶, carolingien²²⁷, wisigothique²²⁸, ou encore de premier art

²¹⁹ Remarquons l'intervention de Carol Heitz sur ce sujet lors des journées romanes de 1982 : « Eléments carolingiens dans l'architecture méditerranéenne », p. 111-121.

²²⁰ BAILBÉ, N., « A la recherche des origines de l'architecture romane au Proche-Orient », p.167-188.

²²¹ MALE, E., *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, Paris, 1950. SOURNIA, J.-C. et M., *L'Orient des premiers chrétiens, Histoire et archéologie de la Syrie Byzantine*, Paris, 1966.

²²² BAILBÉ, N., art. cit., « A la recherche des origines ... », p.168.

²²³ *Ibidem*, p.185.

²²⁴ 206 exemples.

²²⁵ 33 exemples.

²²⁶ GÓMEZ MORENO, M., *Iglesias mozárabes. Arte español de los siglos IX a XI*, Madrid, 1919. FONTAINE, J., *L'art préroman hispanique*, II. *L'art mozarabe*, La Pierre-qui-vire, 1977.

²²⁷ CAMÓN AZNAR, J., « Arquitectura española del siglo X », dans *Goya*, n°52, 1963, p.206-219. BANGO TORVISO, I.-G., « Arquitectura de la décima centuria : Repoblación o mozarabe ? », dans *Goya*, n°122, 1974, p.68-75.

²²⁸ PUIG I CADAVALCH, J., *L'art wisigothique et ses survivances : recherches sur les origines et le développement de l'art en France et en Espagne du IV^{ème} au XII^{ème} siècle*, Paris, 1961.

roman²²⁹. Ainsi, dès la première phrase de son introduction, il donne le ton en affirmant que « le terme adéquat pour définir l'art du haut Moyen Âge en Catalogne est l'art préroman »²³⁰. Il affirme qu'il y a une totale continuité entre les mondes antique et médiéval, tout en précisant que sans interruption ne veut pas dire sans transformation²³¹. De cette façon, l'art préroman utilise toutes les solutions techniques de l'époque immédiatement antérieure et les transmet au monde roman en lui adjoignant ses découvertes et ses innovations. X. Barral minimise ainsi l'impact des invasions musulmanes et franques dans la conception et la terminologie de l'art catalan du haut Moyen Âge. Près d'un demi-siècle après Jean Hubert, Xavier Barral i Altet réaffirme la définition et l'emploi du terme préroman.

Deux années plus tard (1983), les journées romanes de Cuxa s'emploient, autour du thème *Au seuil de l'art roman*, à faire un nouveau constat sur cet art préroman en pays roussillonnais, bien évidemment, avec l'intervention de Pierre Ponsich²³², mais aussi et c'est nouveau, sur l'Arménie, sous l'égide de Patrick Donabedian²³³.

Malgré toutes les interventions de Pierre Ponsich sur le sujet depuis 1970, il faut remarquer un nouvel élément : le recul des dates. En effet, par le truchement de son nouvel article, il envisage de dresser l'inventaire des églises préromanes édifiées entre la fin du VIII^{ème} siècle et les premières années du XI^{ème} siècle. Jusqu'alors, il n'avait pas dépassé l'antériorité du X^{ème} siècle, restant dans l'hégémonie de J. Puig i Cadafalch. Néanmoins, il reste toujours très imprégné des théories de son prédécesseur lorsqu'il s'agit d'aborder le voûtement. En effet, s'il atteste qu'une « charpente apparente constituait la couverture primitive d'un certain nombre d'édifices »²³⁴, mais aussi que leur nef ne furent voûtée, le plus souvent, qu'à partir du XI^{ème} siècle, il concède tout autant que pour deux d'entre elles²³⁵ « les nefs avaient reçu une voûte dès l'origine ». Tout en expliquant juste après que, comme le mentionnait J. Puig i Cadafalch, avec pour exemple la fameuse dédicace de l'église de Saint-Estève de Banyoles

²²⁹ PUIG I CADAFALCH, J., *Le premier Art roman. L'architecture en Catalogne et dans l'Occident Méditerranéen aux X^{ème} et XI^{ème} siècles*, Paris, 1928.

²³⁰ Barral i Altet, X., *L'art pre-romanica a Catalunya. Segles IX-X*, p.9 : « El terme més adéquat per a definir l'art de l'alta Edat Mitjana a Catalunya és el d'art pre-romànic ».

²³¹ Je paraphrase ici les propos de Barral i Altet, *op. cit.*, *L'art pre-romanica...*, p.9, « [...] La continuïtat entre el món antic i el món medieval és total. De canvis, prou que n'hi ha, però sense interupcion, amb transformacions fruit sovint de les diferències de relacions de producció segons l'estructura social de l'època ».

²³² PONSICH, P., « L'Architecture religieuse préromane des Pays de Roussillon, Conflent, Vallespir et Fenolledès », volume non paginé.

²³³ DONABEDIAN, P., « L'architecture dans l'Arménie du Haut Moyen âge », volume non paginé.

²³⁴ Dont Saint-Michel de Sournia, Sainte-Félicité de Sournia, Saint-Vincent de Fourques, Saint-Alexandre de la Pava (Argelès-sur-Mer), Sainte-Cécile de Cos (Tech), Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas), Saint-Etienne de Prunet, Saint-Fructueux de Camélas, Saint-Jean de Saint-Jean Lasseille, Sainte-Colombes de Cabanes (Saint-Génis des Fontaines), etc., PONSICH, P., *op. cit.*, « L'Architecture religieuse préromane... », p.7 (fictif puisque volume non paginé).

²³⁵ A savoir Saint-Martin de Fenollar (Maureillas) et Saint-Saturnin de Montauriol.

(Besalù) de 957, le voûtement a bel et bien été inauguré au milieu du X^{ème} siècle et non avant, même si l'église wisigothique, de San Juan de Baños, entièrement voûtée est « parfaitement datée de 661 ». Nous sommes là devant une gêne évidente, et à ce jour toujours non résolue, face à la dichotomie complexe entre l'acquis théorique, les sources et la lecture du bâti. Sachant que certaines des églises mentionnées par P. Ponsich remontent pour leur première mention au premier tiers du IX^{ème} siècle, et ne furent pas ou peu remaniées, ne montrant au demeurant aucune trace d'une éventuelle charpente, il est légitime de se demander pourquoi il se borne à la redondance de la chronologie « cadafalchienne » figeant une évolution possible.

En marge de ces propos devenus quelque peu coutumiers, l'originalité de ce quatorzième volume des *Cahiers* de Cuxa vient de l'Orient, avec Patrick Donabedian qui évoque l'architecture arménienne du haut Moyen Âge. Il se fait ainsi le porte-parole d'une recherche novice dans des pays où les événements politiques n'avaient pas vraiment permis la diffusion de leur savoir vers l'Europe occidentale. P. Donabedian, par l'intermédiaire de ses occurrences bibliographiques, montre combien cela fait peu de temps, une dizaine d'années tout au plus, que l'architecture préromane arménienne passionne Italiens²³⁶, Russes²³⁷, Anglais²³⁸ et Arméniens eux-mêmes²³⁹. De la complexité et la multitude de formes architecturales exposées par P. Donabedian, il paraît juste de résumer qu'il existe essentiellement deux types : avec et sans coupole, qui expérimentent une grande diversité planimétrique de la basilique « trinef » à la salle « mononef » (sans coupole), en passant par les églises (avec coupole) appelées en « croix inscrite », en structure « triconque », ou encore dites « salle à coupole ». P. Donabedian, par la multiplication des exemples (40 en tout), entend dresser un portrait fidèle des monuments des premiers chrétiens d'Arménie dans le but de susciter des rapprochements possibles avec l'architecture occidentale.

²³⁶ A titre indicatif citons : BRECCIA FRATADOCCHI, T., « Les modèles en pierre de l'architecture arménienne », dans *Revue des Etudes Arméniennes*, t.IV, Paris, 1969, p.201-231. BRECCIA FRATADOCCHI, T., *La chiesa di S. Ejmiacin a Soradir*, Rome, 1971.

²³⁷ JAKOBSON, A., « Les rapports et les corrélations des architectures arméniennes et géorgiennes au Moyen Âge », dans *Revue des Etudes Arméniennes*, t.VIII, Paris, 1971, p.229-249. KHALPAKHCHIAN, O., *Architectural Ensembles of Armenia*, Moscou, 1980.

²³⁸ DER NERSESSIAN, S., *The Armenians*, Londres, 1969. DER NERSESSIAN, S., *L'art arménien*, Paris, 1977.

²³⁹ Notons tout de même l'étude de Ljubo Karman de 1930, considérée, encore aujourd'hui, comme l'étude la plus systématique sur l'art primitif croate : KARAMAN, L., *Iz Kolijevke hrvatske prošlosti* (The cradle of Croatian History), Zagreb, 1930. MNATSAKIANIAN, St., « K. voprossou o génézissé kréstovokoupolnykh khramov Arménii i Vizantii » (Le problème de la genèse des églises centrales à coupole de l'Arménie et de Byzance), dans *Revue Historico-Philologique*, 1978, t.1, p.225-240. MNATSAKIANIAN, St., et STEPANIAN, N., *Pamiatniki arkhitektoury y Sovétkoï Arménii* (Monuments d'architecture en Arménie Soviétique), Léninegrad, 1971. HASRATHIAN, M., « Les églises à nef unique avec portique de Tachir et les monuments similaires du haut Moyen Âge en Arménie », dans *Revue des Etudes Arméniennes*, t.XII, Paris, 1977, p.215-242.

Ce sujet sera repris avec succès, en 1987, par Vladimir Goss²⁴⁰, avec un corpus de près de 110 édifices. A la suite des travaux de J. Puig i Cadafalch pour la Catalogne et d'Arthur Kingsley Porter pour la Lombardie²⁴¹, V. Goss entend par son ouvrage, à la façon de X. Barral i Altet²⁴², apporter sa clef de lecture de l'architecture du haut Moyen Âge en Croatie. Ainsi, il considère l'art préroman comme un style à part entière ayant son existence propre au-delà de sa mise en abyme avec l'art roman²⁴³. Il entend donc en finir avec d'anciennes appellations répondant aux noms d'*early* ou *incipient romanesque* pour qualifier les églises construites avant le XII^{ème} siècle. Son corpus à l'appui²⁴⁴, V. Goss affirme que la typologie et les formes des édifices croates sont analogues en bien des points à ceux de l'Espagne ou de l'Italie méridionale, sans pour autant préciser la nature de ces similitudes²⁴⁵. Il assoit la place de cet art slave comme un des maillons nécessaires dans la compréhension globale de l'architecture préromane « européenne » et de sa mutation vers l'art roman dès la fin du XI^{ème} siècle. Il insiste enfin sur l'importance de ce siècle comme « période de transition, différemment assumée dans les différentes parties de l'Europe »²⁴⁶.

La transition va justement être au cœur d'autres publications d'importance de cette même année 1987. Nous retrouvons ainsi, Carol Heitz²⁴⁷ et Xavier Barral i Altet²⁴⁸ en proie avec l'explication des transformations cristallisées à l'aube et au crépuscule de l'an mil. Carol Heitz réaffirme le pouvoir du qualificatif de « pré-roman »²⁴⁹ le plus à même d'embrasser la longue période – au demeurant pleine d'évolution – de l'architecture religieuse

²⁴⁰ Goss, V.-P., *Early croatian architecture, a study of preromanesque*, Londres, 1987.

²⁴¹ L'historien de l'art américain Arthur Kingsley Porter (1883-1933) marqua sa génération comme l'un des pionniers dans l'étude de l'architecture lombarde. Il est notamment l'auteur de *The Construction of Lombard and Gothic Vaults* parue en 1911 ; mais surtout des quatre volumes intitulés *Lombard Architecture*, publiés en 1915 où il avance que Rome est la source de toutes les architectures médiévales européennes.

²⁴² Voir p.55-56 de la présente étude.

²⁴³ Goss, V.-P., *op. cit.*, *Early croatian architecture...*, p. 18.

²⁴⁴ Un corpus (qui rassemble des églises construites entre l'an 800, date de la conversion des croates au christianisme et l'an 1100, qui marque l'avènement de l'art roman) qui lui a permis de dégager trois phases constitutives. La première qu'il nomme *Traditionnal Pre-Romanesque* (le préroman traditionnel) résulte d'un mélange de tradition romaine, paléochrétienne et byzantine, se développant depuis la fin du VIII^{ème} siècle jusqu'au début du XII^{ème} siècle. La seconde phase (IX^{ème} siècle - XI^{ème} siècle) répondant au terme *Royal Pre-Romanesque* (préroman royal) où cathédrales et abbayes - du reste commanditées par les notables - se teignent d'influences carolingiennes avec notamment l'emploi des contre-absides. Enfin la dernière phase (seconde moitié du XI^{ème} siècle): *Early Romanesque* (le premier art roman) qui s'illustre par un petit nombre d'édifices, dont le style des sculptures notamment préfigure le roman.

²⁴⁵ Goss, V.-P., *op. cit.*, *Early croatian architecture...*, p. 97.

²⁴⁶ *Ibidem*, p.99.

²⁴⁷ HEITZ, C., *La France préromane : archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Âge : IV^{ème} siècle - an mil*, Paris, 1987.

²⁴⁸ BARRAL I ALTET, X., *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*, Paris, 1987.

²⁴⁹ HEITZ, C., *La France préromane : archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Âge : IV^{ème} siècle - an mil*, Paris, 1987, p.5. Carol Heitz s'inscrit alors dans la continuité de Jean Hubert qui, le premier, affirma que le terme « pré-roman » devait être saisi dans sa dimension la plus large.

depuis les prémices du Christianisme jusqu'au lendemain de l'an mil. Avec son ouvrage, qu'il qualifie lui-même de grand public²⁵⁰, C. Heitz dépeint, à travers des exemples pris sur tout le territoire français et ses marges, les différentes phases de l'architecture préromane. On ne peut que déplorer qu'une fois de plus le Roussillon ne soit abordé qu'à travers Saint-Michel-de-Cuxa. Trois pages²⁵¹ qui réduisent la Catalogne du nord à une abbaye, un emblème, certes bien utile, mais qui jette définitivement un voile sur les églises rurales qui ont encore tant de mal à être reconnues.

Avec l'ouvrage conduit sous la direction de Xavier Barral i Altet : *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*²⁵², on pourrait penser que ces petites églises rurales seraient mieux considérées. En réalité, il n'en n'est rien, en tout cas pour le Roussillon. Cet ouvrage, comme tout un chacun le sait, fut décidé à l'initiative du CNRS dans l'optique du colloque *Hugues Capet – La France de l'an Mil*, commémorant le millénaire de l'avènement du premier Capétien. Les 22 régions françaises y sont représentées²⁵³ et sont envisagées avec un lien étroit entre peuplement, vestiges castraux et surtout vestiges religieux, le tout agrémenté de monographies illustrées. La région Languedoc-Roussillon y tient une place de choix et présente pour le Roussillon quinze monographies²⁵⁴ où apparaissent six abbayes. En raison des contraintes de chronologie²⁵⁵, certaines églises rurales représentatives de la période préromane sont exclues comme Saint-Martin-de-Fenollar, ce qui offre l'occasion d'envisager d'autres édifices jusqu'alors peu, ou non mentionnés comme Sainte-Croix-de-Quercorb d'Arles-sur-Tech ou Sainte-Agnès de Croanques sur la commune de Taulis.

Les deux ouvrages de C. Heitz et X. Barral i Altet vont, pour ainsi dire, donner le ton des publications de Cuxa pour la fin de la décennie, où l'an mil cristallise la recherche autour des formes romanes en devenir²⁵⁶. De cette façon, on retrouve Patrick Donabedian qui s'évertue à rendre compte des évolutions stylistiques de l'architecture arménienne et

²⁵⁰ HEITZ, C., *op. cit. La France préromane*, p.1.

²⁵¹ *Ibidem*, p.221-223.

²⁵² BARRAL i ALTET, X., *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*, Paris, 1987.

²⁵³ Haute et basse Normandie sont traitées dans le même chapitre. Un chapitre supplémentaire est accordé à la Catalogne puisque faisant partie de la Marche d'Espagne pour l'époque considérée.

²⁵⁴ Après la région Rhône-Alpes, le Roussillon est le territoire qui présente le plus de monographies.

²⁵⁵ Les dates arrêtées sont *grosso modo* 950-1050.

²⁵⁶ PONSICH, P., « Complexité et originalité de l'Art Roman en Roussillon au XI^{ème} siècle », DELCOR, M., « Quelques exemples des premiers Ars Romans en Cerdagne et en Bergueda », HEBER-SUFFRIN, F., « L'architecture religieuse du nord-est de la France aux X^{ème} et XI^{ème} siècles ».

géorgienne autour de l'an mil²⁵⁷, notamment avec une mutation, en Arménie, des plans au sol étroitement liée au développement des monastères et des besoins spécifiques des moines dans la pratique de leur liturgie. Ainsi, les édifices dits en croix inscrite²⁵⁸ se parent de chambres angulaires²⁵⁹, et les abbayes de « narthex »²⁶⁰. La Géorgie offre, comme sa cousine croate, une immense variété de plans, centrés pour l'essentiel²⁶¹, avec un jeu important de voûtes et de coupes. Pour P. Donabedian, les architectures géorgienne et arménienne sont d'une importance capitale dans l'étude universelle de l'art, car leur double appartenance à l'Orient et à l'Occident offre un assemblage unique d'influences multiples²⁶².

Mario Mirabella Roberti se fit l'écho de ces jeux d'influence en entreprenant un parallèle entre l'emploi de l'arc outrepassé, justement dans les églises syriennes et arméniennes, et sa mise en pratique pour des questions esthétiques dans les édifices d'Istrie et de la vallée du Pô²⁶³.

Nous ne pouvons clôturer cette décennie sans mentionner l'article de Marcel Durliat, paru en 1989, dans le *Bulletin Monumental*, « Catalogne et le "premier art roman" »²⁶⁴ qui montre à la fois combien le nœud artistique de cette période est plus que jamais d'actualité, mais aussi comment il est difficile de revenir sur les théories initiées soixante ans plus tôt par Puig i Cadafalch. Marcel Durliat parvient ici à nuancer les arguments avancés par l'auteur catalan sur la géographie du berceau de l'art roman et sur ses particularités. De cette façon, à grands renforts d'exemples d'abbayes prises des deux côtés des Pyrénées, il s'efforce de

²⁵⁷ DONABEDIAN, P., « L'Architecture Religieuse en Arménie autour de l'An Mil », dans *les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, n°19, 1988, p.55-65 et DONABEDIAN, P., « L'architecture religieuse en Géorgie autour de l'an mil », dans *les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, n°20, 1989, p.83-117.

²⁵⁸ Se référer à son précédent article : DONABEDIAN, P., « L'architecture dans l'Arménie du Haut Moyen Âge », dans *les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, n°14, 1983, volume non paginé.

²⁵⁹ DONABEDIAN, P., art. cit., « L'Architecture Religieuse en Arménie ... », p.58-59.

²⁶⁰ *Ibidem*, p.64-65.

²⁶¹ Patrick Donabédian brosse l'évolution des plans des églises géorgiennes depuis les premiers temps chrétiens : il fait ainsi d'abord référence aux basiliques « trinefs » de la seconde moitié du V^{ème} siècle, une typologie commune avec l'Arménie. A partir du VI^{ème} siècle c'est la composition cruciforme à coupole qui devient l'axe majeur de la création architecturale géorgienne. Dès lors nous retrouvons des plans dits en croix libre déjà présents en Arménie, mais aussi des plans appelés « tétraconques », « tétraniches », à et « chambres angulaires ». Enfin, à la suite de l'invasion arabe (VIII^{ème} - IX^{ème} siècle), après une période plus stérile dans la production architecturale, les compositions hybrides, sorte de fusion entre le type cruciforme et le type basilical vont connaître un grand succès. DONABEDIAN, P., art. cit., « L'architecture religieuse en Géorgie ... », p.83-117.

²⁶² « Ayant assimilé des apports initiaux hellénistiques puis romains d'un côté, parthes puis sassanides de l'autre, ayant puisé aux sources proche-orientales », les Arméniens et les Géorgiens ont élaborés des « formes analogues » à l'occident. DONABEDIAN, P., art. cit., « L'architecture religieuse en Géorgie ... », p.83.

²⁶³ MIRABELLA ROBERTI, M., « L'Arc en trou de serrure de l'Adriatique aux Pyrénées », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°19, 1988, p.93-98. Il cherche également les raisons de l'emploi de la forme outrepassée des plans des absides dans des considérations acoustiques.

²⁶⁴ DURLIAT, M., « Catalogne et le "premier art roman" », dans le *Bulletin Monumental*, n°55, 1989, p.209-238.

démontrer que les monuments catalans de la première moitié du XI^{ème} siècle sont, de par leurs caractéristiques, pleinement romans, et non avant-coureurs du style en question. Ils correspondent au « "premier âge du style" », [...] à cette première phase succéda un « "deuxième âge" roman »²⁶⁵, avec une évolution notable de la stéréotomie et du décor sculpté. Pour Marcel Durliat, il n'y a pas de « rupture, mais un épanouissement dans la continuité »²⁶⁶. Cette phrase pourrait tout aussi bien caractériser l'architecture du haut Moyen Âge, puisque l'art préroman, tout en n'ayant plus rien de la classique Antiquité, en garde pourtant la mémoire des techniques pour, peu à peu, se construire son identité singulière, antérieurement à l'époque romane.

◆ Les années 1990-2000 : quand le préroman prend ses galons universitaires

Après une décade poinçonnée de l'aura pré et post an mil, il est difficile de s'extraire de ces problématiques, les *Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa* de 1990 s'ouvrent donc avec *Complexité et originalité de l'art roman en Roussillon*. Dans la lignée du récent article de Marcel Durliat, deux interventions évoquent le *premier art roman*. Pierre Ponsich²⁶⁷ revient sur cet art de la fin de l'époque carolingienne, sur ses manifestations et sur l'interpénétration à cette époque de l'architecture lombarde et de l'architecture autochtone. Ainsi, rappelle-t-il les deux caractéristiques de ce premier art roman : à savoir l'utilisation du système décoratif appelé lombard²⁶⁸, composé d'arcatures aveugles et de lésènes coiffées de dents d'engrenages, et l'usage systématique du petit appareil de pierre rustique. P. Ponsich ajoute que l'apparition en pays catalan « des premiers édifices de types "lombards" se produisit tout d'abord sous l'influence de l'abbé Oliba » et de la dynastie comtale de Cerdagne-Urgell-Barcelone²⁶⁹, dans la première moitié du XI^{ème} siècle, mais de manière lente, laissant la place à d'autres spécificités locales comme l'emploi de la voûte. Il affirme également que sorti de cette aire *olibanienne*, le comté de Roussillon, par exemple, dirigé par une dynastie différente est resté imperméable à cette même influence lombarde. De ce fait, il n'y aurait pas *un premier art*

²⁶⁵ *Ibidem*, p.238.

²⁶⁶ *Ibidem*.

²⁶⁷ PONSICH, P., « Complexité et originalité de l'Art Roman en Roussillon au XI^{ème} siècle », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°21, 1990, p.7-27.

²⁶⁸ Pierre Ponsich reprend bien évidemment ici les concepts établis par Puig i Cadafalch dans son ouvrage de 1935 : *La géographie et les origines du Premier Art Roman*.

²⁶⁹ Abbé de Cuxa et de Ripoll (1008) puis évêque de Vic d'Ausona (1017), mort en 1040, voir PONSICH, P., art. cit., « Complexité et originalité... », p.10.

roman, mais *des premiers arts romans* avec de multiples singularités contemporaines les unes des autres, dans une même géographie artistique²⁷⁰.

La formule est pareillement reprise par Mathias Delcor²⁷¹ qui revient lui aussi sur le rôle prédominant de l'abbé Oliba et de son père, Oliba Cabreta, comte de Cerdagne, dans la diffusion de l'art roman lombard dans le diocèse d'Urgell. Il explique aussi, en reprenant pour lui les idées d'Edouard Junyent²⁷², que « les ouvriers lombards attirés par les travaux entrepris par Oliba » amorcèrent la construction d'une typologie d'églises adaptée aux exigences liturgiques d'alors mais nettement teintée de leur savoir-faire, pour ne pas dire de leur goût. Pour autant, M. Delcor tient à spécifier que la diversité des plans des églises montre bien qu'il n'y a pas eu une figure, celle de l'évêque par exemple, qui aurait orienté ou bien même figé la création architecturale.

Ces deux interventions montrent toute la difficulté de s'affranchir de l'idée d'une architecture avec des origines communes qui aurait, par un heureux et complexe jeu de migrations de certains « maître-maçons », gagné des territoires, déjà si peu perméables à l'art carolingien. Ce qui relance un certain nombre d'interrogations toujours ouvertes : Où commence l'art roman ? Sur quelles caractéristiques préromanes se base-t-il ? Sont-elles autochtones, lombardes, carolingiennes, ou sont-elles issues d'une simple mode émergée spontanément en différents points, dans un même laps de temps, sans que l'on puisse réellement en comprendre la raison ?

A la suite de ce numéro des *Cahiers*, les sujets ayant trait à l'architecture préromane roussillonnaise vont se réduire considérablement, s'ouvrant plus volontiers à l'époque carolingienne, dont Pierre Ponsich saisit les usages politico-sociétaux en 1992²⁷³. Il faudra attendre 1995 pour que l'architecture soit à nouveau traitée, par ses soins d'ailleurs, avec une réflexion sur la manière de bâtir à l'époque préromane²⁷⁴. C'est la première fois qu'il évoque de manière si détaillée les matériaux usités et leur évolution, la stéréotomie, la typologie des joints et leur datation²⁷⁵, l'évolution des plans au sol et celle des arcs au niveau de toutes les ouvertures (baies, portails, arcs-triomphaux) et, enfin, le système de couverture. Fait encore

²⁷⁰ *Ibidem*, p.11.

²⁷¹ DELCOR, M., « Quelques exemples des premiers Arts Romans en Cerdagne et en Bergueda », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°21, 1990, p.29-49.

²⁷² JUNYENT, E., *Catalunya romànica. L'arquitectura del segle XI*, Montserrat, 1975, p.115.

²⁷³ PONSICH, P., « La société et l'art en Roussillon à l'époque carolingienne », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°23, 1992, p.11-29.

²⁷⁴ PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon et en Cerdagne du IX^{ème} au XII^{ème} siècle », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°26, 1995, p.35-55.

²⁷⁵ Ainsi, il envisage deux types de joints, le premier dit rubané serait le plus ancien en vogue à l'époque Carolingienne, et le second dit à la pointe de la truelle ne serait employé qu'à partir de 1025. PONSICH, P art. cit., « L'art de bâtir en Roussillon... », p.38-39.

plus rare, après avoir réaffirmé que les nefs avant le XI^{ème} siècle sont charpentées, il laisse entrevoir la possibilité que, dans de rares occasions pour des édifices de taille réduite²⁷⁶, la voûte puisse avoir été envisagée dès l'origine, soit pour certaines dès le début du IX^{ème} siècle. Il argumente en effet que si l'on savait déjà couvrir une abside à l'époque préromane, on pouvait décemment le faire pour une petite nef, sachant de surcroît que les églises wisigothiques espagnoles étaient elles aussi voûtées, et qu'on en connaissait donc la technique. Il est en définitive utile de souligner l'importance des exemples ruraux offerts par P. Ponsich pour illustrer ses propos. Une hardiesse certainement facilitée par la parution entre 1992 et 1996 de l'imposante collection *Catalunya romànica*²⁷⁷. En effet, cette encyclopédie de l'art roman catalan organisée par région²⁷⁸ offre de très nombreuses monographies, village par village, des transcriptions de chartes et leur traduction en catalan, et des analyses historiques sur des thématiques variées comme l'avènement du christianisme et la mise en place des diocèses ou encore la montée de la féodalisation. Ce n'est certes pas une collection sur l'architecture préromane, mais la multitude d'informations qu'elle concentre sert inévitablement de point de départ pour toute recherche sur les églises rurales roussillonnaises antérieures ou contemporaines de l'an mil.

Preuve s'il en est que l'architecture préromane devient de plus en plus légitimement étudiée pour ce qu'elle est, des universitaires en firent leur sujet de thèse. Ainsi, Philippe Guigon s'attaque à la Bretagne préromane en 1990²⁷⁹, et Geneviève Durand au Rouergue, en 1995²⁸⁰. C'est aussi en 1993 que, sous l'impulsion de l'université de Zagreb, est créée *Hortus artium medievalium*²⁸¹, revue du centre de recherche internationale consacrée à l'étude des objets

²⁷⁶ Il évoque ainsi quatre églises, à savoir Saint-Martin-de-Fenollar (Maureillas), Saint-Saturnin de Montauriol d'Avall, et Sainte-Marie et Saint-Michel de Montauriol-d'Amont. PONSICH, P., art. cit., « L'art de bâtir en Roussillon... », p.48-50.

²⁷⁷ VIGUE i VIÑAS J., puis PLADEVALL i FONT, A., (dir.), *Catalunya romànica*, Barcelone, 25 volumes édités entre 1992 et 1996.

²⁷⁸ Le volume VII traite de la Cerdagne (française et espagnole) et du Conflent, le volume XIV est entièrement consacré au Roussillon et enfin le volume XXV aborde le Vallespir, le Capcir, les Fenollèdes, le Donasa et Perpertuse.

²⁷⁹ GUIGON, P., *Les sites religieux et fortifiés du haut Moyen-Âge en Bretagne. Les églises des saints et les palais des rois*, Rennes 1, Thèse de doctorat en Archéologie et archéométrie, /s la dir. de Pierre-Roland Giot, 1990. Philippe Guigon a également publié *l'architecture préromane en Bretagne. Le premier art roman*, Rennes, 1993, puis *Les églises du haut Moyen Âge en Bretagne*, Saint-Malo, t.1, 1997, t.2, 1998.

²⁸⁰ DURAND, G., *Les églises préromanes et le premier âge roman dans le Rouergue méridional*, Toulouse, université du Mirail, Thèse de doctorat d'histoire de l'art, /s la dir. de Marcel Durliat, 3 vol., 1985.

²⁸¹ FISKOVIĆ, I., « L'apport des reconstructions d'églises de l'antiquité tardive dans la formation du premier art roman sur le littoral croate », dans *Hortus artium Medievalium*, 1, 1995, p.14-27. BARRAL i ALTET, X., « El primær arte romànic en la península iberica. Elementos para un debate », dans *Hortus artium Medievalium*, 3, 1997, p.131-140. VEŽIĆ, P., « Elementi di architettura bizantina nelle costruzioni alto medievali di Zara », dans *Hortus artium medievalium*, n°4, 1998, p.55-70. HARTMANN-VIRNICH, A., « Remarques sur l'architecture du XI^{ème} siècle en Provence (1030-1100) », dans *Hortus artium medievalium*, n°6, 2000, p.35-64 et 55-66. JURKOVIĆ, M.,

d'art et de l'histoire de l'art depuis l'Antiquité Tardive jusqu'au gothique. Ce centre d'étude impulsera dix ans plus tard un corpus architectural d'envergure européenne sur lequel nous reviendrons.

Pour l'heure les *Cahiers* de Cuxa se font l'écho d'une nouvelle tendance : l'église envisagée dans son contexte socio-liturgique²⁸². De la sorte, en 1999, ce n'est plus l'architecture préromane qui passionne les *journées cuxéennes* mais l'infrastructure paroissiale avec pour titre *La paroisse à l'époque préromane et romane*. On retrouve Pierre Ponsich²⁸³ et Aymat Catafau²⁸⁴ pour le diocèse d'Elne et Victor Saxer²⁸⁵, ainsi que Christine Delaplace²⁸⁶ pour la Gaule. Une telle introspection dans le domaine de l'organisation administrative et juridique de l'Église offre une clef de lecture supplémentaire dans la compréhension de l'avènement et du développement des structures ecclésiales rurales, mais ouvre aussi son lot de questionnements. En effet, à la lecture de ces différents articles, on observe une grande distorsion entre l'antériorité de la mise en place des églises pour apporter le dogme catholique dans l'ensemble du territoire roussillonnais, dès le VI^{ème} siècle, et l'absence, *a priori*, de vestiges de sanctuaires de cette même époque. Le défaut de sources antérieures aux événements des invasions musulmanes du VIII^{ème} siècle en est certainement une des raisons, mais le refus systématique de donner à une église sa date réelle, architecturalement parlant, en est une autre. Curieusement, on admet l'antériorité des sources dans un processus historique concernant le renouveau carolingien, avec la mise en place des paroisses et son lien avec le peuplement d'une région, mais on ne prend que trop peu en compte ces mêmes dates pour le domaine du bâti. Un bâti où si peu, pour ne pas dire aucune église, ne semble pouvoir être antérieure au premier âge roman. Un malaise qui n'est pas encore à notre sens assez mis en avant, histoire et histoire de l'art ne semblent pas vouloir être en adéquation.

« L'architecture du premier âge roman en Croatie », dans *Hortus artium medievalium*, n°6, 2000, p.83-92.
MARTINEZ, D., et MOREL, D., « L'architecture religieuse de l'Auvergne entre antiquité tardive et haut Moyen Âge, à travers la documentation archéologique », dans *Hortus artium medievalium*, n°18, t.1, 2012, p.97-122.

²⁸² Puisque Victor Saxer lui-même se permet de dire que c'est « un sujet à la mode », SAXER, V., « Les paroisses rurales de France avant le IX^{ème} siècle : peuplement, évangélisation, organisation », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°30, 1999, p.5.

²⁸³ PONSICH, P., « Origine et formation des paroisses et des églises rurales du diocèse d'Elne », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°30, 1999, p.49-54.

²⁸⁴ CATAFAU, A., « Paroisse et cellera dans le diocèse d'Elne X^{ème} - XII^{ème} siècles », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°30, 1999, p.91-100.

²⁸⁵ SAXER, V., art. cit., « Les paroisses rurales de France ... », p.5-47.

²⁸⁶ DELAPLACE, C., « La mise en place de l'infrastructure ecclésiastique rurale en Gaule à la fin de l'Antiquité (IV^{ème}-VI^{ème} siècles après J.-C.) », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°30, 1999, p.153-170.

◆ Depuis le changement de millénaire : le Roussillon au déclin

Un changement de millénaire en rappelant un autre, l'année 2001 est, pour *les journées romanes de Cuxa*, une énième occasion pour considérer *L'an mil, fin d'un monde ou renouveau ?* Edouard Carbonell i Esteller choisit de revenir sur l'interprétation du terme de préroman associé à la Catalogne²⁸⁷. Ce faisant, il rappelle que l'on qualifie, depuis J. Puig i Cadafalch, le XI^{ème} siècle de premier art roman, et que la période qui précède, soit du IX^{ème} au X^{ème} siècle, est par conséquent appelée préromane. Un terme qui, à son sens, manque de « contenu »²⁸⁸. Ce que E. Carbonell i Esteller veut dire c'est que le premier art roman se définit pour l'essentiel par l'épanouissement de l'architecture lombarde, alors que pour la période préromane il n'y a pas de définition claire. Hormis le qualificatif de mozarabe – qui, au demeurant ne peut être appliqué que pour une partie de la péninsule Ibérique – rien ne qualifie le préroman catalan²⁸⁹. Dans ce sens, seul l'arc en fer à cheval semblerait être un dénominateur commun et spécifique pour cette période. E. Carbonell affirme alors qu'il faudrait envisager une étude systématique des édifices construits avant le premier art roman, afin de pouvoir approfondir chaque élément constitutif pour comprendre leur origine et leur évolution²⁹⁰.

Cette intervention reflète comment, pour certains auteurs, le mot préroman ne se suffit décidément pas à lui-même pour définir un style architectural à une époque précise dans une aire géographique particulière. Le besoin de clef de lecture et, *a fortiori*, de clef de datation de ces bâtiments, est toujours attendu même s'il est périlleux de s'y aventurer, au vu des nombreuses singularités. Des singularités qui ne seront d'ailleurs plus abordées pour les édifices roussillonnais, Pierre Ponsich étant décédé en 1999, son dernier article publié en 2000, les *Cahiers de Cuxa* ne se tourneront dès lors que très rarement vers l'analyse architecturale du haut Moyen Âge roussillonnais. Orphelines, les *journées romanes* seront désormais une vitrine des recherches en cours dans d'autres latitudes, Provence²⁹¹,

²⁸⁷ CARBONELL I ESTELLER, E., « L'art de l'an 1000 en Catalogne », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°32, 2001, p.65-72.

²⁸⁸ CARBONELL I ESTELLER, E., art. cit., « L'art de l'an 1000... », p.65 et 69.

²⁸⁹ Eduard CARBONELL I ESTELLER revient ici bien évidemment sur des sujets déjà maintes fois traités par la communauté scientifique, notamment par I. Bango, *Arte mozárabe*, Madrid, 1991, ou encore par P. de Palol et I. Lorés avec *L'arquitectura abans del Romànic, Del Romà al Romànic. La tarraconense mediterrània desl segles IV al X*, Barcelone, 1999.

²⁹⁰ *Ibidem*, p.68.

²⁹¹ HARTMANN VIRNICH, A., « Le vouêtement dans l'architecture religieuse du XIe siècle en Provence : formes, modèles, techniques », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°32, 2001, p.147-162.

Bourgogne²⁹², Auvergne²⁹³, Croatie²⁹⁴, tandis que la Catalogne demeure inlassablement en toile de fond²⁹⁵. Plus encore, *exit* les sujets sur le haut Moyen Âge, on revient aux fondamentaux : l'art roman et les études de cas, au demeurant très utiles dans l'avancée de certaines thématiques indigentes, telles que les maçonneries, où Christian Sapin et Daniel Prigent produisent leurs dernières réflexions²⁹⁶.

Le changement de millénaire a également eu pour conséquence le réexamen du postulat roman et de son lien effectif, ou non, avec l'Antiquité. Un nouvel engouement déjà initié en 2001 avec le colloque tenu à Issoire sur *L'Antiquité dans l'art roman. Persistance et résurgence de l'Antiquité à l'époque romane*²⁹⁷. Après quoi c'est au tour de Xavier Barral i Altet de revenir sur la légitimité et la pertinence de la notion de roman avec son ouvrage *Contre l'art Roman*²⁹⁸. Enfin, en 2008, les *Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa* s'emparent du concept et proposent *Actualité de l'art antique dans l'art roman* qui eut un succès important si l'on en croit le nombre d'intervenants record pour ces *journées romanes*²⁹⁹. L'intervalle du haut Moyen Âge y est tout de même évoqué, pour les uns comme « filtre » entre Antiquité et âges romans³⁰⁰, à la manière d'un prisme qui aurait décomposé les canons antiques ; pour les autres, elle reste une période avec son identité propre. Une période qui ne cherche pas un retour à l'ordre antérieur aux invasions musulmanes et à l'aura de l'empire romain, mais au contraire se forgeant autour d'une organisation nouvelle, régie par les carolingiens pour leur besoin politique et religieux, ne se basant sur des structures antiques existantes qu'en cas de

²⁹² SAPIN, C., « Architecture et décor des débuts du XI^{ème} siècle en Bourgogne nouvelles recherches archéologiques et perspective », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°32, 2001, p.51-63.

²⁹³ BARRAL i ALTET, X., « Sur les supposées influences islamiques dans l'art roman : l'exemple de la cathédrale Notre-Dame du Puy-en-Velay », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°35, 2004, p.115-118.

²⁹⁴ JURKOVIĆ, M., « La réforme de l'Église et l'architecture du premier âge roman en Croatie », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°33, 2002, p.183-194.

²⁹⁵ AURELL, M., « La Catalogne autour de 1100 », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°35, 2004, p.7-14.

KOTHE, C., « Quelques traces artistiques des relations entre Al-Andalus et l'espace ibéro-occitan », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°35, 2004, p.157-166. BARRAL i ALTET, X., « Du Panthéon de Rome à Sainte-Marie la Ronde de Vic : transmission d'un modèle d'architecture mariale au début du XI^{ème} siècle et la politique "romaine" de l'abbé-évêque Oliba », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°37, 2006, p.63-75.

²⁹⁶ SAPIN, C., « Modes de construction et appareils de pierre carolingiens : quel héritage pour l'époque romane ? Problèmes historiques et archéologiques », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°37, 2006, p.77-89.

²⁹⁷ Actes dudit colloque publiés en 2007.

²⁹⁸ BARRAL i ALTET, X., *Contre l'Art Roman ?*, Paris, 2007.

²⁹⁹ Dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°39, 2008 : VERGNOLLE, E., « L'art roman, épigone ou renaissance de l'art romain », p.7-21. HARTMANN-VIRNICH, A., « L'image de l'art monumental antique dans l'architecture romane provençale : nouvelles réflexions sur un ancien débat », p.47-64. CASTIÑEIRAS, M., « Ripoll et Gérone : deux exemples privilégiés du dialogue entre l'art roman et la culture classique », p.161-180. PRIGENT, D. et SAPIN, C., « La construction romane et ses emprunts aux méthodes de construction antiques : méthodologie, essai de synthèse », p. 223-233. GUARDIA, M., « L'art chrétien et musulman hispanique : la recherche du prestige de l'Antiquité », p.265-281. MANCHO, C. « "L'oubli du passé". Les origines de l'art médiéval en Catalogne », p.283-295.

³⁰⁰ PRIGENT, D., SAPIN, C., art. cit., « La construction romane... », p.223.

nécessité³⁰¹. Les points de vue divergent sur un sujet encore sensible, l'avant roman, qui concentre les convoitises idéologiques et théoriques auxquelles se mêlent, plus ou moins consciemment, les subjectivités historiques et sociologiques teintées d'*a priori* anachroniques.

Ces problématiques serinées sur l'art roman portent ombrage à la période préromane. Comme nous venons de le souligner, la disparition de Pierre Ponsich a entraîné, sciemment ou non, pour les *Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa* la fin des thématiques sur l'architecture préromane roussillonnaise, beaucoup estimant que tout, ou presque, avait été dit. Fort heureusement ce nouveau silence est brisé par d'autres volontés avec, notamment depuis 2008, l'avènement du projet CARE (*Corpus Architecturae Religiosae Europae*) qui ambitionne de créer un recueil des monuments religieux antérieurs à l'an mil (IV^{ème}-XI^{ème} siècles) sur l'ensemble de l'Europe³⁰². Initié en 2002 par l'IRCLAMA³⁰³ de Zagreb en Croatie, il compte aujourd'hui huit pays³⁰⁴ participant à ce recensement qui se décline en deux phases. Chaque édifice religieux choisi est tout d'abord renseigné sous la forme d'une fiche informatique³⁰⁵, qui sera à terme destinée à intégrer une publication papier, et ce, région par région³⁰⁶. Cette base de données de type *Wiki*³⁰⁷ facilitera les requêtes informatiques et, de ce fait, les comparaisons. Une multitude d'informations sera bientôt accessible à tous les chercheurs, même si peu de fiches ont pour lors été renseignées³⁰⁸. Un projet d'envergure qui préfigure un enrichissement en devenir pour la recherche sur cette période du haut Moyen Âge, au demeurant en quête d'une identité propre qui n'est plus tout à fait antique et pas encore romane.

La longue historiographie initiée depuis le XIX^{ème} siècle, témoigne ô combien que l'architecture préromane roussillonnaise joue sur une ambigüité. En ce sens, elle semble tout

³⁰¹ MANCHO, C., art. cit., « "L'oubli du passé" ... », p.285-286.

³⁰² Ce vaste programme est conduit, pour la France, depuis sa création en 2008, par Pascale Chevalier et Christian Sapin du CNRS d'Auxerre. Il est financé par l'A.N.R. (Agence Nationale pour la Recherche) pour les 4 années 2008-2011.

³⁰³ International Research Center for Late Antiquity and Middle Ages (Centre international de recherche sur l'antiquité tardive et le Moyen Âge).

³⁰⁴ En plus de la France, l'Italie, l'Espagne, la République Tchèque, la Slovaquie, la Pologne, la Croatie, et la Hongrie participent déjà à cette grande entreprise. D'autre part, le Bénélux, le Royaume Uni, l'Irlande et la Grèce, de même que l'Albanie, la Suisse et l'Allemagne ont également émis le souhait de se joindre au projet dans un futur proche.

³⁰⁵ La collecte et l'analyse des données s'étendent sur environ 2700 monuments. Les fiches de chaque monument seront accessibles sur le lien suivant <http://www.corpus-care.eu/base-de-donnees/>.

³⁰⁶ En France, cinq régions pilotes ont été définies en 2008 : Aquitaine, Poitou-Charentes, PACA, Bourgogne et Auvergne. Notons que l'Italie a déjà publié, en mars 2010, son premier catalogue : JURKOVIĆ, M. et BROGILOLO, G.P. (dir.), *Corpus Architecturae Religiosae Europae (IV^{ème}-X^{ème} siècle)*, tome 1, *Provinces de Belluno, Treviso, Padoue et Vicenza*, Turnhout, 2010.

³⁰⁷ Base de données modifiable par ses utilisateurs.

³⁰⁸ Voir le volume 18 de *Hortus Artium Mediaevalium* (2012), en deux tomes : t.1, sur le projet CARE, t. 2 sur *Mausolées et Eglises du IV^{ème} au VIII^{ème} siècle*.

autant familière qu'énigmatique. Les études commencées par les romantiques ont certes ouvert la voie de la connaissance de cet art entre Antiquité et art roman, mais elles l'ont également figé dans ses représentations les plus éloquentes. Les érudits roussillonnais ont privilégié l'esthétisme « gothique » à la véracité architecturale, la sculpture fut ainsi déterminante dans le choix des structures bâties à étudier. Ce goût presque inconscient fut le premier handicap vers l'approfondissement des connaissances de l'architecture préromane. Ce n'est qu'au XX^{ème} siècle, que mu par la curiosité de l'antériorité de certaines typologies, le chercheur se met à vouloir comprendre la genèse de l'art roman. Jean-Auguste Brutails, puis J. Puig i Cadafalch ont posé leur empreinte, presque indélébile pour le dernier. L'invention du premier art roman a longtemps empêché, et parfois empêche encore, de gratter vers les strates architecturales antérieures. Sa personnalité et son travail sont à la base de l'internationalisme de son concept, son raisonnement à la base de l'histoire de l'art moderne – du moins pour la Catalogne. Ce faisant, il semblerait qu'en dépit de l'avènement de nouvelles idéologies, notamment apportées par Jean Hubert et son art préroman dès 1935, l'histoire de l'art catalan du haut Moyen Âge soit frappée de battologie. Sortir de l'ornière cadafalchienne est presque un parjure, et il en est de même si l'on revient sur les propos de Pierre Ponsich, souverain en son territoire roussillonnais. Au-delà de ces mots, que certains diront durs, il faut fort heureusement souligner qu'à une échelle plus vaste, le préroman, ou plutôt l'architecture du haut Moyen Âge est devenue légitime au-delà de l'Antiquité et indépendante du dictat roman. L'église, dorénavant bâtiment à déchiffrer dans son évolution stylistique, est également envisagée dans son environnement socio-spatial. Ainsi, au-delà de l'approche archéologique ou monumentale, les sources jouent un rôle essentiel dans la pertinence de nos connaissances sur le rôle sociologique de l'Église. Des sources comme autant d'appuis historiques pour envisager les églises de l'ancien diocèse d'Elne dans leur intégrité.

II. Des sources, plutôt ruisseaux que torrents

A. Une époque médiévale frileuse : VIII^{ème}-XII^{ème}, les siècles indigents

◆ Les sources de la disette

Lorsque que l'on s'engage sur la longue voie des recherches sur les édifices religieux d'un territoire la série la plus à même de dispenser ses sources est sans équivoque la série G, qui regroupe les documents ayant trait au clergé séculier et, dans notre cas, ceux de l'ancien Roussillon³⁰⁹. Pourtant, cette dernière est accablée par un double handicap, l'un moderne, l'autre déjà vieux de treize siècles.

En effet, il convient de s'arrêter un cours instant sur la qualité même du répertoire de ladite série. Au jour d'aujourd'hui, le chercheur travaille sur un répertoire désuet de plus d'un siècle, achevé par Bernard Palustre³¹⁰ en mai 1903. Ce précieux index, qui comprend 1083 articles, avait été commencé par Jean-Auguste Brutails³¹¹ et Emile Desplanque³¹². Aucune actualisation des entrées de l'index n'a été depuis accomplie. Seuls mouvements depuis lors, en 1982 et 1992, où un petit contingent de documents fut intégré à cette série sous l'appellation de GP, le « P » valant pour provisoire. Ces documents, venant pour l'essentiel de minutes notariales, ont leur propre index indépendant de celui de la série principale.

Le défaut de modernisation de cette série G empêche, en premier lieu, toute recherche par occurrence sur une base de données numérique, ce qui entraîne la fâcheuse tendance à rallonger les prospections. Tout autant, cette même absence de numérisation des documents interdit la consultation de certains d'entre eux, du fait de leur mauvais état de conservation, et exclut *de facto* leur étude. Nous sommes bien loin de la politique de perfectionnement de la consultation des archives départementales de la Gironde ou du Morbihan, pour ne citer qu'elles. L'absence d'outil numérique est incontestablement un frein à l'étude optimale d'un sujet de recherche d'envergure. Cependant, la série G souffre d'un mal plus important encore: les ravages de l'histoire.

³⁰⁹ Consultable, faut-il le rappeler, aux ADPO.

³¹⁰ Archiviste à Perpignan de 1897 à 1907.

³¹¹ Archiviste à Perpignan de 1884 à 1889, qui rédigea les articles 1 à 235.

³¹² Archiviste à Perpignan de 1889 à 1897, qui rédigea quant à lui les articles 236 à 804.

En cela, il est d'usage d'attribuer la perte des documents les plus anciens à la période trouble des quarante années d'occupation musulmane³¹³. Les nombreux sacs pourraient en effet expliquer l'absence totale de document antérieur au VIII^{ème} siècle pour la région du Roussillon, comme le souligne Michel Zimmermann³¹⁴. De la sorte, le document le plus ancien que nous avons pu exploiter dans le cadre de notre étude porte la date de 814, année où l'empereur Louis le Pieux fit donation à un certain Guimar et à son frère de la *villa* de Céret, avec son église Saint-Pierre, en Vallespir³¹⁵. Ce document n'est d'ailleurs pas conservé aux archives départementales des Pyrénées-Orientales, mais nous est parvenu grâce à des sources imprimées, sur lesquelles nous reviendrons peu après.

Même s'il est séduisant de remettre la faute sur les invasions musulmanes, la perte la plus significative apparaît être imputable aux siècles suivants, et notamment le XVIII^{ème}, qui n'a fait qu'aggraver le processus de déficit. De la sorte, faut-il se remémorer le décret du 5 janvier 1793, qui mit à disposition du ministère maritime tous les actes dont les arsenaux pouvaient tirer parti. Bernard Palustre³¹⁶ nous rappelle qu'ainsi trois charretées de parchemins, qualifiés de féodaux provenant des communautés ecclésiastiques, furent livrées à l'artillerie de l'armée du Roussillon et à l'arsenal de Toulon afin de fabriquer des gargousses³¹⁷. A cela s'ajoute, de manière plus anecdotique, la fâcheuse tendance de certains notaires de l'époque à remployer les parchemins anciens comme couverture pour relier leurs registres C'est le sort que réserva un certain Bolet aux bulles du chapitre d'Elne, dont il était le secrétaire³¹⁸. De mal en pis, il faut ajouter les conditions catastrophiques de conservation des archives ecclésiastiques.

³¹³ L'année 720 marque le franchissement des Pyrénées par les Arabes, qui s'emparent de Narbonne où un *Vali* (gouverneur) est institué. Ce n'est qu'en 759, après le siège de Narbonne, que Pépin le Bref, aidé de ses troupes, repousse l'envahisseur hors du royaume Carolingien. Les raids Sarrazins continuèrent néanmoins avec insistance durant le reste du VIII^{ème} siècle. En témoigne, l'attaque du général Abd-el-melik, en 793, qui passa les Pyrénées par le col de l'Albères pour parvenir jusqu'à Narbonne et Carcassonne. Une offensive qui sera stoppée par les efforts conjoints du Duc de Toulouse et du Comte d'Urgel-Cerdagne.

³¹⁴ Zimmermann, M., *Ecrire et lire en Catalogne* (IX^{ème}-XI^{ème} siècle), tome 1, p.67-68. Michel Zimmermann rappelle que « chaque offensive musulmane se traduit par des pillages d'églises qui entraînent la disparition des livres et des chartes ». Il met également l'accent sur le sac de Barcelone par Al-Mansûr en 985, qui laissa une trace indélébile aux scribes qui, sur les deux siècles suivants, se complaisent encore à mentionner la perte des écritures et des titres de propriété. Il est également à noter que Michel Zimmermann met aussi en lumière la disparition des chartes par des voies plus « naturelles ». Ainsi, l'épisode de la crue de la Têt qui entraîna hormis le déplacement du monastère, d'Eixalda à Cuxa, la perte de tous les titres de la communauté monastique de Saint-Michel.

³¹⁵ *Marca hispanica sive limes hispanicus...*, ap.III, cols. 766-767.

³¹⁶ Palustre, B., « Introduction à la série G des ADPO », p.1.

³¹⁷ La gargousse est une enveloppe jadis utilisée comme contenant d'une dose de poudre à canon.

³¹⁸ Palustre, B., « Introduction à la série G des ADPO », p.1.

Déjà, en 1833, Renard de Saint-Malo s'insurgeait du devenir des reliquats d'archives qui étaient conservés dans une partie de l'hôtel de la préfecture de Perpignan et consultables, sans surveillance, par tout un chacun³¹⁹. C'est à cette époque qu'auraient disparu de nombreux privilèges, tout comme le cartulaire de Saint-Martin-du-Canigou, celui de la cathédrale d'Elne, ainsi que celui d'Espira-de-Conflent, pourtant intacts au début de la Révolution. Cette désinvolture toucha, bien entendu, les plus petits lieux de conservation d'archives, comme les bibliothèques des districts de Céret et Prades, où une multitude d'actes fut volée ou détruite. En témoigne encore une lettre de 1794, adressée à la Préfecture du département par la municipalité d'Arles-sur-Tech, où il est indiqué que les archives de l'abbaye d'Arles-sur-Tech furent détruites après leur envoi au « District de Céret où elles furent la proie des flammes, lors de l'entrée des oppresseurs Espagnols »³²⁰.

Ainsi, la grande majorité des actes médiévaux que nous connaissons le sont essentiellement grâce à des sources, manuscrites et imprimées, bien postérieures au Moyen Âge.

◆ Hiatus et Impression

La perte la plus préjudiciable est sans doute celle du Cartulaire de l'évêché d'Elne. Ce précieux document était issu de la volonté de l'évêque Udalgar³²¹ qui ordonna sa création lors de sa dernière année d'investiture, soit en 1140. Soucieux de regrouper les chartes et titres intéressant son évêché et ses possessions, il fut l'instigateur de cet imposant volume de 373 feuillets de parchemin³²². 781 chartes furent ainsi rassemblées en huit livres, sans aucune organisation particulière, ni chronologique, ni thématique. Certains sont d'avis que ce document fut perdu dès la Révolution française, d'autres penchent pour une disparition plus tardive, courant du XIX^{ème} siècle. Quoi qu'il en soit, nous aurions pu ne jamais connaître son contenu. Cela était sans compter un certain François Fossa qui en réalisa une copie partielle. En réalité, nous devons à Jacob Nicolas Moreau³²³, sous le règne de Louis XVI, la création d'une *Bibliothèque historique, législative et administrative*, transférée par la suite à la *Bibliothèque du Roi*³²⁴. Dès 1762, Moreau fonda le *Cabinet des Chartres* et entreprit une

³¹⁹ Toujours d'après B. Palustre, dans son introduction de la série G, rédigée en 1903.

³²⁰ ADPO, sous la cote 7EDT29, lettre en date du 13 février de l'An II de la République (soit l'année 1794).

³²¹ Evêque du diocèse d'Elne de 1130 à 1140.

³²² LACVIMIER, R., *Inventaire sommaire des documents copiés dans « le Cartulaire d'Elne » par Fossa, Prades, 1914, p.1.*

³²³ Né en 1717 et décédé en 1803. Il fut, entre autres, jurisconsulte et administrateur financier.

³²⁴ Rue Richelieu à Paris.

« collection de titres ou copies fidèles de ces titres et chartres »³²⁵. Dans cette vaste entreprise il reçut l'aide de correspondants régionaux, dont le juriste François Fossa fit partie. Ce dernier s'évertua à faire de nombreuses copies puisées dans différents fonds³²⁶, dont le fameux « Cartulaire d'Elne ». Toutes ses transcriptions furent envoyées à Moreau³²⁷, mais il garda scrupuleusement un double personnel. Ce sont ces duplicatas manuscrits qui furent organisés sous la dénomination de *Portefeuille de Fossa*³²⁸, aujourd'hui consultable dans la série J aux archives départementales des Pyrénées-Orientales. Il fit notamment 212 transcriptions du Cartulaire d'Elne³²⁹. Ce document fut pour nous une source majeure, nombre de ces actes sont des donations, ou des échanges consentis entre monastères, entre particuliers et communautés monastiques ou entre ces dernières et l'évêché. Une manne d'informations qui nous permit tout autant de connaître l'abbaye de rattachement des paroissiales³³⁰, leur date de consécration³³¹, ou leur position dans l'interaction entre le pouvoir comtal et religieux³³². Une trentaine d'actes – dont la chronologie s'étend du IX^{ème} au XIII^{ème} siècle – furent isolés dans ce fonds.

D'autres sources, imprimées celles-ci, nous furent profitables, comme l'ouvrage de Pierre de Marca³³³, publié en 1688³³⁴, qui recueille une quantité d'actes ayant trait à la province du Roussillon et au diocèse d'Elne. En effet, il fut, dès 1656, nommé haut administrateur en Roussillon afin de s'occuper de la réformation des abus portant atteinte aux privilèges des habitants de cette province. Au lendemain du Traité des Pyrénées (1659), il fit

³²⁵ LACVIVIER, R., *Inventaire sommaire des documents...*, *Op. cit.*, p.2.

³²⁶ Archives émanant du Chapitre d'Elne, de l'abbaye de la Grasse, de Saint-Martin du Canigou, de Saint-Génis, de Saint-Pierre de Rodes, Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, Saint-Michel-de-Cuxa, Notre-Dame d'Espira, également les archives du temple à Perpignan, de l'hôpital Saint-Jean de Perpignan, de l'église Saint-Jean de Perpignan.

³²⁷ Aujourd'hui faisant partie de la *Collection Moreau* déposée à la Bibliothèque nationale de France (Paris).

³²⁸ Manuscrit nommé *Recueil de monuments pour l'histoire du Roussillon*, cotes ADPO : 12J22 à 12J25.

³²⁹ Pour des chartes comprises entre 858 et 1186.

³³⁰ Ce qui nous donne une idée du patrimoine temporel des principales abbayes du Roussillon pour la période du haut Moyen Âge.

³³¹ Seuls deux actes de consécration antérieurs à l'an mil sont parvenus jusqu'à nous pour le territoire du Roussillon et du Vallespir. Il s'agit de celui de la Saint-Pierre de Belpuig (plus connu sous le nom de Trinité) qui fut consacré en 935, et les églises de Saint-Etienne d'Arles-sur-Tech et Saint-Martin de Corsavy toutes deux consacrées le même jour de l'année 993. Nous avons recensé 14 autres actes de consécration essentiellement pour la période du milieu du XII^{ème} siècle.

³³² De la sorte, de nombreuses églises furent construites ou offertes aux abbayes, sous l'impulsion des comtes qui détenaient le Roussillon, une manière pour eux d'asseoir leur pouvoir. C'est le cas de Sainte-Marie de Coustouges donnée à l'abbaye d'Arles-sur-Tech en 988, par Oliba, comte de Cerdagne et de Besalù.

³³³ Né à Gan en 1594 et mort à Paris en 1662.

³³⁴ Marca, Pierre de : *Marca hispanica sive limes hispanicus, hoc est, geographica et historia descriptio Cataluniae, Ruscinonis et circumjacentium populorum*, Paris, Baluze, 1688.

partie des commissaires qui fixèrent les nouvelles limites des deux Catalognes³³⁵. L'ouvrage de Pierre de Marca est surtout axé sur les privilèges carolingiens, depuis Pépin-le-Bref jusqu'à Charles-le-Chauve et sur les bulles pontificales depuis la fin du X^{ème} siècle. La quasi-totalité des textes antérieurs au XI^{ème} siècle, que nous citons dans nos recherches, sont issus de cet ouvrage³³⁶.

Enfin, nous ne pouvons faire l'impasse sur les deux ouvrages de Ramon d'Abadal i de Vinyals³³⁷ qui, comme le titre de son opus l'indique, consacre deux volumes aux diplômes émanant de l'autorité carolingienne en faveur des comtés catalans. Le second volume, regroupe les préceptes octroyés aux abbayes catalanes, Saint-Pierre d'Albanya, Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, Sainte-Marie de Ripoll, Saint-Michel-de-Cuxa, Saint-Clément de Régllella (Ille-sur-Têt). De la sorte, il retranscrit tous les préceptes depuis 780 jusqu'à 1025, en y adjoignant un appareil critique sur l'origine du texte lui-même et sur sa valeur historique.

Malgré les lacunes évidentes de la série G des Archives départementales des Pyrénées-Orientales en matière de documents anciens, nous pouvons dresser un historique cohérent sur une majorité des églises nous intéressant, grâce aux sources manuscrites et imprimées des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Ces dernières nous permettent essentiellement de voir la relation étroite qu'entretenaient les abbayes avec le pouvoir royal, papal ou comtal. Ces préceptes ainsi venus jusqu'à nous donnent un aperçu des possessions de chacune des abbayes roussillonnaises. Nous reviendrons sur cet aspect dans le second chapitre, où l'on abordera la place du pouvoir temporel et spirituel, ainsi que leurs étroites interactions dans le paysage Roussillonnais.

³³⁵ De cette façon, le comté de Conflent, dont les Espagnols prétendaient qu'il faisait partie de la Cerdagne, fut au contraire rattaché sans équivoque au diocèse d'Elne et donc au Roussillon, grâce au travail de Pierre de Marca.

³³⁶ Qui offre l'énorme avantage de classer les actes retranscrits par ordre chronologique.

³³⁷ Abadal I de Vinyals Ramon d' : *Catalunya Carolingia*, volume II, première partie, Barcelone 1926-1930 ; et Abadal I de Vinyals Ramon d' : *Catalunya Carolingia*, volume II, deuxième partie, Barcelone 1952.

B. Le redoux, du XIII^{ème} au XIX^{ème}, les siècles opulents

◆ Abondance et verbiage des XIII^{ème}-XIV^{ème} siècles

Aujourd'hui, la série G regroupe un important fonds pour la période du XIII^{ème} au XIV^{ème} siècle, ainsi que pour le XVIII^{ème} siècle. Cette abondante « littérature » ne nous renseigne, au mieux, que très peu sur les édifices que nous étudions, au pire, pas du tout. L'explication vient de la nature même de ces sources. Ainsi, dès le XII^{ème} siècle il fut d'usage de créer des bénéfices³³⁸, un mouvement qui prit une ampleur considérable à partir du XIV^{ème} siècle. Dès lors, nous retrouvons pléthore d'actes portant sur des collations de bénéfices ou des prises de possessions de ces mêmes bénéfices. Des actes à l'importance mineure pour nos recherches, hormis lorsque les églises ont disparu, ou sont en ruine. Ainsi, ces documents peuvent s'avérer utiles dans la restitution de la chronologie des édifices et notamment dans la précision de la « fin d'activité » des paroissiales.

Au-delà de cette importante collection de collations, la série G fourmille de contrats « artistiques » ne concernant pour l'essentiel que le mobilier : contrat avec un sculpteur pour la création d'un retable, avec un doreur et un peintre pour son embellissement mais rien, ou si peu, en rapport avec l'architecture des églises que nous avons retenues. Les rares exemples sont tardifs et concernent essentiellement les monuments majeurs du Roussillon³³⁹. Néanmoins, nous avons retrouvé six documents, essentiellement du XV^{ème} siècle, qui nous rapportent certains aménagements opérés dans les églises nous concernant. C'est ainsi que nous apprenons, qu'entre 1432 et 1454, l'église de Baixas fut dotée d'un nouveau clocher qui vint agrandir les bases d'un plus ancien³⁴⁰. De même, le clocher de la paroissiale Sainte-Marie du Boulou subit des transformations, à la demande des consuls de la ville, en 1606. Dès lors, ledit clocher devra être « fait avec les meilleures pierres en appareillage de Montpellier, sa toiture sera faite de tuile rouge, et il y aura six fenêtres de forme plein-cintre »³⁴¹.

³³⁸ Autrement dit le droit de jouir à vie des revenus de certains biens d'église conférés à un ecclésiastique.

³³⁹ Pour la cathédrale Saint-Jean de Perpignan, les archives départementales conservent de précieux actes. En effet, sous la cote G.239, nous savons que dans la seconde moitié du XVI^{ème} siècle un certain Sabta, « *hobrer* » de son état, vient de terminer la réparation des toits de l'église, des cloîtres et de la sacristie. Avec la cote G.358, nous apprenons qu'à la suite d'un marché passé avec deux maçons de Perpignan en 1720, des travaux ont été exécutés dans le cloître et dans le cimetière. A propos des contrats artistiques voir la thèse de Stéphanie Doppler « La peinture de la renaissance dans les comtés nord-catalans (1480-1540) soutenue le 12 septembre 2013 à l'université Via Domitia de Perpignan.

³⁴⁰ ADPO : G.676 et G. 725, voir notice n°13 du volume 2 de la présente étude, p.137-148.

³⁴¹ ADPO : G.73, voir notice n°16 du volume 2 de la présente étude, p.180-187.

D'autres sources nous renseignent quant à elles sur l'agrandissement de trois églises du Roussillon. D'abord celle de Corneilla-la-Rivière où, le 2 janvier 1667, le *battle*³⁴² de la ville décide d'un agrandissement dans le but d'édifier une chapelle du rosaire³⁴³. Un agrandissement également jugé nécessaire à Saint-Cyr de Pia, où l'église sera, d'après le devis de 1449, agrandie de deux travées³⁴⁴.

Pour finir, les dernières sources nous apportent un éclairage sur la fin de vie de Saint-Etienne-de-Nidolères sur le territoire du Boulou³⁴⁵. De la sorte, nous savons avec certitude que ladite église est ruinée dès le début du XVIII^{ème} siècle, puisqu'il est rappelé que la chapelle, autrefois paroissiale, se trouve alors en « mauvais état, sans ornement, le curé ne s'y rend qu'à Noël et en août et les habitants du lieu suivent l'office divin au Boulou »³⁴⁶.

Ces rares informations dispensées par la série G des archives départementales des Pyrénées-Orientales apparaissent comme des rescapés d'une époque médiévale peu représentée en définitive. Leur intérêt n'a d'égal que l'importance qu'on leur donne. De frêles indices qui ne peuvent être enrichis sans le secours des périodes modernes.

◆ XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, le règne des conseils

Aussi éloignés que semblent être les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles de l'époque médiévale, ces siècles nous offrent pourtant des indices inestimables sur l'architecture, sinon primitive, du moins la plus ancienne des édifices que nous avons envisagés. En ce sens, le moderne vient au secours des lacunes médiévales.

Héritières de la majorité des paroissiales après la Révolution, les communes eurent de surcroît la charge de leur entretien. Les conseils municipaux, pour l'essentiel, mais également les conseils de Fabriques³⁴⁷ laissèrent une litanie de documents à ce propos. Nous pouvons dès lors prendre connaissance des aménagements subis par les églises de chaque village, depuis les réfections courantes, vitraux ou dallage de la nef à refaire, jusqu'à

³⁴² Un *battle* est un terme catalan qui désigne le représentant du seigneur, ou du comte. Il est notamment en charge du contrôle et de la perception de certains impôts comme le *cens*. Il est également souvent élevé au rang d'administrateur judiciaire. ALMIRALL i BOLIBAR, J.-L., *Vocabulario d'història de Catalunya, del segle IX al XVIII*.

³⁴³ ADPO : G.774, voir notice n°34 du volume 2 de la présente étude, p.392-397.

³⁴⁴ ADPO : G.838, voir notice n°64 du volume 2 de la présente étude, p.648-649.

³⁴⁵ Actuellement l'église est sur la commune de Tresserre, limitrophe de celle du Boulou.

³⁴⁶ ADPO : G.735, voir notice n°98 du volume 2 de la présente étude, p.970-980.

³⁴⁷ Autrement dit, un établissement public qui gère le culte.

l'agrandissement du bâtiment lui-même. Il est vrai que l'expansion démographique sans précédent du XIX^{ème} siècle obligea de nombreuses communes à agrandir leur lieu de culte pour l'heure devenu trop exigü, ou trop vétuste. Ainsi, à l'aube du XX^{ème} siècle, le Roussillon connut la dernière grande campagne de reconstruction de ses églises. Le visage des édifices les plus anciens fut, dans une majorité des cas, profondément remanié, ne laissant plus rien paraître de leur structure d'origine.

Le dépouillement des séries EDT (archives communales déposées), OP (administration communale), 4V (immeubles et bâtiments diocésains et paroissiaux) et 1QP (biens nationaux entre 1789-1830) fut très fructueux. Une kyrielle de devis pour des travaux à entreprendre dans les églises révèle les préoccupations d'une époque en termes d'embellissement : des descriptions détaillées parfois accompagnées de planches de plans légendés qui illustrent les parties des églises à modifier, ou à agrandir.

De la sorte, nous sommes très bien renseignés sur les aménagements modernes des paroissiales de Baixas³⁴⁸ et Canohès³⁴⁹. La première est, de nos jours, une grande église de quarante-quatre mètres de long orientée vers l'ouest, pour treize mètres de large. Cinq travées voûtées d'ogives viennent ponctuer la nef de près de vingt mètres de haut et délimiter les huit chapelles latérales. Une église gothique catalane en somme, bien loin des canons de construction des églises préromanes et romanes. Pourtant, la première mention de Sainte-Marie de Baixas remonte au X^{ème} siècle³⁵⁰, mais alors, qu'est devenue l'église primitive ?

Les sources modernes nous donnent des éléments de réponses. Pour autant, nous savons que l'église fut très certainement agrandie et développée vers l'occident à la fin du XIV^{ème} ou début du XV^{ème} siècle, preuve en est (au-delà de son architecture) les deux marchés passés en 1447 pour la surélévation du clocher-tour et, en 1460³⁵¹, pour la création du retable du maître-autel. Par la suite, entre 1671 et 1673³⁵², la construction d'un nouveau retable est confiée à un certain Louis Généres, c'est d'ailleurs celui-là même qui est aujourd'hui visible dans le chœur. Un nouveau retable pour un nouvel espace agrandi, possiblement.

Toujours à Baixas, un document de 1886³⁵³ fait écho des réflexions d'une commission nommée par le préfet pour statuer sur la construction de trois nouvelles chapelles sur le mur

³⁴⁸ Cf. notice n°13 du volume 2 de la présente étude, p.137-148.

³⁴⁹ Cf. notice n° 25 du volume 2 de la présente étude, p.278-288.

³⁵⁰ Citée pour la première fois en 925 sous le vocable de Saint-Etienne, lors de la vente de la ville de Baixas à Guadal, évêque d'Elne C'est à partir du XIV^{ème} siècle qu'elle adopte le vocable de la vierge. Cazes, A., *Roussillon Sacré*, p.22.

³⁵¹ Ces deux marchés sont conservés aux ADPO sous la cote G.725.

³⁵² ADPO : G.725.

³⁵³ ADPO : 2OP263.

nord de la nef. Nous apprenons ainsi qu'il existe déjà quatre chapelles au sud du vaisseau principal, et qu'il serait harmonieux de faire de même au nord où « il existe une seule chapelle, et sur la partie restante soit sur une longueur de 15,50m les voûtes de la nef reposent sur un vieux mur de 9,20m de haut d'une première église démolie. Ce mur est percé de deux ouvertures à plein-cintre de petite dimension qui forme les chapelles du Christ et du Saint-Sépulcre»³⁵⁴. C'est précisément dans cet espace restant que le conseil de Fabrique souhaite ménager la triplette de chapelles.

Un plan au sol et une coupe³⁵⁵ dudit projet sont joints et l'on y devine effectivement l'emprise d'une église aux dimensions beaucoup plus restreintes, n'excédant pas une vingtaine de mètres de long et dont le chevet est amputé par l'entrée actuelle. Le dessin de coupe sur le mur nord montre même les traces d'arrachement de la voûte de cette ancienne église, de telle sorte que son mur gouttereau septentrional servit de base à l'érection du mur nord de la nouvelle nef. Ces éléments furent vérifiés *in situ* et il s'avère qu'il reste des indices de cette ancienne église : les arcatures aveugles du chevet orienté, les parements en pierre de taille de moyen appareil, et une petite partie de l'arc-triomphe de section plein-cintre, mais plus rien du mur gouttereau nord qui fut percé au XVIII^{ème} par les trois chapelles. C'est là que nous mesurons tout l'apport des archives modernes qui conforte et enrichit les minces traces conservées en élévation. Nous pouvons ainsi envisager la physionomie de l'église du XII^{ème} siècle³⁵⁶ qui s'élevait à l'emplacement même de l'église actuelle.

Dans le même sillage, d'autres documents acquiescent des transformations de Saint-Cyr de Canohès. L'église romane est cette fois-ci bien identifiable, même si deux bas-côtés, quelque peu grossiers, viennent l'étouffer. Les archives, dans ce cas, nous permettent essentiellement de dater l'adjonction des bas-côtés à la fin du XIX^{ème} siècle³⁵⁷ car l'édifice était devenu trop petit pour accueillir tous les fidèles. Toutefois, les plans et coupes joints nous révèlent quelques détails à jamais disparus : l'église était couverte en berceau plein-cintre sur doubleaux, divisant la nef en quatre travées, la porte méridionale se trouvait plus sur le milieu du mur sud et, enfin, il semblerait qu'un clocher-tour ait pris place au midi. Des indices rares qui facilitent les comparaisons empiriques avec les autres églises du Roussillon.

³⁵⁴ *Ibidem*.

³⁵⁵ ADPO : 20P263, documents datés de 1894. Voir la reproduction dans la notice n°13 du volume 2 de la présente étude, p.143-144.

³⁵⁶ Le traitement des arcatures aveugles du chevet, associé à la régularité du parement encore visible, nous incite à replacer cette église primitive dans un contexte roman classique, certainement du XII^{ème} siècle. Il est à envisager que le plan de cette église romane reprenne celui de l'édifice préroman mentionné au X^{ème} siècle.

³⁵⁷ ADPO : 20P705 et 4V15, documents datés de 1877. Voir la reproduction dans la notice n°25 dans du volume 2 de la présente étude, p.283-284.

Enfin, il nous faut remarquer le précieux soutien de ces sources modernes dans le cadre d'édifices disparus. Cela est le cas sur le territoire de Perpignan, avec les églises de Sainte-Marie de Mailloles, Saint-Christophe du Vernet, Saint-Assiscle et Sainte-Victoire et Saint-Génis de Tanyères³⁵⁸. Quatre églises dont les premières mentions connues remontent aux IX^{ème} et X^{ème} siècles et qui ont aujourd'hui déserté le paysage roussillonnais. Pour trois d'entre elles, les documents que nous avons isolés dans les archives des biens nationaux³⁵⁹ sont, à notre connaissance, les seules mentions qu'il existe d'elles aux Archives départementales des Pyrénées-Orientales³⁶⁰. Il s'agit d'inventaires des objets liturgiques dressés avant leur évacuation au dépôt général. Ces recensements font suite à la nationalisation des biens du clergé décidé en 1790 et nous permettent de connaître le statut de ces églises au XVIII^{ème} siècle. De cette façon, nous apprenons que Saint-Christophe du Vernet et Sainte-Marie de Maillol sont paroissiales, tandis que Saint-Assiscle et Sainte-Victoire est un ermitage. L'abondance des objets de cultes témoigne de l'activité liturgique encore ancrée de ses églises au sein d'une communauté de fidèles. D'ailleurs, à la fin de l'inventaire, le prêtre demande à pouvoir conserver les objets indispensables à l'eucharistie.

A la suite de cet épisode, nous supposons que lesdites églises furent vendues à des particuliers, à l'instar de Saint-Christophe du Vernet, mais nous ne pouvons dresser la chronologie de leur disparition.

Les sources modernes, nous venons de le voir, satisfont en partie au vide laissé par les sources médiévales. Elles sont donc indispensables pour les informations architecturales qu'elles offrent. De la même manière, les sources du XX^{ème} siècle s'avèrent être d'un grand secours dans un domaine qui commence tout juste à s'épanouir : la conservation et la restauration des édifices. Les réparations modernes ont souvent été à l'origine de redécouvertes qu'il est intéressant d'étudier.

◆ Le XX^{ème} siècle et la sainte architecture des Beaux-arts

Les sources exploitables pour le XX^{ème} siècle sont moins nombreuses que pour le siècle précédent et tournent toutes autour de la notion de patrimoine. Nous l'avons déjà vu, avec le siècle des Lumières, l'idée d'une conservation et d'une restauration des édifices

³⁵⁸ Les vestiges de l'église de Saint-Christophe sont encore conservés au Haut-Vernet au lieu dit de la Patte d'Oie.

³⁵⁹ ADPO : série 1QP : Biens nationaux (1789-1830).

³⁶⁰ ADPO : sous la cote 1QP499 des.

médiévaux s'éveille et se développe au point que l'État, par le truchement des Beaux-arts, s'investit dorénavant dans la valorisation du bâti ecclésial.

Les séries visitées furent la série T (enseignement, affaires culturelles et sport) et surtout la sous-série 4T (fonds de la préfecture concernant les Beaux-arts et les Monuments historiques). Nous nous sommes également penchés sur la sous-série 53J (inventaire et pré-inventaire des monuments et richesses artistiques de la France). De nature très hétéroclite, les documents retenus au cœur de ces séries témoignent tout autant des premières restaurations, parfois radicales du XX^{ème} siècle, que de l'état des édifices autour des années soixante, soixante-dix et quatre-vingt.

Dans la lignée des restaurations « puristes » menées au début du siècle, un exemple est à souligner : celui de Sainte-Marie de Coustouges³⁶¹. En effet, en juillet 1907³⁶², une autorisation de travaux pour le compte de l'État, émanant de la préfecture, joint un devis approuvé qui définit précisément la nature des tâches envisagées pour la restauration de ladite église. On y apprend, dès lors, qu'il est prévu la démolition des murs modernes élevés au-dessus des corniches, impliquant *de facto* la reprise de ces mêmes corniches, le rejointoiement des façades et, enfin, la réfection complète des toitures.

Il paraît évident que l'expression « mur moderne » désigne les créneaux qui couraient le long du toit au-dessus de la corniche, dont on ne connaît aujourd'hui l'existence, uniquement par de vieilles cartes postales ou des gravures. Ces créneaux ont pu être mis en place dans le courant du XIV^{ème} siècle lors de la fortification de certaines églises roussillonnaises³⁶³. Sous prétexte qu'ils étaient donc de « seconde main », ils furent détruits dans l'optique de rendre à cette église son visage le plus pur, c'est-à-dire le plus roman possible. Leur disparition passe sous silence une étape de la chronologie constructive de cette petite église du Haut-Vallespir. C'est également en 1907 que la réfection des toitures eut lieu, on enleva les tuiles qui recouvraient l'ancien toit de schiste pour mettre en place une toiture en ardoise d'Evol³⁶⁴. Cette attitude tout aussi radicale répond également au choix stylistique du début du XX^{ème}

³⁶¹ Elle est le premier monument religieux de la région à bénéficier d'une protection, dès 1840.

³⁶² ADPO : 4T43, document daté du 25 juillet 1907.

³⁶³ Pierre Ponsich, dans son article des *cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa* « Les clochers d'églises, tours... », p. 106, insiste sur l'aspect militaire que peut revêtir le clocher et souligne que, pour celui de Coustouges, le roi de Majorque Jacques II y avait même nommé, en 1337, un châtelain, ou commandant militaire (cote ADPO n°B95). La fortification des clocher-tours s'accompagna également de la fortification des églises elles-mêmes, par l'adjonction de créneaux comme aux paroissiales de Coustouges et de Sainte-Colombe, ou l'adjonction d'élément défensif ponctuel, tel que la bretèche de Saint-André de Montboló. Notons enfin que, le village de Coustouges se situe à la limite des territoires espagnols, au niveau d'un col, un lieu stratégique donc, que les Romains avaient déjà investi d'une garnison, et en l'absence de château, c'est l'église et son clocher qui veille sur le village.

³⁶⁴ Commune du Territoire voisin du Conflent, à l'ouest du département des Pyrénées-Orientales.

siècle, sans recherche de réalité historique. Il est à déplorer que les vestiges romans du toit de lauze n'aient pas été appréciés à leur juste valeur.

Malgré les erreurs de jeunesse d'une pensée patrimoniale en pleine construction, c'est au début du XX^{ème} siècle que l'administration des Beaux-arts accentua la mise en place des protections au titre des Monuments historiques pour les églises roussillonnaises. Leur choix résulte du caractère architectural et historique singulier d'un édifice par rapport à un autre. C'est ainsi que l'église de Saint-Julien de Villeneuve-de-la-Raho fut rachetée par la mairie, à la demande du Préfet, pour pouvoir la classer au titre des Monuments historiques. Sans cette intervention, l'église, privée depuis le XVIII^{ème} siècle, aurait été transformée en maison d'habitation³⁶⁵.

De la même manière, une instance de classement sur l'église de Sainte-Colombe des Cabanes, sur la commune de Saint-Génis-des-Fontaines, empêcha son dépouillement par une de ses propriétaires. Un épisode qui fit grand bruit dans la région au printemps 1930, alors que Mlle Pages aurait déposé des colonnes de marbre sculptées chez un antiquaire du quai Vauban à Perpignan ; le préfet en ordonna le retour dans l'église³⁶⁶ grâce à la mesure de conservation mise en place.

Néanmoins, le pouvoir des Monuments historiques et de ses protections est encore vacillant. En témoigne l'histoire à rebondissement de l'inscription de l'ancienne église paroissiale de Saint-Quentin d'Amélie-les-Bains. Entre 1910 et 1929, on retrouve dans la série T³⁶⁷ une correspondance dense opposant successivement la commission de l'instruction publique, les Beaux-arts, le Préfet, le conseil municipal et les propriétaires de l'église à propos de son inscription au titre des Monuments historiques.

Tout commence réellement le 2 août 1885, date de la vente de ladite église par la municipalité³⁶⁸, faite à une certaine Élène Delmas, née Pujade. Dès lors, l'église sortit du patrimoine communal et ne remplit plus ses fonctions paroissiales. Quarante années plus tard, du fait de l'intérêt marqué par certains historiens, notamment Louis de Bonnefoy lors du congrès archéologique de 1869³⁶⁹, l'église est inscrite, en avril 1927³⁷⁰, sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Seulement deux mois plus tard, le conseil municipal manifestait sa désapprobation, soutenant que cette protection empêchait

³⁶⁵ ADPO : 4T59, documents du 11 et 14 décembre 1910.

³⁶⁶ ADPO : 4T57, document du 26 juin 1930.

³⁶⁷ ADPO : 4T32.

³⁶⁸ ADPO : 2OP42, voir notice n°5 du volume 2 de la présente étude, p.52-63.

³⁶⁹ Tenu en la ville de Perpignan en 1869. *Congrès archéologique de France*, XXXV^{ème} session, Paris, 1869, p.218.

Nous apprenons que des fouilles y ont été conduites par un certain Pélégot.

³⁷⁰ ADPO : 4T32.

l'agrandissement de l'établissement thermal. En février 1929³⁷¹, le préfet en personne demande la désinscription de ladite église auprès du ministère. Cette requête trouva un accueil positif, puisqu'à la fin de l'année l'édifice était rayé de l'inventaire, la commission des Monuments historiques ayant jugé que l'ancienne église ne présentait pas un intérêt suffisant pour empêcher l'agrandissement des thermes. En 1932, l'église est finalement rasée.

Fâcheux dénouement lorsque l'on sait qu'il s'agissait d'une des premières *cellae* de l'abbaye d'Arles-sur-Tech, un édifice préroman, paroissiale de son village et en lien direct avec une structure antique. Une église unique faisant le lien entre plusieurs siècles et que nous ne pouvons étudier qu'à travers de rares dessins et photographies³⁷².

Malgré l'élargissement des recherches archivistiques aux périodes modernes, l'histoire de nombreuses églises reste définitivement muette³⁷³ et elles n'ont à nous offrir que leurs murs pour essayer de retracer leur passé.

Depuis les toutes premières réflexions sur l'art préroman et roman, jusqu'à la théorisation affirmée de leurs architectures, rien n'aurait pu se faire sans de solides connaissances sur l'histoire de cette région méridionale. En distillant leurs ressources, les archives contribuèrent à une meilleure compréhension des différentes phases qui jalonnent l'histoire du Roussillon. De la même manière, nous avons dû nous plonger dans le dépouillement des archives. Ce long travail de bénédictin ne fut pas toujours à la hauteur de nos attentes. En effet, l'absence de sources antérieures au VIII^{ème} siècle, la disparition de précieux manuscrits, comme le cartulaire de l'église d'Elne, nous forcèrent à embrasser des périodes postérieures, voire très postérieures au haut Moyen Âge. Pour autant, quelques surprises furent au rendez-vous, nous prouvant que le XIX^{ème} siècle peut nous offrir des clefs de lecture inattendues sur les édifices médiévaux.

³⁷¹ *Ibidem*.

³⁷² Un certain Lucien Sallez, architecte de son état fit des relevés en 1910. Par la suite, c'est Jean-Paul Fourquin et son fils qui firent quelques planches de dessin en 1917.

³⁷³ Ainsi, ce sont les chronologies de près d'une trentaine d'églises qui n'ont pu être enrichies pas les sources des ADPO.

L'historiographie tout autant que l'étude des chartes ont fait du Roussillon en période préromane une terre désertique. En ce sens, les bâtisseurs de l'Antiquité ayant rendu leur dernier souffle avec la fin d'un royaume déjà moribond à l'arrivée des Wisigoths, restaient murés dans leur silence pendant le cours passage des Musulmans et ne se réveillèrent que doucement après un long sommeil avec la renaissance carolingienne. Telle est la comptine qu'il faut lire entre les lignes des chercheurs qui se sont penchés sur l'architecture roussillonnaise du haut Moyen Âge, puisque qu'aucun bâtiment religieux ne semble pouvoir être antérieur au IX^{ème} siècle.

Troublant mimétisme avec les sources, dont on ne connaît presque rien antérieurement à l'invasion musulmane du VIII^{ème} siècle. Pourtant, la première mention du diocèse d'Elne remonte bien au VI^{ème} siècle. Comment un territoire aussi vaste aurait-il pu avoir un diocèse sans édifices religieux à légiférer ? Comment une société médiévale qui s'est construite autour du christianisme n'aurait-elle pas de lieux de culte ?

Faire commencer l'architecture préromane roussillonnaise au IX^{ème} pour les plus optimistes, voire au X^{ème} siècle pour d'autres, est certainement plus artificiel que l'on ne veut bien l'admettre, tant il est difficile de s'extraire des paradigmes initiés par de grands noms de la recherche au milieu du XX^{ème} siècle.

Le haut Moyen Âge roussillonnais est une réalité historique qu'il est utile d'investir pour appréhender cette société chrétienne, ses mœurs, ses heurts, et *a fortiori* son architecture. Saisir l'organisation ecclésiale de l'ancien diocèse d'Elne depuis sa création nous apportera des clefs qui seront à mettre en relation directe avec l'architecture des lieux de culte.

Quand hommes de Dieu et hommes de pouvoir
façonnent les pierres

Deuxième partie



Force est de constater qu'il existe, plus ou moins consciemment, une corrélation certaine entre sources et datations architecturales. Ainsi, nous venons de voir combien l'abondance des sources écrites dans la seconde moitié IX^{ème} siècle a poussé de nombreux chercheurs à considérer cette période comme celle de prédilection pour la datation des églises préromanes de l'ancien diocèse d'Elne. Une époque propice : les invasions musulmanes sont révolues et les carolingiens ont fait renaître foi et culture. Pour autant, la chrétienté du diocèse d'Elne n'a pas attendu le IX^{ème} siècle pour s'éveiller et s'épanouir. De la même manière, sa première mention textuelle, rapportée par Jean de Biclair, à la fin du VI^{ème} siècle, ne fixe en aucune manière la date de création dudit diocèse (568). Plonger au cœur de l'émergence, puis au cœur de l'organisation ecclésiastique du diocèse d'Elne, c'est avant tout replacer dans son contexte politico-religieux la mise en place des « maisons de Dieu », jusqu'à l'époque préromane. Appréhender l'Eglise et ses églises qui se sont développées au sein d'un territoire particulier – héritier d'une longue tradition antique, teinté de chrétienté wisigothique et de sainteté carolingienne – revient à comprendre la singularité d'un espace ecclésial, tout autant que la singularité de sa représentation architecturale.

L'architecture préromane n'est résolument pas une architecture « hors-sol », née spontanément au IX^{ème} siècle. Aussi, l'église est le lieu où s'exprime le rituel chrétien, les bâtiments sont de ce fait apparus avec l'émergence du christianisme. Suivre l'évolution du christianisme en Roussillon nous oblige à comprendre comment le bâtiment où s'exprime le culte a lui-même évolué, et ainsi voir si l'absence d'églises durant la période du haut Moyen Âge est une réalité ou une vue de l'esprit, muselée par le poids d'une tradition historiographique qui s'est bornée à la forme (structure bâtie) et a trop souvent oublié de la mettre en relation avec le fond (tissu politico-socio-liturgique d'une époque).

I. D' *Illibéris* à Elne

A. Diaphane chrétienté roussillonnaise ?

◆ Empreintes chrétiennes et emprises historiographiques

Pour comprendre le monument, sa structure et *a fortiori* les modes et modèles de construction, tout autant que leur évolution chronologique, il est impératif de ne pas se borner à l'église en tant que bâtiment, mais de l'appréhender dans une réalité historique bien plus large. Dès lors, l'édifice est polysémique, à la fois lieu de culte, lieu de regroupement de population et lieu de sépulture. La nouvelle foi qui naît au cœur de l'Antiquité romaine a des répercussions sur tous ces niveaux. Comprendre la germination du christianisme en Roussillon, c'est comprendre le cheminement d'une pensée religieuse en devenir – au sein d'une société romaine ancienne – pour laquelle on invente de nouvelles représentations figurées, teintées de coutumes, tout autant que d'inédits. Gageons que ce raisonnement toucha le bâti, à la fois héritier de tradition romaine et serviteur de nouveaux rituels.

Les études sur la naissance de la chrétienté roussillonnaise sont rares, la faute en incombe moins à une absence de sources, qu'à une absence de vestiges ! Leitmotiv maintes fois suriné, à l'instar de l'apathie qui toucha la reconnaissance de l'art préroman depuis le XIX^{ème} – nous l'avons déjà vu – que dire alors de la reconnaissance des temps paléochrétiens dans un territoire qui n'aurait aucune ascendance architecturale antérieurement à l'invasion arabe ! L'œuvre de référence est sans nul doute celle de Noël Duval avec *Atlas des monuments paléochrétiens de la France*³⁷⁴. Cet ouvrage, articulé autour de six imposants chapitres, entend explorer les arts, l'architecture et l'archéologie des III^{ème} - VIII^{ème} siècles dans leur rapport avec le christianisme rappelant, s'il est encore besoin, que la traditionnelle césure entre Antiquité et Moyen Âge est un leurre, un prisme pédagogique et idéologique qui cristallise cette période. Ce premier opus introduit en fait trois volumes régionaux sur *Les premiers Monuments Chrétiens de la France* qui seront publiés en 1995 et 1998³⁷⁵, dont l'un couvre les espaces du sud-est de la France et la Corse avec un chapitre dédié au Languedoc-Roussillon³⁷⁶, où les Pyrénées-Orientales sont les grandes absentes. Seule l'introduction

³⁷⁴ DUVAL, N., *Naissance des arts chrétiens, atlas des monuments paléochrétiens de la France*, Paris, 1991.

³⁷⁵ DUVAL, N., *Les premiers monuments chrétiens de la France, t.1, Sud-est et Corse*, Paris, 1995. DUVAL, N., *Les premiers monuments chrétiens de la France, t.2, Sud-ouest et centre*, Paris, 1996. DUVAL, N., *Les premiers monuments chrétiens de la France, t.3, Ouest, Nord et Est*, Paris, 1998.

³⁷⁶ DUVAL, N., *op. cit., Naissance des arts chrétiens.*, t.1, p. 17 à 57.

régionale réalisée par Guy Barraol, nous renseigne sur les premières communautés chrétiennes, en évoquant succinctement l'évêché d'Elne, et en abordant les sépultures des premiers Chrétiens, dont les tombes sous lauzes à Estagel. Une bien brève allusion qui ne reflète pas l'intégralité des vestiges connus, même si l'auteur ne prétendait pas à l'exhaustivité. Voici qu'un quart de siècle plus tard est publié sous la direction de Michèle Gaillard et Charles Bonnet *L'empreinte chrétienne en Gaule du IV^{ème} au IX^{ème} siècle*³⁷⁷, avec une démarche différente. Bien qu'embrassant la même période historique³⁷⁸, il ne s'agit pas de refaire un atlas, mais plutôt de varier les aspects d'approche sur la thématique. En d'autres termes, faire une mise au point à la faveur des importants progrès de l'archéologie médiévale, tout en conjuguant de manière raisonnée l'étude des textes et celle des traces matérielles³⁷⁹. Une conjugaison toujours non actualisée pour le Roussillon³⁸⁰. A défaut de structures bâties à éprouver, les études sur le christianisme en pays roussillonnais se contentent de parti-pris. Il n'y a pas d'églises paléochrétiennes, qu'à cela ne tienne, voyons ce que nous disent les textes. Une telle démarche est évidemment légitime, nous n'avons nous-mêmes pas pu en faire l'impasse, cependant il serait plus judicieux, comme cela est suggéré par Michèle Gaillard et Charles Bonnet, de ne pas séparer documentation archéologique et textuelle, et qui plus est de réviser certains acquis.

En 1989, lors de la publication du tome VII de la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*³⁸¹ ayant trait à la province ecclésiastique de Narbonne, trois pages seulement sont allouées au diocèse d'Elne. Mention y est faite du probable groupe épiscopal sous les traits des églises de Sainte-Eulalie, Saint-Etienne et Sainte-Marie, sans preuves archéologiques et sans références pour les deux dernières³⁸². Des spéculations déjà émises quelques années

³⁷⁷ GAILLARD, M. (dir.), *L'empreinte chrétienne en Gaule du IV^{ème} au IX^{ème} siècle*, Turnhout, 2014.

³⁷⁸ Depuis le début de la christianisation jusqu'à l'époque carolingienne.

³⁷⁹ Pour ce qui nous concerne, nous relèverons l'article de Laurent SCHNEIDER, « Les églises rurales de la Gaule (V^{ème}-VIII^{ème} siècle). Les monuments le lieu et l'habitat : des questions de topographie de l'espace », p.419-468.

³⁸⁰ Notamment pour un édifice comme Saint-Martin de Fenollar, sur la commune de Maureillas, où archéologues et historiens de l'art ne semblent pas vouloir appliquer les datations données par les sources textuelles, estimant qu'il n'est pas envisageable d'appliquer une datation si haute (tout début du IX^{ème} siècle) à un bâtiment voûté. La communauté scientifique, certes divisée par ce cas, préfère souvent se ranger docilement derrière le brouillard de J. Puig i Cadafalch avec des données non actualisées. A quand les preuves archéologiques et les datations de mortiers pour infirmer ou confirmer des propos qui rentrent dans leur troisième âge ?

³⁸¹ Dont le nom exact est *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^{ème} siècle*, tome VII, « province ecclésiastique de Narbonne », par Paul-Albert Février et Xavier Barral i Altet.

³⁸² Dont les premières mentions sont 934 pour Saint-Etienne et 900 pour Sainte-Marie, FEVRIER, P.-A., et BARRAL I ALTET, X, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^{ème} siècle*, t.7 : Province ecclésiastique de Narbonne, p.42.

auparavant par Michel Chalon³⁸³ et depuis rien d'inédit, y compris lors de la récente publication du volume sur les Pyrénées-Orientales de la *Carte archéologique de la Gaule*³⁸⁴. Bien que la chronologie de l'ouvrage soit étendue³⁸⁵, alliant articles et pré-inventaires archéologiques, seule la publication d'Aymat Catafau³⁸⁶ se risque à une synthèse concernant les rares sources et leurs enseignements pour la période du haut Moyen Âge. Il n'aborde pas, à proprement parler, la naissance du christianisme, bien qu'il y fasse référence, mais plutôt la société roussillonnaise à travers ses lieux de pouvoirs, Elne en faisant partie. Remarquons tout de même que Pierre Ponsich avait déjà, en 1999, approché la problématique de l'origine et de l'organisation des églises rurales du diocèse d'Elne³⁸⁷, en revenant sur les débuts du christianisme et sa propagation probable, se basant sur les sources et l'analyse toponymique. Notons enfin les études de Laurent Schneider, qui s'est attaché à appréhender les lieux de culte ruraux à travers leurs origines, leurs évolutions et leurs fonctions durant le haut Moyen Âge, principalement en Languedoc, au sein de l'archidiocèse de Narbonne³⁸⁸. Il nuance la thèse bien souvent tranchée d'un christianisme émanant des centres urbains vers les zones rurales³⁸⁹, en expliquant que « l'empreinte du christianisme ancien dans les campagnes est réellement multiforme, [...] un processus qui est peut-être moins celui d'un système centralisé sur la cité, que celui d'un espace polyfocal »³⁹⁰. Qu'en est-il pour le diocèse d'Elne ? Comment l'empreinte des premiers chrétiens se manifeste-t-elle dans ce territoire méridional à l'histoire politico-sociale contrastée ?

³⁸³ CHALON, M., « Le Roussillon du VI^{ème} au IX^{ème} siècle », dans BARRUOL G., (dir), *Ruscino, Château-Roussillon, Perpignan (Pyrénées-Orientales)*, p.350-357.

³⁸⁴ KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007.

³⁸⁵ D'environ -1000 à + 759, c'est-à-dire de l'âge du Bronze final III, jusqu'à la fin de la domination arabe.

³⁸⁶ CATAFAU, A., « Roussillon, Vallespir, Conflent, Cerdagne, Fenouillèdes entre Romains et Carolingiens : une très longue antiquité tardive (début du V^{ème} siècle- milieu du VIII^{ème} siècle) », p.184-192.

³⁸⁷ PONSICH, P., « Origine et de l'organisation des églises rurales du diocèse d'Elne », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°XXX, 1999, p.49-54.

³⁸⁸ SCHNEIDER, L., « De l'archéologie du monument chrétien à l'archéologie des lieux de culte. Propos d'introduction et repères historiographiques » dans *Archéologie du midi médiéval*, t.28, 2010, p.131-146. SCHNEIDER, L., « Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne. Les cadres politiques et ecclésiastiques de l'ancienne Narbonnaise I^{ère} entre Antiquité et Moyen Âge (V^{ème}-IX^{ème} siècle) » dans MAZEL, F., *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'occident médiéval (V^{ème}-XIII^{ème} siècle)*, Rennes, 2008, p.69-95. SCHNEIDER, L., « Les églises rurales de la Gaule (V^{ème}-VIII^{ème} siècles). Les monuments, le lieu et l'habitat : des questions de topographie et d'espace. », dans GAILLARD, M. (dir.), *L'empreinte chrétienne en Gaule du IV^{ème} au IX^{ème} siècle*, Turnhout, 2014, p.419-468.

³⁸⁹ Théorie déjà émise en 1991 par Noël Duval, voir DUVAL, N., *Naissance des arts chrétiens...*, p.15-16 et 44-45. Puis reprise maintes fois, notamment en 2005 par Isabelle Réal, voir REAL, I., « les évêques dans les cités du midi de la Gaule : entre tradition antique et Moyen Âge », dans NELIDOFF, P. (dir.), *Les cités épiscopales du Midi*, Albi, 2005, p.21-43, mais encore en 2009 par Jean Guyon, voir GUYON, J. « Regards sur la topographie chrétienne des cités du midi de la Gaule », dans PARIS-POULAIN, D. (dir.), *Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle*, Rennes, 2009, p.137-145.

³⁹⁰ SCHNEIDER, L., « Les églises rurales de la Gaule ... », p.420.

◆ Dans le sillage de l'Antiquité, des murmures chrétiens

Les premiers temps chrétiens roussillonnais sont assez mal connus, la faute en incombe bien évidemment à un manque cruel de vestiges paléochrétiens, doublé d'une *quasi* absence de sources. Une carence qu'il faut comprendre à la faveur de son histoire singulière, avec une Antiquité tardive s'éteignant non pas pour embrasser l'ère mérovingienne, mais pour éprouver l'invasion wisigothique.

Le nom d'*Illiberis* est employé pour la première fois³⁹¹ dans le courant du 1^{er} siècle avant J.-C. par deux auteurs antiques pratiquement contemporains : Pomponius Méla³⁹² et Pline l'ancien³⁹³. Le premier en fait référence comme étant le « *vicus Eliberris*, faible reste d'une ville autrefois grande et florissante »³⁹⁴, le second indique « l'*oppida Illiberis*, faible débris d'une cité considérable »³⁹⁵. Les termes de *vicus* ou encore d'*oppida* sont sujets à controverses dans leur traduction, tout autant que dans leur interprétation au cœur d'une longue historiographie³⁹⁶. Néanmoins, comme le suggère Michel Tarpin, il est possible de clarifier les différences des termes latins entourant la notion de ville grâce à une méthode empirique et chronologique de comparaisons de textes officiels³⁹⁷. Ainsi, lui est-il possible de définir *vicus* comme une agglomération jouissant d'un intérêt économique et stratégique certain, à associer aux termes de *villae* et de *castra*³⁹⁸. Pour *oppidum*, c'est une définition similaire avec une association possible aux fortifications, mais surtout en lien avec une connotation de grandeur³⁹⁹. Quoi qu'il en soit, *Illiberis* est donc une agglomération

³⁹¹ Toutes les mentions antiques d'Elne sont résumées par Annie Pezin, voir PEZIN, A., « Illiberis » dans FICHES, J.-L., (dir.), *Les Agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*, t.1, *Monographies d'archéologie méditerranéenne*, n°13, Lattes, 2002, p.113.

³⁹² Sans doute originaire d'Espagne, la date de sa mort est fixée aux alentours de 43 ap .J.-C., BAUDET, L. *Géographie de Pomponius Méla*, Paris, 1843.

³⁹³ Né en Italie du nord en 23 ap. J.-C. et mort en 79 ap. J.-C., LITTRÉ, É., « Notice sur Pline et son livre », dans *Histoire naturelle*, tome 1, Paris, 1829, p.III.

³⁹⁴ *Vicus ELLIBERRIS magnae quondam Urbis et magnarum opum tenue vestigium : Pomponius Méla*, Description de la terre, livre II, chap. V., transcription et traduction par BAUDET, L. *Géographie de Pomponius Méla*, Paris, 1843, <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/mela/table.htm>.

³⁹⁵ *Oppida ILLIBERIS, magnae quondam urbis tenue vestigium, Pline l'ancien, Histoire naturelle, livre III, chap. IV :* transcription et traduction par LITTRÉ, É., « Notice sur Pline et son livre », dans *Histoire naturelle*, tome 1, Paris, 1829, p.159.

³⁹⁶ Voir à ce propos LEVEAU, P., « Introduction : les incertitudes du terme villa et la question du vicus en Gaule Narbonnaise », dans *Revue archéologique de Narbonnaise*, t.35, 2002, p.5-26 et plus particulièrement les pages 8 à 10.

³⁹⁷ Dont la valeur institutionnelle est très évocatrice comme dans les textes de lois et les sénatus-consultes, p.280-287, mais aussi dans les correspondances de guerre, p.288, TARPIN, M., « Oppida ui capta, uici incensi..., les mots latins de la ville », dans *Latomus, revue d'études latines*, t.53, fascicule 2, avril juin 1999, p.279-297.

³⁹⁸ TARPIN, M., *op. cit.*, p.288.

³⁹⁹ *Ibidem*, p.291-292.

d'importance puisqu'au I^{er} siècle⁴⁰⁰, elle n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même, le souvenir d'une majestueuse cité⁴⁰¹, certainement pillée pour ses richesses⁴⁰². Pour autant, son déclin ne devait pas avoir l'importance qu'on a bien voulu laisser croire par le passé⁴⁰³ puisqu'on la retrouve mentionnée au IV^{ème} siècle sous le nom de *castro Helenae*⁴⁰⁴, puis au V^{ème} siècle *Helenam oppidum*⁴⁰⁵ et enfin *Helena* au VI^{ème} siècle⁴⁰⁶.

Comme le soulignaient déjà Paul-Albert Février, et Xavier Barral i Altet⁴⁰⁷, c'est un écrivain byzantin nommé Jean Zonaras qui, au XII^{ème} siècle, orienta artificiellement l'étymologie du toponyme Helena vers le nom de l'impératrice Héléne, mère de Constantin et grand-mère de Constant, dont les mêmes sources⁴⁰⁸ rapportent qu'il fut assassiné à Elne. En effet, J. Zonaras⁴⁰⁹ est plus loquace sur la mort de Constant, dont on apprend qu'il « se retrouva seul, ses compagnons l'ayant abandonné, et se réfugia dans un temple [...] qu'il fut traîné dehors, puis tué ». Il ajoute également qu'à la naissance de l'empereur, son père, Constantin « avait fait établir son horoscope, les astrologues avaient dit notamment qu'il serait tué dans les bras de sa grand-mère [...] sens ambigu : c'est en effet dans la petite agglomération appelée *Eléné*, du nom de l'impératrice, que Constant fut tué ». J. Abelanet⁴¹⁰, s'appuyant sur les propos de M. Chalon⁴¹¹, affirme que ledit temple mentionné par J. Zonaras, sous le terme de *naos*⁴¹² ne peut être qu'une église, et ce faisant nous serions en présence de la preuve de l'existence d'une église paléochrétienne en Roussillon, au lieu même du futur siège du diocèse. Cette

⁴⁰⁰ Lors des fouilles conduites en 1990 puis 2002 par Annie Pezin sur la place Sant Jordi, à une vingtaine de mètres du rempart médiéval, une *domus* aux dimensions remarquables (23,50m de large pour une longueur estimée à 28m, avec une surface de 750m²) fut mise au jour, bordée au sud/ouest d'une construction qui pourrait être des thermes. Cet ensemble (*domus* et thermes) semble contemporain et datable de la fin du 1^{er} siècle. KOTARBA, J., *Carte archéologique de la Gaule*, p.345-346.

⁴⁰¹ Lluís Basseda voit dans ces propos, une allusion appuyée à l'ancienne cité de Pyrène dont parlait déjà Hérodote au IV^{ème} siècle avant J.-C., BASSEDA, L., « Toponymie historique de Catalunya Nord », dans *Terra Nostra*, p.428 et p.584.

⁴⁰² ABELANET, J., « attribue au passage des Cimbres la destruction de l'antique oppidum d'Illibéris », SAGNES, J., (dir.), *Le Pays catalan (Capcir, Cerdagne, Conflent, Vallespir, et les Fenouillèdes)*, t.1, p.102.

⁴⁰³ TARPIN, M., *op. cit.*, p.13-14.

⁴⁰⁴ C'est alors Eutrope, historien romain du IV^{ème} siècle, qui mentionne la ville dans son abrégé de l'histoire romaine, livre X, chapitre IX, DUBOIS N.-A., *Eutrope, abrégé de l'histoire romaine*, Paris, 1865.

⁴⁰⁵ L'Épitomé de Caesaribus, est une œuvre anonyme, écrite au début du V^{ème} siècle, SCHLUMBERGER, J.-A., *Die Epitome de Caesaribus. Untersuchungen zur heidnischen Geschichtsschreibung des 4*, Munich, 1974.

⁴⁰⁶ Zozime, historien grec, offre une citation dans Histoire Romaine, livre 2, BUCHON, J.-A., *Ouvrages historiques de Polybe, Hérodien et Zozime*, Paris, 1836

⁴⁰⁷ FEVRIER, P.-A., et BARRAL I ALTET, X, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^{ème} siècle*, t.7 : *Province ecclésiastique de Narbonne*, p.40.

⁴⁰⁸ Précédemment citées : Eutrope, *L'épitomé*, et Zozime, *op. cit.*

⁴⁰⁹ Qui écrivit un Epitome d'histoire naturelle ayant pour sources des écrits antiques. CHALON, M., « Le Roussillon du VI^{ème} au IX^{ème} siècle », dans BARRUOL G., (dir), *Ruscino, Château-Roussillon, Perpignan (Pyrénées-Orientales)*, p.343.

⁴¹⁰ ABELANET, J., dans SAGNES, J., (dir.), *Le Pays catalan...*, p.134.

⁴¹¹ CHALON, M., « Le Roussillon du VI^{ème} ... », p.343-344.

⁴¹² « *váoç* », CHALON, M., *op. cit.*, p.343.

savoureuse hypothèse est peut-être à pondérer lorsque l'on sait que l'auteur byzantin en question était moine et que, dans un excès de zèle, il aurait très bien pu associer la notion d'asile de Constantin à celle attribuée à l'église, ainsi le premier ne pouvait, à ses yeux, ne trouver refuge que dans la seconde. Théorie ô combien séduisante puisque Elne serait dès lors le premier lieu du christianisme en Gaule Narbonnaise, moins de quarante années après l'édit de Milan et en pleine période d'évangélisation de la région par saint Paul Serge⁴¹³.

S'il est envisageable d'accorder crédit à l'hypothèse d'une église paléochrétienne à Elne, il n'en reste pas moins que cette communauté n'était pas encore ordonnancée au rang de diocèse. En effet, lors du concile d'Arles en 314, Elne n'a pas de représentant parmi les seize que compte la Gaule⁴¹⁴ – Narbonne non plus d'ailleurs. Ce qui ne manque pas d'étonner Paul-Albert Février et Xavier Barral i Altet, soulignant par la même occasion qu'il faudra attendre 417 pour connaître le nom du premier évêque de la capitale de la Narbonnaise première⁴¹⁵, qui sera par la suite archidiocèse. Pour Elne, c'est avec la chronique de Jean de Bictar, en 572⁴¹⁶, que nous avons la certitude que ladite cité avait atteint la dignité d'une chaire épiscopale. Doit-on en conclure *ipso facto* que le christianisme ne puisse s'être implanté dans cette région méridionale avant le VI^{ème} siècle ? Si l'on s'en tient au décompte rapporté dans l'ouvrage d'autorité conduit par Noël Duval sur *Les premiers Monuments Chrétiens de la France*⁴¹⁷, le Roussillon est une terre vierge, pour ne pas dire désertique. Aussi, qu'en est-il en réalité, les premiers temps chrétiens roussillonnais sont-ils si dénués de vestiges ?

⁴¹³ ABELANET, J., *op. cit.*, p.135, FEVRIER, P.-A., et BARRAL I ALTET, X, *op. cit.*, p.20-21.

⁴¹⁴ Ce concile a réuni les représentants de 44 églises réparties sur l'ensemble du territoire de Constantin : 8 pour l'Afrique, 10 pour l'Italie, 6 pour l'Espagne, 3 pour la Grande-Bretagne, 1 Dalmate et 16 pour les Gaules (Arles, Apt, Autun, Bordeaux, Cologne, Eauze, Lyon, Marseille, Mende, Nice, Orange, Reims, Rouen, Trèves, Vaison, et Vienne. GAUDEMET, J., *Conciles gaulois du IV^{ème} siècle*, Paris, 1977, p. 10-11 et 57-63.

⁴¹⁵ Hilaire est ainsi le premier évêque connu de Narbonne, FEVRIER, P.-A., et BARRAL I ALTET, X, *op. cit.*, p.20. BARRUOL, G., « Languedoc-Roussillon », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t.1, p.19.

⁴¹⁶ Jean de Bictar évêque de Gérone, voir p.102 de la présente étude.

⁴¹⁷ DUVAL, N., *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t.1, *sud-est et Corse*, Paris, 1995.

B. Origami chrétien, dans les replis des premiers convertis

◆ Chrétiennes figures

Nous venons de l'entrevoir, avec l'ouvrage dirigé par Noël Duval⁴¹⁸ en 1995, le Roussillon n'est nullement évoqué, si ce n'est très furtivement dans l'introduction régionale écrite par Guy Barruol⁴¹⁹, qui dresse chronologiquement la naissance des diocèses du Languedoc. Tant il est vrai que l'architecture paléochrétienne fait défaut en Roussillon, nous devons de nous demander si cette carence est le résultat des aléas de l'histoire⁴²⁰, avec des vestiges malmenés, ou plutôt d'une spécificité régionale qui serait due à une christianisation tardive⁴²¹ ou, enfin, à une archéologie non systématique des lieux de culte roussillonnais. Il est vrai qu'en l'absence de monuments antiques dans une cité comme Elne, l'archéologie – contrairement à Narbonne, ou Arles – n'a pas étendu son carroyage sur la ville avec la même assiduité⁴²², lui préférant des sites antiques peu urbanisés comme Ruscino⁴²³, ou Panissars⁴²⁴. Quelles sont alors les preuves archéologiques de la germination du christianisme dans le haut Moyen Âge roussillonnais avant le VI^{ème} siècle et la mention indéniable de l'épiscopat illibérien ?

Les premiers témoignages sans ambiguïté chronologique nous sont fournis par des fragments de céramiques dont l'immense majorité est issue de la découverte de l'épave d'un navire de transport, échoué dans le port de Port-Vendres⁴²⁵, durant le dernier quart du IV^{ème} siècle⁴²⁶. Dans sa cargaison, de la céramique : sigillée claire et grise à décor estampé de

⁴¹⁸ DUVAL, N., *Les premiers monuments chrétiens de la France, t.1, sud-est et Corse*, Paris, 1995.

⁴¹⁹ *Ibidem*, p.17-25.

⁴²⁰ Une litanie d'auteurs depuis le XIX^{ème} siècle a souvent rappelé que l'épisode de l'invasion arabe du VIII^{ème} siècle expliquait à lui seul la destruction des lieux saints paléochrétiens et préromans de la région.

⁴²¹ Ainsi, Guy Barruol souligne la conversion précoce de l'élite narbonnaise, tout autant que celle beaucoup plus tardive et lente des campagnes, BARRUOL, G., « Languedoc-Roussillon », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t.1, p.21-22.

⁴²² Même si des fouilles ont été conduites par Roger Grau et Georges Claustres dans les années 1950 et plus récemment par Annie Pezin en 2002, puis par Olivier Passarius en 2014, la densité du tissu urbain est un frein évident à l'exploration du sous-sol.

⁴²³ C'est le site antique de Ruscino qui a cristallisé les regards et les recherches, avec notamment la découverte de son forum dès le début du XX^{ème} siècle. BARRUOL G., « *historiographie du site de Ruscino* », dans *Ruscino*, p.17-20.

⁴²⁴ Le site du trophée de Pompée (col de Panissars sur la commune du Perthus) fut notamment fouillé par Georges Castellvi depuis les années 1980.

⁴²⁵ En 1986, l'épave d'un navire romain (près de 14m de long pour 7,50m de large) et un tessonnier du genre dépotoir furent découverts au lieu-dit de l'Anse Gerbal et fouillés par Yves Chevalier. CHEVALIER, Y., « Céramique chrétienne antique du port de Collioure », dans *Etudes roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich*, p.133-136.

⁴²⁶ D'après les monnaies retrouvées dans l'épave, toutes du IV^{ème} siècle, les plus récentes situent la date du naufrage entre 383 et 392. SAGNES, J., (dir.), *Pays Catalan*, p.136, et KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule...*, p.626-627.

motifs chrétiens : chrisme, croix gemmée entourée de trois agneaux⁴²⁷, croix et colombes⁴²⁸, image du bon pasteur, *majestas domini*⁴²⁹, etc... A cinquante kilomètres de la côte, un fragment de lampe à huile décorée d'un chrisme fut également exhumé lors de fouilles conduites sur le site de *Les Cluses*, le long des courtines du *Castell dels Moros*⁴³⁰. Enfin, à mi-chemin entre les deux localités précédentes, sur la commune de Céret, non loin de l'église de Saint-Georges, au lieu-dit *Les Tombeaux*, des céramiques paléochrétiennes estampées furent mises au jour, en 1963, par Georges Claustres⁴³¹. Aussi minces que soient ces témoignages, ils attestent de la présence et de l'importance des premières communautés chrétiennes roussillonnaises, et ce dès la fin du IV^{ème} siècle, puisqu'elles avaient besoin de poterie à l'effigie de leur foi⁴³².

La piste des premiers chrétiens se confirme également à la faveur de deux sarcophages du V^{ème} siècle. Le premier, plus connu sous le nom de Sainte-Tombe, est un sarcophage en marbre blanc, conservé dans son intégralité⁴³³, dont la face antérieure est ornée d'un chrisme simple⁴³⁴, qualifié de motif « assez rare » par Pierre Ponsich⁴³⁵. Du second, il ne reste qu'un fragment en remploi dans le mur nord de l'église d'Elne, donnant sur la galerie sud du cloître. Décoré d'un chrisme classique, formé du Chi et du Rhô à l'intérieur d'une triple couronne de laurier, il est daté du V^{ème} siècle⁴³⁶. Trois autres sarcophages dits de l'école d'Aquitaine, avec des décors similaires⁴³⁷, sont conservés dans la galerie est du cloître d'Elne, mais leur typologie en font des productions postérieures de près d'un siècle. Ces découvertes ont très tôt fait germer des discussions autour de l'existence de nécropoles paléochrétiennes, partant du

⁴²⁷ Symbole de la Transfiguration du christ entouré de trois apôtres témoins : Pierre, Jacques et Jean, PONSICH, P., « Les plus anciennes sculptures médiévales du Roussillon », p.294-295.

⁴²⁸ Personnification identique, PONSICH, P., *op. cit.*, p.294-295.

⁴²⁹ Christ auréolé, bénissant de la main droite. Pierre Ponsich nous fait remarquer que ce christ est de type imberbe, aux cheveux courts et bouclés, typique des représentations christique des paléochrétiens, avant que le type barbu n'apparaisse à partir du IV^{ème} siècle, PONSICH, P., *op. cit.*, p.295.

⁴³⁰ Fouilles conduites par Roger Grau entre 1963 et 1968 au Castell dels Moros, ancien fort romain des IV^{ème} - V^{ème} siècles, dominant la voie Domitia, non loin du Perthus et de la frontière avec l'Espagne. KOTARBA, J. (dir.), *Carte archéologique de la Gaule...*, p.324. Ledit fragment de lampe fut découvert en 1966, le long de la Courtine sud, et aujourd'hui conservé au dépôt archéologique de Perpignan.

⁴³¹ KOTARBA, J. (dir.), *op. cit.*, p.296-297.

⁴³² Il est tout autant intéressant de remarquer que ces trois lieux de découverte s'égrènent le long de la voie Domitia ou de la voie maritime, deux des principaux axes de communication du Roussillon. Voir à ce propos : COMPS, J.-P., « Routes et chemins », dans KOTARBA, J. (dir.), *Carte archéologique de la Gaule*, p.116-123.

⁴³³ Dont la cuve trapézoïdale est coiffée d'un couvercle à quatre pans en bâtière.

⁴³⁴ Seulement composé du I et du X du Iota et du Chi, initiale de *Iesus Christos*, l'ensemble cerclé d'une couronne de perles oblongues.

⁴³⁵ PONSICH, P., *op. cit.*, p.295. KOTARBA, J. (dir.), *op. cit.*, p.236.

⁴³⁶ PONSICH, P., *op. cit.*, p.296. KOTARBA, J. (dir.), *op. cit.*, p.353.

⁴³⁷ Tous réalisés en marbre blanc pyrénéen, ces trois sarcophages ont des décors comparables, faits de vignes ou d'acanthes, cloisonnés dans des cadres ou des arcades. Ce type de décor étant typique du midi de la France et du VI^{ème} siècle. KOTARBA, J. (dir.), *op. cit.*, p.355.

postulat que si ces sarcophages existaient, c'est qu'ils provenaient des lieux d'inhumations des premiers chrétiens. Spéculations sur le papier pour ce qui est du sarcophage de la Sainte-Tombe, mais qui pourraient avoir une résonnance tangible concernant Elne.

Force est de constater que, pour Pierre Ponsich⁴³⁸, le tombeau sis sur le parvis de l'abbatiale d'Arles serait une relique, pour ne pas dire un reliquat, du lieu premier de l'établissement de ladite abbaye aux bains d'Arles⁴³⁹, non loin des thermes. Son jugement se fonde, outre la lettre de l'abbé Hilpéric de 869⁴⁴⁰, sur un raccourci plaisant, celui consistant à reconnaître l'existence d'un lieu romain, sur lequel fut bâti le monastère dans le courant du VIII^{ème} siècle, certainement en lieu et place d'une première communauté chrétienne. Aussi, il appartient à l'abbé Hilpéric de rappeler que « là reposaient les corps saints de Quentin, Hilaire et Tiburce »⁴⁴¹. Pour Pierre Ponsich, il est évident que la Sainte-Tombe provient de cette nécropole. Dans les faits, rien ne nous permet de l'affirmer, puisque qu'aucune fouille ne fut entreprise aux thermes d'Amélie-les-Bains, puisque toujours en activité. En revanche, pour Elne, la découverte en 1963 par Roger Grau⁴⁴² de nombreuses sépultures⁴⁴³ dans la ville basse, à 200m à l'est de la cathédrale⁴⁴⁴, indiquerait « la présence d'une nécropole importante, sans doute de plus de 2000m², dont la datation couvre au moins la fin du Bas Empire et le début haut Moyen Âge »⁴⁴⁵. Plus récemment, des fouilles préventives menées par Annie Pezin ont permis de mettre au jour des sépultures au droit de la mairie. Ces dernières sont à mettre en relation avec la découverte dans les années 1970 d'autres sépultures le long du boulevard Voltaire (*c.f. Annexe 2, n°32*). L'ensemble ferait partie d'une même nécropole qui daterait des IV^{ème} – V^{ème} siècles, selon l'archéologue⁴⁴⁶. Il serait même envisageable que cette dernière soit en réalité dans la continuité de celle découverte par R. Grau, 134m plus au sud. Il apparaît ainsi qu'Elne, siège du diocèse, posséderait elle aussi sa nécropole paléochrétienne⁴⁴⁷, dont les zones fouillées sont à recontextualiser en pleine période wisigothique. Une particularité que la

⁴³⁸ PONSICH, P., « les origines de l'abbaye d'Arles-sur-Tech », dans *Etudes Roussillonnaises*, n°IV, p.69-99.

⁴³⁹ Actuelle Amélie-les-Bains.

⁴⁴⁰ La lettre de l'abbé Hilpéric, adressée au Roi Charles le Chauve, remontant selon toute vraisemblance aux années 868-869 relate, outre l'attaque et la ruine de l'abbaye par les Normands, l'histoire de sa fondation. Ladite lettre est transcrite et traduite par Pierre Ponsich dans son article : « les origines de l'abbaye d'Arles-sur-Tech », dans *Etudes Roussillonnaises*, n°IV, p.76 et p.77.

⁴⁴¹ Ainsi que douze autres saints. PONSICH, P., *op. cit.*, p.77.

⁴⁴² KOTARBA, J, (dir.), *op. cit.*, p.351.

⁴⁴³ Dont certaines étaient des sarcophages en marbre ou en calcaire coquillier, *Ibidem*.

⁴⁴⁴ Rue Dagobert et rue Mazagan et dans la partie est de la place Saint-Jacques, pour localisation voir KOTARBA, J, (dir.), *op. cit.*, p.328 et p.351.

⁴⁴⁵ *Ibidem*, p.352.

⁴⁴⁶ KOTARBA, J, (dir.), *op. cit.*, p. 352.

⁴⁴⁷ PEZIN, A., « Illibéris » dans FICHES, J.-L., (dir.), *Les Agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*, t.1, *Monographies d'archéologie méditerranéenne*, n°13, Lattes, 2002, p.117.

ville épiscopale partagerait ainsi avec Estagel⁴⁴⁸ et Tautavel⁴⁴⁹, où des tombes coffres orientées, constituées de dalles de schiste pour la première et de dalles de calcaire pour la seconde, furent découvertes. Face à la rareté du mobilier archéologique recueilli, dans les deux cas, la découverte de plaques de ceintures en bronze wisigothiques⁴⁵⁰ remontant au V^{ème} et VI^{ème} siècles dans la première localité, et au VII^{ème} siècle pour la seconde, eut un grand retentissement. Il est évident que le qualificatif de wisigothique eut plus de succès pour caractériser ces nécropoles, que celui de paléochrétien, alimentant les spéculations, tant l'absence de vestiges barbares se fait ressentir. Pour autant, il faut bien garder à l'esprit qu'il s'agit également des tous premiers chrétiens roussillonnais. Il faut donc superposer les deux termes pour se faire une idée plus juste de la genèse paléochrétienne du diocèse d'Elne. Si au regard des rares vestiges archéologiques la présence des premiers chrétiens ne peut être contestée, qu'en est-il des bâtiments recueillant les fidèles et ritualisant ce monothéisme naissant ?

◆ Des églises paléo-wisigo-chrétiennes

L'idée largement répandue de désert architectural antérieurement à l'époque carolingienne se sustente d'une obsession latente relevant de l'épisode des invasions arabes. Il apparaîtrait alors que ces musulmans, assoiffés de pouvoir, aient pu, de manière radicale et méthodique, anéantir jusqu'à la moindre église paléochrétienne érigée sous la période wisigothique, réduisant au silence tout un pan de l'histoire roussillonnaise. Ce postulat, hérité du siècle des Lumières, est un frein réel à l'interprétation des données archéologiques, tant par les historiens de l'art que par les archéologues actuels. Lors de la réalisation de notre corpus, nous avons été amenés à disséquer les archives du Service Régional Archéologique conservées à l'U.D.A.P. de Perpignan⁴⁵¹, nous avons aussi écumé tous les bilans scientifiques⁴⁵² depuis 1991 et, contre toute attente, il existe bel et bien des vestiges d'une

⁴⁴⁸ Au lieu-dit *Las Tombas*, au sud-ouest de la ville.

⁴⁴⁹ Au lieu-dit *Los Pujols*, au Nord-ouest de la ville. ALESSANDRI, P., « la nécropole de Los ... », p.177-178.

⁴⁵⁰ Pour le site d'Estagel, le mobilier archéologique est plus conséquent : aux plaques de ceintures en bronzes et incrustées de tessons de verre, succèdent bijoux (fibules, boucles, colliers, etc...), mais aussi des vases en verre. En revanche, pour le site de Tautavel les plaques gravées constituent le seul mobilier retrouvé *in-situ*. KOTARBA, J., *op cit.*, p.379-380 et 591.

⁴⁵¹ Unité Départementale de l'Architecture et du Patrimoine, anciennement le STAP (Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine).

⁴⁵² Publiés annuellement par la D.R.A.C. du Languedoc-Roussillon depuis 1991 et faisant état des opérations archéologiques par département et par localité.

architecture paléochrétienne, mais le terme n'y est jamais associé, au mieux est-il supplanté par le qualificatif de wisigothique, au pire une simple datation, sans analyse, est attribuée.

L'un des exemples les plus significatifs est sans aucun doute l'église de Saint-Saturnin, sise dans le cimetière de Pézilla-la-Rivière. Edifice roman, composé primitivement d'une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée, il fut modifié par l'adjonction de deux chapelles latérales avant d'être agrandi vers l'occident⁴⁵³. On en retrouve la première mention en 876⁴⁵⁴, puis en 898 et 899, lors de sa donation à l'abbaye de Sainte-Marie de l'Orbieu, dite de La Grasse dans l'Aude⁴⁵⁵. A l'occasion de campagnes de restauration, l'abside fut fouillée en 1988, puis en 1990 un second sondage fut réalisé, dans sa continuité et vers le centre du transept⁴⁵⁶. Lors de la première campagne, quatre tombes en coffre orientées furent mises au jour⁴⁵⁷ sans mobilier archéologique. Pour autant, André Constant proposa, au vu de leur physionomie, une datation qui s'étend entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge⁴⁵⁸. Il fut également découvert, en 1990, des structures bâties⁴⁵⁹, qui correspondraient à deux édifices culturels antérieurs. Le premier dessinait l'amorce d'une abside semi-circulaire certainement du XI^{ème} siècle. Le second, droit, serait le vestige d'un chevet pour lequel une datation située entre les VI^{ème} et X^{ème} siècles est retenue⁴⁶⁰. Le premier est parementé en galets posés de manière régulière en *opus spicatum*, liés à la terre, pour sa base, puis à la chaux pour sa partie supérieure. Le second mur (droit) est parementé de façon similaire⁴⁶¹. A notre connaissance, aucune analyse de mortier ne fut pratiquée pour confirmer ou infirmer, ou tout du moins affiner⁴⁶² les datations proposées. Par contre, du mobilier typique des IV^{ème} et V^{ème} siècles fut identifié, pour les niveaux de sols les plus anciens⁴⁶³.

⁴⁵³ Voir notice n°63, volume 2, p.643.

⁴⁵⁴ ADPO : 12J25, pièce n°6.

⁴⁵⁵ MAGNOU-NORTIER, E., et MAGNOU, A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye...*, t. 1, p.64-67 et p. 69-71.

⁴⁵⁶ Campagne de fouilles de 1988 conduite par E. Cortade, puis celle de 1990 par A. Constant, pour les conclusions consulter KOTARBA, J., *op. cit.*, p.505-506.

⁴⁵⁷ Deux caissons en *tegulae* et briques, et deux autres caissons réalisés en dalles de schiste. KOTARBA, J., *op. cit.*, p.505.

⁴⁵⁸ Antiquité tardive pour les tombes en coffre alliant *tegulae* et briques et le haut Moyen Âge pour les sépultures en dalles de schistes. CORTADE, E., « L'ermitage de Saint-Saturnin de Pézilla ... », p.41-60.

⁴⁵⁹ Des chronologies différentes furent émises entre celle proposée par A. Constant et celle du pôle archéologique. Pour notre part, nous avons retenus celle de A. Constant.

⁴⁶⁰ KOTARBA, J., (dir.), *op. cit.*, p. 506.

⁴⁶¹ CONSTANT, A., « Un édifice culturel médiéval et sa nécropole : la chapelle Saint-Saturnin ... », p.80.

⁴⁶² Le principe de l'analyse de mortier est d'examiner les traces de carbone prisonnières du mélange chaux-sable. Dès lors, un traitement au carbone 14 permet d'offrir une datation sous forme d'intervalle. LINDDROOS, A., HEINEMEIER, J., *et al.*, « Mortar dating using AMS ¹⁴C and sequential dissolution: examples... », p.49-50.

⁴⁶³ Essentiellement de la sigillée claire D, luisante, céramiques grises paléochrétiennes et amphores africaines CONSTANT, A., *op. cit.*, p.79. Se reporter également au projet interdisciplinaire *International Mortar Dating*, lancé en 1994, à l'initiative du Danemark (Aarhus University) et de la Finlande (University of Helsinki) et qui vise à développer la datation au carbone 14 pour les mortiers historiques, cf. mortardating.com.

C'est précisément là que nous sommes face à une impasse : même si les indices archéologiques suggèrent une datation paléochrétienne, l'interprétation du bâti fait, quant à elle, descendre de manière spectaculaire la datation ! Aussi, la typologie même des murs en galets, par ailleurs usitée jusqu'au XIX^{ème} siècle pour la région, est indubitablement le plus grand frein d'interprétation s'il n'est pas conjugué avec d'autres facteurs déterminants. En l'absence de ces derniers, archéologues et historiens de l'art se contentent de principes généraux : la pierre de taille à partir du XII^{ème} siècle, les moellons et galets pour la période préromane. Pourtant, de la même manière que les galets furent utilisés pour maçonner maisons et églises durant, et après la période préromane, ils ont été utilisés aussi antérieurement⁴⁶⁴. Dans le cas qui nous préoccupe, du mobilier archéologique des IV^{ème} et V^{ème} siècles est identifié au niveau des strates du chevet paléochrétien mais l'interprétation typologique le donne comme pouvant remonter entre le VI^{ème} et le X^{ème} siècle. Pourquoi une telle différence ? À quand des datations plus fines ?

Qui plus est, il apparaît que, pour Saint-Saturnin, d'autres arguments militent en faveur d'une occupation continue du lieu depuis l'Antiquité. Il s'agit de la conservation dans l'église d'un entablement romain en marbre blanc de Carrare⁴⁶⁵, dont on modifia l'apparence pour faire probablement office de chancel à l'époque wisigothique⁴⁶⁶. Déjà remarqué par J-A Brutails en 1886⁴⁶⁷ pour son décor exceptionnel⁴⁶⁸, le style de la sculpture tout comme la nature des motifs a conduit plusieurs auteurs à en proposer une datation entre le V^{ème} et le VIII^{ème} siècle⁴⁶⁹. Au regard des indications archéologiques conjuguées à celles figuratives, nous sommes bel et bien en présence des vestiges d'une des églises paléochrétiennes roussillonnaises, érigée en pleine période wisigothique et bien antérieurement à l'époque carolingienne⁴⁷⁰. Et Saint-Saturnin ne fait pas figure d'exception !

⁴⁶⁴ Nous reviendrons plus longuement sur cet aspect en troisième partie.

⁴⁶⁵ De 1,10m x 1,07m avec une dédicace à Hadrien datant de 130-131 a.v. J.-C. KOTARBA, J., (dir.), *op. cit.*, p. 506.

⁴⁶⁶ Ces deux objets étaient encore dans l'église jusqu'en 1816, ils sont désormais conservés dans l'église Saint-Félix au centre du village. KOTARBA, J., (dir.), *op. cit.*, p. 506.

⁴⁶⁷ Archives départementales de Gironde 90J21/53 (cahier de dessin p.47) J-A Brutails en réalisa un croquis détaillé le 30 mai 1886.

⁴⁶⁸ Sur une croix pattée centrale, flanquée de quatre quartefeuilles, symboles des Évangélistes, sont suspendus un Alpha et un oméga. Deux carrés, dont les fonds sont habillés d'entrelacs, de roues et de motifs géométriques viennent habiller l'ensemble. Photographie cf. *Annexe 16*, en fin du présent volume.

⁴⁶⁹ KOTARBA, J., (dir.), *op. cit.*, p. 506-507. Il faut aussi savoir qu'une base de colonne en marbre a longtemps été utilisée comme base d'autel. Il s'agit du remploi d'un marbre antique décoré des attributs de Diane et d'Apollon.

⁴⁷⁰ André Constant admet tout de même cette hypothèse en affirmant qu'il est possible d'envisager l'existence d'un lieu cultuel aux alentours du IV^{ème} siècle. CONSTANT, A., « Un édifice cultuel médiéval et sa nécropole... », p.83.

En effet, la même problématique se rencontre à Théza, où lors des fouilles conduites en 2002, en lieu et place du maître-autel de l'ancienne église romane de Saint-Pierre⁴⁷¹, ressortit une multitude de mobiliers antiques tels que sigillées sud-gauloises, céramiques africaines de cuisines, des céramiques luisantes et des paléochrétiennes estampées, etc...⁴⁷² « Ce mobilier semble se répartir entre le milieu du I^{er} siècle et la première moitié du V^{ème} siècle »⁴⁷³. Il fut également découvert deux bâtiments antérieurs se superposant parfaitement à celui en partie en élévation. Le plus ancien, dont le plan n'a pu être restitué, et dont la datation reste incertaine car le sol naturel n'a pu être atteint, est maçonné en galets de rivière liés au mortier de chaux, parfois montés en *opus spicatum*⁴⁷⁴. Selon Jérôme Bénézet, ce premier chevet est entouré d'un cimetière important dont la fouille atteste de son fonctionnement jusqu'au moins la fin du XI^{ème} siècle⁴⁷⁵. Ainsi, ce premier bâtiment serait l'église mentionnée en 899⁴⁷⁶ et aurait été utilisé jusqu'au dernier tiers du XI^{ème} siècle, moment où un second bâtiment aurait été érigé. Ce dernier offre un visage plus traditionnel avec une abside semi-circulaire maçonnée en galets de rivière liés au mortier de chaux et dont la paroi interne présente des joints dessinés à la pointe de la truelle. « De celui-ci, nous ne pouvons pas dire grand chose puisque les vestiges associés sont ténus »⁴⁷⁷. De ce fait, la datation se fait uniquement au regard de la typologie des joints que l'on date du XI^{ème} siècle en référence à la chronologie admise par Pierre Ponsich et maintes fois répétée⁴⁷⁸. Une typologie trop simpliste si l'on considère les relevés que nous avons pratiqués dans l'ensemble des églises de notre corpus, nous y reviendrons⁴⁷⁹. Dans ces propositions de datations il nous semble étonnant de ne pas tenir compte, du moins pour le bâtiment le plus antérieur, des nombreuses céramiques du haut Moyen Âge⁴⁸⁰ et de ne prendre en considération que le *terminus post quem* apporté par la datation du vase funéraire⁴⁸¹.

⁴⁷¹ Voir notice n°93, sur Théza, du volume 2 de la présente étude, p.919-928.

⁴⁷² BÉNÉZET, J., *Bulletin de l' A.A.P.-O.*, n°18, 2003, p.47-48.

⁴⁷³ KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, p.597.

⁴⁷⁴ BÉNÉZET, J., *Rapport de fouilles*, 2003, non paginé, conservé à l'UDAP de Perpignan.

⁴⁷⁵ BÉNÉZET, J., *op. cit.*, Il est indiqué qu'au milieu des nombreuses sépultures d'enfants inhumés en pleine terre, une sépulture maçonnée en galets se distingue. De forme anthropomorphe, elle a accueilli deux inhumations successives. Il est également mentionné que la logette céphalique est délimitée par deux galets, et un vase prend place à côté de la tête. Ce dernier tend à replacer l'inhumation vers la fin du XI^{ème} siècle car « marqué de trois estampilles monétiiformes ».

⁴⁷⁶ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolíngis a Catalunya*, p.371-374.

⁴⁷⁷ BÉNÉZET, J., *op. cit.*

⁴⁷⁸ MALLET, G., *Églises romanes oubliées...*, p.115.

⁴⁷⁹ En p.163-164 de la présente étude.

⁴⁸⁰ Par ailleurs, il faut mentionner que cette ancienne église de Saint-Pierre collectionnait les remplois antiques, à savoir un autel antique en marbre rouge, dans l'arête nord-ouest de l'église, avec une dédicace à Mercure (I^{er}- II^{ème}), un bloc de marbre blanc portant une épitaphe difficile à lire (II^{ème}- III^{ème} siècle), mais aussi des

À notre connaissance, ces incertitudes de datation se retrouvent également à Saint-André de Rivesaltes⁴⁸², à Saint-Estève et sa commune éponyme⁴⁸³, à Sainte-Marie de Toulouges⁴⁸⁴ et avec moins de certitudes, à Saint-Marc de Caixas⁴⁸⁵ et Saint-Martin de Corsavy⁴⁸⁶. Pour les trois premières, une occupation du site depuis l'Antiquité est avérée.

A la faveur de ces exemples, il nous paraît opportun de minimiser l'absence de vestiges bâtis paléochrétiens sous période wisigothique. En ce sens, l'occupation systématique des lieux d'habitation autant que des lieux de culte et ce depuis l'Antiquité serait une des clefs justifiant l'apparente absence de données pour le haut Moyen Âge roussillonnais. Aussi, ce phénomène d'empilement serait plus à même d'expliquer ce hiatus architectural imputé certainement à tort aux musulmans. Enfin, si l'archéologie avait les moyens nécessaires pour rendre plus systématique les fouilles au cœur des églises, nous serions certainement surpris de l'ampleur de ce syndrome. Il nous paraît invraisemblable de penser que les premiers chrétiens, qui eurent pourtant besoin d'enterrer leur mort selon leur coutume, n'eussent pas besoin de bâtiments culturels pour exprimer leur foi. Un autre phénomène peut encore justifier le manque de découvertes lié à ces premières structures chrétiennes : le caractère urbain de cette foi, que l'expansion démographique moderne dissimule sans le savoir. Pour en savoir plus, il nous faut revenir un instant sur la mise en place du diocèse d'Elné et son expansion rurale via les paroisses. Comment le christianisme s'est-il évertué à occuper ce territoire ?

tronçons de colonnes en marbre, des architraves servant de seuils. Il fut également découvert dans la commune en 1990 une borne milliaire. KOTARBA, J. (dir.), *op. cit.*, p.596-597.

⁴⁸¹ Cf. note 475.

⁴⁸² Nef fouillée par Patrice Alessandri en 1989. Il y fut notamment découvert, outre des tombes des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, les fondations de l'église préromane (murs en galets), des silos d'époque wisigothique, recoupant des niveaux romains (II^{ème}/I^{er} siècles avant notre ère - I^{er}/II^{ème} après) et préromains (III^{ème} siècle avant J.-C.) Rapport conservé à l'UDAP de Perpignan.

⁴⁸³ Dans l'église paroissiale, lors de travaux de réfection en 1969, un sondage de 2,50m de profondeur fut réalisé par F. Mignon dans l'abside, qui a mis au jour un niveau d'époque romaine et un niveau du IX^{ème} siècle, peut-être antérieur, avec partiellement le plan de l'église primitive. KOTARBA, J. (dir.), *op. cit.*, p.548.

⁴⁸⁴ Lors des fouilles de 1969, suivies par Stym-Popper, architecte en chef des M. H., conduites au niveau du chœur, une crypte fut découverte, prenant appui sur un bâtiment plus ancien de section outrepassée qui serait l'abside primitive. Relevés des fouilles conservés à l'UDAP de Perpignan, rapport perdu.

⁴⁸⁵ Au-dessus de l'arc-triomphe prend place une pierre décorée par incision d'une croix, à laquelle sont suspendus un alpha et un oméga. Pour P. Ponsich il ne fait pas de doute qu'il s'agit d'une pièce wisigothique utilisée en remploi. KOTARBA, J. (dir.), *op. cit.*, p.264.

⁴⁸⁶ Lors des fouilles de 1956 conduites par Annie Pezin, un mur en galets fut découvert, en l'absence de mobilier archéologique il apparaîtrait qu'il s'agisse de l'église préromane, rapport de fouilles conservé au STAP.

II. *Helena*, ce diocèse wisigothique

A. Organisation raisonnée de la chrétienté

◆ Vers la construction du diocèse : prosélytisme romain ou wisigothique ?

Après avoir fait toute la lumière sur les vestiges paléochrétiens roussillonnais – y compris bâtis –, nous nous sommes lancés à « esprit perdu » dans la compréhension de la mise en place de l'espace diocésain dans le but inavoué de comprendre le rôle des Wisigoths dans ce mouvement. Périlleuse quête que voilà, car en réalité les Wisigoths, en Roussillon, sont semblables aux loups, on sait qu'ils existent mais on n'en trouve trace !

Dès lors, nous nous sommes confrontés à une problématique qui n'a rien à envier aux poupées gigognes. En effet, comprendre l'avènement du diocèse d'Elne en tant qu'entité territoriale dirigeant un contingent d'églises nous obligea à étudier les méandres de la christianisation, avec pour difficulté principale le jeu complexe des imbrications des différents aspects que revêt l'expansion de cette religion. Le christianisme est comme le centre d'un système autour duquel gravite une multitude de lectures différentes en fonction du point de vue que l'on adopte. Ainsi, retrouve-t-on un aspect que nous qualifierons de protocolaire autour des dates qui jalonnent sa propagation avec édits et conciles marquant les mutations clefs⁴⁸⁷. Mais aussi un caractère sociétal, puisque touchant d'abord les élites avant de s'étendre au peuple⁴⁸⁸. Aspect auquel s'adjoint celui de la topographie avec un mouvement de diffusion depuis la ville vers les campagnes⁴⁸⁹. Enfin, à cela s'additionne une dimension politique entre fédérés ariens et peuples gallo-romains catholiques, ou païens⁴⁹⁰. L'ensemble traduit la réalité de la polysémie chrétienne roussillonnaise. Les références scientifiques ne manquent pas et

⁴⁸⁷ MUNIER, C., *Conciles gaulois du IV^{ème} siècle*, Paris, 1977. MINNERATH, R., *Histoire des conciles*, Paris, 1996.

⁴⁸⁸ ALIBERT, D., FIRMAS De, C., (dir.), *Les sociétés en Europe du milieu du VI^{ème} siècle à la fin du IX^{ème} siècle*, p.35-36. REAL, I., « les évêques dans les cités du midi de la Gaule : entre tradition antique et Moyen Âge », dans NELIDOFF, P. (dir.), *Les cités épiscopales du Midi*, Albi, 2005, p.21-43. MARTIN, C., « Les évêques wisigothiques dans leur espace : de l'autonomie à l'intégration », dans BOUGARD, F., DEPREUX, P., et LE JAN, R., (dir.), *Les élites et leur espace : mobilité, rayonnement et domination*, Turnhout, 2007, p.207-223.

⁴⁸⁹ Théorie déjà émise en 1991 par Noël Duval, voir DUVAL, N., *Naissance des arts chrétiens...*, p.15-16 et 44-45. Puis reprise maintes fois, notamment en 2005 par Isabelle Réal, voir REAL, I., « les évêques dans les cités du midi de la Gaule : entre tradition antique et Moyen Âge », dans NELIDOFF, P. (dir.), *Les cités épiscopales du Midi*, Albi, 2005, p.21-43, mais encore en 2009 par Jean Guyon, voir GUYON, J. « Regards sur la topographie chrétienne des cités du midi de la Gaule », dans PARIS-POULAIN, D. (dir.), *Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle*, Rennes, 2009, p.137-145.

⁴⁹⁰ FONTAINE, J., « L'Espagne wisigothique », dans MAYEUR, J.-M., PIETRI, L., *les Eglises d'Orient et d'Occident (432-610)*, t.3 de *l'Histoire du christianisme*, Lonrai, 1998, p.801-807. MARTIN, C., *La Géographie du Pouvoir dans l'espace Wisigothique*, Paris, 2003, p.113-122.

deviennent facilement chronophages à mesure que l'on essaie de trouver des indices sur une région qui semble anecdotique, suffoquant entre les deux grands centres religieux que représentent la Narbonnaise et la Tarraconaise.

Commençons donc par l'aspect plus « protocolaire ». Nous avons la certitude qu'Elne avait atteint la dignité épiscopale grâce à une mention indirecte que l'on doit à un certain Jean de Biclair⁴⁹¹, évêque de Gérone. Aussi, c'est presque de manière anecdotique, qu'au milieu de la narration de l'un des événements marquants du règne du roi wisigoth arien Léovigild⁴⁹², remontant à 571⁴⁹³, qu'est précisé que le « Domnus, évêque de l'église d'Elne, avait une réputation d'excellent évêque »⁴⁹⁴. Dès lors, la liste des évêques est quasiment ininterrompue⁴⁹⁵. Par ailleurs, le Diocèse d'Elne n'ayant pas eu de représentants au concile d'Agde de 506 et son siège ne faisant pas partie des circonscriptions administratives recensées aux environs de 400 dans la *Noticia Galliarum*⁴⁹⁶, il fut admis qu'il n'avait aucune existence préalablement à la fin du VI^{ème} siècle. Aussi, dès le début du XVIII^{ème}, il fut d'usage de considérer que ce diocèse n'avait trouvé de raison à son existence que par la diminution de celui de Narbonne. La cause en étant l'augmentation de manière exponentielle, dans le courant des V^{ème} et VI^{ème} siècles, du nombre d'églises dans la région, ne permettant plus qu'elles soient dirigées depuis la capitale de l'archidiocèse⁴⁹⁷. Cela serait également le cas du diocèse de Carcassonne qui apparaît au même moment.

Ne remettant pas en cause l'accroissement des lieux de culte dans le courant du VI^{ème} siècle⁴⁹⁸, il nous semble pour autant difficile de croire que l'évêque de Narbonne pouvait à lui seul diriger un territoire aussi grand (Narbonne, Carcassonne, Elne), alors même que le nord

⁴⁹¹ Né aux alentours de 540 et mort en 621. Fervent opposant à l'arianisme, il fut exilé par le roi Léovigild à Barcelone, où il fonda un monastère à Biclair dès 586. En 587, après la conversion au catholicisme de Récarède, il devient évêque de Gérone et écrit, entre 589 et 591, une chronique nommée *del Biclarense*, dont Isidore de Séville louera plus tard la richesse des informations. COURCELLES DE, D., *Ecrire l'histoire, écrire des histoires dans le monde hispanique*, France, 2008, p. 15-16.

⁴⁹² Soit entre 568 et 572.

⁴⁹³ FEVRIER, P.-A., et BARRAL I ALTET, X, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^{ème} siècle, t.7 : Province ecclésiastique de Narbonne*, p.42. Il faut remarquer que Michel Chalon souligne une erreur de concordance entre événement et datation dans le récit de Jean de Biclair à la faveur de comparaisons avec les propos rapportés par Isidore de Séville. Pour M. Chalon, il faut rapporter la datation à 568. CHALON, M., « Le Roussillon du VI^{ème} au IX^{ème} siècle », dans BARRUOL G., (dir), *Ruscino, Château-Roussillon*, p.350-351.

⁴⁹⁴ « Domnus Helenensis ecclesiae episcopus clarus habetur », CAMPOS, J., *Juan Biclao, obispo*, p.82.

⁴⁹⁵ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.55.

⁴⁹⁶ *Monumenta Germaniae Historica, Auctores antiquissimi, t.IV, Chronica minora*, Berlin, 1892, p.584-612.

⁴⁹⁷ Concept d'abord émis par Dom Vaissète en 1730 dans DEVIC, C., et VAISSETTE, J., *Histoire générale de Languedoc*, tome 5, (3^{ème} édition, corrigée et augmentée par Moliner, d'A.), Toulouse, 1875, p.121, puis reprise par Michel Chalon dans BARRUOL G., (dir), *Ruscino, Château-Roussillon*, p.350-351. Plus récemment par Pierre Ponsich, dans son article « Origines et formations des paroisses... », p.51, et en dernier lieu par Laurent Schneider, SCHNEIDER, L., « Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne... », p.74.

⁴⁹⁸ SCHNEIDER, L., « Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne ... », p.77. DELAPLACE, C., « La mise en place de l'infrastructure ecclésiastique rurale en Gaule » ..., p.153.

de la *Gallia* était déjà très tôt divisé en diocèses rapprochés (Arles, Nîmes, Lodève, Uzès). Pareillement, l'évêque étant le seul prélat à pouvoir administrer les sacrements, en particulier le baptême⁴⁹⁹, et ce jusqu'au VII^{ème} siècle⁵⁰⁰, il semble irréalisable que celui de Narbonne ait pu gérer cette charge de travail. Dès lors, la lecture forcée que certains spécialistes s'obligent à faire de la date de 571, en lui insinuant une logique et une légitimité, est certainement dangereuse. Il est plus sain de n'y voir qu'une occurrence fortuite des sources.

En revanche, savoir si les Wisigoths ont pris une part active dans le découpage de ces diocèses est chose peu aisée. A leur arrivée en 462 en Narbonnaise, les diocèses de Toulouse, Béziers, Narbonne, Lodève et Uzès préexistent⁵⁰¹. Par contre, ceux de Nîmes, Agde, Maguelone, Elne et Carcassonne⁵⁰² éclosent, dans les sources, sous période wisigothique. Laurent Schneider ne manque pas de souligner que l'historiographie a tenté de rattacher au règne de Liuva (568-573) la création des trois derniers évêchés que nous venons de mentionner⁵⁰³. Plusieurs arguments pourraient concourir en faveur d'un certain prosélytisme wisigothique dans la création de nouveaux diocèses, sans pour autant accréditer le rôle potentiel de Liuva. Ainsi, il ne serait pas interdit de voir à travers une accentuation du découpage du territoire de l'évêque une volonté du pouvoir wisigothique de diminuer l'influence politique du métropolitain⁵⁰⁴, surtout au lendemain de la défaite de Vouillé (507) et alors même que la capitale de Tolède semble bien éloignée de la Narbonnaise, favorisant les antagonismes entre gallo-romains catholiques et wisigoths ariens⁵⁰⁵.

Dans le même sillage, l'émergence de diocèses éphémères pourrait être issue d'une volonté similaire. Pour la province ecclésiastique de Narbonne, nous en connaissons deux : celui d'*Arisitum*⁵⁰⁶ et dans le cas qui nous concerne celui de Collioure⁵⁰⁷. Cet ancien *castra*, et port antique d'importance le long de la côte méditerranéenne, se retrouve en tête d'une liste de sièges épiscopaux du VII^{ème} siècle, juste en dessous de celui de *Narbona metropolis*⁵⁰⁸. Une mention unique qui semble faire de Collioure un évêché tout autant intermittent qu'issu d'une

⁴⁹⁹ DUVAL, N., *Naissance des Arts chrétiens : Atlas des monuments paléochrétiens de la France*, p.44.

⁵⁰⁰ Christine Delaplace évoque plutôt la période de la fin du V^{ème} siècle. DELAPLACE, C., *op. cit.*, p.168.

⁵⁰¹ BARRAL i ALTET, X., et FEVRIER P-A., (dir.), *La topographie chrétienne ...*, p.29-30, 36-37, 19-21, 62, et 70.

⁵⁰² *Idem*, p. 58-59, 46, 52, 42-43 et 66.

⁵⁰³ Au moment même où il réinstalle sa cour à Narbonne (567). SCHNEIDER, L., « Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne... », p.75.

⁵⁰⁴ En cela, le canon 21 du concile d'Agde de 506 tend à aller dans ce sens, SCHNEIDER, L., « Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne ... », p.77.

⁵⁰⁵ SAGNES, J., (dir.), *Le Pays catalan...*, p.145-148. MARTIN, C., *La géographie du pouvoir ...*, p.88 et 94.

⁵⁰⁶ Diocèse créé dans le courant du VI^{ème} siècle entre Nîmes et Uzès à la frontière avec le royaume Franc SCHNEIDER, L., « Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne ... », p.73-74.

⁵⁰⁷ Ville portuaire à 15 km à l'est d'Elne

⁵⁰⁸ CHALON, M., « Le Roussillon du VI^{ème} au IX^{ème} siècle », p.359-362.

détermination politique wisigothe. Le port principal du Roussillon ayant à lui seul un territoire administré par un autre évêque que celui d'Elne⁵⁰⁹. Un besoin qui se comprend d'autant plus que les évêchés restent aux mains des élites gallo-romaines et semblent échapper à l'occupant german.

◆ Entre atavisme, conversion, et mutation

Nous venons de le voir, le besoin de morceler le territoire de l'évêque pour réduire son pouvoir fait directement écho aux antagonismes ethniques d'une société en mutation entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge se construisant autour de la pensée chrétienne. Nos connaissances sur les premières personnalités qui occupèrent les fonctions d'évêques à Elne se limitent à une succession de noms, du moins jusqu'à l'époque carolingienne. Pour autant, de l'avis de Michel Chalon, ces prélats primitifs sont tous romains⁵¹⁰. Rien d'étonnant à cela, attendu qu'à la chute de l'Empire romain en 476, le christianisme « religion structurée et structurante », pour reprendre les termes de Dominique Alibert et Catherine de Firmas⁵¹¹, offrait une des rares, pour ne pas dire la seule, composantes sociétales organisées⁵¹². Une organisation qui devait beaucoup à son aristocratie romaine, tant il est vrai que le mouvement de christianisation s'est opéré depuis les élites vers le peuple⁵¹³. L'Empire romain disparu, l'aristocratie sénatoriale ou municipale s'est reconvertie dans le haut clergé⁵¹⁴. Ainsi la figure de l'évêque⁵¹⁵ devient-elle le pivot de la société chrétienne en construction avec pour centre névralgique la ville-siège. A la fois préfet de la cité romaine et revêtant le costume du bon pasteur chrétien dirigeant sa communauté, l'évêque apparaît comme le trait d'union d'un

⁵⁰⁹ Nous nous devons de faire remarquer une autre interprétation du toponyme de Caucoliberi envisagé par Lluís Basseda. En effet, il préfère y voir le rapprochement de *Kauk* qui veut dire baie et d'*Illibère* (ville neuve) prenant ainsi le sens de port de la cité d'Illobérus. BASSEDA, L., « Toponymie historique de Catalunya ... », p.401.

⁵¹⁰ « Dominus mentionné par Biclair autour de 571, Benenatus mentionné en 586 et participant au III^{ème} concile de Tolède en 589, Acutulus, présent au IV^{ème} et VI^{ème} concile de Tolède, respectivement en 633 et 638, Lacinthus qui participa au X^{ème} concile de Tolède en 656 et enfin Clarus dont la présence est attestée au XIII^{ème} concile de Tolède en 683 », CHALON, M., *op. cit.*, p.351-352.

⁵¹¹ ALIBERT, D., FIRMAS De, C., (dir.), *Les sociétés en Europe du milieu du VI^{ème} ...*, p.35-36.

⁵¹² FONTAINE, J., « L'Espagne entre Barbares et hérétiques », p.203 et p.216. SAXER, V., « Les paroisses rurales de France avant le IX^{ème} siècle : peuplement ... », p.36.

⁵¹³ ALIBERT, D., FIRMAS De, C., (dir.), *op. cit.*, p.35.

⁵¹⁴ Ainsi que l'a démontré Martin Heinzelmann pour la Gaule et l'Espagne, HEIZELMANN, M., « Bischofsherrschaft in Gallien. Zur Kontinuität römischer Führungsschichten », von 4. Bis, zum 7. Jahrhundert. *Soziale, prosopographische und bildungsgechichtliche Aspekte*. Munich, 1976.

⁵¹⁵ FONTAINE, J., « L'Espagne wisigothique », p.801-807. MARTIN, C., *La Géographie du Pouvoir ...*, p.113-122. REAL, I., « les évêques dans les cités du midi de la Gaule... », p.21-43. MARTIN, C., « Les évêques wisigothiques dans leur espace : ... », p.207-223.

prisme sociétal complexe. Il reste assurément l'héritier d'une culture antique, en particulier celle de l'évergésie⁵¹⁶ qui se reporte désormais sur la création de lieux de culte. C'est, en effet, à lui que revient la tâche d'insuffler l'organisation matérielle de la religion, comme cela semble être le cas à Tarragone⁵¹⁷ ou à Narbonne⁵¹⁸.

A Elne même, les fouilles de la ville haute, où est implantée l'actuelle cathédrale, n'ont révélé aucun édifice de culte paléochrétien⁵¹⁹. Roger Grau a, pour sa part, relevé l'existence « d'un mur épais et d'excellente qualité »⁵²⁰, dont il propose d'y voir les vestiges d'un bâtiment cultuel, mais dans la ville basse, non loin de la nécropole de la Place du Planiol⁵²¹ (c.f. *Annexe 2, n°25*).

Devant la carence d'indices archéologiques, nous sommes dans l'obligation de nous tourner vers les sources, certes tout autant déficientes pour la période, mais plus loquaces pour le Moyen Âge. Ainsi, par deux fois en 898⁵²² et 899⁵²³, l'évêque Riculfus prend à partie Charles le Simple à propos de l'état déplorable de sa cathédrale qu'il ne peut restaurer par ses seules forces au vu de son état de ruine avancée. En 916⁵²⁴, c'est au tour d'Elmerad, autre évêque de la ville, de faire part de son inquiétude sur son église, déjà presque vieille et dont personne ne sait avec certitude si elle fut déjà consacrée. Nous devons certainement voir, dans ces trois mentions, les reproches appuyés envers une église cathédrale construite sous période wisigothique, voire antérieurement, et qui présente un visage vieillissant à l'époque carolingienne.

Le christianisme a trouvé une résonance particulière dans l'élite gallo-romaine, un appui pour s'accroître et ce à partir de la ville puisqu'elle était le lieu de résidence de ces mêmes élites. C'est un des jalons qui permet de comprendre le pourquoi d'une christianisation prenant racine d'abord au cœur des villes pour rayonner ensuite vers les campagnes⁵²⁵. Nous

⁵¹⁶ RAYNAUD, C., « les Campagnes en Gaule... », p.495, MARTIN, C., *La Géographie du Pouvoir...* », p.116.

⁵¹⁷ Les évêques Jean et Serge (fin V^{ème} et début VI^{ème} siècle) ont participé à la rénovation des églises de Tarragone, MARTIN, C., *La Géographie du Pouvoir...* », p.116.

⁵¹⁸ En 1927, furent découverts deux blocs d'un même linteau aux abords du 74 boulevard Frédéric-Mistral de Narbonne, où l'épithaphe précise que durant la 28^{ème} année de l'épiscopat de Rusticus (soit l'année 456) l'église cathédrale de Saint-Félix fut reconstruite grâce à un cofinancement dudit évêque et de donateurs privés. GINOUEZ, O., « Le site de Saint-Félix à Narbonne, Une église d'origine paléochrétienne... », p.26-28.

⁵¹⁹ KOTARBA, J., *et al.* (dir.), *Carte archéologique de la Gaule...*, p.327-328 et 347-357.

⁵²⁰ *Ibidem*, p.348.

⁵²¹ Voir p.95 de la présente étude.

⁵²² ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis ...*, p. 107-108.

⁵²³ *Ibidem*, p.109-111.

⁵²⁴ Inquiétudes rapportées lors de la consécration de la cathédrale le 1 septembre 916. *Marca hispanica sive limes hispanicus...*, ap.LXV, cols. 839-840.

⁵²⁵ Théorie déjà émise en 1991 par Noël Duval, voir DUVAL, N., *Naissance des arts chrétiens...*, p.15-16 et 44-45. Puis reprise maintes fois, notamment en 2005 par Isabelle Réal, voir REAL, I., « les évêques dans les cités du

ne reviendrons pas sur le choix de la ville d'Elne pour devenir siège du diocèse au détriment de l'ancienne cité et colonie *Ruscino*⁵²⁶, mais il nous semble important de souligner qu'Elne était ville d'aristocrates, comme en témoignent les sarcophages en marbres aux motifs ostentatoires conservés dans le cloître de la cathédrale⁵²⁷. Dès lors, il devait être légitime que le christianisme y ait une place et une expansion particulière, d'autant que la ville entretenait la mémoire de son passé prestigieux, de cité jadis « considérable et florissante »⁵²⁸. Il ne faut pas non plus omettre l'immense nécropole de la ville basse qui n'a, très certainement, pas livré tous ses secrets chronologiquement parlant.

Elne, cité épiscopale, est donc devenue centre du Roussillon, avec une position géographique stratégique, non loin du port de Collioure, sur le parcours de la *via Domitia*, venant de Narbonne et se prolongeant jusqu'en *Hispanie*. Les vestiges paléochrétiens que nous avons déjà valorisés pour leurs datations anciennes peuvent-ils l'être pour leur emprise spatio-temporelle?

B. Géographie des empreintes chrétiennes

Partant du postulat que le christianisme a rayonné depuis la ville vers les campagnes, il nous paraît opportun d'appréhender la localisation des plus anciens vestiges chrétiens roussillonnais⁵²⁹, afin d'entrevoir si nous sommes en mesure d'observer une corrélation possible entre cités antiques, réseaux routiers et christianisation au sein du diocèse d'Elne.

Sans grande surprise, les localités où furent trouvées les premières traces de christianisation s'égrènent le long des axes routiers antiques⁵³⁰ (*c.f. Annexe 3*). Principalement autour d'un axe nord-sud, celui de la *via Domitia*, venant de Salses, passant par Ruscino (Château-Roussillon), s'approchant d'Elne, pour bifurquer vers le Vallespir en passant par le Boulou, pour ensuite se diviser en deux branches, la première vers les Cluses et la seconde

midi de la Gaule... », p.21-43, mais encore en 2009 par Jean Guyon, voir GUYON, J. « Regards sur la topographie chrétienne des cités ... », p.137-145.

⁵²⁶ CHALON, M., « Le Roussillon du VI^{ème} au IX^{ème} siècle », p.341-363. SCHNEIDER, L., « Postface », dans REBE, I., RAYNAUD, C., et SENAC P., (dir.), « Le premier Moyen Âge à Ruscino, entre Septimanie et Al-Andalus (VII^{ème}-IX^{ème} siècle) », dans *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, n°35, Lattes, 2014, p.323-330.

⁵²⁷ KOTARBA, J., et al., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule ...*, p.352-357.

⁵²⁸ Voir p.90 de la présente étude.

⁵²⁹ Voir p.93 à 100 de la présente étude. A titre de rappel les lieux de découverte sont Port-Vendres, Les Cluses, Céret, les Bains d'Arles (Amélie-les-bains), Elne, Estagel, Tautavel, Pézilla-la-Rivière, Théza, Rivesaltes, Saint-Estève, Toulouges et Caixas.

⁵³⁰ COMPS, J.-P., « Routes et chemins », dans Kotarba, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule...*, p.116-123.

vers Céret⁵³¹. Sur cet axe, on retrouve donc les localités (du nord au sud) de Saint-Estève, un peu plus à l'écart celle de Toulouges, puis Théza, Elne, pour finir par Les Cluses et Céret. Dépassant cette dernière, la *via Domitia* devient la *voie du Vallespir* qui nous conduit tout droit à Amélie-les-Bains. Port-Vendres était quant à lui le point d'arrivée de la *voie maritime*⁵³², annexe orientale de la *via Domitia*, depuis les environs d'Elne. Plus au nord du diocèse, les localités de Rivesaltes et d'Estagel longent la *voie* dite du *Fenouillèdes*, perpendiculaire à la *via Domitia*, depuis Clairà jusqu'au Col de Saint-Louis. En définitive, seuls Tautavel et Caixas se retrouvent éloignés d'un axe routier antique⁵³³. Néanmoins, s'il paraît évident que le christianisme, comme les populations, emprunta ces voies et chemins pour se propager au cœur des campagnes du diocèse, il est tout aussi évident que certaines localités, aujourd'hui villes et villages, avaient une préexistence antique, sans pour autant se trouver le long de ces axes.

Nous avons ainsi décidé de prendre la problématique à revers, nous demandant alors si les villages dans lesquels étaient établies les églises de notre corpus⁵³⁴, n'avaient pas eux aussi une antériorité plus importante que celle – généralement admise – initiée depuis l'époque carolingienne. Cette démarche faisant écho à l'édit de Valentinien de 435⁵³⁵ engageant le réinvestissement des temples païens pour être affectés au culte chrétien⁵³⁶. Carles Buenacasa Pérez ne manque pas de faire remarquer que cette injonction ne se limite pas à l'Orient, puisque dès 438 le *Code Théodosien* fut publié en Occident et cette loi dut être étendue *de facto* à l'Occident⁵³⁷. Dans une région aussi fortement romanisée que la Narbonnaise, il semble impossible que ce décret ait été ignoré. Même si la pensée simpliste de croire qu'il existe un temple sous chaque fondation d'église ne peut être tenue pour paradigme – la faiblesse des découvertes archéologiques étant⁵³⁸ – il ne serait pas interdit de modérer la notion de continuité, de sorte qu'il faille la rechercher plutôt dans un territoire que dans une localisation précise avec une superposition chronologique d'occupations longues et

⁵³¹ COMPS, J.-P., « Routes et chemins », p.117-118.

⁵³² *Idem*, p.117.

⁵³³ Même si Tautavel ne se situe qu'à 8 km au nord d'Estagel.

⁵³⁴ C'est-à-dire toute église dont on peut établir l'existence antérieurement à 1030, soit par l'entremise de son architecture, soit par celle de sa mention dans les sources.

⁵³⁵ *C. th.*, XVI, 10, 19 : « *Ordenem que els santuaris, temples, oratoris, si en queden encara d(intactes, siguin destruïts per ordre dels magistrats i que llur emplaçament sigui purificat pel signe venerable de la religió cristiana* ».

⁵³⁶ Résultat d'une politique « anti paganisme » déjà initiée 331 et l'ordonnance de Constantin, voir à ce propos HEIJMANS, M., « La place des monuments publics du Haut-Empire dans les villes de la Gaule méridionale durant l'Antiquité tardive (IVe-Ve s.) », dans *Gallia*, t.63, 2006, et plus précisément les p.26 et 27 pour l'aspect juridique.

⁵³⁷ BUENACASA PÉREZ, C., « Accroissement et consolidation ... », p.270.

⁵³⁸ CODOU, Y., COLIN, M-G, NÉZET-CÉLESTIN Le, M., « La christianisation des campagnes ... », p.60.

ininterrompues. Il y a fort à parier que, sur un même territoire rural, les populations ont quelque peu modulé leur installation au gré des aléas climatiques, des invasions, ou pour toute autre raison qui nous échappe. Cela laisse supposer que des habitats ruraux antiques géographiquement peu éloignés d'habitats ruraux d'époque wisigothique puissent être en réalité dans une logique de continuité d'occupation du territoire, plus que dans celle de césure, cette continuité n'étant pas linéaire, ne s'imposant pas, *stricto sensu*, en lieu et place de l'aire d'occupation précédente⁵³⁹.

Dans son article sur les sites d'époque wisigothique, Jérôme Kotarba⁵⁴⁰ a, outre réaffirmé toute la complexité de datation de ces derniers⁵⁴¹, rappelé que son opinion concernant une histoire rurale roussillonnaise faite d'une succession de périodes d'abandons et de créations depuis l'Antiquité et durant le haut Moyen Âge⁵⁴² devait, au vu des découvertes récentes, être pondérée⁵⁴³. Tout en ne pouvant se résoudre à retomber aveuglement dans les bras d'une pensée « mâlienne »⁵⁴⁴ construite autour d'une continuité affirmée depuis l'Antiquité, jusqu'à l'époque médiévale. Jérôme Kotarba ajoute que la « perduration des occupations wisigothiques jusqu'au Moyen Âge est donc sans réponse actuelle possible pour les sites médiévaux correspondant à nos villages actuels »⁵⁴⁵, car les fouilles y sont encore trop rares. La suspicion de continuité ne peut, pour sa part, recevoir un crédit favorable sur la simple découverte de vestiges d'époque romaine en centre-ville⁵⁴⁶. Pouvons-nous être si catégoriques, sachant que, de l'aveu même de l'auteur, la datation des sites d'époque wisigothique se repose « le plus fréquemment sur l'élimination des autres périodes plus faciles à caractériser »⁵⁴⁷. Sans la datation radiocarbone réalisée sur un os, le site du Mas Orlina (Perpignan), sis sur le tracé de la ligne T.G.V., n'aurait pu être conforté dans

⁵³⁹ De la même manière que certains mas isolés furent abandonnés dans les années 60, leur préférant le confort des maisons de lotissement pourtant édifiées à seulement 1 km de distance.

⁵⁴⁰ KOTARBA, J., « Les sites d'époque wisigothique de la ligne LGV, apport et limites ... », p.43-70.

⁵⁴¹ Essentiellement basée sur la datation de céramique, qui fait cruellement défaut pour la période wisigothique et particulièrement pour le VIII^{ème} siècle. KOTARBA, J., « Les sites d'époque wisigothique... », p.56-57.

⁵⁴² Plusieurs auteurs notamment Michel Chalon, Aymat Catafau, Laurent Schneider, et Olivier Passarrius partagent cette idée selon laquelle le Roussillon connaîtrait une première période de régression à la fin du IV^{ème} siècle, puis une mise en place des habitats ruraux dans la seconde moitié du V^{ème} siècle, suivie d'un nouvel état d'abandon courant du VII^{ème} siècle, avant de connaître une nouvelle expansion sous période carolingienne. KOTARBA, *op. cit.*, p.60-61.

⁵⁴³ KOTARBA, J., *op. cit.*, p.59-60

⁵⁴⁴ MÂLE, E., *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, Paris, 1950.

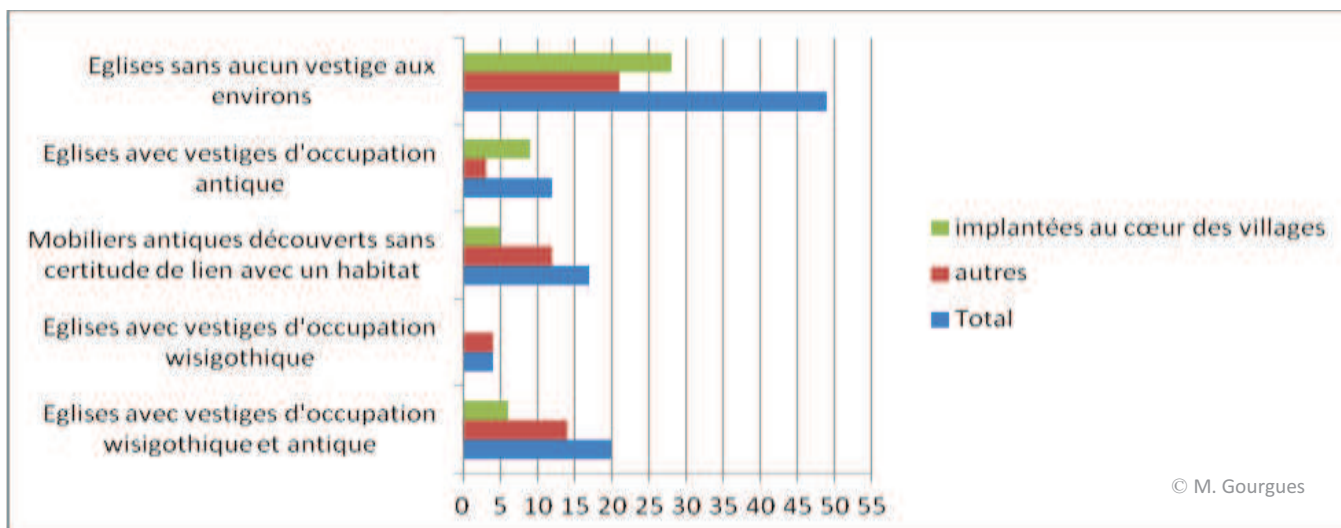
⁵⁴⁵ KOTARBA, J., *op. cit.*, p.61

⁵⁴⁶ Exemple de Canohès, KOTARBA, J., *op. cit.*, p.19.

⁵⁴⁷ Chronologie des céramiques, KOTARBA, J., *op. cit.*, p.56-57.

une datation d'époque wisigothique, le mobilier archéologique multipliant les références à des occupations antérieures⁵⁴⁸.

Le fait est que nous avons, pour la centaine d'églises qui forment notre corpus, dressé un état des lieux concernant le lien possible avec l'Antiquité et/ou la période wisigothique afin de cerner s'il existe une continuité d'occupation des lieux, qui pourrait inscrire l'édification des églises roussillonnaises dans une logique différente que celle jusqu'alors admise⁵⁴⁹. Durant l'Antiquité et le haut Moyen Âge, la nouvelle religion vient vers les communautés villageoises païennes pour les convertir et à partir du milieu du V^{ème} siècle, elle est même légitime à remplacer tous bâtiments reliques de l'adoration des idoles. Ici ce n'est pas le bâtiment ecclésial qui fait converger les habitants mais l'inverse. Nombre de nos églises actuelles sont certainement les héritières des premières fondations évangéliques, comme certaines l'ont déjà clairement explicité⁵⁵⁰ ! Nous avons donc, de manière systématique, dépouillé *La Carte archéologique de la Gaule : Pyrénées-Orientales*⁵⁵¹ qui a l'immense intérêt de regrouper les découvertes archéologiques par commune, puis par localité. Aussi, avons-nous, pour chaque église, analysé son environnement : en ce sens nous avons cherché à savoir si des traces tangibles d'habitats antiques et/ou d'habitats d'époque wisigothique existaient en lieu et place de l'église, ce qui est bien évidemment le cas qui nous intéresse le plus, mais également dans son environnement proche, dans un rayon n'excédant pas 1,5km. Il est alors révélateur d'observer le graphique suivant.



III. 1, Vestiges archéologiques antiques, ou d'époque wisigothique, retrouvés à proximité des églises sélectionnées dans notre corpus.

⁵⁴⁸ KOTARBA, J., *op. cit.*, p.47-48.

⁵⁴⁹ CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon (X^{ème}-XV^{ème} siècle)*, Perpignan, 1998.

⁵⁵⁰ Saint-Saturnin de Pézilla, Saint-Pierre de Théza, Saint-André de Rivesaltes, Saint-Estève et sa commune éponyme, Sainte-Marie de Toulouges.

⁵⁵¹ KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007.

Premier constat, 51% des églises de notre corpus sont érigées⁵⁵² dans l'environnement immédiat d'habitat antique et/ou remontant au haut Moyen Âge, contre 48% sans aucun lien, au vu des découvertes archéologiques actuelles. Dans la majorité des cas, les églises qui ne peuvent être rapprochées de vestiges anciens sont paroissiales⁵⁵³, le tissu urbain étant un frein indéniable dans la lecture du sous-sol. De l'avis de Jérôme Kotarba⁵⁵⁴, « la découverte de vestiges d'époque romaine n'est pas une preuve de continuité », pour autant pourquoi ne pas leur accorder plus de crédit ?

La plupart des sites antiques datent des I^{er} et II^{ème} siècles de notre ère, ce qui peut représenter un hiatus d'au minimum six siècles entre une première occupation et l'installation carolingienne⁵⁵⁵. Dans cet intervalle de temps, les populations roussillonnaises ne se sont pas mises en veille, elles ont continué à enterrer leurs morts et sont passées du paganisme au christianisme, faisant évoluer leurs lieux de culte. Près de 20% des églises étudiées sont érigées sur des territoires présentant des zones d'occupation antiques et d'époque wisigothique. En sus des églises de Pézilla-la-rivière, Théza, Rivesaltes, Saint-Estève, et Toulouges dont le sous-sol même témoigne d'une occupation ancienne⁵⁵⁶, dix-neuf autres gravitent dans l'orbite de découvertes archéologiques d'habitats ruraux.

Ainsi, Saint-Martin et Sainte-Croix de Taxo d'Avall, sur la commune d'Argelès-sur-Mer, s'élève à tout juste 100m au nord de la plus grande zone d'ensilage connue⁵⁵⁷ sur un espace ayant accueilli une occupation sans interruption entre le V^{ème} et le XI^{ème} siècle⁵⁵⁸. Il y aurait tout à parier que son installation soit en lien direct avec les populations de ce site et que son antériorité soit beaucoup plus importante que ce que laisse présager son élévation actuelle. De même, Saint-Georges de Céret est construite sur un site d'époque romaine important couvrant près de 4000m², desservi par la *Via Aspiranae* et associant habitats et sépultures dont l'occupation s'étendrait du I^{er} au V^{ème} siècle⁵⁵⁹. Cet édifice, au profil préroman, pourrait bien avoir une préexistence plus importante. Pareillement, Sainte-Marie des Cluses est bâtie à

⁵⁵² L'étude s'est portée sur 102 des 104 églises formant notre corpus, la différence venant des édifices disparus dont la localisation est inconnue ou très incertaine.

⁵⁵³ Sur les 48% d'édifices, soit 49 églises : 28 sont paroissiales, les 21 restantes sont, pour les trois quarts, construites dans des zones montagneuses et isolées.

⁵⁵⁴ KOTARBA, J., « Les sites d'époque wisigothique de la ligne LGV... », p.61.

⁵⁵⁵ *Ibidem*, p.61-62.

⁵⁵⁶ A notre connaissance, peu d'églises ont fait l'objet de fouilles en leur sein, malgré des rénovations de sols courantes au début du siècle, comme cela fut le cas pour les églises de Saint-Etienne de Villerasse sur la commune de Saint-Cyprien, Saint-Jean d'Oms, Saint-Martin de Corsavy, Sainte-Cécile de Cos, ou encore Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villeneuve-de-la-Raho.

⁵⁵⁷ Avec près de 2100 silos découverts grâce au projet de construction du lycée Christian Bourquin.

⁵⁵⁸ KOTARBA, J., *Carte archéologique de la Gaule...*, p.226-227.

⁵⁵⁹ KOTARBA, J., *Carte archéologique de la Gaule...*, p.295-296.

quelques mètres du rempart d'un des deux châteaux surnommés *la porte des cluses*. Dispositif défensif romain construit sur la *Via Domitia* qui continue vers le Perthus, point de passage vers la péninsule Ibérique, pour rejoindre la *Via Apia*. Le plan à trois vaisseaux de Sainte-Marie et ses arcs outrepassés en ont toujours fait un édifice à part, imitant les basiliques dites « wisigothiques ». Néanmoins les sources ont interdit aux auteurs⁵⁶⁰ de la croire antérieure à l'ère préromane. Et si elle était en définitive d'époque wisigothe ? D'autant qu'un fragment de marbre blanc était en remploi au pied de l'arcade précédant l'entrée⁵⁶¹, et qu'une lampe à huile avec un chrisme du V^{ème} siècle fut précisément découverte le long des remparts du *castel del Moros*⁵⁶². Nous pouvons également porter à notre connaissance l'église de Saint-Ferréol de la Pava sur la commune d'Argelès-sur-Mer, édifiée près d'un habitat de la fin de l'Antiquité (fin IV^{ème} et V^{ème})⁵⁶³ sur une surface d'environ 600m², mais également non loin d'un établissement romain d'une superficie de 4000m², dont les vestiges datent des I^{er} et II^{ème} siècles⁵⁶⁴. Ces découvertes de filiation avec des vestiges de l'Antiquité, tout autant que du haut Moyen Âge se réitérent à Villarmilla, sur la commune de Llupia et son église Saint-Sauveur⁵⁶⁵, tout autant qu'à Saint-Martin-de-Fenollar sur la commune de Maureillas⁵⁶⁶.

Pour les derniers édifices, les vestiges se retrouvent certes dans un environnement moins immédiat, mais leur existence ne peut être reléguée au second plan pour autant. C'est le cas de Saint-Cyprien et sa commune éponyme⁵⁶⁷, de Saint-Julien et Sainte-Basilisse du Soler⁵⁶⁸, de Saint-Etienne de Thuir⁵⁶⁹, Saint-Assisclé de Trouillas⁵⁷⁰, et Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villeneuve-de-la-Raho⁵⁷¹.

⁵⁶⁰ Première mention en 1198, MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, p.278.

⁵⁶¹ KOTARBA, J., *Carte archéologique de la Gaule...*, p.322.

⁵⁶² Sis juste en face, voir p.94 de la présente étude.

⁵⁶³ KOTARBA, J., *Carte archéologique de la Gaule...*, p.228-229.

⁵⁶⁴ Au lieu-dit Torrent à 500m au nord-ouest de la Pava, le long du chemin montant au château d'Ultera, KOTARBA, J., *Carte archéologique de la Gaule...*, p.228-229.

⁵⁶⁵ La *Stada conflentana* arrivait aux pieds de l'église et une importante concentration de mobiliers fut mise au jour, dont la chronologie s'étend depuis l'époque romaine jusqu'au Moyen Âge, KOTARBA, J., *Carte archéologique de la Gaule...*, p.408.

⁵⁶⁶ Au nord de l'église, des niveaux antiques furent découverts et plusieurs sondages indiquent une occupation depuis la fin de la république romaine, puis phase VIII-IX^{ème}, KOTARBA, J., *Carte archéologique...*, p.411-413.

⁵⁶⁷ A 1km au S/E au lieu dit *les Xinxetes* proche de *Colomina des Monges* une étendue de 1,5ha d'habitat dont l'occupation est certaine pour le V^{ème} et le VI^{ème} siècle avec un début probable au IV^{ème} siècle. , KOTARBA, J., *Carte archéologique de la Gaule...*, p.546-547.

⁵⁶⁸ Au niveau du stade de sport, à 1,7km au S/O de l'église, du mobilier typique du V^{ème} et VI^{ème} siècle fut retrouvé. Aussi, dans le même secteur, à 2km au S/O, au lieu-dit des *Baches*, un habitat d'époque romaine sur environ 1000m² a été mis au jour, KOTARBA, J., *Carte archéologique de la Gaule...*, p.582.

⁵⁶⁹ La *via Confeuntana* traversait la commune depuis le sud-est vers le nord est, c'est sans doute ce qui explique que dans une couronne de 800m à 1,5km autour de l'édifice se retrouve plusieurs sites remontant aux 1^{er} av.J.c. et II^{ème} siècles de notre ère. De plus, à moins de 3km à l'est fut découverte la nécropole de Saint Felu de Rella avec 14 sépultures de la fin de l'époque romaine au Haut Moyen Âge, KOTARBA, J., *Carte archéologique...*, p.600-602.

A la faveur de ces rapprochements, il nous paraît indéniable que les lieux d'implantation d'une majorité d'églises, pour ne pas dire tous⁵⁷², sont en lien direct avec d'anciens habitats antiques ou d'époque wisigothe. La physionomie des églises qu'il nous est permis d'observer aujourd'hui ne valorise pas toute l'antériorité de leur implantation. Les chercheurs médiévistes ont tendance à sous-estimer cette filiation avec l'Antiquité, leur préférant la suprématie des carolingiens et leur *renovatio*. « Le christianisme n'est pas un phénomène extérieur à l'Antiquité puisqu'il y est né ». C'est en ces mots que Noël Duval attirait déjà notre attention en 1991 sur la dette de cette nouvelle religion, tant dans ses créations plastiques, qu'iconographiques, trouvant dans les formes antiques traditionnelles le creuset nécessaire à une nouvelle interprétation⁵⁷³. *A fortiori*, l'apparition du bâtiment cultuel chrétien dans le paysage urbain, puis rural, s'est greffé aux structures déjà existantes et, dès le premier tiers du V^{ème} siècle, les a légitimement remplacées.

Le poids de l'idéologie cadafalchienne, sempiternellement reprise sur l'avènement du préroman et du premier art roman en Catalogne a fixé une interprétation du bâti qui reste imperméable aux découvertes archéologiques de plus en plus nombreuses. La fragilité des datations des sites du haut Moyen Âge conforte l'idée que cette chronologie est vieillissante. L'archéologie ne pourra apporter un regard actualisé qu'en généralisant les datations radiocarbone et en abandonnant les scories des sources carolingiennes. Contrairement à une idée largement répandue, les églises roussillonnaises trouvent donc leur origine dans son âge antique, les Wisigoths ayant encouragé son développement, ne serait-ce que pour tenter d'asseoir l'unité de leur royaume. Un royaume déjà fragilisé depuis la bataille de Vouillé (509) et l'offensive répétée des Francs, autre peuple très tôt christianisé, et qui ne se relèvera pas de la provocation musulmane. Le Roussillon en changeant de gouvernant va opérer un changement dans l'organisation de sa chrétienté.

⁵⁷⁰ Au *Pla d'amont* à 1,4km à l'ouest de l'église, un habitat d'époque républicaine a été détecté et au *Puig de Negut*, à 1,3km au sud/ouest, un vaste habitat du haut Moyen Âge a été remarqué. KOTARBA, J., *Carte archéologique...*, p.607.

⁵⁷¹ Au lieu-dit *Estanyots* à 1,3km au Nord de Saint-Julien se situe une concentration de mobiliers datables du bas empire et du début de l'époque wisigothique KOTARBA, J., *Carte archéologique...*, p.614. Au lieu-dit *Puig Vergès* au *Mas Sauvy*, à 550m au nord de St Julien, un habitat important avec occupation du milieu du I^{er} siècle au début du II^{ème} siècle. Enfin, au lieu-dit la *Colomina*, à 1,5km au sud, les vestiges d'habitats ruraux du I^{er} siècle qui occupent 3500m² ont été mis au jour. KOTARBA, J., *Carte archéologique...*, p.617.

⁵⁷² L'avenir des découvertes archéologiques nous permettra de confirmer ou d'infirmer cette idée.

⁵⁷³ DUVAL, N., *Naissance des arts chrétiens...*, p.15.

III. *Elna vicus carolingien*

A. Entre *Renovatio* et héritage

◆ Le topos de l'invasion musulmane

L'invasion musulmane reste un fait historique indéniable qui nourrit néanmoins une importante part d'imaginaire. La communauté scientifique a encore tendance à voir en ces envahisseurs l'élucidation providentielle de la majorité des maux frappant le Roussillon. Cela étant, la déficience des sources, l'absence de vestiges religieux, le défaut de structures monastiques ou encore la carence d'une administration ecclésiastique avant l'époque carolingienne sont le fait de ces Musulmans qui auraient de manière méthodique, presque chirurgicale, détruit la société wisigothique – « wisigo-gallo-romaine » en réalité. Au-delà des spoliations et destructions qu'il convient de ne pas considérer comme anecdotiques⁵⁷⁴, il est nécessaire de se demander : quelle est l'incidence tangible de ces envahisseurs sur la société roussillonnaise ? Ont-ils véritablement mis à mal les instances ecclésiastiques de la région ?

Arrivés en péninsule Ibérique dès 711, les Musulmans s'emparent de Narbonne en 720 où Zama se fait instituer *Vali*⁵⁷⁵. Dès lors, les musulmans n'eurent de cesse d'étendre leur suprématie à toute la *Gallia*. Ils s'élancèrent, entre autres, vers l'Aquitaine, avant que Charles Martel ne marque un coup d'arrêt à cette folle et véloce invasion. Certes, les exactions ont existé, on ne gagne pas du terrain aussi rapidement sans une garnison combative. Néanmoins, l'empressement des Sarrasins dans leur conquête du territoire tend à prouver qu'ils s'attachaient à prendre des lieux stratégiques : la métropole Narbonnaise était à cet effet toute choisie. La généralisation des sacs n'a pu toucher l'intégralité du territoire roussillonnais, la progression en Gaule prévalant. Le rythme soutenu ne permettait que peu « d'à-côtés » : prise de Toulouse en 721, Carcassonne en 725, Bordeaux et Tours en 732, Arles et Avignon en 735⁵⁷⁶.

⁵⁷⁴ Preuve en est la découverte à Ruscino (Château-Roussillon) de 42 sceaux de plomb inscrits en caractères coufiques indiquant la mention « butin licite partagé à Narbonne », SCHNEIDER, L., « Postface », dans REBE, I., RAYNAUD, C., SENAC, P., « Le premier Moyen Âge à Ruscino, entre Septimanie et Al-Andalus (VIIe-IXe)... », p.328-329. KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule*, p.471-473.

⁵⁷⁵ DEVIC, C., et VAISSETTE, J., *Histoire générale de Languedoc*, Livre VIII, chapitre XI, p. 720.

⁵⁷⁶ SAGNES, J., (dir.), *Le Pays Catalan...*, p.151-153.

Ce faisant, il paraît tout aussi improbable que les musulmans se soient acharnés de manière méthodique sur les bâtiments ecclésiaux du diocèse d'Elne, d'autant que l'envahisseur avait laissé, aux Chrétiens, le libre exercice de leur religion⁵⁷⁷, moyennant un tribut⁵⁷⁸. Une contribution ô combien plus lucrative et aisée plutôt que l'utilisation de la force. L'invasion musulmane n'a pas paralysé le pays. En ce sens, Ramon Marti ne manque pas de rappeler :

« qu'en péninsule Ibérique l'archéologie a prouvé que la construction d'églises se poursuit sous la domination musulmane. C'est que la continuité fut d'abord la règle, et que la subversion de l'organisation ecclésiastique ne se produisit que beaucoup plus tard »⁵⁷⁹.

Il y a tout à parier que la situation était assurément analogue en Roussillon. Tout autant, il est résolument simpliste d'impacter aux seules vingt-cinq années de domination musulmane la disparition des archives roussillonnaises antérieures à l'époque carolingienne⁵⁸⁰. Une multitude de facteurs ont certainement conduit à ce mutisme forcé⁵⁸¹, on pourrait même se laisser aller à penser que les Carolingiens eux-mêmes auraient tout eu à gagner à faire page blanche d'un passé religieux trop marqué⁵⁸², où l'arianisme avait laissé son sillage dans une administration religieuse encore pétrie de verdure.

En définitive, cette occupation sarrasine apparaît comme un formidable accélérateur dans la récupération de la *Gallia* par les Carolingiens. Pépin le Bref est à peine sacré (751), que le Pape le somme de « repousser l'ennemi impie pour conforter le salut de l'humanité »⁵⁸³. Dès lors, une instrumentalisation implacable se met en place : les Wisigoths ont péché et le courroux musulman est leur punition divine⁵⁸⁴. Les Carolingiens – peuple rédempteur placé, par le Pape, à la droite du Père – deviennent légitimes pour endosser le rôle

⁵⁷⁷ REINAUD, M., *Invasion des Sarazins en France ...*, p.93.

⁵⁷⁸ DEVIC, C., et VAISSETTE, J., *Histoire générale de Languedoc*, Livre VIII, chapitre XI, p. 720.

⁵⁷⁹ MARTI, R., « l'organisation territoriale en Catalogne entre Antiquité et féodalité », p.185.

⁵⁸⁰ Michel Zimmermann a certes montré comment les sacs de Barcelone (985) ou celui de Mansera (1020) ont eu des répercussions néfastes pour la conservation des chartes, ZIMMERMANN, M., *Ecrire et lire en Catalogne ...*, t.1, p.67-68, mais il a aussi mis en avant d'autres facteurs aggravants comme la nature même des papyrus romains, *Ibidem*, p.70, ou les dangers liés aux pertes, ou aux vols, *Ibidem*, p.66, ou aux désastres naturels comme pour les inondations qui frappèrent les moines de Cuxa, *Ibidem*, p.73.

⁵⁸¹ D'ailleurs, Philippe Depreux ne manque pas de nous faire remarquer que la multiplication documentaire imputée aux Carolingiens n'est en rien le gage d'un sursaut d'érudition. Nous ne connaissons majoritairement des sources carolingiennes que celles sur parchemins et qui, au vu de leur prix, ne pouvaient être la norme. Les tablettes de cire, dont l'usage était assurément plus répandu, ont presque totalement disparu. DEPREUX, P., « Ambitions et limites des réformes culturelles... », p.750.

⁵⁸² Ainsi, en Aquitaine, les *formules d'Auvergne* citent comme cause vraisemblable de perte de documents écrits « le comportement de nos ennemis les francs », ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens...*, p.59.

⁵⁸³ ZIMMERMANN, M., « les Goths et l'influence gothique dans l'empire Carolingien », p.33.

⁵⁸⁴ *Ibidem*, p.34

de saint Michel punissant le mal qui revêt ici un double visage, celui des Wisigoths infidèles et de leurs bourreaux musulmans. Est-ce à dire pour autant, qu'en récupérant la *Gothie*, véritable isthme gothique en terre gauloise, les Carolingiens s'y sont imposés politico-religieusement ? Rien n'est moins sûr.

◆ *La Renovatio, cet autre poncif ?*

Auréolés de la bénédiction pontificale, les Carolingiens s'attèlent plus que jamais à la libération de la *Gothie*. Mais déjà dès 738, Charles Martel tenait siège à Narbonne. Entreprise qui se solda par un échec l'obligeant, certes, à renoncer momentanément à la métropole, mais qui laissa libre cours à sa frustration, en dévastant les villes d'Agde, Béziers, Maguelonne et Nîmes, dont les populations étaient accusées de pactiser avec les Sarrasins⁵⁸⁵. En 752, c'est au tour de Pépin le Bref, galvanisé par sa nouvelle alliance avec les comtes de Nîmes, Maguelonne, Agde et Béziers, de venir encercler Narbonne, sans succès. Il lui faudra attendre 759⁵⁸⁶, pour réitérer le siège de la ville qui, selon les *Annales de Metz*⁵⁸⁷ et la *Chronique de Moissac*⁵⁸⁸, lui fut livrée par ses habitants eux-mêmes, contre la promesse de conserver la jouissance de leurs lois gothiques.

Il faut souligner que les invasions musulmane puis franque, ont eu pour effet d'exacerber une identité commune entre Gallo-Romains, de souche dirait-on, et Wisigoths formant la branche germanique de la société⁵⁸⁹. Si bien qu'il faut voir dorénavant dans le terme de *Goth* le visage de l'hydre dont les cheveux gallo-romains et les mèches wisigothes sont maintenant entremêlés sous la coiffe du catholicisme⁵⁹⁰. L'invasion musulmane n'est qu'une parenthèse au regard de l'histoire du christianisme en Roussillon. Encore une fois, il est simpliste et réducteur de vouloir percevoir dans l'interruption des listes épiscopales de la *Gallia* la preuve indéniable d'une volonté sarrasine visant à détruire la religion chrétienne. D'ailleurs, ces mêmes listes s'immobilisent au regard des sources bien avant l'arrivée des

⁵⁸⁵ SAGNES, J., (dir.), *Le Pays Catalan...*, p.153.

⁵⁸⁶ Nous ne reviendrons pas sur les discordances quant à la date de libération de Narbonne, 752 selon les sources arabes et les *Annales de Metz*, ou 759 selon la *Chronique de Moissac*, voir à ce propos SENAC, P., *Les Carolingiens et Al-Andalus*, p.38-39 et ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens*, p.60-61.

⁵⁸⁷ *Ibidem*, p.154.

⁵⁸⁸ ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens*, p.61.

⁵⁸⁹ ZIMMERMAN, M., « les Goths et l'influence gothique dans l'empire carolingien », p.36.

⁵⁹⁰ Et ce depuis la conversion de Récarède en 589 au catholicisme, mettant fin au *distinguo* entre Gallo-Romains catholiques et Goths ariens.

Musulmans⁵⁹¹, pour ne reprendre, le plus souvent, que plusieurs décennies après la libération de Narbonne par Pépin le Bref⁵⁹².

Au moment même où les Carolingiens récupèrent l'ancienne *Gallia*, il est dans leur intérêt, pour asseoir leur suprématie de manière pérenne, de respecter le particularisme gothique et de s'appuyer sur la religion, seul moyen de « balayer tout obstacle à la fusion des peuples », pour reprendre la pensée de Michel Zimmermann⁵⁹³. Dès lors, au lendemain de la prise de Narbonne, Pépin le Bref maintient plusieurs comtes goths en place⁵⁹⁴. Gageons qu'il en fut ainsi pour les évêques des différents diocèses, d'autant que les Carolingiens vont en faire les sentinelles de leur *renovatio*⁵⁹⁵ afin de contrôler et limiter le pouvoir des comtes et leur possible autonomie. C'est alors une manœuvre habile qui émane du pouvoir carolingien qui, ne pouvant se soustraire à honorer son serment de préservation des lois gothiques et ne pouvant ainsi réformer cette même administration gothique, s'applique à le faire dans le domaine religieux. En effet, rien ne les en empêche puisqu'ils sont le peuple libérateur aux yeux de la chrétienté. En ce sens, les Carolingiens vont progressivement et méthodiquement transformer, légiférer et organiser la société sous l'égide de la religion. « C'est alors que de nouveaux critères s'imposent en matière de dogme et d'organisation ecclésiastique, la soumission de l'appareil épiscopal étant devenu une priorité »⁵⁹⁶. La fameuse renaissance carolingienne est lancée. Pour autant, gardons-nous de laisser à cette expression une aura trop éblouissante. La *Gothie* est l'une des régions les plus tôt romanisées et, *a fortiori*, l'une des plus précocement christianisée où une organisation ecclésiastique préexiste à l'arrivée des Francs. Ces derniers, se sont donc appuyés sur un canevas déjà existant, ne faisant que « corriger » son maillage, plutôt que de la faire « renaître », comme le souligne très justement

⁵⁹¹ Les listes épiscopales des diocèses de Béziers, Narbonne, Elne, Agde, Nîmes et Maguelone, se taisent déjà une trentaine d'années avant l'invasion et près de cinquante années pour le diocèse de Maguelone (exactement 28 ans avant pour Béziers, 33 ans pour Narbonne, 38 ans pour les diocèses d'Elne et d'Agde, 41 ans pour celui de Nîmes). Il est impératif de se soustraire au poncif concernant le repli, voire l'annihilation de la religion chrétienne sous domination arabe. D'ailleurs toutes les listes ne se sont pas interrompues sous domination musulmane, preuve en est celle du diocèse de Nîmes qui, malgré des données en pointillé, livre les noms de Palladius en 737 et Gregorius en 745. JULIA, H., *Histoire de Béziers*, Evreux, 1845. MICHAUD, J., CABANIS, A., (dir.) *Histoire de Narbonne*, Toulouse, 1981. *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló...*, p.54-55. DESPETIS, J., « Nouvelle chronologie des évêques d'Agde ... », p.62-78.

⁵⁹² Les listes épiscopales redeviennent continues dans ces mêmes diocèses en moyenne 25 années après la libération de Narbonne. Seul le nom de l'évêque de Narbonne, un certain Arribert, est connu dès 768. (Pour le diocèse d'Elne il faut attendre 24 ans, celui de Nîmes 25 ans, celui d'Agde 29 ans et 32 ans pour ceux de Béziers et Maguelone).

⁵⁹³ ZIMMERMAN, M., « les Goths et l'influence gothique dans l'empire Carolingien », p.33.

⁵⁹⁴ *Ibidem*, p.38, ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens*, p.60-61 et CAILLE, J., « vicomtes et vicomtés de Narbonne des origines au début du XIII^{ème} siècle », dans DEBAX, H., (dir.), *Vicomte et vicomtés ...*, p.47-48.

⁵⁹⁵ ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens*, p.100-102 et p. 286.

⁵⁹⁶ MARTI, R., « l'organisation territoriale en Catalogne ... », p.189.

Philippe Depreux⁵⁹⁷. Ce souci d'amélioration de chacun des échelons de la société franque va induire une organisation raisonnée de l'appareil ecclésiastique dans un système d'allégeance ayant pour point d'orgue le sommet de la pyramide occupé par le roi, directement au service de Dieu. Plusieurs phénomènes vont ainsi converger en ce sens, codifiant la chrétienté roussillonnaise.

B. Ordonnances et dispositions

◆ Contrer les séditions

Gouverner en contrôlant davantage les intermédiaires n'est pas chose aisée. Pépin le Bref, au lendemain de la libération de Narbonne, maintient en place les comtes goths qui lui ont fait allégeance, tout en commençant à placer timidement son entourage, avec Raoul à Uzès, en 754⁵⁹⁸. La notion de vassalité est essentielle pour administrer le royaume, mais comment déléguer le pouvoir royal à des Goths qui ne font pas partie des peuples restés « purs de toute hérésie »⁵⁹⁹. Seule l'Église peut permettre la pérennité d'une société idéale où l'autorité n'est pas discutée. Elle devient le pôle à perfectionner afin de juguler le pouvoir de ces comtes qui conservent une certaine autonomie juridique. Dès lors, le phénomène de l'*aprisio* prend tout son sens. Faisant suite aux désastres de Roncevaux et de Saragosse (778), Charlemagne qui, d'une part n'a pas reçu des comtes septimaniens tout le soutien qu'il en attendait⁶⁰⁰ et, d'autre part, se retrouva dans l'impossibilité de repousser les infidèles⁶⁰¹, encouragea l'immigration des *hispani*, ces Chrétiens wisigoths désireux de fuir la domination musulmane et les fixa en *Gothie* grâce au système de l'*aprisio*⁶⁰². Ce faisant, hommes et moines vinrent s'installer et s'employèrent à défricher les terres ainsi mises à leur disposition qui, au terme de trente années, devenaient un bien propre. Ces dernières n'étant soumises à aucun loyer ni cens⁶⁰³ échappaient alors à la juridiction des comtes⁶⁰⁴. Ce phénomène,

⁵⁹⁷ DEPREUX, P., « Ambitions et limites des réformes culturelles... », p.732-733, plus particulièrement.

⁵⁹⁸ ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens*, p.60.

⁵⁹⁹ Selon la Loi Salique de 763, *Ibidem*, p.59.

⁶⁰⁰ ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens*, p.100.

⁶⁰¹ ZIMMERMAN, M., « les Goths et l'influence gothique dans l'empire Carolingien », p.34.

⁶⁰² « Système intermédiaire entre tenure et propriété, attesté dans la seule région gothique » qui n'est pas une invention franque mais plutôt « un dérivé de la législation romaine » ZIMMERMAN, M., « les Goths et l'influence gothique dans l'empire Carolingien », p.43.

⁶⁰³ Seules les obligations militaires, ost et gîte, leurs étaient rattachées. RICHÉ, P., « Les réfugiés wisigoths... », p.177.

commencé avec Charlemagne, continua sous le règne de Louis le Pieux et Charles le Chauve⁶⁰⁵. Si, comme le précise Michel Zimmermann, il ne faut pas voir dans cette activité apripsonnaire une entreprise de repeuplement, force est de constater qu'il changea le visage sacerdotal de la *Gothie* en général, et celui du Roussillon en particulier.

Ainsi, nul n'ignore que l'on doit l'édification des monastères de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech en Vallespir⁶⁰⁶, de Saint-André-de-Sorède⁶⁰⁷ et Saint-Génis-des-Fontaines⁶⁰⁸ Saint-Clément-de-Réglella⁶⁰⁹ en plaine du Roussillon, ou encore et Saint-Michel-de-Cuxa⁶¹⁰, en Conflent, à des *hispani* qui, en se réfugiant au cœur de l'empire franc ont fait preuve d'un zèle ecclésiastique sans précédent⁶¹¹. Ils vinrent grossir les rangs de ces Wisigoths venus se réfugier en *Gothie*⁶¹² tels qu'Atala, fondateur de l'abbaye de Saint-Polycarpe de Razès (Aude)⁶¹³, Nébridius, fondateur du monastère de La Grasse (Aude) qui deviendra archevêque de Narbonne⁶¹⁴, Olemond, initiateur de l'abbaye de Saint-Jean de Mallast (Montolieu dans l'Aude)⁶¹⁵, Anian fondateur du monastère de Saint-Laurent de Caunes⁶¹⁶ (à Caunes-Minervois dans l'Aude), Atilio à l'origine de la fondation du monastère de Saint-Thibery près d'Agde (Hérault)⁶¹⁷, ou encore Nampius fondateur de Saint-Hilaire (Aude)⁶¹⁸. Ce qui ramène à treize le nombre de fondations septimaniennes directement imputables à ces *hispani*, sur une période de trente années. Une dynamique qui se fit ressentir jusqu'au plus près des arcanes du pouvoir

⁶⁰⁴ ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens*, p.100-101.

⁶⁰⁵ RICHÉ, P., « Les réfugiés wisigoths... », p.177.

⁶⁰⁶ Fondée par Castellan vers 778-780. PONSICH, P., « les origines de l'abbaye d'Arles... », p.69-99.

⁶⁰⁷ Fondée par Miron aux alentours de l'an 800. MALLET, G., *Églises romanes oubliées...*, p.253-254 ; *Catalunya Romànica*, vol. XIV, p.341-343, SAGNES, J., (dir.), *Le Pays Catalan...*, p.157.

⁶⁰⁸ Édifiée par un certain Sentimir aux alentours de l'an 800 *Catalunya Romànica*, vol. XIV, p.369-371.

⁶⁰⁹ Fondée par Sintremond et mentionnée pour la première fois en 844, *Catalunya Romànica*, vol. XIV, p.240.

⁶¹⁰ Vers 854, sept religieux venus d'Urgell avec à leur tête un nommé Protasieus, s'installèrent sur la rive droite de la Têt à Eixalda sous le vocable de Saint-André, avant de venir s'implanter à Cuxa à partir de 878, MALLET, G., *Églises romanes oubliées...*, p.193.

⁶¹¹ RICHÉ, P., « Les réfugiés wisigoths dans... », p.181 et ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolíngis ...*, p.X-XIII.

⁶¹² Dont on connaît les noms grâce à Ardon chroniqueur de la Vie Benoit d'Aniane, au Poème de Théodulf : « *Ad monachos sancti benedicti* » et enfin on mesure l'étendue de ce mouvement grâce à un précepte de Charlemagne de 844 *Preceptum pro Hispanis* adressé aux comtes de la Gothie et de la Marche d'Espagne. RICHÉ, P., « Les réfugiés wisigoths dans... », p.177.

⁶¹³ Près de Limoux, abbaye dont la fondation oscille entre les années 780 et 811. Atala arriva en Gothie accompagné d'Agobard, encore enfant. SAGNES, J., (dir.), *Le Pays Catalan...*, p.157.

⁶¹⁴ La Grasse fut fondée en 799, et Nébridius fut archevêque entre 790 et 825. RICHÉ, P., « Les réfugiés wisigoths dans... », p.178.

⁶¹⁵ Abbaye fondée avant 815, date à laquelle Louis le Pieux réitère la confirmation des privilèges accordés par son père Charlemagne. BONNERY, A., « Les origines du monastère Saint-Pierre... », p. 33-36.

⁶¹⁶ Fondation entreprise entre 771 et 791, date de sa première apparition dans les sources. BONNERY, A., « Les origines du monastère Saint-Pierre... », p. 33-34.

⁶¹⁷ Abbaye fondée à la fin du VIII^{ème} siècle. DURAND, G., « L'abbaye bénédictine de Saint-Thibéry ... », p.144.

⁶¹⁸ Abbaye initialement fondée sous le vocable de Saint-Saturnin vers 780. DÉBAX, H., PONTIÈS, F., « Saint-Hilaire, Saint Saturnin et Roger... », p.129. SAGNES, J., (dir.), *Le Pays Catalan...*, p.157.

avec sans doute le plus renommé des Wisigoths expatriés : Théodulf⁶¹⁹, installé au Palais aux environs de 780, au moment où un certain Witiza, plus connu sous le nom de Benoît d'Aniane avait lui décidé de quitter le palais pour se retirer sur les terres familiales près de Maguelone⁶²⁰. La recrudescence de cet essaimage monastique, bien qu'il soit impossible de savoir s'il s'agit bien de fondation ou de refondation⁶²¹, illustre combien les Wisigoths – accueillis à bras ouverts par les Carolingiens – prirent une place toute particulière dans le monachisme septimanien. D'ailleurs, Marie-Céline Isaïa ne manque pas de nous faire remarquer que « l'établissement monastique est, à la famille carolingienne, ce que le château sera au lignage noble »⁶²², et à Laurent Schneider d'ajouter que « les sanctuaires demeurent avant tout des instruments de francisation et ce sont vraisemblablement les parts subsistantes du fisc royal des Goths que les princes carolingiens transfèrent aux œuvres monastiques naissantes »⁶²³. Ainsi, en sus du phénomène aprisonnaire, le monastère se trouva être un rempart de plus destiné à réduire l'emprise territoriale des comtes wisigoths.

La protection royale ne tarda pas à se manifester avec un certain systématisme, se réconciliant avec l'ancienne tradition de l'évergésie par la mise en place de l'immunité des monastères, qui vint de surcroît restreindre la possibilité d'intervention des comtes et de leurs représentants (perception des taxes et droits de justice) tout en favorisant une relation directe et privilégiée avec le souverain dans son rôle de protecteur de l'Église⁶²⁴. Les abbayes roussillonnaises reçurent très tôt la *mundeburdi*, cette protection royale⁶²⁵ qui leur concédait l'immunité, ainsi que la liberté d'élection de leurs abbés. Louis le Pieux offrit sa protection au monastère de Saint-Génis-des-Fontaines dès 819⁶²⁶, puis l'année suivante à l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech⁶²⁷, enfin en 823 ce fut au tour de Saint-André-de-Sorède⁶²⁸. Saint-

⁶¹⁹ Né à Saragosse vers 760, il arriva à la cour carolingienne pour ses 20 printemps et sera fait évêque d'Orléans par Charlemagne en 793. RICHÉ, P., « Les réfugiés wisigoths dans... », p.179.

⁶²⁰ Contrairement à ses contemporains et amis précédemment mentionnés, Witiza n'est pas un Wisigoth immigré, mais le fils d'Aiguilf, comte de Maguelone, partisan de Pepin dans son entreprise de libération de Narbonne SCHNEIDER, L., « De l'horizon impérial aux sociétés locales... », p.339.

⁶²¹ DURAND, G., « L'abbaye bénédictine de Saint-Thibéry ... », p.144.

⁶²² ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens*, p.307.

⁶²³ SCHNEIDER, L., « De l'horizon impérial aux sociétés locales... », p347.

⁶²⁴ *Ibidem*, p.76-77 et pour approfondir FELLER, L., « Introduction. Formes et fonctions de la richesse des élites au haut Moyen Âge », dans DEVROEY, J.-P., FELLER, L., LE JAN, R., (dir.), *Les Elites et la richesse au haut Moyen Âge*, Turnhout, 2010, p.5-30.

⁶²⁵ Sur la notion de protection royale DUPARC, P., « La commendise ou commende personnelle » dans *Bibliothèque de l'école des chartes*, t.119, 1961, p. 50-112.

⁶²⁶ Soit 19 ans après sa fondation, ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis*, p.206-207.

⁶²⁷ 42 ans après sa fondation, ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis*, p.224-226.

Clément-de-Réglella et Saint-Michel-de-Cuxa furent dotés par Charles le Chauve, respectivement en 844⁶²⁹ et 871⁶³⁰. Ces privilèges émanant directement du pouvoir royal nous renvoient à une autre réalité, celle des églises dépendantes du patrimoine temporel de ces grands pôles religieux. Celles-là même à qui les fidèles vont devoir s'acquitter de l'imposition de la dîme⁶³¹ qui prend un caractère obligatoire dès 756⁶³². Cette taxe, au demeurant, n'est pas une nouveauté⁶³³, seule sa contrainte le devient sous l'impulsion de la dynastie carolingienne.

La dîme réévaluée et revalorisée d'abord pour des raisons socio-économiques⁶³⁴, va prendre une dimension théologico-économique⁶³⁵, autant que régalienn⁶³⁶. Cela sous-tend une fois de plus une volonté de dominer la terre en interférant avec la domination seigneuriale. Nonobstant, la dîme s'avère être un formidable médium offrant la maîtrise des hommes, dans le respect du culte et des églises, contribuant alors à la mise en place du réseau paroissial. Nous ne nous pencherons pas sur les différents aspects territoriaux et communautaires que revêt la notion de versement de la dîme qui divise parfois encore la communauté scientifique, d'autant que Michel Lauwers a déjà fait toute la lumière sur le sujet⁶³⁷. Pour autant, nous reprendrons l'idée de Jean-Pierre Devroey qui insiste sur le fait que la « dîme est une contribution individuelle et pas une simple taxe déterminée par le foncier : elle est payée par chacun des fidèles à l'église locale où il a été baptisé. La levée de la dîme crée donc une appartenance à un groupe (les paroissiens) »⁶³⁸. Dès lors, le prélèvement de la

⁶²⁸ Soit 23 ans après sa fondation, ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolíngis*, p.267-269.

⁶²⁹ Ce précepte est la première source que nous conservons de ce petit monastère roussillonnais, ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolíngis*, p.180-184.

⁶³⁰ Soit 17 ans après sa fondation, ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolíngis*, p.88-90.

⁶³¹ « La dîme est le prélèvement d'un dixième, en principe de toute forme de production et en particulier sur les produits de la terre, au bénéfice des clercs, des pauvres, voire du groupe d'habitants dépendant d'une église », LAUWERS, M., « Pour une histoire de la dîme... » p.11.

⁶³² En 756 c'est Pépin le bref qui rédige une lettre dans cette intention puis on connaît, sous le règne de Charlemagne, le capitulaire d'Herstal de 779 et le synode de Francfort en 794 qui vont dans le même sens. TONEATTO, V., « Dîme et construction de la communauté... », p.79.

⁶³³ DEVROEY, J.-P., « L'introduction de la dîme obligatoire en Occident... », p.89.

⁶³⁴ En effet, « la dîme s'inscrit implicitement dans le contexte des famines particulièrement nombreuses sous le règne de Charlemagne », DEVROEY, J.-P., « L'introduction de la dîme obligatoire en Occident... », p.89.

⁶³⁵ Pour reprendre les termes de Valentina Toneatto. Le paiement de cet impôt devient le salut du fidèle et son intégration dans la communauté de foi, tout autant qu'il impose la soumission à la hiérarchie ecclésiastique. TONEATTO, V., « Dîme et construction de la communauté... », p.81.

⁶³⁶ Se désister dans le versement de la dîme est un acte d'infidélité envers la communauté, son prélat, mais plus encore envers son Roi, protecteur suprême de l'Eglise. TONEATTO, V., « Dîme et construction de la communauté... », p.82.

⁶³⁷ Sur cette question épineuse des liens entre dîme et territorialisation du réseau paroissial voir LAUWERS, M., « Pour une histoire de la dîme et du *dominium* ecclésial », et surtout les pages 14-20 pour une critique historiographique de la chose.

⁶³⁸ DEVROEY, J.-P., « L'introduction de la dîme obligatoire en Occident... », p.92.

dîme – qui pour la Gaule et l’Espagne était répartie en trois parts, dont les bénéficiaires étaient l’évêque, le clerc desservant et qui bénéficiait, en dernier lieu, à l’entretien et à l’équipement des bâtiments ecclésiastiques⁶³⁹ – offre désormais des revenus réguliers aux églises rurales. Cela a-t-il impacté les terres roussillonnaises ? En ce sens, la mise en place de cette imposition a-t-elle contribué à l’expansion des lieux de culte sous la tutelle carolingienne ?

◆ Calligraphier les singularités

Nous l’avons compris, la perspicacité des carolingiens fut de « corriger » la pratique religieuse de la société avec pour ambition évidente de réduire le pouvoir juridique des comtes goths, tout autant que de restreindre les singularités liturgiques de l’ensemble de l’Empire dans une dynamique d’unification absolue. Ainsi, à la manière de l’art calligraphique, qui s’attache au bon tracé des signes, le pouvoir royal s’est attelé à unifier la pensée chrétienne et ses manifestations liturgiques sous l’étendard romain.

Déjà initiée sous Pépin le Bref⁶⁴⁰, l’unification du royaume via une liturgie unique, et en l’occurrence la liturgie romaine, connut une accélération sous Charlemagne, se voyant dans l’obligation de devoir tuer dans l’œuf le particularisme wisigothique et l’arrivée de l’adoptianisme⁶⁴¹. Pour mener à bien cette « vendetta divine », il s’appuya sur Witiza, ce noble Wisigoth de Maguelone de vingt ans son aîné, qu’il dut côtoyer étant enfant, puisque élevé à la cour d’Aix⁶⁴². Après avoir guerroyé aux côtés de Charlemagne en 773, il prit la robe au monastère de Saint-Serne-l’Abbaye (Côte-d’Or, Bourgogne). N’y trouvant pas l’écrin nécessaire à sa dévotion, il décide de rentrer au pays pour fonder, en 782, un monastère sur des terres familiales, en bordure de l’Aniane⁶⁴³. C’est là qu’il s’évertua à remettre à l’honneur la règle de saint Benoît de Nursie, dont il prit le nom par vénération. Le lien étroit qu’entretenait Witiza – maintenant connu sous le nom de Benoît d’Aniane – avec

⁶³⁹ Ce qui omet la redistribution aux pauvres, qui fait normalement partie des répartitions de cet impôt et qui semble ne pas avoir été la règle en Gaule et en Espagne comme le souligne Michel LAUWERS, « Pour une histoire de la dîme... », p.28.

⁶⁴⁰ La suppression par Pépin des coutumes locales passa par l’obligation faite aux clercs de chanter à la façon romaine, RICHÉ, P., « le christianisme dans l’occident carolingien », p.687. ARGÁRATE, P., « Les réformes liturgiques carolingienne et grégorienne », p.163.

⁶⁴¹ Officiellement condamné lors du concile de Francfort réuni en 794, BONNERY, A., « Les origines du monastère Saint-Pierre... », p.35. Ce concile fut aussi l’occasion de blâmer « sans discernement les livres liturgiques des Eglises wisigothiques », BONNERY, A., « Le changement de liturgie au IX^{ème} siècle en Septimanie... », p.23.

⁶⁴² SCHNEIDER, L., « Aniane, saint Benoît et les gorges de l’Hérault », p.22.

⁶⁴³ SCHNEIDER, L., « De l’horizon impérial aux sociétés locales : patrimoine monastique,... », p.339.

Charlemagne en fit un acteur majeur dans la lutte contre l'hérésie adoptianiste⁶⁴⁴, et l'artisan désigné de la réforme centralisatrice visant à imposer une règle commune à tous les monastères de l'Empire⁶⁴⁵.

Notre propos n'est pas d'analyser les finesses d'une telle entreprise ; néanmoins, il nous faut remarquer combien la « nouvelle » liturgie romaine élaborée par Benoît d'Aniane est plus le fruit d'une hybridation que d'une lecture pure des usages romains. En ce sens, pour légitimer et légiférer le recours à la liturgie romaine, Benoît utilisa le Sacramentaire *Gregorianum-Hadrianum* rédigé vers 735, mais comme « il s'agissait du livre utilisé par le Pape pour la liturgie stationnale de Rome »⁶⁴⁶, il ne pouvait être usité hors de la ville pontificale et « il dut être corrigé et adapté pour son usage dans le royaume franc »⁶⁴⁷. Benoît s'employa donc à y adjoindre des messes, des préfaces, des bénédictions pour le peuple, autrement dit des rites et des prières d'origine wisigothique⁶⁴⁸ chers aux fidèles, « dans le but évident de ne pas trop les dérouter dans le déroulement du cérémonial »⁶⁴⁹. Ainsi, la nouvelle liturgie adoptait l'esprit général du rituel romain augmenté, pour des raisons pastorales, du fond wisigoth-hispanique⁶⁵⁰. C'est cette liturgie métissée qui devint la liturgie unifiant le royaume qui, lors des conciles réformateurs de 816 et 817 sera promulguée par le *Capitulaire monasticum*⁶⁵¹.

On peut remarquer avec quelle précocité les monastères fondés par les *hispani* en Septimanie, et plus particulièrement en Roussillon, s'employèrent à appliquer la règle bénédictine avant même sa notification officielle, se substituant très tôt à l'ordre wisigothique. Une précocité qui ne peut se comprendre que par l'attachement qui devait lier ces immigrés autour de l'un de leur charismatique compatriote : Witiza-Benoît⁶⁵².

⁶⁴⁴ En 798, Benoit fut choisi par Charlemagne pour accompagner Nébridius, archevêque de Narbonne et Leyrade, archevêque de Lyon envoyés en *missi* pour mettre un terme en Septimanie et en Marche d'Espagne à ladite hérésie. Mission couronnée de succès à la suite de laquelle Nébridius fut nommé à la tête de l'évêché de Narbonne. BONNERY, A., « Le changement de liturgie au IX^{ème} siècle en Septimanie... », p.25.

⁶⁴⁵ ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens*, p.221-222.

⁶⁴⁶ ARGÁRATE, P., « Les réformes liturgiques carolingienne et grégorienne », p.165.

⁶⁴⁷ *Ibidem*.

⁶⁴⁸ Ou hispanique, puisque depuis le concile IV de Tolède (633) toutes les églises de l'Hispanie et de la Gaule narbonnaise auront la même organisation liturgique pour la célébration de la messe et des offices de vêpres et matines. GROS, M., « les wisigoths et les liturgies occidentales », p.130.

⁶⁴⁹ BONNERY, A., « Le changement de liturgie au IX^{ème} siècle en Septimanie... », p.26.

⁶⁵⁰ « Les emprunts à la liturgie wisigothique viennent du calendrier et des rites d'initiation ou d'accompagnement de la vie, baptême, mariage, funérailles. Les changements radicaux se trouvent dans le rituel des ordinations épiscopales qui, par définition concernent les clercs ». BONNERY, A., « Le changement de liturgie au IX^{ème} siècle en Septimanie... », p.26.

⁶⁵¹ SCHNEIDER, L., « Aniane, saint Benoît et les gorges de l'Hérault », p. 23.

⁶⁵² Ainsi que semble le suggérer Ardon, l'hagiographe de Benoit d'Aniane, et le poème de Théodulfe, DURAND, G., « L'abbaye bénédictine de Saint-Thibéry (Hérault) », p.144.

Quoi qu'il en soit, l'instauration de la liturgie « benoîtienne », ne semble, au demeurant, n'avoir supporté aucun bouleversement architectural puisqu'elle n'a pas été immédiatement suivie par la construction de nouvelles églises, comme le souligne André Bonnery⁶⁵³. Les changements liturgiques s'opèrent dans les mêmes locaux, ceux-là même existant avant l'invasion arabe⁶⁵⁴. D'ailleurs, Charles le Simple ne manquait pas de faire remarquer dans son diplôme concédé à l'archevêque Arnuste, en 898, que la plupart des églises du diocèse de Narbonne étaient en ruines⁶⁵⁵. Faisant fi du postulat selon lequel ce précepte témoignerait de la désolation sacerdotale qu'aurait connue le Roussillon, entravée de d'impedimenta musulmans, nous préférons y voir un témoignage de l'antériorité des bâtiments ecclésiastiques, reflet d'une longue tradition chrétienne, gallo-romaine, puis wisigothe. Il est ainsi impérieux de ne pas tomber dans l'ornière si confortable qui voudrait que l'abondance des sources qui surgit avec l'ère carolingienne soit un élément corollaire à la construction de centaines d'églises nouvelles comme certains l'ont écrit⁶⁵⁶.

Nous venons de voir combien la politique carolingienne qui, autant sur un plan « national » avec la systématisation de la dîme, la mise en place de l'immunité des monastères et de la liturgie romaine, a eu des répercussions au niveau local, autant dans l'asservissement des comtes wisigoths, que dans l'anéantissement de l'adoptianisme, ou encore dans la formation du réseau paroissial, sans oublier le système aprisionnaire spécifiquement généré pour la *Gothie*. Toutes ces modifications de la société franque, comme roussillonnaise, furent accompagnées d'une production capitulaire qui sous-tend le rôle protecteur du souverain envers la richesse des églises. Une production importante pour légiférer, légitimer et normaliser ces nouveaux principes où l'écrit remplace désormais les traditions orales⁶⁵⁷, de même que les livres liturgiques ont suppléé aux traditionnelles liturgies wisigothes. C'est en cela qu'il faut comprendre l'impact des Carolingiens sur le Roussillon et comme le rappelle si

⁶⁵³ BONNERY, A., « Le changement de liturgie au IX^{ème} siècle en Septimanie... », p.26-27.

⁶⁵⁴ Il y a un changement important qui existe néanmoins : celui du baptême. Michel Gros nous rappelle que ce sacrement était « traditionnellement effectué par triple immersion depuis le commencement, mais les églises hispaniques n'en feront qu'une pour indiquer que les trois personnes divines sont en réalité un seul et même unique Dieu ». Ce changement n'est pas daté avec précision, hormis par les sources en 561 et sera acté par « Grégoire le grand en 633 au canon 6 du IV^{ème} Concile de Tolède. Avec le retour de l'adoptianisme le pouvoir carolingien entend rétablir la triple immersion de la liturgie romaine du baptême autour de 800-820 ». GROS, M., « les Wisigoths et les liturgies occidentales », p.128-129. Ainsi, serait-il possible de trouver dans ce particularisme une explication à l'absence de baptistère dans l'ancien diocèse d'Elne, l'immersion unique, acte plus rapide, pouvant se contenter des cuves baptismales.

⁶⁵⁵ « *pene omnes ecclesie ejudem civitatis ruine jam proxime existebant* », BONNERY, A., « Le changement de liturgie au IX^{ème}... », p.26

⁶⁵⁶ BONNERY, A., « Le changement de liturgie au IX^{ème}... », p.26

⁶⁵⁷ ARGÁRATE, P., « Les réformes liturgiques carolingienne et grégorienne », p.164.

bien Michel Zimmermann, « le respect de la Loi nourrit le prestige de l'écrit »⁶⁵⁸. La profusion documentaire concernant la Septimanie et la Marche d'Espagne⁶⁵⁹ démontre certainement plus la difficulté que les Carolingiens ont eu à s'imposer sur ces terres gothiques, que leur suprématie culturelle dans un empire unifié.

◆ Délétaire et salvatrice caroline : écrire l'église

Il appartient à Michel Zimmermann d'avoir su saisir, comme il le nomme lui-même, « l'un des effets les plus visibles de la conquête franque : le reflux de l'écriture wisigothique par l'adoption de la nouvelle minuscule caroline »⁶⁶⁰. Le choix de l'écriture franque accompagne le changement de liturgie. En ce sens, la nécessité de rédiger de nouveaux manuels a certainement favorisé la substitution de la liturgie gothique⁶⁶¹. Pour autant, cette dernière existait et s'appliquait en son temps aux églises roussillonnaises. L'apparition de documentations au IX^{ème} siècle doit être envisagée comme un instantané : les écrits carolingiens deviennent alors les témoins du moment de la reconquête, plutôt que les assistants d'une nouvelle ère.

Nous avons envisagé de comprendre ces sources selon qu'elles peuvent nous renseigner sur l'identité chronologique des églises de notre corpus, tout autant que sur la nomenclature de ces dernières. Mais nous nous sommes également tournés vers la nature même des actes utilisés et leur périodicité. Pour cela, nous nous sommes limités aux documents témoignant de la première mention de la centaine d'églises que nous avons référencée, et plus spécifiquement entre les IX^{ème} et XI^{ème} siècles. Dès lors, nous avons très vite constaté deux périodes importantes, véritables creusets pour l'apparition textuelle des églises : le dernier quart du IX^{ème} siècle et l'époque charnière entre l'extrême fin du X^{ème} siècle et le premier quart du XI^{ème} siècle (*cf. Ill. n°2, 3 et 4*).

Ce faisant, il convient d'observer combien l'abondance de documentations à partir de la seconde moitié du IX^{ème} siècle fait de cette période celle retenue pour la datation des églises préromanes roussillonnaises⁶⁶².

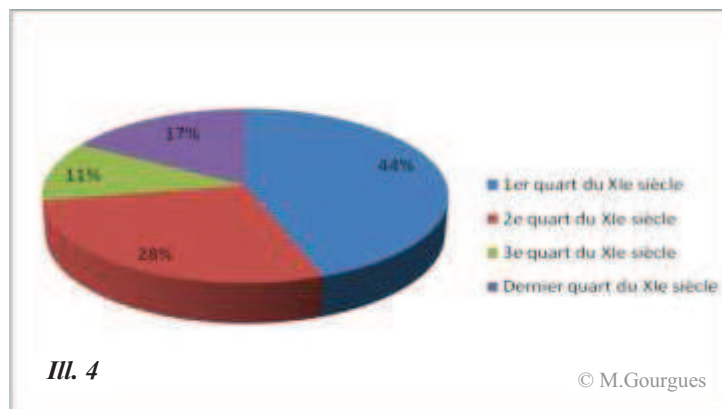
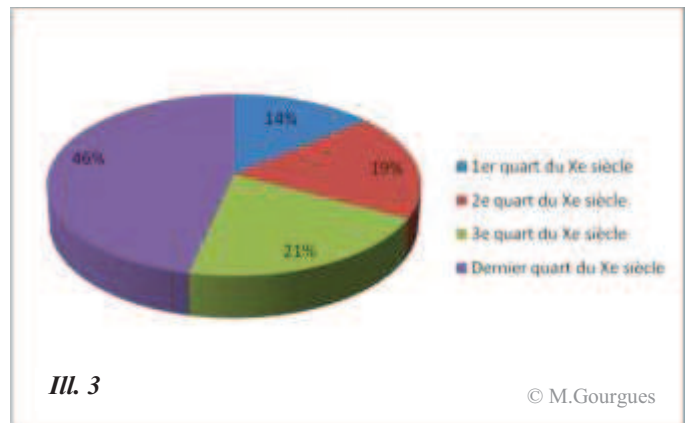
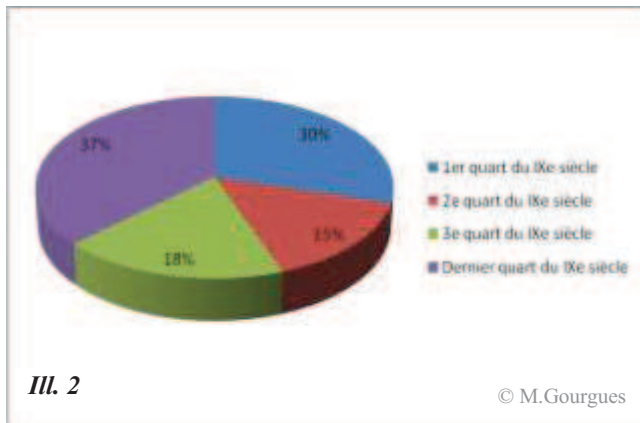
⁶⁵⁸ ZIMMERMANN, M., *Ecrire et lire en Catalogne...*, t.1, p.11.

⁶⁵⁹ *Ibidem*, p.9

⁶⁶⁰ ZIMMERMANN, M., *Ecrire et lire en Catalogne...*, t.2, p.621.

⁶⁶¹ *Ibidem*, p.625-626

⁶⁶² *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló et Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès.*

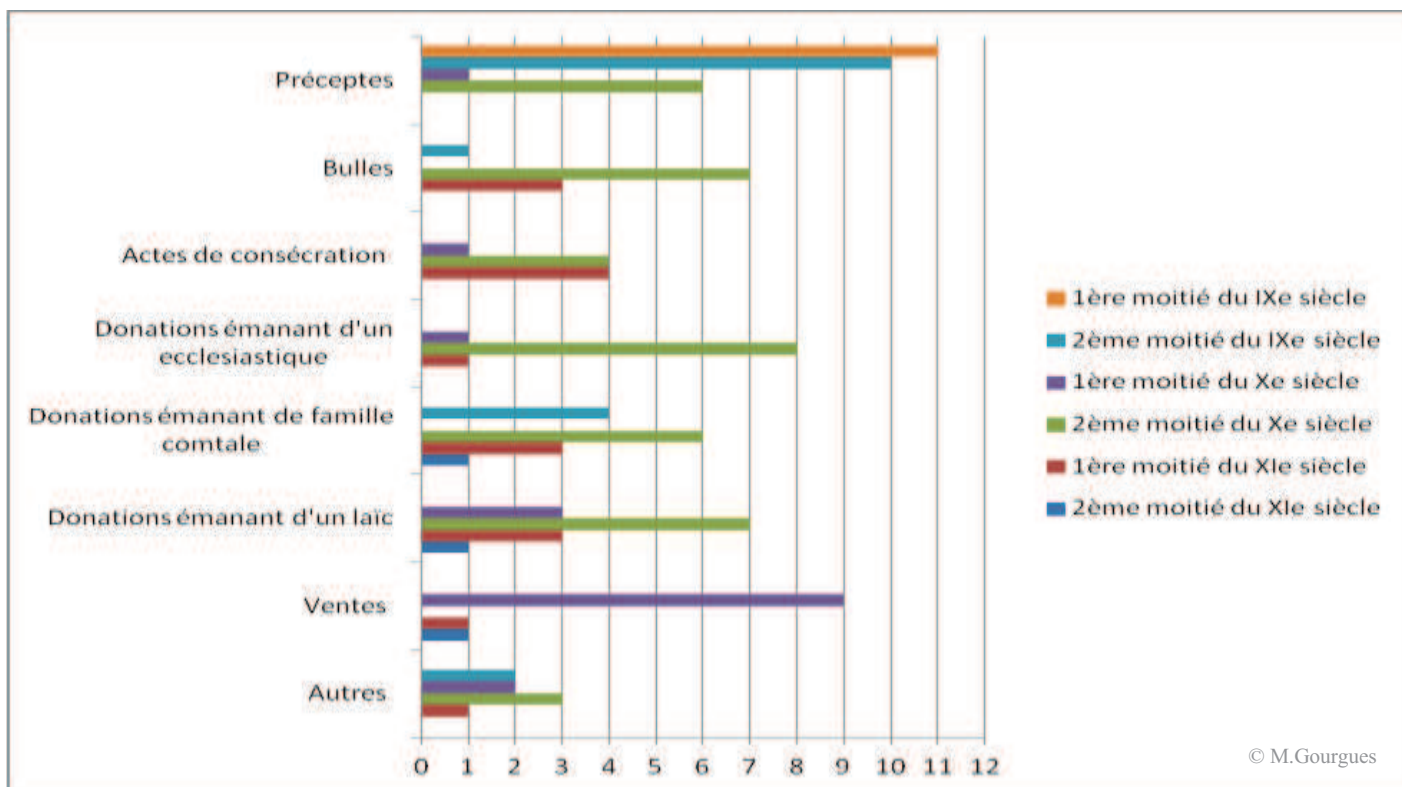


Répartitions des premières mentions des églises de notre corpus dans les sources : du IX^{ème} siècle (III.2), du X^{ème} siècle (III.3) et du XI^{ème} siècle (III.4)

En cela, les sources prédisposent, pour ne pas dire conditionnent l'analyse architecturale⁶⁶³. Il est évidemment légitime de rattacher un édifice à une chronologie stylistique grâce à son apparition dans les textes. Cependant, il est impératif de garder à l'esprit que la carence de sources qui frappe le diocèse d'Elne, pour les âges antérieurs au VIII^{ème} siècle, nous ampute d'une grande partie de la réalité historique remontant au haut Moyen Âge. Ceci relance indéniablement l'idée que la chronologie de l'architecture préromane engagée jusqu'alors a certainement été trop frileuse.

Nous nous sommes aussi interrogés sur la nature des actes dans lesquels apparaissait pour la première fois la mention des églises étudiées (cf. III. n°5). Il apparaît très nettement que toutes les mentions les plus anciennes (11 en tout), celles-là même remontant à la première moitié du IX^{ème} siècle, sont toutes, sans exception, issues des préceptes émanant du pouvoir carolingien.

⁶⁶³ A propos du lien parfois trop causal entre sources écrites et histoire, sur la fétichisation du texte voir CHASTANG, P., « archéologie du texte médiéval », et MORSEL, J., « Du texte aux archives : problème de la source », à propos de l'omniprésence du texte dans la pratique du médiéviste, sans oublier TOCK, B.-M., « Chartes et pouvoir au Moyen Âge », qui revient sur la genèse du projet éponyme et la charte comme manifestation du lien plus qu'étroit entre l'écrit et la culture religieuse.



III. 5. Répartition des premières mentions textuelles par type de source et par datation

Un demi-siècle après la reconquête, l'écrit est plus que jamais le médium du pouvoir des Carolingiens pour accorder leurs largesses aux monastères de la région. En effet, sur les sept actes, six s'emploient à confirmer les possessions de quatre monastères⁶⁶⁴, ainsi que celles de la cathédrale d'Elne. Seul Saint-Pierre est attribué, par Louis le Pieux⁶⁶⁵, avec la *villa* de Céret, à son vassal Guimar et son frère Rao, dont le père avait fondé le lieu et son église sous la protection de Charlemagne⁶⁶⁶.

Au cours de la seconde moitié du IX^{ème} siècle, ce sont encore les préceptes qui nous offrent à connaître le plus de données nouvelles et nous révèlent l'antériorité de neuf églises⁶⁶⁷, dont trois sont confirmées, non pas à des religieux, mais à un certain Etienne, fidèle

⁶⁶⁴ En 806, Charlemagne confirme la possession de Saint-Vincent d'Estagel à l'abbaye de la Grasse (Aude). En 819, c'est au tour de Louis le Pieux de confirmer la possession de Saint-Jean (commune de Saint-Jean Lasseille) au monastère de Saint-Génis-des-Fontaines. C'est encore le même souverain qui confirme à l'abbaye d'Arles en 820 la possession des églises de Saint-Julien de Buçac (Amélie-les-Bains), Saint-Pierre du Riuferrier (d'Arles-sur-Tech) et Saint-Jean de Reart (Bages), avant que Charles le Chauve, en 844, y rajoute la possession de Saint-Martin de Fenollar (Maureillas). En 823, c'est à nouveau Louis le Pieux qui atteste que les églises de Saint-Vincent de Taxo d'Amont (Saint-André) et Saint-Martin de Lavall (Sorède) font partie du patrimoine de l'abbaye de Saint-André. Enfin c'est au tour du roi Lothaire d'asseoir la suprématie de la cathédrale d'Elne sur les deux églises de Laroque des Albères que sont Saint-Julien de Tanya et Saint-Félix.

⁶⁶⁵ En l'an 814.

⁶⁶⁶ Certainement grâce au système aprisionnaire. ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.XXII et p.316.

⁶⁶⁷ En 855, Charles le Chauve mentionne parmi les possessions de l'abbaye de Saint-Hilaire de Lauquet (Aude) les églises de Saint-Martin de l'Albère et de Saint-Etienne de Nidolères (Tresserre), avant de confirmer en 869,

du roi⁶⁶⁸, certainement un reliquat de la dynamique aprisionnaire. Cependant, l'écrit tend à se démocratiser et à sortir de l'orbite du pouvoir royal, comme le démontre l'apparition de deux nouveaux types d'acte : les bulles⁶⁶⁹ et les donations.

Les premières, qui vont connaître une croissance exponentielle à partir du milieu du X^{ème} siècle, illustrent comment l'autorité pontificale récupère un lien direct avec la région, maintenant que les Carolingiens l'ont intégrée dans les frontières du royaume chrétien. La filiation hiérarchique avec Rome se construit maintenant de manière plus directe, et s'affranchit du pouvoir régalien⁶⁷⁰. De même, c'est timidement qu'apparaît un nouveau type d'acte : la donation. Cette dernière est, dans notre cas, le fruit d'une volonté seigneuriale, qui nous apprend qu'en 876 des bâtiments ecclésiastiques sont aussi la possession de familles comtales qui n'hésitent pas à s'en faire offrande⁶⁷¹. Cette pratique, entre individus de même famille, ou entre comtes et religieux, va aller en s'accroissant surtout à partir de la seconde moitié du X^{ème} siècle. Aussi, pouvons-nous y voir les conséquences de l'émancipation des comtes roussillonnais envers le pouvoir central, tant il est vrai que la fin du règne de Charles le Chauve est marquée par un affaiblissement non contestable du pouvoir central. D'autant qu'en Septimanie, comme en Marche d'Espagne, le système féodal va peu à peu s'implanter et s'affranchir de l'autorité royale⁶⁷². Les Carolingiens nommeront les derniers comtes à la fin du IX^{ème} siècle⁶⁷³. Dès lors, les nouvelles dynasties comtales, soucieuses de rétablir leur influence sur le territoire ne manqueront pas d'imiter la pratique royale en léguant *alleux* et autres biens à l'Eglise. Certains iront même plus loin, allant jusqu'à initier la création de

la possession des églises de Saint-Quentin (Amélie-les-Bains) et Sainte-Cécile de Cos (le Tech) à l'abbaye d'Arles-sur-Tech. Enfin, c'est au tour de Charles le Simple de confirmer à la cathédrale d'Elne la possession de Saint-Nazaire (commune éponyme), en 899.

⁶⁶⁸ Ainsi, en 899 Charles le Simple confirme la possession de Saint-Christophe du Vernet (Perpignan), Saint-Pierre de Théza, Saint-Pierre de Passa, et Saint-Martin de Tordères (maintenant sous le vocable de Saint-Nazaire).

⁶⁶⁹ En 897, le Pape Romain confirme l'immunité de l'église Sainte-Marie de Belloc, suffragante de la cathédrale d'Elne.

⁶⁷⁰ A partir de la seconde moitié du X^{ème} siècle, ce sont les abbayes elles-mêmes qui sollicitent avec insistance ces bulles, alors même que la protection royale devient défaillante, ZIMMERMANN, M., *Ecrire et lire en Catalogne...*, t.1, p.70

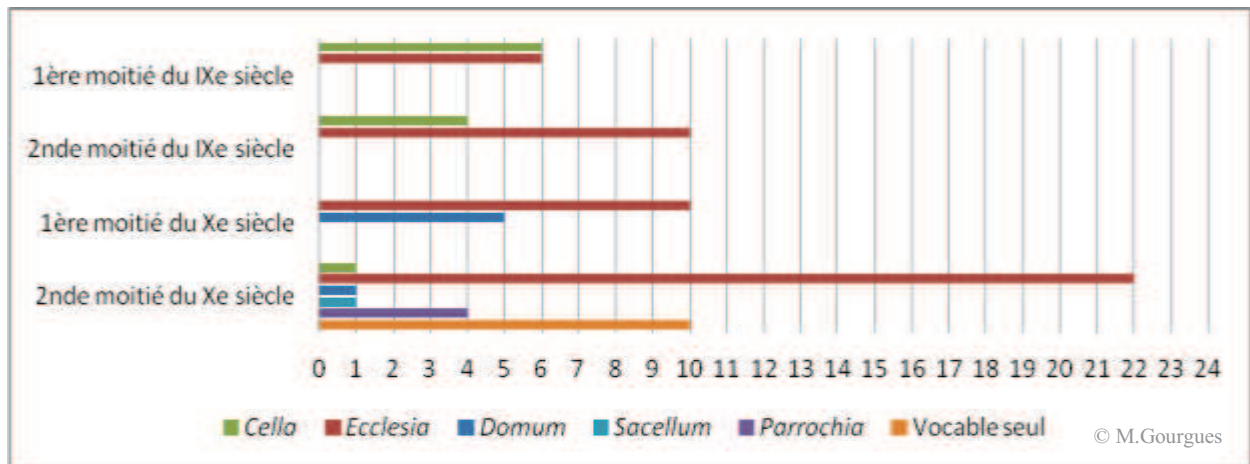
⁶⁷¹ En 876, Anne, fille d'Alaric, comte d'Empuries, fait donation à Raoul, frère de Miro, lui-même comte de Conflent, de plusieurs *villa* sur lesquelles se trouvent les églises de Saint-Etienne de Bompas, Saint-Assisclé de Trouillas, et enfin de Saint-Félix et de Saint-Saturnin, toutes deux localisées à Pézilla-la-Rivière.

⁶⁷² SAGNES, J., (dir.), *Pays Catalan...*, p.164-165.

⁶⁷³ Jusque là, les comtés étaient placés sous la responsabilité administrative d'un fonctionnaire nommé par l'empereur et révocable par ses soins. Au cours du dernier tiers du IX^{ème} siècle, la charge devient héréditaire, ce sont les descendants qui succèdent aux comtes. De cette façon, ces familles comtales vont progressivement prendre leur indépendance face au pouvoir royal, mais tout en faisant officiellement partie du royaume de France. Ces maisons comtales eurent une énorme influence jusqu'au XV^{ème} siècle. SAGNES, J., (dir.), *Pays Catalan...*, p.164-175.

monastères, comme c'est le cas pour Saint-Martin du Canigou⁶⁷⁴, preuve ultime du regain de pouvoir des élites locales.

Enfin, nous avons cherché à comprendre s'il existait une hiérarchisation, voire une évolution dans le choix des termes qui servent à désigner la maison de Dieu dans les actes (*cf. Ill. n°6*).



III. 6. Les diverses nomenclatures possibles désignant le lieu de culte et leur évolution dans les sources

Dans les documents écrits (*cf. Ill. n°6*) émanant de la chancellerie royale, ceux du IX^{ème} siècle, un penchant est clairement porté sur les termes *cella*⁶⁷⁵, et *ecclesia*. Cette dernière dénomination l'emporte d'ailleurs majoritairement à partir du X^{ème} siècle. Le terme de *domum* se rencontre pour la première fois en 902⁶⁷⁶ et reste peu usité. De même que *sacellum*, qui n'apparaît qu'une seule fois en 981⁶⁷⁷. Quant au terme *parrochia*, il fait son apparition à partir de la seconde moitié du X^{ème} siècle⁶⁷⁸. Ce changement traduit-il une évolution linguistique ou nous offre-t-il à connaître le visage des bâtiments religieux roussillonnais précarolingiens ?

⁶⁷⁴ Ainsi, Guifred II, comte de Cerdagne, entreprend-il de fonder, en 1001, une abbaye en lieu et place de l'église de Saint-Martin du Canigou connue par les sources depuis 996. CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.39.

⁶⁷⁵ Et *cellula* est employée une fois en 834, dans un précepte de Lothaire concernant Saint-Julien de Tanya sur la commune de Laroque-des-Albères. *Marca Hispanica*, cols. 773-774, charte n°X.

⁶⁷⁶ « *Domum sancti Assiscli* » (commune de Perpignan), lors d'une vente entre particuliers sur le territoire de Maillol. ADPO : 12J25, pièce n°18.

⁶⁷⁷ « *Sacellum de Darnago* », dans un précepte de Lothaire confirmant les biens du monastère de Saint-Génis-des-Fontaines. ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes...*, p.210.

⁶⁷⁸ En 967, un lévite fait don à l'abbaye d'Arles-sur-Tech des biens qu'il possède sur le territoire de Palalda et dans la paroisse de Saint-Martin « *in terminos de jam dicto Palaciodani vel in parrochia sancti Martini* ». ALART, J-B., *Cartulaire Roussillonnais*, p.24-27.

La *cella* est souvent définie comme étant un emprunt au latin classique signifiant : « chapelle dans un temple »⁶⁷⁹, qui glissa à l'époque médiévale vers le sens d'« endroit reculé », « cellule de moine ou de monastère »⁶⁸⁰. Cela prédéfinirait que la *cella* est forcément rattachée à un monastère, mais pour autant sa construction est-elle à l'initiative des moines de ce même monastère ? D'aucuns s'accordent à laisser la supposition plausible, faisant des moines *hispani* venus s'installer dans le désert illibérien les bâtisseurs de leur propre monastère, tout autant que des nombreuses *cellae* qui en dépendent⁶⁸¹.

Nous avons pu voir combien ce terme apparaît exclusivement dans les préceptes carolingiens et, pour ce qui nous concerne, entre 819 et 869, lors des confirmations des biens aux monastères de la région. Nous sommes alors en droit de nous demander s'il ne s'agirait pas en réalité d'une manière de parler – d'une manière d'écrire – plutôt qu'une référence à un type particulier d'édifice. En ce sens, *cella* pourrait avoir été employée par usage formulaire, « voire par goût pour un terme évoquant la romanité »⁶⁸². Pourtant, il existe une occurrence beaucoup plus tardive du terme *cella*, en 1159, dans l'acte de consécration de l'église de Saint-Laurent, sur la commune de Saint-Laurent-de-Cerdans. Ainsi, est-il rappelé que ladite église « fondée il y a longtemps a dû être réédifiée notamment par Raimond, abbé d'Arles, et les moines de ce monastère »⁶⁸³. Il est aussi spécifié que cette petite église est une *cella* de Sainte-Marie d'Arles et une annexe de Sainte Marie de Coustouges... »⁶⁸⁴. Cette précision, presque 300 ans après l'abandon du terme, ne peut que retenir notre attention, et atteste du lien resserré que ce mot entretient avec la communauté monastique.

Cella ne serait alors octroyée qu'aux églises faisant partie du patrimoine d'une abbaye et, en ce sens, représenterait une catégorie bien précise de monuments. En conclusion pour autant que ces dernières furent édifiées sous l'impulsion des moines eux-mêmes nous semble être un raccourci opportuniste. D'autant, comme nous l'avons déjà souligné, que le terme *cella* n'est

⁶⁷⁹ « Sanctuaire interdit aux profanes où était érigée la statue d'une divinité : La *cella* est fermée, nul n'y entre que le prêtre, l'initié, l'intermédiaire entre le Dieu et le peuple », VIOLLET-LE-DUC, E., *Entretiens sur l'architecture*, t.2, p. 202.

⁶⁸⁰ *Thesaurus Linguae Latinae*, s.v., 761, 50.

⁶⁸¹ A l'instar de Pierre PONSICH, « origine et formation des paroisses et des églises rurales... », p.53.

⁶⁸² C'est la réflexion qu'offre Aymat Catafau pour l'utilisation du terme *pagus*. Selon lui, une étude attentive de l'origine des actes (monastique, épiscopale, chancellerie, comtale) tout autant que celle de l'auteur (le scribe, sa formation, l'usage des formules ou de ses modèles) seraient l'unique moyen d'éclairer les variations de vocabulaire. CATAFAU, A., « le vocabulaire du territoire dans les comtés catalans... », p.134-135.

⁶⁸³ « *quam antiquitus fundatam noviter reaedificaverunt domnus Raymundus Arulensis Abbas et monachi ejusdem loci et Bertannus capellanus et Raymundus clericus et parrochiani sanctae Mariae de Custodia, Calcia vetula miles, et Petrus de Certis, et Petrus de Lubera, et multi alii ejusdem terrae probi homines pro resemptione animarum suarum* », MONSALVATJE Y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, p.393-394.

⁶⁸⁴ « *quod est eadem Ecclesiola cella sanctae Mariae de Arulis et apendicium sanctae Mariae de Custodia* », *Ibidem*.

usitée que par les scribes de la cour dans les préceptes émanant de la royauté et ne semble pas refléter une quelconque évolution chronologique.

Cela étant, Saint-Félix (Laroque des Albères) qualifiée de *cella* dans les préceptes de 834⁶⁸⁵ et 899⁶⁸⁶, est cependant mentionnée, entretemps, dans un plaid comme « *Sancti felici cum claustra* » (875)⁶⁸⁷, avant de l'être comme « *domum sancti felisis de Ruppe* », dans un legs de 967⁶⁸⁸. De même, Saint-Martin de Fenollar (Maureillas) est tour à tour qualifiée d'*ecclesia* en 844⁶⁸⁹, de *cella* en 869⁶⁹⁰, de *basilica* en 876⁶⁹¹, puis à nouveau de *cella* en 878 et 881⁶⁹².

Il paraît alors évident qu'il faut se départir de l'idée que la dénomination d'une église dans les textes conditionne un type de bâti spécifique, sa physionomie, ou son ancienneté.

Les qualificatifs usités dans les sources ne peuvent à eux seuls rendre compte du paysage religieux roussillonnais précarolingien. Mis en relation avec la nature des actes, ils sont révélateurs de l'évolution de la notion de territoire, celle des circonscriptions religieuses et politiques à partir de l'époque carolingienne. Il ne nous appartient pas d'étendre nos explications sur ces notions complexes que d'autres ont déjà traitées⁶⁹³. Néanmoins, il est intéressant de constater que le terme de *parrochia* n'est employé qu'à partir de la seconde moitié du X^{ème} siècle⁶⁹⁴, avant cette date, il n'est usité que de manière anecdotique⁶⁹⁵, on

⁶⁸⁵ Précepte de Lothaire, *Marca hispanica*, cols.773-774, charte n°X.

⁶⁸⁶ Précepte de Charles le Simple, ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I)..., p.110-111.

⁶⁸⁷ DEVIC, dom Cl., et VAISSETTE, dom J., *Histoire générale du Languedoc*, t.2, n°189. CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.9.

⁶⁸⁸ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.31, et MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, Tom 3, p.84.

⁶⁸⁹ Dans un précepte accordé par Charles le Chauve à l'abbaye d'Arles-sur-Tech, ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), p.27-29.

⁶⁹⁰ A nouveau dans un précepte concernant les mêmes protagonistes que celui de 844, ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), p.30-32.

⁶⁹¹ Lors d'une notice judiciaire en faveur de l'abbé d'Arles-sur-Tech à propos de plusieurs possessions défrichées par les moines de Sainte-Marie. A cette occasion, il est rappelé la possession de la « *basilica sita est in praefecto territorio in locum qui dicitur Fullonicas* », *Marca hispanica*, cols.798-799, charte n°XXXV.

⁶⁹² Dans un précepte de Louis le Bègue, toujours en faveur du même monastère vallespirien, ABADAL i DE VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), p.37-39.

⁶⁹³ Nous pensons notamment à Ramon MARTÍ, « Del fundus a la parrochia. ... », p.145-166, Aymat CATAFAU, « Le vocabulaire du territoire dans les comtés nord... », p.129-149, Aymat CATAFAU, « Paroisse et Cellera dans le diocèse d'Elne... », p.91-100, et à Laurent SCHNEIDER, « Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne. Les cadres politiques et ecclésiastiques de l'ancienne Narbonnaise I^{ère} entre Antiquité et Moyen Âge (V^{ème}-IX^{ème} siècle) », p.69-95, à Victor SAXER, « les paroisses rurales de France avant le IX^{ème} siècle : peuplement, évangélisation, organisation », p.5-47, ou encore à DEVROEY, J.-P., « L'introduction de la dîme obligatoire en Occident. Entre espaces ecclésiastiques ... », p.87-106.

⁶⁹⁴ En 959, pour Saint-Saturnin de Tresserre, en 967 pour Saint-Martin de Palalda (commune d'Amélie-les-bains), en 976 pour Saint-Jean-Baptiste sur la commune de Saint-Jean-Pla-de-Corts et enfin en 993 pour Saint-André de Montboló.

⁶⁹⁵ CATAFAU, A., « Le vocabulaire du territoire dans les comtés... », p.141 : « le terme *parrochia* existe assez tôt dans la documentation roussillonnaise, en 885 "*Et affrontat ipsa parrochia Sancti Petri de una parte in...*" ou en 967 "*et terminos de jamdicto Palaciodani vel in parrochia Sancti Martini*", mais se fait plus fréquent à partir du XI^{ème} siècle ». Aymat Catafau souligne aussi que « c'est l'expression d'*adjacencia* qui est la plus utilisée ».

préfère mentionner, à la manière d'une périphrase, le vocable seul. Dans les textes qui nous intéressent, le vocable est isolé quand il est mentionné en tant que confront⁶⁹⁶, donc en tant que marqueur géographique, ce qui signifie que le nom seul de l'église désigne tout autant le bâtiment religieux que le territoire qui lui est rattaché. En ce sens, il est significatif que les expressions de *parrochia*, *domum*, *sacellum*, comme celles se réduisant au vocable ne se retrouvent toutes employées qu'à partir de la seconde moitié du X^{ème} siècle, au moment même où le terme de *cella* tombe en désuétude.

Bien évidemment, ces remarques mériteraient d'être mises à l'épreuve de toutes les sources qui ont trait aux églises de notre corpus, afin d'en avoir un jugement plus fin et une chronologie plus aboutie, mais cet aperçu est déjà, en bien des domaines, révélateur de la « paroissialisation » du territoire du diocèse d'Elne en cette fin de X^{ème} siècle, au moment même où la société féodale se met en place⁶⁹⁷. Tout autant, l'évolution même de la nature des actes dans lesquels apparaissent primitivement nos églises est aussi révélatrice de la complexification du territoire – ou devrions nous dire des territoires : tout à tour, pagus, *villa*, ou alleux, dans le giron épiscopal, paroissial, comtal, ou castral. Il convient de comprendre cette imbrication, comme la lente taphonomie de l'organisation antique, se construisant sur son passé, pour se tourner vers la société féodale avec pour dualité le religieux et le profane tirillés par le partage des bénéfices et du pouvoir.

⁶⁹⁶ Il en va de même pour le terme *domum* qui par deux fois n'est mentionné que pour son intérêt de confront : en 902 pour Saint-Assisclé de Perpignan, et en 951 pour Sainte-Eugénie de Tresmales (Elne). De façon identique le mot *sacellum* de Darnac (commune de Brouilla) n'est employé que comme limite nord-est du territoire de l'église Saint-Jean (Saint-Jean-Lasseille), en 981.

⁶⁹⁷ Ramon Martí a démontré comment la notion de paroisse supplante celle de la *villa* dans l'organisation territoriale et juridique de la société médiévale « Del fundus a la parrochia... », p.156, et bien qu'en admettant que l'implantation des paroisses doit être perçue comme un phénomène multiple autant dans le temps que dans l'espace, « *idem* », p.159, il affirme que les premières dates fiables se rapportant à la notion de paroisse ne sont pas antérieures à la fin du IX^{ème} siècle, avant de se généraliser dans le courant du XI^{ème} siècle, MARTÍ, R., « Del fundus a la parrochia... », p.159.

Comprendre la naissance du christianisme au cœur d'un territoire, c'est saisir comment cette nouvelle religion a pu émerger du creuset de la société antique. Nous avons pu envisager l'antériorité des structures paléochrétiennes dans cette portion de Narbonnaise I^{ère} qui fut amenée à devenir très tôt un lieu d'expression du christianisme entre héritage et renouveau. En définitive, l'allégorie de l'enfant qui vient au monde est certainement la plus indiquée pour synthétiser cette si complexe réalité.

Aussi, le christianisme va se nourrir de cette société romaine qui l'a vu naître, et comme tout enfant va s'abreuver de ses racines, de ses coutumes, de ses instances, avant de grandir et de se construire une identité propre. Aux prémices de son adolescence, les influences ne pourront être plus longtemps tenues à l'écart et les singularités wisigothiques vont forger son caractère le rendant plus docile, l'organisant, et le structurant. Si en grandissant, il est aisé de cacher ses errances de jeunesse, le Roussillon aura caché bien longtemps cette adolescence derrière la nébuleuse construite autour de l'invasion musulmane. A tel point que le christianisme de ce territoire apparaîtra aux yeux de tous, tel un surdoué, passé de l'enfance antique à l'âge adulte avec la sagesse carolingienne. Nous avons pu voir combien il n'en est rien en envisageant toute la complexité de la construction raisonnée de la chrétienté dans le diocèse d'Elne en rassemblant tous les indices qui ont, en définitive, conduit à l'avènement des Carolingiens sur cet isthme wisigothique en pays franc. C'est alors que le christianisme, maintenant jeune homme émancipé va s'armer d'une énième carapace, jugulant ce qu'il était jusqu'alors pour devenir l'homme que nous connaissons à l'époque médiévale.

Les évolutions, démêlées à la faveur des imbrications multiples dans le temps et l'espace, nous ont permis de pointer du doigt les incohérences historiographiques qui mènent encore aujourd'hui à certaines incohérences d'interprétations de l'architecture préromane dans un processus de création et de renouvellement. Cette architecture qui, telle un palimpseste, fut modifiée par les chrétiens roussillonnais. Nous devons à présent comprendre la vérité structurelle intrinsèque à cette architecture anté-romane.

L'anté-roman : une éclosion architecturale vue depuis
l'intérieur de l'antique diocèse d'Elne

Troisième partie



La rétrospective de la notion même d'architecture préromane, la manière dont celle-ci s'est révélée dans la communauté scientifique dans l'ombre de son héritier roman, les définitions qui lui ont été associées au fil du temps, sur fond d'interprétation des sources, sont indéniablement le point de départ de la compréhension même de cet art qui, comme son nom l'indique, précède l'architecture romane. Avec l'usage d'un préfixe bien utile permettant de lisser, peu ou prou, les phases complexes d'une société chrétienne en construction dont les vestiges anciens, bien qu'existant, sont encore trop peu valorisés pour l'espace roussillonnais. Un préfixe qui est aussi contraignant, obligeant le chercheur à se contenir dans cette immense commode de style hubérien où toutes les influences ne semblent pas se mêler ou s'additionner, mais au contraire se découper en tiroirs indépendants : le premier étant réservé aux Romains, puis le deuxième au paléochrétien, avant de retrouver celui des Wisigoths, somme toute assez vide au regard de celui débordant de liasses de textes qui matérialisent l'époque carolingienne. Ces différents tiroirs, qui ont certes le mérite d'organiser et de clarifier la chronologie, ne reflètent pas toutes les subtiles imbrications et les jeux de domination sur la table politique, étant donné que ces derniers ont, sinon modelé, a minima inspiré nettement cette architecture dite préromane. D'ailleurs, pour avoir un œil neuf, ne faudrait-il pas prendre du recul par rapport à ce terme de préroman, pour lui préférer un autre préfixe moins connoté, celui d'"anté" pour anté-roman ? Ainsi, exempt, ou tout au moins quelque peu libéré, du poids de l'historiographie, tout autant que de celui du cadre spatio-temporel qui lui est explicitement rattaché depuis le milieu du XX^{ème} siècle, nous pourrions envisager à nouveau cette architecture post-paléochrétienne et antérieure aux âges romans.

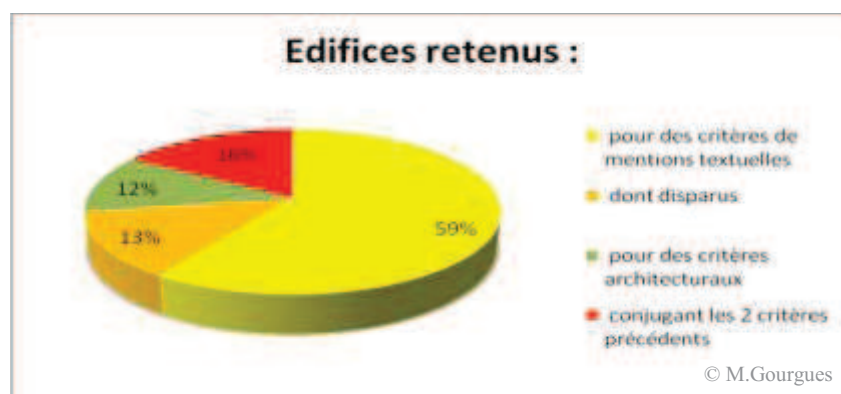
Il nous appartient ici de prendre la mesure des postulats scientifiques et d'en éprouver tout autant la véracité, que la limite à la faveur de l'étude architecturale des églises rurales des territoires vallespiriens et roussillonnais, qui s'égrènent le long du Tech, véritable colonne vertébrale au cœur du diocèse d'Elne (*cf. Annexe 1*).

I. L'édifice culturel : lecture d'une sédimentation liturgique et technique

A. Préambules

Avant de se lancer dans cette entreprise d'analyse architecturale, il nous semble opportun de rappeler les critères de sélection qui nous ont permis d'établir notre corpus rassemblant 104 édifices, et d'en faire un petit tour d'horizon⁶⁹⁸.

Comme nous l'avons déjà signifié, notre choix s'est porté sur telle ou telle église rurale⁶⁹⁹ selon que cette dernière répondait à l'un de nos critères liés, soit aux sources⁷⁰⁰, soit aux typologies architecturales⁷⁰¹, ou alliant les deux⁷⁰². Autant dire que certains de ces critères rencontrèrent plus de succès que d'autres (*cf. Ill. 7*).



III. 7. Répartition des églises selon leurs critères de sélection

Aussi, notre première série est, sans nul doute, celle qui remporta le plus de suffrages, puisque 59% des églises sont concernées⁷⁰³. Il s'agit dans l'immense majorité des cas des paroissiales de villages, dont l'histoire et les hommes ont successivement modifié

⁶⁹⁸ En fin du présent volume, une partie nommée *Répertoires* regroupe, sous forme de planches thématiques, les aspects les plus caractéristiques des édifices étudiés. Vous y trouverez notamment une planche récapitulative des plans au sol. De plus, soucieux de ne pas alourdir le texte, nous n'avons pas, à chaque mention d'édifice dans le texte, réalisé un appel à la consultation de la notice correspondante. Néanmoins, le lecteur pourra à loisir se reporter à ces notices, regroupées dans le volume 2, et ce par ordre alphabétique.

⁶⁹⁹ Sur deux des trois archidiaconés formant le diocèse d'Elne, à savoir ceux du Roussillon et du Vallespir.

⁷⁰⁰ Aussi toutes les églises du territoire du Vallespir et du Roussillon furent retenues dès lors que leur première mention textuelle apparaissait avant 1030, sans faire cas de leur typologie architecturale actuelle.

⁷⁰¹ Les églises des mêmes territoires furent alors sélectionnées en dépit d'une mention postérieure à 1030, pourvu que leur structure, ou une partie seulement, répondît aux critères « classiques » caractéristiques de l'architecture préromane.

⁷⁰² Dans de rares cas, les sources, tout autant que le bâti, semblent se conjuguer, remplaçant l'édifice dans une chronologie antérieure à 1030.

⁷⁰³ Ce qui correspond à 72 édifices, dont 16 disparus.

l'apparence, au point de ne plus rien laisser paraître de leur antériorité, pourtant révélée par les sources. Douze d'entre elles sont mentionnées dans les chartes dès le IX^{ème} siècle⁷⁰⁴, comme cinq autres, disparues depuis⁷⁰⁵. Trente-quatre églises, toujours en élévation, se retrouvent citées pour la première fois dans le courant du X^{ème} siècle⁷⁰⁶, de la même manière qu'onze de leurs consœurs réduites à néant⁷⁰⁷. Enfin, les neuf églises restantes nous sont connues pour la première fois par des références textuelles du premier tiers du XI^{ème} siècle⁷⁰⁸. L'immense majorité des églises citées a conservé un visage roman, avec l'adjonction de chapelles à partir du XV^{ème} siècle⁷⁰⁹, et des agrandissements importants⁷¹⁰, voire plus radicaux⁷¹¹ au cours des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Pour une dizaine d'entre elles, rien, sinon le vocable et la toponymie, ne peut rendre compte de l'ancienneté de leur mention historique, les conseils de fabrique du XIX^{ème} siècle ayant souvent poussé à la reconstruction

⁷⁰⁴ Edifices mentionnés par ordre chronologique de leur apparition dans les sources : Saint-Pierre du Riuferrier (Arles-sur-Tech), en Saint-Vincent de Taxo-d'Amont (Saint-André), Saint-Martin de Lavall (Sorède), Saint-Félix de Laroque-des-Albères, Saint-Martin de L'Albère, Saint-Martin de Taxo-d'Avall (Argelès-sur-Mer), Saint-Félix de Pézilla-la-Rivière, Saint-Assisclle de Trouillas, Saint-Christophe du Vernet (Perpignan), Saint-Pierre-de-Belpuig (Prunet-et-Belpuig), Saint-Nazaire sur sa commune éponyme, et Saint-Pierre de Théza. (cf. *Annexe 4*, pour les dates). Seule Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villemolaque est datée grâce aux inscriptions dédicatoires conservées *in situ*.

⁷⁰⁵ Edifices mentionnés par ordre chronologique de leur apparition dans les sources : Saint-Julien de Buçac (Amélie-les-Bains-Palalda), Saint-Jean du Réart (Bages), Saint-Julien de Tanya (Laroque-Des-Albères), Saint-Pierre et Sainte-Marie de Belloch, toutes deux sur la commune d'Elne. (cf. *Annexe 4*, pour les dates).

⁷⁰⁶ Edifices mentionnés par ordre chronologique de leur apparition dans les sources : Saint-Vincent de Baho, Saint-Mamet de Saint-Estève, Sainte-Marie de Toulouges, Saint-Cyprien sur sa commune éponyme, Sainte-Marie de Baixas, Saint-Etienne de Saleilles, Saint-Etienne de Villerasse (Saint-Cyprien), Saint-Jacques de Latourbas-Elne, Saint-Pierre du Vilar (Claira), Saint-Martin de Corneilla-la-Rivière, Sainte-Eugénie de Tresmals (Elne), Saint-Pierre de Thuir, Sainte-Marie de Brouilla, Saint-Félix et Saint-Pierre de Calmeilles, Saint-Julien et Sainte-Basilisse du Soler, Saint-Saturnin de Tresserre, Saint-Saturnin des Ortolanes (PIA), Saint-Vincent de Claira, Saint-Hippolyte sur sa commune éponyme, Saint-Martin de Palalda (Amélie-les-Bains-Palalda), Saint-Martin de Pollestres, Sainte-Colombe de Sainte-Colombe-de-la-Commanderie, Saint-Cyr de Canohès, Sainte-Marie de COUSTOUGES, Saint-Martin de Casefabre, Saint-Etienne d'Ille-sur-Têt, Sainte-Juste et Sainte-Ruffine de Prats-de-Mollo-la, Sainte-Marie-de-Nyls (Ponteilla), Saint-Cyr de PIA, Saint-Etienne d'Arles-sur-Tech, Saint-Martin de Corsavy, Saint-André de Montboló, Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villeneuve-de-la-Raho (cf. *Annexe 4*, pour les dates).

⁷⁰⁷ Edifices mentionnés par ordre chronologique de leur apparition dans les sources : Saint-Génis-de-Tanyeres (Perpignan), Saint-Assisclle et Sainte-Victoire de PERPIGNAN, Saint-Michel et Saint-Sauveur-de-Cadell (Villemolaque), Saint-Romain de Llupia, Sainte-Eulalie de TROUILLAS, Saint-Sauveur-de-Vilarmila (Llupia), Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Torreilles, *Sacellum* de Darnac (Brouilla), Saint-Michel-de-Forques (Canet), Saint-André-de-Bigaranes (Sainte-Marie-de-la-Mer), Sainte-Eugénie-de-la-rive (Le Soler) (cf. *Annexe 4*, pour les dates).

⁷⁰⁸ Edifices mentionnés par ordre chronologique de leur apparition dans les sources : Saint-Martin de LLAURO, Saint-Jean d'Oms, Saint-Laurent de Saint-Laurent-de-Cerdans, Saint-Saturnin de Boule-d'Amont, Sainte-Marie du Boulou, Saint-Thomas de Llupia, Saint-Etienne de Ponteilla, Saint-Vincent de Reynès (cf. *Annexe 4*, pour les dates).

⁷⁰⁹ C'est le cas par exemple de Saint-Thomas de Llupia, ou de Sainte-Marie de Toulouges.

⁷¹⁰ A savoir : Saint-Jean d'Oms, Saint-Mamet de Saint-Estève, Saint-Martin de Casefabre, ou Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villemolaque.

⁷¹¹ Telles Saint-Christophe du Vernet (Perpignan), Sainte-Marie de Baixas, Saint-Nazaire sur sa commune éponyme, ou encore Saint-Etienne de Ponteilla et Saint-Vincent de Claira.

des édifices romans devenus, au mieux trop exigus par rapport au nombre de fidèles, ou pire, trop insalubres⁷¹².

Pour ce qui est des églises retenues sur leurs seuls critères architecturaux, elles sont assurément les moins nombreuses et ne représentent que 12%⁷¹³. Elles n'apparaissent dans les sources qu'à partir du milieu du XI^{ème} siècle⁷¹⁴ et doivent le salut de la conservation de leur structure, sinon, originelle, au moins peu bouleversée, à leur isolement géographique.

Enfin, la dernière catégorie : 16% des églises⁷¹⁵ conjuguent deux facteurs, de sorte qu'autant leur aspect architectural⁷¹⁶, que leur apparition dans les sources, sont antérieurs au premier quart du XI^{ème} siècle. Dans le détail, pour huit d'entre elles, les sources remontent au IX^{ème} siècle⁷¹⁷, et pour dix au X^{ème} siècle⁷¹⁸, pour la dernière au début du XI^{ème} siècle⁷¹⁹.

L'examen de ces données est précieux en ce qu'il nous montre la suprématie de la conservation des églises des âges romans, expliquant par la même occasion l'une des raisons premières de l'intérêt de la communauté scientifique pour cette période⁷²⁰, face à des églises préromanes, en nombre plus restreint et plus difficiles d'accès⁷²¹. Ces observations mettent aussi en lumière un autre aspect dans le sillage de l'analyse architecturale : la fascination des sources. Initiés par des figures comme Jean-Auguste Brutails, chartiste de formation⁷²², ou Bernard Alart, archiviste⁷²³, les textes sont, peu à peu, devenus le médium par excellence pour

⁷¹² C'est ainsi le sort qui fut réservé à Saint-Laurent de Saint-Laurent-de-Cerdans, Saint-Etienne d'Ille-sur-Têt, Saint-Nazaire sur sa commune éponyme, ou encore Saint-Félix de Pézilla-la-Rivière.

⁷¹³ Soit 13 édifices.

⁷¹⁴ Edifices mentionnés par ordre chronologique de leur apparition dans les sources : Saint-Etienne de Prunet (Prunet-et-Belpuig), Saint-Saturnin de Montauriol, Saint-Jean de l'Albère, Sainte-Agnès de Croanques (Taulis), Saint-Paul-du-Vilar (REYNÈS), Saint-Nazaire-de-Barbadell (Bouleternère), Sainte-Croix-de-Quercorb (Arles-sur-Tech), Saint-Pierre du Bosc (Corbère), Sainte-Marie de Les Cluses, Saint-Martin-de-La-Roca (Camélas), Saint-Ferréol-de-la-Pava (Argelès-sur-Mer), Saint-Vincent de Fourques, Saint-Georges du Pla d'el Carner (Céret) (cf. *Annexe 4*, pour les dates).

⁷¹⁵ Soit 20 églises.

⁷¹⁶ Dans leur intégralité, ou en partie.

⁷¹⁷ Edifices mentionnés par ordre chronologique de leur apparition dans les sources : Saint-Vincent d'Estagel, Saint-Pierre de Céret, Saint-Jean de Saint-Jean-Lasseille, Saint-Martin de Fenollar (Maureillas-las-Illas), Saint-Etienne de Nidolères (Tresserre), Sainte-Cécile de Cos (le Tech), Saint-Quentin d'Amélie-les-Bains), Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière, St-Nazaire de Tordères (cf. *Annexe 4*, pour les dates).

⁷¹⁸ Edifices mentionnés par ordre chronologique de leur apparition dans les sources : Saint-André de Rivesaltes, Saint-Etienne d'Elne, Sainte-Marie de Montferrer, Sainte-Marie de Fontcouverte (Caixas), Saint-Julien de Vallventosa (Corbère), Sainte-Marie de Malloles (Perpignan), Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas), Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-Pla-de-Corts, Saint-Laurent de Galice de Laroque-des-Albères, Sainte-Colombe de Cabanes (Saint-Génis-des-Fontaines) (cf. *Annexe 4*, pour les dates).

⁷¹⁹ Saint-Marc de Caixas (cf. *Annexe 4*, pour les dates).

⁷²⁰ Voir notamment les p.25-33 de la présente étude.

⁷²¹ Ce qui explique la répétition des mêmes exemples élevés au rang de « modèles » dans de nombreuses publications. Voir p.39-44 de la présente étude.

⁷²² Voir p.39 à 41 de la présente étude.

⁷²³ Voir p. 23 à 24 de la présente étude.

justifier la chronologie d'églises rurales⁷²⁴ dont la physionomie peine à se démarquer. L'attraction que suscite la datation via les sources va jusqu'à supplanter l'archéologie et sa rigueur⁷²⁵, glissant bien souvent vers une surinterprétation. En cela, l'occurrence archivistique ne peut être qu'ambigüe puisqu'elle ne rend compte ni de l'antériorité, ni de la postériorité du bâtiment auquel elle fait allusion. Malheureusement, cette pratique reste bien ancrée face à la rareté⁷²⁶ des datations « absolues » de type radiocarbone⁷²⁷, thermoluminescence⁷²⁸, et dendrochronologie⁷²⁹. Ainsi, la recherche a peu à peu laissé s'installer, par convergence des différentes interprétations⁷³⁰, une chronologie de l'architecture préromane roussillonnaise se modulant uniquement entre la seconde moitié du IX^{ème} siècle et le X^{ème} siècle⁷³¹, période où la documentation se fait plus abondante⁷³². Comme nous l'avons déjà souligné, les sources ont certes apporté assurance et savoir, mais ont tout autant figé l'histoire, et par la même conditionné l'analyse architecturale. On mesure alors d'autant plus comment il est délicat, mais tout autant impérieux, de s'essayer à la déconstruction des postulats tenaces sur le territoire roussillonnais en lien avec l'architecture chrétienne avant l'an mil. Pour ce faire, nous reprendrons certaines méthodologies anciennes afin d'en actualiser les conclusions et mieux saisir où et comment se sont produites certaines errances. Cela étant, la doctrine de Jules Quicherat, « observer, décrire, comparer et dater », s'avère précieuse, la classification à

⁷²⁴ A l'instar d'Elies Rogent qui en fit son cheval de bataille pour légitimer ses partis-pris lors de ses restaurations.

⁷²⁵ Voir p.96 à 100 de la présente étude.

⁷²⁶ A notre connaissance, ce genre d'analyse n'a été appliqué qu'une seule fois, pour ce qui est des églises fouillées et faisant partie notre corpus. Il s'agit d'ailleurs d'une campagne très récente (2014) sur les vestiges de l'église Saint-Etienne d'Elne, sise aux pieds de la cathédrale d'Elne. L'emplacement associé aux enjeux historiques (antériorité du diocèse) ont certainement été moteurs pour cette démarche. PASSARRIUS, O., et BENEZET, J., « Conclusions de fouilles », *Bulletin de l'AAPO*, n°30, 2015, p.44-47. De même, Jens REICHE souligne aussi le problème en confirmant que la thermoluminescence et la dendrochronologie ne furent utilisées qu'à trois reprises sur le sol italien. REICHE, J., *Les églises préromanes en Italie (870-1030)*, thèse d'habilitation soutenue en 2010 à Göttingen (Allemagne), p.102.

⁷²⁷ Datation absolue la plus couramment utilisée en archéologie, reposant sur le cycle de vie d'un des isotopes du carbone à savoir le fameux carbone 14, dit radiocarbone. Ce dernier présent dans le CO₂ est absorbé par les matières vivantes, puis stocké. Ce n'est qu'après la mort que le carbone 14 va progressivement disparaître selon un schéma bien déterminé et mesurable. C'est grâce à ce schéma que l'on peut déterminer en quelle année les matières vivantes ont cessé d'absorber ce carbone 14, d'après SAVE, S., [http:// www.archeologia.be /ressources_lexique](http://www.archeologia.be/ressources_lexique).

⁷²⁸ La datation par thermoluminescence est basée sur l'étude de la radioactivité naturelle accumulée par les cristaux contenus dans un matériau anciennement chauffé (céramiques, pierres de foyer, galets de quartz, silex...)

⁷²⁹ Concerne la datation des objets en bois.

⁷³⁰ Des actes de consécration notamment, vécus comme de véritables balises chronologiques, comme ceux de l'abbaye de Cuxa en 953 (Conflent), ou celui de Sant Esteva de Banyoles en 957, sans oublier celui de Sant Benet de Bages en 972.

⁷³¹ On doit ce découpage et son martellement à Joseph Puig i Cadafalch qui fait du XI^{ème} siècle la période du premier art roman, et la phase qui précède, soit IX^{ème} et X^{ème} siècles, est par conséquent appelée préromane.

⁷³² Voir p.124 à 131 de la présente étude.

la manière de Jean-Auguste Brutails, qui s'employa à organiser ses propos par thématique, a toujours sa légitimité, offrant la possibilité de jauger la pertinence des modèles types et des chronologies séquentielles initiées par Josep Puig i Cadafalch, avant d'être souvent repris comme paroles d'évangiles par ses successeurs, dont Pierre Ponsich est assurément le plus représentatif au nord des Pyrénées.

Nous avons délibérément fait le choix de mixer étude technique et analyse formelle pour, d'une part, faciliter la lecture de cette dernière partie et, d'autre part, se mettre un tant soit peu dans la peau des concepteurs-bâisseurs de ces églises qui se devaient avant toute chose de choisir le lieu d'implantation du futur bâtiment cultuel, en déterminer son orientation, tout autant que sa forme et la répartition de ses volumes, avant d'en maçonner les murs et de recouvrir l'ensemble en réfléchissant à la possible édification d'un clocher. Dès lors, après avoir saisi le bâtiment par sa structure, nous envisagerons ses éléments particuliers venant animer les maçonneries : portails, baies et décors seront alors envisagés comme partis-pris, reflets d'une époque.

B. Des formes élémentaires entre choix et contraintes

◆ Pour ne pas perdre le « nord » : *versus orientem*

Le bâtiment ecclésial n'existe que par la nécessité de sa fonction (prières collectives ou liturgiques) et ses aménagements en sont intrinsèquement l'expression. Etant donné que la liturgie a évolué au fil des siècles, et ce à la faveur des différentes émanations politiques (romaine, wisigothe, carolingienne), on pourrait s'attendre à une variation, plus ou moins significative, de l'ergonomie du bâtiment déterminant *ipso facto* une chronologie des formes. L'enjeu est évidemment de taille : savoir jusqu'où les différentes aspirations, les partis-pris architecturaux, ou décoratifs, et les techniques de constructions témoignent d'une époque, ou d'un style particulier.

De toute évidence l'orientation des églises n'est pas un facteur déterminant ou restrictif, puisque l'intégralité des églises de notre corpus est orientée (*cf. Répertoire n°1*), autant pour l'époque préromane, que nettement postérieure. Une seule déroge à la règle, il s'agit de Saint-Georges sur la commune de Céret⁷³³. C'est d'ailleurs là une énigme, car le

⁷³³ Voir notice n°27 du volume 2 de la présente étude, p.298-310.

chevet de cette dernière prend place au nord. Aucune contrainte naturelle ne peut aujourd'hui expliquer ce choix, sachant que l'église est érigée sur un terrain plat, sur la rive droite du Tech. Nous nous sommes alors tournés vers l'étude du cadastre napoléonien⁷³⁴ où l'on s'aperçoit que ladite église était mitoyenne d'une métairie via son mur est. Cela pourrait en partie amorcer une possible contrainte, si tant est que ce bâtiment fût plus ancien que l'église⁷³⁵. En vérité, nous n'avons pas d'éclaircissement réel à apporter sur ce cas particulier. En revanche, il convient de revenir sur l'hégémonie implacable de l'axe longitudinal est-ouest dans la construction des édifices culturels chrétiens.

Nous venons de le voir, hormis un contre-exemple, toutes les églises de notre corpus, et plus largement l'immense majorité de celles du diocèse d'Elne, et encore, au-delà, du monde occidental chrétien, adoptent cette configuration obligeant le chevet à prendre place à l'est. Il faut y voir l'expression d'une « longue tradition de symbolisme culturel »⁷³⁶ et comprendre que l'orient représente le lieu de l'Ascension du Christ, et par là même situe le paradis, d'où le Christ reviendra⁷³⁷. Il apparaît alors que se tourner vers le Seigneur et regarder vers l'orient étaient pour les premiers Chrétiens une seule et même chose. Une pratique, déjà attestée, dès le II^{ème} siècle, par Pline le Jeune⁷³⁸, Justin⁷³⁹, Tertullien⁷⁴⁰ ou Mélicon de Sardes⁷⁴¹. A supposer que la prière face au soleil levant ne soit pas une initiative exclusivement chrétienne, puisqu'elle avait aussi cours chez les Juifs et les Romains⁷⁴², comme le souligne Klaus Gamber⁷⁴³, elle devient pourtant l'usage à suivre invariablement, si l'on en croit les sources des IV^{ème} et V^{ème} siècles⁷⁴⁴. Force est de constater alors que cette configuration est devenue le type coutumier qui rencontra le plus de succès.

⁷³⁴ Voir notice n°27 du volume 2 de la présente étude, p.302.

⁷³⁵ Il est aujourd'hui trop remanié et a subi de multiples agrandissements ne permettant pas de voir sa physionomie ancienne. Il n'est d'ailleurs plus mitoyen de l'église, hormis au niveau de son entrée au sud.

⁷³⁶ BLAAUW, DE, S., « En vue de la lumière : un principe oublié dans l'orientation de l'édifice de culte paléochrétien », dans PIVA, P. (dir.), *Art médiéval. Les voies de l'espace ...*, p.19.

⁷³⁷ « L'attente du Seigneur qui était monté au ciel vers l'Orient et en reviendrait », Mathieu, XXIV, 27, ACT 1, 11.

⁷³⁸ *Epistularum* X, 96 6-7: "ante lucem... camen Christo quasi deo dicere". VOGEL, C, « Sol Æquinoctialis. Problèmes... », p.177.

⁷³⁹ *Dial. Cum Tryphone* 100, 4 ; 106, 4 ; 121,2 ; 126,1, *Ibidem*

⁷⁴⁰ Adv. Valentin 3 (PL.2, 105) : « *Oriens, christi figura* », *Ibidem*

⁷⁴¹ Du bain baptismal c.4 : « *Le roi des cieux, le Seigneur de la création, le soleil levant* ». *Ibidem*.

⁷⁴² Les temples païens étaient déjà construits suivant cet axe, comme l'explique Vitruve dans *De architectura*, IV, chap.5, où il révèle qu'en raison de la position de l'image de la divinité, ceux qui viendront lui rendre hommage verront « tout ensemble et le temple et la partie du ciel qui est au levant », GAMBERT, K., *Tournés vers le Seigneur !*, p.19.

⁷⁴³ GAMBERT, K., *Ibidem*. Déjà en 1920 François-Joseph, DÖLGER en donnait la preuve dans *Sol salutis. Gebet und Gesang im christlichen Altertum*, p.48-50.

⁷⁴⁴ Cyrille Vogel rappelle ces textes fondamentaux : « Que l'édifice (sacré) soit tourné vers l'Orient », *Constitutions Apostoliques*, II, 57 (v.380), « *Sit thronus (episcopi) versus orientem, a cuius dextris et sinistris sint*

Toutefois, Mathias Delcor considère les édifices ayant leur abside élevée à l'ouest comme le type primitif ayant cours dans l'occident chrétien avant la seconde moitié V^{ème} siècle, date à laquelle les pôles architecturaux s'inverseraient, logeant alors l'abside à l'est. Ce qui deviendrait, à partir du VIII^{ème} siècle, le type classique par excellence⁷⁴⁵. Pour forger son idée, M. Delcor se base sur des sources antiques⁷⁴⁶, puis médiévales pour expliciter l'un ou l'autre des partis-pris architecturaux. Et c'est en cela que demeure son erreur, car il n'envisage pas la prière dans sa dimension liturgique, ni la relation entre le célébrant et les fidèles.

De même, l'occidentalisation des basiliques romaines constantiniennes⁷⁴⁷ est un argument parfois avancé pour offrir plus de corps à une occidentalisation primitive des édifices chrétiens. En réalité, Sible de Blaauw nous rappelle qu'il s'agit « d'un motif romain »⁷⁴⁸, prenant un caractère exceptionnel et trouvant son origine dans le fait que le Pape devait officier *versus populum*, obligeant le célébrant, tout en faisant face aux fidèles, à officier en direction de l'orient sacré⁷⁴⁹. Il appartient également à S. de Blaauw de souligner avec insistance que cette spécificité romaine n'eut que très ponctuellement une influence par ailleurs⁷⁵⁰.

La seule résurgence, s'il en est, est la bipolarité instituée sous l'impulsion des Carolingiens, qui comme chacun le sait, est due à une réinterprétation de la liturgie romaine. Ce phénomène, comme le souligne très justement Mathias Delcor⁷⁵¹ ne se rencontre, et encore de manière purement anecdotique, que dans les églises abbatiales⁷⁵², et en aucun cas dans les églises rurales de l'ancienne *Gothie*. Dans le diocèse d'Elne, seule l'abbatiale de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech offre une physionomie carolingienne, d'ailleurs sujette à caution pour certains⁷⁵³.

loca (sive subsellia) presbyterorum » Testamentum Domini (v.450), VOGEL, C, « Sol Æquinocialis. Problèmes... », p.188.

⁷⁴⁵ DELCOR, M., « Les églises romanes et l'origine de leur orientation », p.49.

⁷⁴⁶ Notamment *Socrates, Histoire Ecclesiastique*, V, 22, qui s'étonne au V^{ème} siècle de l'occidentalisation d'une église d'Antioche, ou encore Paulin de Nole (†431) *Epist.*, 32, 13, qui parle de l'orientation des églises comme d'un usage commun, PONSICH, P., « Le problème des églises... », p.79.

⁷⁴⁷ Telles Saint-Sauveur de Latran, ou Saint-Pierre du Vatican.

⁷⁴⁸ BLAAUW, DE, S., « En vue de la lumière : un principe oublié ... », p.27.

⁷⁴⁹ BLAAUW, DE, S., *Idem*, p.32.

⁷⁵⁰ BLAAUW, DE, S., *Idem*, p.29.

⁷⁵¹ DELCOR, M., « Les églises romanes et l'origine de leur orientation », p.43.

⁷⁵² Elles sont au nombre de 2, il s'agit de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech en Vallespir (France), Sant Pere del Burgal dans le Pallars Sobirà (Espagne), PONSICH, P., « Le problème des églises... », p.79-91.

⁷⁵³ Pierre Ponsich en parle comme « d'une anomalie après le IX^{ème} siècle », DELCOR, M., « Les églises romanes et l'origine de leur orientation », p.40, quand Marcel Durliat y voit « là une curieuse survivance carolingienne », Durliat, M., *Roussillon roman*, p. 24-26. Il faudrait à notre sens être plus strict sur les datations offertes par les sources et ne pas confondre consécration et datation absolue. Il s'en dégagerait une datation tout à fait

Pour ce qui est de nos églises rurales, les exemples les plus anciens d'orientation nous sont offerts par les églises de Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière, dont les vestiges du chevet primitif remontent aux IV^{ème} – V^{ème} siècles⁷⁵⁴, de même que Saint-Pierre de Théza (V^{ème} siècle), Saint-André de Rivesaltes (VIII^{ème} siècle), ou Saint-Pierre et Félix de Calmeilles (IX^{ème} - X^{ème} siècles). Il en va de même, comme nous l'avons déjà exposé, pour toutes les églises de notre corpus, ce qui ne permet pas sur ce seul critère d'établir une quelconque chronologie, hormis celle d'une continuité ininterrompue, depuis l'époque paléochrétienne, malgré les différentes influences liturgiques (wisigothique et carolingienne).

◆ La nef unique, cet archétype

« *Aedes sit Oblunga, ad orientem versus, navi similis* »⁷⁵⁵. Ainsi, au-delà de l'attrait spirituel ou mystique, de l'Orient, le navire se devait d'accueillir ses fidèles pour ce voyage dans la foi. En ce sens, cette embarcation terrestre n'était pas formalisée dans une configuration spécifique, mais en terre roussillonnaise, l'éventail des solutions planimétriques des églises rurales reste pauvre et se restreint à une seule forme géométrique qui est le rectangle, décliné en deux types : à nef unique ou à trois vaisseaux. Ce quadrilatère est la solution indiquée pour rassembler les fidèles, un modèle dont la paternité peut être attribuée aux basiliques civiles romaines⁷⁵⁶, bâtiments publics par excellence, coutumiers de l'assemblée du public⁷⁵⁷. Le culte chrétien ayant besoin d'un espace, autant pour la prédication que pour la prière, psalmodiée ou prononcée, c'est tout naturellement que le mimétisme s'installa.

Dans l'immense majorité des cas, les églises s'adaptent à la topographie du lieu, tout autant qu'à l'envergure de la communauté qu'elle dessert, c'est ainsi que les églises qui nous

différente pour cette abbatale construite dès la fin du VIII^{ème} siècle, sous la protection de Charlemagne. D'ailleurs, la dynastie carolingienne n'eut de cesse d'accorder à ce monastère ses largesses, prouvant sa relation particulière avec le pouvoir régalien, de même que très certainement avec la liturgie romaine, et, de surcroît, expliquerait son architecture singulière, mais certainement déconnectée des réalités de son espace-temps !

⁷⁵⁴ Voir p.96 à 100 de la présente étude.

⁷⁵⁵ « Que le temple soit de forme allongée tourner vers l'Orient, semblable à un navire » extrait des *Constitutiones Apostolicae* (L.2, C.47). Pierre Ponsich rappelle que ces textes sont une compilation composée dans la région d'Antioche autour de 380. PONSICH, P., « Le problème des églises... », p.79.

⁷⁵⁶ DUVAL, N., « les installations liturgiques dans les églises paléochrétiennes », p.7-8. BOISSAVIT-CAMUS, B., SAPIN, C., « De la cathédrale paléochrétienne à ... », p.24.

⁷⁵⁷ Contrairement aux temples qui n'étaient pas destinés à accueillir les fidèles. En tant que maison des dieux, les hommages étaient rendus à la divinité via des sacrifices au seuil du temple. DELCOR, M., « Les églises romanes et l'origine de leur orientation », p.50.

intéressent sont de dimensions modestes (*cf. Répertoire n°1*), ne dépassant pas 5,50m de long, par 3,57m de large pour la plus petite, et 12,90m de long, par 3,40m de large pour la plus importante⁷⁵⁸ (*cf. Annexe 4*). Dans les faits, la moyenne est de 8,50m de long, contre 19m pour des églises représentantes des âges romans⁷⁵⁹, dès lors presque deux fois plus grandes. S'agit-il d'un parti-pris architectural témoignant d'une logique constitutive aux différents aménagements (voûte, ouvertures) ou d'une simple adaptation socio-géographique dans un temps donné ?

Comme nous l'avons déjà signifié, l'ancien diocèse d'Elné est encore avare dans ses manifestations architecturales paléochrétiennes et wisigothes, du moins pour ce qui est d'ensembles architecturaux, sinon entiers, de dimensions importantes, se limitant pour le moment à quelques segments épars – du reste mal identifiés. Il est, par conséquent, délicat d'avancer une chronologie des formes se modulant depuis l'Antiquité. Néanmoins, en se penchant sur les vestiges des diocèses voisins, ceux même fondés en Narbonnaise première, tout autant qu'en Tarraconaise, et leurs marges, il est édifiant d'observer des formules planimétriques antérieures bien différentes.

Aussi, retrouve-t-on, dans une diagonale s'étirant de la Haute-Garonne aux Bouches-du-Rhône, en passant par l'Aude et l'Hérault, des édifices aux dimensions plus amples, de 13m de long en moyenne⁷⁶⁰, adoptant des compositions plus complexes, plan barlong avec trois vaisseaux⁷⁶¹, nef à trois vaisseaux avec transept⁷⁶², nef précédée d'un narthex⁷⁶³. Des vestiges retrouvés aussi bien en milieu urbain que rural et dont les datations s'échelonnent entre les IV^{ème} et VI^{ème} siècles. De l'autre côté des Pyrénées, d'autres édifices, d'époque wisigothique (du milieu du VI^{ème} siècle, au début du VIII^{ème} siècle), puis du royaume des Asturies (de 718 à 924)⁷⁶⁴, offrent également une organisation de l'espace et des volumes complexes, avec des

⁷⁵⁸ Dimensions intérieures. A titre de comparaison les églises romanes rurales de la région oscillent entre 16,50m et 21m de long pour 5,50m à 9,40m de large.

⁷⁵⁹ Pour les églises roussillonnaises.

⁷⁶⁰ Dimensions intérieures des nefs.

⁷⁶¹ Comme l'église cimétériale de Montferrand (Aude) avec une datation proposée : IV^{ème} siècle, DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens ...*, t.1, p.27-28. Notre-Dame du Brusca à Cannes (Alpes-Maritimes) avec une datation proposée : fin IV^{ème} siècle, DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens ...*, t.2, p.101-102.

⁷⁶² Au clos de la Lombarde à Narbonne (Aude) dont la construction remonterait à la fin du IV^{ème} siècle, DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens ...*, t.1, p.33-37.

⁷⁶³ Telles que : l'église de Martres-Tolosane (Haute-Garonne) avec une datation proposée : début IV^{ème} siècle, DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens ...*, t.2, p.171-173 ; ou Saint-Bertrand de Comminges (Haute-Garonne), avec une datation proposée : première moitié du V^{ème} siècle, DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens ...*, t.2, p.178-180.

⁷⁶⁴ BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.194, et PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne du Royaume...*, p.23.

plans en croix grecque⁷⁶⁵, en croix latine⁷⁶⁶, ou conjuguant nef et bas côtés et absides saillantes⁷⁶⁷, ou encore combinant nef et bas côtés s'ouvrant sur un triple chevet⁷⁶⁸ parfois par l'intermédiaire d'un transept⁷⁶⁹. Là encore, la moyenne est de 13m de long pour ce qui est de la construction de la nef⁷⁷⁰. Ces recensements nous laissent à penser que les modulations des plans des églises s'avéreraient être des indicateurs chronologiques. Les formules les plus anciennes et les plus complexes seraient alors héritées de l'ordre romain, un mimétisme de grandeur parfois commandé, par l'adaptation aux structures préexistantes (habitat antique, mausolée, etc...) et plus inconsciemment peut-être dans l'esprit de concurrencer le faste des anciens temples païens et imposer « une architecture monumentale de la foi triomphante »⁷⁷¹. Des spéculations, certes, mais qui n'enlèvent rien au fait qu'une géographie et une chronologie des formules semblent se dessiner. Aussi, alors même que le canevas des églises du nord ouest de la péninsule Ibérique, construites sous domination wisigothique, développent des formes complexes, la petite église de la Granède explore une composition spatiale plus synthétique. En effet, Christophe Saint-Pierre a conduit des fouilles depuis 2006 sur une église anonyme à Millau (Aveyron) qui, tout en se servant d'une partie d'un ancien module antique⁷⁷², adopte la formule de la nef unique s'ouvrant sur une abside quadrangulaire⁷⁷³ et ce dès la fin du V^{ème} siècle⁷⁷⁴. L'église de Saint-Jean à Roujan (Hérault) fait de même, après arasement d'un temple antique de forme rectangulaire, transformé en mausolée, une nouvelle

⁷⁶⁵ Santa Comba de Bande (Galice), bâtie en 672, et San Fructuoso de Montelios au Portugal, bâtie autour de 670, BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.112-113, PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne du Royaume wisigothique...*, p.15-16.

⁷⁶⁶ San Pedro de la Mata à Zamora, édifice en ruine près de Tolède dont la fondation se situerait entre 670 et 680, ou San Pedro de la Nave (Castille-Léon), si l'on fait abstraction des nombreuses adjonctions de chapelles BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.112 et 102-107, PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne du Royaume wisigothique...*, p.15-16.

⁷⁶⁷ San Juan de Baños de Cerato (Palencia) consacrée en 661, mais dont la datation a été remontée à 652 BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.101-103, et Santa Quintanilla de las Viñas à Mambriillas de Lara (Castille-Léon) dernier quart du VII^{ème} siècle, début VIII^{ème} siècle, PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne du Royaume wisigothique...*, p.14-16, BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.114-117.

⁷⁶⁸ San Pedro de Nora et Santa Maria de Bendones, toutes deux dans le secteur d'Oviedo, et construites sous le règne d'Alfonse II le Chaste entre 791 et 842. PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne du Royaume wisigothique...*, p.23-25.

⁷⁶⁹ L'église de San Juan de Santianes de Pravia édifée entre 774 et 783, San Julian de los Prados, construite sous le règne d'Alfonse II le chaste entre 791 et 842, aujourd'hui, dans un quartier périphérique d'Oviedo (Asturie) PALOL DE, P et HIRMER, M., *ibidem*, BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.200.

⁷⁷⁰ Dimensions intérieures.

⁷⁷¹ BOISSAVIT-CAMUS, B., SAPIN, C., « De la cathédrale paléochrétienne à ... », p.23.

⁷⁷² SAINT-PIERRE, C., « Millau, la Granède (Aveyron) : une église paléochrétienne anonyme... », p.183.

⁷⁷³ Dimensions intérieures de la nef : 13,42m de long pour 6,27m de large. SAINT-PIERRE, C., *ibidem*, p.184, pour le plan de l'édifice dans sa première phase.

⁷⁷⁴ Deux sépultures ont permis d'entreprendre des datations par radiocarbone offrant des datations hautes : entre 425 et 471 ap. J.-C., pour la première et entre 422 et 563 ap. J.-C., pour la seconde. SAINT-PIERRE, C., *ibidem*, p.185.

église est édifiée (fin VII^{ème}-début VIII^{ème} siècle) en lieu et place de ces aménagements anciens, sous la forme d'une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire⁷⁷⁵. L'église de Saint-Nazaire de Marissargues à Aubais (Gard) a livré une physionomie similaire⁷⁷⁶, pour ce qui est de son état primitif, dont la construction remonterait à la première moitié du VIII^{ème} siècle⁷⁷⁷. D'autres exemples viennent gonfler les rangs : l'église de Roc de Pampelune à Argelliers (VI^{ème} siècle)⁷⁷⁸, celle de Saint-Sébastien de Maroiol à Aniane (VII^{ème} siècle)⁷⁷⁹, toutes deux dans l'Hérault ou encore celle de Digne (V^{ème}-VI^{ème} siècle) dans les Alpes-de-Haute-Provence⁷⁸⁰.

L'épilogue de la réflexion entamée plus en amont – qui consistait à déterminer si l'évolution planimétrique était soit caractéristique d'une transformation du style, soit imputable à une nouvelle génération de bâtiment, ou encore significative d'une adaptation à des besoins liturgiques différents, ou enfin révélatrice d'une singularité régionale – ne peut être qu'incomplète si le particularisme l'emporte. La véracité ne peut s'entrevoir que par la combinaison de l'ensemble de ces facteurs. En effet, il apparaît que la genèse de la simplification du volume de la nef s'est mise en place dès la fin du V^{ème} siècle – si ce n'est pas avant – pour prendre du galon dans le courant du VI^{ème} et du VII^{ème} siècle et perdurer bien au-delà de la période alto-médiévale, et avec des dimensions plus importantes pour l'époque romane. Un succès qui a contribué à multiplier les lieux de culte dans l'espace rural. En ce sens, il semblerait que – sauf invalidation par datations absolues – nos églises roussillonnaises puissent trouver leur origine dès le VI^{ème} siècle et appartiendraient à la « seconde génération d'églises » qui émergent à cette période⁷⁸¹. Enfin, l'archétype de la nef unique, s'il n'est

⁷⁷⁵ Datation radiocarbone sur une tombe proche du chevet : 678-795 ap. J.-C., SCHNEIDER, L., « Les églises rurales de la Gaule (V^{ème}-VIII^{ème} siècles). Les monuments, le lieu et l'habitat... », p.426-427.

⁷⁷⁶ Nef unique s'ouvrant sur un chevet plat. La nef présente des dimensions intérieures restreintes de 8,75m de long par 5m de large. OTT, M., « Saint-Nazaire de Marissargues à Aubais (Gard). Une église... », p.152.

⁷⁷⁷ Le recours au radiocarbone pour deux sépultures a permis de préciser la datation de l'édifice qui serait comprise entre 650 et 890 ap. J.-C., pour la première (SP623) et entre 680 et 800 ap. J.-C., pour la seconde (SP622). OTT, M., *Ibidem*, p.150 et 154.

⁷⁷⁸ L'église est datée du VI^{ème} siècle, elle se compose d'une nef unique s'ouvrant sur un chevet rectangulaire flanqué de deux annexes latérales. La nef mesurant entre ses murs : 10,25m de long pour 5,20m de large. SCHNEIDER, L., « Les églises rurales de la Gaule (V^{ème}-VIII^{ème} siècles). Les monuments... », p.437.

⁷⁷⁹ Le petit sanctuaire est établi à partir du milieu du VII^{ème} siècle, celui-ci se réduisant à une nef unique (8,88m x3,60m dans l'œuvre) terminée par un chevet carré, PELLECUER, C., SCHNEIDER, L., « Premières églises et espace rural en Languedoc... », p.108-109.

⁷⁸⁰ La petite église sise au nord de Notre Dame du Bourg est datée des V^{ème}-VI^{ème} siècles et adopte le plan d'une nef unique s'ouvrant sur une abside quadrangulaire. Les dimensions intérieures de la nef sont 10,38m de long par 3,84m de large : DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens : Atlas des monuments Paléo-chrétiens de la France*, t.1 : *Sud-Est...*, p.75-76.

⁷⁸¹ PELLECUER, C., SCHNEIDER, L., « Premières églises et espace rural en Languedoc... », p.108. Voir également l'article de MARTINEZ TEREJA, A. M., « Arquitectura cristiana en Hispania durante... », p. 109-187 qui explique comment, entre les IV^{ème} et V^{ème} siècles, l'architecture monumentale chrétienne est passée d'une « phase

évidemment pas réservé à l'espace de la *Gallia*, en reste pour autant un élément spécifique, qui ne s'est pas développé si précocement de l'autre côté des Pyrénées catalanes.

Cependant, comme nous l'annoncions au début de ce chapitre, il existe une autre typologie de nef dans notre corpus, représentée par un seul témoin : Sainte-Marie des Cluses, qui adopte un plan à trois vaisseaux, aux dimensions analogues, s'ouvrant sur trois absides outrepassées ménagées dans un chevet plat⁷⁸². C'est une église dont la chronologie est discutée, puisque mêlant des éléments dits archaïques⁷⁸³ (plan de ses absides et sculptures, porte au nord), tout autant que des solutions typiquement romanes, notamment pour ses ouvertures. Elle serait par conséquent un édifice de transition. Un qualificatif bien commode qui, à tort ou à raison, permet de classer une architecture dont l'expression est empreinte de plusieurs mouvances. Joan Badia i Homs expose ainsi que Sainte-Marie, malgré ses modifications, doit être considérée comme « un exemple important de ce qui reste de l'architecture alto-médiévale autochtone, une résultante post-carolingienne »⁷⁸⁴ tout en affirmant que l'édifice en question ne peut remonter, au mieux, qu'antérieurement aux dernières décennies du X^{ème} siècle, au pire, à la première moitié du XI^{ème} siècle. Marcel Durliat, quant à lui, s'expliquait le parti-pris du plan de cette église comme le fruit d'un héritage très ancien, imputable à sa participation dans le système fortifié antique⁷⁸⁵.

Il y a en effet lieu de s'interroger sur la datation de cet édifice, dont la première mention textuelle est tardive (1198). Sa localisation au cœur d'un système de défense⁷⁸⁶ complexe remontant au III^{ème} - IV^{ème} siècle⁷⁸⁷ est indéniablement à prendre en considération, tout autant qu'un certain mimétisme planimétrique avec les églises d'époque wisigothique,

d'acceptation » essentiellement liée au culte funéraire en lien étroit avec un « aspect promotionnel » lié au culte des martyres et des reliques, à une « phase d'officialisation » plus axée sur le cultuel, valorisant l'évangélisation et favorisant le développement de la basilique. A partir du VI^{ème} siècle, on entre dans une dynamique rurale avec une multiplication des lieux de culte au plus près des foyers d'habitations.

⁷⁸² En réalité, il existe deux autres cas plus ambigus : le premier concerne l'église de Saint-Fructueux de Camélas, qui a certainement été à plusieurs vaisseaux, si l'on considère que les deux absidioles sont préromanes, comme l'ont déjà souligné certains. De même, Saint-Martin de la Roca sur la commune de Camélas, qui au demeurant fut très restaurée, ou, devrions-nous dire, reconstruite, montre un visage à deux nefs accolées s'ouvrant chacune sur une abside semi-circulaire. Les restaurations très franches empêchent toute analyse chronologique quant à savoir si l'une est antérieure à l'autre, même si la nef méridionale prend appui sur la septentrionale.

⁷⁸³ BADIA I HOMS, J., *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir...*, p.111.

⁷⁸⁴ *Ibidem*, p.110.

⁷⁸⁵ DURLIAT, M., *Roussillon Roman*, p. 28-29.

⁷⁸⁶ Le chevet de l'église repose en réalité sur une partie de l'ancien rempart. Voir p.110-111 de la présente étude et la notice n°31 du volume 2 de la présente étude, p.337-354.

⁷⁸⁷ Système défensif composé d'une tour porche et de deux forts. KOTARBA, J. (dir.), *Carte archéologique...*, p.325.

comme San Pedro de Nora, près d'Oviedo (Espagne)⁷⁸⁸. A notre sens, l'élément qui a le plus milité pour une datation fin X^{ème} siècle est une singularité architecturale peu commune : les passages ménagés entre l'abside majeure et ses consœurs. Une particularité partagée avec les deux grandes abbayes roussillonnaises que sont Saint-Génis-des-Fontaines et Saint-Michel-de-Cuxa, précisément datées du dernier tiers du X^{ème} siècle⁷⁸⁹. Pour autant, cette datation ne serait certainement pas la même si ladite église avait été dans une situation géographique différente. En ce sens, il paraît évident qu'une datation plus haute, le IX^{ème} siècle par exemple, aurait été plus facilement admise à supposer que Sainte-Marie des Cluses fût bâtie près d'Oviedo, en péninsule Ibérique, où les références de l'archéologie monumentale sont plus en phase avec l'architecture asturienne.

Nous l'avons compris, Sainte-Marie des Cluses se distingue par son amplitude et son originalité qui trouve sa légitimité de par sa localisation – hameau aujourd'hui, fief antique hier – sur l'un des cols les plus bas⁷⁹⁰, facilitant le passage et les échanges vers l'*Hispanie*. Cette proximité avec la péninsule Ibérique n'a pu qu'augmenter la perméabilité de formules révélées au sud des Pyrénées. A défaut de pouvoir donner une chronologie claire à Sainte-Marie des Cluses, il nous semble judicieux de considérer son plan comme pouvant remonter à une époque plus haute, peut-être dès le V^{ème} siècle⁷⁹¹, certainement modifié à maintes reprises⁷⁹² et demeurant exceptionnel pour un édifice isolé, n'ayant pas de vocation monastique.

⁷⁸⁸ San Pedro de Nora édifée sous le règne d'Alfonse II le Chaste entre 791 et 842. PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne du Royaume wisigothique...*, p.23 et 25.

⁷⁸⁹ Il est admis que le plan de l'église de Saint-Génis-des-Fontaines remonte à la première mention que nous avons conservée à travers un précepte de Lothaire, en date de 981. Quant à Saint-Michel-de-Cuxa, elle fut consacrée en 974. MALLET, G., *Églises oubliées...*, p.258 et 194.

⁷⁹⁰ En effet, le massif des Pyrénées qui culmine à 1450m d'altitude au niveau du Roc de France, s'abaisse à 271m au niveau du col du Perthus.

⁷⁹¹ De cette façon, l'église du monastère de San Miguel de la Escalada, près de León (Espagne) – qui au demeurant se compose de trois vaisseaux s'ouvrant par l'intermédiaire d'un transept non saillant sur une triplette d'absides – a été érigée, dès 913, sur les vestiges d'une église d'époque wisigothique, ce qui conditionna sa physionomie, même en ce début de X^{ème} siècle. PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne...*, p.39.

⁷⁹² Cela semble être suggéré par la surélévation du mur oriental du chevet et surtout le coup de sabre séparant le chevet de la nef, visible au septentrion. Ces modifications pourraient expliquer en partie la présence d'éléments contradictoires pour la datation, notamment la typologie des baies, qui fait pencher pour une datation plus basse.

◆ Au « chœur » de la nef

A ce stade de notre enquête, l'église rurale roussillonnaise anté-romane est un bâtiment rectangulaire à nef unique dont le point de convergence est l'orient céleste, en un espace, absidial ou quadrangulaire, plus étroit que la nef. Deux typologies se côtoient, (*cf. Répertoire n°1*), avec une prédominance pour les chevets plats regroupant vingt-deux spécimens, contre quatorze absides (*cf. Annexes 5 et 6*). Les premiers peuvent être quadrangulaires⁷⁹³ ou trapézoïdaux⁷⁹⁴, les secondes semi-circulaires⁷⁹⁵ ou outrepassées⁷⁹⁶. Quoi qu'il en soit, le chevet épouse la forme de l'abside, excepté pour Sainte-Marie des Cluses où les trois absides se logent dans un chevet plat et Saint-Fructueux de Camélas dont le dessin de l'abside principale est voilé par un imposant clocher⁷⁹⁷.

Au-delà des poncifs qui font du chevet quadrangulaire l'archétype de l'église préromane⁷⁹⁸, de l'abside outrepassée une spécificité ethnique – wisigothique ou « mozarabe »⁷⁹⁹ – et de l'abside semi-circulaire le premier jalon vers la standardisation romane, une classification peut-elle réellement se dégager de ces différenciations ; ou cela revient-il à résoudre l'adage du premier venu, entre la poule et l'œuf ?

A supposer que l'on compare la première occurrence dans les sources et l'aspect que prennent les chevets des églises en question, il en ressort – sur ce seul critère et en se limitant au IX^{ème} siècle – que la formule du quadrangulaire est la plus usitée⁸⁰⁰, avec une primauté affirmée pour le trapézoïdal⁸⁰¹. En revanche, seule une abside se trouve être outrepassée, à savoir celle de Saint-Quentin d'Amélie-les-Bains⁸⁰². Pour les siècles subséquents (X^{ème}-XI^{ème} siècle), c'est le modèle quadrangulaire qui reste majoritaire (*cf. Ill.8*). Une fois n'est pas

⁷⁹³ Avec 9 exemples, *cf. Annexe 6*, pour le détail.

⁷⁹⁴ Avec 13 représentants, *cf. Annexe 6*, pour le détail.

⁷⁹⁵ Avec 6 cas, *cf. Annexe 6*, pour le détail.

⁷⁹⁶ Avec 8 spécimens, *cf. Annexe 6*, pour le détail.

⁷⁹⁷ Dans ce cas, l'analyse du bâti est moins franche en raison de la construction atypique du clocher tour entre les deux absidioles orientales qui sont peu saillantes et trop petites pour se rejoindre. Certains ont voulu y voir un espace oriental, pour le moins très original, qui aurait été à l'origine composé d'un chevet quadrangulaire bordé de part et d'autre d'absidioles, à l'instar de Sant Quirze de Pedret (Berguedà). Ledit chevet aurait par la suite servi de base à l'érection d'un clocher-tour massif, bousculant la lecture de cet espace. MALLET, G., *Les églises oubliées...*, p. 160.

⁷⁹⁸ PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon et en Cerdagne du IX^{ème} au XII^{ème} siècle », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°26, 1995. GIRY, J., *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault*, Rodez, 1983.

⁷⁹⁹ FREEDMAN, P., « L'influence wisigothique sur l'église catalane... », p. 70-79. FONTAINE, J., *L'art préroman...*, p.127-128.

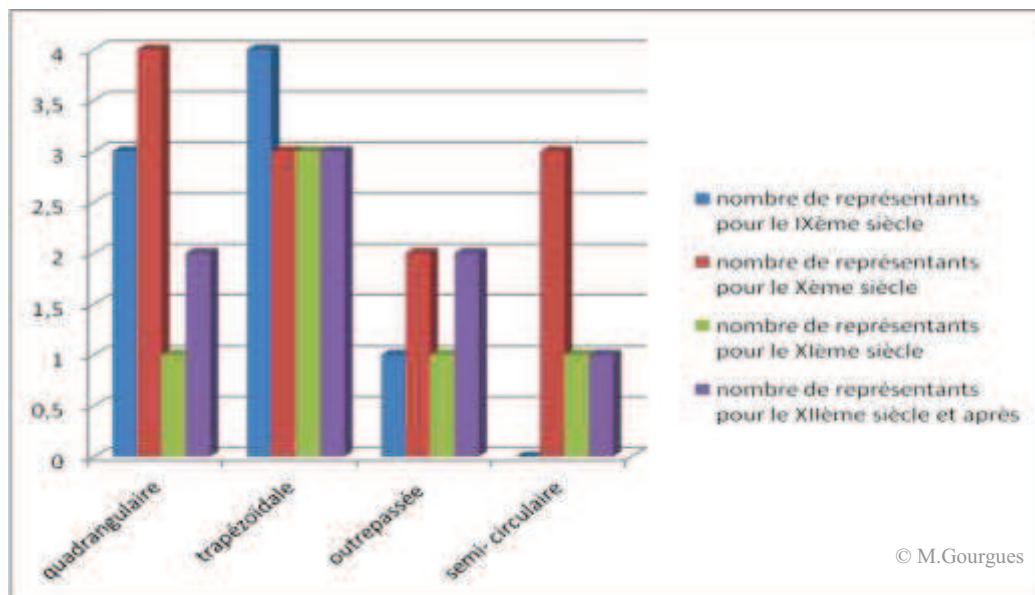
⁸⁰⁰ Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière (876), Saint-Pierre de Théza (899) et Saint-Nazaire de Tordères (899).

⁸⁰¹ C'est ainsi le cas pour Saint-Vincent d'Estagel (806), Saint-Martin-de-Fenollar à Maureillas (844), Saint-Etienne-de-Nidolères à Tresserre, dans sa phase 1, (855), Sainte-Cécile-de-Cos au Tech (869).

⁸⁰² Mentionnée pour la première fois en 869.

coutume, nous observons le raccourci inévitable entre sources et physionomies architecturales, les datations « absolues » faisant cruellement défaut.

Les rares fouilles des édifices de la région tendent pourtant à révéler l'antériorité du chevet quadrangulaire. Ce faisant, les églises de Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière, Saint-Martin de Corsavy, Saint-Pierre de Théza, Saint-Fructueux de Calmeilles, Saint-André de Rivesaltes, et très probablement Saint-Martin de Pollestres, mais aussi Saint-Etienne de Nidolères sur la commune de Tresserre, ont toutes révélé, pour leur état primitif, un chevet plat, en lieu et place, ou non loin, de leur abside romane actuelle. Les précisions chronologiques de ces éléments originaux restent cependant limitées et se cantonnent le plus souvent à une évocation carolingienne assez vague, principalement due à une surinterprétation figée de la physionomie des maçonneries⁸⁰³ et des faux appareillages qui prennent place sur le mortier⁸⁰⁴.



III. 8. Formule adoptée pour les chevets mis en relation avec la première occurrence textuelle de l'édifice.

Dans un pourcentage plus faible, les campagnes de fouilles ont fait ressurgir des absides outrepassées dans les soubassements des absides semi-circulaires romanes. C'est le cas pour les églises de Sainte-Marie de Malloles (Perpignan)⁸⁰⁵ et Sainte-Marie de Toulouges⁸⁰⁶.

⁸⁰³ Voir p.96-100 de la présente étude.

⁸⁰⁴ Il est significatif à cet égard que, dans 9 cas sur 10, les justifications quant à la proposition de datation d'un mur retrouvé dans les sous-sols d'une église romane se bornent à la reconduite d'une classification avancée par Pierre Ponsich concernant la typologie des joints tracés sur les maçonneries de moellons et qui, au demeurant, n'a plus lieu d'être.

⁸⁰⁵ En 1954, Marcel Durliat réalise des fouilles, dans le sous-sol du chevet, pour partie encore en élévation. Ses relevés et observations donneront lieu à une publication : DURLIAT, M., « L'église de Malloles », dans *Études Roussillonnaises*, t. IV, 1-2, 1954-1955, p.101-114.

Ce faisceau d'observations laisse supposer que le plan quadrangulaire serait la forme préférée par les bâtisseurs roussillonnais, avant que ces derniers ne s'orientent vers une forme outrepassée, puis semi-circulaire⁸⁰⁷. Pour autant, l'évaluation de la pertinence d'un tel postulat est nécessaire, au regard d'autres comparaisons, afin d'offrir la possibilité de vérifier jusqu'où cette évolution peut revêtir un caractère normatif, partagée avec les autres églises de la Narbonnaise ou, plus largement, de l'ancienne *Gallia*, et de ses franges, ou s'il ne s'agit que d'une simple vision de l'esprit.

Comme beaucoup, nous ne sommes pas sans ignorer la fameuse abside outrepassée de l'église de Montferrand (Aude)⁸⁰⁸, dont la datation du IV^{ème} siècle infirme une possible influence wisigothique, puisque ces derniers ne se sont définitivement implantés en Narbonnaise qu'à partir de 462⁸⁰⁹. D'ailleurs, Anne-Bénédicte Mérel-Brandenburg ne manquait déjà pas de le faire remarquer en 1995, en affirmant qu'il fallait considérer la chose « comme un héritage d'une tradition architecturale antique »⁸¹⁰. Le trait de caractère ethnique fut grossi en raison de la résonance qu'entretenait cet hémicycle singulier avec l'arc outrepassé très usité en péninsule Ibérique durant le temps du royaume wisigothique⁸¹¹.

Plus encore en 2003, lors des fouilles de la place Bistan à Narbonne, les vestiges d'une église du haut Moyen Âge furent mis au jour avec une abside outrepassée inscrite dans un chevet polygonal. Olivier Ginouvez soulignait alors que, sur le seul critère planimétrique, il n'était « pas possible d'engager un commentaire chronologique [...] puisque la formule trouvait autant d'occurrences dans la période paléochrétienne que romane »⁸¹².

Pour ce qui nous concerne, le cas de figure que représente Saint-Etienne de Nidolères (Tresserre) est intéressant en ce qu'il nous montre l'intérêt des bâtisseurs à modifier, d'une

⁸⁰⁶ Lors des fouilles de 1969, suivies par Sylvain Stym-Popper, architecte en chef des M. H., conduites au niveau du chœur, une crypte fut découverte, prenant appui sur un bâtiment plus ancien de section outrepassée qui serait l'abside primitive. Relevés des fouilles conservés à l'UDAP de Perpignan, rapport perdu.

⁸⁰⁷ Xavier Barral i Altet a, pour les églises préromanes catalanes, tenté une chronologie des chevets, selon leur typologie. Il en ressort que l'abside outrepassée, à chevet quadrangulaire, serait le type le plus ancien, héritière directe des traditions antiques et remonterait au VIII^{ème} siècle ; viendrait ensuite le chevet trapézoïdal archétype des IX^{ème} - X^{ème} siècles, avant de revenir au modèle outrepassé, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice, puis à l'abside outrepassée intérieurement et semi-circulaire extérieurement, modèle transitoire avant le roman, (fin du X^{ème} - XI^{ème} siècle). X. Barral i Altet ajoute que cette évolution ne s'est pas faite de manière linéaire, puisque s'étant produite dans un espace temps très réduit. Les différentes formules furent ainsi usitées de manière conjointe, bien que postérieures à « l'abside trapézoïdale ». BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic...*, p.84-85.

⁸⁰⁸ DUVAL, N., *Les premiers chrétiens...*, t.1, p. 27-28.

⁸⁰⁹ SAGNES, J., (dir.), *Le pays Catalan*, p.142.

⁸¹⁰ DUVAL, N., *Les premiers chrétiens...*, t.1, p.30. Propos partagé avec X. Barral i Altet, *supra* note n°807, BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic...*, p.84-85.

⁸¹¹ PALOL DE, P., *Arte hispànica de la època visigoda*, p.118, DUVAL, N., « L'Espagne, La Gaule, et l'Adriatique... », p.38-39.

⁸¹² GINOUEZ, O., « Narbonne intra-muros : découverte... », p.14.

part, la physionomie de la portion orientale, préférant une abside outrepassée au trapèze initial – peut-être aux alentours du XI^{ème} siècle⁸¹³ – et, d'autre part, la volonté de la conserver intacte, malgré de nombreux aménagements dans le courant du XII^{ème} siècle. Patrice Alessandri explique que la forme de l'abside était volontaire, « l'adjonction d'une partie maçonnée, plaquée contre la paroi avait contraint l'arc à dépasser le demi-cercle »⁸¹⁴. Dans ce cas, la détermination à conserver l'abside outrepassée, même à une date avancée du Moyen Âge, est certainement à mettre sur le compte d'un goût pour cette esthétique, plutôt qu'à une chronologie particulière, à moins qu'il faille y voir une nécessité constructive, comme Noël Duval semblait l'envisager, par ailleurs⁸¹⁵. Il est par conséquent délicat de vouloir y déceler des influences, aussi nous ne pouvons tout au plus « qu'y voir des ressemblances qui tiennent à des archétypes communs »⁸¹⁶.

En ce qui concerne l'usage du chevet quadrangulaire, comment expliquer son succès, autant pour des édifices ruraux, qu'urbains, alors même que la basilique civile – qui distilla sa modulation antique à l'architecture chrétienne – était pourvue d'absides dans lesquelles prenaient place les magistrats publics lors des plaidoiries.

En adoptant une vision empirique, on remarque que le chevet quadrangulaire est en définitive paléochrétien. En effet, entre le IV^{ème} et le début du VI^{ème} siècle, il abrite le demi-cercle de l'abside à Murcia (Espagne)⁸¹⁷, Narbonne (Aude)⁸¹⁸, Loupian (Hérault)⁸¹⁹, Mane et Riez (Alpes de Haute Provence)⁸²⁰, mais aussi à Recópolis (Guadalajara)⁸²¹, Cap des Ports

⁸¹³ Aux dires de Patrice Alessandri, même si nous pensons qu'il faudrait certainement reculer cette date d'un ou deux siècles. ALESSANDRI, P., « l'église de Saint-Estève de Nidolères... », p.172.

⁸¹⁴ ALESSANDRI, P., *Loc. cit.*

⁸¹⁵ Ayant traité à l'équilibre des voûtes ou à l'acoustique, DUVAL, N., « L'Espagne, La Gaule, et l'Adriatique... », p.39.

⁸¹⁶ ALESSANDRI, P., *Loc. cit.*

⁸¹⁷ Avec le Mausolée de la Alberca édifié dans la première moitié du IV^{ème} siècle, MARTINEZ TEJERA, A.-M. « Arquitectura cristiana... », p. 117 et 150.

⁸¹⁸ C'est ainsi le cas de la basilique du Clos-de-la-Lombarde à Narbonne (Aude), à la fin du IV^{ème} siècle. DUVAL, N., (dir.), *Les premiers monuments...*, t.1, p.33, mais également du mausolée du cimetière Saint-Paul toujours à Narbonne (Aude), entre la fin du IV^{ème} et le début du V^{ème} siècle, DUVAL, N., (dir.), *Les premiers monuments...*, t.1, p.40.

⁸¹⁹ Sainte-Cécile de Loupian (Hérault) fut édifiée dans la première moitié du V^{ème} siècle, SCHNEIDER, L., « Les églises rurales de la Gaule... », p. 446-447.

⁸²⁰ Typologie que l'on retrouve dans la chambre funéraire accolée au sud de la basilique Notre-Dame, dans la seconde moitié du V^{ème} siècle, SCHNEIDER, L., « Les églises rurales de la Gaule... », p. 445-446, et DUVAL, N., (dir.), *Les premiers monuments...*, t.1, p.82-83. Aussi, au début du V^{ème} siècle s'est-on attaché à établir la cathédrale de Riez dans un édifice antique, dont les murs furent réemployés comme nef et comme chevet, après y avoir construit à l'est une abside semi-circulaire. DUVAL, N., (dir.), *Les premiers monuments...*, t.1, p.91.

⁸²¹ Sous l'église romane, les fouilles ont révélé une basilique à nef unique s'ouvrant sur une abside à chevet plat qui, dans sa première phase, celle avec le narthex, remonterait au V^{ème} siècle, UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., *Iglesias tardoantiguas y altomedievales*, p.523-524.

(Menorca, Balleares)⁸²², Gatillo (Cereres)⁸²³, autant de localités espagnoles. Il semblerait qu'à partir de l'extrême fin du V^{ème} siècle, la forme quadrangulaire se suffise à elle-même. On la retrouve alors à l'église de La Granède en Aveyron⁸²⁴, à l'église funéraire de Digne⁸²⁵ (Alpes Haute Provence), puis au VI^{ème} siècle sur le site de Roc de Pampelune dans l'Hérault⁸²⁶, ou Saint-Raphaël dans le Var⁸²⁷. Enfin, au cours du VIII^{ème} siècle, à Saint-Sébastien de Maroiol (Hérault)⁸²⁸, dans l'église de Saint-Laurent de Cabrerisse (Aude)⁸²⁹, et enfin à Saint-Nazaire de Marissargue (Gard)⁸³⁰. Force est de constater le mimétisme morpho-chronologique avec les chevets quadrangulaires des églises de la péninsule Ibérique, sous période wisigothique des VII^{ème} et VIII^{ème} siècles⁸³¹. Faut-il y voir alors une influence « barbare », rien n'est moins sûr⁸³², d'autant que les contre-exemples existent comme sur le site de la Couronne dans l'Allier, où l'on abandonne une abside semi-circulaire pour un chevet quadrangulaire, et ce, dans le courant du XI^{ème} siècle⁸³³.

⁸²² Nef unique s'ouvrant sur une abside à chevet plat et crypte cruciforme, l'ensemble aurait été édifié entre la fin du V^{ème} siècle et le début du VI^{ème} siècle, UTRERO AGUDO, M. d. l. Á., *Loc. sit.*, p.479.

⁸²³ Dans ce cas, l'abside est outrepassée dans un chevet trapézoïdal (fin du V^{ème} siècle et le début du VI^{ème} siècle), UTRERO AGUDO, M. d. l. Á., *Iglesias tardoantiguas y altomedievales*, p.571.

⁸²⁴ A Millau, sur l'éperon de la Granède, l'étude de l'église anonyme fut reprise en 2006 par Christophe Saint-Pierre, ce qui permit d'en préciser la chronologie à l'aide de datations radiocarbone, avec un premier état remontant au milieu du V^{ème} siècle (nef et chevet quadrangulaire), suivi de modifications entre le VIII^{ème} et le X^{ème} siècle, avec un chevet qui devient abside. SAINT-PIERRE, C., « Millau, la Granède (Aveyron) : une église paléochrétienne... », p.181-191.

⁸²⁵ L'église funéraire qui prend place au nord de la cathédrale de Digne est déjà dotée au V^{ème} siècle d'un chevet quadrangulaire, DUVAL, N., (dir.), *Les premiers monuments...*, t.1, p.72.

⁸²⁶ SCHNEIDER, L., « les églises rurales... », p.436 et 441.

⁸²⁷ Lors des dernières fouilles entre 2003 et 2007, conduites par Nathalie Molina de l'INRAP dans la vieille église Saint-Pierre, plusieurs édifices successifs ont été clairement identifiés : à partir du VI^{ème} siècle (datation 14C sur sépultures) une église à chevet quadrangulaire est édifiée en lieu et place d'un bâtiment antique de forme rectangulaire, avant qu'une abside semi-circulaire vienne modifier sa physionomie orientale au cours du IX^{ème} ou X^{ème} siècle. Informations et plans légendés à voir sur le site de l'INRAP, chronique du site « Vieille église de Saint-Raphaël (Var). <http://www.inrap.fr/vieille-eglise-de-saint-raphael-1064>, publié le 24 septembre 2004.

⁸²⁸ Église établie à Aniane antérieurement à la mise en place du monastère de Benoît-Wittiza, PELLECUER, C., SCHNEIDER, L., « les premières églises... », p.108 et SCHEINDER, L., « les églises rurales... », p. 455.

⁸²⁹ L'église de Saint-Benoît possède un chevet légèrement trapézoïdal. La datation des sépultures fut un adjuvant précieux pour déterminer la chronologie du site dont la première phase remonterait au plus tard au milieu du VIII^{ème} siècle. GAILLARD, A., et al., « Premiers résultats concernant le site des jardins... », p.211 et 215.

⁸³⁰ Les dernières fouilles conduites (2001-2004) dans l'église romane de Saint-Nazaire ont révélé le tracé d'une église d'époque carolingienne avec un chevet trapézoïdal, dont le matériel archéologique fait pencher pour une datation de la première moitié du VIII^{ème} siècle, OTT, M., « Saint-Nazaire de Marissargues à Aubais... », p.150-151.

⁸³¹ Tels que San Juan de Baños de Cerrato, San Pedro de la Nave, Santa Quintilla, pour le VII^{ème} siècle BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.101, 104 et p.114 et San-Tirso d'Oviedo, ou Santa Maria de Bendones pour le VIII^{ème} siècle, PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne du Royaume wisigothique...*, p.15.

⁸³² Cela demanderait des études poussées sur la liturgie et notamment sur le rôle de l'eucharistie dans la dynamique de la messe et sa mise en scène dans le sanctuaire face aux fidèles.

⁸³³ MARTINEZ, D., CHABERT, S., « Le site de La Couronne à Molles... », p.4-5 et SCHEINDER, L., « les églises rurales... », p. 431 pour le plan d'ensemble.

L'effort de synthèse impose d'envisager l'arrivée du chevet quadrangulaire dès la fin du V^{ème} siècle, avec un succès long, certainement jusqu'au X^{ème} siècle. Il faut, dès lors, envisager une datation beaucoup plus haute pour les églises roussillonnaises et admettre pour certaines – sinon la majorité – une construction sous domination wisigothique, bien avant celle des Carolingiens.

C. De pierres et de chaux

◆ Etymologie et physionomie de la paroi

Le mur d'une église est autant le reflet d'un terroir que des techniques de construction. Pour autant, la maçonnerie, puisqu'il s'agit de la technique la plus usitée pour les églises nous concernant, reste le parent pauvre de l'étude architecturale⁸³⁴, abandonnée habituellement aux marges de la recherche, pour reprendre les mots de Nicolas Reveyron⁸³⁵. Combien de fois avons-nous entendu, y compris dans un cercle scientifique, que l'art préroman était pauvre, ses parois de moellons, de galets et de chaux, y étant pour beaucoup. Ce côté « frustré » est en effet bien éloigné des canons de l'Antiquité classique et de ses immenses blocs de pierres taillées et parementées avec soin, ou de ceux de l'art roman qui, avec l'évolution de la stéréotomie, usera du petit et du moyen appareil pour offrir un supplément de beauté, tout du moins une plus grande régularité aux murailles de la maison de Dieu. Toutefois, il faut se détacher de l'esthétique dépouillée de la pierre brute, dont le charme fut forcé avec l'idéal romantique. Les enduits et la couleur étaient partie prenante de la paroi, magnifiant dès lors n'importe quel mur, qu'il soit maçonné en tout-venant, ou parementé en pierres de taille. Ce

⁸³⁴ Bien que les choses évoluent, puisqu'en novembre 2015 Petra Urbanová a soutenu à Bordeaux Montaigne sa thèse de doctorat, qui fait toute la lumière sur une méthode de datation directe de l'édification de maçonneries archéologiques, grâce à la datation des mortiers de construction par luminescence optique (OSL). Il s'agissait pour ce doctorat de comparer les âges OSL obtenus avec les données chronologiques d'édifices de référence (Palais Gallien, amphithéâtre gallo-romain de Bordeaux, l'église Saint Seurin de Bordeaux, les thermes gallo-romains de Chassenon en Charente, les fondations gallo-romaines du Musée Picasso à Antibes, les fondations de la cathédrale de Bâle). « Même si la méthode n'est pas utilisable pour tous les mortiers, on montre que, dans de nombreux cas, elle peut produire des dates fiables. Cela présente un grand pas en avant dans les domaines de l'archéologie du bâti et de l'histoire de la construction dans les situations où d'autres méthodes de datation ont atteint leurs limites », <http://www.iram-at-crp2a.cnrs.fr/spip/spip.php?article110>. Il faut également rappeler les recherches inaugurées par Christian Sapin sur les terres cuites architecturales : PCR « Les matériaux de construction autour de l'an mil et critères de datation » voir GUIBERT, P., SAPIN C., *et al.*, « Les terres cuites architecturales comme sources d'information chronologique et technique des édifices avant l'an mil », dans le 1^{er} colloque francophone sur l'histoire de la construction, Paris, 2008.

⁸³⁵ REVEYRON, N., « Architecture : les matériaux d'une histoire... », p.144.

faisant, les détériorations climatiques, tout autant que celles des multiples restaurations ont laissé bien glabres les murs de nos églises, nous obligeant à trouver dans leurs agencements et leurs singularités des indices chronologiques, des repères dans l'évolution des techniques de construction et, par là même, de celle de l'outillage et des capacités des bâtisseurs.

Cela étant, il convient de garder à l'esprit que la genèse du mur commence dans les entrailles de la terre. Le parti-pris dans l'utilisation de tel ou tel matériau ne revient pas aux seuls souhaits des bâtisseurs, il est directement dicté par la disponibilité de la matière première *in situ*, autrement dit à la géologie du lieu où est édifié le sanctuaire. L'approvisionnement en matières premières plus nobles est exclu dans l'immense majorité des cas pour des raisons évidentes de coût⁸³⁶. Dans cette logique, le remploi d'éléments de construction plus anciens, ceux-là même adoptés dans les sanctuaires précédents, ou ceux employés dans la construction des temples antiques sont envisagés, rien ne se perd, tout peut être réutilisé. Cela répond davantage à une nécessité économique, qu'à une dimension esthétique, mais nous y reviendrons.

Pour l'heure, arrêtons-nous un bref instant sur la géologie du diocèse d'Elne, qui est, au demeurant, très contrastée. L'immense plaine du Roussillon géographique, pourtant ouverte à l'est sur la mer Méditerranée, est ceinturée par les reliefs des Pyrénées à l'ouest⁸³⁷, des Corbières au nord⁸³⁸ et des Albères au sud⁸³⁹ (*cf. Annexe 8*). La formation de ces montagnes a profondément marqué le sous-sol qui se caractérise par une structure plissée (*cf. Annexe 9*), alternant une série de grands plis anticlinaux parallèles, orientés est-ouest, où affleurent des roches magmatiques, dites anciennes (granit, gneiss), séparées par autant de plis synclinaux se composant de roches récentes sédimentaires et métamorphiques (grès et schiste)⁸⁴⁰.

⁸³⁶ PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon... », p.37. DURLIAT, M., « Les chantiers de construction de l'église romane... », p.17, nous rappelle que le « transport de pierre pèse lourd dans le budget des chantiers. Le coût d'un chargement de pierre doublant tous les 18 kilomètres ».

⁸³⁷ La chaîne des Pyrénées, ponctuée par l'imposante silhouette du Canigou, isole le diocèse de la péninsule ibérique. Trois cols ponctuent cette frontière naturelle : à l'est le Pic du Géant (2881m d'alt.), au sud le col d'Ares (1535m) et à l'ouest, le plus bas : le Col du Perthus (271m d'alt.). <http://paysages.languedoc-roussillon.developpement-durable.gouv.fr/pyrenees-orientales/fondements11.html>, consulté en mars 2016.

⁸³⁸ Les Albères dessinent une véritable barrière avec ses pentes couvertes de forêts, scandées par les pics rocheux : Pic Neulos (1256 m), Pic des 4 Termes (1157 m), Pic Sailfort (994 m) <http://paysages.languedoc-roussillon.developpement-durable.gouv.fr/pyrenees-orientales/fondements11.html>, consulté en mars 2016.

⁸³⁹ Moyenne montagne dont le « Pic » le plus significatif est le Força Réal qui ne culmine qu'à 507m d'altitude. <http://paysages.languedoc-roussillon.developpement-durable.gouv.fr/pyreneesorientales/fondements11.html>, consulté en mars 2016.

⁸⁴⁰ DEPERET, C., « Aperçu sommaire de la géologie ... », p. 422-423, et <http://pierresud.brgm.fr/spip.php?rubrique6> consulté en mars 2016.

Force est de constater alors que le schiste est la matière première (*cf. Annexe 10*) la plus utilisée⁸⁴¹, alors qu'elle est précisément celle qui supporte le moins les contraintes de la taille⁸⁴². Le grès, vient en seconde position, il n'est cependant jamais utilisé seul, mais toujours additionné aux moellons de schiste ou à des galets. Dans une moindre mesure, le granit est employé, principalement sous la forme de moellons et, plus rarement, comme blocs grossièrement équarris, pour renforcer les angles. Dans tous les cas de figure, les matériaux mis en œuvre sous la forme de moellons ont une dimension maximale de 0,14m, plus rarement 0,16m de haut⁸⁴³. Nous l'avons déjà signifié, les maçonneries de moellons ont longtemps eu mauvaise presse et leur esthétique laisse souvent penser à une maîtrise technique moins aboutie, ne faudrait-il pas plutôt y voir le reflet d'un usage à un âge donné ? Aussi, structurer un mur revient à utiliser la matière première au mieux de ses fonctions et, par empilement, constituer un élément rigide qui doit résister aux contraintes structurelles, le matériau relevant ainsi plus de l'architecture que de l'architectonique. Aussi, tous les murs des églises concernées sont épais, entre 0,57m pour Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas) et jusqu'à 1,75m pour Saint-Jean-Baptiste (Saint-Jean-Pla-de-Corts), avec une moyenne de 0,87m (*cf. Annexe 10*). Leur mise en œuvre est toujours identique : les parements intérieurs et extérieurs sont solidaires l'un de l'autre grâce au positionnement de leurs pierres en carreau⁸⁴⁴ et boutisse, depuis la paroi visible, vers le centre du mur, appelé fourrure, ou blocage (*cf. III.9 et 10*). La cohésion de l'ensemble étant garantie par la succession des lits de chaux. Ce système efficace révèle toute l'ingéniosité des bâtisseurs anté-romans : les boutisses servent en quelque sorte d'agrafes, assurant la liaison entre parement et remplissage, avant d'être comprimées par le remplissage⁸⁴⁵, assurant ainsi la solidité de l'ensemble. Technique déjà en usage dans l'Antiquité⁸⁴⁶ et encore indétrônée, comme le soulignent Philippe Delage

⁸⁴¹ Dans 50% des cas.

⁸⁴² A notre connaissance, deux édifices seulement sont édifiés en schiste taillé, il s'agit du prieuré de Serrabone et de Saint-Martin de Casefabre, d'ailleurs distants l'un de l'autre de 5,50km seulement et bénéficiant certainement d'une même veine géologiquement particulière qui a facilité cette entreprise.

⁸⁴³ Il faut noter qu'à l'église Saint-Etienne de Prunet (Prunet-et-Belpuig) les moellons sont de dimensions importantes, variant entre 0,16m et 0,40m de haut. Nulle part ailleurs nous ne retrouvons des dimensions similaires hormis à Saint-Marc de Caixas où les moellons mis en œuvre oscillent entre 0,12 et 0,20m et à Saint-Laurent de Torrent (Laroque-des-Albères) où ces derniers varient entre 0,08 et 0,23m.

⁸⁴⁴ Dans les édifices en ruine que nous avons pu observer, les pierres de parement étaient toutes maçonnées en boutisse. Nous ne pouvons pour autant affirmer qu'il s'agit là d'une technique de construction locale, ou d'un constat purement fortuit.

⁸⁴⁵ « Le remplissage accompagne la construction du mur, il est constitué de pierres cassées », DELAGE, P. et RENUCCI, F., « L'organisation des chaînages dans les murs en pierre », séminaire de l'université Lyon 2 du 17 mai 2013, www.guedelon.fr.

⁸⁴⁶ ADAM, J.-P., *La construction romaine*, p.80-81, avec notamment l'exemple d'une coupe de maçonnerie de la muraille de Terracina datant de 100 et 90 a.v. J.-C, qui ressemble à s'y méprendre aux murs des églises présentés en illustration 9 et 10.

et Florian Renucci, qui participent au chantier expérimental de Guédelon (89) c'est le meilleur moyen de « compenser l'écartement et de ramener le poids vers l'intérieur du mur »⁸⁴⁷.



*III.9 et 10, Murs avec parements de moellons maçonnés en boutisses (en rouge) et fourrure.
Mur septentrional de Saint-Laurent de Torrent (Laroque-des-Albères) à gauche, et de Sainte-Agnès de Croanques (Taulis) à droite.*

Pour ce qui est des angles, les pierres sont montées en besace de manière à solidariser les deux parois qui se rencontrent. Elles ont une physionomie tout à fait similaire au reste de la maçonnerie, se satisfaisant d'être seulement plus longues, ou plus massives. La pierre de taille, à proprement parler, n'est jamais employée. Néanmoins, trois édifices se distinguent, à savoir Saint-Nazaire de Tordères, Saint-Ferréol de la Pava (Argelès-sur-Mer), et Saint-Marc de Caixas. Pour le premier, les imposants blocs de calcaire gris clair, qui soulignent tous les angles de l'église, sont en réalité dus à une phase postérieure d'agrandissement et d'embellissement de l'édifice, qu'il convient de dater des XVI^{ème} - XVII^{ème} siècles⁸⁴⁸. Pour Saint-Ferréol, c'est l'angle sud-est de la nef qui présente une physionomie différente, avec des blocs de grès, sans arêtes saillantes, qui pourraient également avoir été remaniés, étant donné que le même angle en façade nord ne présente pas du tout les mêmes caractéristiques⁸⁴⁹. Enfin, s'agissant de Saint-Marc de Caixas, il faut souligner que les angles sont maçonnés avec

⁸⁴⁷ DELAGE, P. et RENUCCI, F., « L'organisation des chaînages ... »

⁸⁴⁸ MORIN, B., BARDET, V., *Commune de Tordères, études préalable ...*, p.27.

⁸⁴⁹ En effet, en face nord, l'angle de jonction entre la nef et l'abside, bien que partiellement enduit, ne présente aucunement la même régularité, il est au contraire fait en tout-venant de dimensions plus conséquentes. A moins qu'il ne s'agisse de remplois, étant donné que l'église est édifiée à proximité d'un important habitat antique, voir p.111 de la présente étude.

une pierre très tendre qui facilite la taille : le travertin. Pour autant, il ne s'agit pas là de pierres taillées avec soin, seule l'arête qui dessine l'angle est traitée avec plus de régularité, tandis que le reste des blocs est laissé quasiment brut.

L'évidente connaissance technique et sa démonstration ne nous permettent malheureusement pas d'offrir une datation uniquement basée sur la forme et la structure des maçonneries, comme le soulignait déjà Christian Sapin⁸⁵⁰. Il convient alors de s'interroger sur la transmission des modes de construction : quelle est la part de l'héritage antique et de celle du haut Moyen Âge ? En l'absence de traces d'outillage et d'analyse de mortier, il est difficile d'établir une chronologie fondée sur un changement plastique. De l'avis de Christian Sapin, « l'appareil de moellons reste le plus courant dans les phases de constructions datées de l'époque carolingienne, c'est-à-dire entre la seconde moitié du VIII^{ème} et le cours du IX^{ème} siècle »⁸⁵¹. Faut-il pour autant en restreindre l'usage à cette période uniquement, sachant qu'en terre catalane les maçonneries en tout-venant furent employées longtemps, tout autant à l'époque romane, qu'à l'époque moderne ? L'église de Saint-Cyprien et sa commune éponyme est, à cet égard, significative depuis que Muriel Sattler en a livré une analyse archéologique⁸⁵², montrant que sa construction s'est échelonnée entre le X^{ème} et le XIX^{ème} siècle, avec comme point commun l'usage de la maçonnerie de galets⁸⁵³. Il y a évidemment là matière à s'interroger sur l'avènement de la pierre de taille et de sa prégnance réelle.

La diffusion du moyen appareil apparaît, selon Eliane Vergnolle⁸⁵⁴, « comme l'un des phénomènes essentiels de la seconde moitié du XI^{ème} siècle », cela va sans dire pour le territoire français. Aussi, est-il manifeste, comme le souligne Maria Utrero Agudo⁸⁵⁵, qu'en péninsule Ibérique la pierre de taille fait son retour dès le VII^{ème} siècle, H. Schlunk⁸⁵⁶ soulignant que la précocité de ce phénomène reste exceptionnelle en Europe, si l'on exclut le Mausolée de Théodoric à Ravenne (493-526), dont les bâtisseurs auraient travaillé selon des techniques étrangères originaires d'Asie Mineure⁸⁵⁷. Pour ce qui nous concerne, malgré une

⁸⁵⁰ SAPIN, C., « Modes de construction et appareils de pierre.... », p.78.

⁸⁵¹ SAPIN, C., *op. cit.*, p. 82.

⁸⁵² SATTLER, M., *Ville de Saint-Cyprien, étude archéologique...*, étude conservée à l'UDAP de Perpignan.

⁸⁵³ Additionnées de pierres de taille, pour les angles, à partir du XII^{ème} siècle et de briques à partir du XIV^{ème} siècle, SATTLER, M., *Ville de Saint-Cyprien, étude archéologique...*, p. 4 et 9.

⁸⁵⁴ VERGNOLLE, E., *L'art roman*, p. 146.

⁸⁵⁵ UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales... », p.54.

⁸⁵⁶ *Ibidem*.

⁸⁵⁷ UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales... », p.54-55. Maria Utrero Agudo revient sur les différentes hypothèses évoquées pour justifier cette singularité. Pour A. Arbeiter, il faut y voir la conséquence de l'emploi ponctuel mais régulier des pierres de tailles, précisément durant les phases de construction en maçonnerie, obligeant les bâtisseurs à perfectionner leur technique tout au long des VI^{ème} et VII^{ème} siècles, et aboutissant ainsi à la réapparition de la pierre taillée dès la seconde moitié du VII^{ème} siècle. Le

géographie limitrophe avec la péninsule, la pierre de taille semble s'imposer selon la chronologie avancée par Eliane Vergnolle, et la mise en place du petit appareil qui vient alors remplacer la maçonnerie de moellons, qui, comme nous l'avons déjà souligné, aux dires de Christian Sapin⁸⁵⁸, est caractéristique à l'époque carolingienne⁸⁵⁹. A notre sens, il s'agit là d'un procédé émanant d'une longue tradition technique séculaire, bien antérieure à la venue de Pépin le Bref. Il est nécessaire de se soustraire à l'idée qui fait de l'Antiquité le temps du prestige architectural, où marbres et sculptures sont si brillamment conjugués, que la maçonnerie n'y avait pas sa place. En effet, cela est sans compter sur l'usage de la brique et de la pierre pourtant reconnu sous les termes d'*opus incertum* ou d'*opus mixtum*, au sein d'une combinaison analogue, à double parement et blocage⁸⁶⁰. A cet égard, nous avons justement un magnifique exemple de murs antiques maçonnés en galets, *tegulae*, et moellons de schiste liés au mortier aux thermes d'Amélie-les-Bains qui, rappelons-le, dateraient du II^{ème} siècle de notre ère⁸⁶¹.

Si l'on admet dès lors que les maçonneries de moellons peuvent être tout autant antiques que carolingiennes, comment les particulariser ? La réponse pourrait venir de la nature du liant. Les sites portant l'étiquette « wisigothique » sont très mal référencés en Roussillon, toutefois à Ansignan (66), non loin du viaduc romain, le site dit « le Mas » révèle des structures, dont la plus récente, bâtie en galets liés à la terre (environ 1m d'épaisseur) est présentée comme une construction des VI^{ème} et VII^{ème} siècles⁸⁶². De même, à Canet (66) sur le site « Puig del Bajà », une structure funéraire, peut-être un mausolée, fut identifiée. Cette dernière considérée comme datant de l'époque wisigothique est aussi maçonnée en galets liés à la terre⁸⁶³. Plus encore, lors des fouilles du sous-sol de la nef de Saint-André de Rivesaltes, Patrice Alessandri a mis au jour un mur, fait de galets liés à la terre crue, d'époque antique sur lequel les fondations de l'église préromane s'appuyaient⁸⁶⁴. Solution similaire rencontrée lors des

moteur de ce changement résiderait dans le emploi des pierres taillées d'époque romaine, surtout dans les édifices des Asturies. Pour J.- A. Quiriós Castillo, l'origine serait plus lointaine : la technique orientale essaimée à travers le monde andalou serait la cause de l'apparition de la pierre de taille en Péninsule.

⁸⁵⁸ SAPIN, C., *op. cit.*, p. 82.

⁸⁵⁹ Aussi Géraldine Mallet rappelle que, durant le premier âge roman, les édifices religieux du Roussillon sont plutôt maçonnés avec du moellon. Dès le XI^{ème} siècle, la pierre de taille apparaît pour renforcer les angles ou les contreforts, comme à Saint-Marc de Caixas, avant que la pierre de taille ne se généralise à l'ensemble du parement, à partir de la deuxième moitié du XI^{ème} siècle et le début du XII^{ème} siècle. MALLET, G., *Eglises romanes...*, p.158.

⁸⁶⁰ VOGÜE DE, M., et NEUFVILLE, J., *Glossaire de termes techniques*, p.37.

⁸⁶¹ KOTARBA, J. et al., *Carte archéologique...*, p. 206-207.

⁸⁶² KOTARBA, J. et al., *Carte archéologique...*, p. 221, le bâtiment en question est appelé « E » sur le relevé en p.222.

⁸⁶³ KOTARBA, J. et al., *Carte archéologique...*, p. 271.

⁸⁶⁴ KOTARBA, J. et al., *Carte archéologique...*, p. 535-536.

fouilles conduites à Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière, où l'abside primitive est parementée en galets maçonnés en *opus spicatum*, d'abord liés à la terre à sa base, puis au mortier dans sa partie supérieure. Cette différence de liant était déjà interprétée par André Constant comme la succession de deux campagnes de construction : la seconde du IX^{ème} siècle, reprenant la première du IV^{ème} – V^{ème} siècle⁸⁶⁵. Ces quatre exemples ne sauraient, à eux seuls, autoriser une généralisation excessive ; toutefois, leur mise en évidence n'est pas dénuée d'intérêt et mériterait, semble-t-il, une étude plus approfondie pour offrir des précisions chronologiques avérées⁸⁶⁶. D'autant plus qu'ils font un écho appuyé à l'acte de consécration de Saint-Germain de Cuxa, en date de 953, qui relate la reconstruction de l'église, anciennement faite de pierres et de boue et, dorénavant édifiée de pierres et de chaux⁸⁶⁷.

En l'état actuel de nos connaissances, définir précisément l'intermède temporel de l'utilisation des maçonneries de moellons liés à la chaux revêt un caractère bien hasardeux, mais il atteste de la permanence de son utilisation, et ce, depuis l'Antiquité. *A contrario*, certaines singularités constitutives à l'élaboration des maçonneries ont été trop longtemps vectrices d'affirmations chronologiques qu'il nous semble bon de temporiser.

◆ Morphologie des murailles

La lecture forcée de certains éléments, anatomiques pourrait-on dire, intrinsèquement liés à l'élaboration même de l'ossature du mur maçonné, a donné naissance à des spéculations chronologiques. A décharge, la mise en valeur de singularités comme médium pour infirmer ou confirmer la datation d'un édifice, est assurément le propre du chercheur, tout autant que de rectifier certaines méprises.

Il n'est pas rare que l'on souligne avec plus ou moins d'importance l'usage de *l'opus spicatum* dans les maçonneries roussillonnaises préromanes⁸⁶⁸, avec la volonté d'avancer une

⁸⁶⁵ CONSTANT, A., « Un édifice cultuel médiéval et sa nécropole... », p.80.

⁸⁶⁶ Jean-Pierre Adam ne manque pas de rappeler que l'usage du mortier de chaux par les Romains semble entrer en vigueur dès la fin du III^{ème} siècle av. J.-C., pour autant sa généralisation ne fut pas la même selon les latitudes. Il fut privilégié au sud de l'Italie, à l'endroit même où le calcaire, propre à la préparation de chaux, affleure en quantité. ADAM, J.-P., *La construction romaine*, p.82-83. Dès lors, on pourrait se demander si cette technique ne fut pas freinée en terres roussillonnaises, où les gisements de pierres calcaires tendres sont moins présents.

⁸⁶⁷ « *Ecclesiolam parvulam ex luto et lapidibus confectam [...] aedificavit eam mirificè ex calce et lapidibus et lignis dedolatis* », MONSALVATJE Y FOSSAS, F., *Noticias históricas*, vol.23, *El obispo de Elna*, t. III, p.408.

⁸⁶⁸ PONSICH, P., « l'art de bâtir en Roussillon... », p.38 et 44-45. MALLET, G., *Églises romanes oubliées...*, p.33. En évoquant les caractéristiques des édifices religieux du X^{ème} siècle Xavier Barral i Altet évoque ainsi *l'opus*

certaine paternité antique. Il faut, premièrement, préciser que cet épi de pierres ne revêt aucunement un caractère esthétique, puisque qu'il avait vocation à disparaître sous l'enduit qui devait, à la fois, protéger le mur en le rendant étanche, tout autant que lui offrir son aspect régulier et fini. Il n'est au demeurant pas si populaire que l'on a bien voulu le croire : nous ne l'avons croisé que dans huit des églises sur l'ensemble du corpus. Du reste, il n'est d'ailleurs pas employé avec la même régularité que l'*opus spicatum* antique qui avait alors une véritable dimension esthétique. En terres roussillonnaises, il est usité avec parcimonie, sous forme de quelques assises réparties sans grande régularité. On le retrouve tout autant sur les parements intérieurs⁸⁶⁹ qu'extérieurs⁸⁷⁰, sans localisation particulière, au sein du mur auquel il prend part⁸⁷¹. Il a souvent été dit que la vocation de ces assises singulières était de former des chaînes pour assurer le maintien du mur⁸⁷². Sans infirmer complètement ces dires, il nous semble curieux de leur conférer cette aptitude ayant démontré, plus haut, que le simple fait de monter les pierres de parement en boutisse pallie déjà le problème. De plus, pour avoir observé certains maçons d'aujourd'hui, nous nous sommes demandés si ces assises ne servaient pas simplement de réaligement, quand la matière première vient à manquer, afin de finir l'arase du jour, pour recommencer à maçonner les jours suivants. En effet, le positionnement incliné des pierres permet de récupérer le niveau de deux, voire trois assises « normales ». Cette technique révèle, en définitive, les us et les aptitudes de construction des bâtisseurs de l'époque, ni plus, ni moins.

Nous venons d'y faire allusion, le mur n'avait aucunement vocation à laisser paraître sa structure, l'enduit devait venir en dernier pour finaliser l'édifice. Ses propriétés isolantes devaient prolonger la vie des murs alors moins en proie au ravage de l'humidité. Six églises

spicatum comme « très caractéristique des œuvres de la fin du siècle qui excelle même au siècle suivant », BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanica Catalunya...*, p.78.

⁸⁶⁹ Mur gouttereau oriental pour Saint-Georges de Céret (pour rappel : cet édifice a son chevet au nord), mur gouttereau septentrional à Saint-Pierre du Bosc (Corbère), mur méridional à Saint-Julien de Vallventosa (Corbère), mur septentrional à Saint-Vincent d'Estagel.

⁸⁷⁰ Au nord, au sud et au chevet pour Saint-Ferréol de la Pava (Argelès-sur-Mer), mur méridional à Saint-Julien de Vallventosa (Corbère), au niveau du mur nord à Saint-Laurent de Torrent (Laroque-des-Albères), sur les murs nord, sud et au chevet pour Saint-Jean de Saint-Jean-Lasseille, au mur septentrional de Saint-Etienne de Nidolères (Tresserre) et enfin au mur septentrional et façade occidentale pour Saint-Pierre du Bosc (Corbère). Cette dernière présente d'ailleurs le plus grand regroupement d'assises montées en épi.

⁸⁷¹ Elisabeth Astruc, dont le sujet de thèse porte sur *l'architecture religieuse rurale en Languedoc méditerranéen entre le IX^{ème} et le début du XI^{ème} siècle (diocèses d'Agde, Béziers, Lodève, Maguelone et Narbonne)* nous avait confié certaines de ses observations, lors du colloque d'avril 2014, *l'Architecture religieuse rurale antérieure à l'an mil en Europe méridionale : nouvelles recherches, nouvelles approches*, à l'université Paul-Valéry Montpellier 3. Elle avait alors constaté que les assises d'*opus spicatum* étaient presque exclusivement employées sur les murs gouttereaux nord. Dans notre cas, rien de tel.

⁸⁷² MALLET, G., *Églises romanes oubliées...*, p.33.

sont encore entièrement ou partiellement enduites⁸⁷³, sans que nous puissions savoir s'il est « d'origine », ou le résultat d'actions postérieures⁸⁷⁴. Néanmoins, dans certains cas, il apparaît que l'enduit ne devait pas servir de dernière peau comme l'atteste l'usage des joints décoratifs. Il paraît alors évident que le simple fait de réaliser des joints structurés, c'est-à-dire non inhérents à la mise en place de la maçonnerie, et prenant place par devant les moellons, prend un caractère esthétique affirmé, avec la volonté que ces derniers soient vus⁸⁷⁵.

Pierre Ponsich a été le grand initiateur d'une chronologie autour de la physionomie de ces fameux joints postérieurs à la construction du mur⁸⁷⁶. Il a ainsi classé ces derniers en deux groupes, ceux dits « rubanés » qui viennent en aplat⁸⁷⁷, et ceux, au contraire en creux, dits « à la pointe de la truelle »⁸⁷⁸. Le premier type serait le plus ancien⁸⁷⁹, en vogue à l'époque carolingienne et jusqu'au milieu du XI^{ème} siècle, tandis que le second ferait son apparition d'abord timidement à partir de 1025⁸⁸⁰, sous l'influence des « bâtisseurs lombards »⁸⁸¹, avant d'être très usité au siècle suivant⁸⁸². Ces remarques furent tellement bien accueillies par la communauté scientifique – qui voyait là enfin un moyen de dater des maçonneries au demeurant très quelconques – qu'elles furent et sont encore le moyen quasi absolu de différencier les phases de construction d'un sanctuaire, et ce en dépit de nombreuses contradictions⁸⁸³. Plus encore, elles trouvent continuellement un écho dans certaines publications, comme le montrent les propos de Stéphane Büttner et Arnaud Coutelas en 2011,

⁸⁷³ C'est le cas de Saint-Jean de l'Albère, Sainte-Croix de Quercorb (Arles-sur-Tech), Saint-Paul du Vilar (Reynès), Saint-Saturnin de Montauriol, Saint-Etienne de Prunet (Prunet et Belpuig), Saint-Martin de Fenollar (Maureillas), Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas), Saint-Jean-Baptiste (Saint-Jean-Pla-de-Corts), Sainte-Marie de Fontcouverte (Caixas).

⁸⁷⁴ Saint-Vincent d'Estagel, Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas) et Saint-Paul du Vilar (Reynès) qui, à l'évidence, ont subi les outrages du ciment.

⁸⁷⁵ Bien que, comme le soulignent Stéphane Büttner et Arnaud Coutelas, « leur recouvrement par un enduit, parfois lors de la même campagne de construction, démontre vraisemblablement le simple soin que l'artisan a porté à son travail », BÜTTNER, S., COUTELAS, A., « Mortiers de chaux et décors architecturaux... », p.666. Et c'est le cas pour la petite église de Saint-Jérôme sur la commune d'Argelès-sur-Mer.

⁸⁷⁶ Déjà mis en avant par Marcel Aubert en 1957 qui expliquait que « dans les maçonneries les plus anciennes, les joints sont épais et saillants » et qu'à partir des XI^{ème} et XII^{ème} siècles les joints sont parfois tracés au fer surtout dans le Roussillon, avant d'être peints entre les XII^{ème} et XIII^{ème} siècles : AUBERT, M., « Les enduits peints... », p.112 et 116.

⁸⁷⁷ Joints de mortier légèrement saillants et parfaitement calibrés à l'image d'un fin ruban.

⁸⁷⁸ Des traces d'incisions marquent ces joints qui sont beaucoup moins réguliers.

⁸⁷⁹ Que l'on retrouve déjà en partie basse des murs du baptistère Saint-Jean de Poitiers (Vienne) remontant aux VI^{ème} –VII^{ème} siècles. BÜTTNER, S., COUTELAS, A., « Mortiers de chaux et décors architecturaux... », p.665.

⁸⁸⁰ PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon... », p.38-39.

⁸⁸¹ PONSICH, P., « Complexité et originalité de l'art roman... », p.16-17.

⁸⁸² On en retrouve pourtant la trace sur des bâtiments antiques, comme l'aqueduc gallo-romain de *Cassinomagus* à Chassenon en Charente, BÜTTNER, S., COUTELAS, A., « Mortiers de chaux et décors architecturaux... », p.664.

⁸⁸³ On retrouve surtout ces considérations dans les études des Monuments historiques engagées avant la programmation de restaurations du bâti, et ce de manière récurrente.

qui mentionnent une chronologie analogue, appuyée en partie par la reprise de l'illustration de Saint-Michel-de-Cuxa⁸⁸⁴.

Il n'en demeure pas moins que nous n'avons pu identifier ces fameux joints rubanés qu'à quatre reprises, à savoir au chevet de la cathédrale d'Elne, à la tour sud-ouest de l'abbatiale Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech⁸⁸⁵, dans la crypte de l'église de Saint-Michel-de-Cuxa, et enfin sur le mur occidental (extérieur) et à l'intérieur sur les piliers des doubleaux de Saint-Martin et Sainte-Croix de Taxo d'Avall (Argelès-sur-Mer). Ce quatuor d'édifices est de stature importante, le premier étant le siège de l'évêché, les deux suivants, les églises des plus importants monastères roussillonnais et le dernier, le sanctuaire mitoyen d'une puissante seigneurie. Aussi, pour les deux premiers cas, le maillage de chaux décoratif peut effectivement être recontextualisé dans une mouvance carolingienne, bien antérieure à l'an mil ; en revanche pour le dernier, la qualité de la taille des pierres en petit appareil a toujours été un frein pour lui accorder une datation antérieure au XII^{ème} siècle⁸⁸⁶.

Sans faire de raccourcis trop hâtifs, ne faudrait-il pas voir dans la physionomie des joints une conséquence manifeste d'un soin spécifique apporté à un édifice particulier, afin d'en magnifier la perception visuelle, sans qu'une chronologie relative soit manifeste ? D'autant que, pour son confrère, réalisé à la pointe de la truelle, ledit joint est pareillement ébauché dans des bâtis considérés comme préromans⁸⁸⁷, ou pleinement romans⁸⁸⁸.

De deux choses l'une, soit la mise en place de ces quadrillages décoratifs ne répond à aucune chronologie particulière, ce qui expliquerait son succès depuis l'Antiquité, jusqu'au XIII^{ème} siècle, soit ils ne sont pas contemporains de la construction de la paroi sur laquelle ils

⁸⁸⁴ BÜTTNER, S., COUETAS, A., « Mortiers de chaux et décors architecturaux... », p.664-666.

⁸⁸⁵ LETURQUE, A., « L'église Sainte-Marie-de-Riquer à Catllar... », p.191.

⁸⁸⁶ MALLET, G., *Églises romanes oubliées...*, p.115.

⁸⁸⁷ Saint-Ferréol de la Pava (Argelès-sur-Mer), Saint-Julien de Vallventosa (Corbère), Saint-Laurent de Torrent (Laroque-des-Albères), Saint-Jean de Saint-Jean-Lasseille, Saint-Etienne de Nidolères (Tresserre) et Saint-Pierre du Bosc (Corbère).

⁸⁸⁸ Sur le parement intérieur du mur nord de Sainte-Marie de Brouilla, au niveau des arcatures aveugles de l'abside (à la fois en parements intérieurs et extérieurs) de Saint-Cyr de Canohès, tout autant sur son parement intérieur occidental, en de nombreux endroits sur les parements intérieurs et extérieurs de Saint-Fructueux de Roca Vella (Laroque-des-Albères), au centre des arcs latéraux et sur les pilastres de ces derniers, sur le mur gouttereau nord de Saint-Thomas de Lluçcia, en plusieurs emplacements sur les parements intérieurs et extérieurs de Sainte-Marie de Nyls (Ponteilla), dans les arcatures aveugles de l'abside de Saint-Martin de Pollestres, et sur le parement intérieur du mur ouest de Sainte-Marie de Saint-Féliu d'Amont, au niveau de l'abside romane de Saint-André de Saint-Féliu-d'Avall, au bas de l'abside de Sainte-Marie de Toulouges, autant en parements intérieurs, qu'extérieurs, sur le parement extérieur du mur nord de Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villeneuve-de-la-Raho et, enfin, sur la partie occidentale du bas-côté sud de Saint-Jean à Saint-Jean-Pla-de-Corts. Il est à noter que certains de ces joints sont tracés en chanfrein simple, d'autres en chanfrein double, et ce simultanément dans un même édifice, c'est le cas de l'église de Canohès.

prennent place et sont venus structurer un mur anciennement édifié, ce qui permettrait de remédier à certaines incohérences entre la physionomie des pierres et celle des joints.

En définitive, en l'absence d'une systématisation des protocoles de datation des mortiers, la prudence est de mise, il est pour l'heure impossible de figer une chronologie formelle de l'usage des joints décoratifs⁸⁸⁹.

D. À chacun sa chacune: le dilemme de la coiffe

◆ Clandestine en sa demeure : la voûte

Le sanctuaire, une fois ses murs construits, se doit d'être « coiffé » d'une structure qui pourra le prémunir des affres du temps et offrir à ses fidèles le confort d'assister aux offices au sec. Chacun des espaces de l'église – nef ou chevet – reçoit une couverture spécifique *a priori* dictée par sa forme et envisagée par les bâtisseurs dès la mise en place des fondations. Cet élément structurel, qu'est la voûte, est au cœur des chronologies relatives. Les nécessités techniques qu'on lui prête, à tort ou à raison, ont figé les grandes étapes de son développement, depuis son avènement, jusqu'à sa conquête de l'ensemble de l'édifice, avec le succès qu'on lui connaît. Il convient de réévaluer les acquis qui se sont cristallisés autour du choix de la coiffe de nos chères églises anté-romanes.

Evidemment, la prégnance de l'aura de Josep Puig i Cadafalch plane autour du renouvellement des différents couvrements, surtout pour la Catalogne. Pour autant, comme le rappelle très justement Andreas Hartmann-Virnich⁸⁹⁰ les prémices du voûtement – plus précisément la possible influence distillée par les bâtisseurs de l'Antiquité – préoccupaient déjà depuis longtemps les recherches de Jules Quicherat⁸⁹¹, d'Auguste Choisy⁸⁹², ou d'Eugène Viollet-le-Duc⁸⁹³, pour ne citer qu'eux⁸⁹⁴. Aussi, dans leur sillage, Josep Puig i Cadafalch a d'abord cherché à trouver les antécédents même du voûtement. Son cheminement autour de la

⁸⁸⁹ Nous n'approfondirons pas ici la dimension picturale qu'ont pu revêtir certains de ces joints, étant donné que le sujet fut déjà traité notamment en 2014 par Anne Leturque, cf. LETURQUE, A., « L'église Sainte-Marie-de-Riquer à Catllar... », p.189-195, et en 2011 par A Coutelas et F Monier, cf. COUTELAS, A., F. MONIER, F., « Ni stuc, ni peinture : un traitement illusionniste des enduits », p. 191-211.

⁸⁹⁰ HARTMANN-VIRNICH, A. « Le voûtement dans l'architecture religieuse.... », p.148-149.

⁸⁹¹ QUICHERAT, A., « De l'architecture romane », dans *Revue Archéologique*, XI, 1854/1855, p.668-678.

⁸⁹² CHOISY, A., *L'art de bâtir chez les Romains*, Paris, 1873, p.79-80 et p. 211.

⁸⁹³ VIOLLET-LE-DUC, E., *Dictionnaire raisonné de l'architecture du XI^{ème} au XVI^{ème} siècle*, t.IV, Paris, 1875, article « Voûte », p.465-550.

⁸⁹⁴ Pour un tour de la question voir HARTMANN-VIRNICH, A. « Le voûtement dans l'architecture religieuse.... », p.149.

transmission des formes, autant historique que géographique, le pousse à rechercher le « patient 0 » dans le nord de la Mésopotamie⁸⁹⁵. De là, s'égrène une succession d'exemples depuis la Syrie, puis en Anatolie, revenant vers l'Occident via le sud de l'Italie, comme autant de points sur une carte laissée par le petit poucet de l'histoire de l'art. Son empirisme le pousse à définir des zones distinctes d'émancipation de la voûte, selon des critères naturalistes (action du climat, du déboisement)⁸⁹⁶. Il finit par résumer la géographie des formes comme suit : « le monument nordique est couvert en charpente et celui méridional l'est par une voûte en pierre »⁸⁹⁷, en émettant des réserves pour l'Italie, pourtant région de la pierre par excellence, mais qui conserve l'usage traditionnel des charpentes, et ce, durant toute l'époque romane⁸⁹⁸. Sur les quatre écoles artistiques que Josep Puig i Cadafalch identifie durant l'époque carolingienne, seule la « provençalo-catalane » userait de la voûte en berceau plein-cintre⁸⁹⁹. Bien que reconnaissant les racines byzantines de cette dernière, il concède dans le même temps que « les modes de constructions doivent, sinon tout, du moins beaucoup aux méthodes romaines »⁹⁰⁰. Explicitant alors qu'en définitive les voûtes en berceau, provençales et catalanes, ont une structure identique à celle des théâtres et amphithéâtres : des dalles aussi minces que possible sont posées en rayon, sur des cintres, à la manière de claveaux rustiques comme à Saint-Martin-du-Canigou, en Conflent⁹⁰¹. Cela étant, il ne peut se soustraire à sa propre hypothèse et pour autant qu'il réaffirme les liens corollaires dans les techniques propres au voûtement entre les bâtisseurs romains et ceux du premier art roman, il persiste dans l'idée de l'influence persane, d'abord sur le monde hellénistique, puis romain⁹⁰².

⁸⁹⁵ Mentionnant un « très ancien sanctuaire à nef unique longue et voûtée en berceau dans les montagnes de Tur Abdin à l'est de Nisibis, pouvant remonter aux IV^{ème} et V^{ème} siècles » PUIG I CADAVALCH, J., *La géographie et les origines ...*, p.346.

⁸⁹⁶ Aussi considère-t-il que les églises voûtées dès l'origine, sises en Provence, Pyrénées et Alpes, trouvent en partie leur raison d'être « dans l'action du climat,[...] les monuments construits en pierre, depuis les fondations jusqu'à la couverture, qui s'élevaient en Catalogne et en Provence, ne pouvaient résister dans des pays pluvieux ou neigeux comme les Pyrénées, les Alpes, le nord et le centre de la France », ajoutant que « dans la région méditerranéenne, trop chaude avec peu d'arbres, on se sert plus volontiers de la pierre pour la couverture, alors que le nord est le pays du bois » PUIG I CADAVALCH, J., *La géographie et les origines ...*, p.358 et 359.

⁸⁹⁷ PUIG I CADAVALCH, J., *La géographie et les origines ...*, p.359.

⁸⁹⁸ *Ibidem*.

⁸⁹⁹ Aussi, J. Puig i Cadafalch finit par conclure qu'il existe 3 écoles artistiques en plus de celle énoncée, à savoir la rhénane avec transept et couverture de charpente, la bourguignonne avec l'usage des voûtes d'arêtes sur les bas-côtés et parfois sur la nef, et enfin l'italienne et la persistance de la basilique simple couverte en charpente. PUIG I CADAVALCH, J., *La géographie et les origines ...*, p.360.

⁹⁰⁰ *Idem*, p.362.

⁹⁰¹ *Ibidem*.

⁹⁰² *Idem*, p.440. Des propos déjà défendus en 1928, dans son ouvrage intitulé *le Premier art roman* : « Tout nous ramène à cet art Mésopotamien que la renaissance de la Perse Sassanide apporta en Méditerranée, propagée par la voie de la côte africaine au moyen de l'art arabe par Byzance, par l'Italie, et par la France au moyen du premier art roman ». PUIG I CADAVALCH, J., *op. cit, Le premier Art Roman...*, p. 138.

Il faudra attendre trois années pour que Josep Puig i Cadafalch, lui-même, revienne sur ses propos, en 1933, non par l'intermédiaire d'un énième ouvrage, mais par la publication discrète d'un bref article dans les colonnes des séances de l'Académie des inscriptions et des Belles-Lettres⁹⁰³. On peut ainsi y lire que :

« L'apparition de la voûte se produit dans la première moitié du X^{ème} siècle et probablement dans toute l'étendue de terres qui va le long de la Méditerranée, de la Provence, à la Catalogne. Le type structural adopté est celui des voûtes en berceau [...] lisses et sans arcs doubleaux d'aucune sorte⁹⁰⁴. Les basiliques romanes voûtées les plus anciennes – celles du X^{ème} siècle – semblent relever de l'imitation d'un édifice romain⁹⁰⁵ ».

Pour la Catalogne, il s'agirait des thermes de Caladas de Montbuy⁹⁰⁶, dont l'organisation planimétrique et la technique des voûtes de moellons (blocage), offrent le maillon manquant prouvant dorénavant, et de manière indiscutable, l'origine romaine de cette structure⁹⁰⁷. Plus encore, Josep Puig i Cadafalch met en avant l'église Saint Estève de Banyoles⁹⁰⁸, dont l'acte de consécration (957) salue sa reconstruction en pierre, depuis le sol jusqu'au toit⁹⁰⁹, et dont le toponyme dévoile l'existence de bains, en conséquence de bâtiments thermaux ayant pu servir de modèles. La surinterprétation de l'adverbe *mirifrice* employé dans l'acte ne peut, comme le pense J. Puig i Cadafalch, indiquer une « nouveauté dans la pratique constructive ». Dans le contexte de relèvement de cette abbatale, dont les flammes avaient, semble-t-il, détruit la charpente, la formule exprime, certainement, plus l'émerveillement devant la capacité de l'Eglise chrétienne à se relever face aux assauts des païens, plutôt que la notification d'une quelconque prouesse technique.

Pour autant, force est de constater qu'en ce début de XX^{ème} siècle, ces réflexions sur l'introduction de la voûte dans la basilique chrétienne comme caractère déterminant – pour ne pas dire majeur – de l'architecture romane, le tout livré clef en main avec pour date de « mise en service » le milieu du X^{ème} siècle, vont très vite faire office de postulat, et déterminer une vision particulière et latente pour les décennies suivantes. Aussi, dès 1981, Xavier Barral i

⁹⁰³ PUIG I CADAVALCH, J., « Prototype romain des voûtes romanes primitives », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, 77^{ème} année, n°1, 1933, p.38-42.

⁹⁰⁴ PUIG I CADAVALCH, J., « Prototype romain des voûtes... » p.38.

⁹⁰⁵ *Ibidem*, p.39.

⁹⁰⁶ *Ibidem*, p.41.

⁹⁰⁷ *Ibidem*, p.42.

⁹⁰⁸ À une trentaine de kilomètres au sud de Besalù (Espagne)

⁹⁰⁹ « *Quem prelibatum abba mirifrice construxit a pavimento usque ad tegimen ex calce et lapidibus dedolatis quia olim combustum fuerat a nefandissimis paganis* », PUIG I CADAVALCH, J., « Prototype romain des voûtes... » p.42.

Altet, marchant dans les pas d'Edouard Junyent s'emploie à préciser les caractéristiques des églises du X^{ème} siècle avec, entre autres, le passage de la charpente à la voûte⁹¹⁰. La charpente, qui domine jusqu'alors la construction, bien que continuant à être usitée pour les grands monuments, comme Saint-Michel-de-Cuxa (Conflent), se fait progressivement remplacer par la voûte dans les églises rurales, aux dimensions plus modestes⁹¹¹.

Pierre Ponsich, figure roussillonnaise incontournable, se retrouve, pour sa part, empêtré, lorsqu'en 1983, il envisage de dresser l'inventaire des églises préromanes édifiées entre la fin du VIII^{ème} siècle et les premières années du XI^{ème} siècle⁹¹². En effet, tout en affirmant qu'une « charpente apparente constituait la couverture primitive d'un certain nombre d'édifices »⁹¹³, avant que cette dernière soit remplacée à partir du XI^{ème} siècle par une voûte, il concède que pour deux d'entre elles⁹¹⁴ « les nefs avaient reçu une voûte dès l'origine ». Tout en expliquant juste en suivant que, comme le mentionnait J. Puig i Cadafalch, avec pour exemple la fameuse dédicace de l'église de Saint Estève de Banyoles de 957, le voûtement a bel et bien été inauguré au milieu du X^{ème} siècle et non avant, même si l'église wisigothique de San Juan de Baños de Cerrato (Palancia, Espagne), entièrement voûtée est « parfaitement datée de 661 ». Cette gêne évidente est le fruit de la dichotomie complexe entre l'acquis théorique des Pères de l'histoire de l'art, les datations offertes par les sources et la lecture du bâti pour lequel si peu d'arguments en faveur de la charpente ne s'observent. Pierre Ponsich réitérera à peu de chose près les mêmes propos dans un autre de ses articles en 1995⁹¹⁵.

De même, Carol Heitz ne manque pas de faire lui aussi référence à Banyoles, en 1987⁹¹⁶, indiquant que le grand progrès de l'architecture catalane de la fin du X^{ème}⁹¹⁷ siècle « réside dans la substitution de la voûte en pierre, à la charpente ». Des propos auxquels ont fait écho la publication, en 1989, de Marcel Durliat qui rappelle que l'édifice avant la fin du X^{ème} siècle se veut charpenté pour sa nef et voûté pour son abside. Il faudrait attendre le premier âge roman pour que la voûte parte à l'assaut de l'intégralité du monument⁹¹⁸.

⁹¹⁰ BARRAL I ALTET, X., (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya...*, p.78.

⁹¹¹ BARRAL I ALTET, X., (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya...*, p.84.

⁹¹² PONSICH, P., « L'Architecture religieuse préromane... », [non paginé].

⁹¹³ Dont Saint-Michel de Sournia, Sainte-Félicité de Sournia, Saint-Vincent de Fourques, Saint-Alexandre de la Pava (Argelès-sur-Mer), Sainte-Cécile de Cos (Tech), Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas), Saint-Etienne de Prunet, Saint-Fructueux de Camélas, Saint-Jean de Saint-Jean Lasseille, Sainte-Colombes de Cabanes (Saint-Génis des Fontaines), etc..., PONSICH, P., *op. cit.*, « L'Architecture religieuse préromane... », p.7 (à partir de la première page de l'article, puisque volume non paginé)

⁹¹⁴ A savoir Saint-Martin de Fenollar (Maureillas) et Saint-Saturnin de Montauriol.

⁹¹⁵ PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon... », p.49-50.

⁹¹⁶ HEITZ, C., *La France préromane : archéologie...* », p.215.

⁹¹⁷ Reprenant alors le fameux exemple de l'acte de consécration de Saint-Estève de Banyoles.

⁹¹⁸ DURLIAT, M., « La Catalogne et le premier art roman », p.209-238.

En 1998, Christian Sapin met fin à un certain mysticisme sur l'édification de la voûte en remplacement d'une charpente. Il évoque ainsi, qu'à l'abbatiale de Cluny III, les fouilles ont permis la mise à jour d'un socle, une sorte de semelle de maçonnerie destinée à supporter dès l'origine la masse d'une architecture voûtée. De même, la voûte n'est pas arrivée en cours de route, pour des raisons de changement de projet, comme le montre l'établissement de piliers engagés séparés du mur et cependant solidaires de la phase de montage dudit mur⁹¹⁹. Il revient également sur Saint-Germain d'Auxerre, qui en raison de son mode de couverture a longtemps été envisagé comme se rattachant au milieu du XI^{ème} siècle. Il est vrai que plusieurs typologies s'y côtoient : berceau, voûte d'arête avec doubleaux et berceaux parallèles sur architraves de bois⁹²⁰. Toutefois, il n'en est rien, la chronologie des enduits et la dendrochronologie ont démontré que ces différentes émanations du système de couverture en pierre interviennent au plus tard aux alentours de 859⁹²¹. Ce qui impose une révision d'antériorité de deux siècles pour ce cas spécifiquement, par rapport aux chronologies généralement admises, et un recul des datations d'un siècle par rapport aux dires de J. Puig i Cadafalch et, de surcroît, pour un monument nordique !

Nous partageons ainsi l'avis de Christian Sapin, qui explique comment « nos connaissances résultent plus de spéculations que de réalités tangibles »⁹²². Ainsi, nombre de théories sur le voûtement ne sont que le reflet des interprétations des textes et des transpositions de J. Puig i Cadafalch, en tout cas pour ce qui est du Roussillon. Enfin, il nous semble opportun de clore une énième fois avec les propos de Christian Sapin, pour qui le voûtement n'est en définitive qu'« une convergence d'innovations, utilisant une grande part des principes déjà connus antérieurement »⁹²³. Il lui semble, tout autant, que « le bâtisseur est obligé de penser l'ensemble des structures voûtées (dès la conception de l'édifice) et plus seulement le chevet et ce en particulier pour des raisons d'équilibre des masses et de contrebutement »⁹²⁴. Il est évident que ces propos éclairent d'un jour nouveau la recherche sur les systèmes de couvrements, et il convient de les envisager pour toutes les églises anté-romanes de l'ancien diocèse d'Elne.

⁹¹⁹ SAPIN, C., « La pierre et le voûtement, innovation... », p.180.

⁹²⁰ Le berceau se retrouve dans les couloirs de circulation, la voûte d'arête avec doubleaux dans les travées droites orientales, et enfin le berceau parallèle, dans la confession centrale. SAPIN, C., « La pierre et le voûtement, innovation... », p.180.

⁹²¹ 820 et 855 pour la dendrochronologie et jusqu'à 859 pour l'étude des enduits. SAPIN, C., *Ibidem*.

⁹²² SAPIN, C., « La pierre et le voûtement, innovation... », p.183.

⁹²³ SAPIN, C., *Ibidem*.

⁹²⁴ SAPIN, C., « La pierre et le voûtement, innovation... », p.182.

◆ Ligneux *versus* lithique, un combat loyal ?

Il ne fait aucun doute que le sanctuaire de l'église a, sinon depuis l'origine, du moins bien avant le reste de l'édifice, été protégé par un épiderme lithique⁹²⁵. Aucun des chevets des églises vallespiriennes ou roussillonnaises ne déroge à la règle, et ce, quel que soit le plan choisi. Il adopte selon les situations : un profil semi-circulaire, parfois outrepassé, ou la silhouette d'une demi-coupole, plus communément appelée un cul-de-four. Les techniques propres à l'édification d'une voûte faisaient donc partie des compétences des bâtisseurs. Pour autant, il semblerait que l'on veuille continuer à penser que la hardiesse qu'il fallait déployer pour offrir un écrin de pierres à l'autel consacré, n'avait d'égal que l'importante sainteté de l'espace. Ce faisant, l'historiographie estime généralement qu'antérieurement au début XI^{ème} siècle, les bâtisseurs n'avaient pas la technicité nécessaire pour voûter des espaces plus grands que les absides.

Il nous semble, qu'à l'heure où l'histoire de l'art réévalue son organisation en grandes phases chronologiques entrecoupées de ruptures, lui préférant une vision moins catégorique où les sociétés muent, se transformant à partir du terreau de leur héritage pour concevoir leur présent et influencer leur devenir, il paraît hasardeux de croire que les techniques de constructions romaines, et de surcroît celles liées au voûtement, furent abandonnées au lendemain de la chute de l'Empire, perdues sous la période de domination wisigothique⁹²⁶, ou même réduites au silence avec l'arrivée des Musulmans. D'ailleurs, ne nous sommes-nous pas trop tournés vers Rome, centre de la chrétienté, et d'une manière générale vers l'Italie, véritable « conservatoire de l'architecture paléochrétienne des V^{ème} et VI^{ème} siècles »⁹²⁷. Aussi, à l'évocation de la charpente, qui n'a pas en tête Domenico Tasselli figeant *a fresco*, dans le courant du XVII^{ème} siècle, l'image presque canonique de La Basilique chrétienne de Saint-Pierre de Rome⁹²⁸, faisant écho à des monuments toujours en élévation comme Saint-Paul-hors-les-Murs (Rome, Italie)⁹²⁹, Sainte-Marie de Cosmedin (Rome, Italie)⁹³⁰ ou la cathédrale de Syracuse (Sicile)⁹³¹ ?

⁹²⁵ Expression inspirée par Sylvain Aumard, archéologue, Centre d'études médiévales d'Auxerre, associé UMR 6298 ARTEHIS.

⁹²⁶ Hormis en péninsule Ibérique.

⁹²⁷ BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen-Âge...*, p.78.

⁹²⁸ BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen-Âge...*, p.25 et 29, ADAM, J.-P., *La construction romaine*, p.228.

⁹²⁹ La charpente de cette église, ravagée par un incendie en 1823, a été croquée par un dénommé Rondelet en 1814 et présente une organisation en tout point similaire à sa consœur vaticane. ADAM, J.-P., *La construction romaine*, p.229.

⁹³⁰ Eglise du VIII^{ème} siècle, qui abrite sous son porche la fameuse Bocca della Verità.

⁹³¹ ADAM, J.-P., *op.cit.*, p.227.

Sous nos latitudes, l'absence de vestiges architecturaux avec des datations hautes, nous pousse, plus ou moins consciemment, vers ces archétypes italiens, dont l'usage se perpétua bien au-delà de l'époque paléochrétienne avec, notamment, l'emploi des nefs plafonnées. Jens Reiche ne manque pas de souligner cette imposante majorité, face à l'usage timide de la voûte avant le XI^{ème} siècle⁹³². Il évoque, tout autant, qu'aucune charpente d'origine, c'est-à-dire au minimum d'époque préromane, n'a été conservée dans l'ensemble de l'Italie du nord⁹³³. Un constat que partage Maria Utrero Agudo pour la péninsule Ibérique en ajoutant que même les prétendantes asturiennes comme San Julián de los Prados ou San Andriano de Tuñon relèvent de restaurations tardives émanant du milieu du XII^{ème} siècle⁹³⁴. Xavier Barral y Altet, pour sa part, offre à notre connaissance quatre spécimens ruraux, caractéristiques du X^{ème} siècle et ayant conservé une couverture de bois⁹³⁵. Coïncidence fortuite ou non, ces derniers sont tous localisés dans un périmètre restreint se répartissant, à peu de chose près, le long d'une diagonale partant du Pallars Sobirà, au nord, vers le Solsonès, plus au sud. Ce regroupement géographique relève-t-il d'un épiphénomène, émanation d'une tradition locale ; ou au contraire s'agit-il d'une manifestation de premier ordre, nous offrant le chaînon manquant ?

Pour autant, nous avons cherché à conforter l'hypothèse de la charpente « reine des nefs » préromanes roussillonnaises. Au sein des églises de notre corpus, aucune prétendante. Au cœur de l'espace de l'ancien diocèse d'Elne, pas plus de succès, hormis l'abbatiale de Saint-Michel-de-Cuxa (Conflent), dont l'immense nef est effectivement charpentée, ce qui fait d'elle la seule abbaye du genre en terres catalanes⁹³⁶. Consacrée en 974, Saint-Michel est considérée, à plus d'un titre, « comme l'une des constructions les plus cohérentes de la deuxième moitié du X^{ème} siècle, parmi celles encore visibles à ce jour »⁹³⁷. Son vaisseau central, de près de 30m de long, pour 9m de large, est scandé d'arcs diaphragmes supportant

⁹³² Avec par exemple Saint-Laurent-au-château de Settimo Vittone, REICHE, J., *Vorromanische Kirchenbauten in Italien*, p.275, au chapitre 6 *Éléments particuliers, les voûtes*.

⁹³³ *Ibidem*.

⁹³⁴ UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales en la Península Ibérica... », p.81.

⁹³⁵ Il s'agit de Sant Ambrós de Tor (Pallars Sobirà), Sant Lluc d'Anyús (Andorra), Sant Quiri de Miravall (Alt Urgell) et Sant Quirze de Pedret (Berguedà) BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic ...*, p.170, 174, 177, 180. Auxquelles peuvent être ajoutées deux dernières églises, non considérées comme préromanes par l'auteur, mais ayant été mentionnées, dans d'autres publications, comme telles : Sant Miquel de Besan (Pallars Sobirà) et Sant Salvador de Golarons à Solsona (Solsonès), BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic ...*, p.254 et 282.

⁹³⁶ Etant donné que ni la cathédrale de Vic, ni l'église de Ripoll, ou celle de la Seu d'Urgell, tout autant que celles de Saint-Génis-des-Fontaines ou encore de Saint-André-de-Sorède, ne peuvent attester de cet état antérieur. BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic ...*, p.84. BARRAL I ALTET, X., « Culture visuelle et réflexion architecturale, 1^{ère} partie ... », p.183. BARRAL I ALTET, X., « L'arquitectura religiosa d'època romànica a Catalunya ... », p.185.

⁹³⁷ BARRAL I ALTET, X., « Culture visuelle et réflexion architecturale, 1^{ère} partie ... », p.183.

pannes et chevrons. Ils retombent, sans intermédiaire – ni imposte, ni pilastre – sur des culots en forme de cul-de-lampe. D’immenses arcs outrepassés ouvrent la nef sur ses bas-côtés, primitivement charpentés, puis voûtés sous l’impulsion d’Oliba, dans le premier tiers du XI^{ème} siècle⁹³⁸. Xavier Barral i Altet ne manque pas de faire remarquer que l’abbatiale de Cuxa « correspond à la fin d’une période brillante dont le remplacement par d’autres formules architecturales »⁹³⁹ est imminent, avec le voûtement systématique notamment. Le même auteur expliquait déjà, il y a une trentaine d’années, que contrairement aux nefs charpentées des premiers temps, et des grands monuments qui continuèrent à se couvrir de bois, les églises rurales furent les premières à s’habiller, et ce, progressivement, de voûtes en demi-berceau sur arcs-doubleaux et contreforts⁹⁴⁰. La notion même de gradualité laisse entrevoir des précédents : des édifices où la voûte était bel et bien là dès l’origine, sorte de prototype bien antérieur au XI^{ème} siècle.

Si charpente il y a eu, nous devrions pouvoir en apprécier les témoignages, aussi minces soient-ils. Ne devrions-nous pas retrouver modillons et autres culots ? Tout autant, observer des reprises de maçonneries – augmentation verticale nécessaire pour l’installation de la voûte – avec un changement de matériaux⁹⁴¹, ou encore des doublements de parements, ou mieux des vestiges de tronçon de poutre en bois. La nature périssable de ce matériau est le premier argument souvent mis en avant pour expliquer l’absence de vestiges. Pourtant, si l’on accorde crédit aux partisans du remplacement des charpentes par des voûtes, sous l’impulsion d’un nouvel engouement, il y a fort à parier qu’elles ne furent pas méticuleusement démontées ; le travail aurait certainement été une gageure⁹⁴². Les entrails, les pannes et autres chevrons (*cf. Annexe 11*), susceptibles d’être directement pris dans la maçonnerie, devaient être sciés et abandonnés *in situ*. De la sorte, dix-sept entrails du XI^{ème} siècle⁹⁴³ furent découverts en parties hautes des parements méridionaux de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste au cœur de l’ensemble

⁹³⁸ C’est à ce moment que ses deux bas-côtés auraient été légèrement surélevés afin d’accueillir leur demi-berceau MALLET, G., *Eglises romanes oubliées...* », p.196.

⁹³⁹ BARRAL I ALTET, X., « Culture visuelle et réflexion architecturale, 1^{ère} partie ... », p.183.

⁹⁴⁰ BARRAL I ALTET, X., *L’art pre-romànic ...*, p.84.

⁹⁴¹ Observations similaires relevées comme éléments déterminants de la mise en place du voûtement en demi-berceau de la galerie nord du cloître de San Quirze de Colera (Alt Empordà) par Anabel Moreno et Gerardo Boto, *cf. MORENO, A., BOTO, G., « Expériences de construction et de voûtement... »*, p.96.

⁹⁴² Lors d’un récent séjour dans la région d’Albi, nous avons été frappés par la quantité de maisons à colombage, dont l’étage, primitivement en bois, fut repris en pierre, les bouts de poutres ayant été sciés mais toujours emprisonnés dans le mur, par souci d’économie de temps certainement. Certaines de ces maisons remontent au XIV^{ème} siècle.

⁹⁴³ Les analyses dendrochronologiques ont permis de fixer la date d’abattage des bois entre 1074 et 1077, PARRON-KONTIS, I., « Chapitre 3. Le groupe épiscopal de Saint-Jean... », p.20.

épiscopal Mauriennais (Savoie)⁹⁴⁴. Certains d'entre-deux étaient sciés à ras des parements, d'autres conservés sur toute leur longueur, entre les voûtes d'ogives installées au milieu du XV^{ème} siècle et le plancher du comble dont ils constituaient le support. Ces entrants de mélèze reposaient directement sur la dernière assise du mur et furent englobés dans la surélévation du mur gouttereau. Cet exemple ne saurait à lui seul s'imposer comme une règle, toutefois, sa mise en évidence est capitale en ce qu'il témoigne de la réalité d'un chantier de construction, bien plus réelle et irréfutable que toutes les analyses formelles et structurelles sur l'évolution des formules du couvrement. En l'absence actuelle de preuves tangibles sur l'antériorité de la charpente, il est impératif de reconsidérer les postulats historiographiques. La classification de la diversité des constructions selon le mode de voûtement nous a fait privilégier la forme sur la technique, et la technique sur l'étude archéologique des matériaux, nous enfermant dans une recherche qui se borne souvent à voir, dans chaque cas rencontré, la seule confirmation de schémas imposés.

◆ Sans dessus-dessous : le voûtement et ses adjuvants

S'il ne fait aucun doute que les techniques de la charpente, tout comme celles du voûtement sont connues depuis l'époque romaine, et qu'elles ont parfois cohabité dans un même édifice, comment justifier l'adoption de l'un au détriment de l'autre ? En voulant coûte que coûte établir une chronologie des techniques et justifier du passage à un voûtement total, l'historien de l'art a minimisé l'antériorité des techniques, la forme l'emportant sur le fond ! Concrètement, les églises anté-romanes de l'ancien diocèse d'Elne nous laissent entrevoir quatre interprétations du voûtement en berceau plein-cintre, à savoir (*cf. Annexe 13*): le lisse et continu⁹⁴⁵, celui avec arcs latéraux prenant place sur les murs gouttereaux⁹⁴⁶, celui avec doubleaux uniquement⁹⁴⁷ et, pour finir, celui combinant arcs latéraux et doubleaux⁹⁴⁸. Enfin,

⁹⁴⁴ PARRON-KONTIS, I., « Chapitre 3. Le groupe épiscopal de Saint-Jean... », p.19

⁹⁴⁵ Ce qui est le cas de : Sainte-Cécile-de-Cos (Le Tech), Saint-Nazaire de Tordères, Saint-Laurent de Torrents (Laroque-des-Albères), Saint-Paul du Vila (Reynès), Saint-Ferréol de la Pava (Argelès-sur-Mer), Saint-Vincent de Fourques, et Saint-Georges de Céret. Liste donnée dans l'ordre chronologique de leur apparition dans les sources.

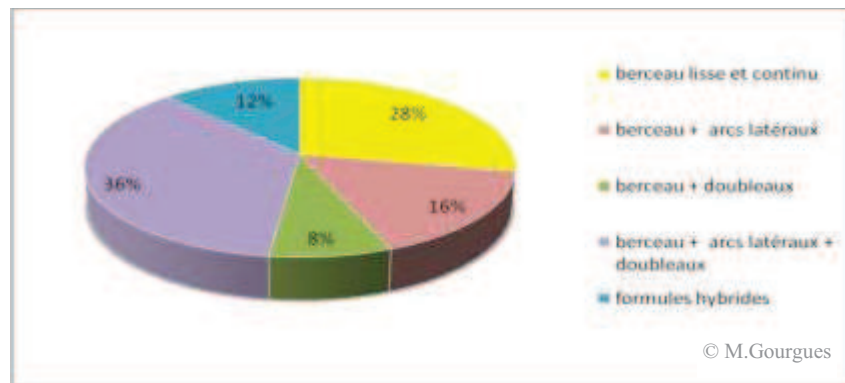
⁹⁴⁶ Avec les églises de Saint-Etienne de Nidolères (Tresserre), Saint-Etienne de Prunet (Prunet-et-Belpuig), Sainte-Croix de Quercorb (Arles-sur-Tech), et Sainte-Marie (les Cluses). Liste donnée dans l'ordre chronologique de leur apparition dans les sources.

⁹⁴⁷ Sont concernées les églises de : Saint-Jean de Saint-Jean-Lasseille et Saint-Jean de l'Albère. Liste donnée dans l'ordre chronologique de leur apparition dans les sources.

⁹⁴⁸ Il s'agit de : Saint-Vincent d'Estagel, Saint-Martin-de-Fenollar (Maureillas), Saint-Quentin d'Amélie-Les-Bains, Saint-Michel-de-Riunoguès (Maureillas), Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-Pla-de-Corts, Sainte-Colombe de

trois églises, pour lesquelles le système de contrebutement présent sur le premier mur gouttereau ne trouve pas son reflet sur le second, furent classées sous la terminologie d'hybrides⁹⁴⁹. Dans tous les cas de figure, l'usage du contrefort est resté anecdotique⁹⁵⁰. La systématisation de ce système d'épaulement n'a pas eu lieu, et il ne peut en aucun cas être considéré comme une réplique corollaire au système de doubleau intérieur⁹⁵¹. De plus, dans la majorité des cas, il reste malaisé de savoir si nous sommes en présence d'éléments contemporains du mur qu'il soutient.

Du reste, le système de voûtement qui semble avoir été le plus plébiscité dans la région est aussi le plus complet, alliant doubleaux et arcs latéraux, suivi de près par l'usage du berceau lisse et continu (*cf. Ill.11*).



Ill.11. Typologie adoptée par les voûtes sur nef

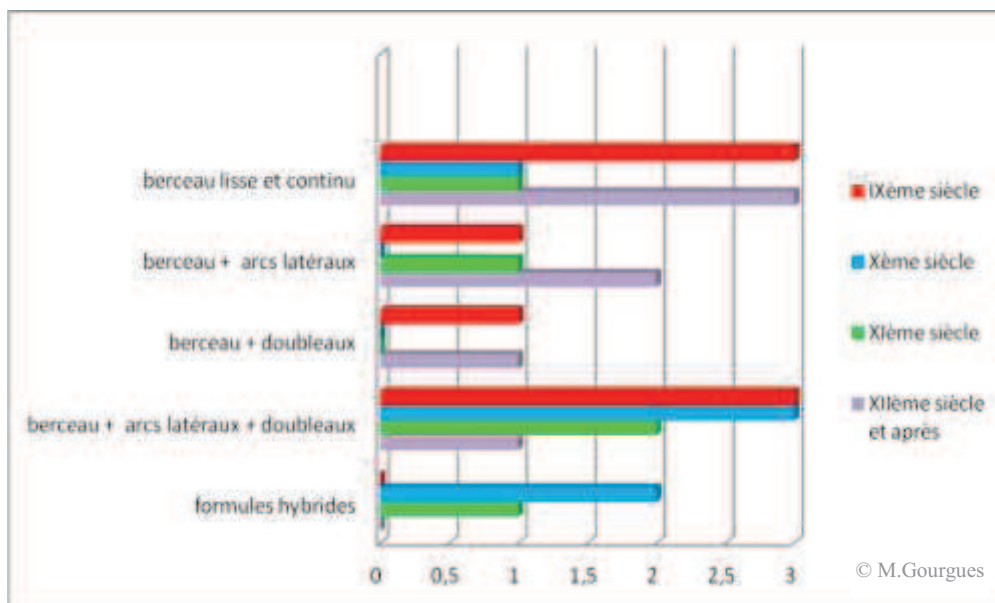
N'ayant à notre disposition que les sources textuelles afin d'envisager une chronologie des formules, nous avons une fois de plus conjugué le facteur de première occurrence dans les chartes avec la typologie de voûtement choisi (*cf. Ill.12*).

Cabanes (Saint-Génis-des-Fontaines), Saint-Marc de Caixas, Saint-Saturnin de Montauriol, et Saint-Nazaire de Barbadell (Bouleternère). Liste donnée dans l'ordre chronologique de leur apparition dans les sources.

⁹⁴⁹ C'est le cas de Sainte-Marie de Fontcouverte (Caixas) où deux arcs latéraux animent le mur nord, mais pas son mur sud. Ceci est peut-être à mettre en relation avec la reprise de son voûtement, plein-cintre à la base (nettement visible au niveau de l'arc triomphal), que l'on a voulu briser par la suite. Pour ce qui est de Saint-Julien de Vallventosa (Corbère), dont la couverture a disparu, son mur méridional est encore scandé de trois pilastres, vestiges d'autant de doubleaux, mais rien de tel au nord. Enfin, pour Sainte-Agnès de Croanques (Taulis), qui n'est plus dotée de sa couverture, deux arcs latéraux animent encore le mur nord, contrairement au mur sud qui reste lisse.

⁹⁵⁰ A Saint-Georges de Céret, les quatre contreforts se répartissent par paires sur chacun des murs de la nef avec une exacte symétrie, ils prennent place de part et d'autre du côté sud, avant son agrandissement et en amont du chevet (au nord, rappelons-le). Pour ce qui est de Sainte-Marie des Cluses, le rejointoiement ne nous laisse pas de possibilité de lecture pour savoir si les deux imposants contreforts trapézoïdaux, qui prennent place sur son mur septentrional, sont contemporains ou non du mur qu'ils soutiennent. A Montauriol, le chevet de Saint-Saturnin est en réalité contrebuté au nord par un imposant contrefort d'époque moderne, seul celui au midi est d'origine. A Saint-Vincent d'Estagel trois contreforts se positionnent côté nord. Enfin, à Saint-Jean de Saint-Jean-Lasseille, deux puissants contreforts, au profil triangulaire, sont venus épauler de part et d'autre le mur occidental, un troisième de forme identique se distingue encore à l'est du portail d'entrée méridional.

⁹⁵¹ Dans les cinq églises où l'usage du contrefort est établi, aucun d'eux ne fait réponse à un doubleau intérieur.



III.12. Typologie adoptée par les voûtes sur nef, selon la première occurrence dans les sources pour les églises du corpus.

Il semblerait alors que les bâtisseurs du IX^{ème} siècle aient eu une préférence appuyée autant pour le couvrement en berceau lisse et continu que celui avec doubleaux et arcs latéraux – formule qui conservera son succès pour les deux siècles suivants, contrairement au premier. Ces deux techniques de voûtement paraissent donc contemporaines aux regards des sources. Aussi, si l'on s'en tient à ce seul critère, il faudrait d'ores et déjà reculer de deux siècles l'arrivée du voûtement et enfin s'autoriser à sortir de l'ornière cadafalchienne, dans laquelle de nombreux auteurs veulent encore trouver appui, ne consentant pas à envisager une antériorité technique pour l'espace de la nef, tout en l'affirmant tacitement, par ailleurs, pour l'abside. Si l'on s'extrait de cette dualité nef/chevet, il nous semble, pour les églises rurales qui nous concernent, que la première n'est rien de moins qu'un agrandissement du second, offrant la possibilité d'expérimentation de systèmes de voûtement tout à fait similaires. Il est alors intéressant de noter que la portée maximale impliquée par la dimension des nefs n'excède pas 5m, avec une moyenne de 3,83m⁹⁵². En cela, on se rapproche des portées des

⁹⁵²Contre 5,68m pour des nefs romanes de la région, (Moyenne établie sur 20 églises de la région sélectionnées dans notre corpus: Saint-Pierre-du-Riuferrier (Arles-sur-Tech), Saint-Saturnin de Boule d'Amont, Sainte-Marie de Brouilla, Saint-Quirce de Canohès, Sainte-Marie de Coustouges, Sainte-Eugénie de Tresmals (Elne), Saint-Martin de Llauro, Saint-Thomas de Llupia, Sainte-Marie-de-Vilarmila (Llupia), Sainte-Marie de Montferrer, Saint-Martin de Pollestres, Sainte-Marie de Nyls (Ponteilla), Saint-André de Rivesaltes, Saint-Etienne de Villerasse (Saint-Cyprien), Saint-Mamet de Saint-Estève, Sainte-Colombe de Sainte-Colombe-de-la-Commanderie, Saint-Etienne de Saleilles, Sainte-Cécile de Garrieux (Salses), Saint-Martin-de-Lavall de Sorède, Saint-Julien-et-Sainte-Basilisse de Villeneuve-de-la-Raho.

églises d'époque wisigothique⁹⁵³ où le cloisonnement a souvent été mis en avant comme l'élément-clé pour faciliter, dès le VII^{ème} siècle, les essais de voûtement⁹⁵⁴.

Les principes constructifs de cet élément structurel qu'est la voûte ne pouvaient être inconnus des bâtisseurs du haut Moyen Âge, étant donné que, dans leur environnement quotidien, ils avaient sous les yeux des constructions de l'Antiquité. Il est vrai que l'on a minimisé l'importance de l'influence en Roussillon des modèles antiques, voire d'une tradition antique dans la construction – aspect volontiers mis en valeur chez nos voisins provençaux⁹⁵⁵ ou bourguignons⁹⁵⁶ – même si certains auteurs comme Edouard Junyent⁹⁵⁷, pour ne citer que lui, le mentionnait déjà dans les années 1980 pour la région roussillonnaise. Ce faisant, nous avons en Vallespir, et ce depuis 180 après J.C., les thermes des Bains d'Arles qui présentent une salle de 22m x 12m entièrement voûtée en plein-cintre⁹⁵⁸, agrémentée sur sa périphérie de niches, elles aussi voûtées en plein cintre ou en cul-de-four (cf. *Annexe 12*). Un édifice qui a pu servir de modèle aux bâtisseurs du haut Moyen Âge, d'autant que la première abbaye Sainte-Marie fut d'abord construite non loin de l'église de Saint-Quentin, mitoyenne desdits thermes, avant de déménager au X^{ème} siècle à son emplacement actuel⁹⁵⁹. De la même façon, d'autres thermes, aujourd'hui disparus, auraient pu constituer autant de modèles : ceux de l'antique ville de Ruscino⁹⁶⁰ ou d'Elne⁹⁶¹ dans la plaine du Roussillon, ou encore ceux des Escaldes⁹⁶², en Conflent, seulement détruits en 1842⁹⁶³. De même, les nombreux ponts ou aqueducs, comme ceux d'Ansignan⁹⁶⁴, d'Amélie-les-Bains⁹⁶⁵, Céret⁹⁶⁶, ou

⁹⁵³ Avec une moyenne de 3,49m, basée sur une dizaine d'édifices s'étalant entre le VII^{ème} et le VIII^{ème} siècle, d'après les plans reportés sur les planches dans l'ouvrage de PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne du Royaume wisigothique* », p.15 et 25.

⁹⁵⁴ BARRAL I ALTET, X., *Histoire de l'art, collection Que sais-je?*, p.44.

⁹⁵⁵ HARTMANN VIRNICH, A., « Le voûtement dans l'architecture religieuse... », p. 147-162.

⁹⁵⁶ SAPIN, C., « Modes de construction et appareils de pierre carolingiens... », p.77-89.

⁹⁵⁷ BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic a Catalunya*, p.67.

⁹⁵⁸ La voûte atteignant 11,40m de hauteur.

⁹⁵⁹ Dans la charte de Charles le Chauve en date de l'année 869, il est indiqué ce qui suit : « *cella [Saint-Quentin] juxta prefatum monasterium, cum balneis omnique integritate* ». Ramon d'ABADAL I DE VINYALS 1950, p.30-32.

⁹⁶⁰ Aujourd'hui château-Roussillon, KOTARBA J., 2007, p.463.

⁹⁶¹ KOTARBA J., 2007, p.346.

⁹⁶² À Villeneuve des Escaldes sur la commune d'Angoustrine. Ces thermes décrits par Pierre de Marca et Dom Marie-Joseph Henry étaient en « pierres de taille voûtées comme une chapelle avec en son centre une piscine (9m x 4,50m) dans laquelle on descendait à l'aide de marches en marbre blanc ». Attenant existaient les vestiges du *sudatorium*. SAGNES J., (dir.), *Le Pays catalan*, p.118.

⁹⁶³ SAGNES J., (dir.), *Le Pays catalan*, p.118.

⁹⁶⁴ Dont les récentes analyses archéométriques ont révélé des phases remontant au III^{ème} siècle, d'autres aux VIII^{ème} et IX^{ème} siècle, KOTARBA, J. et al., *Carte archéologique...*, p.202.

⁹⁶⁵ Seulement détruits lors des inondations de 1940, KOTARBA, J. et al., *Carte archéologique...*, p.202.

⁹⁶⁶ Non loin de l'actuel Pont du Diable, KOTARBA, J. et al., *Carte archéologique...*, p.294-295.

encore de Collioure⁹⁶⁷ et du Perthus⁹⁶⁸, étaient autant de points d’ancrage dans le paysage où toute la technicité dans l’art de bâtir des arcs se laissait observer à loisir.

Il est clair que des analogies existent dans le traitement des voûtes, entre celles des églises anté-romanes et celles de l’Antiquité, et en premier lieu dans leur conception. La voûte maçonnée, aussi qualifiée de blocage, ou de concrète, jouit d’un double intérêt : une plus grande rapidité d’exécution⁹⁶⁹, contrairement à sa consœur clavée, et une cohésion de l’ensemble renforcée, minimisant considérablement les poussées latérales⁹⁷⁰. Une structure alliant souplesse et résistance, qui fut dès l’époque flavienne plébiscitée par la plupart des bâtisseurs romains, comme nous le rappelle Jean-Pierre Adam⁹⁷¹. Pour ce faire, la voûte devait être mise en œuvre à l’aide d’un coffrage (*cf. Ill.13*). Afin de lui offrir plus de résistance, les pierres mises en œuvre pouvaient être grossièrement clavées, c'est-à-dire posées sur chant de manière rayonnante (*cf. Ill.14*), au moins sur l’intrados, avant que le reste de la maçonnerie ne soit jeté en vrac. Pour autant, la technique pouvait se limiter à la seconde étape, pierres et mortier étant précipités pêle-mêle sur le cintre, nous laissant alors par la suite l’empreinte des couchis⁹⁷².



Ill.13, Sainte-Cécile-de-Cos (le Tech) – Positionnement d’un coffrage pour la restauration de la voûte en plein-cintre de l’abside.



Ill.14 Sainte-Cécile-de-Cos (le Tech) – Vestiges des pierres constituant l’intrados de la voûte plein-cintre de l’abside.

⁹⁶⁷ Il s’agit là d’un aqueduc, KOTARBA, J. *et al.*, *Carte archéologique...*, p.307.

⁹⁶⁸ Vestiges connus sous la dénomination Pont du Piló, KOTARBA, J. *et al.*, *Carte archéologique...*, p.137.

⁹⁶⁹ ADAM, J.-P., *La construction romaine*, p.179.

⁹⁷⁰ ADAM, J.-P., *op. cit.*, p.192.

⁹⁷¹ *Ibidem*.

⁹⁷² ADAM, J.-P., *op. cit.*, p.194.

Une fois la prise terminée, le mortier, dont la qualité est déterminante, fige l'ensemble conférant ainsi à la voûte un caractère monolithe, empêchant les éléments de se déplacer et absorbant de la sorte une grande partie des poussées latérales⁹⁷³, l'épaisseur même des murs pouvant alors suffire à absorber les poussées restantes. Il est ainsi significatif que l'épaisseur des murs des églises nous intéressant soit très large, comprise entre 0,57m pour Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas) et 1,20m pour Sainte-Marie de Fontcouverte (Caixas), avec une moyenne de 0,94m (cf. *Annexe 13*). Enfin, J.-P. Adam ne manque pas de faire remarquer que les bâtisseurs devaient veiller à ce que les matériaux lourds soient au bas des voûtes, au niveau des reins, pour s'amoinrir vers le sommet, préférant alors les pierres calcaires comme le travertin et le tuf⁹⁷⁴. La transposition des techniques antiques paraît évidente, avec pour autant un usage distinct⁹⁷⁵. De la même manière que pour les murs, le moellon s'est trouvé être la réponse la plus adaptée dans un contexte local, alors que la technique des parements et blocage est issue de l'Antiquité, la mise en œuvre des voûtes anté-romanes s'est adaptée aux exigences d'un terroir. Il nous appartient d'envisager ces différenciations comme autant d'indices d'une possible chronologie.

Tout d'abord, en ce qui concerne les techniques de mise en œuvre, les traces de couchis font cruellement défaut en terres roussillonnaises. Nous n'avons pu constater ces dernières qu'à quatre reprises à Saint-Georges de Céret⁹⁷⁶, où des roseaux semblent avoir été utilisés⁹⁷⁷, et à Saint-Vincent de Fourques, Saint-Ferréol-de-la-Pava (Argelès-sur-Mer) et Saint-Etienne de Nidolères (Tresserre) où le négatif de petites planches est encore visible⁹⁷⁸ de manière similaire à celles employées à Saint-Michel-de-Cuxa au niveau des arcs de la nef, par exemple. En réalité, il s'agit là de techniques classiques relevées également par Xavier Barral i Altet en Catalogne sud à Sant Christòfol de Cabrils (Maresme), à Sant Hilari d'Abrera (Baix Llobregat) ou encore à Sant Quirze de Predret (Berguedà)⁹⁷⁹. Toutefois les

⁹⁷³ ADAM, J.-P., *op. cit.*, p.192.

⁹⁷⁴ C'est précisément ce que l'on peut observer au niveau de l'arc triomphal de Saint-Vincent de Fourques et pour une époque postérieure à l'église de Sainte-Marie-de-Coustouges, où il est fait un grand usage du travertin pour la partie sommitale de la voûte, alors que les reins sont en granit.

⁹⁷⁵ Contrairement à ce qu'ont pu avancer E. Viollet-le-Duc ou A. Choisy, il n'y a pas de différence formelle et établie entre les voûtes romaines composées d'un mélange de *caementum* (pierraille) et *maceria* (mortier) et les voûtes romanes conçues en moellons clavés et mortier, étant donné que les deux techniques existent aussi dès l'Antiquité notamment avec un plus grand usage de la brique. Il n'y a pas de chronologie possible sur ce seul critère. HARTMANN-VIRNICH, A., « Le voûtement dans l'architecture religieuse ... », p.154.

⁹⁷⁶ Au niveau de la voûte de la nef.

⁹⁷⁷ Technique également observée sur l'intrados du portail d'entrée de Saint-Martin de Fenollar (Maureillas).

⁹⁷⁸ Au niveau de la voûte de l'abside, pour la première et sur l'intrados de la voûte de la nef pour la seconde.

⁹⁷⁹ A Sant Christòfol de Cabrils (Maresme), et Sant Hilari d'Abrera (Baix Llobregat), on retrouve l'usage de la technique du roseau, et à Sant Quirze de Predret (Berguedà) celle des planches. En revanche les empreintes de végétaux tressés retrouvés à Saint-Julien de Boada (Baix Empordà) et à Saint-Romà de les Arenes (Baix

couchis étaient indifféremment exécutés et ce, dès l'Antiquité à en croire l'usage du roseau à Pompéi, et celui des petites planches à Terracina⁹⁸⁰. Andréas Hartmann-Virnich pensait, quant à lui, qu'une approche sérielle à grande échelle pourrait s'avérer instructive dans le cadre d'une évolution chronologique des techniques. Il faisait remarquer que, dans le cas de la Provence, le plancher de couchis aux dimensions restreintes semblait être représentatif des usages au XI^{ème} siècle, contrairement aux négatifs antiques régionaux : empreintes d'immenses banches retrouvées sous la travée de nef de Saint-Trophime à Arles⁹⁸¹. Dans notre cas, devant l'infortune des vestiges, nous ne pouvons nous prononcer, mais seulement faire remarquer la pérennité d'une technique qui, à notre sens, tient plus de la nature des matériaux trouvés *in situ* que de modes de construction.

En revanche, un des aspects qui semble propre aux églises anté-romanes est l'absence d'éléments trahissant la conception de leur voûte, comme la corniche a pu le faire dans l'Antiquité ou aux âges romans (*cf. Annexes 14 et 15*). Dans l'immense majorité des cas, les murs passent du plan, à la courbe sans interruption aucune, hormis occasionnellement, lorsque la retombée des voûtes adopte un profil outrepassé⁹⁸². La gorge plus ou moins prononcée ainsi visible devait avantager la stabilité de l'échafaudage. Si, comme nous le croyons, cette dernière avait vocation à disparaître après la pose de l'enduit afin de finir le travail en masquant la structure irrégulière de la voûte de blocage, les quelques exemples que nous conservons relèveraient plus d'une malfaçon, que d'une inclination esthétique, que l'historiographie a voulu distinguer pour être en raccord avec l'arc outrepassé wisigothique ou mozarabe. Cette spécificité apparaît récurrente jusqu'au X^{ème} siècle au moins, on la retrouve autant dans les petits édifices ruraux⁹⁸³, qu'au cœur des structures monastiques comme à Sant Pere de Rodes (Espagne), au niveau de la chapelle haute dédiée à Saint-Michel (*cf. Annexe 14*).

Enfin, le renforcement de l'équilibre de l'espace voûté a engendré des solutions constructives propres aux églises anté-romanes et inconnues de l'Antiquité avec l'apparition et l'emploi des arcs latéraux et du doubleau. Néanmoins, comme le souligne très justement

Empordà) sont à notre connaissance une technique inconnue en terres roussillonnaises. BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic...*, p.91-92.

⁹⁸⁰ ADAM, J.-P., *op. cit.*, p.196.

⁹⁸¹ Et rappelant ceux de la villa des Mystères à Pompéi, HARTMANN-VIRNICH, A., « Le voûtement dans l'architecture religieuse ... », p.154.

⁹⁸² C'est le cas de Saint-Jean de l'Albère, Sainte-Marie des Cluses, Saint-Saturnin de Montauriol, Saint-Etienne de Prunet (Prunet-et-Belpuig), Sainte-Colombe-de-Cabanès (Saint-Génis-des-Fontaines).

⁹⁸³ *Ibidem*.

Andréas Hartmann-Virnich « il est difficile de suivre l'évolution des supports muraux et du contrebutement dans l'architecture religieuse avant le XII^{ème} siècle »⁹⁸⁴.

Pour rappel, 36% des églises anté-romanes vallespiriennes et roussillonnaises optent pour la formule complète du berceau plein-cintre soutenu par doubleaux et arcs latéraux, 28% des nefs sont couvertes d'un berceau lisse et continu, 16% en berceaux plein-cintre et arcs doubleaux et, enfin, 8% des voûtes n'ont pour seule assistance que les arcs latéraux (*cf. Ill.11*). N'ayant aucun indice tangible sur l'antériorité d'une charpente, nous avons considéré que les sources pouvaient être un moyen d'offrir une chronologie relative non spéculative. Il en est alors ressorti que, avant le milieu du IX^{ème} siècle, chacune des formules de couverture est expérimentée, certaines avec un succès plus appuyé que d'autres (*cf. Ill.12*).

L'obsession qui voudrait que les arcs latéraux soient une astuce des XI^{ème} et XII^{ème} siècles pour doubler les murs déjà existants, afin d'éviter leur reconstruction lors de la mise en place du voûtement⁹⁸⁵, ne nous paraît trouver de légitimité que dans le fait qu'ils apportent un jalon pour justifier le passage de la charpente à la voûte⁹⁸⁶. Identifier les précédents de cette technique serait toutefois tout autant une gageure, dans une logique empirique, qu'une voie sans issue, en l'absence d'arguments de datations absolues. Néanmoins, on peut noter que ces arcs latéraux animent déjà les murs de Saint-Vincent d'Estagel qui remonte, au plus tard, à la fin du VIII^{ème} siècle⁹⁸⁷. Ces arcs ne sont ni plus, ni moins, que la transposition des arcs de décharge antiques non saillants, que l'on observe aisément par exemple dans les maçonneries du Panthéon à Rome. Un autre argument milite en faveur de leur contemporanéité avec le mur qu'ils animent, il s'agit de leur traitement : forme et aspect (*cf. Répertoire n°2*). Dans la majorité des cas, l'intérieur des édifices est enduit et ne laisse rien transparaître de la structure de leur parement. Cependant, il arrive que les murs mis à nu se laissent scruter⁹⁸⁸. Il en ressort alors que les arcs latéraux, qui au demeurant adoptent tous un profil plein-cintre, sont maçonnés avec les mêmes matériaux et la même technique que le reste du parement. Leur piédroit ne se distingue alors que par leur saillance. L'arc qu'ils supportent se dessine grâce

⁹⁸⁴ HARTMANN-VIRNICH, A., « Le voûtement dans l'architecture religieuse ... », p.161.

⁹⁸⁵ PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon... », p.48.

⁹⁸⁶ Andréas HARTMANN-VIRNICH partage d'ailleurs cette réflexion dans la conclusion de son article, *cf.* HARTMANN-VIRNICH, A., « Le voûtement dans l'architecture religieuse ... », p.162.

⁹⁸⁷ 806 étant la date de sa première occurrence dans les sources, non celle de sa construction, qui doit selon toute vraisemblance lui être antérieure, voir notice n°41 du volume 2 de la présente étude, p.441.

⁹⁸⁸ C'est notamment le cas de Sainte-Marie des Cluses, Saint-Vincent d'Estagel, Sainte-Agnès-de-Croanques (Taulis) et Saint-Etienne-de-Nidolères (Tresserre).

aux pierres disposées en encorbellement, technique par ailleurs usitée pour les portails et arcs triomphaux, et sur laquelle nous revenons plus en détail dans les chapitres suivants⁹⁸⁹.

Maria Utrero Agudo, en se penchant sur l'arc doubleau⁹⁹⁰, évoque volontiers l'importance de cet élément architectural, qui contrôle les poussées, articule la voûte plein-cintre en la divisant et transmet les charges aux murs gouttereaux, dans le cas des nefs dont les portées sont les plus larges. Cela ne se vérifie pas pour les églises de notre corpus (*cf. Annexe 13*), les doubleaux sont utilisés aussi bien pour des portées de 3,48m que pour celles de 4,28m. En revenant sur l'historiographie propre aux arcs doubleaux, Maria Utrero Agudo souligne qu'aucun auteur ne se lance à préciser les antécédents de ce procédé, lui préférant une origine byzantine, sans plus de précision⁹⁹¹. Certains y voient la transposition d'une méthode antique⁹⁹² qui consistait à cloisonner la voûte avec des briques de manière à créer un second coffrage, inclus dans la structure, ce qui devait renforcer la solidité des voûtes de blocage⁹⁹³. Plus encore, de l'avis de Josep Puig y Cadafalch, le doubleau serait une résultante de la conversion des anciens arcs diaphragmes, qui supportaient les poutres, vers une structure plus adaptée pour soutenir le couverture lithique⁹⁹⁴. Il poursuit en affirmant que le doubleau serait une invention propre à l'architecture catalane du XI^{ème} siècle⁹⁹⁵. Une affirmation immanquablement commandée par l'omniprésence de cet adjuvant, en Catalogne, plus qu'ailleurs en péninsule Ibérique⁹⁹⁶. Enfin, Maria Utrero Agudo ne manque pas de mettre l'accent sur une spécificité des églises asturiennes : le doubleau prenant directement appui sur une corniche moulurée, contrairement à la formule catalane dont l'arc retombe sur un piédroit qui se détache sur le parement⁹⁹⁷. Pour elle, les premiers remonteraient au IX^{ème} siècle, alors que les seconds dateraient des X^{ème}-XI^{ème} siècles, car il n'est pas certain qu'ils soient contemporains du mur sur lequel ils prennent place⁹⁹⁸.

Pour ce qui nous concerne, deux typologies de doubleau se côtoient (*cf. Répertoire n°3*). Les premiers, dans l'esprit asturien, qui ne cerclent que la partie courbe de la voûte sans piédroits

⁹⁸⁹ Voir p.185 à 188, de la présente étude.

⁹⁹⁰ UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales... », p.66-69.

⁹⁹¹ C'est notamment le cas de A. Arbeiter, ARBEITER, A., NOACK-HALLEY, S., *Christkiche Denkmüler des frühen Mittelalters*. Mainz am Rhein, 1999, p.162, cité par UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales... », p.67.

⁹⁹² SCHLUNK, H, « Arte Hispanovisigodo. Arte Asturiano », dans *Ars Hispaniae II*, Madrid, 1947, p.351, cité par UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales... », p.67.

⁹⁹³ ADAM, J.-P., *La construction romaine*, p.192.

⁹⁹⁴ PUIG I CADAVALCH, J., *Le premier art toman. L'architecture en occident...*, p.63.

⁹⁹⁵ PUIG I CADAVALCH, J., *Idem*, p.74.

⁹⁹⁶ UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales... », p.67.

⁹⁹⁷ *Ibidem*, p.68.

⁹⁹⁸ *Ibidem*, p.69.

pour la réceptionner et, bien évidemment, sans corniche, ni culot. Trois représentants en font la démonstration : à Saint-Jean-Pla-de-Corts avec son église éponyme, Saint-Génis-des-Fontaines avec Sainte-Colombe-de-Cabanes et à Amélie-les-Bains avec l'église de Saint-Quentin. Dans les trois cas d'importants doutes quant à l'intégrité desdits doubleaux subsistent, les remaniements successifs ayant pu modifier leur physionomie, comme cela s'est déjà vu à Saint-Vincent d'Estagel⁹⁹⁹. Le second type, majoritaire, est plus classique, il double l'intrados de la voûte avant de redescendre au niveau des parements, par l'intermédiaire de ses piédroits. Ces derniers constituent à notre sens l'argument qui milite le mieux en faveur d'un couverture originel des neefs anté-romanes de la région, en ce qu'ils présentent un aspect tout à fait identique au parement où il prend place. Aussi, à l'exception des intérieurs entièrement enduits¹⁰⁰⁰, tous les doubleaux sont maçonnés à l'identique au reste du bâti¹⁰⁰¹. En définitive, il n'existe qu'un seul contre-exemple : Saint-Marc de Caixas, dont l'enduit s'effrite pour laisser entrevoir un piédroit réalisé en pierres de taille¹⁰⁰². Pour autant, il ne s'agit pas de blocs aux arêtes vives, taillés avec soin, mais plutôt de pierres dont l'arête extérieure est marquée de manière à créer un angle. D'ailleurs, dans ce cas précis, la matière première a probablement joué un rôle déterminant, puisqu'il s'agit de travertin, pierre calcaire et tendre, qui se plie volontiers aux coups du ciseau¹⁰⁰³.

En définitive, tant que l'archéologie refusera de se donner les moyens techniques d'analyse, nous serons contraints de faire référence à une classification des édifices au pire selon une analyse formelle, au mieux structurelle, qu'il faut maintenant sinon considérer comme obsolète, du moins faire évoluer pour les périodes hautes. Aussi, à la lumière des

⁹⁹⁹ A noter que Saint-Jean de Saint-Jean-Pla-de-Corts fut très remaniée, ses arcs latéraux agrandis ont modifié la physionomie originelle de cet édifice. Pour Sainte-Colombe, aujourd'hui entièrement enduite, le biseau qui marque l'arrêt des doubleaux semble autant régulier qu'artificiel. Enfin, pour ce qui est de Saint-Quentin, ayant été détruite au début du XX^{ème} siècle nous n'avons que de très rares photographies ou gravures, qui montrent malgré un élargissement considérable des arcs latéraux, deux vestiges de l'arrondi de doubleaux prenant appui sur des culots saillants.

¹⁰⁰⁰ Comme c'est le cas à Sainte-Colombe-de-Cabanes (Saint-Génis-des-Fontaines), à Saint-Michel-de-Riunoguès et Saint-Martin-de-Fenollar (toutes deux à Maureillas), Saint-Jean de l'Albère et Saint-Quentin d'Amélie-les-Bains, pour qui nous ne disposons que d'une seule photographie intérieure.

¹⁰⁰¹ Il s'agit de Saint-Julien-de-Vallventosa (Corbère) où il ne reste que trois piédroits au sud, Saint-Saturnin de Montauriol, dont une bonne partie du piédroit sud du doubleau oriental a été dégagée laissant apparaître sa maçonnerie de moellons, Saint-Nazaire de Barbadell (Bouleternère) dont les photographies avant restauration attestent de la chose. Pour Saint-Vincent d'Estagel, les doubleaux rabotés devaient avoir la même allure que celui encore en place juste avant l'abside, ils étaient donc eux aussi maçonnés. Enfin, pour Saint-Jean de Saint-Jean-Plat de Corts, il paraîtrait plus que probable que ses piédroits aient subi un sort similaire à ceux d'Estagel. Pour finir, il faut noter qu'à Saint-Jean de Saint-Jean-Lasseille, le seul piédroit qui ne semble pas avoir subi de restauration maladroite soit celui sis au nord du doubleau oriental, qui présente une maçonnerie de moellons et galets.

¹⁰⁰² Le seul visible quasiment dans son intégralité est le méridional du doubleau le plus occidental.

¹⁰⁰³ Pour cet édifice, le travertin est aussi venu souligner les chainages d'angle sous un aspect moins soigné qu'à l'intérieur.

différents indices mis en avant, il faut invalider la vision traditionnelle toujours latente d'une époque préromane des charpentes. La convergence des innovations, utilisant une grande part des principes déjà connus antérieurement, a été sous-estimée en raison de l'état lacunaire de nos connaissances et d'une surinterprétation des textes. Bien qu'il faille se garder de considérer la première occurrence d'une église dans les sources comme faisant foi pour sa datation, nous pensons qu'il faut au moins en prendre la mesure pour recontextualiser un bâtiment sans pour autant le figer dans le carcan de l'historiographie segmentaire de l'histoire du voûtement. A notre sens, pour les églises anté-romanes du diocèse d'Elne, la mise en place du couverture en pierre, au minimum dès le VIII^{ème} siècle, doit être envisagée comme une potentialité réelle au regard des techniques usitées. Ces dernières ne se sont manifestées qu'à travers le squelette du bâti, elles se sont aussi immiscées au cœur de ses manifestations ornementales.

II. Agrémenter l'ordinaire : élémentaire magnificence

A. Jeux de courbes : entre mysticisme et fonctionnalité

Dans l'église anté-romane, la courbe de la pierre est une composante essentielle de la structure même du bâti. Son traitement réduit à sa plus efficace représentation en a fait un élément discret, presque absent, tant il lui manque son maquillage tout en creux et en relief, accrochant lumière et regard, comme cela sera le cas pour la période romane. L'arc, cet élément de construction dont le profil est formé d'une portion de cercle¹⁰⁰⁴, exerce une véritable fonction de soutien. Il se distingue tout autant selon sa forme, ou sa fonction. L'un et l'autre de ces aspects, n'ayant pas un champ lexical très développé dans la sphère qui nous intéresse, ont souvent été oubliés de l'historiographie, hormis lorsqu'ils suscitèrent un lien de parenté supposé avec l'aura wisigothe ou mozarabe¹⁰⁰⁵.

Concernant la forme, bien que dominée par le plein-cintre, l'arc se présente aussi sous un profil outrepassé. Il peut être traversant, ou plaqué. Avec le premier, il ouvre le parement pour

¹⁰⁰⁴ Définition empruntée à VOGÜE, M., et NEUFVILLE, J., *Glossaire des termes techniques*, p. 42.

¹⁰⁰⁵ PUIG I CADAVALCH, J., « L'architecture mozarabe dans les Pyrénées méditerranéennes : Saint-Michel-de-Cuxa », dans *Académie des inscriptions et des belles lettres*, vol.14, Paris, 1940. DELCOR, M., « Problèmes posés par l'église de Saint-michel de Cuxa, consacrée en 974... », p. 129-151. JUNYENT, E., *L'arquitectura religiosa a Catalunya abans del romànic*, Monserrat, 1983.

apporter la clarté grâce aux baies, permet le passage avec le portail, marquer l'entrée du chœur avec l'arc triomphal. Quant aux seconds (plaqués), bien que borgnes, leur soutien est capital : les arcs latéraux, nous l'avons vu, soulagent les pressions exercées par la voûte. Seules les arcatures aveugles semblent revêtir un caractère purement décoratif, qu'il conviendra de traiter à part.

La baie, le portail et l'arc triomphal font donc tous trois usage de l'arc parce qu'il demeure une construction indépendante offrant la possibilité d'ouvrir le parement en minimisant les fragilités. Il convient alors de les appréhender selon deux aspects essentiels : leur répartition dans l'édifice et leur typologie – forme et aspect. Nous serons alors à même de nous demander si des techniques similaires sont au rendez-vous pour ces différentes déclinaisons de la courbe et si ces dernières sont réellement porteuses d'indices chronologiques.

◆ Toute la lumière sur les fenêtres

Les fenêtres (*cf. Répertoire n°4*) sont assurément l'expression la plus rudimentaire de l'arc, elles n'en possèdent, parfois, pas vraiment les codes, s'apparentant plus à une simple excavation, tant leur aspect est peu tranché au cœur de la maçonnerie. Leur étroitesse est compensée par un ébrasement intérieur permettant de canaliser et d'introduire la lumière du jour à l'intérieur. Stratégiquement, les ouvertures suivent la course du soleil, depuis l'aube avec la baie d'axe de l'abside, jusqu'au crépuscule à l'orient, avec une prédilection pour les murs sud de la nef et du chevet. La baie d'axe est une constante immuable qui ne fait défaut que lorsque des remaniements postérieurs sont venus modifier le chœur¹⁰⁰⁶, ou qu'elle n'a pu être préservée du positionnement d'un retable¹⁰⁰⁷. Les baies sises à l'orient sont les plus remaniées, au point de douter de leur existence primitive¹⁰⁰⁸. Elles ont très souvent pris les

¹⁰⁰⁶ C'est notamment le cas pour les églises de Saint-Jean de l'Albère et de Saint-Jean-Lasseille, dont la structure même des chevets fut remaniée à la suite de l'adjonction de chapelles latérales. Une situation similaire à Sainte-Colombe-de-Cabanès (Saint-Génis-des-Fontaines), où le chevet primitif a servi de base à l'élévation d'une construction fortifiée. Le chevet de Saint-Georges de Céret reste aveugle après qu'une immense ouverture carrée est venue faciliter le passage du foin.

¹⁰⁰⁷ A Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-pla-de-Corts, la mise en place d'un immense retable en adéquation avec la nouvelle physionomie a réduit l'ancienne abside à l'usage de sacristie. La baie d'axe de Sainte-Marie de Fontcouverte (Caixas) fut murée après un agrandissement pour servir de niche à la statue de l'autel. Celle de Saint-Michel-de-Riunoguès, également murée, se devine derrière le retable.

¹⁰⁰⁸ L'agrandissement de la baie occidentale de Saint-Marc de Caixas laisse deviner le plein-cintre d'une ancienne baie à double ébrasement. Seules les baies ouest de Saint-Martin de Fenollar (Maureillas), et Sainte-Cécile-de-Cos (le Tech) semblent d'origine.

traits circulaires de l'oculus¹⁰⁰⁹, et exceptionnellement ceux de la gémellité¹⁰¹⁰. Le côté nord demeure aveugle à une exception près, à Sainte-Colombe-de-Cabanes (Saint-Génis-des-Fontaines), où, dans un souci évident de symétrie, une baie vient timidement animer la paroi nord de l'espace, faisant désormais office de chœur. Une dernière fenêtre clôt ce diaporama, celle qui se perche parfois au sommet de l'arc diaphragme formé par la rencontre d'une abside beaucoup plus basse que la nef¹⁰¹¹. Plus petite que ses consœurs, la lumière zénithale qu'elle diffuse a certainement, plus que toute autre, pris un caractère symbolique.

A l'exception de trois spécimens, les fenêtres sont toutes maçonnées dans la stricte continuité des parements. Leur tracé reste très irrégulier : oblong, ou rectangulaire, rarement en plein-cintre, des jambages divergents ajoutent à ce sentiment de maladresse. L'enduit de finition devait offrir un rendu plus net, le mortier se pliant plus volontiers à l'effort de la courbe, comme on peut encore le voir au niveau de la baie méridionale du chevet de Sainte-Marie-de-Fontcouverte (Caixas), ou sur la baie d'axe de Saint-Paul du Vilar (Reynès). Privée de leur dernière peau, l'ossature de ces baies semble mal assurée, pour autant, il arrive qu'un soin plus particulier leur soit offert. Ce faisant, l'intrados de l'arc plein-cintre est creusé dans un bloc monolithe¹⁰¹². Cette hardiesse ne devait avoir d'intérêt que dans la fonction de linteau que la pierre ainsi modelée offrait alors, étant donné que cette prouesse n'avait pas lieu d'être contemplée une fois les enduits de finition posés. Parfois, la solution est plus rudimentaire mais tout aussi efficace, comme au niveau de la baie occidentale de Saint-Martin de Fenollar (Maureillas), où une simple tuile marque l'arrondi de l'ouverture.

Contrairement à Pierre Ponsich qui s'était employé à opérer une distinction selon que les piédroits des fenêtres étaient divergents, obliques ou en saillie¹⁰¹³, nous pensons que ces

¹⁰⁰⁹ L'oculus se retrouve ainsi à Saint-Nazaire de Barbadell (Bouleternère), à Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas), Saint-Saturnin de Montauriol, Saint-Etienne de Prunet (Prunet-et-Belpuig), Sainte-Colombe-de-Cabanes (Saint-Génis-des-Fontaines).

¹⁰¹⁰ Une baie géminée prend place au-dessus du portail d'entrée de Sainte-Marie des Cluses. Des divergences existent quant à sa datation : XII^{ème} siècle, en raison de ses ressauts et de ses pierres bien appareillées, ou X^{ème} siècle en raison du chapiteau trapézoïdal étiré reposant sur une courte colonne et dont la face extérieure est agrémentée d'entrelacs. Une controverse similaire existe pour la baie géminée orientale de Saint-Quirce de Canohès qui adopte la même typologie. A notre sens, il s'agit d'œuvres romanes, qu'il convient de rapprocher des chapiteaux de la galerie nord du cloître de Sant Quirze de Colera (Alt Empordà) qui, selon I. Lorés, qui a pratiqué des analyses, datent de 1170-1180. MORENO, A., BOTO, G., « Expériences de construction et de voûtement... », p.97.

¹⁰¹¹ On la retrouve à Sainte-Marie-de-Fontcouverte et Saint-Marc, toutes deux sur la commune de Caixas, à Saint-Martin-de-Fenollar (Maureillas) et à Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-Pla-de-Corts. Il est également possible qu'elle prît place à Saint-Vincent de Fourques et Saint-Georges de Céret, des traces irrégulières d'excavations y étant encore visibles.

¹⁰¹² Baies d'axe de Sainte Croix de Quercorb (Arles-sur-Tech) et Saint-Vincent d'Estagel, ou baie méridionale du chevet de Saint-Marc de Caixas.

¹⁰¹³ PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon... », p.47.

nuances ne sont que le reflet de l'aspect circonstanciel dans la réalisation même des formes, résultant du profil des bâtisseurs d'alors. Xavier Barral i Altet avait, pour sa part, suggéré que les fenêtres faisant usage des pierres monolithiques pouvaient être considérées comme des baies de transition vers les formules romanes¹⁰¹⁴. L'aspect régulier qu'offre ce genre de dispositif pourrait effectivement faire penser à un premier jalon vers la pierre de taille. Cependant, établir une chronologie des formules nous semble impossible, si ce n'est le jalon de l'abandon du simple ébrasement à l'époque romane. Il faut nous résoudre à considérer qu'antérieurement les différentes typologies demeurent l'expression conjoncturelle de la rencontre entre matière première et manière de faire.

◆ Le portail, au seuil de la maison de Dieu

Le portail anté-roman ne revêt pas encore le caractère monumental qu'on lui connaît plus tard. Il ouvre simplement la maçonnerie de moellons, offrant aux fidèles la possibilité de franchir la porte de la foi¹⁰¹⁵. D'une largeur moyenne de près de 1,20m, il ne se trouve réduit que d'une vingtaine de centimètres par rapport à son successeur roman¹⁰¹⁶, qui doit son ampleur au développement de ses voussures qui partent à l'assaut de la façade¹⁰¹⁷.

Dans le diocèse d'Elne, le portail d'entrée prend place sans surprise, et ce de manière presque immuable, au midi. Les aménagements et agrandissements postérieurs, gothiques et modernes, ont souvent contraint ce dernier à une migration forcée en façade occidentale¹⁰¹⁸, ne laissant au mieux qu'un pâle souvenir de sa présence¹⁰¹⁹. Pour autant, il semblerait qu'en de rares occasions le portail ait été originellement placé à l'orient, et ce, en raison de

¹⁰¹⁴ BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic...*, p.95.

¹⁰¹⁵ Faisant directement écho aux paroles du Christ : « En vérité je vous le dis, je suis la porte des brebis », *Evangile de Jean* ; X, 7 et « Je suis la porte, si quelqu'un entre en moi, il sera sauvé, il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages », *Evangile de Jean* ; X, 9.

¹⁰¹⁶ Une largeur de passage d'1,39m en moyenne.

¹⁰¹⁷ Pour exemple, le portail méridional de Saint-Martin de l'Albère (voir notice n°1 du volume 2 de la présente étude, p.21-31) a pour largeur de passage 1,41m. En revanche, ses voussures se développent sur 3,69m de largeur.

¹⁰¹⁸ À la suite de l'extension de leurs nefs, certaines églises ont vu leur portail méridional primitif remplacé par un nouveau positionné en façade ouest. C'est le cas de Saint-Ferréol-de-la-Pava (Argelès-sur-Mer), Saint-Saturnin de Montauriol, Saint-Etienne de Prunet (Prunet-et-Belpuig), Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-Pla-de-Corts. Le portail de Saint-Georges de Céret fut également mis en place à la suite de l'agrandissement de sa nef au XIV^{ème} siècle, pour autant il se positionne au sud puisque son chevet est au nord.

¹⁰¹⁹ Le négatif du portail primitif prenant place au midi est parfois encore visible : Saint-Julien-de-Vallventosa (Corbère), Saint-Vincent d'Estagel, et Sainte-Colombe-de-Cabanès (Saint-Génis-des-Fontaines).

contraintes topographiques qui semblent évidentes¹⁰²⁰. En définitive, seule Sainte-Marie des Cluses présente une fois de plus un agencement singulier, qu'il convient néanmoins de nuancer. En effet, le plan de l'édifice (à trois vaisseaux), sa mitoyenneté méridionale avec des habitations, ainsi que son implantation au cœur des remparts du castrum romain, qui protégeait la frontière sur le tracé de la Via Domitia, n'ont laissé que peu de choix quant à l'emplacement dudit portail, habillé de marbre au XIV^{ème} siècle, mais dont le visage primitif, plus élancé, plus étroit et maçonné, se laisse contempler depuis l'intérieur¹⁰²¹. En revanche, Sainte-Marie des Cluses est la seule de notre corpus à détenir un portail prenant place au septentrion¹⁰²², en amont de l'absidiole. Une ergonomie que l'on retrouve plus volontiers en Catalogne du Sud, en Empordà ou en Bages, notamment¹⁰²³. Les portails septentrionaux semblent secondaires, utilisés en suppléance, toujours avec des dimensions plus modestes que leurs confrères méridionaux. Pour Joan Badia i Homs¹⁰²⁴, il s'agit là d'une curiosité dont le lien ne peut être mis en relation avec l'espace cimétériel, bien qu'ils dussent revêtir une fonction liturgique spécifique qui nous échappe encore¹⁰²⁵.

Force est de constater que le portail anté-roman roussillonnais demeure élémentaire, d'aucun le taxeront de rudimentaire. En réalité, il ne se démarque pas du reste du parement parce que

¹⁰²⁰ Saint-Laurent de Torrent (Laroque-des-Albères), édifié à flan de montagne, ne pouvait avoir son portail au sud sans courir le risque de subir les affres des éboulements successifs liés aux intempéries. A Sainte-Agnès de Croanques (Taulis), on retrouve des conditions similaires, sauf qu'ici c'est son côté nord qui se retrouve perpendiculaire à la déclivité montagnaise, le reste de l'édifice étant construit sur une mince assiette consolidée au sud par une vertigineuse terrasse, empêchant dès lors tout accès depuis le midi. Les cas de Saint-Nazaire de Tordères et Saint-Jean de Saint-Jean-Lasseille sont moins francs. Toutes deux possèdent à la fois un portail au sud et à l'ouest mais, dans les deux cas, il semblerait que l'oriental soit le plus ancien. Les deux édifices sont construits au sommet d'une butte, sans que l'on puisse parler de contrainte majeure, du moins en l'état actuel des choses. Source : 2P dossier M. H. conservé à l'UDAP de Perpignan.

¹⁰²¹ D'ailleurs, en mai 2000, lors de travaux de voirie devant l'actuelle mairie, des ouvriers ont découvert pas moins de sept blocs de granit taillés et chanfreinés pour des aménagements hydrauliques, qui n'étaient rien d'autre que le plaquage du portail d'entrée de l'église, dont les Monuments historiques considèrent qu'ils pourraient remonter au XII^{ème} siècle en raison de la qualité de leur taille et de leur moulure. Il ne s'agit donc pas du portail primitif, mais d'un état intermédiaire avant la mise en place de l'actuel qui est en marbre blanc de Céret, certainement mis en place lors de la nouvelle consécration de l'édifice sous le patronage de Saint-Nazaire au XIV^{ème} siècle.

¹⁰²² En réalité, Saint-Marc de Caixas possède aussi un portail au nord, mais ce dernier dont les claveaux sont taillés en granit, est de facture postérieure au reste de l'édifice, il est peut-être à mettre en relation avec la construction de la sacristie également au septentrion.

¹⁰²³ Sant Joan de Bellcaire d'Empordà (Baix Empordà), BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic a Catalunya*, p.214-215, Sant Romà de les Arenes à Cidillà (Baix Empordà), BARRAL I ALTET, X., *Idem*, p.217, Sant Esteve de Palau Sardiaca à Palau de Santa Eualia (Alt Empordà), BARRAL I ALTET, X., *Idem*, p.268-269, Sant Père del Brunet à Sant-Salvadore de Guardiola (Bages), BARRAL I ALTET, X., *Idem*, p.227, et Santa Àgata de Clariana de Cardener (Solsonès), BARRAL I ALTET, X., *Idem*, p.233.

¹⁰²⁴ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p. 111.

¹⁰²⁵ Nous avons pu constater ce trait de caractère en l'église Saint-Hermentaire de Draguignan (V^{ème}-VI^{ème} siècle), où une seconde porte prend place sur le mur septentrional, juste en amont de l'abside : Yann Codou pensait alors à une facilitation de la circulation des fidèles entre le sud et le nord. DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens : Atlas ...*, t.1, p.152-153.

ses piédroits sont exactement maçonnés de la même facture que le mur qu'il anime (*cf. Répertoire n°5*). Aussi est-il majoritairement maçonné en tout-venant quelquefois à l'aide de pierres plus longues ou plus épaisses, comme à Saint-Nazaire de Barbadell (Bouleternère), ou à Saint-Vincent d'Estagel¹⁰²⁶. L'arc est, quant à lui, réalisé à l'aide de pierres, plus ou moins fines, disposées en éventail depuis la naissance jusqu'au sommet. Le départ de cet encorbellement n'est nullement souligné d'une imposte, contrairement aux arcs triomphaux, mais nous y reviendrons.

La réalisation de cette courbure nécessitait l'usage d'un cintre et, comme pour les voûtes, les traces de couchis sont encore observables¹⁰²⁷. Ce cintre pouvait prendre directement appui sur les piédroits maçonnés, par l'intermédiaire d'équerres de bois laissant alors libre la circulation, en se dispensant de l'emploi de perches¹⁰²⁸. Plus tard, la saillie des corniches marquant l'imposte eut le même intérêt : soutenir le coffrage avec un minimum de bois, tout en facilitant, au maximum, les déplacements¹⁰²⁹. Le lien corollaire entre technique et forme est évident, la seconde n'étant que la résultante des contraintes de la première, ne laissant aucunement place à des spéculations d'ordre ethnique ou social.

Aussi, la forme prédominante est-elle l'arc plein-cintre prenant appui sur des piédroits, véritables supports, attendu que ces derniers ont une position avancée par rapport aux naissances de l'arc (type 1, *cf. Ill.15*)¹⁰³⁰. Les portails en plein-cintre, plus ou moins réguliers, dont le départ se fait dans l'exact alignement des jambages forment le second type¹⁰³¹. L'application de l'arc outrepassé (type 2 et 3, *cf. Ill.15*), au sens strict¹⁰³², n'a pas trouvé d'échos dans les portes des églises de notre corpus.

¹⁰²⁶ Si l'on considère que le seul piédroit encore visible n'a pas été remanié lors de la modification du portail dont l'arc prit l'apparence d'une anse-de-panier.

¹⁰²⁷ A Saint-Martin-de-Fenollar (Maureillas), Saint-Vincent-de-Fourques, traces de petites planches comme à Saint-Michel-de-Cuxa.

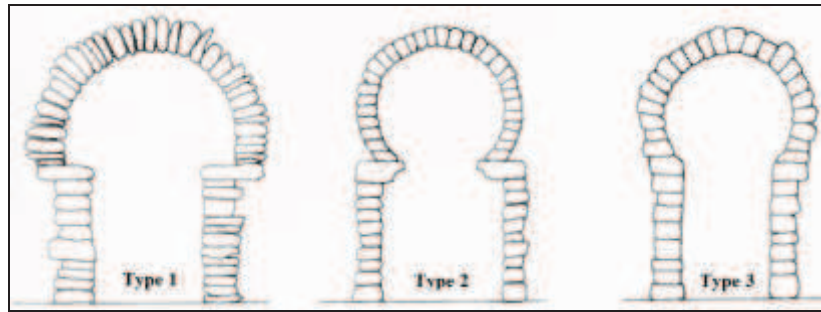
¹⁰²⁸ Élément visant à étayer le cintre, ADAM, J.P., *La construction romaine*, p. 189-190.

¹⁰²⁹ ROBERTI, M., « L'arc en trou de serrure ... », p.93

¹⁰³⁰ C'est le cas du portail septentrional de Sainte-Marie des Cluses, du portail méridional de Saint-Julien-de-Vallventosa (Corbère), des portails de Saint-Vincent de Fourques, Saint-Martin-de-Fenollar et Saint-Michel-de-Riunoguès (Maureillas), des portails occidentaux de Saint-Jean de Saint-Jean-Lasseille, et Saint-Nazaire de Tordères.

¹⁰³¹ Nous retrouvons cette typologie au portail méridional de Saint-Jean de l'Albère, à celui de Saint-Nazaire-de-Barbadell (Bouleternère), à Sainte-Marie-de-Fontcouverte (Caixas), Sainte-Colombe-de-Cabanès (Saint-Génis-des-Fontaines), et à Sainte-Agnès-de-Croanques (Taulis).

¹⁰³² Dont le profil circulaire se prolonge, plus ou moins, au-delà du demi-cercle, retombant invariablement sur des piédroits en avancée ou en retrait.



III.15, Typologie adoptée par les arcs pour les constructions préromanes

D'après BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic a Catalunya*, p.94.

Du reste, sa résonance paraît tout autant minime pour le reste de la région. A notre connaissance, peu d'églises rurales, autant au nord qu'au sud des Pyrénées, en font usage pour leur entrée : Sainte-Félicité de Sournia¹⁰³³, Saint-Cyprien-de-Cuxos (Cassagnes)¹⁰³⁴ et Saint-Barthélemy de Jonquerolles (Bélesta)¹⁰³⁵, toutes trois en région Fenouillèdes¹⁰³⁶, dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour de l'abbatiale de Cuxa, rassemblent à elles seules autant de références du portail outrepassé¹⁰³⁷. La tentation est grande de valoriser cette concentration sur une échelle géographique aussi étroite : l'itinérance de la forme pourrait alors venir d'un mimétisme volontaire de la part des bâtisseurs. La formule semble avoir eu plus de succès au sud des Pyrénées, on en retrouve l'usage au niveau des portails de Mare de Déu de Garrola à Castellnou de Bassella (Alt Urgell)¹⁰³⁸ et de la porte nord de Sant Marti de Forn del Vidre Jonquera (Alt Empordà)¹⁰³⁹, et de Santiago de Peñalba (Léon)¹⁰⁴⁰, au portail d'entrée de Saint-Miguel d'Escalada (Léon)¹⁰⁴¹. Malgré des vestiges plus nombreux, la technique du plein-cintre sur piédroit en avancée reste de loin la plus usitée. Cette typologie clairement issue d'une manière de faire fut-elle aussi employée pour la conception des autres arcs utiles au sanctuaire ?

¹⁰³³ *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir...*, p. 370. Nous ne mentionnerons pas le portail de Saint-Michel-de-Cuxa dont l'outrepassement est sujet à controverse depuis sa restauration quelque peu excessive dans les années 1980 par les services des Monuments historiques.

¹⁰³⁴ Porte septentrionale aujourd'hui murée, *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir...*, p. 331.

¹⁰³⁵ *Idem*, p.324.

¹⁰³⁶ Au nord ouest du département des Pyrénées-Orientales actuel, et dépendant du diocèse de Narbonne, puis d'Alet (actuel département de l'Aude) à partir du XIII^{ème} siècle.

¹⁰³⁷ Il va de soi que l'abbatiale de Cuxa concentre à elle seule trois portes, au nord, au sud et à l'ouest présentant cette spécificité, PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon... », p.46.

¹⁰³⁸ BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic a Catalunya...*, p.96 et 175

¹⁰³⁹ Eglise en partie transformée en habitation, aujourd'hui laissée à l'abandon sur le bord de la route, au sommet d'une colline, entre le Perthus et la Jonquère. BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic a Catalunya...*, p.203.

¹⁰⁴⁰ PONSICH, P., « L'architecture préromane de Saint-Michel... », p.15.

¹⁰⁴¹ *Ibidem*.

◆ L'arc triomphal, au seuil de la théophanie

L'arc triomphal (*cf. Répertoire n°6*) est une composante essentielle de la structure de l'édifice, plus que tout autre il marque l'incarnation architecturale de besoins liturgiques. Sa dénomination reste teintée de l'aura du triomphe des empereurs romains désireux de marquer par la pierre la magnificence de leur victoire : désormais, c'est la magnificence divine qu'il convient de ponctuer¹⁰⁴². Néanmoins, il demeure avant tout indissociable des contraintes structurelles – réduction de son amplitude associée au développement plus ou moins important de son mur diaphragme – inhérentes aux solutions architecturales participant au contrôle des poussées, celles exercées par la voûte, et/ou par les constructions sommitales. Ce n'est que dans un second temps qu'il pourra être valorisé pour sa position stratégique au seuil de l'abside renfermant le saint des saints.

L'arc triomphal prend place avant tout, et on l'oublie, sur un des côtés de la « boîte » que forme la nef. Ainsi, il permet le passage vers l'abside à la base du mur pignon oriental, dont les bâtisseurs se sont souvent servis pour élever le clocher¹⁰⁴³. Il nous semble également que ce mur pignon, comme son homonyme oriental, est un véritable élément d'appui de la voûte. Cette dernière repose sur ses murs gouttereaux mais reste contenue par ses murs pignons, dont l'un est tout juste percé pour accéder à l'autel. La solution technique a imposé l'arc triomphal comme seul moyen d'ouvrir un parement en diminuant les fragilités ; à ce titre il apparaît comme l'élément implicite dans la structure globale (*cf. Ill.16*). Il semblerait également qu'il ait pu servir d'adjuvant dans le positionnement du cintrage permettant la réalisation des voûtes comme le montre l'illustration ci-après (*cf. Ill. 17*).

¹⁰⁴² ROUX, C., « A propos de l'arc-triomphal : origine, formes... », p.159.

¹⁰⁴³ Il a, en ce sens, pu bénéficier d'aménagements en sous-sol, sous la forme de fondation, ou « mur de charge », consolidant l'élévation. Ce mur d'axe nord/sud reliant les piédroits, et séparant la nef de l'abside, était donc pensé dès l'origine et semble, sinon une constante, du moins un élément récurrent, si peu visible qu'on l'a omis. Il apparaît ainsi dès le VI^{ème} siècle à Saint-Hermentaire de Draguignan, dans le Var, DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens : Atlas ...*, t.1, p.152. A la même date, le mur transversal devant l'abside de Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière (notice n°63 du volume 2 de la présente étude, p.638-647) pourrait tout autant en être un, plutôt qu'un vestige du chevet primitif (voir p.96 de la présente étude) Aussi, à Saint-Jean de Roujan (Hérault), la fondation du mur oriental de l'ancienne église a pu revêtir le même usage lors de la mise en place de l'abside dans le courant de la fin du VII^{ème} siècle SCHNEIDER, L., « Les églises rurales de la Gaule... », p.423. Même chose pour les églises de : Roc de Pampelune (Hérault), VI^{ème} siècle, SCHNEIDER, L., « Les églises rurales de la Gaule... », p.429, de la Couronne à Molles (Allier), V^{ème} siècle, MARTINEZ, D., CHABERT, S., « Le site de La Couronne à Molles... », p.5 et SCHNEIDER, L., « Les églises rurales de la Gaule... », p.431, et enfin à Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse (Aude), VIII^{ème} siècle, GAILLARD, A., et *al.*, « Premiers résultats concernant... », p.211, ou encore à Saint-Nazaire-de-Marissargues à Aubais (Gard), VII^{ème}-VIII^{ème} siècle, OTT, M., « Saint-Nazaire de Marissargues... », p.152.



Ill.16. Sainte-Cécile de Cos (le Tech) – Vestiges de l'arc triomphal surmonté du clocher-mur, vus depuis le nord de la nef, en amont de l'abside

Photographie Mme Gristi



Ill.17. Sainte-Cécile de Cos (le Tech) – Positionnement du coffrage en appui sur l'arc triomphal pour la restauration de la voûte en plein-cintre de l'abside.

Photographie Mme Gristi

Dès lors, on ne peut que souligner comment le caractère fonctionnel est à l'origine des solutions techniques, ce qui n'interdit pas que l'on cherche à leur conférer une valeur symbolique. Pourtant, il ne revêt pas un caractère obligatoire : nombreuses sont les églises où l'on ne peut que constater l'absence de toute forme de distinction formelle pour ladite structure, le passage de la nef à l'abside n'étant alors marqué que par quelques marches, comme cela est le cas à Sainte-Croix de Quercorb (Arles-sur-Tech), Saint-Vincent de Fourques et Saint-Paul du Vilar à Reynès. D'une manière générale l'arc triomphal ne se trouve pas nécessairement valorisé sur le plan architectural, se réduisant à son seul tracé, sans impostes, ni jeux de doublement. L'élément le plus remarquable reste en définitive l'imposant mur diaphragme¹⁰⁴⁴ qu'il supporte, fruit de la rencontre d'une abside trop basse par rapport à la hauteur de la nef. L'apparente simplicité qui s'en dégage aujourd'hui doit nous interpeller sur l'existence d'un possible décor. Sa disparition aura poussé l'historiographie à se focaliser sur le tracé dudit arc, négligeant *de facto* sa composition réelle assortie de son mur diaphragme. A n'en pas douter, sa planéité et son positionnement fournissaient une place de choix, idéale pour les cycles iconographiques, offrant alors bien plus qu'un arc, mais un mur triomphant, démultipliant son caractère glorifiant¹⁰⁴⁵. La forme de l'arc triomphal ne devait alors revêtir qu'un caractère plus que secondaire, tout juste une obligation structurelle.

¹⁰⁴⁴ Cette particularité se distingue de manière majoritaire pour les églises de notre corpus : Saint-Nazaire de Barbadell (Bouleternère), Saint-Marc de Caixas, Sainte-Marie des Cluses, Saint-Vincent d'Estagel, Saint-Martin-de-Fenollar et Saint-Michel-de-Riunoguès, toutes deux à Maureillas, et enfin Saint-Etienne-de-Prunet (Prunet-et-Belpuig).

¹⁰⁴⁵ Caroline Roux partage également cette réflexion en mettant en lumière l'exemple de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers où, en 2001, furent découverts des médaillons ornés de griffons sur les claveaux de l'arc-triomphal, datant de la 2^{ème} moitié du XI^{ème} siècle. Roux, C., « A propos de l'arc-triomphal : origine, formes... », p.162.

Néanmoins, son tracé est majoritairement en plein-cintre, occasionnellement ses piédroits s'avancent¹⁰⁴⁶, et tout aussi rarement des impostes, sous la forme d'une pierre horizontale, marquent la retombée de son arc¹⁰⁴⁷. Par deux fois seulement le profil outrepassé est mis en œuvre pour les arcs triomphaux de Saint-Ferréol-de-la-Pava (Argelès-sur-Mer), et de Saint-Saturnin de Montauriol. Le mimétisme avec les techniques de constructions mises en œuvre dans l'édification du portail d'entrée est indéniable, confirmant *de facto* que la forme résulte exclusivement des partis-pris constructifs et techniques. Sa distinction ne pouvant se trouver que dans sa qualité de support à l'iconographie des théophanies en lien avec le cul-de-four de l'abside¹⁰⁴⁸.

En d'autres latitudes, il y eut une volonté de magnifier l'arc triomphal¹⁰⁴⁹ par l'apport de colonnes ou de chapiteaux¹⁰⁵⁰, comme il est possible de l'observer dans l'Aude¹⁰⁵¹, l'Hérault¹⁰⁵², ou en péninsule Ibérique¹⁰⁵³, une mode qui ne semble pas avoir eu d'écho dans le diocèse d'Elne. A l'instar du portail d'entrée, il faudra attendre les riches heures de l'art roman pour que l'arc triomphal prenne son ampleur et revête le caractère d'une véritable « façade intérieure », pour reprendre les dires d'Eliane Vergnolle¹⁰⁵⁴.

¹⁰⁴⁶ C'est le cas dans les églises de : Saint-Martin de Fenollar et Saint-Michel de Riunoguès à Maureillas, Saint-Saturnin de Montauriol, Sainte-Agnès-de-Croanques (Taulis). A Sainte-colombe-de-Cabanes (Saint-Génis-des-Fontaines) c'est l'inverse, les piédroits sont en retrait par rapport à la naissance de l'arc.

¹⁰⁴⁷ Saint-Martin de Fenollar et Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas), Saint-Ferréol de la Pava (Argelès-sur-Mer), Saint-Saturnin de Montauriol et Sainte-Cécile-de-Cos (le Tech) en sont les seuls exemples.

¹⁰⁴⁸ A propos des images à connotation dogmatique et ecclésiologique associées à l'arc triomphal voir POILPRE, A.-O., dans ROUX, C., « L'arc triomphal dans l'espace ecclésial. De l'Antiquité tardive au Moyen Âge central en Occident », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 13 | 2009, mis en ligne le 04 septembre 2009. URL : <http://cem.revues.org/11070> ; DOI : 10.4000/cem.11070

¹⁰⁴⁹ Les réminiscences avec l'Antiquité tardive ne peuvent être qu'explicites et nous rappeler les colonnes et chapiteaux présents à la retombée de l'arc triomphal de Saint-Hermentaire de Draguignan, dans le Var (V^{ème}-VI^{ème} siècle) ou ceux qui ponctuent les quatre absides de la cryptes de Saint-Oyend sous Saint-Laurent de Grenoble (VII^{ème} siècle), DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens : Atlas ...*, t.1, p.152 et 240.

¹⁰⁵⁰ Très souvent dus à des *spolia*, cf., ROUX, C., « L'arc triomphal dans l'espace ecclésial... », p.166-173.

¹⁰⁵¹ A Saint-Martin de Saint-Martin-des-Puits (Aude), l'arc triomphal est outrepassé et repose par l'intermédiaire de chapiteaux sur de courtes colonnes. Le caractère hétéroclite de ces éléments, comme l'absence de symétrie, semble indiquer qu'il s'agit là de remplois antiques. ASTRUC, E., *L'architecture religieuse rurale...*, vol.1, p.131.

¹⁰⁵² Saint-Georges de Lunas (Hérault) conserve encore son arc triomphal outrepassé, dont les claveaux en pierres de taille reposent sur des impostes massives nervurées, eux-mêmes prenant place sur des colonnettes englobées dans la maçonnerie des piédroits. Les tronçons de colonnes pourraient là aussi être des remplois antiques. ASTRUC, E., *L'architecture religieuse rurale...*, vol.2, p.69-76.

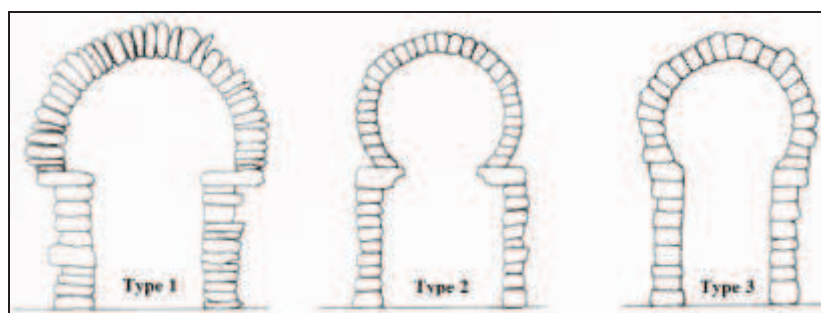
¹⁰⁵³ A Saint Quirze de Pedret (Berguedà) les arcs triomphaux des absidioles sont aussi outrepassés, reposant sur deux colonnes par l'intermédiaire d'impostes moulurées et de chapiteaux taillés.

¹⁰⁵⁴ VERGNOLLE, E., *L'art roman en France...*, p.98.

◆ Quand l'historiographie fait le dos rond : l'arc pour ce qu'il est

Nous venons d'envisager l'arc selon sa fonction (baie, portail, arc triomphal), nous avons observé sa répartition dans l'édifice, tout autant que son aspect (manifestation des techniques de constructions). La conjugaison de ces trois aspects suffit-elle à envisager une chronologie des formes?

Pierre Ponsich a, par trois fois¹⁰⁵⁵, considéré l'arc outrepassé (type 2 et 3, cf. *Ill.15bis*) et celui qu'il désigne sous le terme de « gouttière » (type 1, cf. *Ill.15bis*) comme pouvant révéler une évolution des formes, dont la chronologie reste assez floue au demeurant. Son avis se forge essentiellement sur la présence de la saillie ou le retrait des piédroits par rapport à la naissance de l'arc.



Ill.15bis, Typologie adoptée par les arcs pour les constructions préromanes
D'après BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic a Catalunya*, p.94.

Il définit alors les arcs plein-cintre ou outrepassés avec avancée des piédroits (type 1 et 3, cf. *Ill.15bis*) comme ayant été en usage depuis le III^{ème} siècle, jusqu'au X^{ème} siècle¹⁰⁵⁶. Le retrait des piédroits serait un apport arabe ou mozarabe (type 2, cf. *Ill.15bis*), qu'il convient donc de placer entre le VIII^{ème} et le X^{ème} siècle¹⁰⁵⁷. A l'orée du XI^{ème} siècle, gouttière et outrepassement sont abandonnés, supplantés par le plein-cintre, dont les piédroits s'alignent avec la naissance de l'arc¹⁰⁵⁸. Xavier Barral i Altet considère, pour sa part, que le type 1 (cf. *Ill.15bis*) est fréquent depuis l'Antiquité tardive, et que son emploi se poursuit durant tout le

¹⁰⁵⁵ PONSICH, P., « L'architecture préromane de Saint-Michel-de-Cuxa et sa véritable signification », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°2, 1971, p. 17-27, PONSICH, P., « L'évolution du portail d'église en Roussillon du IX^{ème} au XIV^{ème} siècles », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°8, 1977, p.175-199, et enfin PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon et en Cerdagne du XI^{ème} siècle au XII^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°26, 1995, p.35-55.

¹⁰⁵⁶ Selon Pierre Ponsich, l'arc en gouttière serait apparu en Iran dans la première moitié du III^{ème} siècle puis transporté vers l'empire romain, à Rome d'abord, grâce au courant de Byzance, puis transmis à l'architecture wisigothique qui s'employa à y mettre des variantes : surhaussé et outrepassé. PONSICH, P., « L'architecture préromane de Saint-Michel... », p.26.

¹⁰⁵⁷ PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon... », p.51.

¹⁰⁵⁸ PONSICH, P., « L'évolution du portail d'église en Roussillon... », p.179.

haut Moyen Âge, de l'Orient à l'Occident, c'est donc un arc de tradition romaine locale¹⁰⁵⁹. Pour ce qui est des arcs outrepassés, X. Barral i Altet reconnaît le type 2 (*cf. Ill.15bis*) – celui dont les piédroits s'avancent – comme étant également de tradition locale romaine et paléochrétienne¹⁰⁶⁰, tandis que celui avec le retrait des piédroits, le type 3 (*cf. Ill.15bis*), bien appareillé, ferait appel à une tradition islamique¹⁰⁶¹. Toutefois toutes ces variantes seraient, selon lui, en usage au X^{ème} siècle¹⁰⁶², et continueraient à être employées à l'époque romane. Mario Mirabella Roberti rappelle que les arcs en gouttière et outrepassés ne sont pas des formules exclusives à la Catalogne et furent aussi utilisés en Italie, sur les rives de l'Adriatique et dans la vallée du Pô¹⁰⁶³. Il souligne, comme Pierre Ponsich, avant lui, les origines orientales de l'arc outrepassé qui s'exprime dès le IV^{ème} siècle en Syrie et en Arménie, où il reste d'ailleurs en usage jusqu'au XII^{ème} siècle¹⁰⁶⁴. Dès le début du V^{ème} siècle, on le retrouve sur les rives de l'Adriatique notamment, à la basilique Euphrasienne à Parenzo (Istrie), mais plus rarement dans la vallée du Pô. M. Mirabella Roberti envisage l'arc outrepassé comme une solution technique qui, sous une forme plus esthétique, remplace l'arc en gouttière, imposant alors une antériorité de l'un par rapport à l'autre, sans plus de précision chronologique¹⁰⁶⁵. Plus récemment, Maria Utrero Agudo, en se penchant sur les postulats historiographiques des précédents et la transmutation de l'arc outrepassé pour la péninsule Ibérique, réaffirme la contemporanéité des différentes modulations de cet arc¹⁰⁶⁶. Elle en souligne tout autant le nombre important de représentants en terre catalane pour le X^{ème} siècle, son précédent dans les œuvres wisigothiques du VII^{ème} siècle¹⁰⁶⁷ et son absence dans l'ère Asturienne des VIII^{ème} - X^{ème} siècles¹⁰⁶⁸. Elle conclut en expliquant que, face à son caractère

¹⁰⁵⁹ BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic a Catalunya...*, p.95.

¹⁰⁶⁰ BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.210.

¹⁰⁶¹ Dont on peut observer le traitement à San Miguel de Escalada (Léon) remontant à la première décennie du X^{ème} siècle, l'arc outrepassé, en pierres de taille, reposant sur des colonnes à chapiteaux corinthiens, y est présent autant à l'extérieur dans la galerie méridionale, qu'à l'intérieur avec les arcatures reliant la nef aux collatéraux. BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.211.

¹⁰⁶² Pour illustrer ses propos, X. Barral i Altet prend notamment comme exemple l'église de Sant Julià de Boada (Baix Empordà), dont le profil de l'arc triomphal et celui des arcs doubleaux ne sont pas identiques, mais pourtant tous deux caractéristiques de l'art préroman catalan. BARRAL I ALTET, X., *L'art pre-romànic a Catalunya...*, p.95.

¹⁰⁶³ MIRABELLA ROBERTI, M., « L'arc en trou de serrure... », p.93.

¹⁰⁶⁴ *Idem*, p.94.

¹⁰⁶⁵ *Idem*, p.96.

¹⁰⁶⁶ UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales... », 64.

¹⁰⁶⁷ « Illustrées entre autre par Santa-Maria de Melque, Saint-Pedro de la Nave, Santa-Comba de Bande, Santa-Quintilla de las Viñas, et Sant-Juan de Baños de Cerrato ». UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales... », p.65.

¹⁰⁶⁸ Le royaume d'Asturie couvre une période allant de 718 à 924, où effectivement l'usage de « l'arc en fer à cheval » est moins présent que pour les églises « mères wisigothes », PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne du Royaume wisigothique ...*, p.23-24.

permanent – depuis l’Antiquité jusqu’au X^{ème} siècle –, l’arc outrepassé ne peut que difficilement être utilisé comme un marqueur chronologique¹⁰⁶⁹.

Si par le passé l’arc outrepassé et l’arc en gouttière furent assurément un critère de différenciation entre les architectures « wisigothique », « mozarabe » et préromane catalane¹⁰⁷⁰, il nous semble aujourd’hui que l’antériorité de leur tracé, et ce dès l’époque romaine, doit en faire un leitmotiv illustrant la pérennisation des techniques de construction depuis l’Antiquité, et non un marqueur ethnique ou politique. Sa distinction formelle apparaît être le seul aspect pouvant imposer une discrimination chronologique, dans le contexte où il évolue. Pourtant, la simultanéité des formules, au X^{ème} siècle par exemple, ne peut s’expliquer que par le contexte d’édification. En ce sens, les arcs outrepassés qui furent employés pour permettre le passage du vaisseau central aux collatéraux à Santa Maria de Lebeña (Cantabrie), vers 924¹⁰⁷¹, ne sont pas de la même facture que ceux usités, en 956, à Saint-Michel-de-Cuxa¹⁰⁷². Pourtant la maçonnerie de moellons fait partie intégrante des parements de ces deux édifices contemporains. Dès lors, il faut distinguer une géographie des formes, plutôt que leur chronologie. Ces deux expressions d’un même tracé ne peuvent à notre sens s’expliquer que par le caractère fortuit de la libre appréciation des bâtisseurs à un instant « T », en fonction de leur connaissance « C », avec les matériaux à leur disposition « M ». L’équation, ainsi envisagée : T + C + M = forme, ne peut être analysée de manière généalogique, la technique se subordonnant aux tendances esthétiques. L’arc semi-circulaire avec avancée des piédroits, chère aux constructeurs du diocèse d’Elne, n’est certainement pas une des formules valorisées par un choix esthétique réfléchi, il rend tout au plus compte des techniques en usage, antérieurement aux solutions constructives de l’époque romane, mais ne peut être cantonné au seul X^{ème} siècle.

¹⁰⁶⁹ UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales.... », p.245.

¹⁰⁷⁰ JUNYENT, E., *L’arquitectura religiosa a Catalunya abans del romànic*, p.69.

¹⁰⁷¹ BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.214-215.

¹⁰⁷² Pour une rapide synthèse de la chronologie du bâti propre à l’abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa, voir BARRAL I ALTET, X., « Culture visuelle et réflexion architecturale au début du XI^{ème} siècle : les voyages de l’abbé-évêque Oliba, 1^{ère} partie », p.183.

B. Éminences notoires

◆ Les différentes tonalités d'une sommité : le clocher

Les clochers anté-romans sont, au demeurant, peu nombreux ; la raison en incombe aux nombreuses modifications successives, au gré des modes. Le fait est qu'il demeure une dizaine de représentants pouvant être considérés comme des œuvres de « premières intentions », pour autant que l'on puisse en juger (*cf. Répertoire n°7*).

Ils s'élèvent tous au-dessus de l'arc-triomphe¹⁰⁷³, à la jonction entre le chevet et la nef, ceci pour des raisons structurelles internes évidentes, en lien avec l'arc triomphe, que nous avons déjà énoncées¹⁰⁷⁴. Aussi, la sommité naturelle proposée par la rencontre du chevet et de la nef, n'était-elle pas le lieu tout indiqué pour y positionner un clocher ? Un contre-exemple existe néanmoins, avec l'église de Sainte-Agnès de Croanques (Taulis), qui apparaît avoir préféré le pignon occidental dès l'origine. Pour autant, la localisation du clocher semble revêtir un caractère chronologiquement distinctif dans la mesure où ce dernier va opérer une migration aux âges romans pour donner la préférence au pignon ouest¹⁰⁷⁵, et ce jusqu'à l'Époque Moderne¹⁰⁷⁶. Il n'est ainsi pas rare de rencontrer les stigmates d'un prédécesseur, alors même qu'un clocher occupe la partie supérieure du mur occidental¹⁰⁷⁷. Prenant en considération que, dans les cas rencontrés, le nouveau venu est toujours élevé en pierres de taille, contrairement à son précurseur, nous pouvons nous autoriser à penser qu'ils furent le fruit de goûts romans, mais rien n'est moins sûr. Du reste, tous les clochers anté-romans sont maçonnés de la même façon et avec les mêmes matériaux que pour le reste des parements. En cela, ils peuvent être considérés comme contemporains des édifices qu'ils coiffent. Pour autant, les remaniements

¹⁰⁷³ Sainte-Croix-de-Quercorb (Arles-sur-Tech), Saint-Nazaire-de-Barbadell (Bouleternère), Saint-Marc de Caixas, Saint-Michel-de-Riunoguès et Saint-Martin-de-Fenollar (toutes deux sur la commune de Maureillas), Sainte-Cécile-de-Cos (le Tech), Saint-Nazaire de Tordères, Saint-Etienne de Prunet (Prunet et Belpuig) et Sainte-Colombe-de-Cabanès (Saint-Génis-des-Fontaines). Des cavités, utilisées pour faire passer la corde permettant d'actionner les cloches sont encore présentes sur l'intrados de la voûte, au plus près de l'arc triomphe de Saint-Ferréol-de-la-Pava (Argelès-sur-Mer) ce qui semble indiquer qu'un clocher mur prenait place au-dessus de l'arc triomphe.

¹⁰⁷⁴ Voir p.189 de la présente étude.

¹⁰⁷⁵ Néanmoins, à l'église de Saint-Pierre-du-Riuferrier (Arles-sur-Tech), un frêle clocher-mur prend place à la rencontre entre la nef et le chevet. Son traitement, quelque peu différent du reste des parements de l'église, n'en fait assurément pas une œuvre de première main, sans pouvoir pour autant annihiler son emplacement.

¹⁰⁷⁶ Tout du moins pour ce qui est des clochers murs. Les tours ont été, quant à elles, flanquées sur un des murs gouttereaux, souvent en amont du chevet, parfois dans l'axe du pignon occidental. Cette réflexion discrète est à notre sens un argument de plus en faveur de l'agrandissement vers l'orient de l'église de Saint-Pierre-del-Bosc (Corbière), dont les vestiges d'un clocher-tour massif se trouvent aujourd'hui à l'angle nord/ouest de l'église, mais qui devait être, avant son agrandissement, en amont du chevet.

¹⁰⁷⁷ C'est le cas des églises de Saint-Michel-de-Riunoguès et Saint-Martin-de-Fenollar (toutes deux sur la commune de Maureillas), ou Sainte-Colombe-de-Cabanès (Saint-Génis-des-Fontaines).

postérieurs furent légions, étoffant, élevant, ou modifiant de manière significative leur allure, au point de parasiter les possibles décryptages.

Leur physionomie paraît tout de même révéler une certaine évolution *a silentio*. Il apparaît alors que le clocher fut réduit à son expression la plus simple : un mur, à une ou deux arcades, pour accueillir ses hôtes sonores¹⁰⁷⁸. La facilité d'exécution est à l'origine de cette physionomie n'imposant, en définitive, aux bâtisseurs que de prolonger les assises du mur oriental de la nef, en soulageant son poids par son évidement. Il est délicat de préciser le profil originel de ces arcs, au mieux disparus, au pire restaurés, pour ne pas dire reconstruits et présentant aujourd'hui un profil plein-cintre¹⁰⁷⁹. D'après Xavier Barral i Altet, ce n'est qu'à partir de la première moitié du XI^{ème} siècle que le clocher prendrait un autre aspect lui préférant celui plus imposant de la tour¹⁰⁸⁰. La première série catalane s'illustre surtout par trois exemples : Sant Mateu de Bages (Bages), Sant Climent de Coll de Nargó (Alt Urgell), ou Sant Vincenç d'Enclar (Andorre)¹⁰⁸¹, des émissaires déjà tardifs si l'on se réfère aux tours clochers ravennates déjà en vigueur au IX^{ème} siècle¹⁰⁸². Noël Bailbé, qui publia en 1989 un important travail sur les clochers tours roussillonnais, n'en dénombre que vingt-cinq pour la période courant du XI^{ème} au XIII^{ème} siècle, et sept pour les époques suivantes¹⁰⁸³. A la faveur d'une analyse formelle, essentiellement basée sur la présence ou non de décoration et la hiérarchisation des baies, puis d'une analyse structurelle concernant les matériaux mis en œuvre, N. Bailbé dégage, pour les clochers issus de la seconde moitié du XI^{ème} siècle, deux typologies organisées sous forme de groupes¹⁰⁸⁴, dont les liens filiaux se font par mimétisme, parfois très arbitraires.

¹⁰⁷⁸ Les cloches les plus anciennes retrouvées sont, pour le Roussillon, celles de Clairà (1328), Corneilla-de-Conflent (1357), Pézilla-la-Rivière (1321) et Coustouges (1379), BAILBE, N., *Les clochers-tours du Roussillon*, p.253.

¹⁰⁷⁹ Le clocher-mur oriental de Sainte-Marie-des-Cluses est une œuvre du XIV^{ème} siècle, MALLET, G, *Les églises oubliées...*, p. 275. Le profil « outrepassé » des arcs remonterait donc à cette époque.

¹⁰⁸⁰ BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya...*, p.101.

¹⁰⁸¹ Pour J.-F. Cabestany i Fort et M.-T. Matas i Blanxat, il s'agirait d'un clocher du X^{ème} siècle, CABESTANY I FORT, J.-F. et MATAS I BLANXAT, M.-T., « Aproximacio a les tipologies... », p.27.

¹⁰⁸² Sant Apollinare in Classe, Sant Apollinare Nuovo, de Santa Maria Maggiore et Sant Giovanni Battista qui sont tous des clochers tours à plan circulaire, LOMARTIRE, S., « Remarques sur les tours et clochers... », p.244.

¹⁰⁸³ BAILBE, N., *Les clochers-tours du Roussillon*, p.17.

¹⁰⁸⁴ Cinq au total, dont le premier s'illustre par une construction massive avec une distribution régulière des baies – plein-cintre en bas, géminées en haut – au sein de panneaux verticaux délimités par des arcatures aveugles et/ou des lésènes. Le second se caractérise par une absence de baies géminées, leur préférant des ouvertures plein-cintre, à simple ou double ébrasement en bas, et une large baie au dernier étage, les lésènes étant absentes. Le troisième regroupe les clochers maçonnés en moyen appareil, avec peu d'ouvertures et de décors. Le groupe 4 rassemble les clochers caractérisés par une multiplication des baies, au minimum doublées pour chaque étage. Enfin, le cinquième et dernier groupement se distinguerait par l'emploi d'un bandeau pour matérialiser le premier étage.

Cela étant, nous sommes confrontés à un problème avec l'église de Saint-Etienne de Prunet (Prunet-et-Belpuig) pour laquelle le clocher s'élève bien au-dessus de l'arc triomphal, mais adopte un volume quadrilatère, absent de l'étude de N. Bailbé, ou encore de l'article de Pierre Ponsich dans le volume des *Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa* de 1996¹⁰⁸⁵. Sa base est donc carrée, de 3,5m de côté pour une hauteur de 4,5m, une réduction appelée par son positionnement en partie au niveau de l'arc triomphal et en partie sur la nef. Ses côtés sud et ouest remaniés sont ajourés d'une seule ouverture à arc surbaissé, tandis que ses faces nord et est ont conservé leur agencement d'origine. Ces dernières présentent deux niveaux d'ouvertures avec une petite baie plein-cintre pour le niveau inférieur¹⁰⁸⁶, et une baie géminée au niveau supérieur¹⁰⁸⁷. L'ensemble est maçonné en moellons noyés dans le mortier, les angles étant consolidés par des blocs aux dimensions plus importantes, disposés en carreau et boutisse¹⁰⁸⁸. Il s'agit d'un condensé, une réduction des clochers romans que l'on connaît par ailleurs, et dont on ne peut douter du caractère primitif. Pour Joan Badia i Homs, il ne peut s'agir que d'un clocher préroman, « une version populaire et rustique, précédant immédiatement les clochers lombards »¹⁰⁸⁹ du XI^{ème} siècle. Néanmoins, il s'autorise à aller plus loin en affirmant que la datation de l'église, et surtout celle de son voûtement, est forcément subordonnée à celle attribuée au clocher et conclut, *de facto*, que ce dernier pourrait être du X^{ème} siècle, reconnaissant par la même occasion le voûtement dès l'origine de ce petit édifice¹⁰⁹⁰. Ces observations faites viennent renforcer la présomption selon laquelle des créations architecturales originales roussillonnaises autour du clocher ont pu voir le jour bien avant le premier âge roman. Cet unique cas ne saurait autoriser de généralisation excessive, toutefois sa mise en évidence n'est pas dénuée d'intérêt. Du reste, il nous apparaît qu'une autre caractéristique demeure sous silence, tant elle modifie l'aspect de ces sentinelles chrétiennes ; réduit à son seul aspect parasitaire, se servant du clocher comme d'un vulgaire appui: le cellier.

¹⁰⁸⁵ Le volume 27 desdits cahiers a pour thématique : « Tours et clochers à l'époque préromane et romane ». Malgré la promesse d'une large chronologie, les différentes études n'abordent que de manière très sporadique les clochers antérieurs à l'époque romane.

¹⁰⁸⁶ Celle à l'est étant plus grande en raison des quelques marches qui donnent accès au clocher.

¹⁰⁸⁷ Les deux arcs se rejoignent sur un chapiteau très simple de forme tronconique et lisse, reposant sur une colonne dont le cylindre est composé de deux tambours. L'ensemble est réalisé en travertin, une pierre légère que l'on retrouve aussi, çà et là, dans la maçonnerie sous forme de moellons et aux chaînes d'angles avec des blocs de plus grandes dimensions.

¹⁰⁸⁸ Une ligne de moellons bleutés et très allongés se profile à une vingtaine de centimètres de l'extrados des baies géminées et semble marquer le niveau primitif, avant la surélévation en bâtière d'Époque Moderne.

¹⁰⁸⁹ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.317.

¹⁰⁹⁰ *Ibidem*.

◆ Superposition parasitaire : le chevet pour base

Au gré de nos nombreuses visites et de nos recherches, notamment sur l'esthétique des édifices avant leur restauration moderne, nous avons été troublés par l'existence d'élévations *a priori* parasites prenant pour base le chevet et pour appui le clocher. Une singularité qui nous est apparue pour la première fois lors de l'étude de l'église de Sainte-Croix-de-Quercorb sur la commune d'Arles-sur-Tech. En feuilletant l'abondante documentation des Monuments historiques¹⁰⁹¹, nous avons pu constater qu'il existait une polémique concernant le « lifting » subi par ladite église dans les années 1980. En effet, d'anciennes photographies témoignent du visage oriental de l'édifice où un imposant massif s'élevait depuis le chevet, contre le clocher-mur (*cf. Répertoire n°7*). Ce faisant, cette curiosité que nous avons d'abord prise pour atypique a trouvé peu à peu une résonance dans d'autres églises de la région, six au total¹⁰⁹², avec une ampleur plus ou moins imposante, en lien ou non avec une habitation mitoyenne¹⁰⁹³. Pour surprenante qu'elle paraisse, nous nous sommes demandés si la genèse de cette élévation ne se trouverait pas en partie dans les *celleres*, « espaces sacrés entourant l'église, sur lesquels sont construits les celliers qui lui donnent son nom »¹⁰⁹⁴. En ce sens, comme l'explique Aymat Catafau, l'église et son cimetière sont à saisir dans ce qu'ils offrent un refuge à la communauté de fidèles¹⁰⁹⁵. Aussi, dans un contexte de profondes mutations liées aux phénomènes de féodalisation, A. Catafau précise que :

« les paysans dès le milieu du X^{ème} siècle vont chercher dans les cimetières consacrés un lieu où entreposer leurs récoltes, à l'abri des seigneurs pillards. Ainsi, naissent les celliers sur la terre qui entoure l'église et qui forment les *sacrariae*¹⁰⁹⁶ ou *cellariae* originelles »¹⁰⁹⁷.

¹⁰⁹¹ Conservée à l'UDAP de Perpignan.

¹⁰⁹² Pour ce qui est des églises strictement considérées comme anté-romanes : Sainte-Croix-de-Quercorb (Arles-sur-Tech), Saint-Nazaire-de-Barbadell (Bouleternère), Saint-Martin-de-Fenollar (Maureillas), Sainte-Colombe-de-Cabanès (Saint-Génis-des-Fontaines) et Saint-Nazaire de Tordères. Des églises romanes semblent tout autant être concernées par le phénomène : Saint-Martin de Llauro, Sainte-Marie-de-las-Illas (Maureillas), Saint-Julien-de-Vallventosa (Corbère), et peut être tout autant Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villemolaque, Saint-Jacques de la Tour-bas-Elne, ou encore Sainte-Marie du Boulou, Saint-Vincent de Reynès, Saint-Mamet de Saint-Estève, Saint-Assisclle de Trouillas et enfin, Saint-Etienne d'Arles-sur-Tech (ce qui pourrait expliquer que son chevet serve actuellement de soubassement à une habitation).

¹⁰⁹³ Ce qui est le cas pour Sainte-Croix-de-Quercorb (Arles-sur-Tech), et Saint-Martin de Fenollar (Maureillas).

¹⁰⁹⁴ Définition du terme dans sa vocation « classique » donnée par Aymat Catafau, dans son ouvrage *Les celleres et la naissance du village en Roussillon...*, p.20.

¹⁰⁹⁵ CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon...*, p.20.

¹⁰⁹⁶ La *sacraria* est une petite construction qui avait pour fonction d'abriter les récoltes des paysans, construite sur la terre sacrée du cimetière, elle reçut dès le X^{ème} siècle le nom de *sacraria*, donnant en catalan *sagrera*. A ce sujet de voir BONNASSIE, P., « Les *sagres* catalanes... ».

¹⁰⁹⁷ CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon...*, p.56.

Les *celleres* ont pu favoriser, ou plutôt fixer, un regroupement d'habitations, créant une nébuleuse capable de conduire à la naissance des villages, telle qu'on l'entend aujourd'hui, mais ce mouvement ne revêt aucunement un caractère obligatoire¹⁰⁹⁸. A la faveur de ces différents indices, nous nous sommes interrogés sur le lieu de stockage des céréales issues des taxes perçues par l'église auprès de ses fidèles, et il nous est apparu que la construction d'un cellier au-dessus du chevet était certainement l'endroit tout indiqué, dans l'espace consacré, mais à l'écart des celliers des laïcs présents sur la *sacraria*. Par la suite, ces espaces greffés sur les chevets ont pu, à la faveur des temps de montée des violences¹⁰⁹⁹, devenir des lieux de résidence qu'on imagine naturellement réservés aux prêtres officiant, tout du moins dans un premier temps¹¹⁰⁰, avant de revêtir parfois un caractère défensif¹¹⁰¹.

Si l'on considère cette hypothèse comme probable, il est clair que ces élévations parasitaires doivent être conservées pour ce qu'elles témoignent du rôle de protection au sein de la paroisse et de la montée des antagonismes entre les pouvoirs comtal et ecclésial.

Le caractère rudimentaire de ces structures, leurs destructions, ou encore leurs restaurations excessives ne nous autorisent pas à trancher quant à leur mise en place. Néanmoins, étant donné que dans tous les cas de figure, les traces de l'ancienne toiture du chevet, tout comme celles du clocher-mur ont pu être identifiées, il est clair que ces structures furent édifiées postérieurement à la construction et à l'utilisation primitive de l'église. Préciser, en revanche, la date de ce phénomène ne nous semble, en l'état actuel, pas possible et nous devons nous résoudre à utiliser les datations offertes par Aymat Catafau, soit entre le X^{ème} et le XI^{ème} siècle, sans pour autant pouvoir apporter une quelconque justification d'un point de vue architectural.

¹⁰⁹⁸ Voir p.107 à 111 de la présente étude.

¹⁰⁹⁹ Que la Paix et trêve de Dieu du 16 mai 1027 tentent de limiter. C'est lors de ce synode que l'espace de trente pas autour de l'église, correspondant au cimetière, fut déclaré comme inviolable, CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon...*, p.68-69 et 72.

¹¹⁰⁰ *Ibidem*, p.61

¹¹⁰¹ *Ibidem*, p.70-71.

C. Du contenant, au contenu

◆ Un divin écrin en diptyque

Après nous être intéressés à la structure bâtie que représente l'église, nous nous devons de nous arrêter sur ses aménagements intérieurs, avec l'usage de dispositifs liturgiques qui se traduisent autant sur le plan architectural, que par l'intermédiaire de pièces de mobilier, pour souligner les parties non affirmées sur le plan monumental.

Paolo Piva nous encourage à envisager l'analyse de l'édifice cultuel selon trois aspects, à savoir sa fonction, son but et son usage liturgique¹¹⁰². Cette réflexion trinitaire nous semble la plus à même pour percer l'apparente simplicité des églises rurales anté-romanes roussillonnaises. Aussi, leur fonction de pionnières, puis celle de paroisses ont probablement eu pour corollaire d'influencer leur dimension. Dans des territoires vastes, parfois difficiles d'accès, l'édifice cultuel s'est satisfait de dimensions modestes. Par but, il faut comprendre « la catégorie d'utilisateur pour laquelle est prévue la structure »¹¹⁰³. Le bâtiment n'ayant pour fonction que d'accueillir une communauté de fidèles – de proximité, ou villageoise – en somme des laïcs, la configuration de ces espaces se contente d'un module binaire, avec d'une part le sanctuaire et, de l'autre, la nef. Enfin, l'usage liturgique du bâtiment, autrement dit « l'exploitation active de l'espace déterminé par le cérémonial »¹¹⁰⁴, corrobore l'optimisation du principe binaire. N'ayant pas de déplacement liturgique de masse, comme dans les cathédrales, ou de circuits de prière autour des autels, semblablement aux abbaciales, ou encore des itinéraires de déplacement à l'instar des sanctuaires de pèlerinage, l'église rurale anté-romane n'a nullement besoin de découpage architectural complexe. Le seul impératif est la différenciation du diptyque que forme la nef et le sanctuaire, dans le même écrin, presque subordonnés l'un à l'autre, ne pouvant, néanmoins, être sur un même niveau d'égalité.

La nef, cet espace allongé, est ainsi le lieu où les fidèles se regroupent pour assister aux offices et prier. Il est donc tout naturel d'y retrouver des banquettes maçonnées, principalement le long des murs gouttereaux et du mur occidental. Huit églises anté-romanes issues de notre corpus présentent cette configuration¹¹⁰⁵, qui n'est au demeurant pas un trait de

¹¹⁰² PIVA, P., « L'espace liturgique du IV^{ème} au XII^{ème} siècle... », p.223.

¹¹⁰³ *Ibidem*.

¹¹⁰⁴ PIVA, P., « L'espace liturgique du IV^{ème} au XII^{ème} siècle... », p.223.

¹¹⁰⁵ Saint-Nazaire-de-Barbadell (Bouleternère), Saint-Marc et Sainte-Marie-de-Fontcouverte, toutes deux à Caixas, Saint-Martin-de-Fenollar (Maureillas), Saint-Paul-du-Vilar (Reynès), Sainte-Agnès-de-Croanques (Taulis), Sainte-Cécile-de-Cos (Le Tech). A Sainte-Marie-des-Cluses la banquette court seulement le long du mur méridional du bas-côté sud.

caractère distinctif. En effet, la commodité des banquettes en a perpétué l'usage, et ce, depuis l'époque paléochrétienne¹¹⁰⁶ jusqu'aux âges romans¹¹⁰⁷. Elles tendent à disparaître avec l'époque gothique : les nefs devenant plus larges, le mobilier peut se multiplier.

Il est malaisé de savoir si ces structures maçonnées, assez quelconques, sont contemporaines de la construction de l'église. Pour autant, en raison de leur aspect fonctionnel, il serait difficile de croire qu'il puisse en être autrement. Pourtant, dans les rares cas de figure où lesdites banquettes cohabitent avec des arcs doubleaux et/ou latéraux, nous nous sommes demandé s'il était possible de déterminer l'antériorité de l'un des aménagements sur l'autre. Les édifices présentant cette association sont rares, se réduisant à trois exemples, et leur état de conservation rend la lecture du bâti délicate. Néanmoins, il nous apparaît que pour Saint-Nazaire de Barbadell (Bouleternère) et Sainte-Agnès-de-Croanques (Taulis), les arcs prennent directement appui sur les banquettes, contrairement à Saint-Marc de Caixas, où ces dernières se contentent de combler l'espace offert par le dégagement des arcs. Dès lors, s'agit-il d'un constat purement fortuit, ou devons-nous envisager les banquettes selon qu'elles offrent une double fonction, celle d'assise et celle de soubassement aux arcs adjuvants de la voûte ? Ce faisant, elles auraient été pensées dès la conception de l'édifice et seraient un argument de plus en faveur de l'antériorité du voûtement intégral. Néanmoins, cette réflexion ne saurait se suffire à elle-même, sans avoir été approuvée par un examen minutieux du sous-sol. Aussi, l'étude des strates inférieures pourrait lever le voile et nous permettre de comprendre l'ergonomie et le lien de ces petites structures maçonnées avec les fondations, d'une part, et les murs, d'autre part. Sans cet examen archéologique, la prudence est de mise, mais la remarque ne reste pas dénuée d'intérêt.

Le second panneau de ce diptyque monumental est le sanctuaire qui trouve son épanouissement dans l'espace de l'abside. La distinction et l'articulation entre la nef et l'abside relèvent du même et unique procédé : la mise en place de marches, le plus souvent au nombre de trois. Cette solution architecturale élémentaire suffit à marquer une séparation entre le niveau inférieur de la nef, réservé aux laïcs, et le niveau supérieur de l'abside, abritant le saint des saints, où le célébrant officie à la vue de tous. Les églises rurales qui nous

¹¹⁰⁶ Il est ainsi intéressant de remarquer qu'à l'intérieur de l'espace identifié comme le lieu de rassemblement pour la prière dans la *Domus Ecclesiae* de *Doura-Europos* (233), des banquettes en briques étaient adossées sur tout le pourtour de la pièce. SESTON, W., « L'église et le baptistère de Doura-Europos », p.611.

¹¹⁰⁷ Il n'est pas rare de retrouver dans les églises romanes les plus éloignées et, par conséquent, les moins remaniées, ces mêmes banquettes ménagées le long des murs comme à Sainte-Eugénie-de-Tresmals (Elne), Saint-Martin de Lavall (Argelès-sur-Mer) ou à Saint-André de Rivesaltes.

intéressent ne possèdent pas de chœur¹¹⁰⁸ étant donné qu'elles ne sont pas desservies par une communauté de moines ou de chanoines¹¹⁰⁹. Les aménagements liturgiques liés à cet espace, ambon, chancel, chaire, ou jubé ne trouvant pas de nécessité sont donc absents. D'une manière générale, à l'exception des cuves baptismales¹¹¹⁰ et des orifices témoignant de l'emplacement des armoires liturgiques, encore visibles dans les parois des absides, les vestiges d'aménagements liturgiques font cruellement défaut. Toutefois, l'église de Sainte-Agnès-de-Croanques (Taulis) présente un aménagement de l'espace absidial singulier. En effet, le sol surélevé de l'abside s'avance, en partie¹¹¹¹, sur l'espace de la nef, au-delà de l'arc triomphal, créant un surplomb rectangulaire et maçonné, dont l'accès se faisait par des marches ménagées dans son angle nord (cf. *Répertoire n°8*). L'avancée ainsi créée servait-elle à accueillir l'autel ? L'état de conservation de ladite église ne nous offre pas d'autre possibilité que ce simple constat¹¹¹². En revanche, cette disposition pour le moins atypique, en rappelle une autre dans une église consacrée en 1150, répondant au vocable de saint Etienne, sur le territoire de Villerase (Saint-Cyprien). Cet édifice, dont l'évolution architecturale est plus complexe qu'il n'y paraît *a priori*¹¹¹³, présente également un autel sur une estrade maçonnée. Un îlot au cœur de l'abside, dont l'accès se fait par deux séries de marches dans les angles nord et sud. Le placage de marbre¹¹¹⁴ qui recouvre l'ensemble de la structure ne laisse pas d'ambiguïté quant à la date de son aménagement, qui doit se situer au milieu du XII^{ème} siècle, lors de sa consécration. En revanche, le revers du pied d'autel laisse entrevoir une physionomie plus simple et maçonnée à l'aide de gros blocs, comme cela est le cas dans les églises anté-romanes. La singularité de cet édifice ne se borne pas à l'aménagement autour

¹¹⁰⁸ Entendu ici *stricto sensu* comme lieu où se tient l'ensemble de chœurs, qui se trouve en avant, ou en arrière, du sanctuaire proprement-dit où se trouve le maître autel. VOGÜE DE, M., et NEUFVILLE, J., *Glossaire des termes techniques...*, p.123-124.

¹¹⁰⁹ Il n'est pas rare de trouver le terme usité dans nombre de publications dès lors qu'il s'agit d'évoquer les églises de Saint-Saturnin de Montauriol, ou Saint-Ferréol-de-la-Pava (Argelès-sur-Mer). En réalité, il s'agit d'une astuce pour légitimer un espace intermédiaire – également marqué par des marches – entre l'abside et la nef. En réalité, il ne faut voir en ces espaces que les vestiges d'agrandissements successifs qu'il nous est aujourd'hui difficile de saisir en raison de l'enduit qui recouvre l'intégralité des parements intérieurs.

¹¹¹⁰ Qui, pour les plus anciennes, se limitent à une cuve monolithe, en granit le plus souvent, sans aucun motif sculpté, ce qui ne facilite pas leur datation. Leur emplacement d'origine n'est souvent plus connu, les agrandissements successifs des édifices les ayant contraints à la migration au sein de chapelles annexes. Elles furent également en proie au vol.

¹¹¹¹ Le sol de l'abside se retrouve ainsi prolongé sur une largeur de 1,46m. Le promontoire maçonné s'avance de 0,50m sur l'espace de la nef et n'est pas positionné de manière symétrique étant donné que des marches prenaient place au nord.

¹¹¹² La prudence reste de mise car il ne nous est pas possible de préciser s'il s'agit d'un aménagement « originel » ou postérieur à la construction de l'édifice.

¹¹¹³ Voir notice n°76 du volume 2 de la présente étude, p.757-768.

¹¹¹⁴ Ce dernier est d'origine au niveau du sol de l'estrade et du pied de l'autel. En revanche, la table est un aménagement du début du XX^{ème} siècle, cf. dossier Monuments historiques conservé à l'U.D.A.P. des P.-O., siège à Perpignan

de l'autel : il concentre en son sein un jubé maçonné, dont l'entrée est ponctuée d'une marche, une sorte de cathèdre également maçonnée¹¹¹⁵, des banquettes doubles courant le long des murs de la nef et de ceux du jubé¹¹¹⁶ et, enfin, un baptistère dans l'angle nord-ouest de la nef¹¹¹⁷. La multiplicité de ces aménagements liturgiques dans une église rurale est unique, leur pérennisation tout autant. Nous avons là presque l'éventail le plus abouti des possibilités de mise en scène de l'espace liturgique, un aboutissement que l'on ne retrouve pas dans l'ensemble des églises rurales roussillonnaises anté-romanes, les constructeurs préférant une fois de plus adapter les us et coutumes aux problématiques spéciales, en réalisant un véritable condensé liturgique, solutionné par une visibilité architecturale simple, avec des espaces fonctionnels, aux usages liturgiques claires. Une organisation qui s'avère presque canonique, que l'on retrouve pratiquement invariablement dans l'ensemble du diocèse d'Elne. Une distinction dont il n'est pas nécessaire de chercher l'antériorité, tant son origine est antique trouvant ses premières émancipations dès le IV^{ème} siècle¹¹¹⁸. L'architecture qui s'est peu à peu codifiée après la liberté de culte de Constantin, n'est que l'aboutissement de nécessités satisfaisant aux besoins strictement liturgiques¹¹¹⁹. La messe et les offices étant conçus en fonction des fidèles, ils devaient être en mesure d'entendre et de voir les pratiques liturgiques, sans pour autant avoir accès à l'autel, comme le rappelle le concile de Tolède de 633¹¹²⁰. La réponse dans les églises rurales n'en fut que plus simple et efficace, avec un seul axe, mais deux niveaux.

¹¹¹⁵ Prenant place à l'aplomb de la retombée sud de l'arc-triomphal.

¹¹¹⁶ Il faut également faire remarquer que les banquettes et la cathèdre étaient recouvertes d'ocre rouge, couleur conservée et rehaussée lors de la restauration de l'édifice en 2008.

¹¹¹⁷ Certains ont voulu voir dans cette curiosité les vestiges d'un four ayant servi à la fonte des cloches. MALLET, G., *Les Eglises romanes oubliées...*, p.107.

¹¹¹⁸ Si l'on s'en tient à l'exemple de la *domus ecclesiae* de Doura-Europos (233), il apparaît que les premiers chrétiens utilisaient les locaux tels qu'ils se présentent à leur disposition avec des aménagements réduits au minimum qui n'avaient rien de stable ou de définitif. C'est en Aquilée (310-320) que l'on conserve l'antériorité d'une subdivision, avec dans la salle dite de Théodorice, l'emploi d'un chancel en bois, associé à une délimitation de l'espace presbytéral marqué par les mosaïques de pavement. De même, l'emploi d'un *bêma* maçonné à Quird Bizzé au IV^{ème} siècle, inaugure la longue tradition de séparation entre le sanctuaire et la nef, cf. SAXER, V., « Culte et liturgie ... », p.440-442.

¹¹¹⁹ Pour Paolo Piva la tripartition de l'espace liturgique (sanctuaire, chœur et nef) serait imputable à Chrodegang. Formé à Rome au chant liturgique, il en aurait rapporté et appliqué les usages dans sa *regula* au sein de la cathédrale de Metz (742-766). PIVA, P., « L'espace liturgique du IV^{ème} au XII^{ème} siècle... », p.236.

¹¹²⁰ PIVA, P., « L'espace liturgique du IV^{ème} au XII^{ème} siècle... », p.236.

◆ Le piédestal de la sémiologie chrétienne

Nous venons de voir l'importance de la construction de l'édifice sur deux niveaux. Cette distinction n'a de sens qu'au regard de l'importance que revêt l'autel au sein du bâtiment. Véritable point focal, sa majesté découle de sa sacralité, exacerbée lors de la consécration de l'édifice, et renouvelée par la célébration quotidienne de l'eucharistie. L'autel, insigne de la pratique religieuse au cœur de la communauté, peut être considéré comme l'incarnation du divin dans l'architecture matérielle. Son positionnement et sa typologie sont-ils révélateurs d'une évolution des usages au sein des églises anté-romanes du diocèse d'Elne et *ipso facto* significatifs d'une chronologie ?

Nombreux sont les autels qui furent remaniés en raison des agrandissements successifs¹¹²¹, ou de la mise en place de retable¹¹²², ou simplement disparus à cause des outrages du temps¹¹²³. En définitive, pour les églises qui nous intéressent, seulement douze nous sont parvenus et, pour quatre d'entre eux, la prudence reste de mise. En effet, l'autel de Saint-Ferréol-de-la-Pava (Argelès-sur-Mer), qui fut par ailleurs profané, semble avoir été retouché, son soubassement agrandi. Son emplacement primitif est aussi sujet à caution. De la même façon, le support de l'autel de Saint-Saturnin de Montauriol fut reconstruit au cours du XVIII^{ème} siècle¹¹²⁴ en réutilisant, certes, des éléments anciens (table et lipsanothèque), mais sans garantie qu'il s'érige en lieu et place de son prédécesseur. Enfin, au vu de la configuration des éléments de décor et du positionnement du retable des églises de Saint-Etienne de Prunet (Prunet-et-Belpuig) et Sainte-Marie-de-Fontcouverte (Caixas), nous avons pris le parti de considérer ces aménagements comme un habillage de l'autel primitif, comme cela fut le cas à Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas) où le support d'autel était encore bien visible dans les années 1990 (*cf. Répertoire n°8*).

¹¹²¹ C'est le cas de Saint-Jean de l'Albère, Sainte-Colombe-de-Cabanes (Saint-Génis-des-Fontaines), Saint-Jean à Saint-Jean-Lasseille, Saint-Vincent du Vilar (Reynès).

¹¹²² Sainte-Marie-de-Fontcouverte (Caixas), Saint-Michel-de-Riunoguès (Maureillas), Saint-Jean de Saint-Jean-Pla-de-Corts, Saint-Etienne-de-Prunet (Prunet-et-Belpuig),

¹¹²³ Saint-Quentin d'Amélie-les-Bains, Saint-Georges de Céret, Saint-Julien de Vallventosa (Corbère), Saint-Vincent de Fourques et Saint-Martin de Fenollar (Maureillas) dont l'autel actuel est une œuvre moderne mise en place après la restauration du mur oriental de l'abside qui avait été percé d'une porte. La réédification dudit autel en 1966 fut placée sous les instructions de S. Stym Propper (architecte en chef des Monuments historiques), qui décida de réutiliser un bloc de 1,12m x 0,60m retrouvé lors du décaissement de la nef. *Cf.* cote ADPO : 53J159 et dossier M.H conservé à l'U.D.A.P. des P.-O., siège à Perpignan.

¹¹²⁴ PONSICH, P., *Catalunya Romànica*, XIV, p.262.

Cela étant, la localisation qui semble avoir rencontré le plus grand succès est celle au fond de l'abside, en appui contre le mur oriental¹¹²⁵. Par deux fois, l'autel se positionne avant l'arc-triomphal, à Saint-Ferréol-de-la-Pava (Argelès-sur-Mer) et à Sainte-Agnès-de-Croanques (Taulis), bien que des réserves existent pour l'emplacement du premier en raison des agrandissements successifs. Et dans une même faible proportion, l'autel prend ses quartiers juste après l'arc-triomphal dans l'abside, ainsi qu'on peut le voir à Sainte-Marie des Cluses¹¹²⁶ et Saint-Saturnin de Montauriol. Enfin, à Saint-Etienne de Nidolères (Tresserre) – dont les fouilles ont identifié trois phases de construction, isolées les unes des autres par un exhaussement des sols (nef et abside) compris entre 0,15 et 0,20m¹¹²⁷ – l'empreinte de l'autel a révélé son statisme entre le IX^{ème} et le XII^{ème} siècle ; seule l'abside adopte une physionomie différente (cf. *Répertoire n°8*), modulant virtuellement l'emplacement dudit autel, d'abord au centre, puis à son entrée.

Cyrille Vogel rappelle que dans les églises paléochrétiennes l'autel n'était jamais placé dans le fond de l'abside, occupée par la *cathedra* et/ ou les bancs presbytéraux¹¹²⁸. L'autel prenait donc place en dehors de l'abside, devant l'arc-triomphal. Noël Duval évoque ce même postulat en soulignant que la surélévation de l'abside n'avait aucun caractère obligatoire¹¹²⁹. Il ajoute que l'évolution de l'emplacement de l'autel est en lien direct avec le besoin de dissocier l'aire allouée au sanctuaire de l'espace réservé aux fidèles. Dès lors, à partir du VI^{ème} siècle, l'autel est isolé par le truchement du chancel, avant que les églises pyrénéennes et celles du nord de la péninsule Ibérique ne poussent l'isolement jusqu'à l'adosser à la paroi du fond de l'abside durant tout le haut Moyen Âge¹¹³⁰. Des considérations non partagées par Giselle Ripoll et Alexandra Chavarria Arnau, qui assurent que la position centrale de l'autel dans l'abside, qui permet à l'officiant de se positionner face aux fidèles, ne fut modifiée qu'au milieu du Moyen Âge, avec l'introduction de l'autel au fond de l'abside obligeant *ipso facto* l'officiant à être dos à l'assemblée¹¹³¹. Pour Alain Rauwel, le positionnement de l'autel et, *a fortiori*, de celui de l'officiant est un débat artificiel, cristallisé par la dualité des liturgistes et

¹¹²⁵ Sainte-Croix de Quercorb (Arles-sur-Tech), Saint-Nazaire de Barbadell (Bouleternère), Saint-Marc de Caixas, Sainte-Marie-de-Fontcouverte (Caixas), Saint-Vincent d'Estagel, Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas), ainsi qu'à Saint-Etienne de Prunet (Prunet-et-Belpuig).

¹¹²⁶ C'est d'ailleurs la position adoptée par les trois autels que compte l'église, puisqu'elle est dotée d'une abside centrale et de deux absidioles.

¹¹²⁷ ALESSANDRI, P., « L'église de Saint-Estève... », p.172.

¹¹²⁸ VOGEL, C., « Sol Aequinoctialis. Problèmes et techniques... », p.185 et 192.

¹¹²⁹ DUVAL, N., « L'autel paléochrétien : les progrès depuis... », p.14

¹¹³⁰ *Ibidem*.

¹¹³¹ RIPOLL, G., CHAVARRIA ARNAU A., « El Altar en Hispania. Siglos IV-X », p. 33.

des historiens de l'art depuis Vatican II (1965)¹¹³². Les deux partis se sont attachés à démontrer comment « l'usage chrétien primitif était un face à face entre le ministre et l'assemblée, que seules des évolutions tardives seraient venues troubler », réfutant « les arguments avancés contre l'ancienneté de la célébration *versus orientem* »¹¹³³. A. Rauwel affirme au contraire qu'il faut se soustraire de la dialectique supposée entre *versus populum* et *versus orientem*, pour revenir aux sources de la théologie de la célébration qui ne fut « jamais centrée sur les fidèles »¹¹³⁴. Il conclut alors que l'autel reste le point de sacramentalité maximale de l'édifice, imposant de ce fait à l'ensemble des protagonistes présents dans l'église de se tourner vers lui, dans un même mouvement. Dès lors, le positionnement dudit autel dans le fond de l'abside paraît répondre tout autant à un symbolisme biblique, qu'à une solution de praticité pour le mouvement du célébrant. En revanche, convenir d'une chronologie incontestable sur ce seul critère nous semble malaisé, reste à savoir si cette lacune peut être modérée par la typologie de l'autel ?

Les autels identifiés comme potentiellement primitifs (*cf. Répertoire n°8*), adoptent tous, sans exception, la même typologie : support maçonné de forme quadrangulaire, supportant une table rectangulaire. Cette dernière en grès, ou en calcaire, dans les cas qui nous intéressent, est presque laissée brute, sa tranche est parfois modulée d'un biseau, comme cela est le cas à Sainte-Marie des Cluses ou à Sainte-Croix de Quercorb (Arles-sur-Tech). Faute de pouvoir bénéficier d'indices (décors, inscriptions), il est délicat de proposer une datation fiable, tant ces *mensae* et leur support sont parvenus dénudés.

Gisela Ripoll et Alexandra Chavarria Arnau qui ont travaillé sur l'évolution typologique des autels en *Hispania* entre les IV^{ème} et X^{ème} siècles ont pu identifier une chronologie des formes. Ce faisant, les supports monolithes et uniques, primitivement circulaires (VI^{ème} siècle), et devenus quadrangulaires (VI^{ème} - VII^{ème} siècle), se multiplièrent (quatre à cinq pieds) à partir du VIII^{ème} siècle et ce, jusqu'au IX^{ème} siècle¹¹³⁵. De l'aveu même des auteurs, les bases d'autels correspondant aux IX^{ème} et X^{ème} siècles sont difficiles à identifier, principalement en raison du remploi d'éléments d'époques antérieures, comme les cippes¹¹³⁶. Pierre Dourthe, qui s'était déjà confronté à l'exercice pour le sud de la Gaule et la péninsule Ibérique, admettait que la datation des tables et supports d'autels ne pouvait « prétendre à une précision

¹¹³² RAUWEL, A., « L'orientation des autels : un problème mal posé ? », p.21.

¹¹³³ *Ibidem*.

¹¹³⁴ RAUWEL, A., « L'orientation des autels : un problème mal posé ? », p.22.

¹¹³⁵ RIPOLL, G., CHAVARRIA ARNAU A., « El Altar en Hispania... », p.37.

¹¹³⁶ *Ibidem*.

satisfaisante », mais se laissait aller à une chronologie des supports similaire ¹¹³⁷ à celle avancée par Gisela Ripoll et Alexandra Chavarria Arnau. Pour sa part, Noël Duval affirme que les autels avec pieds maçonnés, que l'on retrouve au cours du haut Moyen Âge en Occident, appartiennent à l'ultime phase chrétienne (VII-VIII^{ème} siècles). Sa démocratisation viendrait de la facilité du placement du reliquaire dans le support¹¹³⁸. En revanche, Pierre Ponsich n'envisage pas le développement de cet archétype, en terres roussillonnaises, avant le XI^{ème} siècle¹¹³⁹. Ces imprécisions, voire ces contradictions, sont révélatrices d'une lecture qui pâtit d'une insuffisance d'indices. En l'état actuel des choses, la physionomie des tables, comme celles des supports, n'est pas assez connotée pour leur adjoindre une datation précise.

D'autres signes seraient susceptibles d'offrir des précisions chronologiques, tels les *loculi*, ces espaces expressément ménagés dans les supports d'autels dont la vocation est de recueillir les objets du rituel de consécration, si tant est que l'on considère ces objets abandonnés comme contemporains et inviolés du support où ils prennent place. Il est, en effet, tout à fait envisageable qu'à chaque nouvelle consécration ces réceptacles soient garnis de nouveaux contenus. Véritables artéfacts, leur mise au jour ne résulte que d'importants bouleversements : déplacement ou restauration. A Saint-Pierre de Théza et Saint-Saturnin de Montauriol, des lipsanothèques furent retrouvés lors de la réfection des supports des autels. A Sainte-Croix de Quercorb (Arles-sur-Tech), le déplacement de la *mensa*, à la suite de la profanation de l'autel, a laissé apparaître un orifice carré : un *loculus*, aujourd'hui vidé de son contenu.

En 2002, Jérôme Bénézet dépêché à Théza pour superviser le déplacement de l'autel, puis les fouilles de l'ancienne église, a eu l'heureuse chance de découvrir sous la *mensa* une cavité installée dans le pied de l'autel. Cette logette tapissée de feuilles de laurier¹¹⁴⁰ a recueilli en son sein une lipsanothèque percée d'un orifice rectangulaire et renfermant deux fragments d'ossements (poignet et cloison nasale). Ce reliquaire se trouvait dans un contenant quadrangulaire (remplacement d'une ancienne lipsanothèque ?), avec son couvercle d'origine, sur lequel était posée une autre pierre parallélépipédique, dont les dimensions ne s'adaptent à aucun des objets retrouvés. Enfin, une stèle funéraire, présentant sur sa face principale une inscription latine en quatre lignes, y était également entreposée (*cf. Ill. 18*)¹¹⁴¹.

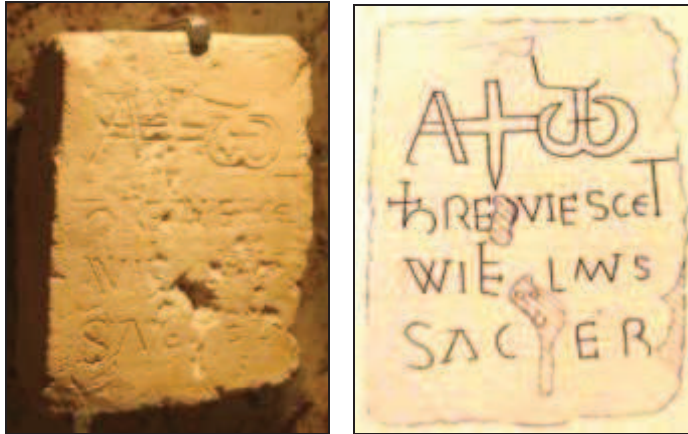
¹¹³⁷ DOURTHE, P., « Typologie de l'autel, emplacement... », p.13.

¹¹³⁸ DUVAL, N., « L'autel paléochrétien : les progrès... », p.13.

¹¹³⁹ PONSICH, P., « L'autel et les rites qui s'y rattachent... », p.19.

¹¹⁴⁰ Dont les empreintes étaient encore nettement visibles dans le mortier, BÉNÉZET, J., « L'autel majeur de l'église Saint-Pierre... », p.190.

¹¹⁴¹ Sur les côtés comme sur la face antérieure, des graffitis, d'interprétation délicate, prennent place, BÉNÉZET, J., *op. cit.*, p.189.



III.18, Théza, Saint-Pierre – Face principale de la stèle et son inscription funéraire.
(Relevé auteur inconnu, dossier M.H conservé à l’U.D.A.P. des P.-O., siège à Perpignan.)

Tous ces éléments sont constitués du même matériau : un calcaire beige jaune clair que l’on retrouve aussi employé dans l’édification du socle de l’autel.

Comme le souligne Jérôme Bénézet, la datation de cette stèle est délicate à préciser en raison de la « facture simple de l’inscription, principalement en capitales romaines, hormis le *E* final de *REQUIESCET* qui est oncial »¹¹⁴². Selon lui, il s’agirait d’une inscription *post* mérovingienne pouvant remonter au X^{ème}, comme au XI^{ème} siècle. Il est vrai que, dès la fin du VIII^{ème} siècle, les Carolingiens ont remis au goût du jour la lettre en capitale monumentale classique, très « romanisante »¹¹⁴³ qui resta en vigueur jusqu’au milieu du IX^{ème} siècle¹¹⁴⁴. Les lettres onciales, notamment le *D* et le *E*, relèvent d’une évolution similaire¹¹⁴⁵ ne permettant pas d’offrir de précision chronologique. D’ailleurs, comme le confesse Vincent Debiais, l’écriture épigraphique du X^{ème} siècle est difficile à caractériser et n’est généralement précisée qu’à l’aide d’arguments historiques ou par comparaison stylistique, contrairement aux siècles suivants¹¹⁴⁶. Sans prétendre connaître toutes les subtilités liées à l’évolution paléographique, il nous semble évident, à la faveur des arguments énoncés, que ladite stèle pourrait tout autant remonter à la fin du VIII^{ème} siècle, comme au IX^{ème} siècle, mais certainement pas au XI^{ème} siècle. La découverte de Théza en rappelle une similaire à Saint-Saturnin de Montauriol où, lors des restaurations du maître-autel, deux lipsanothèques furent mises au jour dans un *loculus* ménagé dans le support. D’après Pierre Ponsich, la première serait du XII^{ème} siècle, alors que la deuxième remonterait au X^{ème} siècle, avec son inscription : BERNADUS

¹¹⁴² BÉNÉZET, J., *op. cit.*, p.189.

¹¹⁴³ DEBIAIS, et *al.*, « L’écriture épigraphique au Moyen... », p.110.

¹¹⁴⁴ *Ibidem*, p.113.

¹¹⁴⁵ DEBIAIS, et *al.*, « L’écriture épigraphique au Moyen... », p.113.

¹¹⁴⁶ *Ibidem*.

P[re]s]B[re]t]R¹¹⁴⁷. Pour l’auteur, il s’agit là d’un élément de remploi d’un précédent autel, sans pour autant qu’il ne donne plus de justification des datations proposées. Il y a fort à parier que la première mention textuelle connue de l’église, et remontant à 967, a largement influencé son propos.

Il ne nous appartient pas ici d’approfondir plus encore ce sujet qui a un lien corollaire avec la ritualisation de la consécration de l’édifice et celle de la dépose des reliques, qui n’a d’ailleurs pas un caractère obligatoire¹¹⁴⁸, de nombreux auteurs s’y étant déjà attelés¹¹⁴⁹. Néanmoins, il nous paraît important de préciser que, contrairement à ce que semblent indiquer les sources textuelles¹¹⁵⁰ et épigraphiques¹¹⁵¹ qui font de l’évêque le protagoniste de la dédicace de l’église, les exemples roussillonnais tendent à tempérer cette réalité, soit qu’elle ait évolué avec le temps¹¹⁵², soit qu’elle ne fût pas formellement appliquée dans le diocèse d’Elne. Si l’on en croit les graffitis identifiés sur l’autel de Sainte-Marie de Saint-Féliu-d’Amont¹¹⁵³, comme ceux découverts sur les pierres de consécration de Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villemolaque¹¹⁵⁴, ou encore ceux présents sur l’une des faces de la lipsanothèque de Saint-Michel de Vivès¹¹⁵⁵. De la même manière, les graffitis relevés sur la table d’autel de l’abbaye de Sainte-Marie d’Arles-sur-Tech¹¹⁵⁶, comme les inscriptions sises sur la

¹¹⁴⁷ *Catalunya Romànica*, vol. XIV, p.262.

¹¹⁴⁸ Comme le rappelle DUVAL, N., « L’autel paléochrétien : les progrès.... », p.15.

¹¹⁴⁹ Signalons à ce propos que la revue *Hortus Artium médiævalum* a consacré, en 2005, tout un volume sur les autels entre le IV^{ème} et le XV^{ème} siècle. A cette occasion DUVAL, N., « L’autel paléochrétien : les progrès.... », p.7-18, RIPOLL, G., et CHAVARRIA ARNAU A., « El Altar en Hispania... », p.29-47, BEAUDRY, N., « Un autel et son reliquaire... », p.111-122, ou encore PIKUNIĆ, A., « Quattro mense d’altare... », p.123-129, pour ne citer qu’eux, s’y sont illustrés.

¹¹⁵⁰ Comme les canons conciliaires de Elvira (IV^{ème} siècle) ou du celui de Tolède XVII (VII^{ème} siècle) RIPOLL, G., et CHAVARRIA ARNAU A., « El Altar en Hispania... », p.30 ou encore ceux du IV^{ème} siècle en Afrique, DUVAL, N., « L’autel paléochrétien : les progrès.... », p.16.

¹¹⁵¹ Recensées sur les autels hispaniques et bétiques (actuelle Andalousie) pour le VII^{ème} siècle, RIPOLL, G., et CHAVARRIA ARNAU A., « El Altar en Hispania... », p.30.

¹¹⁵² Les exemples roussillonnais étant plus tardifs que ceux énoncés par Gisela Ripoll et Alexandra Chavarria Arnau et Noël Duval.

¹¹⁵³ Pierre Ponsich les a identifiés comme étant préromans, sa *mensa* repose sur deux colonnettes et une stèle qui fait office de pied central, des graffitis illustrant les noms de IULIA, SALAMON, ALBARICUS et BERTO y furent identifiés, *Catalunya Romànica*, vol. XIV, p.365.

¹¹⁵⁴ Lors des restaurations de l’abside, deux petites pierres calcaires de forme cubique furent découvertes encastrées dans l’embrasure de la baie nord-est. Elles étaient couvertes de graffitis, et notamment ceux de deux prêtres : Agila et Guitiza. Pour Pierre Ponsich au regard de la typologie des inscriptions, lesdites pierres remonteraient au IX^{ème} ou au X^{ème} siècle et proviendraient de l’autel primitif, *Catalunya Romànica*, vol. XIV, p.446.

¹¹⁵⁵ Cette lipsanothèque conservée dans l’église, de forme quadrangulaire, a la particularité d’être sculptée sur trois de ses faces de motifs végétaux. L’un de ses côtés présente une inscription en lettres cursives et capitales et se développe sur sept lignes. Cette dernière mentionne une série de noms et notamment à la première ligne ceux de deux prêtres : SENIOFREDUS P[re]s]B[re]t]R GAUCELMUS P[re]s]B[re]t]R. Le nom du deuxième prêtre est réitéré en dernière ligne en lettres capitales, *Catalunya Romànica*, vol. XIV, p.451.

¹¹⁵⁶ L’abside sud-ouest abrite aujourd’hui un autel secondaire, dont la table en marbre blanc fut un temps encastrée dans la paroi nord du cloître. Sur sa face supérieure on peut lire, non sans difficulté, des noms, dont

lipsanothèque¹¹⁵⁷ de ladite abbaye, mentionnent des prêtres et non des évêques. Ces observations viennent renforcer la présomption selon laquelle des consécration ont pu être conduites par des dignitaires ecclésiastiques de « second ordre », dans la hiérarchie de l'église, mais au premier plan dans la communauté chrétienne qu'ils régissaient. Rien de surprenant en soi, sur un territoire¹¹⁵⁸ d'environ 4000km², l'évêque devait certainement déléguer une partie de ses prérogatives concernant la bénédiction des autels les plus éloignés de son siège. Il serait certainement plus qu'instructif de soumettre ces réflexions à un recollement plus large et plus systématique des inscriptions sises sur les autels et les objets liturgiques qui leur sont subordonnés, afin de discerner le rôle réel de l'évêque et l'évolution des pratiques liées à la consécration. Pour l'heure, nous devons nous satisfaire de ces indices, qui, bien loin de pouvoir revêtir un caractère généralisant, révèlent un évêque certainement moins omniprésent dans son diocèse que ce qu'on a bien voulu croire.

D. L'ornementation : une défection en guise de plaidoyer ?

Notre œil s'est aujourd'hui habitué à la vue de ces murs « glabres », trouvant dans la rugosité de la pierre un charme, garant d'une authenticité, ou tout du moins d'une longue sénescence teintée de l'aura de l'ancien. A croire que ce goût de la ruine, exacerbé à l'époque Romantique, a fardé, plus ou moins consciemment, notre vision, participant à la cristallisation d'une image de l'église médiévale, camouflant toute possible réalité, l'image mystique devant l'emporter sur la véracité historique et archéologique.

Pourtant, c'est un constat sans équivoque à ce jour, les églises anté-romanes du diocèse d'Elne sont loin d'être loquaces en matière d'ornementation. Celles qui nous

DEILA PRESPITER, *Catalunya Romànica*, vol. XXV, p.83. Il est intéressant de signaler qu'une inscription fut découverte gravée sur le fût d'une des colonnettes supportant les arcatures sommitales animant la façade est de l'église. On peut y lire en lettres capitales AMELIUS MAUREILLUS, MONACUS, ELDESINDUS, PRESBITER, QUI HOC FECERUNT. Pour Pierre Ponsich, il s'agirait d'une inscription du VIII^{ème} siècle faisant référence aux moines accompagnant le fondateur de l'abbaye : un certain Castellà, venu de péninsule Ibérique comme apriionnaire, *Catalunya Romànica*, vol. XXV, p.81.

¹¹⁵⁷ En effet, cette lipsanothèque découverte dans le jardin entourant le chevet servait d'abreuvoir pour gallinacés. Elle se présente sous la forme d'un cube percé, sur sa face principale, de cinq logettes destinées à recueillir les reliques et organisées de manière à former une croix. Sur l'un des côtés, est inscrit : DUGO PRESBITER OTO CU[m] OMNIB[us] PARENTIB[us] SUI. De l'avis de Pierre Ponsich, l'inscription, au vu de ses caractères épigraphiques et onomastiques, pourrait remonter à la fondation de l'abbaye, soit au dernier tiers du VIII^{ème} siècle, *Catalunya Romànica*, vol. XXV, p.85.

¹¹⁵⁸ Par rapport à la surface actuelle du département des Pyrénées-Orientales.

intéressent sont révélatrices de cette carence : aucun décor pictural, aucune animation architecturale, aucune sculpture, et encore moins de mosaïques, tout juste quelques éléments solitaires et singuliers, sur lesquels nous reviendrons. Une carence à l'origine de poncifs historiographiques jugeant sévèrement le haut Moyen Âge, orphelin de la grandeur de l'Antiquité, et trop vert pour établir une « grammaire décorative »¹¹⁵⁹, comme l'art roman saura le faire. C'est évidemment cette apparente nudité qui a cultivé la défaveur des historiens de l'art pour ces églises taxées de fades. Aussi, au-delà de l'aspect esthétique, se greffe le désamour de celui ou celle qui aime les dates, les bornes historiques, car sans décor, point d'études stylistiques ou iconographiques pour corroborer et préciser les chronologies de ces églises rurales.

De toute évidence, si déficience il y a, absence il ne devait pas y avoir ! La rareté des vestiges ne peut être un argument absolu en faveur d'une production artistique en berne, il nous faut aussi prendre en considération la part des œuvres détruites. Comme le souligne Carles Mancho, il n'est pas possible de douter de l'existence de peintures murales, même si de son propre aveu les périodes hautes (IV^{ème} – VIII^{ème}) nous sont souvent parvenues stériles¹¹⁶⁰. Les murs se devaient d'être recouverts d'un enduit de finition, et la surface lisse qu'il offrait était le médium idéal pour y déployer un décor. Les saintes images étant « un objet matériel dont l'importance se situe au-delà de son existence physique, elles sont symboles, messages, mais surtout un outil didactique »¹¹⁶¹. Dino Milinović assure, qu'au plus tard, à partir de 400 « l'image culturelle s'est frayé un chemin dans le sanctuaire chrétien », en même temps que les théologiens avaient fini par « trouver le moyen de justifier sa présence à l'intérieur du lieu sacré »¹¹⁶². Nous ne pouvons que regretter qu'aucune de ces images ne nous soit parvenue sur l'ensemble du diocèse d'Elne¹¹⁶³.

¹¹⁵⁹ Pour reprendre les mots de J. Adhémar, *Influences antiques dans l'art du Moyen Âge français*, Paris, 1996, p.156.

¹¹⁶⁰ MANCHO, C., *La peinture murale du haut...*, p.39.

¹¹⁶¹ MILINOVIĆ, D., « *Delectare, movere, docere* .Quelques... », p.2.

¹¹⁶² L'auteur traite ainsi de l'évolution de la perception de l'image, depuis son aspect *delectare* (plaire), à celui de *docere* (instruire), MILINOVIĆ, D., « *Delectare, movere, docere* .Quelques... », p.3.

¹¹⁶³ Carles Mancho qui a travaillé sur le complexe de Terrassa a mis notamment en lumière toute la complexité liée à la datation des registres qui prennent place dans l'abside de Sainte-Marie de Terrassa (Barcelone), dont la structure remonte au VI^{ème} siècle, alors que les peintures n'y auraient pris place qu'au IX^{ème} siècle, MANCHO, C., *La peinture murale du haut...*, p.416-417. Sur l'état de la question historiographique autour des datations des peintures de l'abside de Sainte-Marie de Terrassa, voir plus précisément MANCHO, C., *La peinture murale du haut...*, p.231 à 238. Pour ce qui est des conclusions de l'auteur, se reporter dans le même ouvrage aux pages 413 à 418.

D'une manière générale, la sculpture nous a laissé plus d'émissaires, notamment à travers les œuvres funéraires¹¹⁶⁴, ou de petites pièces de mobiliers liturgiques et exceptionnellement quelques éléments architectoniques¹¹⁶⁵. Carles Mancho ne manque pas de faire remarquer, au-delà d'une évidente hétérogénéité formelle, le caractère fragmentaire des pièces qui nous sont parvenues en Catalogne, tout comme leur format réduit, dans la majorité des cas¹¹⁶⁶; et de poursuivre en disant que la période du haut Moyen Âge est assurément « un moment important de recyclage, ou, plus exactement, de emploi »¹¹⁶⁷. Qu'en est-il alors pour le territoire qui nous est dévolu ?

Force est de constater qu'aucune des églises rurales anté-romanes roussillonnaises n'a conservé d'éléments sculptés¹¹⁶⁸, exception faite de Saint-Marc de Caixas et de Sainte-Marie des Cluses¹¹⁶⁹. Pour la première, une pierre gravée sise au-dessus de l'arc triomphal, positionnée dans l'alignement des baies orientales, porte un motif bien connu, celui d'une croix pattée à laquelle se raccrochent un Alpha et un Oméga (cf. *Annexe 16*). Au centre du motif, une seconde croix dans un cercle d'où rayonnent des traits modulants les quatre bras. L'ensemble est rehaussé d'ocre rouge. Le caractère rudimentaire de la composition ne facilite pas l'analyse. De l'avis de Marcel Durliat, il conviendrait d'y voir une expression préromane¹¹⁷⁰, tandis que pour Pierre Ponsich il s'agirait du emploi d'une plaque de chancel d'époque wisigothique¹¹⁷¹, quand Géraldine Mallet reprend cette même idée avec une datation

¹¹⁶⁴ En témoigne le catalogue d'œuvres livré par Sergio VIDAL ÁLVAREZ, « Escultura funerària », *Del Romà al Romànic. Història ert i cultura de la Tarraconense mediterrània ente els segles IV-X*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, 1999, p.71-79.

¹¹⁶⁵ Voir MACIAS I SOLÉ, J.-M., et al., « Escultura arquitectònica de Tarragona », *Del Romà al Romànic. Història ert i cultura de la Tarraconense mediterrània ente els segles IV-X*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, 1999, p.226-230, et MANCHO, C., « Capitells et fragments arquitectònics d'una altra procedència », dans le même ouvrage, p.238-244.

¹¹⁶⁶ MANCHO, C., *La peinture murale du haut...*, p.51.

¹¹⁶⁷ MANCHO, C., *La peinture murale du haut...*, p.50.

¹¹⁶⁸ Nous ne ferons pas état des éléments sculptés mobiles, comme la cuve baptismale « d'époque wisigothique » conservée à la cathédrale Saint-Jean de Perpignan, en raison des trop nombreuses imprécisions concernant leur découverte et leur translation. Dans le cas mentionné, ladite cuve aurait été récupérée dans l'ancienne église de Sainte-Marie de Mallol, sise dans la périphérie de Perpignan, mais aucune information ne peut être soumise à une vérification objective, PONSICH, P., « Les plus anciennes sculptures... », p.300-302.

¹¹⁶⁹ Comme nous l'avons déjà signalé, des divergences existent quant à la datation du chapiteau central de la baie géminée en façade occidentale : pour certains il s'agit d'une œuvre du XII^{ème} siècle en raison de ses ressauts et de ses pierres bien appareillées, quand d'autres lui préfèrent le X^{ème} siècle en raison du chapiteau trapézoïdal étiré reposant sur une courte colonne, et dont la face extérieure est agrémentée d'entrelacs. Une controverse similaire existe pour la baie géminée orientale de Saint-Quirce de Canohès qui adopte la même typologie. A notre sens il s'agit d'œuvres romanes, qu'il convient de rapprocher des chapiteaux de la galerie nord du cloître de Sant Quirze de Colera (Alt Empordà), qui selon I. Lorés, qui a pratiqué des analyses, datent de 1170-1180. MORENO, A., BOTO, G., « Expériences de construction et de voûtement... », p.97.

¹¹⁷⁰ *Dictionnaire des églises de France*, p.25.

¹¹⁷¹ *Catalunya romànica*, vol.,XIV., p.325.

plus vague, antérieure à l'an mil¹¹⁷². Une iconographie qui n'est pas sans rappeler celle de Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière (cf. *Annexe 16*), où, en 1886, Jean-Auguste Brutails¹¹⁷³ faisait part de son émerveillement devant une table d'autel sculptée que l'on venait de plaquer contre le mur oriental pour que le plus grand nombre puisse en admirer les contours¹¹⁷⁴. Cette *mensa* en marbre blanc de Carrare¹¹⁷⁵ (1,19m x 1,09m) résulte d'un double emploi : d'abord entablement romain portant une dédicace à l'empereur Adrien (II^{ème} siècle)¹¹⁷⁶, elle fut transformée en plaque de chancel et sculptée de motifs « hispano-wisigothiques »¹¹⁷⁷ : entrelacs, motifs végétaux et géométriques encadrant une croix pattée avec pour pendeloques un Alpha et un Oméga (V^{ème}-VIII^{ème} siècles)¹¹⁷⁸.

La symbolique de la croix encadrée des première et dernière lettres de l'alphabet grec, comme métaphore visant à renforcer le caractère divin du Christ¹¹⁷⁹, revêt une certaine permanence dans l'iconographie chrétienne¹¹⁸⁰. Le rapprochement avec l'art d'époque wisigothique a certainement trouvé appui par comparaison stylistique avec les célèbres couronnes d'autels de Tolède¹¹⁸¹, trésor d'orfèvrerie du VII^{ème} siècle, ou encore le décor de glorification du Christ à Santa Quintilla de la Viñas (Lara)¹¹⁸², remontant également au VII^{ème} siècle (cf. *Annexe 16*). Tout autant, à Mandourelle (Aude) une épitaphe chrétienne d'un certain Trasemirus, prêtre de son état, et remontant aux environs de l'an 600, arbore également trois croix pattées dont les bras sont striés et le centre marqué d'un cercle (cf. *Annexe 16*)¹¹⁸³. Devant la redondance des occurrences remontant au VII^{ème} siècle, il est séduisant d'y voir un tracé en vogue en *Gothie*, mais sans pour autant pouvoir assurer qu'il s'agisse d'une iconographie propre à la période wisigothique. Pour Josep Puig i Cadafalch ce motif, également découvert sur deux fragments dans le clocher de Sant Père de les Puellas (Barcelone), qui apparaît en péninsule Ibérique au

¹¹⁷² MALLET, G., *Eglises oubliées...*, p.158.

¹¹⁷³ Archives départementales de la Gironde : cote 90J21/53(carnets de dessin).

¹¹⁷⁴ Aujourd'hui conservée dans l'église paroissiale au centre du village, dédiée à Saint-Félix.

¹¹⁷⁵ MALLET, G., *De Catalogne en Languedoc ...*, vol. 1, p.144-145, KOTARBA, J., et al., *Carte archéologique de la Gaule...*, p.506.

¹¹⁷⁶ *Ibidem*.

¹¹⁷⁷ *Ibidem*.

¹¹⁷⁸ *Catalunya romànica*, vol.,XIV., p.304 et KOTARBA, J., et al., *Carte archéologique de la Gaule...*, p.506.

¹¹⁷⁹ « Je suis l'alpha et l'oméga, dit le seigneur Dieu, celui qui est, qui était, et qui vient, le tout-puissant », Apocalypse de Jean, chap.1, v.8.

¹¹⁸⁰ On retrouve déjà ce motif à Rome au III^{ème} siècle, comme le rappelait déjà J. Puig y Cadafalch, et al., *L'arquitectura romànica...*, vol.1, p.354-355.

¹¹⁸¹ Notamment celles venant du trésor de Guarrazar (653-672) BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.97, 98 et 100. Ou encore certaines croix votives du trésor de Torredonjimeno (VII^{ème} siècle), PALOL, P. HIRMER, M., *L'art en Espagne...*, planche 21.

¹¹⁸² BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.115.

¹¹⁸³ Épitaphe trouvée vers 1870 au domaine de Mandourelle à Dourban-Corbières (Aude), et conservée au Musée Archéologique de Narbonne, n°198/4/68, RIPOLL, G., et VELÁZQUEZ, I., « El epitafio de Trasemirus... », p.282, BROWN, P., *The Ransom of the Soul. Afterlife...*, p.85.

V^{ème} siècle, fut reconduit sous période wisigothique, pour continuer à être usité jusqu'au X^{ème} siècle¹¹⁸⁴. Il conviendrait de dresser un inventaire de cette iconographie pour en saisir tous les aspects : apparition, influences et déclin. Faute de pouvoir entamer un tel travail, nous nous contenterons de faire remarquer que cette croix pattée à pendeloques est encore représentée au XVI^{ème} siècle dans la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi (Tarn)¹¹⁸⁵, sur l'intrados d'une des absidioles septentrionales (cf. *Annexe 16*). Il convient dès lors de repousser très tardivement l'utilisation de ce décor et de nuancer les datations proposées par J. Puig y Cadafalch.

Pour en revenir à la notion de remploi qui, aux dires de Carles Mancho, se serait intensifiée durant la période du haut Moyen Âge¹¹⁸⁶, il est évident que pour des considérations purement techniques¹¹⁸⁷ et esthétiques¹¹⁸⁸ les remplois ont eu leur rôle dans la sphère du bâti religieux. Cependant il faut se prémunir du confort qu'offre ce concept. En effet, le remploi ne doit pas être le moyen de légitimer ce qui peut apparaître comme une incohérence chronologique. En ce sens, Pierre Ponsich, comme d'autres, a, dans le cas de la sculpture de Saint-Marc de Caixas, appuyé la notion de remploi pour solutionner la présence de cet élément de décor qui, s'il est d'origine, et considéré comme une œuvre du VII^{ème} siècle, tendrait à remettre en cause la chronologie du bâtiment. La notion de remploi devenant ici le moyen de résoudre l'embarras chronologique : un bâti remontant au X^{ème} siècle, voûté au XI^{ème} siècle ne peut être doté d'un décor antérieur de deux siècles. En revanche, si comme nous le croyons possible, cette plaque est à son emplacement originel, nous aurions un argument de plus en faveur d'une datation haute des églises anté-romanes roussillonnaises. Pour parfaire et clore ce chapitre nous évoquerons brièvement la question du revêtement des sols, dont le caractère prosaïque en a presque fait oublier sa présence. Certain n'y verront manifestement pas un élément de décor au sens propre du terme, et pourtant, comme l'enduit

¹¹⁸⁴ PUIG y CADAVALCH, J., et al., *L'arquitectura romànica...*, vol.1, p.354-355.

¹¹⁸⁵ Sur l'intrados de la voûte de la chapelle septentrionale dédiée à Sainte-Cécile, en amont de la première chapelle polygonale du chœur. Fresques, réalisées entre 1509 et 1512, que l'on doit à des peintres italiens, notamment Francesco Donella da Carpi, venus à Albi, sur demande de Monseigneur Louis II d'Ambroise, cf. DESACHY, M., « Au nord des Borgia : La famille Jouffroy et l'introduction de l'art italien de la Renaissance dans l'Albigeois (vers 1460-vers 1520) », dans *Revue du Tarn*, 2011, p.267. Cela nous a rappelé l'article de Milagros Guardia sur la recherche du prestige de l'Antiquité, où il évoque la récupération d'un motif Lombard, celui de la Croix pattée gemmée à pendeloques. Aussi, évoque-t-il pour les fresques reprenant cette thématique à Santullano de los Prados (Oviedo), sous le règne d'Alphonse II (792-842), une influence italienne, notamment en faisant le lien avec les fresques de l'abside de San Salvatore di Spoleto (Italie), datée du VIII^{ème} siècle, et en affirmant que les peintres ayant travaillé à Santullo ne pouvaient qu'être Italiens, en vertu du motif et l'emploi de la technique *a fresco*, GUARDIA, M., « L'art chrétien et musulman hispanique ... », p.275. L'origine de cette iconographie serait-elle italienne ?

¹¹⁸⁶ MANCHO, C., *La peinture murale du haut...*, p.51.

¹¹⁸⁷ Il n'est pas rare de retrouver des remplois de pierres de tailles, ou de bornes.

¹¹⁸⁸ Pour un éventail des remplois du diocèse d'Elne, voir l'article de Ponsich, P., « Les plus anciennes sculptures... ».

de chaux sur les murs, il parachève le bâtiment. Il est néanmoins, l'un des éléments les plus remaniés au fil du temps, les carreaux de céramiques, puis les carrelages se tiennent, le plus souvent, aujourd'hui en lieu et place de ce que foulait les fidèles des premières heures. Comme nous l'avons déjà souligné, il ne subsiste aucune mosaïque de pavement, au point de douter que la technique fût usitée. Xavier Barral i Altet, en s'arrêtant sur cet aspect¹¹⁸⁹, a noté une évolution des usages, avec pour l'époque paléochrétienne une prédisposition appuyée dans l'utilisation de mosaïques pour couvrir une grande partie du sol de l'édifice, et une raréfaction au cours du haut Moyen Âge et de la période romane. Les églises nous intéressant lui donnent raison, et pour celles qui ne semblent pas avoir subi de trop grands remaniements (*cf. Répertoire n°9*), de simples dalles de pierres brutes agencées au mieux recouvrent la terre¹¹⁹⁰ quand, pour d'autres, les dalles se réduisent et adoptent un gabarit plus régulier pour prendre l'aspect d'un pavement¹¹⁹¹. Il est à noter qu'aucune abside ne peut témoigner d'un sol « originel ». Il semblerait que, dans un souci de plus value esthétique, cet espace fût prioritairement refait. Devant les minces vestiges, certes des caractéristiques analogues existent, mais nous ne pouvons établir de principe formel quant à l'évolution des revêtements des sols des églises anté-romanes du diocèse d'Elne.

¹¹⁸⁹ BARRAL I ALTET, X., « Quelques observations sur les mosaïques de pavement... », p.255.

¹¹⁹⁰ Des dalles non taillées et seulement disposées de manière serrée, sans qu'aucun joint de mortier ne les sépare, s'observent dans les églises de : Saint-Marc de Caixas, Saint-Etienne de Prunet (Prunet et Belpuig), et Saint-Nazaire de Tordères.

¹¹⁹¹ Saint-Jean de l'Albère, Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas). Quant à Sainte-Marie de Fontcouverte (Caixas), le sol de la nef témoigne de remaniements, avec à l'orient des dalles brutes toujours en place, remplacées par des dalles plus petites et taillées, à mesure que l'on avance vers l'abside.

III. L'anté-roman comme solution au parachronisme préroman ?

Au cœur de la constellation que forme le diocèse d'Elne, une pléiade d'églises rurales a éclo, s'inscrivant humblement dans notre vision du long et fécond tracé de l'univers des formes. L'arborescence historiographique prenant ses racines dans la ferveur des âges Romantiques s'est avérée, au fil des siècles, volubile, s'entortillant autour d'une chronologie distinctive motivée par la nécessité de créer des phases aisément identifiables, chacun prenant la mesure des notions de continuité, de rupture, de transformation, ou de mutation, comme autant d'arguments implacables dans la définition de l'histoire de l'art et de son enchaînement.

Cherchant à nous soustraire de la prégnance propre à chacune des nomenclatures – les unes dictées par des considérations chronologiques : Antiquité tardive¹¹⁹², haut Moyen Âge, Moyen Âge¹¹⁹³, les autres par des réalités politico-religieuses : paléochrétien¹¹⁹⁴, wisigothique¹¹⁹⁵, carolingien¹¹⁹⁶, mozarabe¹¹⁹⁷, les dernières assujettis aux rapprochements typologiques : préroman¹¹⁹⁸, premier art roman¹¹⁹⁹, premier âge roman¹²⁰⁰ – nous avons été,

¹¹⁹² Terme inventé par Aloys Riegl, un viennois, au tout début du XX^{ème} siècle et entendu comme la période qui s'étend de la mort de Marc Aurèle (180) à celle de l'Empereur Justinien (565), voire celle de Bède le Vénérable (735), RIEGL, A., WOOD, C., ALLOA, E, *Spätromische Kunstindustrie*, Vienne, 1901, FONTAINE, J., « L'apport de l'archéologie française à l'histoire de la christianisation des Gaules », dans DUVAL, N. (dir.), *Naissance des arts chrétiens : Atlas...*, p.15. Pour la Catalogne, le terme désigne plutôt l'intervalle correspondant aux VII^{ème} et VIII^{ème} siècles, BARRAL I ALTET, X., « L'arquitectura religiosa d'època romànica... », p.183.

¹¹⁹³ Carles Mancho a explicité les diverses appréciations du terme en rappelant que pour Piotr Skubiszewski, le haut Moyen Âge commence aux V^{ème}/VI^{ème} siècle et se termine au IX^{ème} siècle, alors que pour C. Bertelli il couvre la période allant des IV^{ème}/V^{ème} siècles au XII^{ème}/XIII^{ème} siècles, pour ne citer qu'eux. Carles Mancho tempère le débat en invoquant la subjectivité, car selon le point de vue que l'on adopte cette période commence à un moment ou un autre, sans que cela soit antinomique, en raison des spécificités de chaque territoire. MANCHO, C., *La peinture murale...*, p.33-34 et 37. Ainsi, C. Heck, dans un contexte globalisant, envisage le haut Moyen Âge comme une période allant du V^{ème} au X^{ème} siècle, (HECK, C *Moyen-Age*, Luçon, 1996), tandis que X. Barral i Altet lui confère une datation plus resserrée, soit du VIII^{ème} au X^{ème} siècle, pour le territoire de la Catalogne, (BARRAL I ALTET, X., « L'arquitectura religiosa d'època romànica... », p.184).

¹¹⁹⁴ DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens : Atlas des monuments Paléo-chrétiens de la France*, t.1 : *Sud-Est et Corse*, Paris, 1995.

¹¹⁹⁵ Pour une synthèse sur l'évolution de la notion d'art wisigothique à travers l'historiographie, se reporter à RIPOLL, G., et CARRERO E., « Art wisigoth en *Hispania* : en quête d'une révision nécessaire » dans *Perspective*, n°2, 2009, p.256-276.

¹¹⁹⁶ HEITZ, C., *L'architecture religieuse carolingienne*, Paris, 1950. CAILLET, J-P., *L'art carolingien*, Paris, 2005. CIOTTA, G., *La cultura architettonica carolingia : da PIPINO III a Carlo il Grosso (751-888). Storia dell'architettura e della città antica, medievale e moderna*, Milan, 2010.

¹¹⁹⁷ GOMEZ MORENO, M., *Iglesias mozárabes. Arte español de los siglos IX a XI*, Madrid, 1919, FONTAINE, J., *L'art mozarabe*, La Pierre-qui-vire, 2^{ème} édition, 1995.

¹¹⁹⁸ HUBERT, J., *L'art-préroman*, Paris, 1938, BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanica a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981.

pour ainsi dire, naturellement contraints d'envisager une autre réalité. En effet, le chevauchement, voire la superposition de chacune de ces notions ne peut être exclu et n'est d'ailleurs pas à exclure, tant il faut prendre en considération l'aspect non linéaire de l'histoire, le rythme de la petite histoire des territoires ne pouvant se calquer sur l'histoire avec un grand H. Ce faisant, les singularités régionales ne peuvent trouver leur place au cœur des arcanes structurants et quelque peu figés de l'évolution architecturale.

Certains diront que le terme d'anté-roman, que nous avons choisi, n'est rien d'autre qu'un synonyme de celui de préroman et ils auront raison, du moins en partie. Aussi, si la terminologie du préroman n'avait pas été dénaturée et amputée de sa définition primitive, celle là même prescrite par Jean Hubert, en 1938: « vaste période qui, des premières églises chrétiennes de Gaule, mène jusqu'à l'an Mil environ »¹²⁰¹ – terminologie bien utile pour disposer de ce qui n'est pas du ressort de l'architecture romane, laissant la voie libre à une multitude de classifications régionales – nous n'aurions pas été contraints à la nécessité d'un nouveau vocabulaire.

Il faut dire qu'en terres catalanes et plus précisément roussillonnaises, le terme de préroman perdit en souplesse et fut restreint, notamment par l'intermédiaire de Josep Puig i Cadafalch, puis par celle de Pierre Ponsich, à un intermède de deux siècles, soit entre le IX^{ème} et le X^{ème} siècle. La précision de ces dates, donnée à la manière d'un sous-titre, dans l'ouvrage de Xavier Barral i Altet : *L'art pre-romanica a Catalunya. Segles IX-X*¹²⁰², confirme à elle seule que la restriction est déjà consommée dans les années 1980. La notion d'architecture préromane s'est alors entendue comme le précédent de l'art roman, dirons-nous, l'ébauche, cet essai imparfait se réduisant à une église de forme rectangulaire, couverte d'un simple toit à deux pentes, édifiée à l'aide de murs en moellons et ayant pour seul ornement des arcatures aveugles et des lésènes¹²⁰³. Pierre Ponsich ne définira-t-il pas, lui aussi, l'art préroman roussillonnais comme une expression architecturale avec une typologie caractérisée par une nef unique charpentée s'ouvrant sur un chevet quadrangulaire plus étroit, avec des murs maçonnés en moellons¹²⁰⁴. Quoi qu'il en soit, le voûtement intégral ne ferait son apparition

¹¹⁹⁹ PUIG I CADAVALCH, J., *Le premier Art roman. L'architecture en Catalogne et dans l'Occident Méditerranéen aux X^{ème} et XI^{ème} siècles*, Paris, 1928, PUIG I CADAVALCH, J., *La geografia i els orogens del primer art romanic*, Barcelone, 1930.

¹²⁰⁰ DURLIAT, M., « La Catalogne et le premier art roman », dans le *Bulletin monumental*, tome 147/III, 1989, p.209-238.

¹²⁰¹ HUBERT, J., *L'art-préroman*, Paris, 1938.

¹²⁰² BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanica a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981.

¹²⁰³ PUIG I CADAVALCH, J., *Le premier Art Roman. L'architecture en Catalogne et dans l'Occident méditerranéen aux X^{ème} et XI^{ème} siècles*, Paris, 1928.

¹²⁰⁴ PONSICH, P., « L'Architecture religieuse préromane... » (volume non paginé).

qu'à partir du début du XI^{ème} siècle¹²⁰⁵, sanctionnant par la même occasion l'apparition du premier âge roman¹²⁰⁶. Dès lors, le lien trop corollaire entretenu entre préroman et roman comme le caractère péremptoire de certaines affirmations légitime la nécessité de trouver une nouvelle formulation, non pas envisagée comme une énième déclinaison, mais comme une manière de transcender, de dépasser tous les clivages issus d'une trop grande extrapolation de l'analyse formelle, pour ne garder en définitive que l'essentiel, l'évolution des techniques pour toute origine !

Ne pouvant nous soustraire totalement aux diktats de notre discipline, nous nous devons de préciser notre définition de l'architecture anté-romane propre au territoire du diocèse d'Elne qui pourra, sans nul doute, être appliquée pour ses marges. À la faveur du recollement des données archéologiques, historiques, politiques, et sociologiques, il nous paraît évident qu'il n'existe pas de rupture, mais seulement des phases d'épanouissement dans la continuité, l'anté-roman étant l'une d'entre-elles. La religion chrétienne est un phénomène né dans le monde antique, au cœur d'une société ayant ses acquis techniques. Penser que tout fut abandonné, comme poussé du revers de la main, avec l'avènement des invasions, est un leurre. Nous n'avons eu de cesse de déterminer l'antériorité des techniques remontant, chaque fois que cela était possible, à l'Antiquité et le constat est sans appel ; l'historiographie s'est montrée frileuse, elle s'est fourvoyée en laissant l'autorité aux textes. Certes, aucun d'entre eux n'a d'antécédents avant le VIII^{ème} siècle, et ils deviennent plus loquaces au IX^{ème} et X^{ème} siècle, mais ils ne sont aucunement des indicateurs de datation absolue.

Au regard de l'analyse des techniques et des données archéologiques que nous avons pu collecter, les églises rurales que nous avons étudiées peuvent, à notre sens, sans hésitation remonter au VI^{ème} siècle. Les preuves (archéologiques, permanence des techniques, ou déductives par comparaison structurelle) qui vont dans ce sens ne manquent pas et nous nous permettrons d'en faire un bref résumé pour parfaire la justification de notre propos¹²⁰⁷.

En effet, l'orientation des édifices chrétiens, attestée dès le II^{ème} siècle sera l'usage dès les IV^{ème} et V^{ème} siècles, comme le confirment les fouilles conduites sur certains édifices de la région¹²⁰⁸. De la même façon, l'archétype de la nef unique qui répond à une simplification du volume de la nef s'est mis en place dès la fin du V^{ème} siècle – si ce n'est pas avant – pour

¹²⁰⁵ JUNYENT, E., « Considérations sur l'Architecture ... », p.34, PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon... », p.48-50.

¹²⁰⁶ DURLIAT, M., « Catalogne et le "premier art roman" », p.209-238.

¹²⁰⁷ Il va de soi que nous renvoyons le lecteur à chacun des paragraphes de la troisième partie pour avoir l'argumentaire dans son intégralité.

¹²⁰⁸ Cf. plus précisément les pages 142 et 143 de la présente étude.

prendre de l'ampleur dans le courant du VI^{ème} et du VII^{ème} siècle, cela étant par ailleurs corroboré par des datations absolues opérées sur plusieurs églises rurales de l'Hérault¹²⁰⁹. S'agissant de la physionomie du chevet, la formule outrepassée doit définitivement être considérée comme un héritage antique, dont il n'est pas possible, sur ce seul critère planimétrique, de préciser la chronologie, tant son usage se perpétua depuis l'époque paléochrétienne jusqu'aux âges romans¹²¹⁰. Le chevet quadrangulaire, après une cohabitation avec l'hémisphère de l'abside¹²¹¹, semble se suffire à lui-même à partir du V^{ème} siècle, avec un succès long, certainement jusqu'au X^{ème} siècle, si l'on en croit les datations suggérées par les conclusions archéologiques de certaines églises de l'Aude et de l'Hérault¹²¹². Du côté des murs, maçonnés en moellons liés à la chaux, il est évident qu'il s'agit là d'un procédé émanant d'une longue tradition technique séculaire, bien antérieure à la venue des Carolingiens, et attestant de la permanence de son usage depuis l'Antiquité, comme en témoignent déjà les murs des thermes d'Amélie-les-Bains (II^{ème} siècle)¹²¹³. Ce faisant, les caractères singuliers, vecteurs de discriminations chronologiques, que l'on a voulu voir dans l'*opus spicatum*, ou dans la physionomie des joints de chaux, ne peuvent être recevables¹²¹⁴. D'autre part, les chronologies en usage pour le voûtement intégral sont également mises à mal, car elles sont davantage le reflet de spéculations que de réalités concrètes¹²¹⁵. Ainsi, le long travail sur l'identification des techniques de la voûte, plus précisément celle de blocage, alliée à ses possibles adjuvants (doubleaux, arcs latéraux), nous révèle sans aucune équivoque sa potentialité dès le VIII^{ème} siècle¹²¹⁶, sinon antérieurement¹²¹⁷. L'étude des arcs, qu'ils soient traversants (baie, portail et arc triomphal) ou plaqués, (arcs latéraux) d'un point de vue structurel et non formel, s'avère plus en adéquation avec la permanence des réalités techniques, et nous démontre l'usage majoritaire de l'arc en plein-cintre avec avancée des piédroits, comme une solution efficace, connue depuis le III^{ème} siècle, et dont l'emploi se poursuit durant tout le haut Moyen Âge, et ce, jusqu'aux portes du X^{ème} siècle.

¹²⁰⁹ Cf. plus précisément la page 146 de la présente étude.

¹²¹⁰ Cf. plus précisément la page 151 de la présente étude.

¹²¹¹ Cf. les fouilles de nombreuses églises paléochrétiennes de l'Aude, jusqu'à la Provence, voir plus précisément la page 152 de la présente étude.

¹²¹² Cf. plus précisément la page 153 de la présente étude.

¹²¹³ Voir notamment les pages 159 et 160 de la présente étude.

¹²¹⁴ Cf. plus précisément les pages 161-162 et 163 de la présente étude.

¹²¹⁵ Cf. plus précisément les pages 171-172 de la présente étude.

¹²¹⁶ Cf. plus précisément les pages 177 et 182 de la présente étude.

¹²¹⁷ Comme le suggère l'ensemble des indices recueillis, nous avons l'intime conviction qu'il serait possible d'envisager le voûtement sur nef antérieurement au VIII^{ème} siècle, la technique n'ayant pas souffert de discontinuité depuis l'Antiquité. Néanmoins, par souci d'objectivité, nous ne pouvons que rester prudents, attendant les progrès de l'archéologie en matière d'analyse de mortier par exemple, afin de confirmer ou d'infirmer notre intuition.

Enfin, notre étude des aménagements intérieurs des édifices nous laisse entrevoir les mêmes conclusions. Ainsi, le diptyque formé par la différenciation entre abside et nef est clairement issu des modulations antiques, et trouve ses premières émancipations dès le IV^{ème} siècle¹²¹⁸, voyant sa justification à travers les textes conciliaires du premier tiers du VII^{ème} siècle¹²¹⁹. L'isolement de l'autel contre la paroi du fond de l'abside semble en usage à partir du VI^{ème} siècle et durant tout le haut Moyen Âge¹²²⁰. En revanche, sa physionomie est plus sujette à caution, même si certains auteurs n'hésitent pas à affirmer que les autels avec pieds maçonnés appartiennent à l'ultime phase chrétienne (VII-VIII^{ème} siècles)¹²²¹. Enfin, nous devons concéder que la rareté des décors, sous toutes leurs formes, laisse un vide, amenuisant les possibilités de précisions chronologiques. L'unique sculpture encore *in situ* corrobore néanmoins l'usage d'un motif plébiscité dans le courant du VII^{ème} siècle et traditionnel depuis le V^{ème} siècle¹²²².

A la lumière de ces différents arguments, la précocité des formules doit être acceptée, reconnaissant une ligne de continuité depuis l'Antiquité, jusqu'au X^{ème} siècle, tout du moins. La désertion architecturale du haut Moyen Âge roussillonnais ne s'explique qu'au regard de duplicités chronologiques redondantes, passivement acceptées par tous comme vérités absolues. Pour reprendre les mots de Gisela Ripoll et d'Edouardo Carrero: sommes-nous « capables d'assumer de nouvelles positions et hypothèses, d'assimiler les changements potentiels et, surtout, d'éliminer les barrières de la tradition et de la méthode qui asphyxient l'histoire matérielle du V^{ème} au X^{ème} siècle ? »¹²²³. De nouvelles perspectives sont nécessaires pour ne plus faire de l'architecture préromane une architecture hors sol, apparue à la faveur du coup de baguette magique des Carolingiens, sauveurs d'une population locale affaiblie, devenue arriérée, et incapable de construire ses lieux de prière. Une mise en hibernation forcée par une historiographie qui n'a – pour le Roussillon – pas encore opéré sa mue vers une systématisation de l'examen archéologique et le développement de critères objectifs de datation, comme cela est déjà le cas dans d'autres régions (Provence, Hérault, Gironde, Bourgogne). Ce travail sera essentiel afin de préciser de manière incontestable les réalités chronologiques d'une architecture anté-romane révélée dès les premières heures du diocèse

¹²¹⁸ Cf. plus précisément la page 203 de la présente étude.

¹²¹⁹ Comme le rappelle le concile de Tolède de 633, PIVA, P., « L'espace liturgique du IV^{ème} au XII^{ème} siècle... », p.236.

¹²²⁰ Cf. plus précisément la page 205 de la présente étude.

¹²²¹ DUVAL, N., « L'autel paléochrétien : les progrès... », p.13, Cf. plus précisément les pages 206 et 207 de la présente étude.

¹²²² Cf. plus précisément la page 213 de la présente étude.

¹²²³ RIPOLL, G. et CARRERO, E., « Art wisigoth en *Hispania* : en quête... », p.270.

d'Elne, alors même que sa nécessité se faisait ressentir pour encadrer l'essaimage de cette seconde génération d'édifices chrétiens¹²²⁴.

En définitive, cette circonscription religieuse est révélatrice d'un véritable palimpseste architectural, maintes fois remanié, les techniques se succédant en un même territoire, en un même édifice, se renouvelant ou se perfectionnant sur de solides acquis distillés depuis l'Antiquité. Il y a donc lieu de considérer l'architecture anté-romane comme celle se modulant entre les VI^{ème} et X^{ème} siècles, avant l'épanouissement des expressions architecturales des âges romans.

¹²²⁴ Voir plus particulièrement les p.102 et 147 de la présente étude.

Conclusion générale

La réalité architecturale à l'œuvre entre le V^{ème} et le commencement du XI^{ème} siècle dans le diocèse d'Elne est, tout à la fois, élémentaire et complexe. L'intention première de ce travail était donc de démêler l'authenticité dans cette apparente antinomie.

Le diocèse, cette réalité géographique, intrinsèquement liée à l'apparition, puis à l'institutionnalisation de la nouvelle religion chrétienne sur les braises, plutôt que les cendres, d'une Antiquité distillant encore son organisation sociétale, a assurément été le soubassement et la cohésion de notre étude sur l'évolution architecturale des églises rurales roussillonnaises. La confrontation de ce territoire face à son ère alto médiévale ne semblait pouvoir s'accorder que sur un seul principe : l'essoufflement. Il était alors primordial de comprendre la genèse de cette inanité : était-elle réelle ou spéculative ?

Le constat était sans appel, pour beaucoup l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge restent presque impénétrables se limitant à une succession laconique de faits historiques, ceux-là même relatés par les sources textuelles. C'est ainsi que l'on retrouve au 1^{er} siècle av. J.-C. l'évocation d'*Illibéris* ; les vestiges de la Via Domitia, du Castell dels Moros, de Panissars, de Ruscino et autres sarcophages illibériens, ou nécropoles (Estagel et Tautavel) suffisant à évoquer le passé antique de cette portion méridionale de l'ancienne Narbonnaise I^{ère}. Puis ce fut au tour des wisigoths, ce peuple fédéré, d'arriver à Narbonne, dès 462, présageant l'agonie de l'Empire dès 476. L'évocation d'une chronique suffira à figer la naissance du diocèse d'Elne à 571, avant sa destruction par les invasions musulmanes, à partir de 711. C'est à Pépin le Bref que l'on doit la libération de Narbonne, en 759, apportant avec lui la renaissance à un territoire désolé et jugulé par vingt-cinq années d'occupation arabe. Les carolingiens tout en pansant les plaies de ce territoire le rénovèrent pour le conduire jusqu'au seuil du Moyen Âge.

Cet inventaire à la Prévert n'a d'autre intérêt que de ponctuer, de donner une consistance à une période qui n'apparaît être que l'ombre d'elle-même. Ces dates, succession de pointillés mis bout à bout, ne nous semblaient pas pouvoir résumer le Roussillon, sa relation au christianisme et celle qu'il entretenait avec ses églises. Il nous fallait établir une révision critique – qu'autorisait l'avancée de nouvelles perspectives enregistrées en d'autres territoires

– évaluer sans complaisance la fiabilité des données textuelles, historiographiques, et archéologiques, pour les confronter entre elles. Ceci afin de répondre à l’interrogation : supposons que l’absence de bâti pour le haut Moyen Âge roussillonnais vienne d’une incohérence chronologique des églises rurales ?

Notre première démarche a été de reprendre l’héritage bibliographique et de saisir au milieu de cette masse documentaire l’ensemble des faits qui ont concouru à la formation des postulats d’aujourd’hui. Force est de constater que la solution la plus élémentaire émergea et se figea dès les premières démarches historiques : la carence de témoignages amena naturellement l’historiographie naissante à considérer cette période comme un intermédiaire, évidé après une Antiquité rayonnante, restant dans l’expectative de sa renaissance médiévale. Ainsi, l’ombre de saint Thomas et de son adage dut planer en terres roussillonnaises, au point que les chercheurs se sont attachés à ce qu’ils voyaient, et comme les vestiges probants étaient rares, les premiers historiens se sont raccrochés aux sources, qu’ils pouvaient à loisir consulter. Dès lors, la primauté fut donnée aux écrits, le fait historique l’emportant sur l’analyse des expressions artistiques et architecturales. Les premières figures savantes, Dom Marie-Joseph Henry et Bernard Alart, dès le milieu du XIX^{ème}, sont avant tout des chartistes attachés à déterminer l’histoire du Roussillon au regard de ses phases chronologiques, sur fond d’idéologie nationaliste. En effet, l’époque médiévale attire les érudits romantiques parce qu’elle véhicule : l’émancipation de l’identité roussillonnaise, et *a fortiori* catalane, s’affranchissant à la suite d’une écrasante Antiquité romaine accompagnée de son diktat politique, linguistique et artistique. De même, l’archéologie naissante n’est encore, et pour longtemps, qu’une archéologie monumentale qui reste cantonnée à l’étude de l’élévation du bâti se limitant dans ses interprétations aux écritures, qu’elles soient sous la forme d’épigraphes ou de chartes. Cela même explique, à lui seul, comment l’absence de sources, antérieurement à l’annexion de la *Gothie* au royaume Franc, a suffi à figer l’idée que l’ancien diocèse d’Elne était une terre stérile, n’attendant plus que la douce pluie de la *renovatio* pour bourgeonner à nouveau. D’autant que les exemples les plus imminents, ceux qui ont concentré les premiers regards, étaient précisément les monastères gravitant dans l’orbite carolingienne, pour qui les témoignages écrits étaient les plus abondants – ou en tout cas les mieux conservés. La kyrielle d’églises rurales, moins loquaces, qui jalonnent le Roussillon et le Vallespir, deux des trois archidiaconés primitifs que compte l’ancien diocèse d’Elne, fut pour longtemps relayée au second plan. Depuis le XIX^{ème} siècle, les sources demeurent définitivement ce fil d’Ariane, auquel il convient de se raccrocher pour légitimer une chronologie stylistique, et ce, d’un côté

ou de l'autre des Pyrénées. Aussi, au début du XX^{ème} siècle, l'écrit demeure la trace indélébile de l'ancien, le médium incontournable, offrant la périodisation légitime à une archéologie française en devenir, n'ayant pas encore de moyen de datation objective ; tout autant que les arguments implacables justifiant les partis-pris des architectes s'attellant à la restauration des monuments catalans et espagnols.

De même, le grand Josep Puig i Cadafalch – qui opéra un virage décisif, au début de XX^{ème} siècle dans la compréhension de l'architecture médiévale en général, et préromane en particulier – restera assujéti aux dates offertes par les chartes. Tout en développant une méthodologie empirique, recherchant à travers l'espace et le temps les précédents des formulations romanes, il fondera l'un de ses arguments phares : le voûtement intégral, sur l'interprétation d'un et unique acte, celui de Sant Esteve de Banyoles (Besalù), de 957, déduisant *ipso facto* un avant et un après, un phasage pratique, avec, de surcroît, un argument de plus en faveur d'une antériorité catalane. Ce grain de sable va devenir une île au milieu des datations relatives, repris inlassablement par ses successeurs et ce jusqu'à nos jours, malgré le peu d'arguments objectifs en faveur de l'usage de la charpente. Il en ressort, aujourd'hui, une gêne évidente, fruit de la dichotomie complexe entre l'acquis théorique des Pères de l'histoire de l'art, les datations offertes par les sources et la lecture du bâti. Entendant que notre discipline, à l'instar de Néfertiti, reste magnifiquement borgne, s'interdisant d'ouvrir ses deux yeux, que sont l'histoire et l'archéologie, pour découvrir l'authenticité d'un phénomène, et préférant, encore trop souvent, n'ouvrir, au besoin, que l'un ou l'autre, selon les inclinations du chercheur.

En définitive, la carence des sources, conjuguée à celle des vestiges, a réduit l'interprétation architecturale antérieure au roman, au concept « cadafalchien » du premier art roman, ne laissant pas de place, ou si peu, à l'idéologie apportée par Jean Hubert. Pierre Ponsich, l'homme aux deux cents publications, roi en territoire roussillonnais, fut le dernier à s'intéresser à l'architecture préromane. Il en figea sa morphogénèse, sous les traits d'une église réduite à l'essentiel qui, pour les IX^{ème} et X^{ème} siècles, se résume à une bâtisse, édifiée en moellons liés à la chaux, composée d'une nef unique charpentée, peu éclairée, s'ouvrant sur une abside quadrangulaire, avant qu'une évolution majeure ne s'opère à partir de la première moitié du XI^{ème} siècle, avec un voûtement qui commence à s'étendre à l'ensemble de la structure, et le déploiement des décors, dits lombards.

L'héritage historiographique relatif à l'architecture préromane est considérable. Pour autant, concernant le Roussillon, on ne peut qu'être frappé par l'importance de la distorsion entre

l'antériorité de la mise en place des églises pour apporter le dogme catholique dans l'ensemble du territoire, bien antérieurement au VI^{ème} siècle, et l'absence, *a priori*, de vestiges de sanctuaires de cette même époque. Le défaut de sources, précédant aux événements des invasions musulmanes du VIII^{ème} siècle, en est certainement une des raisons, mais le refus systématique de donner à une église sa date réelle, architecturalement parlant, en est une autre. Curieusement, en ce XXI^{ème} siècle, on admet l'antériorité des sources dans un processus historique concernant le renouveau carolingien, avec la mise en place des paroisses et son lien avec le peuplement d'une région, mais on ne prend que trop peu en compte ces mêmes dates pour le domaine du bâti.

Le silence des sources n'équivaut pas à une disparition de l'institution, encore moins à une défaillance sociétale. Faire des invasions musulmanes et de la reconquête carolingienne le point de départ d'une fulgurante renaissance nous semblait sinon artificiel, quelque peu élémentaire. Aussi, l'architecture préromane n'est résolument pas une architecture « hors-sol », née spontanément au IX^{ème} siècle, il nous fallait appréhender l'édifice par ce qu'il offre de sa polysémie, à la fois lieu de culte, lieu de regroupement de population et lieu de sépulture. Ce faisant nous nous sommes plongés dans la complexité d'une société en mutation, héritière d'une longue tradition antique, teintée de chrétienté wisigothique et de sainteté carolingienne, avec pour fil rouge le christianisme pour appréhender la place de l'église, en tant que structure bâtie, dans ce long cheminement.

A la faveur de la mise en perspectives des découvertes archéologiques ponctuelles, la présence et l'importance des premières communautés chrétiennes roussillonnaises, et ce au plus tard dès la fin du IV^{ème} siècle, ne fait aucun doute. Les céramiques à l'effigie de leur foi en sont les premiers indices, les sarcophages et les nécropoles en sont les représentants les plus éloquents. De surcroît, il existe bel et bien des églises paléochrétiennes roussillonnaises, érigées en pleine période wisigothique : Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière, Saint-Pierre de Théza, Saint-André de Rivesaltes, Saint-Estève et sa commune éponyme, Sainte-Marie de Toulouges, et Saint-Marc de Caixas sont autant de témoignages, élevés, selon toute vraisemblance, entre le V^{ème} et le VII^{ème} siècle. Des vestiges qui seraient restés muets si l'archéologie n'avait pas investi le sous-sol des églises préromanes et romanes d'aujourd'hui. Aussi, ce phénomène d'empilement est plus à même d'expliquer l'artificiel *hiatus* architectural, imputé à tort aux musulmans. Sans pécher par excès de déterminisme, la répétition des découvertes – il est vrai davantage valorisées pour la Provence et l'Hérault – nous interdit de leur attribuer un caractère fortuit, et laisse augurer de nouvelles trouvailles

d'églises primitives, en même temps qu'elle atteste du sérieux de la notion de permanence de certains édifices culturels, comme de leur relation privilégiée avec l'habitat qui se serait, ou non, déplacé par la suite. La mise au jour, toute récente (juillet 2017, par Olivier Passarius), de la cathédrale primitive d'Elne (V^{ème} siècle), en lieu et place d'une église préromane dédiée à Saint-Etienne, dans l'environnement immédiat de la cathédrale actuelle, en est la plus éclatante démonstration.

Au moment même où Jean de Biclar couche par écrit sa brève allusion au diocèse d'Elne en 572, le christianisme est déjà une réalité tangible qui ne peut se résumer à une simple délimitation territoriale, soutirée au territoire épiscopal narbonnais. « Le christianisme n'est pas un phénomène extérieur à l'Antiquité puisqu'il y est né », pour reprendre une expression de Noël Duval. En cela, il attirait déjà notre attention sur la dette de cette nouvelle religion, tant dans ses créations plastiques, qu'iconographiques, trouvant dans les formes antiques traditionnelles le creuset nécessaire à une nouvelle interprétation. *A fortiori*, l'apparition du bâtiment culturel chrétien dans le paysage urbain, puis rural, s'est greffé aux structures de peuplement déjà existantes et, dès le premier tiers du V^{ème} siècle, les a légitimement annexées. Ce faisant, l'antériorité de zones de peuplement antiques au plus près de l'implantation actuelle des églises est incontestable, et avérée dans 50% des cas, corroborant une fois de plus le lien étroit entre habitat et bâtiment culturel, dans une dimension de permanence qui ne peut se réduire à un épiphénomène se greffant au christianisme. La physionomie des églises qu'il nous est permis d'observer aujourd'hui ne valorise pas toute l'antériorité de leur implantation. Nombre de chercheurs médiévistes ont encore tendance à sous-estimer cette filiation avec l'Antiquité, leur préférant la suprématie des carolingiens et leur *renovatio*.

La prégnance des carolingiens a été exacerbée par la qualité de conservation de l'imposante production capitulaire émanant du pouvoir royal, portant à notre connaissance les détails de leur volonté politique concernant la région, nouvellement intégrée au royaume franc. La multiplication des chartes, telles des friandises, eut un délicieux écho auprès des historiens et l'attractivité qui en résulta fut augmentée d'une dimension sémiotique s'attachant à l'étude des pratiques, des comportements et des phénomènes culturels émanant du système signifiant que représente la dynastie Carolingienne. Cela au point d'en oublier que la *Gothie* est l'une des régions les plus tôt romanisée et, à plus forte raison, l'une des plus précocement christianisées où une organisation ecclésiastique préexiste à l'arrivée des Francs. Dans le cadre de cette conclusion, nous ne retiendrons que deux éléments majeurs qui, pour autant, n'ont pas eu l'impact considérable que l'historiographie a bien voulu y voir : le système d'*aprisio* et

l'instauration de la liturgie romaine. Ces deux aspects n'ont eu qu'une répercussion très relative sur les questions d'architecture et de décor, contrairement à leur résonance sociologique.

L'activité apriionnaire commencée, avec Charlemagne, et qui continua avec ses deux successeurs, changea le visage sacerdotal de la *Gothie* en général, et celui du Roussillon en particulier. Les *hispani* qui, en se réfugiant au cœur de l'empire franc, semblent avoir fait preuve d'un zèle ecclésiastique sans précédent, multiplièrent les fondations monastiques sur tout le territoire septimanien : treize, sur une période de trente années, dont cinq dans le diocèse illibérien. Cette dynamique est la vision que nous distillent les cartulaires, sans que nous puissions être assurés que la recrudescence de cet essaimage monastique ne soit pas erronée. En ce sens, nous sommes dans l'impossibilité de préciser s'il s'agit bien de fondation ou de refondation. L'adoption précoce de la règle dite de saint Benoît semble supplanter toute réalité antérieure. Cette nouvelle liturgie, voulue par le pouvoir comme médium d'unification du royaume réduisant le particularisme wisigothique, n'est pas si étrangère aux cultes séculaires, alors en place. On la doit à Wittiza, ce wisigoth, plus tard connu sous le nom de Benoît d'Aniane, qui élaborait cette « nouvelle » liturgie romaine par une intelligente hybridation entre rituel romain et pastorale wisigoth-hispanique. Aussi, l'instauration de cette liturgie bénédictine, ne semble, au demeurant, n'avoir supporté aucun bouleversement architectural puisqu'elle n'a pas été immédiatement suivie par la construction de nouvelles églises. Les changements liturgiques s'opèrent dans les mêmes locaux, ceux-là même existants avant l'invasion Arabe.

En revanche, la production capitulaire s'accéléra avec la *mundeburdi*, cette protection royale à l'intention des abbayes, leur concédant l'immunité, ainsi que la libre élection de leurs abbés, qui ne tarda pas à se manifester avec un certain systématisme, faisant apparaître une nouvelle dimension territoriale. Aussi, l'évocation du patrimoine temporel qui en résulte a arbitrairement orienté le regard vers les églises rurales, leur offrant une matérialité, jusque là négligée. Pour autant, la profusion documentaire du IX^{ème} siècle doit être envisagée comme un instantané, les écrits carolingiens deviennent alors les témoins du moment de la reconquête, plutôt que les assistants d'une nouvelle ère. La louable rigueur avec laquelle la communauté scientifique s'employa à extraire la quintessence dans l'abondance des privilèges n'a pas été sans conséquence, opérant *de facto* un lien de subordination entre la recrudescence textuelle, à partir de la seconde moitié du IX^{ème} siècle, et la datation des églises préromanes roussillonnaises. En cela, les sources ont prédisposé, pour ne pas dire conditionné, l'analyse architecturale. Il est évidemment légitime de rattacher un édifice à une

chronologie stylistique grâce à son apparition dans les textes. Cependant, il est impératif de garder à l'esprit que la carence de sources qui frappe le diocèse d'Elne, pour les âges antérieurs au VIII^{ème} siècle, nous ampute d'une grande partie de la réalité historique remontant au haut Moyen Âge. L'évidence selon laquelle la chronologie de l'architecture préromane engagée jusqu'alors avait été trop frileuse se précise plus encore.

Afin de nous dégager de la prégnance d'une historiographie trop connotée, le recours à une terminologie plus neutre nous est apparu incontournable afin d'envisager la production architecturale, au-delà des découpages historiques et stylistiques généralement admis. Cette architecture qui, telle un palimpseste, fut modifiée par les chrétiens roussillonnais, se devait de pouvoir être envisagée pour ce qu'elle est, l'anté-roman s'est ainsi révélé être cet allié intransigent, nous offrant la possibilité de réévaluer sans complaisance la fiabilité des analyses formelles et structurelles, face à l'évolution des techniques de constructions. Au regard de l'analyse des techniques et des données archéologiques que nous avons pu collecter, les églises rurales que nous avons étudiées peuvent, à notre sens, sans hésitation, remonter au VI^{ème} siècle. Les preuves (archéologiques, permanence des techniques, ou déductives par comparaison structurelle) qui vont dans ce sens ne manquent pas. Notre dernier chapitre étant très explicite sur le sujet, nous ne pouvons nous résoudre à paraphraser nos arguments auxquels il conviendra de se reporter, pour celui, ou celle qui souhaiterait en comprendre expressément toutes les subtilités.

En dépassant les traditionnels clivages dictés par l'extrapolation de l'analyse formelle, pour se concentrer sur l'évolution des techniques de constructions, il s'avère que la précocité des formules doit être acceptée, reconnaissant une ligne de continuité depuis l'Antiquité, jusqu'au X^{ème} siècle, tout du moins. Il est définitivement temps de s'extraire du poids de l'idéologie « cadafalchienne », sempiternellement reprise sur l'avènement du préroman et du premier art roman en Catalogne, qui en figeant une interprétation du bâti, est restée trop longtemps imperméable aux découvertes archéologiques de plus en plus nombreuses. La fragilité des datations des sites du haut Moyen Âge a conforté cette chronologie vieillissante, mais il n'est plus possible d'accorder le même crédit aux chronologies relatives directement subordonnées au hasard de la conservation des sources.

Contrairement à une idée largement répandue, les églises roussillonnaises trouvent donc leur origine au cœur des âges antiques, sans qu'aucune interruption, sinon celle de l'esprit, ne soit un frein à leur développement. La désertion architecturale du haut Moyen Âge roussillonnais ne s'explique qu'au regard de duplicités chronologiques redondantes, passivement acceptées

par tous comme vérités absolues. Nous souhaitons que notre approche ait contribué à donner une nouvelle identité à l'architecture anté-romane, au cœur d'une période que l'on a trop souvent sous-estimée.

En définitive, la réalité architecturale à l'œuvre entre le V^{ème} et le commencement du XI^{ème} siècle dans le diocèse d'Elne demeure, tout à la fois, élémentaire et complexe. Complexe, car pour faire fi des scories historiographiques il convient de comprendre l'émergence du concept qu'est le préroman, tout autant que de la rattacher à une réalité sociétale en mutation. Ce faisant, il nous faut abandonner certains de nos *a priori* et se plonger dans la vérité structurelle du bâti, afin d'en accepter l'élémentaire, voire la déstabilisante continuité. Levant le voile sur chacun de ces aspects, à l'évanescence de l'avant préroman, nous souhaitons lui opposer toute l'intensité de l'anté-roman.

Liste des sources commentée

L'inventaire qui suit fait état de toutes les sources manuscrites, imprimées, iconographiques, et numériques relevées dans différents fonds d'archives. Ces dernières ont, bien évidemment, permis l'aboutissement de ce travail de recherche et l'élaboration des notices en volume 2. Afin de ne pas être redondant avec les informations déjà compilées dans chaque notice et dans un souci de clarté, nous ne ferons pas ici état de la liste exhaustive de toutes les références, surtout en ce qui concerne les Archives Départementales. Nous avons au contraire choisi de présenter les séries sélectionnées aux dites archives selon leur ordre alphabétique, sans préoccupation chronologique pré, ou post, 1790.

1/ Sources manuscrites

Archives Départementales des Pyrénées-Orientales (ADPO):

- **Série B : Tribunaux judiciaires avant 1790**

Une seule occurrence est concernée par cette série que nous n'avons pas consultée en détail. Dans le cas qui nous intéresse, il s'agit du procès des incendiaires de l'église de la commune de Saint-Laurent-de-Cerdans.

- **Série EDT : Archives communales déposées**

Elles nous renseignent sur la dernière grande époque d'agrandissement et d'embellissement des églises qu'est la seconde moitié du XIX^{ème}, début du XX^{ème} siècle. Les devis des travaux à entreprendre dans les bâtiments religieux sont légions. Ils nous informent de ce fait, très souvent, de l'état avant modification, qui peut être l'état originel de l'édifice, ce qui en fait tout l'intérêt.

- **Série G : clergé séculier de l'ancien Roussillon avant 1790**

En tout bon médiéviste, nos investigations se tournèrent immédiatement vers la série G (clergé séculier de l'ancien Roussillon avant 1790), dont le fonds regroupe notamment les

archives de l'évêché, du chapitre et de la cathédrale d'Elne, de la collégiale Saint-Jean de Perpignan, des églises paroissiales du Roussillon, du Vallespir. Peu d'actes dits « féodaux » sont parvenus jusqu'à nous, la méprise semble en être la principale explication. Le XIX^{ème} siècle est plus particulièrement révélateur des erreurs de gestion de ces actes qui ont fait l'Histoire¹²²⁵. C'est à cette époque qu'auraient disparu de nombreux privilèges, tout comme le cartulaire de Saint-Martin du Canigou, celui de la cathédrale d'Elne, ainsi que celui d'Espira, pourtant existant au début de la révolution. Cette désinvolture toucha, bien entendu, les plus petits lieux de conservation d'archives, comme les bibliothèques des districts de Céret et Prades, où une multitude d'actes fut volée pour accroître les collections privées.

Aujourd'hui, la série G regroupe un important fonds, pour la période du XIII^{ème} siècle au XIV^{ème} siècle, ainsi que pour le XVIII^{ème} siècle, issu pour une grande majorité des archives notariales, intégrées aux ADPO, sous la volonté de M. B. Alart, en 1862. Ainsi, collations de bénéfices, prises de possessions, délibérations capitulaires, et contrats « artistiques » sont légions.

Pour ce qui nous concerne, seuls 31 documents ont été sélectionnés dans la **série G** ; ce sont des actes, qui pour le plus ancien remonte à la fin du XII^{ème} siècle (1194) et pour le plus récent, à la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle. De natures très diverses, ces documents, sans grand intérêt de prime abord, nous permettent de jalonner la chronologie des édifices, et au mieux de dater certaines de leurs modifications architecturales, même si tardives pour la plupart.

• **Série J : Documents entrés par voie extraordinaire**

Sous-série 2J : Cadastre dit « Napoléonien »

Sans surprise, et comme son nom l'indique, cette série recueille tous les cadastres dits « Napoléonien » remontant au premier tiers du XIX^{ème} siècle. Les ADPO n'ayant pas encore numérisé les originaux, nous ne pouvons que consulter des copies.

Sous-série 53J : Inventaire et pré-inventaire des monuments et richesses artistiques de la France, dans les Pyrénées-Orientales, regroupant des notices architecturales :

Série qui compile pour un grand nombre d'églises, bénéficiant ou non d'une protection au titre des Monuments historiques, des notices architecturales, souvent succinctes, mais qui

¹²²⁵ Toutes les informations historiques sur la série G qui suivent furent tirées de l'introduction de la série G, rédigée en 1903, par B. Palustre.

ont le mérite de rendre compte de l'état des édifices entre les années 1970 et 1990. Parfois, des photographies et des plans complètent ces notices et peuvent s'avérer riches de détails.

▣ **Sous-série 139J** : fonds Adrien Cavalier, qui porte le nom de l'auteur, ancien professeur d'agronomie. Ce fonds, versé aux ADPO en 1996, se compose de documents compilés sous forme de volumes manuscrits. Ses notes concernent le dépouillement, plus ou moins approfondi, du cartulaire d'Alart, du fonds Fossa, et de l'ouvrage de Pierre de Marca, « *Marca Hispanica* ». Certains de ces volumes ont retenu notre attention :

- Le dossier intitulé *Saint-Michel de Cuxa et ses dépendances* (**139J13**),
- Le dossier de note sur l'abbaye d'Arles-sur-Tech (**139J17**),
- Notices individuelles sur les églises du Roussillon et de Cerdagne (**139J31**),
- *Dictionnaire des églises, chapelles, et oratoires du diocèse de Perpignan* (**139J32**),
- Dépouillement de « *Marca Hispanica* », corpus des noms de lieux (**139J43**).

▣ **Sous-séries 12J22 à 12J29**: fonds Fossa ; Recueil d'études rédigé, copies d'actes originaux et documents reliés de la main de François Fossa, juriconsulte au XVII^{ème} siècle. Les documents sont organisés en plusieurs tomes, avec des titres différents et donc des cotes différentes. Ceux qui ont retenu notre attention sont les tomes I et II de son ouvrage manuscrit : *Recueil de Monuments pour l'histoire du Roussillon*.

- tome I, **12J24** : *Recueil de Monuments pour l'histoire du Roussillon* composé de 65 pièces extraites des archives de l'abbaye d'Arles-sur-Tech (de l'an 801 à l'an 1345), 119 pièces provenant des archives de Saint-Michel de Cuxa (de l'an 871 à l'an 1732) et enfin 51 pièces tirées des archives de Notre-Dame d'Espira (de l'an 1077 à l'an 1154).

- tome II, **12J25** : *Recueil de Monuments pour l'histoire du Roussillon* contenant 271 pièces extraites des archives d'Elne, de l'abbaye de la Grasse, de Saint-Martin du Canigou, Saint-Génis-des Fontaines, de Saint-Pierre de Rodès, du Temple (Perpignan), de l'hôpital Saint-Jean, et enfin de l'église Saint-Jean, ainsi que deux cahiers de notes tirés des archives du chapitre d'Elne et de celui de Saint-Martin du Canigou et pour finir un mémoire concernant la réunion de Saint-Martin du Canigou et de l'abbaye d'Arles-sur-Tech, ainsi que la table des matières des deux volumes.

- **Série 2 OP : Administration communale**

La série OP (administration communale) vient compléter la série EDT, les deux séries se complétant en proposant le même genre de documents axés sur le XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle. Pour exemple, des projets d'embellissement d'une église en série EDT trouvent en série OP le devis qui lui correspond, ou les motifs du non-aboutissement dudit projet.

- **Série W : Enregistrement**

- ▣ **Sous-séries 1025W : registres du cadastre dit « Napoléonien »**

Cette sous-série complète la consultation des registres cadastraux en offrant sous la forme de registre un inventaire de l'état parcellaire. Les indications sur la nature ou le propriétaire de chaque parcelle sont ainsi fournies.

- **Série T : Enseignement, affaires culturelles, sport**

- ▣ **Sous-série 4T : Fonds de la Préfecture – Beaux-arts, Monuments historiques, archéologie, objets d'art, classement acquisition, restauration et entretien.**

Ils témoignent des toutes premières restaurations, parfois radicales, du début du XX^{ème} siècle. Ces dernières ayant souvent modifié la physionomie de l'édifice, elles sont, à ce titre, riches d'informations sur l'évolution de la structure du bâti et de sa chronologie exacte, certaines modifications modernes ayant été pendant longtemps attribuées à des époques plus anciennes. Nous pouvons ainsi clore le débat sur des ambiguïtés persistantes.

- **Série V : Police des Cultes (1801-1905)**

- ▣ **Sous-série 4V : Immeubles et bâtiments diocésains et paroissiaux**

Cette sous-série regroupe des archives toujours et encore en rapport avec des travaux à mener sur les édifices religieux devenus propriété des communes. Des travaux, soit initiés par la municipalité, soit par le conseil de fabrique.

2/ Sources iconographiques

Archives Départementales des Pyrénées-Orientales (ADPO) :

● Série FI : Documents figurés

■ **Sous-série 21FI:** Fonds Marcel Durliat, photographies de retables, objets et mobiliers des églises et monuments des Pyrénées-Orientales

Du nom de son donateur, cette série regroupe des photographies mémoires des physionomies du bâti dans les années 1950.

Unité départemental de l'Architecture et du Patrimoine, Perpignan :

L'intégralité du fonds d'archives a été inventoriée. Ce dernier regroupe, pour une grande quantité d'églises, des plans, des informations sur les restaurations et les aménagements, des correspondances diverses, des rapports de fouilles, et les états sanitaires des bâtiments.

Direction Régionale des Affaires Culturelles, Montpellier :

Tous les dossiers des Monuments historiques non conservés à l'UDAP de Perpignan, ainsi que les dossiers dits « Rapport Hyvert », 1950. Tous les rapports de fouilles antérieurs à 1990, avant la création du bulletin de l'AAPO qui s'est fait le relai des découvertes archéologiques du département des Pyrénées-Orientales.

Fonds des archives municipales :

Les fonds d'archives municipales, étant dans leur globalité des répliques des documents conservés à l'UDAP ou à la DRAC, ne furent pas consultés de manière systématique, en raison de leur classement plus qu'hasardeux. Néanmoins, pour les églises les plus pauvres en renseignements, ces archives furent sollicitées, mais n'ont souvent rien apporté de probant.

Fonds de particuliers :

● Fonds d'archives privé de M. Vergès, pour l'église de Saint-Martin de Corsavy, regroupant de nombreux plans de l'église et des photographies réalisées par ses soins ou par différentes personnes anonymes ou non comme M. Gorrée, professeur d'histoire au collège d'Arles-sur-Tech et membre de l'association « Salvaguarda de Sant-Martí de Cortsaví », qui gère les restaurations de l'église.

- Fonds d'archives privé de Mme Gristi, ancienne propriétaire de Sainte-Cécile de Cos, possédant les plans réalisés par l'architecte Wursteisen qui ont permis d'entreprendre les restaurations de l'église entre 1996-1997.

- Fonds d'archives privé de Mme et M. Chalancon, anciens propriétaires de Sainte-Croix de Quercorb sur la commune d'Arles-sur-Tech, rassemblant photographies, plans de l'église, ainsi que les rares témoignages photocopiés des registres de baptêmes et de décès de la commune de Fontanills, rattachée à Arles-sur-Tech en 1823 et dont les archives ont inexplicablement disparu de la Mairie d'Arles-sur-Tech.

3/ Sources imprimées

▶ MARCA DE, P. : *Marca hispanica sive limes hispanicus, hoc est, géographica et historia descripto Cataloniae, Ruscinonis et circumjacentium populorum*, Paris, Baluze, 1688.

▶ BARTHOLOMAEUS HAUREAU : *Gallia christiana, in provincias ecclesiasticas distributa : In qua series et historia archiepiiscoporum, episcoporum et abbatum regionum omnium quas vetus Gallia complectebatur, ab origine ecclesiarum ad nostra tempora deduciture, et probatur ex authenticis instrumenstis ad calce apppositis*, Paris, 1899.

▶ ABADAL I DE VINYALS, R., *Catalunya Carolingia*, volume II, première partie, Barcelone 1926-1930.

▶ ABADAL I DE VINYALS, R., *Catalunya Carolingia*, volume II, deuxième partie, Barcelone 1952.

4/ Ressources numériques

▶ le site internet de l'IGN : www.geoportail.gouv.fr (carte IGN et carte dite « Cassini »).

▶ le site internet du BRGM : www.pierresud.brgm.fr (cartes des ressources naturelles).

Références bibliographiques

- ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolíngis a Catalunya*, Barcelone, 1950.
- ABADAL I DE VINYALS, R. D', *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (II), *Els Diplomes Carolíngis a Catalunya*, Barcelone, 1952.
- ADAM, J.-P., *La construction romaine*, Paris, 2011, 6^{ème} édition.
- ALART, J-B., « Géographie historique du Conflent », dans *Bulletin de S.A.S.L.*, t.X, 1854, p.67-112.
- ALART, J-B., « Les Patronnes d'Elne », dans *Bulletin de S.A.S.L.*, t.XI, 1856, p.261-277.
- ALART, J-B., « Monastères de l'ancien diocèse d'Elne, L'Abbaye de Sainte-Marie de Jau ou de Clariana », dans *Bulletin de S.A.S.L.*, t.XI, 1856, p.278-308.
- ALART, J-B., « Géographie historique des Pyrénées-Orientales et la voie romaine dans l'ancien Roussillon », dans *Bulletin de S.A.S.L.*, t.XII, 1859, p.67-92
- ALART, J-B., « La voie romaine de l'ancien Roussillon », dans *Bulletin de S.A.S.L.*, t.XII, 1859 p.131-174.
- ALART, J-B., *Notes et documents historiques sur le département des Pyrénées-Orientales*, Perpignan, 1867.
- ALART, J-B., « Examen critique des Documents relatifs à l'origine des possessions de l'abbaye de La Grasse en Roussillon et en Cerdagne, et à l'histoire de la maison comtale de Cerdagne et de Barcelone », dans *Bulletin de S.A.S.L.*, t.XX, 1873, p. 323-352.
- ALART, J-B., « Documents sur la géographie historique du Roussillon », dans *Bulletin de S.A.S.L.*, t.XX, 1873, p.505-601.
- ALART, J-B., « Examen critique des documents relatifs à l'origine des possessions de l'abbaye de la Grasse » dans *Bulletin de S.A.S.L.*, t.XX, 1873, p.323-352.
- ALART, J-B., *Cartulaire Roussillonnais*, Perpignan, 1880.
- ALART, J-B., « Géographie historique du Conflent », dans *Bulletin de la SASL des Pyrénées-Orientales*, n°10, 1956, p.67-112.
- ALESSANDRI, P., « L'église Saint-Estève de Nidolères, premiers résultats de fouilles », dans *Archéologie du Midi Médiéval*, t.3, 1994-1985, p.171-172.

- ALESSANDRI, P., « Le haut Moyen Âge à *Ruscino* », extrait de « L'archéologie médiévale dans le département des Pyrénées-Orientales », dans *Le Courrier archéologique du Languedoc Roussillon*, n°30, 1987, p.3-6.
- ALESSANDRI, P., « la nécropole de Los Pujols à Tautavel » dans *Archéologie du midi médiéval*, t.8-9, 1990, p.177-178.
- ALESSANDRI, P., « Perpignan, le site de Villa-Gothorum à Malloles », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIII, 1994-1995, p.85-90.
- ALESSANDRI, P., « Ruscino des wisigoths aux Francs », dans *Histoire et archéologie des terres catalanes au Moyen Âge*, Perpignan, 1995, p.9-48.
- ALESSANDRI, P. « L'église Saint-Félix de Calmeilles », dans *Études Roussillonnaises*, 1995, t. XIII, p.105-108.
- ALIBERT, D. et FIRMA DE C., *Les sociétés en Europe du milieu du VI^{ème} à la fin du IX^{ème} siècle*, Paris, 2003.
- AMIET, R., « La liturgie dans le diocèse d'Elne du VII^{ème} au XVI^{ème} siècle, première partie : La liturgie wisigothique », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°9, 1978, p. 73-101.
- AMIET, R., « La liturgie dans le diocèse d'Elne du VII^{ème} au XVI^{ème} siècle, seconde partie : La liturgie romano-franque », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°11, 1980, p. 67-100.
- AMIET, R., « Les livres liturgiques et le calendrier du diocèse d'Elne », dans *Les Cahiers de Fanjeaux, Liturgie et musique du IX^{ème} au XIV^{ème} siècle*, vol.17, 1982, p.139-154.
- ARAGON, H., « La nef de Saint-Martin du Canigou. Notes sur les voûtes en berceau, archaïsme de ce système », dans *Ruscino*, n°10, 1922, p.235-241
- ARGÁRATE, P., « Les réformes liturgiques carolingienne et grégorienne », dans *Questions liturgiques*, n°93, 2012, p.157-170.
- ARIAS PÁRAMO, L., « Geometría y proporción en la arquitectura prerrománica Asturiana », dans *ANEJOS de AEspA*, n° XLIX, Madrid, 2008.
- ASSIER-ANDRIEU L., (dir.), *La Ciutat : els Poders*, Perpignan, 2000, p.479.
- ASTRUC, E., *L'architecture religieuse rurale en Languedoc Méditerranéen entre le IX^{ème} et le début du XI^{ème} siècle (Diocèses d'Agde, Béziers, Lodève, Maguelone et Narbonne)*, thèse de doctorat, en 2 volumes, MALLET, G., (dir.), université de Montpellier 3, soutenue en novembre 2016.
- AUBERT, M., « Les enduits dans les constructions du Moyen Âge », dans *Bulletin Monumental*, t.115, n°2, 1957, p.111-117.

- AUREL, M., « La catalogue autour de 1100 », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°35, 2005, p.7-13.
- AVRIL, J., « La paroisse dans la France de l'an Mil », dans *Le roi de France et son royaume autour de l'an Mil*, par Parisse, M., et Barral i Altet, X., (dir.), Paris, 1992.
- BAILBÉ, N., « Le caractère architectural du Conflent roman », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de- Cuxa*, n°1, 1970, p.81-89.
- BAILBÉ, N., « Le caractère de l'architecture préromane en Roussillon », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de- Cuxa*, n°2, 1971, p.29-42.
- BAILBÉ, N., « Les divers types de voûtes sur abside et sur nef des églises du Roussillon du X^{ème} et XIII^{ème} siècle », *Archéologie occitane*, n°930, 1977, p.69-83.
- BAILBÉ, N., *Les clochers-tours du Roussillon*, Perpignan, 1989.
- BALCON-BERRY, S., « Les *domus ecclesiae*: aux origines des palais épiscopaux », *BUCEMA*, n°14, p.177-184.
- BANGO TORVISO, I.-G., « Arquitectura de la décima centuria : Repoblación o mozárabe ? », dans *Goya*, n°122, 1974, p.68-75.
- BANGO TORVISO, I.-G., *Arte mozárabe*, Madrid, 1991
- BARAUT, C., « Les églises préromanes et romanes d'Andorre (X^{ème}-XII^{ème} siècles) », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de- Cuxa*, n°2, 1971, p.185-186.
- BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981.
- BARRAL I ALTET, X., *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*, Paris, 1987.
- BARRAL I ALTET, X., et FEVRIER P-A., (dir.), *La topographie chrétienne des cités de la Gaule : des origines au milieu du VIII^{ème} siècle*, t.7, *Province ecclésiastique de Narbonne*, Paris, 1989.
- BARRAL I ALTET, X., MANENT, R., *L'arqueologia a Catalunya*, Barcelone, 1989.
- BARRAL i ALTET, X., « El primær arte romànic en la péninsula iberica. Elementos para un debate », dans *Hortus Artium Medievalium*, vol.3, 1997, p.131-140.
- BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen-Âge, de l'Antiquité tardive à l'an mil*, Turnhout, 1997.
- BARRAL i ALTET, X., « Roger Grau, militant del patrimoni », dans Grau, M., Poisson, O., (dir.) *Elne, ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité : Hommage à Roger Grau*, Elne, 2003, p.373-380.
- BARRAL I ALTET, X., *Chronologie de l'art au Moyen Age*, Paris, 2003.

- BARRAL I ALTET, X., « Quelques observations sur les mosaïques de pavement, l'architecture, la liturgie et la symbolique de l'édifice religieux médiéval », dans *Hortus Artium Mediævalum*, vol.9, 2003, p.255-260.
- BARRAL i ALTET, X., « Sur les supposées influences islamiques dans l'art roman : l'exemple de la cathédrale Notre-Dame du Puy-en-Velay », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°35, 2004, p.115-118.
- BARRAL i ALTET, X., « Du Panthéon de Rome à Sainte-Marie la Rotonde de Vic : transmission d'un modèle d'architecture mariale au début du XI^{ème} siècle et la politique "romaine" de l'abbé-évêque Oliba », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°37, 2006, p.63-75.
- BARRAL I ALTET, X., *Contre l'art Roman, essai sur un passé réinventé*, Paris, 2007.
- BARRAL I ALTET, X., « Culture visuelle et réflexion architecturale au début du XI^{ème} siècle : les voyages de l'abbé-évêque Oliba, 1^{ère} partie : les premiers voyages, avant l'Itinéraire vers Rome », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°40, 2009, p.177-186.
- BARRAL I ALTET, X., « L'arquitectura religiosa d'època romànica a Catalunya (segles XI-XIII) : balanç i notes crítiques », dans *Catalan historical review*, n°4, Instituts d'Estudis Catalans, Barcelone, 2011, p.181-200.
- BARRUOL G., (dir), *Ruscino, Château-Roussillon, Perpignan (Pyrénées-Orientales)*, Paris, 1975.
- BARAUT, C., « Les églises préromanes et romanes d'Andorre (X^{ème} -XII^{ème} siècles) », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°6, 1975, p.181-189
- BASSEDA, L., « Toponymie historique de Catalunya Nord », dans *Terra Nostra*, n°73-80, 1990.
- BASSAGODA Y AMIGÓ, B., *El Arquitecto Elias Rogent, Galeria de Arquitectos il·lustres n°1*, Asociación de Arquitectos de Cataluña, Barcelone, 1929.
- BAUDREU, D., « Types de villages et églises paroissiales (anciens diocèses de Carcassonne et de Narbonne) », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°30, 1999, p.101-109.
- BEAUDRY, N., « Un autel et son reliquaire à Ras El Bassit (Syrie du Nord) », dans *Hortus Artium Medievalum*, vol.11, 2005, p.111-122
- BECAT, J., (dir.), *Atlas de Catalunya Nord*, Barcelone, 1997.
- BECKWITH, J., *L'art du Haut Moyen Age : Carolingien, Ottonien, Roman*, Paris, 1993.
- BELIERES, G., « Les tuileries sur la commune de Prats-de-Mollo », dans *Études Roussillonnaises*, 1999, t. XVII, p.67-78.

- BELLEDENT F.-G., « La ville et le pouvoir intellectuel : Les sociétés savantes de Perpignan au XIX^{ème} siècle », dans ASSIER-ANDRIEU L. (dir.), *La Ciutat : els Poders*, Perpignan, 2000, p. 479-485.
- BENEZET, J., « L'autel majeur de l'église Saint-Pierre de Théza et ses aménagements », dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, n°35, 2004, 188-189.
- BENEZET, J., « Conclusions de fouilles », dans *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, n°18, 2003, p.47-48.
- BERDAGUER, C., *Bibliographie Roussillonnaise médiévale, 1980-1999*, mémoire de maîtrise d'histoire Perpignan, 1 vol., CATAFAU, A., (dir.), université Via Domitia, Perpignan, 1999.
- BERGERET, A., GUIONOVA, G., DONAT, R., « L'église Saint-Martin-de-Castries : premier bilan d'une fouille programmée (La Vacquerie) », dans *Etudes Héraultaises*, n°36, 2006, p.5-20.
- BESSAC, J-C., *L'outillage traditionnel du tailleur de pierre, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, 1986.
- BILLOIN, D., « Les nouvelles données sur les origines de l'église de Saint-Hymetière (Jura) », *BUCEMA* [En ligne], n°15, 2011, p.81-85.
- BLAIN, S., *Les terres cuites architecturales des églises du haut Moyen Age dans le nord ouest de la France et le sud est de l'Angleterre. Application de la datation par luminescence à l'archéologie du bâti*, thèse de doctorat, BAILIFF, I., et GUIBERT, P., (dir.), université de Bordeaux, 2009.
- BOISSAVIT-CAMUS, B., SAPIN, C., « De la cathédrale paléochrétienne à la cathédrale romane », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°44, 2013, p.19-39.
- BONNASSIE, P., *La catalogne au tournant de l'an mil. Croissance et mutation d'une société*, Paris, 1990.
- BONNASSIE, P., *Les sociétés de l'an mil : un monde entre deux âges*, Bruxelles, 2001.
- BONNEFOY, DE, L., « Autel de Pézilla », dans *Bulletin de la S.A.S.L.*, t.VIII, 1851, p.176.
- BONNEFOY DE, L., « Notes archéologiques sur Saint-Génis-des-Fontaines », dans *Bulletin de la S.A.S.L.*, t.VIII, 1851, p. 272.
- BONNEFOY, DE, L. de, *Epigraphie Roussillonnaise, ou recueil des inscriptions du département des Pyrénées-Orientales*, Perpignan, 1856-1868.
- BONNERY, A., « Eglises abbatiales carolingiennes, exemples du Languedoc-Roussillon », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°20, 1989, p.29-53.

- BONNERY, A., « Le changement de liturgie au IX^{ème} siècle en Septimanie et dans la marche d'Espagne, cause et conséquences », dans *Etudes roussillonnaises*, t.IX, 1989, p.21-31.
- BONNERY, A., « Les *sagreres* catalane : la concentration de l'habitat dans le "cercle de paix" des églises (XI^{ème} siècle) », dans FIXOT, M., et ZADORA-RIO, E., (dir.) *L'environnement et la topographie religieuse des campagnes médiévales*, Paris, 1994, p.68-79.
- BONNERY, A., « *A travers l'Histoire du Roussillon* » dans *Le Bulletin de la SASL des Pyrénées-Orientales*, n° CVIII, 2001, p. 397-400.
- BONNERY, A., « Les origines du monastère Saint-Pierre et Saint-Paul de Caunes-Minervois » dans *Archéologie du midi médiévale*, supplément n°6, 2010, p. 33-36.
- BONNEIL, C., *Le patrimoine temporel de l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, de la fin du VIII^{ème} au début du IX^{ème} siècle*, mémoire de maîtrise d'histoire, 2 vol., SENAC, P. (dir.), université Via Domitia, Perpignan, 1995.
- BONNET, C., *Les carolingiens et l'église, VIII^{ème} X^{ème} siècles*, Paris, 1996.
- BONNET, E., « La cathédrale et le cloître d'Elne, l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa et l'église de Corneilla de Conflent », dans *Les Cahiers d'histoire et d'archéologie*, n°16, 1932, p.292-306.
- BOUSQUET, J., « La dédicace ou consécration des églises et ses rapports avec leur construction, l'exemple d'Oliba », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°3, 1972, p.51-71.
- BOYER, C., *Répertoire archéologique du département de l'Aude, période wisigothique, carolingienne, romane*, Montpellier, 1941.
- BRECCIA FRATADOCCHI, T., « Les modèles en pierre de l'architecture arménienne », dans *Revue des Etudes Arméniennes*, t.IV, Paris, 1969, p.201-231.
- BRECCIA FRATADOCCHI, T., *La chiesa di S. Ejmiacin a Soradir*, Rome, 1971.
- BROWN, P., *The Ransom of the Soul. Afterlife and Wealth in Early Western Christianity*, Harvard University press, 2015.
- BRUTAILS, J-A., « Notes sur l'art religieux du Roussillon », dans *Bulletin archéologique du comité des travaux historique et scientifique*, n°4, 1892, p. 536-542.
- BRUTAILS, J-A., [*Notes sobre*] *l'art religiós en el Rosselló*, Barcelone, 1901.
- BRUTAILS, J-A., *L'architecture romane en Catalogne avant le XII^{ème} siècle*, Bordeaux, 1914.
- BRUTAILS, J-A., « Où s'est constituée l'architecture romane », dans *Anuari de l'institut d'estudis catalans*, vol. 2, 1919, p.203-230.

- BRUTAILS, J-A., *La géographie monumentale de la France aux époques Romane et Gothique*, Paris, 1923.
- BRUTAILS, J-A., *Précis d'archéologie du Moyen Âge*, Toulouse, 1936, 1^{ère} édition.
- BUENACASA PÉREZ, C., « Accroissement et consolidation du patrimoine ecclésiastique dans le Code Théodosien XVI », dans GUINOT, J.-N. et RICHARD, R., (dir.) *Empire chrétien et Eglise aux IV^{ème} et V^{ème} siècles, Intégration ou concordat ?*, Paris, 2008, p.259-275.
- BÜHRER-THIERRY, G., *L'Europe carolingienne*, Lassay-les-Châteaux, 2004.
- BÜTTNER, S., COUTELAS, A., « Mortiers de chaux et décors architecturaux en Gaule de l'Antiquité au haut Moyen Âge », dans BALMELLE, C., *et al., Aquitania, Supplément : Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, n°20, 2011.p.663-673.
- CABESTANY I FORT, J.-F. et MATAS I BLANXAT, M.-T., « Aproximacio a les tipologies constructives dels campanars de torre romànica a Catalunya (ss.XI-XIII), dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°27, 1996, p.25-32.
- CABIE, R., « Le culte des saints dans la liturgie des origines à l'époque romane », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°29, 1998, p.7-13.
- CAILLET, J-P., *L'art carolingien*, Paris, 2005.
- CAILLET, J-P., *L'art des temps paléochrétiens*, Paris, 2008.
- CALMETTE, M.-J., « Les historiens du Roussillon » dans *l'Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, MCMVII, 1908, p.139-147.
- CALMETTE J-H., et Vidal P., *Histoire du Roussillon*, Paris, 1923.
- CAMÓN AZNAR, J., « Arquitectura española del siglo X », dans *Goya*, n°52, 1963, p.206-219.
- CAMPOS, J., *Juan Biclao, obispo de Gerona : su vida y su obra*, Madrid, 1960.
- CANDDAU, S., *De la carrière à la cathédrale ou les pérégrinations d'une pierre au Moyen Age*, catalogue l'exposition tenue du 16 juin au 30 septembre 1997, au cloître d'Elne.
- CAPEILLE, J., *Figures d'évêques roussillonnais*, Perpignan, 1910.
- CAPEILLE, J., *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, Perpignan, 1914
- CARBONEIL-ESTELLIER, E., « Aux origines de l'art Roman : Fragmentation politique, encellulement social et croissance économique », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°24, 1993, p.5-19.

- CARBONEIL-ESTELLIER, E., « L'art de l'an 1000 en Catalogne », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°32, 2001, p.65-72.
- CARBONELL-LAMOTHE, Y., DURAND-VIGUIE, G., JOURNOT, F., « De l'archéologie romantique à la prospection systématique », dans BARRAL I ALTET, X., (dir.), *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*, Paris, 1987, p.399-409.
- CARELLA, S., *Architecture religieuse haut-médiévale en Italie méridionale : le diocèse Bénévent*, Turnhout, 2011.
- CAROZZI C. et TAVIANI-CAROZZI H., (dir.) *Année mille, An mil*, Marseille, 2002
- CARTRON, I., HENRION, F, SCUILLER, C., (dir.), *Les sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion*, supplément *Aquitania*, n°34, Bordeaux, 2015.
- CARRIERE L., *Chapelles et églises du haut et moyen Vallespir du XI^{ème} au XIII^{ème} siècle*, mémoire de Maîtrise d'histoire de l'art, 3 vol., F. ROBIN, G. MALLET et J-P. SUAU (dir.), université de Paul Valéry, Montpellier, 1999.
- CARRERO SANTAMARÍA, E., « La arquitectura medieval al servicio de las necesidades litúrgicas. Los conjuntos de iglesias », dans *Anales de Historia del Arte*, volumen Extraordinario 61-91, 2009, p.61-97.
- CASSANELLI R., (dir.), *Chantiers Médiévaux*, s.l., 1996.
- CASTELLVI, G. et GOT-CASTELLVI, S, « Recherches sur la station romaine d'*ad Centuriones* », dans *Études Roussillonnaises*, t. XIII, 1995, p.47-52.
- CASTELLVI, G. et GOT-CASTELLVI, S, « Vestiges romains en Cerdagne : blocs de remploi à l'église d'Estavar », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIII, 1995, p.59-62.
- CASTELLVI, G., « Roger Grau dans la vallée de la Roma », dans Grau, M., Poisson, O., (dir.), *Elne, ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité : Hommage à Roger Grau*, Elne, 2003, p.369-372.
- CASTIÑEIRAS, M., « Ripoll et Gérone : deux exemples privilégiés du dialogue entre l'art roman et la culture classique », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°39, 2008, p.161-180.
- CATAFAU, A., *Sicut ceteri Hispani faciunt : Hispani et aprisionnaires en Roussillon et Vallespir, de la fin du VIII^{ème} à la fin du X^{ème} siècle*, Perpignan, 1991.
- CATAFAU, A., PASSARIUS, O., « Laroque-des-Albères de l'antiquité à la fin du Moyen Age », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIV, 1995-1996, p.16.
- CATAFAU, A., *Les celleres du Roussillon*, thèse de doctorat d'histoire, 2 vol., BONNASSIE, P., (dir.), Université Le Mirail, Toulouse, 1998.

- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon (X^{ème}-XV^{ème} siècle)*, Perpignan, 1998.
- CATAFAU, A., « Paroisses et *cellera* dans le diocèse d'Elne, X^{ème} et XII^{ème} siècles », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°31, 1999, p.91-100.
- CATAFAU, A., « Autour d'un plan d'Arles-sur-Tech au XVIII^{ème} siècle », dans *Études Roussillonnaises*, t. XVII, 1999, p.67-78.
- CATAFAU, A., (dir.) *Activités, échanges et peuplement entre Antiquité et Moyen Age, Aude Pyrénées-Orientales*, Perpignan, 2007.
- CATAFAU, A., « Le vocabulaire du territoire dans les comtés nord-pyrénéens (IX^{ème}-XII^{ème} siècle) », dans CURSENTE, B., et MOUSNIER, M., (dir.), *Les territoires du médiéviste*, Rennes, 2015, p.129-149.
- *Catalunya Romànica. VII : La Cerdanya, El Conflent*, Barcelone, 1996.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993.
- *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996.
- CATTEDDU, I., CARRE, F., GENTIL, F., « Fouilles d'églises rurales du Haut Moyen Âge dans le Nord de la France, des questions récurrentes », dans PARIS-POULIN, D., et al., (dir.), *Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle*, Rennes, 2009, p.205-228.
- CAUVET, E., *Etude historique sur l'établissement des espagnols en Septimanie au VIII^{ème}-IX^{ème} siècle*, Montpellier, 1898.
- CAUCANAS, S., *Introduction à l'histoire du Moyen Age en Roussillon*, Perpignan, 1985.
- CAZES, A., *Saint-Laurent de Cerdans, Coustouges*, Prades, 1977.
- CAZES, A., « Le Conflent monumental », dans *Conflent*, n°33, 1966, p.103-111.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990.
- CAZES, A., « Géographie historique du Conflent sacré », dans *Conflent*, n°37, 1967, p.291-296.
- CENTRE D'ETUDE FOREZIENNES, collectif, *L'architecture, les sciences et la culture de l'histoire du XIX^{ème} siècle*, Saint-Etienne, 2001.
- CHABAN-DELMAS J., *Département de l'Aude : Histoire et géographie*, Paris, 1992.
- CHALON, M., « Le Roussillon du VI^{ème} au IX^{ème} siècle », dans BARRUOL G., (dir), *Ruscino, Château-Roussillon, Perpignan (Pyrénées-Orientales)*, p.341-363.

- CHASTANG, P., « l'archéologie du texte médiéval », dans *BUCEMA* [en ligne], hors série n°2, 2008, <http://cem.revues.org/index8702.html>.
- CHATONNET-BRIQUEL, F., « L'œuvre scientifique de Mathias Delcor : le bibliste, l'orientaliste, l'historien des religions », dans *Etudes Roussillonnaises*, t.XXI, 2005, p.27-30.
- CHAUVET, J-M., *Histoire de la Septimanie*, Nîmes, 2002.
- CHEVALIER, P., « Les autels paléochrétiens des provinces d'*Epirud Vetus*, *Epirus Nova* et de *Praevalis* », dans *Hortus Artium Medievalum*, vol.11, 2005, p.65-80.
- CHEVALIER, Y., « Céramique chrétienne antique du port de Collioure », dans *Etudes roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich*, Perpignan, 1987, p.133-136.
- CODOU, Y., COLIN, M-G, NÉZET-CÉLESTIN Le, M., « La christianisation des campagnes (IV^{ème} – VIII^{ème} siècle) », dans *Gallia*, t.64, 2007, p.57-83.
- COLIN, M.-C., SCHNEIDER, L., VIDAL, L., « Roujan-Medilianum (?) de l'Antiquité au Moyen Âge. De la fouille du quartier des sanctuaires à l'identification d'une nouvelle agglomération de la cité de Béziers », dans *Revue archéologique de la Narbonnaise*, t.40, 2007, p.117-193.
- COLIN, M.-G., « Christianisation et peuplement des campagnes entre Garonne et Pyrénées, IV^{ème}-X^{ème} siècles », dans *Archéologie du midi médiéval*, Supplément n°5, 2008.
- COLL I ALENTORN, M., « Les comtés Catalans à l'époque d'Oliba », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°3, 1972, p.19-30.
- COLL I ALENTORN, M., « Aperçu de l'histoire politique des pays catalans au XII^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°4, 1973, p 9-18.
- COLOMER, C., *Histoire du Roussillon*, Paris, 1997.
- COMPS, J-P., « Stratae et Stradae, les grands axes de circulation des Pyrénées-Orientales dans les textes médiévaux », dans *Domitia*, n°3, 2002, p.127-160.
- COMPS, J.-P., « Routes et chemins », dans KOTARBA, J., et al., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007, p.116-123.
- *Congrès archéologique de France, XXXV^{ème} session* : Séances générales tenues à Carcassonne, à Narbonne, à Perpignan et à Béziers en 1868, par la Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments, Paris, Derache, 1869.
- CONSTANT, A., « Un édifice cultuel médiéval et sa nécropole : la chapelle Saint-Saturnin de Pézilla-de-la-Rivière », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIII, 1994-1995, p.79-84.

- CORTADE, E., « L'ermitage de Saint-Saturnin de Pézilla de la Rivière », dans *Etudes Roussillonnaises*, n°X, 1991, p.41-60.
- COURENT, P., et HELENA, P., *Répertoire archéologique du département de l'Aude : période gallo-romaine*, Montpellier, 1935.
- COURCELLES DE, D., *Ecrire l'histoire, écrire des histoires dans le monde hispanique*, France, 2008.
- COUTELAS, A., F. MONIER, F., « Ni stuc, ni peinture : un traitement illusionniste des enduits », *Décor des édifices publics civils et religieux en Gaule durant l'Antiquité Ier-IVe siècle - Peinture, mosaïque, stucs et décors architectoniques*, Actes du colloque de Caen, 7-8 avril 2011, p. 191-211.
- CROZET, R., *L'art Roman*, Paris, 1962.
- CUNY, J., « L'archéologie des élévations (archéologie du bâti, archéologie monumentale) en Aquitaine : 20 années de recherche (1991-2011), dans *Aquitaine bilan scientifique de 2012*, 2014, p.13-39.
- DÉBAX, H., (dir.), *Vicomte et vicomtés dans l'occident médiéval*, Toulouse, 2008.
- DÉBAX, H., PONTIÈS, F., « Saint-Hilaire, Saint Saturnin et Roger. Un réseau Guilhelme dans le comté de Carcassonne au X^{ème} siècle », dans MACÉ, L., (dir.) *Entre histoire et épopée. Les Guillaume d'Orange (IX^{ème}-XIII^{ème} siècle)*, collection Méridiennes, CNRS-Université Toulouse II-Le Mirail, 2006, p. 117-133.
- DEBIAIS, V. *et al.*, « L'évolution de l'écriture épigraphique en France au Moyen Âge et ses enjeux historiques », dans *Bibliothèque de l'école des chartes*, t.165, 2007, p.101-137.
- DELAPLACE, C « La mise en place de l'infrastructure ecclésiastique rurale en Gaule à la fin de l'antiquité (IV^{ème}-VI^{ème} siècles après J.-C.) », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°30, 1999, p.153-170.
- DELAPLACE, C., *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale IV-IX^{ème} siècle*, Paris, 2005.
- DELCOR, M., « Les origines de Saint-Martin du Canigou. De la légende à l'histoire », dans *Les Cahiers de Saint-Michel- de-Cuxa*, n°3, 1972, p. 103-114.
- DELCOR, M., « Problèmes posés par l'église de Saint-michel de Cuxa, consacrée en 974, et par les églises successives qui l'ont précédée », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°6, 1975, p. 129-151.
- DELCOR, M., « Les cuves romanes et leur figuration en Roussillon, Cerdagne et Conflent », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°4, 1973, p. 96-109.
- DELCOR, M., « Quelques exemples des premiers Arts Romains en Cerdagne et en Bergueda », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°21, 1990, p.29-49.

- DUPARC, P., « La commendise ou commende personnelle » dans *Bibliothèque de l'école des chartes*, t.119, 1961, p. 50-112.
- PONSICH, P., « Complexité et originalité de l'Art Roman en Roussillon au XI^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°21, 1990, p.7-27.
- DEPERET C., « Aperçu sommaire de la géologie du massif du Canigou », dans *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*, n°66, 1905, 421-441.
- DEPREUX, P., « Ambitions et limites des réformes culturelles à l'époque carolingienne », dans *Revue Historique*, n°623, 2002 /3, p.721-753.
- DER NERSESSIAN, S., *The Armenians*, Londres, 1969.
- DER NERSESSIAN, S., *L'art arménien*, Paris, 1977.
- DESCAMPS, C., « Le Pharmacien Farines - Aux origines de La S.A.S.L » dans *Bulletin de la S.A.S.L.*, t. CIX, 1985, p. 359-386.
- DESPETIS, J., « Nouvelle chronologie des évêques d'Agde d'après les Cartulaires de cette Eglise », dans *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, t.VII, 1920, p.44-101.
- DEVIC, C., et VAISSETTE, J., *Histoire générale de Languedoc*, tome 2, (3^{ème} édition, corrigée et augmentée par Moliner, d'A.), Toulouse, 1875.
- DEVIC, C., et VAISSETTE, J., *Histoire générale de Languedoc*, tome 5, (3^{ème} édition, corrigée et augmentée par Moliner, d'A.), Toulouse, 1875.
- DEVROEY, J.-P., « L'introduction de la dîme obligatoire en Occident. Entre espaces ecclésiastiques et territoires seigneuriaux à l'époque carolingienne » dans LAUWERS, M., (dir.) *La Dîme, l'église et la société féodale*, Turnhout, 2012, p.87-106.
- *Dictionnaire des églises de France*, II c, Cévennes, Languedoc, Roussillon, Paris, 1966.
- DONABEDIAN, P., « L'architecture dans l'Arménie du Haut Moyen âge », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°14, 1983, [non paginé].
- DONABEDIAN, P., « L'Architecture Religieuse en Arménie autour de l'An Mil », dans *les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, n°19, 1988, p.55-65
- DONABEDIAN, P., « L'architecture religieuse en Géorgie autour de l'an mil », dans *les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, n°20, 1989, p.83-117.
- DOURTHE, P., « Typologie de l'autel emplacement et fonction des reliques dans la péninsule Ibérique et le sud de la Gaule, du V^{ème} au XI^{ème} siècle », dans *Bulletin Monumental*, t.153, 1995, p.7-22.

- DOUVAIS, C., *Soumission de la vicomté de Cerca*, Nîmes, 2000.
- DUHAMEL-AMADO, C., « Le poids de l'aristocratie d'origine wisigothique et genèse de la noblesse septimaniennne », dans FONTAINE, J., PELLISTRANDI, C., (dir.), *L'Europe Héritière de l'Espagne wisigothique*, Madrid, 1992, p.81-99.
- DURAND, G., *Les églises préromanes et le premier âge roman dans le Rouergue méridional*, thèse de doctorat d'histoire de l'art, 3 vol., DURLIAT, M., (dir.), université du Mirail, Toulouse, 1985.
- DURAND, G., « L'abbaye bénédictine de Saint-Thibéry (Hérault) », dans *Archéologie du Midi médiéval*, t.22, 2004, p.141-198.
- DURLIAT, M., « Un chapiteau préroman à Saint-Michel de Cuxa », dans *Études Roussillonnaises*, t. II, n°1-2, 1952, p.101-102.
- DURLIAT, M., « L'église de Malloles », dans *Études Roussillonnaises*, t. IV, 1-2, 1954-1955, p.101-114.
- DURLIAT, M., *Roussillon Roman*, La pierre-Qui-Vire, 1958, 4^{ème} éd., 1986.
- DURLIAT, M., « Tables d'autel à lobes de la province ecclésiastique de Narbonne (IX^{ème} - XI^{ème} siècles) », dans *Cahiers archéologiques*, t.XVI, 1966, p.51-75.
- DURLIAT, M., « Problèmes posés par l'histoire de l'architecture religieuse en Catalogne dans la première moitié du XI^{ème} siècle », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°3, 1972, p.43-49.
- DURLIAT, M., « Les Pyrénées et l'art roman », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°10, 1979, p.153-174.
- DURLIAT, M., *Des barbares à l'an mil*, Paris, 1985.
- DURLIAT, M., « La Catalogne et le "premier art roman" », dans le *Bulletin monumental*, t. 147/III, 1989, p.209-238.
- DURLIAT, M., « Les chantiers de construction des églises romanes », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°26, 1995, p.9-24.
- DUVAL, N., « L'Espagne, la Gaule, et l'Adriatique, rapports éventuels dans le domaine de l'archéologie chrétienne », dans *II Reunió d'arqueologia paléocristiana hispànica*, Barcelone, 1982, p.31-52.
- DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens : Atlas des monuments Paléo-chrétiens de la France*, t.1 : *Sud-Est et Corse*, Paris, 1995.
- DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens : Atlas des monuments Paléo-chrétiens de la France*, t.2 : *Sud-Ouest et Centre*, Paris, 1996.

- DUVAL, N., « Architecture et liturgie », dans *Revue des Etudes Augustiniennes*, n°42, 1996, p.111-157.
- DUVAL, N., *Naissance des Arts Chrétiens : Atlas des monuments Paléo-chrétiens de la France*, t.3 : *Ouest, Nord et Est*, Paris, 1998.
- DUVAL, N., « l'héritage de l'architecture et du matériel liturgique paléochrétiens du haut Moyen Âge », dans *Hortus Artium Medievalium*, n°9, 2003, p.295-302.
- DUVAL, N., « l'autel paléochrétien : les progrès depuis le livre de Braun (1924) et les questions à résoudre », dans *Hortus Artium Medievalium*, n°11, 2005, p.7-18.
- ERLANDE-BRANDENBURG, A., *Architecture romane et gothique*, Paris, 2001.
- *Espaces religieux et communautés méridionales*, Actes du 64^{ème} congrès de la fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Montpellier, 1994.
- *Études Roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich*, Perpignan, 1987.
- FABRE, D., (dir.), *Domestiquer l'histoire : ethnologie des Monuments historiques*, Paris, 2000.
- FAVRE, H., *Recherches historiques sur l'abbaye de Fontfroide dans les archives de l'Aude*, Nîmes, 1998, 1^{ère} édition 1894.
- FELLER, L., « Introduction. Formes et fonctions de la richesse des élites au haut Moyen Âge », dans DEVROEY, J.-P., FELLER, L., LE JAN, R., (dir.), *Les Elites et la richesse au haut Moyen Âge*, Turnhout, 2010, p.5-30.
- FEVRIER, P.-A., et BARRAL I ALTET, X., (dir.), *La topographie chrétienne des cités de la Gaule : des origines au milieu du VIII^{ème} siècle*, t.7, *Province ecclésiastique de Narbonne*, Paris, 1989.
- FICHES, J.-L., « Les Agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon », t.1, dans *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, n°13, 2002.
- FISKOVIĆ, I., « L'apport des reconstructions d'églises de l'antiquité tardive dans la formation du premier art roman sur le littoral croate », dans *Hortus Artium Medievalium*, 1, 1995, p.14-27.
- FIXOT, M. ET ZADORA-RIO, E., (dir) *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*, Actes du III^{ème} congrès international d'archéologie médiévale à Aix-en Provence du 28-30 septembre 1989, Gap, 1995.
- FONTAINE, J., *L'art préroman hispanique*, La Pierre-qui-vire, 1^{ère} éd., 1977.
- FONTAINE, J., *L'art mozarabe*, La Pierre-qui-vire, 2^{ème} éd., 1995.

- FONTAINE, J., « L'Espagne entre Barbares et hérétiques », dans MAYEUR, J.-M., PIETRI, L., *les Eglises d'Orient et d'Occident (432-610)*, t.3 de *l'Histoire du christianisme*, Lonrai, 1998, p.199-206.
- FONTAINE, J., « L'Espagne wisigothique », dans MAYEUR, J.-M., PIETRI, L., *les Eglises d'Orient et d'Occident (432-610)*, t.3 de *l'Histoire du christianisme*, Lonrai, 1998, p.801-807.
- FREEDMAN, P., « L'influence wisigothique sur l'église catalane », dans FONTAINE, J., PELLISTRANDI, C., (dir.), *L'Europe Héritière de l'Espagne wisigothique*, Madrid, 1992, p.70-79.
- *Gallo-Romain, Wisigoths et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne*, Actes des VII^{ème} journées internationales d'archéologie mérovingienne de Toulouse, 1985, Fléville, 1991.
- GAILLARD, A., et al. , « Premiers résultats concernant le site des jardins de Saint-Benoît (Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, Aude), pôle religieux et funéraire des Corbières », dans *Archéologie du midi médiéval*, t.28, 2010, p.209-218.
- GAILLARD, M., (dir.), *l'empreinte chrétienne en Gaule du IV^{ème} au IX^{ème} siècle*, Turnhout, 2014.
- GALON, F., « Monachisme, pouvoirs et société dans la péninsule ibérique du Haut Moyen Âge : Autour de Gennade d'Astorga (850-865 ? - 936 ?) », dans *Revue Mabillon*, t.82, 2010, p.37-76.
- GALTIER-MARTI, F., « Les conditions et les développements de l'art préroman dans les comtés de Ribagorza et d'Aragon », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°23,1992, p.55-63.
- GARLAND, E., « Des remplois antiques dans les églises romanes des Pyrénées », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°25,1995, p.137-144.
- GAUDEMET, J., *Conciles gaulois du IV^{ème} siècle*, Paris, 1977.
- GAUDIN, G., *Le puits de mémoire : témoignages historiques sur Narbonne et le Languedoc*, Loubatières, 2001.
- GAVIN, J. M., *Inventari d'esglesies*, t. 3, Barcelone, 1976.
- GERARD-POWELL, V. et SAZATORNIL, L. « Madrid-Paris : la Pensée romantique et l'architecture espagnole », dans *Revue de l'art*, n°115, 1997, p.30-41.
- GHALIA, T., « L'architecture religieuse en Tunisie aux V^{ème} et VI^{ème} siècles », dans *Antiquité Tardive*, n°10, 2002, p.213-222.
- GIGOT, M. « Vue d'ensemble sur les plus anciens textes d'archives des Pyrénées-Orientales », dans *CERCA*, 1961, p. 23-49.

- GINOUEZ, O., « Le site de Saint-Félix à Narbonne, Une église d'origine paléochrétienne et son environnement funéraire (V^{ème}-XVI^{ème} siècle) », dans *Archéologie du midi médiéval*, t.17, 1999, p.25-48.
- GINOUEZ, O., MOULIS, D., « Narbonne intra-muros : découverte d'une église du haut Moyen Âge », dans *Archéologie du midi médiéval*, t.25, 2007, p.3-118.
- GIRY, J., *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault*, Rodez, 1983.
- GÓMEZ MORENO, M., *Iglesias mozárabes. Arte español de los siglos IX a XI*, Madrid, 1919.
- GOSS, V.-P., *Early croatian architecture, a study of Pre-romanesque*, Londres, 1987.
- *Gran geografia comarcal de Catalunya : Vallespir. Conflent. Capcir. Baixa Cerdanya. Alta Cerdanya*, Barcelone, 1985.
- GRAU, R., « Etudes sur la couverture primitive de la cathédrale d'Elne », dans *Etudes Roussillonnaises*, t.1, 1951, p.95-101.
- GRAU, R., « Les fouilles d'Illibéris », dans *Etudes Roussillonnaises*, t.3, 1952, p.153-167.
- GRAU, R., « Sondages à Illibéris », dans *Etudes Roussillonnaises*, t.4, 1958, p.273-274.
- GRAU, R., « Un fort romain à sauver : le Castell dels Moros de l'Ecluse », *Archéologia*, n°124, 1978, p.64-70.
- GRAU, P., « Un archéologue amateur engagé dans la vie de la cité : Roger Grau », dans Grau, M., Poisson, O., (dir.), *Elne, ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité : Hommage à Roger Grau*, Elne, 2003, p.347-358.
- GRENIER, A., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : l'Aude*, Paris, 1959.
- GRIMAUD, A., « Mérimée, Jaubert de Passa et les Monuments Historiques du Roussillon », dans *Revue des provinces de France*, novembre 1927, p.1- 4.
- GRODECKI, L., *Le siècle de l'an mil*, Paris, 1973.
- GROS, M., « Les wisigoths et les liturgies occidentales », dans FONTAINE, J., PELLISTRANDI, C., (dir.), *L'Europe Héritière de l'Espagne wisigothique*, Madrid, 1992, p.125-135.
- GUARDIA, M., « L'art chrétiens et musulman hispanique : la recherche du prestige de l'antiquité », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 2008, n°39, p.265-281.
- GUIGON, P., *L'architecture préromane en Bretagne. Le premier art roman*, Rennes, 1993.
- GUIGON, P., *Les églises du haut Moyen Âge en Bretagne*, Saint-Malo, t.1, 1997 et t.2, 1998.

- GUITER, H. « La société agricole scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales », dans *Les actes du 100^{ème} congrès national des Sociétés savantes*, Paris, 1975, p.351-358.
- GUYON, J. « Emergence et affirmation d'une topographie chrétienne dans les villes de la Gaule méridionale », dans *Gallia*, 2006, p.85-110.
- GUYON, J. « Regards sur la topographie chrétienne des cités du midi de la Gaule », dans PARIS-POULAIN, D. (dir.), *Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle*, Rennes, 2009, p.137-145.
- HASRATHIAN, M., « Les églises à nef unique avec portique de Tachir et les monuments similaires du haut Moyen Âge en Arménie », dans *Revue des Etudes Arméniennes*, t.XII, Paris, 1977, p.215-242.
- HARTMANN-VIRNICH, A., « Remarques sur l'architecture du XI^{ème} siècle en Provence (1030-1100) », dans *Hortus Artium medievalium*, n°6, 2000, p.35-66.
- HARTMANN-VIRNICH, A., « Le voûtement dans l'architecture religieuse du XI^{ème} siècle en Provence : formes, modèles, techniques », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 2001, n°32, p. 147-162.
- HARTMANN-VIRNICH, A., « L'image de l'art monumental antique dans l'architecture romane provençale : nouvelles réflexions sur un ancien débat », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 2008, n°39, p.47-64.
- HEBER-SUFFRIN, F., « L'architecture religieuse du nord-est de la France aux X^{ème} et XI^{ème} siècles. », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 1990, n°21, p.115-129.
- HEIJMANS, M., « La place des monuments publics du Haut-Empire dans les villes de la Gaule méridionale durant l'Antiquité tardive (IV^{ème}-V^{ème} s.) », dans *Gallia*, t.63, 2006, p.25-41.
- HEIJMANS, M., « Les installations liturgiques de l'église paléochrétienne de l'enclos Saint-Césaire à Arles (Bouches-du-Rhône) », dans *Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes et en Auvergne*, n°38, 2013, p.77-86.
- HEITZ, C., *L'architecture religieuse carolingienne*, Paris, 1950.
- HEITZ, C., « Eléments carolingiens dans l'architecture méditerranéenne », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°12, 1981, p.111-121.
- HEITZ, C., *La France préromane : archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Age : IV^{ème} siècle - an mil*, Paris, 1987.
- HEITZ, C., « L'architecture carolingienne et les nombres », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°23, 1992, p.89-96.

- HEITZ, C., « Convergences et divergences entre l'architecture ottonienne et l'architecture religieuse en France autour de l'an mil », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°24, 1993, p.53-65.
- HEITZ, C., « Saint-Michel-de-Cuxa et la tradition carolingienne », dans *De la création à la restauration. Travaux d'histoire de l'art offerts à Marcel Durliat pour son 75^{ème} anniversaire*, Toulouse, 1992, p.53-67.
- HEIZELMANN, M., « Bischofsherrschaft in Gallien. Zur Kontinuität römischer Führungsschichten », von 4. Bis, zum 7. Jahrhundert. *Soziale, prosopographische und bildungsgeichtliche Aspekte*. Munich, 1976.
- HENRY, D.M.J., *Histoire de Roussillon comprenant l'histoire du royaume de Majorque*, t. 1, Paris, 1820.
- HOEFER, F., *Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, t. 2, Paris, 1852.
- HOULET, J., *Eglises en Roussillon*, t. I-II, Paris, s.d.
- HUBERT, J., *L'art-préroman*, Paris, 1938.
- ISAÏA, M.-C., *Histoire des carolingiens, VIII^{ème}-X^{ème} siècle*, Lonrai, 2014.
- JAKOBSON, A., « Les rapports et les corrélations des architectures arméniennes et géorgiennes au Moyen Âge », dans *Revue des Etudes Arméniennes*, t.VIII, Paris, 1971, p.229-249.
- JAUBERT DE PASSA, F., « L'église de Planès », dans *Annales archéologiques*, t.14, 1854, p.188-200.
- JEANNIN, E., *Chantiers d'abbayes*, Moisenay, 2002.
- JOURNOT, F., « Naissance de l'archéologie et de l'histoire de l'art du Moyen Âge : Arcisse de Caumont et les années ou de la fortune d'une clé dichotomique », dans de *Hicsa* (Histoire culturelle et sociale de l'art) publications en ligne: <http://hicsa.univparis1.fr/documents/pdf/MondeRomainMedieval/F%20Journot.pdf>.
- JOYEUX-PRUNEL, B., « L'histoire de l'art et le quantitatif », *histoire & mesure* [En ligne], XXIII – 2, 2008. <http://histoiremesure.revues.org/3543>.
- JULIA, H., *Histoire de Béziers*, Evreux, 1845.
- JUNYENT, E., *L'art pre-romànic a l'art català*, vol.1, Barcelone, 1955.
- JUNYENT, E., *Catalunya romànica. L'arquitectura del segle XI*, Montserrat, 1975.
- JURKOVIĆ, M., « L'architecture du premier âge roman en Croatie », dans *Hortus Artium medievalium*, n°6, 2000, p.83-92.

- JURKOVIĆ, M., « La réforme de l'Eglise et l'architecture du premier âge roman en Croatie », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°33, 2002, p.183-194.
- JURKOVIĆ, M. et BROGIOLO, G.P. (dir.), *Corpus Architecturae Religiosae Europae (IV^{ème}-X^{ème} siècle)*, t.1, *Provinces de Belluno, Treviso, Padoue et Vicenza*, Turnhout, 2010.
- KARAMAN, L., *Iz Kolijevke hrvatske prošlosti (The cradle of Croatian History)*, Zagreb, 1930.
- KHALPAKHCHIAN, O., *Architectural Ensembles of Armenia*, Moscou, 1980.
- KOTARBA, J., et al., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007.
- KOTARBA, J., « Les sites d'époque wisigothique de la ligne LGV, apport et limites pour les études d'occupation du sol de la plaine du Roussillon », dans *Domitia*, n°8-9, 2007, p.43-70.
- KOTHE, C., « Quelques traces artistiques des relations entre Al-Andalus et l'espace ibéro-occitan », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°35, 2004, p.157-166.
- KUBACH, H., *L'art de l'Empire au début du Moyen Age : les arts carolingiens et ottoniens*, Paris, 1973.
- LACVIVIER, DE, R., « Inventaire sommaire des documents copiés dans le cartulaire de l'église d'Elne par Fossa » tiré à part extrait de *Ruscino*, n°3, 1913, Prades, p.28.
- LANTIER, R., « Fouilles dans Le cimetière wisigothique d'Estagel », dans *Comptes-rendus des séances de l'académie des inscriptions et des belles lettres*, vol.92, n°2, 1949, p.154-163.
- LASSALLE, V., « Quelques cas d'influence de l'art antique dans l'art roman du midi de la France et de l'Italie Septentrionale », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 1975, n°6, p. 121-127.
- LAUWERS, M., « Pour une histoire de la dîme et du *dominium* ecclésial », dans LAUWERS, M., (dir.) *La Dîme, l'église et la société féodale*, Turnhout, 2012, p.11-64.
- LAVAGNE P., « Franchise architecturale dans l'art roman : matériaux, formes et structures », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 1970, n°1, p.91-98.
- LEGUAY, J-P., *L'Europe Carolingienne, VIII^{ème}-X^{ème} siècle*, Paris, 2002.
- LENIAUD, J.-M., notice sur *Prosper Mérimée* publiée le 8 septembre 2010, dans *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, document en ligne de INHA (Institut nationale d'histoire de l'art), <http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/merimee-prosper.html>.

- LENIAUD, J.-M., notice sur *Jules Quicherat* publiée le 8 septembre 2010, dans *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, document en ligne de INHA (Institut nationale d'histoire de l'art), <http://www.inha.fr/spip.php?article2502>
- LETURQUE, A., « L'église Sainte-Marie-de-Riquer à Catllar et ses décors peints extérieurs », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°45, 2017, p.189-195.
- LEVEAU, P., « Introduction : les incertitudes du terme villa et la question du *vicus* en Gaule Narbonnaise », dans *Revue archéologique de Narbonnaise*, t.35, 2002, p.5-26.
- LIMOUSIN, E., *Le monde byzantin économie et société*, Meroues, 2007.
- LINDDROOS, A., HEINEMEIER, J., *et al.*, « Mortar dating using AMS ¹⁴C and sequential dissolution : examples from mediaval, non-hydraulic lime mortars from the Aland Islan, SW Finland », dans *Radiocarbon*, vol.49, n°1, 2007, p.47-67.
- LOMARTIRE, S., « Remarques sur Tours et clochers préromans et romans dans l'Italie du nord », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°28, 1997, p.237-260.
- LORRE C., Notice sur Henri HUBERT, dans *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale* de l'INHA , (Institut nationale d'histoire de l'art), publié en ligne le 10 février 2010, sous la référence suivante : <http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/hubert-henri.html>
- LUGAND, J., NOUGARET, J., SAINT-JEAN, R., *Languedoc Roman*, La Pierre-Qui-Vire, 1975.
- MACDONALD, W., *L'architecture paléochrétienne et byzantine*, Paris, 1962.
- MAGNOU-NORTIER, É., MAGNOU, A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t. 1, Paris, 1996.
- MAGNOU-NORTIER, É., MAGNOU, A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t. 2, Paris, 2000.
- MÂLE, E., *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, Paris, 1950.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003.
- MALLET, G., *De Catalogne en Languedoc méditerranéen, Essai sur la production artistique en marbre au Moyen Âge. Décor monumental et mobilier liturgique (IV^{ème}-XV^{ème} siècles)*, dossier en vue de l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, 2 vol., ROBIN, F., (dir.), université Paul-Valéry, Montpellier 3, 2009.
- MANCHO, C. « "L'oubli du passé". Les origines de l'art médiéval en Catalogne », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°39, 2008, p.283-295.

- MANCHO, C., *La peinture murale du haut Moyen Âge en Catalogne (IX^{ème}-X^{ème} siècle)*, Turnhout, 2012.
- MARTIN, C., *La Géographie du Pouvoir dans l'espace Wisigothique*, Paris, 2003.
- MARTIN, C., « Les évêques wisigothiques dans leur espace : de l'autonomie à l'intégration », dans BOUGARD, F., DEPREUX, P., et LE JAN, R., (dir.), *Les élites et leur espace : mobilité, rayonnement et domination*, Turnhout, 2007, p.207-223.
- MARTINEZ, D., et MOREL, D., « L'architecture religieuse de l'Auvergne entre antiquité tardive et haut Moyen Âge, à travers la documentation archéologique », dans *Hortus Artium medievalium*, n°18, t.1, 2012, p.97-122.
- MARTINEZ TEREJA, A. M., « Arquitectura cristiana en Hispania durante la Antigüedad Tardía (Siglos IV - VIII) (I) », dans QUIROGA, L., MARTINEZ TEJERA, MANUEL; J. A., DE PABLOS, J. M., *Gallia e Hispania en el contexto de la presencia "germánica" (ss. V-VII) : Balances y perspectivas*, Madrid, 2006, p.109-187.
- MARTINEZ TEREJA, A. M., « La arquitectura cristiana de los siglos V-VI en Hispania: entre la "oficialización" y la "expansión" », dans *Zona arqueológica*, n°11, 2010, p.222-271.
- MATKOWSKI, M., *Approche monographique d'une église rurale au XII^{ème} siècle dans le Conflent (Pyrénées-Orientales) : Saint-Etienne de Sahorre*, mémoire de Maîtrise, 2vol, ROBIN, F., MALLET, G., et SUAOU, J.-P., (dir.), université de Paul-Valéry, Montpellier, 2003.
- MATTES, M., « Notice biographique de François Jaubert de Passa », dans *Bulletin S.A.S.L.*, t.XI, 1858, p. 426-437.
- MARCET JUNCOSA, A., *Mots-clefs de l'histoire Catalane du Nord*, Canet, 2003.
- MARTÍ, R., « Del fundus a la parrochia. Transformaciones del poblamiento rural en Cataluña durante la transición medieval » dans SENAC, P., (dir.) *De la Tarraconaise à la Marche supérieure d'Al-Andalus (IV-XIe). Les habitats ruraux (villa I)*, Toulouse, 2006, p.145-166.
- MARTÍ, R., « l'organisation territoriale en Catalogne entre Antiquité et féodalité », dans *Annales du Midi*, t.121, 2009, p.177-197.
- MARTIN, C., *La Géographie du Pouvoir dans l'espace Wisigothique*, Paris, 2003.
- MARTIN, C., « Les évêques wisigothiques dans leur espace : de l'autonomie à l'intégration », dans BOUGARD, F., DEPREUX, P., et LE JAN, R., (dir.), *Les élites et leur espace : mobilité, rayonnement et domination*, Turnhout, 2007, p.207-223.

- MARTINEZ, D., CHABERT, S., « Le site de La Couronne à Molles (Allier) : un établissement de hauteur de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge. Bilan de la deuxième campagne de recherches. », dans *BUCEMA* [En ligne], 16 | 2012, mis en ligne le 27 novembre 2012. URL: <http://cem.revues.org/12382>; DOI: 10.4000/cem.12382
- MARTINEZ GROS G., « L'historiographie des minorités (Morisques, Mudéjars, Mozarabes) dans l'Espagne du milieu du XIX^e siècle », dans SERRANO, Carlos, (dir.), *Nations en quête de passé, la péninsule ibérique (XIX^{ème}-XX^{ème} siècles)*, Paris, 2000, p.55-73.
- MARTINEZ TEJERA, A.-M., « Arquitectura cristinana en Hispani adurante la Antigüedad tardía (siglos IV-VIII) (I) », dans *Zona arqueología*, n°11, BAQUEDANO, E., *El tiempo de los « bárbaros » pervivencia y transformación en Galia e Hispania (SS. V-VI D.C.)*, Madrid, 2010, p.109-187.
- MARTINEZ TEJERA, A.-M., « San Miguel de Escalada (Gradefes, León), cuestiones diversas respecto a un edificio de la "arquitectura prerrománica leonesa" del siglo X », dans *Argutorio* n°29/34, 2012, p.32-35.
- MERIMEE, P., *Notes d'un voyage dans le midi de la France*, Paris, 1835.
- METZGER, M., *Histoire de la liturgie : les grandes étapes*, Paris, 1994.
- MEZOUGH, M., « Réflexion sur l'iconographie de la façade et sur la signification symbolique de l'oculus : Saint-Gabriel en Provence », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n° 8, 1977, p. 105-136.
- MICHAUD J., et CABANIS A. (dir.), *Histoire de Narbonne*, Toulouse, 1981.
- MILINOVIĆ, D., « *Delectare, movere, docere* .Quelques réflexions sur la justification es images dans le décor des édifices cultuels chrétiens, dans *Hortus Artium Médiévalaum*, n°9, 2003, p.241-246.
- MINNERATH, R., *Histoire des conciles*, Paris, 1996.
- MIRABELLA-ROBERTI, M., « Les édifices préromans mineurs dans la vallée du Po », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°6 1975, p.167-181.
- MIRABELLA-ROBERTI, M., « L'arc en trou de serrure de l'Adriatique aux Pyrénées », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°19, 1988, p.93-98.
- MNATSAKANIAN, St., « K. voprossou o génézissé kréstovokoupolnykh khramov Arménii i Vizantii » (le problème de la genèse des églises centrales à coupole de l'Arménie et de Byzance), dans *Revue Historico-Philologique*, 1978, t.1, p.225-240.
- MNATSAKANIAN, St., et STEPANIAN, N., *Pamiatniki arkhitektoury y Sovétkoï Arménii* (Monuments d'architecture en Arménie Soviétique), Léninegrad, 1971.

- MONSALVATJE Y FOSSAS F., *Noticias históricas*, t.VII, *Santa Maria d'Arles*, Olot, 1896.
- MONSALVATJE Y FOSSAS F., *Noticias histórica*, vol.9, *San Martí de Canigo*, Olot, 1899.
- MONSALVATJE Y FOSSAS, F., *Diplomatàtica del condado de Besalù*, vol.12, Olot, 1902.
- MONSALVATJE Y FOSSAS, F., *Noticias históricas*, vol.23, *El obispo de Elna*, t. III, Olot, 1913.
- MONSALVATJE Y FOSSAS, F., *Noticias históricas*, vol.24, *El obispo de Elna*, t. IV, Olot, 1913.
- MORENO, A., BOTO VARELA, G., « Expériences de construction et de voûtement des cloîtres romans au nord de la Catalogne », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°46, 2015, p.95-106.
- MORIN, B., BARDET, V., *Commune de Tordères, étude préalable à la restauration de l'église Saint-Nazaire de Tordères*, juin 2010.
- MORSEL, J., « Du texte aux archives : le problème de la source », dans *BUCEMA* [en ligne], hors série n°2, 2008, <http://cem.revues.org/index4132.html>
- MORVILLEZ, E., « Apparition et développement des absides dans l'architecture domestique gallo-romaine », dans *Suppléments Aquitania n°20: Décors et espace architecturale en Gaule entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, 2011, p.257-278.
- *Monumenta Germaniae Historica, Auctores antiquissimi*, t.IV, *Chronica minora*, Berlin, 1892.
- MUNDÓ, A-M., « Les changements liturgiques en Septimanie et en Catalogne, pendant la période préromane », dans *Les Cahiers de Saint- Michel-de-Cuxa*, n°2, 1971, p.29-42.
- MUNIER, C., *Conciles gaulois du IV^{ème} siècle*, Paris, 1977.
- NAVASCUÉS-PALACIOS, P., *De, Arquitectura española 1808-1914*, Madrid, 1993.
- NAYROLLES, J., « Architecture néo-romane et modèles romans », dans REGOND, A. (dir.), *L'invention de l'art roman au XIX^{ème} siècle. L'époque romane vue par le XIX^{ème} siècle*, *Revue d'Auvergne*, t.553, 1999, p.156-174.
- NAYROLLES, J., « Sciences naturelles et archéologie médiévale du XIX^{ème} siècle », dans *L'architecture, les sciences et la culture de l'histoire du XIX^{ème} siècle*, *Centre d'étude Foreziennes*, Saint-Etienne, 2001, p.25-49.
- NAYROLLES, J., *L'invention de l'art roman à l'époque moderne (XVIII^{ème} -XIX^{ème} siècles)*, Rennes, 2005.

- NOELL, R., *Bibliographie Roussillonnaise*, Prades, 4 vols., 1976, 1973, 1969, 1983.
- NOËLL, M. de, « Notice architectonique sur l'église de Coustouges », dans *Bulletin de la société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*, t. 30, 1889, p. 102-141.
- OTT, M., « Saint-Nazaire de Marissargues à Aubais (Gard). Une église et son cimetière du VIII^{ème} au X^{ème} siècle », dans *Archéologie du midi médiéval*, t.28, 2010, p.147-159.
- OUZOULIAS, P., PELLECUER, C., RAYNAUD, C., (dir.), *Les Campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, Antibes, 2001.
- PALANQUE, J-R., « Les évêchés de la Narbonnaise première à l'époque romaine », dans *Les Annales de l'université de Montpellier*, vol.I, 1943, p. 177-186.
- PALOL DE, P et HIRMER, M., *L'art en Espagne du Royaume wisigothique à la fin de l'époque romane*, Paris, 1967.
- PALOL DE, P., *Arte hispànico de la època visigoda*, Barcelone, 1968.
- PALOL DE, P., et LORÉS I., *L'arquitectura abans del Romànic, Del Romà al Romànic. La tarraconense mediterrània desl segles IV al X*, Barcelone, 1999.
- PAGES I PARETAS, M., « La Marca Hispanica, frontera meridional de l'imperi i les seves fortifications fins al temps de Carles el Calb », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°23,1992, p.47-54.
- PARCERIZA, J., QUADRADO, J-M., *Recuerdos et bellezas de Cataluña*, Barcelone, 1839.
- PARISSÉ, M., et BARRAL I ALTET, X., « La paroisse dans le France de l'an mil », dans *Le Roi de France et son Royaume autour de l'an mil*, Paris, 1992, p. 203-218. Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/alpara/1874>>. ISBN : 9782916125381.
- PARRON-KONTIS, I, REVEYRON, N., (dir.), *Archéologie du bâti. Pour une harmonisation des méthodes*, Paris, 2003.
- PARRON-KONTIS, I., « Chapitre 3. Le groupe épiscopal de Saint-Jean-de-Maurienne » dans *La cathédrale Saint-Pierre en Tarentaise et le groupe épiscopal de Maurienne* [en ligne]. Lyon, 2002 (généré le 08 juin 2016). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/alpara/1871>>. ISBN : 9782916125381.
- PARSIS-BARUBE, O., « "Digne d'être peint" : l'invention d'un pittoresque nordique dans les récits de voyage de l'époque romantique », dans *Revue du Nord*, 2005/2, n°360-361, p.529-543.
- PASSARRIUS, O. et DONAT, R., « Découverte d'un sarcophage du haut Moyen Âge (Espira-de-Conflent – Pyrénées-Orientales) », dans *Domitia*, n°2, février 2002, p.157-163.

- PASSARRIUS, O., DONAT, R., CATAFAU, A., « L'église et le cimetière du village de Vilarnau à Perpignan (Pyrénées-Orientales) », dans *Archéologie du midi médiéval*, t.28, 2010, p.219-237.
- PAUL, J., *Le christianisme occidental au Moyen Âge (IV^{ème}-IX^{ème} siècle)*, Paris, 2004.
- PELLECUER, C., SCHNEIDER, L., « Premières églises et espace rural en Languedoc Méditerranéen (V^e-X^e s.), dans DELAPLACE, C., (dir.), *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule Méridionale*, Paris, 2005, p.98-119.
- PELLISTRANDI, B., *Un discours national ?, la Real Academia de la historia, entre science et politique (1847-1897)*, Casa Velasquez, n°30, 2004, p.371-382.
- PEROUSE DE MONTCLOS, J.-M. (dir.), *Le guide du patrimoine : Languedoc Roussillon*, Paris, 1996.
- PEZIN, A., « L'apport de Roger Grau à l'archéologie d'Elne », dans Grau, M., Poisson, O., (dir.), *Elne, ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité : Hommage à Roger Grau*, Elne, 2003, p.367-368.
- PEZIN, A., « Illibéris » dans FICHES, J.-L., (dir.), *Les Agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*, t.1, *Monographies d'archéologie méditerranéenne*, n°13, Lattes, 2002, p.113.
- PIETRI, C., « Recherches sur les *domus ecclesiae* », dans *Revue des Études Augustiniennes*, XXIV, 1978, p. 3-21.
- PIETRO GONZALEZ, J.-M., « La escuela de Arquitectura de Madrid y el difícil reconocimiento de la capacitación técnica de los arquitectos decimonónicos », dans *Técnica e ingeniería en España*, t.V, SILVA SUÁRES, M., (dir.), *El ochocientos, profesiones e instituciones civiles*, p. 185-234.
- PIKUNIĆ, A., « Quattro mense d'altare nel Territorio di Zara », dans *Hortus Artium Medievalum*, vol.11, 2005, p.123-129.
- PIJOAN I SOTERAS, J., *Arte bárbaro y prerrománico : desde el segle IV hasta el año 1000*, Madrid, 1991.
- PIRENNE, H., (dir.), *Haut Moyen Âge : Byzance, Islam, Occident*, Cremona, 1995.
- PIVA, P., « L'espace liturgique du IV^{ème} au XII^{ème} siècle : architecture, aménagement, iconographie », dans PIVA, P., (dir.), *L'esprit des pierres*, Paris, 2008, p.221-264.
- PIVA, P., *Art médiéval. Les voies de l'espace liturgique*, Paris, 2010.
- POISSON, O., « L'enquête pour la recherche des Antiquité dans les Pyrénées-Orientales, 1810-1824 : territoire, patrimoine et mentalités », dans *Bulletin de la S.A.S.L.*, t.93, 1985, p.165-221.

- POISSON, O., et GRAU, M. (dir.), *Elne, ville et territoire, L'historien et l'archéologue dans sa cité, hommage à Roger Grau*, Actes de la deuxième Rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne du 30 octobre, au 1^{er} novembre 1999, Perpignan, 2003.
- POISSON, O., « Jean-Auguste Brutails, l'arqueologia francesa i l'aparició de l'arqueologia monimental catalana a finals des segle XIX » dans *Amics de l'Art Romànic*, 2006, p.5-37.
- POISSON, O., « Des Antiquaires à l'archéologie monumentale catalane : enjeux et formation d'une culture et d'une science entre France et Catalogne, su XIX^{ème} au XX^{ème} siècle », dans KRINGS V., VALENTI C., (dir.), *Les antiquaires du Midi: savoirs et mémoires, XVIe-XIXe siècle*, Paris, 2011, p.99-116.
- PONSICH, P., « Le Conflent et ses comte du IX^{ème} au XII^{ème} siècle », dans *Études Roussillonnaises*, t.II, 1951, p. 215-222.
- PONSICH, P., « Le domaine foncier de Saint-Michel de Cuxa, IX^{ème}-X^{ème}-XI^{ème} siècles », dans *Études Roussillonnaises*, t.II, 1952, p. 67-100.
- PONSICH, P., « Saint-Jean-le-Vieux de Perpignan », dans *Études Roussillonnaises*, t.III, 1953, p.105-136.
- PONSICH, P., « Les origines de l'abbaye d'Arles », dans *Études Roussillonnaises*, t. IV, 1-2, 1954-1955, p.69-99.
- PONSICH, P., « Le Roussillon : cadre géographique, aperçu historique », dans *Congrès des Notaires de France*, n° 62, 1964, p.17-25.
- PONSICH, P., « Le Roussillon », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°1, 1970, p. 9-17.
- PONSICH, P., « L'architecture préromane de Saint-Michel-de-Cuxa et sa véritable signification », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°2, 1971, p. 17-27.
- PONSICH, P., « Evolution de l'architecture romane roussillonnaise des origines au XII^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°4, 1973, p. 29-47.
- PONSICH, P., « La grande histoire de Saint-Michel de Cuxa au X^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°6, 1975, p. 7-66.
- PONSICH, P., « L'évolution du portail d'église en Roussillon du IX^{ème} au XIV^{ème} siècles », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°8, 1977, p.175-199.
- PONSICH, P., « Saint-André d'Eixalada et la naissance de l'abbaye de Saint-Germain de Cuxa (840-879) », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°11, 1980, p.7-32.
- PONSICH, P., « Les plus anciennes sculptures médiévales du Roussillon (V^{ème} –XI^{ème} siècles) », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°11, 1980, p.293-331.

- PONSICH, P., « Les tables d'autel à lobes de la province ecclésiastique de Narbonne (X^{ème}-XI^{ème} siècles) et l'avènement de la sculpture monumentale en Roussillon », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°13, 1982, p.7-46.
- PONSICH, P., « L'architecture religieuse préromane des pays de Roussillon, Conflent, Vallespir et Fenouillèdes », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°14, 1983, [non paginé].
- PONSICH, P., « Les voies antiques du Roussillon et de la Cerdagne », dans *Les routes du sud de la France*, Acte du 110^{ème} congrès national des sociétés savantes, Paris, 1985, p.91-106.
- PONSICH, P., « Les églises fortifiées du Roussillon », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°17, 1986, p.9-29.
- PONSICH, P., « L'autel et les rites qui s'y rattachent. Son évolution en Roussillon et pays adjacents du IX^{ème} au XIII^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°18, 1987, p.9-37.
- PONSICH, P., « Complexité et originalité de l'Art Roman en Roussillon au XI^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°21, 1990, p.7-27.
- PONSICH, P., « La société et l'art en Roussillon à l'époque carolingienne », *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°23, 1992, p.11-29.
- PONSICH, P., « L'art de bâtir en Roussillon et en Cerdagne du XI^{ème} siècle au XII^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°26, 1995, p.35-55.
- PONSICH, P., « Les clochers d'églises, tours municipales, Donjons et tours de défenses du Roussillon du XI^{ème} siècle au XII^{ème} siècle », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 1996, n°27, p.79-106.
- PONSICH, P., « Le problème des églises romanes catalanes du XI^{ème} siècle occidentées », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 1998, n°29, p.79-91.
- PONSICH, P., « Origines et formations des paroisses et des églises rurales du diocèse d'Elne », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°30, 1999, p.49-54.
- PONSICH, P., « Roussillonnais, Cerdans, et Catalan du Haut Moyen-Age sur les routes des grands pèlerinages », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°31, 2000, p. 85-95.
- POWELL, G. et SAZATORNIL, L., « Madrid-Paris : la Pensée romantique et l'architecture espagnole », dans *Revue de l'art*, 1997, n°115, p.32.
- PRACHE, A. (dir.), *Initiation à l'Art Roman*, Paris, 2002.
- PRACHE, A., *L'Art Roman en France*, Paris, 1989.

- PRIGENT, D., SAPIN, C., « La construction romane et ses emprunts aux méthodes de constructions antiques : méthodologie, essai de synthèse », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°39, 2008, p.223-233.
- PUIG I CADA FALCH, J., FALGUERA Y SIVILLA, A. DE, et GODAY Y CASALS, J., *L'arquitectura romànica a Catalunya ; l'arquitectura romànica, l'arquitectura cristiana preromànica*, Barcelone, vol.1, 1909.
- PUIG I CADA FALCH, J., FALGUERA Y SIVILLA, A. DE, et GODAY Y CASALS, J., *L'arquitectura romànica a Catalunya ; l'arquitectura romànica fins a la darrera des segle XI*, Barcelone, vol.2, 1911.
- PUIG I CADA FALCH, J., FALGUERA Y SIVILLA, A. DE, et GODAY Y CASALS, J., *L'arquitectura romànica a Catalunya ; els sigles XII y XIII*, Barcelone, vol.3, 1918
- PUIG I CADA FALCH, J., FALGUERA Y SIVILLA, A. DE, et GODAY Y CASALS, J., *L'arquitectura romànica a Catalunya ; l'arquitectura romànica, l'arquitectura cristiana preromànica*, Barcelone, vol.1, réédition de 2001.
- PUIG I CADA FALCH, J., *Le premier Art roman. L'architecture en Catalogne et dans l'Occident Méditerranéen aux X^{ème} et XI^{ème} siècles*, Paris, 1928.
- PUIG I CADA FALCH, J., *La geografia i els origens del primer art romànic*, Barcelone, 1930.
- PUIG I CADA FALCH, J., *La géographie et les origines du premier art roman*, Paris, 1935.
- PUIG I CADA FALCH, J., « Prototype romain des voûtes romanes primitives », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, 77^{ème} année, n°1, 1933, p.38-42.
- PUIG I CADA FALCH, J., *L'art wisigothique et ses survivances : recherches sur les origines et le développement de l'art en France et en Espagne du IV^{ème} au XII^{ème} siècle*, Paris, 1961.
- QUICHERAT, J-E., *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, Paris, 1885-1886.
- QUINONES, A-M, *Symboles végétaux*, Paris, 1995.
- RAPP, F., « Les provinces ecclésiastiques de l'Empire Germanique », dans MOLLAT, M., VAUCHEZ, A., (dir.), *Histoire du Christianisme*, t. 6, Paris, 1991, p.685-777.
- RAUWEL, A., « Les espaces de la liturgie au Moyen Âge latin », dans *BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 2 | 2008, mis en ligne le 05 mars 2008, URL : <http://cem.revues.org/4392> ; DOI : 10.4000/cem.4392
- RAUWEL, A., « L'orientation des autels : un problème mal posé ? », *Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée* n° 53, 2010, p.21-26.

- RAYNAUD, C., « Les Campagnes en Gaule du sud-est dans l'antiquité tardive et le haut Moyen Âge », dans *Zyphyrus*, 53-54, 2000-2001, p.473-474.
- RAYNAUD, C., « Le monde des morts. Antiquité tardive, haut Moyen Âge et premiers temps chrétiens en Gaule méridionale », dans *Gallia*, t.63, 2006, p.137-156.
- REAL, I., « les évêques dans les cités du midi de la Gaule : entre tradition antique et Moyen Âge », dans NELIDOFF, P. (dir.), *Les cités épiscopales du Midi*, Albi, 2005, p.21-43.
- REBE, I., RAYNAUD, C., « L'oppidum de Ruscino entre Septimanie et al-Andalus », dans RICHARTE, C., et al. (dir.) *Héritages arabo-islamiques dans l'Europe méditerranéenne*, Paris, 2015, p.65-78.
- REBE, I., et al., « Le premier Moyen Âge à Ruscino, entre Septimanie et Al-Andalus (VIIe-IXe), hommages à Rémy Maréchal », dans *Monographie d'Archéologie Méditerranéenne*, n°35, 2014.
- REINAUD, M., *Invasion des Sarazins en France d'après les auteurs chrétiens et mahométans*, Paris, 1836.
- REICHE, J., *Vorromanische Kirchenbauten in Italien (870-1030)*, thèse d'habilitation en histoire de l'art, soutenue à l'Université de Göttingen (Allemagne), 2010.
- REVEYRON, N., « L'architecture, médiévale (XII^{ème}-XIII^{ème} siècle et les arcs à l'antique une logique rhodano-méditerranéenne », dans *Art et culture une vision méridionale*, Paris, 2001, p.161-168.
- REVEYRON, N., « Architecture, liturgie et organisation de l'espace ecclésial », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°34, 2003, p.161-176.
- REVEYRON, N., « Architecture : les matériaux d'une histoire », dans *Grands chantiers et matériaux*, n°16, 2008, p.139-150.
- REY R., *L'Art roman et ses origines- Archéologie romane et préromane*, Toulouse, 1945.
- RIBES, J., *Haut et Moyen-Vallespir au fil du temps*, t. I, Perpignan, 1980.
- RIBES, J., *Haut et Moyen-Vallespir au fil du temps*, t. III, Perpignan, 1982.
- RICÉ, P., « Les réfugiés wisigoths dans le monde carolingien », dans FONTAINE, J., PELLISTRANDI, C., (dir.), *L'Europe Héritière de l'Espagne wisigothique*, Madrid, 1992, p.178-183.
- RICÉ, P., « le christianisme dans l'occident carolingien », dans MAYEUR, et al. (dir.), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, t.IV, *Évêques, moines, et empereurs*, Paris, 1993, p.683-765.
- RICÉ, P., (dir.), *L'Europe de l'an mil*, Saint-Léger-Vauban, 2001.

- RIEGL, A., WOOD, C., ALLOA, E., *Spätrömische Kunstindustrie*, Vienne, 1901.
- RIEGL, A., WOOD, C., ALLOA, E., *L'Industrie d'art romaine tardive*, traduction par WEBER, M., YERSIN LEGRAND, S., Paris, 2014.
- RIOS DE LOS, A., « sobre la necesidad de escribir la Historia de la Arquitectura Española y sobre la influencia de este estudio en el de la civilización española » dans *Boletín Español de Arquitectura*, 1846, p.100-103.
- RIPOLL, G., et VELÁZQUEZ, I., « El epitafio de Trasemirus (Mandourle, Villesèque de Corbières, Aude) », dans *Espacio, tiempo y forma. Serie I, Prehistoria y arqueología*, n°3, 1990, p.273-288.
- RIPOLL, G., et VELÁZQUEZ, I., « Origen y desarrollo de las parrochiae en la Hispania de la Antigüedad Tardía », dans *Alle origini della parrochia rurale (IV-VIII sec.)*, Cité du Vatican, 1999, p.101-165.
- RIPOLL, G., et CHAVARRÍA, A., « Arquitectura religiosa en Hispania (Siglos IV al VIII) », dans *Hortus Artium Medievalum*, n°9, 2003, p.95-112.
- RIPOLL, G., CHAVARRIA ARNAU A., « El Altar en Hispania. Siglos IV-X », dans *Hortus Artium Medievalum*, n°11, 2005, p.29-47.
- RIPOLL, G., et CARRERO E., « Art wisigoth en Hispania : en quête d'une révision nécessaire » dans *Perspective*, n°2, 2009, p.256-276.
- RIPOLL, G., « Corpus Architecturae religiosae europae, saec. IV-X (CARE Hispania) », dans *Mainake*, n°XXXI, 2009, p.229-242.
- RIPOLL, G., « Arquitectura religiosa Hispanica entre los siglos IV et X. Paradojas et dialéctica de la investigación » dans *Medievalia*, n°15, 2012, p.67-70.
- ROBERTI, M.-M., « Architectures préromanes mineures de la vallée du Pô », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°6, 1975, p.167-180.
- ROEDERER, M-C., *Paroisses et communes de France*, Paris, 1979.
- ROQUE, L., *Documents sur l'histoire de Saint-Laurent de Cerdans, à travers les âges*, t.1 et 2, Perpignan, 1992.
- ROSSET, P., « Aux origines de la Société agricole et scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales » dans *Bulletin de la S.A.S.L.*, t. XCIII, 1985, p.25-34.
- ROUX, C., « L'arc-triomphe dans l'espace ecclésial. De l'Antiquité au Moyen Âge central en Occident », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, n°12, 2008, p.207-218.
- ROUX, C., « A propos de l'arc-triomphe : origine, formes et emplacements dans l'espace ecclésial (IV^{ème}-XII^{ème} siècle) », dans *Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée*, n°53, 2010, p.153-181.

- ROUX, de, A., « Les environs de Perpignan autour de 1700, d'après les cartes des ingénieurs des fortifications », dans *Domitia*, n° 11, 2010, Perpignan, p.45-78.
- SABARTHES, A., *Dictionnaire topographique du département de l'Aude*, Paris, 1912.
- SABATER, T., « La loge de mer de Perpiña y sus conjuntas escultóricas », dans *Anuario de estudios medievales*, n°40/1, janvier-juin 2010, p.293-315.
- SAINT-PIERRE, C., « Millau, la Granède (Aveyron) : une église paléochrétienne anonyme sur un éperon barré », dans *Archéologie du midi médiéval*, t.28, 2010, p.181-191.
- SAGNES, J., (dir.), *Le Pays catalan (Capcir, Cerdagne, Conflent, Vallespir, et les Fenouillèdes)*, 2 vol., Pau, 1983.
- SAPIN, C., *La Bourgogne préromane: construction, décor et fonction des édifices religieux*, Paris, 1986.
- SAPIN, C., « La pierre et le voûtement, innovation dans les techniques de constructions des églises en Bourgogne du XI^{ème} siècle », dans *Société d'Archéologie médiévale*, n°6, 1998, p.179-185.
- SAPIN, C., « Architecture et décor des débuts du XI^{ème} siècle en Bourgogne nouvelles recherches archéologiques et perspective », dans *les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°32, 2001, p.51-63.
- SAPIN, C., « Archéologie des premières cryptes du haut Moyen Âge en France », dans *Hortus Artium Médiévalium*, n°9, 2003, p.303-314.
- SAPIN, C., « Modes de construction et appareils de pierre carolingiens : quel héritage pour l'époque romane ? Problèmes historiques et archéologiques », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 2006, n°37, p.77-89.
- SATTLER, M., *Ville de Saint-Cyprien, étude archéologique sommaire de l'église communale*, juin 1994.
- SAXER, V., « Les paroisses rurales de France avant le IX^{ème} siècle : peuplement, évangélisation, organisation », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°21, 1999, p.5-47.
- SAXER, V., « Culte et liturgie » dans MAYEUR, et al. (dir.), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, t.1, 2000, L'Isle-d'Espagnac, p.437-489.
- SENAC, P., *Musulmans et Sarrasins dans le Sud de la Gaule (VIII^{ème} - XI^{ème} siècle)*, Paris, 1980.
- SENAC, P., *Les Carolingiens et Al-Andalus (VIII^{ème}-IX^{ème} siècle)*, Paris, 2002.

- SCHNEIDER, L., « De l'archéologie du monument chrétien à l'archéologie des lieux de culte. Propos d'introduction et repères historiographiques » dans *Archéologie du midi médiéval*, t.28, 2010, p.131-146.
- SCHNEIDER, L., « Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne. Les cadres politiques et ecclésiastiques de l'ancienne Narbonnaise I^{ère} entre Antiquité et Moyen Âge (V^{ème}-IX^{ème} siècle) » dans MAZEL, F., *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'occident médiéval (V^{ème}-XIII^{ème} siècle)*, Rennes, 2008, p.69-95.
- SCHNEIDER, L., « Aniane, saint Benoît et les gorges de l'Hérault », dans *Arts sacrés*, hors série, 2013, p.22-27.
- SCHNEIDER, L., « De l'horizon impérial aux sociétés locales : patrimoine monastique, spatialisation des pouvoirs et mnémotopie autour de Saint-Sauveur d'Aniane (782-1066) », dans *Cluny. Les moines et la société au premier âge féodal*, Rennes, 2013, p.339-390.
- SCHNEIDER, L., « Les églises rurales de la Gaule (V^{ème}-VIII^{ème} siècles). Les monuments, le lieu et l'habitat : des questions de topographie et d'espace. », dans GAILLARD, M. (dir.), *L'empreinte chrétienne en Gaule du IV^{ème} au IX^{ème} siècle*, Turnhout, 2014, p.419-468.
- SCHNEIDER, L., « Du *pagus* aux finages castraux, les mots des territoires dans l'espace oriental de l'ancienne Septimanie (IX^{ème} – XII^{ème} siècle) », dans CURSENTE, B., et MOUSNIER, M., (dir.), *Les territoires du médiéviste*, Rennes, 2015, p.109-128.
- SESTON, W., « L'église et le baptistère de Doura-Europos », dans *Publications de l'école Française de Rome*, n°43, 1980, p.607-627.
- SILVA SUÁRES, M. (dir.) *Técnica e ingeniería en España, t.V, El ochocientos, profesiones e instituciones civiles*, Zaragoza, 2007
- SKUBISZEWSKI, P., *L'art du haut Moyen Age, l'art européen du VI^{ème} au IX^{ème} siècle*, Paris, 1998.
- SOURNIA, J.-C. et M., *L'Orient des premiers chrétiens, Histoire et archéologie de la Syrie Byzantine*, Paris, 1966.
- STIERLIN, H., *L'art du Haut Moyen Age en Espagne*, Paris 1994.
- TAYLOR, I., NODIER, C., CAILLEUX, A., *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, t.3, Paris, 1835.
- TERRIER, J., JURKOVIĆ, M., MATEJČIĆ, I., « La basilique à trois nefs, l'église Saint-Simon et l'ancienne agglomération de Guran en Istrie (Croatie) : troisième campagne de fouilles archéologiques », dans *Hortus Artium Medievalum*, vol.11, 2005, p.325-342.

- THIERCY, C., *Le temporel de l'abbaye de Saint-Martin du Canigou (XI^{ème}-XIV^{ème} siècle)*, mémoire de maîtrise, 1 vol., MARQUEDET, M.-Cl., université Via Domitia Perpignan, 1998.
- THIES, H., « L'évolution des systèmes structuraux dans l'architecture religieuse médiévale », dans PIVA, P., (dir.), *L'esprit des pierres*, Paris, 2008, p.11-64.
- TARPIN, M., « *Oppida ui capta, uici incensi...*, les mots latins de la ville », dans *Latomus, revue d'études latines*, t.53, fascicule 2, avril-juin 1999, p.279-297.
- TARRIS, P., dans *Notes d'histoire concernant la ville de Céret*, Céret, 1898.
- TOCK, B.-M., « Chartes et pouvoir au Moyen Âge », dans *BUCEMA* [En ligne], 9 | 2005, mis en ligne le 03 novembre 2006, URL : <http://cem.revues.org/747> ; DOI : 10.4000/cem.747
- TONEATTO, V., « Dîme et construction de la communauté chrétienne des Pères de l'église aux carolingiens, (IV^{ème} – VIII^{ème} siècle) », dans LAUWERS, M., (dir.) *La Dîme, l'église et la société féodale*, Turnhout, 2012, p.65-86.
- TREFFORT, C., *L'église Carolingienne et la mort*, Lyon, 1996.
- URBANOVA P., *Recherches sur la datation directe de la construction des édifices : Exploration des potentialités de la datation des mortiers archéologiques par luminescence optiquement stimulée (OSL)*. Thèse de doctorat en Physique des archéomatériaux, Pierre Guibert (dir.), thèse soutenue le 27 novembre 2015, Université Bordeaux Montaigne, 284p.
- UTRERO AGUDO, M. d. l. Á., « Iglesias tardoantiguas y altomedievales en la Península Ibérica : Análisis arqueológico y sistemas de abovedamiento », dans *Anejos de AEspA*, n°XL, Madrid, 2006.
- VERGNOLLE, E., *L'art Roman en France : architecture, sculpture, peinture*, Paris, 1994.
- VERGNOLLE, E., « L'art roman, épigone ou renaissance de l'art romain », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°39, 2008, p.7-21.
- VERGNOLLE, E et BULLY, S., (dir), *Le « premier art roman » cent ans après, La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil, études comparatives*, Toulouse, 2012.
- VEŽIĆ, P., « Elementi di architettura bizantina nelle costruzioni alto medievali di Zara, dans *Hortus Artium medievalium*, n°4, 1998, p.55-70
- VIC, C. DE, VAISSETTE, J., *Histoire générale de Languedoc*, tome1 : *Des origines à 629*, t. 2 *de 629 à 920*, et t. 3 : *De 920 à 1105*, Nîmes, 1993, 1^{ère} éd., 1830.
- VIDAL, P., *Elne Historique et archéologique*, Perpignan, 1887.
- VIDAL, P., et CALMETTE, J., *Bibliographie roussillonnaise*, Perpignan, 1906.

- VIOLLET-LE-DUC, E., *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^{ème} au XVI^{ème} siècle*, Paris, 1854-1868.
- VIOLLET-LE-DUC, E., *Entretiens sur l'architecture*, t.2, Paris, 1872.
- VOGEL, C., et al. , « *Sol Æquinoctialis*. Problèmes et techniques de l'orientation dans le culte chrétien », dans *Revue des sciences religieuses*, t.36, 1962, p 175- 211.
- VOGÜE DE, M., et NEUFVILLE, J., *Glossaire de termes techniques*, 4^{ème} éd., 1989
- WOLFF, P. (dir.), *Histoire du Languedoc*, Toulouse 1969.
- ZIMMERMANN, M., « Les abbayes de Catalogne », dans *L'Histoire*, n°89, 1986, p.52-60.
- ZIMMERMANN, M., « Origines et formation d'un état catalan (801-1137) », dans *Histoire de la Catalogne* par WOLFF, P. et NADAL FARRERAS, J., (dir.), Toulouse, 1982, p ; 237-271.
- ZIMMERMANN, M., « Les Goths et l'influence gothique dans l'empire carolingien », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°23, 1992, p.31-46.
- ZIMMERMANN, M., « Aux origines de l'art Roman : Fragmentation politique, encellulement social et croissance économique », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°24, 1993, p.5-19.
- ZIMMERMANN, M., « L'an mil, commencement du Moyen Age », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°32, 2001, p.7-20.
- ZIMMERMANN, M., *Ecrire et lire en Catalogne (IX^{ème}-XI^{ème} siècle)*, t.1 et t.2, Madrid, 2003.
- ZULIANI, F., « La perception u Moyen Âge », dans PIVA, P., (dir.), *L'esprit des pierres*, Paris, 2008, p.6-10.

Annexes

ଉତ୍ତର

Sommaire des annexes

Numéro de l'annexe		Page
1	Localisation du diocèse d'Elne et emprise de ses archidiaconés	273
2	Ville d'Elne et principaux lieux de découvertes archéologiques	274
3	Tracés des voies et chemins antiques du Roussillon et du Vallespir	275
4	Récapitulatif des églises sélectionnées selon les critères établis	276
5	Récapitulatif des dimensions intérieures des nefs uniques	279
6	Chevets quadrangulaires et trapézoïdaux et leurs dimensions intérieures	280
7	Absides outrepassées et semi-circulaires et leurs dimensions intérieures	281
8	Relief du département des Pyrénées-Orientales	282
9	Géologie du département des Pyrénées-Orientales	283
10	Principaux matériaux utilisés dans l'édification des maçonneries et épaisseur des murs	284
11	Schéma de principe d'une charpente en ferme triangulée	285
12	Localisation et photographies de la grande voûte des thermes d'Amélie-les-Bains	286
13	Typologie du voûtement mise en relation avec la portée de la nef et l'épaisseur des murs gouttereaux	288
14	Trois stigmates pour trois techniques différentes dans le maintien du cintre lors de l'élaboration du voûtement	289
15	Positionnement des cintrages hier et aujourd'hui : le mimétisme des techniques	290
16	Quelques exemples choisis de croix pattées entre les VII ^{ème} et XVI ^{ème} siècles	291



(Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló, Barcelone, 1993, p.35 et 75)



Fig. 259 - Elne ville : les principaux endroits de découverte (en référence au texte) (dessin J. Kotarba sur fond cadastral informatisé, échelle 1 : 5000^e)

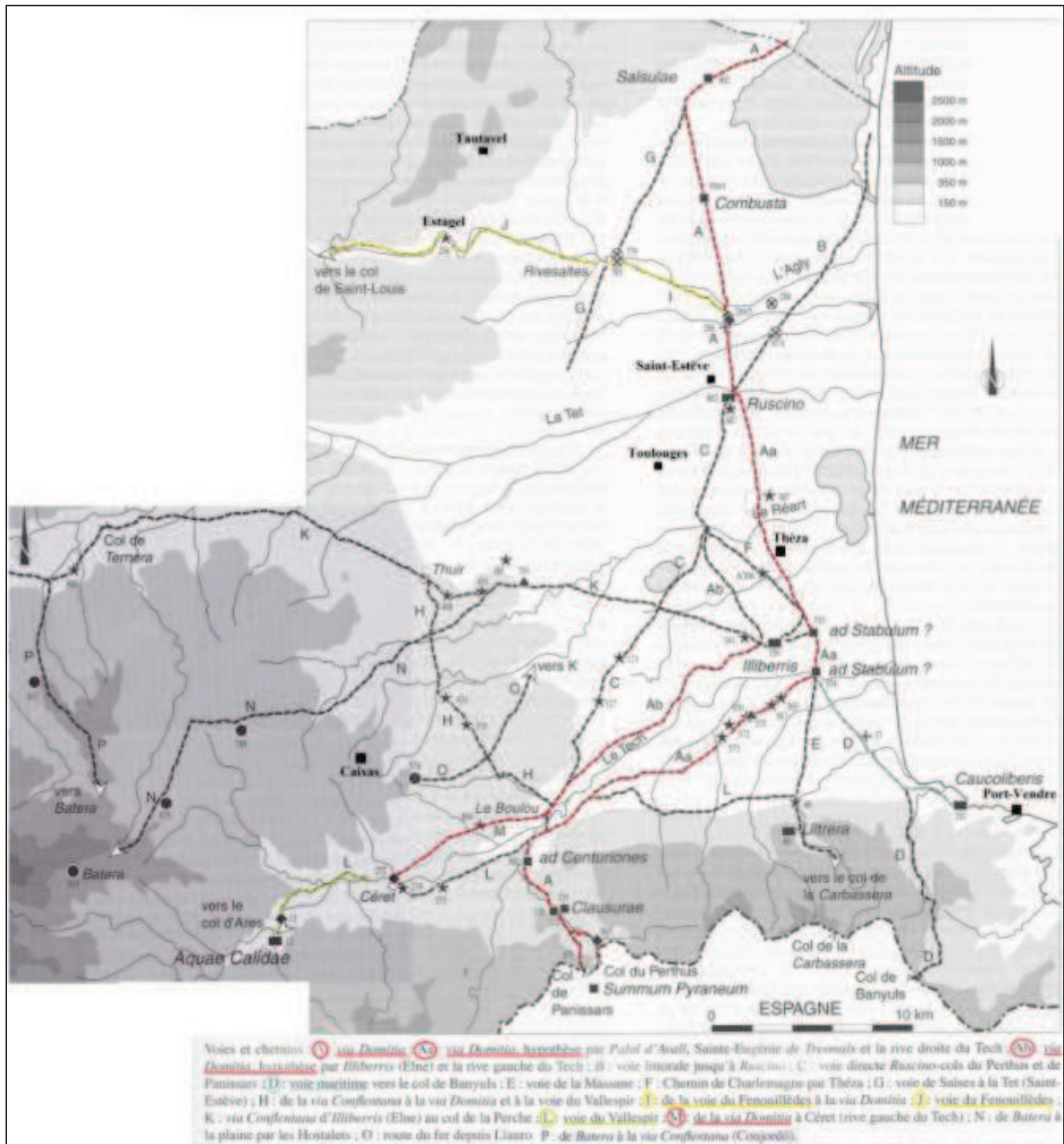
Dans la ville haute : 1 : enclos Albert (place du Canigou) ; 2 : plateau des Garaffes, contre le chœur de la Cathédrale ; 3 : jardin Rovira ou CFA ; 4 : fouilles du Couvent ou du parking Sant Jordi ; 5 : l'Hospice ou chapelle Sant Jordi ; 6 : maison Philippon (rue Molière) ; 7 : rue d'Iéna ; 8 : place du Colonel Roger ; 9 : place du Canigou ; 10 : place de la Cathédrale ; 11 : rue Rabelais et plateau des Garaffes ; 12 : maison Carrère (rue Porte Balagner) ; 13 : rue des Ecoles ; 14 : Rue J.-J. Rousseau ; 15 : rue Constantin ; 16 : rue de la Liberté, maison Soubielle ; 17 : rue Porte Balagner, cour du presbytère ; 18 : rue de l'Androune.

Dans la ville basse : 19 : place Saint-Jacques ; 20 : rue Mazagran (maison Auzeil-Jonca) ; 21 : rue des Maréchaux et place du Marché aux grains ; 22 : rue Marceau ; 23 : rue Delaris (propriété Camut) ; 24 : place Gambetta et rue Delaris ; 25 : place du Planiol ; 26 : rue Mazagran ; 27 : rue Dagobert ; 28 : rue Desaix ; 29 : rue Marceau et place Gambetta ; 30 : place de la République, immeuble Comes.

En dehors de ville médiévale : 31 : *Puig de les Forques* ; 32 : boulevard Voltaire, parvis de la mairie (ou ancien marché) ; 33 : rue des Ibères ; 34 : rue L. Carrère ; 35 : boulevard de Gaulle ; 36 : avenue des Albères (silo X et Y) ; 37 : rue du Capcir et rue des Oliviers (silo n°19) ; 38 : avenue Leclerc, près rue du Four à Chaux (silo n°28) ; 39 : rue du Four à Chaux (L'Olivier) ; 40 : rue J. Planès (FF1 et FF3) ; 41 : bretelle sur la route nationale ; 42 : avenue des Albères, propriété Rey ; 43 : boulevard de Gaulle, maison Colomines.

Les lieux colorés, par nos soins, sont ceux qui nous intéressent plus spécifiquement

(Dessin de J., Kotarba, extrait de KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007, p.328)



Tracé des voies romaines traversant le Roussillon

Carte modifiée par nos soins, rajout des couleurs et de noms de lieux

(Dessin de J., Kotarba, et J.-P. Comps, extrait de KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007, p.117 et 122)

Récapitulatif des églises sélectionnées selon les critères établis :
mention (dont édifices **disparus**), **architecture**, ou conjuguant **les deux**.
 Le tout organisé par ordre chronologique (1^{ère} mention dans les sources)

Annexe 4

** critère reconnu grâce aux fouilles, ** critère reconnu pour une partie de l'édifice seulement*

Territoire	Commune	Lieu-dit	Vocabulaire	Localisation	Date de 1ère mention	Critère
Roussillon	ESTAGEL		Saint-Vincent	isolée	806	Les 2
Vallespir	CÉRET		Saint-Pierre	village	814	Mentions
Roussillon	SAINT-JEAN-LASSEILLE		Saint-Jean	village	819	Les 2
Vallespir	AMÉLIE-LES-BAINS-PALALDA	Buçac	Saint-Julien	disparue	820	Mentions
Roussillon	BAGES	Reart	Saint-Jean	disparue	820	Mentions
Vallespir	ARLES-SUR-TECH	Riuferrier	Saint-Pierre	isolée	820	Mentions
Roussillon	SAINT-ANDRÉ DE SOREDE	Taxo-d'Amont	Saint-Vincent	hameau	823	Mentions
Roussillon	SORÈDE	Lavall	Saint-Martin	hameau	823	Mentions
Roussillon	LAROQUE-DES-ALBÈRES	Tanya	Saint-Julien	disparue	834	Mentions
Roussillon	LAROQUE-DES-ALBÈRES		Saint-Félix	village	834	Mentions
Vallespir	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Fenollar	Saint-Martin	isolée	844	Les 2
Roussillon	TRESSERRE	Nidolères	Saint-Étienne	isolée	855	Les 2
Vallespir	ALBÈRE	Col du Forcat	Saint-Martin	hameau	855	Mentions
Roussillon	ARGELÈS-SUR-MER	Taxo-d'avall	Saint-Martin	hameau	855	Mentions
Roussillon	ELNE		Saint-Pierre	disparue	858	Mentions
Vallespir	TECH (le)	Cos	Sainte-Cécile	isolée	869	Les 2
Vallespir	AMÉLIE-LES-BAINS-PALALDA		Saint-Quentin	disparue	869	Les 2*
Roussillon	PÉZILLA-LA-RIVIÈRE		Saint-Saturnin	village	876	Les 2*
Roussillon	PEZILLA-LA-RIVIÈRE		Saint-Félix	village	876	Mentions
Roussillon	TROUILLAS		Saint-Assiscle	village	876	Mentions
Roussillon	ELNE	Belloch	Sainte-Marie	disparue	897	Mentions
Roussillon	TORDÈRES		St-Nazaire	village	899	Les 2
Roussillon	PERPIGNAN	Vernet	Saint-Christophe	isolée	899	Mentions
Roussillon	PRUNET ET BELPUIG	Belpuig	La Trinité, St-Pierre	isolée	899	Mentions
Roussillon	SAINT-NAZAIRE		Saint-Nazaire	village	899	Mentions
Roussillon	THÉZA		Saint-Pierre	village	899	Mentions
Roussillon	VILLEMOLAQUE		St-Julien et Ste-Basilisse	village	pierres gravées du IX ^{ème} siècle	Mentions
Roussillon	PERPIGNAN	Tanyeres	Saint-Génis	disparue	901	Mentions
Roussillon	BAHO		Saint-Vincent	village	901	Mentions
Roussillon	PERPIGNAN		St-Assiscle et Ste Victoire	disparue	902	Mentions
Roussillon	SAINT-ESTÈVE		Saint-Mamet	isolée	902	Mentions
Roussillon	TOULOUGES		Sainte-Marie	village	908	Mentions
Roussillon	SAINT-CYPRIEN		Saint-Cyprien	village	915	Mentions
Roussillon	RIVESALTES		Saint-André	village	923	Les 2 *
Roussillon	BAIXAS		Sainte-Marie	village	925	Mentions

Territoire	Commune	Lieu-dit	Vocable	Localisation	Date de 1ère mention	Critère
Roussillon	SAEILLES		Saint-Étienne	village	927	Mentions
Roussillon	SAINT-CYPRIEN	Villerase	Saint-Étienne	isolée	928	Mentions
Roussillon	ELNE		Saint-Étienne	village	934	Les 2
Vallespir	MONTFERRER		Sainte-Marie	village	938	Les 2
Roussillon	LATOUBAS-ELNE		Saint-Jacques	village	938	Mentions
Roussillon	CAIXAS	Fontcouverte	Sainte-Marie	isolée	942	Les 2
Roussillon	CORBÈRE	Vallventosa	Saint-Julien	isolée	945	Les 2
Roussillon	VILLEMOLAQUE	Cadell	St-Michel et St-Sauveur	disparue	946	Mentions
	CLAIRA	Vilar	Saint-Pierre	isolée	951	Mentions
Roussillon	CORNEILLA-LA-RIVIÈRE		Saint-Martin	village	951	Mentions
Roussillon	ELNE	Tresmals	Sainte-Eugenie	isolée	951	Mentions
Roussillon	THUIR		Saint-Pierre	village	957	Mentions
Roussillon	LLUPIA		Saint-Romain	disparue	958	Mentions
Roussillon	BROUILLA		Sainte-Marie	village	959	Mentions
Roussillon	CALMEILLES		St-Félix et St-Pierre	village	959	Les 2**
Roussillon	SOLER (Ie)		St-Julien et Ste-Basilisse	village	959	Mentions
Roussillon	TRESSERRE		Saint-Saturnin	village	959	Mentions
Roussillon	PIA	Ortolanes	Saint-Saturnin	isolée	961	Mentions
Roussillon	CLAIRA		Saint-Vincent	village	962	Mentions
Roussillon	SAINT-HIPPOLYTE		Saint-Hippolyte	village	963	Mentions
Roussillon	PERPIGNAN	Malloles	Sainte-Marie	disparue	967	les 2*
Vallespir	AMÉLIE-LES-BAINS-PALALDA	Palalda	Saint-Martin	village	967	Mentions
Roussillon	TROUILLAS		Sainte-Eulalie	disparue	972	Mentions
Roussillon	LLUPIA	Vilarmila	Saint-Sauveur	disparue	974	Mentions
Roussillon	TORREILLES		St-Julien et Ste-Basilisse	disparue	974	Mentions
Vallespir	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Riunoguès	Saint-Michel	hameau	974	Les 2
Roussillon	POLLESTRES		Saint-Martin	village	974	Mentions
Roussillon	SAINTE-COLOMBE-DE-LA-COMMANDERIE		Sainte-Colombe	village	974	Mentions
Vallespir	SAINT-JEAN-PLA-DE-CORTS		Saint-Jean-Baptiste	isolée	976	Les 2
Roussillon	CANOHÈS		Saint-Cyr	village	978	Mentions
Vallespir	COUSTOUGES		Sainte-Marie	village	979	Mentions
Roussillon	BROUILLA	Darnac	Sacellum	disparue	981	Mentions
Roussillon	LAROQUE-DES-ALBÈRES	Galice	Saint-Laurent	isolée	981	Les 2
Roussillon	CASEFABRE		Saint-Martin	village	981	Mentions
Roussillon	CANET	Forques	Saint-Michel	disparue	982	Mentions
Roussillon	SAINTE-MARIE-DE-LA-MER	Bigaranes	Saint-André	disparue	982	Mentions
Roussillon	ILLE-SUR-TÊT		Saint-Etienne	village	982	Mentions
Vallespir	PRATS-DE-MOLLO-LA PRESTE		Ste-Juste et Ste-Ruffine	village	984	Mentions
Roussillon	PONTEILLA	Nyls	Sainte-Marie	hameau	986	Mentions
Roussillon	SOLER (Ie)	La Rive	Sainte-Eugénie	disparue	988	Mentions

Territoire	Commune	Lieu-dit	Vocable	Localisation	Date de 1ère mention	Critère
Roussillon	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Cabanes	Sainte-Colombe	isolée	991	les 2
Roussillon	PIA		Saint-Cyr	village	991	Mentions
Vallespir	ARLES-SUR-TECH		Saint-Étienne	village	993	Mentions
Vallespir	CORSAVY		Saint-Martin	isolée	993	Mentions
Vallespir	MONTBOLO		Saint-André	village	993	Mentions
Roussillon	VILLENEUVE-DE-LA-RAHO		St-Julien et Ste-Basilisse	isolée	996	Mentions
Roussillon	CAMÉLAS		Saint-Fructueux	village	1010	Mentions
Roussillon	LLAURO		Saint-Martin	village	1010	Mentions
Roussillon	OMS		Saint-Jean	village	1010	Mentions
Vallespir	SAINT-LAURENT-DE-CERDANS		Saint-Laurent	village	1011	Mentions
Roussillon	BOULE-D'AMONT		Saint-Saturnin	village	1011	Mentions
Roussillon	BOULOU (le)		Sainte-Marie	village	1016	Mentions
Roussillon	LLUPIA		Saint-Thomas	village	1019	Mentions
Roussillon	CAIXAS		Saint-Marc	isolée	1021	Les 2
Roussillon	PONTEILLA		Saint-Étienne	village	1021	Mentions
Vallespir	REYNÈS		Saint-Vincent	village	1027	Mentions
Roussillon	PRUNET ET BELPUIG	Prunet	Saint-Étienne	isolée	1050	Architecture
Roussillon	MONTAURIOL	Montauriol d'Avall	Saint-Saturnin	village	1074	Architecture
Vallespir	ALBÈRE (l')		Saint-Jean	village	1089	Architecture
Vallespir	TAULIS	Croanques	Sainte-Agnès	isolée	1091	Architecture
Vallespir	REYNÈS	Le Vila	Saint-Paul	isolée	1095	Architecture
Roussillon	BOULETERNÈRE	Barbadell	Saint-Nazaire	isolée	1151	Architecture
Vallespir	ARLES-SUR-TECH	Quercorb	Sainte-Croix	isolée	1159	Architecture
Roussillon	CORBÈRE	Bosc	Saint-Pierre	isolée	1163	Architecture
Vallespir	CLUSES (les)		Sainte-Marie	hameau	1198	Architecture
Roussillon	CAMÉLAS	La Roca	Saint-Martin	isolée	1259	Architecture
Roussillon	ARGELÈS-SUR-MER	La Pava	Saint-Ferréol	hameau	1286	Architecture
Roussillon	FOURQUES		Saint-Vincent	isolée	1339	Architecture
Vallespir	CÉRET	Pla d'el Carner	Saint-Georges	hameau	1387	Architecture

Récapitulatif des dimensions intérieures des nefs uniques
(exprimées en mètres, par ordre croissant de leurs longueurs)

Annexe 5

Communes	Lieux-dits	Vocables	1ère mention	Longueur nef (int.)	Largeur nef (int.)
FOURQUES		Saint-Vincent	1339	5,42	3,57
TRESSERRE	Nidolères	Saint-Étienne phase 2	855	5,75	4,09
TRESSERRE	Nidolères	Saint-Étienne phase1	855	6,36	4,09
CAIXAS	Fontcouvertes	Sainte-Marie	942	7,1	7,1
TAULIS	Croanques	Sainte-Agnès	1091	7,25	3,48
CÉRET	Pla d'el Carner	Saint-Georges	1387	7,49	4,72
BOULETERNÈRE	Barbadell	Saint-Nazaire	1151	7,57	3,85
REYNÈS	Le Vila	Saint-Paul	1095	7,66	4,14*
TECH (le)	Cos	Sainte-Cécile	869	7,9	4,25
MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Riunoguès	Saint-Michel	974	8,14	4
MONTAURIOL	Montauriol d'Avall	Saint-Saturnin	1074	8,33	3,74
TRESSERRE		Saint-Étienne, phase 3	855	8,4	4,09
ARGELÈS-SUR-MER	La Pava	Saint-Ferréol	1286	8.62*	4.17
LAROQUE-DES-ALBÈRES	Torrents	Saint-Laurent	981	8,65	4,35
MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Fenollar	Saint-Martin	844	9,5	3,6
TORDÈRES		Saint-Nazaire	899	9,5	3,87*
PRUNET ET BELPUIG	Prunet	Saint-Étienne	1050	9,68	2,91
ARLES-SUR-TECH	Quercorb	Sainte-Croix	1159	10	5
ESTAGEL		Saint-Vincent	806	11,37	4,08
AMÉLIE-LES-BAINS		Saint-Quentin	869	11.66**	3.83
SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Cabanes	Sainte-Colombe	991	11,97	3,52
SAINT-JEAN-PLA-DE-CORTS		Saint-Jean-Baptiste	976	12,16	3,48*
CAIXAS		Saint-Marc	1021	12,43	4,28
CORBÈRE	Vallventosa	Saint-Julien	945	12,9	3,4
SAINT-JEAN-LASSEILLE		Saint-Jean	819	13*	4
ALBÈRE		Saint-Jean	1089	13,3*	3,85
RIVESALTES		Saint-André	923	15,3*	6,25

* dimensions supposées de la nef primitive, avant agrandissement.

** d'après le Relevé de Jean-Paul Fourquin, publié dans Pierre Ponsich, « Les origines de l'abbaye d'Arles », dans *Etudes Roussillonaises*, t. IV, 3-4, 1954-1955, p.7

Chevets quadrangulaire et trapézoïdal et leurs dimensions intérieures
(profondeur exprimée en mètre, prise dans l'axe et largeur au niveau de l'entrée)
Edifices présentés dans l'ordre chronologique de leur apparition dans les sources

Annexe 6

Communes	Lieux-dits	Vocables	1ère mention	Forme du chevet	Profondeur x largeur (dimension int. en m)
ESTAGEL		Saint-Vincent	806	trapézoïdal	4,07 x 3,77
MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Fenollar	Saint-Martin	844	trapézoïdal	3,14 x 2,57
TRESSERRE	Nidolères	Saint-Étienne phase 1	855	trapézoïdal	2,40 x 2,60
TECH (Ie)	Cos	Sainte-Cécile	869	trapézoïdal	2,62 x 3,50
PEZILLA-LA-RIVIERE		Saint-Saturnin	876	quadrangulaire*	non renseignable
TORDÈRES		Saint-Nazaire	899	quadrangulaire	2,94 x 3,25
THEZA		Saint-Pierre	899	quadrangulaire*	non renseignable
RIVESALTES		Saint-André	923	quadrangulaire*	non renseignable
CAIXAS	Fontcouverte	Sainte-Marie	942	trapézoïdal	2,94 x 2,43
CALMEILLES		St-Félix et St-Pierre	959	quadrangulaire*	non renseignable
MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Riunoguès	Saint-Michel	974	trapézoïdal	3,28 x 2,86
SAINT-JEAN-PLA-DE-CORTS		Saint-Jean-Baptiste	976	trapézoïdal	4,66 x 3,33
SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Cabanes	Sainte-Colombe	991	quadrangulaire	4,44 x 2,50
CORSAVY		Saint-Martin	993	quadrangulaire*	non renseignable
CAIXAS		Saint-Marc	1021	trapézoïdal	3 x 3,14
PRUNET ET BELPUIG	Prunet	Saint-Étienne	1050	trapézoïdal	3,35 x 2,76
TAULIS	Croanques	Sainte-Agnès	1091	quadrangulaire probable	néant
REYNÈS	Le Vila	Saint-Paul	1095	trapézoïdal	4,50 x 3
BOULETERNÈRE	Barbadell	Saint-Nazaire	1151	trapézoïdal	3,50 x 3
ARLES-SUR-TECH	Quercorb	Sainte-Croix	1159	trapézoïdal	3 x 2,50
CLUSES (les)		Sainte-Marie	1198	quadrangulaire + 3 absides outrépassées	1,49 x 2,05 (nord) 1,61 x 2,71 (milieu) 1,58 x 2,09 (sud)
FOURQUES		Saint-Vincent	1339	trapézoïdal	4,79 x 2,47
CÉRET	Pla d'el Carner	Saint-Georges	1387	quadrangulaire	3,10 x 3,10

* Informations émanant de rapports de fouilles

Absides outrepassées et semi-circulaires et leurs dimensions intérieures
(profondeur prise dans l'axe et largeur au niveau de l'entrée, exprimées en mètres)
Edifices présentés dans l'ordre chronologique de leur apparition dans les sources

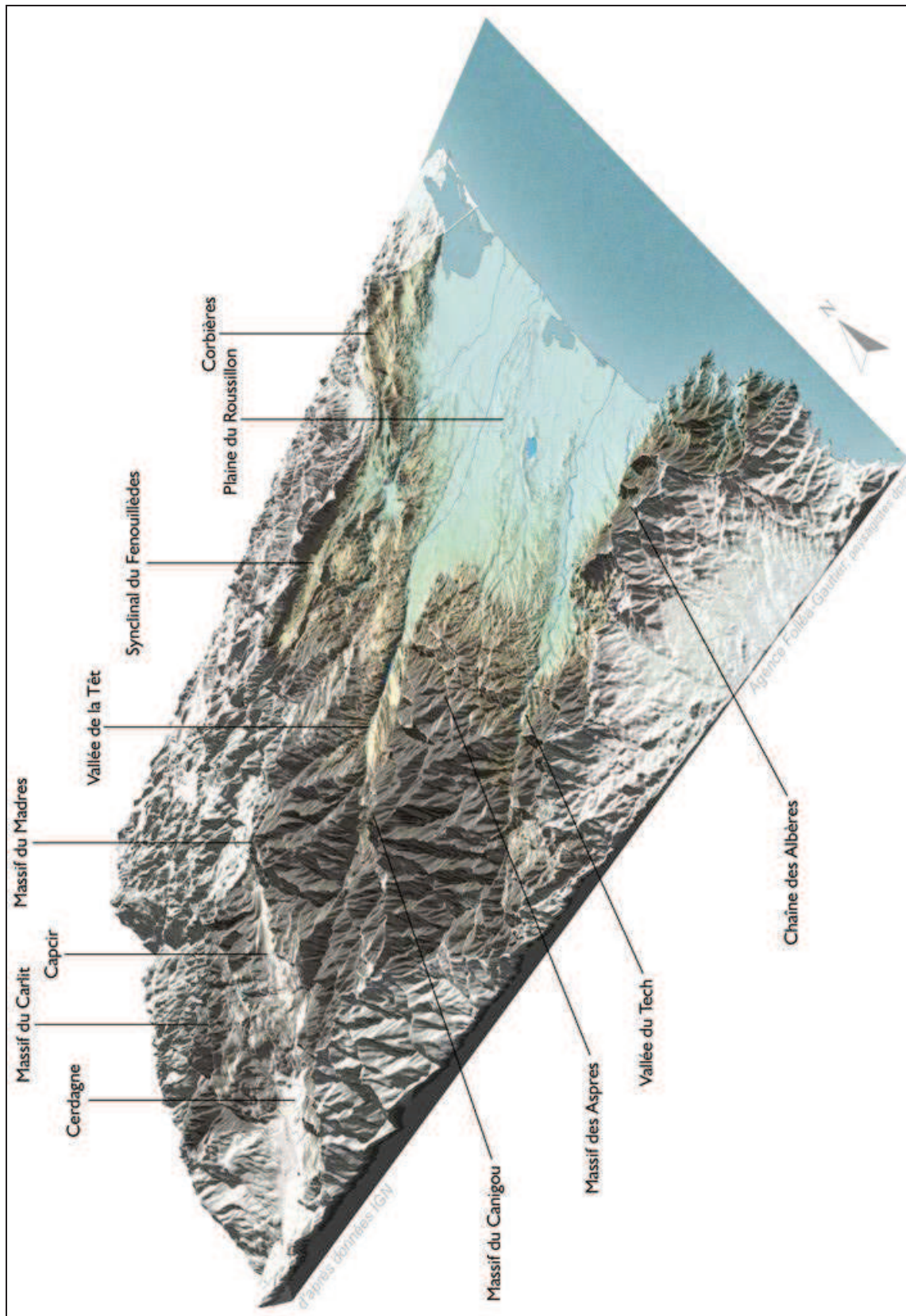
Annexe 7

Communes	Lieu-dits	Vocables	1ère mention	Abside	Profondeur x largeur (dimension int. en m)
TRESSERRE	Nidolères	Saint-Étienne phase 2	855	outrepassée	3,20 x 2,80
TRESSERRE	Nidolères	Saint-Étienne phase 3	855	outrepassée	4,80 x 2,80
AMÉLIE-LES-BAINS		Saint-Quentin	869	outrepassée	3,50 x 4,33
TOULOUGES		Sainte-Marie	908	outrepassée en fondation*	3,68 x 3.25
ELNE		Saint-Étienne	934	semi-circulaire**	non renseignable
CORBÈRE	Vallventosa	Saint-Julien	945	semi-circulaire	3,23 x 2,17
PERPIGNAN	Malloles	Sainte-Marie	967	outrepassée en fondation***	non renseignable
LAROQUE-DES-ALBÈRES	Torrent	Saint-Laurent	981	semi-circulaire	4,78 x 5,54
CAMÉLAS		Saint-Fructueux	1010	semi-circulaire 2 absides	
MONTAURIOL	Montauriol	Saint-Saturnin	1074	outrepassée avec un espace de chœur avant	5,74 (ab + chœur) x 2,86
CLUSES (les)		Sainte-Marie	1198	3 absides outrepassées dans chevet plat	1,49 x 2,05 (nord) 1,61 x 2,71 (milieu) 1,58 x 2,09 (sud)
ARGELÈS-SUR-MER	La Pava	Saint-Ferréol	1286	outrepassée	3,90 x 4

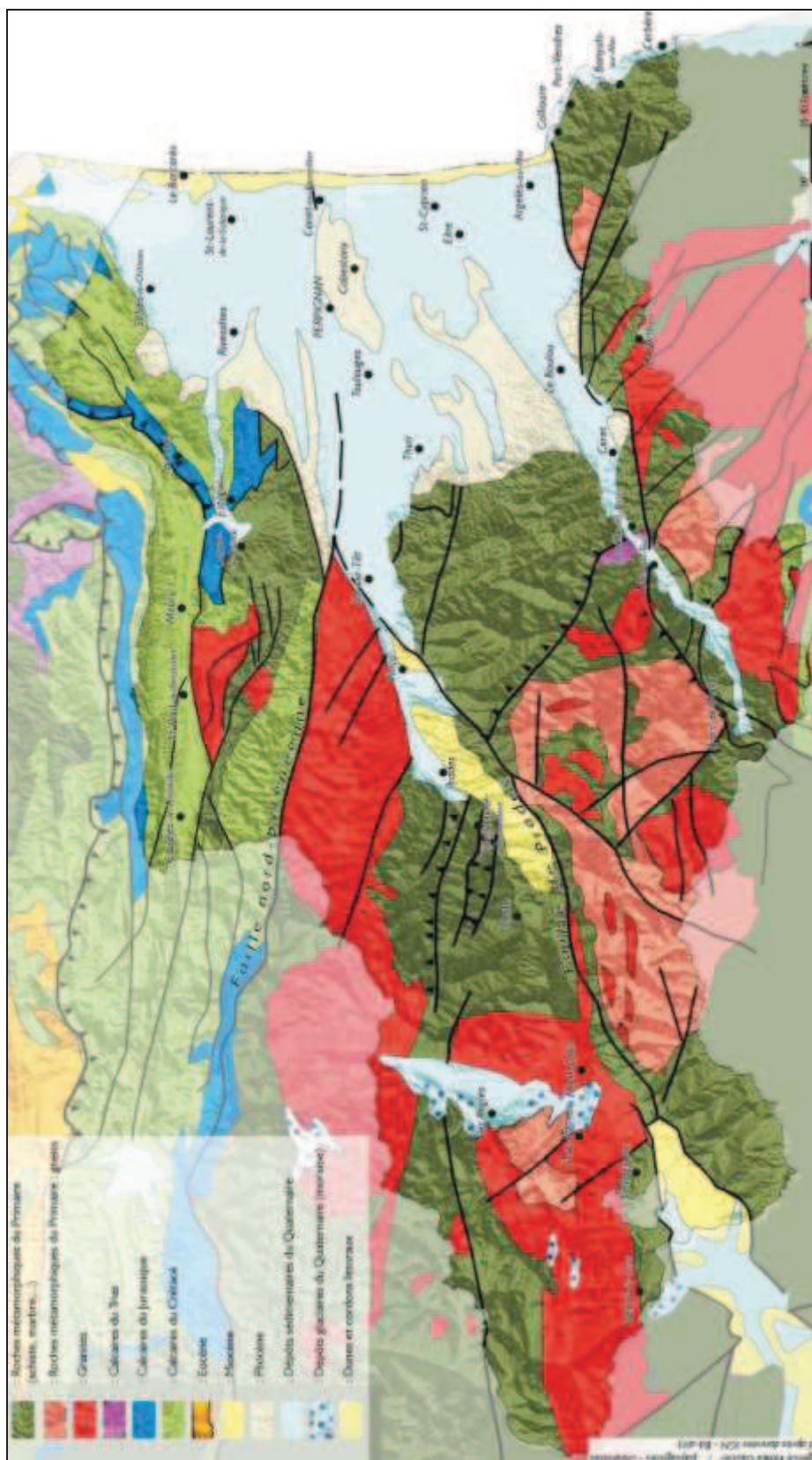
* la crypte de l'abside actuelle serait édifiée sur les vestiges d'une abside préromane, d'après Stym-Popper (architecte en chef des Monuments historiques 1959).

** d'après les fouilles conduites par Olivier Passarrius et Jérôme Bénézet, dont les premières conclusions sont dans le « Bulletin de l'A.A.P.O . », n°30, 2015, p.44-47.

*** d'après les fouilles conduites par Marcel Durliat en 1924, DURLIAT, M., « L'église de Malloles », dans Études Roussillonnaises, t. IV, 1-2, 1954-1955, p.101-114.



(Illustration de l'Agence Folléa-Gauthier pour le compte du gouvernement, <http://paysages.languedoc-roussillon.developpement-durable.gouv.fr/pyrenees-orientales/fondements11.html>)



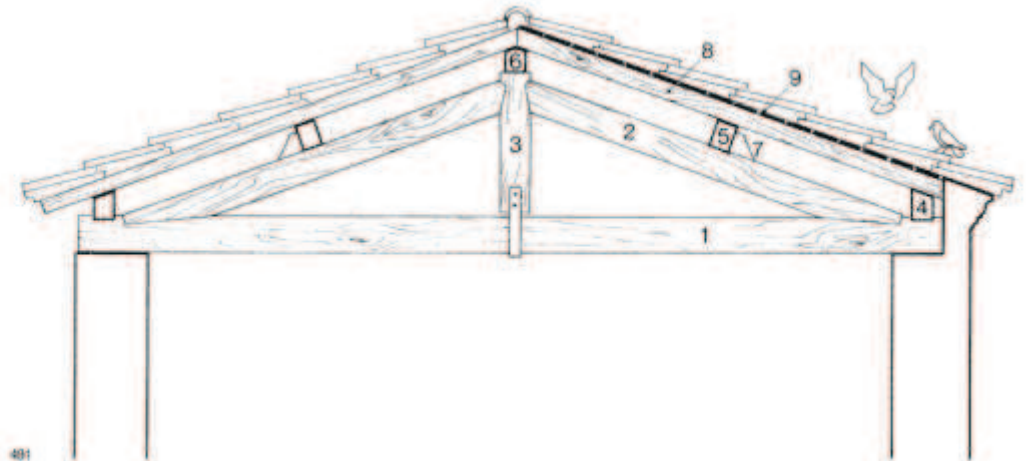
(Illustration de l'Agence Folléa-Gauthier pour le compte du gouvernement, <http://paysages.languedocroussillon.developpement-durable.gouv.fr/pyrenees-orientales/fondements12.html>)

Principaux matériaux usités dans l'édification
des maçonneries et épaisseur des murs

Annexe 10

Communes	Lieux-dits	Vocables	Date 1ère mention	matériaux principal	épaisseur moyenne des murs de la nef
ALBÈRE		Saint-Jean	1089	indéfini, enduit	0,89m (mur nord) 0,76m (mur sud)
ARLES-SUR-TECH	Quercorb	Sainte-Croix	1159	indéfini, enduit	1m
CÉRET	Pla d'el Carner	Saint-Georges	1387	galets	0,8m
CLUSES (les)		Sainte-Marie	1198	schiste	1m
REYNÈS	Le Vilar	Saint-Paul	1095	indéfini, enduit	0,87m
TAULIS	Croanques	Sainte-Agnès	1091	schiste	1m
ARGELÈS-SUR-MER	La Pava	Saint-Ferréol	1286	schiste / grès	1m
BOULETERNÈRE	Barbadell	Saint-Nazaire	1151	schiste / galets	0,66m
CAMÉLAS	La Roca	Saint-Martin	1259	schiste et grès	0,8m
CORBÈRE	Bosc	Saint-Pierre	1163	schiste	0,9m
FOURQUES		Saint-Vincent	1339	galets	0,8m
MONTAURIOL		Saint-Saturnin	1074	schiste	1m (murs de la nef) 0,78m (murs du chœur)
PRUNET ET BELPUIG	Prunet	Saint-Étienne	1050	schiste / grès	0,83m
MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Fenollar	Saint-Martin	844	schiste / grès	1m
MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Riunoguès	Saint-Michel	974	indéfini, enduit	0,57m
SAINT-JEAN-PLA-DE-CORTS		Saint-Jean-Baptiste	976	indéfini, enduit	1,34m (mur nord) 1,75m (mur sud)
TECH (le)	Cos	Sainte-Cécile	869	granit	1m
CAIXAS		Saint-Marc	1021	schiste / grès	0,72m
CAIXAS	Fontcouverte	Sainte-Marie	942	schiste	1,17m
CORBÈRE	Vallventosa	Saint-Julien	945	schiste	0,70m (mur nord) 0,88m (mur sud)
ESTAGEL		Saint-Vincent	806	indéfini, enduit	1
LAROQUE-DES-ALBÈRES	Torrents	Saint-Laurent	981	grès	1,05m (mur nord) 1,30m (mur sud)
PERPIGNAN	Malloles	Sainte-Marie	967	galets	1m
SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Cabanes	Sainte-Colombe	991	schiste / galets	0,82m
SAINT-JEAN-LASSEILLE		Saint-Jean	819	galets/granit/schiste	0,87m
TORDÈRES		St-Nazaire	899	schiste/granit/grès	0,87m
TRESSERRE	Nidolères	Saint-Étienne	855	galets / schiste	0,68m
CÉRET		Saint-Pierre/ Clocher	814	galets / schiste	1,33m
RIVESALTES		Saint-André	923	galets et terre crue*	non renseignable
PEZILLA-LA-RIVIÈRE		Saint-Saturnin	876	galets*	0,62m
CALMEILLES		Saint-Félix et Saint-Pierre	959	schiste*	non renseignable
SAINT-CYPRIEN		Saint-Cyprien	915	galets	0,84m

* Informations émanant de rapports de fouilles, se reporter aux notices du corpus



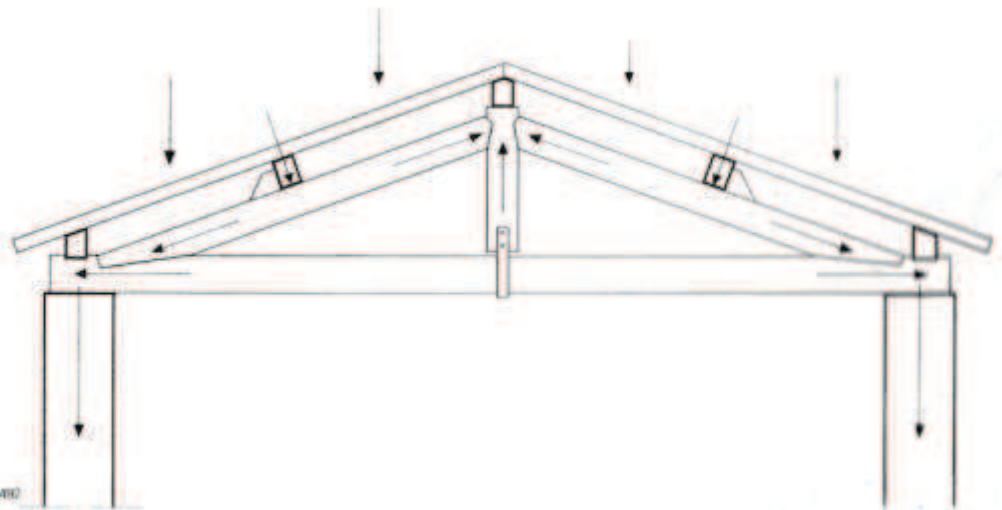
491

491: La ferme triangulée. À gauche, les tuiles reposent directement sur les chevrons, ce qui impose des entr'axes réguliers ; à droite, elles sont sur un plan de voliges, ce qui permet une mise en place aléatoire des chevrons (cf. fig. 497).

1. Entrait (tendu). — 2. Arbalétrier (comprimé). — 3. Poinçon (tendu), sollicité vers le haut par les arbalétriers et soulageant la flexion de l'entrait par un étrier. — 4. Panne sablière. — 5. Panne courante. — 6. Panne faîtière. — 7. Echantignole. — 8. Chevron. — 9. Voliges.

492: Mécanique de la ferme triangulée. Les chevrons et les arbalétriers travaillent en flexion en transmettant des forces obliques à l'entrait, qui a naturellement tendance à fléchir et au poinçon, qui sont mis tous les deux en tension. Les différentes poussées sont intégrées et la charpente ne transmet aux murs que des pressions verticales. JPA.

492





Plan des thermes d'Amélie-les-Bains (II^{ème} siècle)

N.B. Le schéma n'est pas juste, car la grande salle voûtée portant le n°1 est en réalité bordée de quatre niches et non trois comme indiqué.

(Plan reconstitué par J., Kotarba, extrait de KOTARBA, J., (dir.),
Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales, Paris, 2007, p.204)

↳ Photographies en page suivante



Photographies de la voûte de la salle **n° 1**,
depuis l'angle est (haut), et depuis l'entrée actuelle (bas)

Typologie du voûtement mis en relation avec la portée de la nef
et l'épaisseur des murs gouttereaux (données exprimées en mètre)
Données exprimées en mètres et organisées selon l'ordre croissant de la portée sur nef

Annexe 13

Territoire	Communes	Lieux-dits	Vocabulaire	1ère mention	Formule de voûtement choisie	Portée des nefs*	Épaisseur des murs**
Roussillon	CAIXAS	Fontcouverte	Sainte-Marie	942	P.-C. + A. L. uniquement au sud	2,99	1,2
Roussillon	CORBÈRE	Vallventosa	Saint-Julien	945	P.-C. probable + D. uniquement au sud	3,4	0,70 (nord) 0,88 (sud)
Vallespir	TAULIS	Croanques	Sainte-Agnès	1091	P.-C. probable + A. L. au sud uniquement	3,48	0,86
Vallespir	ST-JEAN-PLA-DE-CORTS		St-Jean-Baptiste	976	P.-C. + D. + A. L.	3,48	1,34 (nord) 1,75 (sud)
Roussillon	ST-GÉNIS-DES-FONTAINES	Cabanes	Sainte-Colombe	991	P.-C. + D. + A. L.	3,52	0,82
Roussillon	FOURQUES		Saint-Vincent	1339	P.-C. probable	3,57	0,8
Vallespir	REYNÈS	Le Vila	Saint-Paul	1095	P.-C. probable	3,58	0,75
Vallespir	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Fenollar	Saint-Martin	844	P.-C. + D.	3,6	0,99
Roussillon	MONTAURIOL		Saint-Saturnin	1074	P.-C. + D. + A. L.	3,74	1
Roussillon	PRUNET ET BELPUIG	Prunet	Saint-Étienne	1050	P.-C. + A. L.	3,83	0,83
Vallespir	AMÉLIE-LES-BAINS		Saint-Quentin	869	P.-C. + D.	3,83	1
Roussillon	BOULETERNÈRE	Barbadell	Saint-Nazaire	1151	P.-C. + D.	3,85	0,66
Vallespir	ALBÈRE	village	Saint-Jean	1089	P.-C. + D.	3,85	0,8
Roussillon	TORDÈRES		Saint-Nazaire	899	P.-C. probable	3,87	0,87
Vallespir	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Riunoguès	Saint-Michel	974	P.-C. + D. + A. L.	4	0,57
Roussillon	ST-JEAN-LASSEILLE		Saint-Jean	819	P.-C. + D.	4	0,87
Roussillon	ESTAGEL		Saint-Vincent	806	P.-C. + D. + A. L.	4,08	1
Roussillon	TRESSERRE	Nidolères	Saint-Étienne Phase 1 et 2	855	P.-C.	4,09	0,68
Roussillon	TRESSERRE	Nidolères	Saint-Étienne Phase 3	855	P.-C. + A. L.	4,09	0,68
Roussillon	ARGÈLES-SUR-MER	La Pava	Saint-Ferréol	1286	P.-C. avant d'être brisée	4,17	1
Vallespir	TECH (Ie)	Cos	Sainte-Cécile	869	P.-C.	4,25	1
Roussillon	CAIXAS		Saint-Marc	1021	P.-C. + D. + A. L.	4,28	0,75
Roussillon	LAROQUE-DES-ALBÈRES	Torrents	Saint-Laurent	981	P.-C. probable	4,35	1,05 (nord) 1,30 (sud)
Vallespir	CÉRET	Pla d'el Carner	Saint-Georges	1387	P.-C.	4,72	0,75
Vallespir	ARLES-SUR-TECH	Quercorb	Sainte-Croix	1159	P.-C. + A. L.	5	1
Vallespir	CLUSES (Ies)		Sainte-Marie	1198	P.-C. + A. L. entre le vaisseau central et les bas côté	2,71 (centre) 2,19 (nord) 2 (sud)	0,9

Légende : P.-C. pour Plein-Cintre / D. pour Doubleaux et A. L. pour Arcs Latéraux

P.S. : Quand la différence d'épaisseur entre les murs gouttereaux était trop importante, les épaisseurs de chacun sont indiquées.



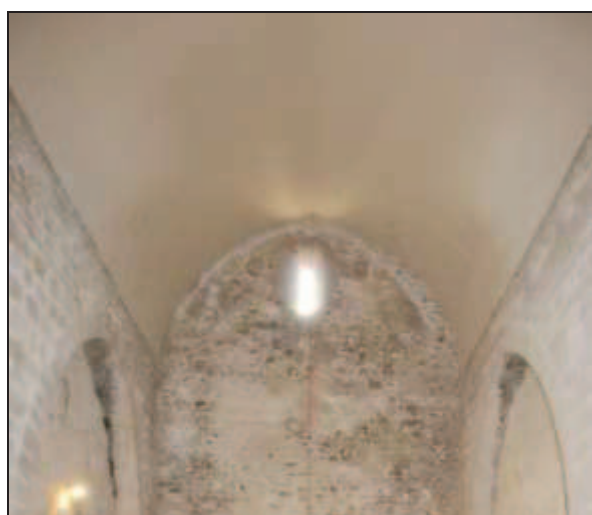
Vestiges du mausolée d'Hadrien (II^{ème}
siècle) servant de soubassement au Castel
Angello, à Rome.

(juillet 2013)



Sant Père de Rodès, chapelle haute dite
de Saint-Michel, X^{ème} siècle.

(avril 2016)



Sainte-Marie de Vilarmilla (Llupia)
XII^{ème} siècle.

(septembre 2013).

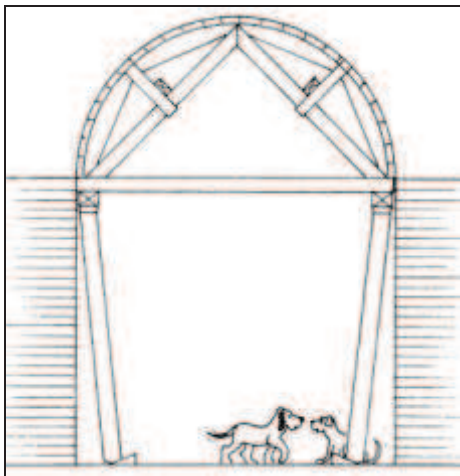


Schéma de principe du positionnement des cintres dans l'Antiquité

(ADAM, J.-P., *La construction romaine*, Paris, 2011, 6^{ème} édition, p.189)



Saint-Martin de Corsavy : restauration de la voûte en 2003, le cintrage s'appuie sur la corniche romane

(Photographie Jean-Pierre Vergès, 2000)



Saint-Julien de Vallventosa (Corbère) : mise en place d'un cintre et de son couchis réalisé en petites planches, afin de reconstruire la voûte en cul-de-four de l'abside

(septembre 2013)



Plaque gravée, sise au-dessus de l'arc triomphal de Saint-Marc de Caixas, VII^{ème} siècle.

(août 2013)



Plaque de chancel du VII^{ème} siècle retrouvée à Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière

Aujourd'hui conservée dans l'église paroissiale

(août 2013)



Couroennes d'autel du trésor de Guarrazar (653-672)

(BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.97, 98 et 100)

↳ Suite en page suivante



Bas-relief d'un des chapiteaux de la nef centrale de Quintanilla de las Viñas, (Lara), deuxième moitié du VII^{ème} siècle.

(BARRAL I ALTET, X., *Haut Moyen Âge...*, p.115.
PALOL, P. HIRMER, M., *L'art en Espagne...*, planche 8)



Epitaphe de Trasemirus, domaine de Mandourelle à Villesèque-de-Corbières (Aude), vers 600.

Conservée au Musée Archéologique de Narbonne n°198/4168

(RIPOLL, G., et VELÁZQUEZ, I., « El epitafio de Trasemirus... », p.282)



Fragments en emploi dans le clocher de Sant Pere de les Puelles (Barcelone), VII^{ème} siècle.

(PUIG y CADAVALCH, J., et al., *L'arquitectura romànica...*, vol.1, p.354-355)



Plafond d'une des absidioles septentrionales de la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi, fresques du XVI^{ème} siècle.

(avril 2017)

Répertoires



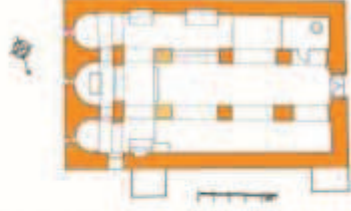
Sommaire des Répertoires

Numéro de planche	Thématique du répertoire	Page
1	Les plans au sol, en 2 planches	296
2	Les arcs latéraux, en 2 planches	298
3	Les arcs doubleaux, en 2 planches	300
4	Les fenêtres, en 3 planches	302
5	Les portails d'entrée, en 3 planches	305
6	Les entrées des absides, en 3 planches	308
7	Les clochers, en 2 planches	311
8	Les autels et aménagements liturgiques monumentaux, en 3 planches	313
9	Les revêtements des sols, en 1 planche	316

Saint-Vincent de Fourques



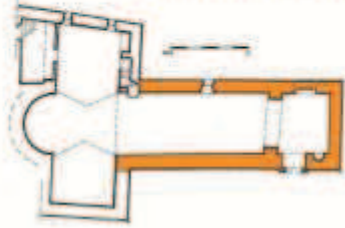
Sainte-Marie de Les Cluses



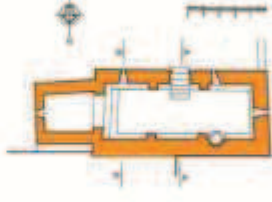
Saint-Nazaire de Barbadell, Rouletornère



Saint-Jean de l'Albère



Saint-Martin de Fenollar, Mauveillas



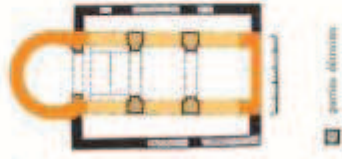
Saint-Julien de Vallentrans, Corbère



Saint-Marc de Caixas



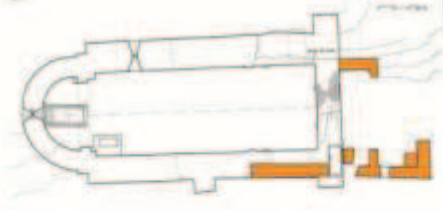
Saint-Quentin d'Amelle-les-Bains



Saint-Michel de Riunogues, Mauveillas



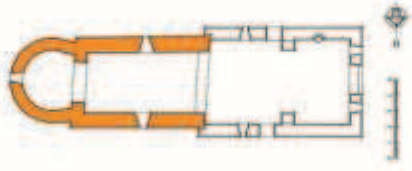
Saint-Pierre du Bosc, Corbère



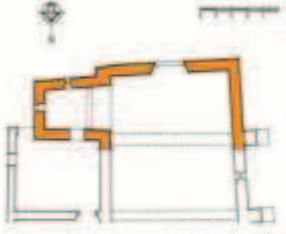
Sainte-Marie de Fontcouverte, Caixas



Saint-Ferreol de la Pua, Argèles-sur-Mer



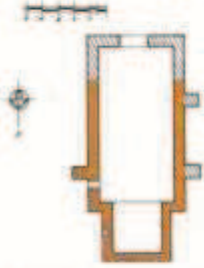
Saint-Paul du Vilar, Reynès



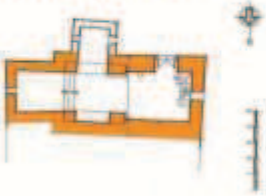
Saint-Vincent d'Estagel



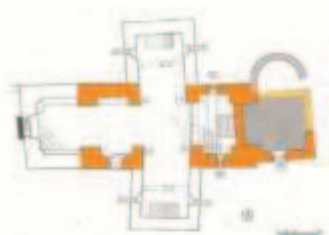
Saint-Georges de Cèret



Sainte-Croix de Quercorb, Arles-sur-Tech



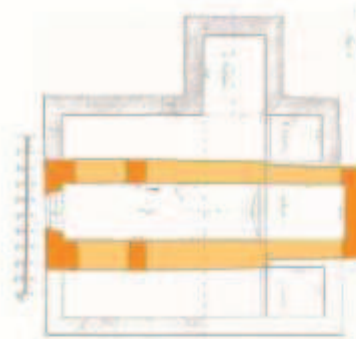
Répertoire n°1 : les plans au sol (2/2)



Sainte-Colombe de Cabanes, Saint-Génis des Fontaines



Saint-Jean de Saint-Jean-Lasseille



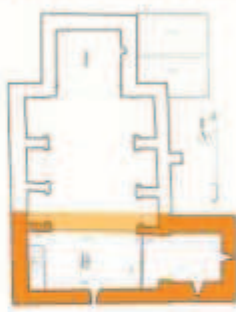
Saint-Jean de Saint-Jean-Pla-de-Cort



Sainte-Agnès de Croanques, Taulis



Sainte-Cécile de Cos, Le Tech



Saint-Nazaire de Tordères



Saint-Etienne de Nidolères, Tresserre

Répertoire n°2 : les arcs latéraux (1/2)



ARLES-SUR-TECH, Sainte Croix de Quercorb



BOULETERNÈRE, St Nazaire de Barbadell



CAIXAS, Saint-Marc



CAIXAS, Sainte-Marie de Fontcouverte



CLUSES, Sainte-Marie



ESTAGEL, Saint-Vincent

Répertoire n°2 : les arcs latéraux (2/2)



MAUREILLAS, Saint-Michel de Riunoguès



MONTAURIOL, Saint-Saturnin



PRUNET-ET-BELPUIG, Saint-Étienne de Prunet



TAULIS, Sainte-Agnès-de-Croanques



TRESSERRE, Saint-Étienne-de-Nidolères

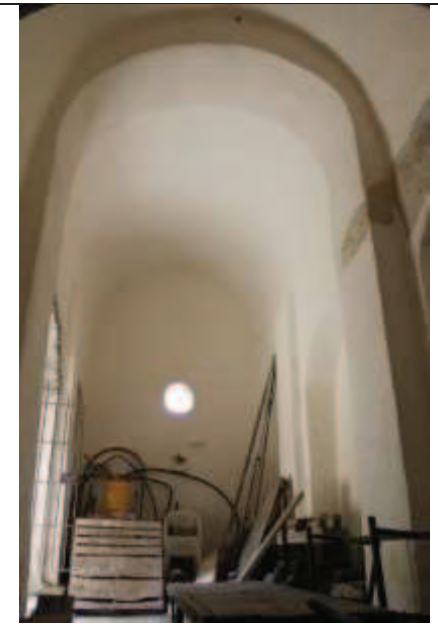
Répertoire n°3 : les arcs doubleaux (1/2)



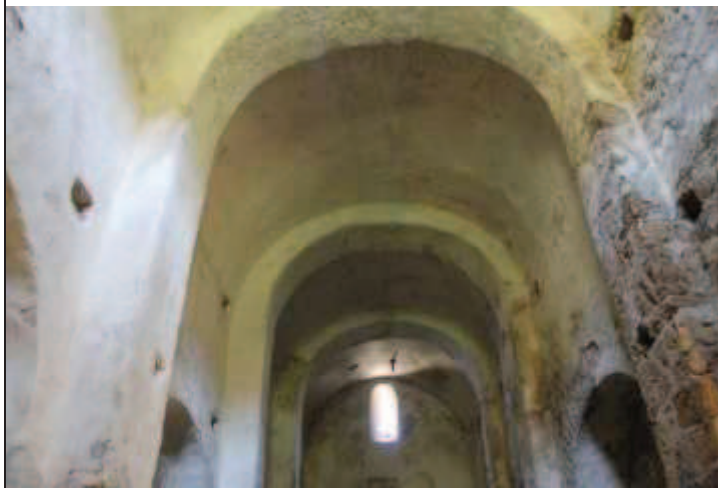
ALBÈRE, Saint-Jean (vestiges)



AMÉLIE-LES-BAINS, Saint-Quentin (vestiges)



BOULTERNÈRE, Saint-Nazaire de Barbadell



CAIXAS, Saint-Marc



CORBÈRE, Saint-Julien de Vallventosa (vestiges)



ESTAGEL, Saint-Vincent (vestiges)

Répertoire n°3 : les arcs doubleaux (2/2)



MAUREILLAS, Saint-Martin de Fenollar



MAUREILLAS, Saint-Michel de Riunoguès



MONTAURIOL, Saint-Saturnin



ST-GÉNIS-DES-FONTAINES, Ste-Colombe de Cabanes (vestiges)



Vestiges de doubleau transformés au XVIII^{ème} siècle en arcs diaphragmes

SAINT-JEAN-LASSEILLE, Saint-Jean



SAINT-JEAN-PLA-DE-CORTS, Saint-Jean

Répertoire n°4 : les fenêtres (1/3)



Baie d'axe



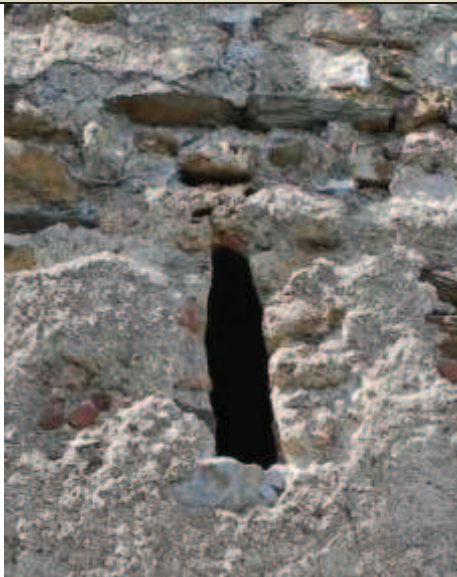
Baie d'axe



Baie méridionale du chevet

ARLES-SUR-TECH, Sainte-Croix-de-Quercorb

BOULETERNÈRE, Saint-Nazaire-de-Barbadell



Baie d'axe



Baie méridionale du chevet obturée



Baie méridionale du chevet



Baie d'axe de l'absidiole méridionale

CAIXAS, Saint-Marc

CAIXAS, Sainte-Marie-de-Fontcouverte

CAMÉLAS, Saint-Fructueux

Répertoire n°4 : les fenêtres (2/3)



Baie est du chevet (sise au nord)



Baie d'axe



Baie d'axe



Baie méridionale du chevet

CÉRET, Saint-Georges

ESTAGEL, Saint-Vincent

FOURQUES, Saint-Vincent



Baie d'axe



Baie est du mur gouttereau méridional



Baie ouest du mur gouttereau méridional



Baie occidentale

MAUREILLAS, Saint-Martin de Fenollar

Répertoire n°4 : les fenêtres (3/3)



Baie d'axe

MAUREILLAS, Saint-Michel-de-Riunoguès



Baie d'axe

PRUNET-ET-BELPUIG, Saint-Étienne de Prunet



Baie d'axe, extérieur

REYNÈS, Saint-Paul du Vilar



Baie d'axe, intérieur



Baie est du mur gouttereau méridional



Baie est du mur gouttereau septentrional

SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES, Sainte-Colombe-de-Cabanes



Vestiges de l'ancienne baie d'axe

SAINT-JEAN-PLA-DE-CORTS, Saint-Jean



Baie occidentale

TECH, Sainte-Cécile-de-Cos

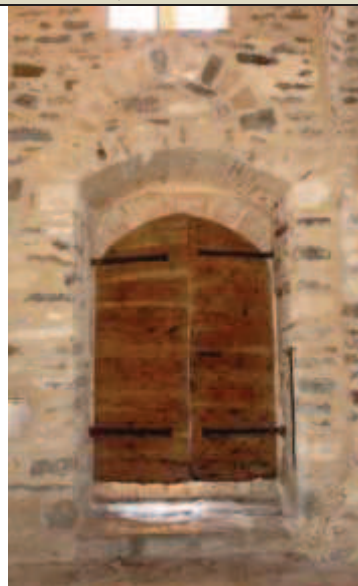
Répertoire n°5 : les portails d'entrée (1/3)



ALBÈRE, Saint-Jean

BOULETERNÈRE, Saint Nazaire de Barbadell

CAIXAS, Sainte-Marie



CLUSES, Sainte-Marie : portail occidental vue extérieure, puis intérieure

CLUSES, Sainte-Marie : portail septentrional vu depuis l'extérieur, puis de l'intérieur

Répertoire n°5 : les portails d'entrée (2/3)



CORBÈRE, Saint-Julien de Vallventosa

ESTAGEL, Saint-Vincent

FOURQUES, Saint-Vincent

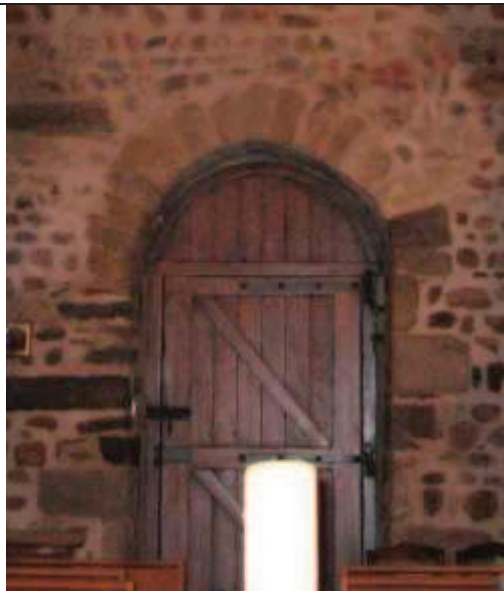


MAUREILLAS, Saint-Martin de Fenollar : portail vu depuis l'extérieur, puis de l'intérieur

MAUREILLAS, Saint-Michel de Riunoguès

ST-GÉNIS-DES-FONTAINES, Ste colombe de Cabanes

Répertoire n°5 : les portails d'entrée (3/3)



SAINT-JEAN-LASSEILLE, Saint-Jean : portail vu depuis l'extérieur, puis de l'intérieur



TAULIS, Sainte-Agnès-de-Croanques



TORDÈRES, Saint-Nazaire

Répertoire n°6 : les entrées d'absides (1/3)



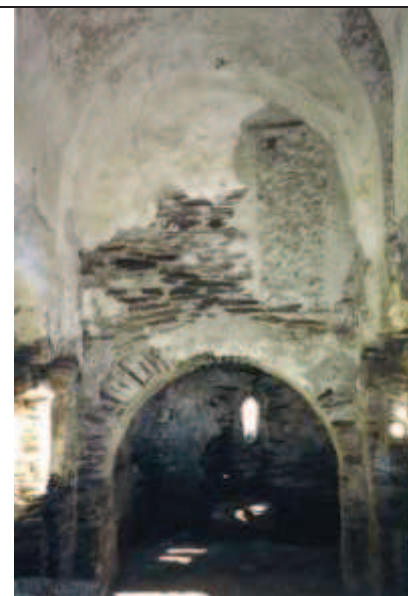
AMÉLIE-LES-BAINS, Saint-Quentin



ARGELÈS-SUR-MER, St-Ferréol de la Pava



ARLES-SUR-TECH, Ste-Croix de Quercorb



BOULETERNÈRE, Saint-Nazaire-de-Barbadell



CAIXAS, Saint-Marc



CAIXAS, Sainte-Marie de Fontcouverte



CÉRET, Saint-Georges



CLUSES, Ste-Marie : *abside principale + absidioles*

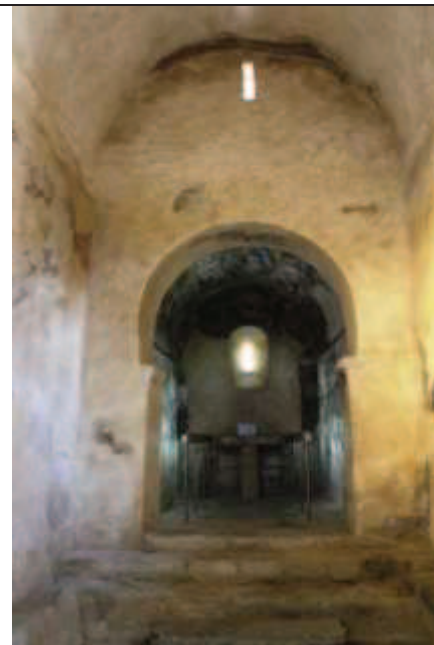
Répertoire n°6 : les entrées d'absides (2/3)



ESTAGEL, Saint-Vincent



FOURQUES, Saint-Vincent



MAUREILLAS, Saint-Martin de Fenollar



MAUREILLAS, Saint-Michel de Riunoguès



MONTAURIOL, Saint-Saturnin



PRUNET, Saint-Etienne

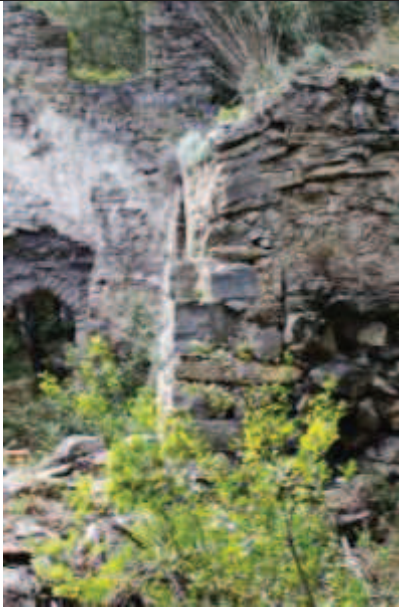


REYNÈS, Saint-Paul du Vilar



SAINT-GENIS-DES-FONTAINES, Sainte-colombe-de-Cabanes

Répertoire n°6 : les entrées d'absides (3/3)



TAULIS, Sainte-Agnès de Croanques



TECH, Sainte-Cécile de Cos



TORDÈRES, Saint-Nazaire

Répertoire n°7 : les clochers (1/2)



ARLES-SUR-TECH, Sainte Croix de Quercorb : avant et après restauration

BOULETERNÈRE, Saint Nazaire de Barbadell : avant et après restauration



PUIG I CADAVALCH *et al.*, *L'arquitectura romànica a Catalunya*, vol.1, p.379.



CAIXAS, Saint-Marc

MAUREILLAS, Saint-Martin de Fenollar : avant et après restauration

MAUREILLAS, Saint-Michel de Riunoguès

Répertoire n°7 : les clochers (2/2)



PRUNET ET BELPUIG, St-Étienne de Prunet



ST-GÉNIS-DES-FONTAINES, Ste colombe de Cabanes



TAULIS, Sainte-Agnès -de-Croanques




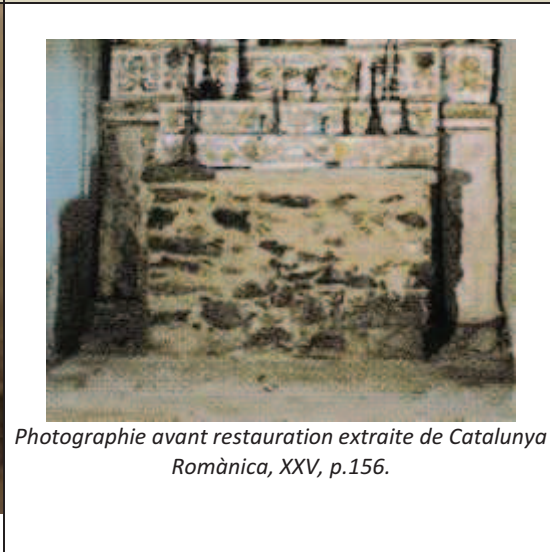



TECH, Sainte-Cécile de Cos



TORDÈRES, Saint-Nazaire

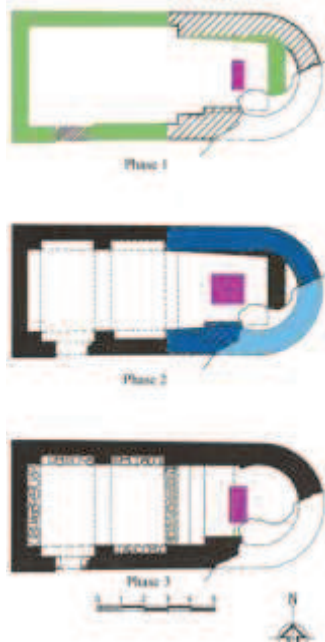
Répertoire n°8 : les autels et aménagements liturgiques monumentaux (1/3)

			
<p>ARGELES-SUR-MER, St-Ferréol-de-la-Pava</p>	<p>ARLES-SUR-TECH, Sainte-Croix-de-Quercorb</p>	<p>BOULETERNÈRE, St Nazaire-de-Barbadell</p>	<p>CAIXAS, Saint-Marc</p>
		 <p><i>Photographie avant restauration extraite de Catalunya Romànica, XXV, p.156.</i></p>	 <p><i>Photographie avant restauration extraite de Catalunya Romànica, XIV, p.262.</i></p>
<p>CLUSES (les), Sainte-Marie</p>	<p>ESTAGEL, Saint-Vincent</p>	<p>MAUREILLAS, Saint-Michel de Riunoguès</p>	<p>MONTAURIOL, Saint-Saturnin</p>

Répertoire n°8 : les autels et aménagements liturgiques monumentaux (2/3)

			
<p>PRUNET-ET-BELPUIG, St-Étienne de Prunet</p>	<p>REYNÈS, Saint-Vincent du Vilar</p>	<p>SAINT-CYPRIEN, Saint-Étienne-de-Villerasse : autel face principale et dos</p>	
			
<p>SAINT-CYPRIEN, Saint-Étienne-de-Villerasse : cathèdre, chancel, banquettes, et baptistère</p>			<p>TAULIS, Sainte-Agnès-de-Croanques</p>

Répertoire n°8 : les autels et aménagements liturgiques monumentaux (3/3)



TRESSERRE, Saint-Étienne de Nidolères



Photographie avant restauration

Archives privées de la famille Ricart (Théza)



Photographie après restauration

THÉZA, Saint-Pierre

Répertoire n°9 : les revêtements des sols (1/1)



ALBÈRE, Saint-Jean



CAIXAS, Saint-Marc



CAIXAS, Sainte-Marie de Fontcouverte



PRUNET et BELPUIG, Saint-Etienne de Prunet (restauré)



MAUREILLAS, Saint-Michel de Riunoguès



TORDÈRES, Saint-Nazaire (vestiges)

Tables des Illustrations

Numéro de l'Illustration		Page
1	Vestiges archéologiques antiques, ou d'époque wisigothique, retrouvés à proximité des églises sélectionnées dans notre corpus	109
2	Répartitions des premières mentions des églises de notre corpus dans les sources : du IX ^{ème} siècle	125
3	Répartitions des premières mentions des églises de notre corpus dans les sources : du X ^{ème} siècle	
4	Répartitions des premières mentions des églises de notre corpus dans les sources : du XI ^{ème} siècle	
5	Répartition des premières mentions textuelles par type de source et par datation	126
6	Les diverses nomenclatures possibles désignant le lieu de culte et leurs évolutions dans les sources	128
7	Répartition des églises selon leurs critères de sélection	136
8	Formule adoptée pour les chevets mis en relation avec la première occurrence textuelle de l'édifice	150
9	Murs avec parements de moellons maçonnés en boutisses et fourrure	157
10	Mur septentrional de Saint-Laurent de Torrent (Laroque-des-Albères) à gauche, et de Sainte-Agnès de Croanques à droite (Taulis)	
11	Typologie adoptée par les voûtes sur nef	173
12	Typologie adoptée par les voûtes sur nef, selon la première occurrence dans les sources pour les églises du corpus	174
13	Positionnement d'un coffrage pour la restauration de la voûte en plein-cintre de l'abside de Sainte-Cécile-de-Cos (le Tech)	176
14	Vestiges des pierres constituant l'intrados de la voûte plein-cintre de l'abside de Sainte-Cécile-de-Cos (le Tech)	
15	Typologie adoptée par les arcs pour les constructions préromanes	188
15bis	Typologie adoptée par les arcs pour les constructions préromanes	192
16	Sainte-Cécile de Cos (le Tech) – Vestiges de l'arc triomphal surmonté du clocher-mur, vus depuis le nord de la nef, en amont de l'abside	190
17	Sainte-Cécile de Cos (le Tech) – Positionnement du coffrage en appui sur l'arc triomphal pour la restauration de la voûte en plein-cintre de l'abside	
18	Théza, Saint-Pierre – Face principale de la stèle et son inscription funéraire	208

Table des matières

	Page
Remerciements	1
Sigles et liste des abréviations	3
Sommaire	5
Introduction générale	9
Première partie:	
L'art préroman roussillonnais : la genèse d'une notion et ses appuis historiques	17
Introduction	19
I. Entre sagacité et tâtonnement : l'ouverture de la voie	21
A. Les romantiques et leur sillage	21
♦ La petite et la grande Histoire	21
♦ Appréhensions archéologiques	25
♦ Le dictat parisien : quelle place pour le préroman roussillonnais?	29
♦ Paris, Madrid et Barcelone : entre héritage archéologique et architectural	34
B. Dans l'ombre de l'art roman	39
♦ Les fondamentaux entre apport et limite	39
♦ Le préroman : l'invention d'un terme, popularité d'un concept	45
C. Dans et hors les murs des journées romanes de Cuxa	49
♦ Les années 1970-1980 : vers l'étude manifeste du préroman	49
♦ Les années 1980-1990 : entre acquis et nouvelles introspections	54
♦ Les années 1990-2000 : quand le préroman prend ses galons universitaires	61
♦ Depuis le changement de millénaire : le Roussillon au déclin	65
II. Des sources, plutôt ruisseaux que torrents	69
A. Une époque médiévale frileuse : du VIII^{ème} au XII^{ème}, les siècles indigents	69
♦ Les sources de la disette	69
♦ Hiatus et impression	71
B. Le redoux du XIII^{ème} au XIX^{ème}, les siècles opulents	74
♦ Abondance et verbiage des XIII ^{ème} et XIV ^{ème} siècles	74
♦ XVIII ^{ème} et XIX ^{ème} siècles, le règne des conseils	75
♦ Le XX ^{ème} siècle et la sainte architecture des Beaux-arts	78
Conclusion	82
Deuxième partie:	
Quand hommes de Dieu et hommes de pouvoir façonnent les pierres	83
Introduction	85
I. D'illiberis à Elne	87
A. Diaphane chrétienté roussillonnaise ?	87
♦ Empreintes chrétiennes et emprises historiographiques	87
♦ Dans le sillage de l'antiquité, des murmures chrétiens	90

B. Origami chrétien, dans les replis des premiers convertis	93
♦ Chrétiennes figures	93
♦ Des églises paléo-wisigo-chrétiennes	96
II. <i>Helena</i> , ce diocèse wisigothique	101
A. Organisation raisonnée de la chrétienté	101
♦ Vers la construction du diocèse : prosélytisme romain ou wisigothique ?	101
♦ Entre atavisme, conversion, et mutation	104
B. Géographie des empreintes chrétiennes	106
III. <i>Elna vicus</i> carolingien	113
A. Entre Renovatio et héritage	113
♦ Le topos de l'invasion musulmane	113
♦ La Renovatio, cet autre poncif ?	115
B. Ordonnances et dispositions	117
♦ Contrer les séditions	117
♦ Calligraphier les singularités	121
♦ Délétère et salvatrice caroline : écrire l'église	124
Conclusion	132
Troisième partie:	
L'anté-roman : une éclosion architecturale vue depuis l'intérieur de l'antique diocèse d'Elne	133
Introduction	135
I. L'édifice cultuel : lecture d'une sédimentation tout autant liturgique que technique	136
A. Préambule	136
B. Des formes élémentaires entre choix et contraintes	140
♦ Pour ne pas perdre le « nord » : <i>versus orientem</i>	140
♦ La nef unique, cet archétype	143
♦ Au « chœur » de la nef	149
C. De pierre et de chaux	154
♦ Étymologie et physionomie de la paroi	154
♦ Morphologie des murailles	160
D. Á chacun sa chacune : le dilemme de la coiffe	164
♦ Clandestine en sa demeure : la voûte	164
♦ Ligneux versus lithique, un combat loyal ?	169
♦ Sans dessus-dessous : le voûtement et ses adjuvants	172
II. Agrémenter l'ordinaire: élémentaire magnificence	182
A. Jeux de courbe : entre mysticisme et fonctionnalité	182
♦ Toute la lumière sur les fenêtres	183
♦ Le portail, au seuil de la maison de Dieu	185
♦ L'arc triomphal, au seuil de la théophanie	189
♦ Quand l'historiographie fait le dos rond : l'arc pour ce qu'il est	192
B. Éminences notoires	195
♦ Les différentes tonalités d'une sommité : le clocher	195
♦ Superposition parasitaire : le chevet pour base	198
C. Du contenant, au contenu	200

♦ Un divin écrin en diptyque	200
♦ Le piédestal de la sémiologie chrétienne	204
D. L'ornementation : une défection en guise de plaidoyer ?	210
III. L'anté-roman comme solution au parachronisme préroman ?	216
Conclusion générale	223
Liste des sources commentée	231
Références bibliographiques	237
Annexes	271
Sommaires des Annexes	272
Répertoires	293
Sommaires des Répertoires	295
Table des illustrations	317
Table des matières	319

THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur

Délivré par l'**Université Paul-Valéry, Montpellier 3**

Préparée au sein de l'école doctorale : Langues, Littératures,
Cultures et Civilisations (58)

Et de l'unité de recherche Centre d'Études Médiévales de
Montpellier (EA 4583)

Spécialité : **Histoire de l'art médiéval**

Présentée par **Morgane GOURGUES**

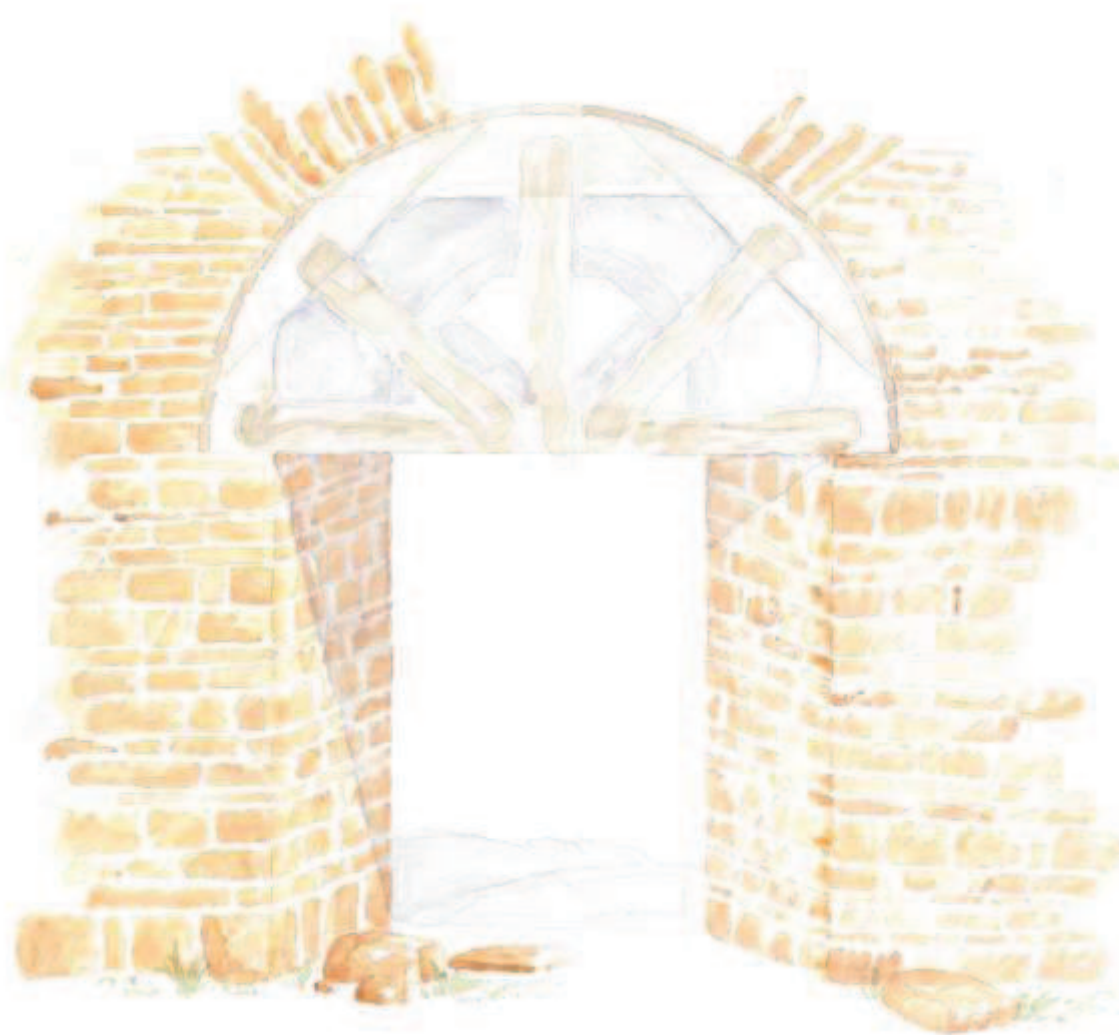
Les églises rurales dans l'ancien diocèse d'Elne
(Roussillon et Vallespir, Pyrénées-Orientales),
entre le V^{ème} et le XI^{ème} siècle :
l'expression d'un palimpseste architectural ?
Un répertoire des formes, entre préroman et anté-roman

◆ **Tome 2 : Catalogue** ◆

Soutenue le 25 novembre 2017, devant le jury composé de

Géraldine MALLET , professeur en histoire de l'art médiéval, université Paul-Valéry, Montpellier 3	Directrice
Xavier BARRAL I ALTET , professeur en histoire de l'art médiéval, université Ca'Foscari, Venise	Rapporteur
Pascale CHEVALIER , professeur en archéologie, université de Clermont-Auvergne	Examineur
André CONSTANT , maître de conférences en histoire et archéologie médiévale, université d'Aix-Marseille	Examineur
Miljenko JURKOVIĆ , professeur en archéologie et histoire de l'art médiéval, université de Zagreb	Rapporteur
Gisela RIPOLL , professeur en archéologie, université de Barcelone	Examineur
Agnès BERGERET , chargée d'études et de recherches, I.N.R.A.P. Méditerranée	Expert invité

**Corpus des églises rurales de l'ancien diocèse d'Elne
(Roussillon et Vallespir, Pyrénées-Orientales),
entre le V^{ème} et le XI^{ème} siècle :
l'expression d'un palimpseste architectural ?
Un répertoire des formes, entre préroman
et anté-roman**



Tome 2 : catalogue des notices

Avant-propos

Le présent volume¹ regroupe nos recherches sur l'ensemble des églises qui forment notre corpus de référence pour la présente étude. Au-delà de l'utilité indéniable de collationner, d'ordonner, et d'étudier tous ces édifices roussillonnais, il faut comprendre ce corpus comme la matérialisation de choix scientifiques adoubant certaines églises et en bannissant d'autres. Il nous appartient ici d'explicitier nos partis pris.

Au-delà des querelles existantes sur le bien-fondé de la mise en œuvre d'un corpus, de son intérêt quant à son approche quantitative et de son utilité pour parachever une étude sans qu'il puisse y avoir d'exhaustivité ; l'approche sérielle reste salutaire en ce sens qu'elle « invite à regarder plus la masse que l'élite, les minorités et les pendants, que les héros et les dominants, elle pousse à une forme de relativisme », pour reprendre les termes de Béatrice Joyeux-Prunel². Dès lors, notre volonté, qui était de ne pas se satisfaire des exemples architecturaux les plus représentatifs souvent élevés au rang d'archétypes du préroman roussillonnais – ceux inlassablement repris dans l'historiographie depuis l'époque romantique – demandaient un outil autorisant l'organisation, tout autant que le commentaire, et s'articulant selon nos choix. Le corpus était donc cet outil nécessaire regroupant et cataloguant les preuves historiques et stylistiques indispensables au dénouement de nos problématiques de notre synthèse (volume 1).

Nous l'avons déjà évoqué, notre cadre spatio-temporel nous a conduit à nous établir sur l'ancien diocèse d'Elne³, dont l'emprise géographique se superpose, à peu de choses près, aux limites actuelles du département des Pyrénées-Orientales. Cet ancien diocèse, dont la première mention remonte au milieu du VI^{ème} siècle, regroupait les trois archidiaconés que sont le Vallespir, le Roussillon et le Conflent. Notre souhait initial était de pouvoir étudier les caractéristiques de l'architecture préromane à travers ces trois territoires, mais pour des raisons logistiques⁴, nous nous sommes cantonnés aux territoires qui longent le Tech, à savoir le Vallespir et la plaine du Roussillon.

¹ Présentant les notices numérotées de 1 à 104.

² JOYEUX-PRUNEL, B., « L'histoire de l'art et le quantitatif », *histoire & mesure* [En ligne], XXIII – 2, 2008. <http://histoiremesure.revues.org/3543>.

³ Voir illustration en p.15, du présent volume.

⁴ En effet, notre corpus compte 104 édifices répartis en Vallespir et Roussillon. Si nous avions conservé ceux du Conflent, nous aurions flirté avec les 300 édifices.

Notre volonté fut d'envisager le préroman roussillonnais autant d'un point de vue historique, que stylistique. Nous avons donc décidé de composer notre corpus selon trois critères. Ainsi y seraient admises :

- d'abord : les églises dont la première mention textuelle germe dans l'intermède chronologique établi (VI^{ème} siècle – premières décennies du XI^{ème} siècle). Cela impliquant *de facto* des édifices parfois très remaniés, comme ceux disparus.
- puis : les églises dont les caractéristiques architecturales sont résolument reconnues comme d'époque préromane, ne faisant pas de leur première occurrence dans les sources.
- et enfin : les églises conjuguant les deux critères précédents avec une structure bâtie faisant écho à des sources antérieures aux premières décennies XI^{ème} siècle.

Pour évident que cela nous paraisse, nous nous devons de rappeler que nous avons, dans ce catalogue, fait usage du terme préroman dans sa définition originelle, celle offerte par Jean Hubert lui-même⁵, c'est-à-dire entendu comme le style épousant toute la période comprise entre la fin de l'époque romaine (V^{ème}-VI^{ème} siècle), jusqu'aux premières manifestations de l'art roman (premier tiers du XI^{ème} siècle). Nous avons volontairement laissé de côté notre notion d'anté-roman, qui ne peut être saisie dans son intégralité qu'à la lecture du premier volume de la présente étude (tome 1 : Synthèse), afin que le lecteur non initié puisse se raccrocher à un concept plus traditionnel et envisager plus sereinement les différents cas d'étude proposés.

Après avoir défini l'aire géographique de notre action (Vallespir et Roussillon) au cœur de l'ancien diocèse d'Elne, lui avoir adjoint un cadre temporel (V^{ème} siècle - début du XI^{ème} siècle), associé une trilogie de critères subordonnant nos choix d'édifices (selon leur datation et/ou leur style architectural), il nous restait à définir la catégorie d'églises concernées par l'étude. Aussi, avons-nous décidé de ne prendre en compte que les églises rurales. Plusieurs raisons ont motivé ce choix, particulièrement la fonction de l'édifice cultuel. Ce faisant, les structures monacales, les collégiales et autres prieurés sont destinés, non seulement à la célébration de l'eucharistie, mais aussi à la liturgie des heures et celle-ci induit un aménagement de l'espace différent de celui propre aux églises paroissiales rurales, notamment la mise en place de chœur, de transept, de déambulatoire ou de crypte. Des éléments architecturaux qui découlent expressément de besoins liturgiques communautaires, qui évoluent à la faveur des donations, ou de l'agrandissement de la congrégation. Au contraire,

⁵ « Une vaste période qui, des premières églises chrétiennes de Gaule, mène jusqu'à l'an Mil environ », HUBERT Jean, *L'art préroman*, Paris, 1938.

les églises rurales sont destinées à accueillir les fidèles, pour la célébration des prières quotidiennes, et des événements liés à leurs existences (baptêmes, inhumations, mariages). Hormis les agrandissements dictés par des considérations démographiques, ces églises rurales sont des condensés, l'essentiel étant là pour la pratique liturgique, sans adjonction parasitaire, présentant dès lors une certaine homogénéité structurelle, facilitant l'analyse et le discernement des partis pris architecturaux, autant que des techniques de construction.

De la même manière, les églises castrales ne furent pas intégrées au corpus, tant il est évident que la destination de l'édifice cultuel est, dans ce cas, subordonnée autant à la figure du comte et de sa cour, qu'à l'espace territoriale qu'occupe la seigneurie. Il nous paraissait dans ce cas difficile d'extraire l'église de son contexte singulier.

La cohérence de notre étude étant maintenant établie, il nous reste à faire état de notre approche scientifique. Le présent corpus est avant tout un outil de travail, un moyen de récolter et classer une multitude de données de nature hétéroclite. Il est organisé sous la forme de notices, elles-mêmes soumises à une hiérarchisation. Chaque notice correspond à un édifice, elle est ensuite classée selon l'ordre alphabétique de la commune où ledit édifice prend place. Pour les communes présentant plusieurs églises, nous avons fait le choix élémentaire de les présenter par ordre alphabétique de vocable, sans que soit prise en compte la désignation masculine ou féminine du saint, seul le patronyme soumet l'organisation. Chacune des notices est construite selon la même trame, à la manière d'une monographie, qui s'avère toujours d'un grand secours afin d'appréhender et de comprendre l'église dans son ensemble⁶, tout en facilitant la lecture et la réunion de données par des tiers. Une critique sera certainement au rendez-vous en ce qui concerne l'aspect très littéraire de ces notices, pour autant il nous semble que l'essentiel y est traité, offrant toutes les informations nécessaires à notre synthèse. *A posteriori*, il aurait certainement été préférable de subdiviser en un plus grand nombre d'occurrences nominatives (plan, annexe, murs, sol, couvertements, installations liturgiques, décor, etc) les observations, adoptant une démarche plus archéologique, c'est vrai. L'inégalité des données nous a, certainement plus ou moins consciemment, dirigé vers la solution adoptée présentement. Nous avons également volontairement choisi de ne pas reproduire l'organisation des fiches⁷ du projet CARE (*Corpus Architecturae Religiosae*

⁶ Voir à ce propos l'avis de Pierre Rosenberg sur « l'outil indispensable » que constitue la monographie, ROSENBERG, P., « La monographie, un outil indispensable », *Perspective – La revue de l'Inha*, 4, 2006, p. 497.

⁷ La collecte et l'analyse des données qui s'étendent déjà sur environ 2700 monuments. Les fiches de chaque monument seront accessibles sur le lien suivant <http://www.corpus-care.eu/base-de-donnees/>. Ces fiches seront à terme destinées à intégrer une publication papier, et ce, région par région, à la manière de ce que

Europae) – qui ambitionne de créer un recueil des monuments religieux antérieurs à l’an mil (IV^{ème}-XI^{ème} siècles) sur l’ensemble de l’Europe⁸ – étant donné qu’au commencement de notre travail l’ergonomie desdites fiches n’était pas fixée.

De même, les considérations chronologiques pourront parfois sembler quelque peu manquer d’approfondissement. Sans chercher à nous soustraire à notre propre aveu, il est impérieux de garder à l’esprit qu’une telle entreprise, avec les horizons chronologiques et géographiques qui étaient les siennes, imposa un long travail d’inventaire, de terrain et de recollement qui, s’avéra, au regard du nombre d’édifices, extrêmement chronophage. Aussi, avons-nous naturellement freiné l’examen minutieux de chacune des monographies, préférant ne pas amputer nos disponibilités pour l’important travail de synthèse.

Concernant l’organisation, il nous a paru opportun d’en expliciter les différentes parties, à la manière d’un découpage commenté.

➤ A la suite des impondérables (numéro de notice, commune, vocable), nous avons inséré trois lignes qui font directement écho à notre trilogie de critères explicités plus en amont. De cette façon, à la manière d’un concis, nous retrouvons : un rappel du siècle de première mention dans les sources, suivi du style architectural généralement admis, et enfin un éventail d’édifices similaires consultables dans ledit corpus.

Notice n°	Commune
	Vocable
Première mention:	
Style architectural:	
Edifices similaires:	

➤ S’ensuit une partie intitulé *Situation* où l’on retrouve tout d’abord des informations liés à la géographie de l’édifice : commune, lieu-dit cadastral, secteur (Roussillon ou Vallespir), coordonnées G.P.S., et reconnaissance cadastrale ancienne et moderne⁹. Font suite, des

l’Italie a déjà réalisé : JURKOVIĆ M. et BROGIOLO, G.P. (dir.), *Corpus Architecturae Religiosae Europae (IV^{ème}-X^{ème} siècle), tome 1, Provinces de Belluno, Treviso, Padoue et Vicenza*, Turnhout, 2010.

⁸ Initié en 2002 par l’IRCLAMA (International Research Center for Late Antiquity and Middle Ages) de Zagreb en Croatie, il compte aujourd’hui huit pays (En plus de la France, l’Italie, l’Espagne, la République Tchèque, la Slovaquie, la Pologne, la Croatie, et la Hongrie participent déjà à cette grande entreprise).

⁹ Dans certains cas, cet élément n’est pas renseignable, l’édifice ayant disparu avant d’être référencé par les autorités, nous l’avons donc remplacé par un extrait de carte IGN, ou un extrait de carte dite de Cassini.

informations complémentaires telles que : l'état du bâtiment (en élévation, en ruine ou disparu), son environnement (urbain, rural, isolé), son propriétaire (privé, ou municipal)¹⁰, et enfin son éventuel rattachement à une protection au titre des Monuments historiques.

Des données, certes élémentaires, mais qui ont l'avantage d'être précises quant à la localisation de l'édifice, élément faisant souvent défaut dans de nombreuses parutions.

Situation	
Commune :	Secteur :
Nom du site :	
Lieu-dit cadastral :	
Etat :	
Coordonnées GPS :	
Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel :	
Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien :	
Situation :	
Propriétaire :	
Protection au titre des M.H. :	

➤ Nous passons ensuite à *Vocabulaire et toponymie*, dont la vocation est de clarifier les indications sur la possible évolution du vocable de l'église, depuis son apparition dans les sources, jusqu'à nos jours. A cela s'ajoute la mention du toponyme d'origine¹¹, salutaire afin d'enrayer la confusion des édifices, mais aussi utile dans la compréhension de la genèse de l'habitat, en lien avec la structure ecclésiale. Aussi, il est à remarquer que la majorité, si ce n'est l'intégralité des premières mentions de toponymes, sont nettement antérieures à la première évocation des églises elles-mêmes. Il ne faut aucunement y voir l'antériorité de l'un par rapport à l'autre, mais plutôt un indice sur une antériorité commune, ne se manifestant dans les sources que de manière aléatoire, selon les besoins, ou la nature de l'acte conservé.

¹⁰ Qui joue sur la facilité d'accès ou non d'un édifice.

¹¹ Sauf mention contraire, les informations furent collectées dans l'ouvrage de Lluís BASSEDA, « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990.

Vocable et toponymie

Vocable :

Toponyme première mention :

➤ Enfin prend place la partie intitulée *Historique*, qui est assez transparente quant à sa destination. Les trois premières informations isolent en un coup d'œil les trois aspects d'importance, à savoir la date de sa première mention, sa ou ses dates de consécration, et enfin son abbaye de rattachement. Ensuite, les *dates clés*, comme son nom l'indique ne se veulent pas exhaustives, mais nous éclairent sur les moments essentiels de la chronologie du monument. Les dates les plus anciennes sont renseignées en premier, viennent ensuite les plus récentes, jusqu'à nos jours, si besoin est.

Historique

Première mention :

Consécration :

Abbaye de rattachement :

Dates clés:

➤ Le paragraphe *Observations* nous permet d'appréhender la structure architecturale de chacune des églises, de commenter leurs singularités et de proposer une datation. Quand les vestiges le permettent nous avons suivi un cheminement identique, d'abord focalisé sur le plan au sol, puis sur les extérieurs et enfin sur l'intérieur de l'édifice.

Les édifices nous intéressant ne présentant que très rarement de décors imputables à notre emprise chronologique, le lecteur ne devra pas être surpris par son absence de référence. De même, de nombreuses églises furent, au fil des siècles, dirons-nous, dénaturées, offrant aujourd'hui un visage bien éloigné de celui que l'on imagine primitif, nous avons tout de même tenu à en donner un bref aperçu afin de pallier à toutes frustrations.

Observations

Plan

Extérieur :

Intérieur :

➤ Enfin, les renseignements relatifs aux sources et aux références bibliographiques sont mentionnés. Pour finir, toutes les notices sont complétées d'illustrations avec, en premier lieu, les extraits des cadastres napoléonien et moderne. Quand cela ne fut pas réalisable, une localisation sur carte I.G.N., ou sur carte « Cassini » fut proposée.

S'ensuivent les planches de plans quand elles existent, réalisées dans la grande majorité des cas par les services de l'U.D.A.P. de Perpignan. Plus rarement, quand l'analyse le demandait, nous les avons réalisées personnellement.

Il faut remarquer que la charte graphique du projet CARE¹², qui fait correspondre colorisation et périodisation, fut adoptée pour légender les plans au sol de notre corpus. En revanche, certains d'entre eux furent modifiés dans la partie intitulée : *Répertoire*, dans le volume 1 (synthèse)¹³. En effet, nos certitudes n'étaient plus les mêmes entre l'élaboration du corpus et la finalisation de notre synthèse. Dès lors, les plans les plus représentatifs adoptent une autre périodisation que nous avons cru bon de ne pas reporter aux notices, dans le but de ne pas les dissocier de notre réflexion, quant aux datations avancées des techniques en usage pour l'architecture anté-romane.

Pour terminer, les photographies, sauf mention contraire, furent réalisées par nos soins. Elles offrent évidemment le visuel nécessaire à toute étude stylistique. Les illustrations sont réduites à l'essentiel, quand l'édifice ne présente peu, ou plus rien de préroman et sont augmentées dans le cas contraire.











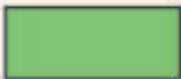
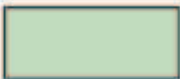

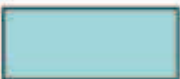


Précisons, en dernier lieu, que le terme « néant » fut employé lorsque certains champs ne pouvaient être complétés, ceci pour signifier qu'il ne s'agit pas d'une lacune, mais bien le résultat d'un manquement de données, malgré nos recherches.

¹² *Corpus Architecturae Religiosae Europae* (saec.IV-X), légende chromatique en p.8.

¹³ Succédant aux Annexes, volume 1 : synthèse.

Un sommaire organisé selon l'ordre alphabétique des noms de communes prend place au début du volume. Enfin, deux index, en fin de volume, s'organisent, pour l'un par ordre alphabétique de lieux-dits, pour l'autre par ordre alphabétique des vocables.

**CHARTRE GRAPHIQUE
DU CORPUS ARCHITECTURAE RELIGIOSAE EUROPAE
(saec. IV - X)**

	Eléments conservés		Eléments restitués	
IVe siècle		C0 M0 Y100 K0		C0 M0 Y40 K0
Ve siècle		C0 M25 Y100 K0		C0 M12 Y40 K0
VIe siècle		C0 M50 Y100 K0		C0 M20 Y60 K3
VIIe siècle		C10 M100 Y100 K0		C4 M40 Y40 K0
VIIIe siècle		C100 M0 Y100 K0		C40 M0 Y45 K5
IXe siècle		C50 M0 Y70 K0		C25 M3 Y30 K0
Xe siècle		C70 M10 Y40 K0		C35 M0 Y15 K0
XIe siècle		C100 M60 Y0 K0		C40 M40 Y5 K0

Légende chromatique adoptée pour l'ensemble de la présente étude

Sigles et liste des abréviations

- ABF Agence des **B**âtiments de **F**rance des Pyrénées-Orientales, aïeul de ce que nous connaissons aujourd'hui sous le terme d'UDAP.
- AAPO Association Archéologique des **P**yrénées-**O**rientales
- ADPO Archives **D**épartementales des **P**yrénées-**O**rientales, (Perpignan).
- BRGM **B**ureau de **R**echerches **G**éologiques et **M**inières, (Montpellier).
- BUCEMA **B**ulletin du **C**entre d'**É**tudes **M**édiévales d'**A**uxerre
- CERCA **C**entre d'**É**tudes et de **R**echerches **C**atalanes des **A**rchives
- CLMH Classement aux Monuments historiques
- DRAC Direction **R**égionale des **A**ffaires **C**ulturelles du Languedoc-Roussillon, (Montpellier).
- INRAP Institut National de Recherches Archéologiques préventives
- ISMH Inscription aux Monuments historiques
- Marca hispanica ouvrage de Pierre de Marca, intitulé: *Marca hispanica sive limes hispanicus...*, Paris, 1688.
- M. H. Monuments historiques
- SASL **S**ociété **A**gricole, **S**cientifique et **L**ittéraire des **P**yrénées-**O**rientales
- UDAP **U**nité **D**épartementale de l'**A**rchitecture et du **P**atrimoine, (Perpignan), depuis 2016 nouvelle dénomination des anciens STAP (Service territoriale de l'Architecture et du Patrimoine), anciennement SDAP (Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine). * *Par mégarde, il se peut que l'une de ces anciennes dénominations se retrouve dans notre étude.*

Sommaire

Numéro de notice		Page
1	Saint-Jean de l'ALBÈRE	21
2	Saint-Martin de l'ALBÈRE	32
3	Saint-Julien de Buçac, AMÉLIE-LES-BAINS	39
4	Saint-Martin de Palalda, AMÉLIE-LES-BAINS	44
5	Saint-Quentin d'AMÉLIE-LES-BAINS	52
6	Saint-Ferréol de la Pava, ARGELÈS-SUR-MER	64
7	Saint-Martin-et-Sainte-Croix de Taxo d'Avall, ARGELÈS-SUR-MER	76
8	Sainte-Croix de Quercorb, ARLES-SUR-TECH	86
9	Saint-Etienne, ARLES-SUR-TECH	105
10	Saint-Pierre du Riuferrer, ARLES-SUR-TECH	119
11	Saint-Jean de Réart, BAGES	126
12	Saint-Vincent de BAHO	130
13	Sainte-Marie de BAIXAS	137
14	Saint-Saturnin de BOULE D'AMONT	149
15	Saint-Nazaire de Barbadell, BOULETERNÈRE	163
16	Sainte-Marie du BOULOU	180
17	<i>Sacellum</i> de Darnac, BROUILLA	188
18	Sainte-Marie de BROUILLA	193
19	Saint-Marc de CAIXAS	203
20	Sainte-Marie de Foncouverte, CAIXAS	226
21	Saint-Félix et Saint-Pierre de CALMEILLES	242
22	Saint-Fructueux de CAMÉLAS	252
23	Saint-Martin de la Roca, CAMÉLAS	264
24	Saint-Michel de Forques, CANET	273
25	Saint-Cyr de CANOHÈS	278
26	Saint-Martin de CASEFABRE	289
27	Saint-Georges de CÉRET	298
28	Saint-Pierre de CÉRET	311
29	Saint-Pierre du Vilar, CLAIRA	319
30	Saint-Vincent de CLAIRA	328
31	Sainte-Marie de LES CLUSES	337
32	Saint-Julien de Vallventosa, CORBÈRE	355
33	Saint-Pierre du Bosc, CORBÈRE	372
34	Saint-Martin de CORNEILLA-LA-RIVIÈRE	392
35	Saint-Martin de CORSAVY	398
36	Sainte-Marie de COUSTOUGES	407
37	Saint-Etienne d' ELNE	413
38	Sainte-Eugénie de Tresmals, ELNE	423

39	Sainte-Marie de Belloch, ELNE	430
40	Saint-Pierre d'ELNE	437
41	Saint-Vincent d'ESTAGEL	440
42	Saint-Vincent de FOURQUES	455
43	Saint-Etienne d'ILLE-SUR-TÊT	468
44	Saint-Félix de LAROQUE-DES-ALBÈRES	474
45	Saint-Julien de Tanya, LAROQUE-DES-ALBÈRES	480
46	Saint-Laurent de Galice, LAROQUE-DES-ALBÈRES	485
47	Saint-Jacques de LATOUR-BAS-ELNE	495
48	Saint-Martin de LLAURO	502
49	Saint-Romain de LLUPIA	512
50	Saint-Sauveur de Vilarmilla, LLUPIA	516
51	Saint-Thomas de LLUPIA	521
52	Saint-Martin de Fenollar, MAUREILLAS	529
53	Saint-Michel de Riunoguès, MAUREILLAS	548
54	Saint-Saturnin de MONTAURIOL	564
55	Saint-André de MONTBOLÓ	577
56	Sainte-Marie de MONTFERRER	585
57	Saint-Jean d'OMS	594
58	Saint-Assiscle-et-Sainte-Victoire de PERPIGNAN	603
59	Saint-Christophe du Vernet, PERPIGNAN	609
60	Saint-Génis de Tanyeres, PERPIGNAN	617
61	Sainte-Marie de Malloles, PERPIGNAN	621
62	Saint-Félix de PÉZILLA-LA-RIVIÈRE	631
63	Saint-Saturnin de PÉZILLA-LA-RIVIÈRE	638
64	Saint-Cyr de PIA	648
65	Saint-Saturnin des Ortolanes, PIA	653
66	Saint-Martin de POLLESTRES	662
67	Saint-Etienne de PONTEILLA	670
68	Sainte-Marie de Nyls, PONTEILLA	679
69	Sainte-Juste-et-Sainte-Ruffine de PRATS-DE-MOLLO	687
70	Saint-Etienne de Prunet, PRUNET-ET-BELPUIG	697
71	Saint-Pierre de Belpuig (La Trinité), PRUNET-ET-BELPUIG	711
72	Saint-Paul du Vilar, REYNÈS	724
73	Saint-Vincent de REYNÈS	735
74	Saint-André de RIVESALTES	744
75	Saint-Vincent de Taxo d'Amont, SAINT-ANDRÉ	752
76	Saint-Etienne de Villerase, SAINT-CYPRIEN	757
77	Saint-Cyprien de SAINT-CYPRIEN	769
78	Sainte-Colombe de SAINTE-COLOMBE-DE-LA-COMMANDERIE	780
79	Saint-André de Bigaranes, SAINTE-MARIE-DE-LA-MER	788
80	Saint-Mamet de SAINT-ESTÈVE	792
81	Sainte-Colombe de Cabanes, SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	799
82	Saint-Hippolyte de SAINT-HIPPOLYTE	814
83	Saint-Jean de SAINT-JEAN-LASSEILLE	823

84	Saint-Jean-Baptiste de SAINT-JEAN-PLAT-DE-CORTS	836
85	Saint-Laurent de SAINT-LAURENT-DE-CERDANS	852
86	Saint-Nazaire de SAINT-NAZAIRE	858
87	Saint-Etienne de SALEILLES	863
88	Sainte-Eugénie du SOLER	871
89	Saint-Julien-et-Sainte-Basilisse du SOLER	876
90	Saint-Martin de Lavall, SORÈDE	882
91	Sainte-Agnès de Croanques, TAULIS	890
92	Sainte-Cécile de Cos, LE TECH	903
93	Saint-Pierre de THÉZA	919
94	Saint-Pierre de THUIR	929
95	Saint-Nazaire de TORDÈRES	935
96	Saint-Pierre de TORREILLES	955
97	Sainte-Marie de TOULOUGES	960
98	Saint-Etienne de Nidolères, TRESSERRE	970
99	Saint-Saturnin de TRESSERRE	981
100	Saint-Assiscle de TROUILLAS	988
101	Sainte-Eulalie de TROUILLAS	996
102	Saint-Julien-et-Sainte-Basilisse de VILLEMOLAQUE	1000
103	Saint-Michel-et-Saint-Sauveur de Candell, VILLEMOLAQUE	1010
104	Saint-Julien-et-Sainte-Basilisse de VILLENEUVE-DE-LA-RAHO	1014

Nota bene : La colorisation restitue nos critères de sélection des édifices, ceux-là même explicités dans notre avant-propos. Pour rappel, les édifices retenus uniquement en raison de leur mention antérieure à 1030 sont en jaune, ceux retenus sur leurs seuls critères architecturaux (préromans) sont en vert et ceux qui conjuguent les deux critères sont en rouge.

En fin du présent volume, sont à disposition : index des églises par localité, suivi d'un index des noms d'église par vocable.



Localisation du Diocèse d'Elne (haut) et délimitation de ses trois archidiaconés (bas)

Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló, Barcelone, 1993, p.35et 75.



Localisation des églises dans l'ancien archidiaconé du Roussillon (diocèse d'Elne)

En vert la localisation de la cathédrale Sainte-Eulalie à Elne



Localisation des églises dans l'ancien archidiaconé du Vallespir (diocèse d'Elne)

Première mention : dernier quart du XI^{ème} siècle.

Style architectural : préroman et adjonctions gothiques.

Edifices comparables : Saint-Saturnin de Montauriol.

Situation

Commune : L'Albère

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Jean

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 29' 4'' N. Long. 2° 53' 44'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1813) A3 n°336.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1954) A3 n°238.

Situation / Environnement : Saint-Jean s'élève au centre du minuscule village de l'Albère sur un terrain escarpé présentant une forte déclivité depuis l'est vers l'ouest, et une déclivité plus modérée depuis le sud vers le nord. Son cimetière clos prend place dans l'angle sud-ouest sur une terrasse aménagée à cet effet.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Albera* (XI^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1089.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : prieuré de Sainte-Marie du Vilar (Roussillon) depuis le XII^{ème} siècle.

Dates clés:

- **1089** : mentionnée comme confront lors de la donation d'un mas, par une certaine Adalaise, à Sainte-Marie du Vilar¹⁴.
- **1180** : l'évêque d'Elne, Guillaume Jordà, fait donation de ladite église au monastère de Sainte-Marie del Vilar¹⁵.
- **1375** : testament d'une certaine Alamande, qui souhaite faire un don à Saint-Jean¹⁶.
- **1545** : prise de possession par Pierre Marsele de Céret, des cures de Saint-Jean et Saint-Martin de l'Albère¹⁷.
- **1791** : François Olier, curé de l'église paroissiale de Saint-Jean, renonce aux dîmes et prémices¹⁸.
- **1821** : visite des deux églises paroissiales Saint- Jean et Saint-Martin. Joseph Millou déclare que les deux églises n'ont « aucune dégradation » et que des « fonds baptismaux sont présents dans chacune des églises paroissiales, ainsi qu'un cimetière très régulier »¹⁹.
- **1889** : travaux à l'église Saint-Jean dont le crépissage des murs²⁰.

Observations

Plan :

Aujourd'hui Saint-Jean se présente sous la forme d'une croix latine. Il faut voir dans l'espace est (transept + abside) une adjonction du XIV^{ème} siècle, voire peut-être avant.

Extérieur :

Les murs de Saint-Jean sont entièrement recouverts d'un enduit grisonnant qui ne laisse rien paraître de leurs structures.

Le portail actuel s'ouvre à l'ouest du mur septentrional, une création du XIX^{ème} siècle²¹ certainement par souci de commodité afin d'accéder directement à la place du village.

¹⁴ Date annoncée par Pierre PONSICH et Jaon BADIA i HOMS dans *Catalunya Romànica*. XXV, p.63. Date également mentionnée par Lluís BASSEDA « Toponymie Historique », p.295.

¹⁵ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.72.

¹⁶ Cf. cote G.734 des ADPO.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ Cf. cote 2OP13 des ADPO.

²⁰ Cf. cote 4V10 des ADPO.

Néanmoins, le portail primitif est nettement visible dans la partie ouest du mur gouttereau méridional. Son plein-cintre est souligné de claveaux de calcaire beige grossièrement taillés. Côté intérieur, son emplacement est tout aussi clairement identifiable, même s'il se positionne derrière l'escalier de la tribune. On remarque qu'au niveau de son piédroit occidental l'arc est légèrement outrepassé. Une forme prépondérante à l'intérieur.

Intérieur :

La nef est coiffée d'une voûte en plein-cintre légèrement outrepassée, prenant appui à l'ouest sur un doubleau adoptant la même forme. Le voûtement change, arrivé au niveau du chœur, il se fait brisé. Le changement s'opère uniquement par juxtaposition des deux styles, certainement en lieu et place de l'arc triomphal primitif. A y regarder de plus près, on s'aperçoit qu'un autre doubleau prenait place en amont du chœur, à 6m de son confrère occidental. Comme à Saint-Vincent d'Estagel il semble avoir été « raboté »²².

Aucune baie ne fut épargnée par les remaniements successifs, la première à double ébrasement se place en façade méridionale, la seconde à l'orient²³.

Le sol, encore recouvert de larges dalles de pierre à l'entrée, fait rapidement place à un carrelage en terre cuite. Le sol de la nef monte jusqu'au chœur, et traduit en cela la déclivité extérieure²⁴.

Son voûtement en berceau plein-cintre légèrement outrepassé, reposant à l'origine sur deux doubleaux, ainsi que le désaxement de la nef inscrivent Saint-Jean dans une typologie préromane.

Sources et références bibliographiques

ADPO: 2J127/1 ♦ 1119W1 ♦ 1025W1 ♦ G7342 ♦ OP 13.

Autres : UDAP

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p. 295-296.

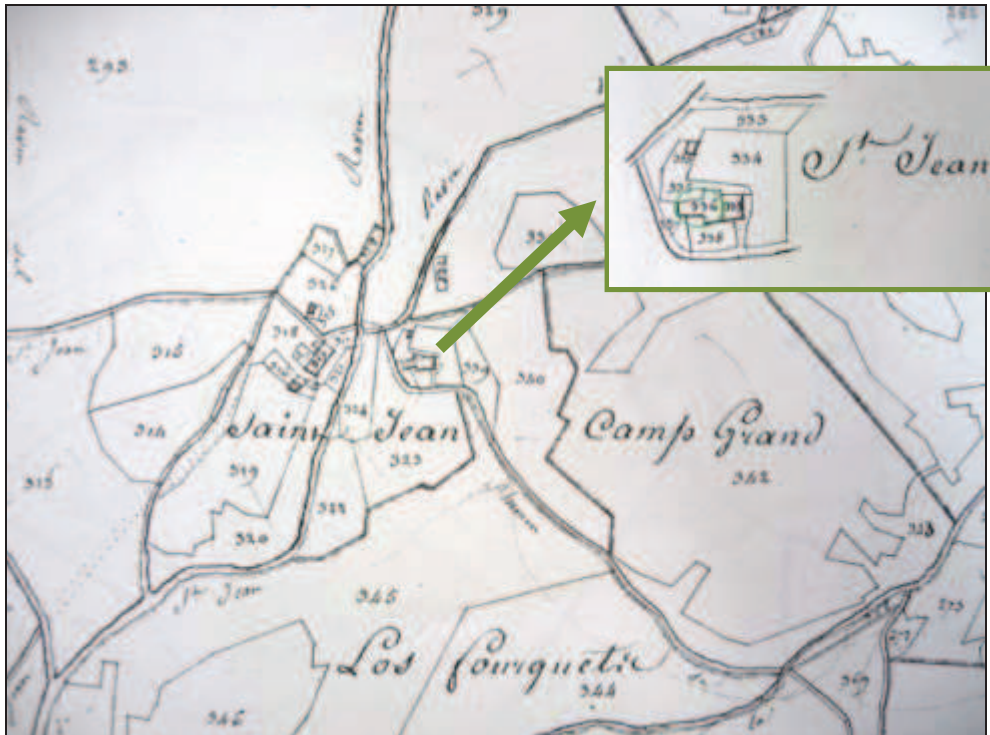
²¹ D'après Pierre PONSICH, *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir...*, p. 63.

²² Malgré les enduits, le négatif est encore observable, il semble ainsi que ce doubleau était d'environ de 0,84m de large, une dimension similaire au doubleau occidental qui mesure lui, 0,96m de large.

²³ Deux dernières se positionnent dans le mur sud de la chapelle méridionale.

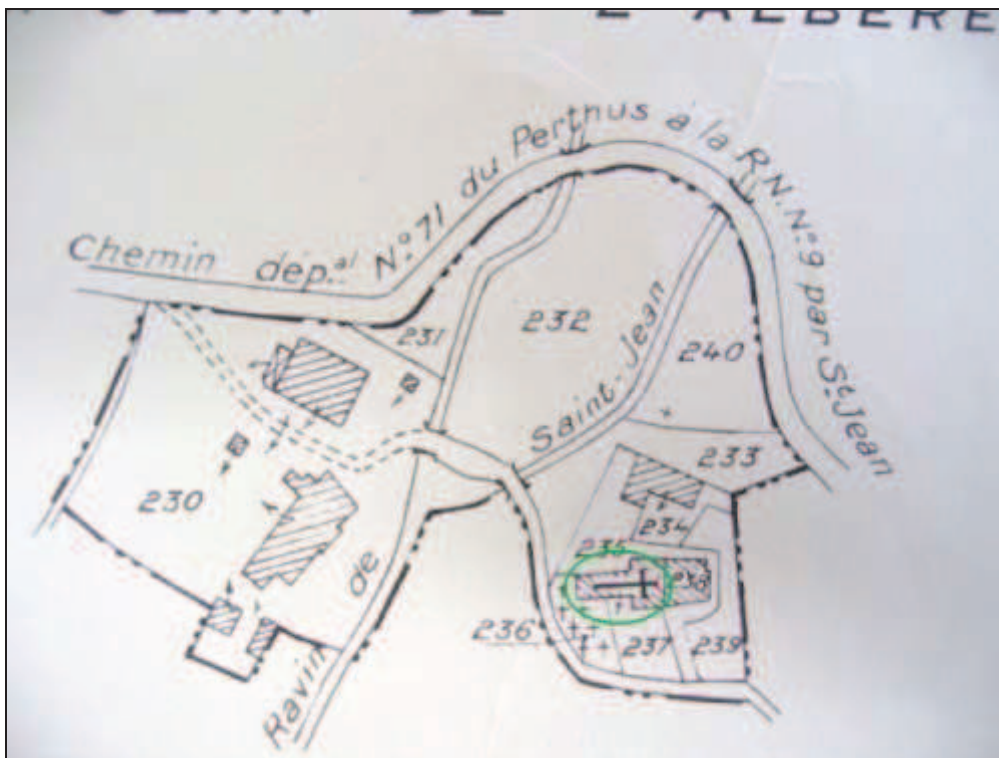
²⁴ Particularité que l'on retrouve également à Sainte-Colombe des Cabanes sur la commune de Saint-Génis-des-Fontaines.

- *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p. 63-64.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p. 72.
- *Dictionnaire des églises de France*, tome II C., Paris, 1966, p.3.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.276.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, Olot, 1914, p.146-147.



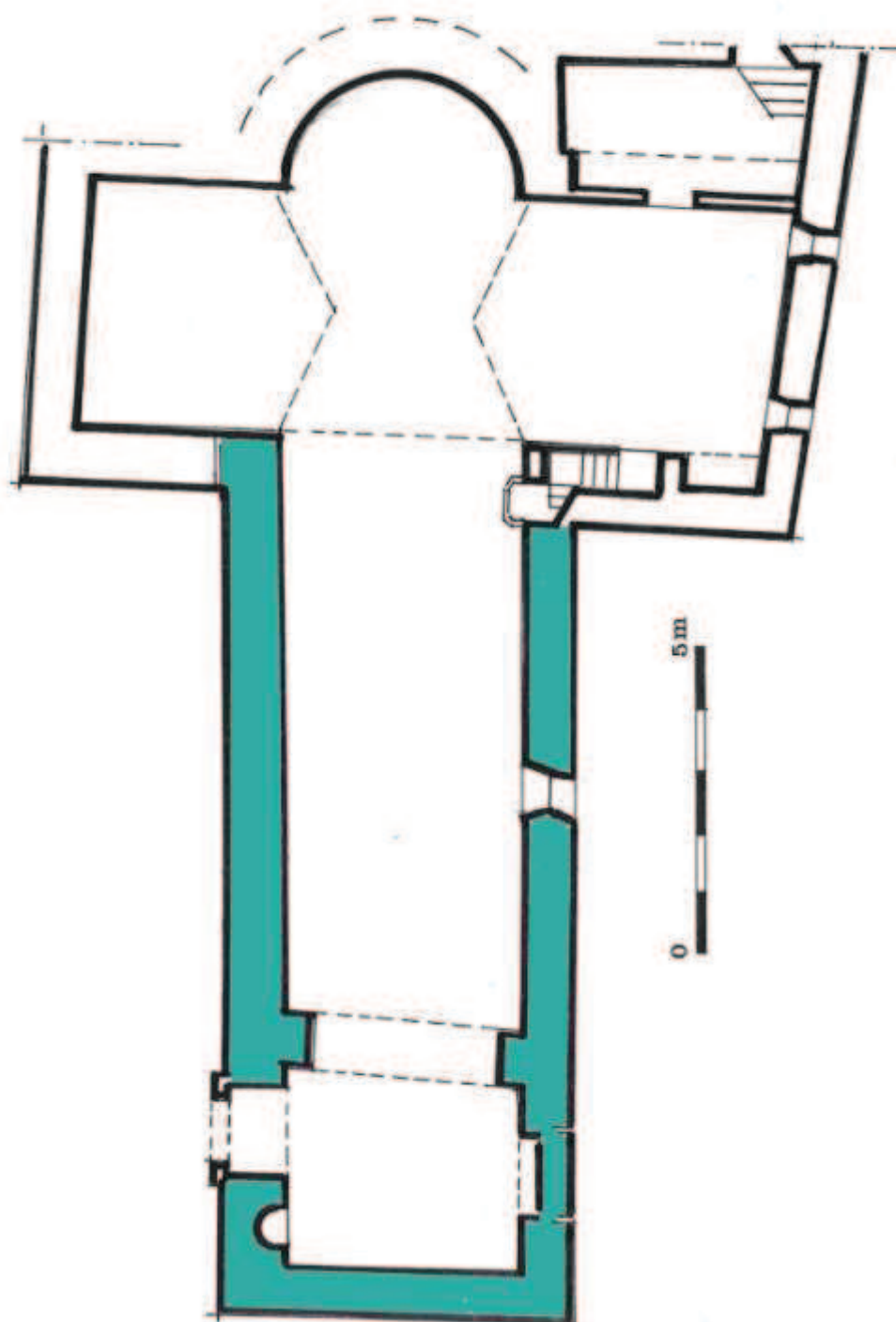
Extraits de section parcellaire, l'église est localisée en A3 n°336

(Cadastré dit Napoléonien, 1831, source ADPO : 2J127/22)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A3 n°238

(Cadastré dit Napoléonien, en 1954, source ADPO : 1119W22)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade septentrionale (haut), façade méridionale (bas)

(juillet 2015)



Portail méridional primitif

(juillet 2015)



Nef, vue d'ouest en est (haut), et d'est en ouest (bas)

(juillet 2015)



Ancien doubleau délimité en rouge

(juillet 2015)

Première mention : milieu du IX^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Pierre du Riuferrier, Saint-Martin de Corsavy.

Situation

Commune : L'Albère

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Martin

Lieu-dit cadastral : Saint-Martin ou Monts Forcats.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 27' 59'' N. Long. 2° 54' 43'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1813) B1 n°159.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1954) Bu n°152.

Situation / Environnement : église sise au cœur d'un petit hameau de trois maisons, et construite sur un terrain à forte déclivité d'ouest en est.

Propriétaire : privé, Monsieur Singla (maire de la commune de l'Albère).

Protection au titre des M.H. : néant

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Monte Furcano* (IX^{ème} siècle)

Historique

Première mention : 855.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Saint-Hilaire de Lauquet dans le diocèse de Carcassonne, à partir du IX^{ème} siècle.

Dates clés :

- **855** : précepte de Charles le Chauve qui cite ladite église parmi les possessions de l'abbaye de Saint-Hilaire de Lauquet dans le diocèse de Carcassonne²⁵.
- **1375** : testament d'une certaine Alamande, qui souhaite lui faire un don²⁶.
- **1545** : prise de possession par Pierre Marsele de Céret, des cures de Saint-Jean et Saint-Martin de l'Albère.
- **1818** : délibération du conseil municipal à propos de l'actuel cimetière de Saint-Martin qui est contigu d'une habitation, chose interdite depuis le 12 janvier 1804. Il est également précisé qu'il est irrégulier et détruit depuis plusieurs années. En conséquence de quoi, le cimetière sera échangé contre le terrain de M. Tarrés²⁷.
- **1821** : visite des deux églises paroissiales Saint- Jean et Saint-Martin. Joseph Millou déclare que les deux églises n'ont « aucune dégradation » et que « fonds baptismaux sont présents dans chacune des églises paroissiales, ainsi qu'un cimetière très régulier »²⁸.
- **1908** : autorisation préfectorale pour la vente de Saint-Martin, sachant que ladite église est enclavée dans la propriété de M^{lle} Singla et qu'elle n'est d'aucune utilité pour la commune, puisque le culte est célébré dans l'église Saint-Jean²⁹.
- **1908** : vente de Saint-Martin à Léonine Singla, contre 2500 francs³⁰.

Observations

Saint-Martin est une église à nef unique, coiffée d'une voûte brisée, s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée. Les murs élevés en moellons noyés dans la chaux sont rehaussés aux angles par des blocs faisant chaîne, tout comme par les pierres de taille utilisées au niveau des ouvertures.

Son plan, tout comme la typologie de ses ouvertures, sont très représentatifs d'une construction romane classique que l'on peut aisément dater du XII^{ème} siècle. Néanmoins, il faut observer des différences flagrantes de parement entre la partie ouest de l'édifice et sa partie est, tout comme une surélévation visible en façade méridionale. Ces derniers

²⁵ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.13.

²⁶ ADPO cote G.734.

²⁷ ADPO cote 20P7, document en date du 13 septembre 1818.

²⁸ ADPO cote 20P13.

²⁹ ADPO cote 20P6, document en date du 18 février 1908.

³⁰ *Ibidem*, document en date du 27 février 1908.

aménagements témoignent d'un remaniement postérieur, certainement de la première moitié du XIII^{ème} siècle. Il ne reste, par conséquent, rien de l'église mentionnée à la fin du IX^{ème} siècle.

Sources et références bibliographiques

ADPO : G734 ♦ 2 OP 6 ♦ 2 OP 7 ♦ 2 OP 13 ♦ 4V6 ♦ . 2J127/1 ♦ 1119W1 ♦ 1025W1

Autres : UDAP de Perpignan pour plan au sol.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.295-296.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.64-66.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.13.
- *Dictionnaire des églises de France*, tome II C., Paris, 1966, p.3.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.277.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, Olot, 1914, p.187-188.



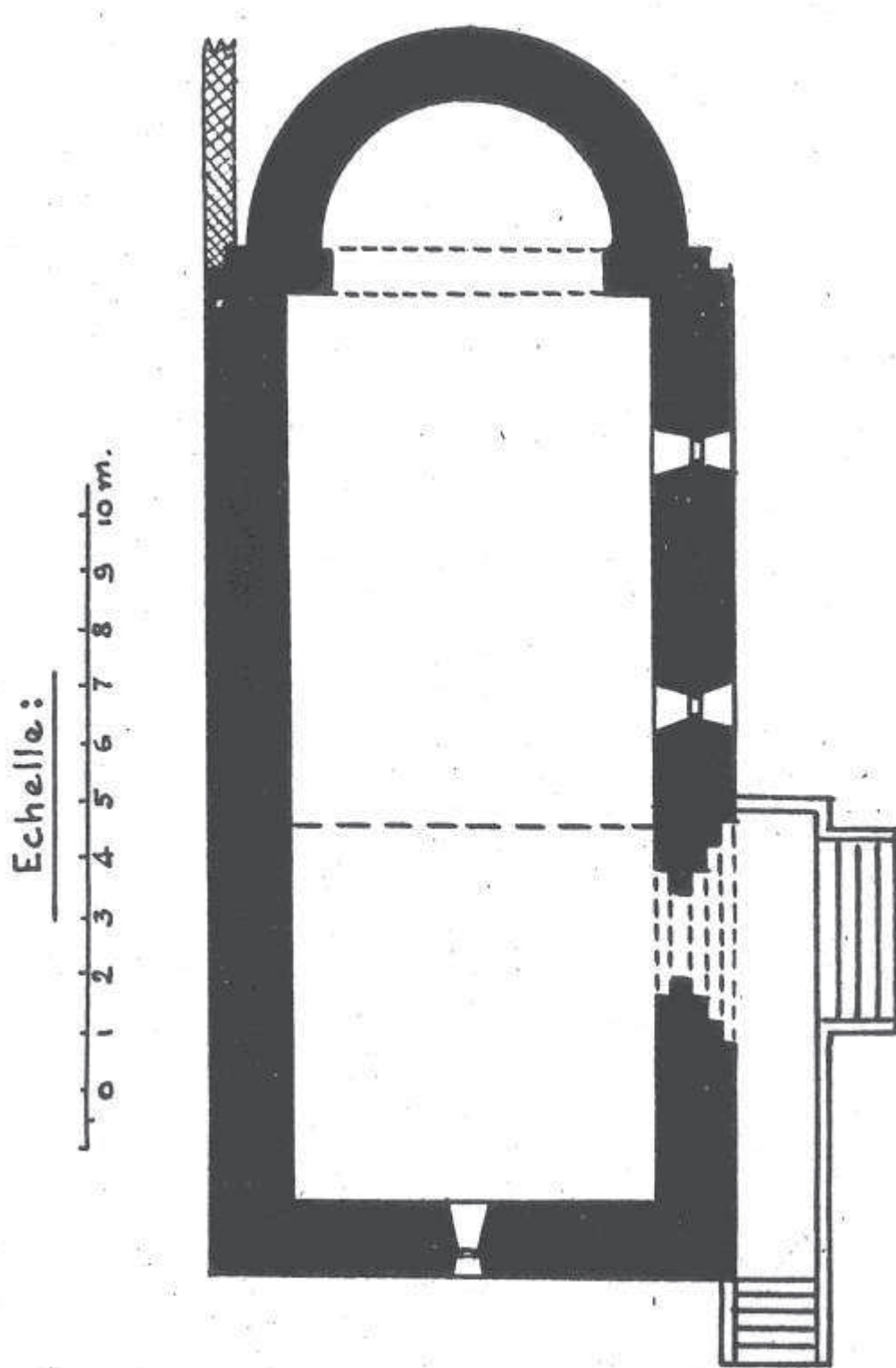
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B1 n°159

(Cadastré dit Napoléonien, 1813, source ADPO : 2J127/1)



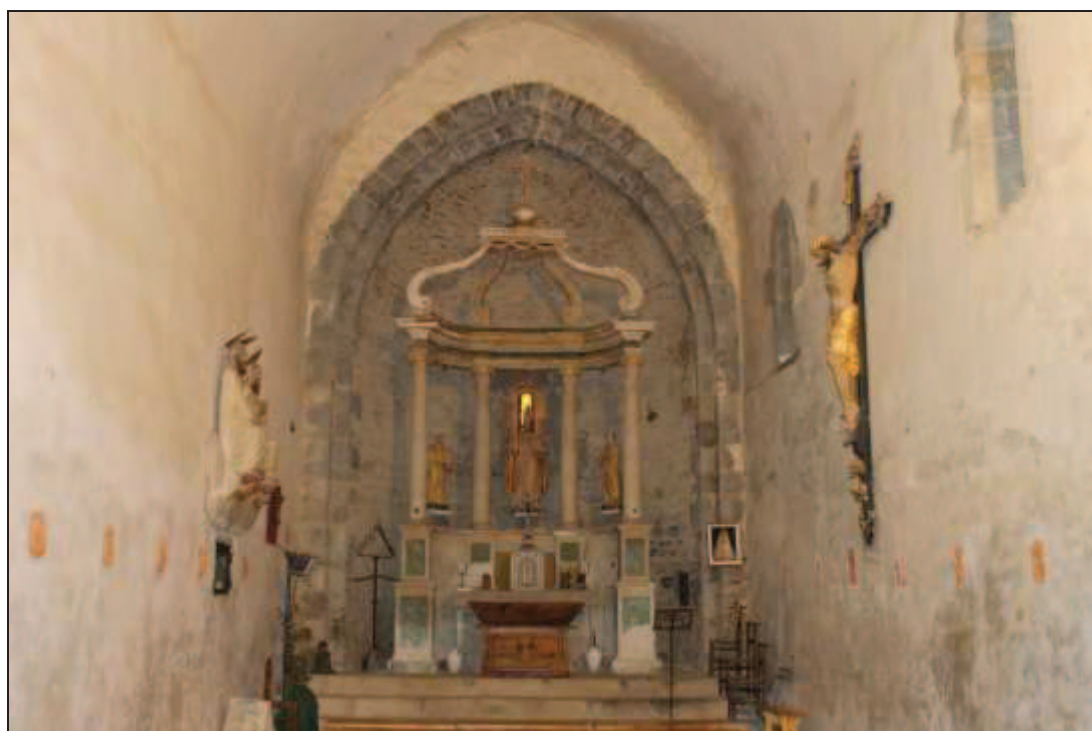
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en Bu n°152

(Cadastré moderne, 1954, source ADPO : 1119W1)



Plan au sol

(Réalisé par Roger Hyvert le 01/08/1964, conservé au UDAP)



Partie ouest de la façade méridionale (haut) Vue de la nef d'ouest en
est (bas)

(juillet 2012)

Première mention : début du IX^{ème} siècle.

Style architectural : église disparue.

Edifices comparables : église disparue.

Situation

Commune : Amélie-les-Bains

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Julien de Buçac

Lieu-dit cadastral : inconnu³¹.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS supposées: Lat. 2° 39' 44,8'' E. Long. 42° 30' 24,2'' N.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : néant.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : néant.

Situation : néant.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Buciacum rivolum* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 820.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech (IX^{ème} siècle).

³¹ Cf. voir le paragraphe « Observations » en page suivante.

Dates clés:

-820 : dans son précepte, Louis le Pieux confirme, comme faisant partie des possessions de l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, l'église de Saint-Julien de Buçac³².

Observations

Saint-Julien fait partie des toutes premières églises rattachées à l'abbaye Sainte-Marie. Elle partage cette primauté avec l'église de Saint-Pierre du Riuferrer (Arles-sur-Tech) et Saint-Jean du Reart (près de Bages). L'abbé Cazes³³, se basant sur une tradition orale, positionne Saint-Julien entre Palalda et Taulis³⁴. Lluís Basseda³⁵ partage également cette idée. Ainsi, le toponyme de Buçac, ou *Bussach* reprendrait le nom de la rivière qui se jette dans le Tech, proche du Mas d'en Rigall. Ce dernier se situe actuellement sur la rivière *Ample* qui prend sa source non loin de Taulis pour se jeter dans le Tech au niveau du Vila (Reynès). Tout près de ce dit mas, il en existe deux autres au nom évocateur : Can Basses et Mas d'en Bacé. Des toponymes qui ne sont pas sans rappeler le terme de Buçac.

Il faut se rappeler une donation de 1186, où le roi Alphonse offre en franc alleu à Robert, l'abbé d'Arles, un mas de la vallée de Buçac qui se trouve dans la paroisse de Saint-Martin de Palalda³⁶. Ainsi, la localisation supposée faite par l'abbé Cazes semble être celle à retenir.

L'unique mention retrouvée tendrait à prouver que cette église eut une existence très courte. Les populations regroupées autour de cette église primitive l'ont certainement délaissées au profit d'une autre église, qui pourrait être celle du village de Palalda qui, dès la fin du XI^{ème} siècle³⁷, possède en plus de son église un château, offrant aux villageois une protection supplémentaire.

Sources et références bibliographiques

ADPO : néant.

Autres : néant.

³² ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolíngis a Catalunya*, p.24.

³³ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.9.

³⁴ Rivière ample.

³⁵ BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, p.625.

³⁶ *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir...*, p.96.

³⁷ *Ibidem*, p.95.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.625.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.9.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, Olot, 1914, p.164.



Mas d'en Rigall, comme localisation probable de l'église disparue

(Carte IGN, www.geoportail.gouv.fr)

Première mention : X^{ème} siècle.

Style architectural : roman et gothique.

Edifices comparables : Saint-Jean de Saint-Jean-Lasseille.

Situation

Commune : Amélie-les-Bains

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Martin

Lieu-dit cadastral : village de Palalda.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 29' 15'' N. long. 2° 40' 32'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1833) A1 n°362.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1945) A1 n°196.

Situation : sur la partie haute du village de Palalda aux pieds des vestiges du château.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Paladdanum, Palatio Dano* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 967.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye d'Arles-sur-Tech, dès le X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **967** : legs d'un certain Seniofred, à l'abbaye d'Arles-sur-Tech, de tous ses biens sis dans le territoire de Palalda et la paroisse de Saint-Martin³⁸.
- **993** : la paroisse de Saint-Martin est citée comme confront de la paroisse de Saint-Etienne d'Arles-sur-Tech lors de sa consécration³⁹.
- **1158** : la paroisse de Saint-Martin est citée comme confront de la paroisse de Saint-Etienne d'Arles-sur-Tech lors de sa seconde consécration⁴⁰.

Observations

Saint-Martin est aujourd'hui au pied du château, pour autant rien n'indique qu'elle ait pu être castrale.

Cette paroissiale, très remaniée, se compose d'une nef unique s'ouvrant sur plusieurs chapelles. Rien de sa structure ne peut être associé à une quelconque architecture préromane. Seule la nef de 21m par 5,50m pourrait remonter au XII^{ème} siècle. Elle est couverte d'un berceau plein-cintre soutenu à l'origine par trois doubleaux. Joan Badia i Homs⁴¹ date, pour sa part, cette nef comme étant du XI^{ème} siècle. Ces dimensions importantes et le manque de lisibilité de la structure du bâti intérieur, entièrement enduit, interdisent de se prononcer pour une telle datation.

D'autre part, il semble possible de connaître l'emplacement primitif de l'arc triomphal, en avant de l'agrandissement de l'église vers l'orient, entrepris dans le courant du XV^{ème} siècle⁴². En effet, le doubleau le plus à l'est est surbaissé et très irrégulier, semblant trahir l'ancienne jonction entre la nef et l'abside. Aujourd'hui, il s'ouvre sur une abside couverte en croisée d'ogives.

A l'extérieur, le portail d'entrée fait de gros blocs de granit monolithe, supportant un tympan et une archivoltte très sobres, est en adéquation avec le style roman de la nef. Cependant, il est fort probable qu'il ne soit pas à son emplacement d'origine. Habituellement construit au midi, le portail d'entrée ne fut placé à l'occident, comme c'est le cas ici, que tardivement, dans le

³⁸ CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.31.

³⁹ *Marca hispanica*, cols.947-948, charte n°CXLII.

⁴⁰ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo...*, p.52 et p.361-362.

⁴¹ *Catalunya Romànica. XXV...*, p.97.

⁴² L'abside primitive n'est aujourd'hui plus visible. À sa place un chevet carré fut construit, certainement dans le courant du XV^{ème} siècle, au vu de sa croisée d'ogive et de son style. Les chapelles latérales, de part et d'autre de cette nouvelle abside, sont construites dans un style similaire.

courant des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles. La qualité de la taille des blocs, celle du travail de ferronnerie des vantaux pourrait suffire à expliquer ce remploi. Nous n'avons pu avoir accès à la façade méridionale, encerclée de maisons privées, il est donc difficile de vérifier l'hypothèse d'une migration de ce portail depuis le sud vers l'ouest. Néanmoins, il faut remarquer que la petite chapelle ouest du mur gouttereau sud est curieusement positionnée en avant avec un encadrement rectangulaire. Faut-il y voir l'emplacement du portail primitif? C'est fort probable.

Une tour ronde s'élance au nord-est de la nef. Cette dernière a en réalité une base carrée faite de moellons qui était en relation avec la nef. Cette configuration nous fait penser aux vestiges d'un clocher-tour, positionné comme à Saint-Martin de Corsavy, en amont du chœur.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/3 ♦ 1025W137 ♦ 1119W3

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.560.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.96-97.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.31.
- *Dictionnaire des églises de France*, tome II C., Paris, 1966, p.6-7.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.287.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, Olot, 1914, p.213-214.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°362

(Cadastré dit Napoléonien, 1813, source ADPO : 2J125/3)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°196

(Cadastré moderne de 1945, source ADPO : 1119W3)



Portail en façade occidentale

(juillet 2012)



Nef, vue d'ouest en est

(juillet 2012)



Chapelle ouest du mur gouttereau sud

(juillet 2012)

Première mention : milieu du IX^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Sainte-Marie des Cluses, Saint-Ferréol de la Pava (Argelès-sur-Mer), Saint-Etienne de Nidolères (Tresserre).

Situation

Commune : Amélie-les-Bains

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Quentin

Lieu-dit cadastral : anciennement située sur la place publique, dite place Arago.

Etat : détruite en 1932.

Coordonnées GPS : néant.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1833) Su n°230.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1945) C2 n°394.

Situation : dans la partie haute du village, au plus près des thermes romains.

Propriétaire : la commune, jusqu'en 1885, puis une certaine Élène Delmas née Pujade.

Protection au titre des M.H. : inscrite sur l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques le 14 avril 1927 et rayée de l'inventaire le 19 novembre 1929.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Balneis*, (les bains d'Arles devenu en 1840, Amélie-les-Bains).

Historique

Première mention : 869.

Consécration : 1061.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, dès le XI^{ème} siècle.

Dates clés:

- **869** : précepte de Charles le Chauve confirmant à l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, entre autres, la possession de la *cella* de Saint-Quentin⁴³ Il est indiqué ce qui suit : « *cella juxta prefatum monasterium, cum balneis omnique integritate* ».
- **878** : nouvelle confirmation de la possession de ladite *cella* au dit monastère par Louis le Bègue⁴⁴.
- **881**, *ibidem* par Charlemagne⁴⁵.
- **1061** : consécration de Saint-Quentin par Artau, Evêque d'Elne⁴⁶.
- **1885** : vente de ladite église, par la municipalité, à une certaine Élène Delmas, née Pujade⁴⁷. L'église est transformée en garage privé.
- **1927**, 14 avril : inscription à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques⁴⁸.
- **1929**, 19 novembre : le préfet en personne demande la désinscription de ladite église auprès du ministère⁴⁹.
- **1932** : l'église est détruite⁵⁰ pour permettre la construction du parking des Thermes.

Observations

Nota Bene : Analyse faite d'après les relevés de Jean-Paul et Paul-Alain Fourquin au début du XX^{ème} siècle, et retranscrits par Pierre Ponsich⁵¹, en sus de vieilles photographies⁵².

Plan :

Il apparait, selon les plans qui nous sont parvenus, que Saint-Quentin se présentait primitivement sous la forme basilicale : une nef unique, divisée en trois travées, s'ouvrant à l'est, sur une abside outrepassée. Un clocher-tour s'élevait au sud du chevet. De nombreux aménagements, notamment au XIV^{ème} puis au XVIII^{ème} siècle, ont profondément meurtri son architecture⁵³. Dès lors, deux grands arcs sont venus ouvrir un large

⁴³ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolíngis a Catalunya*, p.30-32.

⁴⁴ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Notícies històriques...*, p.303.

⁴⁵ *Ibidem*. ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes ...*, p.33-36.

⁴⁶ *Gallia Christiana*, VI ; col.1047 et 1086.

⁴⁷ ADPO n°2OP42.

⁴⁸ ADPO n°4T32.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ *Catalunya Romànica*. XXV ..., p.93-94.

⁵¹ PONSICH, P, « Les origines de l'abbaye d'Arles-sur-Tech ... », p.69-99.

⁵² Offertes par M. Loreto et M. Ferrari d'Arles-sur-Tech.

passage entre les anciens murs gouttereaux et les bas-côtés, eux-mêmes rajoutés à une date indéfinie. Un clocheton de section rectangulaire s'élevait au-dessus de la travée en amont de l'abside.

Le portail prenait place au niveau du mur occidental, curieusement logé dans son angle nord.

Extérieur :

Une seule baie de forme plein-cintre au niveau nord du chevet est observable sur d'anciennes photographies. Elle apparaît avoir été à double ébrasement, si l'on en croit les plans de J.-P. Fourquins.

Nous ne pouvons nous prononcer sur la nature stéréotomique des murs de l'église. En revanche, il semblerait que le clocher-tour était construit en moellons disposés en assises régulières.

Intérieur :

Toujours d'après les relevés qui nous sont parvenus, la nef, malgré l'ouverture de ses murs sur les bas-côtés, conserva son couvrement en berceau plein-cintre et l'arc de ses deux doubleaux.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/3 ♦ 1025W3/1 ♦ 1119W3 ♦ 4T32 ♦ 2OP 42.

Autres : photographies privées⁵⁴.

- BARRAL i ALTET, x. (dir.), *L'art pre-romanica a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981, p.188.

- BARRAL i ALTET, x. *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*, Paris, 1987, p.465.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.297-299.

- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.93-94.

- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.15.

⁵³ PONSICH, P, « Les origines de l'abbaye d'Arles-sur-Tech ... », p.98-99.

⁵⁴ Mises à notre disposition par M. Loreto et M. Ferrari d'Arles-sur-Tech.

- *Congrès archéologique de France*, XXXV^{ème} session, Paris, 1869, p.218.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.287.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, Olot, 1914, p.303-304.
- PONSICH, P, « Les origines de l'abbaye d'Arles-sur-Tech », dans *Etudes Roussillonaises*, t.IV, 1954-1955, p.69-99.



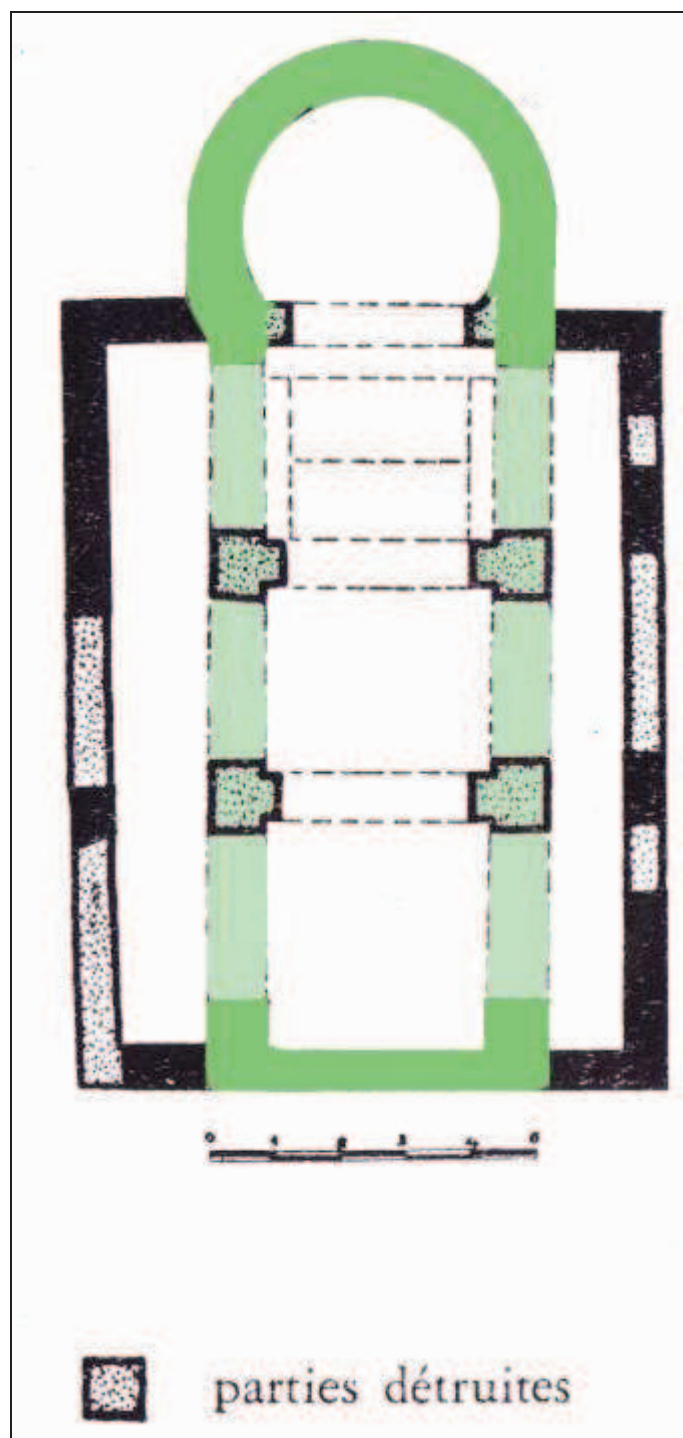
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Su n°230

(Cadastré dit Napoléonien, 1833, source ADPO : 2J127/3)



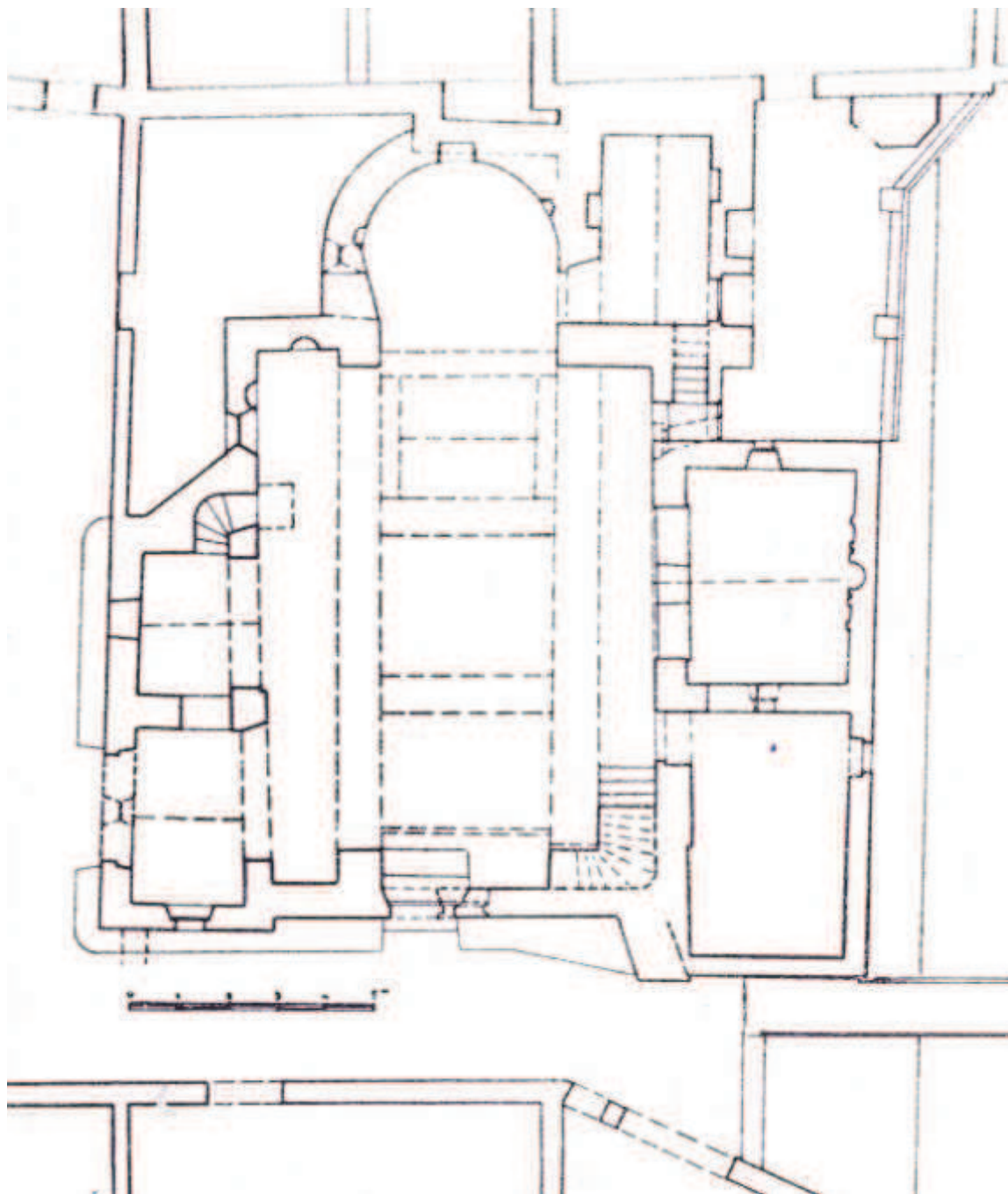
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en C2 n°394

(Cadastré moderne de 1945, source ADPO : 1119W3)



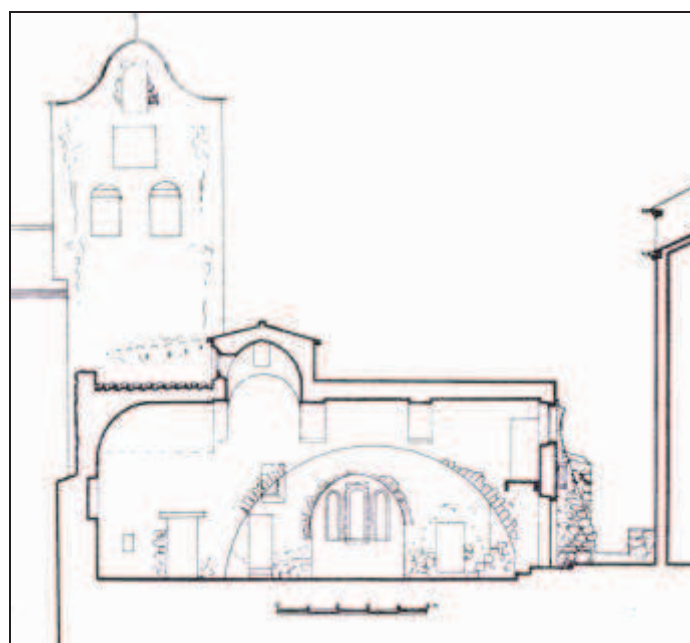
Plan au sol

(PONSICH, P., « Les origines de l'abbaye d'Arles », dans *Etudes Roussillonnaises*, t. IV, 3-4, 1954-1955, p.7)



Plan au sol

(Relevé de Jean-Paul Fourquin, PONSICH, P., « Les origines de l'abbaye d'Arles »,
dans *Etudes Roussillonnaises*, t. IV, 3-4, 1954-1955, p.7)



Coupe transversale sur l'est (haut) et coupe longitudinale (bas)

(Relevé de Jean-Paul Fourquin, publié dans PONSICH, P., « Les origines de l'abbaye d'Arles », dans *Etudes Roussillonnaises*, t. IV, 3-4, 1954-1955, p.9.)



Façade sud

(Photographie communiquée par J-P Ferrari, et relevé de P-A, Fourquin publié dans PONSICH, P., « Les origines de l'abbaye d'Arles », dans *Etudes Roussillonnaises*, t. IV, 3-4, 1954-1955, p.91.)



Vue de la nef d'ouest en est (haut) et dessin de la nef vue depuis le bas
côté nord (bas)

(Photographie communiquée par F. Loreto, et relevé de P-A, Fourquin publié dans PONSICH, P., « Les origines de l'abbaye d'Arles », dans *Etudes Roussillonnaises*, t. IV, 3-4, 1954-1955, p.92.)



Vue nord-est

(Photographie communiquée par F. Loreto)

Première mention : XIII^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Quentin d'Amélie les Bains.

Situation

Commune : Argelès-sur-Mer

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Ferréol

Lieu-dit cadastral : hameau de la Pava.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 31' 23,4'' N long. 2° 59' 20,4''E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1813) F4 n°982.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1953) CD n°40.

Situation : Saint-Ferréol se situe non loin de l'ancien château d'Ultrera, dans la partie sommitale d'un petit hameau de trois maisons.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 28 novembre 1991.

Vocable et toponymie

Vocable : l'église fut primitivement consacrée à Alexandre, puis prit le vocable de la Vierge au XVII^{ème} siècle, pour enfin se transformer en Saint-Ferréol dans le courant du XIX^{ème} siècle.

Toponyme première mention : *Pausa* (XIII^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1286.

Consécration : le 19 septembre 1858.

Abbaye de rattachement : non renseignable.

Dates clés:

- **1286** : mention est faite du prêtre de la Pava, un certain Pierre Rei, sur le territoire de Sainte-Marie d'Ultrera⁵⁵.
- **1858** : le 19 septembre: nouvelle consécration de l'église sous le vocable de Saint-Ferréol⁵⁶.

Observations**Plan :**

Saint-Ferréol se présente sous la forme d'une nef unique s'ouvrant sur une abside outrepassée orientée, légèrement désaxée vers le septentrion. La nef fut agrandie vers l'ouest, certainement dans le courant du XIX^{ème} siècle⁵⁷.

Extérieur :

L'emplacement du portail primitif n'est aujourd'hui plus visible, même s'il paraît évident qu'il devait prendre place au midi, comme c'est le cas pour les églises préromanes de la région.

La baie d'axe est la seule à son emplacement d'origine, même si elle semble avoir été agrandie à une date inconnue.

Les murs sont maçonnés en moellons de grès et galets de rivière noyés dans du mortier, sans ordonnance aucune pour la partie chevet. En revanche, les murs gouttereaux sont plus soignés. En ce sens, les pierres simplement équarries sont de petites dimensions, allongées, et positionnées en assises tendant à l'horizontalité. Des chaînes d'*opus spicatum* viennent rigidifier surtout le mur nord⁵⁸ et, dans une moindre mesure, le mur sud. Les angles nord et sud faisant la jonction avec le chevet sont renforcés à l'aide de gros blocs de pierres. La différence entre la nef et le chevet n'est pas aussi nettement marquée que dans certaines églises préromanes de la région.

Aucun décor, de quelconque nature, ne vient égayer les murs de Saint-Ferréol.

La toiture est faite de tuiles pour la nef et de lauzes pour le chevet.

⁵⁵ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.95.

⁵⁶ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, ...*, p.86.

⁵⁷ La nef primitive mesure actuellement 7,75m x 3,69m, la partie rajoutée mesure 8,85m de long pour 5,40m de large.

⁵⁸ La déclivité accentuée du terrain au nord, a contraint les constructeurs à s'appliquer dans la fortification de la maçonnerie du mur gouttereau sud, ce qui explique le nombre de chaînes en *opus spicatum*.

Intérieur :

Un berceau brisé couvre la nef, cependant son couvrement d'origine était le berceau plein-cintre, comme en témoigne le doubleau faisant la jonction entre les parties préromane et moderne de la nef.

Bien qu'entièrement enduite à l'intérieur, nous pouvons distinguer une reprise dans la voûte et dans les murs à environ 4m de l'arc triomphal. Faut-il y voir les traces d'un ancien doubleau?

L'arc triomphal⁵⁹, en forme de trou de serrure, n'est pas centré. Son « piédroit » nord est plus large que le sud, ce qui est dû au léger désaxement de l'abside. Très sobre, son arc repose, par l'intermédiaire d'impostes chanfreinées, sur ses piédroits.

Trois marches séparent le sol de la nef de celui de l'abside.

Les murs entièrement enduits ne se laissent pas appréhender facilement. Quelques traces de pigments bleu, jaune et rouge sont visibles sur les murs et la voûte de la nef, auprès de l'arc triomphal. Ils font référence à des décors modernes, notamment celui d'un ciel étoilé encore visible sur les clichés d'André Roura en 1990⁶⁰.

Le sol a subi moult remaniements, l'abside est faite de cayroux, le chœur et la partie de la nef la plus ancienne sont pavés de dalles de pierre carrées d'une vingtaine de centimètres de côté, puis pour finir, la portion de la nef moderne est recouverte de lauzes brutes ajustées, offrant une certaine unité.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/8 ♦ 1025W8-9 ♦ 1119W8

Autres : archives concernant de rares restaurations conservées à la municipalité.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.740-741.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.109.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.95.

⁵⁹ L'intrados de l'arc triomphal culmine à 3,52m pour une largeur au niveau des piédroits de 2,49m.

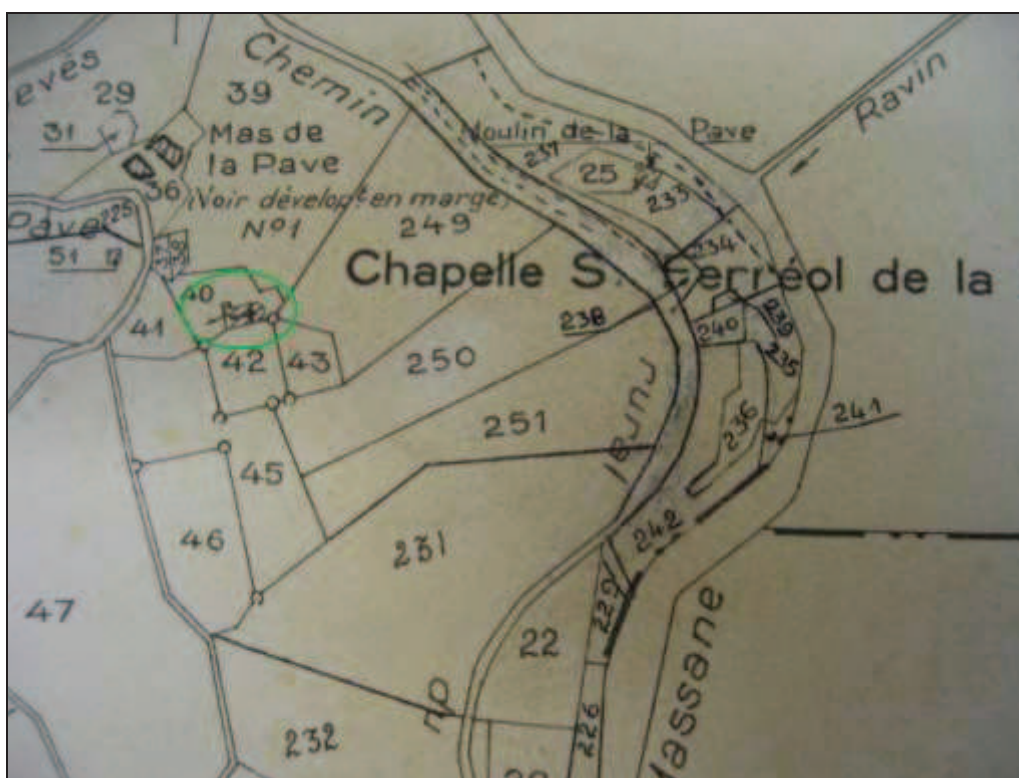
⁶⁰ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.109.

- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, juin et décembre 2010, p.19-22.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.117-118.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, Olot, 1914, p.86.



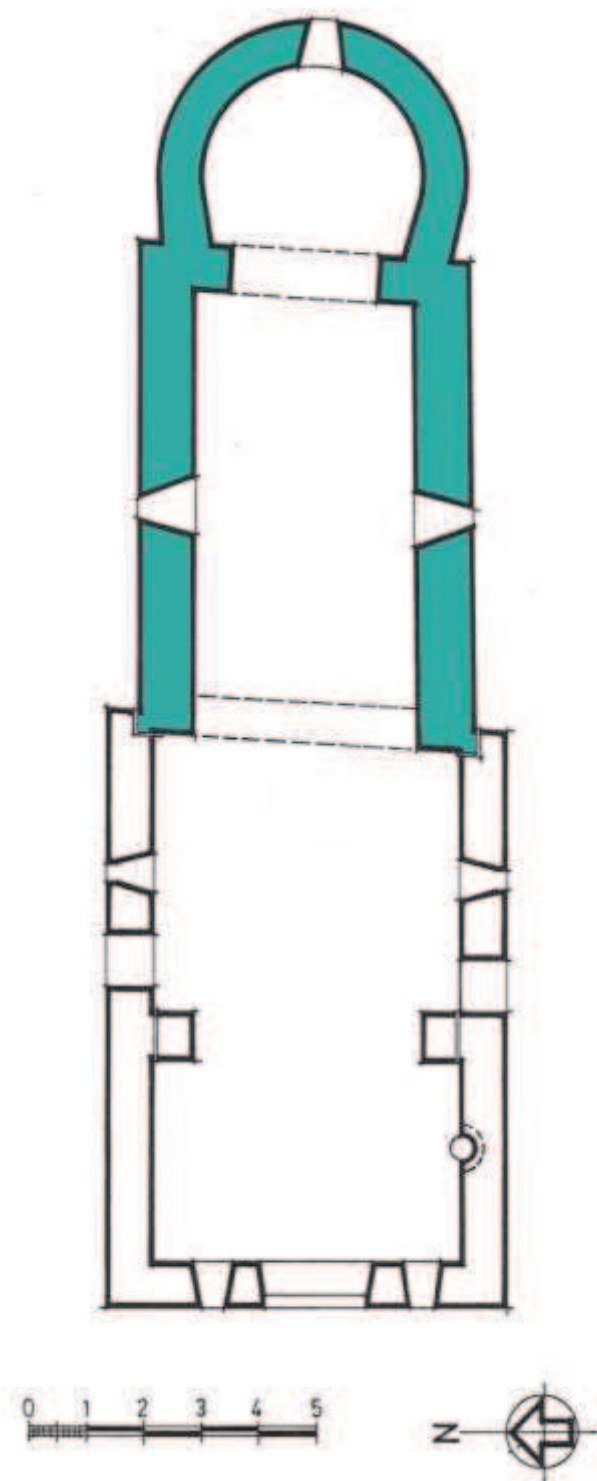
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en F4 n°982

(Cadastré dit Napoléonien, 1813, source ADPO : 2J127/8)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en CD n°40.

(Cadastré moderne de 1953, source ADPO : 1119W8)



Plan au sol

(Réalisé par Raphaël Mallol, conservé au UDAP)



Chevet et mur gouttereau nord

(octobre 2010)



Mur méridional (haut) et Façade occidentale (bas)

(octobre 2010)



Nef vue d'ouest en est

(octobre 2010)



Arc triomphal

(octobre 2010)



Vue de la nef d'est en ouest

(octobre 2010)

Saint-Martin et Sainte-Croix de Taxo d'Avall

Première mention : milieu du IX^{ème} siècle.

Style architectural : roman et gothique.

Edifices comparables : l'abbatiale de Saint-André-de-Sorède⁶¹.

Situation

Commune : Argelès-sur-Mer

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Martin et Sainte-Croix

Lieu-dit cadastral : Taxo-d'Avall.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 34' 11,34'' N. Long. 3° 0' 20,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1813) B1 n°93, 96, 97, 98.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1953) A0 n°115, 116, 117, 118 et 161.

Situation : l'église est enchâssée dans les habitations se développant sur ses flancs est et nord. Elle est elle-même en indivision, ainsi l'abside et la travée de chœur servent aujourd'hui de garage et appartiennent à des particuliers, tout comme la chapelle nord.

Propriétaire : La nef, ainsi que la chapelle méridionale, appartiennent à « l'association Catalane du patrimoine », présidée par Francis Noell. Le chevet est divisé entre plusieurs propriétaires privés.

Protection au titre des M.H. : inscription le 29/08/1986.

Vocable et toponymie

Vocable : Saint-Martin est le premier vocable connu, dès le IX^{ème} siècle. L'association à celui de Sainte-Croix commence dans le courant du XII^{ème} siècle.

Toponyme première mention : *Villa Tacidone subterore* (IX^{ème} siècle).

⁶¹ Ne faisant pas partie de notre corpus.

Historique

Première mention : 855

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Saint-Hilaire de Lauquet (diocèse de Carcassonne) dès le IX^{ème} siècle. Puis les chanoines d'Elne dès le XII^{ème} siècle⁶².

Dates clés:

-**855** : un précepte de Charles le Chauve mentionne parmi les possessions de l'abbaye de Saint-Hilaire de Lauquet (diocèse de Carcassonne) trois *cellae* roussillonnaises, dont celle de Saint-Martin de *Tatzó* dans la Vallée d'Ultrera⁶³.

-**1145** : un certain Riambau, écolâtre d'Elne, lègue dans son testament à l'église de Saint-Martin toutes les donations qu'il avait reçues, ainsi que les œuvres fondées par la vicomtesse Jordana en l'honneur de Sainte-Croix.

- **1371** : après un incendie qui ravagea l'église le jour de l'épiphanie, la Fabrique, le sacristain et le seigneur de Taxo cherchent, de concert, à rassembler les fonds nécessaires pour les réparations⁶⁴.

Observations

Aucun élément architectural ne nous donne aujourd'hui à penser que cette église puisse remonter aux siècles antérieurs à l'an mil⁶⁵. Sa grandeur⁶⁶, son organisation spatiale, son appareillage, ses ouvertures, son voûtement et enfin son décor, sont autant d'indices qui militent envers un édifice aux multiples aménagements. Il semble évident qu'une partie importante de la construction se fit au cours du XII^{ème} siècle, avant de subir des aménagements importants dans le courant du XIV^{ème} siècle⁶⁷.

⁶² *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.106-107.

⁶³ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.13.

⁶⁴ Notule de Guillaume Ampeyre, retranscrit par Bernard Alart dans son manuscrit conservé à la médiathèque de Perpignan, tome 0, p.443. Mention trouvée dans *Eglise Saint-Martin et Sainte-Croix de Tatzó d'Avall (66)*, étude réalisée à la demande de Robert Jourdan, non paginée, voir le chapitre intitulé *l'église Saint-Martin et Sainte-Croix de Tatzó d'Avall*.

⁶⁵ Seule résurgence : l'emploi de joints rubanés qui se retrouvent essentiellement dans les parties basses des façades et qui selon P. PONSICH, sont typiques du X^{ème} siècle.

⁶⁶ 25.60m par 8,60m.

⁶⁷ Sans doute en raison de l'incendie de 1371 (voir l'historique de la présente notice).

Plan :

Il faut remarquer que cette église, tout d'abord en indivision, fut au cours des années quelque peu malmenée, de sorte qu'elle s'apparente parfois plus à un gruyère, du fait des ouvertures pratiquées çà et là au rythme des besoins, qu'à un édifice voué autrefois au culte. Sa lecture est parfois difficile du fait de cet état de chose, auquel se rajoute la non accessibilité de certains espaces encore privés et sa dégradation due au vandalisme courant.

Le plan de cette église reste très singulier en Roussillon : la double nef, divisée en trois travées, s'ouvre sur une travée de chœur, avant de donner sur une abside semi-circulaire, orientée, faisant l'exacte largeur des deux vaisseaux. Il faut remarquer que la travée de chœur ainsi que l'abside se trouvent légèrement désaxées vers le nord par rapport à la partie nef. Une chapelle latérale vient se greffer au sud, dans la continuité de la travée de chœur, et il semblerait que son pendant symétrique existe au nord⁶⁸.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/8 ♦ 1025W8-9 ♦ 1119W8.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p. 703-705.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.1, Paris, 1966, p. 10.
- CATAFAU, A., Heber-Suffrin, F., Sapin, C., *Eglise Saint-Martin et Sainte-Croix de Tatz d'Avall (66)*, étude réalisée à la demande de Robert Jourdan, conservateur régional des Monuments historiques région Languedoc-Roussillon, document de travail provisoire communiqué au SDAP en juin 2002, non paginé.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.106-107.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.13.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, juin et décembre 2010, p.31-38.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.113-115.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, Olot, 1914, p.218-219.

⁶⁸ Invérifiable car privé.

- PONSICH, P., « Complexité et originalité de l'art roman en Roussillon au XI^{ème} siècle », dans *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, n°21, Prades, 1990, p.11-18.



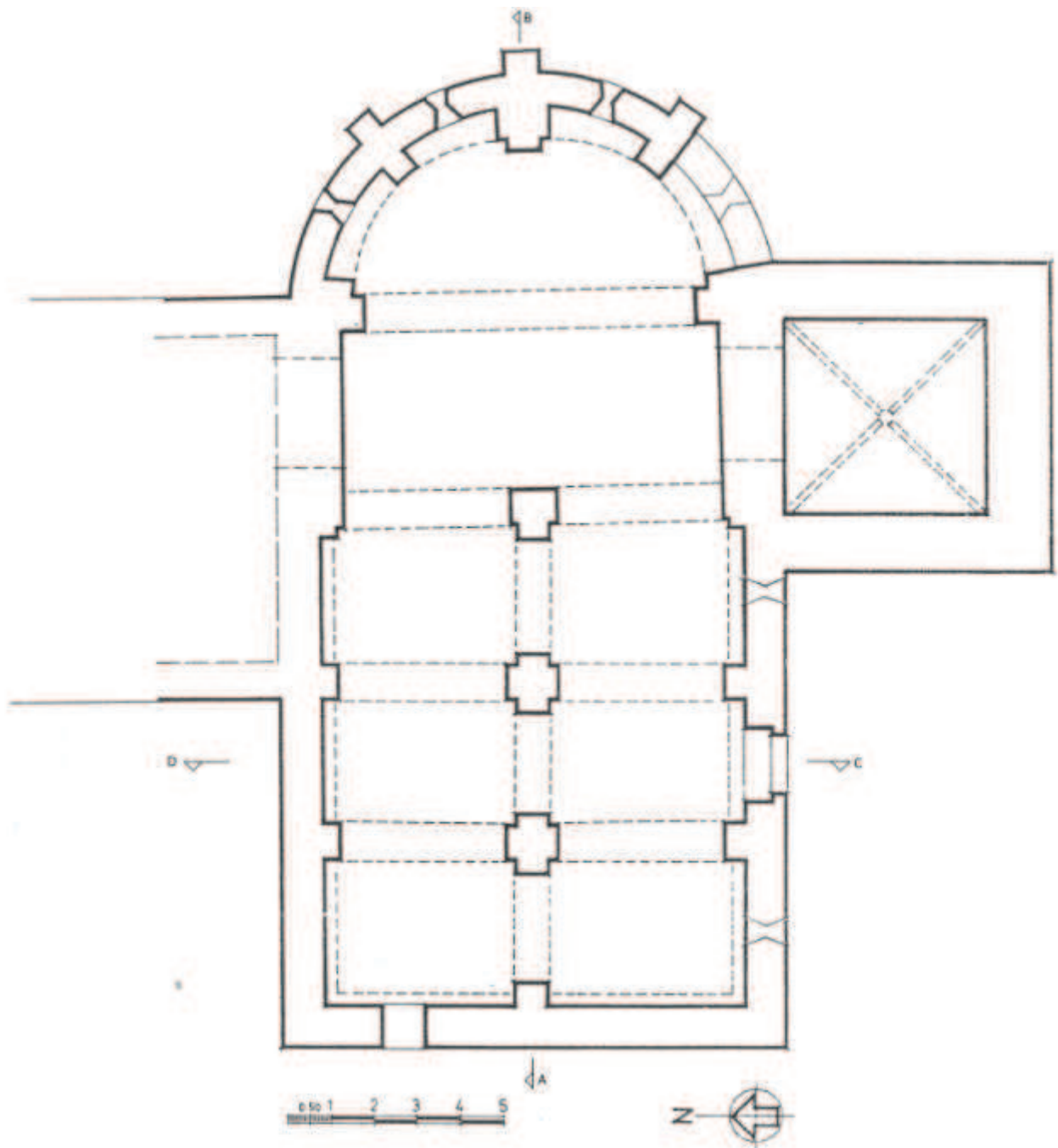
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B n°96 et 97

(Cadastré dit Napoléonien, 1813, source ADPO : 2J127/8)



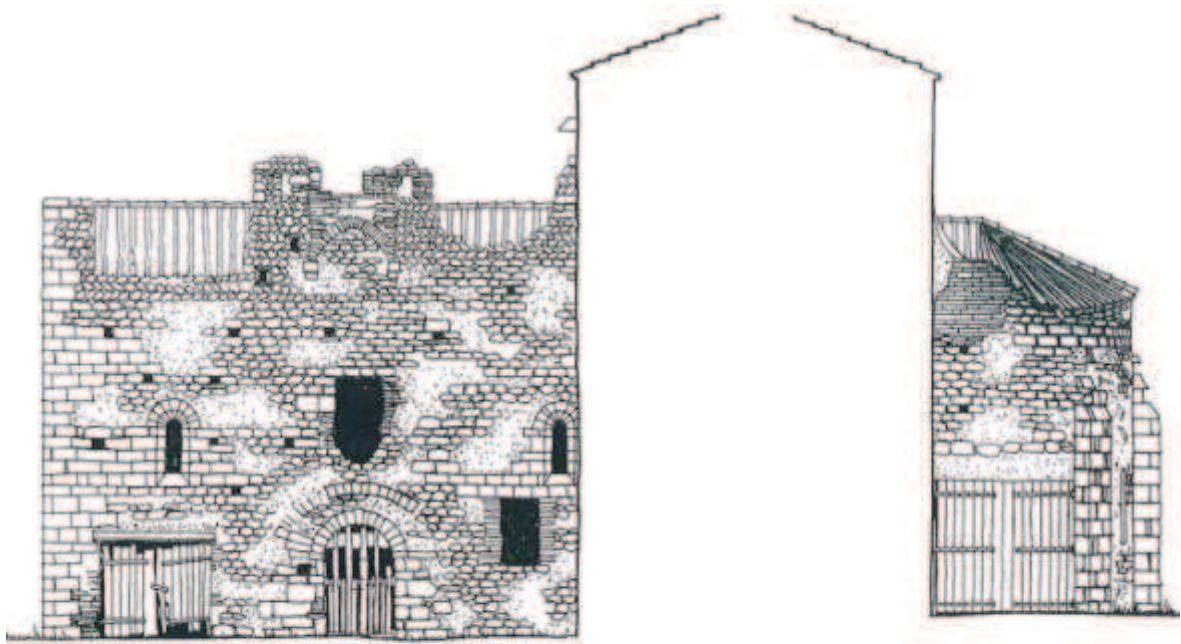
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en AO n°116 à 118

(Cadastré moderne de 1953, source ADPO : 1119W8)

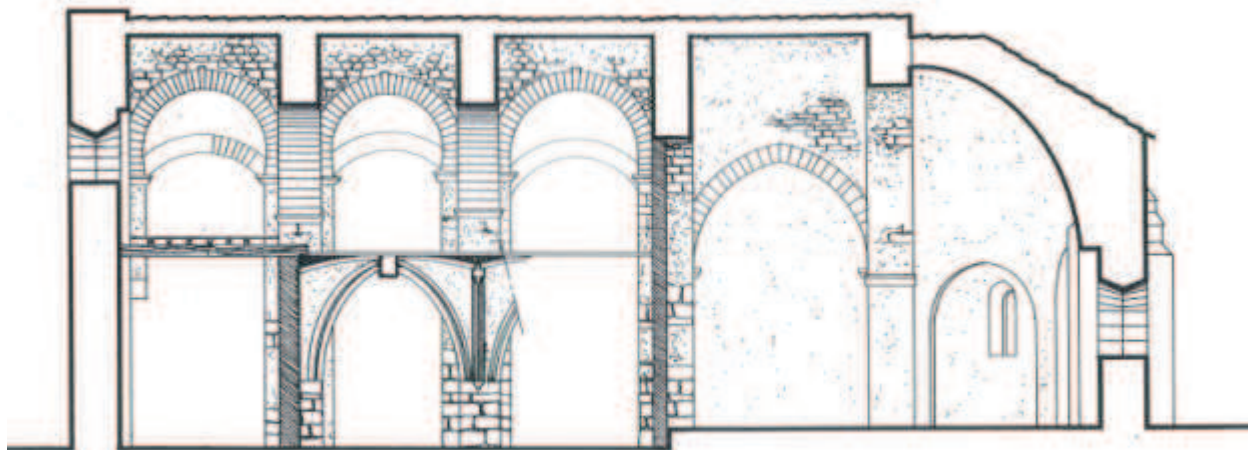


Saint-Martin de Taxo d'Avall – Plan au sol –

(Raphaël Mallol le 14/04/1989, d'après Vernet en 1975)



FACADE SUD



COUPE AB

Relevé façade méridionale avant restauration de 1993 (haut)

Coupe longitudinale sur le nord (bas)

Echelle : 0.7cm = 1m

(Raphaël Mallol le 14/04/1989, d'après Vernet en 1975)



Façade méridionale (haut), chevet (bas)

(juillet 2015)



Première travée
occidentale, vue depuis le
midi (haut), et son
voûtement (bas)

(juillet 2015)



Première mention : deuxième moitié du XII^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Etienne de Prunet.

Situation

Commune : Arles-sur-Tech

Secteur : Vallespir

Nom du site : Sainte-Croix

Lieu-dit cadastral : Quercorb.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 26' 57''N. Long. 2° 37' 32'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (vers 1834) B2 n°350.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1993) B2 n°202.

Situation : l'église se situe sur la rive nord du Tech sur un terrain dont l'assiette a été très modifiée par rapport à son aspect d'origine⁶⁹.

Propriétaire : la commune⁷⁰.

Protection au titre des M.H. : inscrite le 7/07/1997.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Castro Corbi* (IX^{ème} siècle).

⁶⁹ Sur les photographies d'avant 1986, l'église était construite sur un versant doux de la montagne, une légère déclivité se faisait sentir d'est en ouest. Aujourd'hui, le terrain a subi de nombreuses contrariétés dues, entre autres, à des remblais de travaux laissés sur place, ce qui a eu pour effet d'aggraver la pente naturelle qui est devenue un véritable danger pour l'église qui, en raison des ravinements des eaux de pluie, descend peu à peu.

⁷⁰ La commune a acheté, pour le Franc symbolique, l'édifice en 1985 à M. et Mme Chalancon. L'association « les amis de Santa Creu », sous la présidence de E. Touron et dont les anciens propriétaires font partie, est très impliquée dans l'avenir de l'église.

Historique

Première mention : 1159.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech avec certitude depuis le XII^{ème} siècle.

Dates clés:

- **1159**⁷¹ : lors de la consécration de l'église de Saint-Martin de Corsavy on retrouve, dans les signataires, un certain Bernard, chapelain de *Chericurvi* (Quercorb).
- **1197** : lors d'un litige qui oppose l'abbé Robert Nebot d'Arles et la famille seigneuriale de Corsavy, Bernard, chapelain de Quercorb et défunt fils des comtes de Corsavy, renonce à ses droits sur le «*mansum de Kerocurvo*»⁷² où il avait vécu, en faveur des abbés d'Arles.
- **1531** : nous trouvons *ribera del celleret o de Santa Creu*, « la rivière du petit grenier ou de Sainte-Croix »⁷³.
- **1571**⁷⁴ : dans un *terrier* est mentionné le cimetière de ladite église.
- **1791**⁷⁵ : dans un document faisant état des biens à vendre et possédés par les ecclésiastiques du district de Céret, nous apprenons que le curé de Saint-Etienne possède « un espace de terre et la chapelle de Santa Creu à Arles ».
- **1791**⁷⁶ : à la municipalité de Fontanills (ancien territoire d'Arles-sur-Tech) « Joseph Mas, fils drapier au haut territoire de Fontanills a déclaré être dans l'intention de faire l'acquisition d'un espace de terre dans laquelle se trouve bâtie une petite chapelle appelée Santa Creu, excepté dicelle un petit autel qu'il y a dans ladite chapelle et une petite cloche dépendant de la cure de Saint-Etienne de Fontanills ».
- **1987**, août: autorisation donnée par l'architecte en chef du SDAP de Perpignan pour « le rétablissement de l'aspect extérieur du clocher ». Ce qui entraîna la démolition du massif construit au niveau de l'abside pour lui rétablir un niveau dans les normes.

⁷¹ *Marca hispanica*, cols. 1324-1325, charte n° CCCXXIX. Cote ADPO GP77. La signature du même Bernard se retrouve dans les actes de consécration de l'église de Sainte-Cécile de Cos (Tech) en 1159 et de Saint-Pierre du Riuferrer (Arles-sur-Tech) en 1158.

⁷² Une mense, *mansum* est un mot qui « s'identifie bien souvent, et sans doute dans la majorité des cas, à la propriété familiale », comprenant la maison d'habitation et ses dépendances, jardins, granges, pâturages, jachères, vignes, etc...

⁷³ D'après Joan BADIA i HOMS dans *Catalunya Romànica*. XXV, p.90.

⁷⁴ *Ibidem*.

⁷⁵ ADPO : 1QP112.

⁷⁶ ADPO : 1QP454, un document du 4 décembre 1791, extrait du registre de souscriptions faites au directoire du district de Céret pour l'acquisition des domaines nationaux.

Observations

Plan :

Petite église à une seule nef, fermée à l'est par un chevet trapézoïdal. Une chapelle latérale en saillie vient prendre place en façade méridionale. Il faut remarquer que son mur nord est mitoyen avec un mas.

Extérieur :

Une porte occidentale discrète, en arc plein-cintre, aux claveaux réguliers en granit, nous fait pénétrer dans cet édifice.

Seulement deux des quatre fenêtres qui animent les façades ouest, celle du sud (chapelle latérale) et celle de l'est (baie axiale), semblent être d'origine. Elles adoptent toutes deux une forme très étroite à la manière d'une meurtrière et sont à simple ébrasement intérieur.

Il est très difficile de définir le parement extérieur, car tous les murs ont été enduits au plâtre blanc. Une chaîne d'angle en pierre de moyen appareil est seulement visible à l'angle sud/ouest de la chapelle latérale sud⁷⁷.

Aucun décor ne vient troubler les formes simples de l'église.

Un clocher-mur à deux arcs en plein cintre se tient au niveau de l'arc triomphal, il date d'une reconstruction de 1986. Le clocher originel était tout autre : une sorte de massif rectangulaire surmontant le chevet se terminant à son sommet par une petite arche en plein-cintre qui emprisonnait une petite cloche de 1724⁷⁸.

Nous sommes convaincus que cette typologie singulière était en réalité un vestige encore en élévation d'un *cellere*, sorte de grenier à provision construit par les habitants dans l'espace protégé de l'église, voire accolé à cette dernière. Ces réserves, ainsi protégées des pillages, seraient à l'origine des regroupements de population autour des espaces sacrés et donc de la naissance des villages⁷⁹.

⁷⁷ Les parements du mur est du chevet ainsi que du clocher sont le résultat de lourdes restaurations, voire de reconstructions, voir le paragraphe traitant de l'historique des restaurations en p.42.

⁷⁸ C'est aujourd'hui toujours la même qui se trouve dans le clocher actuel.

⁷⁹ La notion des *celleres* a été développée de manière approfondie par A. Catafau notamment dans sa thèse *Les celleres du Roussillon*, 1998 ; ou encore dans l'un de ses articles « Paroisses et *cellera* dans le diocèse d'Elne, X^{ème} et XII^{ème} siècles », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 1999, n°31, p.91-100.

La toiture est actuellement faite de tuiles et il semblerait qu'il en ait toujours été ainsi au vu du nombre incalculable de tessons de terre cuite rouge retrouvés aux abords immédiats des murs de l'église lors des fouilles de Carole Puig⁸⁰.

Intérieur :

La nef et l'abside, toutes deux de forme rectangulaire, reçoivent le même couvrement en berceau plein-cintre. Trois marches séparent le sanctuaire de la nef.

Des différences de niveau, quatre en tout, sont nettement visibles sur le couvrement de la nef⁸¹. Un dernier décalage est également observable vers la partie ouest de la nef, au-dessus de la tribune⁸².

Plusieurs hypothèses ont été envisagées quant à l'origine de ces niveaux distincts. Pour notre part, nous partageons celles de Géraldine Mallet⁸³ qui en propose trois : la première serait un allongement de la nef vers l'ouest ; la seconde, la mise en place du voûtement en deux temps, en remplacement d'une charpente ; la troisième consisterait en une reprise du berceau lors de l'érection de la chapelle méridionale. Il est actuellement difficile de trancher vers une de ces théories, en raison de l'enduit qui recouvre les murs.

Pour revenir à l'abside, cette dernière reçoit sur son mur est, en plus d'un imposant autel, un jeu de trois niches⁸⁴. Une autre niche se positionne en face de l'entrée sur le mur gouttereau nord. Il est fort possible que ce soit une ancienne fenêtre murée lors de la construction du bâtiment attenant à l'église.

En amont de l'abside, deux chapelles se développent, l'une étant plus profonde que l'autre. Au sud, la chapelle fait saillie par rapport au mur gouttereau. Au nord, la chapelle est uniquement aménagée dans l'épaisseur du mur et ne fait que 60cm de profondeur. Les deux chapelles adoptent un arc en plein-cintre ; cependant la chapelle sud a perdu son voûtement d'origine, il est aujourd'hui plat⁸⁵. Ceci s'expliquerait par une surélévation de cette dernière qui est visible tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. De plus, des marques d'arrachement, qui

⁸⁰ Fouilles menées en 1999 (informations Renée Chalancon).

⁸¹ La hauteur sous voûte au niveau de la nef en amont de l'abside est de 4,79m, la hauteur sous voûte de l'abside est de 3,05m ; entre les deux il y a un niveau intermédiaire, qui correspond peut-être à l'arc triomphal qui fait 4,57m de haut.

⁸² En cet endroit la hauteur sous voûte est de 5,03m

⁸³ MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, p.293.

⁸⁴ Pour recevoir des statues de la Vierge, de Sainte-Hélène et Saint-Étienne.

⁸⁵ Fait de plâtre sur une structure en canisse.

semblent prédéfinir une voûte de forme concave, sont légèrement visibles au revers de l'arche d'entrée de la chapelle⁸⁶.

Il est aussi possible que les deux chapelles aient eu la même forme à une époque, mais que celle du nord fût tronquée en raison des aménagements de la maison attenante.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/9 ♦ 1119W9 ♦ 1025W 12 ♦ 1QP112 ♦ 1QP454

Autres : UDAP et photographies privées de la famille Chalancon.

- BARRAL i ALTET, x. *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*, Paris, 1987, p.466.
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p. 313-314.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.90-92.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.57.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, juin et décembre 2010, p.39-52.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.293-294.
- PEZIN, A., *Compléments de documentation concernant le patrimoine classé ou inscrit Monument Historique des Pyrénées-Orientales*, DRAC de Montpellier, 1995, p.29-31.

⁸⁶ Ceci demanderait à être vérifié en enlevant le plâtre.



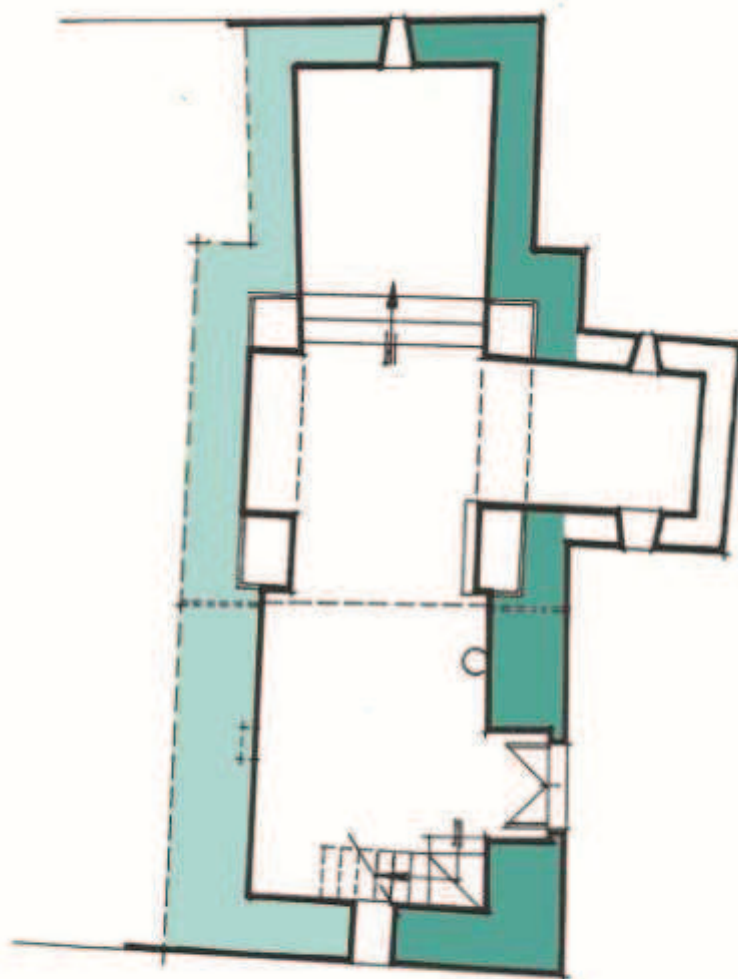
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Du n°350

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/9)



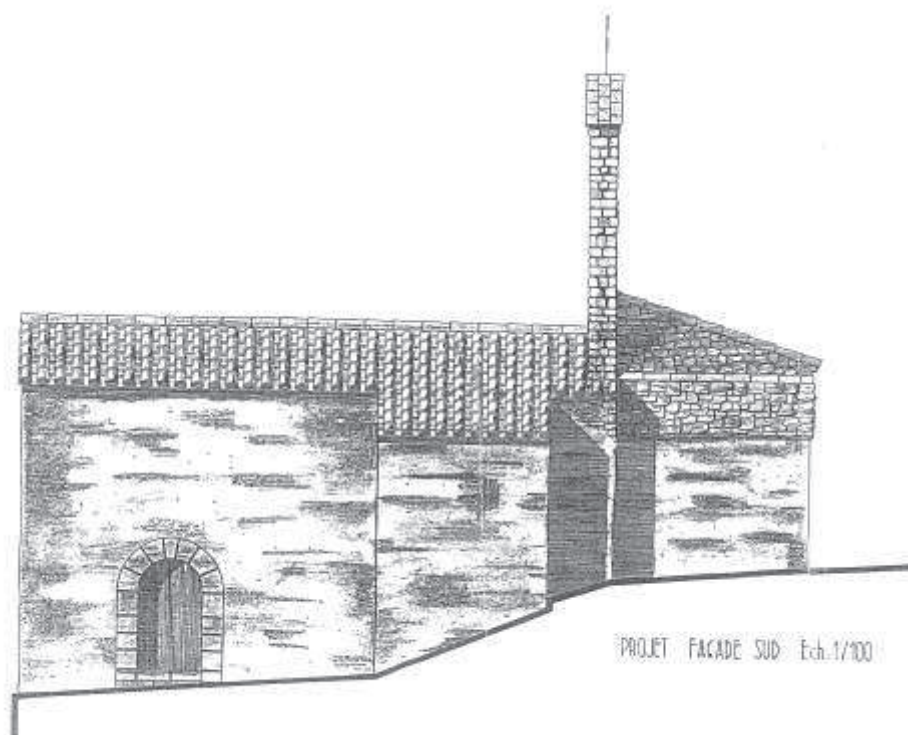
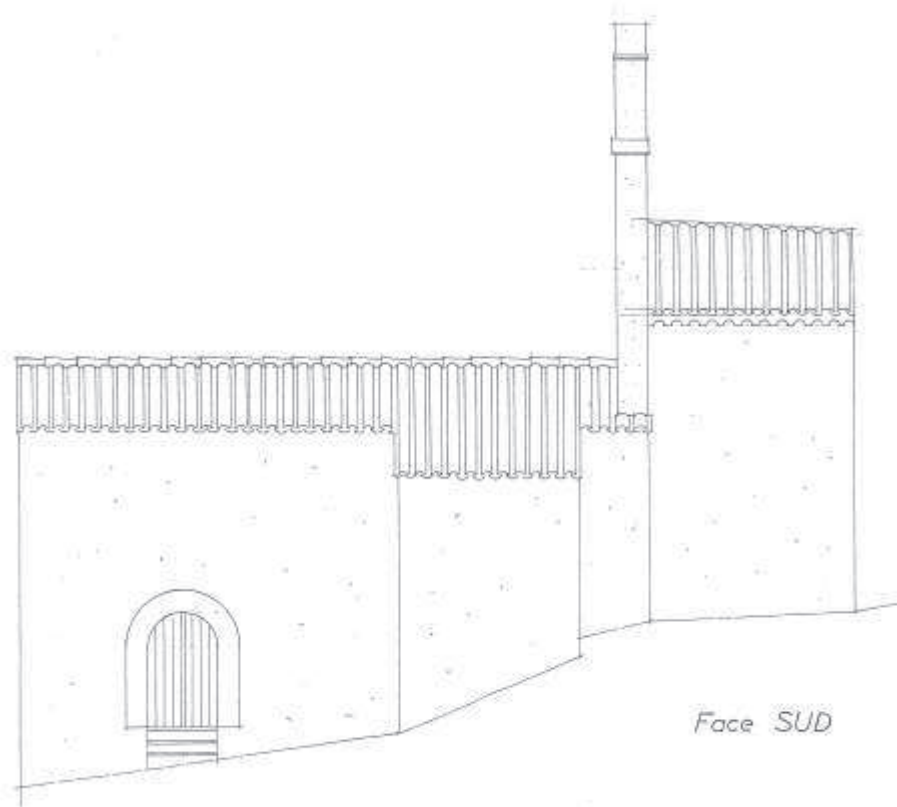
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B2 n°202

(Cadastré moderne de 1953, source ADPO : 1119W9)



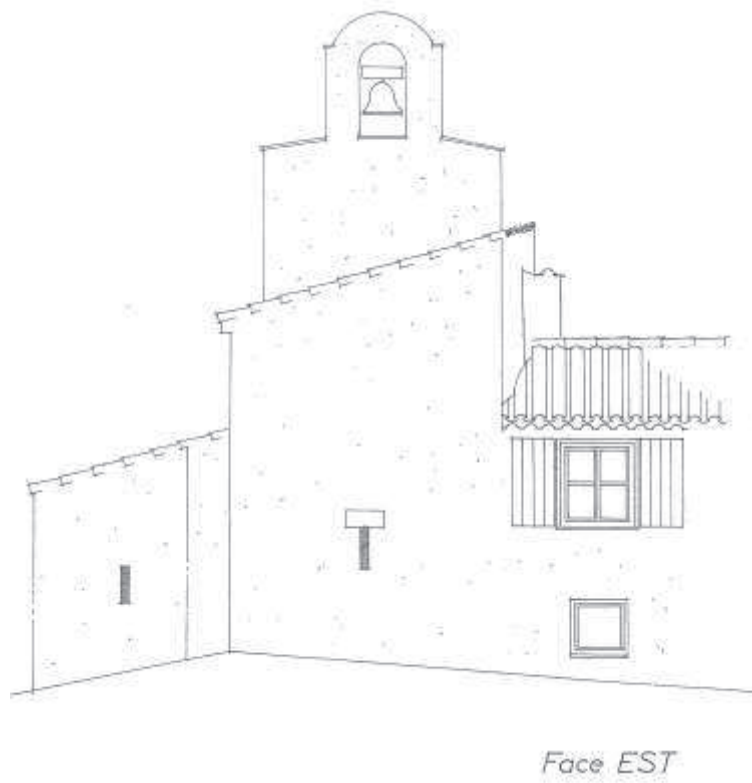
Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



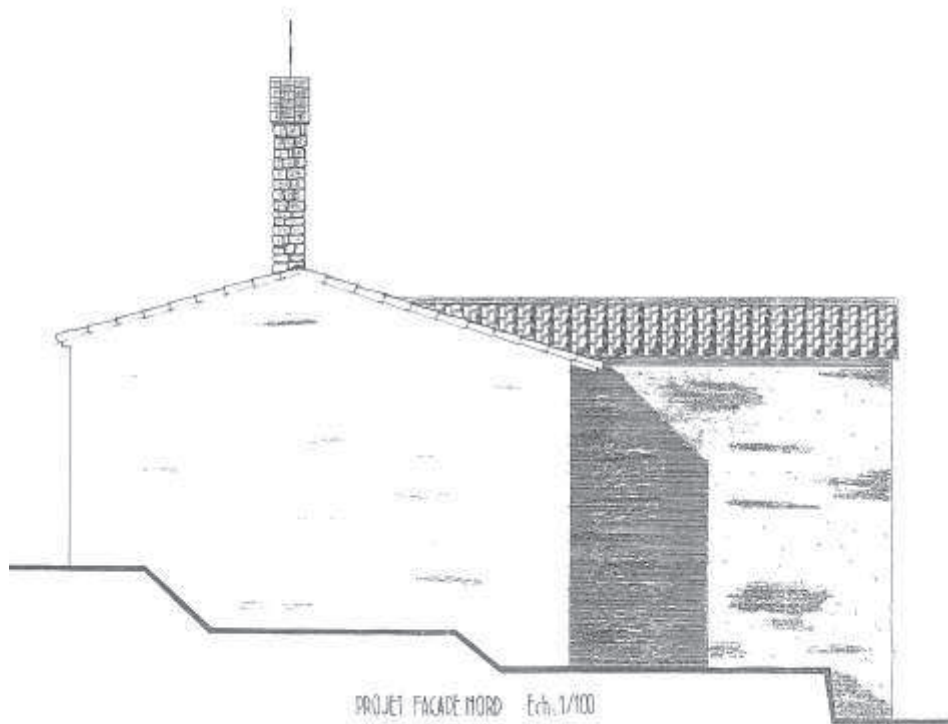
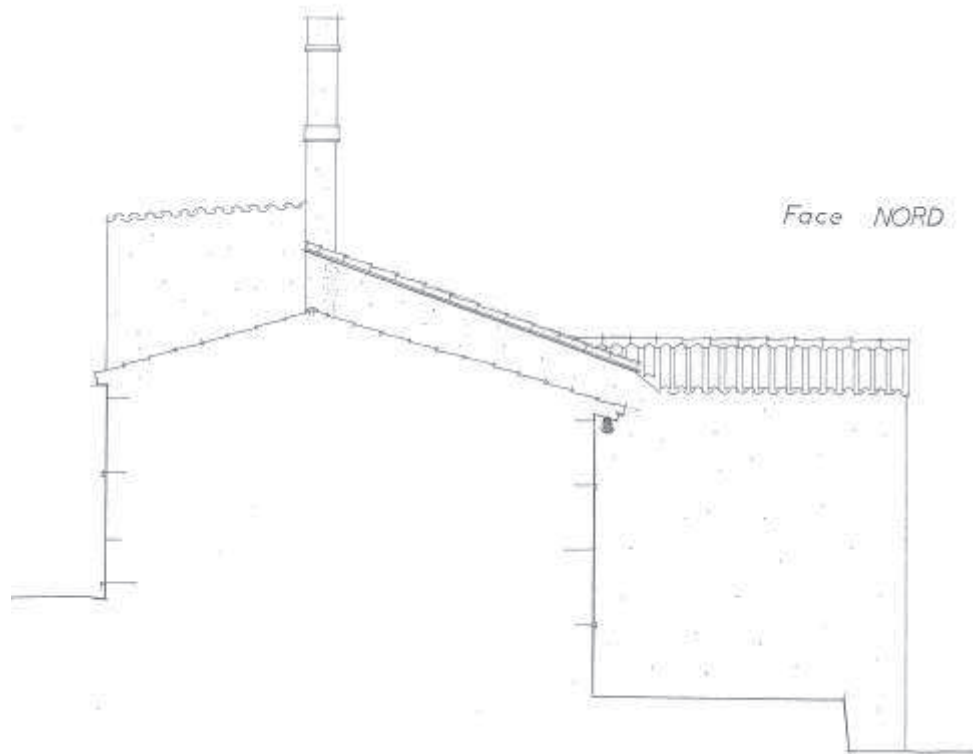
Façade sud avant restauration (haut) et après (bas)

(François Dunyach, 8 décembre 1986)



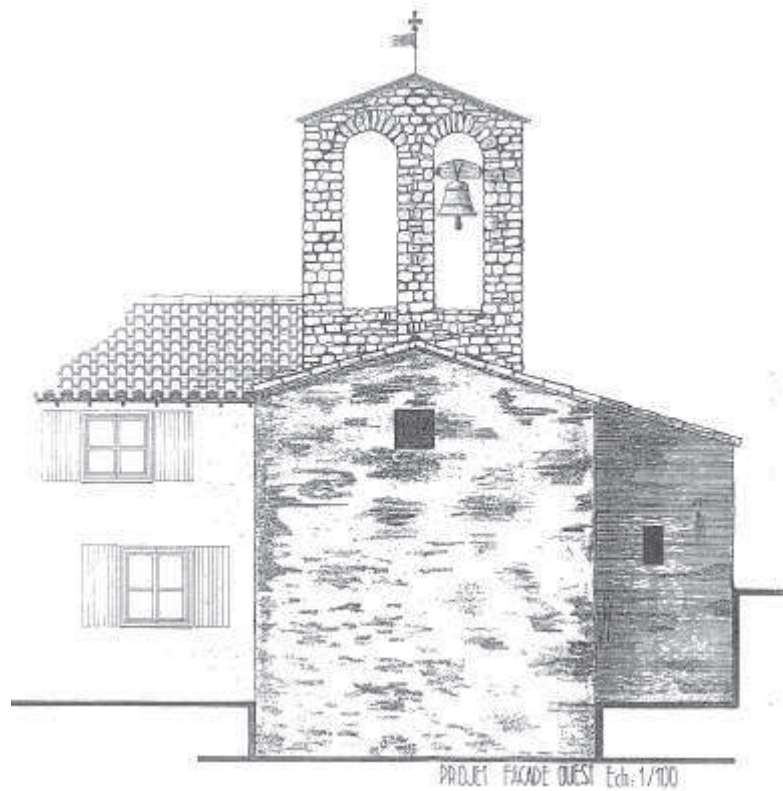
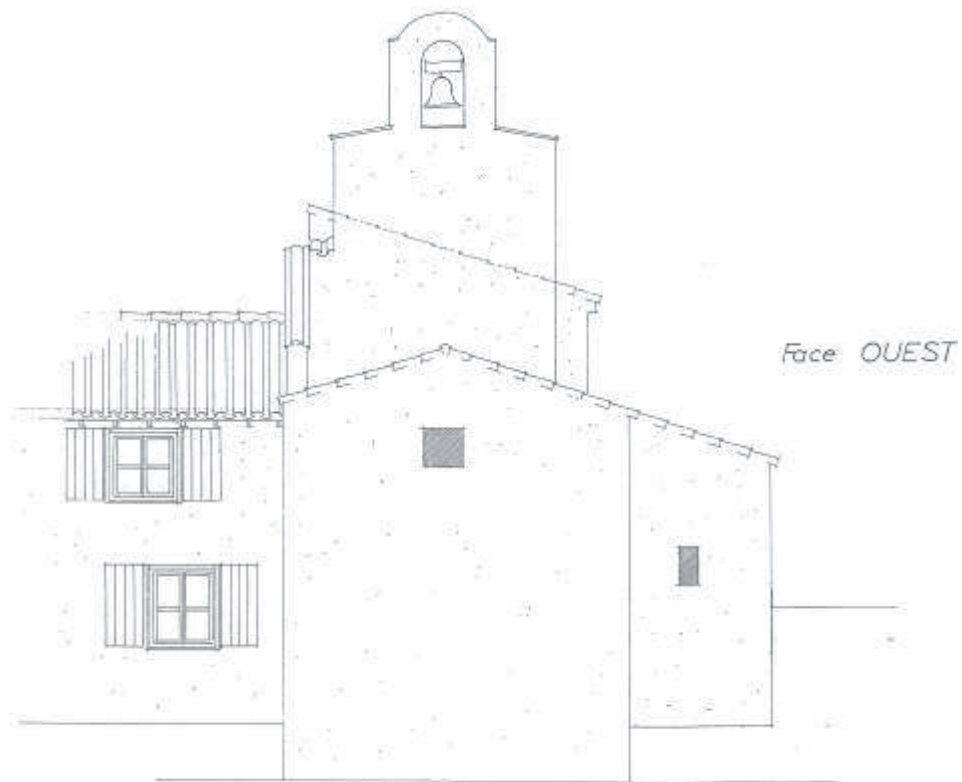
Façade est avant restauration (haut) et après (bas)

(François Dunyach, 8 décembre 1986)



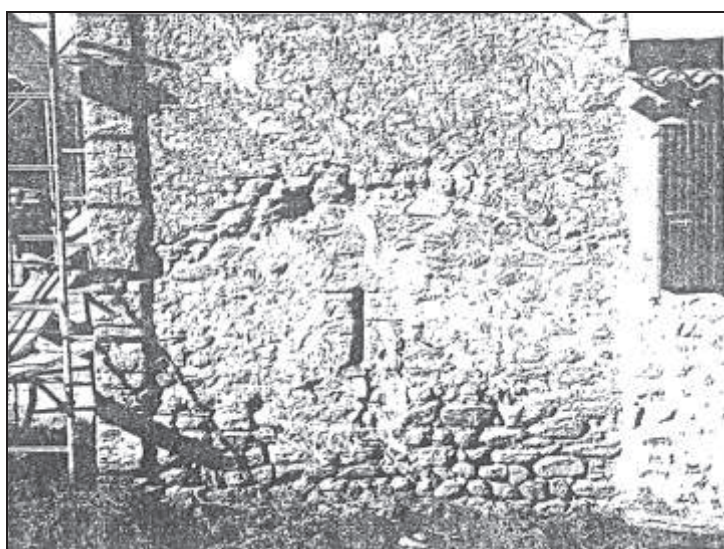
Façade nord avant restauration (haut) et après (bas)

(François Dunyach, 8 décembre 1986)



Façade ouest avant restauration (haut) et après (bas)

(François Dunyach, 8 décembre 1986)



Chevet avant restauration (haut),
détail d'un niveau de toiture antérieur qui a servi de base pour les
restaurations (bas)

(Photographie du haut CAUE, P. V. de chantiers de 1986)



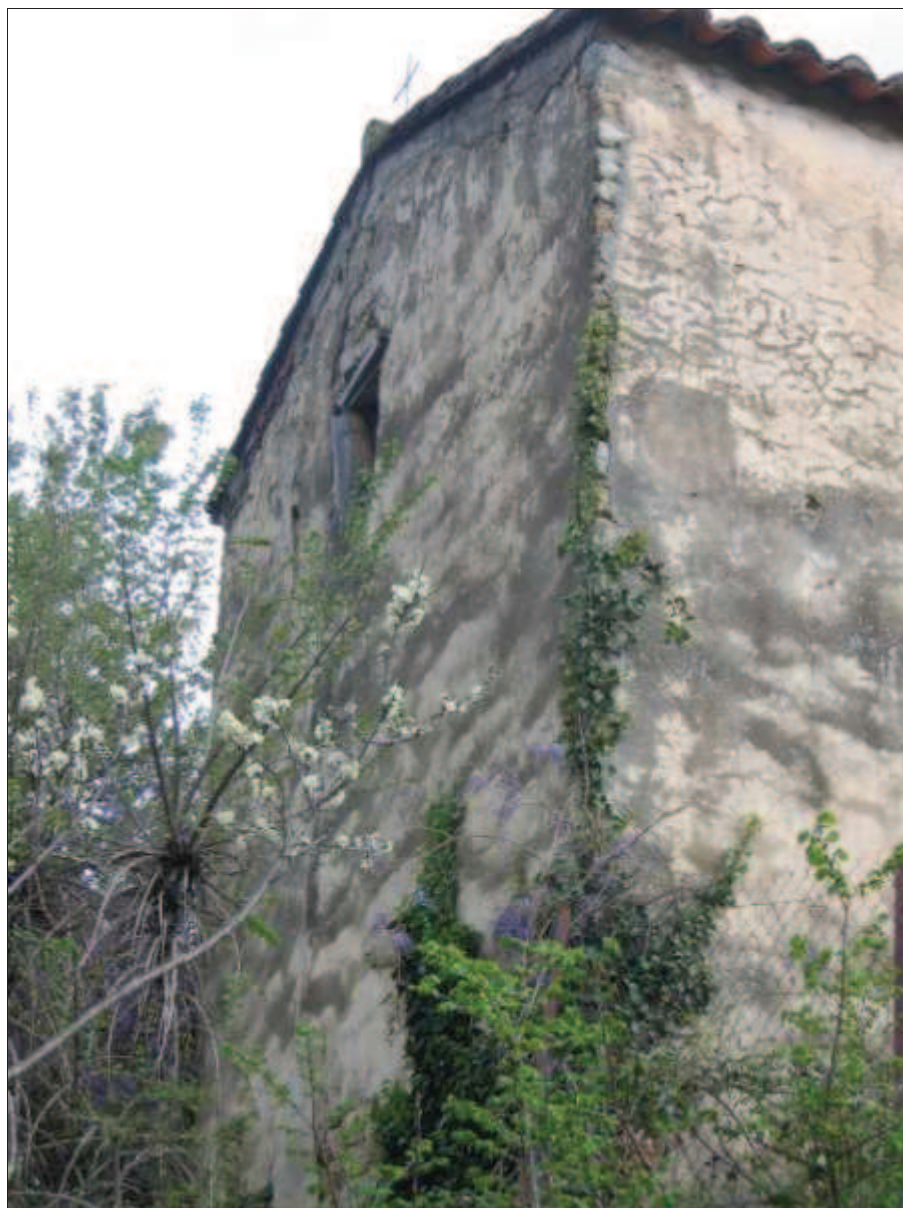
Etat actuel de la partie est (haut), état avant restauration (bas)

(mai 2007 et ancienne carte postale éditée par «SL» à Villeurbanne, 1980)



Façade Méridionale d'ouest en est

(mars 2007)



Façade occidentale

(mars 2007)



Vue de la nef d'ouest en est

(Photographie CAUE, 1980)



Vue de la nef d'ouest en est et matérialisation des différences de
niveaux de couverture

(mars 2007)



Vue de la nef d'est en ouest

(mars 2007)

Première mention : fin du X^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Martin de Corsavy.

Situation

Commune : Arles-sur-Tech

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Etienne

Lieu-dit cadastral : place major.

Etat : vestiges.

Coordonnées GPS : Lat.42° 27' 28'' N. Long. 2° 38' 11'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1834) Du n°340.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1993) Du n°554.

Situation : aux pieds de l'abbaye, sur la place principale, celle du marché. Aujourd'hui agglomérée dans des habitations privées, au n°4 de la place Major.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Rivo-ferrario* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 993.

Consécration : 993 et 1158.

Abbaye de rattachement : l'église cathédrale d'Elne, puis à partir du XI^{ème} siècle, l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech.

Dates clés:

- **993** : première consécration par Béranger, évêque d'Elne. Mention est faite des limites de sa paroisse, ainsi les confronts de cette église sont : « d'une part la paroisse de Saint-André de Montboló, d'une autre part, la paroisse de Saint-Martin de Palalda, d'une troisième part la paroisse de Sainte-Marie de Coustouges et pour la quatrième part, les paroisses de Sainte-Marie de Montferrer et de Saint-Martin de Corsavy ». Un cimetière de 30 pas lui est également fourni⁸⁷.
- **1001** : Béranger, évêque d'Elne offre à Sintille, l'abbé d'Arles, l'église de Saint-Etienne en échange d'alleux à Montescot, de Villeneuve de la Raho et Finestret en Conflent⁸⁸.
- **1011** : le 11 novembre : bulle du Pape Serge IV confirmant la possession de Saint-Etienne à l'abbaye d'Arles-sur-Tech⁸⁹.
- **1158** : Saint-Étienne connaît une seconde et dernière consécration. Les mêmes limites paroissiales que lors de sa première consécration sont rappelées⁹⁰.
- **1791** : L'église de Saint-Etienne est clairement mise en relation avec le toponyme de Fontanills⁹¹.
- **1794** : inventaire est fait à l'église, et dans sa sacristie. La quantité de mobilier liturgique décrit prouve que la paroissiale était encore en activité⁹².
- **1834** : après la révolution, elle fut vendue comme bien national. En consultant le registre cadastral, on peut lire que l'église, qui n'en est déjà plus une, est divisée entre deux propriétaires, M. Galangau ou M. Gangau, et M. Villaseca⁹³.

Observations

Actuellement, n'est visible que la partie la plus occidentale de la nef, ainsi que l'arc triomphal donnant sur l'abside. Malheureusement, ces quelques vestiges restent très endommagés, à la fois par des constructions qui prennent corps dans ce qui reste de la nef et par l'adjonction moderne de plâtre et de chaux sur les murs. Ces différentes dégradations rendent la lecture du site difficile.

⁸⁷ *Marca hispanica*, cols.947-948, charte n°CXLIII.

⁸⁸ ADPO : 12J25 pièce n°97.

⁸⁹ *Marca hispanica*, cols.989-992, charte n°CLVIII.

⁹⁰ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo...*, p.52 et p.361-362.

⁹¹ ADPO : 1QP454, document du 4 décembre 1791.

⁹² ADPO : 1QP454, document du 4 mai 1794.

⁹³ ADPO : 2J127/9.

Plan :

D'après les vestiges actuels, il semblerait que Saint-Etienne fut une église à nef unique, divisée en deux travées et orientée.

Intérieur :

L'ensemble de la nef reçoit un couverture en berceau plein-cintre⁹⁴, à la fois soutenu par un arc doubleau très épais qui s'apparente à un arc diaphragme et par des arcs latéraux, deux à chaque mur gouttereau.

L'abside a été murée pour construire une habitation ; il ne reste que l'arc triomphal qui se trouve percé de deux oculi.

Au niveau de la voûte, entre le doubleau et l'arc triomphal, on peut encore voir plusieurs orifices qui devaient correspondre aux passages des cordes pour actionner les cloches. Un clocher devait donc prendre place à la jonction de la nef et du chevet, une place privilégiée dans la région depuis l'époque préromane.

Les parements de l'ensemble restent difficiles à lire pour les raisons exposées plus haut. Cependant, il semblerait que l'appareil soit constitué de galets, de moellons de granite et de schiste simplement équarris, tous montés en assises plus ou moins régulières, tendant à l'horizontalité, le tout noyé dans du mortier. Seule une partie du mur méridional présente des assises basses régulières en petit appareil, beaucoup mieux taillé.

Il est à remarquer, sur le mur gouttereau méridional, au niveau de l'extrados des arcs latéraux, des joints dits « à la pointe de la truelle » qui viennent donner un semblant d'appareil régulier à la maçonnerie.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/9 ♦ 1025W9 ♦ 12 1119W9 ♦ 7EDT29♦ 7EDT46 ♦ 12j24 ♦ 12j25 ♦ 1QP112 ♦ 1QP454.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.314.

⁹⁴ Hauteur sous voûte : 9,50m.

- CATAFAU, A., *Les celleres du Roussillon*, Toulouse, Université Le Mirail, sous la direction de Pierre Bonnassie, 2 vol., 1998, p.196-201.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.86.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.38.
- GOURGUES, M., *Le Vallespir au XII^{ème} siècle autour de l'abbaye d'Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales) : Etude de six dépendances de l'abbaye, sous l'abbatit de Raimond I (1141-1174)*, Montpellier, université Paul-Valéry, mémoire de Master 2, /s la direction de G. MALLET, F. ROBIN et J-P SUAOU, 2 vol., 2006.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, Olot, 1914, p.52 et p.67.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Du n°340,

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/9)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Du n°554

(Cadastré moderne de 1953, source ADPO : 1119W9)



En haut : état actuel de l'église,
en bas : représentation de l'église au XIX^{ème} siècle

(juillet 2006, pour la photographie)

(Dessin du XIX^{ème} siècle, issu du Carnet dit « de M. Douzon », ADPO 3E20/453)



Vue des vestiges d'une partie de la nef d'est en ouest

(juillet 2006)



Départ du doubleau depuis le mur nord de la nef

(octobre 2012)



Voûte avec doubleau

(octobre 2012)



Vue sur l'ancienne abside, aujourd'hui obstruée

(octobre 2012)



Arc triomphal, vu depuis l'est, en lieu et place de l'ancienne abside
(haut), arc latéral est du mur gouttereau méridional (bas)

(décembre 2013)



Traces de joints à la pointe de la truelle, mur sud (haut), assises basses
du mur gouttereau méridional (bas)

(octobre 2012)

Première mention : début du IX^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Martin de Corsavy, Sainte-Marie de Coustouges.

Situation

Commune : Arles-sur-Tech

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Pierre

Lieu-dit cadastral : Riuferrier.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 27' 53'' N. Long. 2° 37' 19'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1834) A3 n°493.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1958) A4 n°855.

Situation : sur la rive droite du Riuferrier, sur un terrain présentant une légère déclivité du sud vers le nord.

Propriétaire : privée, église transformée en caveau de famille.

Protection au titre des M.H. : inscription le 14/01/1954.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Arulas*, puis *Rivulo Rivoferriario subteriore* (IX^{ème} siècle)

Historique

Première mention : 820.

Consécration : 1159.

Abbaye de rattachement : c'est l'une des premières *cellae* de l'abbaye d'Arles-sur-Tech.

Dates clés:

- **820** : dans son précepte, Louis le Pieux confirme au sein des possessions de l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, l'*ecclesiam Sancti Petri in Arulas*⁹⁵.
- **832** : confirmation de la possession de ladite église par l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech lors d'un jugement du tribunal comtal. Il est stipulé dans cet acte que la *cellae* fut construite par Castellán, fondateur de l'abbaye Sainte-Marie⁹⁶.
- **876**⁹⁷ : Jugement obligeant un certain Domènec à évacuer le territoire du Riuferrer, avec son palais, son église, ses terres, ses châtaigniers, et ses noyers car appartenant à l'abbaye d'Arles sur-Tech. Il est à nouveau précisé que c'est l'abbé Castellán et ses moines, qui avaient acquis ce lieu grâce au système d'aprision⁹⁸ et qu'ils l'ont transmis à leurs successeurs.
- **1011** : bulle du Pape Serge IV confirmant la possession de Saint-Pierre à l'abbaye d'Arles-sur-Tech⁹⁹.
- **1099** : abandon fait par Guillaume Sentellus de sa métairie sise à Saint-Pierre du Riuferrer au profit de l'abbaye d'Arles-sur-Tech¹⁰⁰.
- **1159** : consécration par Artal, évêque d'Elne, en 1159. L'acte nous révèle que Raymond, l'abbé d'Arles-sur-Tech, a « rebâti l'église avec Pierre le sacristain, l'ensemble du monastère, les habitants de la Vallée du Riuferrer et d'autres bons hommes de la terre, pour l'amour de Dieu et pour la rédemption de leur âme ».¹⁰¹

Observations

Edifice à nef unique et chevet semi-circulaire, orienté vers l'est, qui a la particularité d'avoir son entrée au nord, en raison des contraintes du terrain.

Tous les éléments d'architecture, depuis l'organisation de l'église, jusqu'à son portail, en passant par son système de voûtement et sa construction en moyen appareil militent pour un bâti de l'époque romane ; correspondant bien en cela à sa consécration de 1158.

⁹⁵ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.24.

⁹⁶ *Marca hispanica*, cols.769, charte n°V. *Catalunya Romànica*. XXV, p. 88.

⁹⁷ ADPO : 12J24 pièce n°2. *Marca hispanica*, cols.798-799, charte n°XXXV.

⁹⁸ Système mis en place par Charlemagne. Il consiste en un droit d'appropriation d'une terre vierge après trente années de possession et de mise en valeur.

⁹⁹ *Marca hispanica*, cols.989-992, charte n°CLVIII.

¹⁰⁰ ADPO : 12J24 pièce n°21, document du 17 des calendes d'octobre 1099.

¹⁰¹ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas*, 1914, p. 297 et 430-431.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W 12 ♦ 2J127/9 ♦ 1119W9 ♦ 53J374♦ 12J24 : pièces n°2 et n°21.

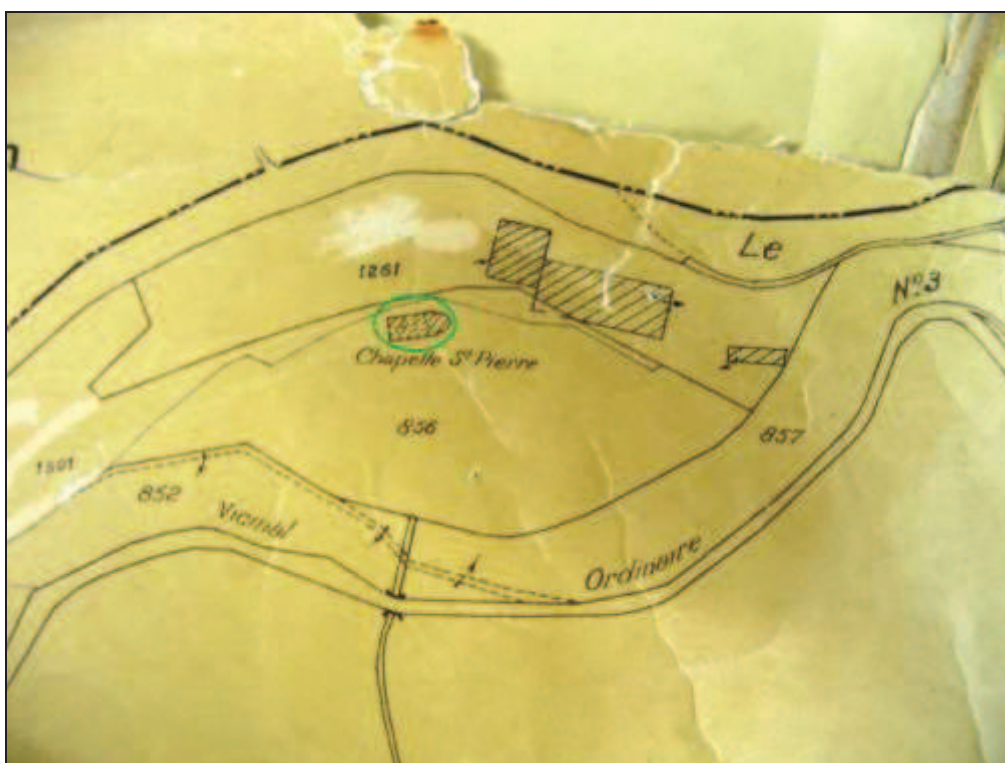
Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p. 312-313.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p. 88.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.9.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.1, Paris, 1966, p. 11.
- DURLIAT, M., *Roussillon Roman*, La Pierre-Qui-Vire, 1958, 4^{ème} éd., 1986, p. 35.
- GOURGUES, M., *Le Vallespir au XII^{ème} siècle autour de l'abbaye d'Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales) : Etude de six dépendances de l'abbaye, sous l'abbatiat de Raimond I (1141-1174)*, Montpellier, université Paul-Valéry, mémoire de Master 2, /s la direction de G. MALLET, F. ROBIN et J-P SUAOU, 2 vol., 2006.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, juin et décembre 2010, p.53-58.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.294.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, Olot, 1914, p. 297-298.
- PEZIN A., *Compléments de documentation concernant le patrimoine classé ou inscrit Monument Historique des Pyrénées-Orientales*, Drac de Montpellier, 1995, p. 21-22.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A3 n°493

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/9)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A4 n°855

(Cadastré moderne de 1953, source ADPO : 1119W9)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Chevet (haut) et façade septentrionale (bas)

(juin 2006)

Première mention : 820.

Style architectural : édifice disparu.

Edifices comparables : édifice disparu.

Situation

Commune : Bages

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Jean de Réart

Lieu-dit cadastral : Castellàs del Réart.

Etat : disparue

Coordonnées GPS : Lat. 42° 37' 1,0'' N. Long. 2° 52' 10,9'' E.¹⁷⁴

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) A1 n°55¹⁷⁵.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1932) A1 n°84¹⁷⁶.

Situation: d'après Lluís Basseda¹⁷⁷ et Pierre Ponsich¹⁷⁸ l'église se serait située au nord ouest du village de Bages, entre le château de Réart¹⁷⁹ et le Mas Nou, sur la rive droite du Réart.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Riardo* (X^{ème} siècle).

¹⁷⁴ Coordonnées des ruines du château de Réart qui se serait situé à proximité de l'église.

¹⁷⁵ *Ibidem*.

¹⁷⁶ *Ibidem*.

¹⁷⁷ BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », p.321.

¹⁷⁸ *Catalunya Romànica. XIV*, p.60.

¹⁷⁹ Aujourd'hui il ne reste que de frêles vestiges de ce château, tout juste quelques soubassements encore visibles.

Historique

Première mention : 820.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech.

Dates clés:

- **820** : dans son précepte, Louis le Pieux confirme au sein des possessions de l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, l'église de Saint-Jean de Réart¹⁸⁰.
- **869** : « *ecclesia Sancti Johannis in loco dicitur Riard* » fait partie des possessions confirmées à l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech par Charles le Chauve¹⁸¹.
- **881** : Saint-Jean de Réart fait partie des possessions confirmées à l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech par Charlemagne¹⁸².
- **1765** : des pluies diluviennes seraient à l'origine de la destruction de l'église¹⁸³.

Observations

Non réalisables car l'édifice a disparu.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W14 ♦ 2J127/11 ♦ 1119W11.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.321 et 622.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.60.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.9.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.160.

¹⁸⁰ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I)..., p.24.

¹⁸¹ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I)..., p.30.

¹⁸² ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I)..., p.37.

¹⁸³ D'après Pierre Ponsich, *Catalunya Romànica. XIV*, p.60.



Castellàs del Réart comme localisation probable de l'église disparue

(Carte IGN, www.geoportail.gouv.fr)

Première mention : 901.

Style architectural : néo-gothique.

Edifices comparables : Sainte-Marie du Boulou.

Situation

Commune : Baho

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Vincent

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 41' 57,1'' N. Long. 2° 49' 28,1'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1807) B1 n°479.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1974) B1 n°261.

Situation: cette paroissiale se situe en plein centre du village de Baho.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : double vocable Saint-Vincent et Saint-Jean au X^{ème} siècle, puis délaissement du second vocable à partir du XI^{ème} siècle.

Toponyme première mention : *villam Basone* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 901.

Consécration : 1149.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa (Conflent).

Dates clés :

- **901** : un certain Leodovin vend son alleu de Baho avec l'église Saint-Vincent, ainsi que la villa de Tanyères avec son église de Saint-Génis¹⁸⁴.
- **975** : donation faite par Durand et sa femme à Oliba, comte de Cerdagne et de Besalù, de la terre de Baho avec son église consacrée aux Saint-Vincent et Jean, ainsi que ses dîmes, prémices, oblations et offrandes, mais aussi ses maisons, terres cultivables et non cultivables, ses arbres et ses moulins...¹⁸⁵
- **988** : donation au monastère de Saint-Michel de Cuxa, par Ermengarde, femme d'Oliba et donc comtesse de Cerdagne, de la terre de Baho sise en Roussillon avec ses églises Saint-Vincent et Saint-Jean, ainsi que les dîmes, prémices, oblations et offrandes, tout comme les maisons, les terres, les vignes et les eaux, les aqueducs, les moulins et une moitié de la Têt¹⁸⁶.
- **988** : donation au monastère de Saint-Michel de Cuxa par Oliba, de la terre de Baho et tout ce dont il est question dans la donation de sa femme. Notons seulement que dans cette charte, le terme « église » est au singulier et non au pluriel comme précédemment¹⁸⁷.
- **1011** : bulle du Pape Serge IV confirmant parmi les biens de l'abbaye de Cuxa, l'église de Saint-Vincent de Baho¹⁸⁸.
- **1149** : consécration de l'église Saint-Vincent de Baho par Artal, évêque d'Elne¹⁸⁹.

Observations

Il ne subsiste aujourd'hui plus rien de l'église mentionnée au X^{ème} siècle, tout comme de celle consacrée au milieu du XII^{ème} siècle. L'église actuelle est un monument certainement reconstruit dans le courant du XVIII^{ème} siècle. C'est un édifice à nef unique s'ouvrant sur un chœur entouré de trois chapelles et coiffé d'une coupole. Entièrement rejointoyé, le bâti est difficilement appréhendable. Néanmoins, la façade ouest, entièrement maçonnée de galets, révèle trois étapes de construction.

Au-dessus de la baie, on voit encore une ligne de toit surmontée d'un clocher-mur à deux arcades. Ensuite, cette façade a été surmontée par un nouveau clocher-mur de même typologie et enfin une dernière surélévation pour arriver au niveau actuel.

¹⁸⁴ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.20.

¹⁸⁵ Cote ADPO : 12J24 pièce n°86, document du 7 des ides de septembre.

¹⁸⁶ Cote ADPO : 12J24 pièce n°92, document du 16 des calendes de mars.

¹⁸⁷ Cote ADPO : 12J24 pièce n°93, document du 16 des calendes de mars.

¹⁸⁸ *Marca hispanica*, cols.978-983, charte n°CLXIV.

¹⁸⁹ Cote ADPO : 12J24 pièce n°162, document du 12 des calendes de janvier.

Il paraît probable que le premier niveau de toit puisse remonter à l'époque romane, ainsi que le début de la nef sur 8m environ.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W15 ♦ 2J127/12 ♦ 1119W12 ♦ 53J25 ♦ 12J24 pièces n°86, 92, 93, 162 et 166

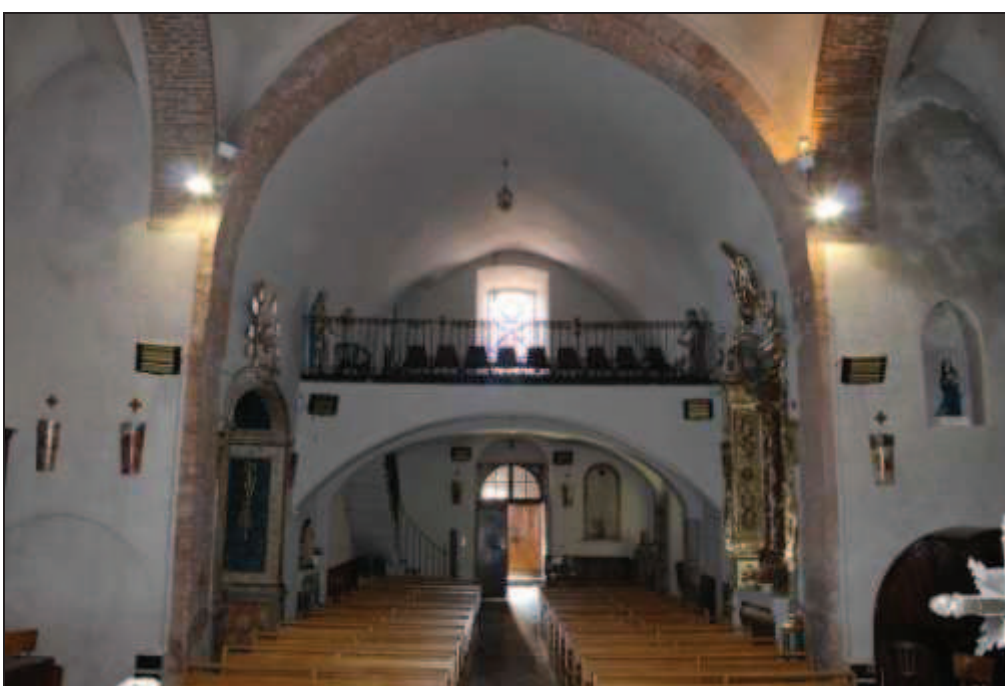
Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.322.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.60.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.20.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.14.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.333-334.



Façade occidentale (gauche), façade méridionale (droite)

(août 2012)



Vues de la nef d'ouest en est (haut), et d'est en ouest (bas)

(août 2012)

Première mention : 925.

Style architectural : gothique catalan (XV^{ème} au XVII^{ème} siècle) et vestiges romans.

Edifices comparables : Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villeneuve-de-la-Raho.

Situation

Commune : Baixas

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Marie

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 45' 7,8''N. Long. 2° 48' 33,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1817) B1 n°80.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1944) B1 n°786.

Situation: en plein cœur de la ville sur la partie la plus élevée, légèrement au nord-ouest.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 29 mai 1962.

Vocable et toponymie

Vocable : Saint-Etienne dès le X^{ème} siècle puis Sainte-Marie à partir du XIV^{ème} siècle¹⁹⁰.

Toponyme première mention : *Baxiamum* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 925.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne au X^{ème} siècle

¹⁹⁰ Le lien entre les deux vocables est encore bien présent dans les esprits au début du XVI^{ème} siècle, preuve en est un testament de 1515 où un certain Antoine Texonere demande à être enterré au cimetière de Saint-Etienne de l'église de la vierge Marie de Baixas, cote ADPO : G.723.

Dates clés :

- **925** : vente conclue entre une certaine Arsinde, ses fils et Guadal, évêque d'Elne, de la villa de Baixas, avec son église Saint-Etienne¹⁹¹.
- **1432** : quittance de frais de construction du clocher : 75 charrettes de pierres de taille apportées à Baixas, à raison de 12 sous par charrette¹⁹².
- **1447** : marché passé entre les consuls de Baixas, les marguilliers et Jean Perez, tailleur de pierres, pour des travaux à entreprendre au clocher de l'église paroissiale, dont la surélévation d'une hauteur de deux cannes, la construction des arcs des fenêtres, des gargouilles, « *merlets* », etc¹⁹³.
- **1454** : folio 25 – le conseil de la commune se réunit dans « *l'église neuve* » de **Baixas**¹⁹⁴.
- **1460** : contrat passé avec Guillem Costa pour la construction d'un retable¹⁹⁵.
- **1671** : marché conclu avec un certain Louis Generes, sculpteur, pour la construction du retable majeur¹⁹⁶.
- **1836** : lettre de l'architecte Burcau au Maire de Baixas exposant les antécédents de construction de l'église. En ce sens, il rappelle que « *le mur gauche a été construit sur un mur plus ancien que celui de droite qui a été totalement reconstruit à neuf* » sans précaution, de ce fait ce dernier a fait un mouvement vers l'intérieur et a déstabilisé la voûte¹⁹⁷.
- **1886** : rapport de la commission instituée par le préfet sur la construction de trois chapelles à l'église de Baixas. Une description de l'édifice est offerte : « *église à une seule nef à ogive, quatre chapelles latérales ont été aménagées sur le côté droit (en regardant l'autel) dans le vide laissé entre les contreforts. Sur le côté gauche il existe une seule chapelle, et sur la partie restante soit sur une longueur de 15,50m les voûtes de la nef reposent sur un vieux mur de 9,20m de haut d'une première église démolie. Ce mur est percé de deux ouvertures à plein-cintre de petite dimension qui forme les chapelles du Christ et du Saint-Sépulcre* ». C'est dans cet espace que la fabrique souhaite ménager trois chapelles symétriquement placées par rapport au côté opposé. La commission donne son accord pour ces travaux¹⁹⁸.

¹⁹¹ Cote ADPO : 12J25, pièce n°28, document du 2 des nones de juillet. Cote ADPO : G231, copie du XVIII^{ème} siècle : extrait du Chartrier du chapitre de Saint-Jean de Perpignan ou du chapitre d'Elne ; folio 12.

¹⁹² Cote ADPO : G676.

¹⁹³ Cote ADPO : G725 (folio 25 du Registre).

¹⁹⁴ *Ibidem*.

¹⁹⁵ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, p.111.

¹⁹⁶ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, p.109.

¹⁹⁷ Cote ADPO : 12EDT 112, document du 27 octobre 1836. Le déséquilibre de ce mur gauche (gouttereau sud) a entraîné l'écroulement de la première travée de la nef.

¹⁹⁸ Cote ADPO : 20P263, document du 26 juin 1886. Ces travaux ne seront toujours pas terminés en 1894, comme l'atteste un autre document du 6 septembre 1894 dans la même liasse d'archives.

- **1971-1974** : lors de restauration des Monuments historiques : mise à jour de l'ancien chevet au niveau du mur sud du narthex actuel lors de la destruction d'éléments de maçonnerie hétéroclites ajoutés au XX^{ème} siècle.

Observations

Plan :

Si l'église romane était bien orientée (preuve en est donnée par les vestiges retrouvés), l'édifice actuel est quant à lui occidenté. Une longue nef unique divisée en quatre travées (remontant au XV^{ème} siècle) donnant chacune sur deux chapelles, une au nord et une au sud. Elles furent toutes rajoutées progressivement à partir du XVI^{ème} siècle¹⁹⁹.

Les vestiges de l'église romane se logent dans la partie est du mur gouttereau sud actuel. Son emprise s'étend de l'entrée actuelle, aux deux premières chapelles sud, soit sur une longueur d'environ 15,9m²⁰⁰.

Extérieur :

Aujourd'hui, à gauche de l'entrée principale de l'église, nous pouvons voir un quart du chevet roman animé d'arcatures aveugles et de lésènes taillées avec soin dans du travertin.

Nous n'avons pas eu accès à la façade méridionale de l'église pour la simple raison qu'elle donne sur des jardins privés, nous n'avons donc rien pu voir des vestiges possibles du bâti roman sur cette portion de bâtiment.

Intérieur :

Il est encore possible de pénétrer à l'intérieur de l'ancienne abside romane, transformée en réserve. Elle est édifiée en pierre de taille calcaire d'une grande régularité. On voit encore le départ de l'arc triomphal marqué par une belle corniche et son emprise²⁰¹ sur une petite partie du mur est de la nef actuelle.

¹⁹⁹ Si l'on en croit les inscriptions retrouvées, la deuxième chapelle nord/ouest (en partant de l'entrée) fut érigée en 1680, la troisième en 1760, la quatrième nord/est en 1868, et les dernières en 1893 d'après les documents des ADPO cote 2OP263 notamment.

²⁰⁰ Cette dimension n'est pas sans rappeler un document du 26 juin 1886 (cote ADPO 2OP263) où il est dit que « Sur le côté gauche (soit mur sud) il existe une seule chapelle, et sur la partie restante soit sur une longueur de 15,50m les voûtes de la nef reposent sur un vieux mur de 9,20m de haut d'une première église démolie. Ce mur est percé de deux ouvertures à plein-cintre de petite dimension qui forment les chapelles du Christ et du Saint-Sépulcre ». Voir également les plans conservés sous la même cote ADPO en date du 27 juillet 1894.

²⁰¹ Nous avons tant bien que mal mesuré la hauteur de cet arc qui culmine à environ 8,71m. Nous sommes là encore dans les proportions mentionnées en 1886 dans le document cité en note précédente.

Enfin, il faut noter que les trois poteaux qui encadrent les deux chapelles est du mur gouttereau méridional actuel sont de même facture que l'abside en pierre de taille calcaire.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/14 ♦ 1025W17 ♦ 1119W14 ♦ 12EDT112 ♦ G231 ♦ G676 ♦ G725 ♦ 53J28-29 ♦ 12J25 ♦ 2 OP263

Autres : UDAP pour plan.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.323.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.128.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.22.
- *Dictionnaire des églises de France*, Tom II C., Paris, 1966, p.14.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, juin et décembre 2010, p.59-68.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.126.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.109-111.



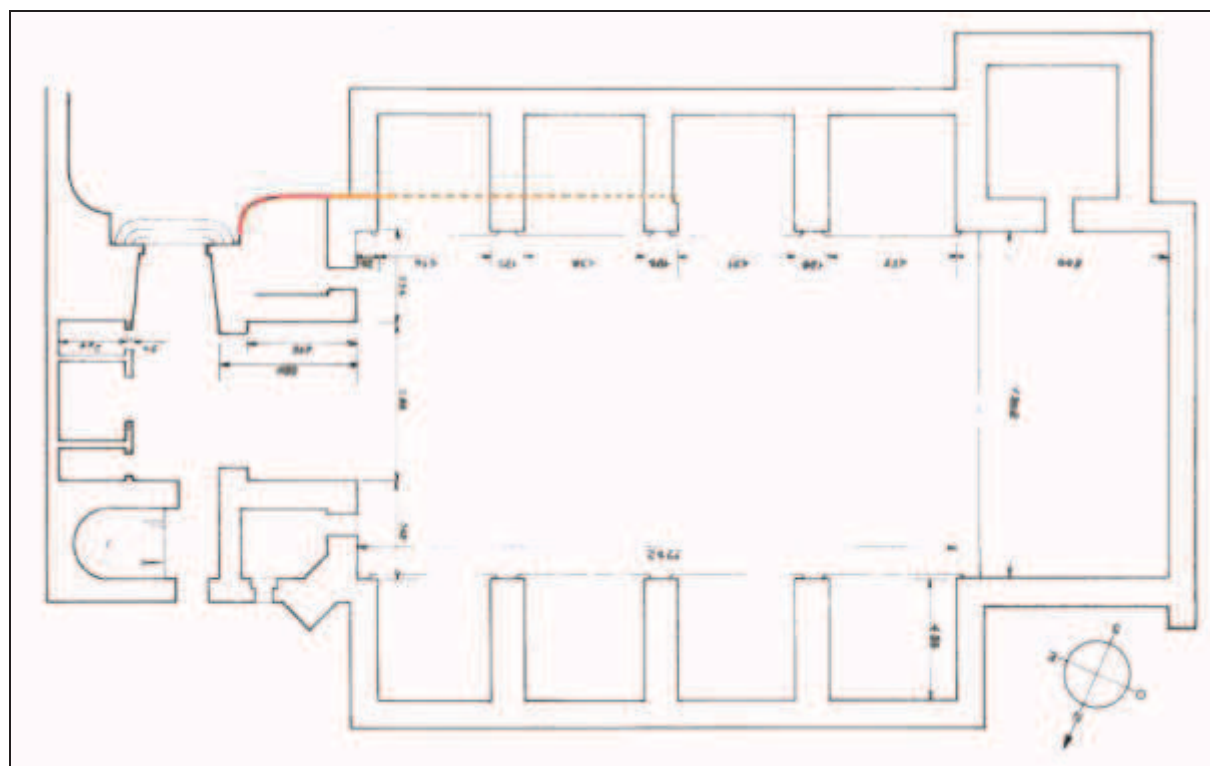
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Du n°554

(Cadastré dit Napoléonien, 1817, source ADPO : 2J127/17)



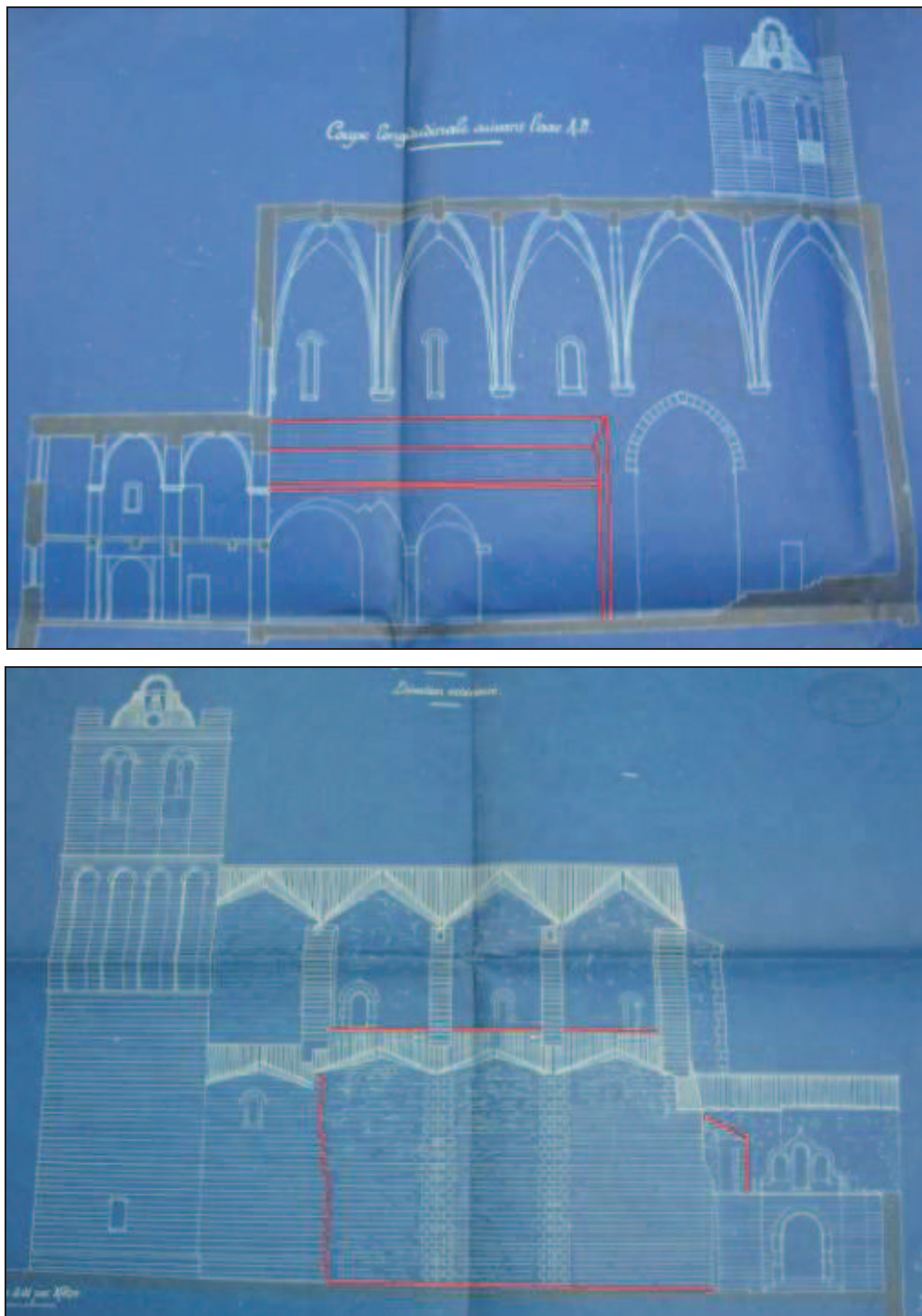
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Du n°554

(Cadastré moderne de 1944, source ADPO : 1119W14)



Plan au sol, en rouge les vestiges de l'église romane

(d'après J.C. Rochette 1974)



Elévations avant la modification des chapelles sud au XIX^{ème} siècle

En rouge les vestiges de l'église romane

(Dorjah-Petersen, 1894, cote ADPO: 2OP263)



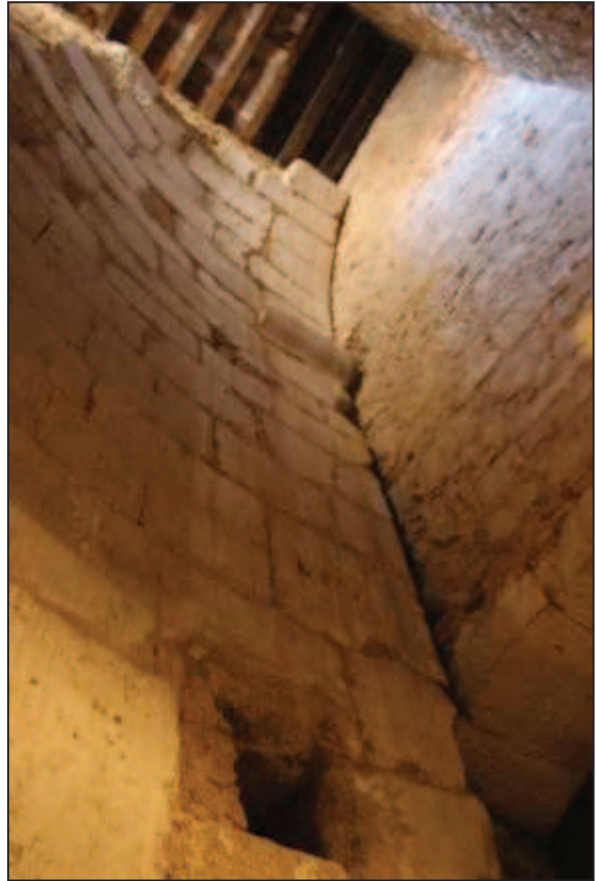
Vestiges du chevet roman à l'ouest de l'entrée actuelle

(juillet 2013)



Façade orientale (haut) et façade méridionale (bas)

(juillet 2013)



Vestiges de l'abside romane (haut),
Traces de la voûte de l'arc triomphal de l'église romane (bas)
(juillet 2013)

Première mention : 1011.

Style architectural : préroman et roman.

Edifices comparables : Saint-Cyr de Canohès et Saint-Etienne de Villerase à Saint-Cyprien.

Situation

Commune : Boule d'Amont

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Saturnin

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 34' 46,8'' N. Long. 2° 36' 51,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1831) B1 n°169.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1955) B1 n°294.

Situation: dans la partie est du village, celle la plus élevée, sur la rive gauche du Boulès. L'église, dans la partie ouest de sa façade nord, est mitoyenne avec une maison.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 23 octobre 1972.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Flumen de Bula* (X^{ème} siècle) puis *Bula Subirana* (XI^{ème} siècle)

Historique

Première mention : 1011.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech

Dates clés :

- **1011** : lors de la confirmation des biens de l'abbaye d'Arles-sur-Tech par le Pape Serge IV, la paroisse de Saint-Saturnin est citée en confront de la paroisse de Saint-Michel de Mollet (actuellement La bastide)²⁰².

- **1426** : contrat passé avec un certain Jaubert Gaucelmo, pour la confection d'un retable²⁰³.

Observations

La date de sa première mention semble correspondre avec le style architectural très sobre de la nef, ainsi qu'à l'arc triomphal outrepassé. Néanmoins, l'édifice a connu plusieurs changements et ceci assez tôt. De la sorte, le chevet fut reconstruit au cours du XII^{ème} siècle, comme le prouve la différence de parement entre les parties basses et le reste de l'élévation, ainsi que les arcatures aveugles. Un bas-côté fut également rajouté au nord, certainement au cours du XVII^{ème} siècle.

Plan :

Saint-Saturnin se présente sous la forme d'une nef unique conduisant à un chevet semi-circulaire. Un bas-côté se loge le long du mur gouttereau nord de la nef.

Extérieur :

Le portail primitif, sis au sud, fut remplacé par un nouveau portail ouvert à l'occident²⁰⁴. Au vu de ce qu'il en reste, il était de section plein-cintre, avec des claveaux maçonnés. Il est en partie rogné par un contrefort qui semble être contemporain de la surélévation du clocher-mur sis en façade ouest. Ce dernier se positionne au-dessus d'un clocher-mur plus ancien, et plus bas, à deux arcades, d'époque romane certainement.

La maçonnerie de la nef, faite de longues pierres de schiste brun, équarries et mêlées à de petits moellons de schiste jaune, est assez régulière. En revanche, vers l'est du mur gouttereau sud un très net changement de parement est observable. Le schiste y est exclusivement jaune et traité en pierres de taille de petites dimensions, parement également utilisé pour le chevet, où se développe un jeu d'arcatures aveugles et de lésènes. Pour ce qui

²⁰² *Marca hispanica*, cols.989-992, charte n°CLXVIII.

²⁰³ Cote ADPO : G.732. MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, p.319.

²⁰⁴ La date de 1736 y est apposée.

est du bas-côté nord²⁰⁵, les pierres n'adoptent pas la même régularité, une maçonnerie de tout-venant noyée dans un épais mortier témoigne de nombreux remaniements.

Au nord est du chevet, dans le soubassement des lésènes, se trouve un bloc de marbre fini en bâtière marqué d'une croix, et dont l'inscription reste illisible. Certains, comme Olivier Poisson, y ont vu une pierre tombale du XIX^{ème} siècle²⁰⁶, d'autres le emploi d'une borne romaine.

Intérieur :

La nef reçoit un couverture en berceau plein-cintre qui repose, au sud, sur deux arcs latéraux²⁰⁷. Le chœur est également voûté en berceau plein-cintre. Quant à l'abside, elle est couverte en cul-de-four.

Dans le vaisseau nord, sa partie est reçoit un voûtement en croisée d'ogives et sa partie ouest est couverte d'un simple toit.²⁰⁸

L'arc triomphal « primitif » est celui qui marque aujourd'hui l'accès au chœur. Erigé en pierres de taille de petites dimensions, il adopte la forme d'un plein-cintre légèrement outrepassé²⁰⁹ et surbaissé²¹⁰. Le chevet ayant été reconstruit au XII^{ème} siècle et donc agrandi vers l'est, un second « arc triomphal » de section plein-cintre peu saillant fut édifié.

Une marche marque l'entrée du chœur actuel ainsi que celle de l'abside primitive.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W25 ♦ 2J127/22 ♦ 1119W22 ♦ 53J40

Autres : UDAP de Perpignan pour les plans.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.336-338.

- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.141-142.

²⁰⁵ Difficile à appréhender, une maison et un restaurant sont aujourd'hui accolés au mur nord de l'église.

²⁰⁶ Cote ADPO : 53J40.

²⁰⁷ Cette disposition devait, à l'époque romane, être symétrique au niveau du mur gouttereau nord, comme en témoigne le départ d'un ancien arc près du piédroit nord de l'arc triomphal. Cependant, les deux arcs latéraux ont été détruits au profit d'une large arche donnant sur le bas-côté septentrional.

²⁰⁸ Si on en croit le cadastre napoléonien, l'église n'était dotée au XIX^{ème} siècle que d'une petite chapelle au nord, donnant sur le cimetière. Cette chapelle septentrionale correspondrait à l'espace voûté, qui aurait été agrandi vers l'ouest dans le courant du XIX^{ème} siècle, alors même que des habitations colonisent le cimetière.

²⁰⁹ L'outrepassement est plus marqué au niveau du piédroit nord que sud.

²¹⁰ Il est en pierres de taille de petites dimensions.

- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.41.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, juin et décembre 2010, p.78-82.
- *Dictionnaire des églises de France*, tom II C., Paris, 1966, p.21.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.173.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.319.



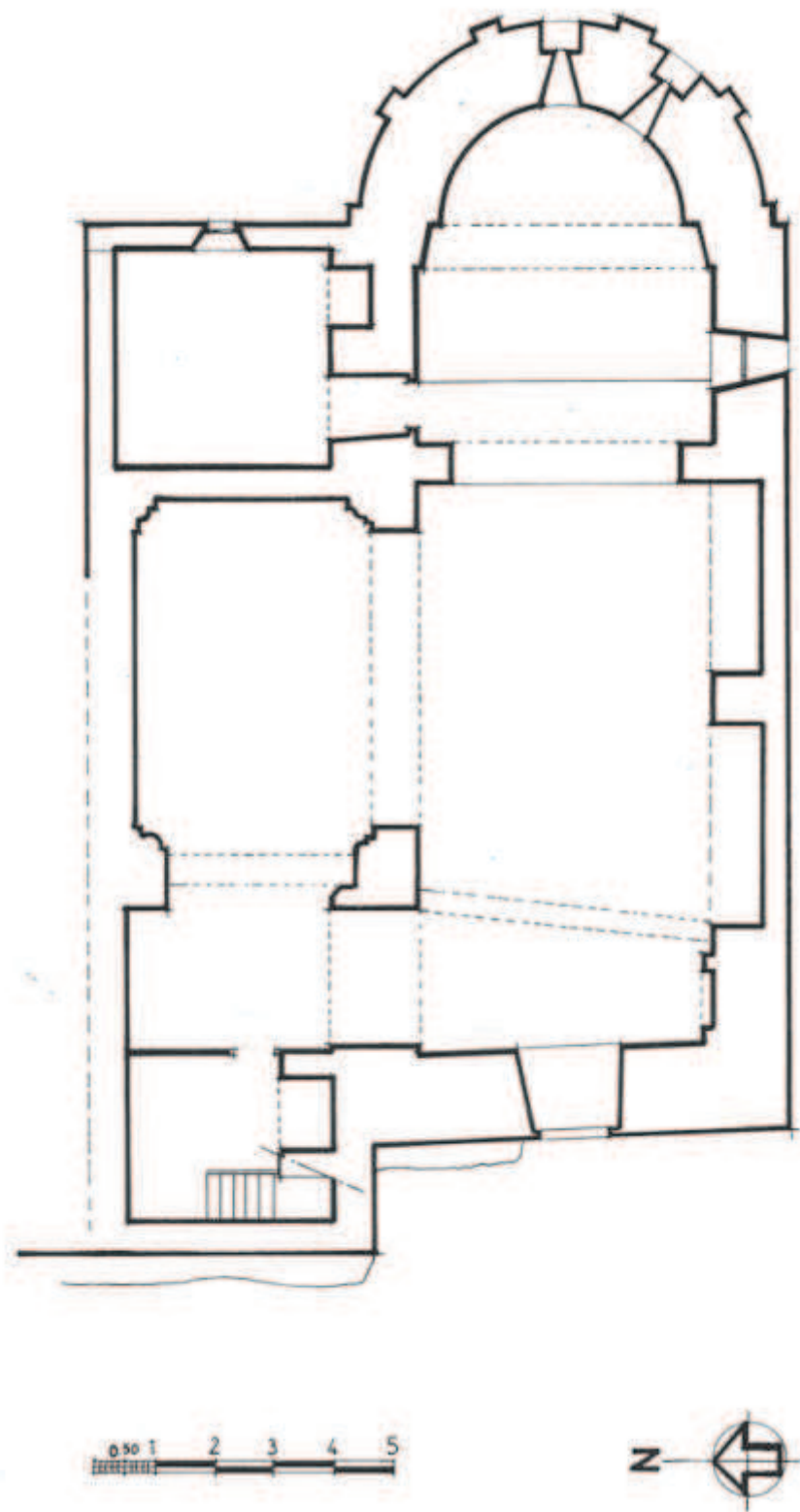
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°169

(Cadastré dit Napoléonien, 1831, source ADPO : 2J127/22)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°294

(Cadastré moderne de 1955, source ADPO : 1119W22)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



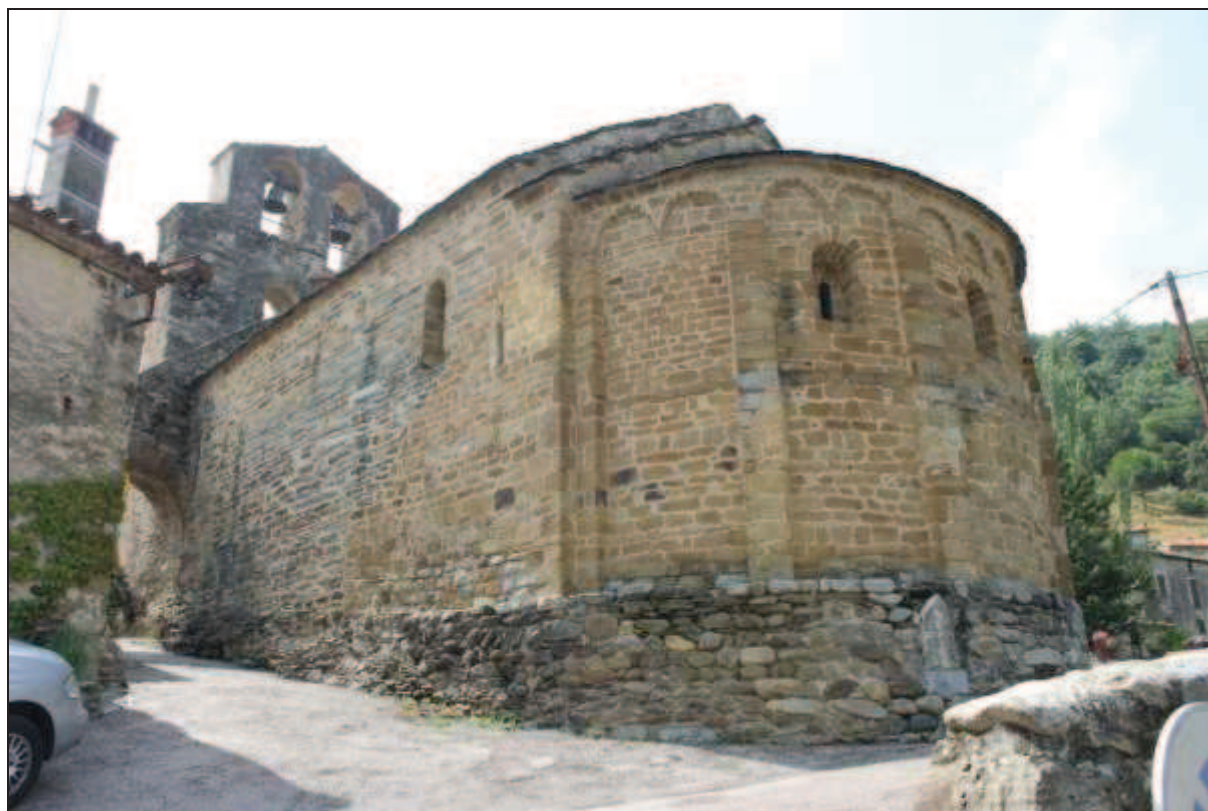
Façade occidentale

(juillet 2013)



Chevet, dans sa partie nord et maisons accolées à l'église

(juillet 2013)



Façade méridionale
et détail de la borne romaine
remployée au chevet

(juillet 2013)





Partie est de la façade méridionale

(juillet 2013)



Traces du portail méridional

(juillet 2013)



Vue de la nef d'ouest en est (haut), vue de la nef d'est en ouest (bas)

(juillet 2013)



Vue du bas-côté septentrional depuis l'abside

(juillet 2013)

Saint-Nazaire de Barbadell

Première mention : XII^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Martin de Fenollar, Saint-Vincent d'Estagel, Saint-Michel de Riunoguès.

Situation

Commune : Bouleternère

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Nazaire

Lieu-dit cadastral : Barbadell.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 38' 24'' N. Long. 2° 35' 3''E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1832) A3 n°1433.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1933) A4 n°1677.

Situation: sur la rive gauche du Boulès, l'église de Saint-Nazaire se situe à 1km du village de Bouleternère. Sise à l'embouchure du ravin de Saint-Nazaire, aujourd'hui transformé en canal d'irrigation, et de la rivière Boulès, elle est perdue au milieu des champs

Propriétaire : depuis 1997, l'association des *amis de Saint-Nazaire* s'est portée acquéreur de la petite église²¹¹.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Barbadell* (XI^{ème} siècle).

²¹¹ En cas de dissolution de l'association, l'église reviendra à la commune. Information tenue de Mme Coste de l'association des *amis de Saint-Nazaire*.

Historique

Première mention : 1151.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : le prieuré de Serrabone à partir du XII^{ème} siècle.

Dates clés :

-**1151** : lors de la consécration du prieuré de Serrabone, l'église de Barbadell lui est confirmée comme faisant partie de son patrimoine temporel²¹². Saint-Nazaire est donnée avec son territoire, son cimetière, et ses dîmes, prémices et oblations.

- **XIX^{ème} siècle** : l'église est utilisée comme maison et grange²¹³.

Observations

Plan :

Petite paroissiale, réduite à l'essentiel: une nef unique, s'ouvrant à l'est sur une abside trapézoïdale, légèrement déviée vers le sud.

Extérieur :

Le portail d'entrée, de forme plein-cintre, est ménagé en façade méridionale. Maçonné, il n'en n'oublie pas pour autant de présenter un petit effet décoratif sur l'extrados de son arc. Ainsi, au-dessus de ses claveaux de schiste, sont positionnées, à la façon d'une archivolt, des pierres et ce perpendiculairement

Quatre ouvertures s'égrènent d'est en ouest. Deux, de forme plein-cintre, se retrouvent au niveau de l'abside. La première à simple ébrasement occupe la place d'axe, la seconde à double ébrasement se positionne au sud. Une troisième baie à simple ébrasement²¹⁴ se loge entre le portail et le chevet au niveau du mur sud de la nef. Et une dernière, sous la forme d'un

²¹²Cote ADPO : B357, folio 226 du registre XXXII intitulé «*Procuració reial del Rosselló i la Cerdanya*», traduction en catalan dans *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.145.

²¹³ Cf. registre du cadastre napoléonien, où l'église est enregistrée comme mas, cote ADPO : 1025W26. Avant les restaurations entreprises par l'association, l'église présentait un tout autre visage : un plancher séparait la nef en deux niveaux, l'un pour le bétail, l'autre pour les hommes. De ce fait, un conduit de cheminée traversait la voûte et le pignon ouest était percé d'une fenêtre, d'un four et d'un évier. A cela, s'ajoutait la création d'un escalier dans la partie ouest de la façade méridionale entraînant la destruction de la partie voûtée du doubleau occidental de la nef. Une partie annexe, appuyée sur l'ancien clocher-mur, était aménagée au-dessus du chevet. Une porte, percée dans l'arc triomphal, reliait cette structure à la nef. Informations recueillies auprès de Mme Coste de l'association des *amis de Saint-Nazaire*.

²¹⁴ Contrairement à ce qui est indiqué sur le plan au sol de Raphaël Mallol.

oculus²¹⁵ prend place à l'occident. Toutes les baies plein-cintre sont maçonnées de la même façon que les murs, aucun soin particulier ne leur est accordé.

Les murs sont maçonnés en tout-venant, galets et schistes, noyés dans du mortier²¹⁶. Les angles sont rigidifiés à l'aide de dalles de schiste plus longues.

La lecture du bâti des murs nord et ouest de la nef est difficile car rejointoyés dernièrement par l'association. Malgré tout, il semblerait que deux assises en *opus spicatum* soient observables sur le mur gouttereau septentrional²¹⁷.

Un clocher-mur à une seule arcade s'élève au-dessus de l'arc triomphal. Il est maçonné de la même manière que le reste de l'édifice, et semble donc lui être contemporain. Son arc est outrepassé et surbaissé comme les doubleaux de la nef, ce qui renforce l'idée de sa construction en même temps que l'église.

Les toitures sont en lauzes, celles de la nef sont d'origine.

Aucun décor ne vient troubler l'assemblage des pierres.

Intérieur :

La nef reçoit pour couverture une voûte en berceau plein-cintre sur doubleaux. Ceux à l'est sont conservés en entier, celui de l'ouest ne soutient plus l'intrados de la voûte à cause des aménagements du XIX^{ème} siècle²¹⁸. Trois arcs latéraux ponctuent chacun des murs gouttereaux.

Il est à remarquer que la retombée est de l'arc latéral oriental du mur gouttereau sud vient mourir sur la baie est de la nef. Cela voudrait-il dire que les arcs latéraux sont venus par la suite comme organe de soutien à la voûte ?

L'abside, beaucoup plus basse que la nef²¹⁹, est pour sa part voûtée en plein-cintre lisse et continu.

L'arc triomphal n'est pas marqué, il s'agit simplement d'un arc plein-cintre dont la retombée se fait de manière irrégulière au nord²²⁰.

Les murs sont aujourd'hui entièrement enduits²²¹ et ne laissent rien paraître de leur structure hormis au niveau du portail d'entrée où sont encore visibles des joints dits « à la

²¹⁵ Issue des restaurations faites par l'association des *amis de Saint-Nazaire*.

²¹⁶ Les pseudos assises varient entre 6cm et 8cm allant parfois jusqu'à 13cm de hauteur. Dimensions prises au niveau du mur gouttereau méridional.

²¹⁷ Les deux assises se positionnent de manière parallèle dans la partie est du mur gouttereau nord.

²¹⁸ *Ibidem* note 215. (note sur les restaurations de l'église par l'association)

²¹⁹ Hauteur de la voûte dans la nef à son point sommital : 6m et pour l'abside 3,24m.

²²⁰ Hauteur de l'arc triomphal : 2,65m.

²²¹ Enduit réalisé par l'association des *amis de Saint-Nazaire*.

pointe de la truelle ». D'anciennes photos avant restauration nous laissent entrevoir les murs plus à nu. Il semble qu'ils soient de même facture que l'extérieur, moellons de schiste et galets sont maçonnés à l'aide d'un épais mortier. Nous avons également pu remarquer une assise en opus spicatum à l'intérieur de l'arc latéral occidental du mur nord.

Pour ce qui est du sol, les niveaux actuels sont ceux dégagés par l'association, après avoir vidé la nef de plusieurs mètres de dépôt d'alluvions. Il n'y a pas de dallage.

Des bancs maçonnés courent le long des trois murs de la nef, plus bas (23cm) en partie occidentale et plus hauts pour le reste (environ 40cm).

Aucun décor n'est à remarquer, hormis les vestiges d'une fresque au nord de l'arc triomphal.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/23 ♦ 1025W26 ♦ 1119W23

Autres : UDAP de Perpignan et association des *amis de Saint-Nazaire*.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.339-341.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.160.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.66.
- *Dictionnaire des églises de France*, tom II C., Paris, 1966, p.22.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.276.



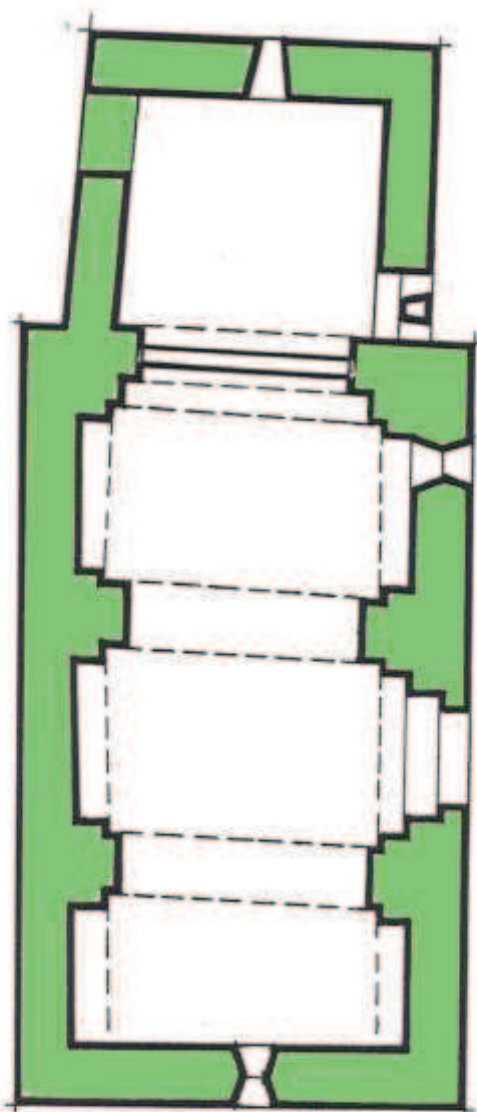
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A3 n°1433

(Cadastré dit Napoléonien, 1832, source ADPO : 2J127/23)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A4 n°1677

(Cadastré moderne de 1933, source ADPO : 1119W23)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade ouest (haut), façade sud (bas)

(juillet 2013)



Façade nord (haut), angle sud/est du chevet (bas)

(juillet 2013)



Façade méridionale et zoom sur
le portail

(juillet 2013)





Toiture et clocher-mur

(juillet 2013)



Vue de la nef d'ouest en est

(juillet 2013)



Vue de la nef d'est en ouest

(juillet 2013)



Mur gouttereau septentrional (haut), mur gouttereau méridional (bas)

(juillet 2013)



Arc latéral est du mur gouttereau sud
et baie est de la nef

(juillet 2013)





Portail d'entrée, vu depuis l'intérieur de la nef

(juillet 2013)



Jointes à la pointe de la truelle sur la partie est de l'extrados de l'arc
latéral encadrant le portail

(juillet 2013)

Première mention : début du XI^{ème} siècle.

Style architectural : gothique.

Edifices comparables : Sainte-Marie de Baixas.

Situation

Commune : Le Boulou

Secteur : Vallespir

Nom du site : Sainte-Marie

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 31' 32,4'' N. Long. 2° 50' 5,4'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) C2 n°834.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1947) C1 n°562.

Situation: Sainte-Marie s'élève au cœur de la *cellera* du village du Boulou qui se trouve sur la partie la plus élevée²²².

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : portail d'entrée classé le 22 octobre 1910.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Volone* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1016.

Consécration : néant.

²²² La *cellera* est le noyau primitif de regroupement des habitations, point de départ à l'expansion d'un village. Ce regroupement s'effectue autour d'un point stratégique de protection ecclésial ou comtal. Catafau, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon (X^{ème}-XV^{ème} siècle)*, p.227-231.

Abbaye de rattachement : non renseignable.

Dates clés :

- **1016** : donation d'une vigne située sur le territoire de la paroisse de Sainte-Marie du Boulou à l'abbaye d'Arles-sur-Tech²²³.
- **1540** : contrat passé avec un certain Jean Renyo, peintre de Sainte-Colombe de Farnès, près de Gérone, pour l'exécution d'un retable²²⁴.
- **1606** : reconstruction du clocher. Accord passé entre Antony Falquet et Antony Morato, consuls de la ville avec maître Pierre Parer, de Villemolaque, au prix de 300 livres. Il est stipulé que le nouveau clocher devra être fait avec les meilleures pierres en appareillage de Montpellier, que sa toiture sera faite de tuiles rouges, et qu'il y aura 6 fenêtres de forme plein-cintre²²⁵.
- **1840** : destruction du clocher²²⁶.

Observations

Sainte-Marie, église gothique, est composée d'une nef unique s'ouvrant par l'intermédiaire d'un transept, sur une large abside semi-circulaire. Rien, sinon une baie, ne peut attester d'une antériorité architecturale en-deçà du XIV^{ème} siècle.

La baie en question se situe au niveau du chœur en amont de l'abside, sur le mur gouttereau sud. De forme plein-cintre, elle est maçonnée en moellons de schiste. Elle serait apparemment à double ébrasement mais, comme elle est aujourd'hui obstruée, nous n'avons pas pu vérifier cet état. Sa grande dimension²²⁷ et sa position sans relation avec l'architecture actuelle, tendent à la replacer dans un contexte roman et non préroman, même si cette dernière est maçonnée de manière assez irrégulière.

Sources et références bibliographiques

²²³ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.42.

²²⁴ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, Tom 4, p.259.

²²⁵ ADPO : G735.

²²⁶ ADPO : 4T38, document du 9 novembre 1941 : renseignement sur l'état actuel de l'église paroissiale. Nous y apprenons que le clocher fut entièrement détruit en 1840 et qu'un devis est en cours pour sa reconstruction.

²²⁷ 1,05m de haut par 68cm de large, pour une profondeur de 44cm. Le jour de son ébrasement mesure 13,5cm. Elle se positionne à 1,50m du sol actuel du chœur.

ADPO : 2J127/24 ♦ 1119W24 ♦ 1025W27 ♦ G735 ♦ 53J379 ♦4T38

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.767-770.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.452-455.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.42
- *Dictionnaire des églises de France*, tom II C., Paris, 1966, p.22.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.270-271.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.256-259.



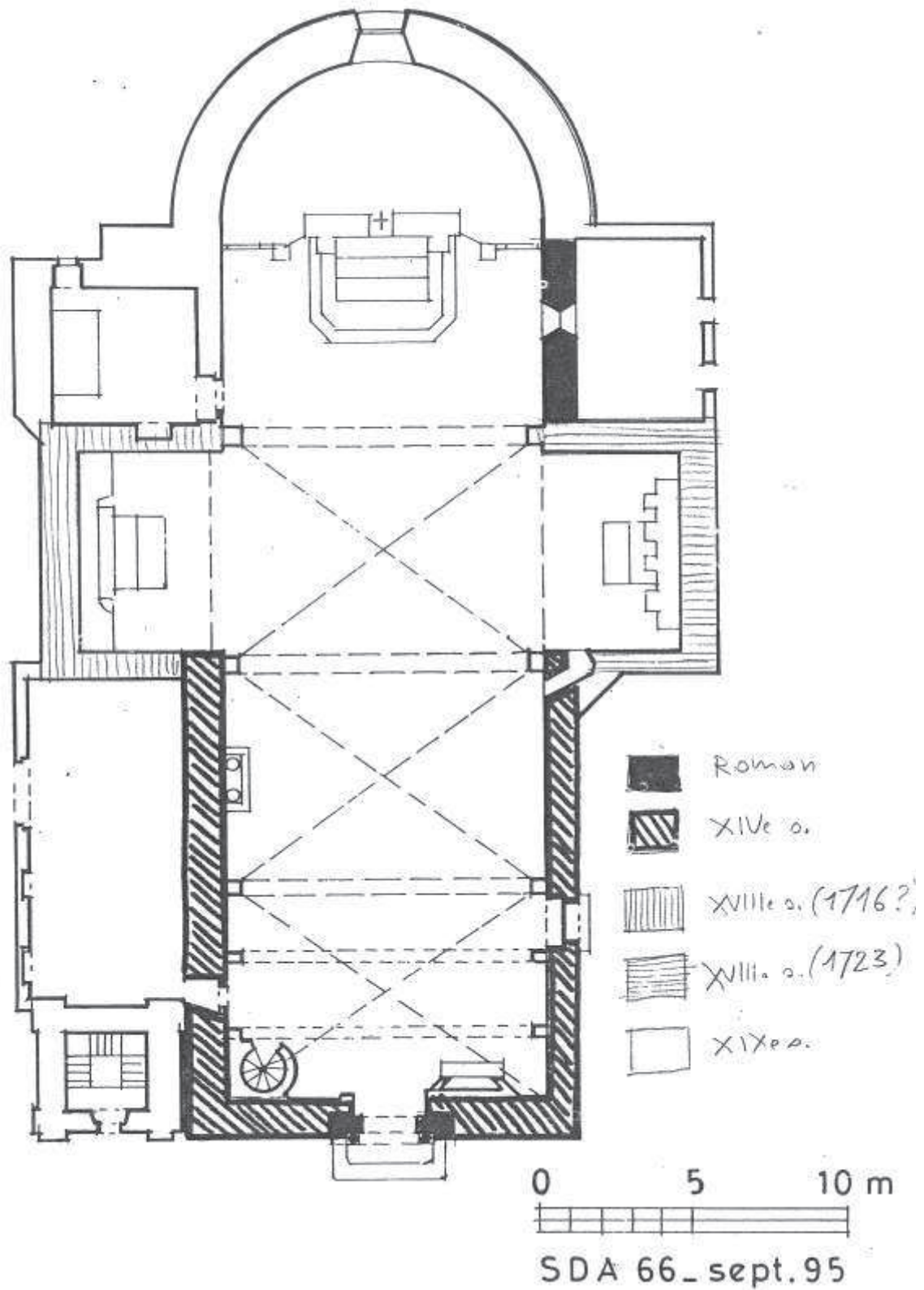
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en C2 n°834

(Cadastré dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/24)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en C1 n°562

(Cadastré moderne de 1947, source ADPO : 1119W24)



Plan au sol

(Plan de Raphaël Mallol, 1995, interprétation chronologique Lucien Bayrou)



Façade occidentale

(juillet 2012)



Localisation de la baie romane, mur sud du chœur (haut)

Baie romane (bas)

(juillet 2007)

Première mention : X^{ème} siècle.

Style architectural : édifice disparu.

Edifices comparables : néant.

Situation

Commune : Brouilla

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sanctuaire de Darnac

Lieu-dit cadastral : Mas Tardiu.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat. 2° 52' 31,5''E. long. 42°35'34,1 N.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : néant.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : néant.

Situation: néant.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Darnago* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 981.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : non renseignable.

Dates clés:

- **981** : lors de la confirmation au monastère de Saint-Génis-des-Fontaines de ses possessions, le roi Lothaire mentionne comme confront nord-est de l'église Saint-Jean de Saint-Jean Lasseille : la «*sacellum de Darnago* »²²⁸.

Observations

D'après les rares auteurs qui ont écrit sur cette église de Darnac, elle se situerait au Mas Tardiu, lieu-dit limitrophe des communes de Brouilla, Saint-Jean-Lasseille et Bages.

Il est difficile d'expliquer pourquoi cette église ne réapparaît pas dans les textes, contrairement à son toponyme. En effet, ce dernier était déjà apparu en 967²²⁹, et réapparaît plusieurs fois durant les XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, selon Pierre Ponsich²³⁰.

En revanche, il faut peut-être se demander ce que représente le terme de *sacellum*, employé en 981. Un *sacellum* est un petit sanctuaire ou autel consacré à une divinité.

L'absence de répétition du toponyme associé au terme de *sacellum* tend à prouver qu'il ne s'agit pas d'une église, mais d'un petit autel, peut-être antique, servant de repère géographique. C'est donc pour cela qu'il fut mentionné comme confront en 981.

Jérôme Kotarba²³¹ nous indique d'ailleurs une occupation ancienne du site du Mas Tardiu (localisation probable de Darnac) remontant à la fin du V^{ème}, début du VI^{ème} siècle, grâce aux nombreux fragments de céramique retrouvés sur place.

Sources et références bibliographiques

ADPO : néant.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.336 et 656.

²²⁸ ABADAI i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.210. et *Marca hispanica*, cols.925-927, charte n°CXXIX.

²²⁹ Darnago est mentionné dans le testament de Seniofred. Voir DE LACVIVIER, R., « Inventaire sommaire des documents copiés dans le cartulaire de l'église d'Elne par Fossa » tiré à part extrait de *Ruscino*, n°3, 1913, Prades, 1914, p.28.

²³⁰ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.47.

²³¹ KOTARBA, J, *Carte archéologique de la Gaule, les Pyrénées-Orientales*, p.260.

- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.47.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.35.



Mas Tardiu (entouré en orange) comme localisation probable de
« l'église » disparue

(Carte IGN)

Première mention : X^{ème} siècle.

Style architectural : romane, fondation de l'abside préromane.

Edifices comparables : Sainte-Marie de Coustouges, Saint-Félix et Saint-Pierre de Calmeilles.

Situation

Commune : Brouilla

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Marie

Lieu-dit cadastral : village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 34' 0'' N. Long. 2° 54' 16,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) B2 n°208.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1931) B3 n°312.

Situation: Sainte-Marie est édifiée au centre du village de Brouilla, son mur septentrional est mitoyen avec une habitation privée et sa façade méridionale débouche sur une place, anciennement cimetière d'après le cadastre napoléonien. Notons que le village se situe non loin de la rivière du Tech.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classé le 20/11/1972.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Brulianum* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 959.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne à partir du X^{ème} siècle.

Dates clés :

- **959** : donation faite par un certain Guifred à l'église d'Elne et son évêque, du quart de la *villa* de Bages en échange de la jouissance, sa vie durant, de la paroisse de Brouilla et ses églises Sainte-Marie et Saint-Jean¹⁶⁰.
- **976** : la *villa* de Brouilla est offerte à l'église d'Elne et son évêque, avec ses maisons, ses vignes, ses moulins et les champs qui sont proches de Saint-Jean¹⁶¹.
- A partir du XI^{ème} siècle, nous ne retrouvons que le vocable de Sainte-Marie associé au village de Brouilla.¹⁶²

Observations

Plan :

Sainte-Marie se présente sous la forme d'une nef unique terminée par un chevet trilobé.

De l'édifice cité au X^{ème} siècle, plus rien ne nous est parvenu. Le seul élément qui pourrait témoigner d'une reprise serait le léger désaxement de l'abside par rapport à la nef. Aujourd'hui, l'architecture de Sainte-Marie est représentative de l'art roman classique s'inscrivant dans le XII^{ème} siècle.

Extérieur :

Un seul élément est à remarquer et qui n'apparaît pas sur le plan au sol de Raphael Mallol. Au milieu des maçonneries de petits galets, nous pouvons encore observer l'unique contrefort encore en élévation. Sis en façade nord, logé entre l'église et une habitation privée, il correspond à l'arc triomphal. De même, en y regardant de plus près, nous trouvons en façade méridionale, entre les deux baies, le négatif d'un contrefort, symétrique du précédent. Faut-il voir ici un nouvel indice de l'élévation de l'église romane sur le plan de l'église préromane ? Ainsi, aurait-on cherché à consolider la jonction entre la nef romane et l'abside préromane déviant vers le sud ?

¹⁶⁰ Cote ADPO : 12J25 pièce n°70, document du 5 des calendes d'avril 959.

¹⁶¹ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.137.

¹⁶² *Ibidem*. Y a-t-il eu réellement deux églises à Brouilla, ou l'église avait-elle un double vocable ? Nous sommes en droit de nous le demander vu qu'il n'existe que deux mentions de l'église de Saint-Jean.

Il est à noter les vestiges de quelques joints dits « à la pointe de la truelle », en façade méridionale, à l'ouest du portail d'entrée.

Intérieur :

Un berceau légèrement brisé reposant sur quatre doubleaux coiffe l'espace de la nef. L'abside et les chapelles latérales sont couvertes d'une voûte en cul-de-four.

L'arc triomphal légèrement brisé n'est absolument pas mis en valeur et s'apparente aux doubleaux, impostes en moins, qui scandent la nef.

Des joints mixtes, c'est-à-dire à la fois rubanés et marqués à la pointe de la truelle, se retrouvent sur le mur gouttereau nord dans la travée face au portail d'entrée, ainsi que dans la partie sommitale du mur occidental.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/26 ♦ 1025W29 ♦ 1119W26 ♦ 53J45♦ 12j25, pièce n°70

Autres : UDAP pour plans et dossier restauration.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.336.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.137-140.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.29.
- *Dictionnaire des églises de France*, tom II C., Paris, 1966, p.24.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, juin et décembre 2010, p.96-107.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.148.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p. 113-114.



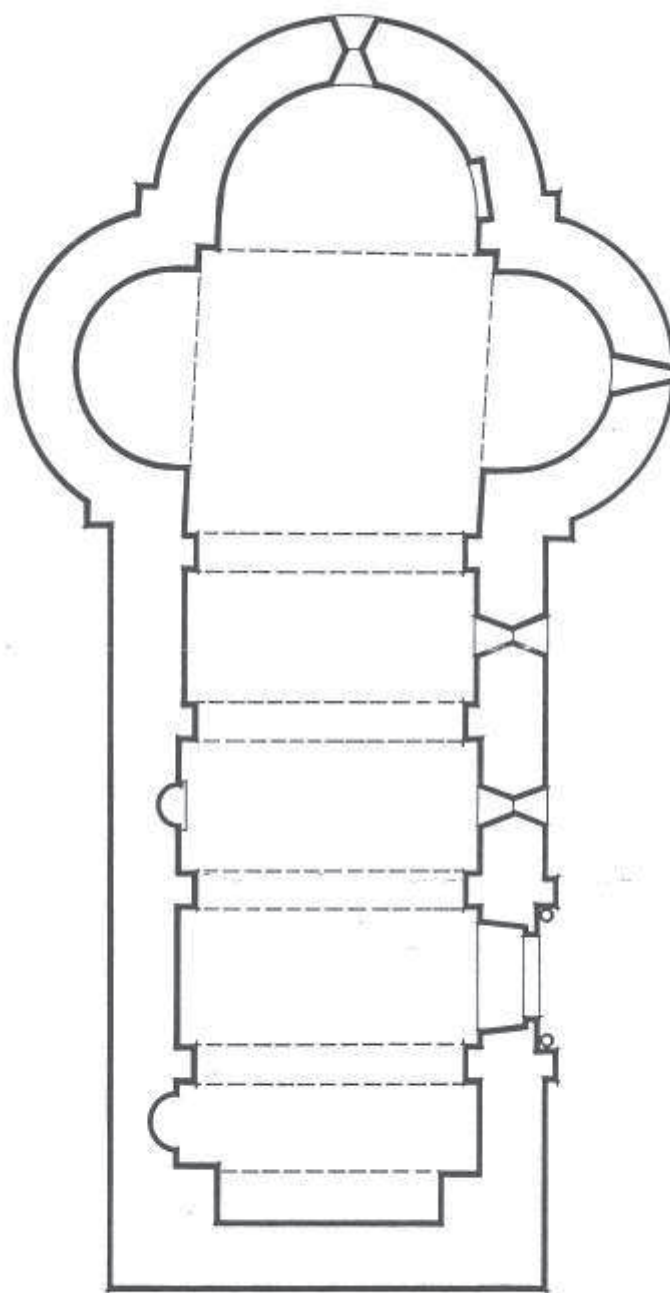
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B2 n°208

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/26)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B3 n°312

(Cadastré moderne de 1931, source ADPO : 1119W26)



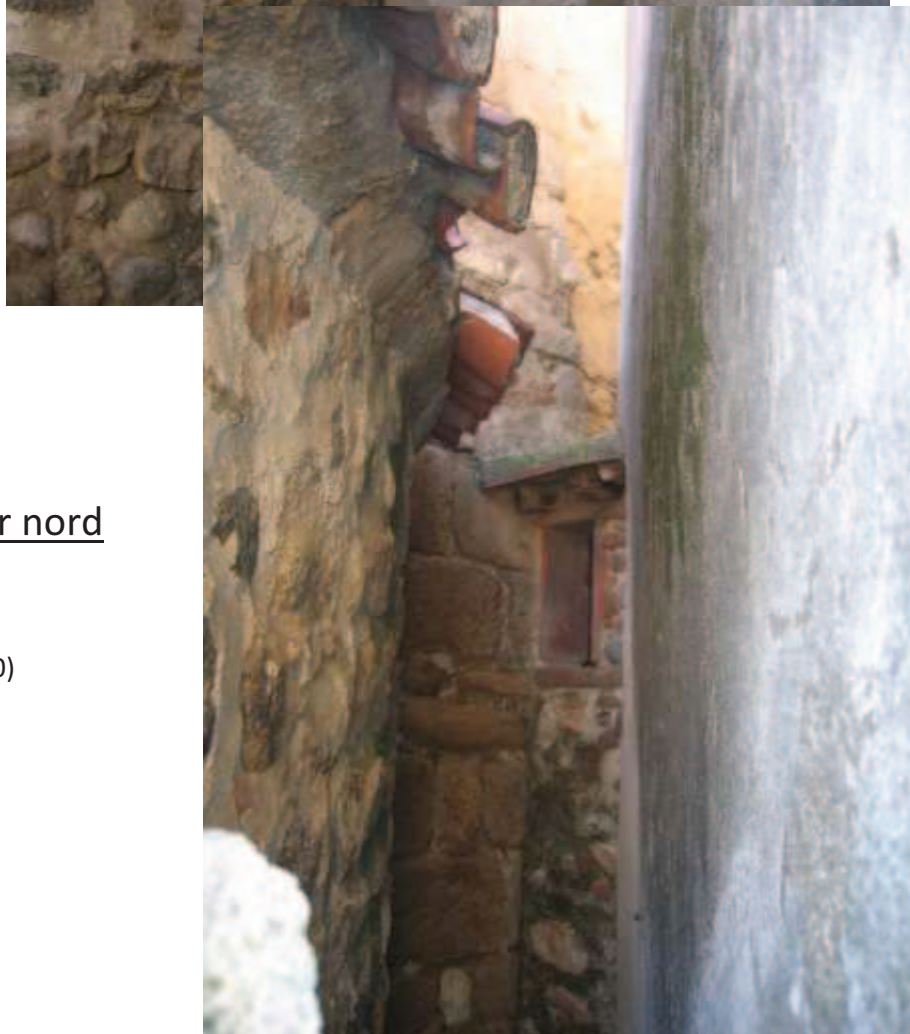
Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



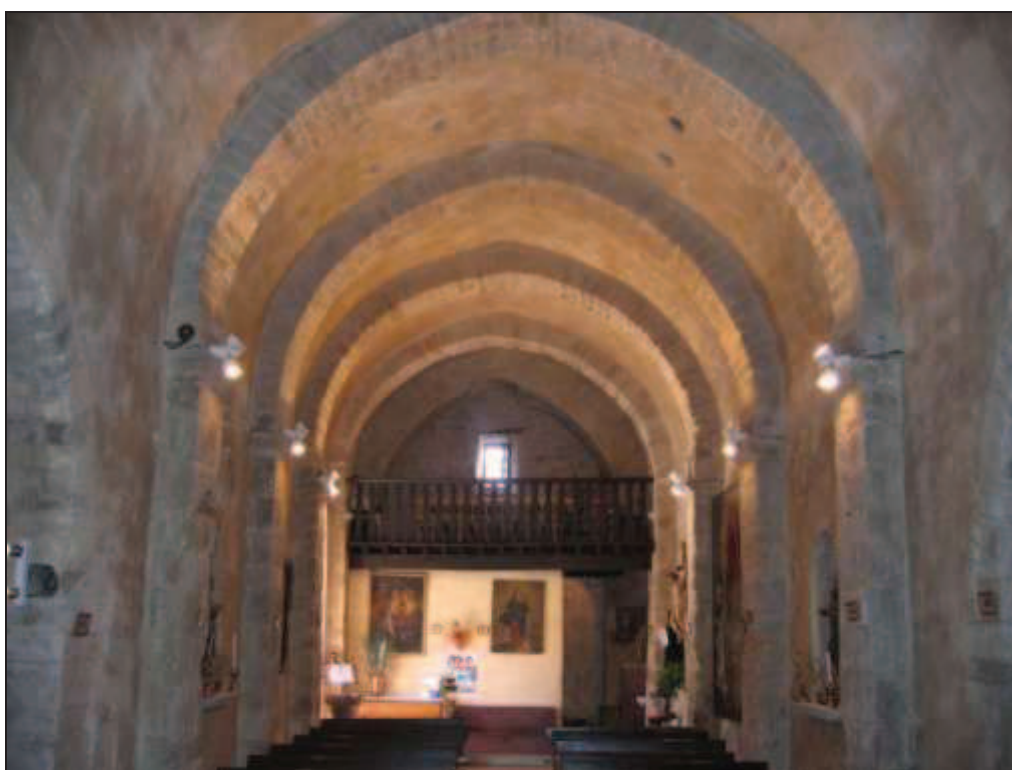
Façade méridionale (haut), façade orientale (bas)

(octobre 2010)



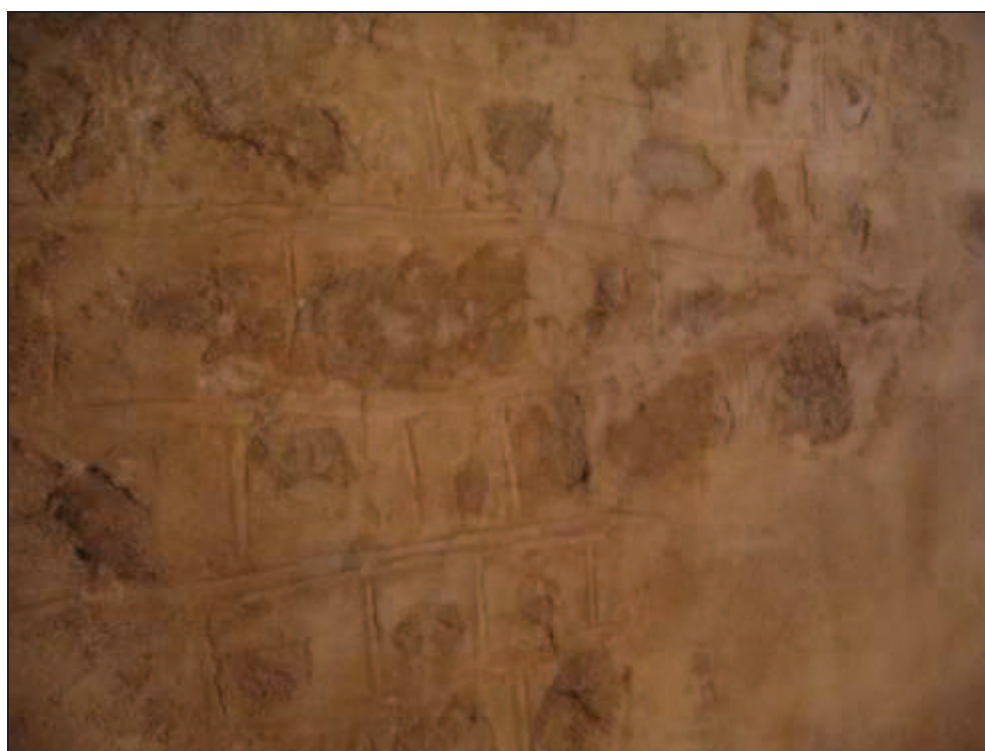
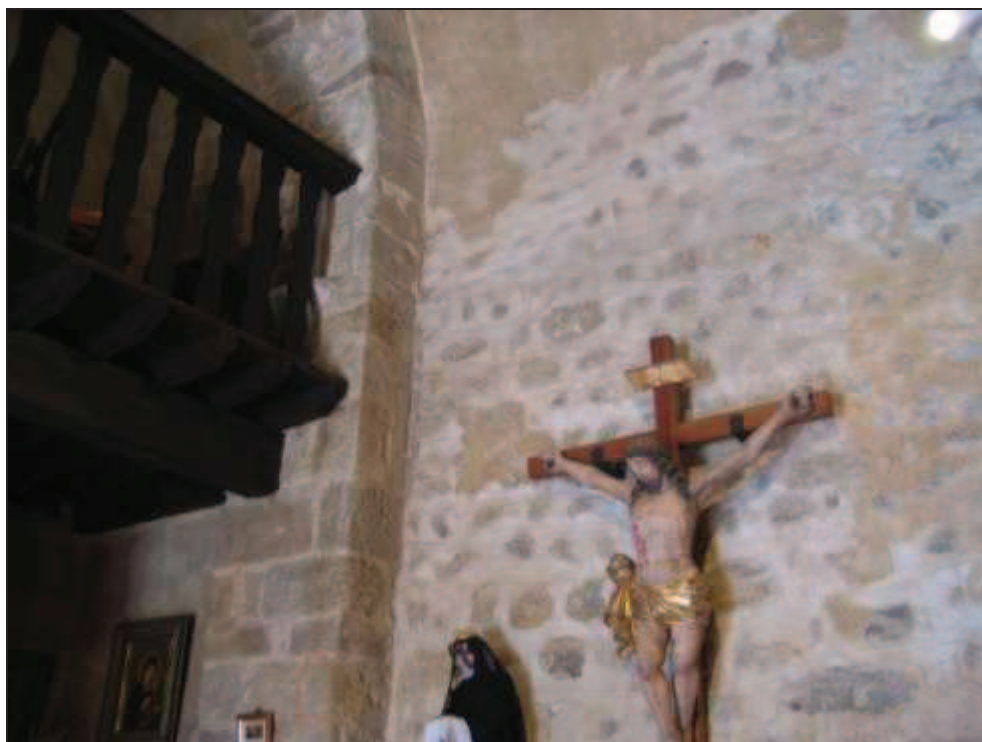
Contrefort mur nord

(octobre 2010)



Vue de la nef d'ouest en est (haut), vue de la nef d'est en ouest (bas)

(mai 2010)



Jointes mixtes, mur gouttereau nord (haut), détails (bas)

(mai 2010)

Première mention : XI^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Martin de Fenollar, Saint-Michel de Riunoguès, Saint-Vincent d'Estagel.

Situation

Commune : Caixas

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Marc

Lieu-dit cadastral : Bac de la fase.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 34' 47,4''N. Long. 2° 40' 25,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) D3 n°528.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1959) D3 n°938.

Situation: l'église de Saint-Marc est aujourd'hui perdue au milieu des bois, sur le versant est du mont Hélène, au sud du Mas Llense. Les parties sud et ouest de l'église sont directement construites sur le substrat rocheux. En revanche, ses parties nord et est sont bâties sur une grande terrasse maçonnée en pierres sèches.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : la première mention de l'église au XI^{ème} siècle n'indique pas son vocable. Selon Pierre Ponsich¹⁶³, il s'agirait de Saint-Cugat¹⁶⁴ et Saint-Jacques que l'on retrouve dès le XIII^{ème} siècle. Dans les siècles subséquents, le vocable de Saint-Cugat ou celui de Saint-Jacques se retrouve indifféremment pour l'église de Caixas. Il semblerait que ces vocables

¹⁶³ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.324.

¹⁶⁴ Egalement appelé Saint-Cucuphat.

furent abandonnés au XIX^{ème} siècle au profit de Saint-Marc, lors de la construction de nouvelle église de Caixas,¹⁶⁵ qui reçut comme saints protecteurs ceux de Cugat et Jacques.

Toponyme première mention : *Chexanos* ou *Keixanos* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1021.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech à partir du XI^{ème} siècle.

Dates clés :

- **1021** : Bernard, comte de Besalù, lègue, par voie testamentaire, à l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, ses droits sur l'église de Caixas¹⁶⁶.
- **1271** : on retrouve le double vocable de Saint-Cugat et Saint-Jacques pour l'église de Caixas¹⁶⁷.

Observations

Plan :

Une nef s'ouvrant à l'est sur une abside trapézoïdale légèrement désaxée au nord¹⁶⁸, tel est le plan de Saint-Marc. Une sacristie vient se greffer au nord-est du bâtiment ecclésiastique.

Extérieur :

Le portail principal nous accueille en façade sud. Fait de briques, il présente un arc plein-cintre surbaissé et irrégulier. Il n'est pas exactement dans l'axe de l'arc latéral où il s'insère¹⁶⁹. En ce sens, son piédroit occidental affleure le piédroit occidental de l'arc latéral. Son style, son désaxement, ajoutés au fait que l'on retrouve à l'intérieur une poutre en bois en guise de linteau, militent en faveur d'une mise en place tardive de ce portail.

¹⁶⁵ ADPO, cote.20P551.

¹⁶⁶ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.43.

¹⁶⁷ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.324.

¹⁶⁸ Peut-être faut-il voir dans ce désaxement une manière de contrebuter l'abside.

¹⁶⁹ Arc latéral ouest du mur gouttereau méridional.

Il faut remarquer qu'un autre portail occupe la façade septentrionale de la nef et vient se loger dans l'axe du second arc latéral occidental¹⁷⁰. Ce dernier, contrairement à son homologue méridional, semble de facture plus ancienne, son plein-cintre est seulement marqué par des claveaux en pierres de taille. De là à dire, comme certains l'ont fait, qu'il s'agit du portail primitif, rien n'est moins sûr. En effet, ce portail est difficile d'accès, il s'ouvre sur les deux mètres de terrasse servant de butée au nord. Dès lors, il paraît impensable qu'il s'agisse là de l'entrée primitive, sachant que, pour des raisons évidentes de luminosité, tous les portails de la région à l'époque préromane se situent au midi¹⁷¹. La seule explication qui pourrait être amenée concernant cet étrange aménagement serait à mettre en corrélation avec la fortification de l'église¹⁷². En ce sens, cette porte aurait pu être accessible par un escalier de bois amovible assurant la sécurité du lieu fortifié¹⁷³. Cependant, la question reste ouverte.

Les ouvertures, discrètes, sont aux nombres de trois. Deux de forme plein-cintre et à simple ébrasement occupent l'est de l'église. La première est celle dite d'axe, dans l'abside, la seconde se loge au-dessus de l'arc triomphal. Enfin, la troisième est percée à l'occident. Elle est actuellement très remaniée, rectangulaire avec une grille de protection, mais il semble qu'elle fut à double ébrasement, si on en croit les arrondis des intrados que l'on distingue encore à l'intérieur et à l'extérieur.

Il est possible qu'il y ait eu une autre baie à simple ébrasement intérieur, au niveau du mur sud de l'abside. En effet, à l'extérieur on observe quatre blocs de pierre qui semblent obstruer délibérément, car placés avec soin, une ancienne ouverture. De même à l'intérieur, on voit encore, malgré le mortier, une excavation de forme étroite qui s'ouvre en sifflet vers l'intérieur.

Les murs sont maçonnés de tout-venant noyé dans du mortier, sans souci de créer de quelconques assises. De gros blocs de travertin consolident les angles. Le chevet et la façade septentrionale conservent des traces importantes d'enduits.

Le corps de la nef était primitivement beaucoup plus haut que le chevet. Actuellement, le chevet est surélevé d'un massif carré qui étend son emprise jusqu'à hauteur de la base du clocher-mur. Sur les trois faces du chevet, on voit encore le niveau de sa toiture en lauzes de

¹⁷⁰ En partant de l'occident.

¹⁷¹ Sauf pour Saint-Pierre du Riuferrer en Vallespir mais dont la construction remonte au XII^{ème} siècle.

¹⁷² Surélévation des murs gouttereaux et du chevet.

¹⁷³ Noël BAILBE nous indique que de nombreuses églises du Roussillon, surtout celles situées sur les hauteurs furent fortifiées, en l'absence de château dans leurs alentours. Et ceci dans le courant du XIII^{ème} siècle, BAILBE, N., *Les clocher-tours du Roussillon...*, p. 115.

pierres. Au midi, la partie surélevée est aménagée d'un système d'égout pour évacuer l'eau de pluie. Il semble que cet étage eut pour couverture une charpente d'une seule pente du sud vers le nord. Une ouverture était ménagée côté sud.

Il faut se demander si cet aménagement est à mettre en corrélation avec la surélévation des murs gouttereaux de la nef. Ainsi, l'église sembla avoir été fortifiée par la mise en place d'un « parapet » monté sur tuiles de façon à créer, sinon des meurtrières, du moins des orifices carrés et réguliers servant d'égouts. Il est clair que l'église fut aménagée dans le but de protéger des biens, peut-être des récoltes. Ainsi, le massif oriental pourrait-il être un cellier¹⁷⁴. L'implantation de l'église sur les hauteurs en faisait assurément un point stratégique d'observation. Le lieu fut aménagé pour pouvoir y vivre et être protégé. La terrasse au nord fait office de rempart, le mur de clôture du cimetière¹⁷⁵ était accessible par une seule porte, et une citerne ainsi que des bâtiments annexes prenaient place en contrebas de la façade occidentale.

Un clocher-mur, à deux arcades, prend place au-dessus du niveau de l'arc triomphal.

Les toitures de la nef comme du chevet étaient primitivement en lauzes de pierres comme on peut le voir au midi, mais la nef fut recouverte de tuiles, soit au moment de la surélévation des murs gouttereaux, soit lors des restaurations de 1974 faites par des bénévoles¹⁷⁶.

Intérieur :

La nef arbore une voûte en plein-cintre surbaissée soutenue par trois imposants doubleaux qui séparent les quatre arcs latéraux qui animent les murs gouttereaux. Ces derniers sont plus larges à l'ouest et vont en se rétrécissant en approchant de l'abside. Ils ne sont pas non plus symétriques. De cette façon, les retombées des arcs latéraux septentrionaux sont marquées par une sorte de décalage, mémoire du coffrage de bois. En revanche, rien de la sorte au midi. Au vu du plan effectué par R. Mallol, il semblerait que ces doubleaux ne soient pas solidaires des maçonneries des murs gouttereaux de la nef. Faut-il en conclure qu'ils sont le résultat d'une campagne de construction postérieure ?

L'abside reçoit également pour voûtement un plein-cintre surbaissé et irrégulier.

¹⁷⁴ Élément qui existait également à Sainte-Croix de Quercorb, à Arles-sur-Tech (Vallespir) avant les restaurations de 1983.

¹⁷⁵ Aujourd'hui, hormis le mur de clôture, rien n'indique la présence du cimetière pourtant encore visible sur les cadastres de 1825 (ADPO : 1119W29) et 1959 (ADPO : 2J127/29).

¹⁷⁶ Cf. dossier sur Caixas conservé à l'UDAP de Perpignan.

L'arc triomphal adopte le même profil que les voûtes, il est donc surbaissé, sans impostes marqués. Une marche de 19cm en marque l'entrée.

Les murs sont enduits, mais çà et là on peut en voir la structure des murs, similaire à l'extérieur : moellons de tout-venant liés à la chaux.

Des traces de joints dits « à la pointe de la truelle » sont observables au niveau du doubleau ouest du mur gouttereau méridional.

Le sol est fait de dalles de pierres irrégulières mais parementées avec soin.

Aucun décor ne vient troubler les harmonieuses formes de Saint-Marc, excepté une plaque de marbre gravée sise au dessus de l'arc triomphal. Cette plaque de marbre est gravée d'une croix entourée de l'alpha et de l'oméga, le tout ocré de rouge. D'après Marcel Durliat, il s'agirait d'une plaque d'époque préromane et de type wisigothique¹⁷⁷.

Sources et références bibliographiques

ADPO: 2J127/29 ♦ 1025W32 ♦ 1119W29 ♦ 25EDT106 ♦ 2 OP551

Autres : UDAP.

- BARRAL i ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981, p.197.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.344-346.

- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.324-325.

- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.43.

- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.25.

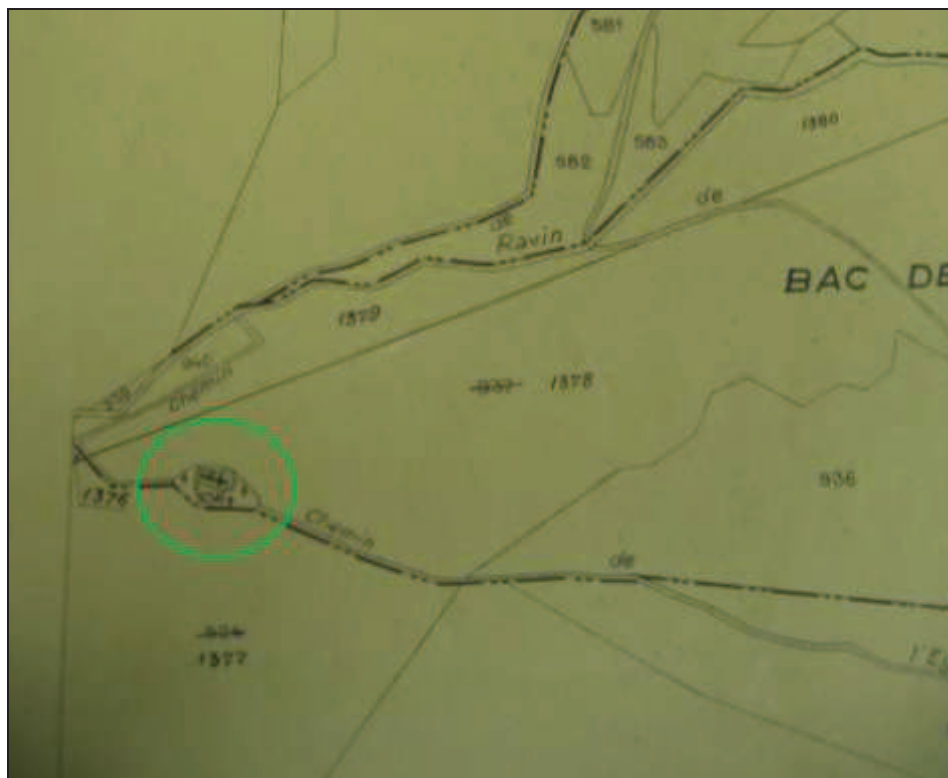
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.158.

¹⁷⁷ *Dictionnaire des églises de France*, p.25.



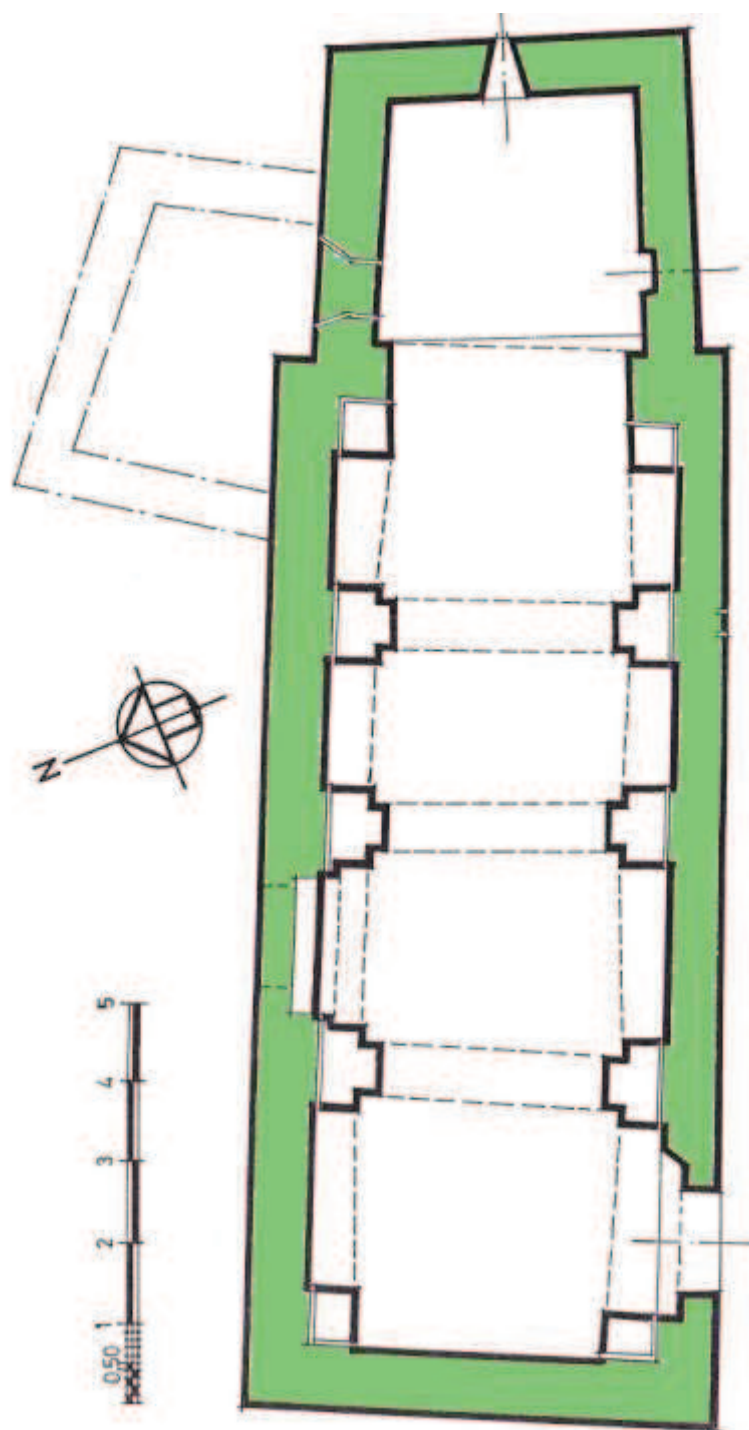
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en D3 n°528

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/29)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en D3 n°938

(Cadastré moderne de 1959, source ADPO : 1119W29)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, d'après Gendre, date inconnue)



Face septentrionale

(Cliché de J.L. Valls, dans *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.324.)



Partie est de la façade méridionale

(août 2013)



Partie ouest de la façade méridionale

(août 2013)



Face nord (gauche), portail nord (droite)

(août 2013)



Face occidentale

(août 2013)



Chevet

(août 2013)



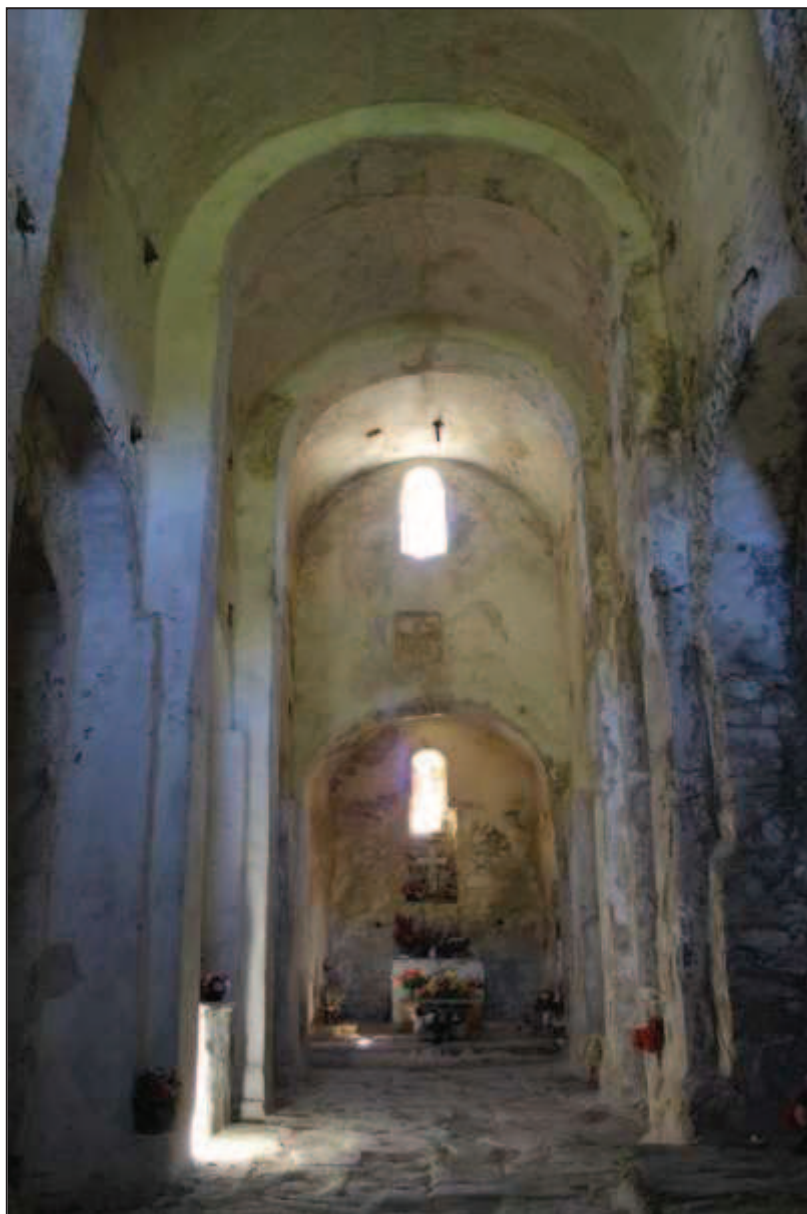
Angle sud/est du chevet

(août 2013)



Détail de la surélévation du mur gouttereau sud

(août 2013)



Vue de la nef d'ouest en est

(août 2013)



Voûte sur doubleau de la nef, vue d'ouest en est

(août 2013)



Mur gouttereau méridional (haut), mur gouttereau septentrional (bas)

Vues depuis l'orient

(août 2013)



Vue de la nef d'est en ouest

(août 2013)



Pilastre méridional du
doubleau oriental : traces de
joints dits « à la pointe de la
truelle »

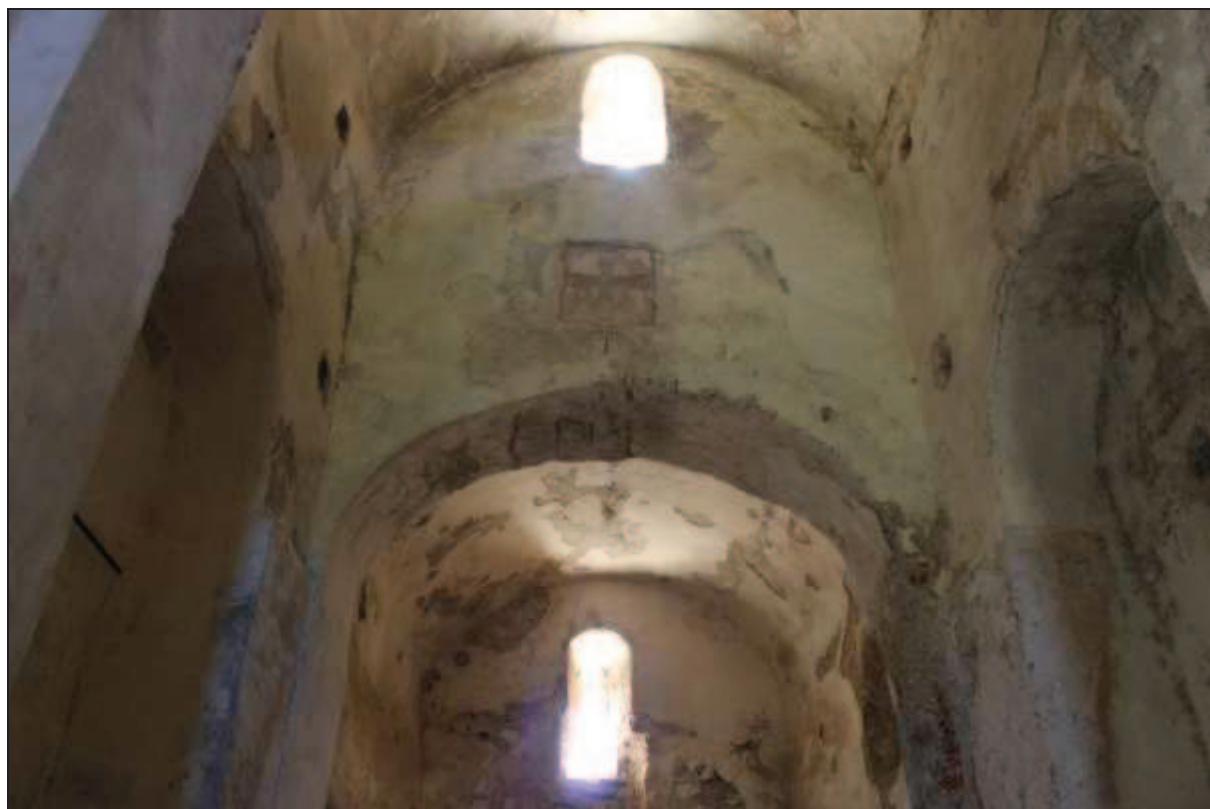
(août 2013)





Portail méridional vu depuis la nef

(août 2013)



Dalle sculptée au niveau de l'arc triomphal

Sainte-Marie de Fontcouverte

Première mention : X^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Etienne de Prunet, Sainte-Croix de Quercorb à Arles-sur-Tech.

Situation

Commune : Caixas

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Marie de Fontcouverte

Lieu-dit cadastral : Fontcouverte.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 36' 10,8'' N. Long. 2° 33' 27'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) Cu n°119.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1959) Cu n°404.

Situation: Sainte-Marie se loge sur la partie haute d'un plateau. Elle est isolée à 1km au nord du petit hameau de Fontcouverte.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Fons cooperta* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 942.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne, puis l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa à partir du X^{ème} siècle.

Dates clés :

-942 : échange consenti entre Guadalde, l'évêque d'Elne et Seniofred, comte de Barcelone, concernant l'alleu de Fontcouverte et son église Sainte-Marie¹⁷⁸.

Observations

Plan :

Sainte-Marie se présente sous la forme d'une nef unique s'ouvrant à l'orient sur une abside trapézoïdale.

Extérieur :

Un portail maçonné nous accueille au midi. Il est simple, de section plein-cintre, même si, à une époque postérieure, on en a artificiellement brisé l'extrados extérieur.

Les ouvertures qui devaient être au nombre de quatre à l'origine occupent l'orient et le midi de l'édifice. Une seule, plein-cintre et à double ébrasement s'ouvre dans le mur gouttereau sud. Les deux suivantes, au profil plein-cintre également, mais à simple ébrasement intérieur, se logent dans le mur sud du chevet¹⁷⁹ et au-dessus de l'arc triomphal. La quatrième devait être de même typologie et occuper l'axe oriental du chevet. Elle est aujourd'hui invisible.

Les murs sont encore recouverts d'un épais enduit qui ne disparaît qu'au niveau du mur pignon ouest, où l'on découvre une maçonnerie de moellons de schiste liée au mortier et montée sans aucune volonté de marquer les assises. Des morceaux de briques se mêlent au mortier dans la partie médiane et haute du mur. Les angles sont consolidés à l'aide de chaînes réalisées avec des pierres de schistes plus longues que celles usitées pour le reste des maçonneries¹⁸⁰.

La différence entre le chevet et la nef est nette, les volumes sont ainsi bien définis.

Un clocher-mur à deux arcades s'élève au niveau du pignon occidental. Il est maçonné de la même manière que le reste du mur avec les mêmes éclats de brique dans le mortier.

¹⁷⁸ ADPO : 12J25, n°53.

¹⁷⁹ Cette dernière est faite en travertin.

¹⁸⁰ Les moellons sont de petites dimensions entre 6 et 12cm maximum.

Les toitures de la nef et du chevet sont en tuiles. Il semble qu'elles fussent primitivement en lauzes de pierre parce qu'on en voit encore une ligne sur laquelle prennent appui les nouvelles céramiques rouges.

Intérieur :

La nef est couverte d'une voûte brisée irrégulière qui est venue remplacer une voûte plein-cintre. En effet, les traces d'arrachement encore nettement visibles tendent à dessiner les bases de l'arrondi d'une voûte en berceau plein-cintre. L'abside, quant à elle, est coiffée d'une charpente.

Deux arcs latéraux sont ménagés dans le mur nord de la nef. Le plus oriental, qui est aussi le plus grand et le plus haut, présente un profil brisé. Le second, plus bas et plus étroit, est de forme plein-cintre.

L'arc triomphal semble très remanié. Aujourd'hui brisé, il se positionne sur un espace très irrégulier, surtout pour son côté nord. Ainsi, retombe-t-il au septentrion sur un pilastre qui ne semble pas être le sien et se noie au sud dans le mur de la nef, sans aucun pilastre pour le retenir. Cette curiosité semble trahir un remaniement peu heureux après la destruction d'un premier arc triomphal de forme plein-cintre, si l'on en croit la courbure amorcée au nord.

L'abside est valorisée par trois marches qui la juchent à 53 cm au-dessus du niveau du sol de la nef. Ces trois niveaux ne commencent que trois mètres après le passage de l'arc triomphal. Cet espace est d'ailleurs occupé au sud par un petit banc maçonné qui prend appui sur les deux premières marches¹⁸¹.

Les murs entièrement enduits ne laissent rien paraître de leur structure. Seules les traces de coffrage de la voûte de la nef et de l'arc triomphal sont nettement visibles¹⁸².

Le sol est habillé de dalles de pierres non taillées, très irrégulières mais disposées avec soin.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/29 ♦ 1025W32 ♦ 1119W29 ♦ 53J49 ♦ 12J25, n°53.

Autres : néant.

¹⁸¹ Pour se développer sur 3m sur le mur sud de la nef.

¹⁸² Des coffrages réalisés à l'aide de planches assez larges.

- BARRAL i ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981, p.198.
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.344-346.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.325.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.26.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.25.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.158-159.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.180-181.



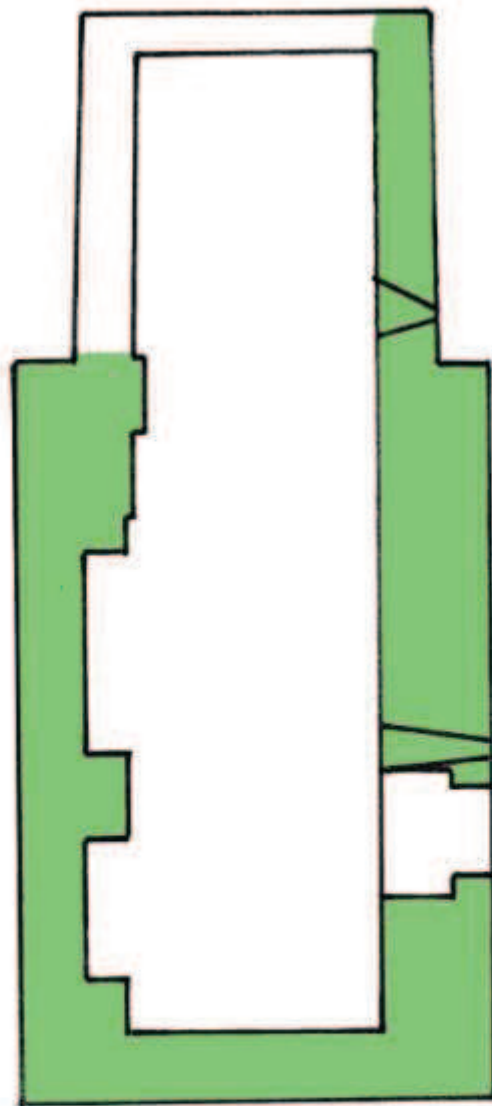
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en Cu n°119

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/29)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en Cu n°404

(Cadastré moderne de 1959, source ADPO : 1119W29)



Plan au sol

(Morgane Gourgues, 2013)



Façade méridionale (haut), et face septentrional (bas)

(juillet 2013)



Face occidentale

(juillet 2013)



Face orientale

(juillet 2013)



Vue de la nef et de l'abside depuis l'occident

(juillet 2013)



Baie sud de l'abside

(juillet 2013)



Vue de la nef depuis l'abside

(juillet 2013)



Mur nord de la nef, vu depuis l'entrée

(juillet 2013)



Départ de la voûte brisée sur les vestiges de la voûte en berceau plein-cintre, angle nord-est de la nef

(juillet 2013)



Arc-riomphal, vu depuis la nef (haut), vu depuis l'abside (bas)

(juillet 2013)

Saint-Félix et Saint-Pierre

Première mention : X^{ème} siècle.

Style architectural : romane et vestiges préromans.

Edifices comparables : Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villeneuve-de-la-Raho et Sainte-Marie de Montferrer.

Situation

Commune : Calmeilles

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Félix et Saint-Pierre

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 33' 10,8'' N. Long. 2° 40' 31,1'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) A2 n°388.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1939) A1 n°33.

Situation: l'église se situe sur la partie haute du village, sur un terrain présentant une déclivité modérée du sud vers le nord.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 5 octobre 1964.

Vocable et toponymie

Vocable : Saint-Félix apparaît comme le vocable le plus ancien pour l'église de Calmeilles. Son association avec celui de Saint-Pierre se fait à partir du XVI^{ème} siècle. Dès lors, les deux saints se partagent la dédicace.

Toponyme première mention : *Calmicella* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 959.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : non renseignable

Dates clés :

- **959** : un certain Ailo fait don à l'église d'Elna de son alleu du Vallespir à l'extrémité de la Serra de Saint-Pierre, au lieu-dit de Saint-Félix, en échange de la paroisse de Tresserre et de son église de Saint-Saturnin¹⁸³.
- **1010** : lors de la consécration des églises de Saint-Michel et Sainte-Marie de Montauriol par Oliva, évêque d'Elna, Saint-Félix de Calmeilles est mentionnée comme confront¹⁸⁴.
- **1598** : Arnaud Guillaume Llinas, fait un legs au maître-autel de l'église de Calmeilles consacré à Saint-Pierre et Saint-Félix.
- **1992** : fouilles dirigées par Patrice Alessandri. Suite à la découverte d'un reliquaire non daté dans le support de l'autel, les fouilles devaient permettre la mise en place d'une chronologie de construction du chœur¹⁸⁵. A 1m40 de profondeur sont retrouvés les vestiges du mur oriental du chevet préroman qui était donc à fond plat. Les fouilles ont prouvé que deux siècles plus tard, après arasement de l'abside originelle, une seconde de forme semi-circulaire fut établie. A cette occasion, le sol est rehaussé à l'aide des matériaux issus de la destruction de l'édifice antérieur.

Observations

Plan :

L'église est à nef unique, fermée par une abside semi-circulaire. Entre ces deux espaces est enchâssée une travée de chœur, qui prend d'autant plus d'envergure qu'elle est prolongée au nord et au sud par des chapelles en saillie à la manière d'un transept. Des maisons viennent se greffer aux murs nord et ouest.

Intérieur :

Il est à noter la présence de joints dits « à la pointe de la truelle » que l'on peut qualifier de doublés puisque deux traits sont parallèles pour chaque entaille. Ces derniers légèrement ocrés sont visibles dans la partie médiane de la façade occidentale, sous la baie.

¹⁸³ Acte de 959 dans le cartulaire de Fossa conservé aux ADPO pièce 71.

¹⁸⁴ "Sanctis Felicis Calmedellti", *Marca hispanica*, cols.971-972, charte n°CLXI. MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, T.3, p.418-419.

¹⁸⁵ Rapport de fouilles conservé à l'UDAP de Perpignan. Sondage de 8m² à l'emplacement même du retable du maître-autel.

Toutes les caractéristiques, autant d'un point de vue structurel, qu'au niveau du traité de la maçonnerie, ou des décors sculptés, renvoient à un édifice roman.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W32 ♦ 1025W35 ♦ 2J127/32 ♦ 53J401.

Autres : UDAP de Perpignan pour plans et rapport de fouilles.

- ALESSANDRI, P., *Calmeilles : église paroissiale de Saint-Pierre et Saint-Félix*, rapport de fouilles d'avril 1992, conservé à l'UDAP de Perpignan, non paginé.
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.351-352.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.168-170.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.29.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.25.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, juin et décembre 2010, p.108-118.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.283.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p. 77.



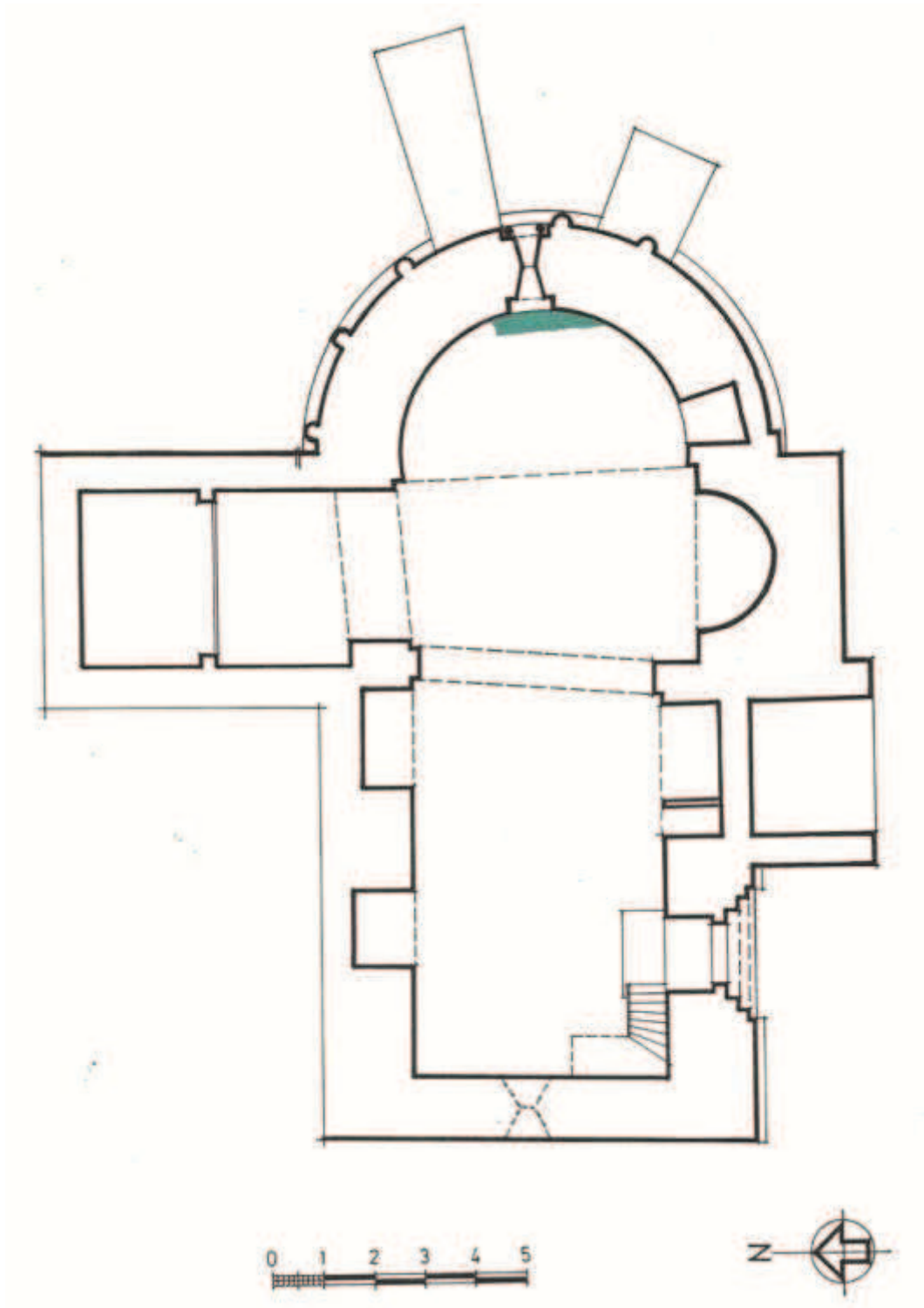
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A2 n°388

(Cadastré dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/32)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°33

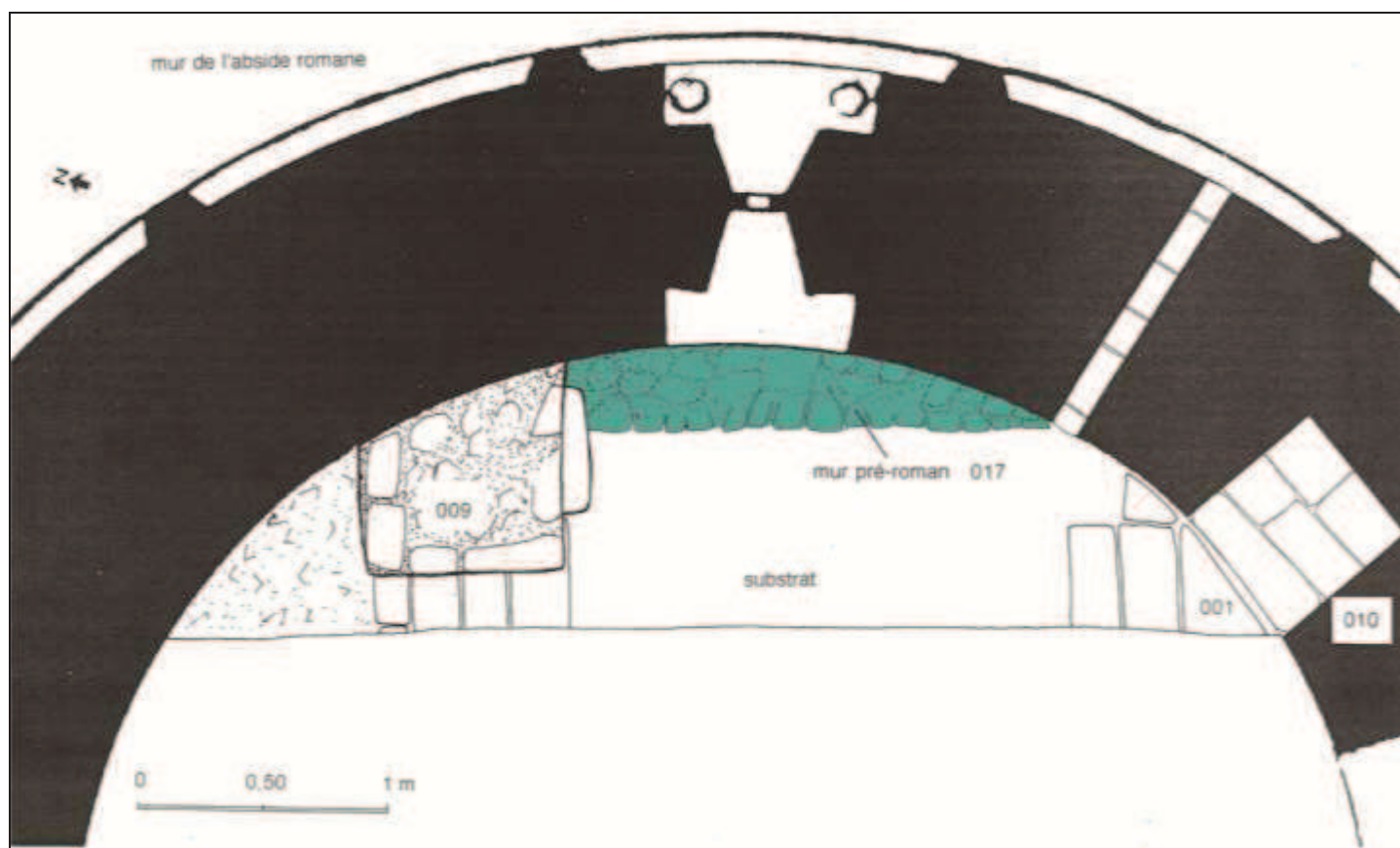
(Cadastré moderne de 1939, source ADPO : 1119W32)



Plan au sol avec vestiges du chevet préroman (en bleu)

Les contreforts du chevet ont été détruits lors des restaurations de 1974.

(d'après Raphaël Mallol, date inconnue)



Localisation du mur occidental de l'abside primitive

(d'après Patrice Alessandri, avril 1992)



Façades méridionale (haut), et orientale (bas)

(mars 2007)



Nef d'ouest en est (gauche), nef d'est en ouest (droite)

(mars 2007)



Traces de joints dits « à la pointe de la truelle », légèrement ocrés

(mars 2007)

Première mention : premier quart du XI^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Jean de Saint-Jean Lasseille, Sainte-Marie des Cluses.

Situation

Commune : Camélas

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Fructueux

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 37' 54'' N. Long. 2° 41' 6,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1811) B3 n°673.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1932) B3 n°838.

Situation: au centre du village.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 5 octobre 1964.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Castro Camelas* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1010.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : à partir du XV^{ème} siècle la communauté de Saint-Jean de Perpignan¹⁸⁶.

Dates clés :

- **1010** : lors de la consécration des églises de Montauriol, Oliba, évêque d'Elne, nomme comme délimitation la paroisse de Saint-Fructueux¹⁸⁷.
- **1011** : dans la bulle de Serge IV confirmant les biens du monastère de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, l'église de Saint-Fructueux est mentionnée comme limite de la paroisse de Saint-Michel de Montauriol¹⁸⁸.
- **1451** : Saint-Fructueux est officiellement rattachée à la mense capitulaire de Saint-Jean de Perpignan par mandement de l'évêque d'Elne¹⁸⁹.
- **1536** : prise de possession de la sacristie de **Camélas** par la communauté des prêtres de Saint-Jean de Perpignan, en vertu des bulles d'union de cette église à la mense capitulaire de la communauté du 3 janvier 1535. Etat confirmé par une lettre de Charles d'Oms et Cruelles, vice gouverneur du Roussillon¹⁹⁰.
- **1643-1644** : succession de contrats avec sculpteur, peintre et doreur pour réaliser le retable de la conception¹⁹¹.

Observations

Plan :

Il va sans dire que le plan de Saint-Fructueux est bien singulier. Une nef unique divisée en trois travées¹⁹² s'achève par un complexe oriental fait de deux absidioles, aux extrémités nord et sud, et d'un chevet rectangulaire dans la partie axiale. Ce dernier est isolé de la nef par un mur et l'on y pénètre uniquement par une petite porte. Pour finir, un clocher-tour s'élance au-dessus de ce chevet plat.

¹⁸⁶ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.9. Voir aussi ADPO : G740, documents de 1536.

¹⁸⁷ *Marca hispanica*, cols.971-972, charte n°CLXI. MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.418-419.

¹⁸⁸ *Marca hispanica*, cols.989-990, charte n°CLXVIII.

¹⁸⁹ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.93.

¹⁹⁰ ADPO : G740.

¹⁹¹ Retable central du maître-autel. MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.92-93.

¹⁹² Couverte par une charpente sur arc diaphragme certainement mise en place au XIV^{ème} siècle.

Le mur gouttereau nord s'ouvre sur deux larges et profondes chapelles latérales. Quant à la façade sud, elle accueille, elle aussi, dans sa partie est, une chapelle latérale, en symétrie de celle sise au nord¹⁹³.

A cela s'ajoute l'irrégularité des murs construits à la manière d'un parallélogramme. Tout l'édifice se désaxe vers le nord, un état encore plus accentué pour le mur gouttereau sud.

Extérieur :

Il fut généralement admis que la partie orientale de la paroissiale puisse être préromane¹⁹⁴, tout en ne se dégageant pas de sa première mention remontant au XI^{ème} siècle. Les raisons se trouveraient dans les maçonneries de moellons des deux absidioles semi-circulaires, ainsi que dans typologie de la baie d'axe de l'absidiole sud. En effet, cette dernière, à simple ébrasement intérieur s'apparente plus à un simple trou qu'à une baie. L'orifice n'est pas marqué par rapport au reste de la maçonnerie.

Le rejointoiement actuel très marqué empêche toute lecture du bâti¹⁹⁵, et gomme les indices qui auraient pu faire remonter l'édifice à une date plus haute. Nous pensons qu'en l'état actuel des choses, il est difficile de se soustraire à l'autorité chronologique de sa première mention. Même s'il est séduisant de croire que nous sommes en réalité face à un édifice très remanié dont la disposition orientale singulière résulterait de son aménagement primitif, composé de trois nefs s'ouvrant sur trois absides, dont la centrale de forme quadrangulaire aurait servi de base au clocher¹⁹⁶.

En l'absence de fouilles, il est très difficile de trancher. Tout au juste peut-on dire que l'absidiole méridionale par son plan, ses maçonneries et son ouverture cadrent avec les types des absides préromanes de la région.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/33 ♦ 1025W36 ♦ 1119W33 ♦ G740 ♦ 53J52-53 ♦ 4T39

¹⁹³ Les aménagements liés à l'installation des chapelles latérales semblent pouvoir remonter au XVII^{ème} siècle.

¹⁹⁴ Réflexion notamment soutenue par Géraldine Mallet, cf. MALLET, G., *Églises oubliées...*, p.160.

¹⁹⁵ Nous pouvons néanmoins remarquer que cette absidiole fut maçonnée en moellons de schistes, sans aucune volonté de créer une régularité en marquant les assises. La hauteur des pierres se situe entre 9 et 14 cm en moyenne.

¹⁹⁶ Ainsi, ladite église en rappellerait une autre : Saint-Quirze de Pedret, près de Barcelone, où deux vaisseaux s'ouvrant chacun sur une absidiole outrepasée sont venus se flanquer de part et d'autre d'un bâtiment primitif fait d'une nef unique s'ouvrant sur un chevet quadrangulaire, UTRERO AGUDO, M. d. I. Á., *Iglesias tardoantiguas y alt.edievales ...*, p.549.

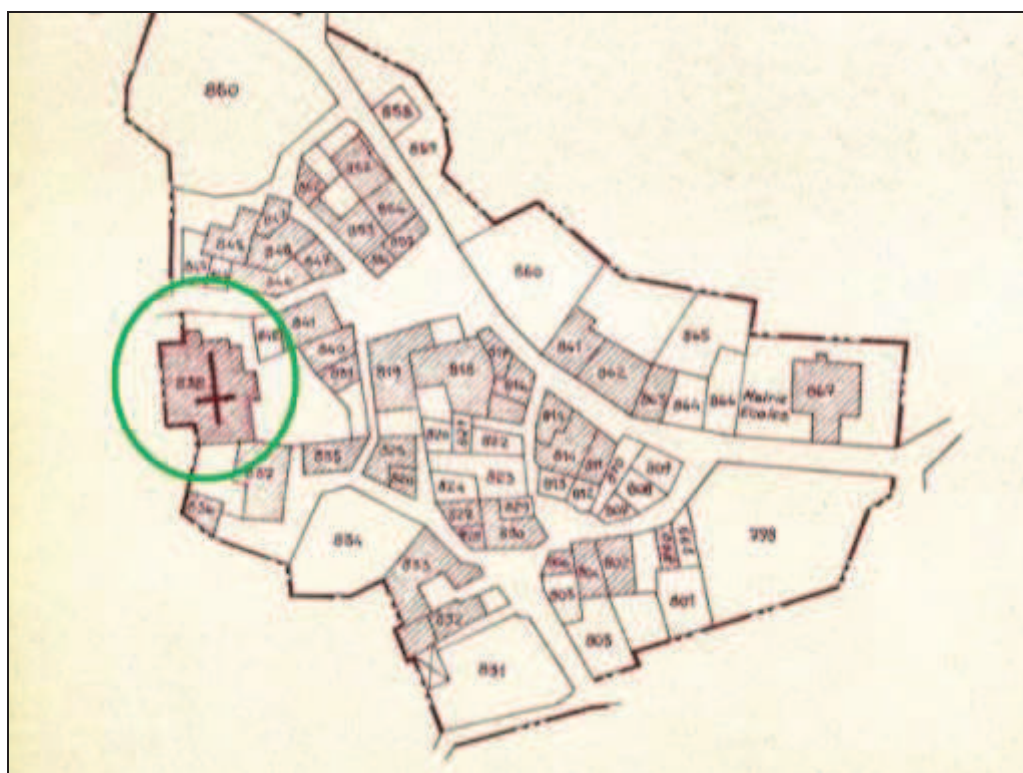
Autres : UDAP.

- BARRAL i ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X*, p.198.
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.352-354.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p. 171-172.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p. 40.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.26.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.119-124.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p. 160.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p. 92-94.



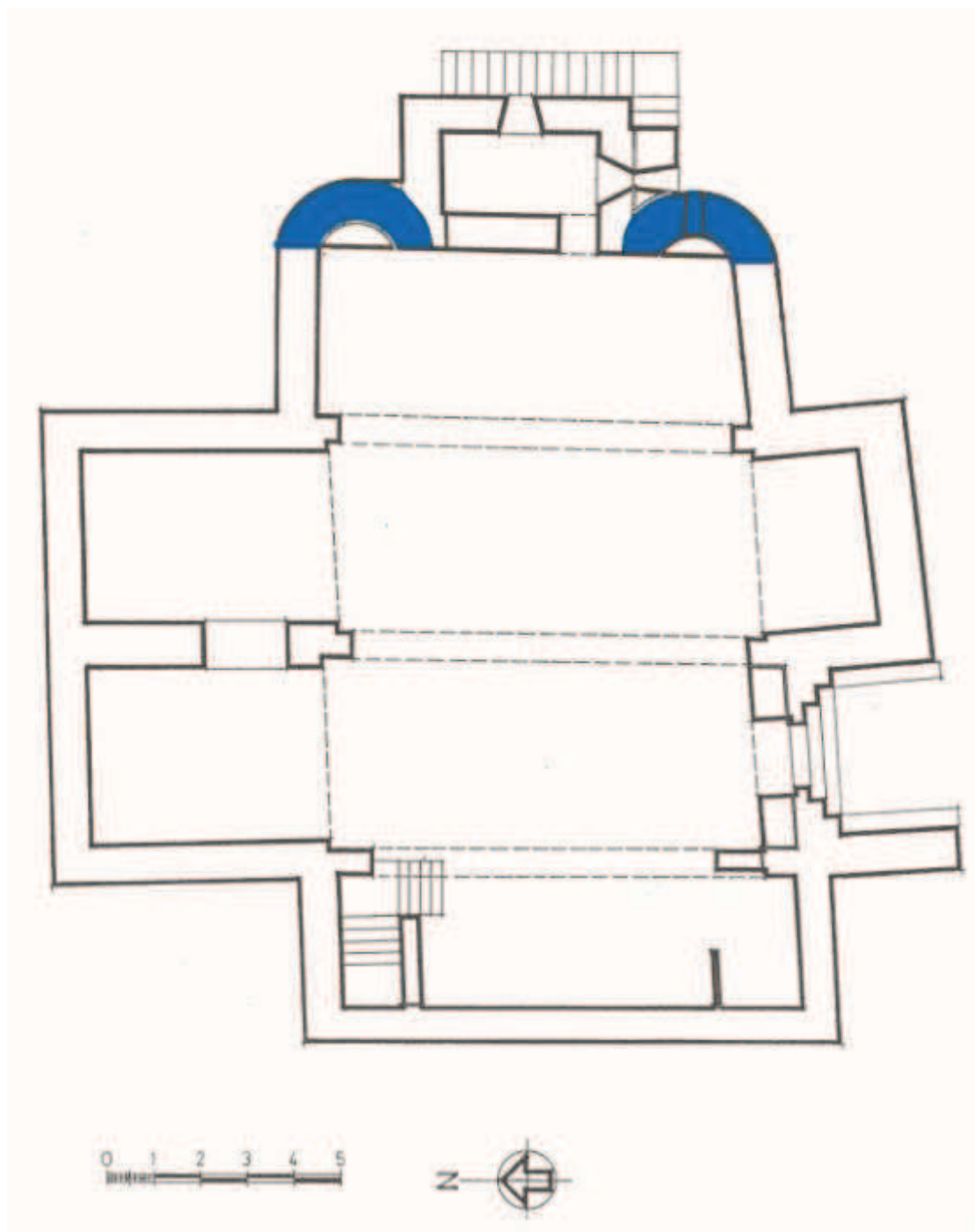
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B3 n°673

(Cadastré dit Napoléonien, 1811, source ADPO : 2J127/33)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B3 n°838

(Cadastré moderne de 1932, source ADPO : 1119W33)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, 1992)



Façade méridionale

(août 2012)



Absidiole méridionale avant restauration

(Cliché de J. Ponsich dans *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.172)



Massif oriental

(Superposition de 2 photographies, août 2012)



Vestiges de l'absidiole nord

(août 2012)



Vue de la nef d'ouest en est (haut), et d'est en ouest (bas)

(août 2012)

Saint-Martin de la Roca

Première mention : milieu du XIII^{ème} siècle.

Style architectural : préroman et roman.

Edifices comparables : Saint-Julien de Vallventosa à Corbère.

Situation

Commune : Calmeilles

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Martin

Lieu-dit cadastral : la Roca.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 37' 33,6'' N. Long. 2° 40' 55,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1811) B4 n°1297.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1932) B3 n°782.

Situation: à 600m au sud/ouest du village de Camélas se dresse, sur une colline, la petite église de Saint-Martin et son ermitage.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Ruppe* (XIII^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1259.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'hospice d'Ille (Ille-sur-Têt) dans le courant du XIII^{ème} siècle¹⁹⁷.

Dates clés :

- **1259** : par son testament Guillaume de Freixe lègue 6 deniers à l'église Saint-Martin¹⁹⁸.
- **1628** : le prêtre de la paroisse de Camélas, un certain Honoré Ciuro décrit l'état de délabrement de l'édifice dans ses mémoires : « voûte trouée et murs percés »¹⁹⁹
- **1644** : nouvelle consécration de l'église après sa rénovation. L'église fut agrandie à l'ouest d'un ermitage, avant qu'un clocher ne surmonte le pignon ouest en 1649²⁰⁰.

Observations

Plan :

Saint-Martin se présente sous la forme de deux nefs contiguës aboutissant chacune à l'orient sur à abside semi-circulaire²⁰¹. Le vaisseau septentrional et son chevet marqué de quatre lésènes semble être le bâtiment primitif, doublé au sud, au XIV^{ème} siècle²⁰².

Extérieur :

Il faut avant tout savoir que cette église fut fort restaurée, et ceci à deux époques distinctes, au XVII^{ème} siècle puis au XX^{ème} siècle. Ses aménagements ont, sinon transformé la physionomie de cette église, tout du moins perturbé la lecture de son bâti.

L'église primitive à nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire ne conserve rien d'originel, semble-t-il, hormis son mur septentrional et la base de son abside.

Pour ces deux espaces, les murs furent maçonnés de petits moellons de tout-venant.

Le portail, composé de quatre dalles monolithes, se dresse aujourd'hui en façade sud. Les deux seules ouvertures, ménagées au XVII^{ème} siècle sont sises à l'ouest et se positionnent dans l'axe de chacune des nefs.

Actuellement la nef est plus basse que son abside.

L'intérêt évident de cette église réside dans le décor de son chevet fait de quatre bandes lésènes reposant sur une sorte de tablier en léger relief.

¹⁹⁷ JUST, L., Ermitages du diocèse de Perpignan, Perpignan, 1860, p.75.

¹⁹⁸ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.173.

¹⁹⁹ JUST, L., Ermitages du diocèse de Perpignan, Perpignan, 1860, p.76.

²⁰⁰ *Ibidem*, p.78.

²⁰¹ Les deux espaces ne sont pas égaux, celui au nord mesure 10m de long tandis que celui du sud 8,47m (mesures intérieures nefs + absides). Le tout pour une largeur de 7,25m (mesure intérieure).

²⁰² D'après Pierre PONSICH dans *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.173 et Géraldine MALLET dans *Églises romanes oubliées du Roussillon*, p.160.

Les arcatures aveugles sont le résultat des nombreuses restaurations, rien ne dit qu'elles aient eu cette physionomie.

Intérieur :

Aujourd'hui, les deux nefs sont couvertes d'une charpente unique à deux pentes. Les absides ne conservent plus leur couverture d'origine qui, selon toute vraisemblance, devait être en cul-de-four. Un immense arc de béton rejoint les deux vaisseaux. Les traces d'arrachement au niveau de la nef sud nous indiquent que cet espace était couvert d'un demi-berceau prenant appui sur le mur sud de la construction primitive.

Un ressaut dans la maçonnerie semble indiquer l'emplacement de l'arc triomphal dont il ne reste plus rien.

Une longue marche sépare longitudinalement les deux nefs. Une autre marche directement taillée dans le substrat rocheux marque encore l'entrée de l'abside. Cette dernière se développe le long du mur nord, sous la forme d'un banc à degré.

Le sol des parties des nefs est directement taillé dans la roche.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/33 ♦ 1025W36 ♦ 1119W33 ♦ 53J53.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.354.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.173.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.88.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.26.
- JUST, L., *Ermitages du diocèse de Perpignan*, Perpignan, 1860, p.75-82.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.160.



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B4 n°1297

(Cadastré dit Napoléonien, 1811, source ADPO : 2J127/33)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B3 n°782

(Cadastré dit Napoléonien, 1932, source ADPO : 1119W33)



Etat en 1951 (haut), état en 1996 (bas)

(Photographies transmises par M.Rigall)



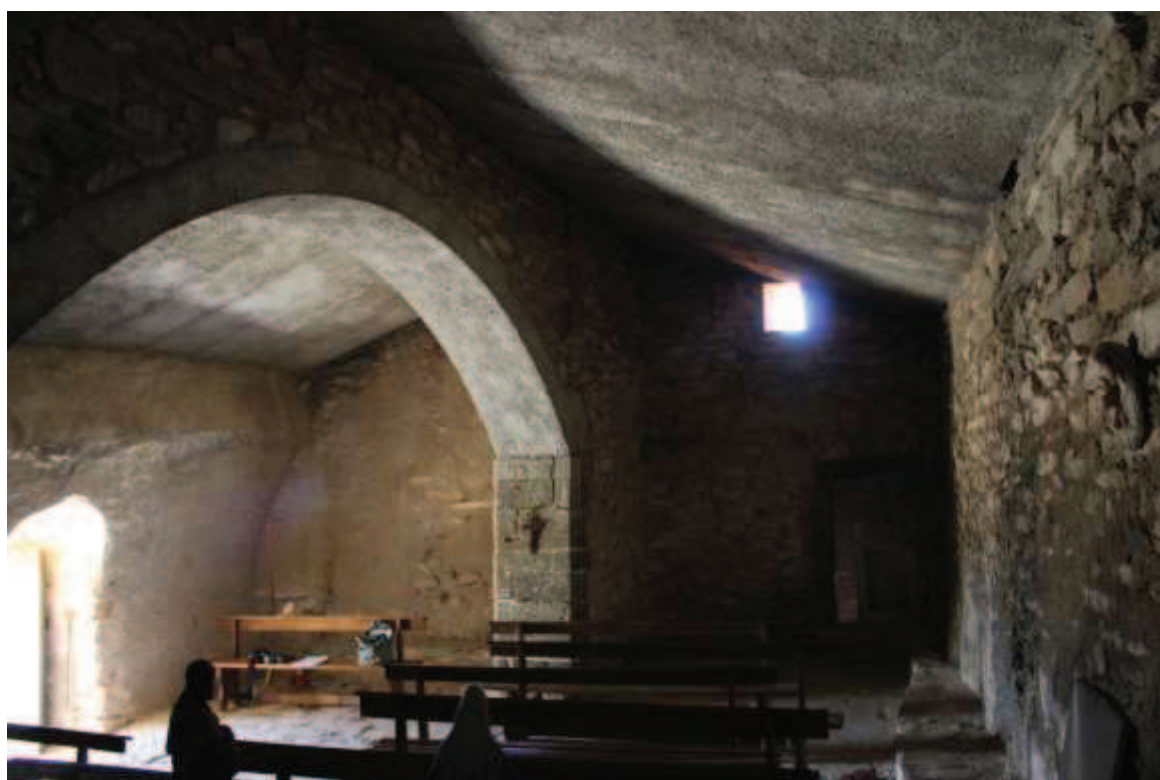
Double chevet

(août 2012)



Façade méridionale

(août 2012)



Vues des nefs, d'ouest en est (haut) et d'est en ouest (bas)

(août 2012)

Saint-Michel de Forques

Première mention: dernier quat du X^{ème} siècle.

Style architectural: église disparue.

Edifices comparables: église disparue.

Situation

Commune : Canet

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Michel de Forques

Lieu-dit cadastral : Saint-Michel de Forques.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 42' 28,3'' N. Long. 2° 59' 24,2'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1834) A2 n°102.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1954) AB n°138.

Situation: à l'ouest du village sur la rive droite de la Têt.

Propriétaire : disparue.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa Forcas* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 982.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Saint-Pierre de Rodes (Espagne) à partir du X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **982** : précepte du roi Lothaire en faveur de l'abbaye de Saint-Pierre de Rodes lui confirmant la possession de la *villa Forcas cum ecclesia Sancti Michaelis*²⁰³.

Observations

De cette église il ne reste aujourd'hui qu'un lieu dit : Saint-Michel de Fourques à l'ouest du village du Canet.

L. Basseda et P. Ponsich pensent que cette église pourrait avoir été, à partir du XVII^{ème} siècle, un ermitage²⁰⁴.

P. Ponsich affirme également que son emplacement fut découvert et qu'il s'agit d'une église à nef unique et abside semi-circulaire²⁰⁵, mais ne précise pas ses sources. Nous n'avons pu vérifier cette information, aucune trace de découverte n'est relatée ni dans la bibliographie que nous avons consulté, ni dans les archives de l'UDAP de Perpignan.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 12J127/37 ♦ 1119W37 ♦ 1025W40.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.360.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.61.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.36.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.272-273.

²⁰³ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.235-244.

²⁰⁴ BASSEDA, L., « Toponymie Historique ... », p.360, et *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.61.

²⁰⁵ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.61.



Extrait carte dite de Cassini

(Carte Cassini, issue de l'exemplaire dit de « Marie-Antoinette », XVIII^{ème} siècle ;
www.geoportail.gouv.fr)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A2 n°102

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/37)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en AB n°138

(Cadastré moderne de 1954, source ADPO : 1119W37)

Première mention : fin du X^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Martin de Pollestres.

Situation

Commune : Canohès

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Cyr²⁰⁶

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 39' 12,6'' N. Long. 2° 50' 12'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1807) F n°1.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1934) F n°471.

Situation: au centre du village sur sa partie la plus élevée.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 23 octobre 1972.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Kanoas* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 978.

Consécration : néant.

²⁰⁶ Parfois appelé Saint-Cyr et Sainte-Julitte, ou Saint-Quirce. Julitte étant la mère de Cyr, l'association est souvent faite entre les deux.

Abbaye de rattachement : Sainte-Marie de La Grasse à partir du X^{ème} siècle.

Dates clés :

- **Avant 978** : date imprécise²⁰⁷. Sunyer, évêque d'Elne, fit don à l'abbaye de la Grasse de son alleu de Canohès et de son église de Saint-Cyr, qu'il avait lui-même hérité de son père le comte Gausfred²⁰⁸.
- **1036** : reconnaissance du comte Hug I d'Empuries et de sa femme de la légitimité du monastère de la Grasse à posséder ladite église²⁰⁹.
- **1119** : bulle du Pape Gelasi confirmant au monastère de la Grasse la possession de l'église de Saint-Cyr et Saint-Marcial²¹⁰.
- **1876** : ajout du collatéral nord.
- **1878** : ajout du collatéral sud.

Observations

Plan :

Saint-Cyr, avant l'ajout de ses collatéraux au XIX^{ème} siècle²¹¹, se présentait sous la forme d'une nef unique s'ouvrant à l'orient sur une abside semi-circulaire, légèrement outrepassée.

Son plan, ses dimensions, ses maçonneries, ses ouvertures à double ébrasement, ses arcatures aveugles à l'intérieur et à l'extérieur du chevet, sont autant d'indices qui permettent de replacer la construction de cette église dans les débuts de l'art roman roussillonnais.

Intérieur :

La voûte primitive en berceau plein-cintre, qui reposait sur des arcs latéraux et s'élançait au-dessus de la nef, s'effondra au XIX^{ème} siècle lors de l'adjonction des collatéraux. Ainsi, une charpente à deux pentes coiffe maintenant le vaisseau principal²¹².

Il est à noter qu'une magnifique baie géminée trône en façade occidentale, dont le chapiteau simplement épannelé repose sur une colonnette monolithe. Cette composition a fait

²⁰⁷ Les dates de son épiscopat sont de 968 à 978.

²⁰⁸ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.34.

²⁰⁹ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, p.305.

²¹⁰ *Ibidem*.

²¹¹ ADPO : 2OP705, document du 1 février 1877.

²¹² ADPO : 4V15, document du 8 septembre 1878.

dire à certains qu'il pourrait s'agir d'un remploi de l'église préromane disparue²¹³. Sous cette baie, le mur est presque entièrement recouvert de joints dits « à la pointe de la truelle », que l'on peut qualifier de double²¹⁴. De même, des joints de même type mais simples²¹⁵ se retrouvent dans les parties basses des arcatures aveugles de l'abside, parfois surmontés de joints mixtes²¹⁶.

Enfin, on remarquera à l'extérieur, le petit espace occupé par des joints dits « à la pointe de la truelle simples », sis au pied de la lésène sud du chevet, côté ouest.

Sources et références bibliographiques

ADPO: 2J127/38 ♦1025W41 ♦1119W38 ♦4V15 2 ♦ OP705.

Autres : UDAP pour plans.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p. 363-364.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.179-180.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.34.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.28.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.125-133.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.144-145.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.304-305.

²¹³ D'après Pierre PONSICH, dans *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p. 180.

²¹⁴ En effet, deux traits de truelle parallèles marquent chaque joint.

²¹⁵ C'est-à-dire qu'un seul coup de truelle fut donné à chaque joint.

²¹⁶ Ils présentent un bourrelet de chaux qui s'apparente à un joint rubané, mais un trait de truelle en marque le centre.



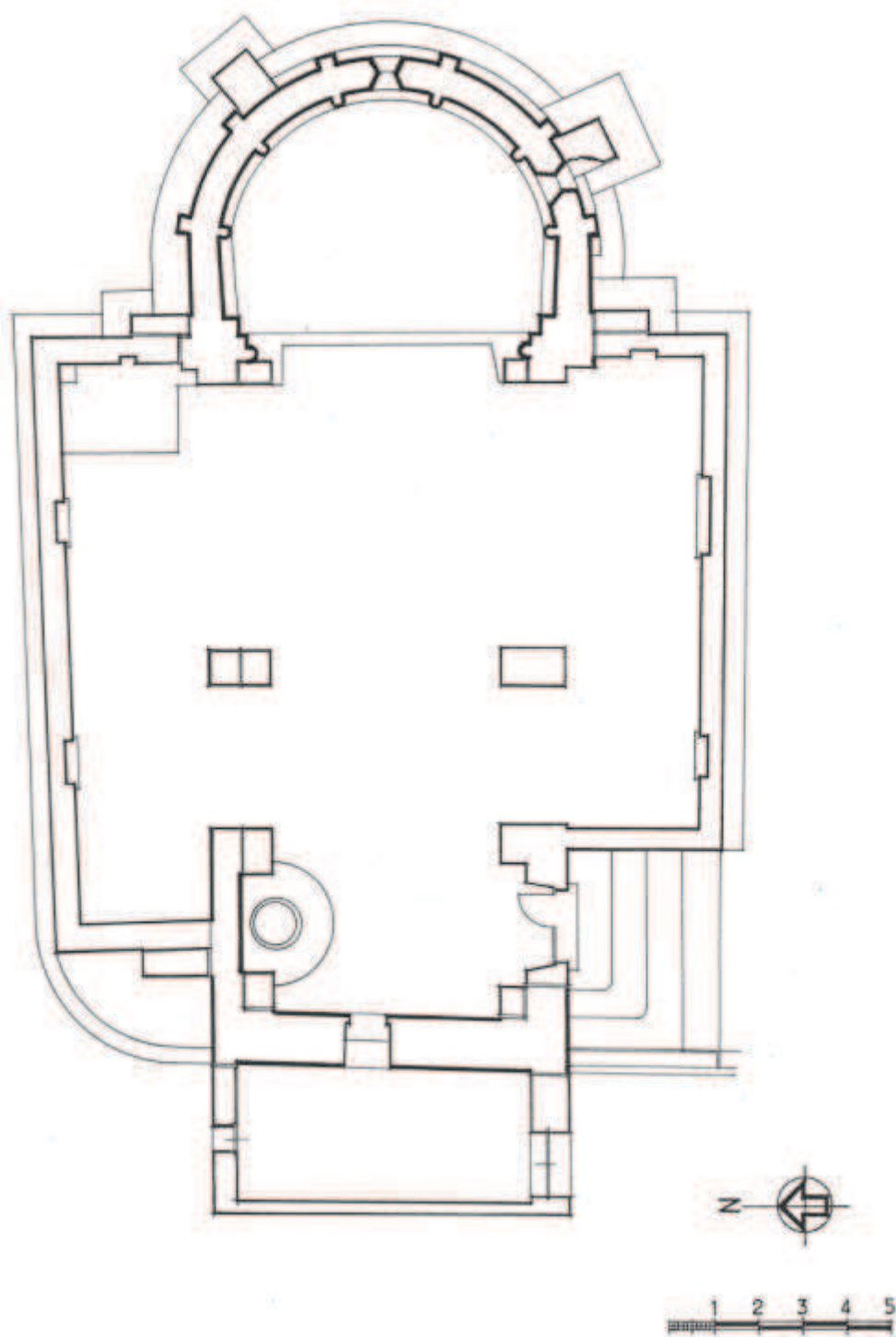
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Fu n°1

(Cadastré dit Napoléonien, 1807, source ADPO : 2J127/38)



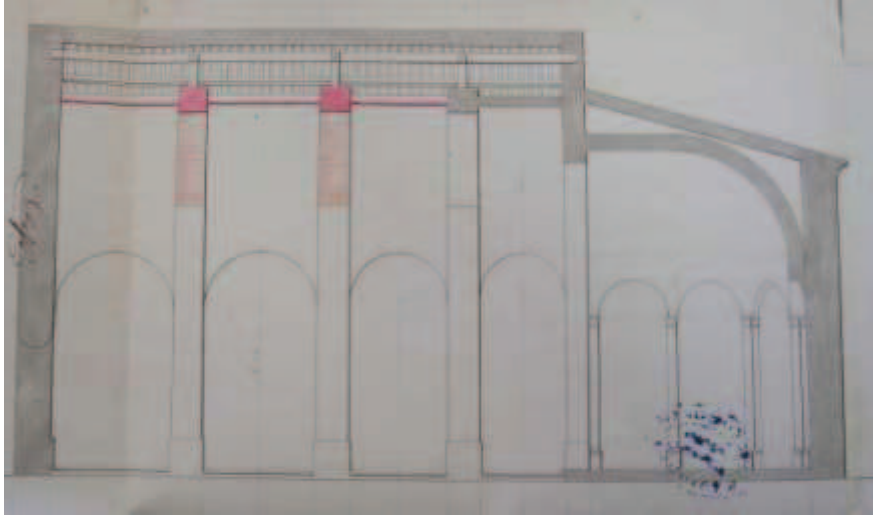
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Fu n°471

(Cadastré moderne de 1934, source ADPO : 1119W38)



Plan au sol

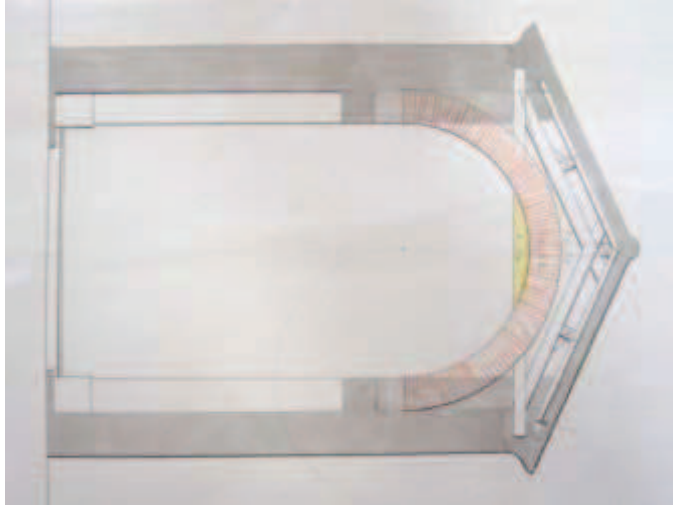
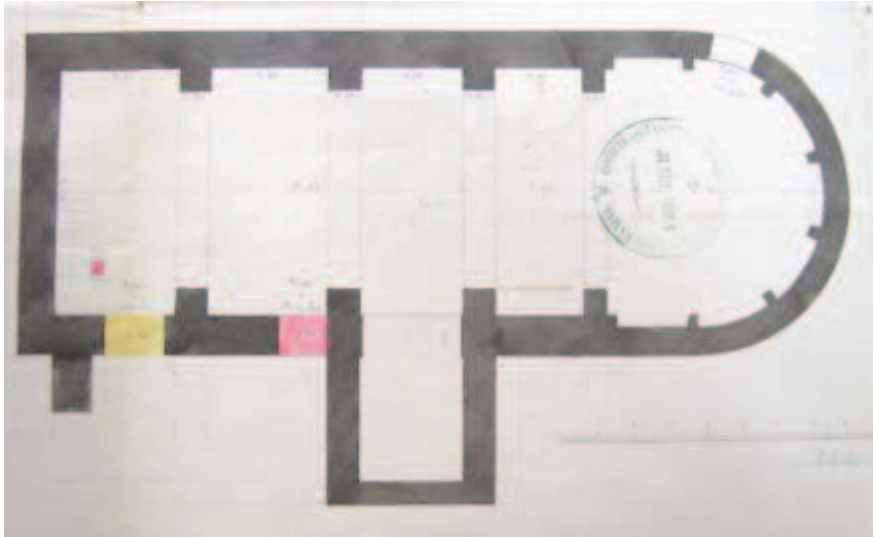
(Raphaël Mallol, date inconnue)



Eglise de la Commune de Canohès.

Le projet consiste : 1° à compléter deux arcades en construction de largeur ; 2° à plafonner au nord les deux arcades toujours entre les deux arcades ; 3° à plafonner le plafond de la nef et de l'abside au montant en bois pour l'abside et l'abside ; 4° à compléter, sur la nef, une porte intérieure à l'abside ; 5° à boucher la porte d'entrée actuelle qui est trop basse et trop étroite et qui, par la position, empêche le peu d'espace laissé aux fidèles, etc.

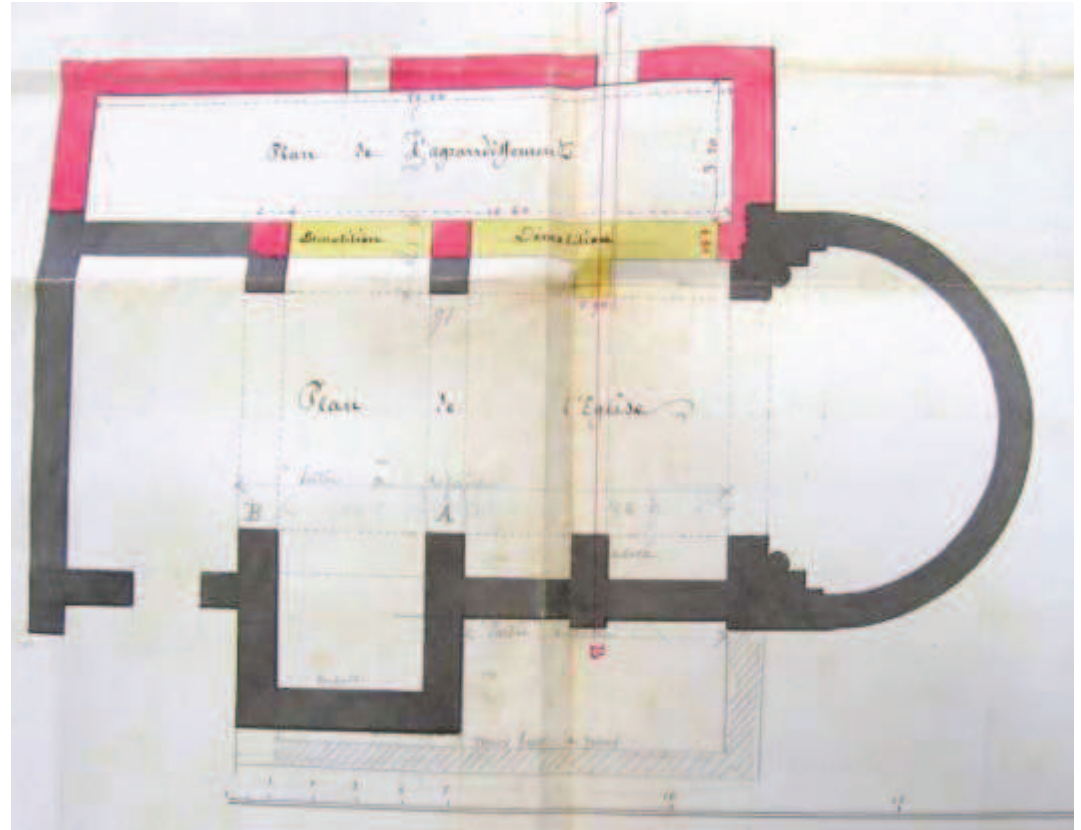
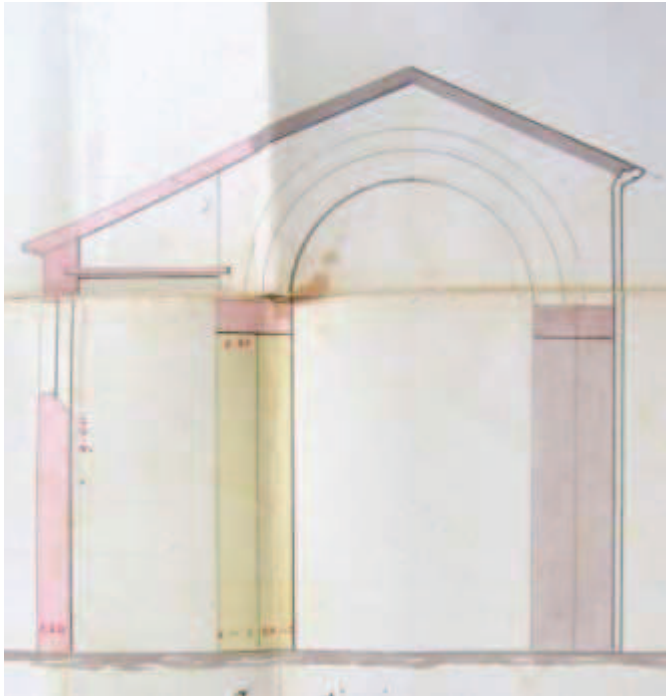
Canohès, le 4 octobre 1863
M. Casse



Planches explicatives des rénovations envisagées par M.Casse en 1863

En jaune la porte projetée (celle actuelle) et en rose la porte jugée trop basse et trop étroite à reboucher.

(Source ADPO, cote 4V15)



Planches explicatives des agrandissements prévus en 1977 pour les bas-côté nord et sud

Ces derniers correspondent aux espaces matérialisés en rose et crayonnés et hachurés en gris.

(Source ADPO, cote 2OP705)



Chevet (haut), façade sud (bas)

(août 2013)



Nef vue d'ouest en est (haut),
détail des joints de l'abside
(gauche)

(août 2013)



Nef vue d'est en ouest (haut), baie géminée occidentale (bas)

(août 2013)

Première mention : fin du X^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : la Trinité Belpuig (Prunet et Belpuig), Saint-Mamet de Saint-Estève.

Situation

Commune : Casefabre

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Martin

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 36' 59,4'' N. Long. 2° 36' 58,2'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1831) section unique n°2 n°411.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1933) A3 n°477.

Situation: Saint-Martin domine le petit hameau de Casefabre.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Catafabricae* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 981.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : L'abbaye de Saint-Génis-des-Fontaines, puis Saint-Martin du Canigou à partir du milieu du XII^{ème} siècle

Dates clés :

- **981** : précepte du roi Lothaire mentionnant parmi les possessions du monastère de Saint-Génis des Fontaines les églises de Saint-Martin et Saint-André de Casefabre. Saint-Martin étant celle du village²¹⁷.
- **1145** : donation faite au chapitre d'Elne par Gérard Pons d'Ille de son fils Guillaume, pour entier, dans l'état ecclésiastique, avec sa portion d'hoirie paternelle consistant en tout ce que ledit Pons possède dans la paroisse de Saint-Martin de Casefabre, les dîmes et autres droits²¹⁸.
- **1163** : Alexandre III, dans sa bulle en faveur de l'abbaye de Saint-Martin du Canigou, rappelle qu'elle possède la juridiction sur l'église de Saint-Martin de Casefabre et sa paroisse²¹⁹.

Observations

Saint-Martin est un édifice plus complexe qu'il n'y paraît et très remanié. En cela, le portail d'entrée est aujourd'hui percé dans l'ancien chevet, occidentalisant artificiellement l'édifice. De la sorte des agrandissements successifs à des dates inconnues ont allongé l'abside de manière à ce quelle prenne des allures de nef.

Quoi qu'il en soit, plus rien de préroman ne subsiste dans ce bâtiment, sauf si l'on considère que les maçonneries en moellons de schiste, disposées en *opus spicatum* au nord²²⁰ sont un élément de datation indéniable se rapportant à la période préromane²²¹.

Ses parties les plus anciennes et les moins remaniées (parties septentrionale et occidentale) présentent un bel appareil régulier de schiste. L'ancienne nef était certainement voûtée en berceau plein-cintre sur arcs latéraux. Ces indices semblent corroborer un rattachement à l'époque romane.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/40 ♦ 1025W43 ♦ 1119W40 ♦ 2 OP743 ♦ 12j25, pièce n°202.

²¹⁷ ABADAL I DE VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolíngis a Catalunya*, p.210-213.

²¹⁸ ADPO : 12j25, pièce n°202, document des calendes d'avril 1145.

²¹⁹ MONSALVATJE Y FOSSAS F., *Notícias històricas, El obispo ...*, p.196.

²²⁰ En effet, le mur septentrional laisse entrevoir les fondations de l'église préromane, à savoir le substrat rocheux pour sa partie ouest et plusieurs assises en *opus spicatum* en partie médiane.

²²¹ Comme le pense si souvent Pierre Ponsich, d'ailleurs il le rappelle volontiers dans *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.181-182.

Autres : néant

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.368-369.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.181-182.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.35.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.165.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.196-197.



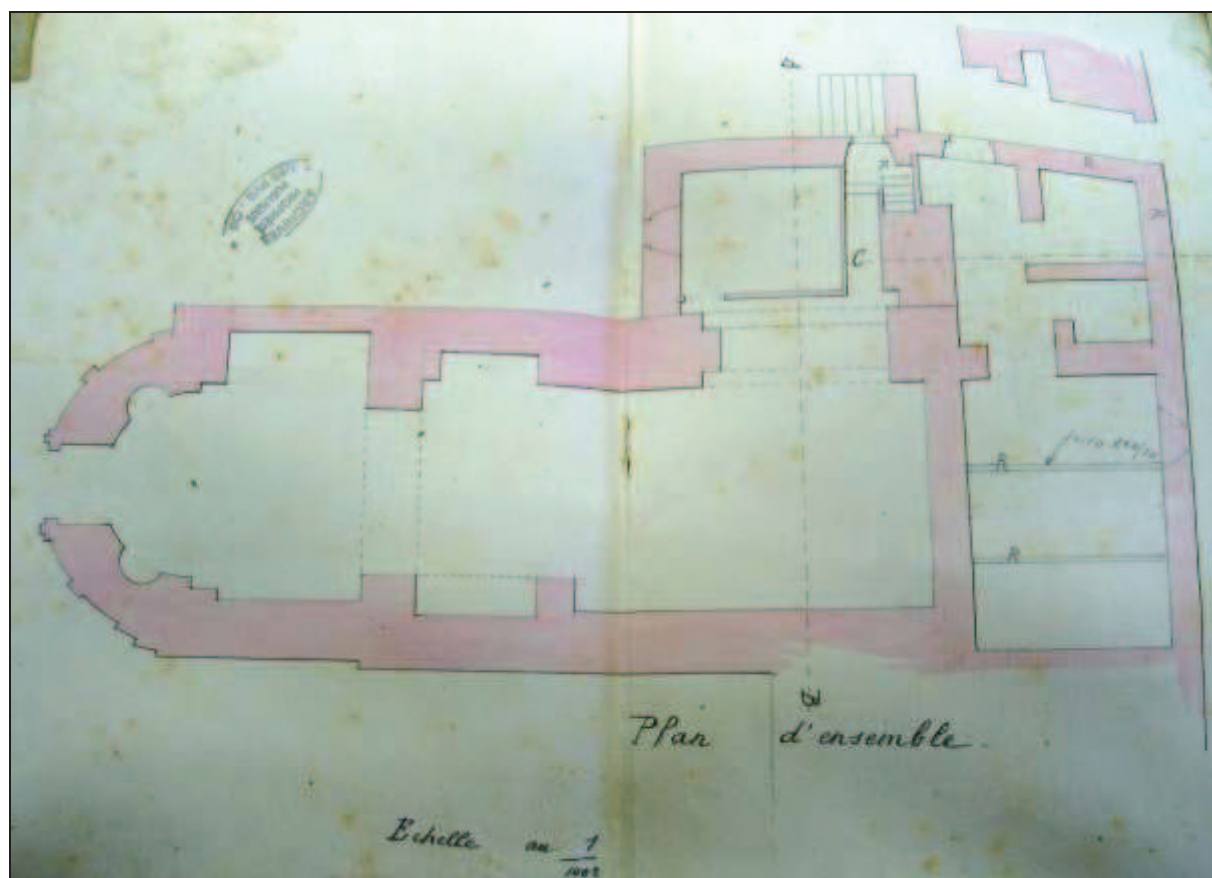
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en U2 n°411

(Cadastré dit Napoléonien, 1831, source ADPO : 2J127/40)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A3 n°477

(Cadastré moderne de 1933, source ADPO : 1119W40)



Plan au sol

(Mr Archambeau, 15 juillet 1886, ADPO : 2OP743)



Façade méridionale (haut), face orientale (bas)

(août 2013)



Face septentrionale (haut), assises en *opus spicatum* (bas)

(août 2013)



Nef vue d'est en ouest (gauche), et vue d'ouest en est (droite)

(août 2013)

Première mention : fin du XIV^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Sainte-Cécile de Cos, Saint-Vincent de Fourques.

Situation

Commune : Céret

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Georges

Lieu-dit cadastral : Pla del Carner/ Saint-Georges.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 29' 42'' N. Long. 2° 46' 53'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) B3 n°1379.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1938) B4 n°1669.

Situation: Saint-Georges se situe à la limite de la commune de Céret et de Maureillas au lieu-dit du même nom. La petite église sise sur un terrain parfaitement plat, se situe aujourd'hui entre un champ de vigne et un camping.

Propriétaire : privé (camping).

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : le vocable de Saint-Georges est très rare en Roussillon et il est fort probable que son vocable primitif soit tout autre, ce qui expliquerait son apparition tardive dans les sources.

Toponyme première mention : *plaine de Saint-Georges* (1387). Joan Badia i Homs²²² pense qu'il faudrait rapprocher le lieu-dit actuel d'un toponyme beaucoup plus ancien mentionné déjà comme confront est de la ville de Céret en 814 : *Locertetum*²²³. En 988, il devient

²²² *Catalunya Romànica*, XXV, p.105.

²²³ Ce toponyme est en effet cité dans le précepte de Louis le Pieux qui confirme la possession de la *villa* de Céret à deux frères Guimar et Radó. Il se situe comme Saint-Georges à l'extrême est de la ville.

Laccerdo, puis en 1339 c'est *les Costes de Lacertet*, pour enfin être seulement *les Costes* en 1395. A partir de cette date, la trace du toponyme se perd. Ce qui coïncide avec l'apparition du lieu-dit de Saint-Georges dans les sources.

Historique

Première mention : 1387.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : non renseignable

Dates clés :

- **1397**: un certain Julien Llinars, vicaire général de l'évêché d'Elne donne sa permission pour construire l'église de Saint-Georges²²⁴ sise dans la petite plaine du même nom²²⁵.
- **1507** : des droits sont concédés aux administrateurs de la chapelle Saint-Georges²²⁶.
- **1688** : il est fait mention de l'ermitage de Saint-Georges de Céret²²⁷.
- **1794-1797** : un différent oppose le nouvel acquéreur de la chapelle-ermitage de Saint-Georges et le propriétaire du champ attenant²²⁸. On y apprend notamment que l'église fut vendue comme bien national.

Observations

Plan :

Petite église à nef unique s'ouvrant sur une abside rectangulaire, Saint-Georges présente une spécificité étonnante : son chevet est construit au nord. Ce qui est à notre connaissance la seule église de la région à connaître cette disposition, d'autant qu'elle ne semble pas pouvoir être expliquée par des contraintes topographiques. En effet, le bâtiment est érigé dans un espace totalement plat.

Il faut rappeler que l'église fut allongée vers le midi de 3m, dans le courant du XIV^{ème} siècle.

²²⁴ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.119.

²²⁵ Il est d'avis que cette date corresponde à la période où l'agrandissement méridional fut effectué, et non de la construction de la totalité de l'édifice, vu ses caractéristiques architecturales.

²²⁶ ADPO : G.987, document du 9 octobre 1507.

²²⁷ *Catalunya Romànica*, XXV, p.105.

²²⁸ ADPO : 1QP455.

Extérieur :

L'entrée se fait au sud, au niveau de l'agrandissement, par une porte en plein-cintre faite de granites.

Seulement deux baies sont encore visibles. La première, à double ébrasement, se loge au-dessus du portail d'entrée et se rapporte donc à la période d'agrandissement de l'église. La seconde, à peine visible à l'intérieur²²⁹, semble s'être ouverte dans le mur est du chevet. Elle est réduite à quatre blocs monolithes. Le fantôme de la baie d'axe n'est plus, le fond de l'abside ayant été ouvert puis rebouché lors de l'utilisation de l'église comme grange dès le XVIII^{ème} siècle.

Les murs sont maçonnés de galets entiers ou équarris liés par du mortier, les angles sont quant à eux renforcés à l'aide de pierres plus longues. L'ensemble est consolidé par trois puissants contreforts, deux au niveau du mur gouttereau ouest et un sur le mur gouttereau est. La différence entre le volume de la nef et celui du chevet est très nettement marquée.

La toiture est aujourd'hui inexistante, et nous ne parlerons pas ici du frêle clocher-mur qui remonte au XIV^{ème} siècle, bien qu'il semble avoir remplacé un clocher plus ancien, dont il nous reste des traces intérieures²³⁰.

Intérieur :

La nef, ainsi que l'abside, toutes deux de forme rectangulaire, reçoivent un couvrement en berceau plein-cintre lisse et continu.

Sur l'intrados de la voûte de la nef, le mortier a emprisonné des marques de coffrage qui témoignent des deux campagnes de construction. Dans la partie la plus ancienne²³¹, ce sont des roseaux tressés qui furent utilisés pour fabriquer le coffrage et maintenir la voûte lors de son élévation. Dans la partie la plus récente, (qui se développe vers le sud après le contrefort sud du mur gouttereau occidental) ce sont des planches de bois qui servirent pour le coffrage.

Il n'y a pas de mise en scène de l'abside. En ce sens, aucun arc triomphal ne marque son entrée, et aucune marche ne la sépare de la nef. D'ailleurs aujourd'hui, nef et abside sont de plain-pied avec un sol en terre battue.

Les murs adoptent la même physionomie que l'extérieur, fait de galets. Il faut remarquer les six assises construites en *opus spicatum* au niveau du mur est. Il est très rare de

²²⁹ Car elle fut transformée en niche.

²³⁰ A l'endroit où la nouvelle voûte vient se greffer, nous pouvons apercevoir deux trous qui étaient là pour faire passer les cordes permettant d'actionner les cloches depuis l'intérieur. Il devait donc déjà exister un clocher avant l'adjonction d'un nouveau au XIV^{ème} siècle.

²³¹ C'est-à-dire : abside + nef à hauteur du contrefort sud du mur ouest.

voir en Roussillon cette particularité de façonnage des pierres occuper un si large et haut espace sur un même mur.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/49 ♦ 1025W51 ♦ 1119W49 ♦ 1QP455.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.390.
- *Catalunya Romànica, XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.105-106.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.119.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.280-281.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.146.



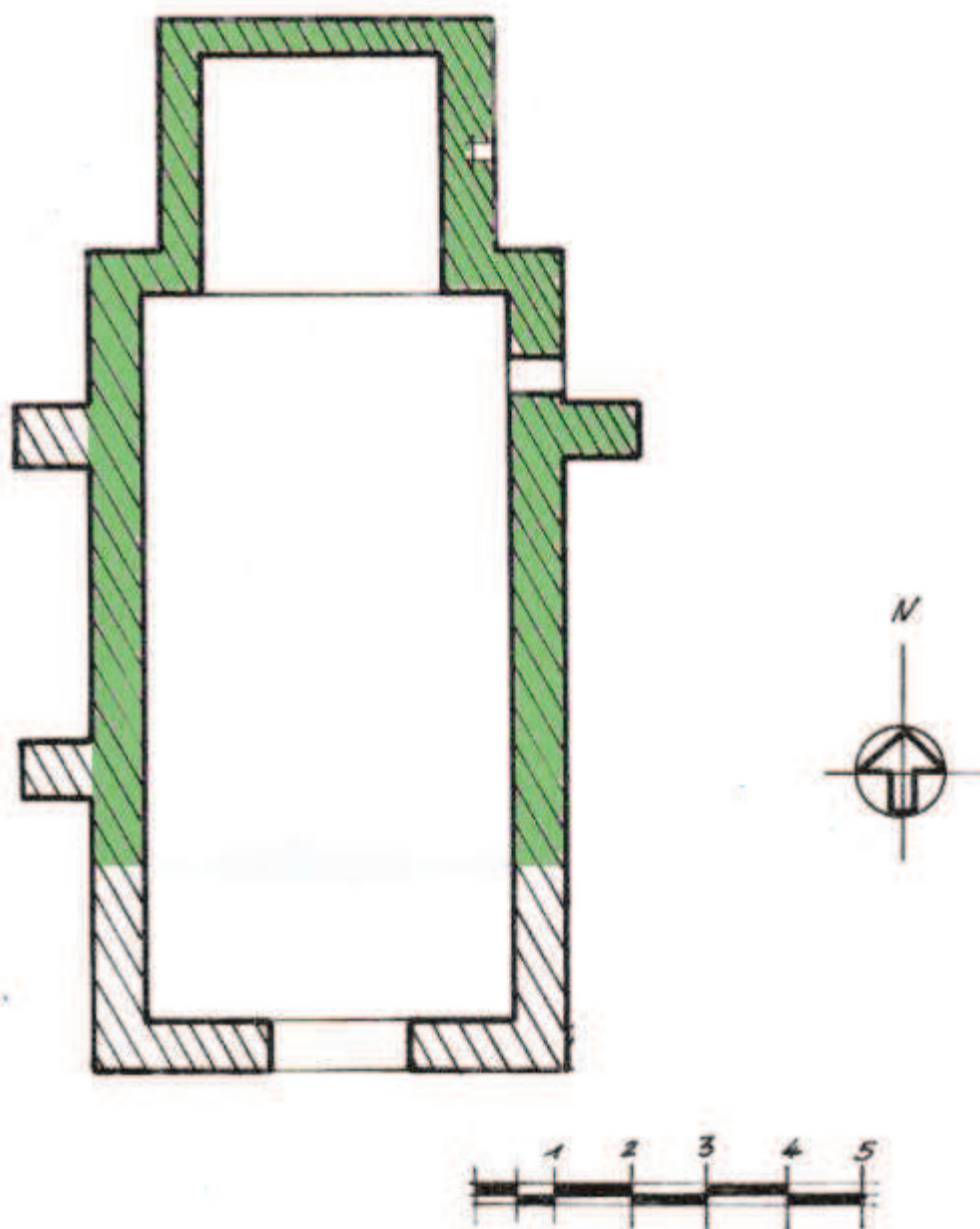
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B3 n°1379

(Cadastré dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/49)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B4 n°1669

(Cadastré moderne de 1938, source ADPO : 1119W49)



Plan au sol

(Morgane GOURGUES, 2007)



Face occidentale

(mars 2007)



Chevet placé au nord

(mars 2007)



Agrandissement méridional

(mars 2007)



Face orientale

(mars 2007)



Vue de l'intérieur de l'église depuis le sud

(Cliché d'André Roura, dans *Catalunya Romanica*. n°XXV, p. 106)



Vue de la nef du nord vers le sud

(mars 2007)

Première mention : début du IX^{ème} siècle.

Style architectural : baroque.

Edifices comparables : Sainte-Marie du Boulou.

Situation

Commune : Céret

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Pierre

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 29' 12'' N. Long. 2° 44' 58'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) Cu n°833.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1938) C1 n°808.

Situation: au cœur du village.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 23 décembre 1998.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Vicus Sirisidum* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 814.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : néant.

Dates clés :

- **814** : précepte de Louis le Pieux en faveur des frères Guimar et Rado, leur confirmant la possession de la *villa*, ainsi que de son église dédiée à l'apôtre Pierre. Cette chartre rappelle que leur père fonda ladite église sous la protection de Charlemagne²³².
- **968** : donation faite par un certain Aton, clerc à l'église d'Elne, de son alleu en comté de Vallespir, à *Roveroso*, près de Céret, en échange de pouvoir jouir, toute sa vie durant, de la paroisse de Saint-Pierre dans la ville de Céret²³³.
- **1671** : agrandissement de l'église, composée de six chapelles, devenue trop modeste pour accueillir l'ensemble des fidèles²³⁴.
- **1734**, le 25 janvier : chute du dôme nouvellement construit sur « la vieille église qui lui était contiguë »²³⁵.

Observations

Saint-Pierre se présente aujourd'hui sous la forme d'une grande église basilicale de style baroque.

Seule la partie basse de l'ancien clocher-tour se logeant dans l'angle nord-ouest du transept pourrait être préroman, remontant selon la majorité des auteurs au XI^{ème} siècle.

L'appareil en moellons, les deux paires d'arcatures aveugles, ainsi que la baie géminée²³⁶ militent en faveur de la datation précédemment citée.

Il est à noter, malgré la présence d'enduit, que la base aujourd'hui visible, c'est-à-dire sa face nord, est bâtie en moellons grossièrement équarris, et ce sur une dizaine de mètres de haut, puis très vite un petit appareil le remplace, jusqu'à la première corniche au-dessus des baies géminées.

²³² ABADAL I DE VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.316.

²³³ ADPO : 12J25, pièce n°91.

²³⁴ Document original non conservé aux ADPO mais le texte fut retranscrit et publié par Paul Tarris dans *Notes d'histoire concernant la ville de Céret*, Céret, 1898, p.75.

²³⁵ TARRIS, P., dans *Notes d'histoire concernant la ville de Céret*, Céret, 1898, p.151-154.

²³⁶ Sise au niveau du premier étage, elle se compose de deux arcs réguliers à ressaut, en petit appareil, reposant en leur centre sur un pilastre commun maçonné. Ce dernier s'est vu flanqué d'une double colonnette monolithe et surmontée d'un chapiteau épannelé. Deux baies identiques occupent les faces ouest et est du clocher. Au même niveau, côté sud, il semblerait qu'une quatrième baie géminée eut existé, mais il n'en reste qu'un arc difficilement visible (d'après le rapport sommaire sur le clocher de Saint-Pierre de Céret, délivré au SDAP le 21/09/1988, auteur inconnu. Document conservé à l'UDAP de Perpignan).

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/49 ♦ 1025W51 ♦ 1119W49 ♦ 12j25, pièce n°91.

Autres : UDAP pour plan.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.387-389.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.103-104.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.8.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.39-40.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.280.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.287-288.



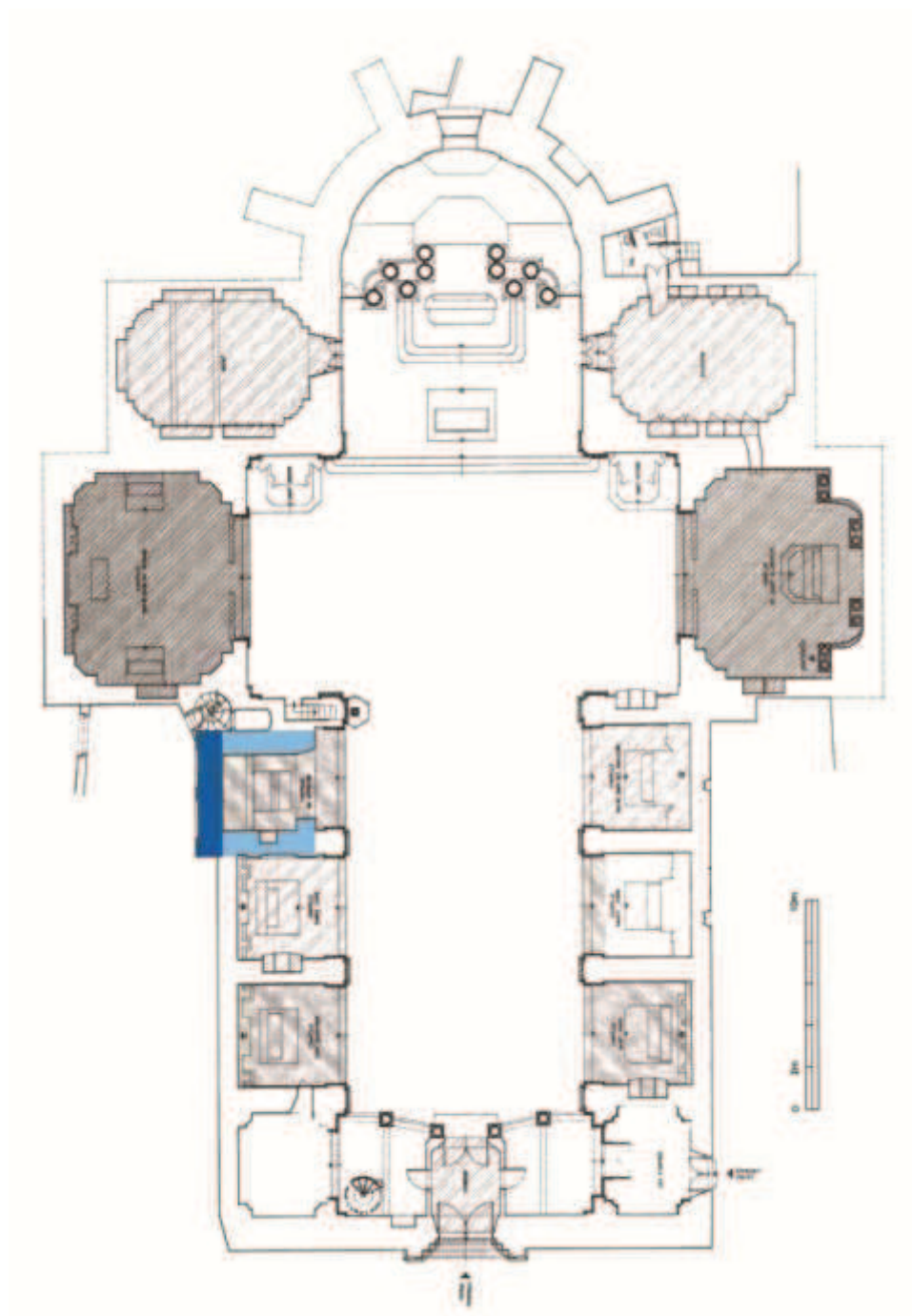
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Cu n°833

(Cadastré dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/49)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en C1 n°808

(Cadastré moderne de 1938, source ADPO : 1119W49)



Plan au sol

(O. Weets, juin 2010)



Partie est du clocher

(avril 2015)



Baie géminée (haut), arcatures aveugles (bas)

(avril 2015)

Saint-Pierre du Vilar

Première mention : milieu du X^{ème} siècle.

Style architectural : romane.

Edifices comparables : Saint-Luc de Puig-Rodon à Passa, Sainte-Marie de Brouilla.

Situation

Commune : Claira

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Pierre du Vilar.

Lieu-dit cadastral : Saint-Pierre.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 45' 45'' N. Long. 2° 55' 54,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1817) D2 n°538.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1935) D2 n°886.

Situation: Saint-Pierre se dresse sur la rive gauche de l'Agly sur un terrain présentant une assiette plane, mais néanmoins rehaussé de près de 2m de haut par rapport au niveau de la route.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *vilariem* de *Ribas Altas*²³⁷ (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 951.

²³⁷ *Ribas Altas* est l'ancien toponyme devenu aujourd'hui Rivesaltes, qui est limitrophe de Claira par l'ouest.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Sainte-Marie de la Grasse.

Dates clés :

- **951** : la possession de la *villa* Rivesaltes et de son église ainsi que son *vilar* avec son église sont confirmés à l'abbaye de La Grasse, par le pape Agapet II²³⁸.
- **1667** : donation de l'église par son ermite Francisco Passa à un certain José Joli et sa fille²³⁹.
- **1817** : nouvelle bénédiction de l'église le 20 juillet par François Pallarés, prêtre de Claira²⁴⁰, après sa reconstruction suite à son abandon en 1792²⁴¹.

Observations

Saint-Pierre est un curieux bâtiment dont la partie la plus ancienne est souterraine. En effet, il semblerait qu'un important dépôt alluvionnaire soit à l'origine de l'enterrement progressif de l'église. Ainsi, aujourd'hui nous ne pouvons voir tant à l'extérieur qu'à l'intérieur qu'environ 2m de l'ancienne église. De cette façon la baie d'axe du chevet est aujourd'hui au ras du sol, et on ne voit que les claveaux sommitaux de l'ancien portail méridional.

Plan

Saint-Pierre adopte une forme des plus basiques : une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée.

Extérieur :

Les 2m de mur les plus anciens sont maçonnés en galets et pierres de taille calcaire aux angles. Un portail méridional dont le plein-cintre était souligné par l'utilisation d'un marbre rose ne dépasse plus que d'1,23m du sol naturel. La baie d'axe qui devait être à double ébrasement est en pierres de taille. Une autre baie semble avoir existé en façade nord, proche du chevet.

Les parties supérieures mêlant galets, pierres de taille et terre cuite sont certainement à mettre en relation avec la nouvelle consécration de l'église au début du XIX^{ème} siècle.

²³⁸ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.27, MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t. 1, p.108-115.

²³⁹ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.289.

²⁴⁰ *Ibidem*, p.302

²⁴¹ JUST, L., *Ermitages du diocèse de Perpignan*, p. 71.

Intérieur :

Dorénavant coiffée d'une charpente, la nef devait être voûtée d'un plein-cintre comme en témoignent les retombées de ses deux imposants doubleaux.

Malgré son plan réduit à l'essentiel et ses murs en maçonnerie de galets, Saint-Pierre est une œuvre romane comme le démontre son ancien portail en marbre rose, et l'utilisation de la pierre de taille, autant pour consolider les angles des murs, que pour percer la baie d'axe. Il est fortement envisageable que les bases de ses mêmes baies soient d'origine préromane comme en témoignent les sources, mais en l'absence de fouilles archéologiques nous ne pouvons nous prononcer sur une telle hypothèse.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W52 ♦ 2J127/50 ♦ 1119W50 ♦ 53J72-73.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.395-396.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.190.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.27.
- JUST, L., *Ermitages du diocèse de Perpignan*, Perpignan, 1860, p. 71.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.94.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.289, 301-302.



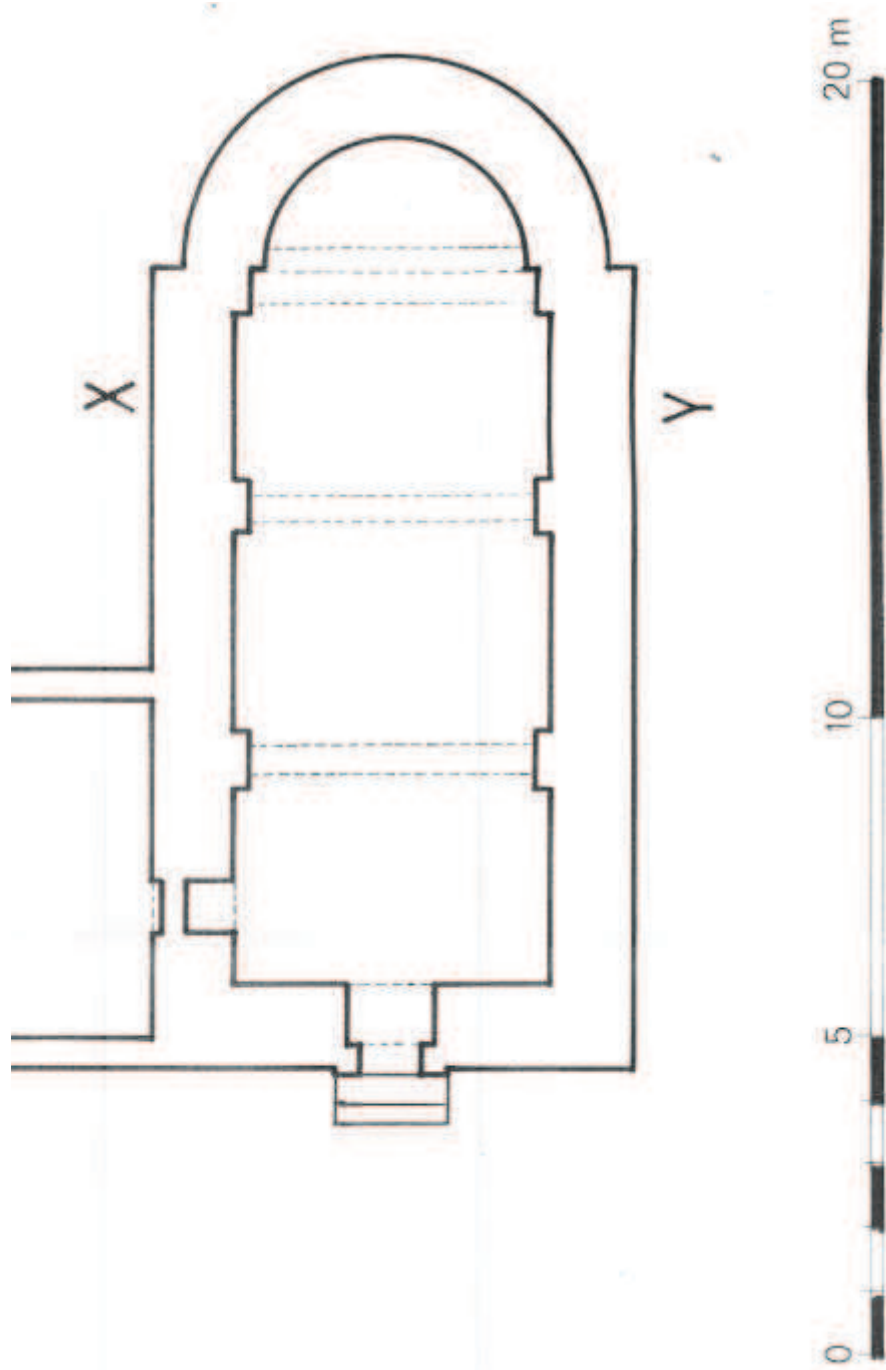
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en D2 n°538

(Cadastré dit Napoléonien, 1817, source ADPO : 2J127/50)



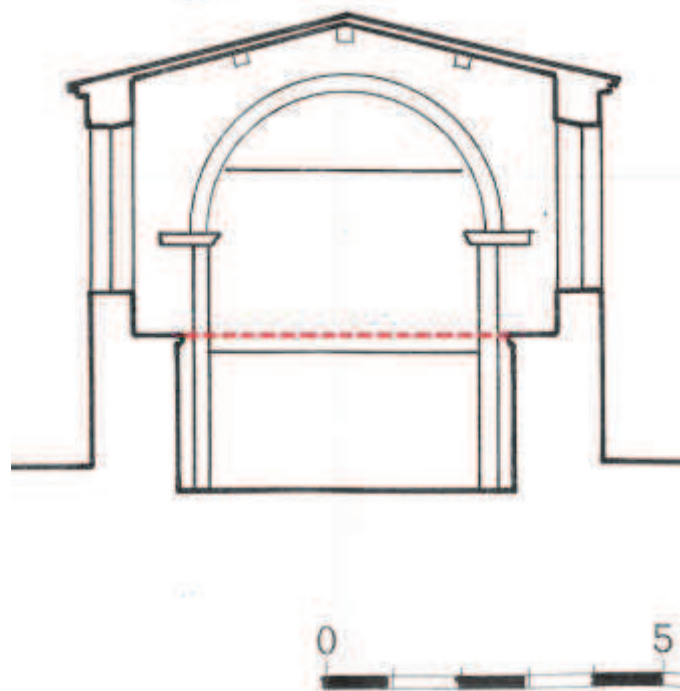
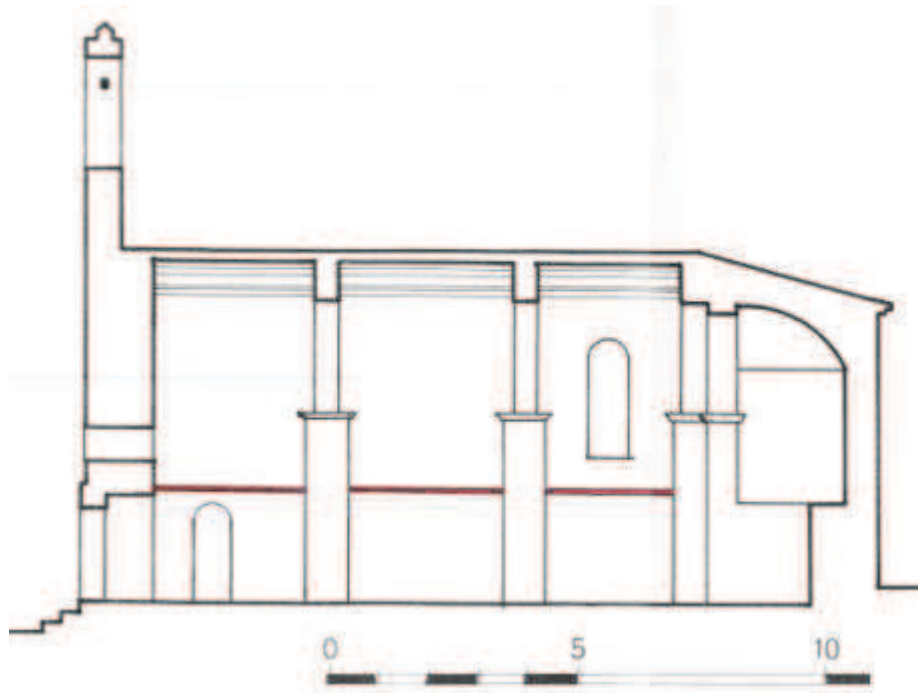
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en D2 n°886

(Cadastré moderne de 1935, source ADPO : 1119W50)



Plan au sol

(M. Pignol et B. Fogacci, 1966, ADPO n°53J73)



Coupe longitudinale sur le midi (haut) et coupe transversale sur l'est (bas)

En rouge le niveau de l'église primitive avant élévation.

(M. Pignol et B. Fogacci, 1966, ADPO n°53J73)



Face occidentale (haut), façade méridionale (bas)

(juillet 2015)



Nef, vue d'ouest en est (haut), et d'est en ouest (bas)

(juillet 2015)

Première mention : milieu du X^{ème} siècle.

Style architectural : néo-classique.

Edifices comparables : Sainte-Marie de Baixas.

Situation

Commune : Claira

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Vincent

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 42' 35,1'' N. Long. 2° 57' 25,6''E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1817) B3 n°660.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1935) B1 n°433.

Situation: au centre du village sur une partie légèrement surélevée.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa Clerani* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 962.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : non renseignable.

Dates clés :

- **962** : la vicomtesse Richilde lègue, à Sainte-Eulalie d'Elne, un champ sis à coté de Saint-Vincent²⁴².
- **1091** : un autre alleu sis dans la paroisse de Saint-Vincent est offert à l'évêché par une certaine Stéphanie²⁴³.
- **1257** : échange consenti entre Don Jaime, roi d'Aragon et Oton, abbé de Fontfroide. Le premier récupère la villa de Claira en abandonnant notamment la villa de Marquixanes en Conflent²⁴⁴.

Observations

Saint-Vincent est une église très remaniée, d'abord dans le courant du XV^{ème} siècle, puis au XIX^{ème} siècle. Elle se présente sous la forme d'un plan basilical avec deux bas-côtés dans lesquels viennent se loger quatre chapelles. Un clocher-tour en brique s'élève à l'extrémité est du bas-côté méridional.

La singularité de cette paroissiale est que l'on devine encore très clairement l'église romane entièrement englobée par le bas-côté sud, et dont l'abside sert de soubassement au clocher. Les enduits et décors actuels nous interdisent une quelconque analyse architecturale sincère. Nous ne pouvons donc savoir si cet édifice, dont la forme et les dimensions s'apparentent à une église romane, pourrait remonter à une date antérieure. Pour ce qui est encore discernable, la nef semble avoir été couverte en berceau, et l'abside très profonde, en berceau plein-cintre lisse se finissant dans un cul-de-four.

Le mur méridional est tout aussi difficile à lire, bien que récemment mis à nu. Il présente dans sa partie ouest une baie en plein-cintre et en pierres de taille²⁴⁵ qui vient s'inclure dans une maçonnerie de galets et pierres de petit appareil, le tout très remanié. Sous celle-ci, on perçoit les restes d'un arc, peut-être le portail primitif. A l'ouest de cette baie, il y a un bloc sculpté de manière assez archaïque semblant représenter un personnage en pied, dans la position de l'orant.

²⁴² CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.30.

²⁴³ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.336.

²⁴⁴ *Ibidem*, p. 336 et 439-442.

²⁴⁵ Invisible depuis l'intérieur.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W52 ♦ 2J127/50 ♦ 1119W50.

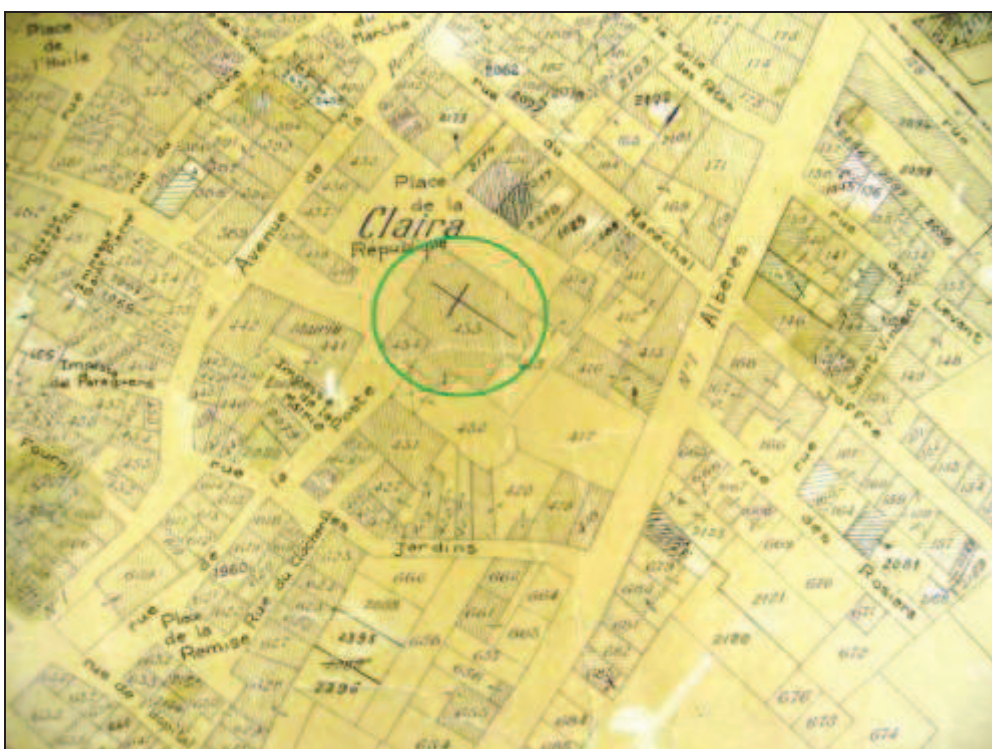
Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.394.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.30.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.41.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.334-341.



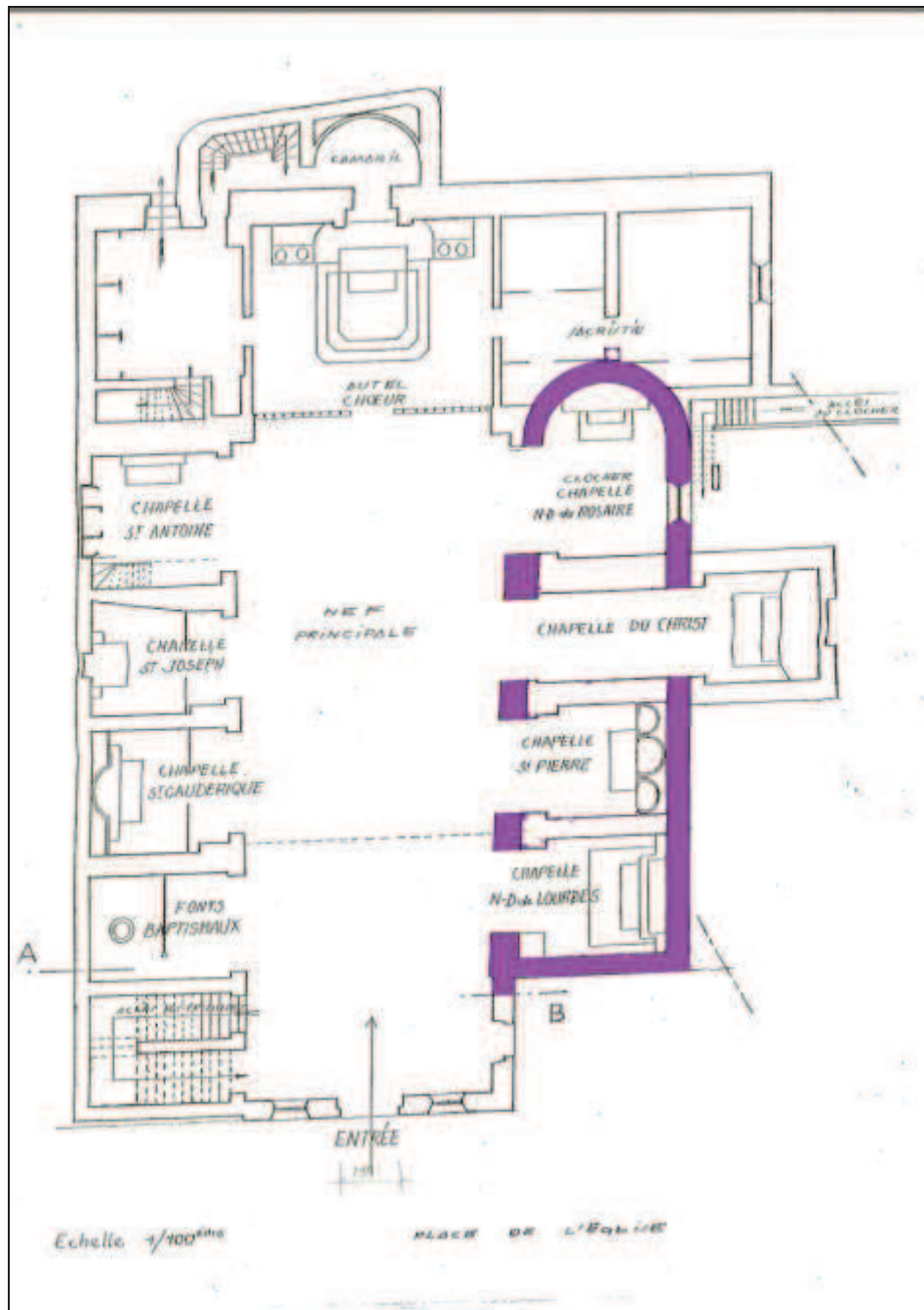
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B3 n°660

(Cadastré dit Napoléonien, 1817, source ADPO : 2J127/50)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°433

(Cadastré moderne de 1935, source ADPO : 1119W50)



Plan au sol

*La partie colorée en violet correspond à l'emprise de l'église romane
(Auteur inconnu, XX^{ème} siècle, conservé à l'UDAP de Perpignan)*



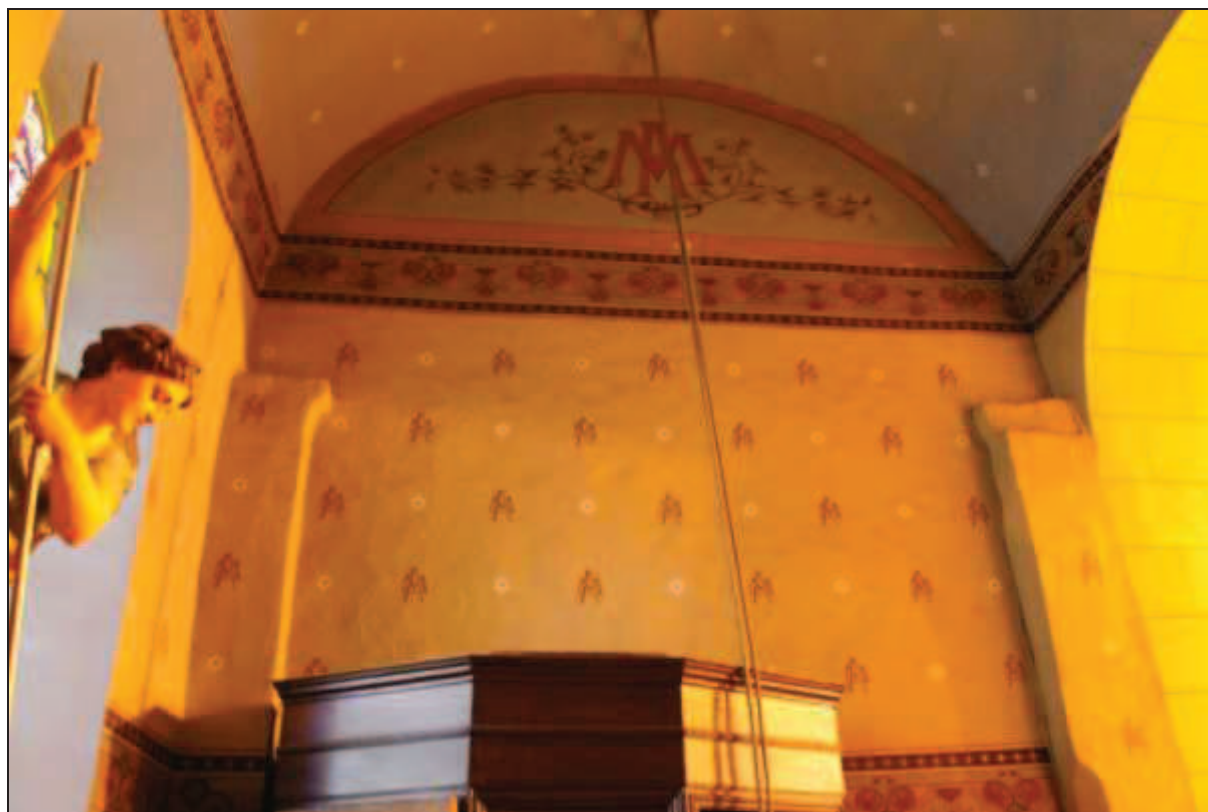
Face occidentale (haut) et façade méridionale (bas)

(juillet 2013)



Vue de la nef d'ouest en est, les trois chapelles méridionales correspondent à l'emprise de l'église romane

(juillet 2013)



Vestiges de l'arc triomphal, ou de retombées du doubleau au niveau
de l'ancienne abside

(juillet 2013)

Première mention : fin du XII^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Quentin d'Amélie-les-Bains, Saint-André-de-Sorède²⁴⁶.

Situation

Commune : Les Cluses

Secteur : Vallespir

Nom du site : Sainte-Marie

Lieu-dit cadastral : les Cluses-Hautes.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 29' 1'' N. Long. 2° 50' 41'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) B2 n°117.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1933) B2 n°164.

Situation : le village des Cluses est divisé en trois parties : Alta, del Mig et Baixa²⁴⁷. Sainte-Marie se situe dans le hameau Alta, près des ruines du château. Une maison est accolée à sa partie sud-est.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : à partir du milieu du XIV^{ème} siècle, le vocable de Saint-Nazaire tend à prendre la place de celui de Sainte-Marie et ce jusqu'au XVII^{ème} siècle²⁴⁸. L'autel majeur étant dédié à la vierge et les deux autres à Saint-Nazaire et Saint-Georges²⁴⁹.

Toponyme première mention : *Castrum Clausuras* (VII^{ème} siècle) puis *Clusa* (IX^{ème} siècle).

²⁴⁶ L'abbatiale de Saint-André de Sorède ne possède pas de notice dans notre travail de recherche.

²⁴⁷ C'est-à-dire haute, du milieu et basse.

²⁴⁸ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.278.

²⁴⁹ MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, p.275.

Historique

Première mention : 1198.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : non renseignable.

Dates clés :

- **1198** : donation par un certain Bernard de la Clusa, son frère et sa soeur, à Gausbert de Serran commandeur des templiers du Mas Deu (Trouillas), de biens sis dans la paroisse de Sainte-Marie²⁵⁰.

- **1375** : par son testament Alamande, femme de Jean Pometa, de Saint-Jean de l'Albère, fait plusieurs legs dont un à l'attention de Sainte-Marie de la Cluse²⁵¹.

Observations

Plan :

Dans le rectangle qu'elle dessine, la petite paroissiale se compose de trois nefs parallèles s'ouvrant chacune sur une abside semi-circulaire englobée dans un chevet plat commun, sis à l'orient. Les trois absides communiquent entre elles par le biais d'ouvertures en plein-cintre de petites dimensions²⁵². Les deux absidioles ont un plan légèrement outrepassé, et sont chacunes désaxées vers l'abside majeure.

Sainte-Marie est une église atypique parmi celles que nous étudions. En cela, elle adopte un plan que l'on retrouve plus souvent dans les abbaciales comme Saint-Génis-des-Fontaines (Roussillon) ou Saint-Michel-de-Cuxa (Conflent), que dans les églises rurales de la région.

Extérieur :

Un portail gothique en marbre blanc de Céret nous accueille à l'ouest. Il remplace un portail plus ancien, plus haut et plus étroit, en témoigne l'arc encore visible depuis l'intérieur de la nef. D'ailleurs, en mai 2000, lors de la réfection de la voirie devant la mairie, un portail en granit, fait de sept blocs monolithes chanfreinés, fut découvert. Les dimensions semblent correspondre avec l'emprise de l'arc encore visible in-situ. Un autre accès semble avoir existé

²⁵⁰ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.75, MONSALVATJE Y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.279.

²⁵¹ ADPO : G734, document du 5 septembre 1375.

²⁵² N'excédant pas 1,50m.

dans le mur septentrional, en amont de l'abside nord. Il est encore visible autant de l'intérieur que de l'extérieur.

Quatre baies assurent l'éclairage de Sainte-Marie, trois de section plein-cintre et à double ébrasement sont celles d'axe de chacune des absides. Elles sont toutes trois sensiblement au même niveau et maçonnées en moellons de granite. La dernière prend place au-dessus du portail d'entrée, elle est géminée. Ses deux arcs, dessinant un ressaut, sont en pierres de taille calcaire de petites dimensions et redescendent sur une colonne monolithe par l'intermédiaire d'un large chapiteau²⁵³ sculpté d'entrelacs. Il faut remarquer la présence de deux dernières baies, aujourd'hui transformées en niche, se logeant dans la partie médiane du mur méridional. De forme et dimensions similaires à celles d'axes, leurs appuis sont à 1,20m du sol.

Les murs sont montés en tout-venant de forme plutôt allongée,²⁵⁴ sans aucune régularité. Des chaînes viennent rigidifier les angles. Elles sont réalisées en gros blocs de granite pour la partie est et en blocs de granite et calcaire pour la partie ouest. Des traces de surélévations sont visibles au niveau du chevet ainsi que du pignon est. Ces remaniements n'excédant pas 50cm, peut-être liés à la réfection des toitures et charpentes²⁵⁵.

Trois contreforts soutiennent l'église. Le plus imposant est celui qui maintient le chevet, il est semblable au mur d'une forteresse et est un peu plus large que l'édifice. Il est maçonné en tout-venant et galets et adopte une forme trapézoïdale. Deux autres imposants contreforts occupent l'est et l'ouest du mur gouttereau nord. Ils semblent postérieurs à l'édification de l'église, car l'un d'entre eux rogne l'ancien accès septentrional.

Un clocher-mur à quatre arcs s'élève sur le mur pignon occidental. Il est maçonné dans un style identique au reste de la façade. Il se compose à sa base de deux larges et hautes baies de forme outrepassée, surmontées de deux petits arcs plein-cintre. Pour Géraldine Mallet²⁵⁶ et Joan Badia i Homs²⁵⁷ ce clocher serait le fruit d'une campagne de construction du XIV^{ème} siècle. Sa grande amplitude pourrait justifier ce choix. L'accès s'y fait depuis un escalier au nord de l'entrée, qui marque également le mur nord d'un porche dont il ne reste qu'un arc plein-cintre.

Enfin, il faut remarquer la présence de joints dits « à la pointe de la truelle », à l'aplomb de la baie géminée, au sud du portail.

²⁵³ Ce dernier couvrant toute la profondeur de la baie.

²⁵⁴ Les moellons ont des hauteurs comprises entre 5 et 11cm maximum.

²⁵⁵ Le chevet est aujourd'hui couvert d'ardoises et le reste du bâtiment de tuiles.

²⁵⁶ MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.275.

²⁵⁷ *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir,...*, p.110.

Intérieur :

La nef est couverte d'un berceau plein-cintre lisse, légèrement outrepassé, retombant sur des arcs également outrepassés reposant sur de larges piliers de section rectangulaire, laissant libre la circulation vers les bas-côtés eux-mêmes voûtés en berceau plein-cintre. Ces derniers étaient initialement au nombre de six (trois de chaque côté de la nef), les deux piliers nord et sud devant l'abside furent détruits, à une date inconnue, au profit d'un très grand arc.

Un curieux espace se loge entre les arcs triomphaux et les absides, une sorte de corridor défini par la largeur du passage ménagé entre chacune des absides. Il semble récupérer le désaxement de ces dernières par rapport aux nefs et reçoit un couvrement spécifique, plus haut que l'arc triomphal et l'abside²⁵⁸.

L'arc triomphal de l'abside principale est légèrement outrepassé. Son arc a certainement été remanié car il est en pierres de taille dans le même style que les deux grands arcs orientaux de la nef principale. Les arcs triomphaux des absidioles sont maçonnés en moellons et leurs retombées ne sont pas régulières. En ce sens, au sud et au nord, l'arc triomphal repose sur des corbeaux pris dans les murs gouttereaux.

Une marche de 14cm de haut délimite l'emprise de l'abside centrale.

Les murs sont maçonnés avec la même technique que celle usitée pour l'extérieur : moellons de tout-venant, de forme allongée, noyés par un épais enduit de chaux.

Un banc, presque une marche, au vu de sa hauteur (30cm), court le long du mur gouttereau méridional.

Le sol actuel est recouvert de terres cuites, seul le sol des absides est fait en dalles de pierre.

Il faut également signaler les vestiges de fresques romanes présents au niveau de l'abside. On distingue notamment un Christ en majesté dans une mandorle. Ces fresques sont généralement datées de la première moitié du XII^{ème} siècle et attribuées au maître de Saint-Martin de Fenollar (Vallespir).

Sources et références bibliographiques

²⁵⁸ Ainsi, l'intrados de l'arc triomphal de l'abside centrale culmine à 3,88m, celui du « corridor » à 4,63m et celui de l'abside à 3,34m.

ADPO : 1025W66 ♦ 2J127/63 ♦ 1119W63 ♦ G734.

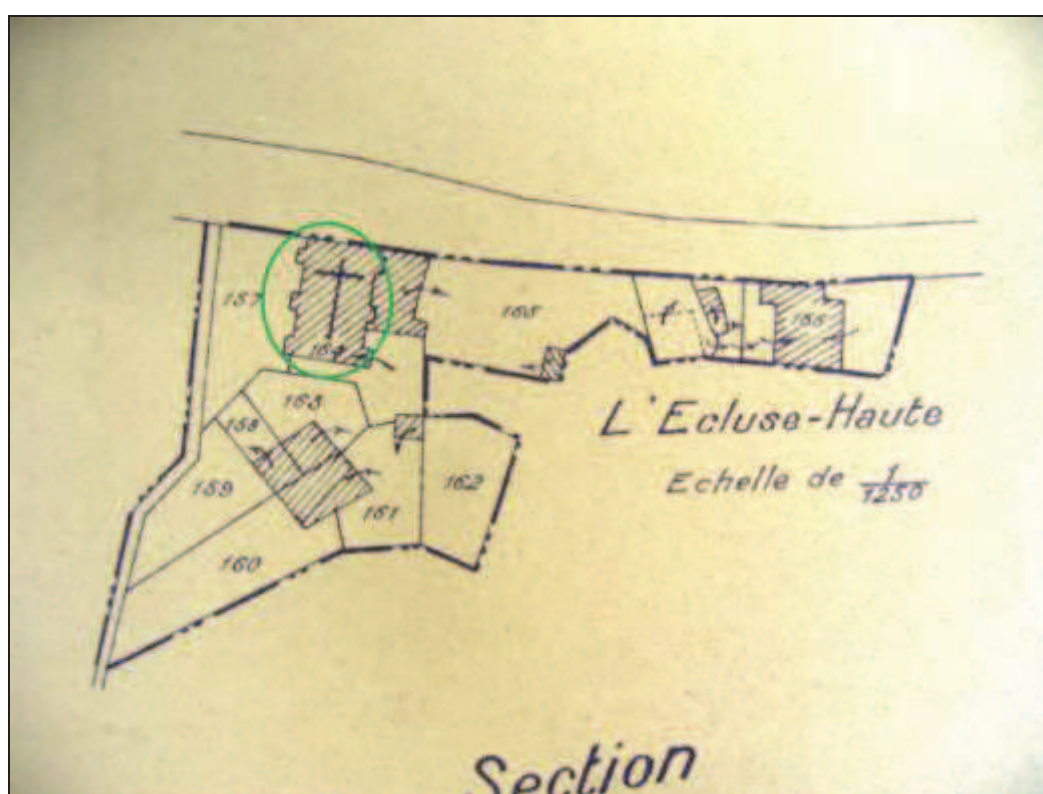
Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.397-399.
- BARRAL i ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981, p.263-264.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.108-113.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.75.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.51.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.275-276.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.276-279.



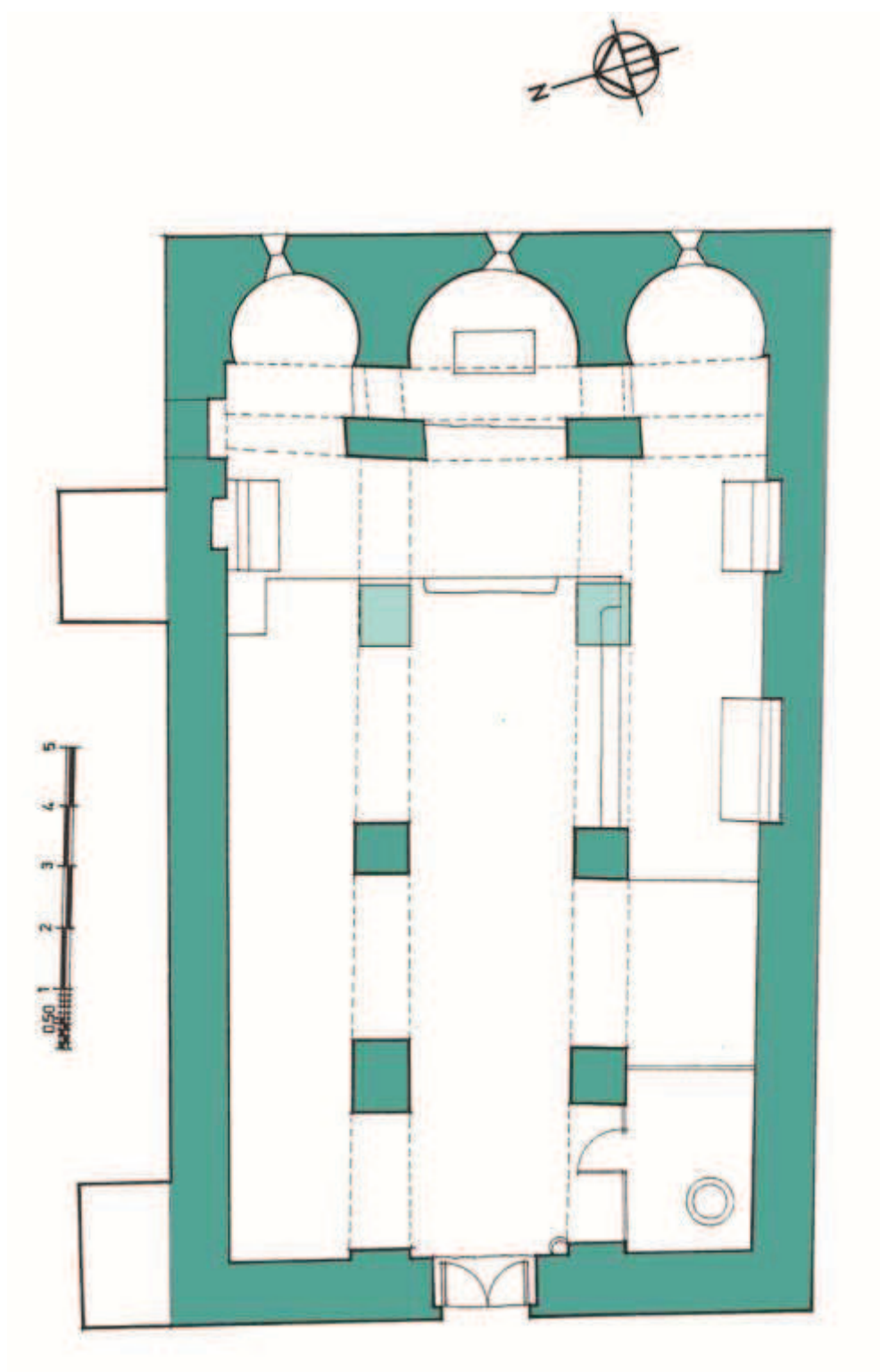
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B2 n°117

(Cadastré dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/63)



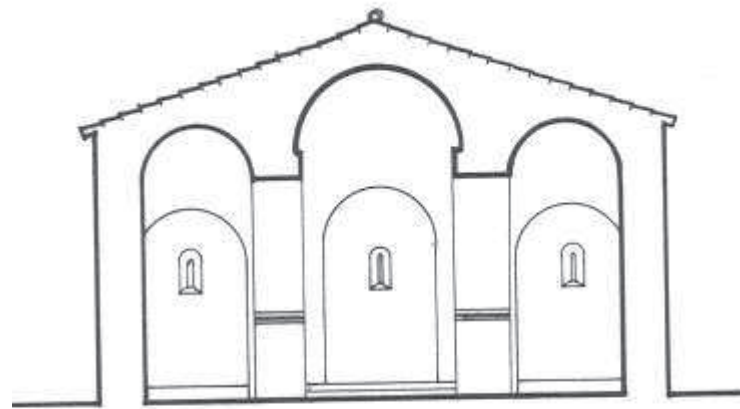
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B2 n°164

(Cadastré moderne de 1933, source ADPO : 1119W63)



Plan au sol

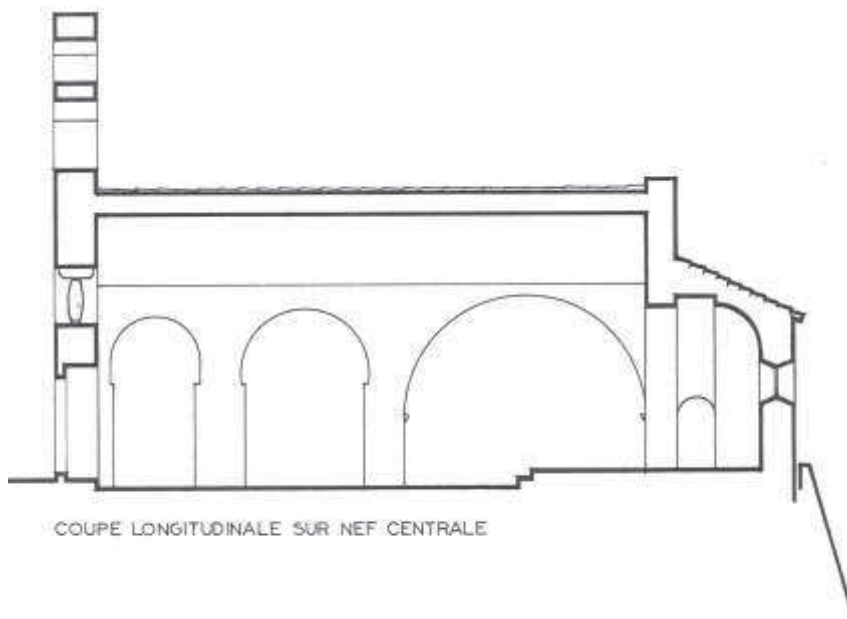
(J-A. Adell, dans *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir, ...*, p.109)



COUPE TRANSVERSALE



Raphaël MALLOL - Del.



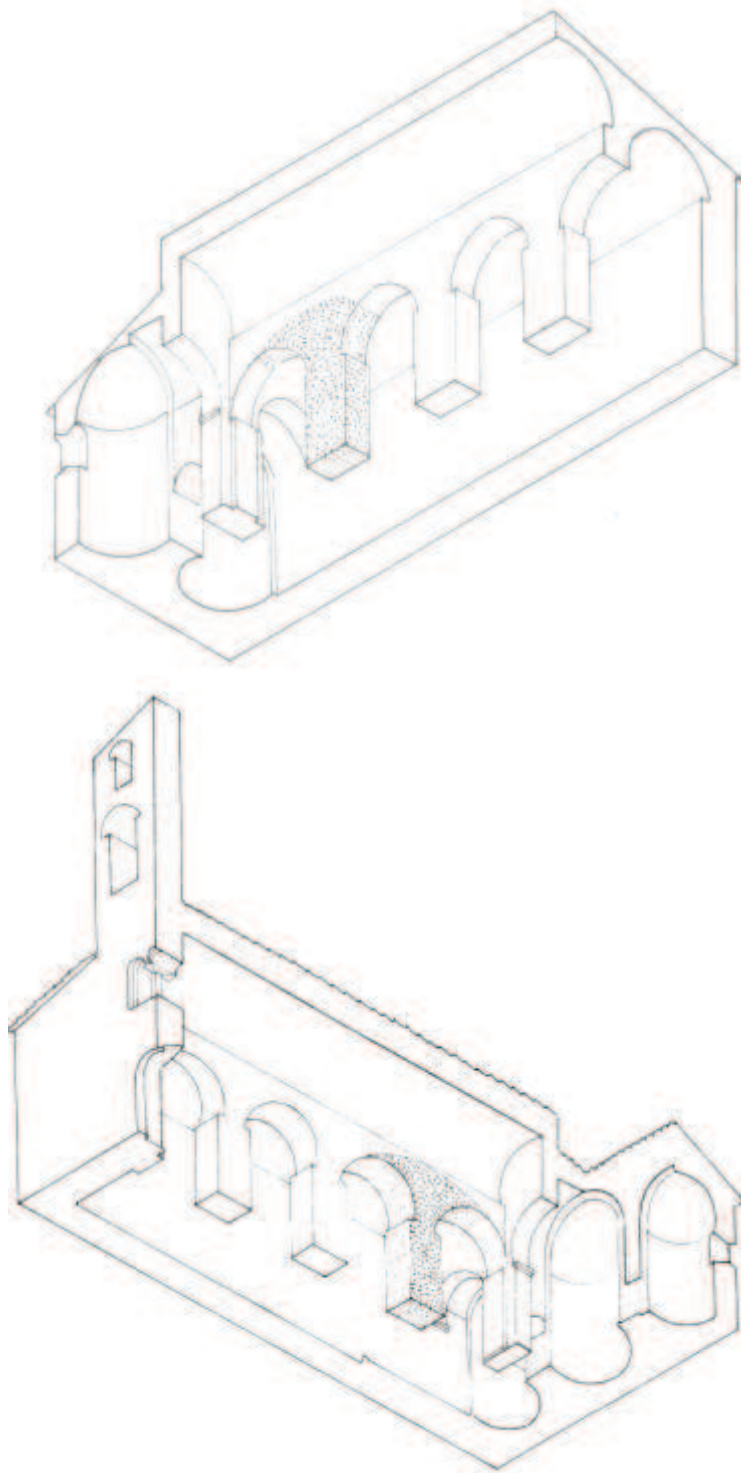
COUPE LONGITUDINALE SUR NEF CENTRALE



Raphaël MALLOL - Del.

Coupe transversale sur l'orient (haut) et coupe longitudinale sur le nord (bas)

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Coupe transversale sur l'orient (haut) et coupe longitudinale sur le nord (bas)

(J.-A. Adell, dans BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981, p.263.)



Façade occidentale

(octobre 2012)



Face méridionale (haut) et face septentrionale (bas)

(juillet 2012)



Chevet

(juillet 2012)



Vue de la nef depuis l'occident

(juillet 2012)



Vue de la nef depuis l'orient

(juillet 2012)



Abside centrale

(juillet 2012)



Absidiole septentrionale

(juillet 2012)



« Corridor » entre arc triomphal et abside

(juillet 2012)

Saint-Julien de Vallventosa

Première mention : milieu du X^{ème} siècle.

Style architectural : préroman et roman.

Edifices comparables : Saint-Ferréol de la Pava à Argelès-sur-Mer, Saint-Etienne de Nidolères à Tresserre.

Situation

Commune : Corbère

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Julien de Vallventosa

Lieu-dit cadastral : d'en Brazet.

Etat : en ruine, en rénovation depuis 2008.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 39' 3,6'' N. Long. 2° 40' 9,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1814) C2 n°477.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1958) C2 n°780.

Situation : en contrebas d'une colline, sur la rive droite de la rivière de Saint-Julien. A 2km du village.

Propriétaire : l'association Sauvegarde du patrimoine des deux Corbère, depuis 2001.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Valle Ventuosa* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 945.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne au X^{ème} siècle, puis l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech à partir du XI^{ème} siècle.

Dates clés:

- **945** : un couple vend à Baldric, abbé de Saint-Michel de Cuxa, un autel avec sa redevance dans la *domus Sancti Iuliani*²⁵⁹.
- **1043** : il est fait mention de l'autel de Julien : *altare Sancti Juliani*²⁶⁰.
- **1395** : collation de bénéfice en faveur de Pierre Cagarriga. A cette occasion, l'église est qualifiée de rurale²⁶¹.
- **2007** : fouilles conduites par Carol Puig autour du chevet²⁶².

Observations**Plan :**

Saint-Julien est réduite à l'essentiel : une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée²⁶³.

Extérieur :

L'entrée se fait aujourd'hui depuis l'occident par l'intermédiaire d'un portail maçonné en schiste, comme le reste de la façade²⁶⁴. Ce dernier est excentré vers le septentrion et n'est pas celui d'origine. En effet, en façade méridionale, nous constatons qu'un ancien portail prenait place. De forme outrepassée, il est maçonné en schiste rouge certainement dans une volonté de marquer l'entrée du sanctuaire.

Hormis un oculus au-dessus du portail occidental, aucune baie ne vient animer les murs de Saint-Julien. Cela est peut-être dû au remaniement qu'a subi l'église. En effet, elle fut, au siècle dernier, transformée en grange. C'est à ce moment qu'un mur droit fut construits devant l'abside, afin de fermer l'édifice²⁶⁵.

Les murs sont maçonnés en moellons de schiste allongés²⁶⁶. De part et d'autre du portail méridional, dans les parties basses des murs, nous avons deux chaînes en *opus*

²⁵⁹ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.26.

²⁶⁰ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.193.

²⁶¹ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.172.

²⁶² Rapport conservé à l'UDAP de Perpignan.

²⁶³ Mis au jour en 2007 lors de la campagne de fouilles conduite par Carol Puig.

²⁶⁴ Son arc est très irrégulier, à tel point qu'il tend à l'arc de flèche.

²⁶⁵ La baie d'axe est une reconstruction moderne.

²⁶⁶ La hauteur des moellons n'excédant pas 11 cm.

*spicatum*²⁶⁷. Des joints dits « à la pointe de la truëlle » sont encore visibles dans l'angle sud-est de la nef. Ils sont continus depuis la nef vers le chevet.²⁶⁸.

Un clocheton s'élève au-dessus du portail occidental.

Intérieur :

Il semblerait que Saint-Julien ait été couvert d'une voûte en berceau. En effet, les trois pilastres du mur gouttereau méridional devaient maintenir des doubleaux. En revanche, le mur septentrional reste lisse. Faut-il voir en cela une reconstruction, ou un agrandissement de l'église au nord ? L'*opus spicatum* et le portail outrepassé méridional sont autant d'éléments qui replacent le mur gouttereau méridional dans une dimension préromane. Le mur gouttereau nord fut certainement élevé dans un second temps pour des raisons qui restent obscures. La voûte se serait-elle écroulée ?

Les fouilles de 2007²⁶⁹ ont permis de retrouver l'emprise de l'abside qui est semi-circulaire. Depuis, l'association de Sauvegarde des deux Corbères a entrepris sa reconstruction. L'angle sud de ce qui était certainement l'arc triomphal est encore visible à l'entrée de l'abside. Il est marqué d'un ressaut.

Les maçonneries intérieures sont l'exact reflet de celles extérieures : moellons de schiste liés à la chaux. Notons la présence d'*opus spicatum* entre les deux pilastres est du mur méridional ainsi que de très beaux joints dits « à la pointe de la truëlle » devant le pilastre occidental de ce même mur méridional. Il faut encore mentionner que ces joints furent également retrouvés lors des fouilles de 2007 dans la partie sud est de l'abside au ras des fondations.

Le sol de la nef en terre battue ne nous livre aucune information sur les différences de niveau qu'il pouvait exister entre cette dernière et l'abside.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W58 ♦ 2J127/55 ♦ 1119W55.

²⁶⁷ Un appareil que l'on retrouve également à l'intérieur de la nef en partie inférieure de ce même mur gouttereau méridional.

²⁶⁸ Ces joints sont localisés sur un espace de 30cm de haut par rapport au sol.

²⁶⁹ Conduites par Carol Puig, et dont le rapport est conservé à l'UDAP de Perpignan.

Autres : UDAP pour rapports de fouilles.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.410-411.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.193.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.26.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.161.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.171-172.



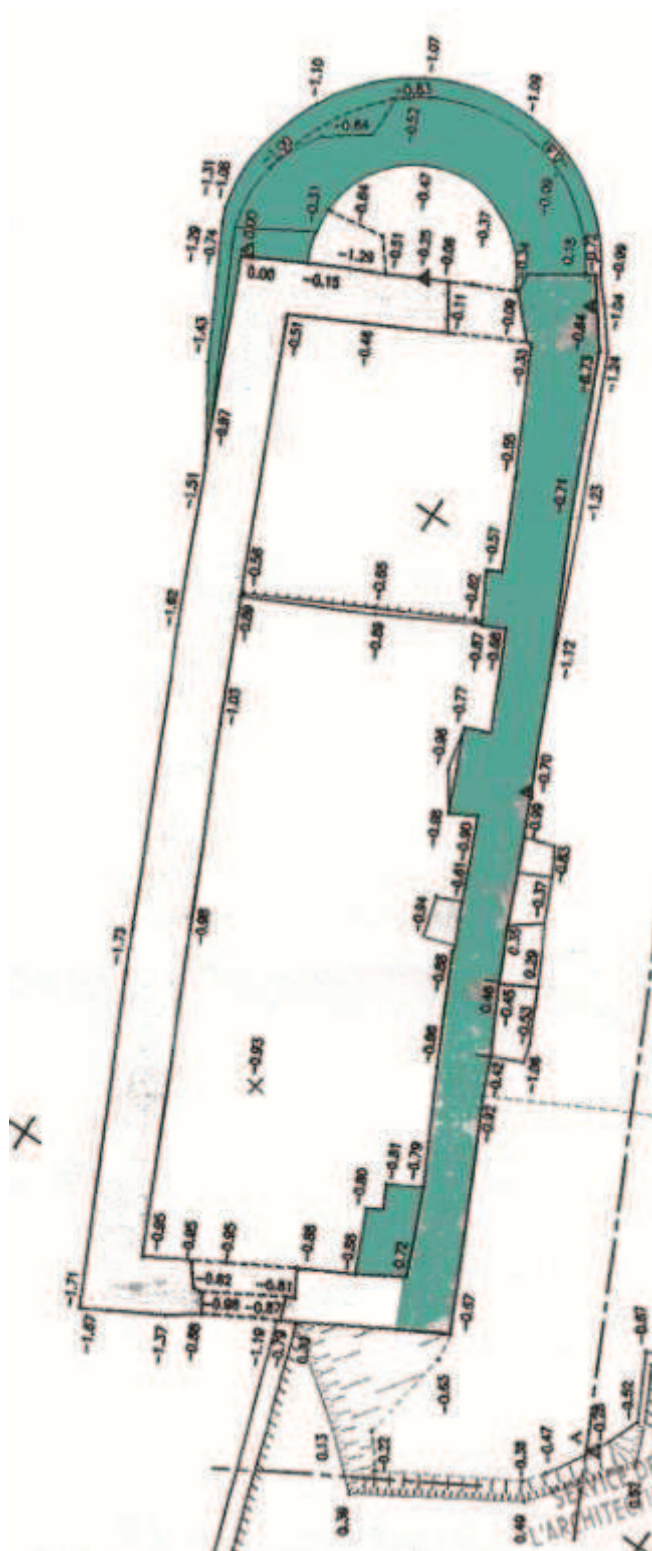
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en C2 n°477

(Cadastré dit Napoléonien, 1814, source ADPO : 2J127/55)



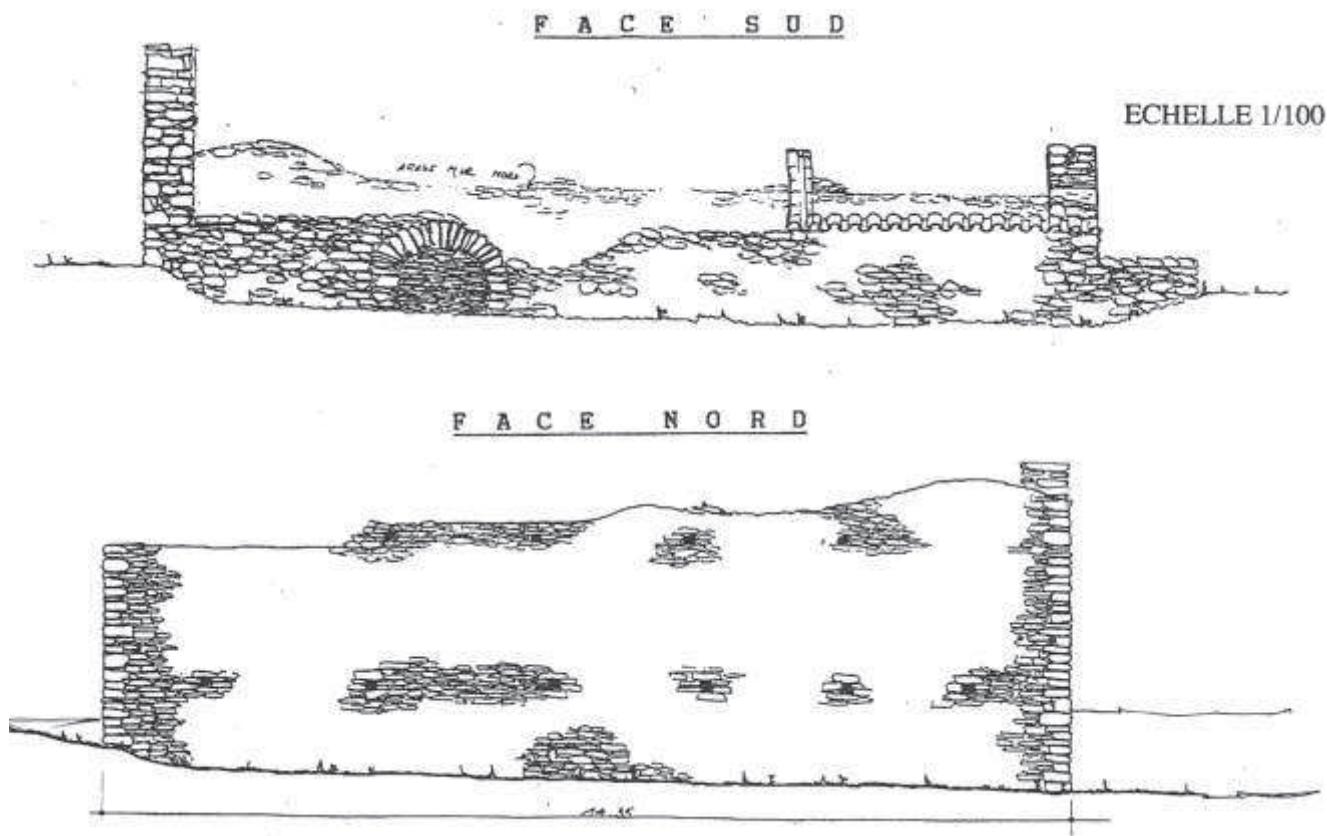
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en C2 n°780

(Cadastré moderne de 1983, source ADPO : 1119W55)



Plan au sol

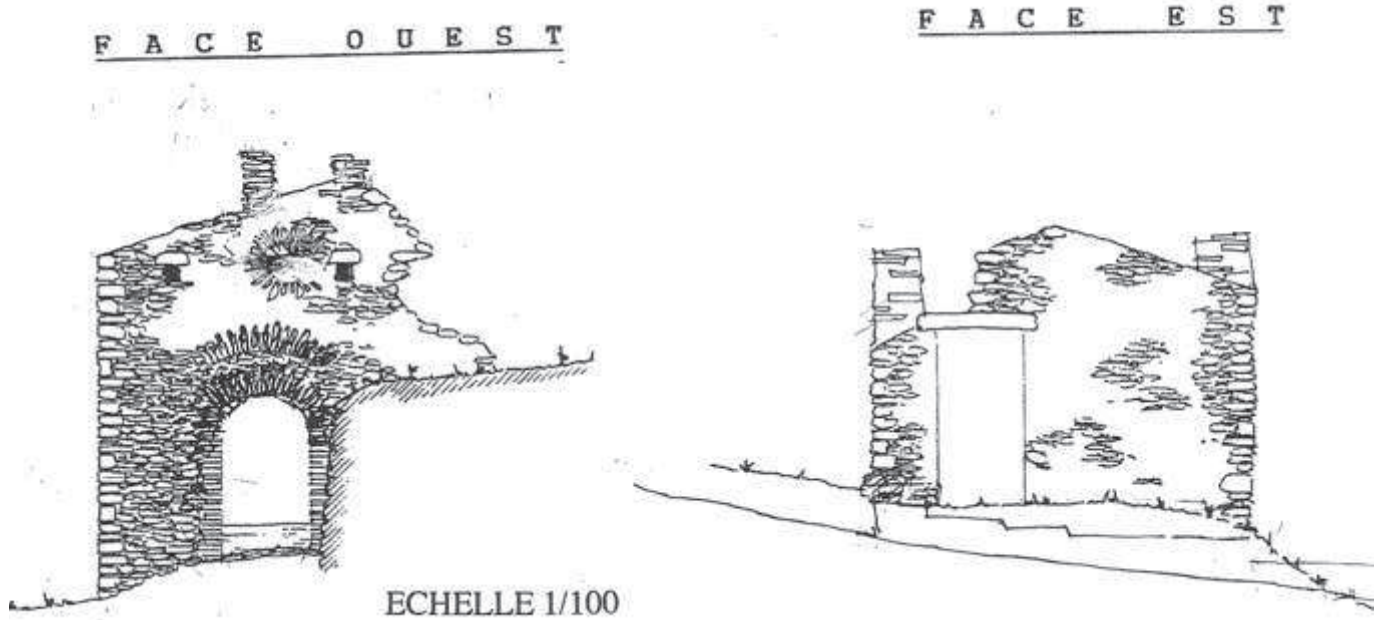
(Olivier Passarius, 2007)



Etat des murs gouttereaux avant restauration

La partie est, avec les tuiles, du mur sud sont les vestiges de la transformation de l'église en grange

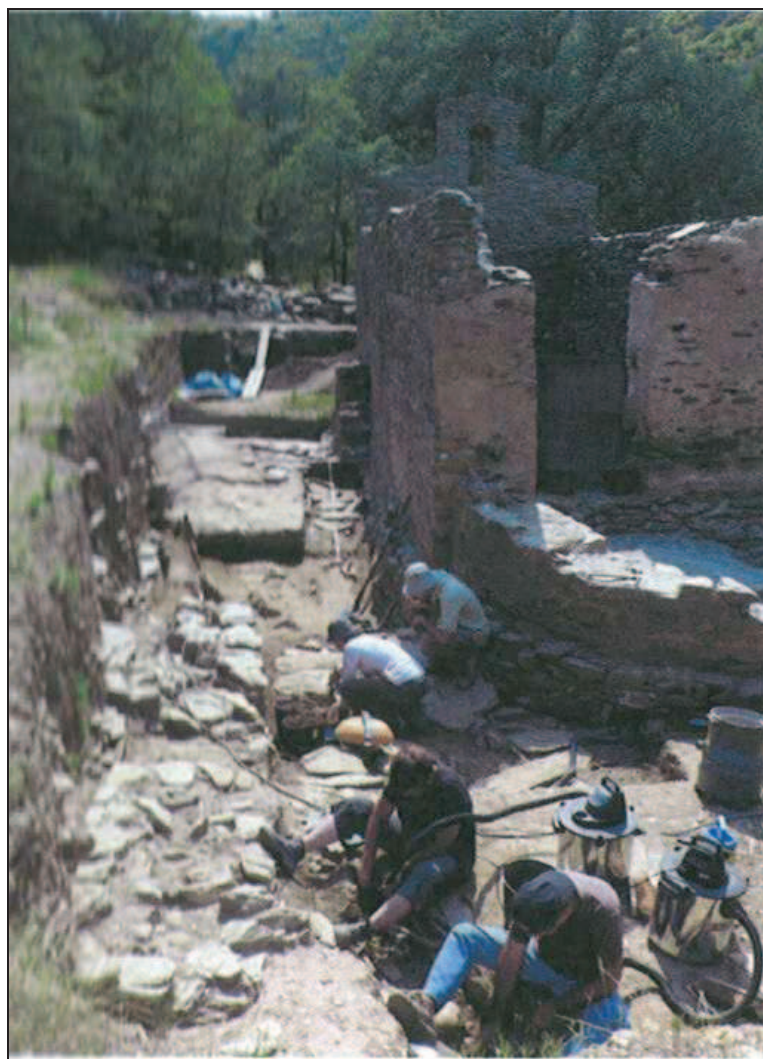
(Olivier Passarius, 2007)



Etat des murs pignons avant restauration

La partie est nous présente un mur monté pour fermer le bâtiment transformé en grange

(Olivier Passarius, 2007)



Photographies des
fouilles conduites pour
le dégagement du
chevet

(Olivier Passarius, 2007)





Façade occidentale

(juillet 2013)



Façade méridionale (haut) et
détail de l'ancien portail (bas)

(juillet 2013)



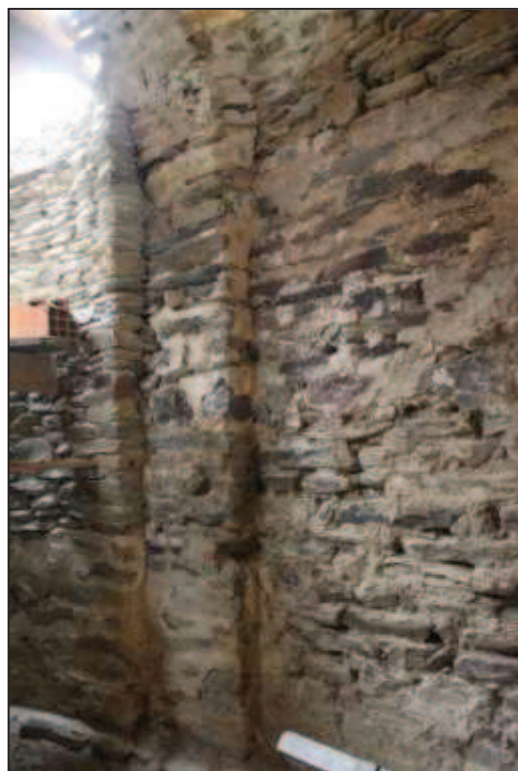
Chevet reconstruit sur les vestiges découverts lors des fouilles (haut), joints à la pointe de la truelle, angle sud de la rencontre entre le chevet et la nef (bas)

(juillet 2013)



Chevet et mur septentrionaux

(juillet 2013)



Nef vue depuis l'ouest (haut)
et détail de l'ancienne
retombée sud de l'arc
trionphal (bas)

(juillet 2013)



Mur gouttereau méridional, vue depuis l'est

(juillet 2013)



Opus spicatum présents entre les deux pilastres méridionaux (haut), joints à la pointe de la truelle, partie ouest du mur gouttereau sud (bas)

(juillet 2013)

Première mention : deuxième moitié du XII^{ème} siècle.

Style architectural : préroman et roman.

Edifices comparables : Saint-Saturnin de Boule d'Amont, Sainte-Colombe de Sainte-Colombe-de-la-Commanderie, Saint-Etienne de Prunet (Prunet et Belpuig).

Situation

Commune : Corbère

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Pierre du Bosc

Lieu-dit cadastral : La Devèse.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 38' 51,6'' N. Long. 2° 39' 34,2'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1814) C1 n° 222.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1958) C1 n°111.

Situation : ancienne église paroissiale²⁷⁰, Saint-Pierre est aujourd'hui à 2km au sud-est du village. Elle se positionne sur le versant opposé à celui du château. Elle est construite sur un terrain présentant une forte déclivité d'est en ouest, ainsi que du sud vers le nord. Un important cimetière entourait l'église, plus de 250 stèles ont été recensées²⁷¹.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Corbaria* (X^{ème} siècle).

²⁷⁰ Elle fut l'église paroissiale du village de Corbère d'en haut qui prenait place au pied du château.

²⁷¹ Le mur de clôture est encore visible au nord.

Historique

Première mention : 1163.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Saint-Martin du Canigou à partir du XII^{ème} siècle.

Dates clés :

- **1163** : bulle du Pape Alexandre III rappelant certains biens possédés par l'abbaye de Saint-Martin du Canigou, dont certains sis dans la paroisse de Corbère²⁷².

- **1544** : date inscrite sur le tympan du portail d'entrée²⁷³.

Observations

Plan :

Saint-Pierre adopte la forme basilicale : une nef unique s'ouvrant à l'orient sur une abside semi-circulaire. Les vestiges d'un porche maçonné se positionnent à l'ouest en continuité du mur gouttereau septentrional. La base d'un clocher-tour (de 5m de côté) s'adosse à l'angle ouest du mur gouttereau méridional.

Extérieur :

L'église de Saint-Pierre est un édifice roman dont le portail en marbre rose marque l'entrée à l'ouest. Ce même marbre rose ponctue également les deux baies, à double ébrasement, du sud et de l'est, tout comme les chaînes d'angles orientales et l'arc triomphal brisé. La lecture du bâti est rendue difficile par l'important rejointoiement entrepris ces dernières années, surtout en façade occidentale. Cependant, on peut clairement voir que cet édifice fut très modifié et agrandi, au moins à trois reprises.

Il est tout à fait important de s'arrêter un moment sur ce que l'on a nommé plus haut le « porche » et sur la partie ouest du mur gouttereau nord. En effet, ce quadrangulaire mal conservé semble pouvoir être la partie ouest de l'église préromane.

Il s'agit d'une structure rectangulaire de 6,80m par 5,70m²⁷⁴ dont les murs de 90cm d'épaisseur sont maçonnés en moellons de schiste liés au mortier. Le mur nord-est,

²⁷² *Marca hispanica*, cols.1335, charte n° CDXXXIX.

²⁷³ Inscription quasiment illisible, peinte en noir et retranscrite par Monsalvatje : *Lo retaula se posa, a X de decembre, 1544*, MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.289.

assurément le mieux conservé, atteint près de 3m en élévation. En revanche, l'ouest et le sud sont totalement arasés, ne subsistent que deux à trois assises d'élévation.

Deux arcs animent l'intérieur de la paroi nord de ce « porche », il semble que le même schéma se répétait en symétrie en paroi sud²⁷⁵. Notons que la retombée ouest de l'arc occidental est outrepassée. Pourrait-on voir dans cet aménagement des arcs latéraux, qui sont couramment utilisés dans les édifices préromans pour répartir les poussées exercées par une voûte en berceau plein-cintre ?

La paroi septentrionale dudit « porche » se prolonge, semblerait-il, sans interruption²⁷⁶ dans le mur gouttereau nord de l'édifice roman. En ce sens, lorsque l'on se positionne face à l'actuel mur nord, nous pouvons clairement distinguer trois ensembles d'appareillages distincts. Le premier, le plus à l'orient, directement dans la continuité du « porche », est maçonné en petits moellons de schiste, et chose rare, jusqu'à une hauteur de 5m, ces assises sont presque toutes disposées en *opus spicatum*²⁷⁷. S'ensuit un second ensemble, médian, dont les assises toujours en moellons de schiste, sont disposées de manière régulière, ponctuées d'une seule assise en *opus spicatum*, en partie sommitale. Cette partie comme la précédente s'élève jusqu'à 5m de haut. Cet ensemble est soutenu en son centre par un contrefort en pierres de taille de petite dimension avec des inclusions de marbre rose. Enfin, le dernier type de maçonnerie se développe vers l'est. Il est constitué de pierres de taille en petit appareil²⁷⁸ avec des chaînes d'angle faites de gros blocs de marbre rose. Remarquons que la différence entre chaque typologie de maçonnerie est à chaque fois soulignée par une fissure nettement visible. Cette dernière se répète également à l'intérieur de la nef, dont l'enduit se découvre par endroit.

Pour ce qui est du mur gouttereau méridional, nous retrouvons également les mêmes trois types d'appareillages, bien que la première partie ouest soit occupée par les importantes traces d'arrachement du clocher-tour.

Enfin, la façade ouest est celle qui nous pose le plus de problème. Elle, qui aurait pu nous livrer de précieuses informations sur sa chronologie, reste définitivement muette en raison d'un important rejointoiement. Néanmoins, au regard de vieilles photographies, des

²⁷⁴ Mesures reprises du rapport d'intervention des fouilles conduites en 2002 sous la direction d'Olivier Passarius, Richard Donat, et Sabine Nadal.

²⁷⁵ Au vu des vestiges dégagés lors des fouilles de 2002.

²⁷⁶ Un contrefort en pierres de taille de petites dimensions est venu se greffer à la jonction du mur du « porche » et de son agrandissement pour former le mur gouttereau nord.

²⁷⁷ Quelques assises en *opus spicatum* se retrouvent également dans la nef, du moins en partie basse, le reste étant invisible à cause de l'enduit.

²⁷⁸ Ce petit appareil fut également usité pour la surélévation des parties ouest du mur septentrional.

vestiges in-situ et du rapport de l'agence ART architecture de 1997²⁷⁹, nous avons quelques indices. Toute cette façade est maçonnée en moellons de schiste. Dans sa partie nord, des assises en *opus spicatum* entourent le « portique » et des joints dits « à la pointe de la truelle » sont encore visibles au nord du portail²⁸⁰. Plusieurs trous de boulin dans les parties sommitales témoignent d'une surélévation importante.

A notre sens, il paraît possible que la partie « porche » corresponde aux vestiges d'une église préromane, si l'on considère que les arcs latéraux et la maçonnerie de moellons sont assez d'indices pour replacer cette construction dans le X^{ème} siècle. Cette dernière aurait été dans le courant du XI^{ème} siècle agrémentée d'un puissant clocher-tour. Puis, à des époques plus tardives, l'église aurait été agrandie par deux fois vers l'est, pour finir par répondre aux canons de beauté romans avec pierres de taille et voûte brisée.

On aurait pu penser que les fouilles conduites en 2002 auraient pu trancher sur la chronologie de Saint-Pierre. C'est plus difficile que cela, même si tous s'accordent pour voir trois étapes de construction dans le bâtiment conservé de nos jours.

Les deux sondages pratiqués au niveau du « portique » ont permis de prouver que la façade occidentale est postérieure car ses fondations viennent en appui sur les murs du « porche »²⁸¹. Par contre, la relation entre ledit « porche » et la tour-clocher n'a pu être déterminée même si les deux murs se touchent. Les fouilles nous offrent tout de même un élément de datation. Parmi les tombes étudiées dans l'espace du clocher, la morphologie des fosses en coffrage de lauzes et le mobilier céramique retrouvés sont caractéristiques du haut Moyen Âge en Roussillon²⁸².

Le recoupement, des indices archéologiques, et de ceux laissés dans le bâti nous confortent dans l'idée que le « porche », avec le clocher-tour formaient le lieu de culte primitif dédié à Saint-Pierre.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W58 ♦ 2J127/55 ♦ 1119W55.

Autres : UDAP.

²⁷⁹ Conservé à l'UDAP de Perpignan.

²⁸⁰ Ces mêmes joints se retrouvent à l'angle sud-est du clocher-tour.

²⁸¹ Rapport de fouilles conservé à l'UDAP de Perpignan, intitulé : *église et cimetière de Saint-Pierre del Bosc, fouille archéologique de 2002, document final de synthèse*, par Olivier Passarius, Richard Donat, et Sabine Nadal, p.71.

²⁸² *Ibidem*, p.78.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.410-411.
- BONNEFOY, L. de, *Epigraphie Roussillonnaise*, p.132.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.191-193.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.68.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.160-161.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.289.
- PASSARRIUS, O., « église et cimetière de San-Père-del-Bosc », dans *Bulletin de l'A.A.P.O.* 66, n°17, 20002, p.6-10.



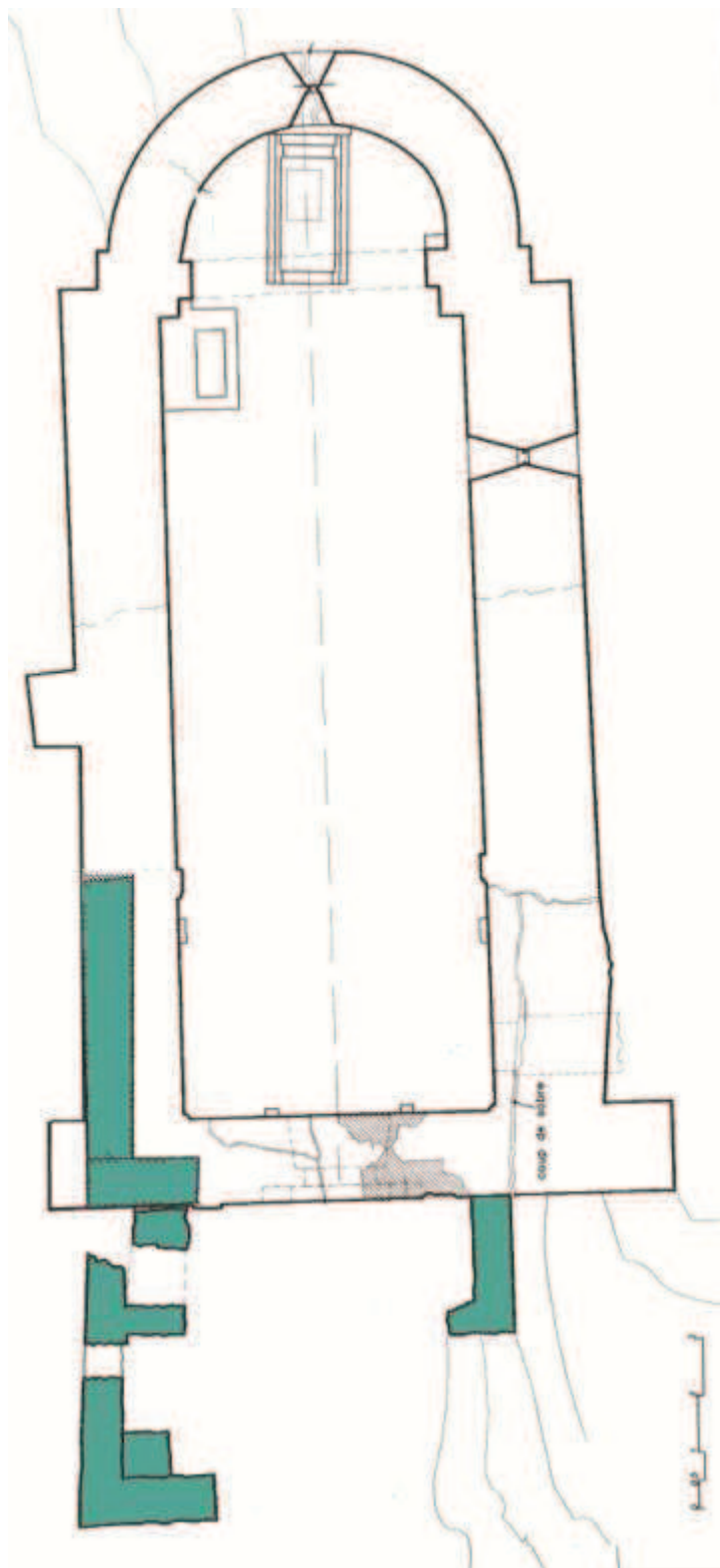
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C1 n° 222

(Cadastré dit Napoléonien, 1814, source ADPO : 2J127/55)



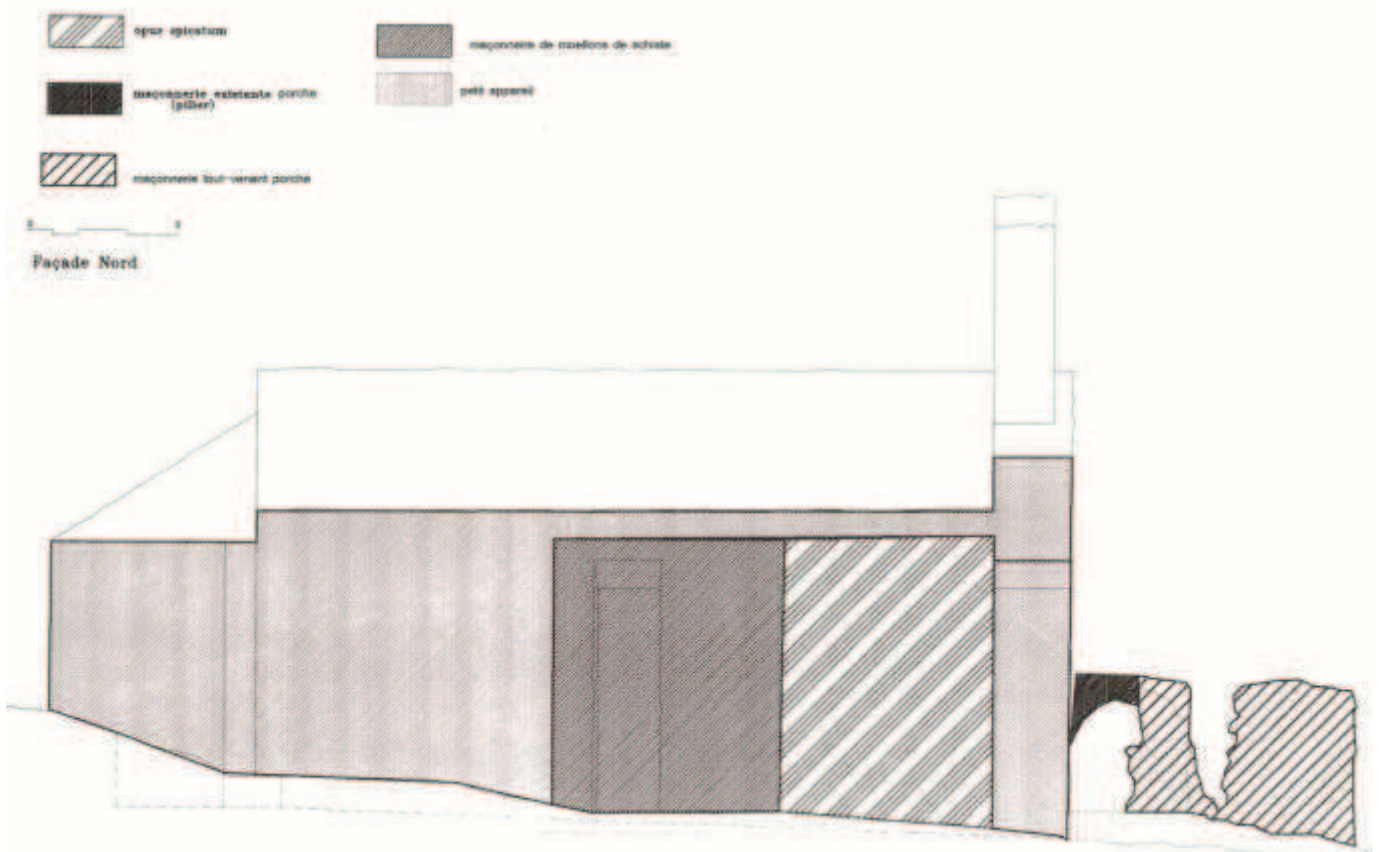
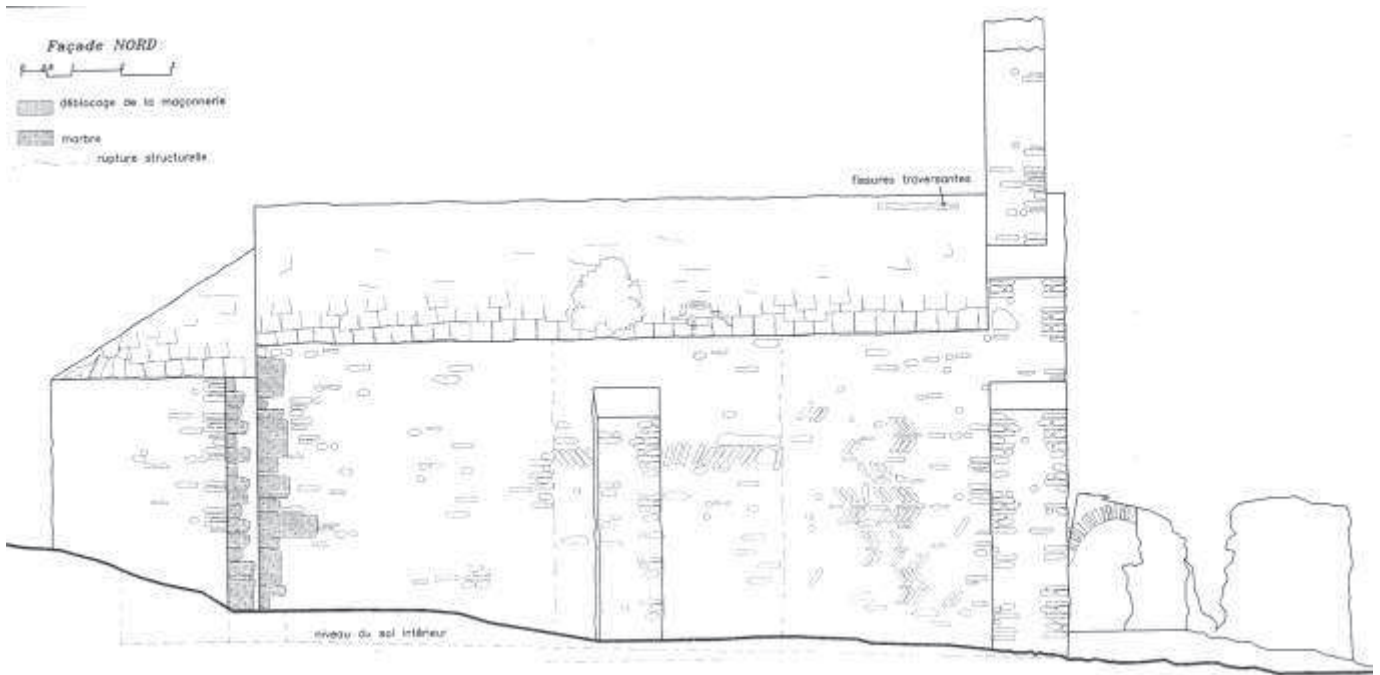
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C1 n° 222

(Cadastré moderne de 1958, source ADPO : 1119W55)



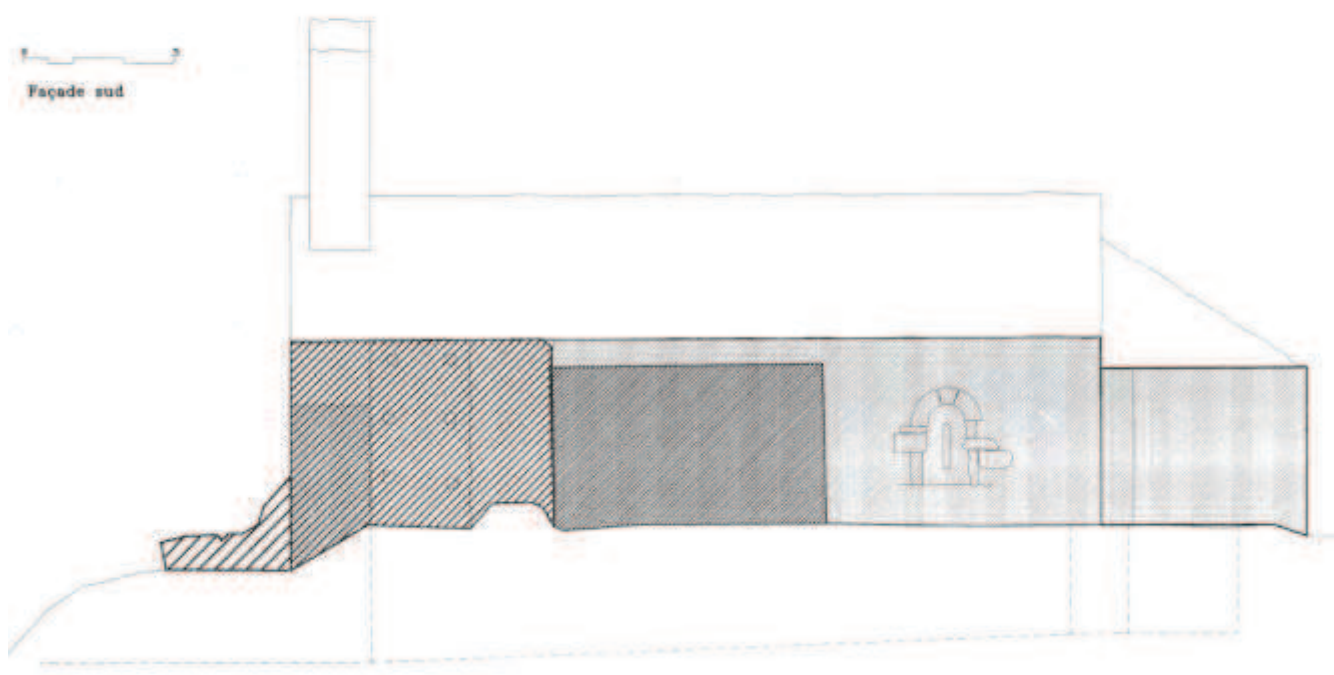
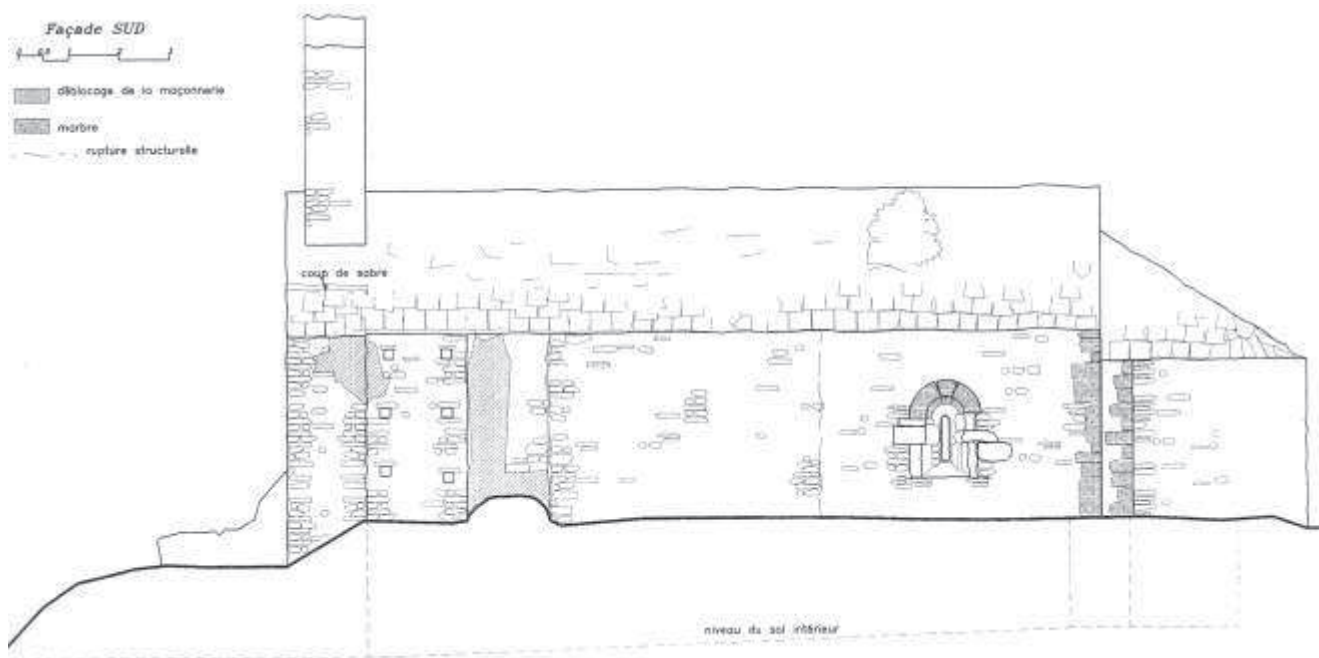
Plan au sol

(ART Architecture, 1997)



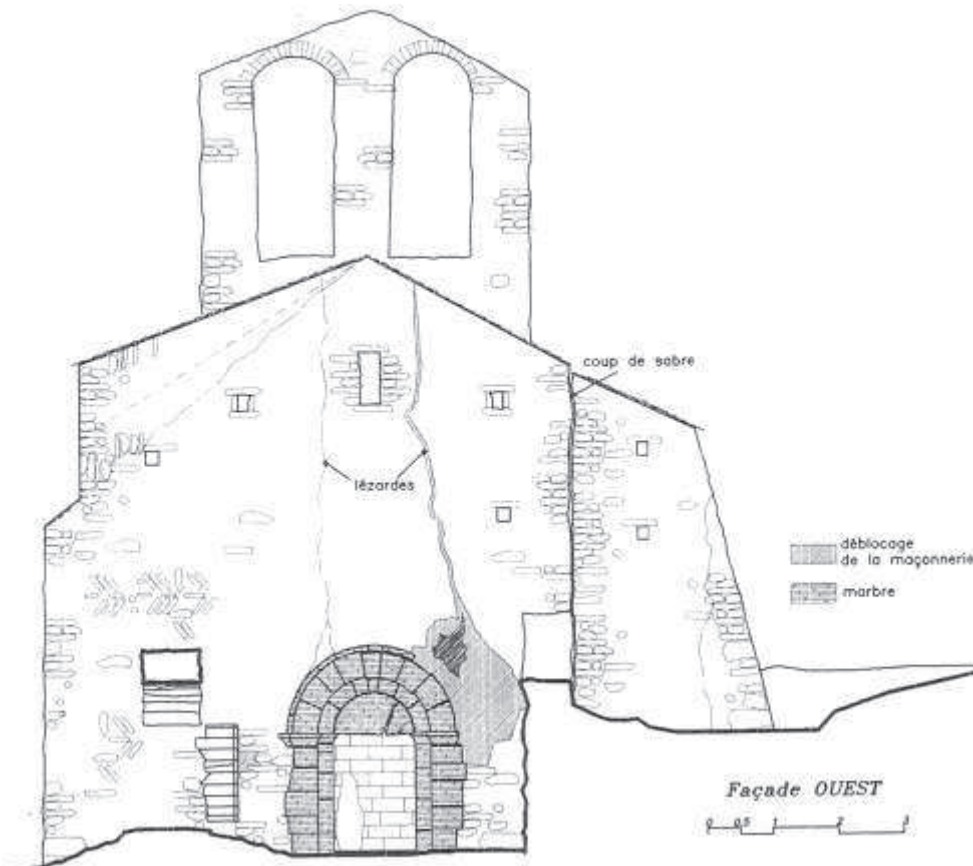
Façade septentrionale, physionomie du mur (haut), stéréotomie des maçonneries (bas)

(ART Architecture, 1997)

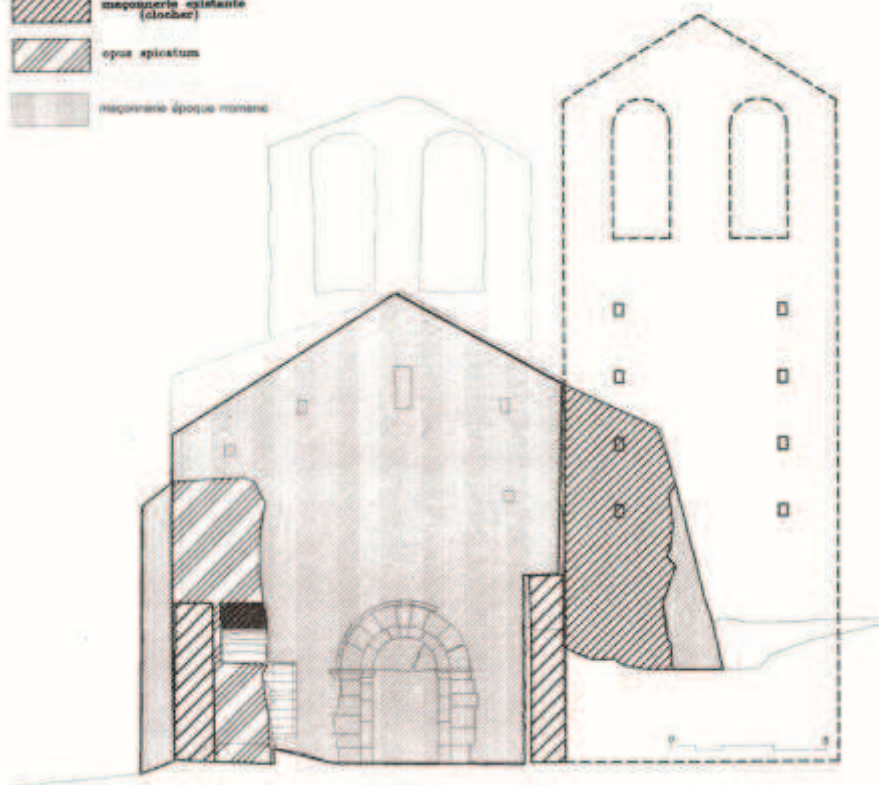


Façade méridionale, physionomie du mur (haut), stéréotomie des maçonneries (bas)

(ART Architecture, 1997)

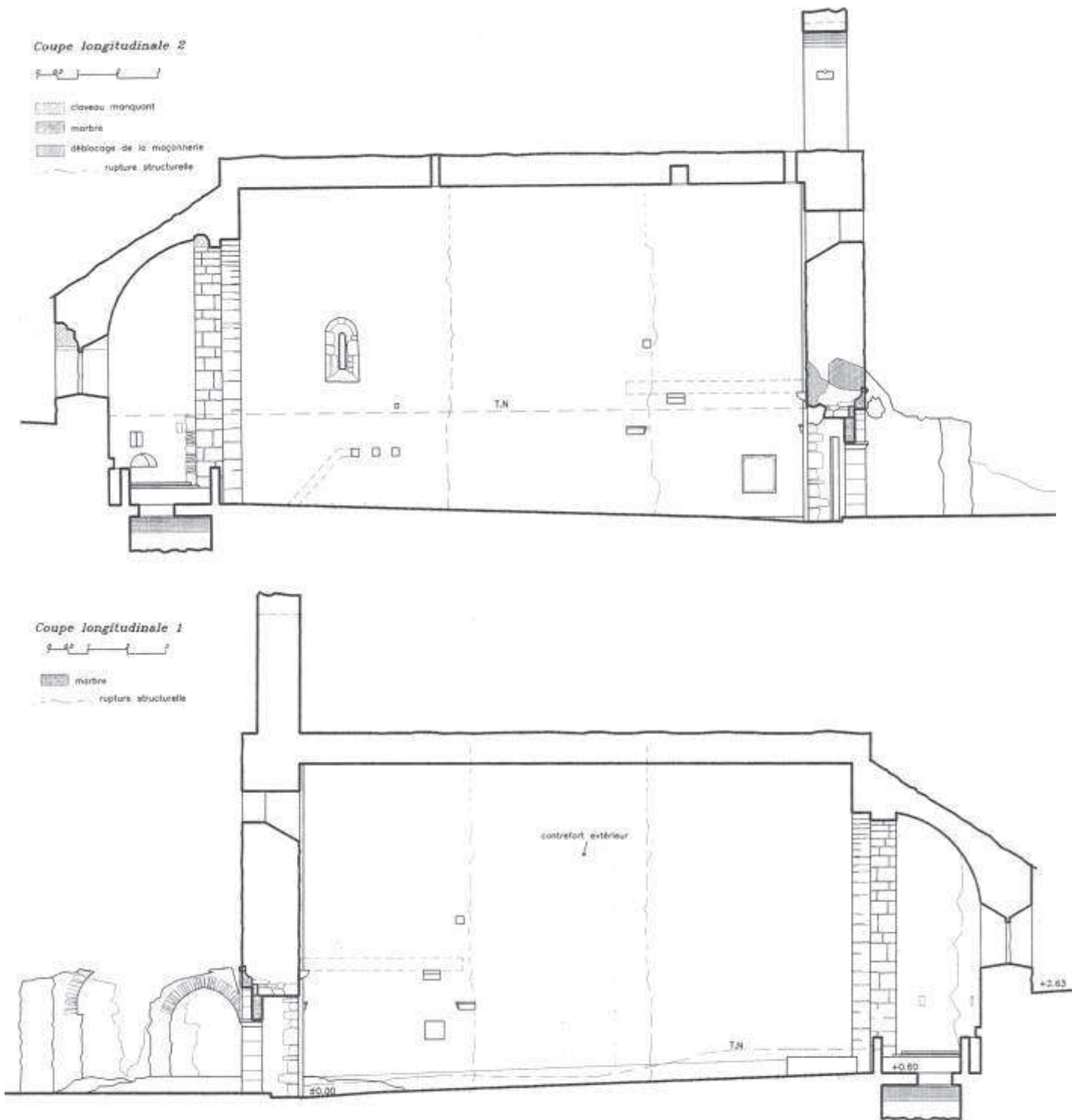


-  maçonnerie existante du porche
-  maçonnerie existante (clocher)
-  opus spicatum
-  maçonnerie époque romane



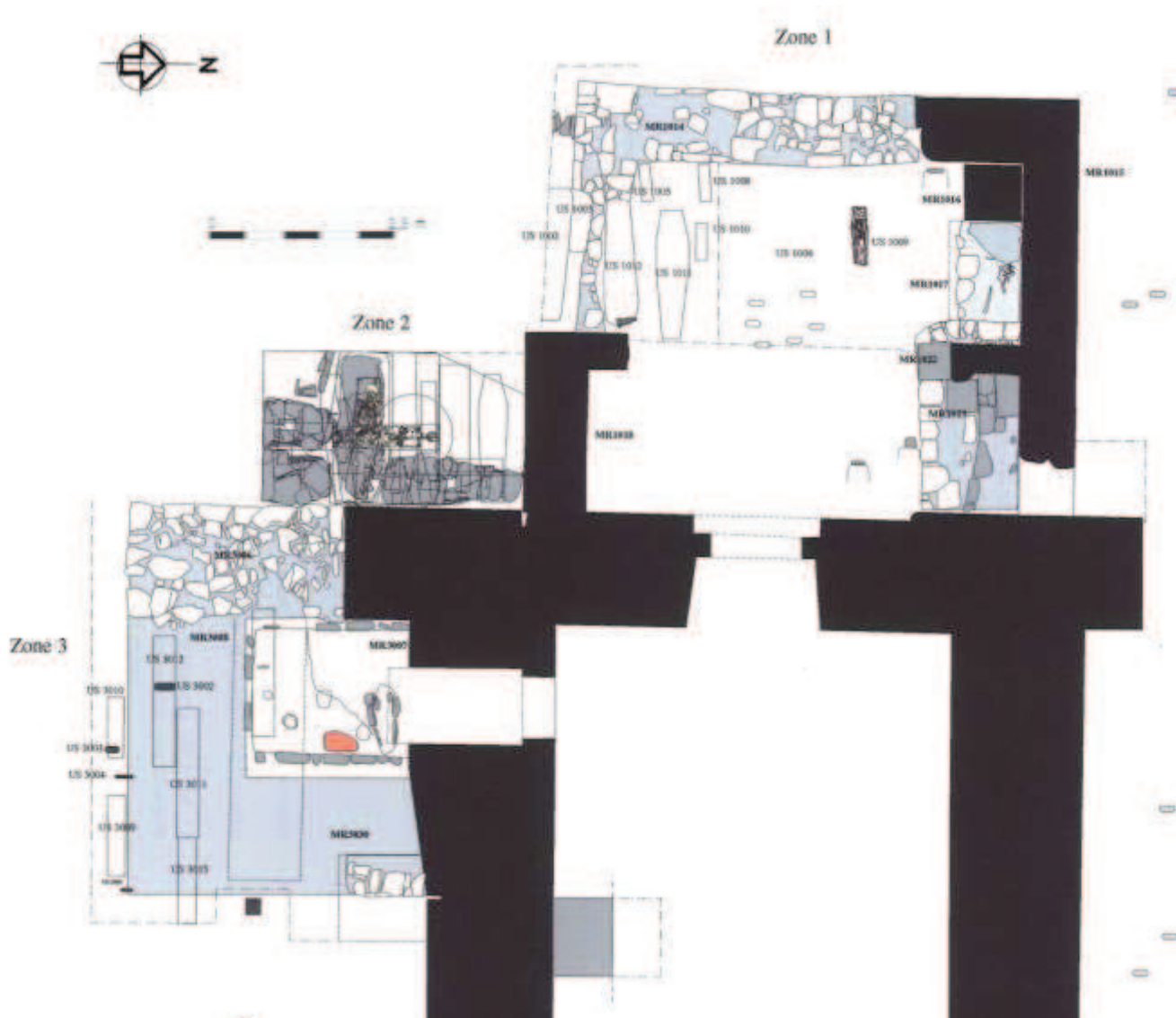
Façade occidentale,
physionomie du mur
(haut), stéréotomie
des maçonneries
(bas)

(ART Architecture, 1997)



Coupe longitudinale sud (haut), coupe longitudinale nord (bas)

(ART Architecture, 1997)



Plan au sol de la partie ouest de l'église et relevé des zones de fouilles

(Olivier Passarius, 2002)



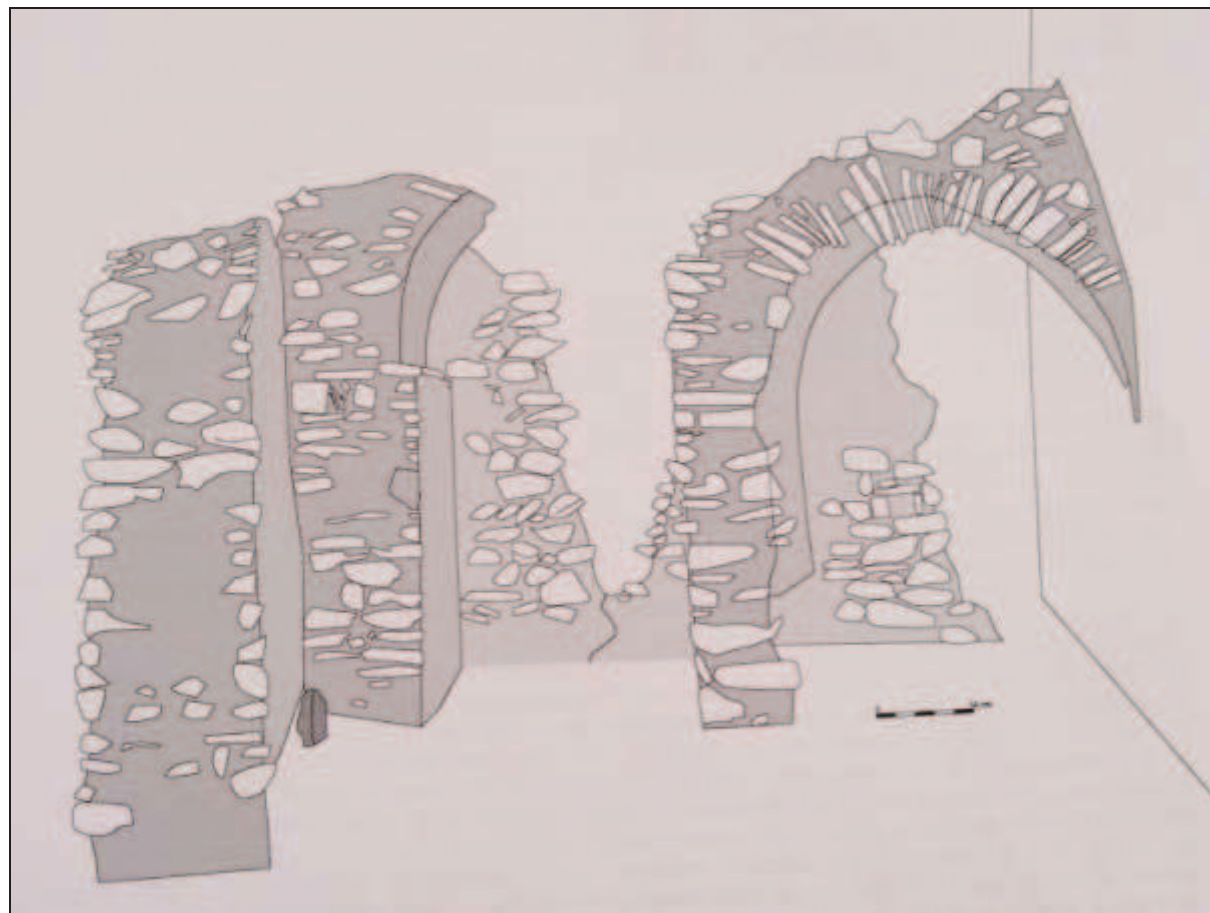
Zone 1 « porche »,
photographies de l'espace
dans la première phase
des fouilles de 2002

(Olivier Passarius, 2002)



Mur nord du « porche » : vue depuis le midi (haut), vue depuis le nord (bas)

(Olivier Passarius, 2002)



Relevé de la paroi intérieure du mur nord du « porche »

(Olivier Passarius, 2002)



Façade ouest

(juillet 2013)



Façade septentrionale (haut), façade méridionale (bas)

(juillet 2013)



Vestiges du clocher-tour (haut) et joints dits « à la pointe de la truelle », angle sud-est du clocher (bas)

(juillet 2013)



Vue de la nef d'ouest en est (haut), mur nord vu depuis l'est (bas)

(juillet 2013)

Première mention : milieu du X^{ème} siècle.

Style architectural : baroque.

Edifices comparables : Saint-Pierre de Théza.

Situation

Commune : Corneilla-la-Rivière

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Martin

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 41' 49,9'' N. Long. 2° 43' 46,4'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1814) C1 n°552.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1933) C1 n°469.

Situation : au centre du village de Corneilla, au cœur des anciennes fortifications.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Cornelianum* (fin du IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 951.

Consécration : 1118.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de la Grasse (Aude) à partir du X^{ème} siècle.

Dates clés :

- **951** : confirmation faite à l'abbaye de la Grasse par le Pape Agapet II, de la possession de la *villa* de Corneilla et de son église²⁸³.
- **1118** : nouvelle confirmation du même bien à l'abbaye de la Grasse, par le Pape Gélase II²⁸⁴.
- **1145** : consécration de Saint-Martin par Udalgar, évêque d'Elne²⁸⁵.
- **1667** : résolution prise en présence de Joseph Gairot, *battle* de Corneilla-la-Rivière, d'agrandir l'église en construisant une chapelle en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire²⁸⁶.
- **1830** : agrandissement de l'église vers l'orient de deux travées. On en profite pour créer l'entrée principale à ce niveau et renvoyer le maître-autel en mur ouest²⁸⁷.

Observations

De la primitive église de Saint-Martin, il ne reste aucun vestige visible. Nous ne pouvons aujourd'hui que contempler une église gothique, maintes fois agrandie depuis le milieu du XVII^{ème} siècle et occidentée au XVIII^{ème} siècle. Elle prend place dans l'espace fortifié du château, dont il reste encore deux tours.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/59 ♦ 1119W59 ♦ 1025W61 ♦ 53J90 ♦ G774.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.417.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.27.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.201-202.

²⁸³ MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, 1996, p.108-113.

²⁸⁴ *Ibidem*, p. 269-273.

²⁸⁵ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.27.

²⁸⁶ ADPO : G774.

²⁸⁷ UDAP Perpignan.



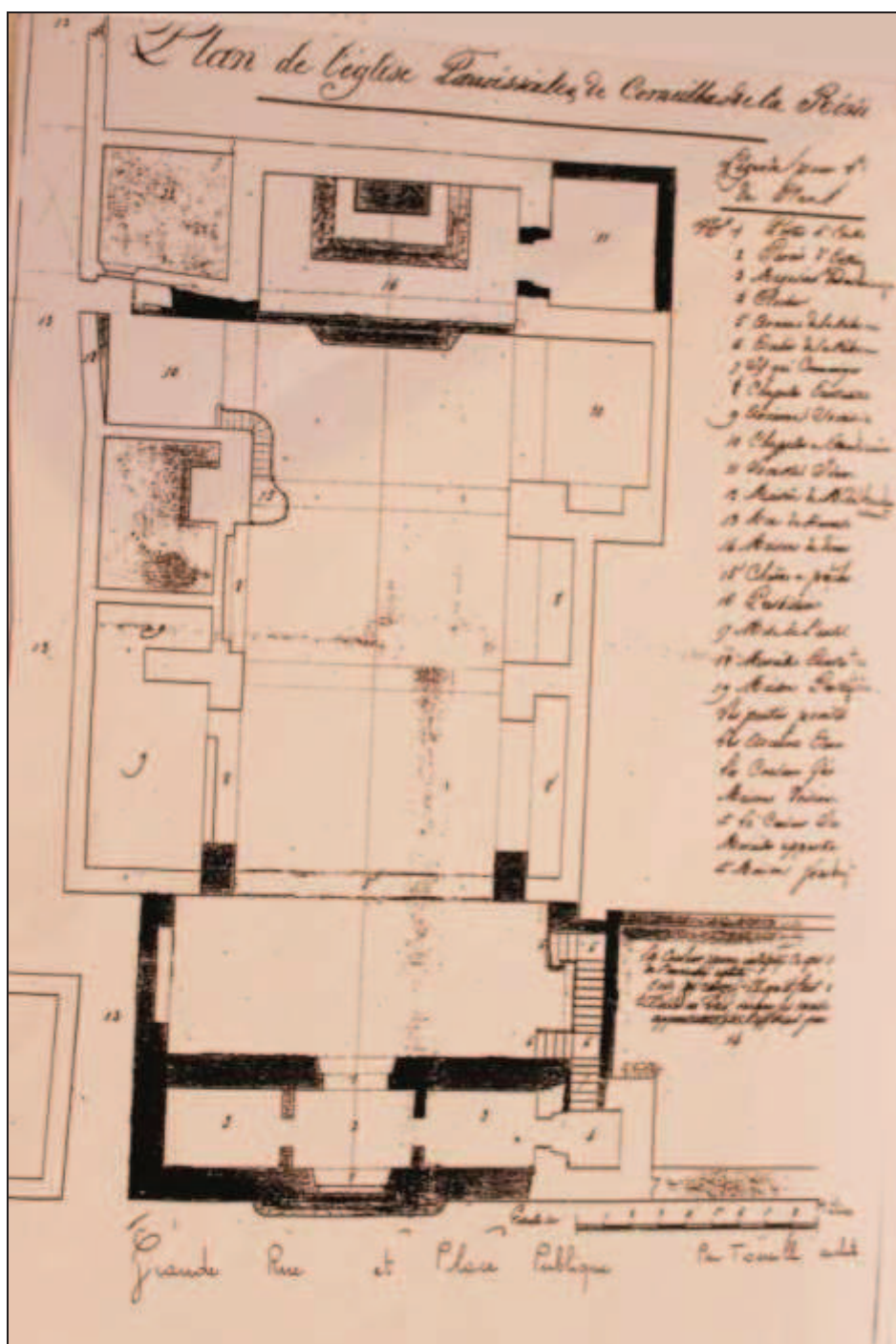
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C1 n°552

(Cadastré dit Napoléonien, 1814, source ADPO : 2J127/59)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C1 n°469

(Cadastré moderne de 1933, source ADPO : 1119W59)



Plan au sol

(Auteur inconnu, 1830, conservé à l'UDAP)



Façade est (haut), nef, vue d'ouest en est (bas)

(août 2013)

Première mention : deuxième moitié du X^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Pierre du Riuferrier.

Situation

Commune : Corsavy

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Martin

Lieu-dit cadastral : Cortal de l'Aloy.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 28' 8'' N. Long. 2° 35' 34'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1834) B2 n°347.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1954) B3 n°859.

Situation : Église à 1km du village, construite sur un substrat rocheux, qui lui sert de soubassement, dans un terrain présentant une déclivité modérée du nord vers le sud.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 26/10/1964.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Rivulo Rivoferriario Superiori* (X^{ème} siècle) puis *Cort Savino* (XI^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 993.

Consécration : 993, puis 1158.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne au X^{ème} siècle, puis l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech à partir du XI^{ème} siècle.

Dates clés :

- **993** : consécration de Saint-Martin par Bérenger évêque d'Elne²⁸⁸.
- **1001** : Bérenger, évêque d'Elne, offre à Sintille, l'abbé d'Arles, l'église de Martin en échange d'alleux à Montescot, de Villeneuve de la Raho et Finestret en Conflent²⁸⁹.
- **1011**, le 11 novembre : bulle du Pape Serge IV confirmant la possession de Saint-Martin à l'abbaye d'Arles-sur-Tech²⁹⁰.
- **1158** : consécration par Artal, évêque d'Elne²⁹¹.
- **1548** : testament réalisé par Etienne Porta, prêtre et recteur de Saint-Martin de Corsavy, contenant divers legs aux bassins des « obras de Sanct Stève d'Arles, de Sanct Marti de Corsavy », et à la confrérie « dels Sanct Ebedon et Sanct Nent, au monastir de la Verge Maria d'Arles »²⁹².
- **1983** : sous l'initiative de Jean-Pierre Vergès, la municipalité racheta l'édifice pour permettre à l'association *Salvaguarda de Sant Martí de Cortsavi*, nouvellement créée, d'y opérer des restaurations²⁹³.
- **1986**, du 25 juin au 2 juillet : campagne de fouilles entreprise par Annie Pezin et Chantal Mourgues²⁹⁴ et découverte de vestiges préromans. Les secteurs concernés étaient la chapelle latérale sud et le clocher. La grande découverte de ce chantier fut un mur qui selon toute vraisemblance appartient à l'église primitive, préromane et remontant certainement au X^{ème} siècle²⁹⁵.

Observations

Saint-Martin est un édifice roman à nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée. Une chapelle latérale s'ouvre au midi en amont de l'abside. Les murs en pierres de taille de moyen appareil, ainsi que sa voûte brisée, tout comme ses ouvertures à

²⁸⁸ *Marca hispanica*, cols.947-948, charte n°CXLII.

²⁸⁹ ADPO : 12J25 pièce n°97.

²⁹⁰ *Marca hispanica*, cols.989-992, charte n°CLVIII.

²⁹¹ ADPO : GP77, copie réalisée en 1314 de l'acte de consécration de Saint Martin de Corsavy de l'an 1158.

²⁹² ADPO : G776.

²⁹³ Les travaux, toujours en cours, commencèrent en 1985. Ils reçurent le soutien de Lucien Bayrou, architecte des Bâtiments de France et de Raphaël Mallol, dessinateur des Bâtiments de France, qui conçurent les plans à la base des restaurations.

²⁹⁴ Rapport de fouilles conservé à la DRAC de Montpellier.

²⁹⁵ Voir le paragraphe *Observations* de la présente notice pour plus d'informations sur la découverte.

double ébrasement et son large portail à voussures ne laissent rien paraître de l'édifice mentionné au X^{ème} siècle.

Les fouilles de 1986 conduites par Annie Pezin ont semble t-il mis au jour les vestiges d'une construction préromane qui correspondrait au mur gouttereau nord de la nef.

Ce mur, à cheval entre la nef et la chapelle Saint-Jacques, montre à son extrémité ouest un piédroit matérialisé par un gros bloc de granit taillé, qui fut réemployé à son emplacement d'origine comme pierre de dallage de la nef. D'après le rapport de fouilles, l'intérieur de l'édifice préroman devait se situer au sud du mur retrouvé.

Lors du dégagement de cette structure maçonnée, peu de matériel archéologique fut retrouvé. Seuls quelques fragments d'enduit peint, des ossements humains en réduction²⁹⁶, et une monnaie (non datable) furent découverts au milieu d'un remblai mêlant, terre, mortier en décomposition et éclats de granit et de tuiles.

Les fouilles ayant été rapides et en surface (40cm), il n'est pas possible de faire plus de spéculations sur cette découverte.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/60 ♦ 1025W63 ♦ 1119W60 ♦ G776 ♦ GP77 ♦ 53J91 ♦ 4T30 ♦ 12j25, pièce n°97.

Autres : UDAP de Perpignan.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.417-421.
- *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p. 118.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.33.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.47.
- DURLIAT, M., *Roussillon Roman*, La Pierre-qui-Vire, 1958, 4^{ème} éd., 1986, p. 27.
- GOURGUES, M., *Le Vallespir au XII^{ème} siècle autour de l'abbaye d'Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales) : Etude de six dépendances de l'abbaye, sous l'abbatit de Raimond I (1141-1174)*, Montpellier, université Paul-Valéry, mémoire de Master 2, /s la direction de G. MALLET, F. ROBIN et J.-P. SUAUI, 2 vol., 2006.

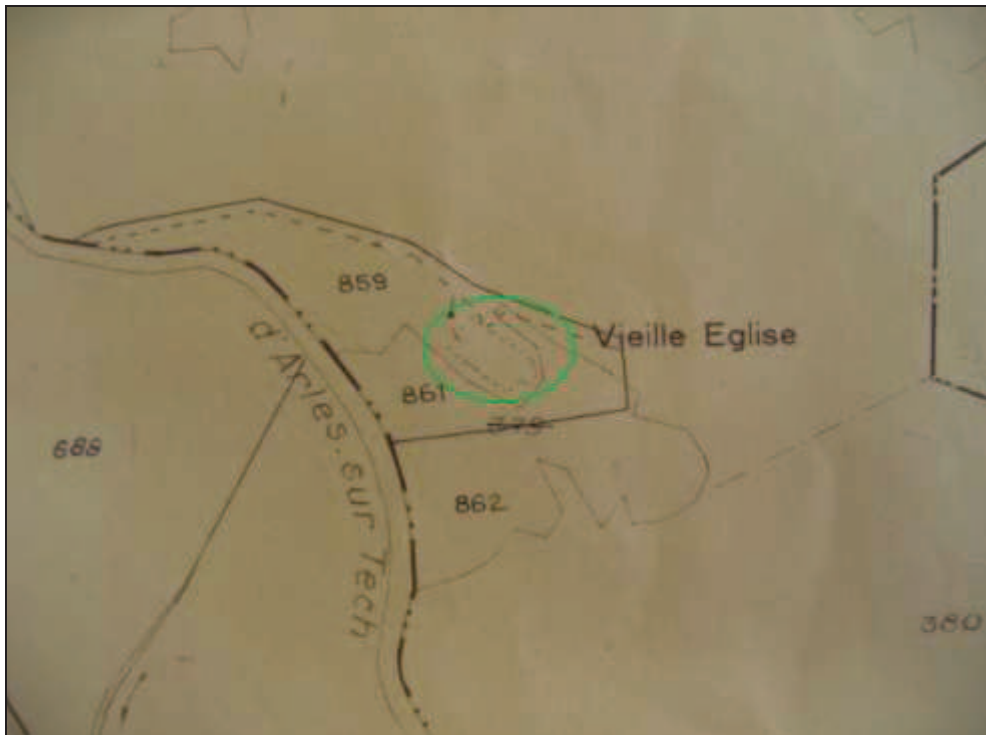
²⁹⁶ A l'angle nord/ouest de la chapelle Saint-Jacques.

- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.158-166.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.295-296.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.202-203.
- PEZIN; A., *Compléments de documentation concernant le patrimoine classé ou inscrit Monument Historique des Pyrénées-Orientales*, DRAC de Montpellier, 1995, p. 21-22.



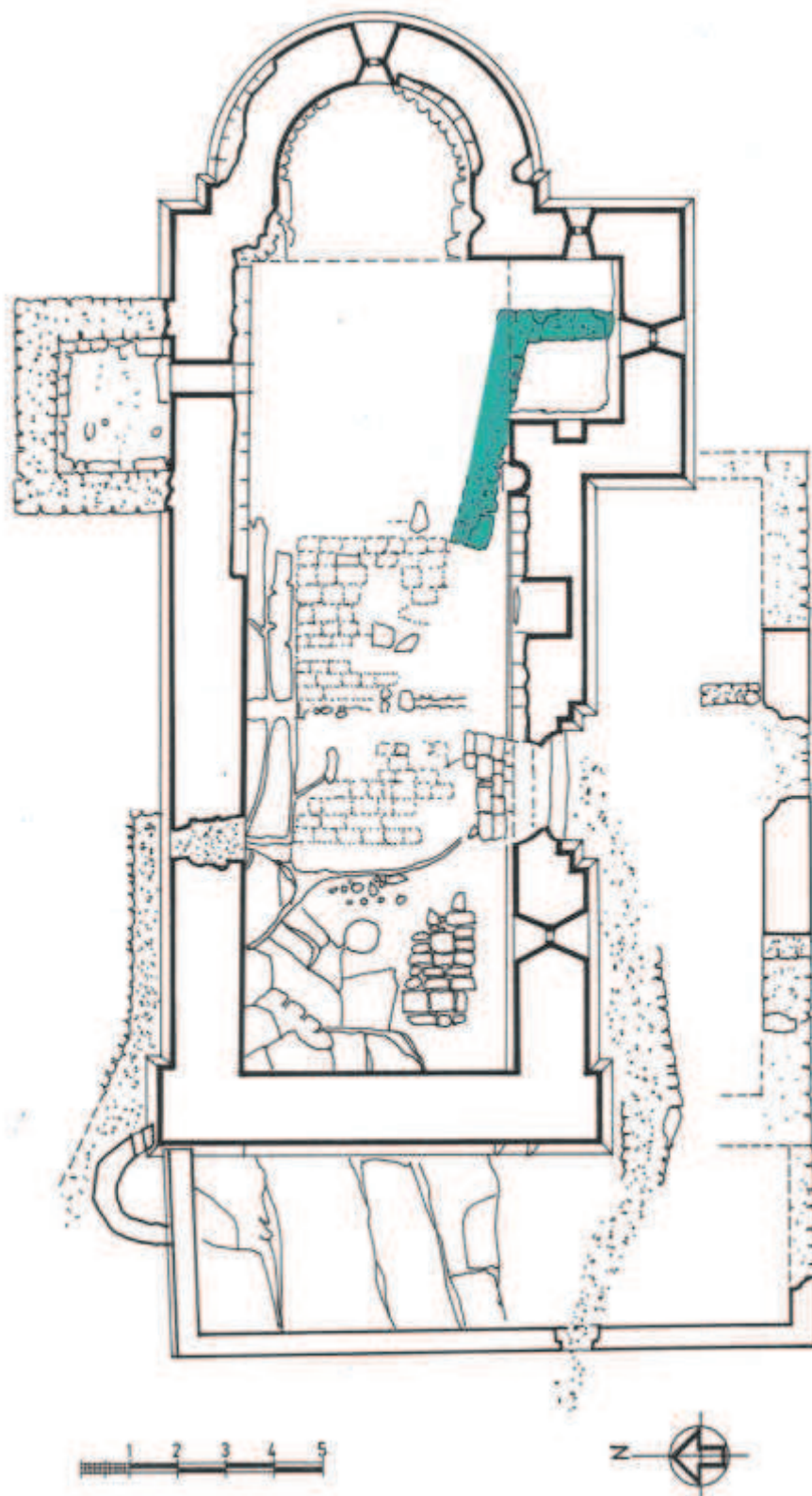
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B2 n°347

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/60)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B3 n°859

(Cadastré moderne de 1954, source ADPO : 1119W60)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, 1986)



Fouilles conduites en 1986 par A. Pezin

(Photographie issue du fonds privé de l'association de J.-P. Vergès)



Etat actuel, vue depuis l'orient

(août 2012)

Première mention : dernier quart du X^{ème}.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Martin de Corsavy, Saint-Pierre du Riuferrer.

Situation

Commune : Coustouges

Secteur : Vallespir

Nom du site : Sainte-Marie

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 22' 8'' N. Long. 2° 39' 7'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (vers 1834) A1 n°128.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1957) A1n°100.

Situation : au cœur du Village, sur une place présentant une pente douce du nord/ouest au sud/est.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classée M.H. sur la liste de 1840.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Costogia* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 979.

Consécration : 1142.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech à partir du X^{ème} siècle.

Dates clés :

- **979** : dans son testament, Miron II, comte de Besalú et évêque de Gérone, lègue au monastère Sainte-Marie d'Arles sur Tech, sa part de droit sur l'église de Coustouges²⁹⁷.
- **988** : Sainte-Marie est donnée à l'abbaye d'Arles-sur-Tech par Ermegarde femme d'Oliba, comte de Cerdagne et de Besalú²⁹⁸.
- **993** : on retrouve sa trace dans l'acte de consécration des églises Saint-Martin de Corsavy et Saint-Étienne d'Arles, où la paroisse de Sainte-Marie de Coustouges est nommée comme confrants des paroisses²⁹⁹.
- **1011** : Sainte-Marie fait bien sûr partie de l'énumération des possessions de l'abbaye d'Arles-sur-Tech, dans la bulle du pape Serge IV³⁰⁰.
- **1142** : l'église est consacrée par Udalgar, évêque d'Elne, sur la demande de Raimond I, abbé d'Arles³⁰¹.
- **1159** : consécration de l'église de Saint-Laurent de Cerdans, par Artal, évêque d'Elne, il est précisé que cette dernière sera assujettie à Sainte-Marie de Coustouges³⁰².
- **1267** : Guillem Hugues de Serralongue, comte de Cabrens, fait, dans son testament, un legs à l'église de Coustouges³⁰³.

Observations

Sainte-Marie à nef unique, est divisée en trois travées de dimensions identiques, s'ouvrant par l'intermédiaire d'une travée de chœur sur une abside semi-circulaire orientée. La nef est précédée, dans sa partie ouest, d'un narthex de plan rectangulaire de même largeur que la nef. Rien ne témoigne plus de l'édifice préroman. Le seul élément qui pourrait remonter au X^{ème} siècle est son cimetière déjà mentionné dans la donation d'Ermegarde en 988.

Sources et références bibliographiques

²⁹⁷ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.35.

²⁹⁸ *Marca hispanica*, cols.941, charte n°CXXXIX.

²⁹⁹ *Marca hispanica*, cols.947-948, charte n°CXLII.

³⁰⁰ *Marca hispanica*, cols.989-992, charte n°CLVIII.

³⁰¹ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, p.337-338.

³⁰² MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.393-394.

³⁰³ *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir.*, p. 122.

ADPO : 2J127/61 ♦ 1025W64 ♦ 1119W61 ♦ 4T43 ♦ 53J93 ♦ 12j24, pièce n°55 ♦ 117j15.

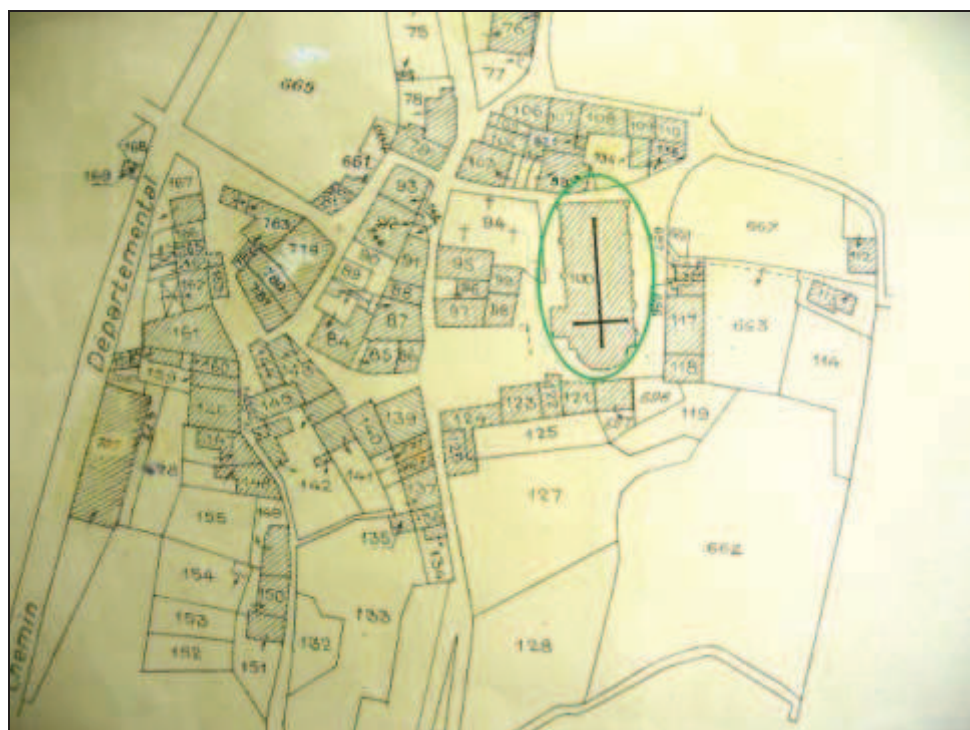
Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades 1990, p.422-426.
- BAILBE, N., *Les clochers-tours du Roussillon*, Perpignan, 1989.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p. 122.
- CAZES, A., *Saint-Laurent de Cerdans, Coustouges*, Prades, 1977, p.11.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.35.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.1, Paris, 1966, p. 47-48.
- DURLIAT, M., *Roussillon Roman*, La pierre-Qui-Vire, 1958, 4^{ème} éd., 1986, p.22-23, 251-252.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias històricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot 1915, p.160-161.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.299-301.
- GOURGUES, M., *Le Vallespir au XII^{ème} siècle autour de l'abbaye d'Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales) : Etude de six dépendances de l'abbaye, sous l'abbatit de Raimond I (1141-1174)*, Montpellier, université Paul-Valéry, mémoire de Master 2, /s la dir. de G. MALLET, F. ROBIN et J.-P. SUAOU, 2 vol., 2006.
- NOËLL, M. de, « Notice architectonique sur l'église de Coustouges », dans *Bulletin de la société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées –Orientales*, t.30, 1889, p. 102-141.
- PEZIN, A., *Compléments de documentation concernant le patrimoine classé ou inscrit Monument Historique des Pyrénées-Orientales*, DRAC de Montpellier, 1995, p. 101-103.



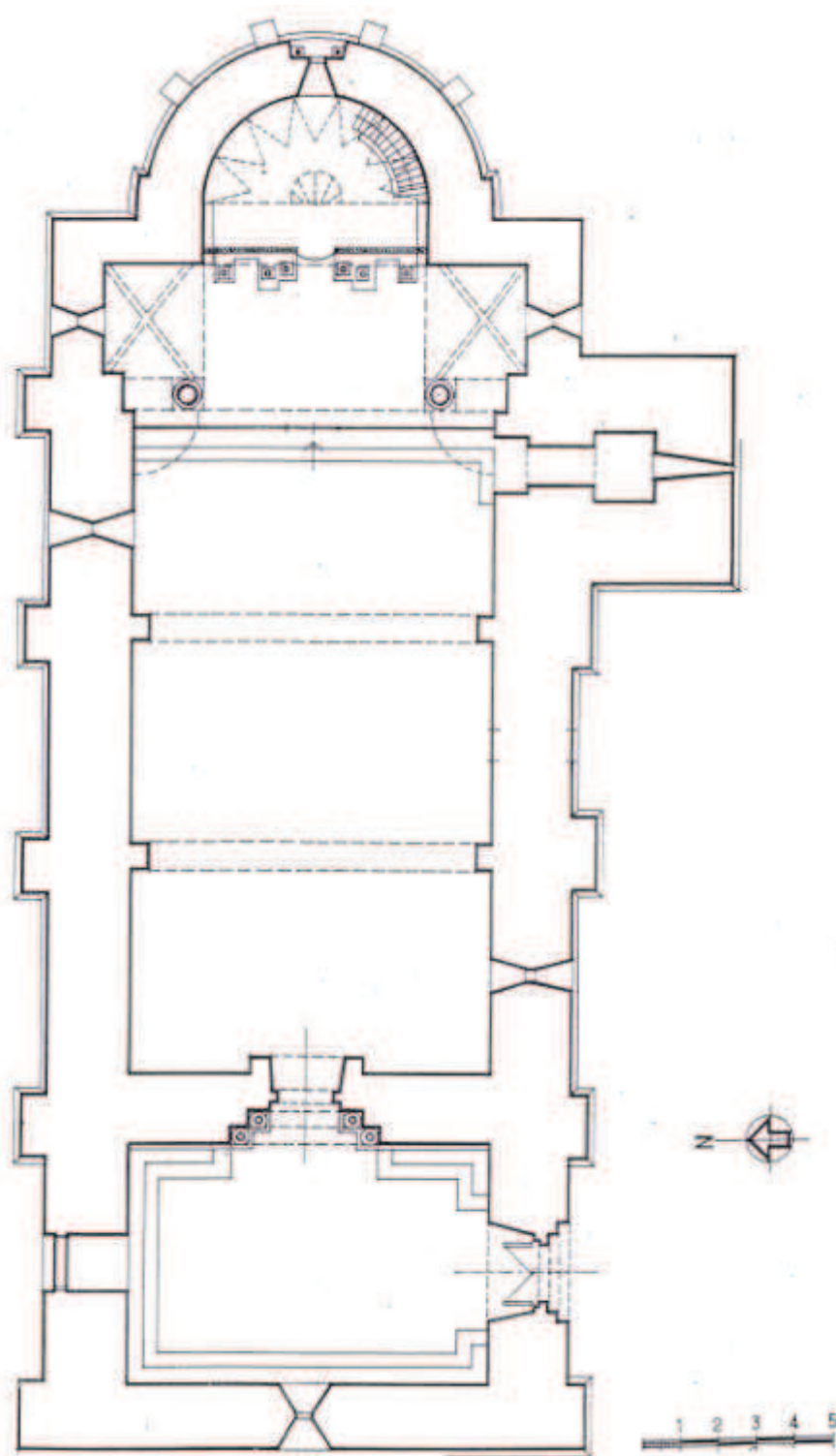
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°128

(Cadastré dit Napoléonien, 1827, source ADPO : 2J127/61)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°100

(Cadastré moderne de 1957, source ADPO : 1119W61)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade méridionale

(juillet 2012)

Première mention : premier tiers du X^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : non renseignable.

Situation

Commune : Elne

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Etienne

Lieu-dit cadastral : place des Garaffes de la ville haute³⁰⁴.

Etat : détruite en 1775³⁰⁵.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 35' 57,7'' N. Long. 2° 58' 21,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1834) E n°97.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : Non renseignable.

Situation : au nord-est de la cathédrale entre le chevet et les remparts de la ville haute, aux pieds du monument aux morts, place des Garaffes.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Illibéris* (I^{er} siècle avant J.-C.).

Historique

Première mention : 934.

Consécration : néant

³⁰⁴ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.24.

³⁰⁵ *Ibidem*.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne au X^{ème} siècle, puis l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech à partir du XI^{ème} siècle.

Dates clés :

- **934** : Esegut, prêtre de Sainte-Eulalie, fait donation de son alleu de Vilallonga à la maison de Saint-Etienne (*domum Sancti Stephani protomartiris*)³⁰⁶.
- **967** : un certain Seniofred, diacre, lègue divers biens à ladite église³⁰⁷.
- **1513** : réunion des chanoines d'Elne dans l'église de Saint-Etienne, car n'ayant pas les clefs de la salle capitulaire, afin de donner procuration à un certain Baudile Vidal, pour percevoir les rentes leur revenant aux territoires d'Anyls, Canohès et Perpignan³⁰⁸.
- **1749** : reconnaissance d'une maison tenue pour le bénéfice de Saint-Etienne dans la ville basse d'Elne. Cette dernière confronte la rue de *las Pussas* et celle *dels tres portalets*³⁰⁹.
- **1773** : prise de possession du bénéfice de Saint-Etienne par Joseph Bonafo, docteur professeur à la faculté de médecine et Augustin Vidalier, chanoine d'Elne³¹⁰.
- **2014**, du 2 juin au 9 juillet : fouilles réalisées sous la direction d'Olivier Passarius, au niveau du monument au mort, au nord-est de la cathédrale et découverte des vestiges de Saint-Etienne. Campagne reconduite en 2015, 2016 et 2017.

Observations

Les fouilles conduites sous la direction d'Olivier Passarius et Jérôme Bénézet ont mis au jour les vestiges de l'église qui ne peuvent être dégagés dans leur intégralité car ils disparaissent en partie sous le monument aux morts. Le tronçon d'un mur de section semi-circulaire a été dégagé³¹¹, dont les fondations entament des remblais médiévaux riches en mobilier antique, ainsi qu'un silo et un autre remblai bien daté par un C14, grâce à son mobilier remontant au XI^{ème} siècle/première moitié du XII^{ème} siècle. Il semblerait qu'il s'agisse de l'abside, au demeurant orientée, qui serait plus tardive que la première occurrence textuelle.

Sur le site les sépultures sont rares, mais le sondage n°3 a tout de même livré une tombe datée (C14) entre le deuxième quart du VII^{ème} siècle et le milieu du X^{ème} siècle, qui tendrait à

³⁰⁶ DEVIC, C., et VAISSETTE, J., *Histoire générale de Languedoc*, t. 5, cols.165-166, charte n°60.

³⁰⁷ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.57.

³⁰⁸ ADPO : G.980.

³⁰⁹ ADPO : G.228.

³¹⁰ *Ibidem*.

³¹¹ PASSARIUS, O., BÉNÉZET, J., « Conclusions de fouilles », ...p.45.

prouver l'existence d'un lieu de culte antérieur. Les fouilles doivent se poursuivre sur trois années et permettront certainement de préciser la nature des autres vestiges, à savoir deux murs d'1,30m d'épaisseur.

Selon un récent article, en date du 19 juillet 2017, Olivier Passarius a déclaré à France Bleu Roussillon, que les fouilles conduites jusqu'alors sur le site de Saint-Etienne, seraient en réalité de la plus haute importance, puisqu'il s'agirait, ni plus, ni moins, de l'ancienne cathédrale d'Elne. Un très grand édifice construit, selon toute vraisemblance entre le VI^{ème} et le IX^{ème} siècle. Sa destruction aurait été causée par l'éboulement du promontoire sur lequel elle prenait place (plateau des Garaffes)³¹².

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W65 ♦ 2J127/65.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.428-435.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.62.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.24.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.57.
- PASSARIUS, O., BÉNÉZET, J., « Conclusions de fouilles », dans *Bulletin archéologique de l'AAPO*, n°30, 2015, p.44-47.

³¹² GUIET, B., « A Elne les archéologues découvrent une cathédrale...sous la cathédrale », 18/07.2017, France Bleu Roussillon.



Extrait de section parcellaire, Saint-Etienne n'apparaît pas sur la parcelle E n°97, elle se situe pourtant à côté de la parcelle n°80 au nord/est du chevet de la cathédrale

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/65)



Plan d'Elne daté de la fin du XVIII^{ème} siècle sur lequel on localise, à l'est, entre la cathédrale et le rempart, l'église Saint-Etienne.

(Document sans source et sans date précise, mentionné par O. Passarius)



Vue des fouilles depuis la terrasse du cloître de la cathédrale

(GUIET, B., « A Elne les archéologues découvrent une cathédrale...sous la cathédrale »,
18/07.2017, France Bleu Roussillon)



Fouilles en cours, à l'emplacement de l'église Saint-Etienne

(juillet 2017)



Vestiges du chevet *in situ* (haut) et interprétation du pôle départemental archéologique (bas)

(juillet 2017, panneau d'information du Conseil Général)



Vestiges du chevet de Saint-Etienne à 25m du rempart
de la cathédrale d'Elne

(juillet 2017)

Sainte-Eugénie de Tresmals

Première mention : milieu du X^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Sainte-Christine de Lamanère.

Situation

Commune : Elne

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Eugénie de Tresmals.

Lieu-dit cadastral : néant.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 35' 12,8'' N. Long. 2° 57' 52,2'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (XIX^{ème} siècle) A3 n°313.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1937) D5 n°568.

Situation : la petite église de Sainte-Eugénie s'élève au milieu des champs maraichers, sur la rive gauche du Tech, non loin du Mas Calmetes. Un temps utilisé comme grange, elle conserve encore les stigmates de son utilisation laïque.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation

Toponyme première mention : *villa Tresmalos* (IX^{ème} siècle)

Historique

Première mention : 951.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : non renseignable

Dates clés :

- **951** : Ailo, évêque d'Elne, fait donation à un certain Riculfe d'un mas sis à la villa Tresmals qui confronte notamment le sentier qui va à Sainte-Eugénie (*Domum Sancta Eugenia*), et ce en échange des églises de Saint-Pierre et Saint-Jean de la villa de Paça³¹³.
- **1067** : vente consentie entre Suniario et Pierre Mirón d'un aleu situé sur le territoire de *Sancta Eugenia*³¹⁴.

Observations

Sainte-Eugénie est une minuscule église réduite à l'essentiel: une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée. Maçonnée en galets, un soin particulier fut offert à ses ouvertures et ses angles, en pierres de taille. D'abord voûtée en berceau plein-cintre, comme en témoigne l'arc triomphal et le doubleau de la nef, elle fut par la suite couverte d'un berceau brisé. Sa conception et son style architectural ne laissent aucun doute quant à son édification durant l'époque romane. Il ne reste dès lors aucun vestige de l'église mentionnée au X^{ème} siècle.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/65 ♦ 1119W65 ♦ 1025W68 ♦ 2J127/8.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.431.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.216.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.28.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.113.
- MONSALVATJE Y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.76.

³¹³ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.28.

³¹⁴ MONSALVATJE Y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, p.76.



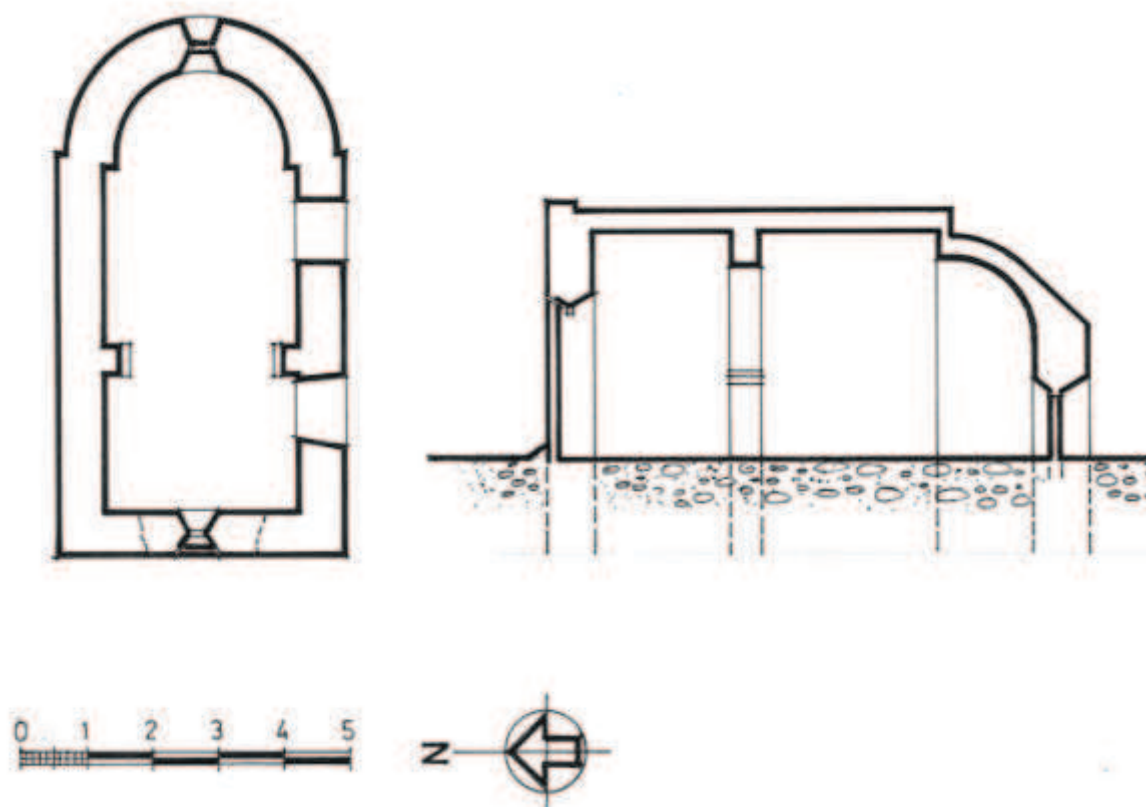
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A3 n°313

(Cadastré dit Napoléonien, XIX^{ème} siècle, source ADPO : 2J127/8)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en D5 n°568

(Cadastré moderne de 1937, source ADPO : 1119W8)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade méridionale
(haut), et chevet (bas)

(août 2013)



Nef, vue d'ouest en est (gauche), et d'est en ouest (droite)

(août 2013)

Sainte-Marie de Belloch

Première mention : fin du IX^{ème} siècle.

Style architectural : non renseignable.

Edifices comparables : non renseignable.

Situation

Commune : Elne

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Marie de Belloch

Lieu-dit cadastral : Bell Lloch.

Etat : détruite.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 36' 01,4'' N. Long. 2° 58' 13,3'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (XIX^{ème} siècle) E n°22.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1937) E1 n°1124-1125.

Situation : église de la ville haute d'Elne, construite sur le butte de Bell Lloch³¹⁵.
Aujourd'hui au nord/est de la cathédrale au milieu d'un parking.

Propriétaire : particulier.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Pujo* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 897.

Consécration : néant

³¹⁵ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p. 18.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne.

Dates clés :

- **897** : le Pape Romain confirme à Riculfe, évêque d'Elne, l'immunité de l'église Sainte-Marie, dépendante de la cathédrale et jadis construite par Anastasie³¹⁶.
- **934** : Esegut, prêtre de Sainte-Eulalie, fait donation de son alleu de Banyuls à la maison de Sainte-Marie (*domum Sancte Marie virginis*)³¹⁷.
- **1121** : Bernard de Berenguer, vicomte de Tatzó et sa femme lèguent à Sainte-Marie la moitié de la décime de Spigulads³¹⁸.
- **1383** : testament d'un certain Ferrère d'Elne, contenant divers legs en faveur de la communauté, dont un en faveur de Sainte-Marie (« *operi Beate Marie de Pulcro loco* »)³¹⁹.
- **1409** : inventaire des livres, ornements et trésors de la sacristie de l'église de Belloch³²⁰.
- **1786**, le 11 septembre : bénéfice fondé par Pons Cornell en l'église de Sainte-Marie de Belloch récupéré par Emmanuel Lapuja, *bénéficiaire* de Saint-Jean de Perpignan³²¹.

Observations

Sainte-Marie de Belloch a aujourd'hui totalement disparu. Certains auteurs comme Luis Basseda et Albert Cazes pensent que c'est précisément dans cette église que vinrent s'établir les Capucins et en faire leur couvent en 1645.

Un certain Lacvivier partage également cette hypothèse et nous offre en 1920 une visite de l'église et du couvent abandonné depuis 1791³²². Il localise le couvent à 35m du Bastion *Pou de les Encatades* et à 7m des remparts de la ville. Il nous offre même un plan rudimentaire de localisation des bâtiments. Il nous informe que l'église Sainte-Marie est un édifice de 29m par 7,50m dont le chevet se situe au nord et l'entrée au sud. Le couvent y était contigu à l'est. La nef était divisée en deux travées par un doubleau supportant une voûte de brique. Il indique également que le portail semble remployer des vestiges anciens, notamment un linteau monolithe en marbre similaire à celui du cloître de la cathédrale.

³¹⁶ *Marca hispanica*, cols.833-834, charte n°LVIII.

³¹⁷ DEVIC, C., et VAISSETTE, J., *Histoire générale de Languedoc*, t.5, cols.165-166, charte n°60.

³¹⁸ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, p.112-113.

³¹⁹ ADPO : G171.

³²⁰ ADPO : G1015.

³²¹ *Ibidem*.

³²² *Revue Catalane, Langue et Littérature, Histoire et Archéologie*, t. XIX, Perpignan. 1920, p. 82-87.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/65 ♦ 1119W65 ♦ 1025W68 ♦ G1015 ♦ G171.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.430.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.62.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p. 18.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.112-113.
- *Revue Catalane, Langue et Littérature, Histoire et Archéologie*, t. XIX, Perpignan. 1920, p.29-38 et 80-87.



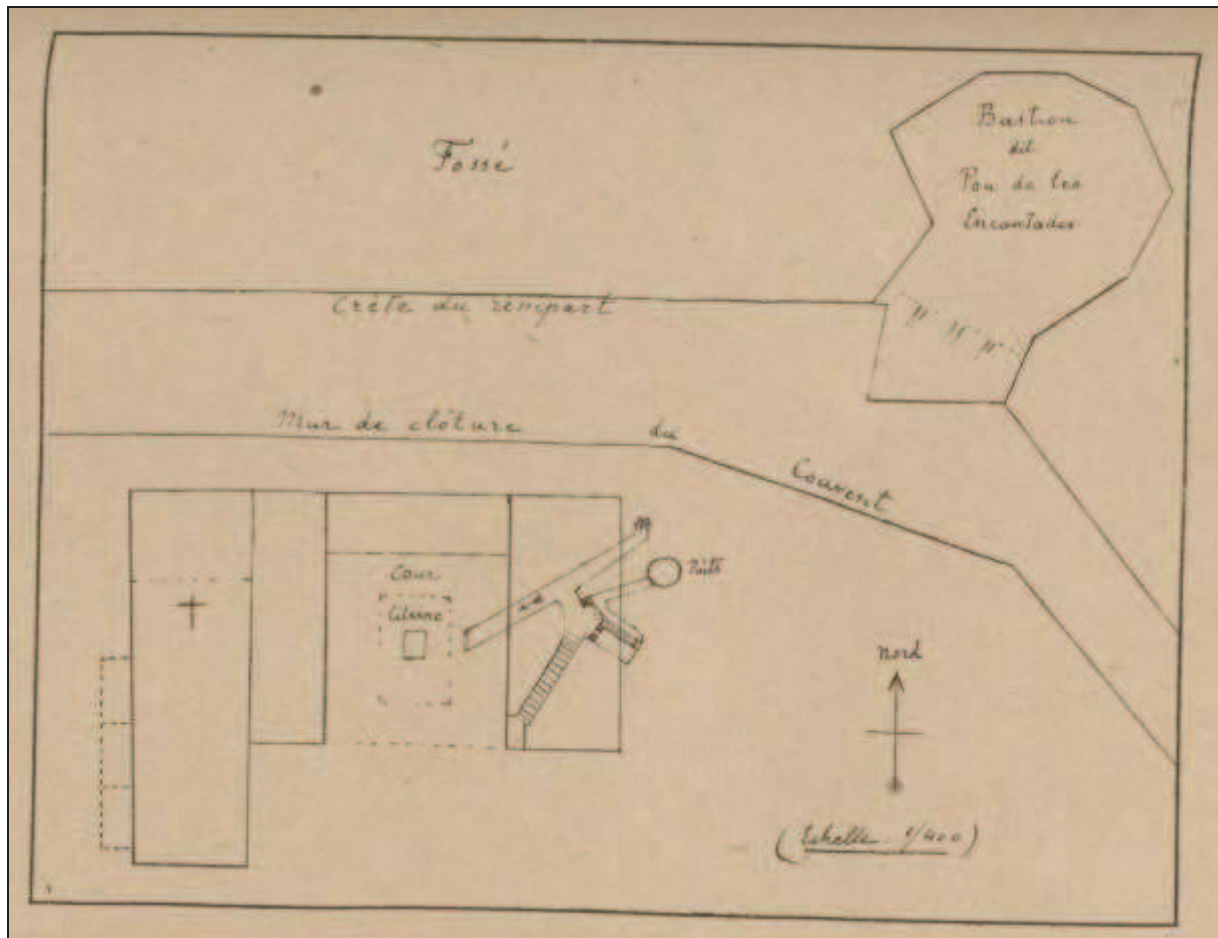
Extrait de section cadastrale, le couvent est localisé en E n°22

(Cadastré dit Napoléonien, XIX^{ème} siècle, source ADPO : 2J127/65)



Extrait de section cadastrale, l'ancien couvent est localisable en E1
n°1124-1125

(Cadastré moderne de 1937, source ADPO : 1119W65)



Relevé du couvent, et de l'église de Sainte-Marie de Belloch

(par R. de LACVIVIER, dans *Revue Catalane, Langue et Littérature, Histoire et Archéologie*,
t. XIX, Perpignan. 1920, p.82)



Vestiges de Sainte-Marie de Belloch

(juillet 2017)

Première mention : dernier tiers du IX^{ème} siècle.

Style architectural : non renseignable.

Edifices comparables : non renseignable.

Situation

Commune : Elne

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Pierre

Lieu-dit cadastral : ville basse.

Etat : détruite.

Coordonnées GPS : non renseignable.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : non renseignable.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : non renseignable.

Situation : non renseignable.

Propriétaire : non renseignable.

Protection au titre des M.H. : néant

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Illibéris* (I^{er} siècle avant J.-C.).

Historique

Première mention : 858.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne au X^{ème} siècle, puis l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, à partir du XI^{ème} siècle.

Dates clés :

- **858** : lors d'un plaid tenu par Richelme, vicomte du Roussillon, les témoins prêtent serment sur les reliques de saint Pierre.
- **934** : Esegut, prêtre de Sainte-Eulalie, fait donation de son alleu de Bages à la maison de Saint-Pierre (*Domum Sancti Petri apostoli*)³²³.

Observations

Saint-Pierre a totalement disparu, d'après Pierre Ponsich elle se serait située dans la ville basse³²⁴.

Sources et références bibliographiques

ADPO : néant.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.430.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.62.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.14.

³²³ DEVIC, C., et VAISSETTE, J., *Histoire générale de Languedoc*, t. 5, cols.165-166, charte n°60.

³²⁴ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.62.

Première mention : début du IX^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Martin de Fenollar (Maureillas), Saint-Marc de Caixas.

Situation

Commune : Estagel

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Vincent

Lieu-dit cadastral : Saint-Vincent.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 46' 30'' N. Long. 2° 41' 59,4'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1834) C1 n°11.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1947) C1 n°5.

Situation : Saint-Vincent s'élève sur les hauteurs d'Estagel, non loin de la rive droite de l'Agly.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Stagello* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 806.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye Sainte-Marie de la Grasse (Aude) dès le IX^{ème} siècle.

Dates clés :

- **806** : à la demande de Nimphridius, abbé de la Grasse, Charlemagne fait donation au dit monastère de certaines églises roussillonnaises avec leurs dépendances, dont Saint-Vincent d'Estagel, et ce dans le but de subvenir aux besoins des moines de cette communauté³²⁵.
- **951** : confirmation faite à l'abbaye de la Grasse par Agapet II, Pape de son état, de la possession de la *villa* d'Estagel avec son église³²⁶.
- **1119** : bulle du Pape Gelase confirmant l'église de Saint-Vincent comme bien de l'abbaye Sainte-Marie de la Grasse.³²⁷
- **1676** : l'église est habitée par un ermite, un certain Triquera³²⁸.
- **1834** : Saint-Vincent est déjà référencée comme ruine dans le registre cadastral³²⁹.
- **1860** : lettre du conseil de fabrique au Maire demandant « *l'autorisation d'acquérir du Sir Llouber, moyennant 100f, la ruine de l'ancienne chapelle, dite de Saint-Vincent* »³³⁰.
- **1913** : lettre du Préfet au Maire l'informant qu'il vient de procéder aux formalités requises pour faire attribuer à sa commune la chapelle « *Saint-Vincent* » qui ne figure pas, par suite d'une erreur matérielle, sur l'inventaire des biens ecclésiastiques, dressé le 2 février 1906³³¹.

Observations

Plan :

Saint-Vincent est réduite à l'essentiel : une nef unique s'ouvrant sur une abside trapézoïdale déviant légèrement vers le midi. La façade méridionale de la nef est contiguë à un grand espace porche dans lequel était ménagée la sacristie, communicant avec la nef. Il est généralement admis que cette structure soit une œuvre du XVII^{ème} siècle, lorsque l'église abritait un ermite. La maçonnerie de briques et moellons semble attester cette hypothèse. Il faut également remarquer que la nef comporte un étage couvert d'un toit à une seule pente et

³²⁵ MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, 1996, p.9-10.

³²⁶ MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, 1996, p.108-113.

Certains auteurs, comme Albert Caze et Pierre Ponsich, pensent que l'église mentionnée dans cet acte serait en réalité Saint-Etienne, actuelle église paroissiale. Le vocable n'étant pas précisé, nous penchons plutôt en faveur de Saint-Vincent, dont nous avons déjà trace en 806.

³²⁷ MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, 1996, p.275-280.

³²⁸ ADPO : G.1049, document du 16 avril 1676.

³²⁹ ADPO : 1025W74.

³³⁰ ADPO : 59EDT704, document du 29 mai 1860.

³³¹ ADPO : 59EDT704, document du 8 avril 1913.

ouvert à l'est par un fenestron et au sud-ouest par une porte donnant aujourd'hui sur la toiture du porche³³².

Extérieur :

L'entrée se fait aujourd'hui depuis l'occident par un portail en plein-cintre s'ouvrant dans une façade cimentée. Le mur sud de la nef étant inaccessible, nous n'avons vu aucune trace du portail primitif.

Sur les trois ouvertures qui éclairent Saint-Vincent, seule une semble d'époque, celle d'axe. Cette dernière, à simple ébrasement, est maçonnée à l'aide de huit pierres dont celle marquant l'intrados est taillée dans un seul bloc monolithe. Une seconde de typologie similaire anime le mur sud de l'abside, mais il semble qu'elle soit due à une restauration des années 1980. Enfin, la dernière, d'époque moderne, se loge au-dessus du portail d'entrée.

Les façades ouest et nord sont entièrement enduites de ciment, ne révélant plus rien de leur structure. Le mur sud de la nef est également difficilement lisible en raison du porche qui y est adjacent. La partie est de la nef et son chevet sont visibles. Les maçonneries y sont faites en moellons et galets noyés dans du mortier de chaux et disposés sans aucun souci de régularité. Des chaînes, faites de gros blocs de travertin grossièrement taillés, soutiennent les angles. Trois puissants contreforts se positionnent au nord. Ils sont maçonnés en moellons et leurs angles sont rigidifiés à l'aide de pierres plus longues.

Un clocheton moderne se positionne au niveau du pignon ouest.

Aucun décor ne vient animer les maçonneries.

Intérieur :

Une voûte en berceau plein-cintre couvre l'espace de la nef. Des arcs latéraux animent les murs gouttereaux de cette dernière, quatre sur chaque côté³³³. Ils sont réalisés en travertin pour l'essentiel. Sur l'intrados de la voûte, on remarque très clairement les stigmates de burinage des doubleaux jadis présents qui étaient au nombre de 3³³⁴. L'abside est également voûtée en berceau plein-cintre assez irrégulier, car suivant les murs incurvés de cette dernière,

³³² D'après d'anciennes cartes postales du début du XX^{ème} siècle et la notice réalisée par F. Pelissier en 1977 (ADPO : 53J109), le porche possédait également un étage, tout comme la nef, les deux parties hautes communiquant entre elles.

³³³ Ceux de l'ouest sont beaucoup plus étroits que les suivants.

³³⁴ On peut se demander s'ils n'existaient pas encore en 1977 puisque F. Pelissier décrit Saint-Vincent (ADPO : 53J109) en nous informant que la nef est divisée en quatre travées.

lui conférant ainsi presque l'effet d'une grotte. Les murs de l'abside sont entièrement recouverts de ciment, nous interdisant toute lecture du bâti.

L'arc triomphal, beaucoup plus bas que le niveau de la nef, n'est plus visible. En effet, il semble qu'il fut marqué par un décroché, en témoignent les bases de piédroits encore visibles au ras du sol.

Les murs sont maçonnés de tout-venant noyé dans un épais mortier de chaux, sans aucune régularité. Le travertin juste équarri est usité pour les arches. Une ou deux assises en *opus spicatum* irrégulier sont visibles au niveau du mur gouttereau nord. Le mur occidental est quant à lui maçonné avec plus de régularité, avec des pierres taillées aux arêtes peu marquées.

Le sol est issu de restaurations modernes.

Autant son plan réduit à l'essentiel que ses aménagements, baies, doubleaux, voûte, maçonneries, font de Saint-Vincent un bel exemple d'édifice typiquement préroman, à ce jour mal valorisé.

Sources et références bibliographiques

ADPO: 2J127/71 ♦ 1119W71 ♦ 1025W74 ♦ 59EDT704 ♦ 53J109 ♦ G.1049.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p. 453-454.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.231.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.27.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.128.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.341-342.



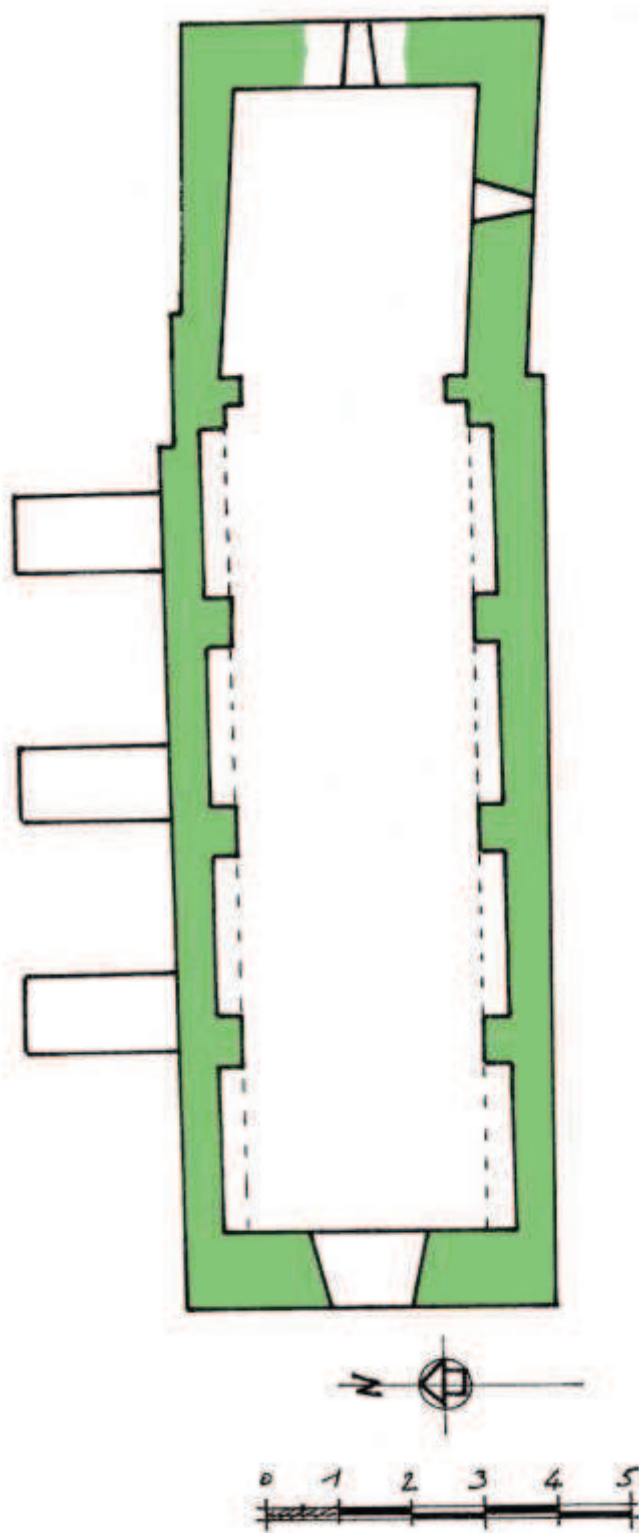
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C1 n°11

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/71)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C1 n°5

(Cadastré moderne de 1947, source ADPO : 1119W71)



Plan au sol

(Morgane Gourgues, 2013)



Façades méridionale et occidentale (haut) et face orientale (bas)

(août 2013)



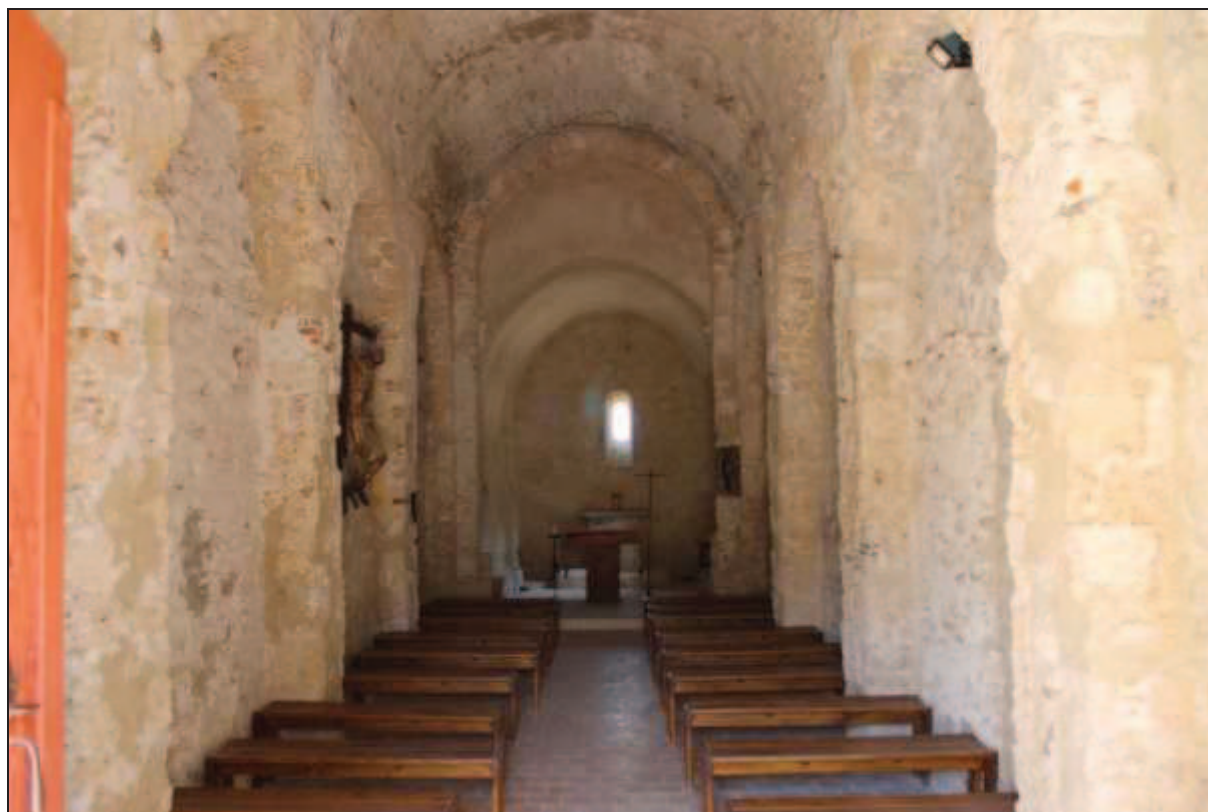
Chevet (haut) et
baie d'axe (bas)

(août 2013)



Face septentrionale

(août 2013)



Nef, vue d'ouest en est

(août 2013)



Mur gouttereau nord (haut), mur gouttereau sud (bas)

(août 2013)



Voûte de la nef

(août 2013)



Arc triomphal et vestiges de son piédroit nord

(août 2013)



Nef, vue d'est en ouest

(août 2013)

Première mention : premier tiers du XIV^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Sainte-Cécile de Cos (le Tech), Saint-Martin de Fenollar (Maureillas).

Situation

Commune : Fourques

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Vincent

Lieu-dit cadastral : Pla de Saint-Vincent.

Etat : en élévation, mais voûte écroulée.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 34' 49,2'' N. Long. 2° 47' 3,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) A2 n°534.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1937) A3 n°692.

Situation : les vestiges de cette petite église se situent dans un ancien champs de vigne à l'entrée de Fourques, sur la rive droite du Réart³³⁵. L'assiette sur laquelle se trouve l'église est plate, mais ses abords immédiats au nord et à l'ouest se transforment en pentes marquées.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 13/12/1982³³⁶.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa de Furchas* (844).

Historique

³³⁵ On y accède par un petit chemin qui commence derrière la cave coopérative viticole et traverse le Réart.

³³⁶ Cette inscription a été réalisée dans le seul but d'empêcher sa destruction, mais aucun aménagement ni aucune restauration n'ont été conduits depuis.

Première mention : 1339.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : non renseignable.

Dates clés :

- **1339** : un certain Pierre Pellisser lègue 2 sous à ladite église³³⁷.

- **1825** : dans le registre parcellaire, Saint-Vincent est déjà recensée comme ruine³³⁸.

Observations

Plan :

Saint-Vincent est réduite à l'essentiel : une nef unique s'ouvrant sur une abside trapézoïdale légèrement déviée vers le sud.

Extérieur :

Les vestiges du portail sont en façade sud. Malgré une altération certaine, et un remaniement de sa partie sommitale à l'aide d'un linteau de bois, la forme primitive de ce portail était sans équivoque outrepassée.

Deux baies s'apparentant plus à des trous qu'à des fenêtres se positionnent, pour la première dans l'axe du chevet et pour la seconde dans le mur sud du chevet. Elles sont toutes deux à simple ébrasement intérieur. Une dernière prenait place dans la partie sommitale du mur ouest, mais elle est maintenant obturée. La lecture de ce mur est rendue difficile du fait de remaniements modernes qui ont rebouché, tant bien que mal, un immense trou ressemblant à la forme d'un portail.

Les murs sont bâtis en maçonnerie de grosses pierres de rivière mêlées à des moellons de tout-venant ou de travertin. Des blocs de calcaire grossièrement taillés, et qui plus est très érodés, marquent les angles. Le mortier liant l'ensemble se fait plus présent sur les murs de la nef, que ceux du chevet.

La toiture s'étant effondrée dans la nef et celle du chevet étant inexistante, nous ne connaissons plus la nature des matériaux usités pour cette partie de l'édifice.

³³⁷ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.107.

³³⁸ ADPO : 1025W88.

Tous les aspects architecturaux de Saint-Vincent en font assurément un édifice préroman pouvant remonter au IX^{ème} siècle.

Intérieur :

La voûte de la nef n'est plus. Seule l'abside a conservé son couverture en berceau outrepassé, ainsi que son arc triomphal qui adopte la même forme, qui est typiquement préromane. Au vu des marques d'arrachement, la voûte de la nef semble avoir été en berceau plein-cintre qui s'écroula en des temps anciens, puisque la nef reçut un nouveau couverture charpenté. La preuve en est la surélévation des murs gouttereaux par rapport aux marques de départ de la voûte, ainsi que les trous laissés en négatif par les poutres, à intervalles réguliers.

Les murs intérieurs sont édifiés de la même manière que ceux extérieurs.

Le sol est aujourd'hui en terre battu.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/84 ♦ 1025W88 ♦ 1119W85 ♦ 53J129.

Autres : UDAP de Perpignan.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.478-479.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.233-234.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.107.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.II C., Paris, 1966, p.61.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.153.



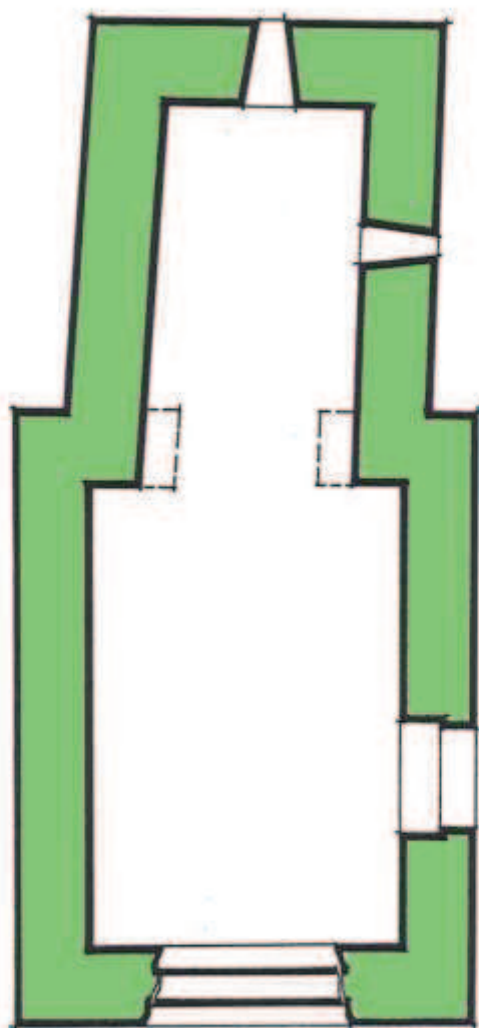
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A2 n°534

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/84)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A3 n°692

(Cadastré moderne de 1937, source ADPO : 1119W85)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Face méridionale (haut), chevet (bas)

(octobre 2010)



Face occidentale

(octobre 2010)



Murs septentrionaux, de la nef (haut) du chevet (bas)

(octobre 2010)



Abside

(octobre 2010)



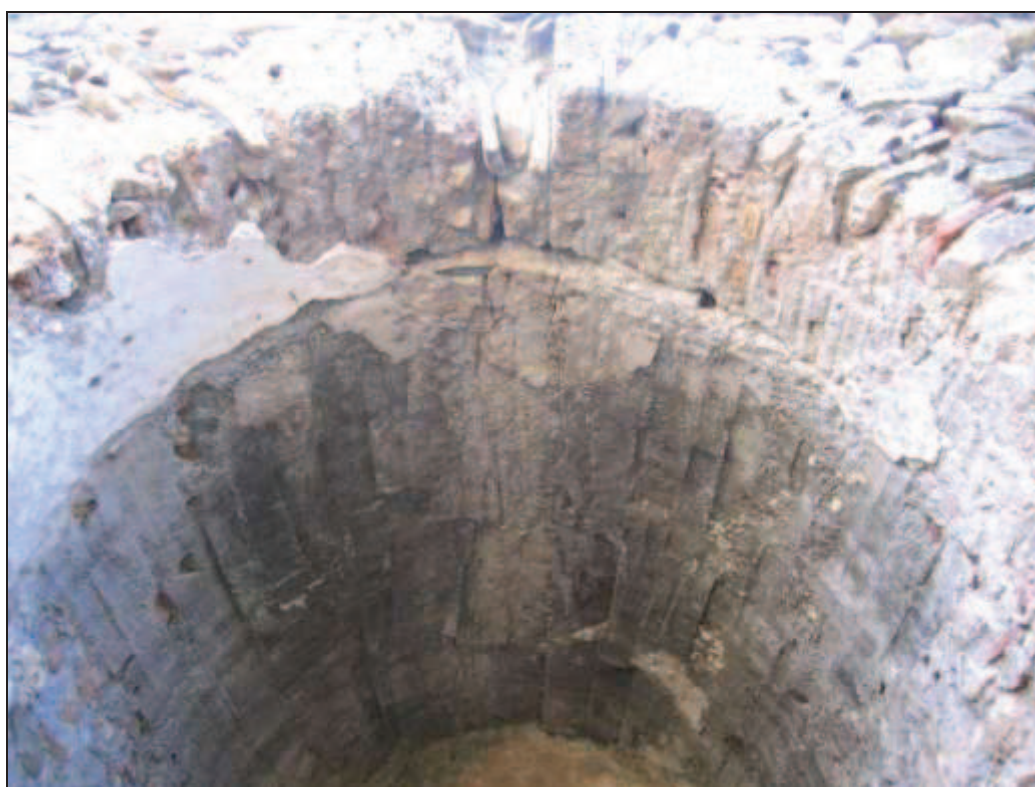
Nef, vue depuis l'est

(octobre 2010)



Mur gouttereau sud
(haut) et portail
méridional (bas)

(octobre 2010)



Retombée nord de l'arc triomphal (haut) et Traces de coffrages de la voûte de l'abside (bas)

(octobre 2010)

Première mention : dernier tiers du X^{ème} siècle.

Style architectural : baroque.

Edifices comparables : Sainte-Marie de Baixas.

Situation

Commune : Ille-sur-Têt

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Etienne

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 40' 19,5''N. Long. 2° 58' 21,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1832) Eu n°517.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1941) E1 n°482.

Situation : Saint-Etienne s'élève dans la partie nord de la vieille ville, à l'intérieur des remparts.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Yla* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 982.

Consécration : 1762.

Abbaye de rattachement : non renseignable.

Dates clés :

- **982** : un clerc, répondant au nom de Gyiscafred, fait donation à l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa d'un alleu situé à l'extrémité de la *villa* d'Ille et confrontant pour une part la terre de Saint-Etienne³³⁹.
- **1163** : la paroisse est mentionnée dans la bulle du Pape Alexandre III, car le monastère de Saint-Martin du Canigou y possédait plusieurs biens³⁴⁰.
- **1664** : construction de la nouvelle église³⁴¹.
- **1736** : consécration par Jean-Mathias de Berthelemi de Gramont de Lanta, l'évêque d'Elne³⁴².

Observations

Saint-Etienne est une immense église baroque dont le chevet se trouve étrangement au nord. Il est difficile de savoir si cette orientation rarissime du chevet³⁴³ est due à l'agrandissement de l'église lors du XVIII^{ème} siècle ou si cette orientation était un fait plus ancien.

Pierre Ponsich avançait dans les années 1990³⁴⁴ que la baie plein-cintre, en pierres de taille, sise dans la partie basse du chevet, entre les deux contreforts est, serait un vestige roman. Cela est certes séduisant, mais rien n'est moins sûr si l'on prend en compte l'orientation singulière de ladite église. A notre sens, il ne reste plus rien de roman à Saint-Etienne et encore moins de préroman.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/88 ♦ 1119W89 ♦ 1025W89.

Autres : UDAP de Perpignan.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.484-485.

³³⁹ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.36.

³⁴⁰ MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.61.

³⁴¹ *Idem*, p.59.

³⁴² *Ibidem*.

³⁴³ En effet, à notre connaissance, une seule autre église en Roussillon possède son chevet au septentrion, il s'agit de Saint-Georges de Céret.

³⁴⁴ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.62.

- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.62.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.36.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.II C., Paris, 1966, p.64-65.
- MONSALVATJE y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.58-61.



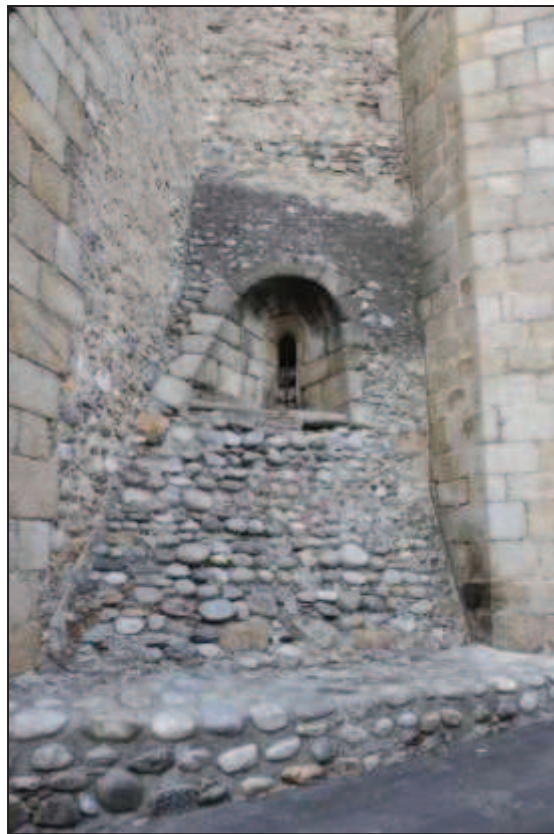
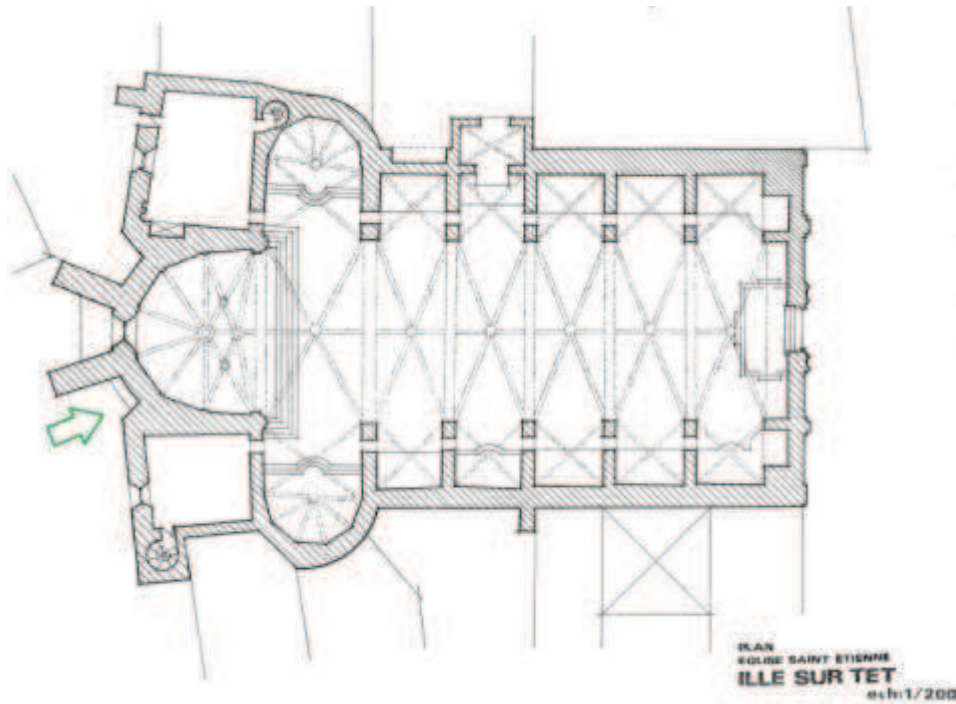
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Eu n°517

(Cadastré dit Napoléonien, 1832, source ADPO : 2J127/88)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en E1 n°482

(Cadastré moderne de 1941, source ADPO : 1119W89)



Plan au sol, la flèche signale la localisation de la baie (haut),
baie de typologie romane (bas)

(août 2013)

Première mention : première moitié du IX^{ème} siècle.

Style architectural : gothique.

Edifices comparables : néant.

Situation

Commune : Laroque-des-Albères

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Félix

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 31' 19,8'' N. Long. 2° 56' 3,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1813) B1 n°121.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1937) B1 n°335.

Situation : sur la partie sommitale du village, Saint-Félix est construite dans la continuité des remparts sud de l'ancien château.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Rocam quam vocant Frusindi* (milieu du IX^{ème} siècle)³⁴⁵.

Historique

Première mention : 834.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale Sainte-Eulalie d'Elne dès le IX^{ème} siècle.

³⁴⁵ Frusindi était un hispanique qui aurait acquis le territoire grâce au phénomène d'aprision établi par Charlemagne. CATAFAU, A., *Les celleres...*, p.372.

Dates clés:

- **834** : par un précepte, l'empereur Lothaire, confirme à Salomon, évêque d'Elne, la possession de la *cella* de Saint-Félix, ainsi que la *cellulam* de Saint-Julien et la *villa Torrente et alio vocabulo Alamannis*³⁴⁶, des terres dont il est précisé qu'elles furent arrachées à la friche³⁴⁷.
- **875** : lors d'un plaid³⁴⁸, il est reconnu que le lieu de Saint-Félix *cum claustra* est une possession de la cathédrale Sainte-Eulalie d'Elne, et ce depuis plus de cinquante ans³⁴⁹.
- **899** : précepte accordé par Charles le simple à l'évêque d'Elne, où il donne tout ce que devaient les colons ou *Ispani* qui se trouvaient sur les lieux de *Sancti Felicis* et de la *cella Sancti Juliani* et de la *villa Torrente* et de l'autre *villa* appelée *Alamanis*³⁵⁰.
- **967** : un diacre d'Elne répondant au nom de Seniofred, lègue à la *domum sancti Felicis de Ruppe* la vaisselle qui était à la Roca³⁵¹.
- **1188** : Alamande Roca concède à Adalaidis de Claperio un cellier dans la *celleria* du castrum de la Roca dans la paroisse de Saint-Félix de Tanya³⁵²
- **1375-1377** : dans le *capreu*³⁵³ de Laroque, on apprend que les fortifications s'organisent autour de la butte castrale, et que des maisons bordent la rue de l'église Saint-Félix.

Observations

Saint-Félix est un curieux bâtiment rectangulaire de 29m de long par 9m de large, uniquement animé par un large portail gothique en marbre blanc, sur son flanc sud. Toute sa partie septentrionale fait bloc avec le flanc méridional de l'enceinte du château. Six chapelles se logent dans la nef. Un temps utilisé comme salle d'Armes du château, Saint-Félix semble très remaniée et n'offre actuellement plus rien de son visage préroman.

Sources et références bibliographiques

³⁴⁶ *Marca hispanica*, cols.773-774, charte n°X.

³⁴⁷ *Terras quas sui homines ex heremo traxerunt*, ABADAL I DE VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I)..., p.102.

³⁴⁸ DEVIC, dom Cl., et VAISSETTE, dom J., *Histoire générale du Languedoc*, t.2, n°189. CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.9.

³⁴⁹ Ce qui reviendrait à dire que Saint-Félix appartient au patrimoine de Sainte-Eulalie au minimum depuis l'an 825.

³⁵⁰ ABADAL I DE VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I)..., p.110-111.

³⁵¹ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.31, et MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.84.

³⁵² CATAFAU, A., *Les celleres ...*, p.376.

³⁵³ Terriers qui recensent les biens du seigneur Ferrer de Sant Marti, CATAFAU, A., PASSARIUS, O., « Laroque-des-Albères de l'antiquité à la fin du Moyen Age », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIV, 1995-1996, p.220-21.

ADPO : 1025W97 ♦ 2J127/93 ♦ 1119W94

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.634-636.
- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon*, X^{ème}-XV^{ème} siècles, Perpignan, 1998, p.371-393.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.66.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.9.
- DEVIC, dom Cl., et VAISSETTE, dom J., *Histoire générale du Languedoc*, t.2, n°189.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.73.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.82-84.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°121

(Cadastré dit Napoléonien, 1813, source ADPO : 2J127/93)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°335

(Cadastré moderne de 1937, source ADPO : 1119W94)



Façade orientale

(août 2012)

Première mention : première moitié du IX^{ème} siècle.

Style architectural : église disparue.

Edifices comparables : néant.

Situation

Commune : Laroque-des-Albères

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Julien de Tanya

Lieu-dit cadastral : Mas San Julia.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 32' 04,4'' N. Long. 2° 56' 06,4'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : néant.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : néant.

Situation : d'après Pierre Ponsich,³⁵⁴ l'église de Saint-Julien aurait été localisée près du Mas Sant Julia à un peu plus d'un kilomètre au nord de Laroque des Albères.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa Torrente* et de l'autre *villa* appelée *Alamanis* (début du IX^{ème} siècle), puis *Tanya* au XII^{ème} siècle.

Historique

Première mention : 834.

Consécration : néant.

³⁵⁴ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.66.

Abbaye de rattachement : la cathédrale Sainte-Eulalie d'Elne au IX^{ème} siècle.

Dates clés :

- **834** : par un précepte, l'empereur Lothaire, confirme à Salomon, évêque d'Elne, la possession de la *cella* de Saint-Félix, ainsi que *cellulam* de Saint-Julien et la *villa Torrente et allio vocabulo Alamannis*³⁵⁵, des terres dont il est précisé qu'elles furent arrachées à la friche³⁵⁶.
- **899** : précepte accordé par Charles le simple à l'évêque d'Elne, où il donne tout ce que devaient les colons ou *Ispani* qui se trouvaient sur les lieux de *Sancti Felicis* et de la *cella Sancti Juliani* et de la *villa Torrente* et de l'autre *villa* appelée *Alamanis*³⁵⁷.
- **1191** : Pierre de Sant Martí dote l'église de l'église de Saint-Julien de Tanya d'une mense avec toutes ses dépendances³⁵⁸.

Observations

L'église de Saint-Julien de Tanya a aujourd'hui complètement disparu. Pierre Ponsich pense néanmoins en trouver le souvenir au Mas San Julia, dont le nom est bien évidemment évocateur. Des prospections menées en 1995, par Christian Donès et Olivier Passarius, dans le secteur entre le Mas San Julia et l'église Sainte-Marie de Tanya ont permis de prouver l'existence de plusieurs noyaux de peuplement³⁵⁹. Il a également été retrouvé, non loin de l'église de Tanya, un bâtiment datable du Moyen Âge médian qui serait un ancien lieu de culte. Il n'est pas donné de précision quant à la localisation exacte de cette découverte³⁶⁰.

Sources et références bibliographiques

ADPO : néant.

Autres : néant.

³⁵⁵ *Marca hispanica*, cols.773-774, charte n°X.

³⁵⁶ *Terras quas sui homines ex heremo traxerunt*, ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I)..., p.102.

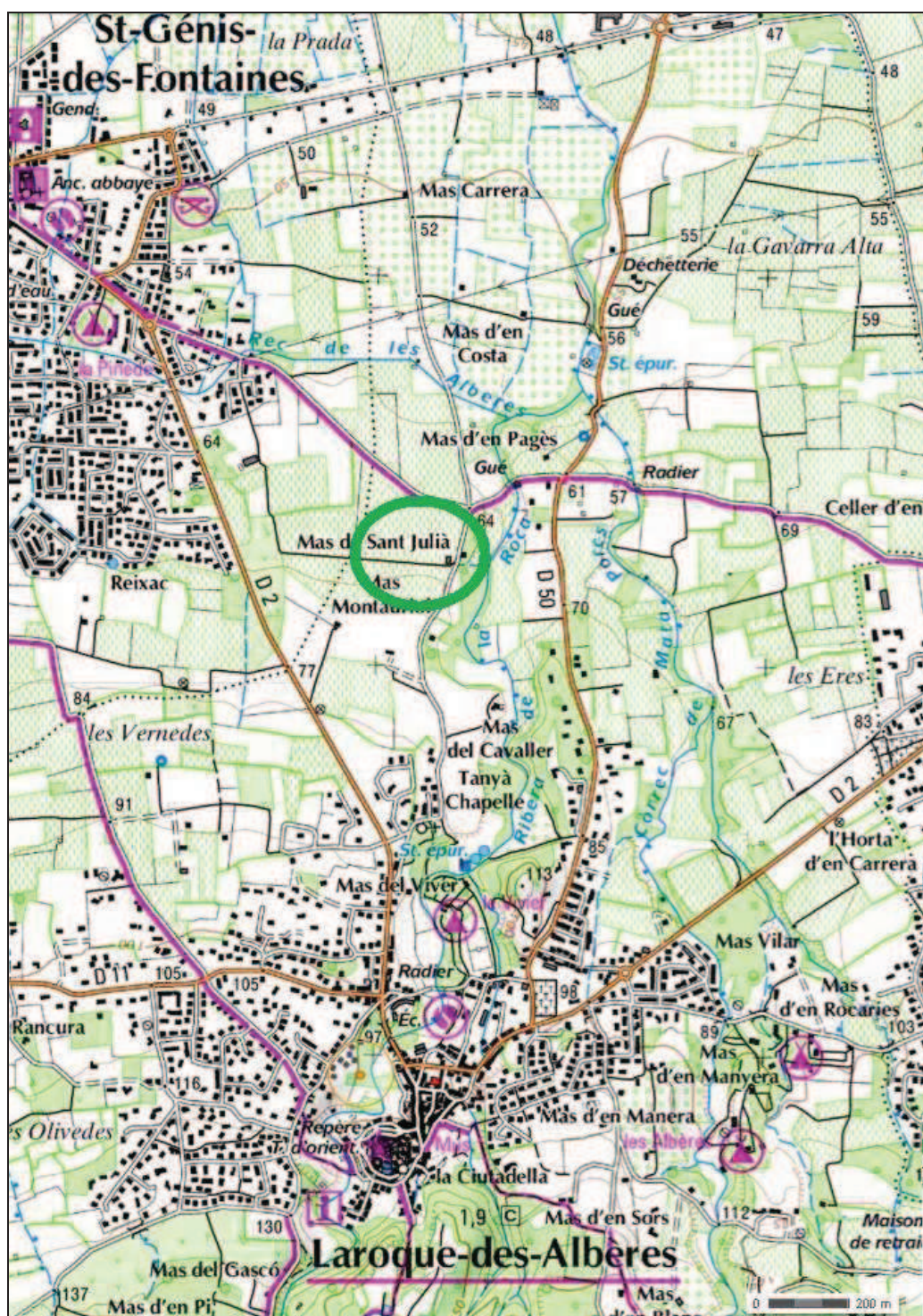
³⁵⁷ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I)..., p.110-111, et CATAFAU, A., *Les celleres...*, p.373.

³⁵⁸ CATAFAU, A., *Les celleres...*, p.377.

³⁵⁹ CATAFAU, A., PASSARIUS, O., « Laroque-des-Albères de l'antiquité à la fin du Moyen Age », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIV, 1995-1996, p.16.

³⁶⁰ *Ibidem*.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.635.
- CATAFAU, A., PASSARIUS, O., « Laroque-des-Albères de l'antiquité à la fin du Moyen Age », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIV, 1995-1996, p.7-29.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.66.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.10.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.169.



Mas Sant Julia comme localisation probable de l'église de Saint-Julien de Tanya

(Carte IGN)

Première mention : fin du X^{ème} siècle.

Style architectural : préroman ou roman.

Edifices comparables : néant.

Situation

Commune : Laroque des Albères

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Laurent de Galice ou de Torrent.

Lieu-dit cadastral : Mas Rancoure.

Etat : vestiges.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 51' 2,41'' N. Long. 2° 92' 0,98'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1813) C1³⁶¹.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1937) C1³⁶².

Situation : les ruines sont localisées entre le Mas Rancoure, propriété viticole au sud-ouest du village et l'église et Saint-Fructueux de Roca-Vella, au sud du village. Cette église perdue au milieu des bois n'est pas aisée à trouver. Elle est implantée non loin d'un ancien *Orry*³⁶³ et d'un bassin de rétention d'eau, le long d'un petit cours d'eau mentionné sur le cadastre³⁶⁴ : ravin de Saint-Laurent. Elle se trouve sur un terrain présentant une forte déclivité depuis le sud vers le nord.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

³⁶¹ Nous n'avons pas pu identifier avec précision la parcelle cadastrale où s'élève Saint-Laurent, autant pour le cadastre napoléonien que pour le cadastre moderne. En effet, l'église n'étant même pas renseignée en tant que ruine et sa position dans un espace boisé nous ont empêché d'aller plus loin.

³⁶² *Ibidem*.

³⁶³ Un *Orry* est une cabane de pierres sèches réalisée par les bergers catalans.

³⁶⁴ Autant sur le cadastre napoléonien que moderne.

Toponyme première mention : *Torrents, Alamany* (X^{ème} siècle), puis *Gallice* (XIX^{ème} siècle)³⁶⁵.

Historique

Première mention : 981.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Saint-Génis des Fontaines au X^{ème} siècle

Dates clés :

- **981** : précepte du roi Lothaire qui confirme la possession de la *cella Sancti Laurentii* qui sépare la *villam Rocas* de la *villa Torrentis*³⁶⁶ de l'abbaye de Saint-Génis des Fontaines.
- **1375-1377** : dans le *capbreu* de Laroque, il est rappelé que l'autorité du castrum s'exerce notamment sur l'ancienne paroisse de Saint-Laurent³⁶⁷.

Observations

Plan :

Saint-Laurent se présente sous la forme d'une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire, légèrement déviée vers le nord.

Extérieur :

Les murs de la nef sont encore en élévation, en revanche ceux du chevet sont complètement arasés³⁶⁸. Un long contrefort soutient le mur nord de la nef³⁶⁹, ce dernier étant moins épais (1m) que son homonyme méridional (1,30m).

Un portail, décentré vers le sud, s'ouvrait à l'occident.

³⁶⁵ La Gallice est le nom du ruisseau qui s'écoule non loin de l'église. Le ravin en question est appelé *Saint-Laurent* sur le cadastre dit napoléonien puis *Saint-Laurent de Galici* sur le cadastre moderne.

³⁶⁶ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), p.210-213, CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance*, p.374.

³⁶⁷ Le *capbreu* est un terrier qui fait état des possessions des seigneurs de Laroque, CATAFAU, A., PASSARIUS, O., « Laroque-des-Albères de l'antiquité à la fin du Moyen Age », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIV, 1995-1996, p.21.

³⁶⁸ D'après Olivier Passarius, qui a conduit les fouilles sur le secteur en 1992, cette inégalité vient d'une différence de matériaux, notamment du mortier, sans doute plus fragile à l'est, que sur le reste de l'édifice. CATAFAU, A., PASSARIUS, O., « Laroque-des-Albères de l'antiquité ... », p.16-17.

³⁶⁹ Une assise en *opus spicatum* est à remarquer dans la partie sommitale de ce contrefort.

Les murs sont maçonnés en moellons de gneiss équarris. Ces derniers sont plus gros au nord et disposés en assises plus régulières qu'au sud.

On distingue au sud les traces d'arrachement d'une voûte.

En l'absence d'éléments comme les baies, le portail, ou la voûte, il est très difficile de savoir si nous sommes en présence d'une construction d'époque préromane ou romane.

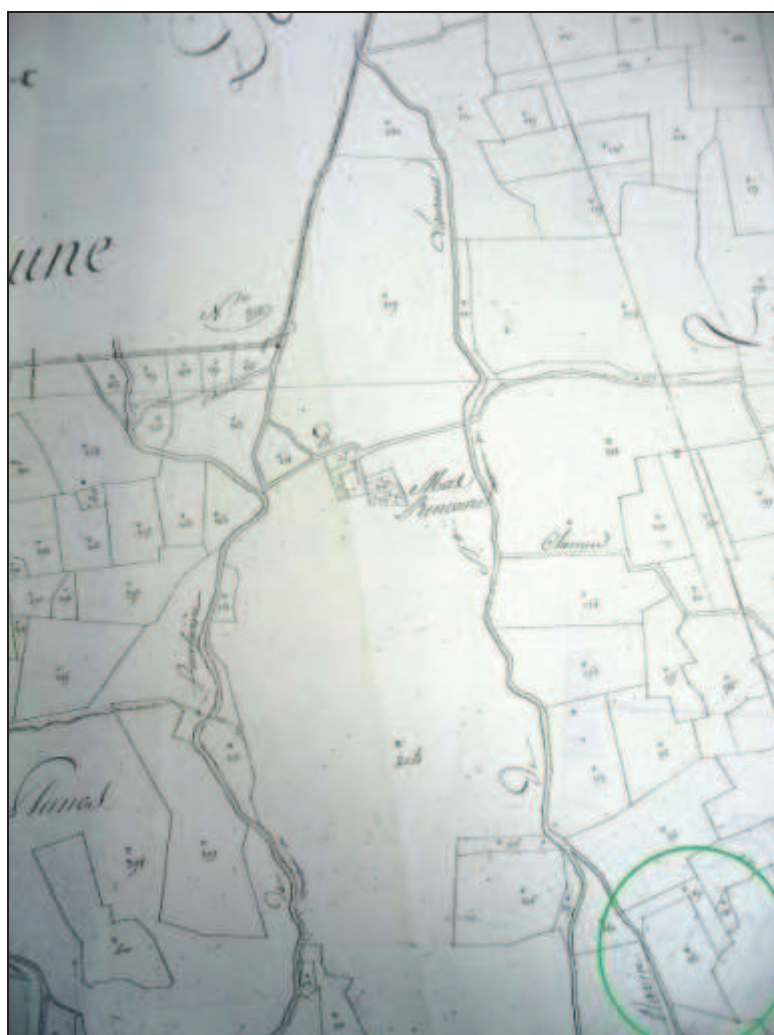
Le seul élément qui pourrait faire pencher la balance en faveur d'un édifice roman serait l'absence de différence de largeur entre la nef et l'abside. En effet, la largeur à l'entrée de cette dernière est de 5,54m et celle de la nef au niveau de l'occident est de 4,35m. Dans les édifices d'époque préromane, l'abside est toujours beaucoup plus étroite que la nef. De plus, le fait que l'abside soit en forme d'hémicycle peut être aussi un argument en faveur d'une datation romane.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/93 ♦ 1119W94 ♦ 1025W97.

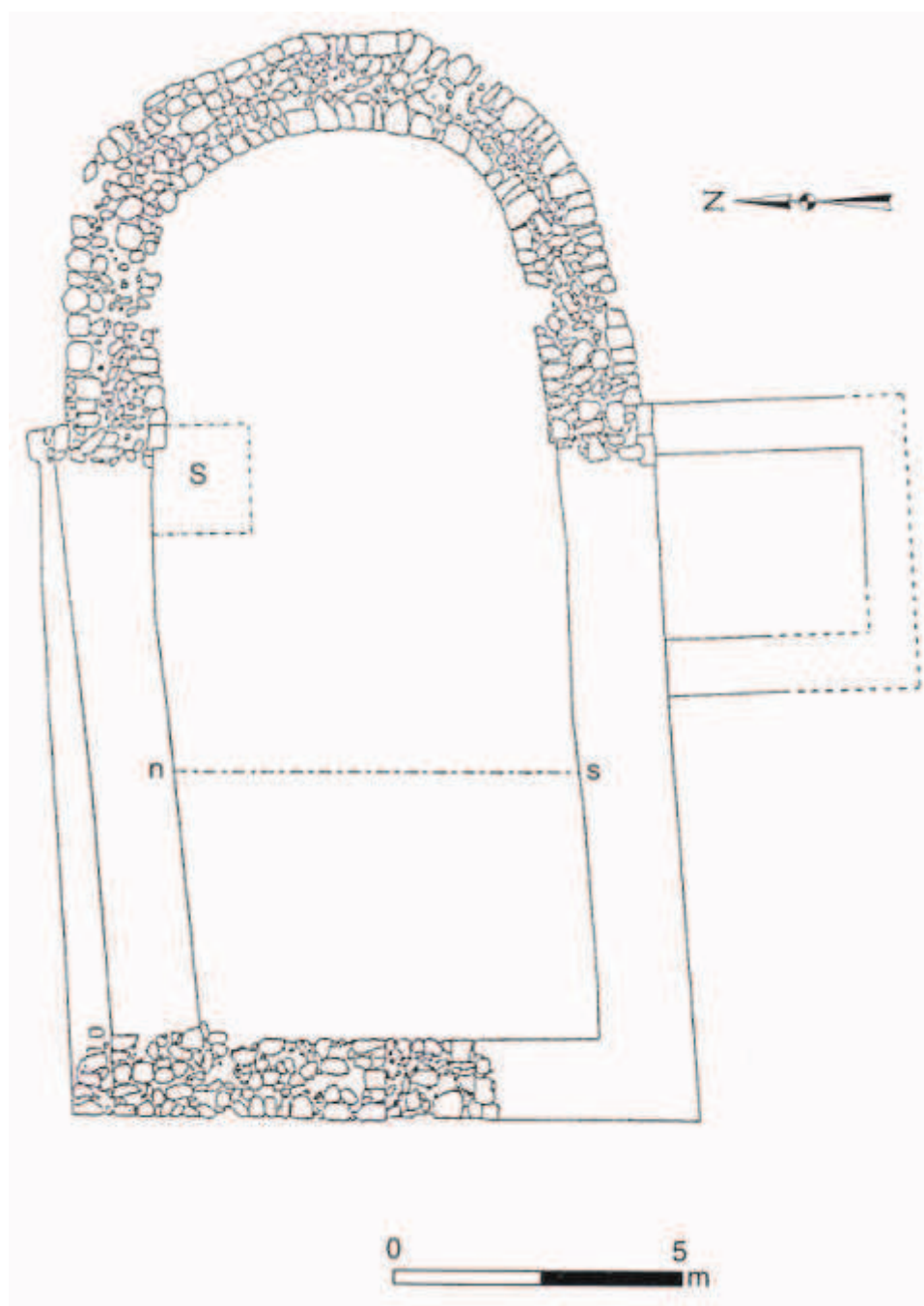
Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.635.
- CATAFAU, A., PASSARIUS, O., « Laroque-des-Albères de l'antiquité à la fin du Moyen Age », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIV, 1995-1996, p.7-29.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.333-334.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.35.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.266.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.177-178.



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en section C1

(Cadastré dit Napoléonien, 1814, source ADPO : 2J127/93)



Plan au sol

(C. Donès et F. Mazière, L. Cologni, O. Passarius, 1992
dans *Etudes Roussillonnaises*, t.XIV, p.16)



Nef vue d'ouest en est (haut), et d'est en ouest (bas)

(avril 2015)



Mur méridional (haut), et mur sud de la nef (bas)

(avril 2015)



Mur septentrional (haut), et mur nord de la nef (bas)

(avril 2015)



Vestiges de l'abside

(avril 2015)

Première mention : début du X^{ème} siècle.

Style architectural : gothique.

Edifices comparables : Saint-Vincent de Reynès, Sainte-Marie de Toulouges.

Situation

Commune : Latour-Bas-Elne

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Jacques

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 36' 20,6'' N.. Long. 3° 00' 04,9''E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1809) Bu n°76.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1932) A3 n°234.

Situation : l'église se situe sur la partie la plus élevée du village. Son cimetière se développait jadis à ses pieds, au sud et à l'est.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Atiliigo, villa Turre alio nomine Aziliaco* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 938.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne au X^{ème} siècle, puis l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, à partir du XI^{ème} siècle.

Dates clés :

- **938** : vente d'un alleu correspondant à 2 parts de la villa de *Turre* également nommée *Aziliaco*, avec son *ecclesia Sancti Jacobi*, consentie entre un certain Gairorardus et Wadalde, évêque d'Elne³⁷⁰.
- **1103** : donation faite par l'évêque d'Elne (Ermengaud), à son chapitre du lieu de La Tour, son *ecclesiam Sancti Jacobi* avec son presbytère, ses dîmes, prémices et autres³⁷¹.
- **1139** : donations de plusieurs églises, dont celle de La Tour, réalisée par Udalgar évêque d'Elne, envers son chapitre³⁷².

Observations

Saint-Jacques, très remaniée dans le courant des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, ne conserve plus aujourd'hui de vestiges pouvant remonter à l'époque de sa première mention dans les sources (début du X^{ème} siècle). Elle conserve néanmoins des vestiges de son passé roman : son chevet qui sert aujourd'hui de base à l'imposant clocher de briques. Construit en galets, il est encore percé de sa baie d'axe en plein-cintre à double ébrasement, maçonnée en pierres de taille.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 53J145 ♦ 12J25, pièces n°164 et 186 ♦ 1119W95 ♦ 2J127/94 ♦ 1025W98.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.720-722.
- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon*, X^{ème}-XV^{ème} siècles, Perpignan, 1998, p.395-397.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.67.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.25.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.143-144.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.296.

³⁷⁰ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, p.296.

³⁷¹ ADPO : 12J25, n°168.

³⁷² ADPO : 12J25, n°186.



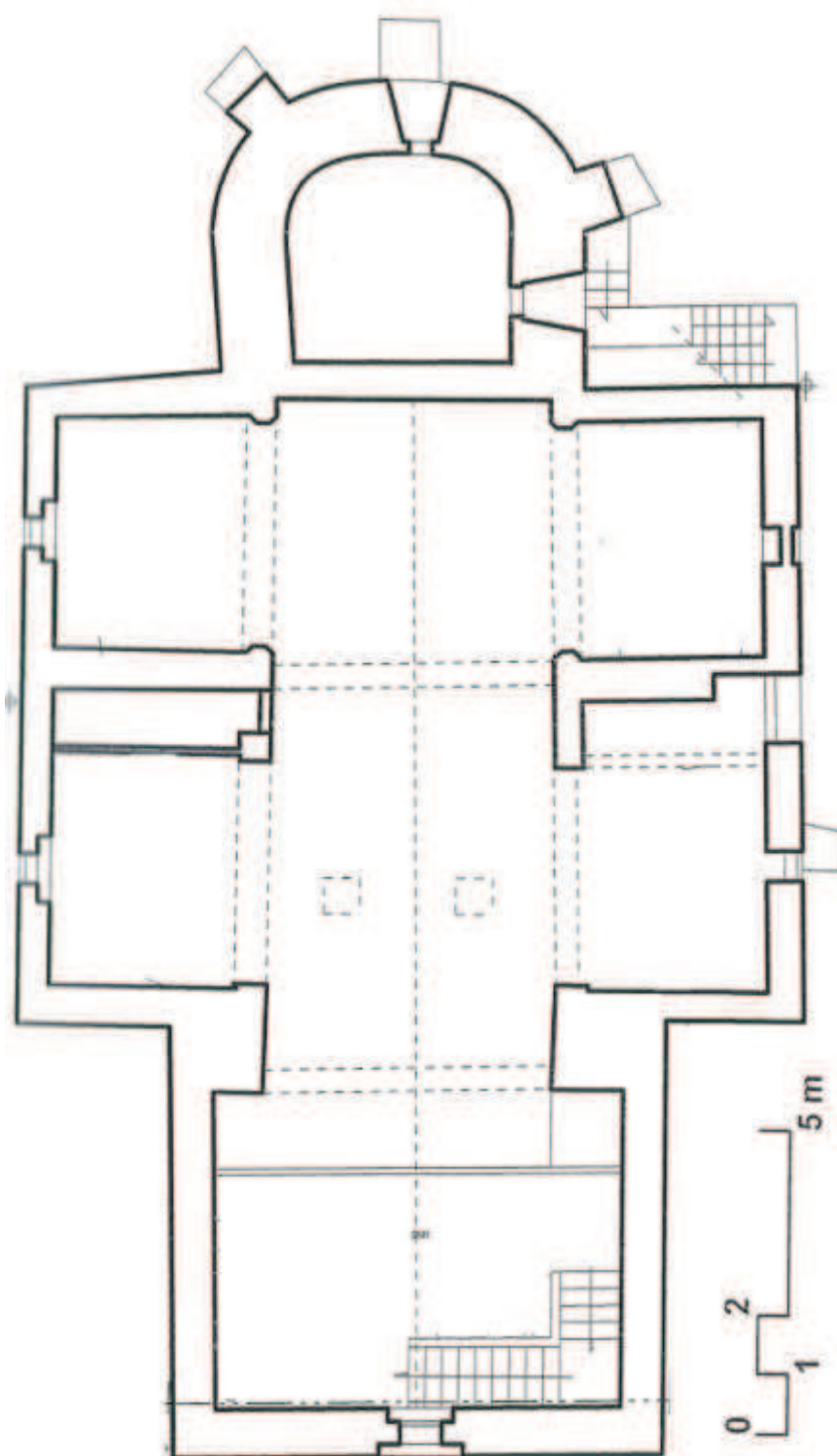
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Bu n°76

(Cadastre dit Napoléonien, 1809, source ADPO : 2J127/94)



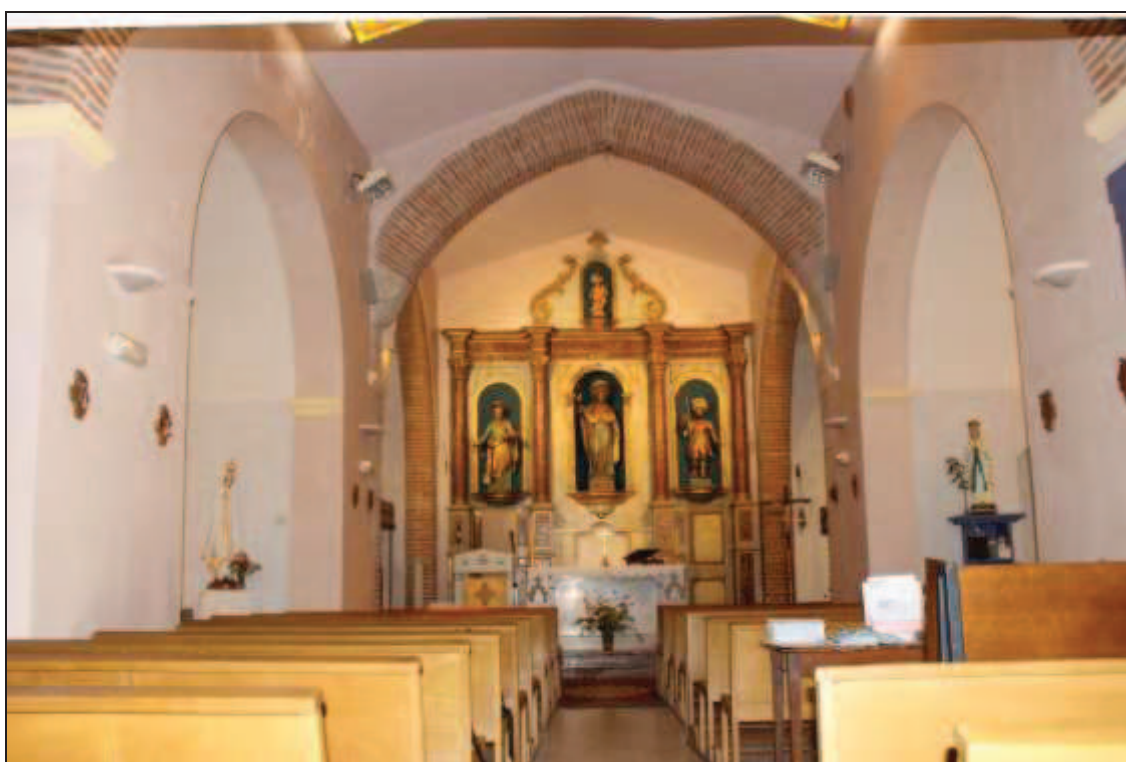
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A3 n°234

(Cadastre moderne de 1932, source ADPO : 1119W95)



Plan au sol

(Auteur inconnu, 2005, UDAP)



Façade occidentale (haut), nef d'ouest en est (bas)

(août 2012)



Vestiges du chevet roman

(août 2012)

Première mention : fin du XI^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Martin de Casefabre, Sainte-Croix de Quercorb, Sainte-Colombe de Sainte-Colombe-de-la-Commanderie.

Situation

Commune : Llauro

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Martin

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 33' 6,6'' N. Long. 2° 44' 33'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1826) A1 n°118.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1939) A1 n°157.

Situation : L'église se situe au centre du village dans une rue à forte déclivité depuis le sud vers le nord. Une place surélevée occupe tout le secteur sud de l'église, et rogne sur son élévation.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Laurensonum*, *Laurosone* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1010.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : le chapitre de la cathédrale d'Elne.

Dates clés :

- 1010 : lors de la consécration des églises de Saint-Michel et Sainte Marie de Montauriol d'Amont, Saint-Martin de Llauro est mentionnée comme confront de ladite paroisse³⁷³.
- 1011 : Saint-Martin est encore mentionnée comme confront de paroisse dans la bulle de Serge IV accordée à l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech³⁷⁴.
- 1139 : donation faite de six églises dont Saint-Martin au chapitre d'Elne, par Udalgar, évêque d'Elne³⁷⁵.
- 1163 : selon la bulle d'Alexandre III, la possession de Saint-Martin revient au monastère de Sainte-Marie del Camp (Roussillon).³⁷⁶
- 1753 : l'inversion des « pôles » semble remonter à cette période comme l'atteste une pierre au-dessus de la porte qui vient s'ouvrir en lieu et place de l'ancien chevet.

Observations

Plan :

Saint- Martin est une église à nef unique, aujourd'hui occidentée, avec une chapelle gothique s'ouvrant en son mur septentrional. Il ne reste que très peu d'indices du passé roman de cette paroissiale et rien, sinon son emplacement, de son passé préroman.

Extérieur :

Elle fut très remaniée aux cours du XVIII^{ème} siècle comme l'atteste une pierre gravée, sise au-dessus du portail d'entrée, qui est quant à lui venu se placer à l'est à l'emplacement même de l'ancien chevet. La partie est du large contrefort de l'entrée, dont la paroi intérieure sud paraît incurvée, pourrait assurément être une partie de l'ancien chevet roman.

Au-dessus du chevet a été aménagé une sorte d'étage qui correspond en fait à la tribune. On peut se demander si cette surélévation est une extension du XVIII^{ème} ou bien si cette dernière n'est pas un vestige d'un cellier médiéval, aménagé au-dessus du chevet comme

³⁷³ *Marca hispanica*, cols.972-973, charte n°CLXI. MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.210.

³⁷⁴ *Marca hispanica*, cols.989-992, charte n°CLXVIII.

³⁷⁵ ADPO : 12j25, pièce n°186.

³⁷⁶ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.210. *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.244.

à Sainte-Croix de Quercorb à Arles-sur-Tech³⁷⁷. Une assise de lauzes est encore visible au niveau du mur est³⁷⁸ et sud-est³⁷⁹ et semble matérialiser un ancien niveau de toiture relativement plat, pour accueillir le cellier.

Un clocher-mur s'élève à l'ancienne jonction entre le chevet et la nef.

Notons que Saint-Martin fut fortifiée, et c'est particulièrement visible au midi. Un aménagement qui pourrait remonter au XIV^{ème} siècle.

Intérieur :

Le mur sud à l'intérieur de la nef est celui qui semble le moins remanié. Il est maçonné en moellons de schiste liés à la chaux. Trois ouvertures en plein cintre à simple ébrasement y sont aménagées. Deux se positionnent dans la partie sommitale du mur³⁸⁰ de part et d'autre d'une large niche qui est assurément l'ancienne porte d'entrée. Une dernière, aveugle aujourd'hui, vient se positionner beaucoup plus bas, à 1,92m du sol dans le mur sud de l'ancienne abside³⁸¹.

Il est à noter que l'arc diaphragme (partie est), qui sépare aujourd'hui la nef en deux travées d'inégales distances, semble être l'ancien arc triomphal³⁸². Il adopte un profil en plein-cintre surbaissé, sur lequel on est venu maçonner un muret pour qu'il soutienne la nouvelle voûte brisée de la nef.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W104 ♦ 2J127/99 ♦ 1119W90 ♦ 12j25 pièce n°186.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.497.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.244.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.40.

³⁷⁷ Voir notice n°8, p.86-104.

³⁷⁸ Juste sous la fenêtre en briques.

³⁷⁹ Au-dessus d'un petit banc en maçonnerie moderne qui vient rogner semble-t-il une assise en *opus spicatum*.

³⁸⁰ A environ 2,82m du sol actuel de la nef.

³⁸¹ Au vu de ses petites dimensions et de son irrégularité, cette dernière pourrait être à simple ébrasement, et de ce fait être le vestige le plus ancien, voire d'époque préromane de cette église.

³⁸² Puisque nous le rappelons, l'entrée fut aménagée à l'est au XVIII^{ème} siècle, les pôles de l'église s'en trouvant inversés.

- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.280.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.209-210.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°118

(Cadastré dit Napoléonien, 1826, source ADPO : 2J127/99)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°157

(Cadastré moderne de 1939, source ADPO : 1119W135)



Façade méridionale (haut), partie sommitale de l'ancien chevet (bas)

(juillet 2012)



Entrée en lieu et place de l'ancien chevet

(juillet 2012)



Nef vue depuis l'ouest avec l'ancien arc triomphal

(juillet 2012)



Mur gouttereau méridional (haut), ancienne baie sud du chevet (bas)

(juillet 2012)

Première mention : fin du X^{ème} siècle.

Style architectural : église disparue.

Edifices comparables : néant.

Situation

Commune : Llupia

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Romain

Lieu-dit cadastral : néant.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : néant.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : néant.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : néant.

Situation : néant.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Lupiano* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 958.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : néant.

Dates clés :

- **958** : Bernard de Llupisa donne à Saint-Romain les *sallaria constructa intus forciam de lupiano*³⁸³.
- **1163** : bulle du Pape Alexandre III confirmant à l'abbaye de Saint-Martin du Canigou, certains biens se trouvant sur le territoire de la paroisse de Saint-Romain³⁸⁴.
- **1323**, le 13 octobre : un certain Bérenger de Colomer, anciennement prieur de Saint-Romain de Llupia, est nommé au siège de l'abbatiale de Saint-Martin du Canigou³⁸⁵

Observations

D'après A. Cazes, Saint-Romain se serait situé au carrefour des routes de Llupia-Ponteilla et Thuir-Trouillas³⁸⁶. Nous n'avons retrouvé aucune indication cadastrale, géographique ou encore toponymique qui pourraient nous renseigner sur son emplacement.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W102 ♦ 2J127/101.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.502-503.
- CAPEILLE, J., *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, Perpignan, 1914, p.131-132.
- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon*, X^{ème}-XV^{ème} siècles, Perpignan, 1998, p.400-401.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.62.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.29.

³⁸³ CATAFAU, A., *Les celleres...*, p.400 ; CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.29. Aymat Catafau rappelle que le document original est à ce jour inconnu, et que nous ne possédons qu'une brève analyse du XVII^{ème} siècle dans *l'Inventaire d'Agullana*, fol.118v°.

³⁸⁴ MONSALVATJE Y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.309. L'auteur parle de Saint-Romain de Ponteilla, qui est un village limitrophe de Llupia. Sachant que ce vocable n'est pas rattaché à une église de Ponteilla, nous penchons pour une erreur d'interprétation et pensons qu'il s'agit en réalité de Saint-Romain de Llupia.

³⁸⁵ CAPEILLE, J., *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, p.131.

³⁸⁶ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.29.

- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.309.

Première mention : fin du X^{ème} siècle.

Style architectural : église disparue.

Edifices comparables : néant.

Situation

Commune : Llupia

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Sauveur

Lieu-dit cadastral : Vilarmila.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat.42° 37' 14,5'' N. Long. 2° 47' 21,7'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) B2 n°268³⁸⁷.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1931) B2 n°352³⁸⁸.

Situation : il paraît envisageable de localiser Saint-Sauveur près du Mas éponyme au nord/est de Llupia, près du lieu-dit Vilarmila.

Propriétaire : privé.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villare Miliani* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 974.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Saint-Pierre de Rodes fin du X^{ème} siècle.

³⁸⁷ Numéro parcellaire du Mas, l'église n'est pas à proprement localisable.

³⁸⁸ *Ibidem*.

Dates clés :

- **974** : bulle du Pape Benoît VI en faveur de l'abbaye de Saint Pierre de Rodes, dans laquelle il mentionne parmi les possessions dudit monastère l'église *Sancti Salvatoris cum villare Miliani in comitatu Rossilionensi*³⁸⁹.
- **982** : diplôme du roi Lothaire confirmant une nouvelle fois la possession de Saint-Sauveur à la même abbaye³⁹⁰.
- **990** : bulle du Pape Jean XV réitérant la bulle de Benoît VI³⁹¹.

Observations

L'église de Saint-Sauveur, encore signalée dans la carte Cassini, n'a laissé dans le cadastre napoléonien et moderne qu'un souvenir de son vocable sous le toponyme du Mas Saint-Sauveur, qui ne se situe qu'à 400m de l'église de Sainte-Marie de Vilarmila.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W102 ♦ 2J127/101.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.502-503.
- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon, X^{ème}-XV^{ème} siècles*, Perpignan, 1998, p.400-401.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.62.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.33.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.311-312.

³⁸⁹ *Marca hispanica*, cols.906-908, charte n°CXVII.

³⁹⁰ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.311.

³⁹¹ *Ibidem*.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B2 n°268

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/101)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B2 n°352

(Cadastré moderne de 1931, source ADPO : 1119W102)



L'église de Saint-Sauveur est reportée à l'emplacement actuel du Mas Saint-Sauveur.

(Carte Cassini, issue de l'exemplaire dit de « Marie-Antoinette », XVIII^{ème} siècle ;
www.geoportail.gouv.fr)

Première mention : début du XI^{ème} siècle.

Style architectural : romane.

Edifices comparables : Saint-Jean Baptiste de Saint-Jean-Plat-de-Cort, Saint-Cyr de Canohès.

Situation

Commune : Llupia

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Thomas

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 37' 17,4'' N. Long. 2° 46' 13,2'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) B1 n°149.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1931) B1 n°674.

Situation : L'église est au cœur du village, sur sa partie la plus élevée.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa lupianum* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1019.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne au X^{ème} siècle, puis l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech à partir du XI^{ème} siècle.

Dates clés :

- **1019** : la possession de cette paroisse est attribuée au comte Bernard, fils de Sunifred³⁹².
- **1318** : date inscrite sur l'un des bras du transept³⁹³.
- **1849**, 16 janvier: devis de grosses réparations à effectuer dans l'église, fait à Perpignan par un architecte dont le nom est illisible (signature). La menace vient « *du pilier qui supporte le côté gauche de l'arceau du sanctuaire lézardé de 10 cm* »³⁹⁴.
- **1874**, 24 mai : délibération du conseil municipal à propos des travaux urgents à entreprendre à l'église ; à savoir la réfection de la toiture, ainsi que la consolidation des murs latéraux qui se trouvent lézardés et séparés du corps de l'église³⁹⁵.

Observations**Plan :**

Saint-Thomas est un édifice roman à nef unique s'ouvrant sur une abside carrée. En réalité ce que l'on nomme abside aujourd'hui, occupée par un retable, n'est en fait que l'espace du cœur, l'abside se prolongeait en effet bien au-delà. A l'extérieur, l'on voit encore en négatif l'arc triomphal, au-dessus de la sacristie construite à l'est du bâtiment³⁹⁶.

Extérieur :

Cette église présente de nombreux remaniements, pour les premiers, initiés au XIV^{ème} siècle avec l'ajout d'un transept et la surélévation des murs gouttereaux pour la fortifier.

La baie sud du chevet semble être la plus ancienne, à double ébrasement, ménagée dans une des arcatures, elle est maçonnerie comme le reste de l'édifice en moellons et pierres de taille en petit appareil. Il est à noter que sous cette même baie en partie extérieure, les maçonneries irrégulières sont en galets et plusieurs assises sont disposées en *opus spicatum*. On devine aisément les vestiges du portail primitif au sud au niveau de la seconde arcade en partant de l'occident.

La base d'un puissant clocher-tour se greffe à l'angle sud-ouest.

³⁹² MONSALVATJE Y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.330.

³⁹³ ADPO : 53J153.

³⁹⁴ ADPO : 86EDT26.

³⁹⁵ ADPO : 2OP1928.

³⁹⁶ Voir la Photographie de A. Gavin, prise depuis le jardin mitoyen de l'église, dans *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.245.

Intérieur :

Les murs de la nef sont entièrement animés de grandes arcatures aveugles aux profils plus ou moins brisés³⁹⁷, retombant sur des pilastres, vestiges des doubleaux qui devaient soutenir à l'origine une voûte en berceau plein-cintre. L'abside, dont il ne reste plus qu'une partie, est également animée d'arcatures moins hautes que celles de la nef, avec un profil plein-cintre, légèrement outrepassé.

De nombreux joints dits « à la pointe de la truelle » sont observables à l'intérieur de la nef à l'occident, au septentrion.

Sources et références bibliographiques

ADPO: 2J127/101 ♦ 1119W102 ♦ 1025W106 ♦ 53J153 ♦ 2 OP1928 ♦ 86EDT26.

Autres : Néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.502-503.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.245.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.43.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.79.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.155.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.330.

³⁹⁷ Hormis pour l'abside où elles adoptent un profil plein-cintre, même légèrement outrepassé pour l'arcade sud.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°149

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/101)



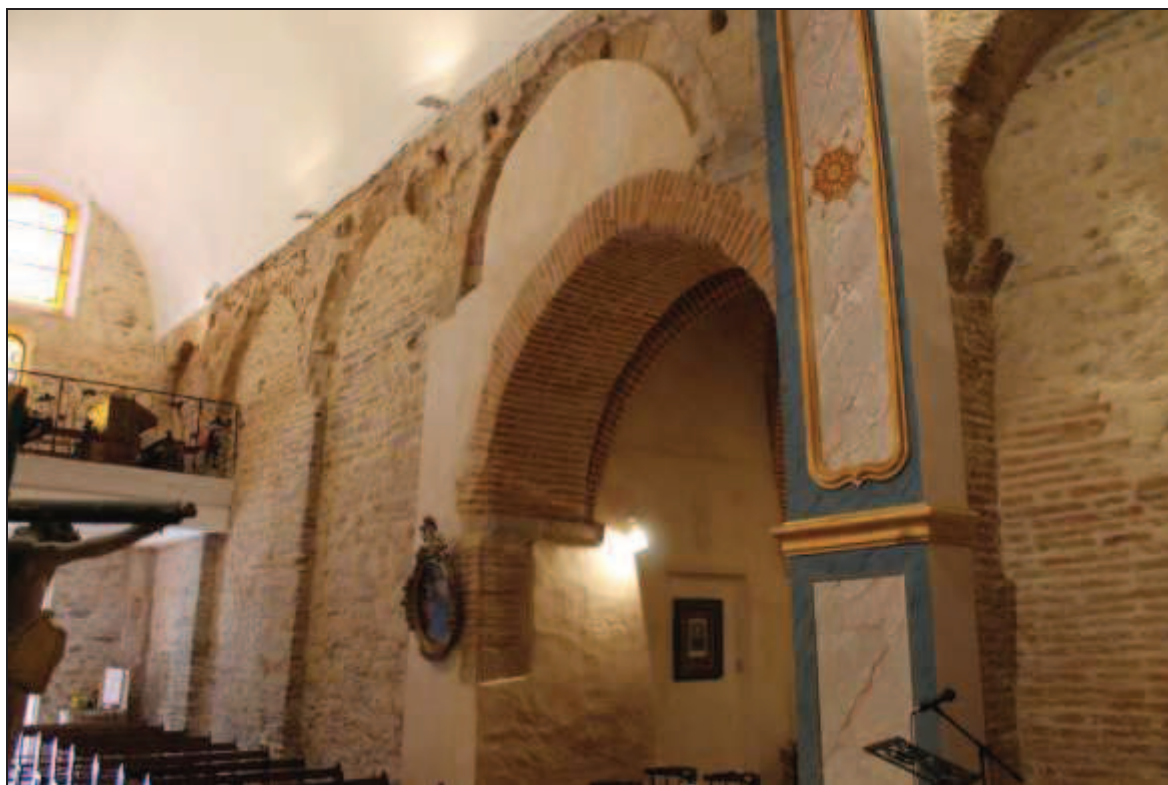
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°674

(Cadastré moderne de 1931, source ADPO : 1119W102)



Façade occidentale (gauche), baie sud du chevet (droite)

(août 2012)



Mur nord de la nef (haut), mur sud de la nef (bas), vus depuis l'est

(août 2012)



Baie sud de l'abside

(août 2012)

Première mention : milieu du IX^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Marc de Caixas, Saint-Michel de Riunoguès à Maureillas.

Situation

Commune : Maureillas

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Martin

Lieu-dit cadastral : Fenollar ou la Magout.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 30' 17'' N. Long. 2° 49' 20'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) A2 n°239.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1934) A2 n°390.

Situation : la petite église de Fenollar est implantée non loin de la confluence de la rivière homonyme et de celle dite de Saint-Martin. La partie est de son mur septentrional est mitoyenne avec une habitation. Un enclos se développe depuis l'angle sud/est de l'édifice, il correspond au mur de clôture de l'ancien cimetière encore localisé sur le cadastre napoléonien.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 01/08/1967.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Felonicas* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 844.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech dès le IX^{ème} siècle.

Dates clés :

- **844** : précepte de Charles le Chauve confirmant certaines possessions à l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, dont *l'ecclēsia Sancti Martini ad ipsas Felonicas*³⁹⁸, *in via qui discurrit ad ipsas Clusas*³⁹⁹.
- **869** : précepte de Charles le Chauve réitérant la possession de l'église à la même abbaye en ces termes : *super fluvium Fullonicas cella Sancti Martini cum ipso Fontenile*⁴⁰⁰.
- **876** : notice judiciaire en faveur de l'abbé d'Arles à propos de plusieurs possessions défrichées par les moines de Sainte-Marie. A cette occasion, il est rappelé la possession de la *basilica sita est in praefecto territorio in locum qui dicitur Fullonicas*⁴⁰¹.
- **878** : précepte de Louis le bègue, toujours en faveur de l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech. Les mêmes dispositions sont maintenues : *super fluvium Fullonicas cella Sancti Martini*⁴⁰².
- **881** : précepte de Charlemagne confirmant de nouveau la possession de la *cella Sancti Martini super fluvium fuleonicas*⁴⁰³.
- **1011** : bulle du Pape Serge IV confirmant à l'abbaye d'Arles-sur-Tech la possession de la *villam Fullonicam cum ecclesia Sancti Martini*⁴⁰⁴.

Observations

Plan :

Saint-Martin, réduite à l'essentiel, se compose d'une nef unique qui s'achève par une abside trapézoïdale, légèrement déviée vers le nord.

Extérieur :

³⁹⁸ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), p.27-29.

³⁹⁹ Les Cluses est le village suivant, côté sud, sur la route conduisant au Perthus.

⁴⁰⁰ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), p.30-32.

⁴⁰¹ *Marca hispanica*, cols.798-799, charte n°XXXV.

⁴⁰² ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), p.33-36. *Marca hispanica*, cols.799-801, charte n°XXXVI.

⁴⁰³ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), p.37-39.

⁴⁰⁴ *Marca hispanica*, cols.989-992, charte n° CLXVIII.

L'entrée, centrée dans le mur méridional, est une simple ouverture plein-cintre, faite d'une succession de petits claveaux retombant sur des piédroits monolithes. Le portail d'apparence plein-cintre à l'extérieur est de forme outrepassée à l'intérieur, ce qui tendrait à démontrer que cet élément aurait été remanié, peut-être au XII^{ème} siècle.

La lumière pénètre par l'intermédiaire de cinq baies exigües, à simple ébrasement intérieur. Deux sont en façade méridionale, dont une, celle de l'orient, est de forme plein-cintre, et l'autre à l'occident est rectangulaire. Deux autres occupent l'est, la première dans l'axe du chevet⁴⁰⁵ est de typologie plein-cintre, la seconde ménagée au-dessus de l'arc triomphal, est rectangulaire. La dernière baie, presque une meurtrière, est sise dans le pignon occidental, son extradados est réalisé à l'aide d'une seule pierre de forme incurvée.

Les murs sont encore partiellement enduits. Le mur nord fut rejointoyé à une époque moderne. Là où la maçonnerie se découvre, l'on constate qu'elle se compose de moellons et galets montés sans souci de régularité sur un épais lit de chaux. Dans la partie basse du pignon occidental, on devine quelques assises en *opus spicatum*. Les angles sont renforcés à l'aide de gros blocs dont la taille est irrégulière.

Un frêle clocheton, à un seul arc, en pierre de taille, couronne le mur ouest. Il est possible que ce dernier se trouva à l'origine à la jonction du chevet et de l'abside, comme cela était souvent le cas. En effet, au niveau du pignon est de la nef, on voit encore des pierres dépasser de la maçonnerie, de manière à créer un escalier. Ce type d'aménagement est souvent rencontré pour permettre de monter au clocher.

Les toitures sont actuellement en tuiles.

Intérieur :

L'abside, comme la nef, est couverte d'un berceau plein-cintre outrepassé. La nef est divisée en trois travées par l'intermédiaire de deux doubleaux. Il faut remarquer que leur extradados est nettement plus large que l'épaisseur de leur piédroit, de manière à venir soutenir la voûte. Remarquons également que le départ de la voûte est aussi en retrait par rapport au mur de la nef, à une trentaine de centimètre au-dessus de la retombée des arcs doubleaux, pour ce qui est des travées les plus à l'est. En revanche, le retrait au départ de la voûte en travée occidentale est plus haut. Faut-il voir dans ce petit indice un remaniement de l'édifice un agrandissement ?

L'abside très profonde est nettement plus basse que la nef.

⁴⁰⁵ Restaurée en 1953 car avait été en partie démolie lors du percement, à une date indéfinie, d'une porte d'entrée en remplacement de celle méridionale.

L'arc triomphal ne déroge pas au style du lieu et adopte également un arc outrepassé qui retombe sur des impostes matérialisés à l'aide d'une pierre plate.

De nombreuses marches maçonnées cloisonnent les différents espaces. Les premières, au nombre de six, permettent de descendre dans la nef ; et les secondes, au nombre de quatre accèdent à l'abside. La seconde marche d'accès à l'abside est de hauteur supérieure à ses consœurs de manière à récupérer le niveau du banc⁴⁰⁶ qui sangle toute la nef.

Hormis les murs de l'abside qui offrent de magnifiques fresques du XII^{ème} siècle, par ailleurs maintes fois étudiées, les murs de la nef sont entièrement enduits de chaux et aucun décor architectural ne vient troubler leur pâleur⁴⁰⁷.

Le sol, aujourd'hui en terre battue, pour la partie nef, était fait de dalles de schiste d'après les remaniements de 1968⁴⁰⁸.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/106 ♦ 1119W107 ♦ 1025W111 ♦ 53J386 ♦ 53J159.

Autres : UDAP.

- BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanica a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981, p.189-190.
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.511-513.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.144-153.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.11.
- CATAFAU, A., « Saint-Martin de Feollar. Elements d'historiographie et apports des documents écrits », dans *UPVD-INRAP*, 2015, HAL archivesouvertes.fr.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.83-84.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050*, dans les *Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.227-233.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.83-84.

⁴⁰⁶ D'une hauteur de plus ou moins 30cm.

⁴⁰⁷ Des traces de fresques sont encore visibles sur les murs nord et sud de la travée la plus proche de l'abside.

⁴⁰⁸ UDAP de perpignan, dossier restauration de Saint-Martin de Fenollar.

- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.271-275.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.203-207.



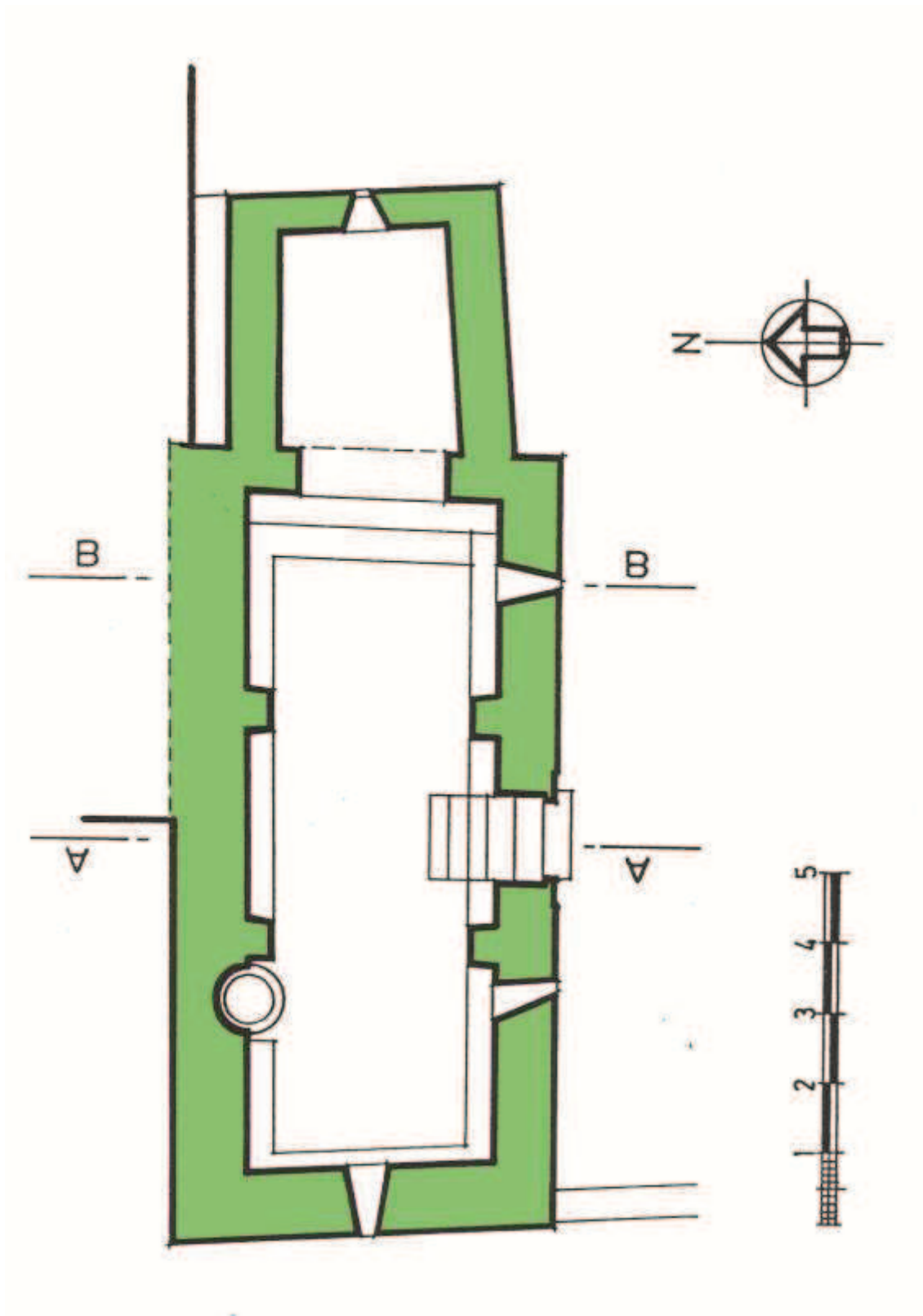
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A2 n°239

(Cadastré dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/106)



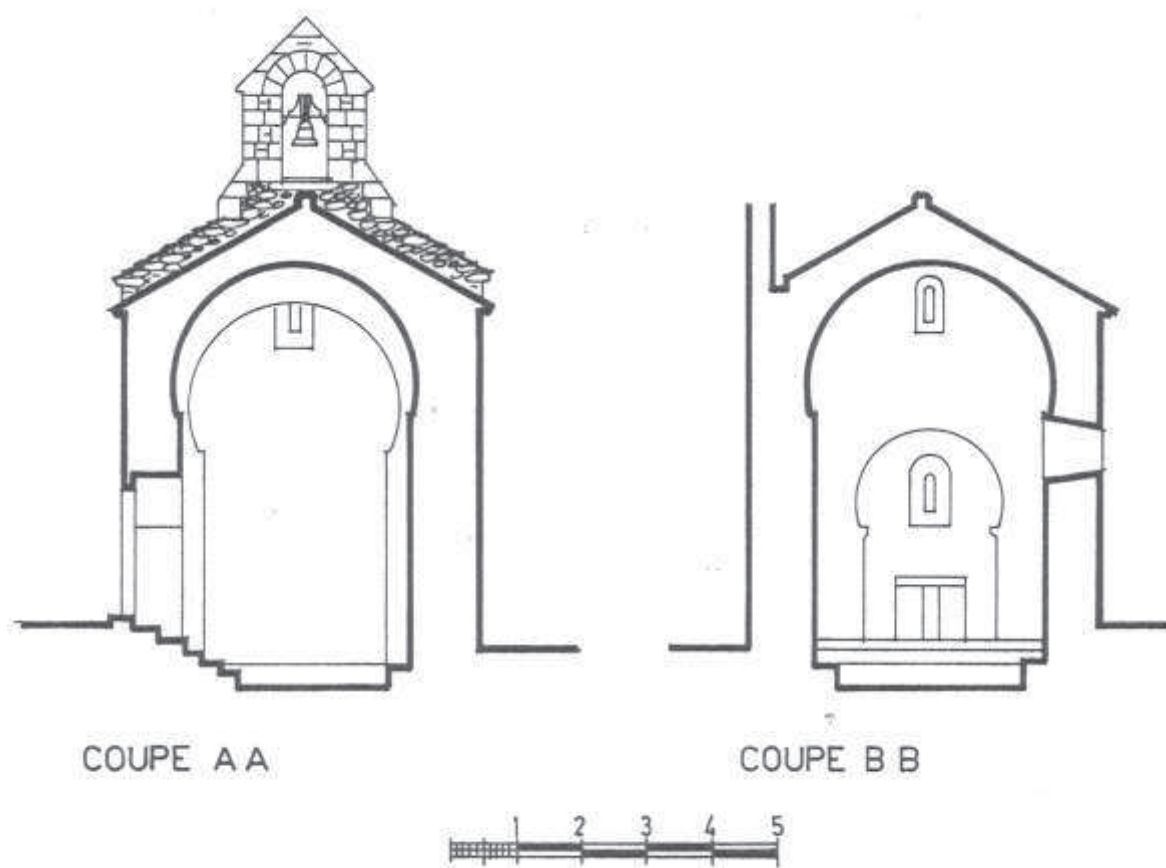
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A2 n°390

(Cadastré moderne de 1934, source ADPO : 1119W107)



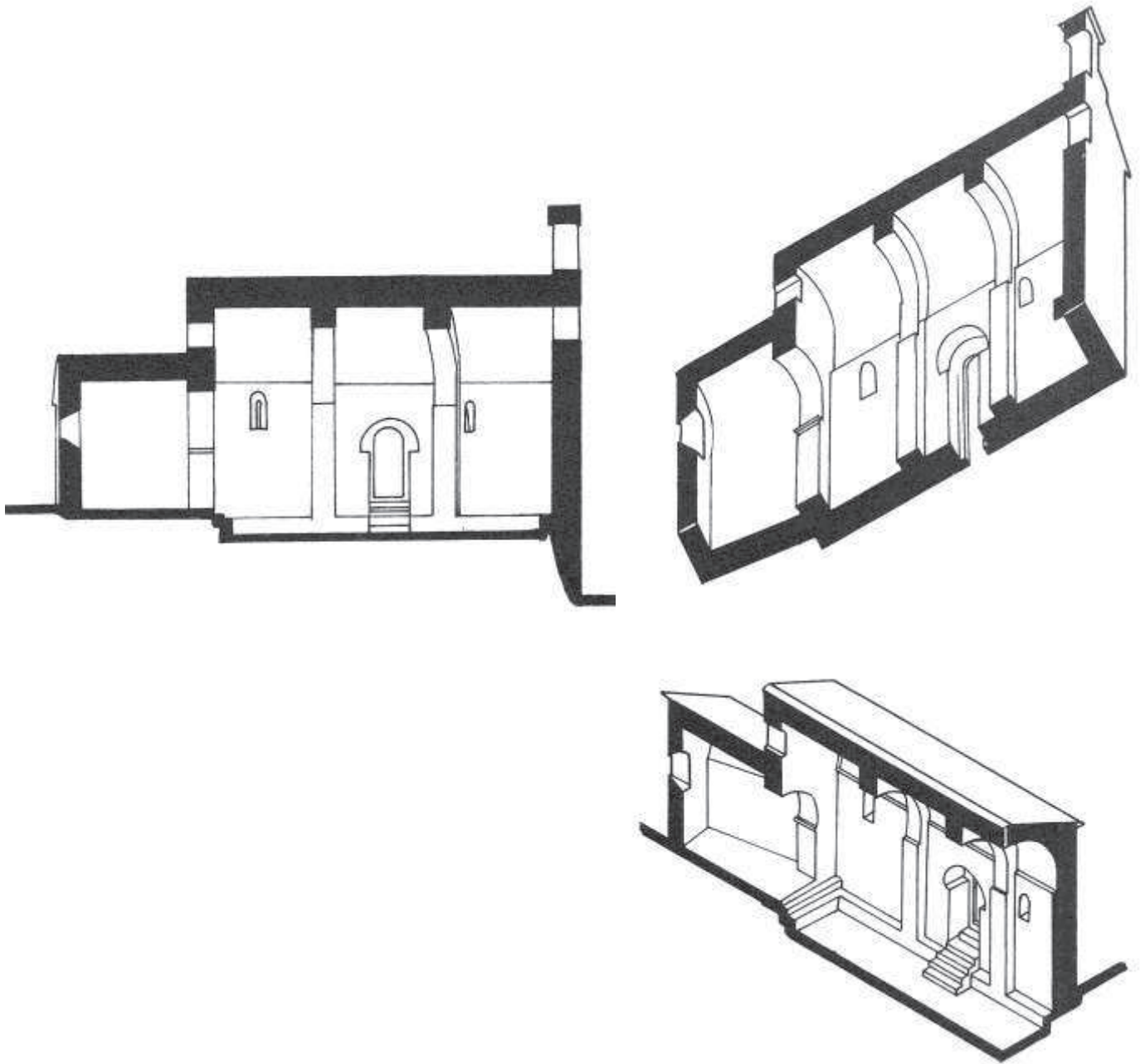
Plan au sol

(Raphaël Mallol, 1970)



Coupes transversales

(Raphaël Mallol, 1970)



Coupe longitudinale sur le midi et axonométries

(échelle non précisée, BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X*,
Barcelone, 1981, p.190-191)



Chevet (gauche), pignon occidental (droite)

(juillet 2012)



Façade méridionale

(juillet 2012)



Partie est du mur septentrional

(juillet 2012)

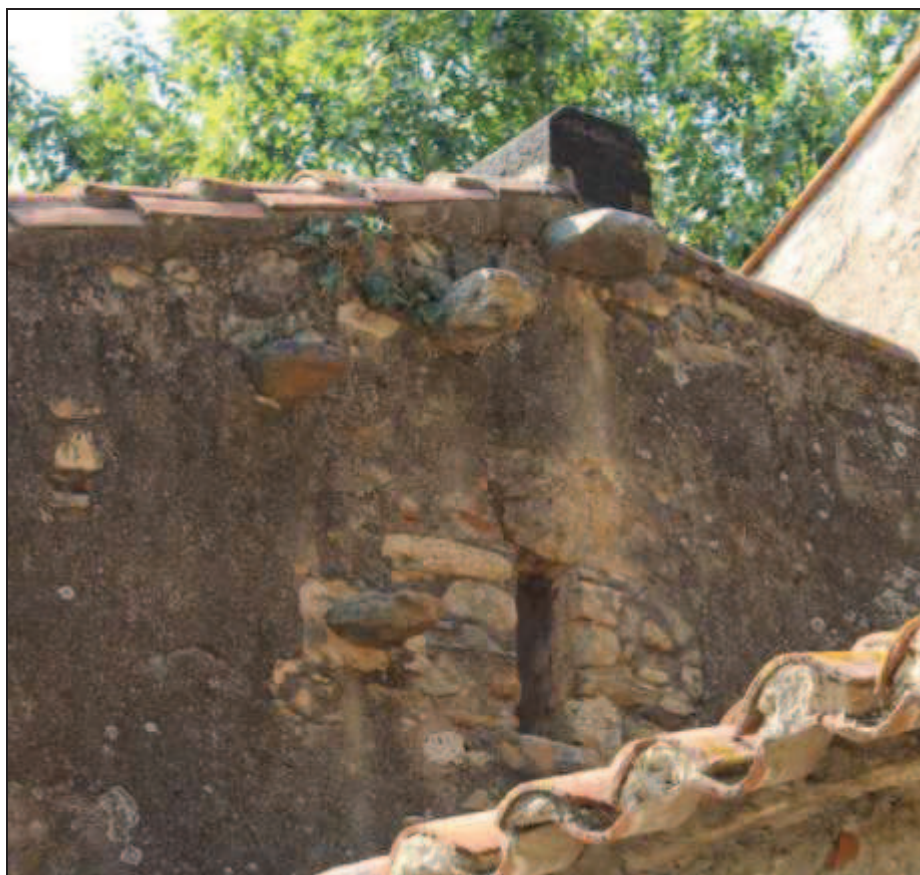


Baie du chevet (gauche), baie du pignon occidental (droite)



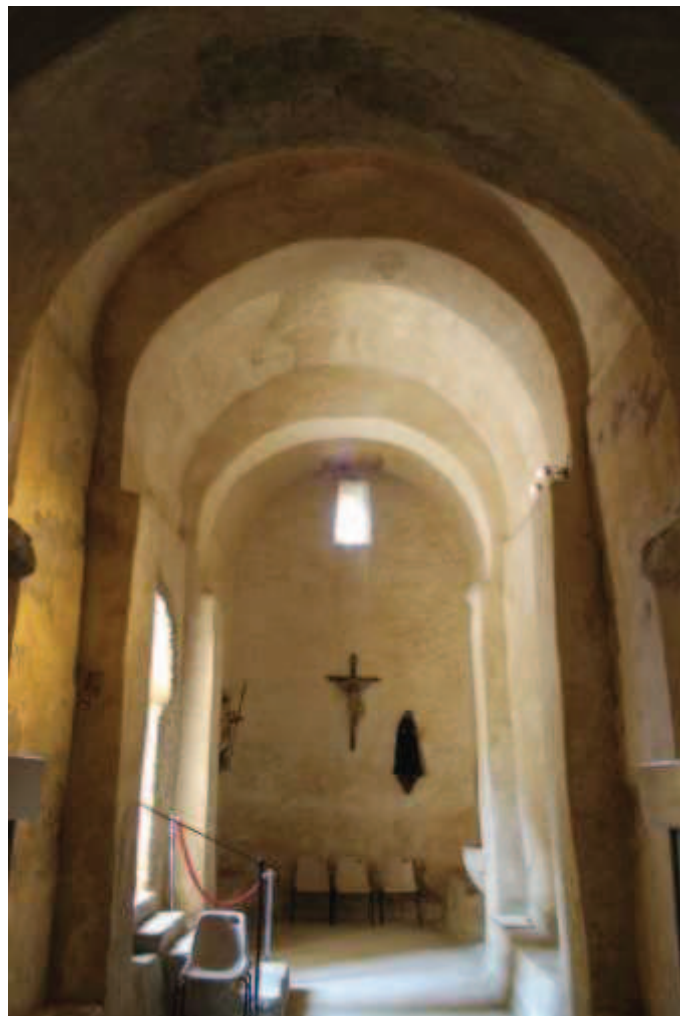
Baie ouest de la façade méridionale (gauche), baie est de la façade méridionale (droite)

(août 2012)



Baie du pignon oriental

(juillet 2012)



Nef vue d'ouest en est (gauche), nef vue d'est en ouest (droite)

(juillet 2012)



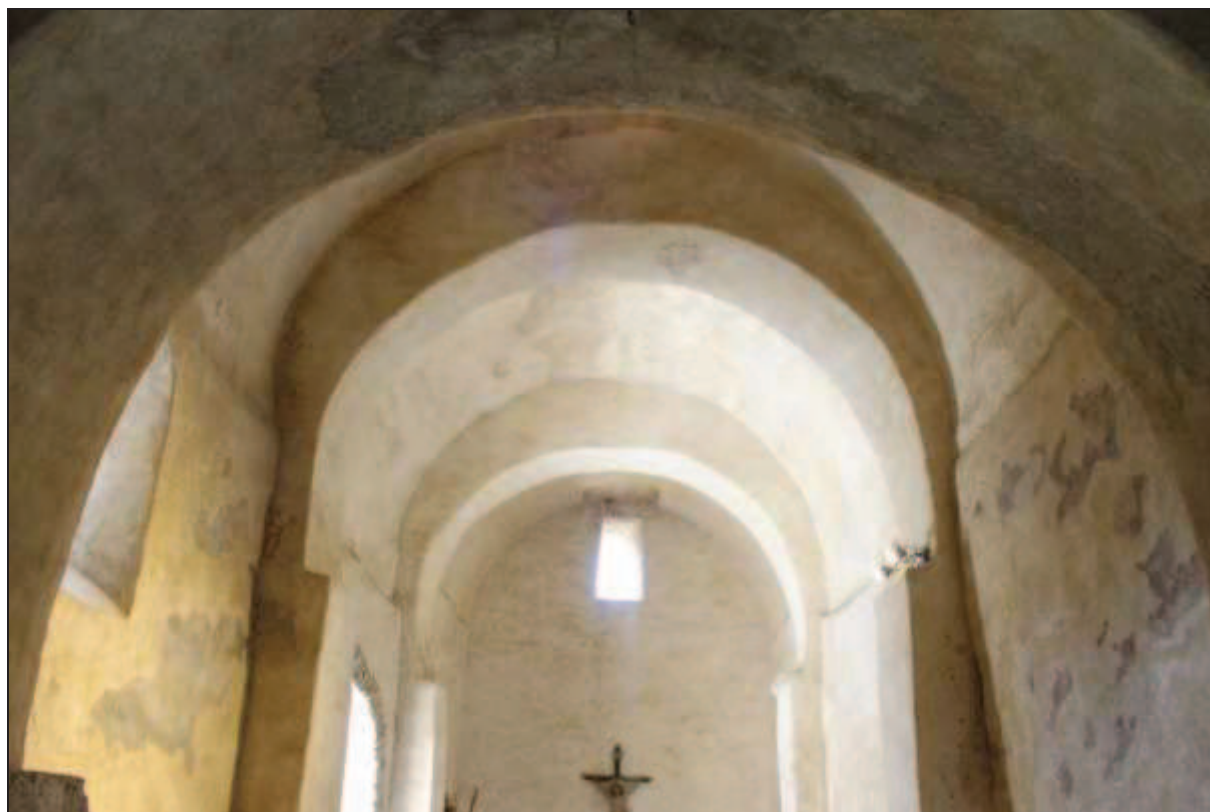
Mur gouttereau septentrional (gauche), mur gouttereau méridional (droite)

(août 2012)



Portail vu depuis l'intérieur de la nef

(juillet 2012)



Détail doubleaux et voûte, vus depuis l'abside

(juillet 2012)

Saint-Michel de Riunoguès

Première mention : fin du X^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Martin de Fenollar, Sainte-Marie de Foncouverte, Saint-Marc de Caixas.

Situation

Commune : Maureillas

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Michel

Lieu-dit cadastral : Riunoguès.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 27' 48'' N. Long. 2° 49' 14'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) B1 n° 74.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1934) Bu n° 130.

Situation : Saint-Michel est au centre du petit village de Riunoguès, sur sa partie sommitale. En partie édifiée sur le substrat rocheux, la petite paroissiale et son cimetière s'accrochent à la montagne, une pente assez prononcée se développe du nord vers le sud.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 14/02/1989.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Villa de Rivo Nugario* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 974.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Saint-Pierre de Rodes (X^{ème} siècle).

Dates clés :

- **974** : bulle du Pape Benoît VI confirmant, entre autres, à Saint-Pierre de Rodes (Emporda), la possession du *villa* de Riunoguès et de l'*ecclesia Sancti Michaelis*, en comté de Vallespir⁴⁰⁹.
- **982** : précepte du roi Lothaire renouvelant la possession de l'*alodum quod vocant rivum Noagarium cum ecclesia Sancti Michaelis* au même monastère⁴¹⁰.
- **990** : bulle du Pape Jean XV réitérant l'emprise du monastère sur l'*ecclesia Sancti Michaelis de villam quae dicitur Rivo de Nugarios*⁴¹¹.
- **1400** : Saint-Michel est encore une église paroissiale⁴¹²

Observations

Plan :

Saint-Michel se compose d'une nef unique prolongée à l'est par une abside trapézoïdale déviée vers le sud. Une sacristie se love au nord du chevet.

Extérieur :

Le portail actuel s'ouvre en façade ouest. Il est généralement daté du XVIII^{ème} siècle, période où l'église connut un regain d'intérêt, avec l'aménagement d'une tribune, la mise en place d'un retable et la construction d'un nouveau clocher. Notons que le portail primitif était percé en façade méridionale, côté ouest. Ce dernier encore visible avait la forme d'un plein-cintre outrepassé.

La lumière pénètre dans l'édifice par l'intermédiaire de quatre baies. Une première, septentrionale, dans la sacristie. Une seconde dans l'axe du chevet, qui est certainement la seule à n'avoir pas été remaniée. Elle adopte une forme ovoïde, très étroite et fut murée lors de la mise en place du retable. Une troisième, à double ébrasement, anime le mur sud du chevet, son plein-cintre est dessiné à l'aide de quatre blocs de granit. Quant à la dernière, un oculus, elle est percée au-dessus du portail et date certainement de l'aménagement de ce

⁴⁰⁹ *Marca hispanica*, cols. 908-909, charte n°CXVII.

⁴¹⁰ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.243.

⁴¹¹ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.275.

⁴¹² *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir. ...*, p.155.

dernier. Cet oculus semble se positionner au-dessus d'une baie plus ancienne de petites dimensions au profil plein-cintre, rebouchée grossièrement.

La lecture du bâti n'est pas facilitée par l'enduit qui recouvre une grande partie de l'édifice⁴¹³. Néanmoins, les murs, pour les parties visibles, sont montés en tout-venant lié par un épais mortier de chaux. Les angles sont rigidifiés à l'aide de pierre de plus grosses dimensions à peine équarries. Les murs de la nef ont été surélevés, peut-être pour permettre l'édification de la voûte. Quatre trous de boulins prennent justement place, dans un même alignement, sous cette surélévation. La sacristie reprend ce système de construction en moellons, mais le mortier s'y fait moins présent.

Les vestiges d'un clocher-mur en pierres de taille couronnent le mur ouest, il est venu remplacer son homonyme plus ancien qui s'élevait à la jonction de la nef et de l'abside. Des marches dans le pignon est, ainsi que sa base maçonnée en moellons sont encore observables.

La nef conserve sa toiture d'origine en épaisses lauzes de granit, alors que le chevet et la sacristie sont aujourd'hui recouverts de tuiles. Une corniche en granit laisse supposer que l'abside recevait la même couverture que la nef.

Intérieur :

La nef reçoit une voûte en berceau plein-cintre légèrement outrepassée, reposant sur un seul doubleau en son milieu et soutenue par quatre arcs de décharges, de section outrepassée, ménagés dans l'épaisseur des murs gouttereaux. L'abside est elle aussi voutée d'un berceau outrepassé très irrégulier, son extradados étant aplati dans son centre. Si l'on met en relation la surélévation sommitale du mur gouttereau sud avec le système de couverture de la nef, on peut penser que le doubleau ainsi que les arcs latéraux sont postérieurs aux murs primitifs, et sont venus comme adjuvants à la construction de la voûte. D'autant plus que l'ancien portail méridional n'est pas centré par rapport au doubleau. De cette façon, son piédroit est rogné par l'emprise dudit doubleau.

L'arc triomphal, de forme irrégulière, en adéquation avec le vouûtement de l'abside, retombe sur deux impostes (matérialisés par deux grosses pierres) en retrait qui renforcent le caractère « trou de serrure ».

Deux marches marquent l'entrée de l'espace le plus sacré de l'église.

Trois niches dont la centrale est plus haute, sont ménagées dans l'arc est du mur gouttereau sud, de façon à créer une chapelle trinitaire.

⁴¹³ Il y a même un revêtement en ciment en façade occidentale.

Le sol est recouvert de dalles de pierre taillée pour la travée ouest, des pavés modernes prennent place en travée est.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W107 ♦ 1025W172 ♦ 2J127/165 ♦ 53J252.

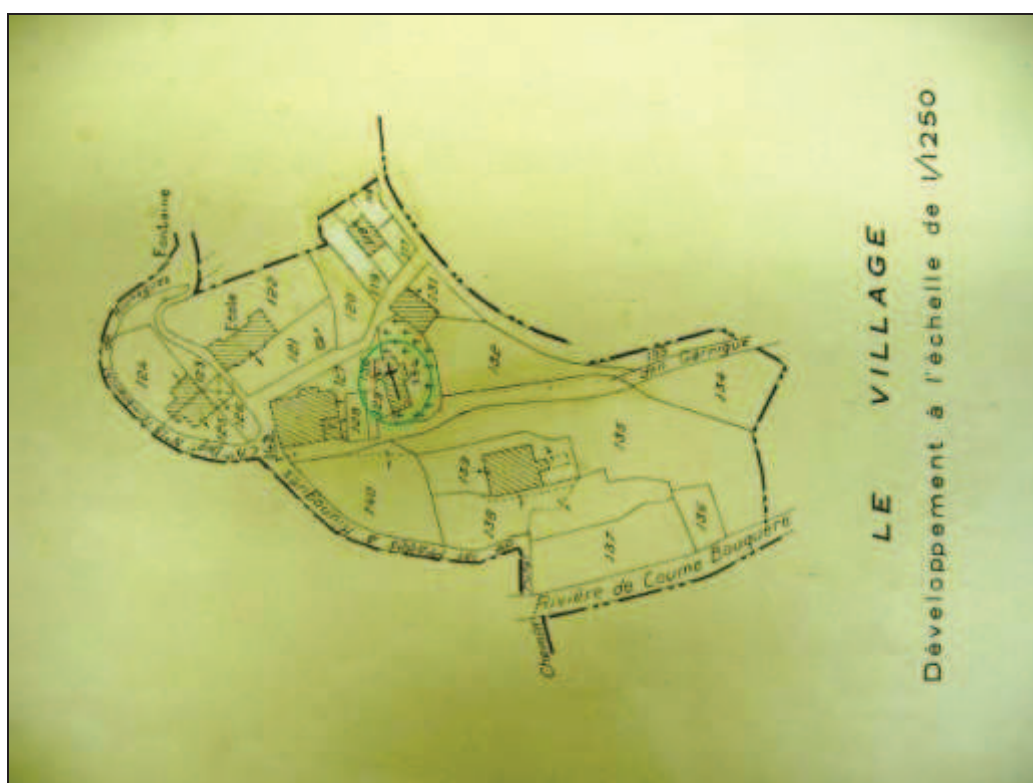
Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.632.
- BLANGY, M.-I., « Riunoguès, Eglise Sant Miquel, X^{ème} siècle », dans *Conflent* n°107, Perpignan, 1980, p. 20-23.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.155-157.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.33.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.234-238.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.278-279.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.275.



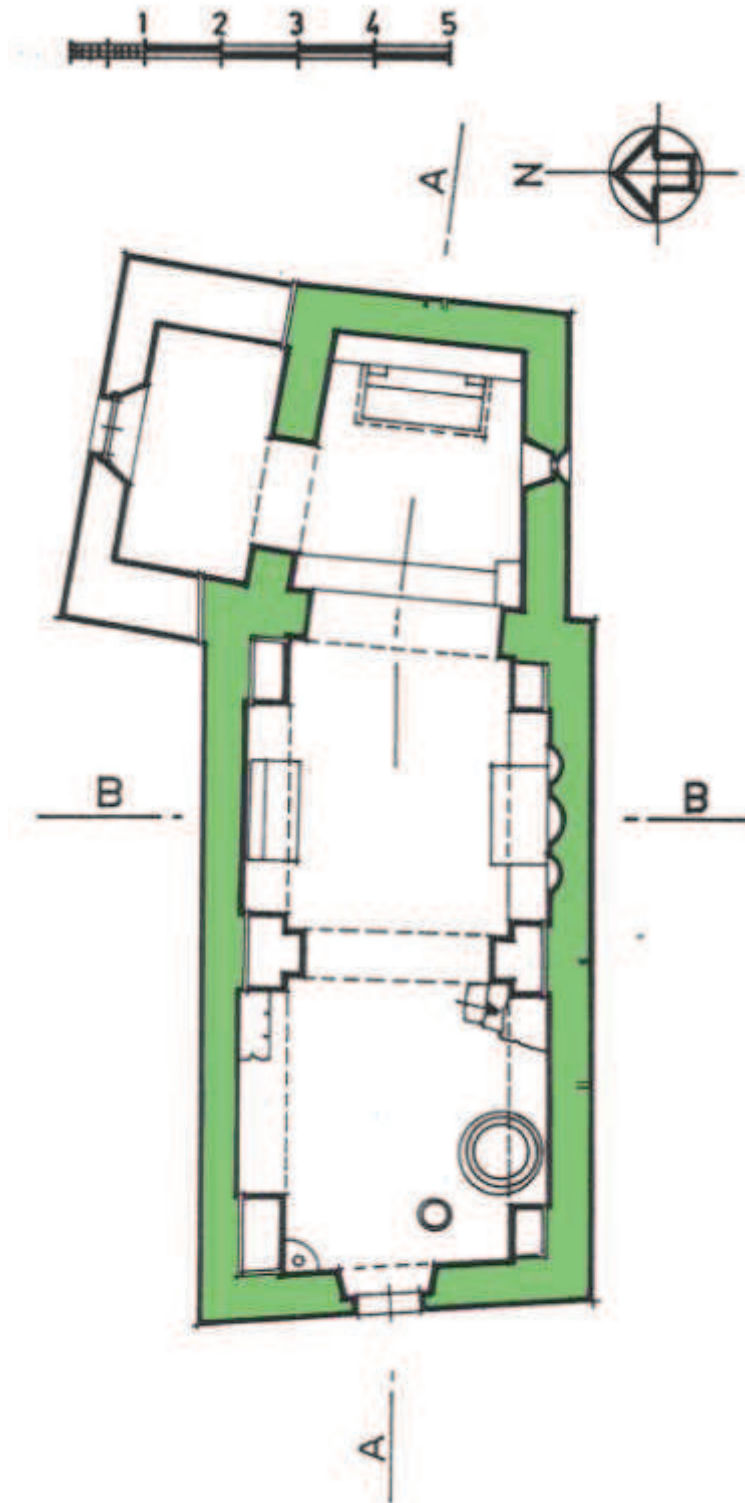
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B1 n°74

(Cadastré dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/165)



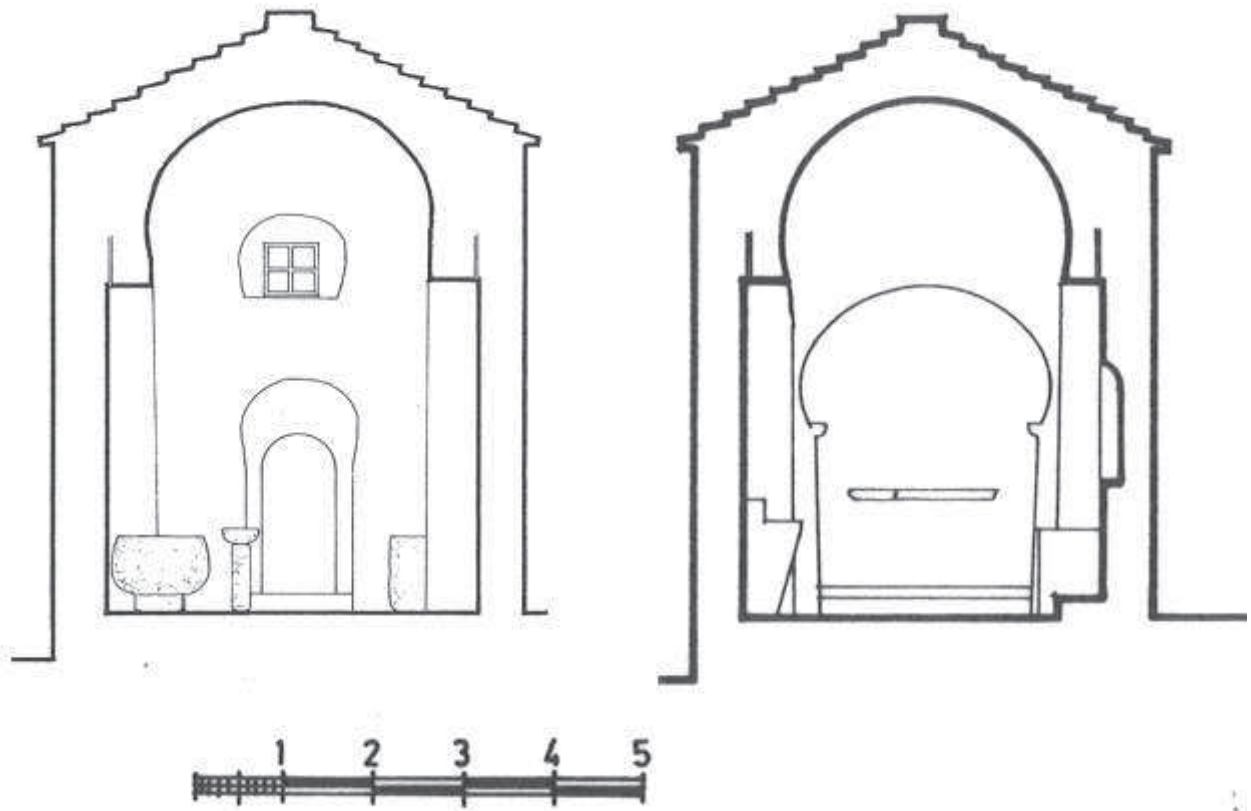
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en Bu n°130

(Cadastré moderne de 1934, source ADPO : 1119W107)



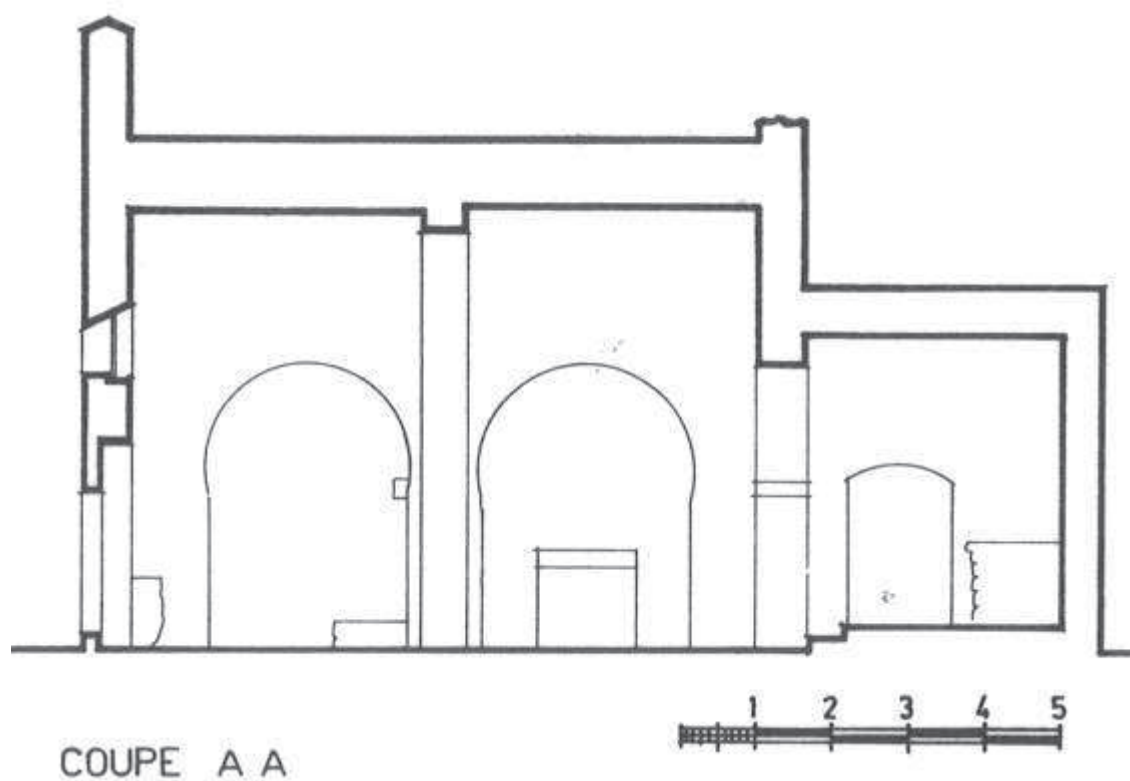
Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Coupes transversales sur l'ouest (gauche) sur l'est (droite)

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Coupe longitudinale sur le nord

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Chevet (haut)
et détail baie axiale (gauche)

(juillet 2012)



Mur gouttereau septentrional

(juillet 2012)



Façade méridionale
(haut)
et ancien portail sud
(gauche)

(juillet 2012)



Façade occidentale

(juillet 2012)



Nef d'ouest en est

(juillet 2012)



Arc triomphal et abside

(juillet 2012)



Nef d'est en ouest

(juillet 2012)

Première mention : dernier quart du XI^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Ferréol de la Pava à Argelès-sur-Mer.

Situation

Commune : Montauriol

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Saturnin

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 34' 36'' N. Long. 2° 43' 33,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) B2 n°251.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1938) B2 n°370.

Situation : au sud-est du village, sur un terrain présentant une déclivité importante du sud vers le nord.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 30/05/1984.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Monte Auriolo Subteriore in loco Salvaticos*⁴¹⁴ (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1074.

Consécration : néant.

⁴¹⁴ Appelé par la suite Montauriol d'Avall, qui est aujourd'hui à l'emplacement du village. Le hameau de Montauriol d'Amont, qui comptait en 1011 les églises de Saint-Michel et Sainte-Marie, à disparu, d'après BASSEDA, L., « Toponymie Historique ... », p.527.

Abbaye de rattachement : néant.

Dates clés :

- **1074** : vente d'un mas sur le territoire de Montauriol et de Fourques inventorié dans le décimaire de Saint-Saturnin et de Saint-Martin de Fourques⁴¹⁵.
- **1574** : legs testamentaire d'une certaine Isabelle Trilles : cinq sols sont donnés aux deux églises de *Montoriol, la sglesia demont y deval*⁴¹⁶.

Observations

Plan :

Réduite au minimum fonctionnel, Saint-Saturnin se compose d'une nef unique, divisée en deux travées et ouverte à l'orient par une profonde abside au chevet outrepassé, légèrement dévié vers le midi. La chronologie de la construction de cet édifice fait débat et en l'absence de lecture possible du bâti⁴¹⁷, il est difficile de trancher.

Extérieur :

Le portail prend place à l'occident, ses claveaux dessinent un arc brisé et retombent sur deux piédroits faits d'un seul bloc monolithe, d'aspect moins soigné⁴¹⁸.

Trois baies apportent un peu de clarté dans l'église. Celles qui animent le chevet, à l'est et au sud, sont de section plein cintre à double ébrasement. La dernière, très remaniée, se loge au-dessus du portail d'entrée.

Selon le dossier R. Hyvert de 1964⁴¹⁹ deux autres baies s'ouvraient au niveau de la travée est, l'une au nord, l'autre au sud, en symétrie. Elles se positionnaient « exactement dans l'axe des arcs longitudinaux correspondants »⁴²⁰. Il est également précisé qu'elles étaient « murées, dissimulées par divers ornements » à l'intérieur et invisibles à l'extérieur « depuis la récente mise en place de l'enduit »⁴²¹. Aujourd'hui, il est impossible de déceler la présence de ces dernières, hormis au sud⁴²².

⁴¹⁵ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p. 52.

⁴¹⁶ MONSALVATJE Y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.321.

⁴¹⁷ Hormis la façade occidentale, tous les murs sont entièrement enduits, il en va de même à l'intérieur.

⁴¹⁸ Peut-être un remploi du portail primitif.

⁴¹⁹ Conservé dans le dossier de classement de 1984 à l'UDAP de Perpignan.

⁴²⁰ *Ibidem*.

⁴²¹ Selon le plan joint dans ce même dossier et réalisé par R. Hyvert, ces deux baies sont à double ébrasement.

⁴²² En effet, une niche se dresse au dessus d'un petit autel.

Pour ce qui est des parements, la lecture en est nettement entravée par un épais enduit de ciment. Seule la façade ouest est épargnée, on peut y voir des moellons de schiste allongés disposés de manière relativement soignée, le tout noyé dans un épais lit de chaux. Les angles nord et sud de cette même façade ne sont pas renforcés à l'aide de blocs.

Deux contreforts, d'époque moderne, viennent soutenir le chevet. Le plus imposant est celui sis au nord, remontant jusqu'à la toiture du chevet.

Un clocher-mur à deux arcades prend place au-dessus du mur occidental.

Intérieur :

La nef est coiffée d'un plein-cintre outrepassée, retombant en retrait sur les piédroits des deux doubleaux, eux-mêmes de forme outrepassée et au plein-cintre irrégulier. La voûte est également soutenue par quatre arcs latéraux.

L'arc triomphal, lui aussi de forme outrepassée marque l'entrée de la profonde abside, dont le sol se situe beaucoup plus haut que la nef, à près d'un mètre au-dessus d'elle. Il est curieux de remarquer qu'habituellement, dans les édifices préromans, l'écart entre la nef et l'abside s'observe au niveau des toitures, hors dans ce cas il n'y a que peu de différences de niveau à l'extérieur. Les bâtisseurs se sont donc dans ce cas attachés à multiplier les marches pour conserver un écart entre l'espace de la nef et celui du sanctuaire. Un phénomène peut-être dû à la topographie du terrain. Ainsi, cinq marches nous conduisent à l'autel, la première commençant à l'aplomb de l'arc triomphal. S'ensuivent quatre dont la dernière marque un palier de 1,23m de long, avant qu'une dernière ne nous amène au niveau de l'autel. Certains ont vu dans ce palier la mémoire possible de l'emplacement d'un ancien mur est, fermant le chevet primitif, qui aurait donc été plat⁴²³.

L'intégralité des murs est enduite.

Le sol est moderne, fait de terres cuites de section carrée.

Pour certains, la partie la plus ancienne, remontant au X^{ème} siècle, serait le profond chevet et son abside légèrement outrepassée, auxquels il aurait été greffé par la suite la nef, dans le courant du XI^{ème} siècle. Pour d'autres, la nef était primitivement terminée à l'est par un chevet plat que l'on prolongea en semi-circulaire à la fin du XI^{ème} ou début du XII^{ème} siècle. Ceci pourrait être corroboré par l'épaisseur des murs du vaisseau, face à la finesse de ceux du chevet, ainsi que par le double ébrasement des baies de ce même chevet qui sont

⁴²³ D'après Pierre Ponsich, *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p. 262.

typiques de l'époque moderne. Pourtant, si l'on en croit R. Hyvert⁴²⁴, des baies à double ébrasement étaient également en place dans l'espace de la nef. Cet élément ne suffit donc pas à lui seul à trancher pour l'une ou l'autre des chronologies.

De plus, si l'on ne s'attache qu'au mode de couverture, on s'aperçoit qu'il est identique pour la nef et la partie droite de l'abside. L'outrepassement est sans équivoque une marque de l'époque préromane que l'on retrouve donc, à la fois dans l'abside par son voûtement, mais aussi son plan et dans la nef avec en plus des arcs latéraux, eux aussi très usités pendant la période préromane. La différence d'épaisseur des murs entre l'abside et la nef ne serait-elle pas tout simplement dictée par des contraintes topographiques ?

Il nous semble important de souligner qu'il nous manque une clef de lecture essentielle, celui du bâti et tant que Saint-Saturnin ne sera pas dégagée de son cocon de ciment nous ne pourrons pas comprendre la singularité de sa structure.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/113 ♦ 1119W114 ♦ 1025W118 ♦ G825 ♦ 53J406.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.525-527.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p. 261-262.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p. 52.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.88.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.239-243.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.157.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.321.

⁴²⁴ Voir note n°421.



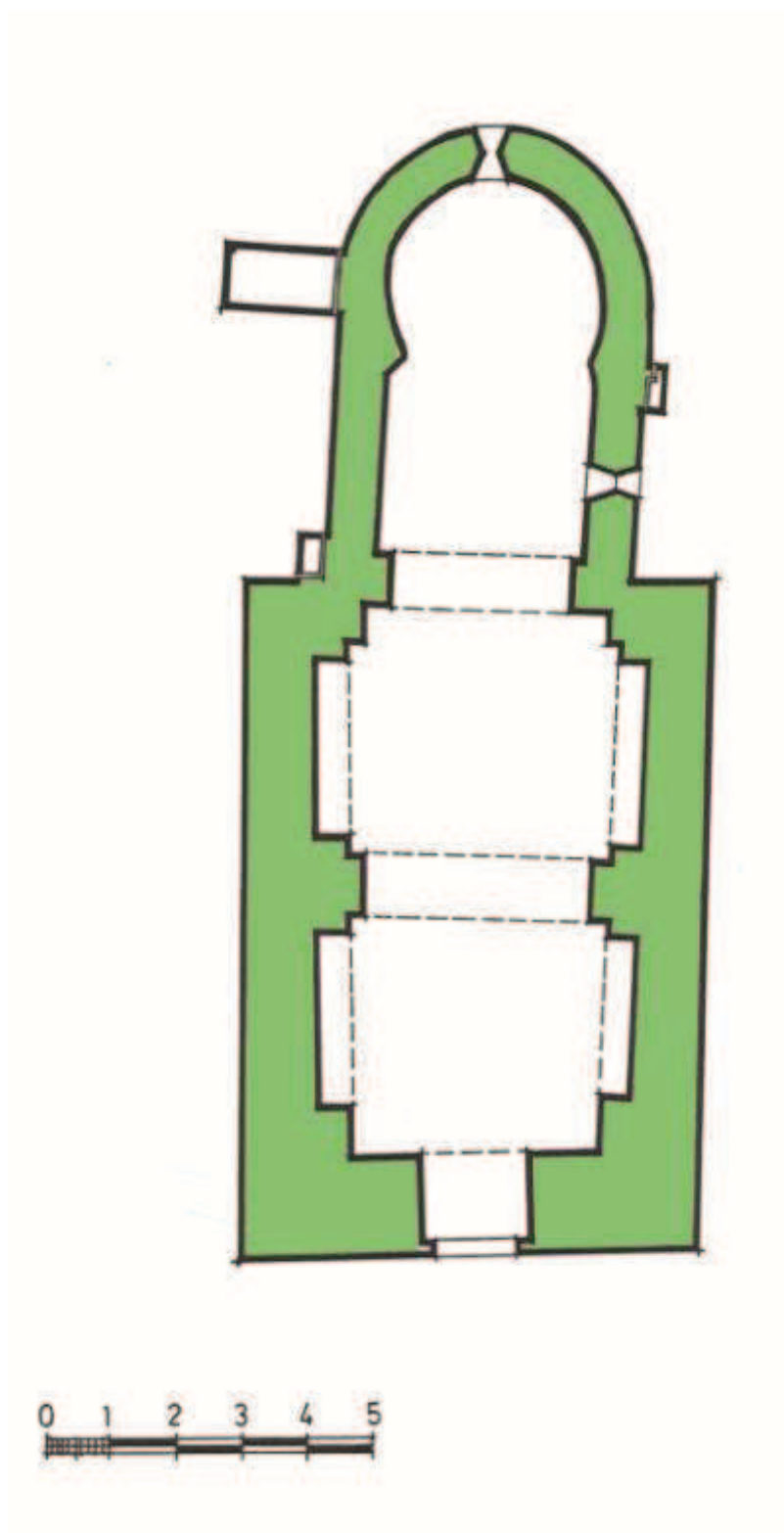
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B2 n°251

(Cadastré dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/113)



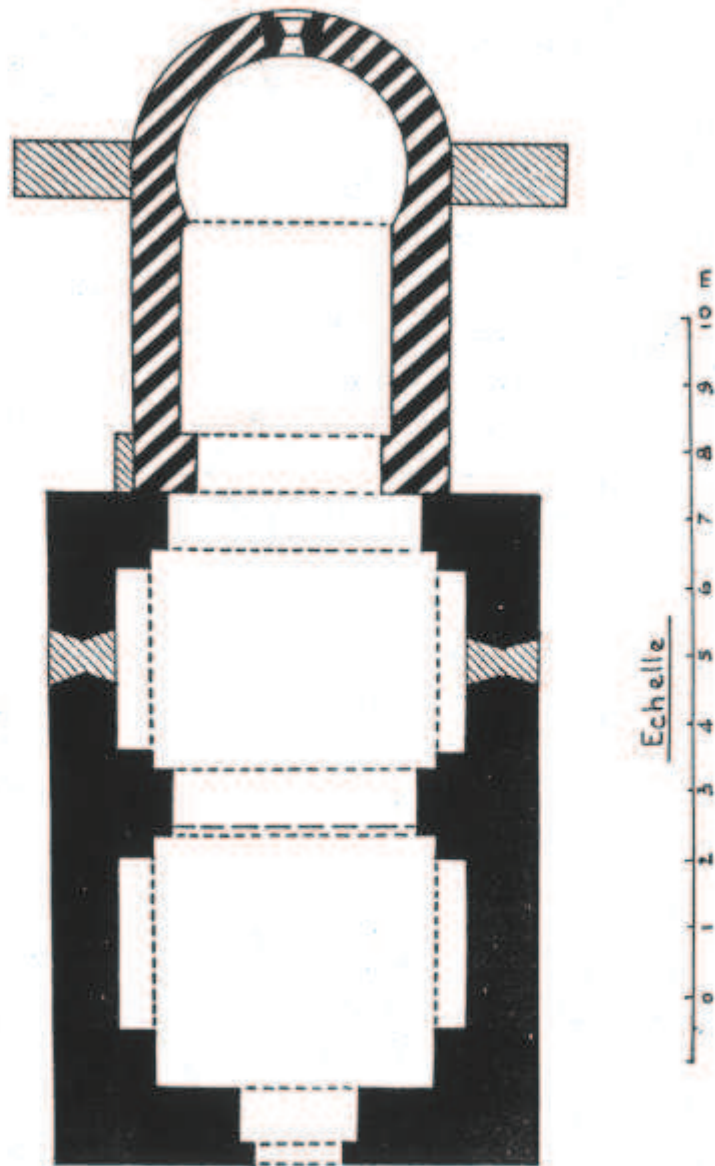
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B2 n°370




(Cadastré moderne de 1938, source ADPO : 1119W114)



Plan au sol

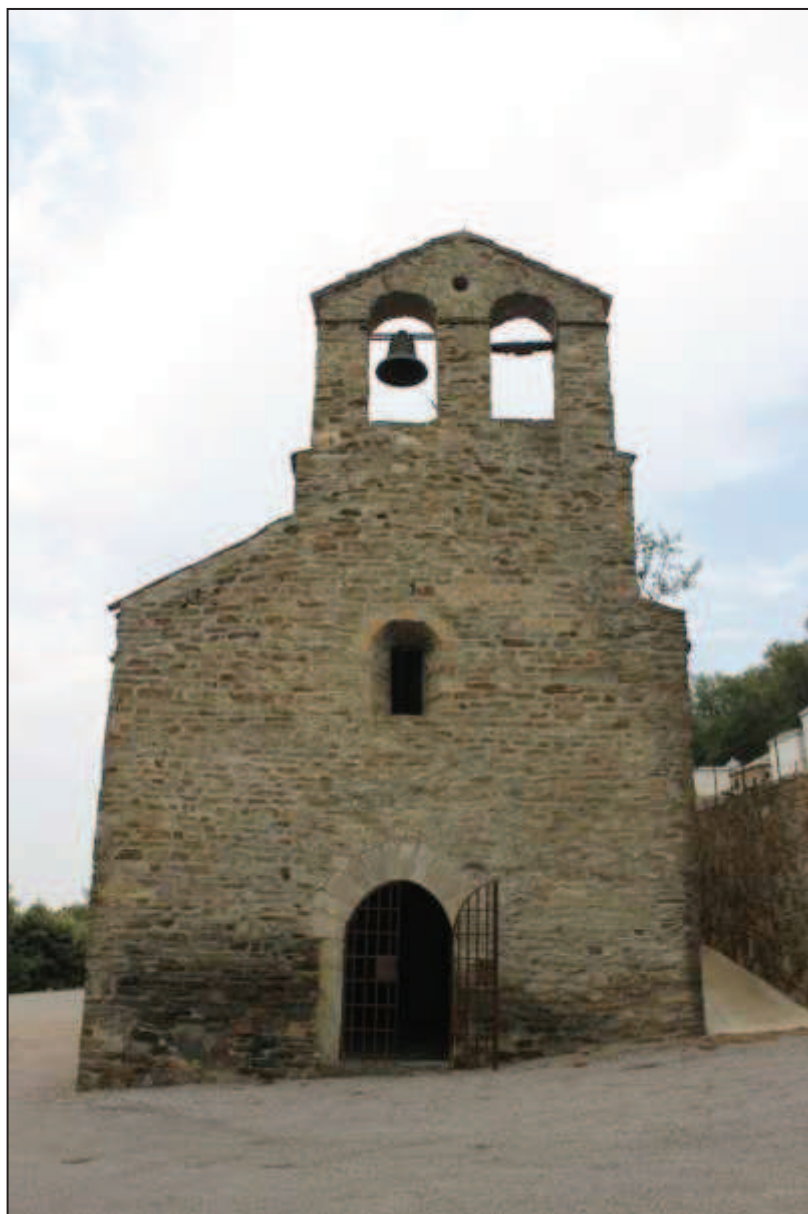
(Raphaël Mallol, date inconnue)



-  = fin Xème/début XIème;
-  = fin XIème s.;
-  = moderne.

Plan au sol

(Roger Hyvert, 1/08/1964, conservé à l'UDAP de Perpignan)



Façade occidentale

(juillet 2015)



Murs gouttereaux : méridional (haut), et septentrional (bas)

(juillet 2015)



Nef vue d'ouest en est (haut), et d'est en ouest (bas)

(juillet 2015)



Sol de l'abside, vu depuis la tribune ouest

(juillet 2015)



Détail du doubleau orientale et arc triomphal (haut),
voûtement vu depuis l'occident (bas)

(juillet 2015)

Première mention : fin du X^{ème} siècle.

Style architectural : romane.

Edifices comparables : Sainte-Marie des Cluses.

Situation

Commune : Montboló

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-André

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 29' 10'' N. Long. 2° 39' 19'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (vers 1834) B1 n°90.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1956) B1 n°171.

Situation : au cœur du village, sur un terrain présentant une légère inclinaison d'ouest en est.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 29/03/1993.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Monte Bodone* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 993.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech à partir du XI^{ème} siècle.

Dates clés :

- **993** : dans l'acte de consécration de Saint-Martin de Corsavy et Saint-Étienne d'Arles-sur-Tech, la *parrochia Sancti Andreæ* est nommée comme jouxtant l'un des confronts des paroisses de Corsavy et d'Arles-sur-Tech⁴²⁵.
- **1033** : Guillem I, comte de Besalú, fait donation de l'église de Saint-André à l'abbaye d'Arles-sur-Tech⁴²⁶.
- **1158** : Saint-André est encore mentionnée comme limite de paroisse dans la nouvelle consécration de Saint-Etienne d'Arles-sur-Tech⁴²⁷
- **1900**, le 1 février: commission permanente du Conseil Général statuant positivement sur la demande de secours afin de reconstruire la voûte et la charpente de l'église après qu'un cyclone les ait arrachées le 8 janvier de la même année⁴²⁸.

Observations

Saint-André adopte un plan original, sa nef unique s'ouvre, à l'est, sur deux absides semi-circulaires, non saillantes. Son plan, sa grande taille, sa voûte brisée, le traitement de son portail, le double ébrasement des baies; tout indique une construction de la fin du XII^{ème} siècle, début du XIII^{ème} siècle. Aucun indice préroman ne peut être décelé.

Sources et références bibliographiques

ADPO: 2J127/114 ♦ 1119W115♦ 2 OP2147.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.527-528.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.133.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.33.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.89.
- DURLIAT, M., *Roussillon Roman*, La pierre-qui-Vire, 1958, 4^{ème} éd., 1986, p. 32.

⁴²⁵ *Marca hispanica*, cols.947-948, charte n°CXLII.

⁴²⁶ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p. 20.

⁴²⁷ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.52 et p.361-362.

⁴²⁸ ADPO : 2OP2147.

- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.244-250.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p. 286-287.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p. 19-20.



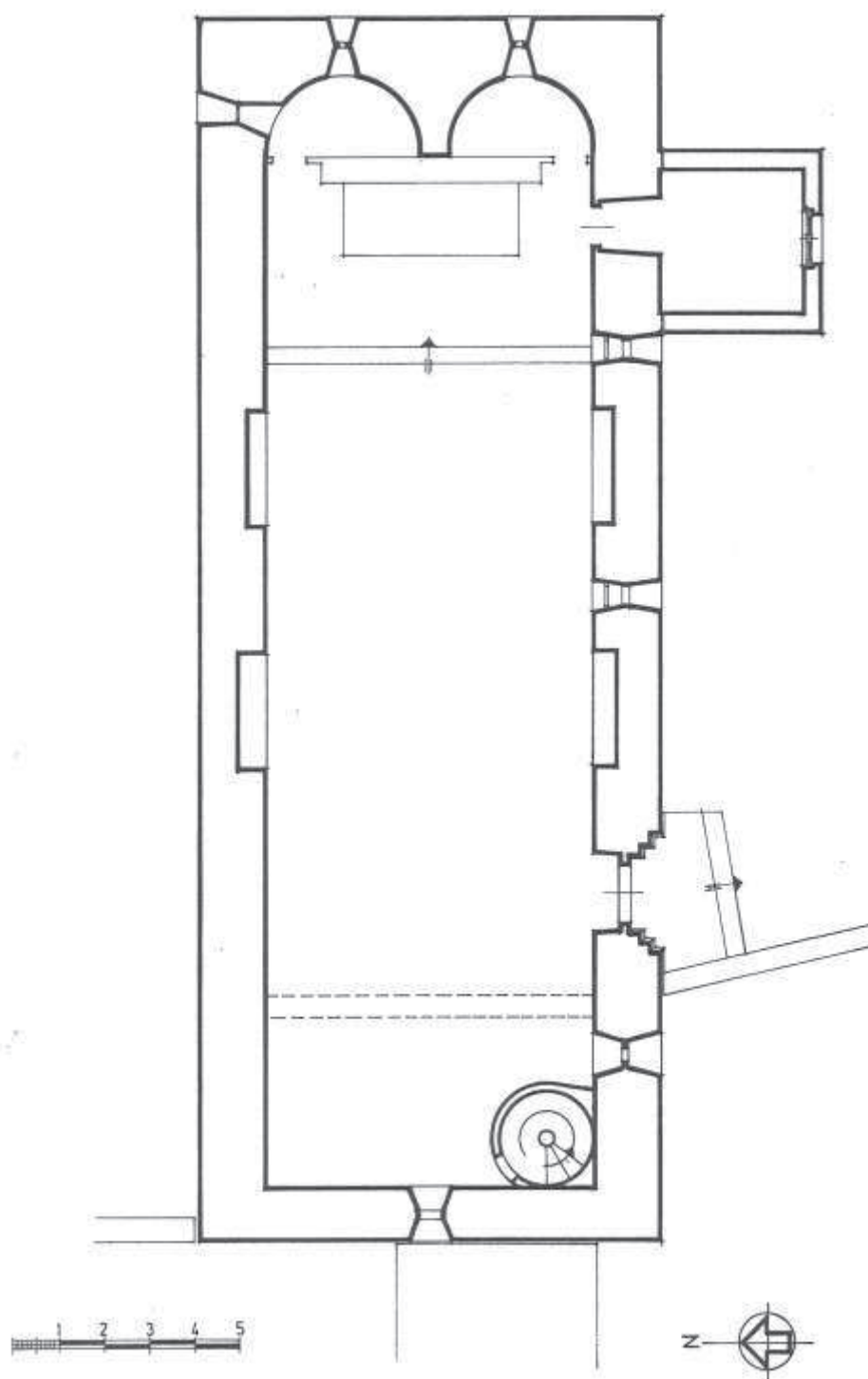
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°90

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/114)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°171

(Cadastré moderne de 1956, source ADPO : 1119W115)



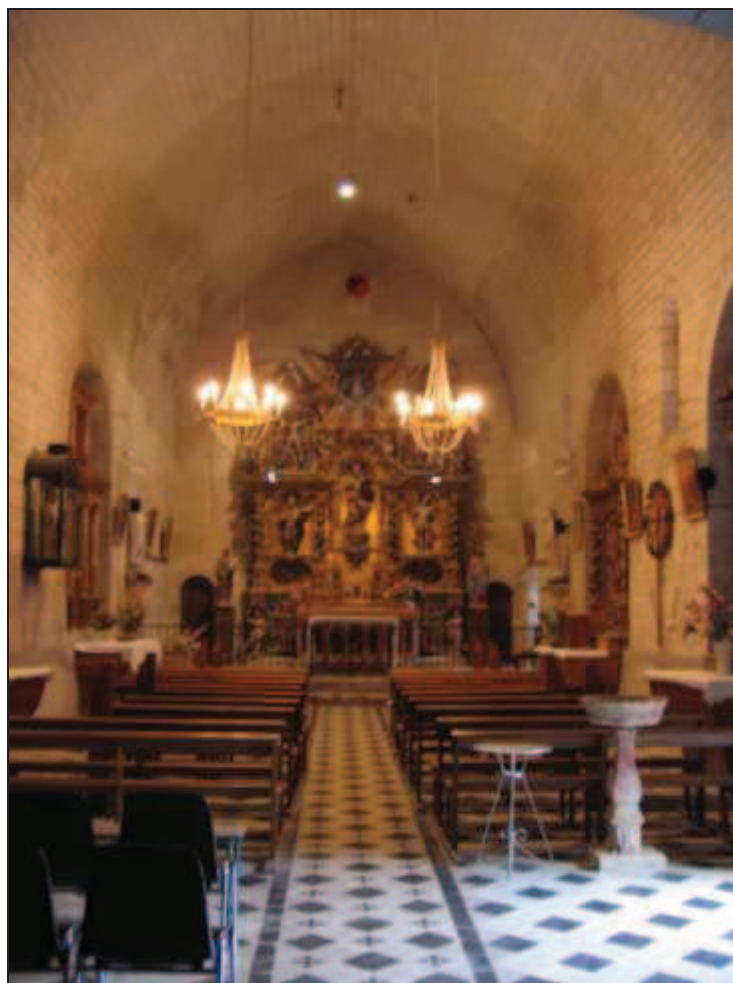
Plan au sol

(Raphaël Mallol, 1985)



Façade méridionale

(février 2007)



Nef, d'ouest en est

(février 2007)

Première mention : début du X^{ème} siècle.

Style architectural : roman, et préroman.

Edifices comparables : Sainte-Marie de Coustouges, Saint-Martin de Corsavy.

Situation

Commune : Montferrer

Secteur : Vallespir

Nom du site : Sainte-Marie

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 26' 21'' N. Long. 2° 34' 7'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1824) A4 n°475.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1976) A4 n°25.

Situation : au cœur du village sur un terrain présentant une assiette relativement plane. Le chevet, pour sa partie sud/est est mitoyen d'une maison d'habitation.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 8/08/1922.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa mollet* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 938.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : non renseignable.

Dates clés :

- **938** : la paroisse est mentionnée alors que Wadaldus, évêque d'Elne, lègue à un prêtre répondant au nom de Sinofred, un alleu sur le territoire de *Sanctae Mariae de Molet*⁴²⁹.
- **993** : Sainte-Marie est mentionnée comme limite de territoire lors de la consécration des églises de Saint-Etienne d'Arles-sur-Tech et Saint-Martin de Corsavy⁴³⁰.
- **1158** : même chose lors de la nouvelle consécration de Saint-Etienne d'Arles-sur-Tech⁴³¹.

Observations**Plan :**

Sainte-Marie est à nef unique donnant sur une abside semi-circulaire orientée. Deux chapelles latérales en saillie viennent donner de l'ampleur au chœur, à la façon d'un transept.

Sainte-Marie est, de par son plan, sa structure et son mode de couverture un édifice roman du XII^{ème} siècle. Néanmoins, de grandes irrégularités dans ses maçonneries ont fait pencher certains auteurs pour une datation bien antérieure, aux alentours du X^{ème} siècle, en tout cas pour sa partie occidentale⁴³².

Extérieur :

Ainsi, les murs de l'église présentent-ils des différences d'appareil. La façade sud évoque le mieux cette inégalité.

En effet, à l'ouest du portail d'entrée, à l'aplomb de son piédroit, il y a comme une fissure qui semble matérialiser la rupture dans la continuité des assises. A l'ouest de cette fissure, le parement est réalisé en pierres de taille de petites dimensions variant entre 17 et 20cm de haut. Ce type d'appareillage vaut également pour le pignon ouest et la partie la plus occidentale de la façade nord.

En revanche, pour la partie à l'est de la fissure (toujours façade sud) le parement est plus régulier et adopte le moyen appareil, les assises varient entre 21 et 40cm. Ce dernier est, de ce fait, visible sur le chevet.

Outre la rupture dans le parement, nous remarquons que dans la partie occidentale de la façade sud une porte en plein-cintre de dimension similaire au portail actuel a été murée.

⁴²⁹ ADPO: 12j25, pièce n°49.

⁴³⁰ *Marca hispanica*, cols.947-948, charte n°CXLII.

⁴³¹ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.52 et p.361-362.

⁴³² Notamment Pierre Ponsich, dans *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir. ...*, p.139.

Cette dernière prend place beaucoup plus bas que le niveau actuel du sol. Ce qui nous fait remarquer qu'aujourd'hui il faut descendre pas loin de six marches depuis le portail actuel pour accéder au niveau de la nef. Tout ceci nous laisse à penser qu'un premier édifice, certainement du X^{ème} ou XI^{ème} siècle, fut réutilisé et agrandi vers l'est.

Intérieur :

La nef est coiffée d'une voûte en berceau brisé. Cette dernière est soutenue dans sa partie occidentale d'un doubleau. Ce dernier marque, à l'intérieur, la différence de parement et la fissure visible à l'extérieur au niveau du mur sud. Un argument supplémentaire qui milite en faveur de l'agrandissement de l'église, depuis un édifice plus ancien.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W120 ♦ 2J127/117 ♦ 1119W118 ♦ 12j25 n°49.

Autres : UDAP.

- BAILBE, N., *Les clochers-tours du Roussillon*, Perpignan, 1989, p.120.
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.532-534.
- *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.139.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.20
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.90.
- DURLIAT, M., *Roussillon Roman*, La Pierre-qui-Vire, 1958, 4^{ème} éd., 1986, p.32-33.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.251-258.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.296-297.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.204-205.



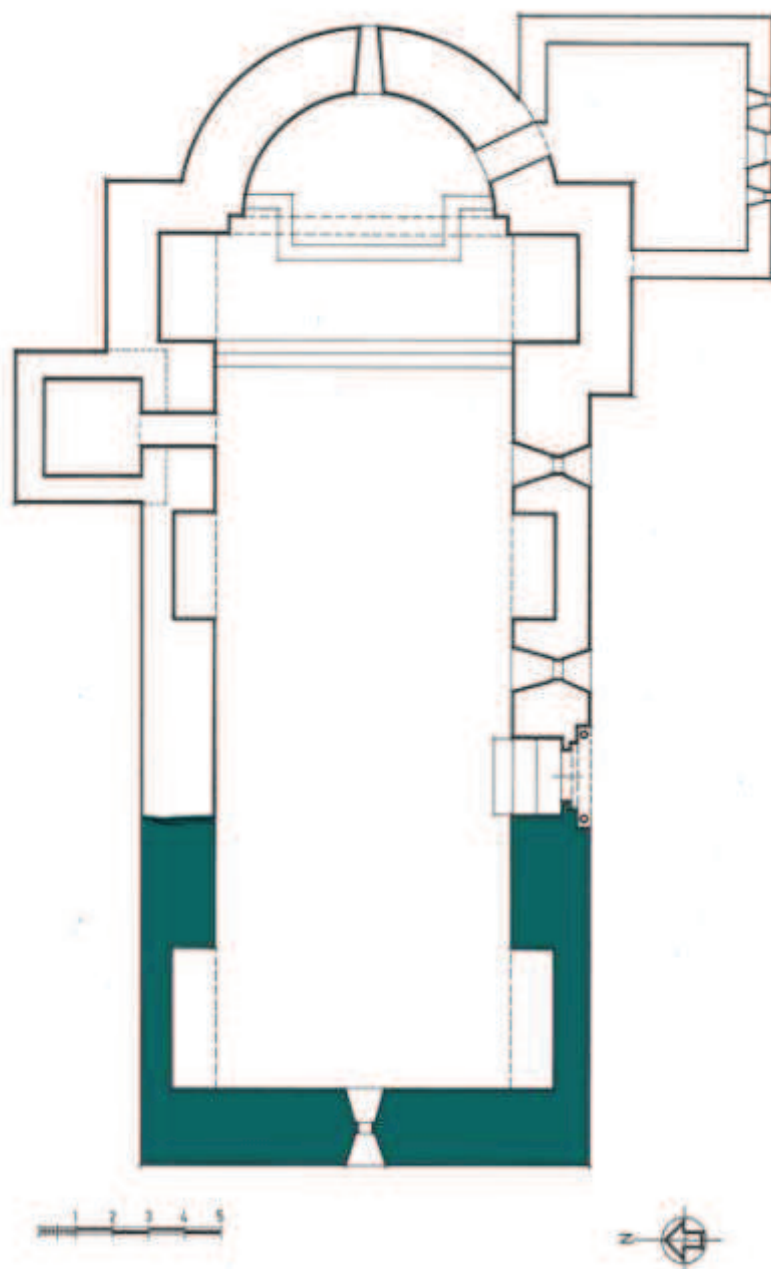
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A4 n°25

(Cadastré dit Napoléonien, 1824, source ADPO : 2J127/117)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A4 n°475

(Cadastré moderne de 1936, source ADPO : 1119W118)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade méridionale

(février 2007)



Ancien portail d'entrée à droite et son confrère roman à gauche

(février 2007)



Mur pignon occidental

(février 2007)

Première mention : début du XI^{ème} siècle.

Style architectural : roman et transformations au XVIII^{ème} siècle.

Edifices comparables : Sainte-Marie de Toulouges, Saint-Pierre de Corbère.

Situation

Commune : Oms

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Jean

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 32' 36'' N. Long. 2° 41' 50'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) A1 n°185.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1936) A1 n°71.

Situation : au centre du village sur sa partie la plus élevée. Toute la partie septentrionale de l'église, depuis son chevet jusqu'à l'angle nord/ouest du portail, est mitoyenne d'habitations.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 30 septembre 1964.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa Ulmis* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1010.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech (XI^{ème} siècle).

Dates clés :

- **1010** : lors de la consécration de Saint-Michel et Sainte-Marie de Montauriol par l'évêque d'Elne, Saint-Jean d'Oms est donnée comme l'un des confronts⁴³³.
- **1011** : bulle du Pape Serge IV confirmant la possession de *Sancti Joannis de Vimos* à l'abbaye d'Arles-sur-Tech⁴³⁴.
- **1253** : privilège accordé par Jacques, roi d'Aragon, à Arnald de Montescot lui permettant de faire justice sur les habitants de cette paroisse⁴³⁵.

Observations

Saint-Jean est à nef unique, doublée au nord et au sud par deux chapelles. La nef s'ouvre sur une abside semi-circulaire orientée.

L'architecture de cette église, pour ses parties primitives (nef + abside), est de tradition romane et datable du XII^{ème} siècle, en témoignent notamment son appareillage soigné et sa voûte brisée. Le clocher-tour pourrait remonter à cette période ou au début du XIII^{ème} siècle. Les chapelles ouest furent rajoutées au XVIII^{ème} siècle, respectivement en 1729 au nord et 1731 au sud.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/126 ♦ 1119W127 ♦ 1025W132 ♦ 53J410.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.553.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.264-266.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.40.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.112.

⁴³³ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.22.

⁴³⁴ *Marca hispanica*, cols.989-992, charte n°CLVIII.

⁴³⁵ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.21.

- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.273-277.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.382-383.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.21-22.



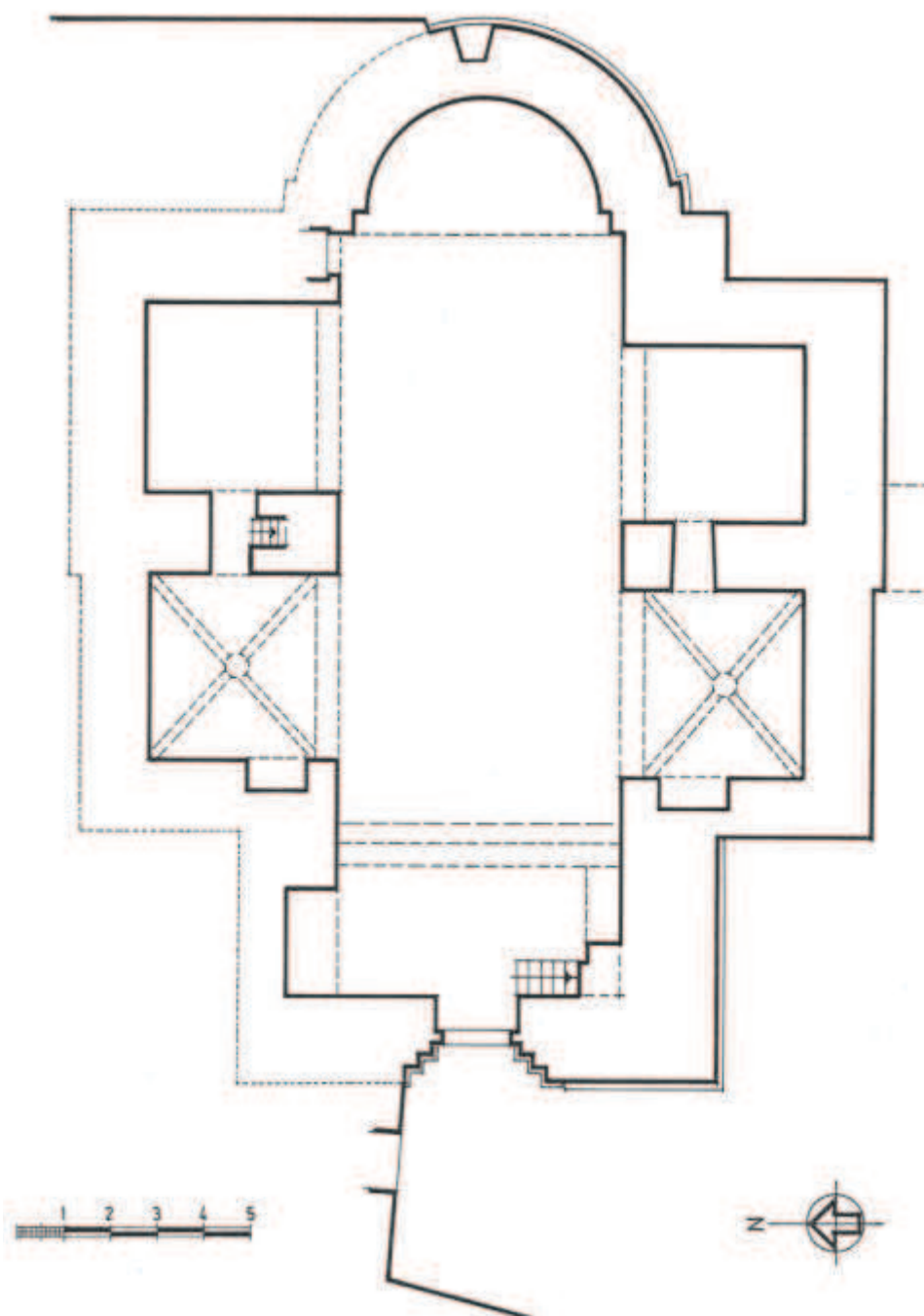
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°185

(Cadastré dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/126)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°71

(Cadastré moderne de 1936, source ADPO : 1119W127)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Chevet et clocher-tour vus depuis le sud-est

(juillet 2013)



Chevet (gauche) et façade occidentale (droite)

(juillet 2013)



Nef vue d'ouest en est

(juillet 2013)

Saint-Assisclle et Sainte-Victoire

Première mention : début du X^{ème} siècle.

Style architectural : disparue.

Edifices comparables : néant.

Situation

Commune : Perpignan

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Assisclle et Sainte-Victoire

Lieu-dit cadastral : Saint-Assisclle.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 41' 45,4'' N. Long. 2° 52'35,7'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1824) H3 n°394⁴³⁶.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1971) BW n°571.

Situation : Saint-Assisclle se situe à l'ouest de Perpignan, dans le quartier éponyme, non loin de celui de Maillol, sur la rive gauche de la Têt.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *domum Sancti Assiscli* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 902.

Consécration : néant.

⁴³⁶ Dans le registre du cadastre, le bâtiment est recensé comme maison appartenant à un privé, mais la mention de Saint-Assisclle sur la section parcellaire peut laisser supposer qu'il s'agit là de l'ancienne, église utilisée désormais à d'autres fins que celle du culte.

Abbaye de rattachement : Saint-Jean de Perpignan au XV^{ème} siècle. Elle aurait été une dépendance de Saint-Ponç de Tomres au XII^{ème} siècle⁴³⁷.

Dates clés :

- **902** : un nommé Ramio et ses comparses décident de vendre à un certain Issegud des moulins sis à Mailloles dont les terres confrontent à la *domum Sancti Assiscli* et au territoire de *Sancti Mamet*⁴³⁸.
- **1435** : Saint-Assisclé et Sainte-Victoire est mentionnée comme *ecclesia ruralis*⁴³⁹.
- **1451** : le prieuré de Saint-Assisclé fut rattaché à Saint-Jean de Perpignan par l'évêque Galceran Albert⁴⁴⁰.
- **1791**, le 19 juillet : Jean-Pierre Mecolsiar Florent, commissaire du district de Perpignan, est allé à l'ermitage de Saint-Assisclé et Sainte-Victoire, afin de procéder à l'évacuation dudit ermitage. Tous les objets recensés furent entreposés au dépôt général. Raymond Camille, déjà dépositaire des clefs de Saint-Assisclé et Sainte-Victoire, est nommé gardien du local de l'ermitage avec le devoir de veiller sur la conservation du bâtiment⁴⁴¹.

Observations

Si l'on met en relation la carte établie par les ingénieurs des fortifications de 1700⁴⁴², le cadastre napoléonien et le cadastre moderne, il apparaît que l'actuelle église de Saint-Assisclé, sise dans le quartier éponyme de Perpignan, non loin de la Gare, soit en lieu et place de la primitive église préromane. Néanmoins, *in situ* il ne reste aucun vestige.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W 143 ♦ 1119W138 ♦ 2J127/138 ♦ 12J25 n°18 ♦ 1QP499.

Autres : néant.

⁴³⁷ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.65.

⁴³⁸ ADPO : 12J25, pièce n°18.

⁴³⁹ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.65, et BASSEDA, L., « Toponymie Historique ... », p.568.

⁴⁴⁰ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.65.

⁴⁴¹ ADPO : 1QP499.

⁴⁴² Roux, de, A., « les environs de Perpignan autour de 1700, d'après les cartes des ingénieurs des fortifications », dans *Domitia*, n° 11, 2010, Perpignan, p.61. Notons que ladite église se situe non loin de trois moulins, peut-être l'un d'eux est-il celui mentionné au X^{ème} siècle.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.565-571.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.65.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.20.



Extrait de carte des ingénieurs des fortifications

(ROUX, de, A., « les environs de Perpignan autour de 1700, d'après les cartes des ingénieurs des fortifications », dans *Domitia*, n° 11, 2010, Perpignan, p.61)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en H3 n°394

(Cadastré dit Napoléonien, 1824, source ADPO : 2J127/138)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en BW n°571

(Cadastré moderne de 1971, source ADPO : 1119W138)

Saint-Christophe du Vernet

Première mention : fin du IX^{ème} siècle.

Style architectural : vestiges romans.

Edifices comparables : Saint-Etienne de Saleilles, Saint-Pierre del Vilar (Claira).

Situation

Commune : Perpignan

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Christophe du Vernet

Lieu-dit cadastral : Haut-Vernet.

Etat : vestiges.

Coordonnées GPS : Lat.42° 43' 1,2'' N. Long. 2° 53' 37,2'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1810) A2 n°185.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1971) CM n°134.

Situation : englobés par l'église actuelle de Saint-Christophe, édifée dans les années 1960, les vestiges romans sont connus sous l'appellation de Chapelle de Sainte-Rita.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa verneto* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 899.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de la Grasse (Aude) depuis le IX^{ème} siècle, puis chapitre de l'église de Saint-Jean de Perpignan à la fin du XVI^{ème} siècle.

Dates clés :

- **899** : précepte de Charles le Simple en faveur du monastère de la Grasse, lui confirmant la possession de la *villam que dicitur Verneto cum ecclesia Sancti Christophori*⁴⁴³.
- **951** : bulle du Pape Agapet II réitérant la confirmation de la possession du territoire *medium Vernetum cum su ecclesia*⁴⁴⁴.
- **1570** : union de la paroissiale de Saint-Christophe au chapitre de Saint-Jean de Perpignan⁴⁴⁵.
- **1791**, le 12 novembre : Pierre Maissat, commissaire du district de Perpignan, s'est rendu dans l'église paroissiale de Saint-Christophe, accompagné du secrétaire de l'ermitage de l'église, ceci afin de procéder à l'évacuation de ladite église. Tous les objets recensés furent déposés au dépôt général⁴⁴⁶.

Observations

Il ne reste plus aujourd'hui qu'une partie du chevet roman de l'ancienne église Saint-Christophe utilisé comme chapelle Sainte-Rita et une partie de l'ancien mur sud de la nef sur lequel prend appui la nouvelle église également dédiée à Saint-Christophe. L'ancienne nef est en grande majorité utilisée comme sacristie. Les conditions de vétusté dans lesquels se trouve cette dernière, désormais annexe ne permet que trop peu son étude.

Le chevet est entièrement maçonné en galets disposés, autant que l'on puisse en juger, de manière régulière⁴⁴⁷. L'élément de chevet restant de forme semi-circulaire n'est que l'élément sud d'un chevet qui devait être trilobé⁴⁴⁸. La baie semi-circulaire moderne prend place juste à côté d'une baie plus ancienne en forme de croix.

A l'intérieur, le manque de lumière et les filets de protection⁴⁴⁹ ne laissent que trop peu entrevoir une architecture maintes fois remaniée. Il apparaît que l'ancienne nef fut voûtée en berceau plein-cintre, reposant sur deux doubleaux encore en place. L'abside est quant à elle voûtée d'un cul-de-four et les maçonneries sont comme à l'extérieur en galets.

⁴⁴³ MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, p.69-71.

⁴⁴⁴ *Idem*, p.108-113.

⁴⁴⁵ MONSALVATJE Y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.49.

⁴⁴⁶ ADPO : 1QP499.

⁴⁴⁷ Sa partie sommitale témoigne d'une fortification du bâtiment, en témoigne la ligne d'égout.

⁴⁴⁸ Il est intéressant de se pencher sur la représentation de l'église sur le cadastre Napoléonien avant sa reconstruction. Ainsi peut-on voir, côté est, 2 absidioles semi-circulaires bordant, au nord et au sud, un chevet plat.

⁴⁴⁹ Car la voûte et le toit menacent ruine.

Il faut remarquer que dans l'allée centrale de la nef actuelle, deux pierres sculptées sont scellées dans le sol. La première semble entière et représente un chrisme entouré d'un Alpha et d'un Oméga. La seconde semble plutôt être un fragment dont il ne resterait que la fin du mot [Sepul]tura. Une dernière pierre avec l'inscription RIP semble quant à elle d'époque moderne. Au dire des sœurs encore présentes dans la paroissiale, il s'agirait de l'emplacement d'un charnier, certainement un vestige de l'époque préromane.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W142 ♦ 1119W139 ♦ 2J127/136 ♦ 53J197 ♦ 1QP499.

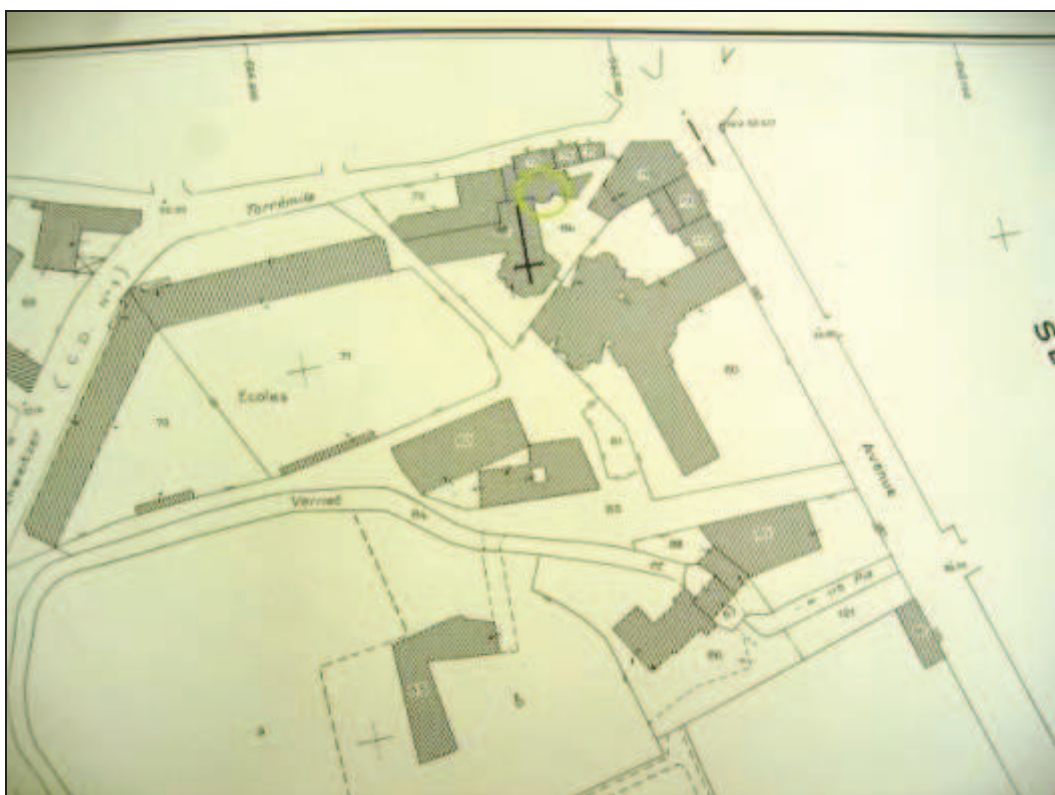
Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.565-571.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.297.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.19.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.123.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.10-104.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.48-49.



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A2 n°185

(Cadastré dit Napoléonien, 1810, source ADPO : 2J127/136)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en CM n°134

(Cadastré moderne de 1971, source ADPO : 1119W139)



Ancien chevet, vu depuis le sud (haut) et depuis l'est (bas)

(juillet 2015)



Mur gouttereau septentrional (haut) ancienne entrée méridionale (bas)

(juillet 2015)



Absidiole méridionale

(juillet 2015)

Première mention : début du X^{ème} siècle.

Style architectural : disparue.

Edifices comparables : néant.

Situation

Commune : Perpignan

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Génis de Tanyeres

Lieu-dit cadastral : Saint-Génis de Tanyeres.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat.42° 43' 20,3'' N. Long. 2° 54' 42,7'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : néant.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : néant.

Situation : au nord/est de Perpignan, proche du mas Bearn.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Taxonarias* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 901.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : d'abord la Cathédrale, puis le chapitre d'Elne à partir XII^{ème} siècle.

Dates clés:

- **901** : un certain Leodovin vend à Ponsion son alleu de Baho avec son église Saint-Vincent et la *villa* de Teixonuers avec son église Saint-Génis⁴⁵⁰.
- **1091** : donation par une certaine Stéphanie à l'église d'Elne d'un alleu sis dans la paroisse de *Sancti Genessii de Tagneras*⁴⁵¹.
- **1139** : donation pas l'évêque d'Elne Udalgar à son chapitre de *Sancti Genesii de Tagneras*⁴⁵².
- **1791**, le 1 janvier: présentation des revenus touchés par Raymond Maurell, prêtre, possesseur du bénéfice de Saint-Génis de Tanyères⁴⁵³.

Observations

Au nord-est de Perpignan, le lieu-dit de Saint-Génis de Tanyères, lui-même au nord du Mas Bearn⁴⁵⁴, garde la mémoire de l'église homonyme qui occupait les lieux, au moins jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1QP499 ♦ 12J25, pièce n°15.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.565-571.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.65 et 301-302.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.20.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.123.

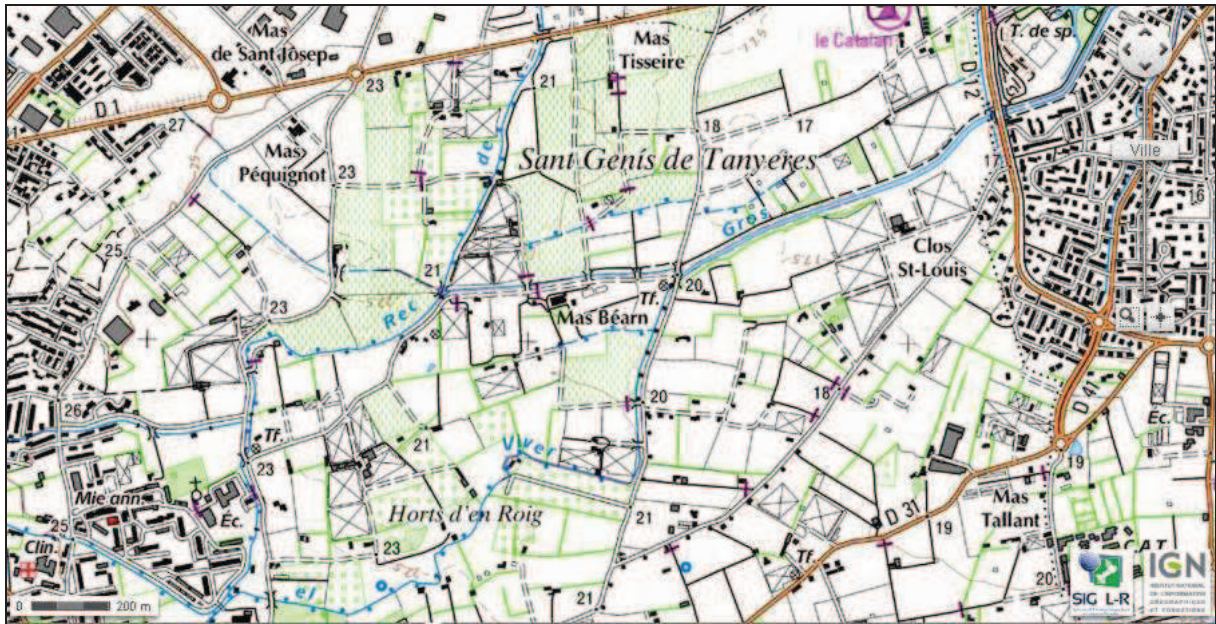
⁴⁵⁰ ADPO : 12J25, pièce n°15. CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.20.

⁴⁵¹ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.123.

⁴⁵² *Ibidem*.

⁴⁵³ ADPO : 1QP499.

⁴⁵⁴ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.65 et 301-302.



Lieu-dit de Saint-Génis de Tanyères, limitrophe du Mas Bearn

(Carte IGN, www.geoportail.gouv.fr)

Première mention : deuxième moitié du X^{ème} siècle.

Style architectural : disparue.

Edifices comparables : néant.

Situation

Commune : Perpignan

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Marie de Malloles

Lieu-dit cadastral : Malloles.

Etat : vestiges détruits en 1956.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 41' 12,4'' N. Long. 2° 52' 49,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : néant⁴⁵⁵

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : néant.

Situation : au nord-ouest de la ville de Perpignan.

Propriétaire : le champ où est encore visible le tas de pierres de l'ancienne abside est privé.

Protection au titre des M.H. : néant

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa Gotorum vel Malleoles* (X^{ème} siècle)⁴⁵⁶.

⁴⁵⁵ Sur le cadastre Napoléonien, nous n'avons pu trouver trace de ladite église, pourtant identifiée sur les cartes des ingénieurs des fortifications, aux alentours de 1700. Au mieux, nous avons identifié le ravin de Malloles, mais aucune construction à ses abords.

⁴⁵⁶ Il existe plusieurs mentions des deux toponymes ensemble en 902, en 929; et encore en 1085, il est mentionné *villa malleolis* et *villa Malleolis que ab antiquis vocatur Gotorum*. Ce n'est qu'à partir du XII^{ème} siècle que le toponyme de Malloles prend définitivement l'ascendant. DURLIAT, M., « L'église de Malloles », dans *Études Roussillonnaises*, t. IV, 1-2, p.101-102. Patrice Alessandri explique comment l'évolution de ces deux toponymes est étroitement liée aux migrations de populations d'abord wisigothiques puis hispaniques cf., ALESSANDRI, P., « Perpignan, le site de Villa-Gothorum à Malloles », p.87-88.

Historique

Première mention : 967.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : néant.

Dates clés :

- **967** : un lévite répondant au nom de Seniofred lègue à l'abbaye d'Arles-sur-Tech tout ses biens, dont une pièce de vigne à l'église Sainte-Marie de la villa de Malloles⁴⁵⁷.
- **1001** : vente d'un alleu, limitrophe du territoire de *Santa maria de villa Maleolas*, établi par un certain Ponce et son épouse au bénéfice de Bernard, comte de Besalù⁴⁵⁸.
- **1006** : un certain Esteban vend une pièce de terre sise sur le territoire de *Santa maria de villa Mallioles*, au monastère de Saint-Pierre de Camprodón (à 30km de Prats-de-Mollo en haut-Vallespir, côté espagnol)⁴⁵⁹.
- **1167** : dans son testament Mallol Pellicer lègue aux clercs de Beate Marie de Maloles la jouissance de deux champs⁴⁶⁰.
- **1428** : par décision de Jean de Casanova, évêque d'Elne, *lo capillaniu de Nostra Senyora de Malloles* fut réunie à la mense capitulaire de Saint-Jean de Perpignan. Ce décret rentrera en vigueur le 14 septembre 1431⁴⁶¹.
- **1467** : confirmation de l'union de *la iglesia de Malloles* à la communauté de Saint-Jean, par Antoine, évêque d'Elne⁴⁶². Cette même année, la communauté de Saint-Jean décide d'installer à Malloles un ermite⁴⁶³.
- **1791**, le 13 juillet : Jean-Pierre Mecolsiar Florent, commissaire du district de Perpignan, s'est déplacé à l'église paroissiale de Mailloles, accompagné du secrétaire du curé de l'église, desservant maintenant l'église de Notre-Dame du Pont du Faubourg, ceci afin de procéder à l'évacuation de ladite église. Tous les objets recensés furent déposés au dépôt général⁴⁶⁴.

⁴⁵⁷ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.31.

⁴⁵⁸ MONSALVATJE Y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, p.191.

⁴⁵⁹ *Ibidem*.

⁴⁶⁰ *Ibidem*.

⁴⁶¹ ADPO : G.274, DURLIAT, M., « *L'église de Malloles* », p.105.

⁴⁶² ADPO : G237.

⁴⁶³ DURLIAT, M., « *L'église de Malloles* », p.106.

⁴⁶⁴ ADPO : 1QP499.

Observations

Les vestiges de Sainte-Marie de Malloles, qui se résument à son abside majeure en 1950, ont été depuis rasés. Des fouilles eurent néanmoins lieu en 1954, dirigées par Marcel Durliat⁴⁶⁵, qui dégagèrent la base de ladite abside. Ce faisant il put mettre au jour trois phases de construction.

La plus ancienne structure apparaît être une abside outrepassée d'un rayon de 3m, maçonnée en galets noyés dans un mortier jaunâtre. La seconde structure est une abside semi-circulaire englobant la précédente, également maçonnée en galets qui reçut une décoration à l'ocre rouge. Enfin, la dernière structure était l'abside, encore visible en 1950, construite en moyen appareil, prenant appui sur les deux absides plus anciennes.

A la lecture des données de Marcel Durliat⁴⁶⁶, il paraît envisageable de proposer une datation entre le IX^{ème} et le X^{ème} siècle pour l'abside outrepassée, qui fut ensuite, au XI^{ème} siècle, agrandie d'une abside semi-circulaire, avant que les améliorations des techniques de taille ne permettent, dans le courant du XII^{ème} siècle, la construction d'une nouvelle abside dans le goût de l'époque avec de la pierre de taille.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W142 ♦ 2J127/138 ♦ 1025W143 ♦ 1QP499.

Autres : néant.

- ALESSANDRI, P., « Perpignan, le site de Villa-Gothorum à Malloles », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIII, 1994-1995, p.85-90.
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.565-571.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.65 et 300.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.31.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.123.
- DURLIAT, M., « L'église de Malloles », dans *Études Roussillonnaises*, t. IV, 1-2, 1954-1955, p.101-114.

⁴⁶⁵ DURLIAT, M., « L'église de Malloles », p.101-114.

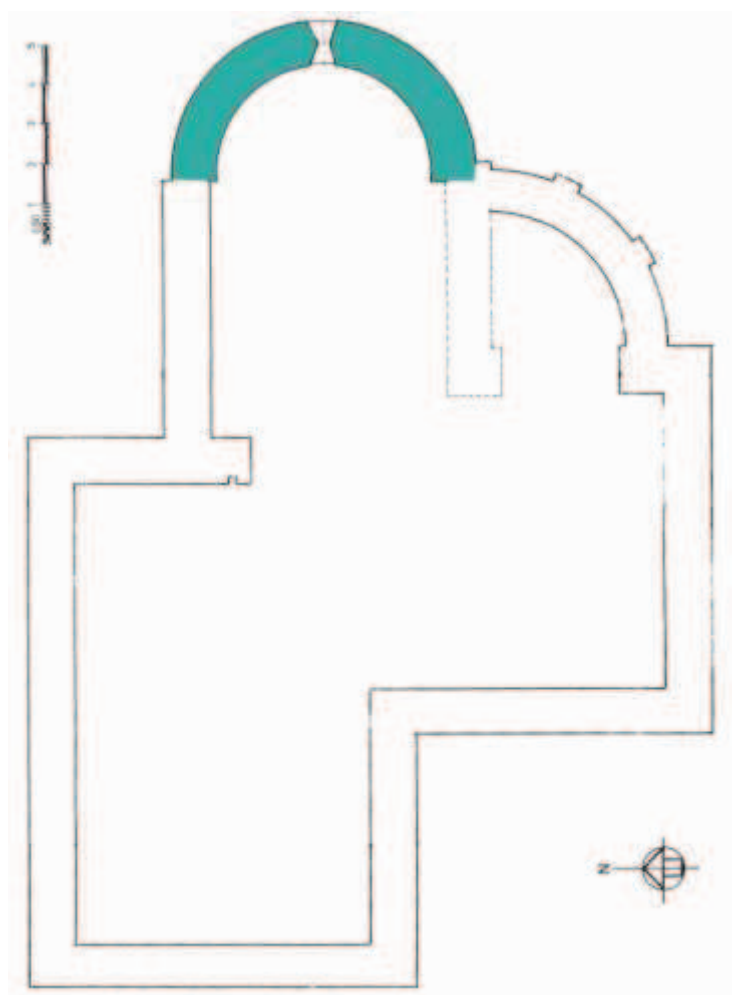
⁴⁶⁶ DURLIAT, M., « L'église de Malloles », t. IV, 1-2, 1954-1955, p.110.

- KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007, p.136.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.191-192.



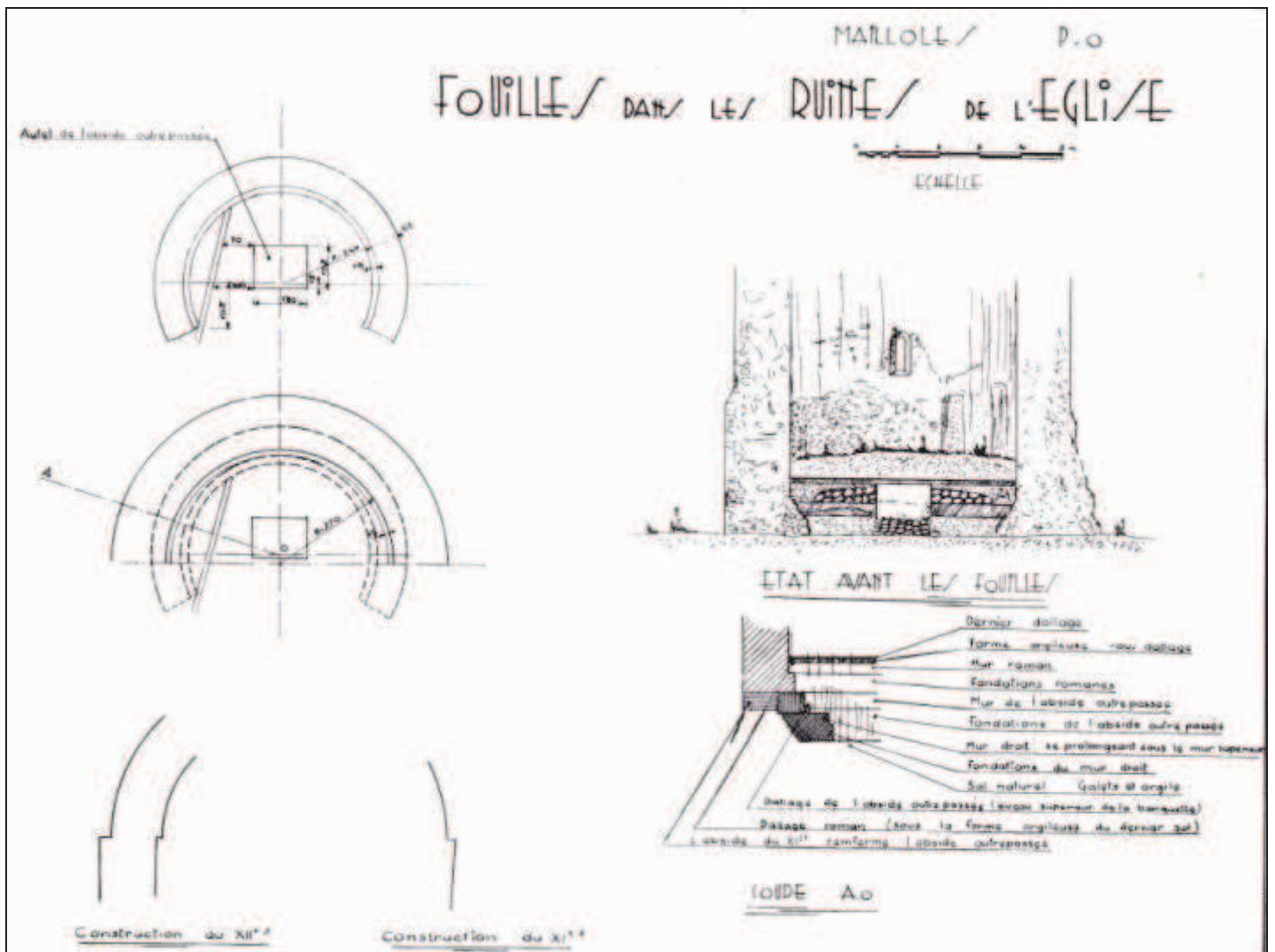
Extrait de carte des ingénieurs des fortifications

(Roux, de, A., « les environs de Perpignan autour de 1700, d'après les cartes des ingénieurs des fortifications », dans *Domitia*, n° 11, 2010, Perpignan, p.61)



Plan au sol

(A. Joffre, *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.300)



Relevés effectués par M. Durliat lors des fouilles des vestiges de l'abside

(DURLIAT, M., « L'église de Malloles », dans *Études Roussillonnaises*, t. IV, 1-2, 1954-1955, p.112)



Représentation des vestiges de l'église au début du XIX^{ème} siècle

(Dessins du peintre Boher en 1807, publiés par DURLIAT, M., « L'église de Malloles », dans *Études Roussillonnaises*, t. IV, 1-2, 1954-1955, p.104 et 107)



Photographies des vestiges du chevet et
de l'abside en 1956,
avant sa destruction

Photographies de J. Comet,
publiées par DURLIAT, M., « L'église de Malloles »,
dans *Études Roussillonnaises*, t. IV, 1-2, 1954-1955,
p.109, 111, et 113

Première mention : deuxième moitié du IX^{ème} siècle.

Style architectural : néo-gothique.

Edifices comparables : Saint-Vincent de Clair.

Situation

Commune : Pézilla-la-Rivière

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Félix

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 41' 39,0'' N. Long. 2° 46' 10,3'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1814) C n°466⁴⁶⁷.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1935) C n°752.

Situation : Saint-Félix est au centre du village de Pézilla, sur sa partie la plus élevée également.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Pidilianum* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 876.

Consécration : néant.

⁴⁶⁷ La planche de l'extrait parcellaire correspondant au village, soit en section C, n'est plus aux ADPO, elle fut perdue à une date inconnue.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Sainte-Marie de la Grasse (Aude) dès la fin du IX^{ème} siècle.

Dates clés :

- **876** : donation d'Alaric, fille du Comte d'Empuries, à Raoul, frère du comte de Conflent de plusieurs terres et églises sur le territoire du Roussillon et du Conflent et notamment la *villa Pidiliano cum ipsas ecclesias que ibidem sunt fundatas* (Saint-Félix et Saint-Saturnin)⁴⁶⁸.
- **898** : Radulfe, comte de Besalú et son épouse lèguent au monastère de la Grasse (Aude) leur alleu composé entre autres de *la villa que vocatur Peciliano cum ipsas ecclesias qui ibidem sunt fundatas in onore sancti Saturnini et Sancti Felicis*⁴⁶⁹.
- **899** : précepte de Charles III réaffirmant la possession desdites églises à l'abbaye de la Grasse⁴⁷⁰.
- **1423** : bulle du Pape Martin V restituant à l'abbaye de la Grasse la possession de Saint-Félix confisquée par le Pape avignonnais Benoit XIII⁴⁷¹.
- **1877**, le 13 novembre : extrait du registre du conseil de fabrique étudiant le plan de l'emplacement de la nouvelle église qui se placerait sur l'église actuelle et qui empiéterait sur la rue et un certain nombre de maisons attenantes (la liste précise en est donnée). Le conseil accepte ce plan, reconnaissant la nécessité d'agrandir l'édifice actuel et s'engage à trouver les fonds indispensables à sa construction, sous réserve de faire accepter à la municipalité le projet⁴⁷².

Observations

Saint-Félix est aujourd'hui un édifice du XIX^{ème} siècle qui devait, selon les plans de l'architecte en charge de la réalisation en 1877, intégrer l'abside de la précédente église dans son transept méridional. Or, en lieu et place de l'ancien chevet, peut-être roman ou même plus ancien encore, il n'y a aucun vestige. D'ailleurs, le transept ne se finit aucunement en forme demi-circulaire.

⁴⁶⁸ ADPO : 12J25, pièce n°6.

⁴⁶⁹ MAGNOU-NORTIER, E., et MAGNOU, A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1 Paris, 1996, p.64-67.

⁴⁷⁰ *Ibidem*, p. 69-71.

⁴⁷¹ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.81.

⁴⁷² ADPO : 4V36. Dans cette même liasse, un document de l'année suivante (15 juillet 1878), il est fait mention de l'importance de conserver l'abside de l'ancienne église comme bras droit du nouveau transept en souvenir de « *l'acte héroïque accompli pour la conservation des saintes hosties pendant la Révolution* ».

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W147 ♦ 2J127/142 ♦ 1025W148 ♦ 12j25, pièce n°6 ♦ 4V36

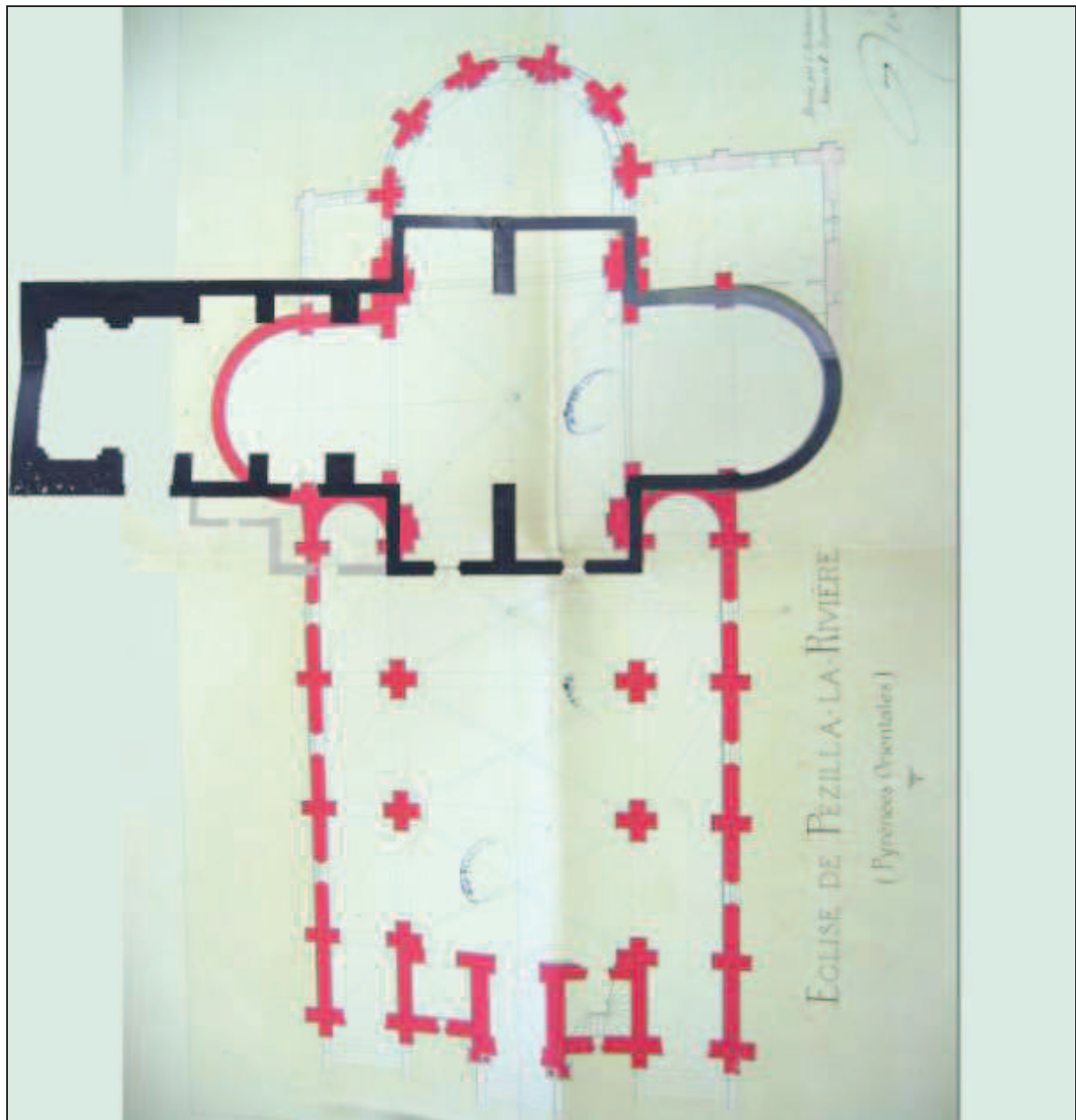
Autres : néant

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.576-577.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.65.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.17.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.126.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.79-82.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en C n°752

(Cadastré moderne de 1935, source ADPO : 1119W147)



Plan projeté (rouge) pour agrandir l'église existante (noir) dont l'abside servirait de bras méridional au nouveau transept

(Plan de 1877, ADPO : 4V36)



Mur méridional du transept sud

(août 2012)

Première mention : deuxième moitié du IX^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Jean de Saint-Jean Lasseille, Sainte-Colombe de Saint-Génis-des-Fontaines.

Situation

Commune : Pézilla-la-Rivière

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Saturnin

Lieu-dit cadastral : le cimetière.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 41' 43,8'' N. Long. 2°46' 11,4'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1814) B4 n°915.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1935) B5 n°876.

Situation : Saint-Saturnin prend place à l'est du centre du village au milieu du cimetière.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Pidilianum* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 876.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye Sainte-Marie de la Grasse dès le IX^{ème} siècle.

Dates clés :

- **876** : donation d'Alaric, fille du Comte d'Empuries, à Raoul, frère du comte de Conflent de plusieurs terres et églises sur le territoire du Roussillon et du Conflent et notamment la *villa Pidiliano cum ipsas ecclesias que ibidem sunt fundatas* (Saint-Félix et Saint-Saturnin)⁴⁷³.
- **898** : Radulfe, comte de Besalú et son épouse lèguent au monastère de la Grasse (Aude) leur alleu composé entre autres de *la villa que vocatur Peciliano cum ipsas ecclesias qui ibidem sunt fundatas in onore sancti Saturnini et Sancti Felicis*⁴⁷⁴.
- **899** : précepte de Charles III réaffirmant la possession desdites églises à l'abbaye de la Grasse⁴⁷⁵.

Observations

Saint-Saturnin est un édifice roman, composé d'une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée. Deux chapelles latérales, voûtées en berceau plein-cintre, sont venues, au cours du XIV^{ème} ou du XV^{ème} siècle, donner de l'ampleur à l'édifice. Enfin, au XIX^{ème} siècle, la nef fut agrandie vers l'occident, c'est également certainement à cette période que la couverture de la nef fut refaite : des arcs diaphragmes en briques supportent maintenant une charpente apparente⁴⁷⁶.

Les murs, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont maçonnés pour l'essentiel en galets noyés dans un lit de chaux. La brique y est aussi largement utilisée dans les parties additionnées à l'édifice roman : chapelles, parties ouest, sacristie, clocheton, etc.

Des assises montées en *opus spicatum* sont observables au niveau du mur gouttereau septentrional, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais aussi sur le mur gouttereau méridional de la nef et des chapelles, de même encore qu'à l'intérieur et à l'extérieur de l'abside. Ce genre de maçonnerie est difficile à dater puisqu'elle fut encore usitée au XIX^{ème} siècle, comme on peut le voir sur la partie ouest de la nef.

⁴⁷³ ADPO : 12J25, pièce n°6.

⁴⁷⁴ MAGNOU-NORTIER, E., et MAGNOU, A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, Paris, 1996, p.64-67.

⁴⁷⁵ *Ibidem*, p. 69-71. Certains auteurs ont parlé d'une bulle de 1119 du Pape Gelase II, nous n'en ferons pas cas ici car cet acte est considéré comme faux par Elisabeth MAGNOU-NORTIER et Anne Marie MAGNOU, dans *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.2, Paris, 1996, p.269. Il en va de même pour l'acte de Charles le Simple de 908, *c.f.*, MAGNOU-NORTIER, E., et MAGNOU, A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, Paris, 1996, p.75-77.

⁴⁷⁶ Les arcs diaphragmes maçonnés en briques prennent appuis sur des structures maçonnées en galets qui semblent pouvoir être d'anciens doubleaux.

Malgré sa physionomie résolument romane, Saint-Saturnin a une origine beaucoup plus ancienne. En effet, lors de travaux de restauration en 1988, un sondage fut pratiqué par Eugène Cortage dans l'abside, et sous 1m, il fut trouvé quatre tombes en coffre orientées, dont certaines remontant au haut Moyen Âge⁴⁷⁷. En 1990, un second sondage, au niveau du centre du transept, fut conduit par André Constant et a confirmé l'existence d'un édifice et d'une occupation plus ancienne, avec deux phases antérieures à l'église romane, dont la plus ancienne remonte aux IV^{ème} – V^{ème} siècles⁴⁷⁸.

Aussi, deux murs arasés furent découverts⁴⁷⁹. Le premier dessinait l'amorce d'une abside semi-circulaire, certainement du XI^{ème} siècle. Le second, droit, serait le vestige d'un chevet pour lequel une datation située entre le VI^{ème} et le X^{ème} siècle est retenue⁴⁸⁰. Le premier est parementé en galets posés de manière régulière en *opus spicatum*, liés à la terre, pour sa base, puis à la chaux pour sa partie supérieure. Le second mur (droit) est parementé de la même façon que le précédent⁴⁸¹.

Etayant l'occupation du lieu depuis l'antiquité classique, un entablement romain en marbre blanc, utilisé d'abord comme chancel, puis table d'autel, était jadis conservé dans l'église⁴⁸². Ce dernier était sculpté dans un style wisigothique : une grande croix pattée, agrémentée d'un alpha et d'un oméga, occupe le centre d'un cercle enchâssé dans deux carrés, dont le fond est habillé d'entrelacs, de roues et de motifs géométriques. Le style de la sculpture et les motifs ont conduit différents auteurs à proposer une datation entre le V^{ème} et le VIII^{ème} siècle⁴⁸³.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W147 ♦ 2J127/142 ♦ 1025W148 ♦ 12j25 n°6.

Autres : néant.

⁴⁷⁷ Découverte faite par E. CORTAGE. En l'absence de mobilier, ces tombes peuvent être datées entre l'Antiquité Tardive, pour deux réalisées en *tegulae* et briques, et le haut Moyen Âge pour les deux autres faites en dalles de schiste, voir KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007, p.505.

⁴⁷⁸ CONSTANT, A., « Un édifice cultuel médiéval et sa nécropole,... », p.80.

⁴⁷⁹ *Ibidem*, p.81.

⁴⁸⁰ KOTARBA, J., (dir.), *op. cit.*, p. 506.

⁴⁸¹ CONSTANT, A., *op. cit.*, p.80.

⁴⁸² Ces deux objets étaient encore dans l'église jusqu'en 1816, ils sont désormais conservés dans l'église Saint-Félix au centre du village. KOTARBA, J., (dir.), *op. cit.*, p. 506.

⁴⁸³ KOTARBA, J., (dir.), *op. cit.*, p. 506-507.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p. 576-577.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.303-304.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.17.
- CONSTANT, A., « Un édifice cultuel médiéval et sa nécropole : la chapelle Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIII, 1994-1995, p.79-84.
- CORTADE, E., « L'ermitage de Saint-Saturnin de Pésilla de la Rivière », dans *Etudes Roussillonnaises*, t.X, 1991, p.41-60.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.126.
- KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007, p.505-507.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.141.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.318-319.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B4 n°915

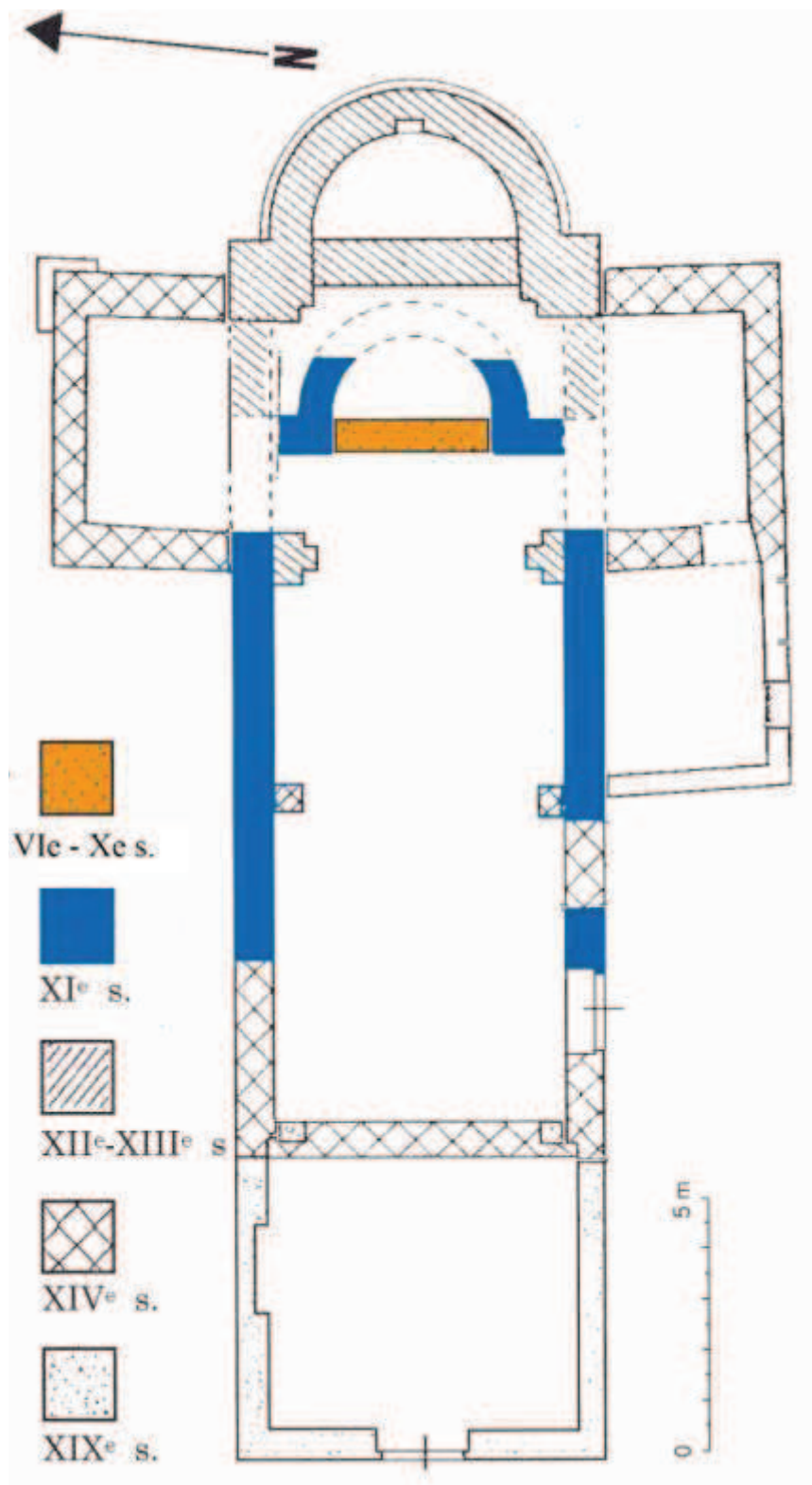
(Cadastré dit Napoléonien, 1814, source ADPO : 2J127/142)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B5 n°574

(Cadastré moderne de 1935, source ADPO : 1119W147, montage extrait de :

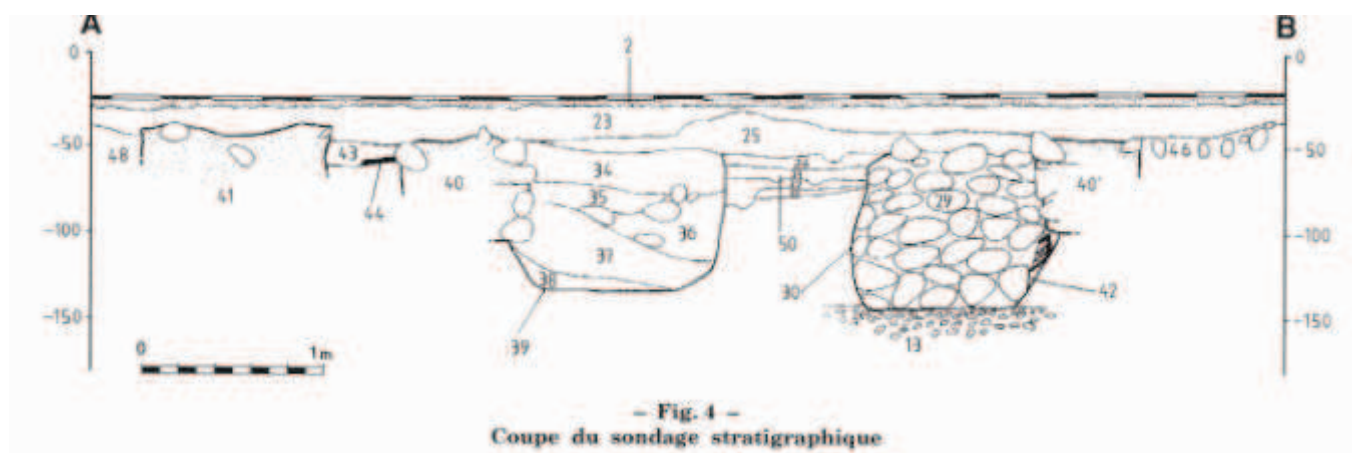
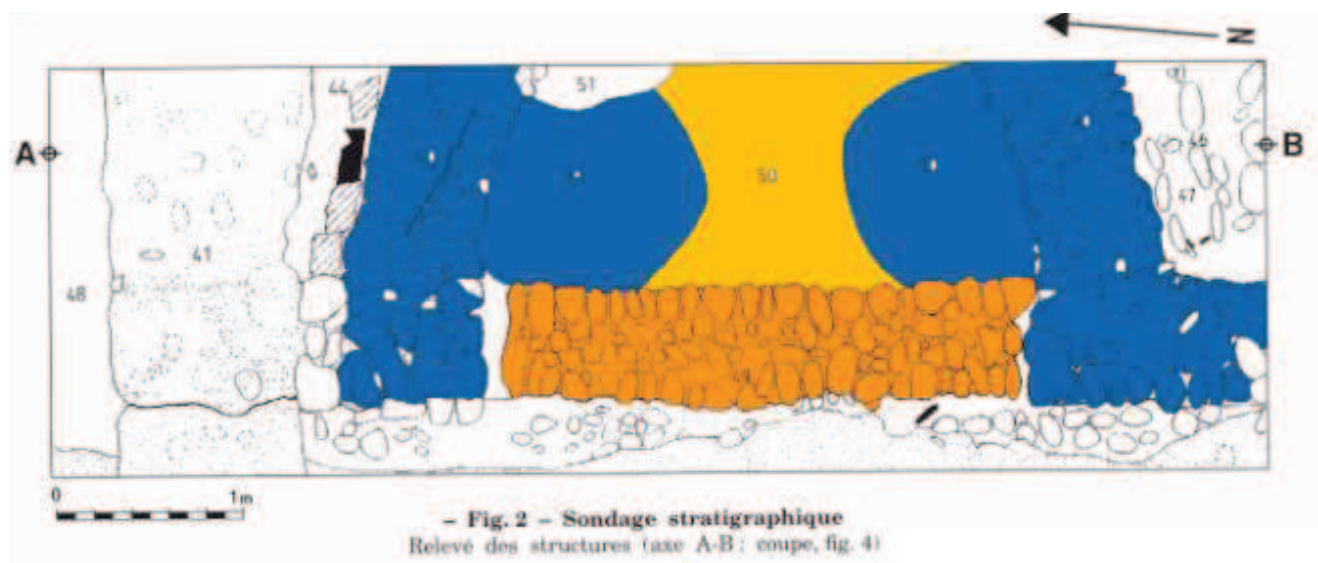
CONSTANT, A., « Un édifice culturel médiéval et sa nécropole : la chapelle Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIII, 1994-1995, p.79)



Plan au sol

Nous avons retenu la datation la plus haute pour les vestiges du chevet plat en raison du mobilier découvert sur place et formellement identifié comme remontant aux IV^{ème} – V^{ème} siècles

(CONSTANT, A., « Un édifice cultuel médiéval et sa nécropole : la chapelle Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIII, 1994-1995, p.80)



Plan et coupe du sondage pratiqués devant l'abside actuelle

(CONSTANT, A., « Un édifice culturel médiéval et sa nécropole : la chapelle Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière », dans *Études Roussillonnaises*, t.XIII, 1994-1995, p.80-81)



Chevet (haut), façade méridionale (bas)

(août 2012)



Nef d'ouest en est (haut), abside (bas)

(août 2012)

Première mention : dernier tiers du X^{ème} siècle.

Style architectural : néo-gothique.

Edifices comparables : Saint-Nazaire de Saint-Nazaire, Saint-Pierre de Théza.

Situation

Commune : Pia

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Cyr

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 44' 43,8'' N. Long. 2° 55' 13,5'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1810) Fu n°273.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1944) Fu n°431.

Situation : Saint-Cyr s'élève au centre du village, sur sa partie sommitale. Elle est entourée d'une dense concentration d'habitations.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Apianum* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 991.

Consécration : en 1879, l'évêque d'Elne Emile Caraguel a consacré l'église nouvellement reconstruite⁴⁸⁴.

⁴⁸⁴ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.65.

Abbaye de rattachement : Saint-Jean de Perpignan à partir du XV^{ème} siècle.

Dates clés :

- **991** : délivrance ordonnée par la comtesse Guisle et les exécuteurs testamentaires de Gaufred, comte de Roussillon. Il y est, entre autres, octroyé à l'église d'Elna, *la villa Apiano cum sua ecclesia, que dicunt Sancti Quirici*, avec ses dîmes, prémices et oblations⁴⁸⁵.
- **1449**, le 10 janvier : devis dressé par les consuls et les habitants pour agrandir l'église de Saint-Cyr de deux travées. Les piédroits de ces dernières seront en pierre « *picada* » et les arches en cayroux⁴⁸⁶.
- **1482** : bulle du Pape Sixte IV unifiant la Rectorie de Pia à la nouvelle mense capitulaire de Saint-Jean de Perpignan⁴⁸⁷.

Observations

Saint-Cyr, entièrement reconstruite dans le courant du XIX^{ème} siècle, a banni toute possibilité de lecture d'un bâtiment antérieur. C'est aujourd'hui une grande église d'esprit néo-gothique, dont la nef s'ouvre sur quatre chapelles au sud et au nord.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/143 ♦ 1119W148 ♦ 1025W149 ♦ G838 ♦ 53J186 ♦ 12j25 n°92.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p. 580-581.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.65.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.38.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t. 3, Olot, 1914, p.306-308.

⁴⁸⁵ ADPO : 12j25, pièce n°92.

⁴⁸⁶ ADPO : G838.

⁴⁸⁷ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.307.



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en Fu n°273

(Cadastré dit Napoléonien, 1810, source ADPO : 2J127/143)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en Fu n°431

(Cadastré moderne de 1944, source ADPO : 1119W148)



Façade occidentale (gauche), nef d'ouest en est (droite)

(juillet 2013)

Saint-Saturnin des Ortolanes

Première mention : deuxième moitié du XI^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Sainte-Eugénie de Tresmals (Elne), Sainte-Colombe de Sainte-Colombe de la Commanderie.

Situation

Commune : Pia

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Saturnin d'Ortolanes

Lieu-dit cadastral : Ourtoulanes.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 45' 45,8'' N. Long. 2° 54' 09,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1810) C1 n°112.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1944) C1 n°154.

Situation : A 3 km au nord ouest du village de Pia. L'église s'élève au milieu des champs et des vignes.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : le 16 mai 1846, la petite église de Saint-Saturnin fut consacrée, après avoir été reconstruite. Elle prit alors le vocable de Notre-Dame-de-la-Salut⁴⁸⁸.

Toponyme première mention : *Ortolanes* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 961.

⁴⁸⁸ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.65.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : néant.

Dates clés :

- **961** : Seniofred, comte de Cerdagne lègue à l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa, un alleu sis dans la *villa* de Peracals, qui confronte le cimetière de Saint-Saturnin⁴⁸⁹.
- **1152** : échange consenti entre l'évêque d'Elne, Arthaud, et le prieur d'Espira, un certain Arnaud Seniofred, ce dernier récupérant en franc-alleu *ecclesiam Sancti Saturnini de Tapia*⁴⁹⁰, avec sa paroisse, ses ides, prémices et offrandes, etc..., contre l'église de Saint-Félix et Saint-Etienne de Py⁴⁹¹.
- **1405** : le procureur du chapitre d'Elne obtint, du Pape Benoit XIII, l'union de différentes cures, dont celles des églises rurales de Villerasse (Saint-Cyprien) et d'Ortolanes⁴⁹².
- **1416** : testament d'Arnaud Riquelm de Pia qui souhaite être enterré dans le cimetière de Saint-Cyr, hors de la ville et laisse ses terres sises à Ortolanes pour fonder un bénéfice à l'autel Notre-Dame⁴⁹³.
- **1688** : un certain Jocavell mentionne comme ermitage, ayant un ermite, l'église de Saint-Saturnin d'Ortolanes⁴⁹⁴.
- **1843**, le 16 juillet : conseil de fabrique de l'église de Pia, réuni suite à la donation de 550 francs afin de pouvoir « racheter une chapelle en ruine qui se trouve sur le territoire de Pia »⁴⁹⁵.
- **1845**, le 9 août : un certain Hippolyte Llobet vend à la Fabrique de Pia « la chapelle dite de la Salout, avec une pièce de terre située au territoire de la commune de Pia, au lieu-dit des Ortolanes pour le prix de 550 francs »⁴⁹⁶.
- **1848**, 12 mai : consécration de l'église restaurée par Jean Laffont, curé de Pia⁴⁹⁷.

⁴⁸⁹ CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.30.

⁴⁹⁰ D'après Basseda, Tapia était un hameau touchant celui d'Ortolanes. BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », p.580.

⁴⁹¹ ADPO : 12j24, pièce n°216.

⁴⁹² ADPO : G102.

⁴⁹³ ADPO : G838.

⁴⁹⁴ JUST, L., *les ermitages du diocèse de Perpignan*, Perpignan, 1860, p.31.

⁴⁹⁵ Archives municipales : registre des délibérations de la Marguillerie de l'église de Pia, du 1 avril 1811 au 5 janvier 1851.

⁴⁹⁶ *Ibidem*.

⁴⁹⁷ *Ibidem*.

Observations

Saint-Saturnin fut très remaniée et garde les traces d'une restauration lourde lors du XIX^{ème} siècle.

Elle se présente sous la forme d'une nef unique voûtée par un berceau brisé lisse et continu s'ouvrant à l'est sur une abside semi-circulaire. Un imposant clocher tour se positionne au-dessus du chevet, tout en l'englobant de manière à ce qu'on ne perçoive plus rien de sa courbure.

Les murs actuels sont en galets, disposés de manière grossière et rehaussés de cayroux aux angles et au niveau des ouvertures qui semblent venir doubler les anciennes. C'est notamment très visible au niveau des baies méridionales, simples petits trous rectangulaires à l'intérieur, elles sont agrandies et adoptent une forme carrée à l'extérieur. Ce doublage de mur certainement initié lors des restaurations du XIX^{ème} siècle expliquerait l'imposante épaisseur de ces derniers⁴⁹⁸.

Le puissant clocher servit aussi de logement à l'ermitte,⁴⁹⁹ ce qui explique en partie son aspect massif.

Les baies sont, à notre avis, les éléments les plus anciens. Une première se positionne au dessus de l'arc triomphal et adopte une forme rectangulaire. Son positionnement, tout comme sa physionomie ne sont pas sans rappeler les baies préromanes que l'on retrouve dans les églises de Saint-Martin de Fenollar ou Saint-Marc de Caixas. Doit on-y voir un vestige de l'église préromane ? difficile à dire. Les deux dernières occupent l'est et l'ouest de la façade méridionale. Elles se positionnent curieusement, non pas dans la partie droite du mur gouttereau, mais dans l'amorce de la voûte. Elles sont toutes deux de section rectangulaire et sont maçonnées de la même manière que les murs⁵⁰⁰.

Saint-Saturnin est difficile à cerner, les baies tout comme les murs en galets pourraient être rattachés à l'époque préromane alors que la structure du bâtiment, son voûtement, ainsi que ses dimensions en font plutôt un édifice roman milieu du XII^{ème} siècle.

⁴⁹⁸ 1,73m au nord et 1,64m au sud.

⁴⁹⁹ Un escalier descendait directement dans l'abside.

⁵⁰⁰ Pour ce qui est de l'intérieur, puisque les extérieurs furent très remaniés avec agrandissement et cayroux.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/143 ♦ 1119W148 ♦ 1025W149 ♦ G838 ♦ G102 ♦ 12j24 n°216.

Autres : registre des délibérations de la Marguillerie de l'église de Pia, du 1 avril 1811 au 5 janvier 1851, conservé dans les archives municipales.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.580-581.

- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon, X^{ème}-XV^{ème} siècles*, Perpignan, 1998, p.495-502.

- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.65.

- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.30.



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C1 n°112

(Cadastré dit Napoléonien, 1810, source ADPO : 2J127/1143)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C1 n°154

(Cadastré moderne de 1944, source ADPO : 1119W148)



Façade méridionale (haut), côté septentrional (bas)

(juin 2015)



Nef, vue d'ouest en est (haut), et d'est en ouest (bas)

(juin 2015)



Baie sise dans l'arc triomphal (haut), baie est du mur gouttereau méridional (en bas à gauche) et baie ouest du mur gouttereau méridional (en bas à droite)

(juin 2015)

Première mention : dernier quart du IX^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Cyr de Canohès.

Situation

Commune : Pollestres

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Martin

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 38' 21,6'' N. Long. 2° 47' 52,2'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) A1 n°224.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1931) A1 n°276.

Situation : Saint-Martin est au centre du village, à l'intérieur des anciennes fortifications.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 4/07/1973.

Vocable et toponymie

Vocable : mentionnée sous le vocable de Saint-Martin. Cette église connaît une double titulature : Saint-Martin et Saint-Génis dans le diplôme du Roi Lothaire en 982. Une dédicace multiple qui semble être très vite abandonnée puisque dans la bulle de Jean XV en 990, on ne retrouve plus que Saint-Martin.

Toponyme première mention : *villa Rastis, vel Tertium* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 974.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Saint-Pierre de Rodes depuis le X^{ème} siècle

Dates clés :

- **974** : bulle du Pape Benoit VI mentionnant parmi les possessions de l'abbaye de Saint-Pierre de Rodes *Sancti Martini de villam Pollestris*⁵⁰¹.
- **982** : diplôme du Roi Lothaire en faveur de l'abbaye de Saint-Pierre de Rodes réitérant la possession de la *villa Pollestros cum terminis suis et ecclesia sancti Martini et Sancti Genesis*⁵⁰².
- **990** : nouvelle bulle du Pape Jean XV confirmant une fois de plus la possession de la paroissiale *Sancti Martini de villam Pollestres* à l'abbaye de Saint-Pierre de Rodes⁵⁰³.

Observations

Plan :

L'église qu'il nous est aujourd'hui permis de contempler ne remonte pas au X^{ème} siècle, elle fut reconstruite entièrement au XII^{ème} siècle pour prendre la forme d'une nef unique, s'ouvrant sur un chevet semi-circulaire légèrement dévié vers le nord. A partir du XV^{ème} siècle, deux chapelles latérales furent greffées au nord et au sud, à la manière d'un transept, de manière à ce que Saint-Martin adopte une forme de croix latine.

On pénètre dans l'église par le midi, en empruntant un portail en marbre blanc plaqué sur une pauvre maçonnerie de moellons. La nef, actuellement couverte d'une voûte en berceau brisé lisse et continu⁵⁰⁴, s'ouvre sur une abside animée d'arcatures aveugles⁵⁰⁵.

Des traces de joints dits « à la pointe de la truelle » sont encore observables à l'intérieur de certaines arcatures aveugles du chevet et à l'ouest du mur septentrional de la nef.

Lors de travaux de restaurations entrepris par la municipalité, sur les conseils de Pierre Ponsich, en 1964, des sépultures furent découvertes dans l'abside, ainsi qu'un mur de

⁵⁰¹ *Marca hispanica*, cols.906-908 charte n°CXVII.

⁵⁰² *Marca hispanica*, cols.927-928, charte n°CXXX.

⁵⁰³ *Marca hispanica*, cols.941-944, charte n°CXL.

⁵⁰⁴ En effet, plusieurs indices laissent apparaître que la nef était primitivement coiffée d'un berceau plein-cintre sur doubleaux. Ainsi, les pilastres des anciens doubleaux se retrouvent dans la partie ouest de la nef, trois au niveau du mur gouttereau septentrional et de même pour le mur gouttereau méridional. A cela, s'ajoute la section plein-cintre de l'arc triomphal, qui est en partie rognée par le nouveau voûtement, ce qui le rend quasiment absent, en partie haute.

⁵⁰⁵ Décor qui se développait initialement sur les murs gouttereaux de la nef, comme on peut le deviner, sous le niveau actuel de la corniche pour la partie est et le voir *in-situ* pour la partie ouest. Il semblerait que ce décor se développait au niveau du chevet, il est encore possible de voir une lésène malgré les habitations greffées sur l'édifice.

soutènement. D'après P. Ponsich, ce dernier correspondait au mur est du chevet d'époque carolingienne⁵⁰⁶.

La même année, il fut également découvert une cuve baptismale en marbre blanc monolithe, dont Pierre Ponsich donne une datation entre le IX^{ème} et X^{ème} siècle⁵⁰⁷.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/146 ♦ 1119W151 ♦ 1025W152.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.588-589.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.308-309.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.33.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.127.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.282-288.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.145.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.215-216.

⁵⁰⁶ PAGES, J., « Une restauration entreprise par des équipes de bénévoles à l'initiative de l'abbé Pagès » dans *Entre Aspres et Rosselló Pollestres*, p.23, revue conservée à l'UDAP.

⁵⁰⁷ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.309.



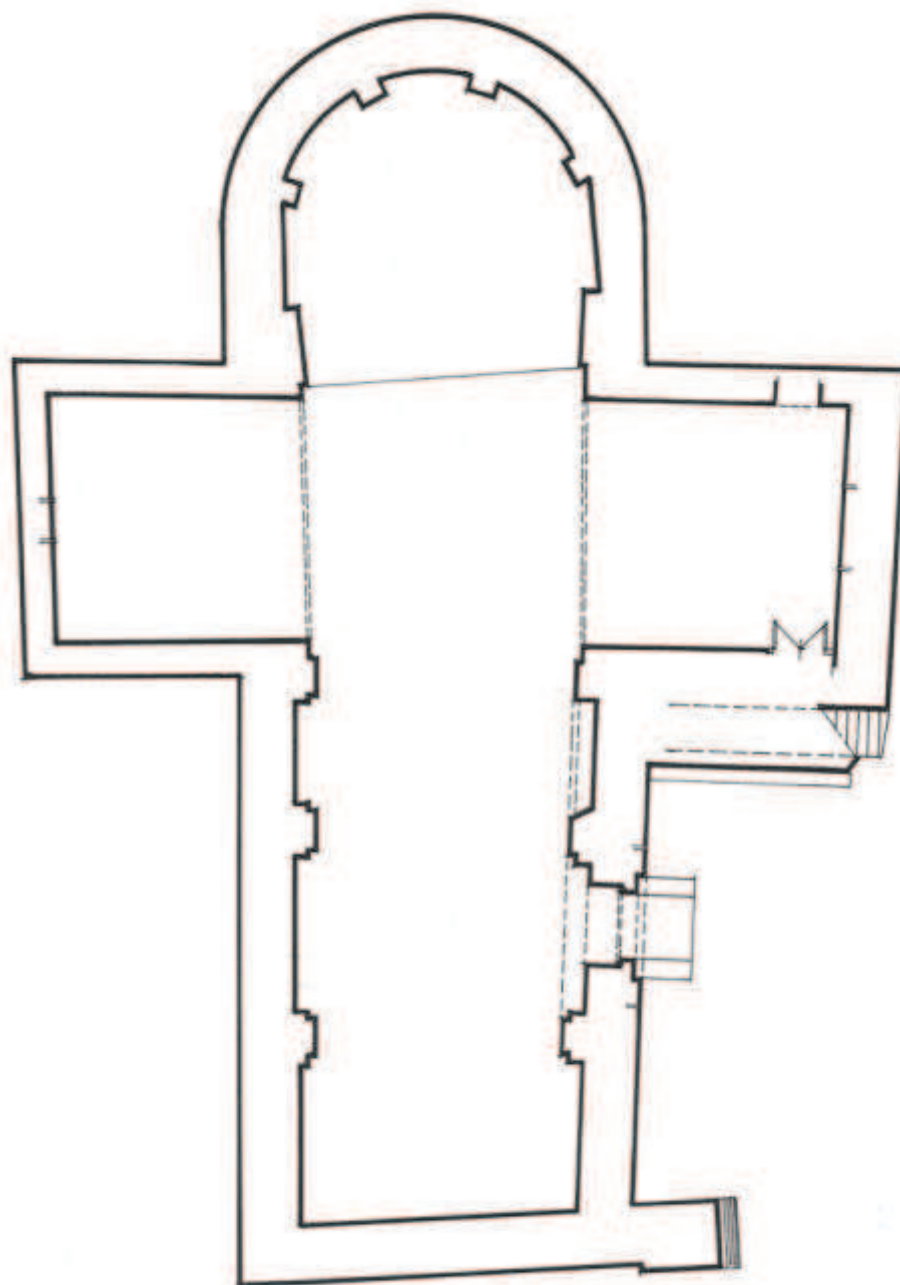
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°224

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/146)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°276

(Cadastré moderne de 1931, source ADPO : 1119W151)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Soubassements du chevet (encadrés en bleu)
remontant certainement au IX^{ème} siècle

(PAGES, J., « Une restauration entreprise par des équipes de bénévoles à l'initiative de l'abbé Pagès » dans *Entre Aspres et Rosselló Pollestres*, p.23, revue conservée à l'UDAP)



Façade méridionale (haut), nef d'ouest en est (bas)

(août 2012)

Première mention : premier quart du XI^{ème} siècle.

Style architectural : néo-gothique.

Edifices comparables : Sainte-Marie du Boulou.

Situation

Commune : Ponteilla

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Etienne

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 37' 39'' N. Long. 2° 48' 51'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) A3 n°601.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1934) A1 n°183.

Situation : au centre du village sur un terrain présentant une forte déclivité nord-ouest vers sud-est.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Pontelianum* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1021.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : ce n'est pas dans ce cas une abbaye, mais l'église castrale intramuros du château de Castelnuou.

Dates clés :

- **1021** : Bernard, comte de Besalú, lègue par testament son alleu sis sur le territoire de la paroisse de Ponteilla à l'église Saint-Pierre et Sainte-Croix intramuros du château de Castelnu⁵⁰⁸.
- **1115** : donation des décimes de *Sancti stephani de Ponteliano* par Guillermo Uzalguer, vicomte de Castellnou à Pierre, évêque d'Elne⁵⁰⁹.
- 1848**, le 20 février : lettre du maire au préfet, l'informant du souhait du conseil de fabrique d'agrandir l'église paroissiale en abattant un mur qui menace ruine⁵¹⁰.

Observations

Saint-Etienne est une église très remaniée, surtout au XIX^{ème} siècle, où elle fut considérablement agrandie. Sa longue nef de 22m de long sur 6m de large s'ouvre sur six chapelles latérales organisées par trois sur chaque mur gouttereau.

Le vestige le plus ancien semble être une portion de chevet prise entre le clocher et la sacristie ! Cette petite portion présente une baie plein-cintre, à simple ébrasement intérieur⁵¹¹. Un soin particulier lui est consacré à l'extérieur puisque que son plein-cintre, réalisé en pierres de taille, est souligné d'un ressaut. La taille n'est pas franche, mais tranche avec la maçonnerie de tout-venant noyé dans le mortier du reste du chevet.

Un chevet qui semble avoir bénéficié d'une attention particulière, d'abord parce qu'il semble avoir été animé d'arcatures aveugles, dont il reste semble-t-il une portion de lésène sous la baie. Ensuite, afin de pallier à la maladresse de la maçonnerie, un enduit de chaux devait recouvrir l'ensemble, et des joints doubles à la truelle devaient donner un semblant de régularité. Ils sont encore en partie visibles au nord de la baie.

Les vestiges médiévaux sont si ténus qu'il est difficile de s'avancer sur une datation. Néanmoins, la type de maçonnerie, associé à la typologie de la baie et au décor de lésènes feraient pencher la balance en faveur de la fin du X^{ème} siècle, début du XI^{ème}.

⁵⁰⁸ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.43.

⁵⁰⁹ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.65.

⁵¹⁰ ADPO 4V38.

⁵¹¹ Si l'on admet que cette dernière, aujourd'hui obturée et inaccessible depuis l'intérieur de l'église, adopte la même typologie qu'une autre baie méridionale encore visible à l'intérieur de l'abside, cette dernière pourrait être une baie de l'ancienne nef.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W152 ♦ 2J127/147 ♦ 1025W153 ♦ 53J230 ♦ 4V38.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.590.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.310-311.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.43.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.154.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.65-66.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A3 n°601

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/147)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°183

(Cadastré moderne de 1934, source ADPO : 1119W152)



Façade septentrionale (haut), partie est (bas)

(août 2012)



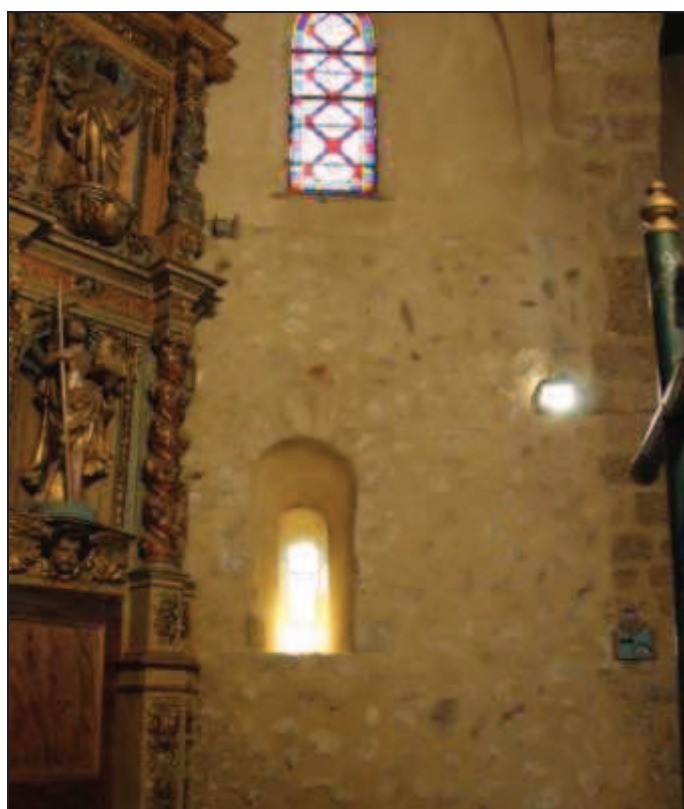
Vestige du chevet primitif

(août 2012)



Baie axiale en travertin du chevet primitif

(août 2012)



Nef d'ouest en est (haut),
ancienne baie
méridionale de la nef
primitive (gauche)

(août 2012)

Première mention : dernier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural : romane.

Edifices comparables : Saint-Thomas de Llupia, Saint-Martin de Pollestres.

Situation

Commune : Ponteilla

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Marie

Lieu-dit cadastral : Nyls.

Etat : partiellement en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 37' 45,6'' N. Long. 2° 50' 49,2'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) C2 n°182.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1934) C1 n°9.

Situation : partiellement ruinée, elle s'offre à la vue du visiteur dans la cour de l'annexe de la Mairie (salle Ramon Saguerdia), au centre du petit village de Nyls.⁵¹²

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa Asinilos* (X^{ème} siècle)⁵¹³.

Historique

Première mention : 986.

Consécration : néant.

⁵¹² Sainte-Marie fut abandonnée dès la construction d'un nouvel édifice de culte au XVII^{ème} siècle. *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.312.

⁵¹³ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.312.

Abbaye de rattachement :**Dates clés:**

- **986** : lors d'une donation entre laïcs d'un mas sis à Nyls, il est fait mention du chemin conduisant à Sainte-Marie comme jouxtant la propriété dudit mas⁵¹⁴.

Observations**Plan**

Sainte-Marie était réduite à l'essentiel : une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée, aujourd'hui presque entièrement détruite. Un temps utilisée comme local agricole, l'église garde certains stigmates qui peuvent entraver la lecture de son bâti, plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord.

Extérieur :

L'entrée, aujourd'hui obturée, se faisait par la façade méridionale depuis un portail en plein-cintre en pierres de taille⁵¹⁵.

Deux baies animent encore la partie est du mur méridional. La plus orientale est à double ébrasement et son plein-cintre est réalisé, comme le portail, en pierres de taille calcaires. La seconde s'apparentant extérieurement plus à une meurtrière, est à simple ébrasement intérieur et dans le même matériau que la précédente. Enfin, un oculus prend place dans le pignon ouest. Les ouvertures contrastent avec les murs maçonnés en galets et noyés dans la chaux. Il est à remarquer que de nombreuses surfaces sont occupées par des joints dits « à la pointe de la truelle » que ce soit en partie basse ou en partie médiane.

Un contrefort, selon toute vraisemblance d'époque moderne, vient soutenir le pignon ouest depuis le septentrion.

Dans la partie sud du chevet, il semblerait qu'il y ait un vestige de lésènes. Il est par conséquent envisageable qu'un décor mêlant arcatures aveugles et lésènes pouvait animer le dit chevet.

⁵¹⁴ ADPO : 12J25 n°90.

⁵¹⁵ Un certain soin fut apporté à ce dernier : claveaux de calcaire taillés et, à la manière d'une voussure, un cordon de minces pierres calcaires vient se loger perpendiculairement aux dits claveaux. Une autre entrée fut aménagée en façade nord lors de sa période d'occupation en tant qu'étable.

Intérieur :

La nef, de 13m de long pour 5,65m de large, était voûtée en berceau plein-cintre comme semblent en témoigner les arcs latéraux et les culots de retombées d'arcs diaphragmes. La nef était ainsi divisée en trois travées. La plus à l'est est pourvue d'arcs latéraux de section plein cintre alors que les deux autres possèdent des arcs latéraux au profil brisé. Ils sont tous réalisés en pierres de taille de moyen appareil en calcaire, qui contrastent avec la maçonnerie de galets⁵¹⁶.

Il est difficile de dater cet édifice, certains comme Joan Badia i Homs⁵¹⁷ y ont vu un édifice de transition entre le XI^{ème} siècle et le XII^{ème} siècle. Il est vrai que certains éléments, comme la baie méridionale et la lésènes, ou encore les arcs latéraux, sont plutôt d'époque préromane. En revanche l'utilisation de la pierre de taille, la baie à double ébrasement, les arcs latéraux de section brisée sont de tradition romane.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W152 ♦ 2J127/147♦ 1025W154♦ 12J25 n°90.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.590.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.312-313.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.37.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.154.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.206-207.

⁵¹⁶ Quelques assises en *opus spicatum* sont observables au centre de l'arc latéral méridional de la travée la plus occidentale.

⁵¹⁷ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.312.



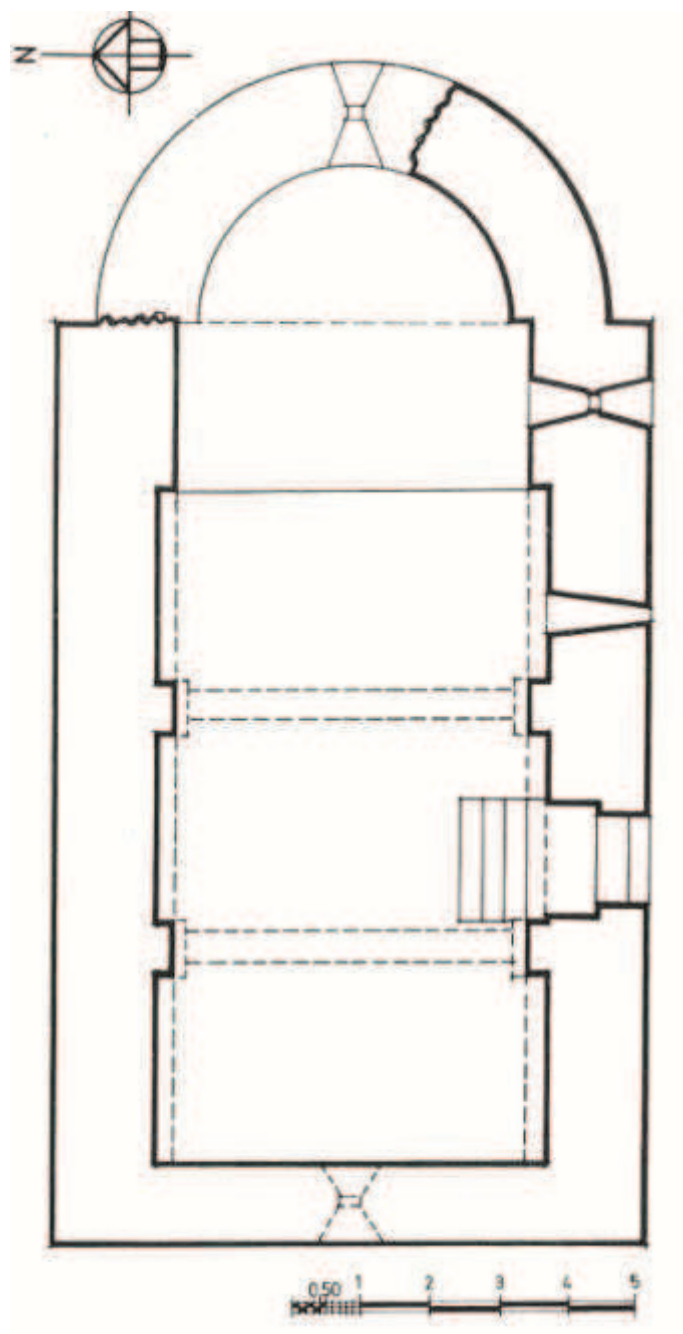
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en C2 n°182

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/147)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en C1 n°9

(Cadastré moderne de 1934, source ADPO : 1119W152)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade méridionale vue depuis l'ouest (haut) et depuis l'est (bas)

(juillet 2015)



Mur septentrional (haut), mur gouttereau méridional (bas)

(juillet 2015)

Sainte-Juste et Sainte-Ruffine

Première mention : dernier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural : néo-gothique.

Edifices comparables : Saint-Etienne d'Ille-sur-Têt, Sainte-Marie de Baixas.

Situation

Commune : Prats-de-Mollo

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saintes Juste et Ruffine

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 24' 22'' N. Long. 2° 28' 48'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1826) G1 n°323.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1961) AB n°353.

Situation : au cœur du village, à la rencontre de sa partie dite basse et de celle dite haute. L'église est au nord, à l'est et au sud entourée de remparts. Le Tech coule en contrebas de l'édifice, au midi.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 14/09/1921.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Pratum* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 984-985.

Consécration : 1245.

Abbaye de rattachement : l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech au XII^{ème} siècle.

Dates clés :

- **984-985** : première consécration dont la date est déduite grâce aux informations données lors de la seconde consécration en 1245.
- **1195** : donation à l'abbaye d'Arles-sur-Tech de *Sanctae Justae et Ruffinae que est fundata in valle quae vocatur Prates*, par Guillaume, évêque d'Elne⁵¹⁸.
- **1245** : Bernard de Berga, évêque d'Elne consacre l'église. A cette occasion, il est ⁵¹⁹rappelé que la première consécration de l'édifice fut donnée par l'évêque d'Elne : Hildesinde en présence du Comte de Besalú : Oliba. Cet événement dut donc avoir lieu aux alentours de l'an 984 ou 985. A cette occasion, le comte Oliba et sa femme firent don à ladite paroissiale de l'espace nécessaire à l'implantation de son cimetière⁵²⁰.
- **1649** : document témoignant de la nécessité d'agrandir l'église « *reparor ho redificar de la millor manera* » car cette dernière est « *tant petito* »⁵²¹.

Observations

La paroissiale adopte un plan basilical, avec une nef unique divisée en quatre travées, au bout desquelles sont ménagées des chapelles latérales. Ces dernières, alignées et au même niveau, en façade sud, forment un bas-côté homogène. Ce qui n'est pas le cas pour la façade nord. La nef est couverte d'une succession de croisées d'ogives reposant sur des arcs diaphragmes finis en cul-de-lampe. Ce même système de couverture se retrouve pour les chapelles latérales. L'abside se retrouve coiffée d'une voûte septuple. Cette structure témoigne bien des nombreux remaniements subis surtout au XVII^{ème} siècle⁵²²

De ce fait, il semble ne plus y avoir aucun vestige architectural remontant à l'époque carolingienne, mais qu'en est-il pour le XIII^{ème} siècle, période de sa seconde consécration ?

A y regarder de plus près, il paraît évident qu'une partie du mur méridional, peut-être même une partie de son mur occidental et son imposant clocher⁵²³ peuvent raisonnablement

⁵¹⁸ ADPO : 12j24, pièce n°42.

⁵¹⁹ L'abbé Cazes reste plus prudent quant à la date possiblement envisageable pour la première consécration, ainsi propose-t-il une datation comprise entre 984 et 989. CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.37.

⁵²⁰ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, p.89.

⁵²¹ ADPO : 124EDT130.

⁵²² En témoigne le document de 1649, mais également les dates apposées sur les clefs de voûte des chapelles de la travée de chœur : 1673 pour celle du midi et 1675 pour celle du septentrion.

⁵²³ Affirmation valable seulement pour ses trois premiers niveaux, le dernier étant une réfection moderne. Ainsi, est-il construit en petit appareil de pierres de taille. Il est percé, au premier étage, de quatre larges et hautes baies plein-cintres (une sur chacune de ses faces). Le second étage se trouve aménagé du même genre

être considérés comme remontant au XIII^{ème} siècle⁵²⁴. Ledit mur méridional pourrait même en partie remonter à l'époque préromane, car il présente deux reprises de maçonnerie, délimitant ainsi trois aires de construction, dont la plus occidentale pourrait remonter au X^{ème} siècle. Néanmoins, concernant la nature du bâti, la maçonnerie de moellons noyés dans le mortier est difficile à dater, d'autant qu'elle est usitée, pour cet édifice, autant pour les périodes antérieures que pour les réfections du XVIII^{ème} siècle !

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/152 ♦ 1025W158 ♦ 1119W157 ♦ 53J238-239 ♦ 124EDT130 ♦ 12j24 n°42.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p. 602-609.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p. 167-170.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.37.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.II C., Paris, 1966, p. 130-131.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.289-296.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p. 303.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p. 86-89.
- WEETS, O., *Eglise Sainte-Juste et Sainte-Ruffine, étude préalable à l'assainissement et à la restauration des couvertures*, rapport de juin 2007, conservé à l'UDAP.

d'ouvertures mais cette fois-ci doublées. Enfin, le troisième étage se pare d'un couple de baies géminées sur chacune de ses faces.

⁵²⁴ Les vantaux du portail actuel semblent également être un remploi du XIII^{ème} siècle.



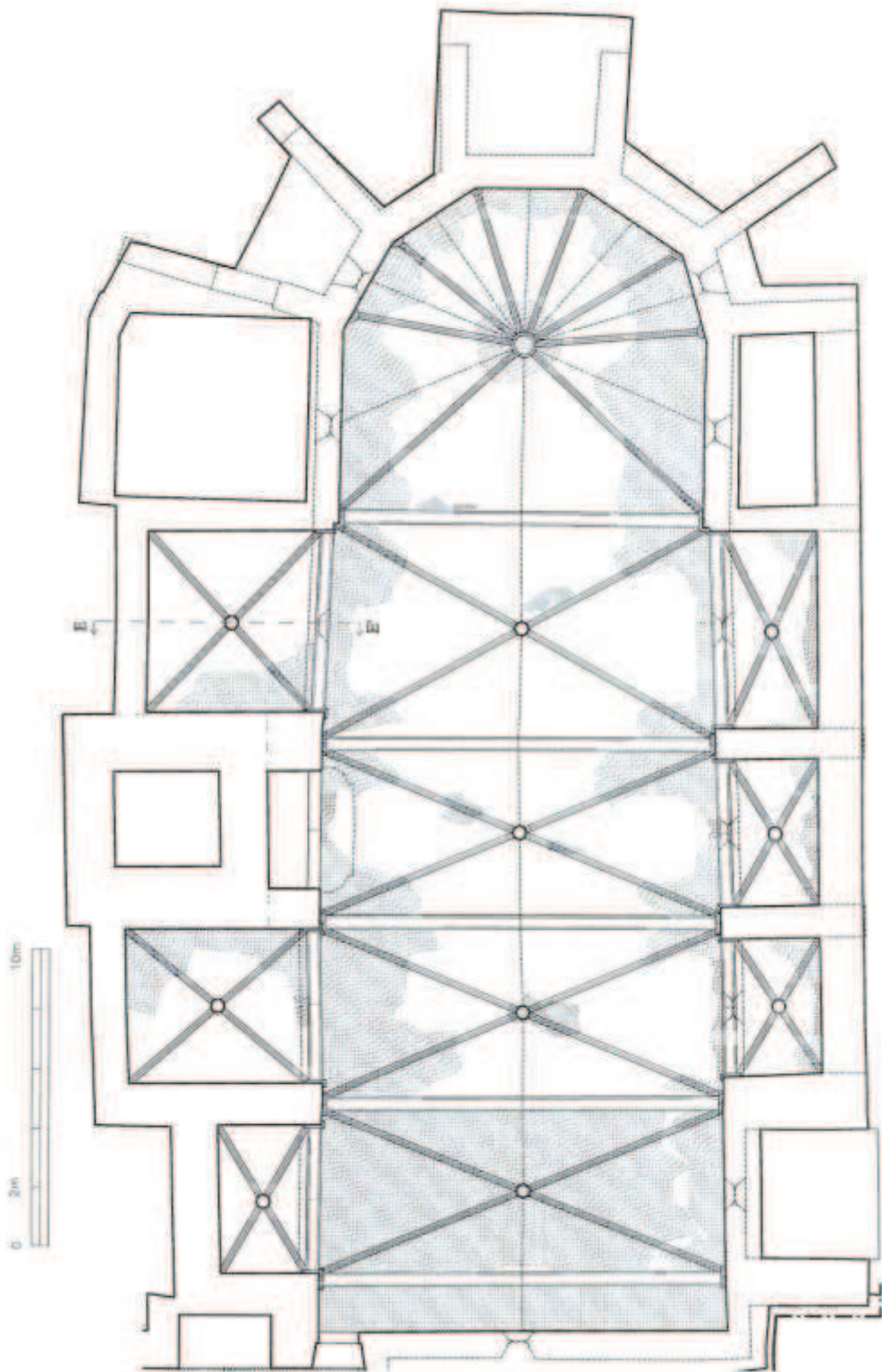
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en G1 n°323

(Cadastré dit Napoléonien, 1826, source ADPO : 2J127/152)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en AB n°353

(Cadastré moderne de 1961, source ADPO : 1119157)



Plan au sol

(Olivier Weets, 2007)



Façade méridionale

En bleu : délimitation de l'emprise de l'église du XIII^{ème} siècle, visible grâce à de nettes différences de parement.

En rouge : les agrandissements successifs, dont la partie occidentale pourrait être la plus ancienne, remontant peut-être au X^{ème} siècle.

(Olivier Weets, 2007)

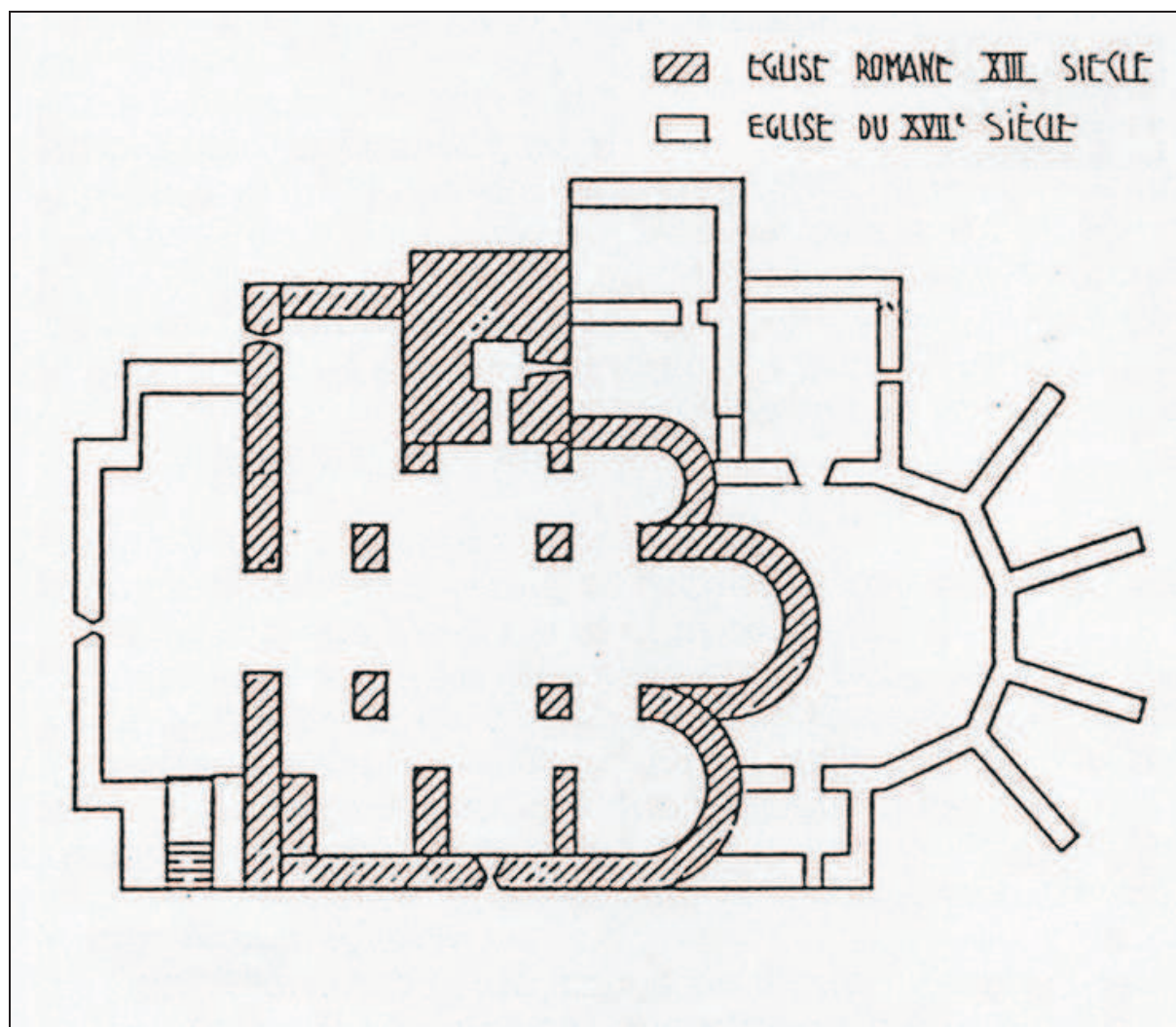


Schéma de principe

(Lucien Bayrou, 1994)



Chevet et façade méridionaux

(avril 2012)



Mur gouttereau méridional

En bleu l'emprise du bâti médiéval, servant de base aux aménagements du XVII^{ème} siècle

(juillet 2012)

Première mention : milieu du XI^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Sainte-Marie de Fontcouverte (Caixas), Sainte-Croix de Quercorb (Arles-sur-Tech).

Situation

Commune : Prunet et Belpuig

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Etienne

Lieu-dit cadastral : Prunet.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 33' 45,6'' N. Long. 2° 37' 15'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1831) B2 n°199.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1953) B6 n°343.

Situation : au cœur du hameau de Prunet, la petite église de Saint-Etienne se dresse au sommet d'une butte. Sa façade méridionale est mitoyenne d'une habitation⁵²⁵. Le sol de la nef traduit la forte déclivité extérieure d'est en ouest. Il faut également noter une pente plus douce du sud vers le nord.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 22/09/2002.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Prunetus* (IX^{ème} siècle).

⁵²⁵ Hormis le chevet.

Historique

Première mention : 1050..

Consécration : néant

Abbaye de rattachement : Sant Joan de les Abadesses (Catalogne sud), à partir du XII^{ème} siècle.

Dates clés :

- **1050** : vente conclue entre un certain Estodi et sa femme Ermengarda, ainsi que leur fils Guitard et un lévite répondant au nom de Pierre, d'un alleu composé d'un mas et de terres, le tout se trouvant sur le territoire de *Sancti Stephani de Pruned*⁵²⁶.
- **1150** : dans l'acte de consécration de Sant Joan de les Abadesses (Catalogne sud) l'église de Prunet fait partie de ses possessions⁵²⁷.
- **1271** : l'église est mentionnée comme étant paroissiale⁵²⁸.

Observations

Plan :

Saint-Etienne se développe sous la forme d'une nef unique s'ouvrant sur un chevet plat trapézoïdal orienté. Au XIX^{ème} siècle, une chapelle latérale vient agrandir la nef au sud, et enfin, à une date inconnue, on rajouta une sacristie à l'est de cette dernière.

Extérieur :

Le portail de forme plein-cintre aux claveaux de marbre qui s'ouvre à l'occident est certainement une œuvre du XIII^{ème} siècle, la taille et la facture de pierres militent envers cette datation.

Cinq baies canalisant la lumière se développent d'est en ouest. Deux occupent le midi et l'est du chevet⁵²⁹. La seule baie qui semble être d'origine et non remaniée, même si occultée, est celle d'axe. De forme plein-cintre, marquée par une sorte d'arc de décharge, plus large que l'ouverture ; elle est faite de schistes placés à la verticale, à la manière d'un éventail,

⁵²⁶ ADPO : 12j25 n°117.

⁵²⁷ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.316.

⁵²⁸ *Ibidem*.

⁵²⁹ Elles sont toutes deux à double ébrasement.

et de moellons pour dessiner l'arase et les montants. Le reste des ouvertures sont des remaniements modernes⁵³⁰

Les murs nord et sud (pour leur partie ouest) et la partie est du chevet sont totalement enduits de mortier et ne laissent apparaître que çà et là leur squelette de pierres. Néanmoins, la maçonnerie semble être faite de tout-venant en schiste, galets et briques, assemblés sans souci de dessiner des assises régulières et noyés dans un épais mortier. En guise de chaînes, dans l'angle nord/ouest, on observe que des schistes plus épais et plus allongés sont disposés en harpe; une manière de rigidifier la maçonnerie en l'absence de blocs de taille conséquente. Malheureusement, la lecture du bâti reste freinée par l'enduit des murs quand il existe, ou par le rejointoiement moderne pour le reste.

Il faut remarquer le remploi, en façade ouest, d'un bloc avec un orifice en forme de queue d'aronde qui fut usité comme base de la chaîne de l'angle sud-ouest. Il s'agit là sans doute d'un bloc antique⁵³¹

Un clocher-tour s'élève au dessus de la rencontre de la nef et de l'abside. Il est de taille modeste et plutôt trapu. Des baies géminées agrémentent ses faces nord et est, sous lesquelles sont percées de petites baies plein-cintre de forme irrégulière. Celle côté est, plus grande, sert d'accès au clocher par l'intermédiaire de 3 marches. Les baies géminées sont de facture simple et la colonne de travertin qui sépare les arcs soutient un chapiteau seulement épannelé. Les faces sud et ouest sont ouvertes de larges baies qui ne semblent pas être d'origine. Ces caractéristiques font dire à Pierre Ponsich que ce clocher est un exemple d'architecture du XI^{ème} siècle⁵³².

Intérieur :

Une voûte en plein-cintre légèrement outrepassée couvre l'espace de la nef, ainsi que celui de l'abside. La chapelle latérale et la sacristie sont charpentées et de facture moderne.

Des arcs latéraux de renfort, quatre en tout, sont ménagés dans l'épaisseur des murs gouttereaux. Ils sont de forme plein-cintre, moins haut du côté nord qu'au sud. Ces derniers étant ouverts pour permettre la communication avec la chapelle.

⁵³⁰ De ce fait, une troisième fenêtre, rectangulaire, est ménagée dans le mur est de la sacristie. Les deux dernières se retrouvent à l'ouest de l'église : une dans la chapelle méridionale, de section rectangulaire, à double ébrasement, la seconde prend la forme d'un oculus et se place au-dessus du portail.

⁵³¹ Qui serait à mettre en rapport avec l'occupation des lieux aux environs par des forges romaines et des vestiges retrouvés de crassier de scories sur la commune, et de voies d'accès permettant le transport du minerai jusqu'à Elne au niveau du *Col d'en Xatard*, KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule...*, p.526-527.

⁵³² *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.317.

Aucun arc triomphal n'assure la jonction entre l'abside et la nef, seule une marche différencie les deux espaces au sol.

Les murs entièrement enduits ne permettent aucune lecture du bâti.

Le sol de la nef, ainsi que de la chapelle latérale, est élaboré avec des dalles de pierres brutes. L'abside est recouverte, pour sa part, de terres cuites carrées.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/155 ♦ 1025W161 ♦ 1119W160 ♦ 4V39 ♦ 12j25 n°117.

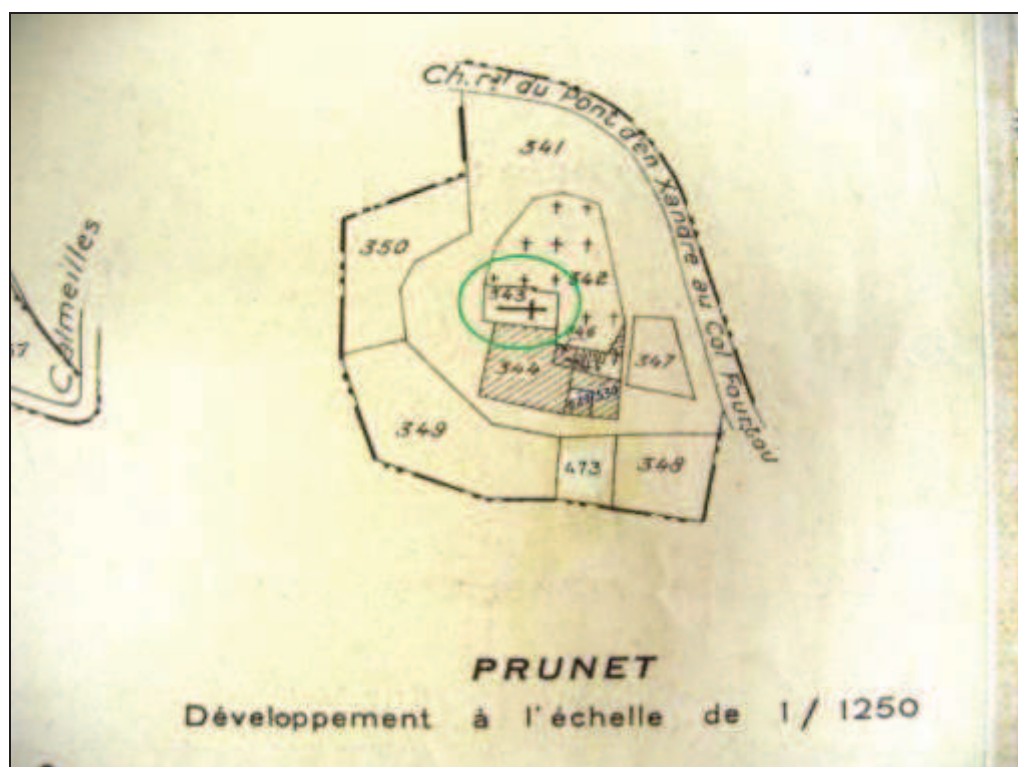
Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.615.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.316-318.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.48.
- KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007, p.526-528.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.283-284.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.66.



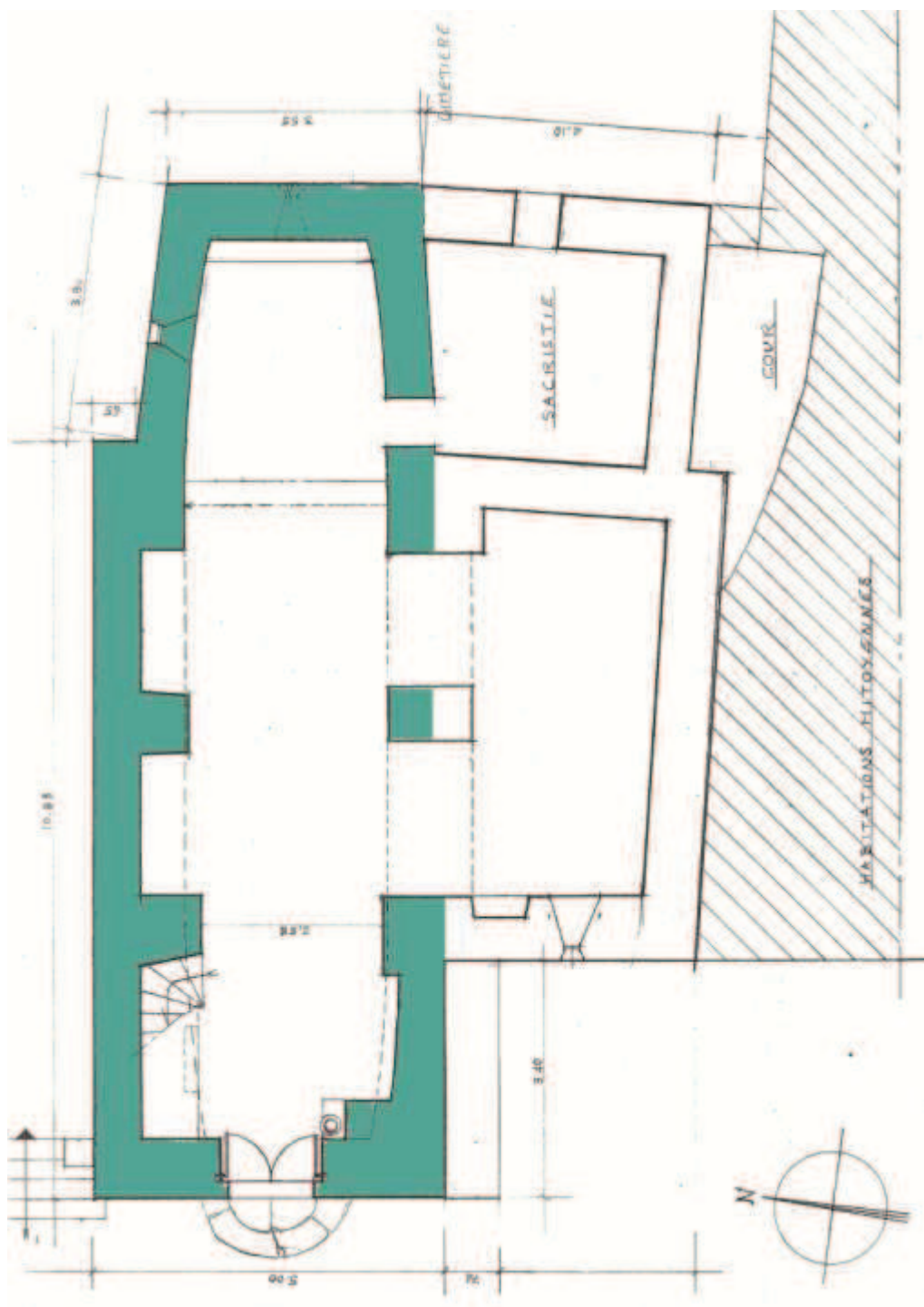
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B2 n°199

(Cadastré dit Napoléonien, 1831, source ADPO : 2J127/155)



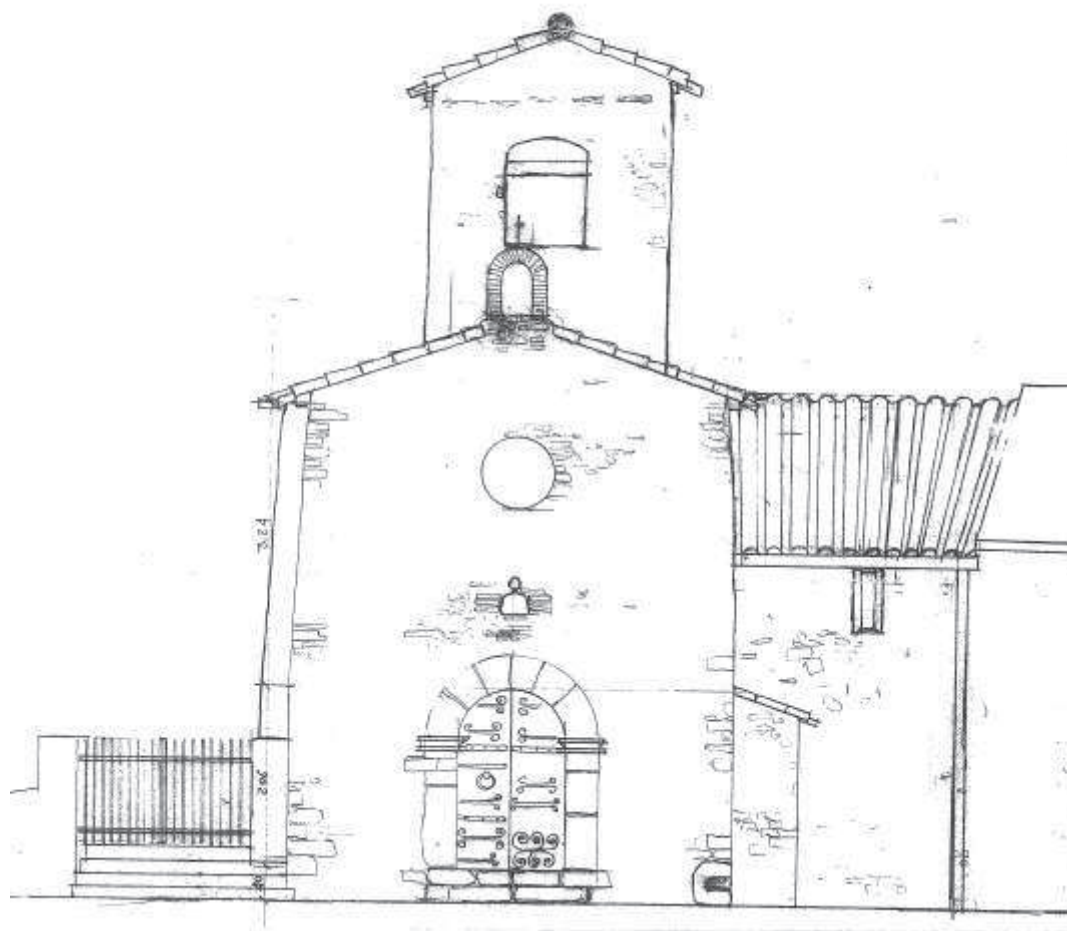
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B6 n°343

(Cadastré moderne de 1953, source ADPO : 1119W160)



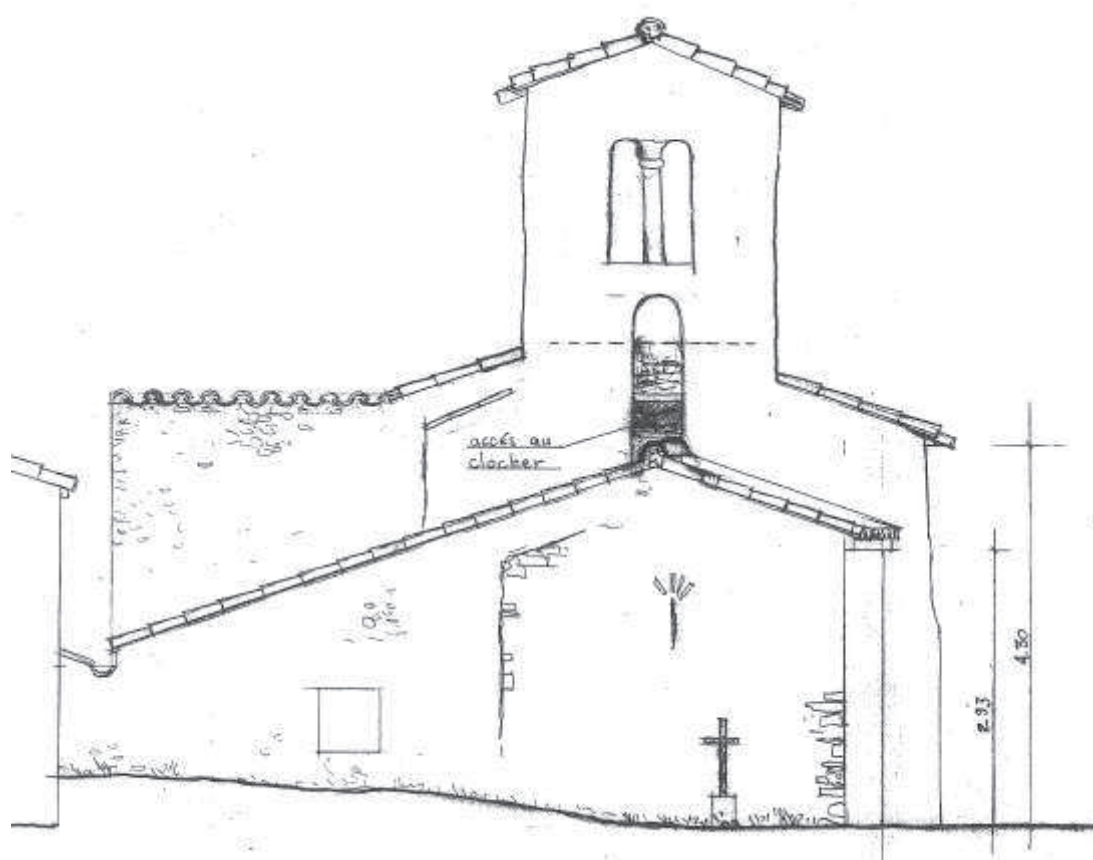
Plan au sol

(Richard Besse, 2003)



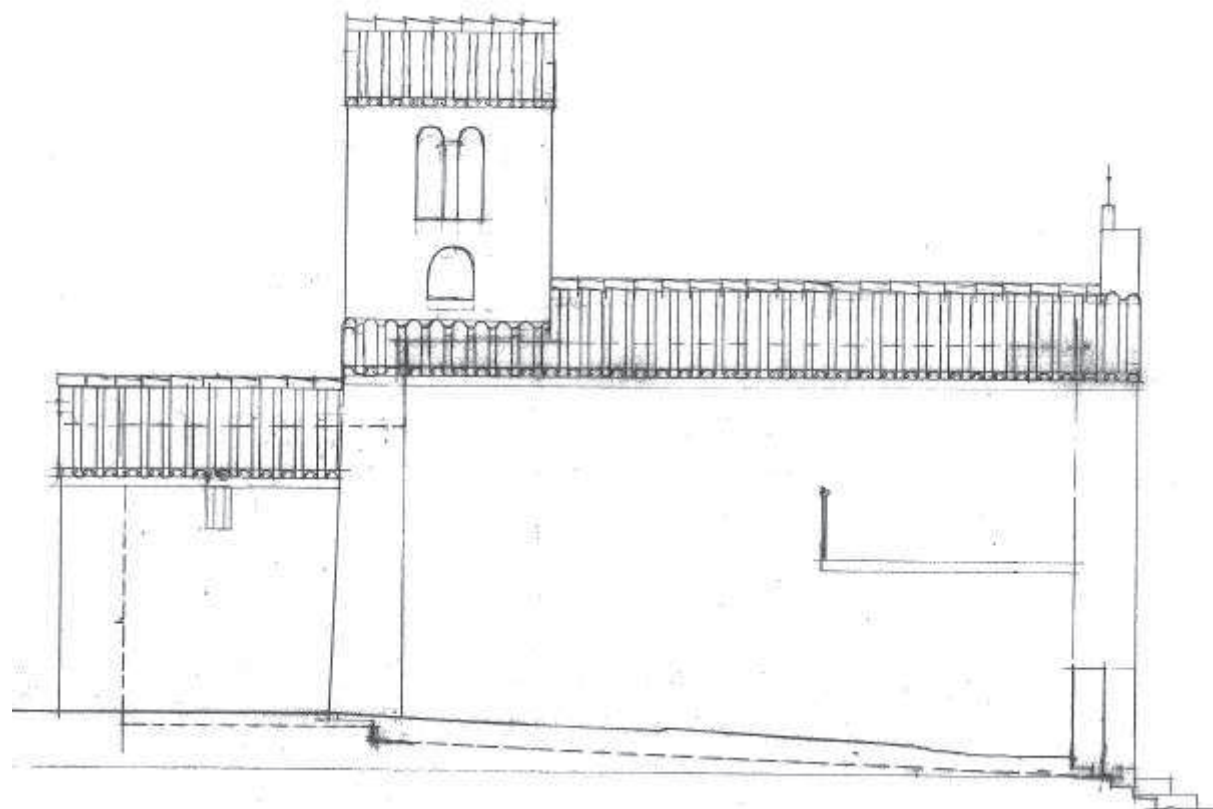
Façade occidentale

(Richard Besse, 2003)



Façade orientale

(Richard Besse, 2003)



Mur septentrional

(Richard Besse, 2003)



Façade occidentale (haut), façade septentrionale (bas)

(décembre 2009)



Chevet (gauche), baie
d'axe (droite)

(décembre 2009)



Nef d'ouest en est

(décembre 2009)



Nef d'est en ouest

(décembre 2009)

Première mention : dernier quart du IX^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villeuve-de-la-Raho, Saint-Etienne de Villerasse à Saint-Cyprien.

Situation

Commune : Prunet et Belpuig

Secteur : Vallespir

Nom du site : La Trinité

Lieu-dit cadastral : Belpuig.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 33' 47, 4'' N. Long. 2° 37' 30'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1831) A3 n°630.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1995) A3 n°724.

Situation : l'église sise dans le petit hameau de Belpuig est construite sur un terrain relativement plat. Sa façade ouest est mitoyenne d'une habitation.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 12/06/1951.

Vocable et toponymie

Vocable : l'église Saint-Pierre de la Serra renfermait un retable de la Sainte Trinité, certainement tant vénérée qu'au XVII^{ème} siècle le vocable primitif de l'église fut abandonnée au profit de celui de la Trinité. Ce fameux retable est mentionné dès 1367⁵³³.

Toponyme première mention : *Serra* (X^{ème} siècle)⁵³⁴.

⁵³³ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.319.

⁵³⁴ *Belpuig* est le nom du château construit, à partir du XII^{ème} siècle, sur le mont dominant Saint-Pierre. C'est à partir de cette période que ce toponyme s'étend peu à peu, à la place de celui de la *Serra*. BASSEDA, L., « Toponymie Historique ... », p. 332.

Historique

Première mention : 899.

Consécration : 953.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne au X^{ème} siècle.

Dates clés :

- **899** : dans un acte⁵³⁵, on retrouve la mention la *Serra Sancti Petri* utilisée comme toponyme, sous-entendant de fait que le vocable de l'église et le lieu-dit étaient indissociables.

- **953** : l'évêque d'Elne : Riculf consacre l'*ecclesiam in honorem sancti Petri Apostoli in Serra*⁵³⁶.

- **959** : un certain Ailo fait don à la cathédrale d'Elne d'un Alleu sis en Vallespir, à l'extrémité de la *Serra Sancti Petri*⁵³⁷

- **1011** : dans sa bulle en faveur de l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, le Pape Serge IV confirme la possession d'un alleu jouxtant *Sancti Petri qui dicitur Serra vel de Aquabula*⁵³⁸.

- **1827**, le 13 mars : lettre du maire au sous-préfet lui demandant secours, car les murs de l'église sont dans un tel état de délabrement qu'elle menace de s'écrouler. Il est de « *l'avis de tous de démolir toute la face du côté du midi longue d'environ 25 pieds et entre autres la moitié des murs du côté du levant et du couchant [...] de manière que toutes ces parties de murailles doivent nécessairement être rétablies à neuf* »⁵³⁹.

Observations

Plan :

L'église se compose d'une nef s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée. La nef est doublée au sud par un bas-côté, dans lequel est ménagé le portail d'entrée.

Extérieur :

Saint-Pierre est un édifice plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, ses maçonneries sont un véritable puzzle qui laisse présupposer les différentes phases de sa construction.

⁵³⁵ Dont la nature n'est pas révélée par les auteurs qui en font mention, *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.319 et MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, p.261.

⁵³⁶ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t 4, p.406-407.

⁵³⁷ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.29.

⁵³⁸ *Marca hispanica*, cols.989-992, charte n°CLXVIII.

⁵³⁹ ADPO, cote 4V39.

Les bases du chevet sont maçonnées en moellons de schiste bleu de forme allongée noyés dans le mortier. Il apparaît possible que cette partie soit la plus ancienne et remonte au IX^{ème} siècle. A partir du milieu, les parements du chevet se transforment en petit appareil, forme également adoptée par les arcatures aveugles et les lésènes qui cerclent cet espace. Ce même type d'appareillage se retrouve pour la façade septentrionale. A une époque plus tardive, peut-être courant du XII^{ème} siècle⁵⁴⁰, une chapelle latérale est venue se greffer au midi, une reprise des maçonneries est visible au niveau du mur pignon est, tout comme au midi. Cette chapelle fut maçonnée en tout-venant : schiste bleu allongé et petit appareil grossièrement maçonné⁵⁴¹. Ensuite, dans une dernière étape, la chapelle latérale fut rallongée de manière à dessiner un bas-côté (XIII^{ème} siècle). Plusieurs indices concourent en faveur de cette hypothèse. D'abord, la différence dans le traitement des corniches, en billettes pour l'ancienne chapelle et en cavets pour l'extension en bas-côté, ensuite la différence de parement : petit appareil et moellons de schiste pour la première, et majoritairement en moyen appareil pour le second. Le changement de stéréotomie est également visible sur les murs intérieurs⁵⁴².

Intérieur :

La nef est coiffée par un berceau plein-cintre soutenu par trois doubleaux. Elle s'ouvre à l'est dans la courbe du cul-de-four de l'abside. Le vaisseau méridional, étroit et plus bas que le vaisseau principal, reçoit, quant à lui, un demi berceau.

La nef, tout comme l'abside, témoigne des différentes phases de l'église déjà envisagées depuis l'extérieur. Ainsi, au-dessus de l'arc latéral sud-ouest qui permet la communication entre la nef et le bas-côté, on voit encore la partie sommitale d'une ancienne baie en plein-cintre, vestige de la phase avec nef unique de l'église.

De plus et le plus intéressant, l'arc triomphal qui adopte le plein-cintre, est doublé. Le plus à l'est peut être celui préroman car réduit à l'essentiel, sans imposte. Le second sert de « raccord », à la façon d'un doubleau, au moment où on a commencé à agrandir l'édifice.

⁵⁴⁰ Au vu de la stéréotomie et du motif de la corniche.

⁵⁴¹ Qui semble être du remploi.

⁵⁴² Une dernière différence est observable dans le traitement des ouvertures, en meurtrière pour la chapelle, en plein-cintre à double ébrasement pour le bas-côté.

Sources et références bibliographiques

ADPO: 2J127/155 ♦ 1025W161 ♦ 1119W160 ♦ 223EDT137

Autres : UDAP

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p. 332-333.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.319-323.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.28.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.131.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.297-303.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.284.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.261 et 406-407.



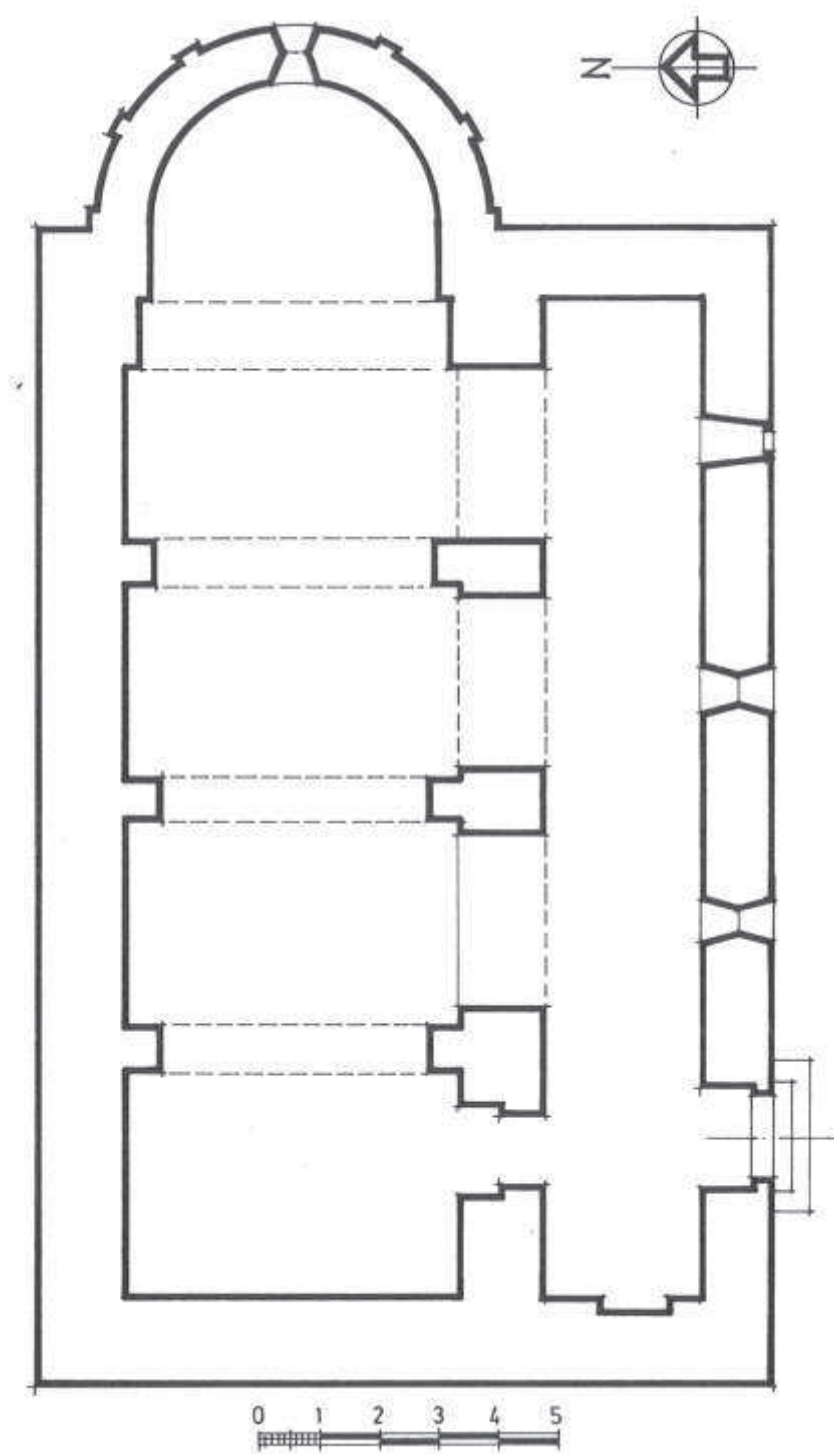
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A3 n°630

(Cadastré dit Napoléonien, 1831, source ADPO : 2J127/155)



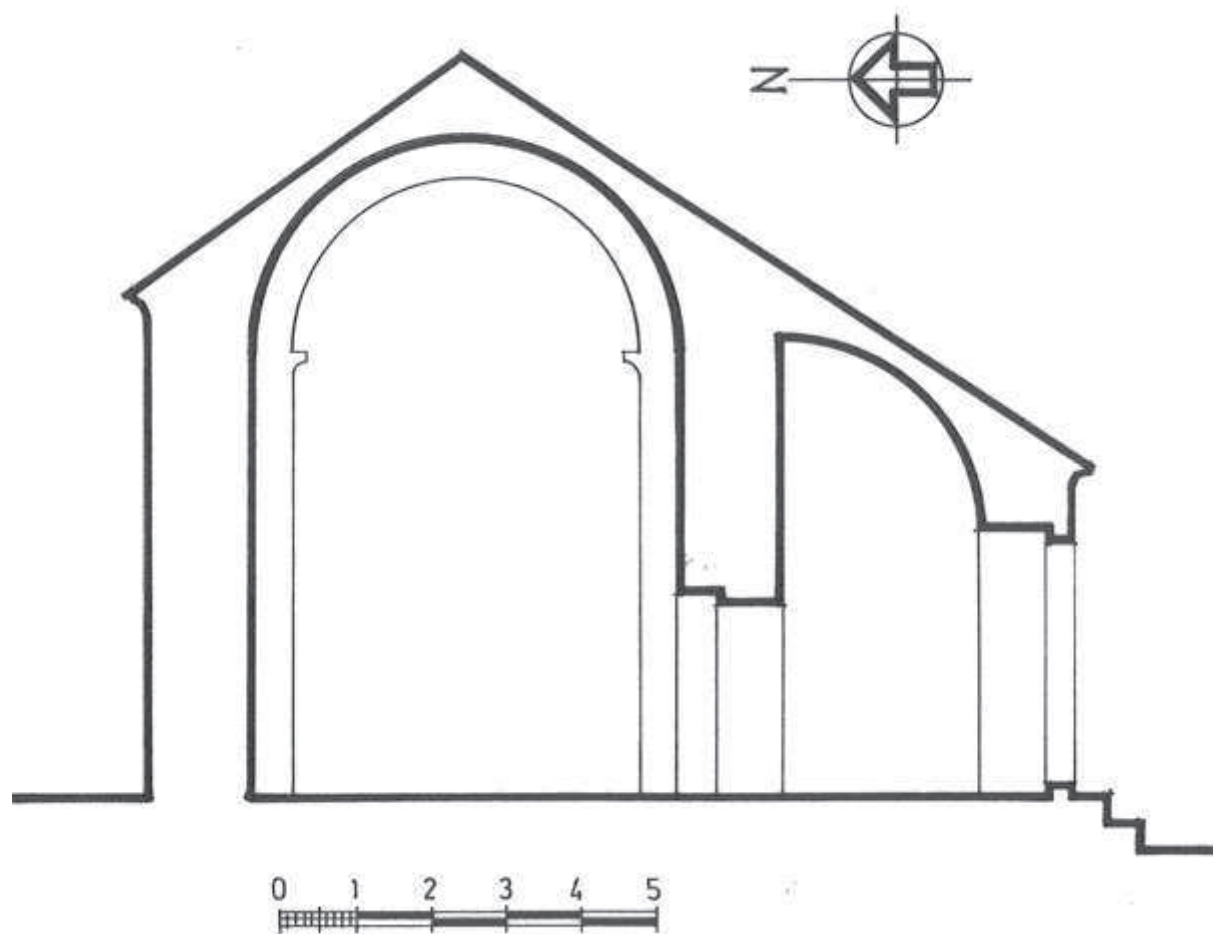
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A3 n°724

(Cadastré moderne de 1953, source ADPO : 1119W160)



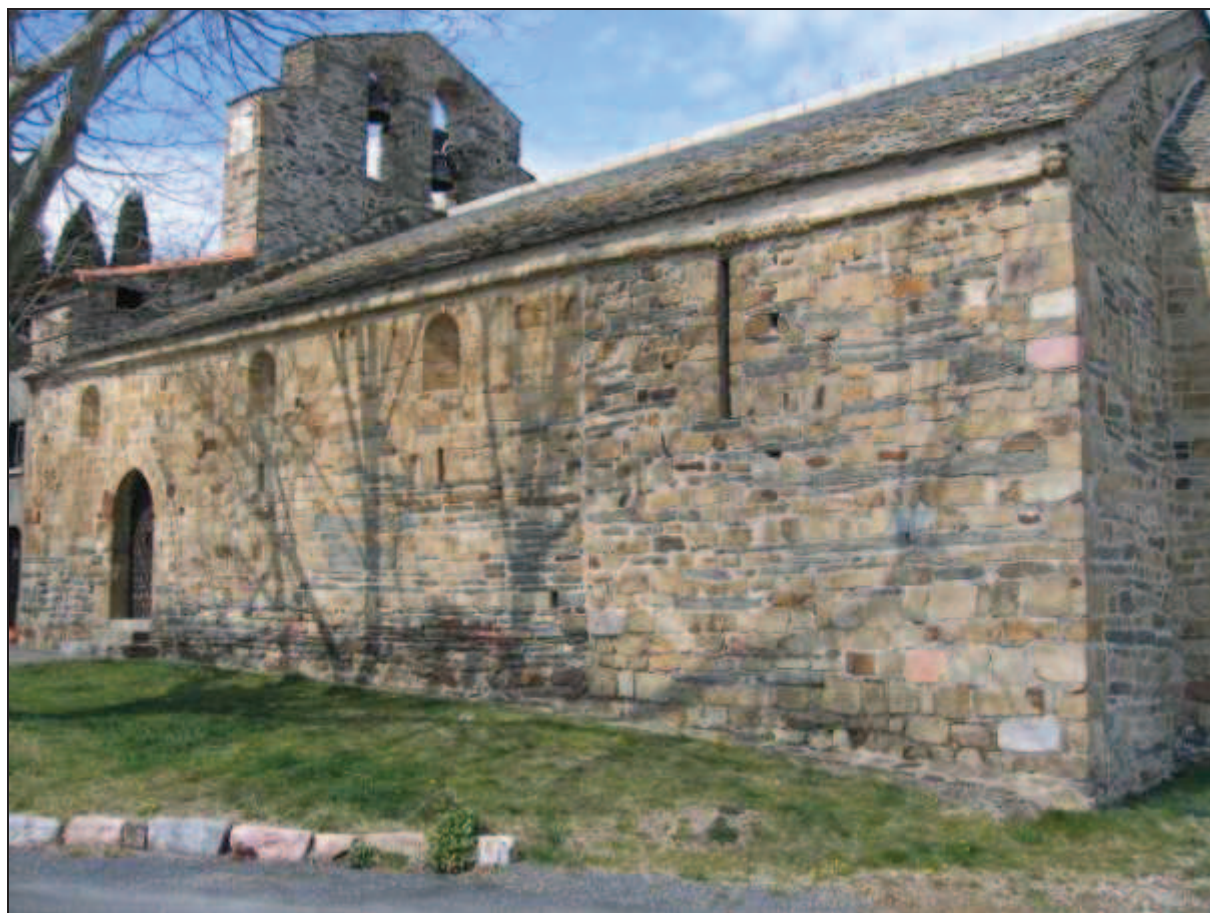
Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Plan, coupe transversale sur l'est

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade méridionale

(mars 2007)



Chevet

(mars 2007)



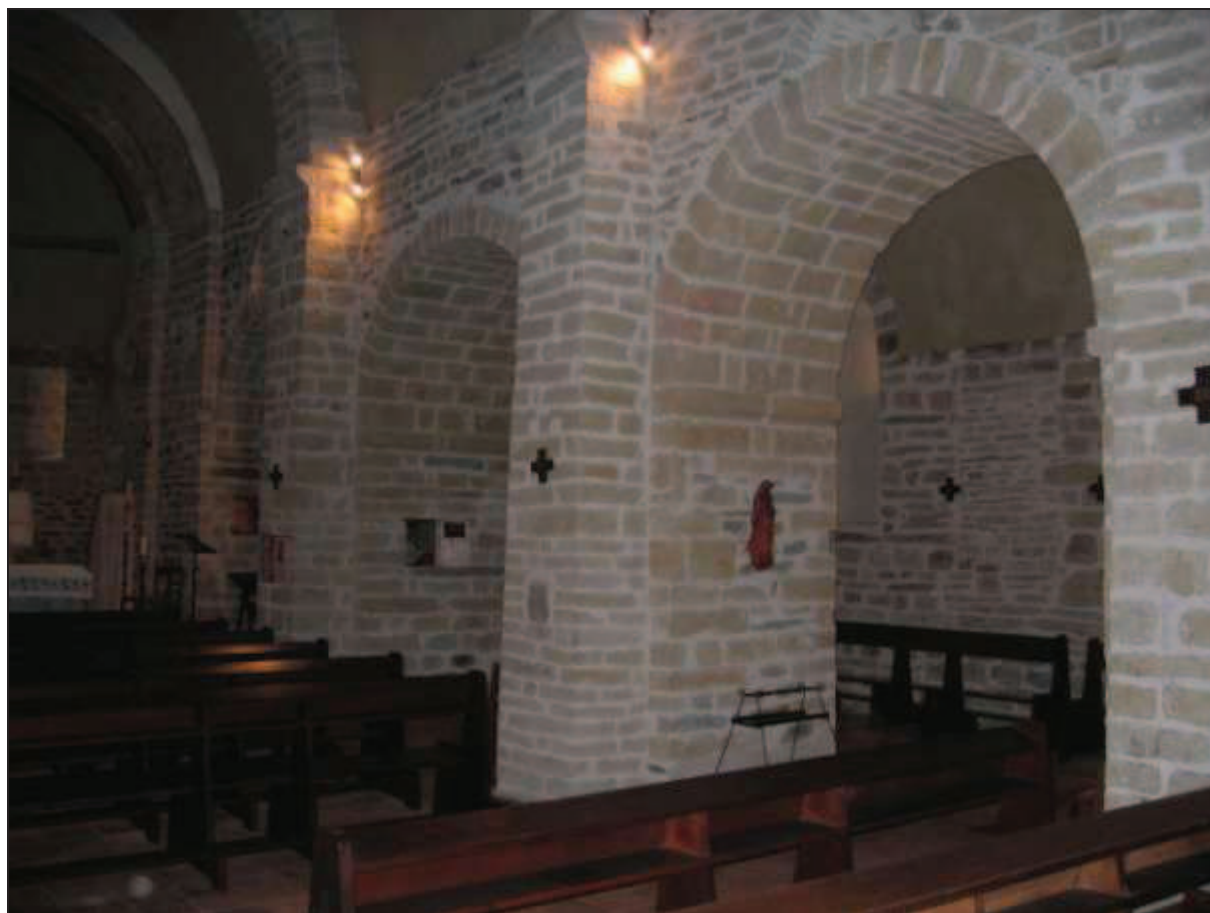
Façade septentrionale

(mars 2007)



Nef d'ouest en est (gauche), bas-côté d'ouest en est (droite)

(mars 2007)



Arcs latéraux entre nef et bas-côté

(mars 2007)

Première mention : dernier quart du XI^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Nazaire de Tordères.

Situation

Commune : Reynès

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Paul

Lieu-dit cadastral : le Vilar.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 29' 57'' N. Long. 2°43' 59'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) A4 n°761.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1955) AI n°97.

Situation : l'église s'élève sur la rive gauche du Tech, non loin du Mas Saint-Paul⁵⁴³.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Asenario* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1095.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Vilabertran à partir du XI^{ème} siècle.

Dates clés :

⁵⁴³ L'église aujourd'hui désaffectée sert, à la commune, de lieu d'exposition.

- **1095** : un certain Ademar Guillem fait donation à l'abbaye Sainte-Marie de Vilabertran (dans *l'alt Empurda*, Espagne) de son alleu sis à Sant Pau del Vilar⁵⁴⁴.
- **1146** : trois bornes sont situées dans la paroisse Saint-Pierre de Céret, au lieu dit de Sant Pau⁵⁴⁵.
- **1686-1689** : selon le bloc gravé au-dessus du portail d'entrée, il est écrit que l'église fut commencée en 1686 et finie en 1689, réparée en 1747 et restaurée en 1905.

Observations

Plan :

Saint-Paul adopte aujourd'hui la forme d'une longue nef de 23m, divisée en trois travées, s'ouvrant au nord sur deux chapelles latérales disposées à la manière d'un transept, elles-mêmes précédant l'abside semi-circulaire. Cette disposition est le résultat de la reconstruction de l'édifice au XVII^{ème} siècle. Néanmoins, ce dernier est venu se greffer au nord de l'église primitive. De cette manière, la première travée méridionale est en fait le vestige de l'édifice préroman qui se composait d'une nef unique s'ouvrant à l'orient sur une profonde abside trapézoïdale.

Extérieur :

La lecture de la partie préromane n'est pas rendue aisée par les enduits modernes internes et externes qui masquent les maçonneries. De plus, une grande partie de l'ancien chevet est utilisée comme réduit de l'habitation privée accolée au nord⁵⁴⁶.

Toutefois, de nombreux indices sont encore visibles, surtout à l'intérieur.

Il faut remarquer qu'il est fort possible que le portail d'entrée actuel reprenne l'emplacement de son homonyme préroman, puisque positionné en façade méridionale, comme cela est souvent le cas.

Il est à noter également que le toit du chevet était anciennement en bâtière et recouvert de lauzes comme on peut encore le voir au-dessus du toit actuel à une seule pente, en tuiles.

⁵⁴⁴ *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir...*, p.179.

⁵⁴⁵ ADPO : 12J25, n°203. *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir...*, p.179.

⁵⁴⁶ Apparemment cette habitation était le lieu de résidence d'un ermite. *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir...*, p.179.

La baie axiale, à simple ébrasement, est réduite à sa plus simple expression, très étroite et en plein-cintre. La baie méridionale du chevet, aujourd'hui carrée, doit reprendre l'emplacement de celle préromane, car son emplacement est caractéristique⁵⁴⁷.

Intérieur :

Le mur ouest de la première travée correspond donc au mur pignon de l'ancienne église. On y voit nettement le négatif de l'ancienne voûte en berceau plein-cintre.

A l'opposé, l'ancienne abside, transformée en chapelle, offre un profil en plein-cintre, une marche marque encore son entrée. Un banc maçonné, d'une quarantaine de centimètres, longe le mur méridional depuis l'abside jusqu'à la porte. C'est encore un élément courant pour l'époque préromane⁵⁴⁸.

Enfin, d'après une photographie d'André Roura du mur est de l'abside⁵⁴⁹, nous pouvons constater que les murs étaient grossièrement maçonnés en galets liés au mortier.

Tous ces indices militent en faveur d'une construction préromane remontant vraisemblablement au IX^{ème} siècle.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W167 ♦ 1025W168 ♦ 2J127/162 ♦ 53J413 ♦ 12J25, n°203.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.624-625.
- *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.178-180.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.65.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.281.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.345-346.

⁵⁴⁷ Et se retrouve dans les églises de Saint-Vincent d'Estagel, ou Sainte-Marie de Foncouverte.

⁵⁴⁸ Comme à Saint-Martin de Fenollar par exemple.

⁵⁴⁹ Aujourd'hui inaccessible puisque rattachée à une habitation privée. Cette photographie est publiée dans *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir...*, p.180.



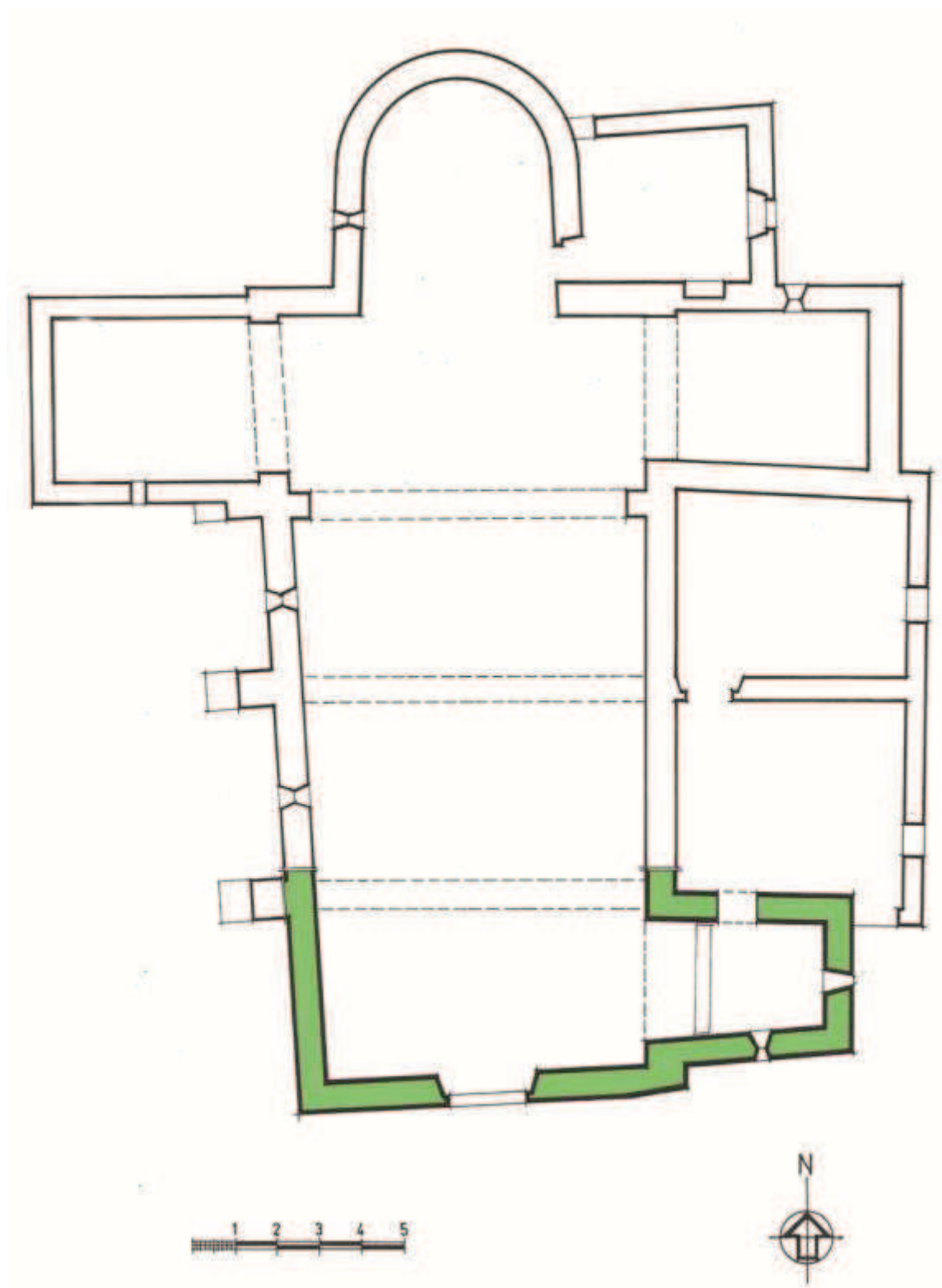
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A4 n°761

(Cadastré dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/162)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en AI n°97

(Cadastré moderne de 1955, source ADPO : 1119W167)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, 1995)



Façade méridionale

(juillet 2012)



Etat actuel de la partie est (gauche), baie axiale (droite)

(juillet 2012)



Ancienne abside

(juillet 2012)



Ancien mur gouttereau méridional

(juillet 2012)



Ancien mur oriental

(juillet 2012)

Première mention : premier quart du XI^{ème} siècle.

Style architectural : baroque avec vestiges préromans.

Edifices comparables : Saint-Laurent de Saint-Laurent de Cerdans.

Situation

Commune : Reynès

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Vincent

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 28' 32,9'' N. Long. 2° 42' 28,4'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) C1 n°252.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1955) AH n°433.

Situation : au sud de l'ancien château et du village, sur un terrain présentant une double déclivité depuis l'est vers l'ouest, et depuis le midi vers le nord. Des habitations privées occupent toute la façade méridionale de l'église.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Rivo nigro* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1027.

Consécration : 1114.

Abbaye de rattachement : Saint-Génis de Besalú (Espagne) depuis le XI^{ème} siècle.

Dates clés :

- **1027** : Guillaume, comte de Besalú, fait donation de Saint-Vincent de Reynès à l'abbaye de Saint-Génis de Besalú⁵⁵⁰.
- **1114** : consécration de Saint-Vincent de Reynès⁵⁵¹.
- **1479** : reconnaissance d'un bénéfice fondé dans ladite église, qui est suffragante de la paroisse de Céret⁵⁵².
- **1725** : prise de Possession par un certain François Rodor de la vicairie perpétuelle ou cure nouvellement érigée dans l'église paroissiale⁵⁵³.

Observations**Plan :**

Comme semble le confirmer l'inscription sise au-dessus du portail d'entrée (1727), Saint-Vincent fut reconstruite dans le courant du XVI^{ème} siècle. C'est aujourd'hui un édifice de 23m de long par près de 7m de large, divisé en trois travées s'ouvrant sur une profonde abside orientée, cachée par un imposant retable baroque.

Intérieur :

La forme allongée de l'abside actuelle s'explique par une greffe de l'église du XVII^{ème} siècle sur une abside plus ancienne, pouvant remonter au XI^{ème} siècle. En effet, derrière le retable, il est encore possible de voir une abside, semi-circulaire, plus étroite dont la profondeur n'est que de 2,14m⁵⁵⁴ et la hauteur de 2,22m⁵⁵⁵. Au niveau des 2,14m, une sacristie s'ouvre au midi⁵⁵⁶ et à l'intérieur de cette dernière on peut encore voir la forme semi-circulaire de l'abside⁵⁵⁷, ainsi que sa maçonnerie faite de tout-venants montés sans régularité et liés à la chaux. C'est aussi au niveau de ces 2,14m que la nouvelle abside est venue se greffer pour l'élargir considérablement. L'effet de reprise est nettement atténué par la présence du retable.

⁵⁵⁰ *Marca hispanica*, cols.1040-1042, charte n°CC.

⁵⁵¹ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p. 346.

⁵⁵² ADPO : G.817, document du 20 janvier 1479.

⁵⁵³ ADPO : G.817, document du 16 mai 1725. Peut-on en déduire que l'église fut reconstruite à cette période ? c'est possible car cette date fait écho à celle de 1727, inscrite au-dessus du portail d'entrée.

⁵⁵⁴ Sur les 6,47m d'emprise de l'abside actuelle.

⁵⁵⁵ Alors que l'abside actuelle mesure 8m de haut.

⁵⁵⁶ Percant ainsi le mur de l'abside qui a une épaisseur d'1m.

⁵⁵⁷ Sur près de 3,50m.

Extérieur :

L'imposant chevet est entièrement recouvert d'enduit. En raison de l'importante déclivité depuis le sud vers le nord, et du fait que la partie est de l'église est directement construite sur le substrat rocheux, le chevet prend des allures de tour semi-circulaire, de plus de 11m de haut⁵⁵⁸. L'enduit est altéré à sa base et on devine une maçonnerie pauvre en tout-venant, comme à l'intérieur.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W168 ♦ 1119W167 ♦ 2J127/162 ♦ 53J413 ♦ G817.

Autres : Néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.624-626.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.45.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.45.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.133.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.345-346.

⁵⁵⁸ Nous n'avons pu prendre la mesure du chevet que depuis le roc où il est construit, jusqu'à une petite ouverture dans sa partie sommitale qui se situe à exactement 10,59m, mais cette dernière est encore à bonne distance du toit actuel.



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C1 n°252

(Cadastre dit Napoléonien, 1823, source ADPO : 2J127/162)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en AH n°433

(Cadastre moderne de 1955, source ADPO : 1119W167)



Nef d'ouest en est, vue depuis la tribune

(juillet 2012)



Mur du chevet encore visible dans la sacristie, sise au midi

(juillet 2012)



Façade occidentale (haut), partie septentrionale (bas)

(juillet 2012)



Chevet (haut),
base du chevet (bas)

(juillet 2012)



Première mention: premier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural: roman.

Edifices comparables: Saint-Etienne de Saleilles, Sainte-Eugénie d'Elne.

Situation

Commune : Rivesaltes

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-André

Lieu-dit cadastral : cimetière de Saint-André.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 46' 21'' N. Long. 2° 51' 33,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1817) E n°415.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1952) E1 n°438.

Situation : l'église s'élève dans l'ancien cimetière, à l'est du centre du village actuel.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Ripas Altas* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 923.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Sainte-Marie de la Grasse (Aude) depuis le X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **923** : un certain Landric fait donation à l'abbaye de la Grasse de la moitié de son alleu de *Ribasaltas cum ipsa ecclesia qui ibidem est fundata in honore Sancti Andree*⁵⁵⁹.
- **951** : bulle du Pape Agapet II confirmant, par l'intermédiaire de son légat Arnulf, abbé de Ripoll, à Suniaire, abbé de la Grasse la possession la *villam Ribas Altas cum sua ecclesia*⁵⁶⁰
- **1103** : donation de Saint-André par Bernard, comte de Besalú, au monastère de la Grasse⁵⁶¹.
- **1119** : bulle du Pape Gélase II réitérant les possessions déjà mentionnées par son prédécesseur en 951 en ces termes : *Sancti Andree de Ripis Altis*⁵⁶².
- **1488** : sentence arbitraire prononcée par Pierre de Narbonne, évêque de Vabre et abbé de Fontfroide, à propos du droit de patronage de Saint-André en faveur de l'abbé de la Grasse⁵⁶³.

Observations

Saint-André a aujourd'hui tout de l'église romane : une nef unique s'ouvrant, par l'intermédiaire d'une travée de cœur⁵⁶⁴, sur une abside semi-circulaire orientée, dont la baie d'axe est à double ébrasement. Vouté initialement en berceau plein-cintre, le couvrement de la nef fut transformé en berceau brisé. Son portail en plein-cintre s'ouvrait au midi. Toutes les ouvertures⁵⁶⁵ comme les arcs intérieurs sont en grès rouge taillé qui rehaussent la maçonnerie de tout venant de l'ensemble de l'édifice. Il semble évident que cette église a subi, dans le courant du XII^{ème} siècle, voire du XIII^{ème} siècle, des aménagements visant à la fois à son agrandissement et à son embellissement. En ce sens, il paraît juste de voir dans la partie orientale de la nef la partie la plus ancienne de l'église, peut-être préromane, avec un plan au sol légèrement trapézoïdal, sa maçonnerie en tout-venant, sa baie méridionale à simple ébrasement et ses bancs maçonnés à l'intérieur de la nef. Par la suite, l'église fut agrandie vers

⁵⁵⁹ A l'emplacement du vocable, le parchemin originel, se trouvant aux Archives départementales de l'Aude, est troué. Néanmoins, Alart, dans son *Cartulaire Roussillonnais*, Perpignan, 1880, p.122-124, a retranscrit *Santi Andree* contrairement à MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, p.83-85.

⁵⁶⁰ MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, p.108-113.

⁵⁶¹ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.24.

⁵⁶² MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, p.275-280.

⁵⁶³ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.24.

⁵⁶⁴ Une chapelle septentrionale fut ménagée dans cette espace, certainement dans le courant du XV^{ème} siècle, si l'on en croit sa croisée d'ogives en brique.

⁵⁶⁵ Hormis celles de la façade occidentale qui sont très postérieures à l'époque romane.

l'orient. En témoignent le doubleau intérieur qui marque la travée de cœur⁵⁶⁶, et l'utilisation de la pierre de taille en grès rouge pour embellir arcs, baies, portails mais également le chevet en créant deux lignes décoratives qui cerclent et animent la maçonnerie⁵⁶⁷.

Il faut noter l'excavation, encore visible et laissée après les fouilles entreprises dans le sous-sol de la nef par Patrice Alessandri en 1989. Il y fut notamment découvert, outre des tombes du XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle, les fondations de l'église préromane (murs en galets), des silos d'époque wisigothique, recoupant des niveaux romains (IIe/Ier siècles avant notre ère - Ier/IIe après) et préromains (IIIe siècle avant J.-C.)⁵⁶⁸.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/166 ♦ 1119W171 ♦ 1025W173 ♦ 53J253-255-256.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.628-629.
- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon, X^{ème}-XV^{ème} siècles*, Perpignan, 1998, p.540-543.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.327-328.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.22.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.II C., Paris, 1966, p.136.
- KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007, p.535-536.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.92.
- MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, Paris, 1996, p.83-85.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.22-24.

⁵⁶⁶ A laquelle répond en extérieur une corniche faite de petits modillons intercalés entre des dents d'engrenage très altérées, et soutenant les lauzes de pierre de l'ancienne toiture. Cette composition n'est visible que pour cette portion de l'église.

⁵⁶⁷ De nombreux joints dits « à la pointe de la truelle » sont observables, à l'extérieur, dans la partie orientale de l'édifice et à l'intérieur sur l'ensemble des murs.

⁵⁶⁸ Rapport conservé à l'UDAP de Perpignan. A titre d'information le sol sur lequel s'étend le squelette romain est à 1,77m sous le niveau actuel du sol de la nef, la tombe XVII^{ème} à 1,31m, et le fond du silo à 2,56m.



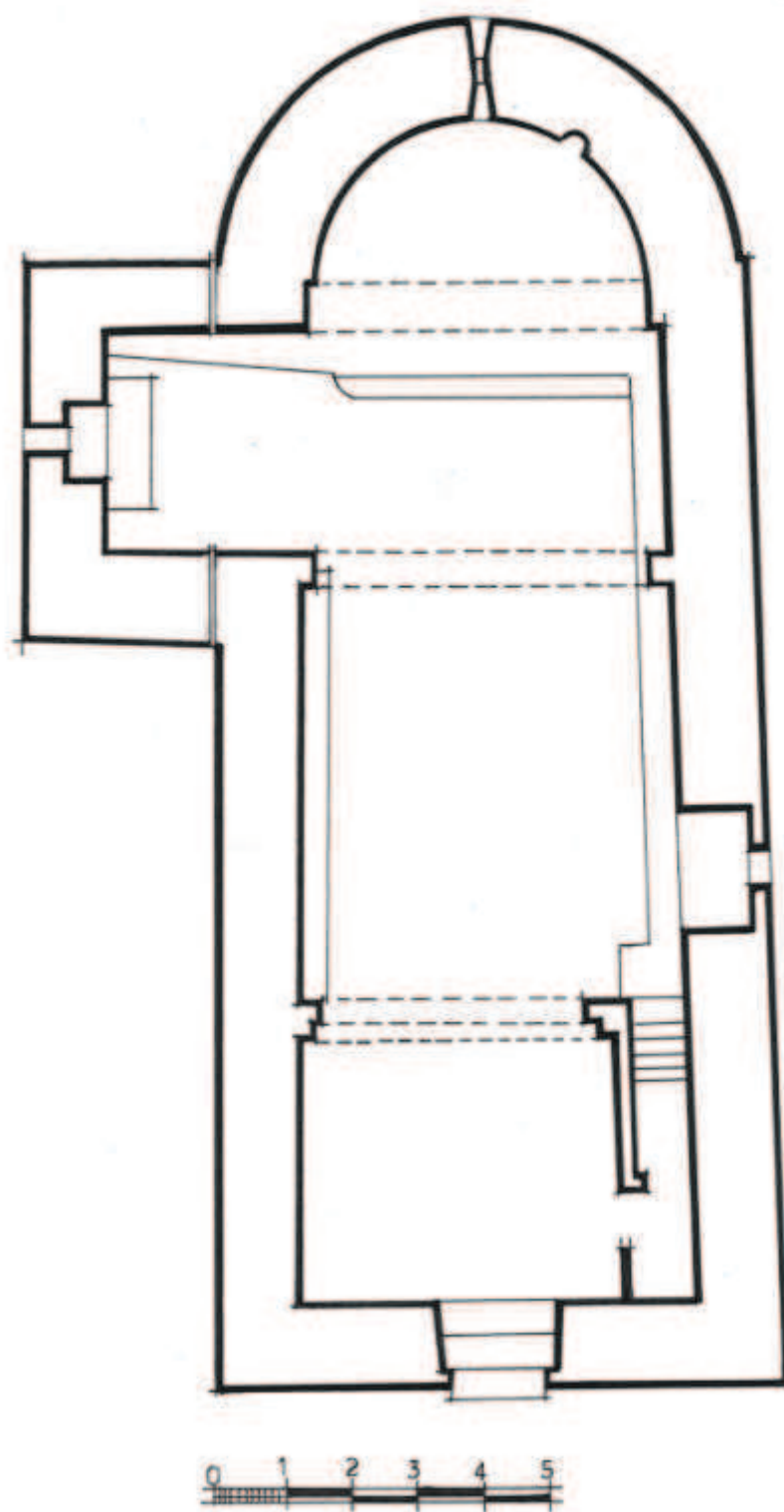
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en E n°415

(Cadastré dit Napoléonien, 1817, source ADPO : 2J127/166)



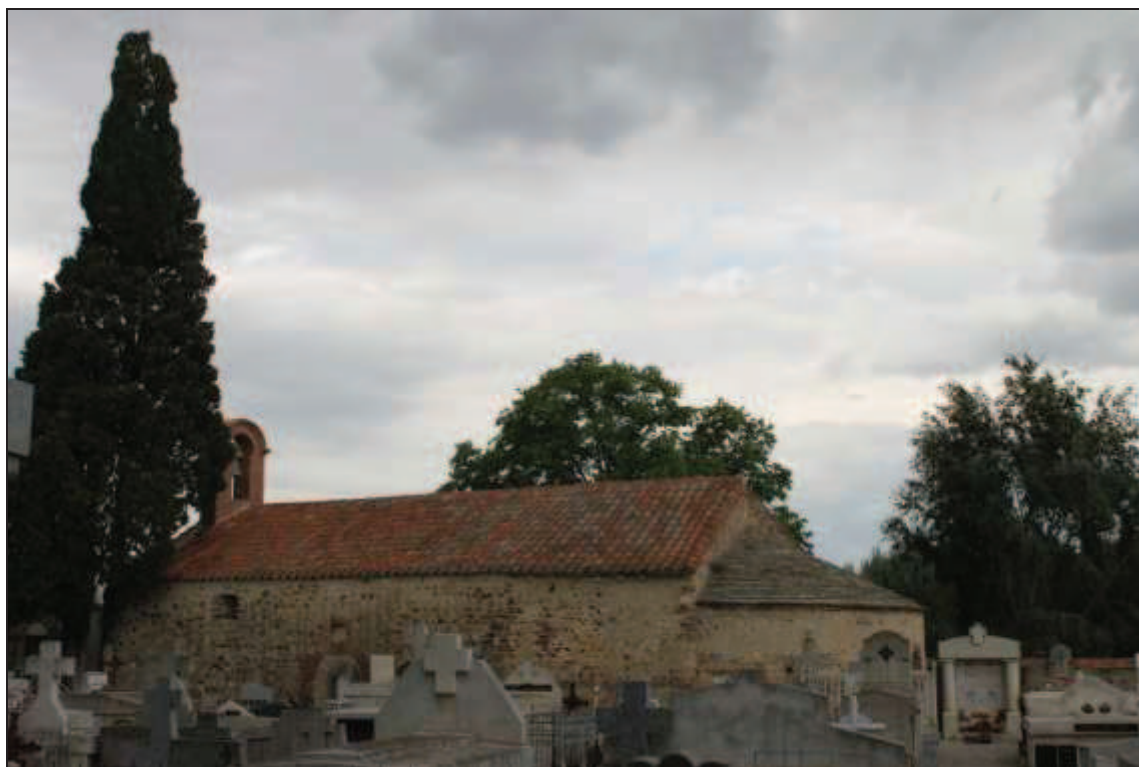
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en E1 n°438

(Cadastré moderne de 1952, source ADPO : 1119W171)



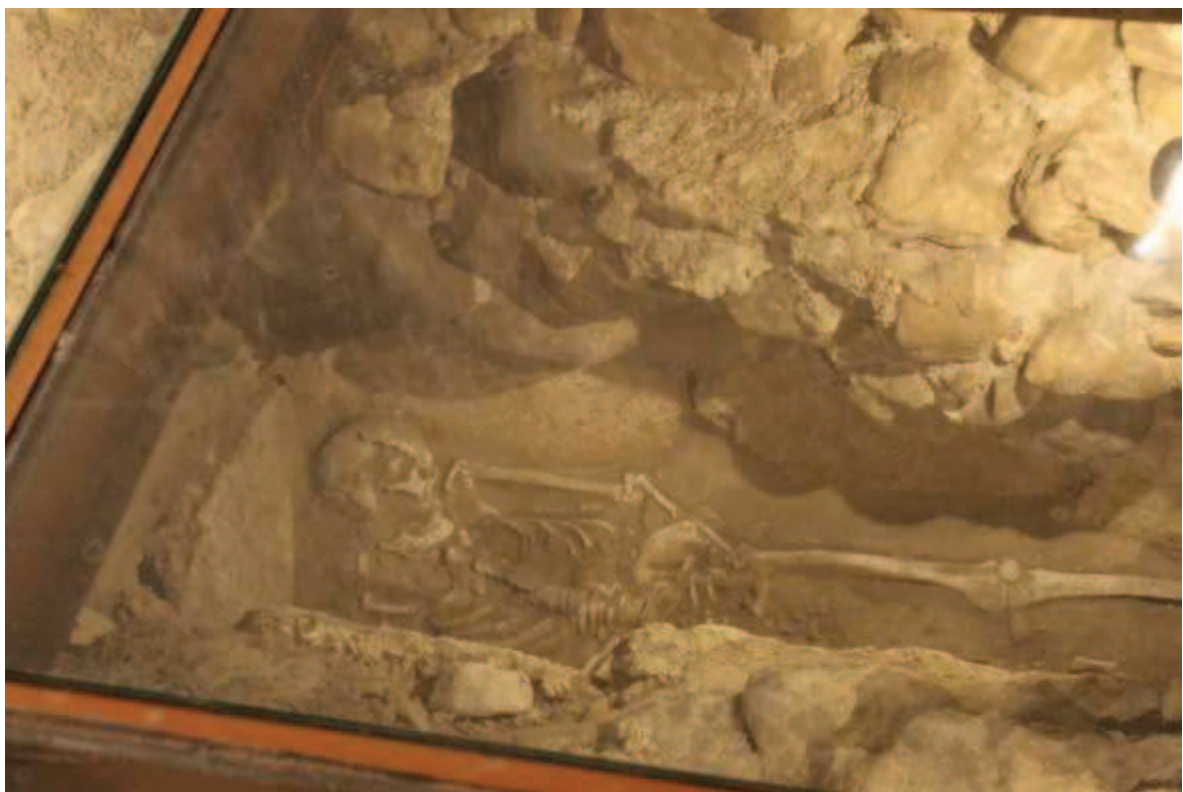
Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade méridionale (haut), nef vue d'ouest en est (bas)

(juillet 2015)



Etat actuel de la partie est (haut), état avant restauration (bas)

(juillet 2015)

Saint-Vincent de Taxo d'Amont

Première mention: premier quart du IX^{ème} siècle.

Style architectural: non renseignable.

Edifices comparables: non renseignable.

Situation

Commune : Saint-André

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Vincent

Lieu-dit cadastral : Taxo d'Amont.

Etat : en élévation

Coordonnées GPS : Lat. 42° 33' 54,9'' N. Long. 2° 59' 30,3''.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1812) A2 n°262.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1932) A2 n°259.

Situation : Lieu-dit au nord-est du village de Saint-André, limitrophe de la commune d'Argelès et de Taxo d'Avall.

Propriétaire : privé.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : Inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villam Tacione superiore* (IX^{ème} siècle).

Observations

Première mention : 823

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Saint-André sur sa commune éponyme.

Dates clés:

- **823** : précepte de Louis le Pieux confirmant à l'abbaye de Saint-André la possession de la *cellulam in honore Sancti Vincentii*⁵⁶⁹.
- **869** : précepte de Charles le Chauve mentionnant à nouveau parmi les possessions du monastère de Saint-André : la *cellulam concedimus in honore Sancti Vincentii*⁵⁷⁰.
- **1309** : vente consentie par le seigneur Hugues de Taxo à l'hôpital de Perpignan, du château et de la *villa de Tacione superiori cum cellaria ac domibus et patius*⁵⁷¹
- **1408** : réclamation du chapitre d'Elne au sujet de l'impossibilité de célébrer les offices car le lieu est détenu par un certain Macia de Puig⁵⁷².
- **1598** : note de frais pour les travaux engagés dans l'église par Rafael Jayle⁵⁷³.

Observations

Malgré nos sollicitations, l'église se trouvant dans une propriété privée, il ne nous a pas été permis de pouvoir y accéder. Nous ne pouvons par conséquent avancer aucune observation d'ordre architectural.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/170 ♦ 1119W175 ♦ 1025W188.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.703-705.
- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon, X^{ème}-XV^{ème} siècles*, Perpignan, 1998, p.619-621.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.45.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.9.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.346-347.

⁵⁶⁹ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.267-269.

⁵⁷⁰ *Ibidem*, p.273-275.

⁵⁷¹ CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance ...*, p.619.

⁵⁷² MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.347.

⁵⁷³ *Ibidem*, p.346.



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A2 n°262.

(Cadastré dit Napoléonien, 1812, source ADPO : 2J127/170)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en (1932) A2 n°259

(Cadastré moderne de 1953, source ADPO : 1119W175)



Photographie aérienne avec localisation de l'église

(Carte IGN, www.geoportail.gouv.fr)

Première mention: premier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural: préroman et roman.

Edifices comparables: Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villeneuve-de-la-Raho.

Situation

Commune : Saint-Cyprien

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Etienne de Villerase

Lieu-dit cadastral : Villerase

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 37' 52,2'' N. Long. 2° 59' 46,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1808) A3 n°257.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1955) AM n°77.

Situation : l'église est aujourd'hui au milieu d'un grand espace vert appartenant à la municipalité, à un kilomètre au nord-ouest du village.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 21 janvier 1992.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Villa Rasa* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 928.

Consécration : 1151.

Abbaye de rattachement : le chapitre d'Elne au XV^{ème} siècle.

Dates clés:

- **928** : un prêtre du nom de Malagaïc échange avec Guadalde, évêque d'Elne, un alleu sis à Vilseca, confrontant entre autres les vignes de l'église de Saint-Etienne de Villerasse⁵⁷⁴.
- **1151** : consécration par l'évêque d'Elne Artal⁵⁷⁵.
- **1405** : union de la cure de Villerasse à celle du Chapitre d'Elne⁵⁷⁶.
- **1867** : date apposée sur une petite pierre calcaire sous le clocheton en façade occidentale. Ce mur semble en effet avoir été remanié à cette période. En témoigne l'usage important de la brique pour la création d'un clocheton, d'une baie et d'un portail.
- **1980** : sous l'impulsion de la commune, certains paroissiens ont entrepris de débarrasser le sol de l'église exhaussé par les nombreuses crues du Réart. Après avoir dégagé près de 1,30m de limon, ils ont mis à jour le portail primitif en façade méridionale, un mur isolant l'espace du chœur, et près de l'angle nord-ouest de la nef les vestiges d'une structure carré, avec en son centre un orifice circulaire, qui ne sont rien d'autre que les restes d'un baptistère⁵⁷⁷. Cette découverte très rare en terres roussillonnaises vient s'ajouter à d'autres aménagements liturgiques, tout aussi exceptionnels, à savoir une cathèdre maçonnée à la retombée nord de l'arc triomphal. L'autel⁵⁷⁸, quant à lui, prend place sur une surélévation également maçonnée, comme les marches qui en facilitent l'accès de part et d'autre. Enfin, des bancs, à deux degrés, courent tout le long des murs de la nef, y compris contre le mur-jubé. Pour finir, deux armoires liturgiques sont ménagées à proximité de l'autel.

Observations**Plan :**

La disposition de Saint-Etienne est très traditionnelle : une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée.

Extérieur :

La lecture des maçonneries n'est pas si aisée, les traces d'arrachements de bâtiments annexes, tout autant que les restaurations, rendent difficile l'interprétation. A notre sens, il y a

⁵⁷⁴ ADPO : 12J25, n°33.

⁵⁷⁵ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.23.

⁵⁷⁶ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.359.

⁵⁷⁷ Alain Vernet, architecte en chef des Monuments historiques, préfère y voir un four à cloche.

⁵⁷⁸ Deux édicules prennent place au pied de l'autel, côté mur de l'abside. Ils sont réalisés dans 2 blocs de granit monolithes et ne dépassent que de quelques centimètres le niveau du sol.

deux possibilités, la première énoncée par Alain Vernet, architecte des Monuments historiques, en charge des restaurations de l'édifice en 2006, qui voudrait que la partie la plus ancienne soit le chevet ceinturé de cinq grandes arcades en pierres de taille, habillant une pauvre maçonnerie faite de galets. Le chevet remonterait alors au XI^{ème} siècle. Les parties orientales des murs gouttereaux (alliant pierres de taille aux angles et maçonnerie de galets) en contact direct avec le chevet, lui seraient contemporain, avant qu'elles aient été prolongées vers l'occident, peut-être dans le courant du XII^{ème} siècle⁵⁷⁹. Enfin, une dernière phase au XIX^{ème} siècle est venue remanier le mur occidental, avec la création d'un portail et d'un clocheton, et l'usage appuyé de la brique⁵⁸⁰ (cf. planches en pages suivantes)

Pour notre part, en conjuguant plusieurs facteurs, à savoir, les matériaux utilisés pour les parements, ainsi que la longue fissure verticale fracturant l'édifice en deux, ainsi que la présence des aménagements liturgiques intérieurs, nous nous demandons s'il ne faudrait pas plutôt considérer la partie occidentale de la nef – hormis son mur occidental – comme la cellule de base du sanctuaire qui aurait été agrandi vers l'orient dans le courant du XI^{ème} siècle⁵⁸¹. Ce qui expliquerait la conservation du baptistère, du jubé et des bancs. Bien que leur maintien puisse être tout à fait involontaire puisque 1m30 de limon fut retiré de la nef dans les années 1980. Un limon certainement en place, au moins depuis le XIX^{ème} siècle, comme l'indique le portail occidental positionné au-dessus de ce niveau.

Intérieur :

La nef est coiffée d'une voûte en berceau plein-cintre lisse et continu qui termine sa course dans le cul-de-four de l'abside. De grands arcs latéraux raidissent les murs gouttereaux. Ces derniers, tous différents, témoignent aussi des différentes campagnes de construction⁵⁸².

⁵⁷⁹ Ce qui est corroboré par la rupture de la continuité de la corniche, à l'intérieur de la nef.

⁵⁸⁰ Une pierre portant la date de 1867, fut positionnée sous le clocheton.

⁵⁸¹ Hypothèse corroborée par la réfection du portail méridional, qui était primitivement plus haut et plus étroit, avec un extradors marqué par des pierres calcaires irrégulières, avant d'être repris en pierre de taille à la même période que le chevet.

⁵⁸² D'ouest en est pour le mur gouttereau nord : deux arcs brisés, quasiment d'égales largeurs précèdent un très large arc plein-cintre, leurs impostes se situant à la même hauteur. D'ouest en est pour le mur gouttereau sud : un arc plein-cintre étroit dont les impostes sont beaucoup plus hauts que sur ses homologues, puis s'ensuit un très large arc brisé qui enchâsse le portail d'entrée, avant de retrouver en amont de l'arc triomphal un arc plein-cintre, miroir de celui placé au nord.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W178 ♦ 2J127/173 ♦ 1025W191 ♦ 12J25, pièce n°33.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.649-650.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.358-359.
- CAZES, A., *Saint-Cyprien, la Tour-bas-Elne, guide touristique*, Prades, 1969, p.6.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.23.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.142.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.315-322.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.106-107.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.55 et 297-298.



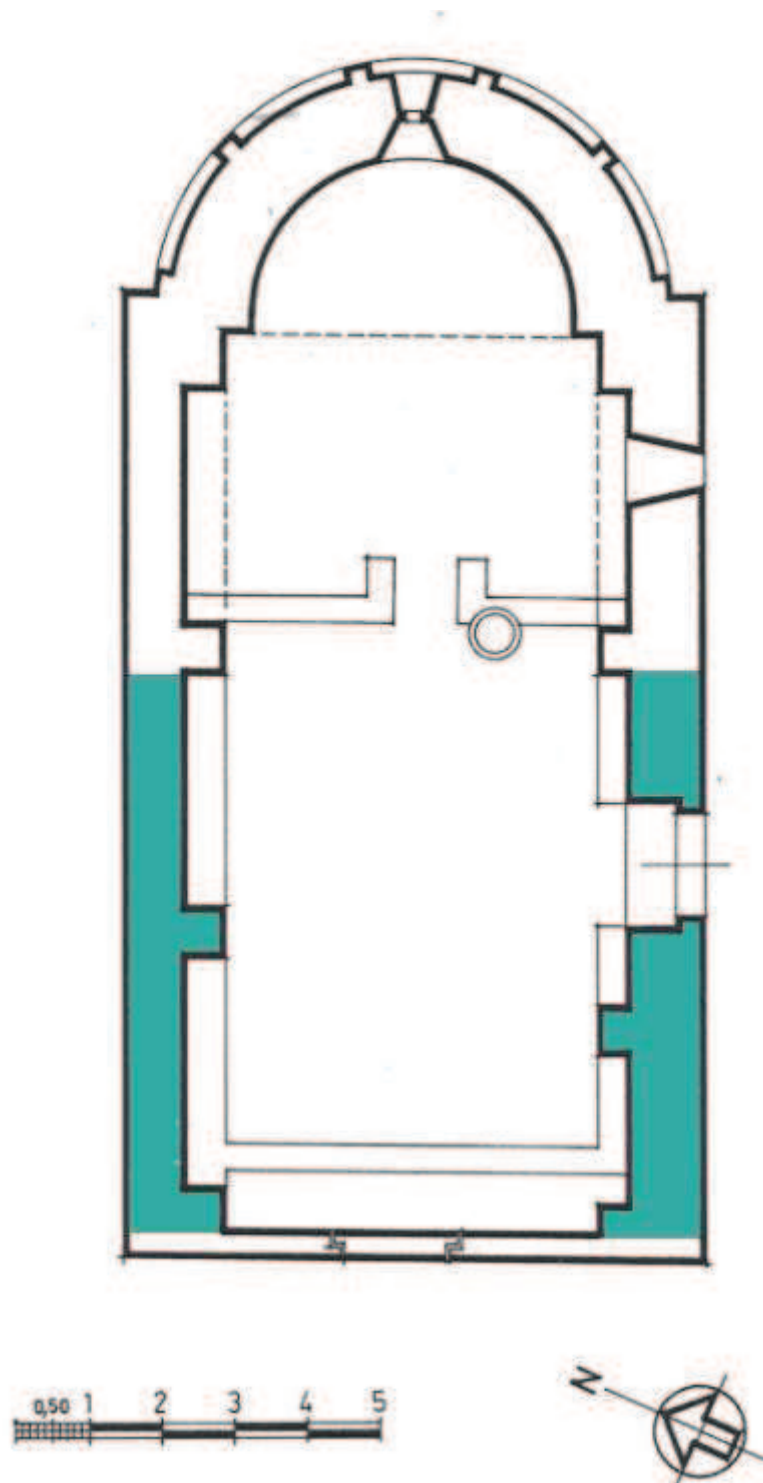
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A3 n°257

(Cadastré dit Napoléonien, 1808, source ADPO : 2J127/173)



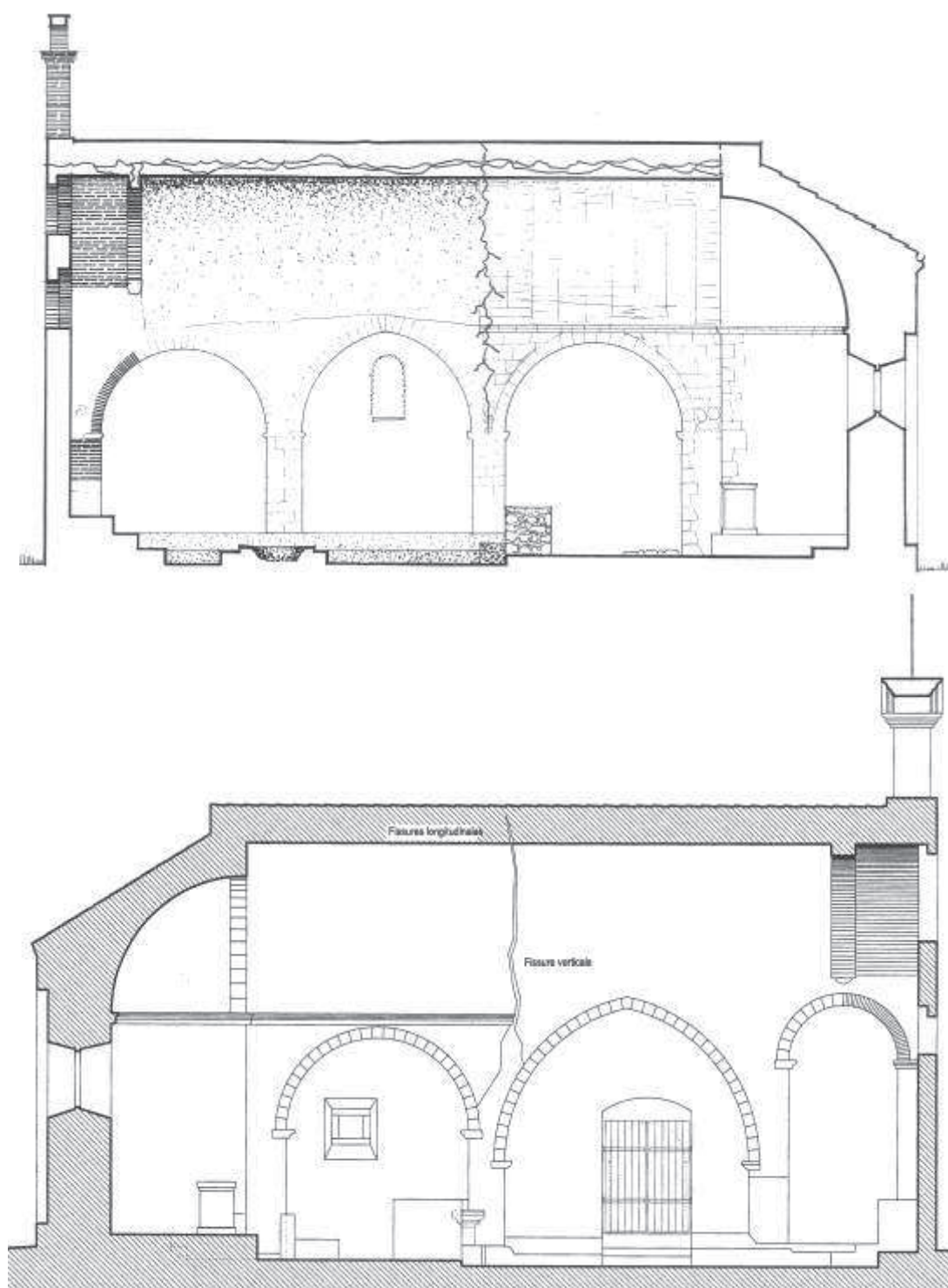
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en AM n°77

(Cadastré moderne de 1955, source ADPO : 1119W178)



Plan au sol

(R. Mallol, Décembre 1983)



Coupes transversales sur le nord (haut) et sur le sud (bas)

(Alain Vernet, 2002)



Etat avant restauration (haut), état actuel de la partie est (bas)

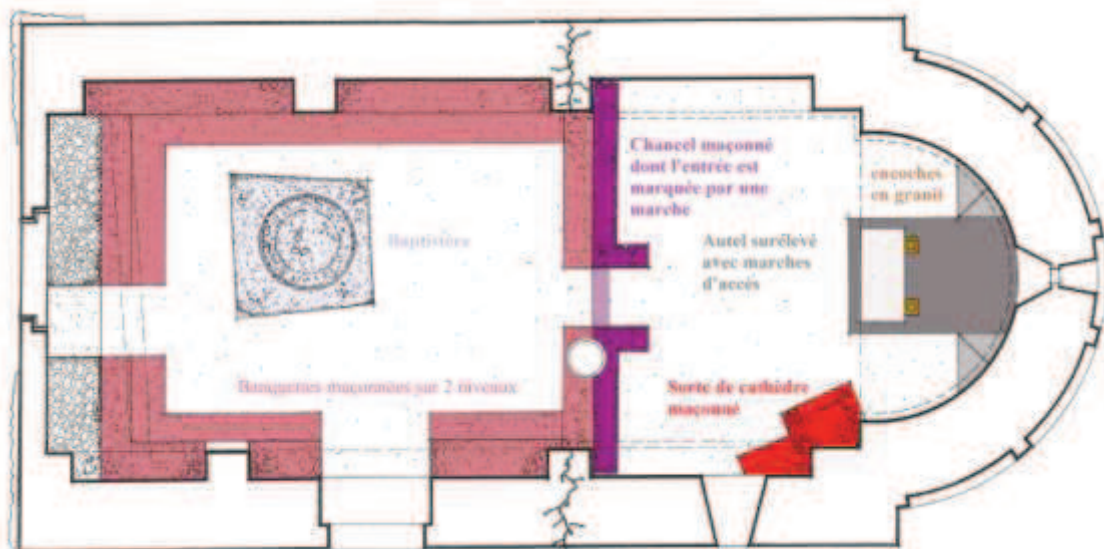
(Cazes, A, *Saint-Cyprien, la tour-bas-Erne, guide touristique*, p.6 (haut)

(octobre 2010 (bas)



Façade méridionale

(octobre 2010)



Localisation et identification des différents aménagements liturgiques

(M. Gourgues pour la modification du plan de A. Vernet)



Nef, d'ouest en est (haut) et partie orientale de la nef avec banquettes
et vestiges du baptistère (bas)

(octobre 2010)



Autel surélevé (haut gauche), cathèdre maçonnée (haut droit)
Pierres monolithes avec orifice positionnées derrière l'autel (bas)

(octobre 2010)

Première mention: premier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural: église néo-gothique et vestiges préromans.

Edifices comparables: Saint-Martin de Corneilla-la-Rivière.

Situation

Commune : Saint-Cyprien

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Cyprien

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 37,9'' 9'' N. Long. 3° 0' 7,2'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1808) D n°5.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1955) Ao n°58.

Situation : Saint-Cyprien s'élève au cœur du village.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Villa Salix, Sancto Cipriano* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 915.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : néant.

Dates clés:

- **915** : donation testamentaire à Riculfe, évêque d'Elne, d'un alleu sis à Elne et confrontant le chemin de Saint-Cyprien⁵⁸³.
- **991** : échange entre Ricufle, évêque d'Elne et l'abbé de Saint-Etienne en Roussillon. Ce dernier offrant son alleu de Cavanac (Cases-de-Pène) avec l'église, les dîmes, prémices, et oblations, contre plusieurs autres alleux avec les eaux, notamment à Saint-Cyprien⁵⁸⁴.
- **1392** : prise de possession du bénéfice en l'*Ecclesie loci de Sancti Cipriani*, par un certain Antoine Bonet, car le recteur est décédé⁵⁸⁵.

Observations

Saint-Cyprien a aujourd'hui un visage complexe, résultat de nombreuses campagnes de reconstructions et d'agrandissements, dont une majeure partie dans le courant du XVIII^{ème} siècle⁵⁸⁶. Elle se présente sous la forme d'une longue nef unique s'ouvrant à l'est sur un chevet plat. Cinq chapelles latérales viennent se greffer de part et d'autre du vaisseau central⁵⁸⁷.

Une minutieuse étude de Muriel Sattler fut conduite en 1994, où chaque période de construction est analysée grâce aux maçonneries, puis intégrée dans une chronologie générale⁵⁸⁸. Il s'en dégage que la partie ouest de l'église pourrait remonter au X^{ème} siècle ou au XI^{ème} siècle⁵⁸⁹. En façade méridionale, à l'ouest du portail et du contrefort, se dresse donc une des portions de mur la plus ancienne. Ce dernier est maçonné en galets noyés dans un lit de chaux, des pierres de petit appareil viennent soutenir l'angle sud-ouest. Enfin, la trace d'un ancien portail, du moins de son arc et de sa retombée ouest se devine⁵⁹⁰. Le même traitement que pour les maçonneries lui a été donné, donc sans soin particulier.

⁵⁸³ ADPO : 12J25, pièce n°25.

⁵⁸⁴ ADPO : 12J25, pièce n°93.

⁵⁸⁵ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.43.

⁵⁸⁶ En témoignent les nombreuses dates inscrites sur les différents espaces de l'édifice : 1759 sur la face est du chevet, Mestra Toni Peccareu 1789 au sud du chevet, 1762 pour le mur gouttereau septentrional, 1771 sur les baies du clocher.

⁵⁸⁷ Trois au septentrion et le clocher au nord du chevet, deux au midi et la sacristie au sud du chevet.

⁵⁸⁸ SATTLER, M., *Ville de Saint-Cyprien, étude archéologique sommaire de l'église communale*, rapport conservé au UDAP, juin 1994.

⁵⁸⁹ Voir schéma de principe en fin de notice.

⁵⁹⁰ A l'intérieur de la nef, c'est aujourd'hui une petite chapelle.

Le style des maçonneries, l'absence de décor et de soin donné au portail tendraient à faire pencher la balance pour une datation remontant au X^{ème} siècle, tandis que les pierres de tailles utilisées aux angles sont affiliées du XI^{ème} siècle.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W178 ♦ 2J127/173 ♦ 1025W191 ♦ 12J25, n°25 et n°93.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.649-650.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.358.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.21.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.II C., Paris, 1966, p.142.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.42-43.



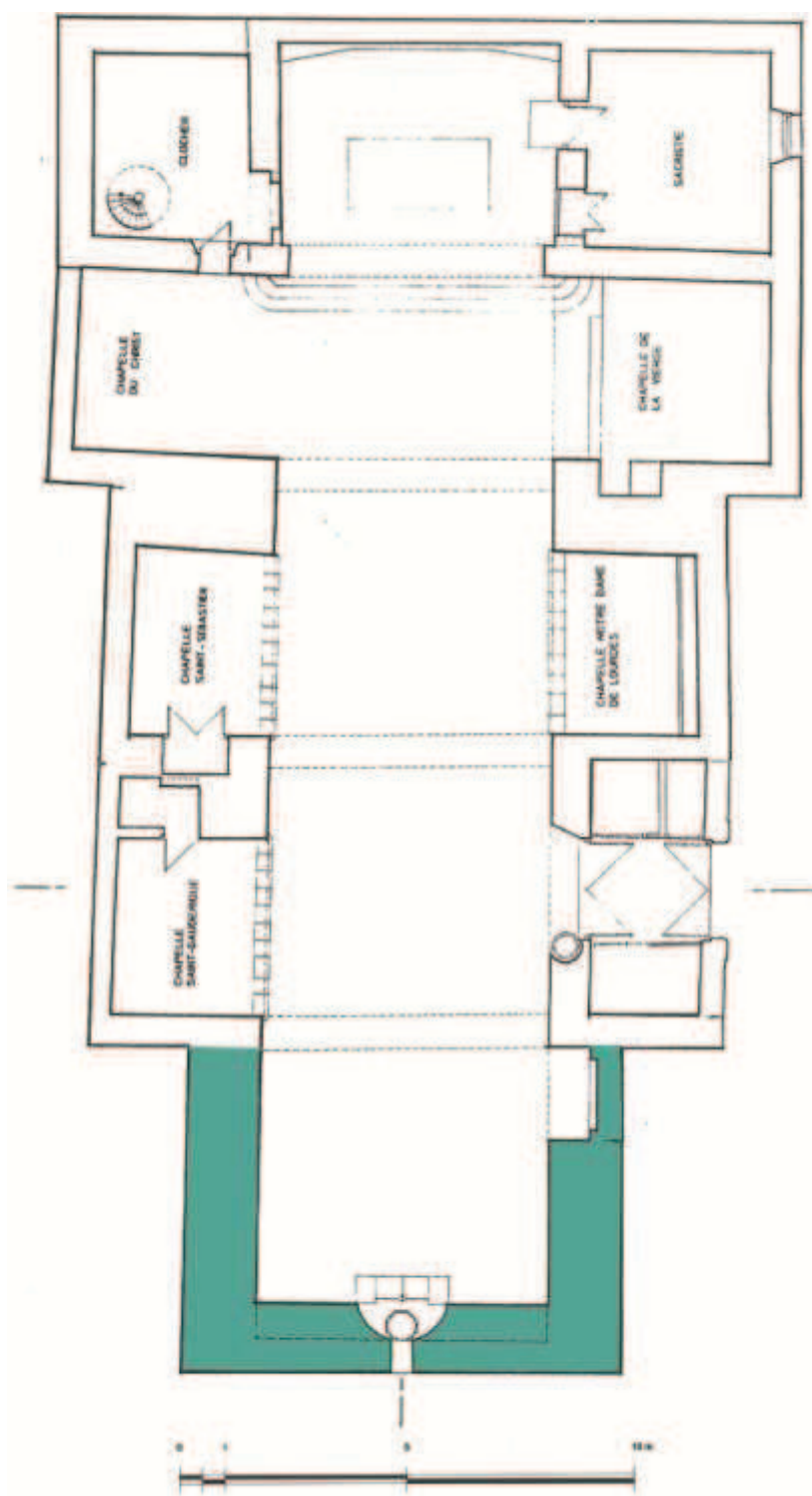
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en D n°5

(Cadastré dit Napoléonien, 1808, source ADPO : 2J127/173)



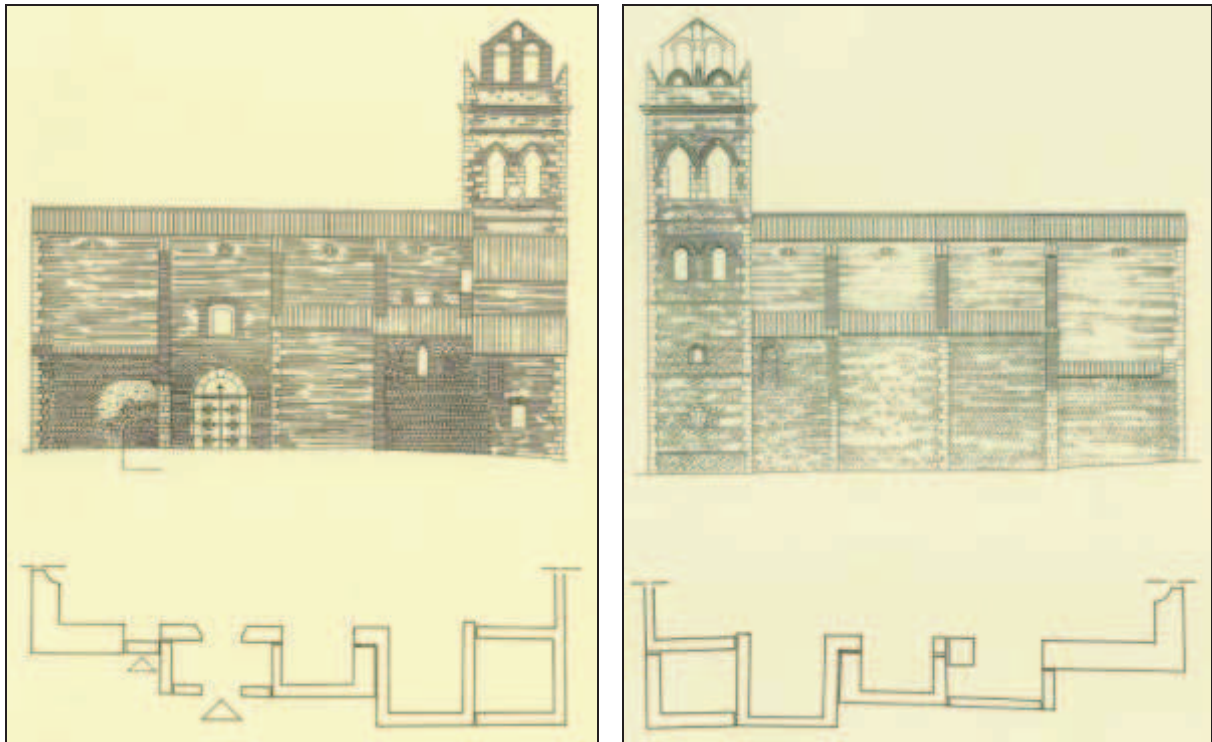
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en Ao n°58

(Cadastré moderne de 1955, source ADPO : 1119W178)



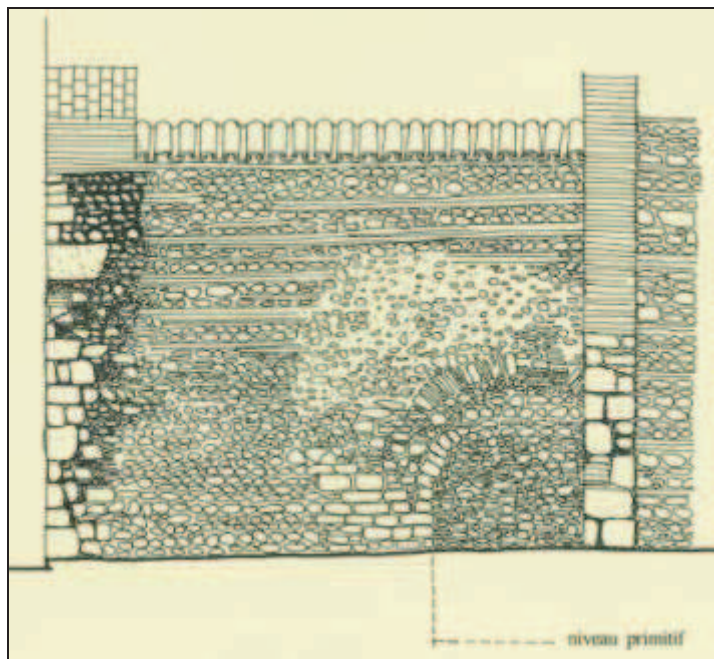
Plan au sol

(Auteur inconnu, 1994)



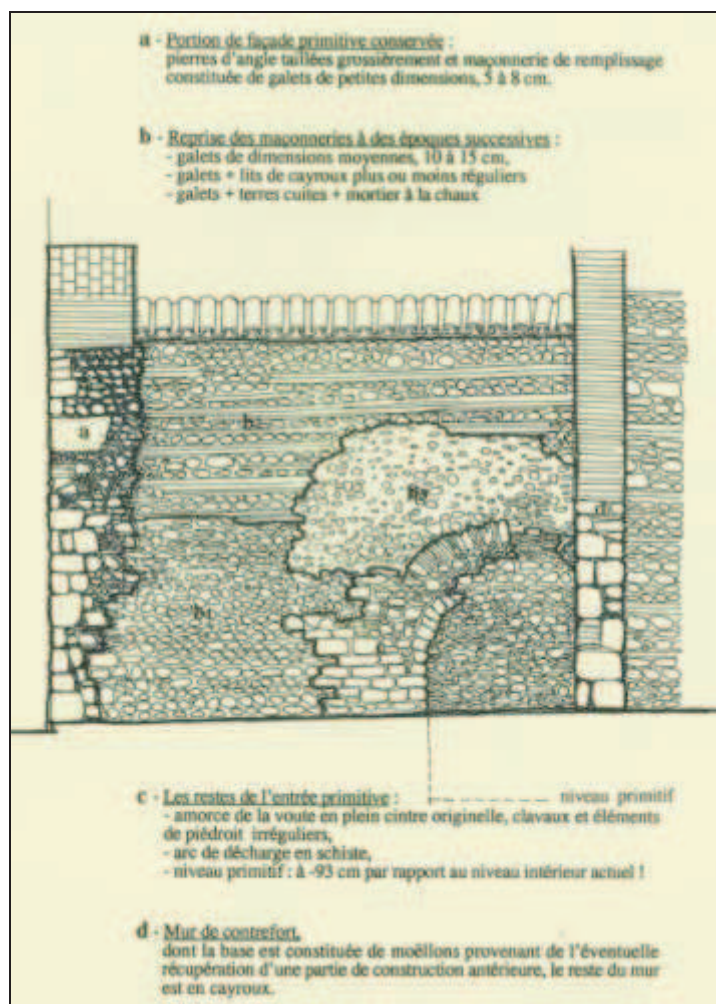
Analyse du bâti, façade sud (gauche), façade nord (droite)

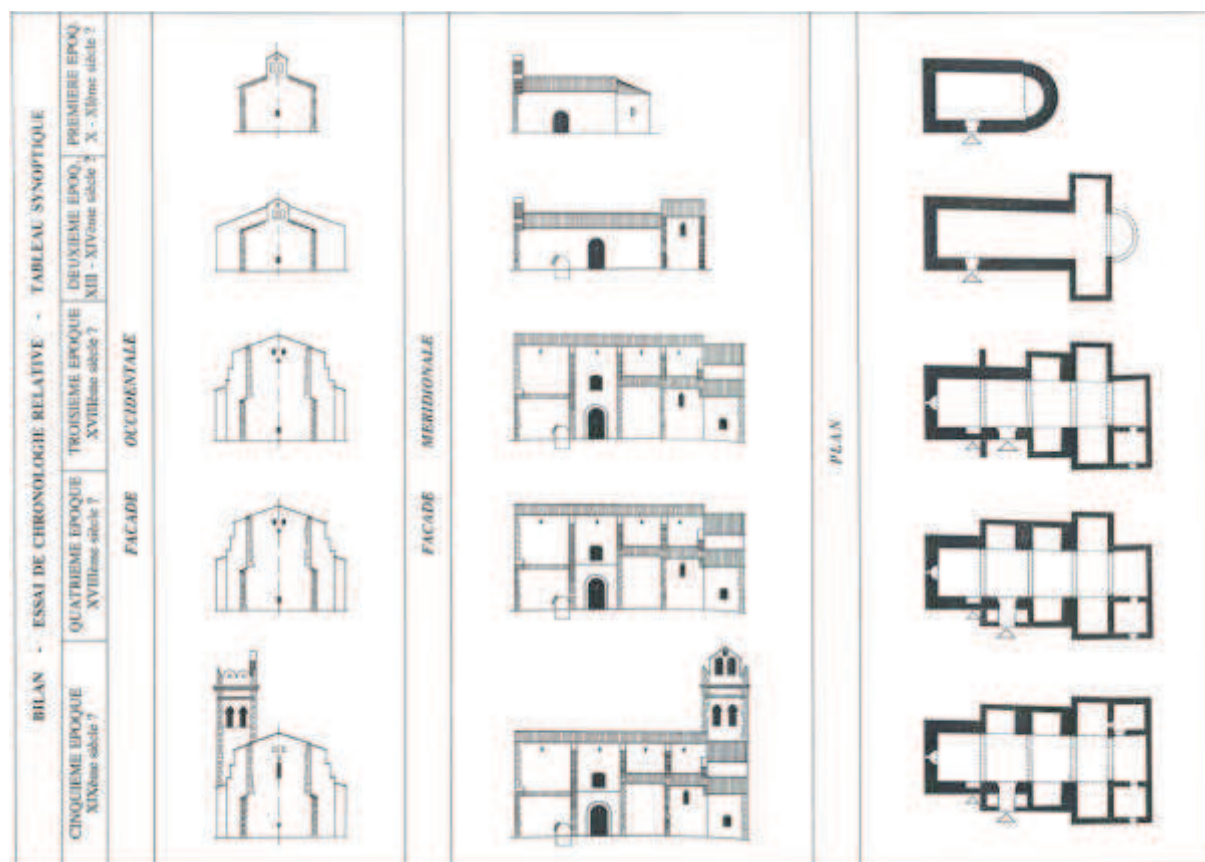
(SATTLER, M., *Ville de Saint-Cyprien, étude archéologique sommaire de l'église communale*, rapport conservé à l'UDAP, juin 1994, non paginé)



Relevé du bâti (haut),
analyse des matériaux (bas)

(SATTLER, M., *Ville de Saint-Cyprien, étude archéologique sommaire de l'église communale*, rapport conservé au UDAP, juin 1994, non paginé)





Chronologie probable

(SATTler, M., *Ville de Saint-Cyprien, étude archéologique sommaire de l'église communale*, rapport conservé à l'UDAP, juin 1994, non paginé)



Façade septentrionale (haut), façade occidentale (bas)

(août 2012)



Façade méridionale (haut), angle sud-ouest (bas)

(août 2012)

Première mention: dernier tiers du X^{ème} siècle.

Style architectural: roman.

Edifices comparables: Sainte-Marie de Vilarmila à Llupia, Saint-Pierre du Riuferrer à Arles-sur-Tech.

Situation

Commune : Sainte-Colombe-de-la-Commanderie

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Colombe

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 36' 48,8'' N. Long. 2° 44' 54'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1932) Bu n°8.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1932) Bu n°8.

Situation : Sainte-Colombe est au cœur même du petit village homonyme. Bâtie sur une petite butte, elle se trouve être mitoyenne dans sa partie occidentale de la façade sud avec une habitation privée, et dans la partie orientale de sa façade nord avec une maison devenue à une époque inconnue la sacristie. Il faut noter également que le reste de sa façade nord donne sur l'étroite cour d'une autre maison.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : Inscription le 2/11/1972.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa Conjuncta* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 974.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Saint-Pierre de Rodes (Espagne) depuis la fin du X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **974** : bulle du Pape Benoît VI, confirmant les possessions de l'abbaye de Saint-Pierre de Rodes. la *villa Conjuncta cum ecclesia Sanctae columbae* en fait partie⁵⁹¹.
- **982** : précepte du roi Lotaire confirmant au monastère de Saint-Pierre de Rodes, la possession de l'*ecclesia Sanctae columbae in Conjuncta*⁵⁹².
- **990** : bulle du Pape Jean XV réitérant la possession de ladite église au même monastère⁵⁹³.

Observations

Une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée est là tout ce qui résume Sainte-Colombe. Elle est édifiée sur une sorte de promontoire maçonné en moellons dans sa partie occidentale. Faut-il voir dans ce soubassement les vestiges de l'ancien édifice mentionné dès le X^{ème} siècle ? Rien n'est moins sûr, un soubassement en moellons affleure également sous le chevet. Il ne s'agit donc peut-être là que des soubassements de l'église romane.

Pour le reste, son architecture (double ébrasement des baies, voûte brisée, pierres de taille) est en revanche typique de l'art roman⁵⁹⁴.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W190 ♦ 1119W177 ♦ 2J127/172.

Autres : UDAP.

⁵⁹¹ *Marca hispanica*, cols.906-908, charte n°CXVII.

⁵⁹² ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.235-244.

⁵⁹³ *Marca hispanica*, cols.941-944, charte n°CXL.

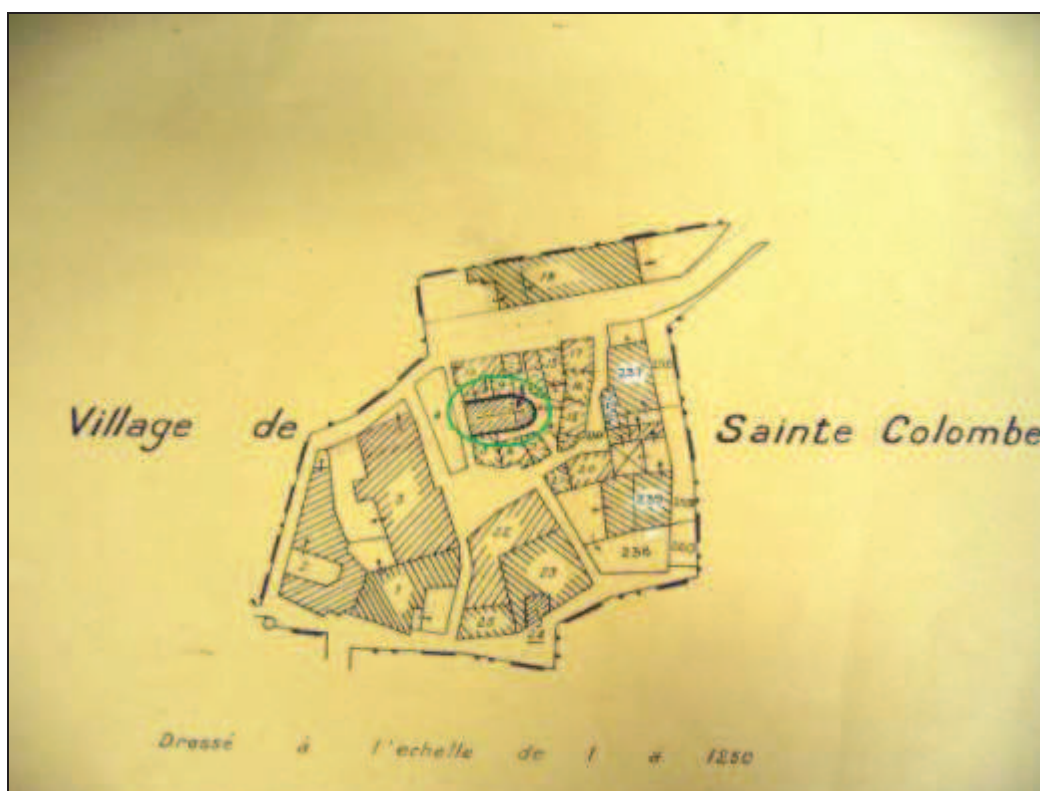
⁵⁹⁴ Hormis la surélévation en moellons en partie sommitale : l'ancien chemin de ronde ponctué de meurtrières, vestiges de la fortification de l'édifice dans le courant des XV^{ème} ou XVI^{ème} siècles).

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.650-651.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p. 396-397.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.36.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.142.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.323-327.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.156.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.68-69.



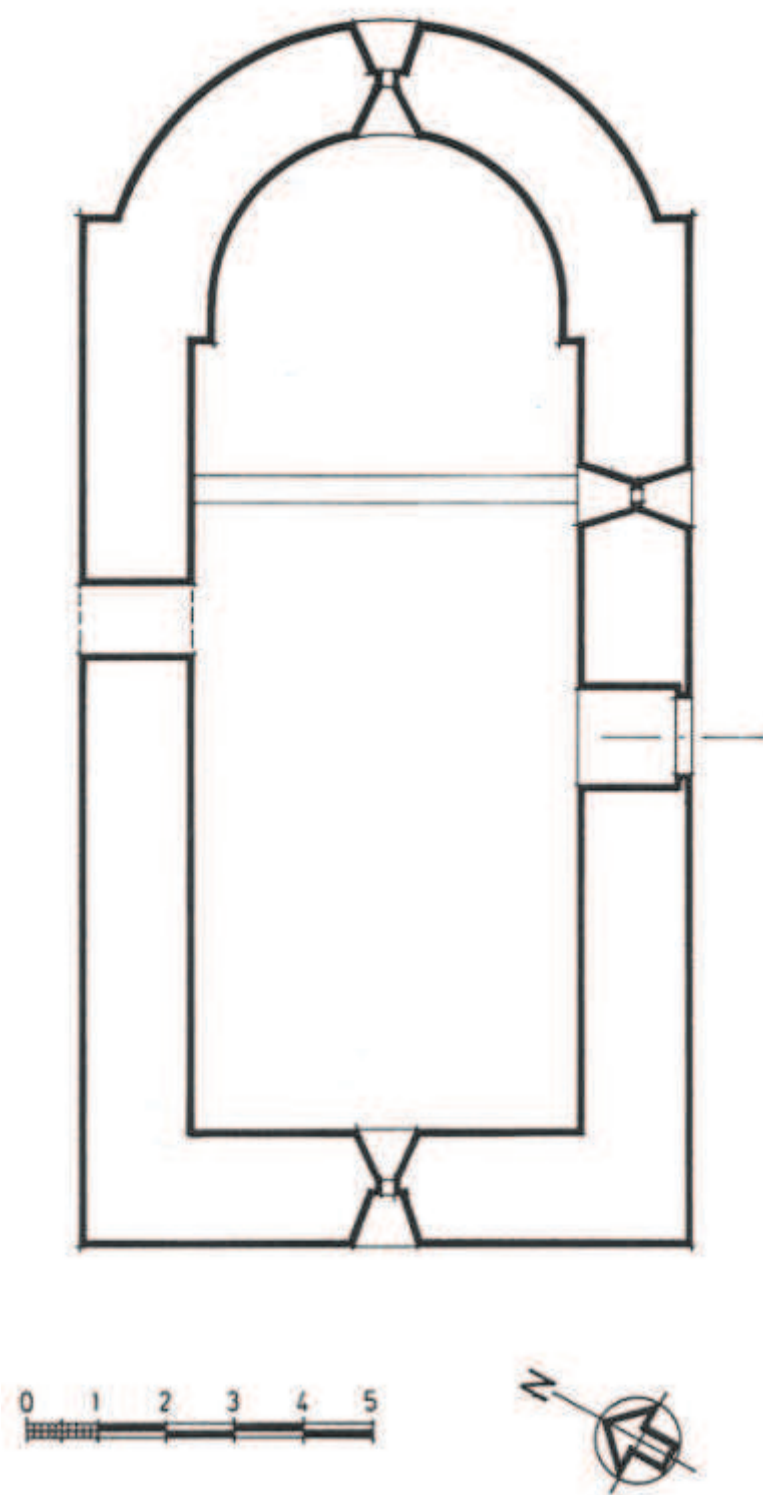
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Bu n°8

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/172)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Bu n°8

(Cadastré moderne de 1932, source ADPO : 1119W177)



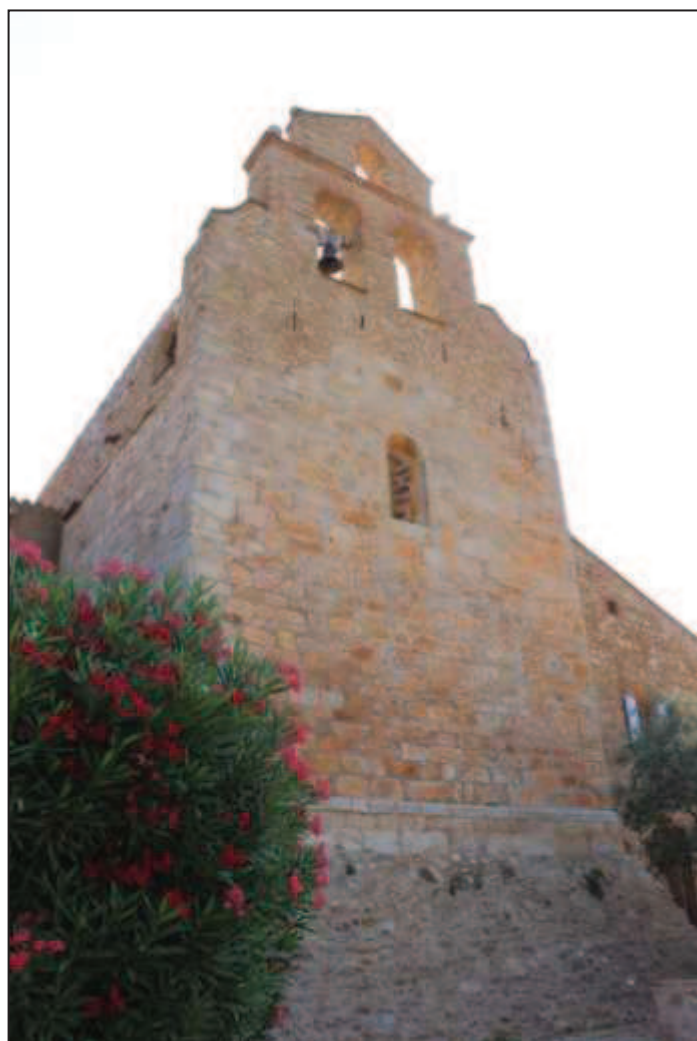
Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Nef d'ouest en est

(juillet 2013)



Mur pignon occidental et
son soubassement (haut),
chevet et soubassement
visible (bas)

(juillet 2013)



Première mention: dernier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural: néant, église disparue.

Edifices comparables: néant, église disparue.

Situation

Commune : Sainte-Marie-de-la-Mer

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-André de Bigaranes

Lieu-dit cadastral : Saint-André.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat. 3°00' 36,0'' E. Long. 42° 43' 52,9'' N.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : néant.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : néant.

Situation : au nord-ouest du village de Sainte-Marie.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Bigaranas* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 982.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Saint-Pierre de Rodes dès le X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **982** : précepte du roi Lothaire confirmant la possession de l'alleu de *Bigaranas cum ecclesia Sancti Andreae*, à l'abbaye de Saint-Pierre de Rodes⁵⁹⁵.
- **990** : bulle du Pape Jean XV confirmant à nouveau au monastère de Saint-Pierre de Rodes la possession de *Sancti Andreae de villa Bigaranas*⁵⁹⁶.
- **1138** : donation testamentaire de Bernard de Torrellas, chanoine d'Elne, d'une mense sise sur la paroisse de Saint-André⁵⁹⁷.
- **1198** : Pierre I, roi d'Aragon, donne l'autorisation à Raymond, seigneur de Canet de fortifier soit Sainte-Marie-de-Pabirans⁵⁹⁸, soit Saint-André-de-Bigaranes. Ledit Seigneur opta pour la première localité, ce qui causa certainement la disparition progressive de Saint-André⁵⁹⁹.
- **1388** : discorde à propos de la Rectorie de Saint-André⁶⁰⁰.

Observations

D'après L. Basseda, le hameau et l'église ont disparu au XVIII^{ème} siècle ne laissant que le lieu-dit de Saint-André au nord-ouest du village de Sainte-Marie. L'église de Saint-André est localisée dans la carte Cassini.

Sources et références bibliographiques

ADPO : néant.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.666-667.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.67.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.36.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.13.

⁵⁹⁵ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.235-244.

⁵⁹⁶ *Marca hispanica*, cols.941-944, charte n°CXL.

⁵⁹⁷ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.13.

⁵⁹⁸ Toponyme progressivement abandonné au profit de celui de Sainte-Marie seul. Bayrou, L., *Entre le Languedoc et le Roussillon, 1258-1659, fortifier une frontière ?*, Perpignan, 2004, p.269.

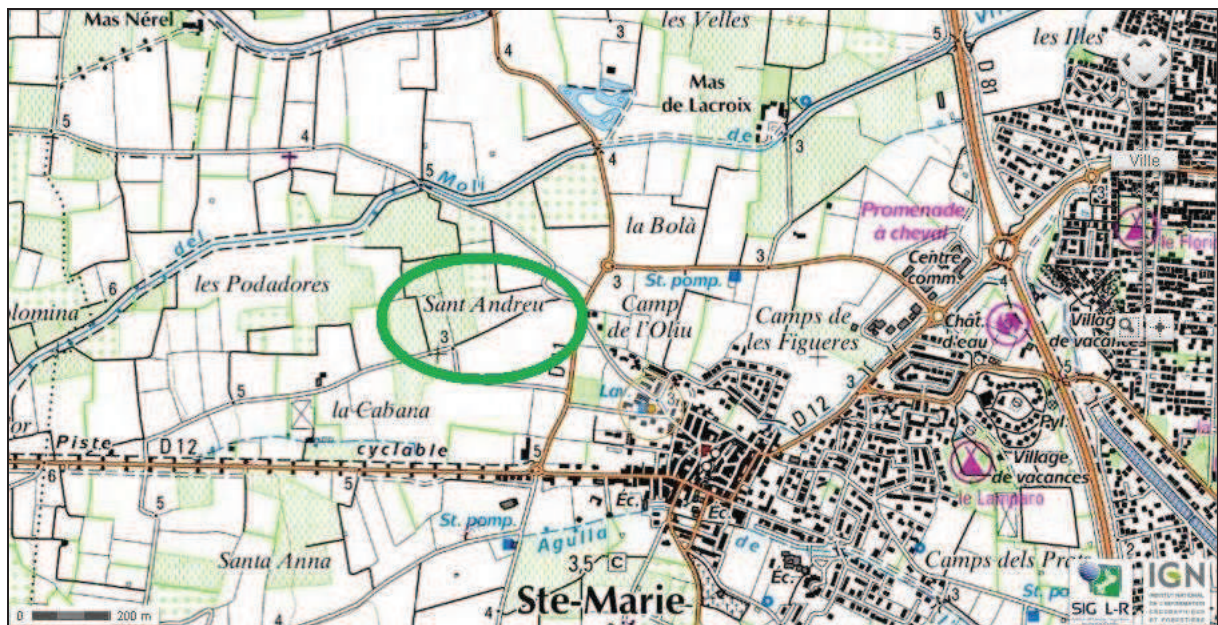
⁵⁹⁹ *Ibidem*.

⁶⁰⁰ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.13.



Localisation de Saint-André

(Carte Cassini, issue de l'exemplaire dit de « Marie-Antoinette », XVIII^{ème} siècle ;
www.geoportail.gouv.fr)



Localisation de Saint-André

(Carte IGN)

Première mention : première décennie du X^{ème} siècle.

Style architectural : roman

Edifices comparables : Saint-Pierre du Riuferrer (Arles-sur-Tech).

Situation

Commune : Saint-Estève

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Mamet

Lieu-dit cadastral : Saint-Mamet.

Etat : en élévation⁶⁰¹.

Coordonnées GPS : Lat. 2° 42' 36,5'' Long. 2° 51' 27,5'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1809) C2 n°258.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1934) C2 n°712.

Situation : A l'est du centre du village sur un terrain plat.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Sancti Stephani in loco Acutiano* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 902.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : D'abord la cathédrale Sainte-Eulalie d'Elne, puis au X^{ème} siècle, Saint-Etienne de la Têt et enfin l'abbaye Sainte-Marie de la Grasse au XII^{ème} siècle.

⁶⁰¹ Eglise désaffectée, utilisée un temps, avec le bâtiment qui lui est adossé au midi, comme coopérative. Restaurée en 2006 et utilisée depuis, par la commune, comme annexe de la Mairie (salle des Mariages).

Dates clés:

- **902** : lors d'une vente de Moulins sur le territoire de Malloles, il est spécifié que ces derniers confrontent le territoire de Saint-Mamet⁶⁰².
- **955** : donation faite par Riculfe, évêque d'Elne, à Fraudald, abbé de Saint-Etienne de la Têt⁶⁰³, de Saint-Mamet en échange de deux vignes situées au territoire de Saint-Cyprien⁶⁰⁴.
- **1119** : bulle du Pape Calixte II confirmant à l'abbaye de la Grasse (Aude) la possession de *Sancti Mametis*⁶⁰⁵.

Observations

Saint-Mamet garde les stigmates de son utilisation détournée au cours du XX^{ème} siècle, et de ses nombreux remaniements notamment au niveau du chevet. Malgré cela, il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'un bâtiment roman. Ses murs maçonnés en galets disposés en assises régulières, ses ouvertures à double ébrasement avec ressauts et pierres de taille, ses doubleaux soutenant une voûte en berceau plein-cintre sont autant d'indices sans équivoque.

Notons que ses murs furent maintes fois repris et rehaussés, et que son abside contrairement au plan au sol réalisé n'est pas dans l'axe de la nef, mais dévie légèrement vers le sud. Peut-être un vestige de son implantation préromane ?

Sources et références bibliographiques

ADPO: 1119W179 ♦ 1025W192 ♦ 2J127/174 ♦ 1QP466 ♦ 12J25, n°18.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.651-652.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.66.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.20.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.183.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.296.

⁶⁰² ADPO : 12J25, pièce n°18.

⁶⁰³ Abbaye sise à Saint-Estève.

⁶⁰⁴ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.296.

⁶⁰⁵ MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, Paris, 1996, p.275-280.



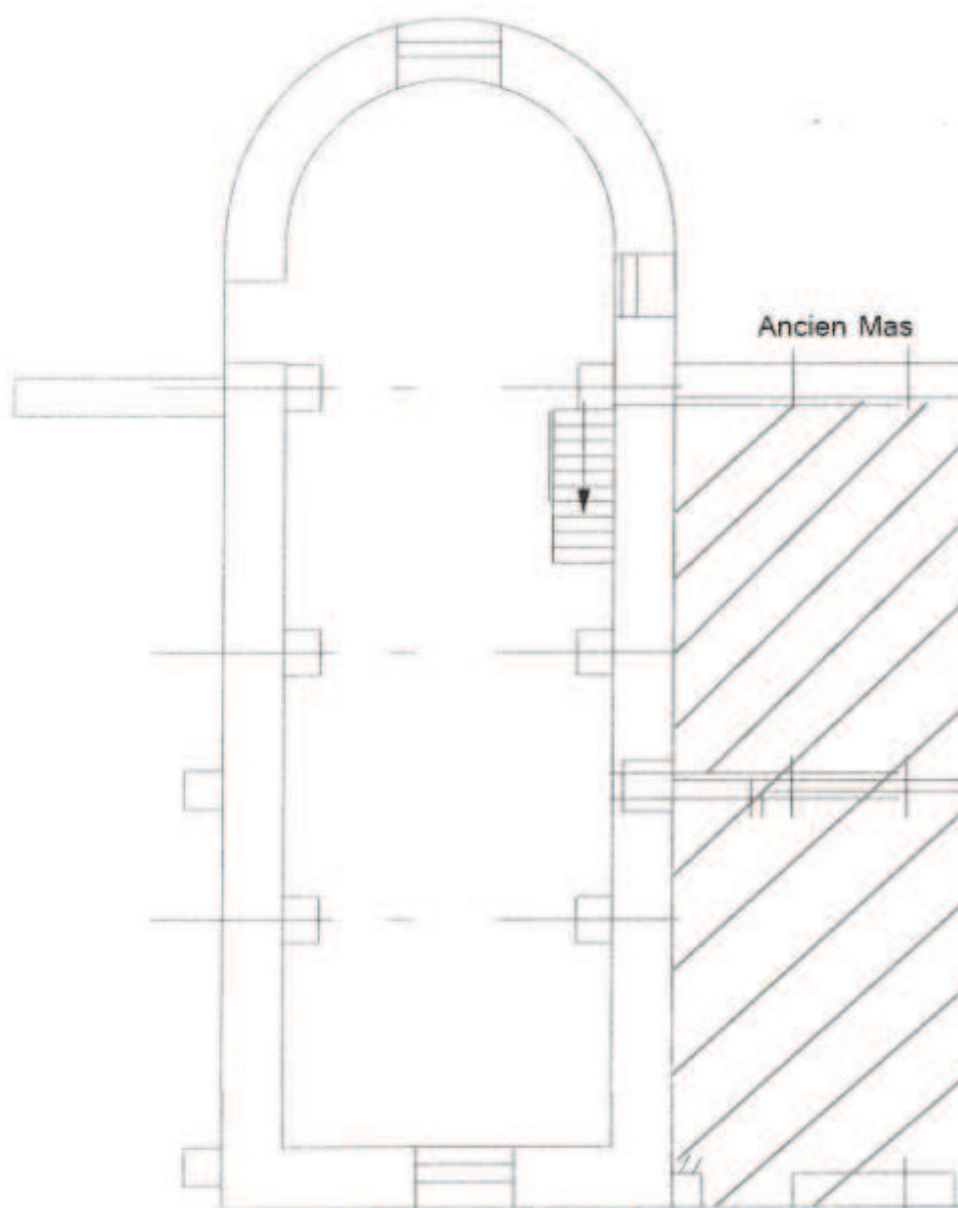
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C2 n°258

(Cadastré dit Napoléonien, 1809, source ADPO : 2J127/174)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C2 n°712

(Cadastré moderne de 1934, source ADPO : 1119W179)



Plan au sol

(Auteur inconnu, 2006)



Ancien chevet et cave viticole attenante (haut),
ancienne façade méridionale (bas)

(juin 2015)



Nef vue depuis l'orient

(juin 2015)

Première mention : seconde moitié du XIII^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Marc de Caixas.

Situation

Commune : Saint-Génis-des-Fontaines

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Colombe

Lieu-dit cadastral : Cabanes.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 34' 3'' N. Long. 2° 55' 32,4'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1811) A2 n°154.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1933) A2 n°248.

Situation : Sainte-Colombe est implantée au nord du village de Saint-Génis-des-Fontaines, proche d'un ruisseau, sur un terrain plat. Les ruines d'un ancien habitat sont encore présentes en partie est, atrophiant l'ancien chevet.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 5 décembre 1984.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Cabanas* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1270.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne, certainement dès le X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **991** : délivrance ordonnée par la comtesse Guisle et les exécuteurs testamentaires de Gaufred, comte de Roussillon. Il y est octroyé à l'église d'Elne, des alleux au territoire de Cabanes, en comté de Peralda avec ses églises, dîmes, prémices et oblations, ainsi que l'église de Saint-Cyr, au lieu d'Apia en Roussillon, avec également ses dîmes, prémices et oblations⁶⁰⁶.
- **1270**, le 21 avril : liste des fiefs tenus pour l'église d'Elne par le vicomte de Castelnou, dont *ecclesiam de Cabanis de ultramonte per episcopum Elensem*⁶⁰⁷.
- **1310** : vente d'une pièce de terre sise sur le territoire de Sainte-Colombe de Cabanes⁶⁰⁸.
- **1930**, le 26 juin: lettre du préfet au commissaire central de Perpignan l'informant que Mlle Pages, copropriétaire de l'église de Cabanes, aurait déposé des colonnes de marbre chez M. Alquier, antiquaire au quai Vauban. Ceci lui étant totalement interdit sachant qu'une instance de classement était en cours⁶⁰⁹.

Observations**Plan**

Sainte-Colombe adopte la forme d'une croix latine en raison des deux chapelles latérales greffées au nord et au sud, de manière à créer un transept. Ces dernières sont des adjonctions postérieures (XIV^{ème} ou XV^{ème} siècle) à la construction primitive qui se présentait sous la forme d'une nef unique s'ouvrant sur un chevet plat dévié vers le nord, qui est clairement d'époque préromane.

Extérieur :

Le portail actuellement placé à l'orient est en marbre blanc, il témoigne de l'agrandissement de l'édifice vers l'occident⁶¹⁰. Les traces du portail primitif sont repérables

⁶⁰⁶ ADPO : 12j25, pièce n°92.

⁶⁰⁷ ADPO : G.22.

⁶⁰⁸ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p. 101.

⁶⁰⁹ ADPO : 4T57.

⁶¹⁰ En effet, la première travée occidentale est un ajout postérieur à la création de la nef. Preuve en est, les traces de reprises de maçonnerie au nord et au sud. Traces beaucoup moins nettes aujourd'hui avec le rejointoiement mais encore bien visibles sur d'anciennes photographies conservées à l'UDAP. De plus, l'arc latéral de cette première travée est beaucoup plus large, et son plein-cintre ne retombe pas sur des impostes, contrairement aux autres arcs latéraux. Il est difficile de dater cette adjonction. Néanmoins, l'œil-de-bœuf, sis au-dessus du portail, également en marbre, pourrait nous faire penser à une réfection du XVII^{ème} siècle.

au midi en amont de la chapelle latérale, au niveau de la seconde travée. Étroit, son plein-cintre est marqué de cayroux irréguliers.

Les baies, au nombre de sept, se répartissent quasiment toutes symétriquement⁶¹¹. Deux, étroites et de forme plein-cintre, sont ménagées au niveau du chevet, au nord et au sud. Elles sont maçonnées avec des morceaux de schiste allongés. Elles sont assurément les seules d'époque préromane. Quatre se partagent les murs est et ouest des chapelles latérales. Ces dernières, de section rectangulaire, sont maçonnées de cayroux et présentent un ébrasement très large. Pour finir, un oculus en marbre blanc est percé au-dessus du portail, dont il semble être contemporain.

Les maçonneries sont réalisées en tout-venant, mêlant galets et pierres brutes, noyés dans du mortier de chaux. Des morceaux de terre cuite sont ajoutés au niveau des chapelles latérales. Les angles ne sont pas marqués par des pierres de taille, mais par des pierres juste équarries et très allongées. En revanche, quelques pierres de taille furent tout de même usitées aux angles des chapelles, dont certaines sont en marbre blanc, preuve d'une construction postérieure.

Intérieur :

La nef nous accueille avec son plein-cintre surbaissé et légèrement outrepassé, soutenu par trois doubleaux ne retombant pas au sol mais arrêtés prématurément en bec de sifflet⁶¹². De grands arcs latéraux assez saillant renforcent les murs gouttereaux. Les chapelles latérales sont couvertes en berceau plein-cintre.

Les arcs latéraux des trois travées orientales retombent sur des impostes marqués par une pierre calcaire légèrement chanfreinée. Les arcs marquant l'entrée des chapelles retombent sur des colonnes par l'intermédiaire de chapiteaux sculptés⁶¹³.

Aujourd'hui absent, l'arc triomphal se retrouve derrière le mur est du chevet actuel, visible uniquement de l'extérieur. Ce dernier, qui fut muré lors de l'aménagement d'une construction adjacente à l'est, adopte une forme plein-cintre outrepassée typique de l'architecture préromane. Son arc est dessiné par de longues pierres de schiste disposées en éventail. Il semblerait qu'il desservait une abside carrée, couverte en berceau plein-cintre, au vu des traces d'arrachements encore visibles.

⁶¹¹ Notons qu'elles sont toutes à simple ébrasement intérieur.

⁶¹² Comme à Saint-Vincent d'Estagel, ces derniers ont dû être martelés pour agrandir l'espace de la nef, mais les murs sont entièrement enduits et ne nous permettent pas de vérifier cette hypothèse.

⁶¹³ Des chapiteaux dont certains disent qu'ils proviennent de l'ancien cloître de l'abbaye de Saint-André de Sorède. Ils sont en tout cas typiques des ateliers dits de Cuxa ou de Serrabone.

Un banc est ménagé dans chacun des arcs latéraux, s'apparentant plus à une marche en partie est (16cm de haut), il devient un banc de 40cm de haut vers l'ouest. Cet effet trahit le fort dénivelé qui existe entre l'entrée ouest et l'abside. Le sol de la nef est en pente⁶¹⁴.

Les murs sont entièrement enduits, ne laissant plus rien paraître de leur structure. Il est à noter que des joints rubanés, rehaussés d'ocre rouge se devinent sur le mur méridional, au niveau de la travée de chœur.

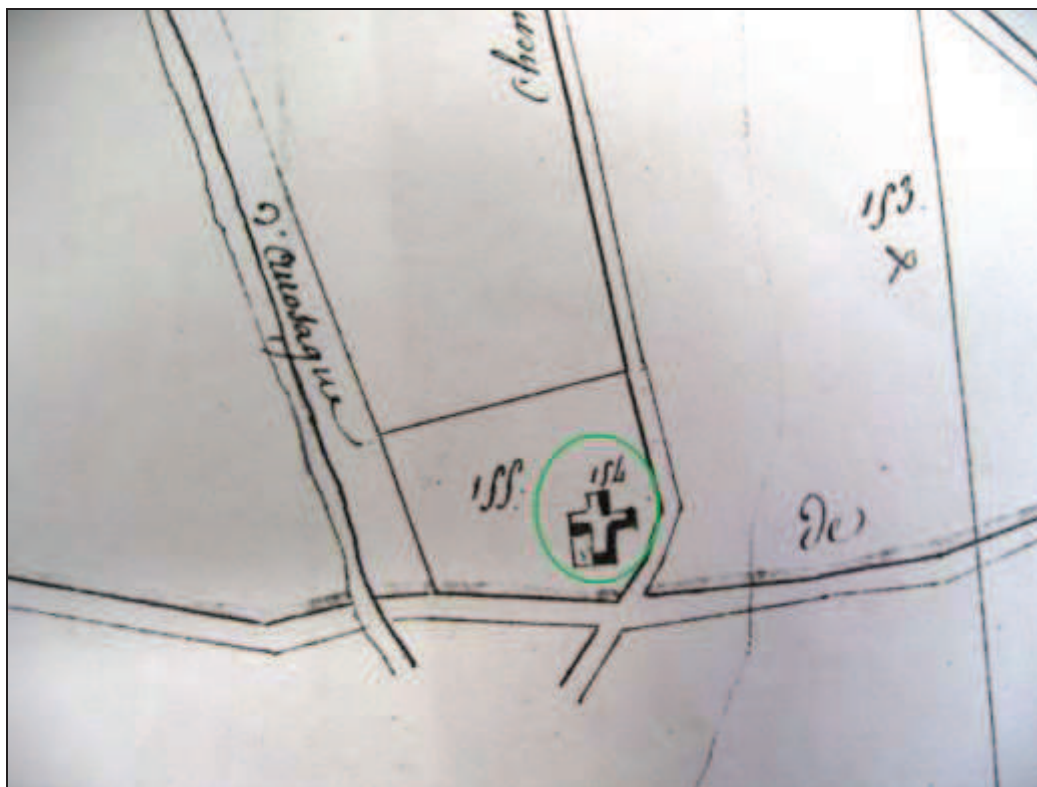
Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/177 ♦ 1119W182 ♦ 1025W195 ♦ 53J272 ♦ 12j25, n°92 ♦ 4T57.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.654-655.
- BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanica a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981, p.197.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.386-387.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.101.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.II C., Paris, 1966, p.144.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.334-342.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.263-264.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.68.

⁶¹⁴ Une cinquantaine de centimètres de dénivelé.



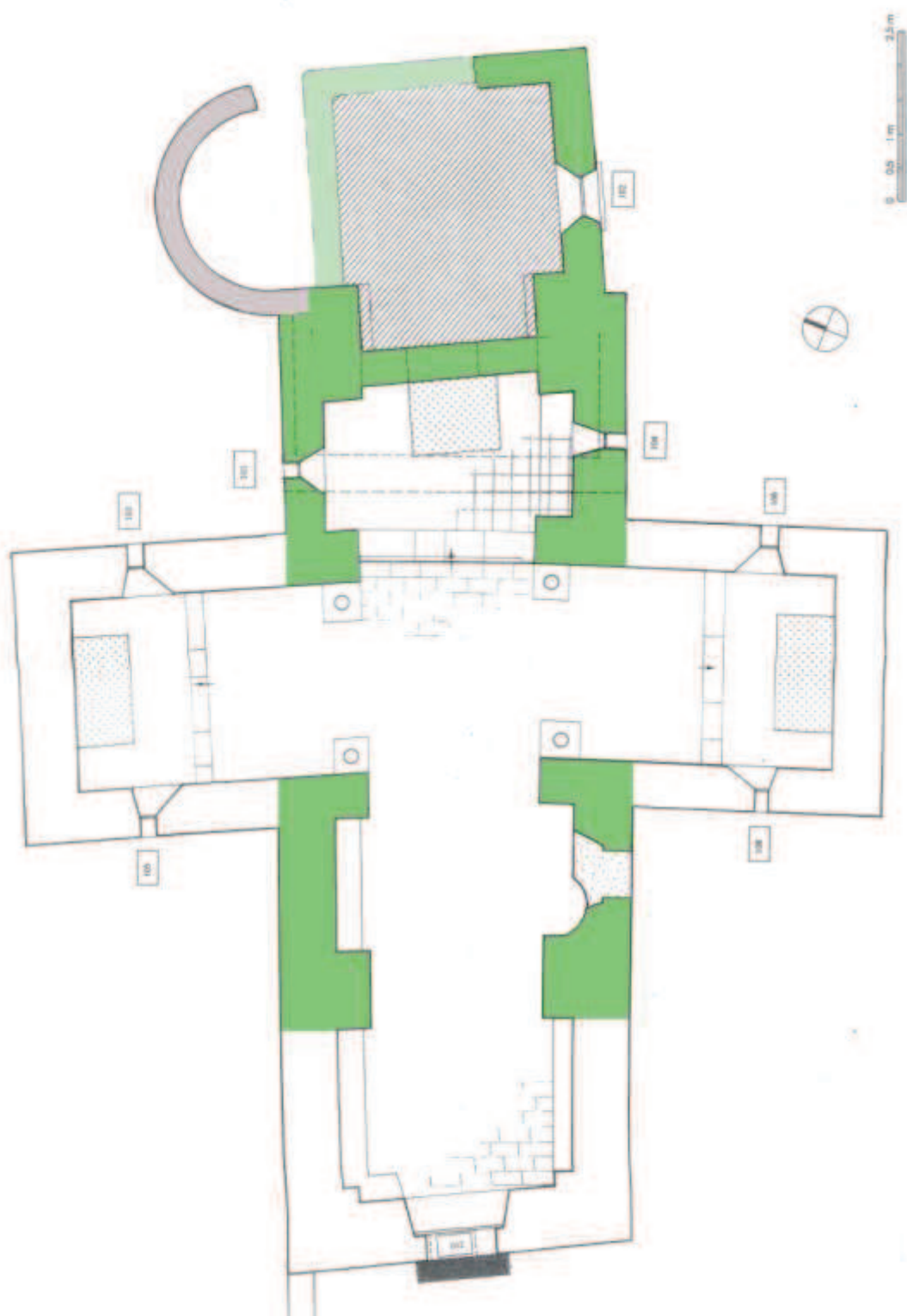
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A2 n°154

(Cadastré dit Napoléonien, 1811, source ADPO : 2J127/177)



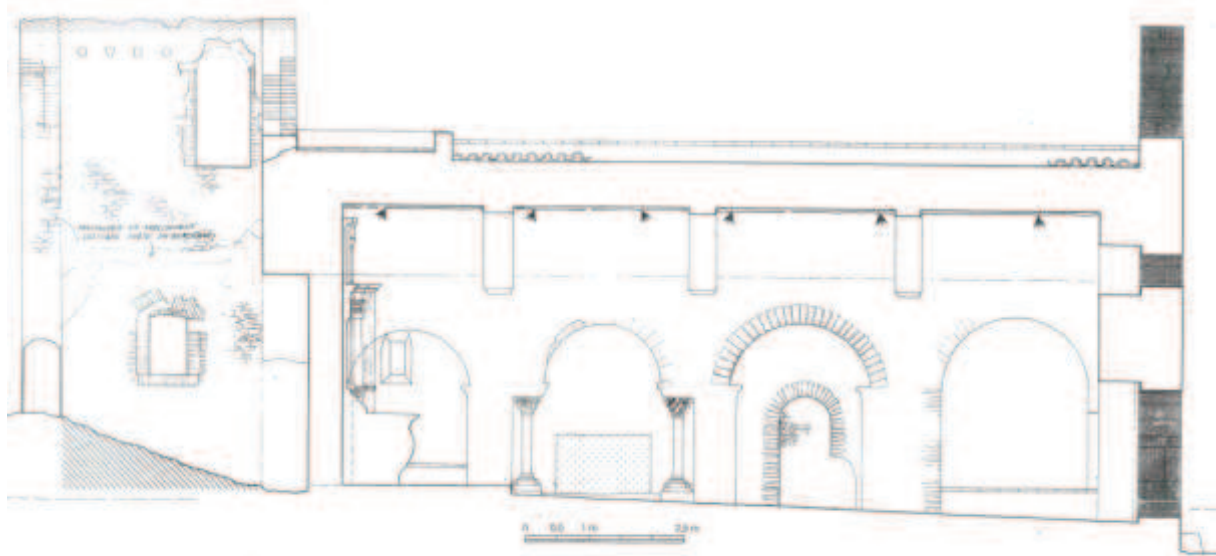
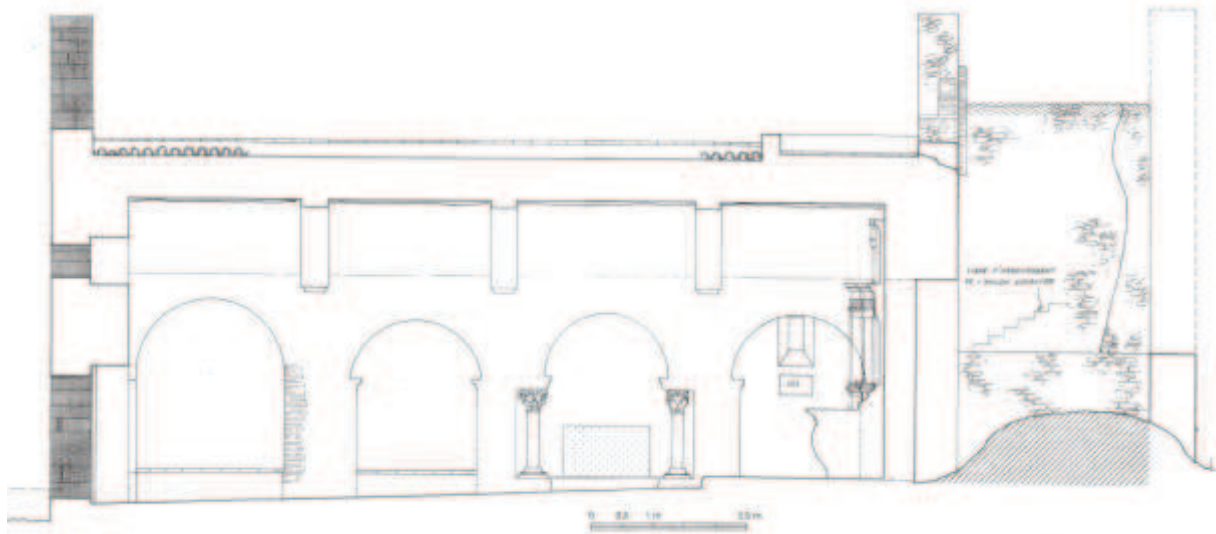
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A2 n°248

(Cadastré moderne de 1933, source ADPO : 1119W182)



Plan au sol

(Olivier Weets, 2003)



Coupes longitudinales : sur le nord (haut) sur le sud (bas)

(Olivier Weets, 2003)



Etat actuel de la partie est (haut), état avant restauration (bas)

(octobre 2010)



Trace d'arrachement de la voûte de l'abside, mur sud

(octobre 2010)



Façade septentrionale

(octobre 2010)



Façade occidentale

(octobre 2010)



Façade méridionale

(octobre 2010)



Portail primitif méridional (haut) et baie méridionale du chevet (bas)

(octobre 2010)



Nef d'ouest en est (gauche) et d'est en ouest (droite)

(octobre 2010)

Première mention : milieu du X^{ème} siècle.

Style architectural : néo-gothique et vestiges romans.

Edifices comparables : Saint-Pierre de Belpuig (avant reconstruction).

Situation

Commune : Saint-Hippolyte

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Hippolyte

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 47' 04,3'' N. Long. 2° 58' 02,4'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1818) B2 n°183.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1941) B1 n°101.

Situation : l'église s'élève au centre du village. Elle n'est séparée du château qui est en vis-à-vis que par une place et une rue.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Sanctus Ypolitus* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 963.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne.

Dates clés:

- **963** : lors d'une donation d'une vigne à la cathédrale d'Elne, il est dit que cette vigne se trouve sur le territoire de Saint-Hippolyte⁶¹⁵.
- **1089** : vente de bien sise dans la paroisse de Saint-Hippolyte⁶¹⁶.
- **1454** : prise de possession de la Rectorie de Saint-Hippolyte par André Alfonsello, chanoine de Gérone⁶¹⁷.

Observations

L'église romane a servi de base à la reconstruction de l'église en 1845⁶¹⁸. Elle est encore en partie identifiable en façade ouest et sud. Ainsi, au sud de la porte d'entrée actuelle, utilisée comme base du clocher, on distingue clairement une maçonnerie de galets disposés en assises régulières dont l'angle sud-ouest fut repris à l'aide de pierres de taille.

Deux baies, s'apparentant plus à des meurtrières, animent cette façade occidentale. La plus basse, à simple ébrasement, est réalisée en pierres de taille⁶¹⁹. Une autre baie, au midi cette fois-ci, semble pouvoir être également d'époque romane. Elle est aussi à simple ébrasement et son plein-cintre est souligné par les mêmes pierres de taille qu'à l'occident.

A l'intérieur de l'église actuelle, la base du clocher fut improvisée en petit dépôt lapidaire. De cette manière, on peut voir encore la première travée de l'église romane couverte en berceau plein-cintre, un arc latéral de section brisé en pierres de taille, animer le mur gouttereau sud. Les murs révèlent une physionomie identique à l'extérieur ; seule une corniche en cavet vient animer la maçonnerie.

Au vu des caractéristiques des murs et de l'utilisation du simple ébrasement pour les baies, il est possible que les vestiges de l'église soient plus antérieurs que ce que l'on pense, peut-être même préromans. Néanmoins, la régularité des maçonneries, l'emploi de la pierre de taille, et la corniche en cavet recontextualisent l'édifice dans une logique romane.

⁶¹⁵ ADPO : 12J25, pièce n°79.

⁶¹⁶ MONSALVATJE Y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p. 132.

⁶¹⁷ *Ibidem*.

⁶¹⁸ Selon l'épithaphe se trouvant sous l'horloge du clocher : « *sous l'administration de Monseigneur Saléta de Montgaillard et Raymond Curé avec le concours des habitants on a bâti le presbytère, restauré l'église, exhaussé le clocher et placé l'horloge 1845-1849* ».

⁶¹⁹ Nous ne pouvons dire si la seconde baie adopte la même typologie, nous n'y avons pas eu accès.

Il faut enfin remarquer la découverte, réalisée en 1847, lors de la destruction du maître-autel de la vieille église, d'une colonne et son chapiteau reliquaire⁶²⁰ qui est en réalité une ancienne borne milliaire dédiée à l'empereur Constantin I, provenant de la *via Domitia*⁶²¹.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W178 ♦ 1025W196 ♦ 2J127/183 ♦ 53J274 ♦ 53J275 ♦ 12J25, n°79.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p. 655.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.67.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.30.
- KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007, p.558-559.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.130-132.

⁶²⁰ Utilisés jusqu'alors en base d'autel, cf., ADPO : 53J274.

⁶²¹ KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, p.559. La dédicace suivante est inscrite sur le fut de la colonne : Flav(io) / VI(erio) / Const(antino) no(bilissimo) / Caes(sari) / [m(ilia) , p(assuum)...] :à Flavius Valerius Constantinus, très noble César, [(...) mille pas].



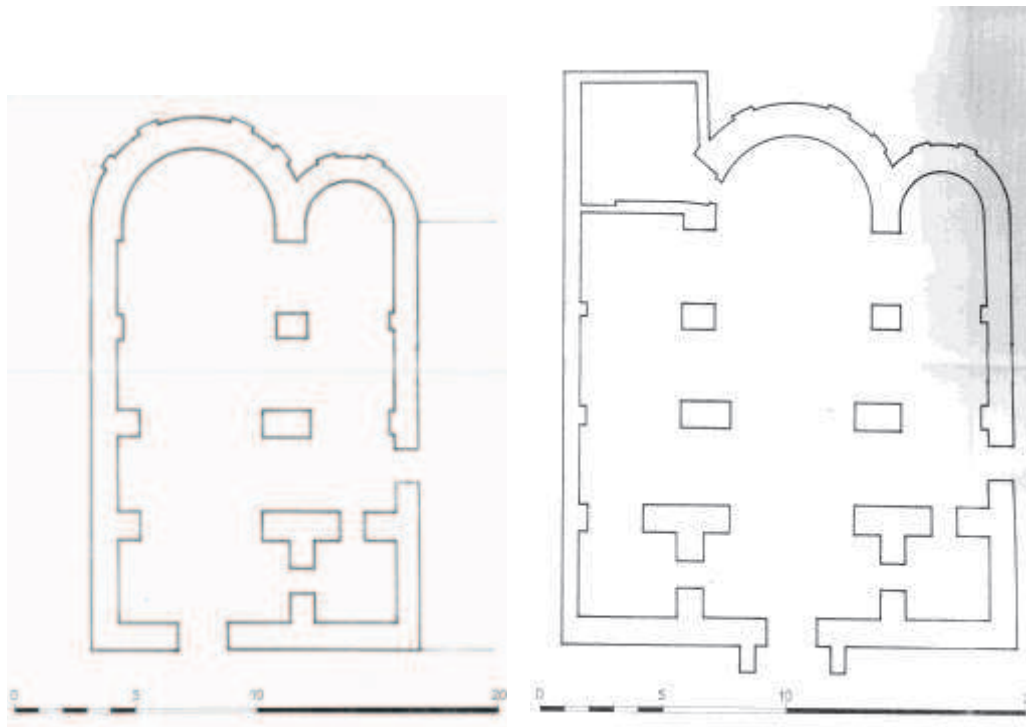
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B2 n°183

(Cadastré dit Napoléonien, 1818, source ADPO : 2J127/178)



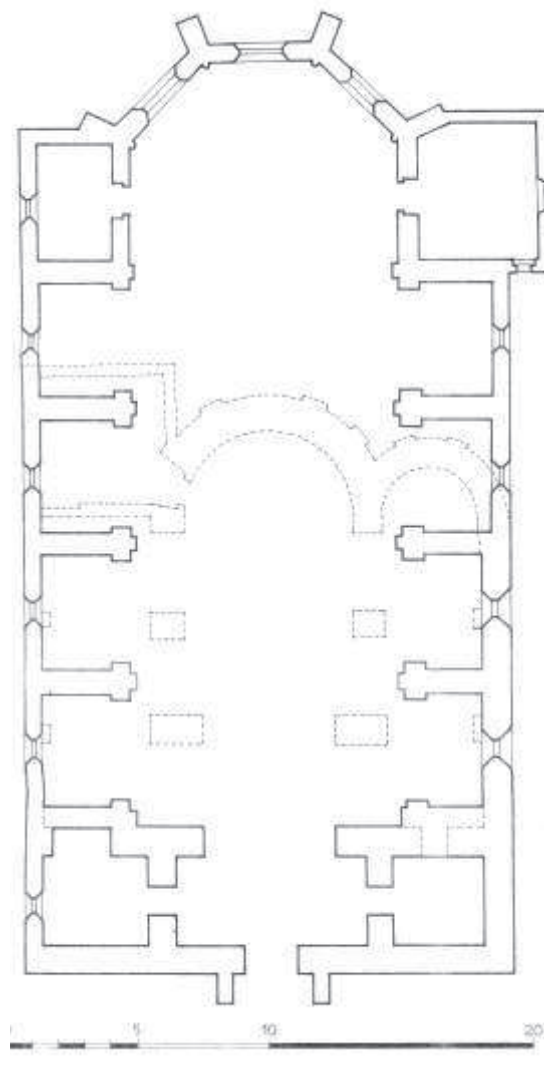
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°101

(Cadastré moderne de 1941, source ADPO : 1119W182)



Plans des différentes phases de l'église avec plan primitif (gauche), plan en 1847, avant agrandissement (droite) et enfin état après travaux, en 1882 (bas)

(plans réalisés par M.Pignol et B. Fogacci en 1966 ; ADPO 53J275)





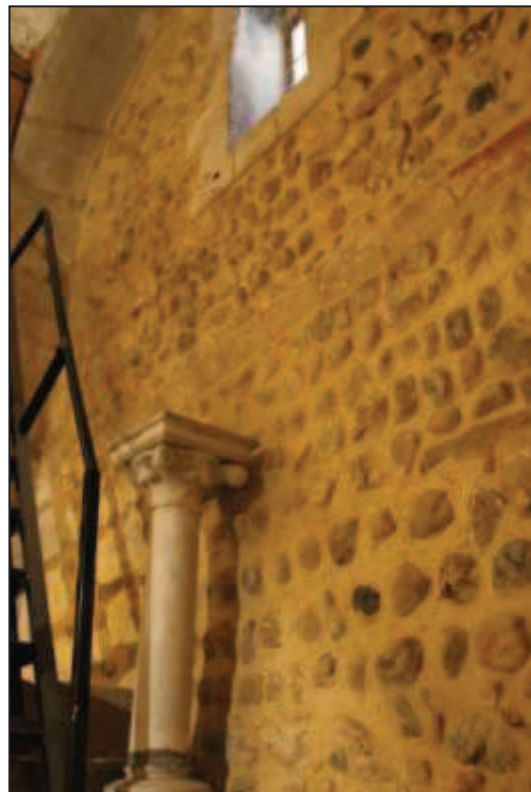
Vestiges de l'église primitive sous le clocher, en façade ouest
(gauche), en façade méridionale (droite)

(août 2013)



*En rouge la localisation des vestiges de l'église primitive encore
visibles*

(août 2013)



Vestiges de l'église primitive : portion de voûte (haut),
mur méridional (gauche), et mur occidental (droite)

(août 2013)

Première mention: premier tiers du IX^{ème} siècle.

Style architectural: préroman et gothique.

Edifices comparables: Sainte-Colombe de Saint-Génis-des-Fontaines, Saint-Etienne de Prunet (commune de Prunet et Belpuig)

Situation

Commune : Saint-Jean-Lasseille

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Jean

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 34' 57'' N. Long. 2° 52' 4,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) Au n°77.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1931) A3 n°195.

Situation : au centre du village, sur sa partie haute.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 24 février 1958.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Cella Sancti Johannis* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 819.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Saint-Génis des Fontaines depuis le IX^{ème} siècle.

Dates clés:

- **819** : précepte de Louis le Pieux confirmant à l'abbaye de Saint-Génis des Fontaines la possession de *Sancti Joannis Evangeliste*⁵⁰².
- **981** : précepte du roi Lothaire réitérant la confirmation de la possession de la *cella Sancti Johannis* audit monastère⁵⁰³
- **1308** : la juridiction de *Sancti Johannis de Cella* est accordée à l'abbé de Saint-Génis des Fontaines par le Roi Jacques de Mallorca⁵⁰⁴.

Observations**Plan**

De la *cella* mentionnée au IX^{ème} siècle, il ne reste aujourd'hui que peu de choses, hormis sa nef.

De nef unique s'ouvrant sur une abside, à l'époque préromane, Saint-Jean s'est vu doté dans le courant du XVII^{ème}⁵⁰⁵ siècle, de deux chapelles latérales⁵⁰⁶, prenant place de part et d'autre de son chevet primitif, qui n'existe plus aujourd'hui. D'ailleurs, Saint-Jean n'a plus de chevet marqué, la nef semble se terminer à l'est par un mur plat, sans aucune rupture.

Extérieur :

Restaurée en 2006 par la commune, le bâti des parties anciennes est moins lisible. Néanmoins, et avec l'aide d'anciennes photographies⁵⁰⁷, nous pouvons constater que les murs (partie occidentale) sont maçonnés en galets, dont certains sont équarris de manière à présenter une face lisse. Des assises en *opus spicatum* sont observables en partie basse au niveau des murs méridional et septentrional, et même au niveau du chevet actuel⁵⁰⁸.

Les angles de la façade occidentale étaient rigidifiés à l'aide de gros et longs blocs⁵⁰⁹.

⁵⁰² La charte originale devait être altérée avant la mention de *Sancti Joannis Evangeliste*, puisque l'auteur a laissé une succession de vides, de telle sorte que l'on ne peut savoir s'il s'agit d'une *cella*. ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.206-207.

⁵⁰³ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.210-213.

⁵⁰⁴ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Notícies històriques, El obispo de Elna*, t.3, p.149.

⁵⁰⁵ D'après Pierre Ponsich, *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.391.

⁵⁰⁶ Une sacristie est aussi venue se greffer au nord, dans la continuité de la chapelle latérale, elle se positionne en face de l'entrée méridionale, et s'ouvre sur la chapelle septentrionale.

⁵⁰⁷ ADPO : 53J276.

⁵⁰⁸ En effet, sur la partie basse du chevet sur une portion plus étroite, et centrée sur le mur actuel, nous pouvons voir deux assises en *opus spicatum*. Peut-on y voir les vestiges de l'ancien chevet préroman, agrandi et rehaussé par la suite ?

⁵⁰⁹ Jusqu'à 1m de long.

Aucune ouverture n'a résisté à l'assaut des remaniements successifs. De même, le portail d'entrée méridional est-il aujourd'hui en cayroux, certainement en lieu et place de son portail préroman, comme il est d'usage dans la région.

Un autre portail est ménagé à l'occident, en pierres de taille de moyenne dimension. Il impose à sa silhouette longiligne un berceau plein-cintre outrepassé. Cette forme caractéristique des tendances préromanes pourrait faire penser à un remploi⁵¹⁰.

Il faut remarquer que quatre puissants contreforts sont venus, à l'ouest, au sud et au nord du chevet soutenir les parties les plus anciennes, au niveau des jonctions avec les agrandissements modernes.

Intérieur :

La nef est aujourd'hui couverte d'une charpente soutenue par deux arcs diaphragmes faits en cayroux. Ces derniers viennent en réalité se positionner sur les anciens doubleaux, leur base est d'ailleurs maçonnée en galets et pierres de taille. Cette charpente n'a pu être aménagée qu'à l'extrême fin du XIX^{ème} siècle, ou au début du XX^{ème} siècle, étant donné qu'un document de 1878, faisant suite au souhait d'une fidèle de faire construire une chapelle dédiée à Saint-Joseph en lieu et place de la sacristie (sise au nord en face de l'entrée), annonce que ladite chapelle ne pourra prendre qu'une emprise limitée sur la sacristie et devra s'élever entre les 2 doubleaux qui soutiennent la voûte⁵¹¹.

De plus, au niveau de l'angle sud-ouest, il est encore clairement identifiable les traces d'arrachement d'une voûte certainement outrepassée, au vu de son profil incurvé. Un profil maladroitement répété sur les arcs diaphragmes.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/179 ♦ 1119W184 ♦ 1025W197 ♦ 53J276 ♦ 2 OP3743.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.655-656.

- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.390-391.

⁵¹⁰ Peut-être avons-nous là l'ancien portail méridional.

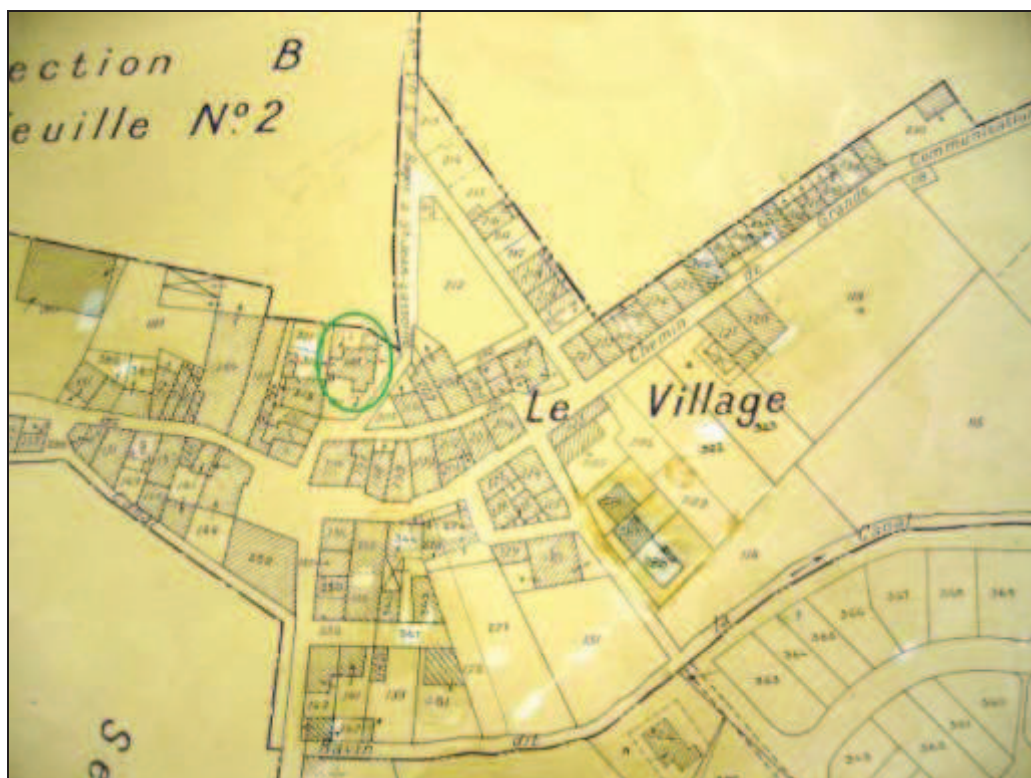
⁵¹¹ ADPO : 2 OP3743.

- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.8.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.151.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.149.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.149.



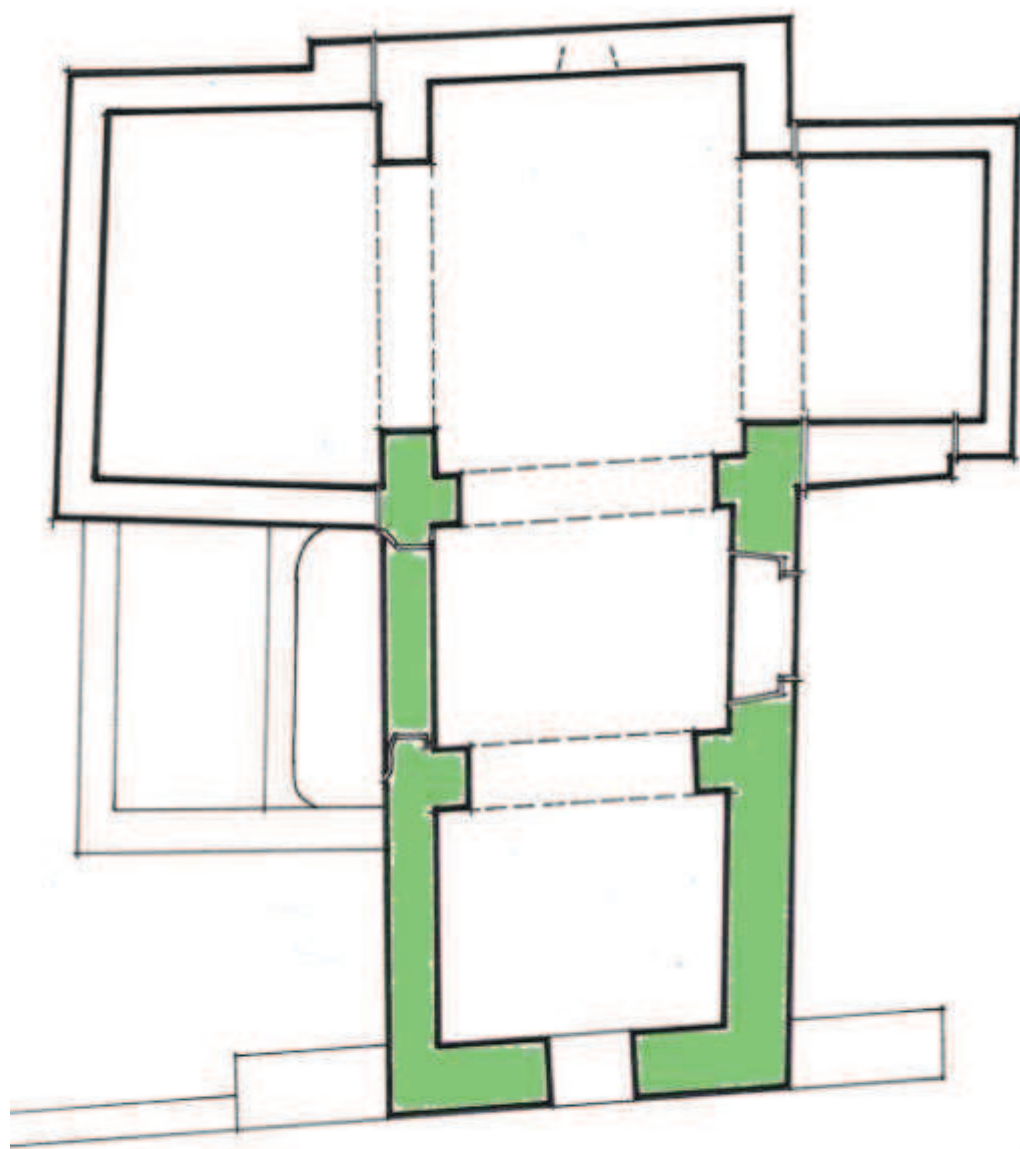
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en Au n°77

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/179)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A3 n°195

(Cadastré moderne de 1931, source ADPO : 1119W184)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade méridionale (haut), et
avant restauration (bas)

(octobre 2010)



Partie orientale

(octobre 2010)



Façade occidentale

(octobre 2010)



Partie ouest de la façade septentrionale

(octobre 2010)



Nef d'ouest en est (haut), et d'est en ouest (bas)

(octobre 2010)



Traces d'arrachement de la voûte primitive (ouest)

(octobre 2010)

Première mention : dernier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural : roman (vestiges préromans) et adjonctions gothiques.

Edifices comparables : Saint-Jean de l'Albère, Saint-Jean de Saint-Jean Lasseille.

Situation

Commune : Saint-Jean-Pla-de-Corts

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Jean-Baptiste

Lieu-dit cadastral : cimetière.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 30' 40'' N. Long. 2° 47' 27'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1823) B2 n°323.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1932) B3 n°1142.

Situation : Saint-Jean s'élève à la limite est du village actuel, près de la rive gauche du Tech⁵¹², dans le cimetière. Plusieurs tombes s'appuient sur l'édifice, au niveau des murs sud, est et nord.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Sancti Johannes de Plano de Corts* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 976.

Consécration : néant.

⁵¹² Sur le cadastre napoléonien on, voit clairement que l'église était à l'extérieur du village, ce dernier s'étant regroupé autour du château.

Abbaye de rattachement : néant.

Dates clés:

- **976** : une reconnaissance féodale des justices est faite, par Dame Minemille, pour cette paroisse de Sancti Johannis de Plano de Currtibus, envers Oliba, comte de Besalú⁵¹³.
- **1339** : le *Capbreu* de la *Capellania* précise la situation de l'église sise sur une colline entourée de clos, dont l'un touche à l'église et deux au cimetière⁵¹⁴.
- **1863**, le 5 mai: devis des travaux d'embellissement à faire à l'église, dressé par l'architecte P. Tacairach, suite à un legs de 2000 francs⁵¹⁵. Il apparaît qu'à ce moment le maître autel de 16m² fut mis en place par-devant l'abside primitive, ne laissant plus voir sa véritable entrée, tout comme son arc triomphal. C'est alors que la travée de chœur fut transformée en nouvelle abside grâce à la mise en place de trois marches.

Observations

Plan

Saint-Jean est un édifice plus complexe qu'il n'y paraît. C'est aujourd'hui une église à trois vaisseaux s'ouvrant chacun sur un chevet plat. Une chapelle latérale vient se greffer au septentrion et une sacristie au midi.

Intérieur :

Il paraît possible de considérer la nef et son abside comme préromanes. En effet, la nef était primitivement couverte en berceau plein-cintre soutenue par quatre doubleaux, entre lesquels se développaient des arcs latéraux. On ne voit aujourd'hui que leur partie sommitale car ils ont été mis à mal par l'aménagement de deux larges arcades pour faciliter la communication entre les espaces.

La nef s'ouvre sur une abside légèrement trapézoïdale et orientée, couverte d'un plein-cintre, dont on ne peut voir l'arc triomphal à cause du retable. L'abside est beaucoup plus

⁵¹³ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.34.

⁵¹⁴ CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance ...*, p.574.

⁵¹⁵ ADPO 2 OP3761 : L'église alors constituée de trois nefs n'étant éclairée que par la porte d'entrée et la fenêtre placée au-dessus. Elle est donc sombre et humide, d'autant plus que le toit est très délabré. Le projet d'embellissement vise donc à ménager trois fenêtres cintrées dans le côté droit et deux dans le côté gauche. Il est également prévu la surélévation du sol du chœur et la mise en place de trois marches en marbre de Baixas pour relier la nef principale. Le sol des deux chapelles adjacentes au chœur sera lui aussi surélevé et séparé des nefs latérales par deux marches identiques aux trois premières. L'enduit intérieur sera entièrement refait. Devis accompagné d'une planche de dessins avec plans, coupes et élévations.

basse que la nef, cette différence s'observe également à l'extérieur. Une baie moderne et de section carrée semble reprendre l'emplacement de la baie d'axe primitive à simple ébrasement dont on devine encore, à l'extérieur, l'intrados. De même, on semble deviner une baie, du moins le « négatif » d'une baie en plein-cintre, au niveau du mur sud de l'abside.

Les parties de murs non enduits laissent à voir une maçonnerie constituée de moellons et de tout-venant.

Des traces de reprise de maçonnerie, au niveau du mur gouttereau sud, en amont de la sacristie, laissent à penser qu'un premier agrandissement de l'église préromane se fit par l'intermédiaire d'une chapelle méridionale, puis l'on transforma l'essai en bas-côté, l'agrandissant dès lors vers l'occident. C'est dans cette partie que les vestiges d'un portail d'entrée sont conservés. De facture simple, son plein-cintre est dessiné à l'aide de pierres de taille aux bords irréguliers. Cet espace réalisé dans le courant du XII^{ème} ou du XIII^{ème} siècle⁵¹⁶ était primitivement couvert en berceau plein-cintre⁵¹⁷.

Extérieur :

Les murs parasités par les tombes et les crépis sont difficile à déchiffrer. A l'est au-dessus du chevet, on aperçoit une étroite baie, à hauteur de l'arc triomphal. C'est une ouverture que l'on retrouve souvent dans les églises de typologie préromane, comme à Saint-Martin de Fenollar par exemple. Elle s'ouvre au cœur d'une maçonnerie faite de galets.

Il est à noter que des joints dits « à la pointe de la truelle », à motif double sont visibles au niveau du bas-côté méridional en son pignon ouest.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/180 ♦ 1119W185 ♦ 53J394 ♦ 2 OP3761.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.657-658.

- *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.181-183.

⁵¹⁶ Si l'on prend en compte l'épithaphe sur la plaque de marbre encastrée dans le mur extérieur en date de 1225. *Catalunya Romànica. XXV : El Vallespir ...*, p. 183.

⁵¹⁷ Au regard de la forme des arcs sis aux extrémités est et ouest de ce bas-côté.

- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon, X^{ème}-XV^{ème} siècles*, Perpignan, 1998, p.574-578.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.34.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.151.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.278.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.158-159.



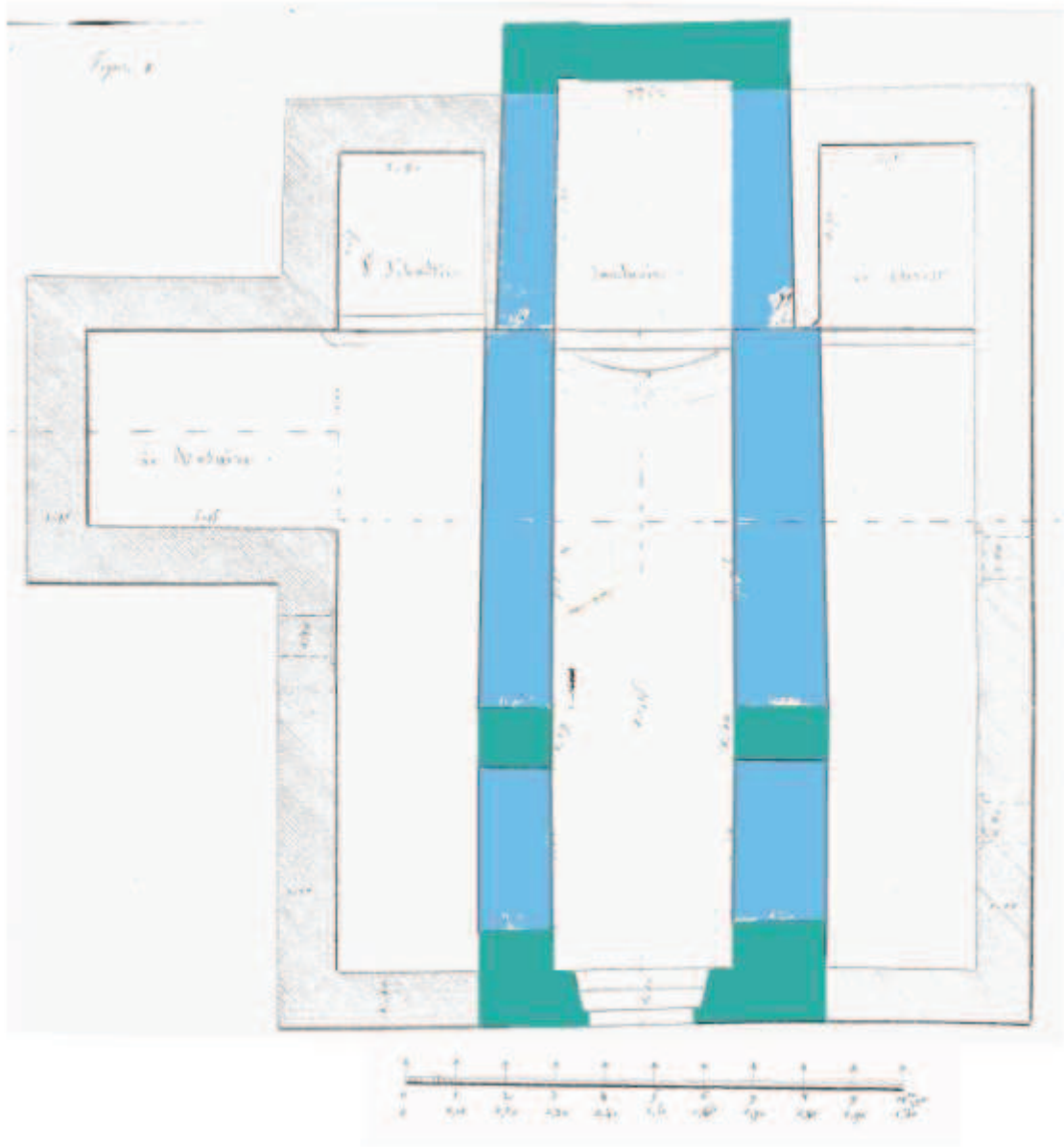
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B2 n°323

(Cadastré dit Napoléonien, 1833, source ADPO : 2J127/180)



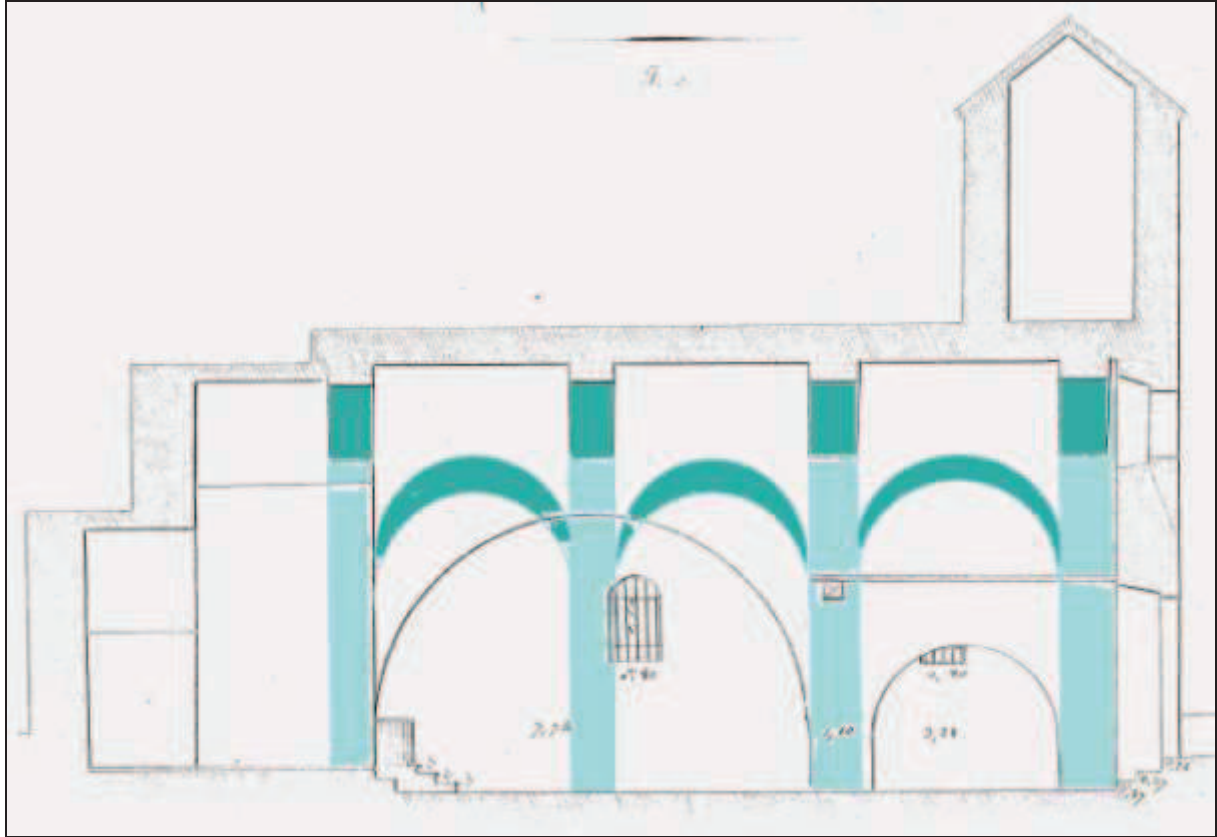
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en B3 n°1142

(Cadastré moderne de 1932, source ADPO : 1119W185)



Plan au sol

(P. Tacairach, 5 mai 1863, ADPO : 2OP3761)



Coupe longitudinale

Plan modifié par nos soins avec en bleu foncé les vestiges des doubleaux et des arcs latéraux encore in-situ et en bleu plus clair la schématisation des doubleaux et piédroits des arcs latéraux à leur emplacement « d'origine »

(P. Tacairach, 5 mai 1863, ADPO : 2OP3761)



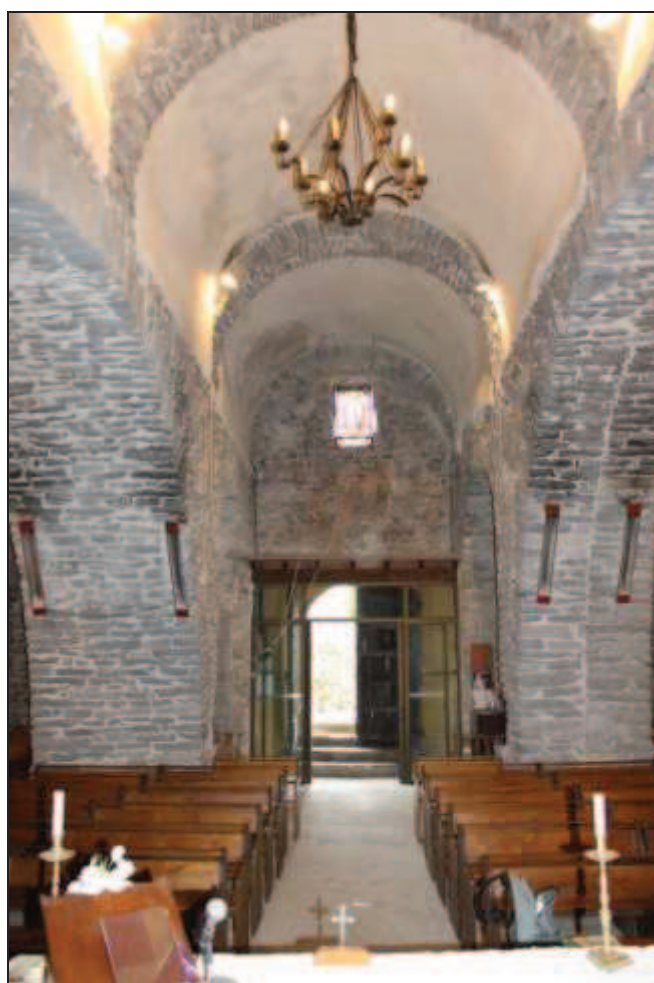
Façade occidentale (haut), et façade méridionale (bas)

(juillet 2012)



Partie orientale (haut), et
chevet préroman au
centre (bas)

(juillet 2012)



Nef d'ouest en est (haut), et
d'est en ouest (bas)

(juillet 2012)



Arcade reliant la nef et le bas-côté méridional,
et traces des anciens arcs latéraux

(juillet 2012)



Arc latéral nord-ouest encore en place entre la nef et le bas-côté nord (gauche), et arc latéral sud-ouest encore en place entre la nef et le bas-côté sud (droite)

(juillet 2012)



Bas-côté septentrional: partie est (gauche), et partie ouest (droite)

(juillet 2012)



Mur méridional du bas-côté sud

(juillet 2012)



Bas-côté méridional : partie est (gauche), et partie ouest (droite)

(juillet 2012)

Première mention: premier quart du X^{lème} siècle.

Style architectural: néo-classique.

Edifices comparables: néant.

Situation

Commune : Saint-Laurent-de-Cerdans

Secteur : Vallespir

Nom du site : Saint-Laurent

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 23' 0,3'' N. Long. 2° 36' 47,7'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1817) A1 n°104.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1955) AB n°355.

Situation : au cœur du village, sur sa partie la plus élevée.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *ecclesia Sancti Laurentii* (XI^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 1011.

Consécration : 1159.

Abbaye de rattachement : Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech depuis le XI^{ème} siècle.

Dates clés:

- **1011** : bulle du Pape Serge IV confirmant la possession de Saint-Laurent à l'abbaye d'Arles-sur-Tech⁵¹⁸.
- **1142** : lors de la consécration de Sainte-Marie de Coustouges par Udalgar, évêque d'Elna, Saint-Laurent est mentionnée comme limite de paroisse⁵¹⁹.
- **1159** : consécration par Artal, évêque d'Elna. L'acte nous informe que ladite église « fondée il y a longtemps a dû être réédifiée par Raimond Abbé d'Arles, les moines de ce monastère, le curé Bertran, le clerc Raymond et les paroissiens de Ste Marie de Coustouges et de nombreux autres hommes de qualité de cette contrée désireux d'œuvrer pour la rédemption de leur âme. Cette petite église est une cella de Ste Marie d'Arles et une annexe de Ste Marie de Coustouges... »⁵²⁰
- **1676**, de janvier à mars : enquête et procès contre les incendiaires de l'église paroissiale de Saint-Laurent de Cerdans qui avec un « feu de paille » brûlèrent tous « les ornements et figures du christ crucifié, de la vierge sanctifiée et autres saints, et aussi la moitié des saints sacrements de la sacristie, plusieurs robes et choses de valeurs, etc ... »⁵²¹.
- **1831**, le 6 mai : soumission, par le Maire Damien Benezet, du devis réalisé par un certain Barteros, architecte du département, pour la construction d'une nouvelle église au conseil municipal⁵²².
- **1832**, le 7 septembre et **1833**, les 7 et 9 mai : délibérations du conseil municipal s'accordant sur les modifications à entreprendre pour la construction de la nouvelle église, qui, devra être « allongée jusqu'au premier angle de la prison, son clocher sera placé en dehors du sanctuaire, son sanctuaire sera rond au lieu d'être carré et la voûte sera mince puisqu'elle ne devra pas porter le clocher, le sol devra être pavé avec les dalles de l'ancienne église et des pierres provenant de sa démolition ». Il est convenu que les travaux commenceront en 1833⁵²³.

⁵¹⁸ *Marca hispanica*, cols.989-992, charte n°CLVIII.

⁵¹⁹ MONSALVATJE Y FOSSAS F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, p.337-338.

⁵²⁰ [...] *quam antiquitus fundatam noviter reaedificaverunt dominus Raymundus Arulensis Abbas et monachi ejusdem loci et Bertannus capellanus et Raymundus clericus et parrochiani sanctae Mariae de Custodia, Calcia vetula miles, et Petrus de Certis, et Petrus de Lubera, et multi alii ejusdem terrae probi homines pro resemptione animarum suarum, quod est eadem Ecclesiola cella sanctae Mariae de Arulis et apendicium sanctae Mariae de Custodia [...]*, Monsalvatje y Fossas F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.393-394.

⁵²¹ ADPO : 1B1681.

⁵²² ADPO 4V44.

⁵²³ ADPO 4V44.

Observations

Saint-Laurent est aujourd'hui une église entièrement refaite dans le courant du XIX^{ème} siècle. Néanmoins, à la lecture des délibérations de 1833, nous pouvons affirmer que l'ancienne église avait un chevet carré (peut-être préroman), qu'elle était voûtée et que son clocher devait se trouver à la jonction de la nef et du chevet. Le dallage de l'église ayant été depuis refait, nous ne pouvons voir le dallage de l'ancienne église apparemment réutilisé.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/181 ♦ 1119W186 ♦ 1025W198 ♦ 53J279 ♦ 1B1681.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.660-665.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.45.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.41.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.178-179.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°104

En vert l'église, en rouge la prison

(Cadastré dit Napoléonien, 1817, source ADPO : 2J127/181)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en AB n°355

(Cadastré moderne de 1953, source ADPO : 1119W186)



Façade occidentale

(Juillet 2006)

Première mention : dernier quart du IX^{ème} siècle.

Style architectural : néo-gothique.

Edifices comparables : Saint-Hippolyte et sa commune éponyme.

Situation

Commune : Saint-Nazaire

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint- Nazaire

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 40' 08,0'' N. Long. 2° 59' 28,1'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1807) B n°50.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1934)⁵²⁴.

Situation : au centre du village.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Sancti Nazarii* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 899.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale Sainte-Eulalie d'Elne depuis le IX^{ème} siècle.

⁵²⁴ L'ensemble des plans parcellaires modernes ne sont plus accessibles aux ADPO, ils ont été perdus.

Dates clés:

- **899** : précepte de Charles le Simple confirmant la possession de l'*Eccllesia Sancti Nazarii inter salinas et stragnum* (entre les salines et l'étang) à la cathédrale d'Elne⁵²⁵.
- **1391** : collation en faveur d'un certain Honoré Abanani, à la suite du décès de l'ancien recteur⁵²⁶.
- **1877** : achèvement de la construction de l'édifice actuel avec l'aide du financement du Préfet et une souscription auprès des habitants de la commune⁵²⁷.

Observations

Saint-Nazaire fut reconstruite durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. D'une simple église orientée, elle se transforma en une immense nef doublée, à l'est et à l'ouest, de trois chapelles et s'ouvrant, au septentrion, sur une large abside par l'intermédiaire d'un transept. Les murs sont, comme il était d'usage, en galets et briques.

De l'église encore visible sur le cadastre napoléonien, il ne reste que les deux premières assises en pierres de taille, de part et d'autre du portail d'entrée. Il semblerait également que cette façade sud ait remployé les blocs en pierres de taille de l'ancien édifice.

Quoiqu'il en soit, la nature des blocs trahissent des vestiges romans, mais plus rien, sinon l'emplacement, ne peut remonter à la période préromane.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/188 ♦ 1119W193⁵²⁸ ♦ 1025W205 ♦ 2OP3947.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.673-674.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.67.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.19.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.279.

⁵²⁵ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.19.

⁵²⁶ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.279.

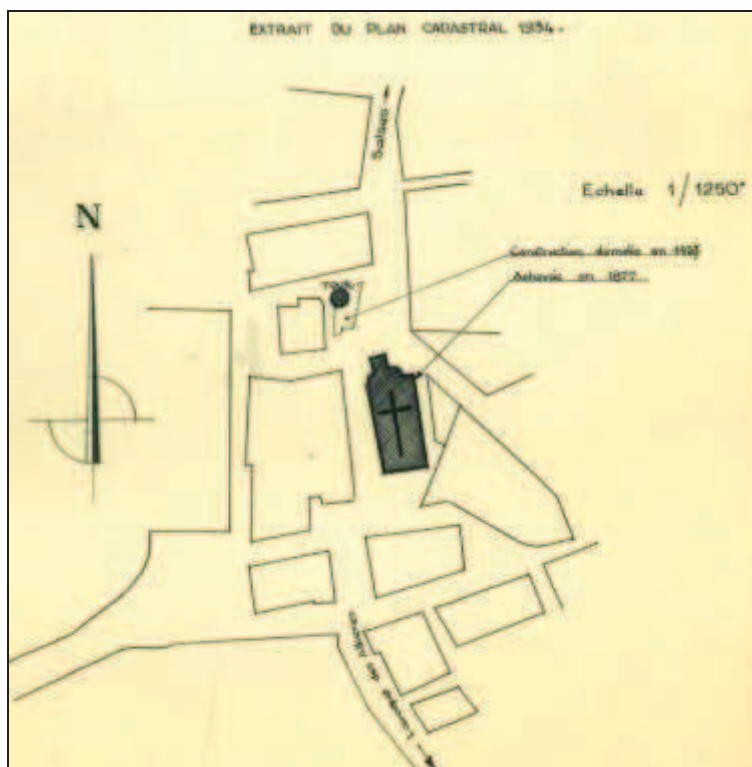
⁵²⁷ ADPO : 2OP3947.

⁵²⁸ L'ensemble des plans parcellaires modernes ne sont plus accessibles aux ADPO, ils sont perdus.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B n°50

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/188)



Extrait de section parcellaire

(Copie réalisée pour l'UDAP en 1957 d'après le cadastre moderne de 1934, source ADPO : 1119W193)



Façade méridionale, prenant appui sur le mur gouttereau de l'ancienne
église

(août 2012)

Première mention : premier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural : roman.

Edifices comparables : Saint-Pierre du Riuferrer, Sainte-Colombe de Sainte-Colombe-de-la-Commanderie.

Situation

Commune : Saleilles

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Etienne

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 39' 12,4'' N. Long. 2° 57' 15,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (XIX^{ème} siècle) D2 n°199.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1933) A4 n°393.

Situation : dans la partie haute du village, proche d'un vestige de rempart. Son angle nord/ouest est mitoyen avec le mur de clôture d'une maison.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 19/11/1985.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villaribus Salelas* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 927.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale Sainte-Eulalie d'Elne à partir du XII^{ème} siècle.

Dates clés:

- **927 :** un certain Aton⁵²⁹ vend à Guadalde, évêque d'Elne, ses alleux d'Anglars et de Saleilles avec leurs églises de Saint-Jean et de Saint-Etienne⁵³⁰.
- **1139 :** donation faite par Udalgar, évêque d'Elne, à son chapitre, de six églises sises à Trouillas, Saleilles, *Texnères*, La Tour, Llauro et Croanques (Taulis) avec leurs dîmes, prémices et oblations⁵³¹.

Observations

Saint-Etienne est réduite au minimum, une nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée. La simplicité apparente de sa construction peut être un frein à sa datation, néanmoins la typologie de sa baie d'axe (double ébrasement en pierres de taille), de ses murs (en galets rehaussés aux angles par des pierres de taille), ainsi que la forme de sa voûte (voûte en berceau brisé lisse et continu), tout comme sa corniche extérieure⁵³², en font une construction romane, de la fin du XI^{ème} avec des remaniements dans le courant du XII^{ème} ou du XIII^{ème} siècle, notamment pour sa voûte.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/191 ♦ 1119W196 ♦ 1025W178 ♦ 12j25, n° 30 et n°186.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p. 642-643.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.335-336.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.22.

⁵²⁹ En 899, Charles le Simple avait déjà confirmé la possession du territoire de *Tezano* avec ses *vilars Anglars* et *Saleillas*, à Estève et son épouse Anna. Dans le présent acte, Aton est leur fils. *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p. 335.

⁵³⁰ 12J25, pièce n°30.

⁵³¹ ADPO : 12j25, pièce n°186.

⁵³² Un double cordon, composé d'une ligne de pierres de taille surmontée d'une corniche en cavet, marque encore la naissance primitive du toit. Cet élément de décor est aujourd'hui situé 60 cm en-dessous du départ de la toiture. Une surélévation qui tend à prouver le changement de couverture de l'édifice d'une voûte en plein-cintre à une voûte brisée.

- *Dictionnaire des églises de France*, t.II C., Paris, 1966, p.137.
- GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.343-347.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.105-106.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.68-69.



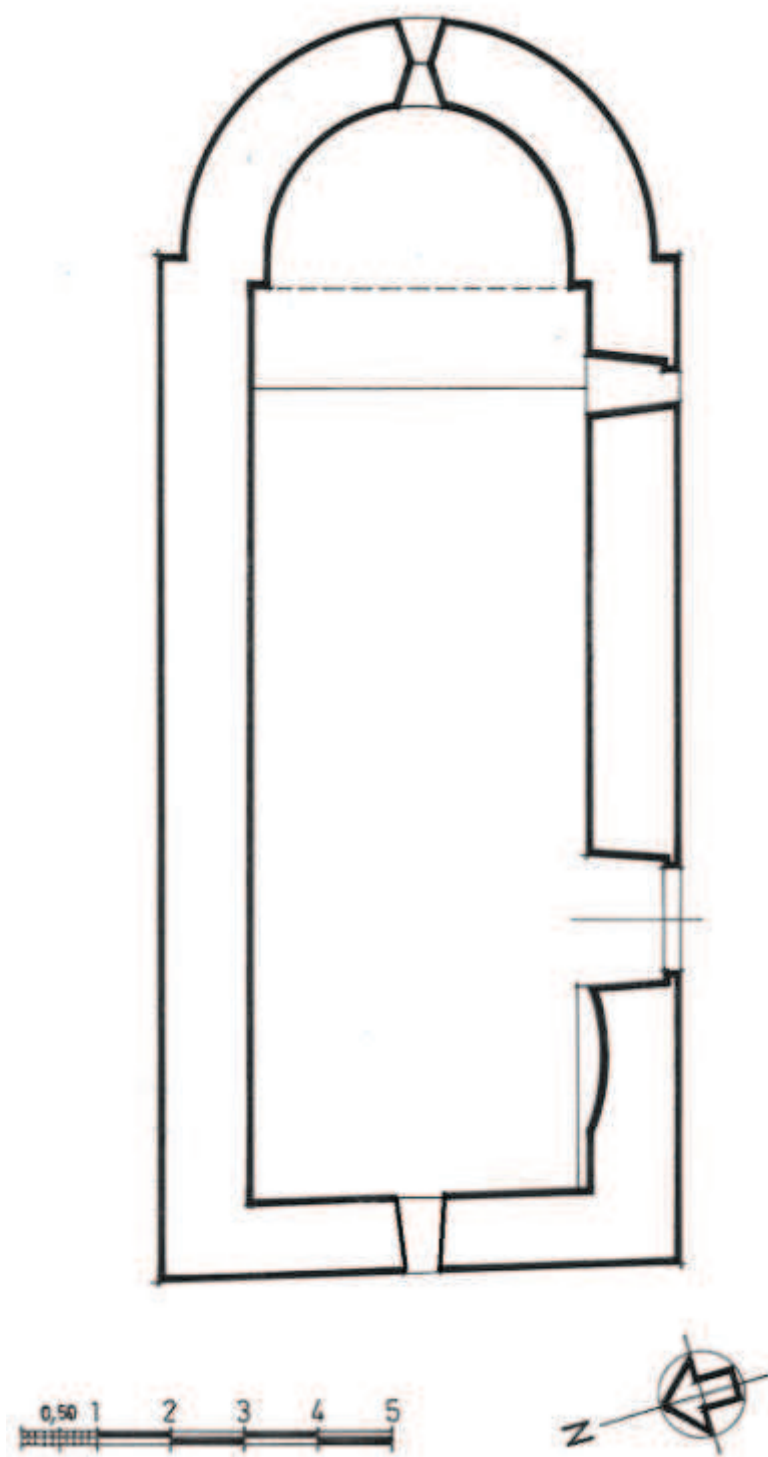
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en D2 n°199

(Cadastré dit Napoléonien, XIX^{ème} siècle, source ADPO : 2J127/191)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A4 n°393

(Cadastré moderne de 1933, source ADPO : 1119W196)



Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade méridionale (haut), mur gouttereau septentrional (bas)

(octobre 2010)



Façade méridionale (haut), mur gouttereau septentrional (bas)

(octobre 2010)

Première mention: dernier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural: néant, édifice disparu.

Edifices comparables: néant, édifice disparu.

Situation

Commune : Soler (Le)

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Eugénie

Lieu-dit cadastral : la rive.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 41' 05,4'' N. Long. 2° 49' 31,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1812) A1 n°35.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1937) A2 n°1471⁵³³.

Situation: au nord-est du centre du village du Soler, sur la rive droite de la Têt.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Sive de Orla* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 988.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : néant.

⁵³³ En l'absence de vestiges la localisation reste approximative autour de la parcelle 1471.

Dates clés:

- **988** : le territoire de Sainte-Eugénie est mentionné comme confront d'une *villa* de Baho donnée par le comte Oliba et sa femme Ermengarde à l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa⁵³⁴.
- **1027** : un acte précise que les maisons de Saint-Pierre sont attenantes au *vilar* de Sainte-Eugénie⁵³⁵.
- **1258** : Bernard, évêque d'Elna déclare que l'église de Sainte-Eugénie est abandonnée⁵³⁶.

Observations

Il ne reste plus rien de l'église Sainte-Eugénie, hormis un lieu-dit homonyme au nord-est du Soler, sur la rive droite de la Têt. Sur la carte dite de Cassini, elle est localisée précisément à ce même endroit, et elle est encore référencée comme « vieille chapelle » sur le cadastre napoléonien de 1812. Pierre Ponsich avance la disparition de ce lieu de culte en raison des crues⁵³⁷.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/197 ♦ 1119W202 ♦ 1025W183.

Autres : néant.

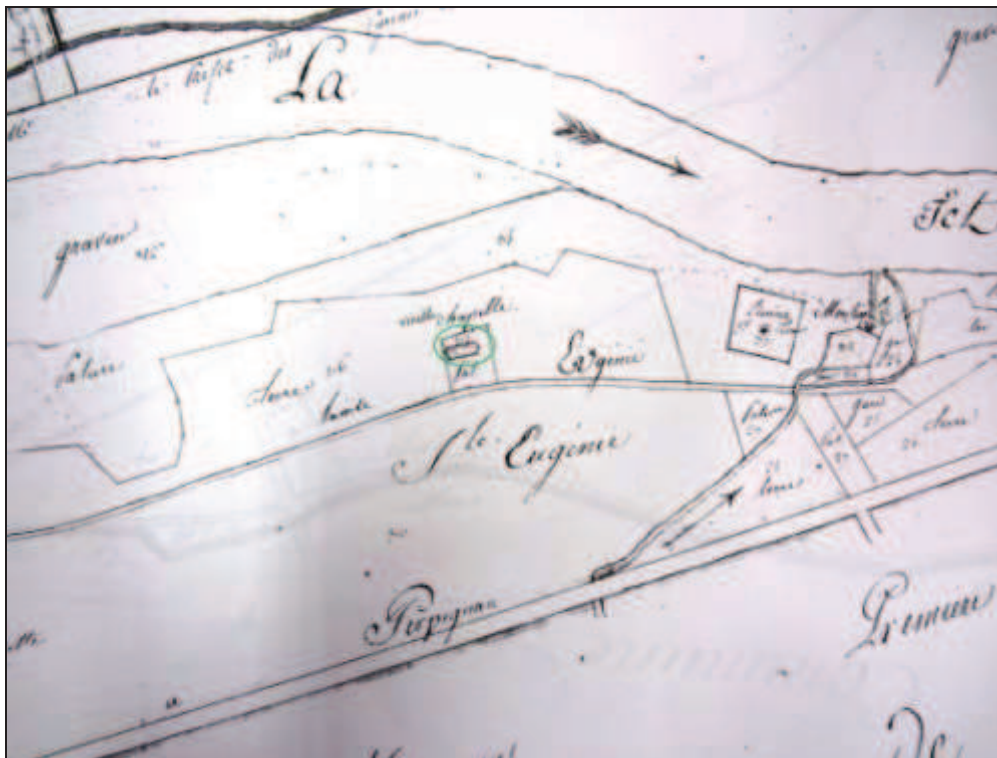
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.690-691.
- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon, X^{ème}-XV^{ème} siècles*, Perpignan, 1998, p.609-615.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.67.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.37.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.76.

⁵³⁴ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.37.

⁵³⁵ CATAFAU, A., *Les celleres ...*, p.612.

⁵³⁶ ADPO : G48, d'après CATAFAU, A., *Les celleres ...*, p.614.

⁵³⁷ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.67.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°35.

(Cadastré dit Napoléonien, 1812, source ADPO : 2J127/197)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A2 n°1471

(Cadastré moderne de 1937, source ADPO : 1119W202)

Saint-Julien et Sainte-Basilisse

Première mention : milieu du X^{ème} siècle.

Style architectural : indéfinissable (édifice en ruine).

Edifices comparables : indéfinissable.

Situation

Commune : Soler (Le)

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Julien et Sainte-Basilisse

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : vestiges.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 41' 02,5'' N. Long. 2° 47' 41,4'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1812) A2 n° 306.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1937) A1 n°391.

Situation : les vestiges se situent entre l'église paroissiale actuelle et l'ancien cimetière sur la rive droite de la Têt.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Pallaganum* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 959.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale Sainte-Eulalie d'Elne dès le X^{ème} siècle.

Dates clés :

- **959** : un certain Ratfred et son épouse font donation, de l'église de Palaia, à Riculfe, évêque d'Elne⁵³⁸.
- **1554** : à quelques mètres est construit un nouveau lieu de culte, reprenant le même vocable, sonnant la disparition du premier lieu de culte⁵³⁹.

Observations

Il ne reste qu'un pan de mur de l'antique église dédiée au couple de saints chastes que sont Julien et Basilisse. Il s'agit d'une portion du mur gouttereau méridional. Trois imposants contreforts soutiennent un mur maçonné en galets liés à la chaux et dont les toutes premières assises sont disposées en *opus spicatum*. Une haute et longiligne baie en plein-cintre, à simple ébrasement, occupe la partie sommitale entre les deux contreforts est.

Sur son côté intérieur, on peut encore voir trois départs d'arcs diaphragmes.

Les importantes dimensions des vestiges nous interdisent de penser à un édifice pouvant remonter à l'époque préromane, et son système de couverture fait d'avantage penser à un édifice du XIV^{ème} siècle.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/197 ♦ 1119W202 ♦ 1025W183 ♦ 53J315 ♦ 12J25, n°72.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.689-691.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.67.
- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon, X^{ème}-XV^{ème} siècles*, Perpignan, 1998, p.609-615.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.30.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.168-169.

⁵³⁸ 12J25, pièce n°72.

⁵³⁹ Selon la pierre sise sur la façade occidentale de l'église : « *Père Miquell Fabre, a 5 juliol 1554, ce comensa la present eglesia, i posa la primera petra* ».



Extrait de section parcellaire, l'église est localisable en A2 n° 306

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/197)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisable en A1 n°391

(Cadastré actuel, (Carte IGN, www.geoportail.gouv.fr))



Vestiges du mur gouttereau méridional, partie extérieure

(août 2012)



Vestiges du mur gouttereau méridional, partie intérieure

(août 2012)

Saint-Martin de Lavall

Première mention: premier quart du IX^{ème} siècle.

Style architectural: roman.

Edifices comparables: Saint-Martin de l'Albère, Saint-Pierre du Bosc de Corbère.

Situation

Commune : Sorède

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Martin

Lieu-dit cadastral : hameau de Lavall.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 30' 33,6'' N. Long. 2° 59' 49,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1813) Du n°137.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1939) Du n°55.

Situation : Saint-Martin est érigée au cœur du hameau de Lavall, sur la rive droite du ruisseau Lavall.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Vallem Sancti Martini* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 823

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye Saint-André de Sorède.

Dates clés:

- **823** : précepte de Louis le Pieux mentionnant parmi les possessions de l'abbaye de Saint-André de Sorède la *cella videlicet in honore sancti Martini*⁵⁴⁰.
- **844** : Précepte de Charles le Chauve confirmant les biens dudit monastère alors installé *in supradicto videlicet [pago], vallem Sancti Martini sitam*⁵⁴¹.
- **869** : nouveau Précepte de Charles le Chauve réitérant la possession de la *cella unam videlicet in honore Sancti Martini sitam, in qua primitus Miro condam abba habitare coepit*⁵⁴².

Observations

Saint-Martin est l'édifice typiquement roman : à nef unique couverte en berceau brisé lisse et continu, terminant sa course, à l'orient, par le cul-de-four de son abside semi-circulaire. Les murs sont érigés, avec soin, en moellons équarris avec soin, sans pour autant être à proprement parler des pierres de taille.

La pierre de taille rehausse les ouvertures, des baies d'abord, à double ébrasement, mais aussi le portail d'entrée occidental.

Le système de voûtement associé aux éléments de corniches finissent de révéler l'identité romane de Saint-Martin, dont la datation se situerait entre le XII^{ème} siècle et le XIII^{ème} siècle.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/198 ♦ 1119W203 ♦ 1025W184-185.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.740.

- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.405-406.

⁵⁴⁰ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.267-269.

⁵⁴¹ *Ibidem*, p.270-272.

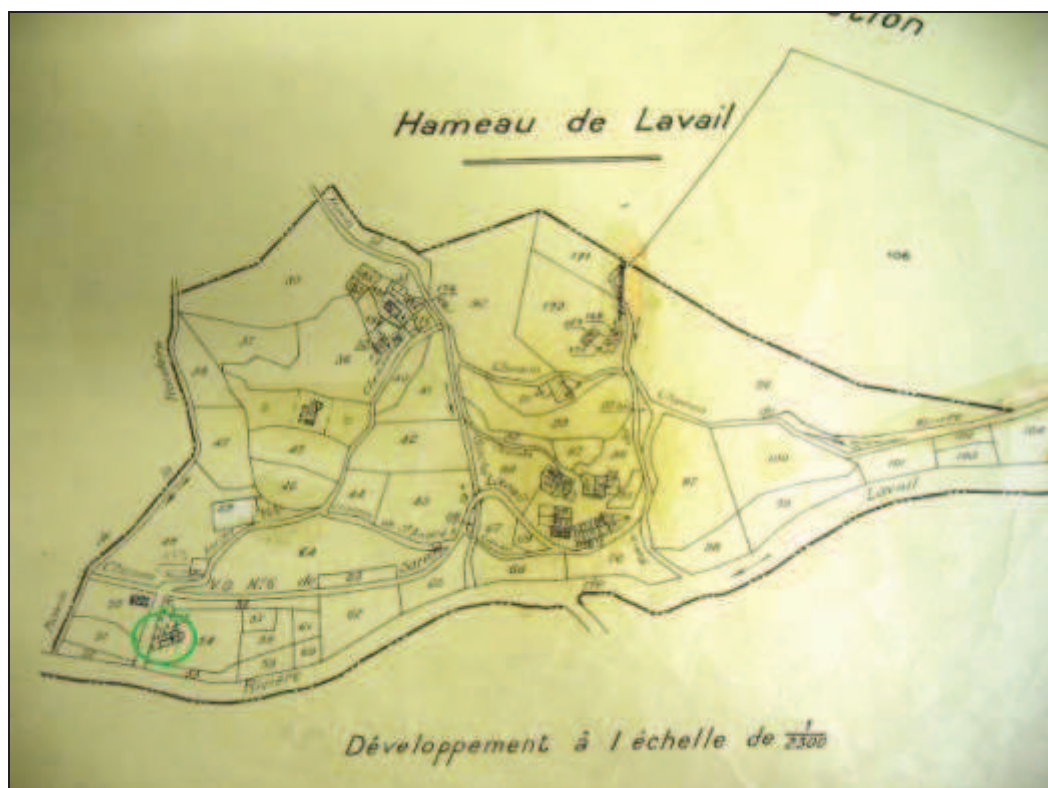
⁵⁴² *Ibidem*, p.273-275. En effet, les moines de Saint-André sous la direction de leur abbé Miron s'installèrent d'abord à Lavall, qu'ils quittèrent très tôt (823) pour s'installer à son lieu actuel. Le monastère garda sous son giron la *cella* de Saint-Martin. MALLET, G., *Églises romanes oubliées...*, p.265.

- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.9.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.265.



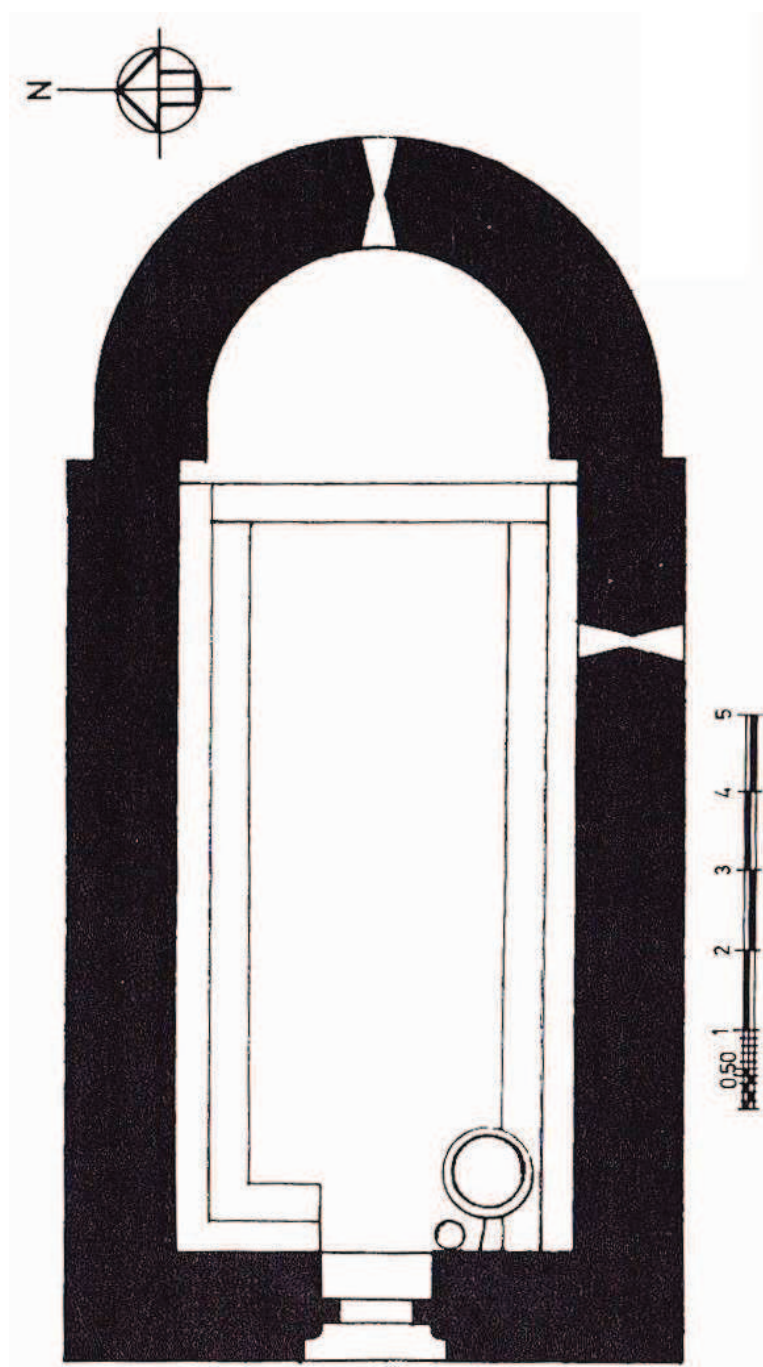
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en Du n°137

(Cadastré dit Napoléonien, 1813, source ADPO : 2J127/198)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en Du n°55

(Cadastré moderne de 1939, source ADPO : 1119W203)



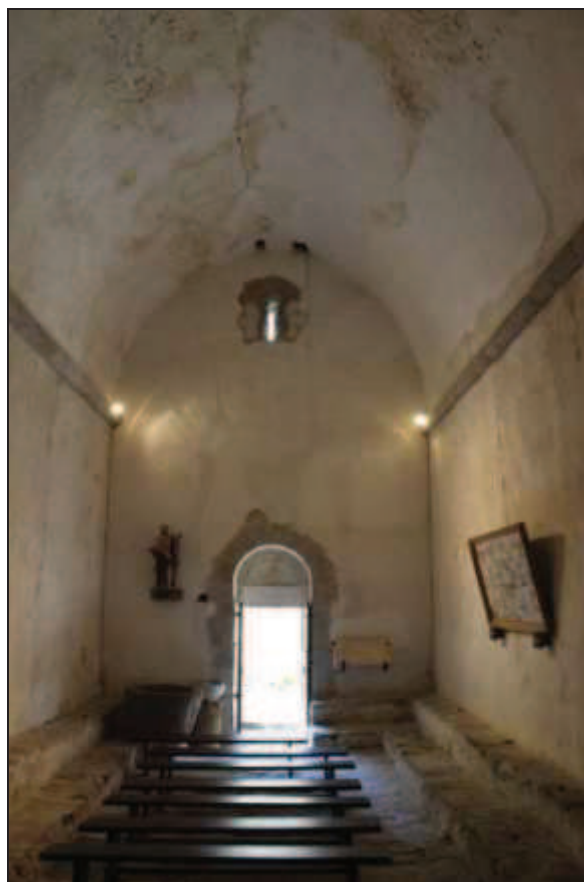
Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Chevet (haut), façade occidentale (bas)

(août 2012)



Nef d'ouest en est (gauche), et d'est en ouest (droite)

(août 2012)

Sainte-Agnès de Croanques

Première mention: dernier quart du XI^{ème} siècle.

Style architectural: préromane.

Edifices comparables: Saint-Marc de Caixas, et Saint-Etienne de Nidolères, sur la commune de Tresserre.

Situation

Commune : Taulis

Secteur : Vallespir

Nom du site : Sainte-Agnès

Lieu-dit cadastral : Croanques.

Etat : ruine.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 31' 2.4'' N. Long. 2° 37' 4,4'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1834) B2 n° indéfini⁵⁴³.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1953) B2 n°129.

Situation : Sainte-Agnès est une petite ruine cachée dans la forêt au sud du village de Taulis et au-dessus du Mas de Croanques. Elle s'élève sur un terrain présentant une forte déclivité depuis le nord vers le sud. Ses murs sud et est reposent sur un roc. Au nord, le long de son mur gouttereau, une rigole s'élargit pour se transformer, en allant vers l'est, en ravin.

Propriétaire : privé, rattachée au Mas Croanques en contrebas de l'église, flanc sud.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocabulaire et toponymie

Vocabulaire : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Crosanhas Thevolici* (X^{ème} siècle).

⁵⁴³ Sur le plan parcellaire napoléonien ou moderne, l'église est déjà une ruine qui ne porte pas de numéro parcellaire propre.

Historique

Première mention : 1091.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : le chapitre d'Elne depuis le XII^{ème} siècle.

Dates clés:

- **1091** : testament de Guillem Gausbert, vicomte de Castelnou et ancien archidiacre d'Elne, léguant à son chapitre son alleu de Croanques, ainsi que *Sanctae Agnetis in villa Crosankes sive in villa Tevolicae*⁵⁴⁴.

- **1139** : donation par Udalgar, évêque d'Elne, à son chapitre de six églises, sises à Trouillas, Saleilles, *Texnères*, La Tour, Llauro et Croanques avec leurs dîmes, prémices et oblations⁵⁴⁵.

Observations

Plan

Sainte-Agnès est un édifice plus complexe qu'il n'y parait, les différentes phases de construction ne sont pas si aisées à lire, l'état de ses vestiges y étant pour beaucoup. Elle est réduite à une nef unique, de 7m de long par 3,84m de large⁵⁴⁶, qui s'ouvrait à l'est sur une abside directement construite sur le substrat rocheux. Sa forme ne peut être attestée tant les murs sont arasés à ce niveau.

Extérieur :

Contrairement à beaucoup d'édifices préromans et romans, l'entrée ne se fait pas ici au sud mais à l'occident. Dans ce cas, les contraintes liées au terrain ont obligé les constructeurs à prendre ce parti pris, car le mur sud repose sur un substrat rocheux, lui-même surplombant une longue pente, ce qui ne permet pas d'envisager une entrée sur ce flanc.

Ledit portail adopte une forme légèrement brisée, mais très irrégulière. Les claveaux sont réalisés avec des moellons de schiste disposés en éventail.

⁵⁴⁴ *Marca hispanica*, cols.1188-1189, charte n°CCCVII.

⁵⁴⁵ ADPO : 12j25, pièce n°186.

⁵⁴⁶ Ce sont là les dimensions intérieures, à l'extérieur le mur nord mesure 9,82m et le mur sud 10,45m, pour un mur ouest mesurant 5,80m.

Une seule autre ouverture est encore présente. Il s'agit d'une baie ménagée dans le mur gouttereau méridional, à simple ébrasement. Il semble qu'elle ait été de forme plein-cintre.

Les murs en moellons ne sont pas maçonnés de la même façon selon les faces. Ainsi, au sud, nous retrouvons des moellons équarris disposés en assises horizontales plutôt régulières et très resserrées, de sorte que le mortier reste peu visible. Au contraire, au nord, les moellons sont de forme plus conséquente et disposés avec moins de soin et une place importante est laissée au mortier. Les assises basses sont disposées en *opus spicatum*. Pour ce qui est de la façade occidentale, les moellons, toujours équarris, sont plus petits, et disposés de manière moins régulière qu'au sud. De longues pierres, aux arrêtes irrégulières, consolident les angles sud-ouest et nord-ouest.

Les vestiges d'un clocher-mur s'élèvent au niveau du pignon ouest.

Le négatif d'une toiture à deux pentes, non symétriques⁵⁴⁷, est encore appréciable en partie sommitale, à l'intérieur du mur ouest. En revanche, aucune trace d'arrachement de voûte. Des trous dans le mur ouest et dans le mur sud pourraient attester de l'emplacement de poutres et ainsi envisager que la nef eut été charpentée

Intérieur :

Deux arcs latéraux animent le mur septentrional de la nef. Celui à l'ouest adopte un profil plein-cintre surbaissé, et celui à l'est est outrepassé. Comme pour le portail, les pierres utilisées pour dessiner leurs arcs sont étroites et disposées en éventail. Cependant, un effet supplémentaire fut amené en disposant une ligne de pierres plates perpendiculairement à celles disposées en éventail, à la manière d'une voussure. Le mur sud, quant à lui, n'est pas pourvu du même aménagement. Ce qui pose problème car les arcs latéraux sont normalement là pour aider à la répartition des charges engendrées par une voûte. Pourtant, le mur sud n'est pas pourvu du même aménagement et nous n'avons pas de traces d'arrachement. Il serait alors envisageable que le mur sud fut reconstruit après sa destruction, ce qui expliquerait que sa maçonnerie ne soit pas similaire aux autres murs, que la pente du toit ne soit pas symétrique, que les arcs latéraux ne soient pas présents au midi. Enfin, il est à noter qu'il n'y a pas d'amoncellement de pierres au milieu de la nef⁵⁴⁸ qui aurait pu témoigner de l'effondrement d'une voûte.

⁵⁴⁷ Plus longue au nord qu'au sud.

⁵⁴⁸ Ces dernières ayant déjà été réutilisées pour la reconstruction du mur méridional.

L'abside n'est plus qu'un immense tas de pierres et il n'est pas possible de savoir quelle était sa forme. Par contre, il est encore possible de voir l'amorce septentrionale de son arc triomphal qui était outrepassé et réalisé de la même façon que les arcs latéraux.

On distingue encore un banc qui court à la base des arcades méridionales et le long du mur occidental. De même faut-il remarquer que le sol de l'abside est beaucoup plus haut que le sol de la nef. Un muret de 70cm de haut et de 1,46 de large marque cette différence. Deux marches au sud permettaient d'accéder à l'espace sacré.

De nombreux éléments tendent à replacer Sainte-Agnès dans une logique de construction préromane du IX^{ème} ou X^{ème} siècles (baie à simple ébrasement, arcs latéraux, outrepassement et maçonnerie) mais il faut admettre que tout son côté méridional fut remanié à une époque postérieure, certainement romane.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W212 ♦ 1119W210 ♦ 2J127/205 ♦ 53J321 ♦ 12j25, n°186.

Autres : néant.

- BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981, p.189.
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.714-715.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.417-418.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.57.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.159.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.285-286.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias històricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.85-86.



Extrait de section parcellaire, l'église ne porte pas de numéro propre

(Cadastré dit Napoléonien, 1834, source ADPO : 2J127/205)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B2 n°129

(Cadastré moderne de 1953, source ADPO : 1119W210)



Plan au sol

(Morgane Gourgues, 2014)



Façade occidentale

(avril 2013)



Mur nord (haut), mur sud (bas)

(avril 2013)



Nef vue d'est en ouest (haut), vue plongeante sur l'est et vestiges de l'abside (bas)

(avril 2013)



Mur sud de la nef (haut), mur nord de la nef (bas)

(avril 2013)



Arc latéral ouest (gauche), arc latéral est (droite)

(avril 2013)



Vestiges du départ nord de l'arc triomphal, vu depuis l'est

(avril 2013)

Première mention: deuxième moitié du IX^{ème} siècle.

Style architectural: préroman.

Edifices comparables: Sainte-Croix de Quercorb (Arles-sur-Tech), Saint-Georges de Céret.

Situation

Commune : Tech (Le)

Secteur : Vallespir

Nom du site : Sainte-Cécile

Lieu-dit cadastral : Cos.

Etat : ruinée et restaurée.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 25' 5'' N. Long. 2° 33' 29'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (XIX^{ème}) B2 n°483.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1949) B2 n°507.

Situation : Sainte-Cécile prend place le long de la départementale reliant Montferrer au Tech. Elle s'élève sur un terrain présentant une déclivité du nord vers le sud. Le chevet prenant en partie appui sur le roc. Jusqu'en 1932, son cimetière lui était accolé. Ce dernier disparut lors de l'agrandissement de la départementale⁵⁴⁹.

Propriétaire : privée.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Cella Cotso* (IX^{ème} siècle).

⁵⁴⁹ Chose rare, autant sur le cadastre napoléonien que sur le cadastre moderne, le cimetière accolé à l'église possède un numéro parcellaire indépendant. C'est à notre connaissance le seul exemple de la région. Faut-il y voir une spécificité particulière, clos ou couvert?

Historique

Première mention : 869.

Consécration : 1158.

Abbaye de rattachement : l'abbaye d'Arles-sur-Tech depuis le IX^{ème} siècle.

Dates clés:

- **869** : précepte de Charles le Chauve confirmant à l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech la possession de la *cella quae vocatur Cotsio*⁵⁵⁰.
- **878** : précepte de Louis le Bègue renouvelant la possession de *cella quae vocatur Cotsio* au même monastère⁵⁵¹.
- **881** : précepte de Charlemagne rappelant les possessions de l'abbaye d'Arles et notamment celle de la *cella que vocatur Cotso*⁵⁵².
- **1158** : consécration de l'église par Artal, évêque d'Elne, en l'honneur de la martyre Cécile *in villam quae vocatur Cocius*⁵⁵³.
- **1547** : la petite église entra dans les biens de la famille Trescases, nouveau propriétaire de l'intégralité de la paroisse de Cos⁵⁵⁴.
- **1960** : la voûte de la nef s'écroule⁵⁵⁵.
- **1996-1997** : restaurations de l'édifice à la demande de l'ancienne propriétaire Mme Gristi, travaux confiés à l'architecte M.Wursteisen⁵⁵⁶.

Observations

Plan

Une nef unique s'ouvrant sur une abside trapézoïdale orientée, déviée vers le sud sont là tout ce qui résume Sainte-Cécile.

⁵⁵⁰ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.30-32.

⁵⁵¹ *Ibidem*, p.33-36.

⁵⁵² *Ibidem*, p.37-39.

⁵⁵³ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.308-309.

⁵⁵⁴ D'après Ginette Gristi, descendante de la famille Trescases, et propriétaire de Sainte-Cécile jusqu'en 2004.

⁵⁵⁵ ADPO : 53J324.

⁵⁵⁶ Propriétaire jusqu'en 2002.

Extérieur :

L'on pénètre dans l'église par la façade sud, via un portail en pierres de taille qui est certainement le reflet de modifications apportées à l'édifice au milieu du XII^{ème} siècle, lors de sa consécration.

Le reste de l'édifice remonte à l'époque romane (IX^{ème} siècle). Ses maçonneries sont faites en moellons et des blocs grossièrement taillés renforcent les angles. Les moellons sont de dimension plus conséquente en façade sud et sont équarris avec plus de soin que sur les autres faces.

Deux baies étaient encore conservées avant les restaurations de 1996⁵⁵⁷. Il s'agissait des baies méridionale et occidentale de la nef. Ces deux dernières, à simple ébrasement intérieur, se distinguent à peine du reste de la maçonnerie, s'apparentant plus à de petits trous rectangulaires.

Il faut remarquer qu'une sorte de contrefort bas, trapézoïdal et irrégulier soutient l'est du chevet. Cette partie ne se trouvant pas construite sur le substrat rocheux, contrairement au mur nord du chevet et à une partie du mur nord de la nef.

Les vestiges d'un clocher-mur prennent place au-dessus de l'arc triomphal.

Notons pour finir la présence d'un porche aménagé en partie méridionale. La végétation l'ayant presque entièrement recouvert, il est difficile de faire une étude de son élévation. Cette spécificité se retrouve dans deux autres églises du Vallespir : Saint-Martin de Corsavy et Saint-Pierre du Riuferrer, elles-mêmes consacrées au milieu du XII^{ème} siècle. Faut-il voir dans cet aménagement une mode romane ?

Intérieur :

La nef, tout comme l'abside, est couverte en berceau plein-cintre. L'arc triomphal adopte le même profil. Aucun organe raidisseur ne vient agrémenter les murs de la nef, qui sont au demeurant assez épais (1m) pour absorber les poussées générées par la voûte.

Les murs sont comme à l'extérieur maçonnes en moellons.

La différence entre l'abside et la nef qui est peu marquée à l'extérieur est, au contraire, très forte à l'intérieur. En effet, une marche de 58cm sépare les deux espaces. Une dimension qui s'avère être voulue et d'origine, puisque Simone Verdié⁵⁵⁸ explique que le niveau actuel

⁵⁵⁷ Les baies aujourd'hui visibles au niveau du chevet sont le fruit de la reconstruction de cette partie en 1995. Elles furent créées par mimétisme d'autres chevets préroman de la région, cependant il ne restait aucune trace pouvant attester de leur présence ou de leur forme.

⁵⁵⁸ Dans un rapport sur les travaux de déblaiement et menues restaurations entrepris en 1969 à Sainte-Cécile, conservé à la DRAC.

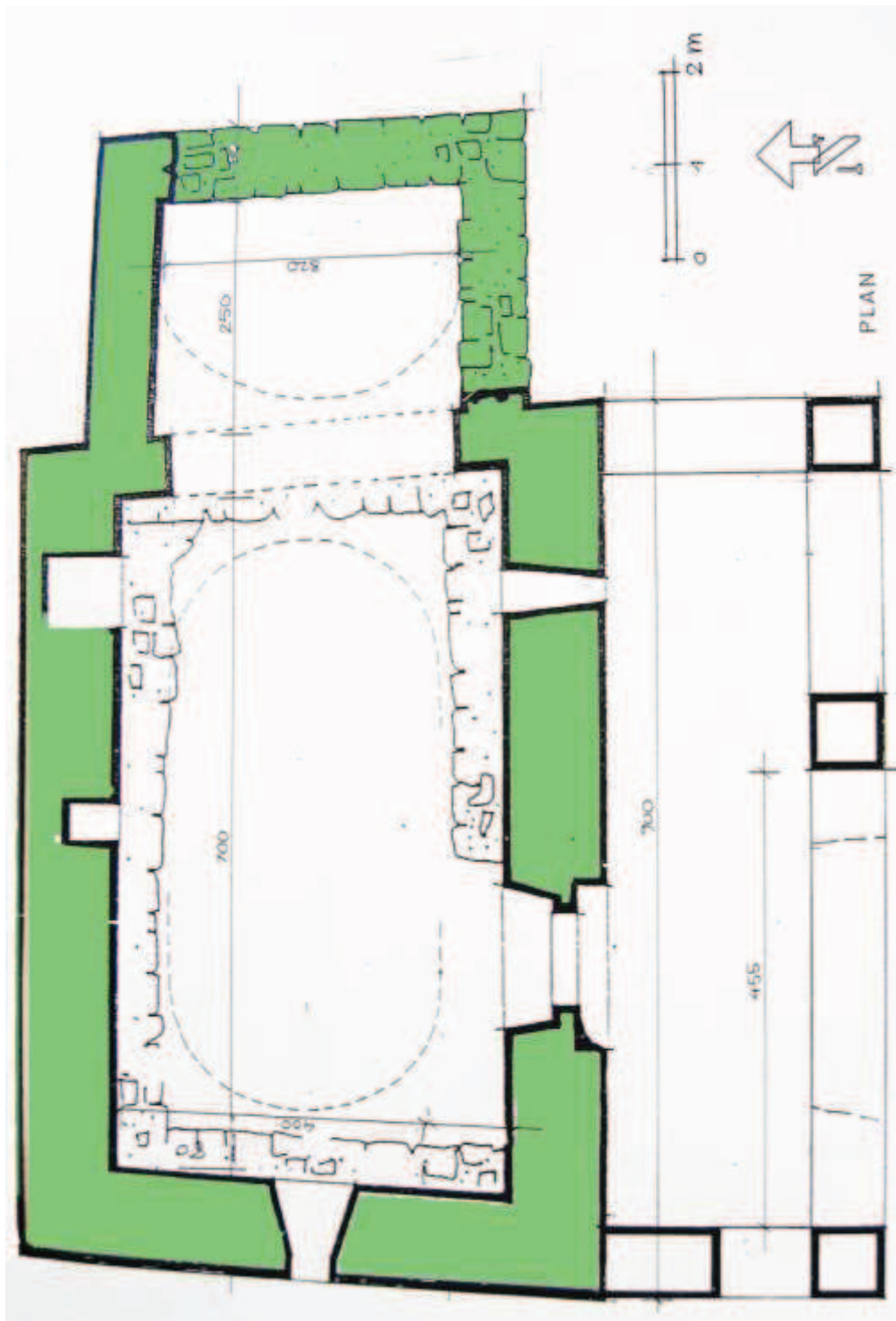
de la nef et de l'abside correspondrait à ceux du XII^{ème} siècle, d'après les sondages pratiqués en 1969.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W213 ♦ 2J127/208 ♦ 1025W215 ♦ 53J324.

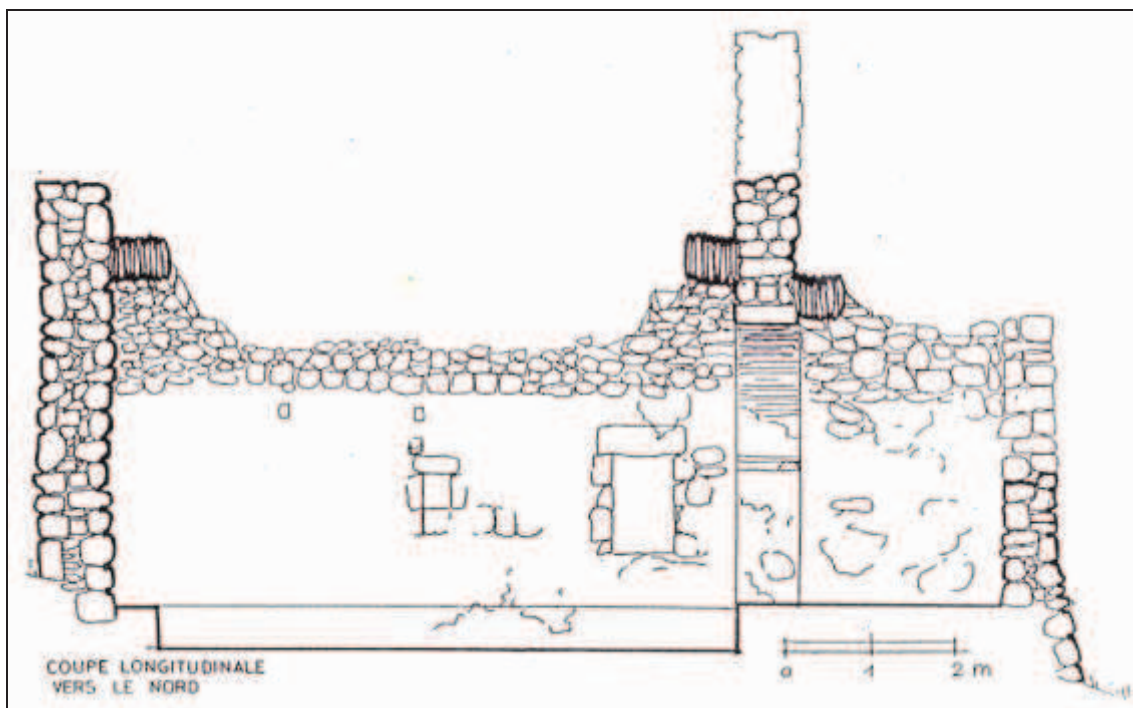
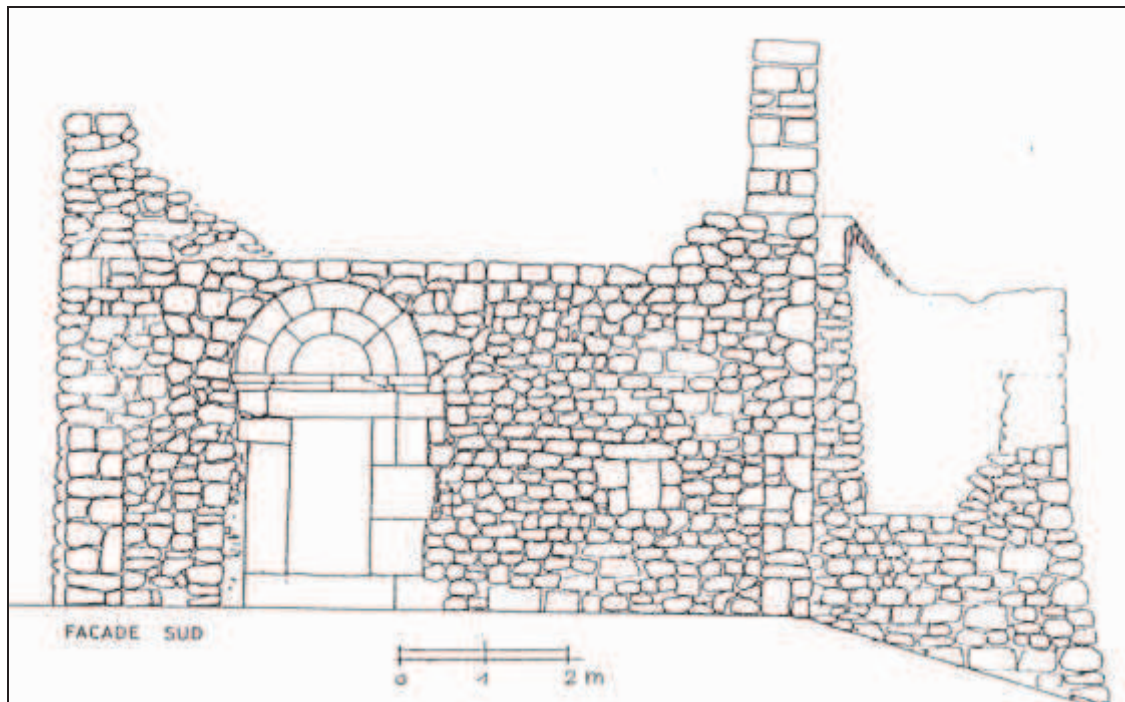
Autres : DRAC de Montpellier, rapport des fouilles de 1969 réalisées par Simone Verdié.
Archives privées de la famille Gristi.

- BARRAL I ALTET, X. (dir.), *L'art pre-romanic a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, 1981, p.188.
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.710-713.
- *Catalunya Romànica. XXV: El Vallespir. El Capcir. EL Donasà. La Fenollada. El Perapertusès*, Barcelone, 1996, p.191-192.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.15.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.159.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.297-298.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.60-61.



Plan au sol

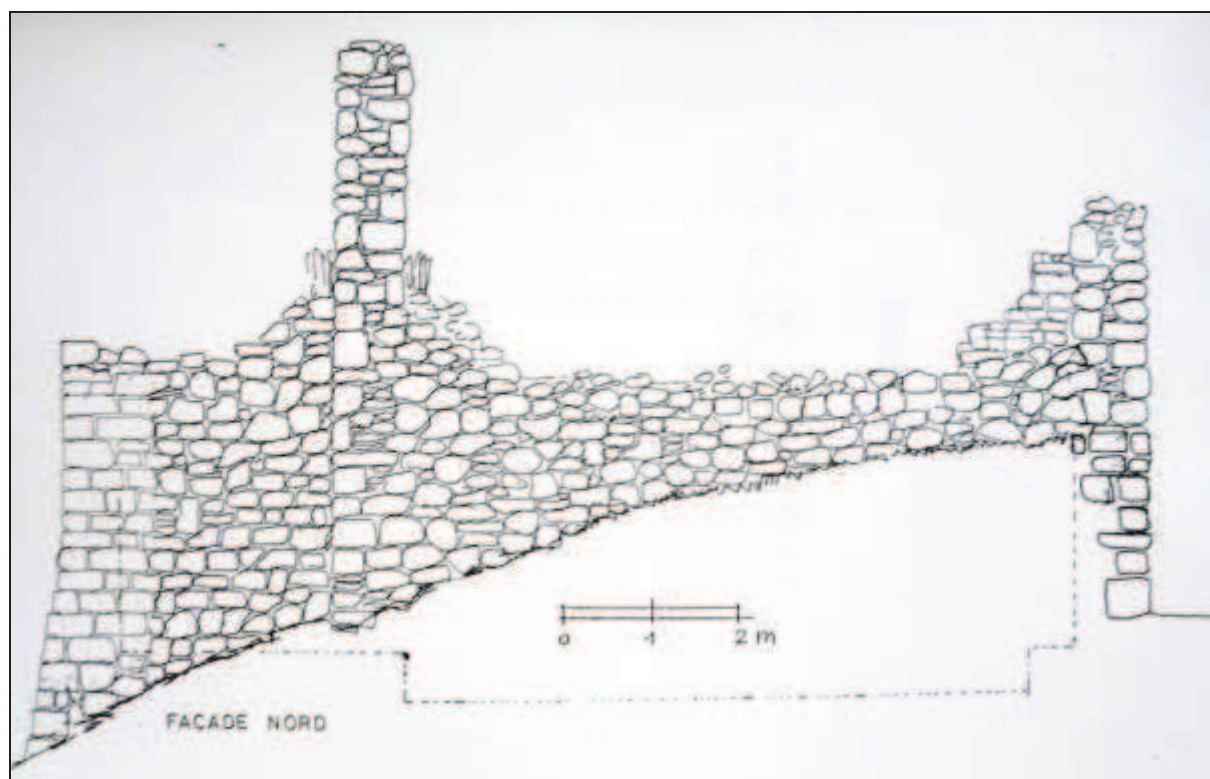
(G. Wursteisen, novembre 1995)



Façade méridionale avant restauration (haut)

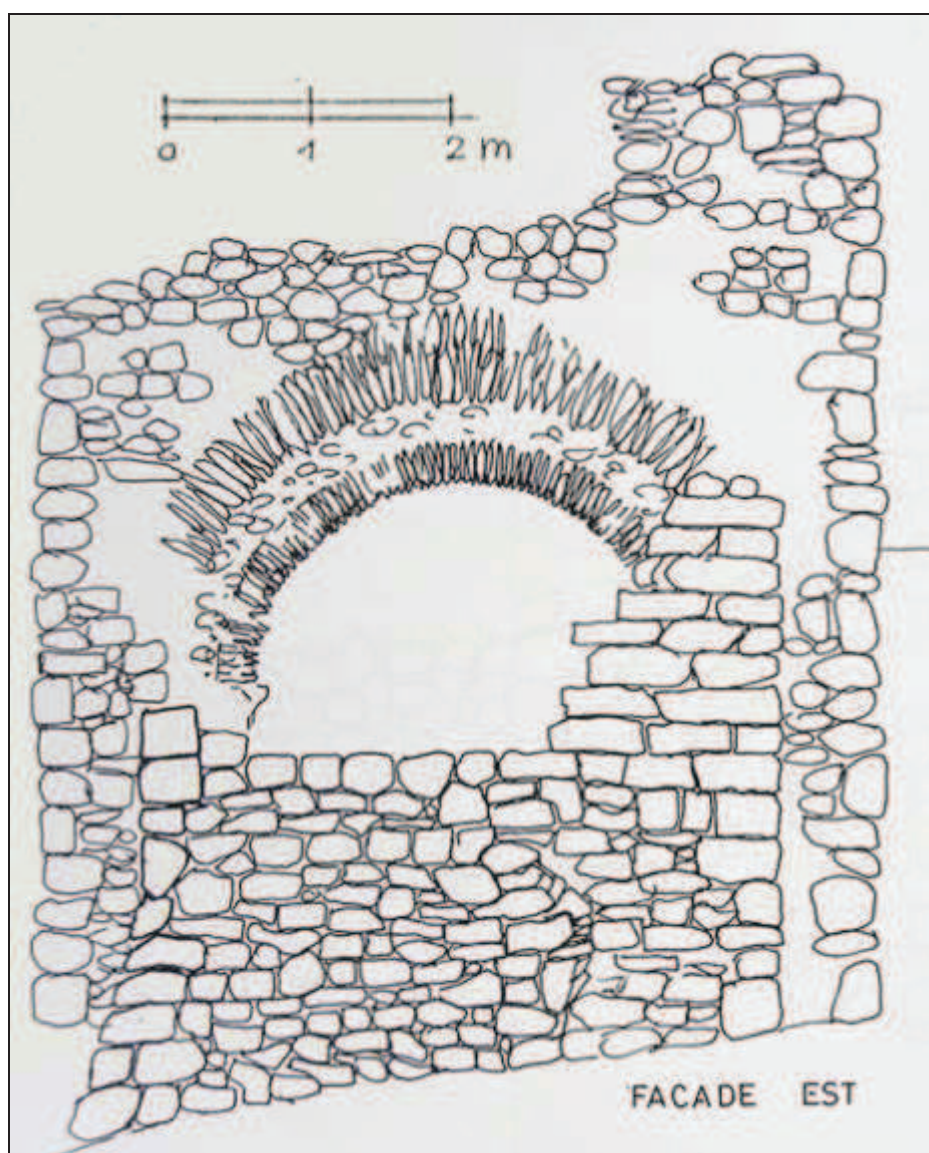
Coupe longitudinale sur le nord, avant restauration (bas)

(G. Wursteisen, novembre 1995)



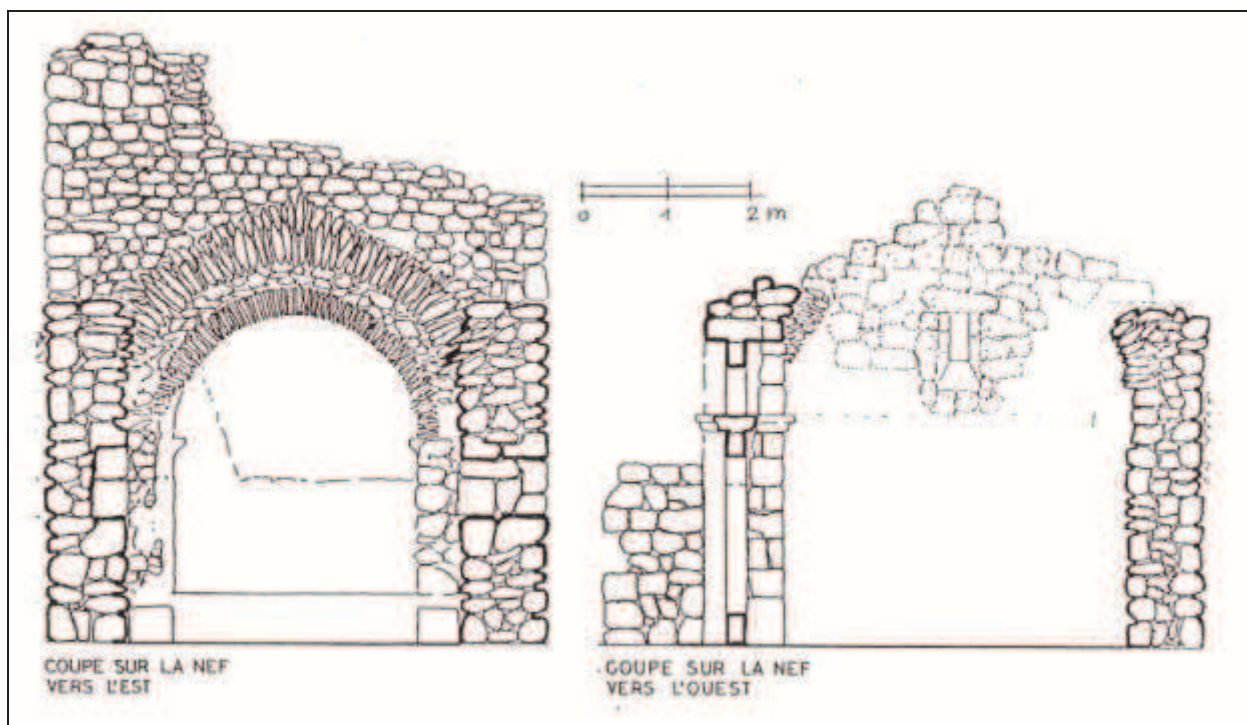
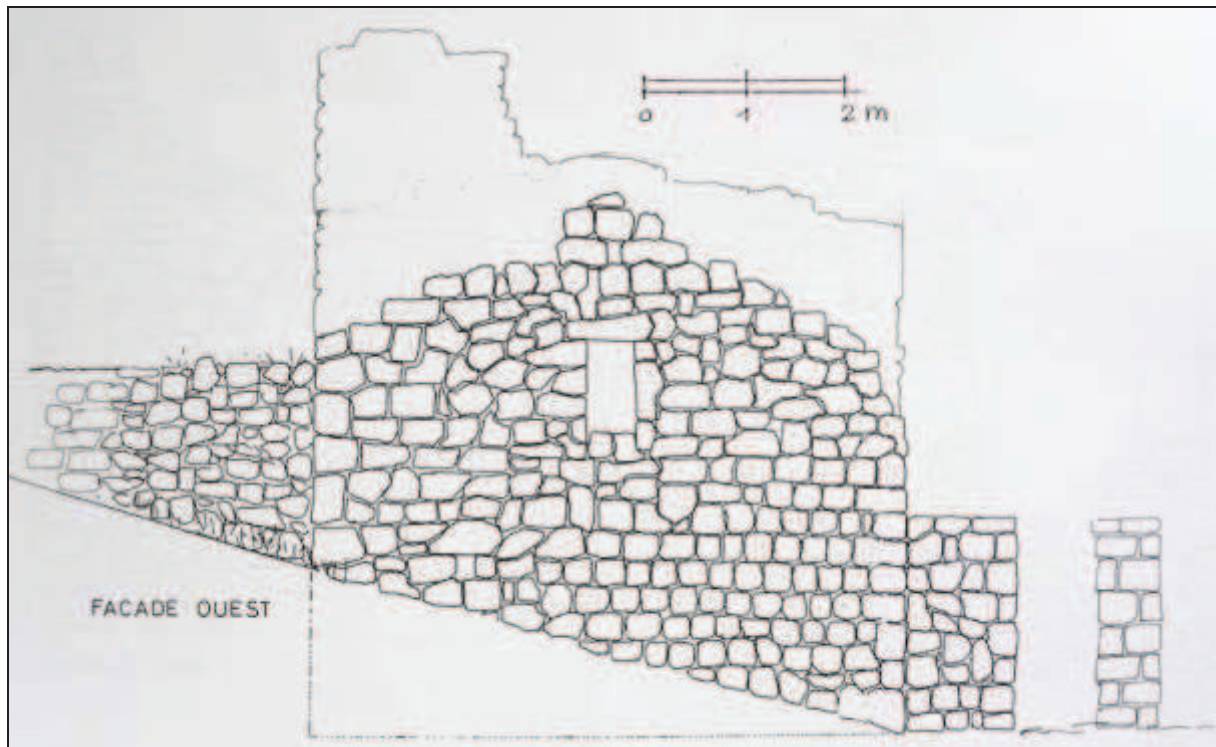
Mur septentrional avant restauration

(G. Wursteisen, novembre 1995)



Chevet avant restauration

(G. Wursteisen, novembre 1995)



Mur occidental avant restauration (haut)

Coupes transversales avant restauration (bas)

(G. Wursteisen, novembre 1995)



Façade méridionale avant restauration

(G. Gristi, 1990)



Chevet avant restauration

(G. Gristi, 1995)



Arc triomphal avant la restauration de son piédroit sud

(S. Verdier, 1969)



Nef vue d'ouest en est (gauche) et d'est en ouest (droite)

(juillet 2006)



Façade méridionale

(juillet 2006)

Première mention: dernier quart du IX^{ème} siècle.

Style architectural: romane.

Edifices comparables: Saint-Etienne de Saleilles, Sainte-Colombe de Sainte-Colombe-des-cabanes.

Situation

Commune : Théza

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Pierre

Lieu-dit cadastral : village

Etat : vestiges

Coordonnées GPS : Lat.42° 38' 19,1'' N. Long. 2° 57' 09,5'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1808) Cu n°16.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1931) Cu n°180.

Situation : au centre du village, à 80m au sud-est de la nouvelle église.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Tezanum* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 899.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : néant.

Dates clés:

- **899** : précepte de Charles le simple, avec l'appui de sa mère Adelaïde et à la demande de l'archevêque de Narbonne, offrant à son fidèle Etienne et son épouse Anne⁵⁵⁹ la pleine propriété de plusieurs biens dans le comté de Roussillon, dont la *villa quae vocatur Tezano, cum suis villaribus, id est, Anglares et Salellas, et ecclesie Sancti Petri*⁵⁶⁰.
- **1924** : Consécration de la nouvelle église après sa construction dès 1922, car l'ancienne église était devenue trop exigüe⁵⁶¹.
- **1928** : décret de désaffectation signé du président de la république Gaston Doumergue, autorisant le transfert des objets de culte les plus précieux dans la nouvelle église⁵⁶².

Observations

On conserve aujourd'hui des vestiges de l'ancienne église, après qu'elle ait servi de garage au prêtre desservant la paroisse, de mur de clôture à la cour d'école, et enfin de garage communal. Le mur intérieur nord de la nef est aujourd'hui valorisé pour ce qu'il est, en bout de la place du village.

Il subsiste donc un mur de près de 8m de long, d'un mètre d'épaisseur, scandé des amorces de trois doubleaux, dont la base est maçonnée en blocs de pierres de taille et la partie supérieure en petit appareil. Ces derniers soutenaient une voûte en berceau plein-cintre, comme l'atteste une ancienne photographie⁵⁶³. La partie médiane du mur, entre deux doubleaux, était ouverte sur une chapelle dont l'arc brisé était fait de briques. L'ancien mur gouttereau septentrional donne encore sur son abside orientée qui était semi-circulaire. Ces vestiges attestent l'existence d'une église romane, mais plus rien de préroman.

Jusqu'en 2002⁵⁶⁴, le maître-autel était même toujours à sa place, composé d'une dalle de granite et d'un pied maçonné⁵⁶⁵. Ce n'est qu'à ce moment qu'il fut transféré vers le hall d'entrée de l'église actuelle. Lors de cette translation, il fut découvert, sous la table d'autel, des feuilles de lauriers recouvrant une lipsanothèque en calcaire, dans laquelle se trouvait une

⁵⁵⁹ Petite fille de Beral, comte de Barcelone. *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.67.

⁵⁶⁰ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.371-374.

⁵⁶¹ Archives communales.

⁵⁶² *Ibidem*.

⁵⁶³ En possession de M. Ricart.

⁵⁶⁴ Avant la réhabilitation de la place par la municipalité.

⁵⁶⁵ Des matériaux hétérogènes : galets, pierres de taille, cayrous, *tegulae*, et *imbrices*. D'après Stéfany Ragrau dans sa fiche archéologique de juillet 2002, conservée à l'UDAP.

petite boîte, également en calcaire, protégeant deux fragments d'ossement⁵⁶⁶. A côté de cette lipsanothèque fut découverte une pierre gravée d'un *alpha* et d'un *oméga*, placés de part et d'autre d'une croix, prenant place au-dessus d'une inscription latine avec le nom d'un prêtre: Wilelmus⁵⁶⁷. Il est difficile de dater ce genre de mobilier, en raison de la facture simple de l'inscription. Néanmoins, à la faveur du style des lettres, principalement des capitales romaines, il pourrait s'agir d'une stèle funéraire datant du X^{ème} ou début du XI^{ème} siècle⁵⁶⁸.

Nous serions ainsi face au seul vestige de l'église préromane.

Grâce à cette découverte, des fouilles ont été menées en 2002, au niveau de l'abside, sous le maître-autel par J. Bénézet. En sont ressortis de nombreux mobiliers antiques tels que sigillées sud-gauloises, céramiques africaines de cuisines, des céramiques luisantes et paléochrétiennes estampées, etc...⁵⁶⁹ « Ce mobilier semble se répartir entre le milieu du I^{er} siècle et la première moitié du V^{ème} siècle »⁵⁷⁰.

Enfin remarquons trois autres « antiquités » : un autel avec une dédicace à Mercure des I^{ème}-II^{ème} siècles⁵⁷¹, une épitaphe des II^{ème}-III^{ème} siècles⁵⁷² et une borne milliaire⁵⁷³, tous provenant de l'ancienne église romane.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W215 ♦ 2J127/210 ♦ 1025W235 ♦ 53J327.

Autres : archives privées de M. Ricart, président de l'association paroissiale, archives communales, et UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.715-716.

⁵⁶⁶ Un morceau de poignet et un fragment de cloison nasale.

⁵⁶⁷ BÉNÉZET, J., « L'autel majeur de l'église Saint-Pierre de Théza et ses aménagements », dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXV, 2004, 188-189.

⁵⁶⁸ BÉNÉZET, J., *op. cit.*, p.189.

⁵⁶⁹ BÉNÉZET, J., *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, p.47-48.

⁵⁷⁰ KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, p.597.

⁵⁷¹ C'est J.-B. de Saint-Malo qui atteste de l'emplacement de ce petit autel, en août 1832, dans l'arête nord-ouest de l'église romane. KOTARBA, J., (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : les Pyrénées-Orientales*, p.596.

⁵⁷² Une autre dédicace était selon J.-B. de Saint-Malo dans l'un des murs de l'église romane, cette dernière est plus difficile à déchiffrer. KOTARBA, J., (dir.), *op. cit.*, p.596.

⁵⁷³ C'est en 1990 que fut déplacée cette borne. KOTARBA, J., (dir.), *op.cit.*, p.596.

- BÉNÉZET, J., « L'autel majeur de l'église Saint-Pierre de Théza et ses aménagements », dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXV, 2004, 188-189.
- BÉNÉZET, J., « Conclusions de fouilles », dans *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, n°18, 2003, p.47-48.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.67.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.19.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.299-300.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Cu n°16

(Cadastré dit Napoléonien, 1808, source ADPO : 2J127/210)

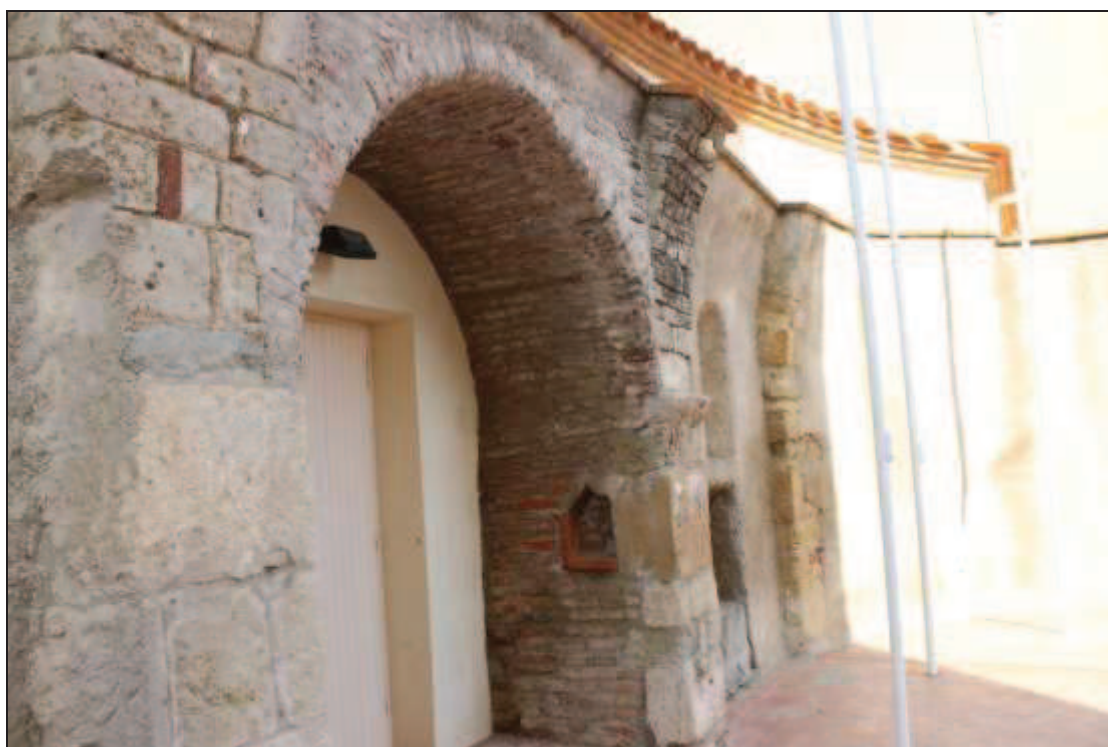


⇔ Schématisation de l'emprise de l'église dont le seul vestige est son mur nord matérialisé en noir

(Notice de découverte archéologique, Stéfany Ragaru, 2002)

Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Cu n°180

(Cadastré moderne de 1931, source ADPO : 1119W215)



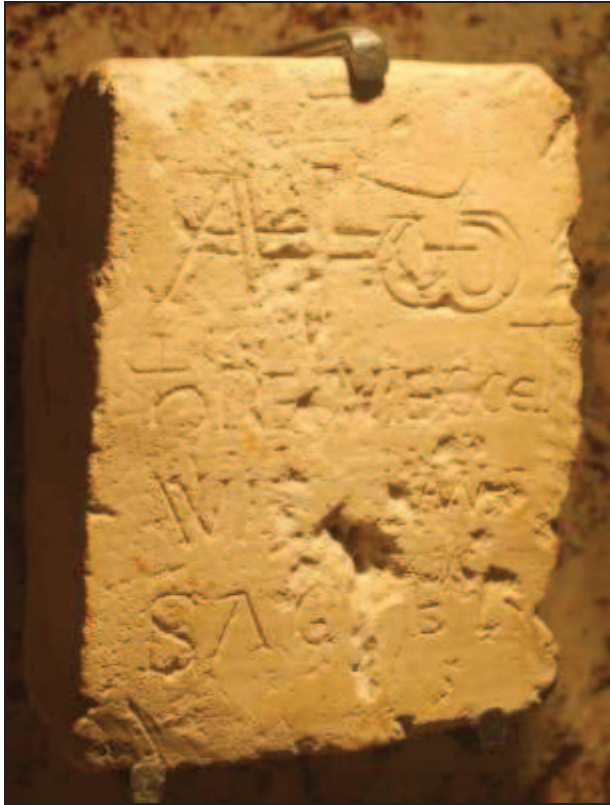
Vestiges de l'église romane : mur septentrional de la nef

(août 2012)



Nef vue d'ouest en est (haut) et
façade occidentale (bas)

(Anciennes photographies,
propriétés de M. Ricart)



Tablette de calcaire gravée (haut gauche), lipsanothérapie (haut droite)
et autel où furent trouvés les deux éléments (bas)

(août 2012)

Première mention: milieu du X^{ème} siècle.

Style architectural: néo-classique.

Edifices comparables: Saint-Etienne d'Estagel, Saint-Pierre de Céret.

Situation

Commune : Thuir

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Pierre

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 41' 54,6'' N. Long. 2° 45' 22,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) C1 n°484.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1962) AB n°427.

Situation : au cœur du village de Thuir.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : en 1816, lors de sa nouvelle dédicace, l'église prit le vocable de Sainte-Marie-de-la-Victoire, en hommage à une statue de vierge à l'enfant d'époque romane appelée Notre-Dame de la Victoire⁵⁷⁴.

Toponyme première mention : *Tugurium* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 957.

⁵⁷⁴ En hommage à une victoire des troupes de Charlemagne, MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, p.156.

Consécration : 1814.

Abbaye de rattachement : Saint-Michel-de-Cuxa dès le X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **957** : l'archidiacre Miro fait donation à l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa de son alleu référencé *in adiacencia* (décimaire) *Sancti Petri Tuhir*⁵⁷⁵.
- **960** : un certain Garsias, prêtre de son état, offre plusieurs biens à l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa, dont des maisons jouxtant l'église : *ipso pugo cum casas qui est ad ipsa ecclesia Sancti Petri*⁵⁷⁶.
- **1781**, le 28 janvier: assemblée générale de la communauté séculière de la ville pour délibérer sur l'état de « *l'église paroissiale qui menace ruine, de grandes réparation devront y être faites pour que les paroissiens y soient en sureté et sans risque pour leur vie* », de plus « *elle ne peut pas contenir tous les paroissiens les jours de fête* ». La solution envisagée est de donner « *audit temple une plus grande étendue de terrain s'y trouvant attendant* »⁵⁷⁷.
- **1784** : lettre patente de Louis XVI permettant aux habitants de Thuir « *d'acquérir un terrain qui est contigu à l'église paroissiale, pour lui donner une étendue proportionnée au nombre des paroissiens* »⁵⁷⁸.
- Après **1814** : le 11 juin (année non précisée) : lettre de la municipalité à la Duchesse d'Angoulême afin d'obtenir les fonds nécessaires à l'achèvement de la construction et de l'embellissement de l'église. Il est rappelé que « *peu avant la Révolution, l'ancienne église menaçant ruine* », on la fit démolir, en projetant d'en construire une autre, un peu plus vaste, sur le même lieu. Les travaux commencés en 1780, furent suspendus et reprurent en 1805. Enfin le 6 octobre 1816, elle fut consacrée⁵⁷⁹.

Observations

L'imposante église de Thuir avec cinq travées est occidentée⁵⁸⁰. Il ne reste plus rien du bâtiment mentionné au IX^{ème} siècle. Il est néanmoins possible de voir au niveau de la base du clocher actuel des assises qui pourraient être romanes.

⁵⁷⁵ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.28.

⁵⁷⁶ CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village...*, p. 631.

⁵⁷⁷ ADPO : 167EDT19, en folio 4.

⁵⁷⁸ ADPO : 167EDT260.

⁵⁷⁹ ADPO : 4V48.

⁵⁸⁰ Selon un document du 9 mars 1586 conservé aux ADPO G884, une requête fut déposée par la communauté de Thuir « *contre Jean Bayho et Raphaël Poersell, tous deux consuls qui, avec d'autres habitants, ont démoli le*

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/212 ♦ 1119W217 ♦ 1025W219 ♦ 53J331 ♦ 167EDT14 ♦ 167EDT19 ♦ 167EDT260 ♦ 4V48.

Autres : UDAP.

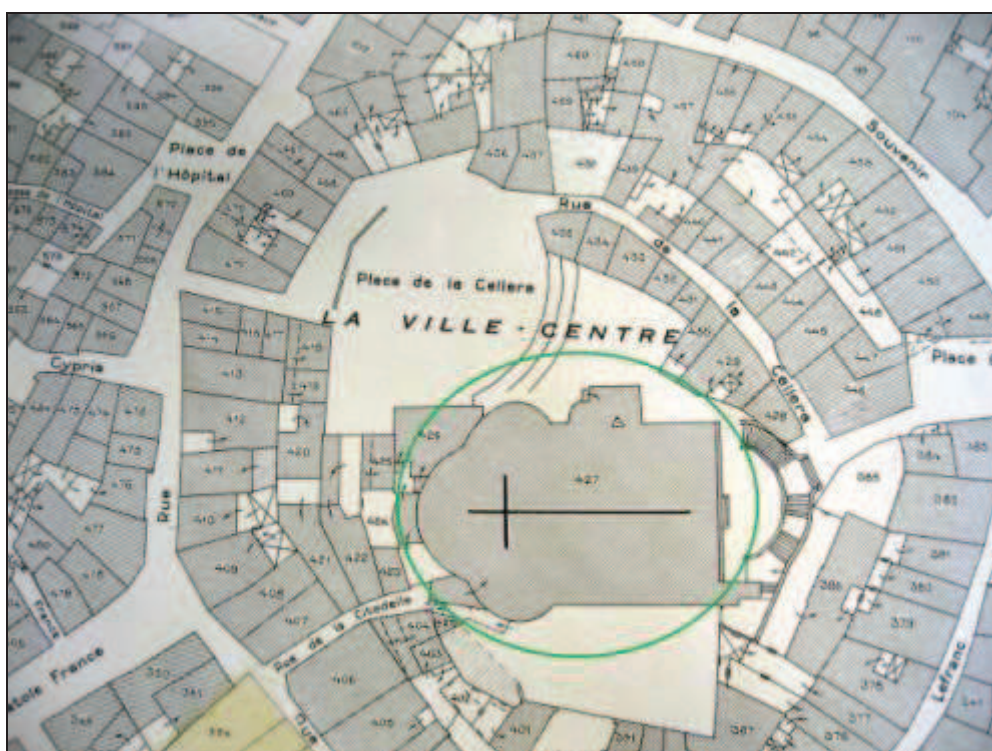
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.733-735.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.435.
- CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village en Roussillon, X^{ème}-XV^{ème} siècles*, Perpignan, 1998, p.631-637.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.28.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.161.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.156.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.242-243.

chœur, ou la tribune que la communauté faisait réédifier à l'église Saint-Pierre ». Le "ou" entre le mot chœur et tribune tend à prouver que l'occidentalisation de l'église était déjà un fait en cette fin de XVI^{ème} siècle.



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en C1 n°484

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/212)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en AB n°427

(Cadastré moderne de 1962, source ADPO : 1119W217)



Façade septentrionale (haut), nef vue d'est en ouest (bas)

(août 2010)

Première mention : dernier quart du IX^{ème} siècle.

Style architectural : vestiges préromans.

Edifices comparables : Saint-Paul du Vila à Reynès, Saint-Marc de Caixas.

Situation

Commune : Tordères

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Nazaire

Lieu-dit cadastral : village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 33' 41,4'' N. Long. 2° 45' 6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1827) A2 n°349.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1933) A2 n°271.

Situation : Saint-Nazaire est érigée au cœur du village sur sa partie haute, sur un terrain présentant de grands écarts de niveau entre le sud et le nord et entre le sud et l'ouest. Sa partie orientale est directement construite sur le substrat rocheux.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : Saint-Martin, avant son changement de vocable lors de sa nouvelle consécration en 1116.

Toponyme première mention : *villa Tordarias* (VIII^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 899.

Consécration : 1116.

Abbaye de rattachement : Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech à partir du X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **899** : précepte de Charles le Simple, avec l'appui de sa mère Adélaïde et à la demande de l'archevêque de Narbonne, offrant à son fidèle Etienne et son épouse Anne⁵⁸¹ la pleine propriété de plusieurs biens dans le comté de Roussillon, dont la *villa Tordarias et ecclesia Sancti Martini ibidem sita*⁵⁸².
- **994** : procès tenu au château de Castelnou, présidé par Berenger, évêque d'Elne, à la demande des habitants de Tordères réclamant à l'abbé de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, la possession de l'alleu et de l'église⁵⁸³. Possession confirmée à l'abbaye.
- **1116** : consécration de l'église sous un nouveau vocable, celui de Saint-Nazaire, dédicace faite par Pierre, évêque d'Elne⁵⁸⁴.

Observations

Plan :

La primitive église de Saint-Nazaire fut agrandie dans le courant du XVI^{ème} siècle vers le nord, de telle façon qu'elle présente maintenant le visage d'un édifice à quatre travées s'ouvrant sur un chevet carré. La première travée étant, en réalité, ladite primitive église, sur laquelle fut élevée un clocher-tour ayant pour base son chevet.

Extérieur :

L'entrée se fait aujourd'hui depuis le midi par l'intermédiaire d'un large et haut portail dont les claveaux, en pierres de taille, sont en granite, agrémentés d'une moulure tore. Il est évident que ce portail n'a rien de préroman, mais serait plutôt rattaché au XIV^{ème} siècle. Tout comme les chaînes d'angles, de même facture, à l'angle sud-ouest de la nef, ainsi que les angles sud-est et nord-est du clocher.

On pourrait penser que ce portail méridional se tient en lieu et place de son homonyme préroman, puisque le sud fut privilégié par les constructeurs pour y placer l'entrée. Néanmoins, nous ne pouvons qu'être surpris de constater la présence, au niveau du mur ouest, des négatifs d'un portail dessinant un arc outrepassé, typique de l'époque préromane. Il est

⁵⁸¹ Petite fille de Bera I, comte de Barcelone. *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.67.

⁵⁸² ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolingis a Catalunya*, p.371-374.

⁵⁸³ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Notícies històriques, Monasterio de Sancta Maria de Arles*, t.7, Olot, 1896, p.35-39.

⁵⁸⁴ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Notícies històriques, El obispo de Elna*, t.3, p.420-421.

difficile d'expliquer ce parti pris, soumis peut-être à des contraintes topographiques qui nous échappent aujourd'hui.

Une baie attire particulièrement l'œil, celle sise à l'est du portail méridional, composée de quatre blocs monolithes, dont l'un fut retaillé de manière à dessiner un petit arc plein-cintre. Ces dimensions réduites et sa physionomie nous font pencher pour une œuvre préromane⁵⁸⁵. L'ancienne baie d'axe à simple ébrasement intérieur a été remaniée⁵⁸⁶, de ce fait, elle s'apparente plus à une meurtrière. De même pour la baie méridionale du premier niveau du clocher. Lesdites meurtrières furent, comme les angles de la nef, ou le portail méridional, habillées de granite taillé.

Les maçonneries, tant de la nef que de la base du clocher, sont réalisées en tout-venant noyé dans la chaux, sans souci de régularité. La façade méridionale, clocher compris, ne se dévoile que difficilement. En effet, il est difficile de voir le niveau primitif du mur gouttereau, ainsi, que celui du chevet, qui selon toute vraisemblance correspond à la base du clocher et était donc de section carrée. Pourtant, dans les édifices préromans, il existe une grande différence de hauteur entre celui de la nef et celui du chevet, élément invérifiable aujourd'hui. On voit bien une césure verticale entre l'ancien mur gouttereau et le clocher mais rien n'indique l'emprise qu'occupait le chevet, bien que sous le niveau matérialisé par les trous d'égouts, on voit deux trous de boulin de part et d'autre de la meurtrière méridionale, qui pourraient très bien matérialiser le niveau du chevet avant son élévation en clocher.

Intérieur :

Le rez-de-chaussée du clocher-tour correspond à l'abside qui, au vu de sa forme, peut être considérée comme préromane. Elle est couverte en berceau plein-cintre. L'arc triomphal qui en marque encore l'accès fut remanié à l'époque romane, de plein-cintre on le transforma assez maladroitement en arc brisé. Ses piédroits, de faibles saillies, sont maçonnés comme le reste de l'édifice avec du tout-venant. Une simple pierre horizontale marque l'imposte. La lecture du bâti est quelque peu freinée par les enduits de chaux très présents.

Le sol surélevé de l'abside est encore conservé parce qu'en partie ménagé dans le substrat rocheux.

⁵⁸⁵ Il ne faut pas tenir compte de son positionnement très haut sur la façade, car il est artificiel, puisque le niveau du sol de la nouvelle église fut baissé de près d'1m.

⁵⁸⁶ Certainement dans le courant du XIV^{ème} siècle, période où l'on fortifia bon nombre d'églises roussillonnaises.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/213 ♦ 1025W220 ♦ 1119W135 ♦ 53J332.

Autres : Mairie de Tordères.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.720.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.423-424.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.19.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.280.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.219-220 et 280.



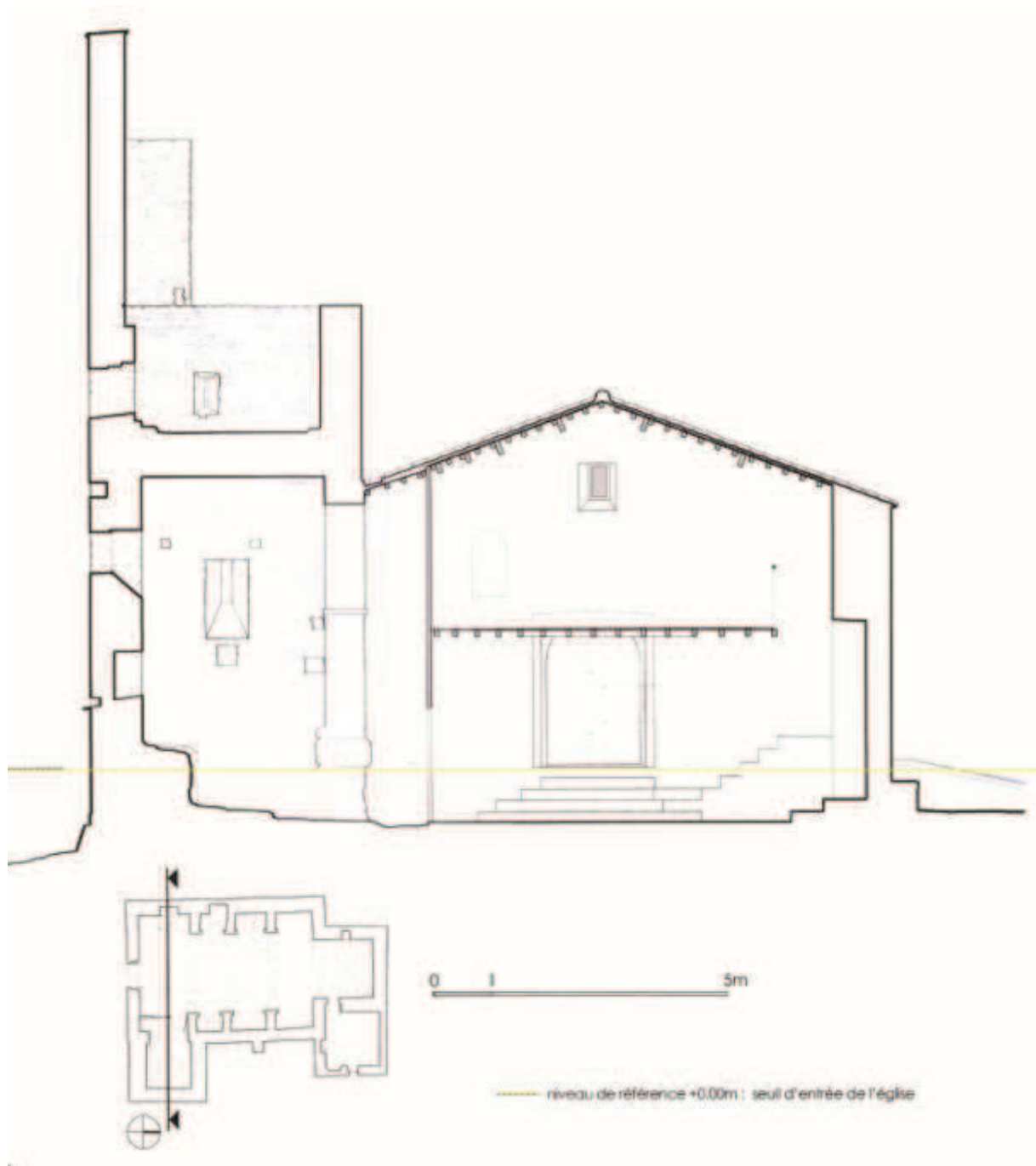
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A2 n°349

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/213)



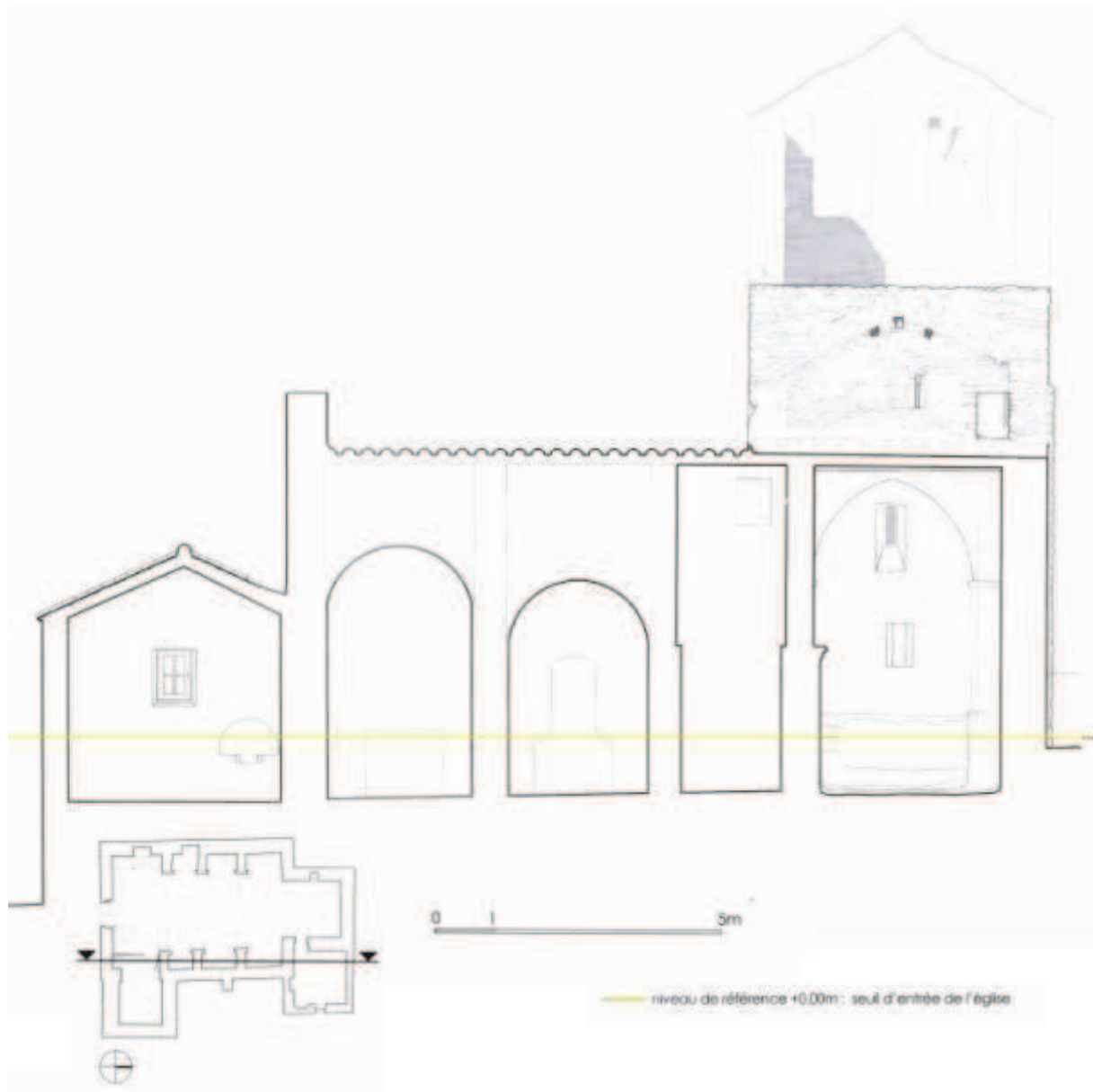
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A2 n°271

(Cadastré moderne de 1933, source ADPO : 1119W135)



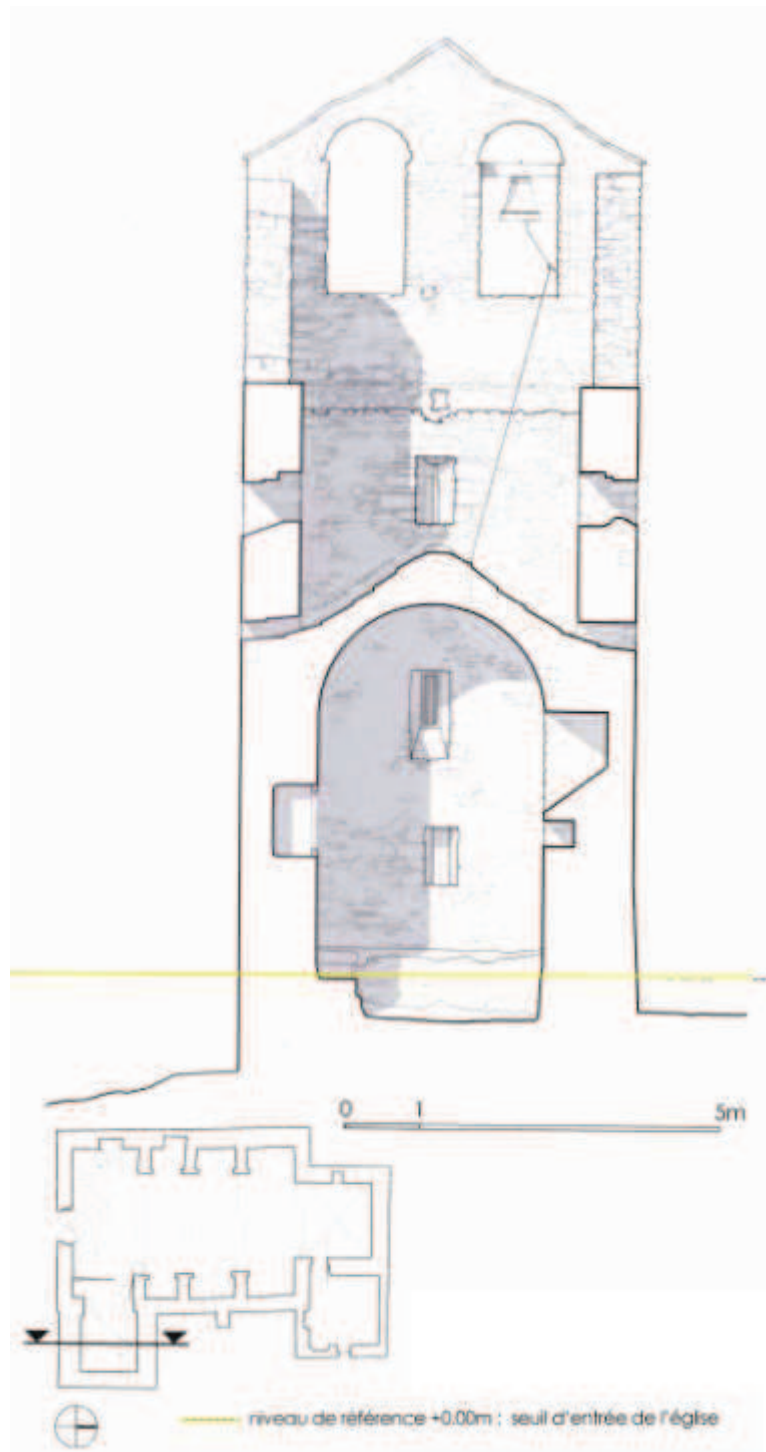
Coupe longitudinale sur l'église primitive

(Bruno Morin, juin 2010, étude préalable à la restauration de l'église,
conservée à la mairie de Tordères)



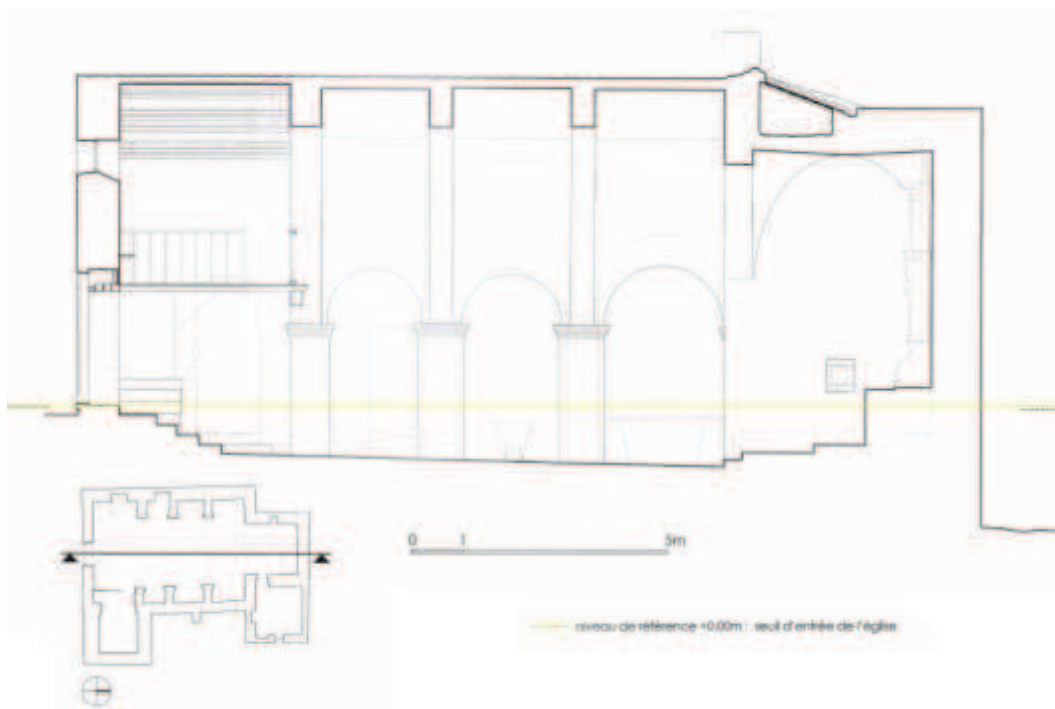
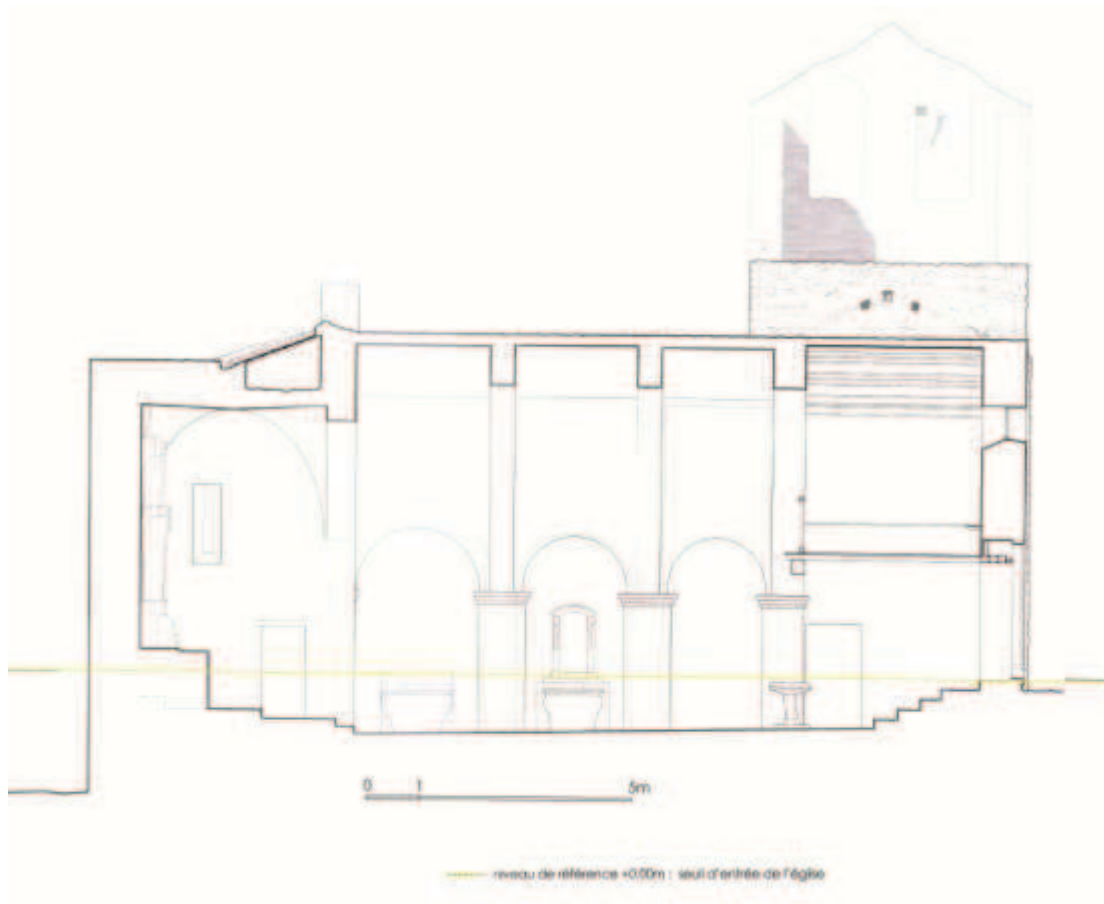
Coupe longitudinale sur l'église actuelle

(Bruno Morin, juin 2010, étude préalable à la restauration de l'église,
conservée à la mairie de Tordères)



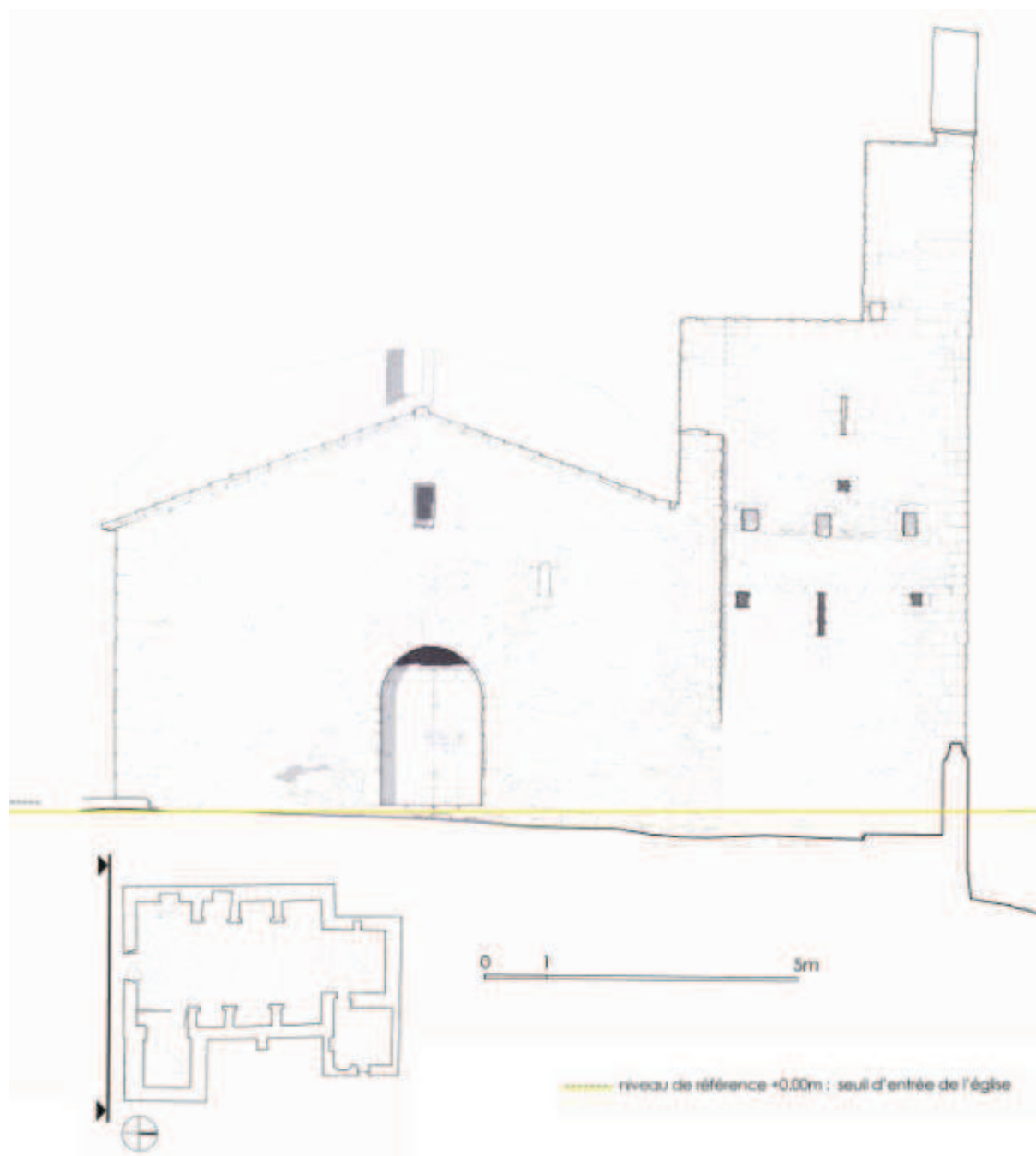
Coupe transversale du clocher, avec pour base l'ancienne abside

(Bruno Morin, juin 2010, étude préalable à la restauration de l'église,
conservée à la mairie de Tordères)



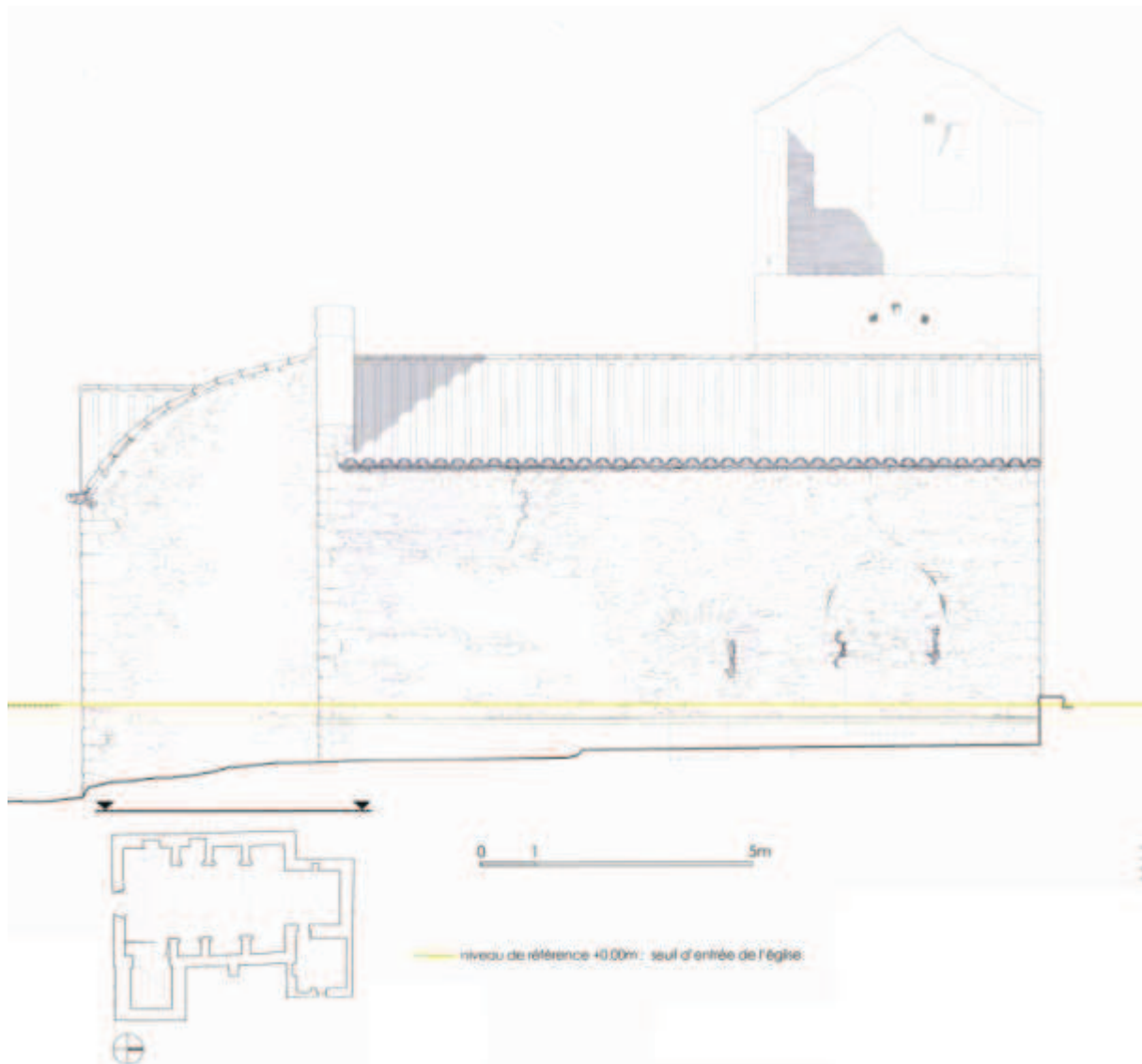
Coupes longitudinales sur l'église actuelle

(Bruno Morin, juin 2010, étude préalable à la restauration de l'église, conservée à la mairie de Tordères)



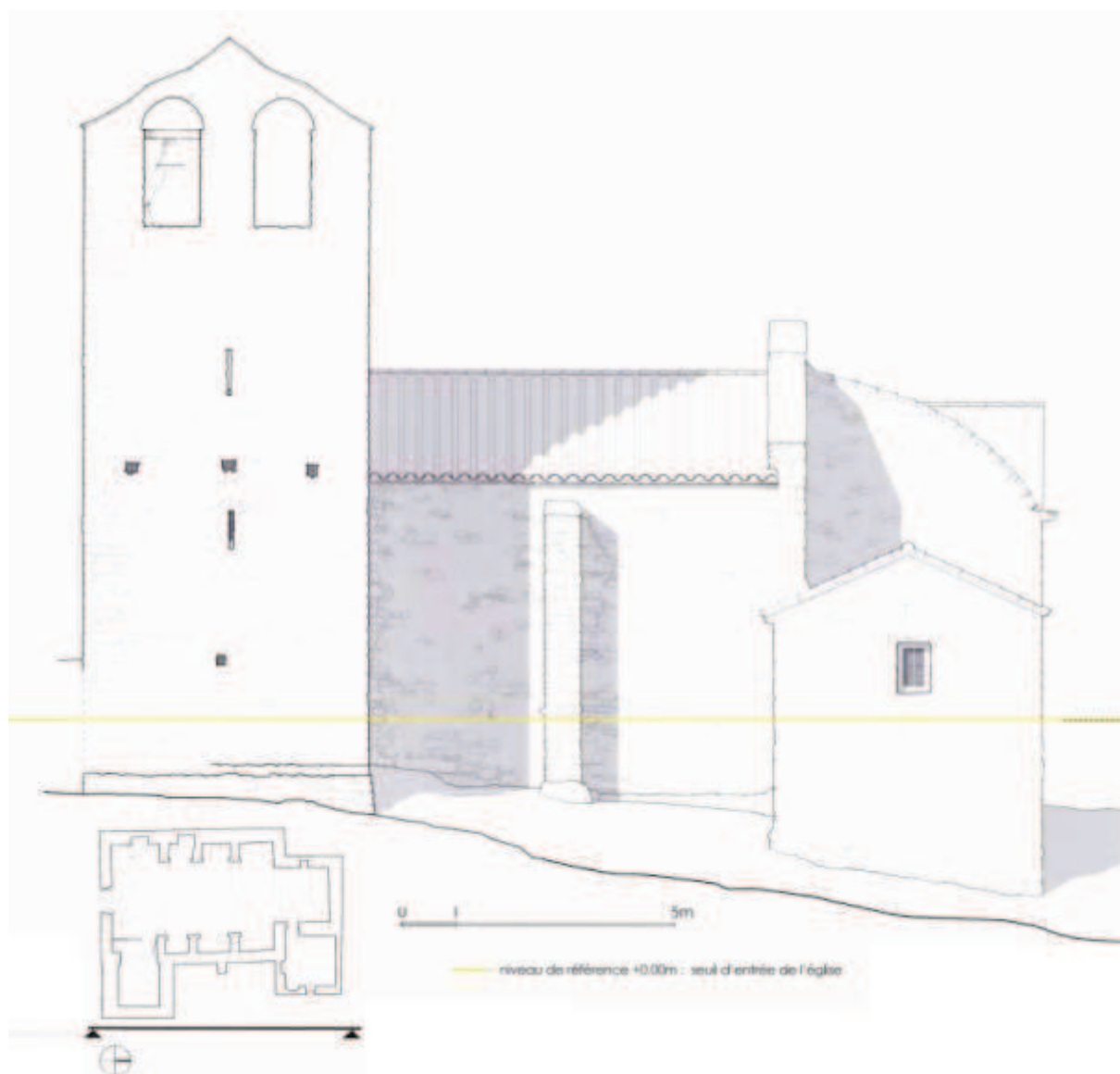
Façade méridionale

(Bruno Morin, juin 2010, étude préalable à la restauration de l'église,
conservée à la mairie de Tordères)



Façade occidentale

(Bruno Morin, juin 2010, étude préalable à la restauration de l'église,
conservée à la mairie de Tordères)



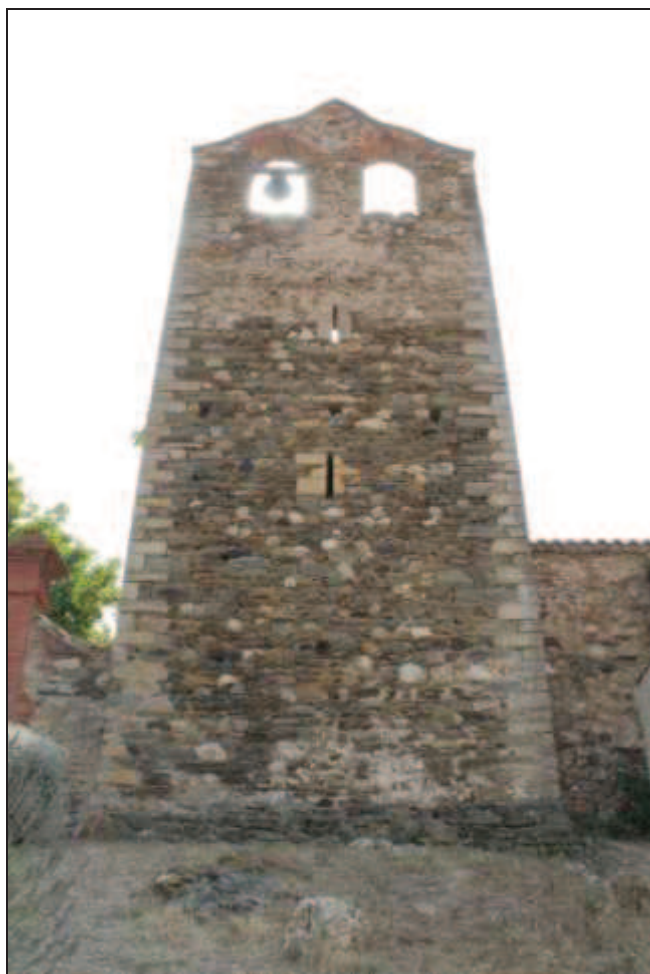
Façade orientale

(Bruno Morin, juin 2010, étude préalable à la restauration de l'église,
conservée à la mairie de Tordères)



Façade méridionale, depuis l'angle sud-ouest (haut), depuis l'angle sud-est (bas)

(juillet 2012)



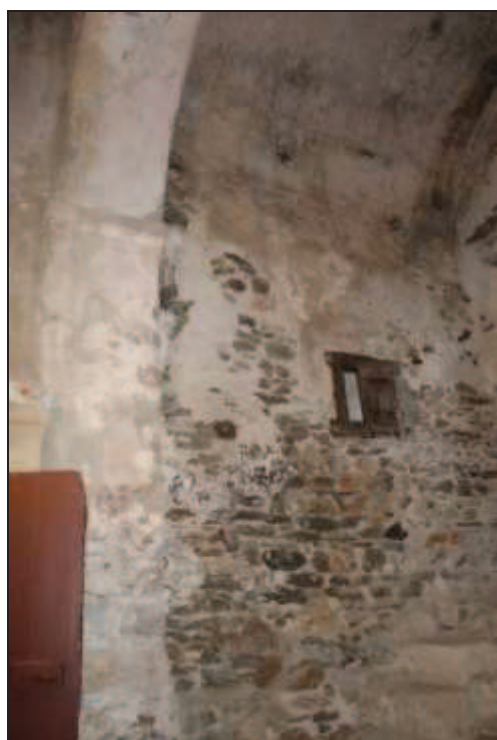
Ancien chevet et clocher-tour

(juillet 2012)



Baie façade méridionale de la nef (gauche),
vestiges portail outrepassé occidental (droite)

(juillet 2012)



Abside (haut), retombées nord et sud de l'arc triomphal (bas)

(juillet 2012)



Arc triomphal

(juillet 2012)



Nef primitive, accueillant aujourd'hui la tribune

(juillet 2012)

Première mention : dernier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural : édifice disparu.

Edifices comparables : néant.

Situation

Commune : Torreilles

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Pierre

Lieu-dit cadastral : Mas Capellan

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 45' 55,9 N. Long. 3° 01' 23,0'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : néant.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : néant.

Situation : Saint-Pierre se situait au nord/est du village⁵⁸⁷.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Turrilias* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 974.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : le monastère de Sant Père-de-Rodes (Espagne) depuis du X^{ème} siècle, puis l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa à partir du XI^{ème} siècle.

⁵⁸⁷ Voir paragraphe observations de la présente notice.

Dates clés:

- **974** : bulle du Pape Benoit VI confirmant au monastère de Sant Père-de-Rodes (Espagne) la possession de *Sancti Patri de villam Turrilias*⁵⁸⁸
- **982** : précepte du Roi Lothaire, confirmant à nouveau le bien de *Turrilias alodium cum ecclesia Sancti Petri* au monastère de Sant Père-de-Rodes⁵⁸⁹.
- **990** : bulle du Pape Jean XV réitérant au monastère de Sant Père-de-Rodes la possession de Saint-Pierre de Torreilles⁵⁹⁰.
- **1000** : donation par une certaine Garsende et son fils Guitart à l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa, de l'église de Saint-Pierre de Torreilles, qu'ils tenaient en obédience⁵⁹¹.
- **1067** : abandon de l'église de Saint-Pierre de Torreilles et de ses dépendances par Bérenger, abbé de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech en faveur de Guitard Gausbert lors de la restitution de son fils Pierre Guitard⁵⁹².
- **1070** : donation par Guitard Gausbert, son épouse et son fils de la villa de Toreilles avec son église Saint-Pierre au monastère de Saint-Michel de Cuxa⁵⁹³.
- **1113** : jugement prononcé par Pierre Bernardo, évêque d'Elna, en faveur de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa qui se disputait avec l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, la possession de l'église de Saint-Pierre⁵⁹⁴.
- **1158** : donation au monastère de Saint-Michel de Cuxa et à la chapelle de Saint-Pierre de Torreilles, par Bérenguer de Guardia, du tiers du sel réalisé une fois par semaine durant juillet et août dans l'intégralité des salines du territoire de Torreilles⁵⁹⁵.
- **1159** : un acte mentionne la parcelle de terre sise *in adiacencia Santi Juliani de Turrillis*, au lieu-dit *ad Thorum*, confrontant d'une part Sancti Juliani et d'autre part Sancti Petri⁵⁹⁶.

Observations

Saint-Pierre a depuis longtemps disparu, mais d'après l'acte de 1159 il est possible de la localiser au lieu-dit de la Tour, au nord-est du village de Torreilles⁵⁹⁷.

⁵⁸⁸ *Marca hispanica*, cols.946-948, charte n°CXVII.

⁵⁸⁹ ABADAL i de VINYALS, R., *Catalunya Carolíngia*, Vol. II (I), *Els Diplomes Carolíngis a Catalunya*, p.235-244.

⁵⁹⁰ *Marca hispanica*, cols.941-944, charte n°CXL.

⁵⁹¹ ADPO : 12j24, pièce n°96.

⁵⁹² ADPO : 12j24, pièce n°137.

⁵⁹³ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.301.

⁵⁹⁴ *Ibidem*.

⁵⁹⁵ ADPO : 12j24, pièce n°163.

⁵⁹⁶ CATAFAU, A., *Les celleres et la naissance du village ...*, p.647. Propos repris dans un autre acte de 1211.

Pierre Ponsich et l'abbé Cazes pensent également que l'église aurait pu devenir au XVII^{ème} siècle le siège d'un prieuré, connu sous le nom de Saint-Pierre de Reixach⁵⁹⁸.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1119W219 ♦ 2J127/214 ♦ 12j24, n°96, n°137, et n°163.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.726-729.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.67-68.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.33.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.301.

⁵⁹⁷ *Ibidem*.

⁵⁹⁸ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.67-68.et CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.33.



Extrait de la carte dite de Cassini et localisation probable de Saint-Pierre

(Carte Cassini, issue de l'exemplaire dit de « Marie-Antoinette », XVIII^{ème} siècle ; www.geoportail.gouv.fr)



Extrait de la carte IGN et localisation probable de Saint-Pierre

(Carte IGN, www.geoportail.gouv.fr)

Première mention: première décennie du X^{ème} siècle.

Style architectural: romane et adjonctions gothiques.

Edifices comparables: Saint-Martin de Pollestres, Saint-Thomas de Llupia, Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-Pla- de-Corts.

Situation

Commune : Toulouges

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Marie

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 40' 22,2'' N. Long. 2° 49' 54'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (XIX^{ème} siècle) Eu n°71.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1934) Eu n°104.

Situation : l'église est au centre du village, sur un terrain parfaitement plat. Son collatéral nord est interrompu, dans sa partie ouest, par deux habitations qui se trouvent par conséquent être mitoyennes du mur gouttereau septentrional de la nef.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : inscription le 16/04/1959.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Tulogias* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 908.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : l'abbaye de Sainte-Marie de la Grasse (Aude) à partir du X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **908** : précepte de Charles le Simple confirmant la possession *in pago Rusulionensi Tulogias cum ecclesia sancta Maria*⁵⁹⁹.

- **951** : bulle du Pape Agapet II confirmant, par l'intermédiaire de son légat Arnulf, abbé de Ripoll, à Suniaire, abbé de la Grasse la possession la *villa Tologias cum ecclesia sua*⁶⁰⁰.

- **1027** : lors du Synode du 16 mai, la Trêve de dieu fut proclamée par l'abbé de Ripoll Oliba⁶⁰¹

- février **1959** : Fouille des vestiges de la crypte sous l'autorité de Stym-Popper.

Observations

Plan

Sainte-Marie se présente sous la forme d'une longue nef unique, scandée d'arcs latéraux, s'ouvrant à l'est sur une abside semi-circulaire légèrement outrepassée. Fait rare, une crypte, dont l'accès est aujourd'hui impossible, fut découverte et fouillée en 1959⁶⁰². Un collatéral néo-gothique, vint se greffer au sud, avant qu'au XIX^{ème} siècle, une partie des maisons mitoyennes de l'église, au nord, furent transformées en chapelles latérales, englobées dans un bas-côté afin de créer une symétrie avec le bas-côté méridional.

Extérieur :

Les seuls parements non enduits, et de surcroît ceux qui apparaissent être les plus anciens, sont ceux du chevet. Ces maçonneries sont très hétérogènes, en raison de différentes phases de construction mais également à cause des maisons qui lui étaient accolées jusque dans les années 1960.

⁵⁹⁹ MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t. 1, Paris, 1996, p.75-78. Notons que les présents auteurs ne manquent pas de souligner le caractère frauduleux de cet acte, qui ne pourrait remonter selon elles qu'à la fin du X^{ème} siècle, voire même plus tardivement encore.

⁶⁰⁰ MAGNOU-NORTIER E., et MAGNOU A.-M., *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, t.1, p.108-113.

⁶⁰¹ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.419.

⁶⁰² Nous n'avons malheureusement pas eu accès au rapport de fouilles qui ne se trouve pas en copie à l'UDAP de Perpignan et qui semble avoir été égaré à la DRAC de Montpellier. Ne reste que les relevés, conservés, eux, à l'UDAP.

La partie basse est maçonnée à l'aide de galets noyés dans la chaux, disposés sans souci de régularité, et ce jusqu'à une première ligne de schistes bleus disposés horizontalement⁶⁰³. C'est dans ce premier espace, qui correspond à celui de la crypte, que sont aménagées trois petites baies en plein-cintre⁶⁰⁴, à l'aide de cinq petits blocs de travertin⁶⁰⁵. Sous les baies sud et nord, on voit nettement des joints, dits « à la pointe de la truelle », tracés dans la chaux.

Au-dessus de la première ligne de schistes bleus, une seconde, est cette fois continue. A partir de cette dernière, le parement est plus chaotique, mêlant galets et pierres de taille calcaire en petit appareil pour le parement et pierres de taille calcaire et schiste rouge pour les deux baies du chevet, l'une étant d'axe, l'autre méridionale. Ces dernières, de profil plein-cintre, sont à double ébrasement et donc de tradition romane. Sous l'appui de la baie d'axe, il existe comme une lésène dont la base est soutenue par un gros bloc de travertin, lui-même soutenu par une colonnette en marbre rose⁶⁰⁶.

Il est difficile de dater ce chevet, que l'on souhaite sublimer par un jeu de polychromies, malgré l'utilisation de matériaux simples. Son ampleur et ses baies hautes le rattachent à l'époque romane, son plan outrepassé et ses baies basses, plutôt à l'époque préromane.

Intérieur :

Primitivement voûtée en berceau plein-cintre, la nef reçoit aujourd'hui une voûte en berceau brisé reposant sur des arcs latéraux qui furent percés pour créer une communication avec les bas-côtés.

L'abside est érigée sur une crypte. Ces dernières ont toutes deux une forme outrepassée, néanmoins plus accentuée pour la seconde. La crypte était à l'origine voûtée en cul-de-four. Un banc en maçonnerie s'appuyait sur son pourtour⁶⁰⁷.

⁶⁰³ Visible seulement dans sa partie méridionale.

⁶⁰⁴ Une à l'est, une au sud et une dernière au nord.

⁶⁰⁵ Encore nettement observable pour les baies sud et nord : 4 blocs font office de jambage et le dernier, au sommet, est taillé de manière à dessiner un arc.

⁶⁰⁶ Cette colonnette n'apparaît pas dans les photographies des années 1960, nous ne pouvons dire s'il s'agit d'une restitution, nous n'avons trouvé aucune information à son propos. Néanmoins, elle semble être réalisée dans le même marbre que celui du portail roman qui occupe la partie ouest de la façade méridionale.

⁶⁰⁷ Fouilles conduites en 1959 par Stym-Popper, relevé de fouilles conservé à l'UDAP de Perpignan.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/215 ♦ 1119W220 ♦ 1025W222.

Autres : UDAP.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.718-720.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.419-422.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.21.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.II C., Paris, 1966, p. 162.
- - GOURGUES, M., *Historique des restaurations concernant les églises protégées trouvant leur origine avant 1050, dans les Pyrénées-Orientales*, rapport effectué pour la DRAC de Montpellier, de juin à décembre 2010, p.376-386.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.144.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.4, Olot, 1915, p.244-245.



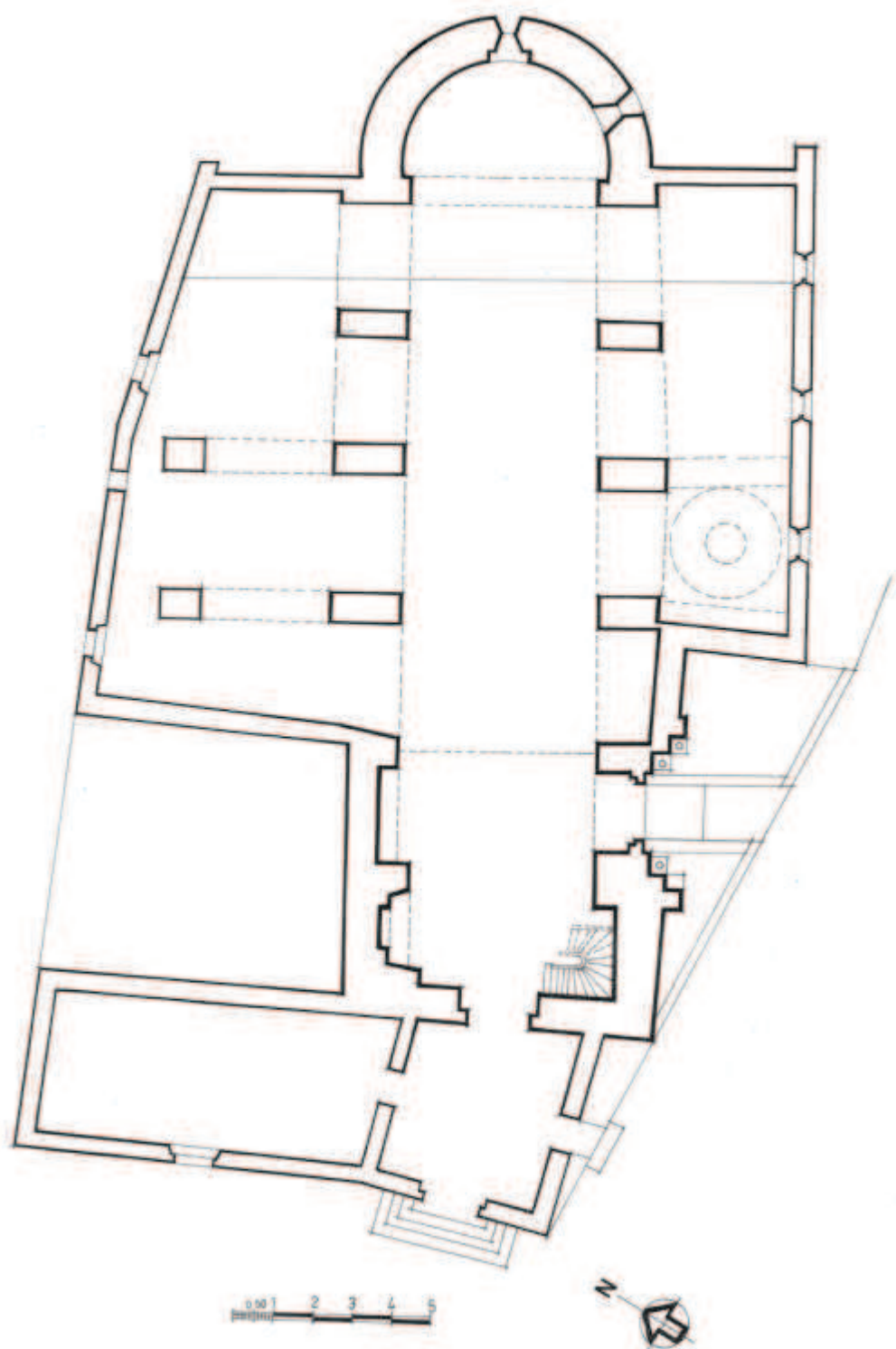
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Eu n°71

(Cadastré dit Napoléonien, XIXème siècle, source ADPO : 2J127/215)



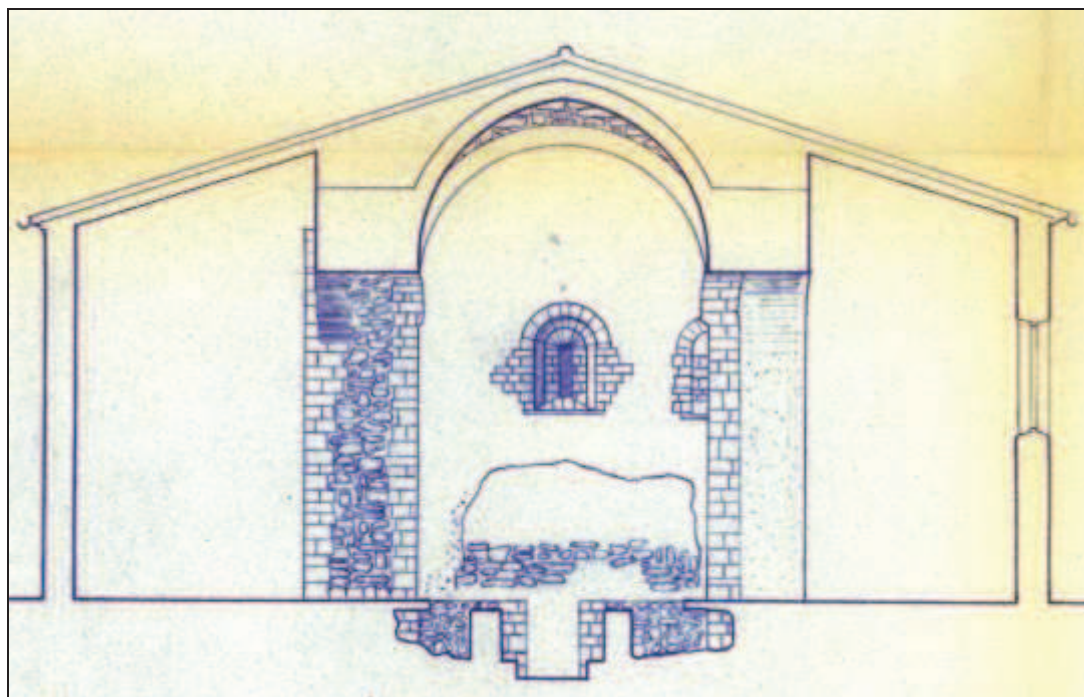
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en Eu n°104

(Cadastré moderne de 1954, source ADPO : 1119W220)



Plan au sol

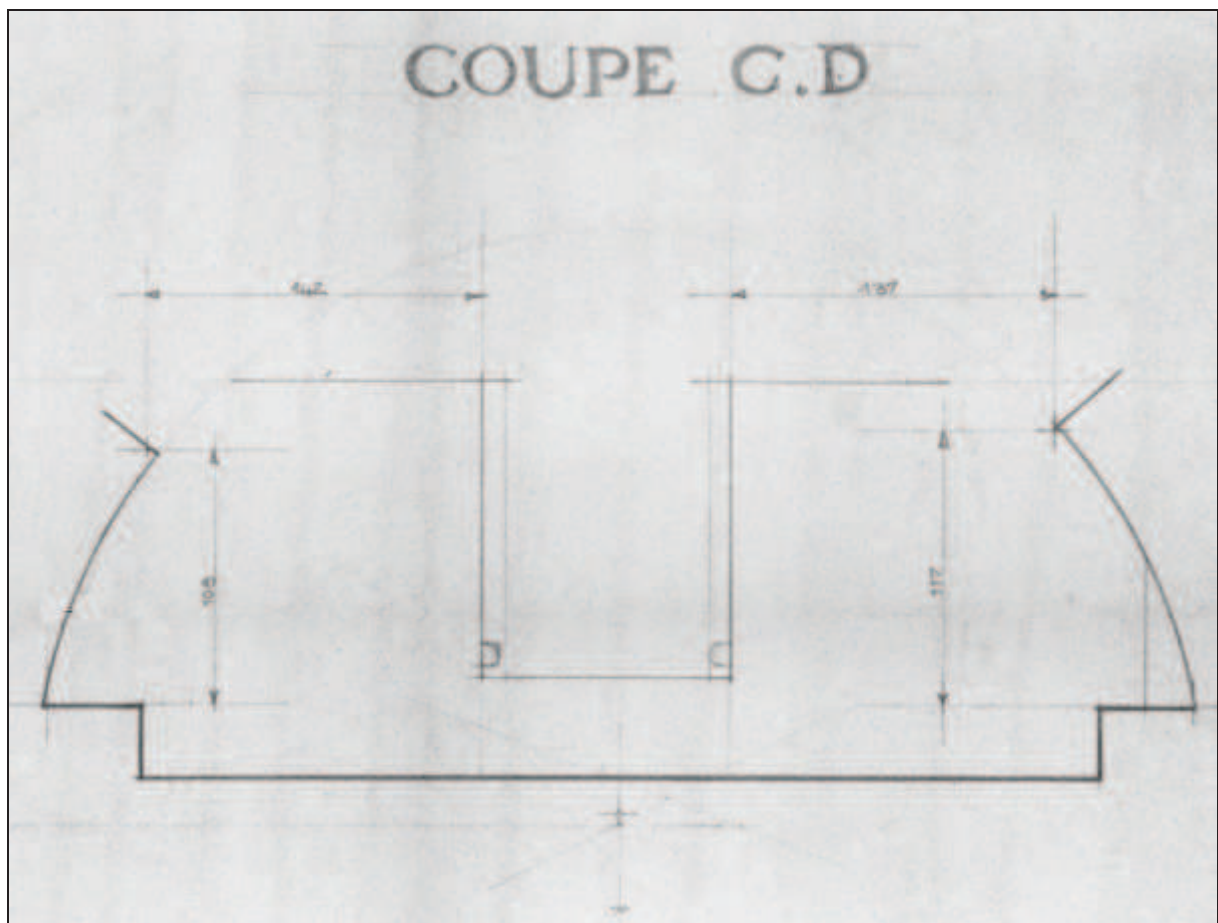
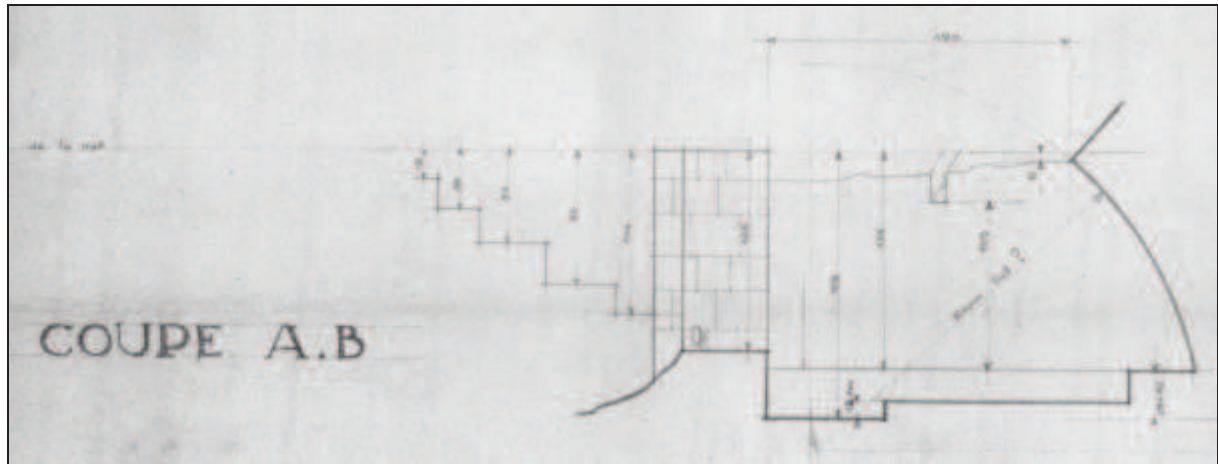
(Raphaël Mallol, date inconnue)



Coupe transversale sur l'est avec amorce de la crypte

échelle 0,70cm = 1m

(Sylvain Stym-Popper, juin 1960)



Crypte : Coupe longitudinale sur le midi (haut), et coupe transversale sur l'orient (bas)

(Sylvain Stym-Popper, juin 1960)

Saint-Etienne de Nidolères

Première mention : milieu du IX^{ème} siècle.

Style architectural : préroman.

Edifices comparables : Saint-Michel de Riunoguès (Maureillas), Saint-Etienne de Prunet.

Situation

Commune : Tresserre

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Etienne de Nidolères

Lieu-dit cadastral : La Serre de Nidolères.

Etat : en ruine.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 32' 29,4'' N. Long. 2° 51' 36,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1826) B3 n°472.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1936) B3 n°414.

Situation : les ruines de Saint-Etienne prennent place sur la rive gauche du Tech sur la partie élevée de la berge. Son chevet est en partie détruit en raison d'un glissement de terrain important.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : Nicolarias (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 855.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : Saint-Hilaire de Lauquet (Aude), à partir du IX^{ème} siècle.

Dates clés:

- **855** : précepte de Charles le Chauve confirmant, à l'abbaye de Saint-Hilaire de Lauquet, la possession de *cella quae vocatur Nidolarias super flumen que dicitur Techus ubi est ecclesia constructa in honore Sancti Stephanie*⁶⁰⁸.
- début XVIII^{ème} siècle (**après 1704**) : document intitulé : « *Mémoire des ornements et autres choses nécessaires qui manquent au Boulou pour le service divin* », dans lequel se trouve un paragraphe sur les chapelles rurales. Nous y apprenons qu'outre la chapelle de Saint-Antoine qui est dans la ville et celle de Sainte-Marguerite qui est dans la campagne, il existe la chapelle de Saint-Etienne de Nidolères (Tresserre) qui était autrefois paroisse. Cette dernière étant en mauvais état, sans ornement, le curé ne s'y rend qu'à Noël et en août et les habitants du lieu suivent l'office divin au Boulou⁶⁰⁹.
- **1984** : campagne de fouilles menées sous la direction de P. Alessandri⁶¹⁰.

Observations

Plan :

Les fouilles réalisées en 1984 permirent de dégager le plan de la nef qui est aujourd'hui envahie par la végétation. Saint-Etienne se présente donc sous la forme d'une nef unique s'ouvrant à l'orient sur une abside outrepassé⁶¹¹ qui englobe une abside plus ancienne, de forme trapézoïdale. Le portail prenait place dans la partie occidentale de la façade méridionale.

Extérieur :

Son seul mur encore en partie debout est son mur nord, maçonné en galets liés à la chaux, sans souci de régularité. Quelques assises en *opus spicatum* se retrouvent dans sa partie médiane.

⁶⁰⁸ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.13 et *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.428.

⁶⁰⁹ ADPO : G735.

⁶¹⁰ ALESSANDRI, P., « L'église Saint-Estève de Nidolères (Pyrénées-Orientales) : premiers résultats de fouilles », dans *Midi Médiéval*, t.3, 1985, p.171-172.

⁶¹¹ Qui daterait du XII^{ème} siècle et dont la « forme volontairement voulue par l'adjonction d'une partie maçonnée » ALESSANDRI, P., *op. cit.*, p.172.

Intérieur :

Le mur gouttereau nord est encore habillé de ses deux arcs latéraux qui ne sont pas solidaires du mur lui-même. Ceci laisse à penser qu'ils furent placés dans un second temps afin de soutenir les poussées engendrées par une voûte. Cette spécificité a fait dire à Patrice Alessandri que le premier couverture de la nef devait être une charpente⁶¹².

Il faut remarquer que, contrairement au relevé réalisé par Bernard Terreaux⁶¹³, il n'y a pas de départ de doubleau visible au-dessus et entre les deux arcs latéraux. La pierre horizontale légèrement saillante reliant les deux arcs latéraux ne soutient aucunement un doubleau. Il semble qu'elle fut placée là pour terminer à la façon d'un imposte le pilier qui est commun aux deux arcs latéraux. Ainsi, l'église n'était pas divisée en deux travées.

Pour ce qui est du parement, malgré l'enduit encore bien présent, nous pouvons voir que les murs sont maçonnés comme à l'extérieur en galets. Par contre, les arcs latéraux sont maçonnés à l'aide de pierres équarries de forme rectangulaire. Un argument de plus en faveur de la postériorité de ces arcs par rapport au mur de la nef.

Concernant l'évolution chronologique du bâti, il paraît évident que le plan basilical se terminant par une abside trapézoïdale soit de caractère préroman. Cependant, nous ne pensons pas qu'il faille forcément replacer l'adjonction des arcs latéraux et de la voûte dans le courant du XI^{ème} siècle, cela aurait tout à fait pu se faire dès le X^{ème} siècle, comme pour l'église de Saint-Michel de Riunoguès, dans la commune de Maureillas.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/216 ♦ 1025W223 ♦ 1119W221 ♦ G735.

Autres : Néant.

- ALESSANDRI, P., « L'église Saint-Estève de Nidolères (Pyrénées-Orientales) : premiers résultats de fouilles », dans *Midi Médiéval*, t.3, 1985, p.171-172.
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.729-731.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.428-429.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.13.

⁶¹² En plus de la faible épaisseur des murs de 0.65m. ALESSANDRI, P., *op. cit.*, p.171.

⁶¹³ Coupe longitudinale en p.976.

- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.269-270.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.63-64.



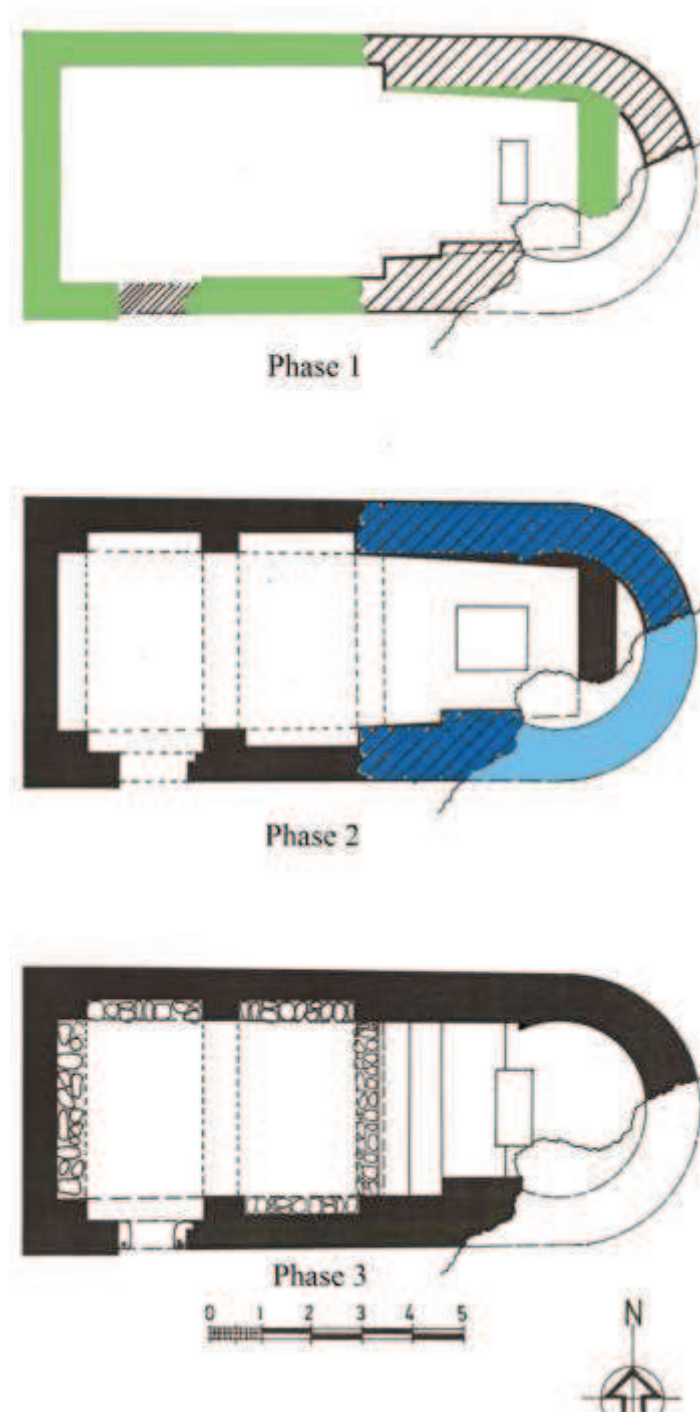
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B3 n°472

(Cadastré dit Napoléonien, 1826, source ADPO : 2J127/216)



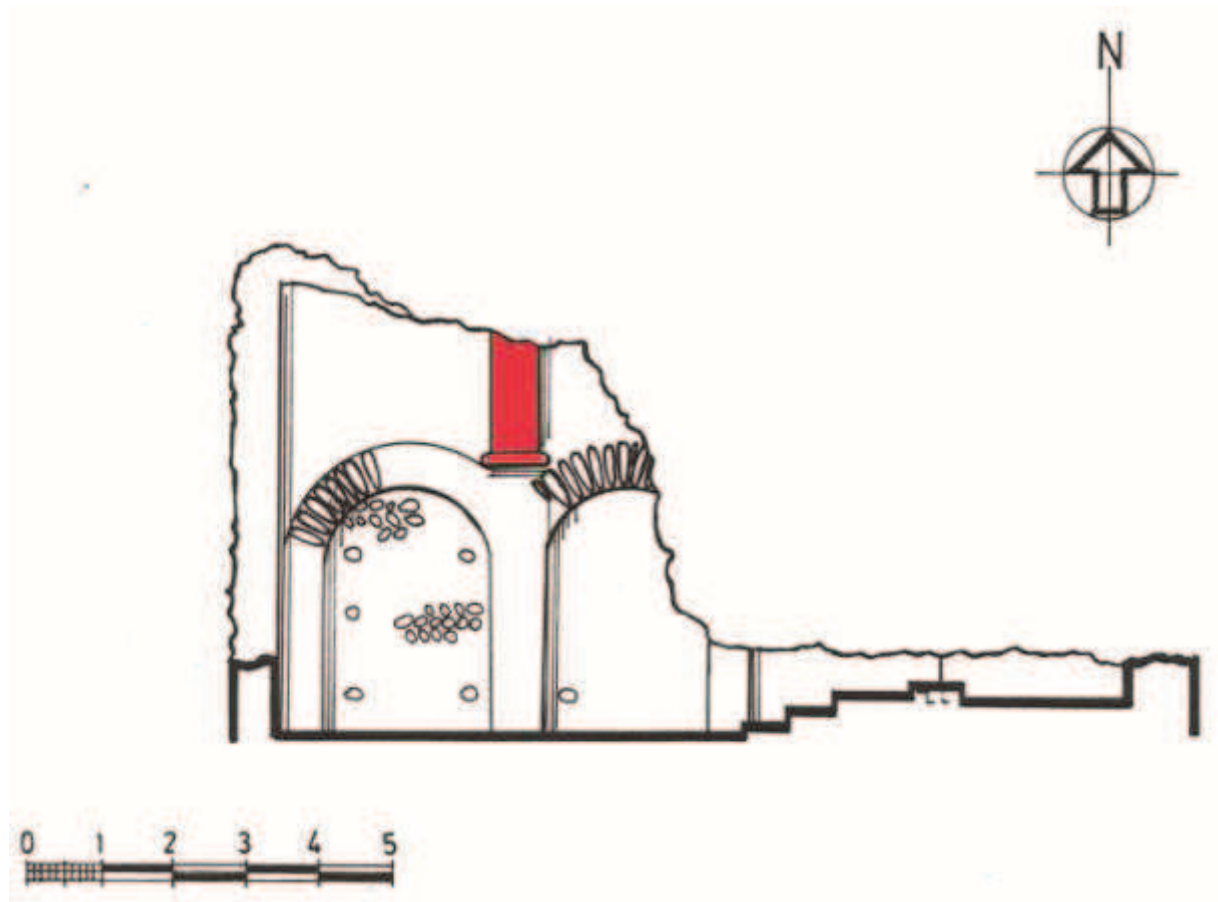
Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B3 n°414

(Cadastré moderne de 1936, source ADPO : 1119W221)



Plans au sol des trois étapes de construction,
entre le IX^{ème} et le XII^{ème} siècles

(Bernard Terreaux, 1984, Cf. ALESSANDRI, P., « L'église Saint-Estève de Nidolères (Pyrénées-Orientales) : premiers résultats de fouilles », dans *Midi Médiéval*, t.3, 1985, p.172)



Coupe longitudinale sur le septentrion

En rouge l'erreur de restitution, contrairement au relevé réalisé par Bernard Terreaux, il n'y a pas de départ de doubleau.

(Bernard Terreaux, 1984, Cf. ALESSANDRI, P., « L'église Saint-Estève de Nidolères (Pyrénées-Orientales) : premiers résultats de fouilles », dans *Midi Médiéval*, t.3, 1985, p.172)



Vestiges du mur septentrional, côté nef (haut) et extérieur (bas)

(avril 2015)



Vestiges du mur gouttereau nord, vus depuis l'occident

(avril 2015)



Sol de la nef dégagé lors
des fouilles (haut) et
abside (bas)

(Régine Zambon, 1984, Cf.
ALESSANDRI, P., « L'église
Saint-Estève de Nidolères
(Pyrénées-Orientales) : premiers
résultats de fouilles », dans *Midi
Médiéval*, t.3, 1985, p.171-172)

Première mention : milieu du X^{ème} siècle.

Style architectural : néo-classique, avec vestiges romans.

Edifices comparables : Saint-Assisclé de Trouillas, Saint-Martin de Llauro.

Situation

Commune : Tresserre

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Saturnin

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 33' 48,7'' N. Long. 2° 49' 47,6'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1826) A2 n°371.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1936) A1 n°49.

Situation : Saint-Saturnin s'élève au cœur du village.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Trassera* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 959.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : néant.

Dates clés:

- **959** : donation consentie par Ailo, Duran et Sesemond, à l'église d'Elne, de tout leur alleu sis à Saint-Felix en territoire de Roussillon, y compris les eaux, moulins, et aqueducs, en échange entre autres choses de la jouissance de la paroisse de Tresserre et de son église dédiée à Saint-Saturnin, avec ses dîmes, prémices et oblations⁶¹⁴.
- **1138** : une certaine Malsemada de Taxo et ses fils font donation à la Milice du Temple de l'honneur qu'ils possèdent dans cette paroisse⁶¹⁵.
- **1547** : nomination par le chanoine d'Elne, patron de la rectorie de Tresserre, du chanoine Michel Vidal, afin qu'il occupe le poste de recteur dans cette paroisse⁶¹⁶.

Observations

Saint-Saturnin est une église de type basilical occidentée, divisée en trois travées, à l'aide de deux arcs diaphragmes à l'ouest et d'un arc doubleau à l'est. Deux chapelles viennent ponctuer pour l'une le mur nord, pour l'autre le mur sud. Elle est couverte par une charpente, hormis sa partie est, occupée par la tribune, qui conserve son couvrement en berceau brisé. Cet édifice fut très remanié certainement au cours des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

Saint-Saturnin ne conserve plus rien de son origine préromane, seul l'espace oriental atteste de son profil roman, maçonné en tout-venant noyé dans une épaisse couche de chaux et animé de deux arcs latéraux (au nord et au sud).

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/216 ♦ 1119W221 ♦ 1025W223 ♦ 53J336 ♦ 12j25, pièce n°71 ♦ G901.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.729-730.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.68.

⁶¹⁴ ADPO : 12j25, pièce n°71, document du 17 des calendes d'avril 959.

⁶¹⁵ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.322.

⁶¹⁶ ADPO : G.901, document du 17 juin 1547.

- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.29.
- *Dictionnaire des églises de France*, t. II C., Paris, 1966, p.163.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.321-322.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A2 n°371

(Cadastré dit Napoléonien, 1826, source ADPO : 2J127/216)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en A1 n°49

(Cadastré moderne de 1936, source ADPO : 1119W221)



Entrée méridionale et mur oriental (haut)
Nef vue d'est en ouest (bas)

(juillet 2012)



Nef vue d'ouest en est
(haut) vestiges de l'église
romane,
et
arc latéral méridional
encore visible au-dessus
du portail d'entrée (bas)

(juillet 2012)



Première mention: dernier quart du IX^{ème} siècle.

Style architectural: romane et adjonctions d'époques baroque et néoclassique.

Edifices comparables: Saint-Julien et Sainte-Basilisse de Villemolaque.

Situation

Commune : Trouillas

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Assisle

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 36' 47,4'' N. Long. 2° 48' 31,2'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) B1 n°461.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1936) B1 n°119.

Situation : au cœur du village, au sein des anciens remparts de la ville, sise sur la rive droite de la Canterrane. Son chevet est mitoyen du presbytère.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Truliars* (milieu du IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 876.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne, à partir du X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **876** : donation d'Alaric (fille du Comte d'Empuries) à Raoul (frère du comte de Conflent) de plusieurs terres et églises sur le territoire du Roussillon et du Conflent. En Roussillon, donation *loco dono vobis villa Truliars, cum omnes suos villares cum ipsa ecclesia qui ibidem est fundata in honore Sancti aciscli*⁶¹⁷.
- **972** : donation établie par Ave, comtesse de Roussillon et son fil Sunifred (par ailleurs évêque d'Elne), à l'église d'Elne, de *alodius nomen Troliars, cum ipsa ecclesia quam nuncupant Sanctum Assisclum martyrem*⁶¹⁸.
- **1139** : donation par Udalgar, évêque d'Elne à son chapitre de six églises, sises à Trouillas, Saleilles, *Texnères*, La Tour, Llauro et Croanques (Taulis) avec leurs dîmes, prémices et oblations⁶¹⁹.

Observations

Saint-Assisclle, grande église de près de 18m de long, a été très remaniée, notamment au XVIII^{ème} siècle⁶²⁰, depuis sa première mention au IX^{ème} siècle. Sa longue et large nef s'ouvre à l'est sur une abside semi-circulaire marquée par un arc triomphal brisé. Cette dernière abrite un grand retable baroque du XVII^{ème} siècle⁶²¹, c'est précisément derrière ce dernier que se trouvent les vestiges les plus anciens de l'édifice.

Ainsi trouvons-nous deux baies plein-cintre à simple ébrasement, dont l'arase se situe à 64cm du sol actuel de la nef, dans un espace plus étroit que l'abside actuelle⁶²². Il s'agit de la baie d'axe, et de sa consœur sise au sud, une troisième devait prendre place en symétrie au nord, mais elle est aujourd'hui remplacée par une porte étroite donnant accès au presbytère.

Ces baies obturées, de 87 cm de haut pour 61cm de large, témoignent à elles seules du niveau beaucoup plus bas du chevet, sinon primitif, tout du moins roman. Malheureusement, le chevet est aujourd'hui mitoyen avec le presbytère et nous n'avons pas eu accès à ce dernier pour pouvoir vérifier son aménagement extérieur et s'il existait une trace de ces ouvertures.

⁶¹⁷ ADPO : 12j25, pièce n°6, document du 5 des ides de juin.

⁶¹⁸ ADPO : 12j25, pièce n°82, document du 3 des calendes d'août.

⁶¹⁹ ADPO : 12j25, pièce n°186, document du 4 des calendes de mai.

⁶²⁰ En témoignent deux pierres gravées, la première au niveau de la chapelle nord porte la date de 1716, la seconde occupe la clef de voûte du portail d'entrée occidentale avec la mention 1776.

⁶²¹ ADPO : 53j340, un retable de 1672 que l'on doit à Jean-Pierre Giralt.

⁶²² Les enduits ne laissent que peu transparaître la structure du bâti, mais on voit néanmoins qu'une ancienne abside plus étroite et moins haute a servi de base à son agrandissement. De cette façon, si l'on se positionne face à elle on voit bien que ces « ailes » ne dessinent pas un demi-cercle mais se raccordent irrégulièrement à l'arc triomphal actuel. Cet effet est nettement atténué par la présence du retable.

Leurs typologies font d'elles des œuvres apparemment romanes qui pourraient s'inscrire dans le courant du XI^{ème} siècle.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/219 ♦ 1119W224 ♦ 1025W226 ♦ 53J340 ♦ 12j25, n°6, n°82, n°186.

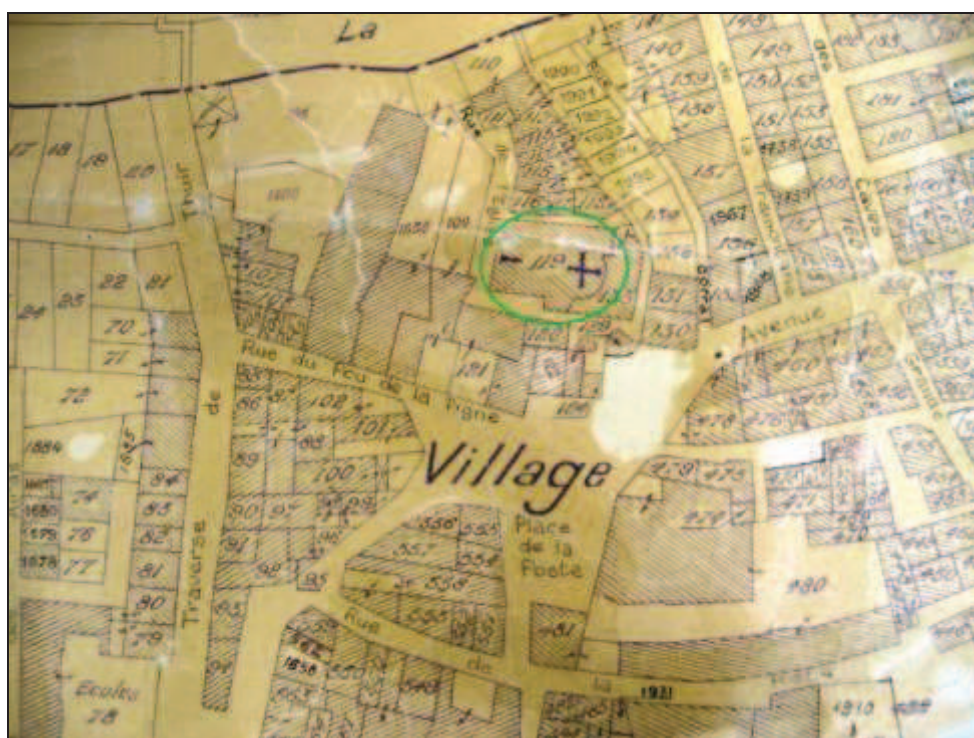
Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.732-733.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.430.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.17.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.II C., Paris, 1966, p.163.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.153.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.8.



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°461

(Cadastré dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/219)



Extrait de section parcellaire, l'église est localisée en B1 n°119

(Cadastré moderne de 1936, source ADPO : 1119W224)



Façade occidentale vue depuis l'angle nord/ouest

(juillet 2013)



Chevet, partie sommitale sud/est

(juillet 2013)



Abside (haut), anciennes baies murées derrière le retable (bas)

(juillet 2013)

Première mention: dernier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural: église disparue.

Edifices comparables: église disparue.

Situation

Commune : Trouillas

Secteur : Roussillon

Nom du site : Sainte-Eulalie

Lieu-dit cadastral : néant.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 37' 04,3'' E. Long. 2° 51' 32,9'' N.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : église disparue.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : église disparue.

Situation : sur la rive gauche du Réart, à l'est de Trouillas⁶²³.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Truliars* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 972.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : néant.

⁶²³ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.33.

Dates clés:

- **972** : Ava, comtesse du Roussillon et son fils Sunyer (évêque d'Elne) font donation à l'église d'Elne, de leur alleu de Trouillas qui confronte à l'est la rivière du Réart où se trouve l'église Sainte-Eulalie⁶²⁴.
- Eglise mentionnée par deux fois en **1141** et **1144** sous les termes de Sainte-Eulalie de Tevolis⁶²⁵.
- vers **1495** : dépositions (issues du procès entre le chapitre d'Elne et les Hospitaliers pour les limites territoriales du Mas Deu et de Trouillas) au sujet des limites du territoire de Trouillas qui s'étend jusqu'à la chapelle Sainte-Eulalie, en face du château de Réart et près de la rivière du même nom⁶²⁶.

Observations

On ne sait que peu de chose sur cette église dont la propriété est remise en cause par le chapitre d'Elne et par la commanderie du Mas Deu (commanderie templière à Trouillas) se qui sera source de conflit au milieu du XV^{ème} siècle⁶²⁷.

D'après L. Basseda, cette dernière se trouvait à l'est de Trouillas entre les vignes du clos Saint-Georges et le Mas de Casanova⁶²⁸, sur la rive gauche du Réart, en face des ruines du château homonyme.

Sources et références bibliographiques

ADPO : G108 ♦ 15J25, n°82.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.732-733.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.68.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.33.

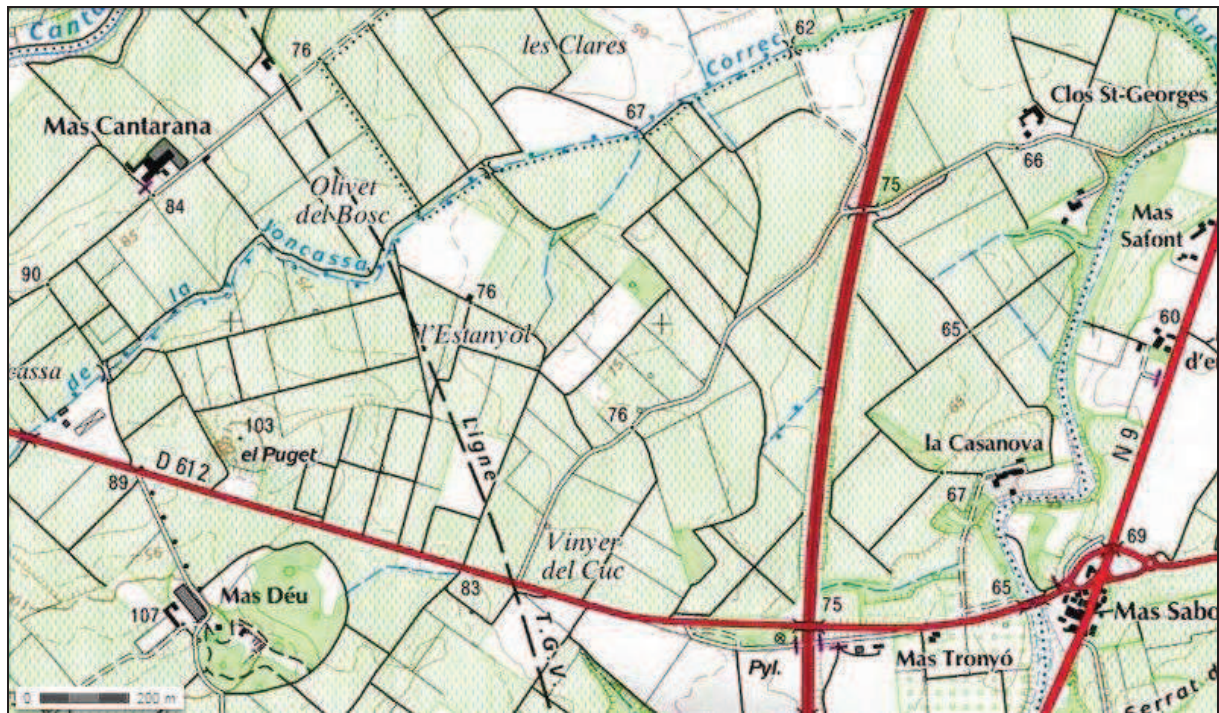
⁶²⁴ ADPO : 15J25, pièce n°82.

⁶²⁵ D'après Cazes, *Roussillon sacré*, p.33.

⁶²⁶ ADPO: G.108, folio CXVIII recto.

⁶²⁷ ADPO: G.108, folio CXVIII recto et folio CXXXXV verso.

⁶²⁸ BASSEDA, L., « Toponymie Historique ... », p.733.



Sainte-Eulalie pourrait se situer entre La Casanova et le Clos Saint-Georges (à droite de la carte)

(Carte IGN, www.geoportail.gouv.fr)

Saint-Julien et Sainte-Basilisse

Première mention : X^{ème} siècle.

Style architectural : romane et modifications néo-classiques.

Edifices comparables : Saint-Martin de Pollestres, Saint-Thomas de Llupia.

Situation

Commune : Villemolaque

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Julien et Sainte-Basilisse

Lieu-dit cadastral : le village.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat.42° 35' 22,2'' N. Long.2° 50' 24'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1825) A n°106.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1931) A1 n°541.

Situation : Saint-Julien s'élanche au cœur du village, sur sa partie la plus élevée.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Villam Mulacam* (X^{ème} siècle).

Historique

Première mention : IX^{ème} ou X^{ème} siècle, pierres gravées, sises dans l'église.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : néant.

Dates clés:

- IX^{ème} siècle : pierres calcaires avec inscriptions retrouvées dans l'embrasure de la baie nord de l'abside⁶²⁹.
- 1132 : dans le décimaire de Saint-Julien, la donation d'un honneur sis à Villemolaque faite à Notre-Dame del Camp est confirmée⁶³⁰.
- 1216 : un certain Ponce Garalde d'Ille fait donation au précepteur du Mas Deu de tous ses biens se trouvant à Villemolaque, dans la paroisse de Saint-Julien⁶³¹.

Observations**Plan :**

De nef unique s'ouvrant sur une abside semi-circulaire orientée, légèrement déviée vers le sud, Saint-Julien fut agrandie, certainement dans le courant du XVIII^{ème} siècle, de façon à créer deux pseudos bas-côtés, en perçant les anciens murs gouttereaux. Un porche d'entrée fut rajouté à l'occident. Enfin, il faut remarquer que le chevet fut fortifié, lui donnant l'aspect d'une tour⁶³². Ses murs septentrional et occidental sont mitoyens d'habitations.

Extérieur :

Saint-Julien présente un visage à la fois grisonnant, en raison des enduits de ciment qui la recouvrent entièrement, et chaotique tant elle fut remaniée. Elle apparaît presque suspendue au-dessus du niveau du sol. On doit en effet emprunter un escalier de près de 3m pour accéder à la nef⁶³³.

Intérieur :

C'est seulement une fois à l'intérieur que l'on perçoit son visage plus ancien.

⁶²⁹ Ces petits blocs, de 6cm de côté, retrouvés lors des restaurations de l'église comportent des graffitis dont l'analyse onomastique les ancre dans le courant du IX^{ème} siècle. La première présente l'inscription : AGILANE P[RES]B[ITE]R sur une face, puis sur une autre RICHILIONE/TRASEMI/RO, sur la seconde pierre on peut lire : E[OF] GUITIZANE P[RES]B[ITE]R, sur une face et ANDE[G]ISO IUCAFREDO, sur une face adjacente. Elles sont considérées selon P. Ponsich comme des pierres de fondations qui pourraient provenir de l'autel primitif de l'église. PONSICH, P., « L'autel et les rites qui s'y rattachent... », p.38, et *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p. 446.

⁶³⁰ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.61.

⁶³¹ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.173.

⁶³² Dans le courant des XIII^{ème} - XIV^{ème} siècle, selon G. MALLET, *Églises romanes oubliées ...*, p.150.

⁶³³ D'après P. PONSICH, le niveau du sol aurait été artificiellement baissé dans le courant du XIX^{ème} siècle, *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.445.

Son abside est maçonnée en galets et moellons de schiste. Trois baies plein-cintre, à double ébrasement, animent son hémicycle, une d'axe, et deux de part et d'autre, en symétrie.

Saint-Julien dut être une première fois agrandie, puisque entre l'arc triomphal actuel et l'abside il y a une sorte « d'espace raccord », de 1,26m de large, voûté en plein-cintre, maçonné de la même façon que l'abside et qui doit correspondre au mur de la nef primitive. Puis vient l'arc triomphal actuel plus bas que le niveau haut du cul-de-four de l'abside. Il adopte une forme plein-cintre surbaissée, maçonnée en pierres de taille.

Juste en amont de l'arc triomphal se trouvent deux arcs latéraux, un au nord et un au sud, maçonnés également en pierres de taille de petites dimensions. Ils sont tous deux irréguliers et légèrement outrepassés. D'autres devaient animer le reste des murs gouttereaux de la nef soutenant la voûte en berceau plein-cintre.

Les murs étant entièrement enduits, nous ne pouvons voir la nature des maçonneries pour le reste de la nef.

Il est difficile de dater avec précision cet édifice. Malgré les pierres de fondation du IX^{ème} siècle, la partie orientale semble plutôt remonter au XI^{ème} siècle, à cela plusieurs raisons : l'envergure de l'abside (3,95m de large), ses baies à double ébrasement, le souci de régularité des assises de galets. Cet espace fut par la suite agrandi et modifié vers l'occident avec l'ajout d'un arc triomphal et d'arcs latéraux en pierres de taille, peut-être dès la fin du XI^{ème} siècle. Le XVIII^{ème} siècle aura fini quant à lui par la défigurer.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 2J127/228 ♦ 1119W233 ♦ 1025W235.

Autres : néant.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.754-756.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.445-446.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.61.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.150.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.172-173.
- PONSICH, P., « L'autel et les rites qui s'y rattachent, son évolution en Roussillon et pays adjacents du IX^{ème} au XIII^{ème} siècle », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n°18, 1987, p.9-38.



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A n°106

(Cadastre dit Napoléonien, 1825, source ADPO : 2J127/228)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A1 n°541

(Cadastre moderne de 1931, source ADPO : 1119W233)



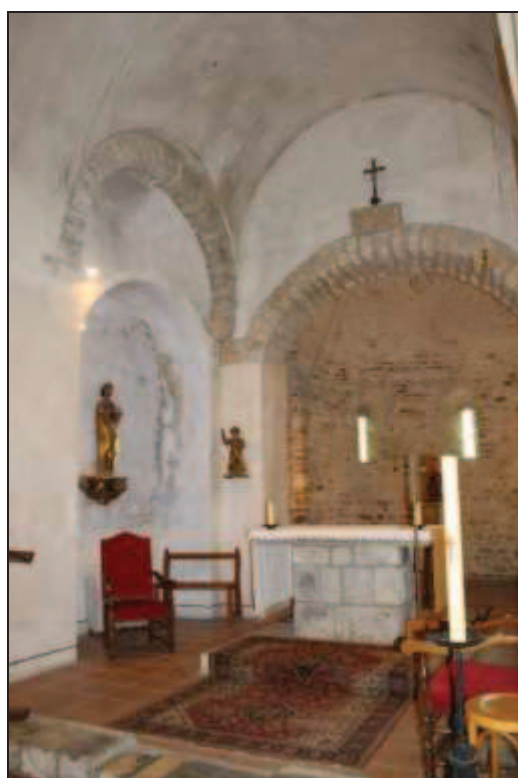
Façade méridionale (haut),
chevet fortifié (bas)

(juillet 2012)



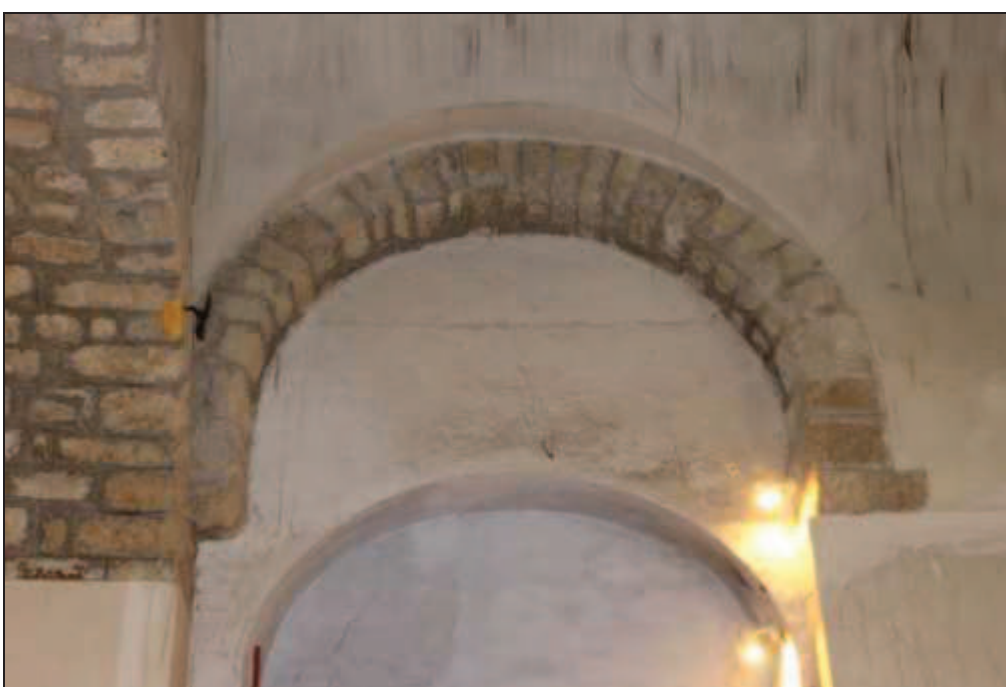
Nef vue d'ouest en est (gauche) et d'est en ouest (droite)

(juillet 2012)



Abside et arcs latéraux

(juillet 2012)



Arc latéral nord (gauche) et arc latéral sud (droite)

(juillet 2012)



Abside et ancien mur de la nef

(juillet 2012)

Saint-Michel et Saint-Sauveur de Candell

Première mention: milieu du X^{ème} siècle.

Style architectural: non renseignable, église disparue.

Edifices comparables: idem.

Situation

Commune : Villemolaque

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Michel et Saint-Sauveur de Candell

Lieu-dit cadastral : néant.

Etat : disparue.

Coordonnées GPS : Lat.42° 36' 16,5'' N Long. 2° 50' 44.7'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : néant.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : néant.

Situation : au nord/est du village, au lieu-dit de Candell, non loin du Réart.

Propriétaire : néant.

Protection au titre des M.H. : néant.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *Candellum* (X^{ème} siècle)

Historique

Première mention : 946.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : la cathédrale d'Elne au X^{ème} siècle, puis l'abbaye de Saint-André de Sorède au XII^{ème} siècle. Ensuite à une date ultérieure, l'abbaye de Saint-Sauveur de

Sira (anciennement proche de Villemolaque)⁶³⁴ et enfin au XIII^{ème} siècle, la commanderie du Mas Deu à Trouillas.

Dates clés:

- **946** : une certaine Ermetruit vend à l'archiprêtre d'Elna Amalric son alleu de Réart avec ses dépendances, à Sira, Ponteilla et Nyls, comprenant l'église de Saint-Michel⁶³⁵.
- **1121** : lors de la consécration de l'église du monastère de Saint-André de Sorède, il est rappelé que *Beati Michaelis de Cannadel* fait partie de son patrimoine temporel⁶³⁶.
- **1273** : vente par Bernard, abbé de Saint-Sauveur de Breda, du diocèse de Gérone, aux hospitaliers du Mas Deu à Trouillas, du monastère de Sira, avec l'obligation de continuer à y célébrer l'office, y compris dans sa suffragante Saint-Michel de Candell⁶³⁷.

Observations

D'après L. Basseda, et P. Ponsich, la trace de Saint-Michel est à chercher au nord/est du village de Villemolaque, sur la rive droite du Réart, au lieu-dit de Candell et Camp del Prior.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 4T32.

Autres : néant.

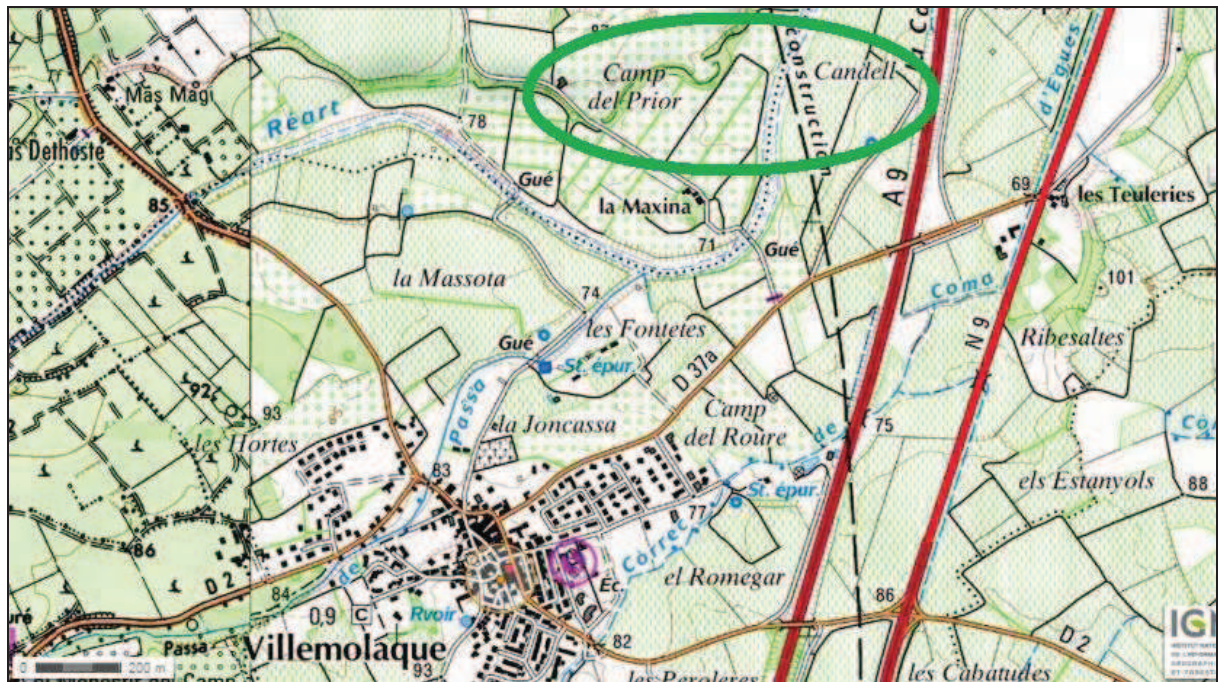
- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.754-756.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.68.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.26.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.230.

⁶³⁴ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.315.

⁶³⁵ ADPO : 12J25 n°59.

⁶³⁶ *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, p.342.

⁶³⁷ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p.230 et 315-316.



Extrait de carte IGN et localisation probable de Saint-Michel

(Carte IGN, www.geoportail.gouv.fr)

Première mention: dernier quart du X^{ème} siècle.

Style architectural: roman.

Edifices comparables: Saint-Etienne de Villerasse (Saint-Cyprien), Sainte-Marie de Coustouges, Saint-Laurent du Mont (Argelès-sur-Mer)⁶³⁸

Situation

Commune : Villeneuve-de-la-Raho

Secteur : Roussillon

Nom du site : Saint-Julien et Sainte-Basilisse

Lieu-dit cadastral : Saint-Julien.

Etat : en élévation.

Coordonnées GPS : Lat. 42° 38' 8,4'' N. Long. 2° 55' 22,8'' E.

Numéro parcellaire sur le Cadastre Napoléonien : (1809) A2 n°174.

Numéro parcellaire sur le Cadastre actuel : (1932) A2 n°125.

Situation : Saint-Julien et Sainte-Basilisse se situe en périphérie du village, au sud/est, à côté du cimetière.

Propriétaire : la commune.

Protection au titre des M.H. : classement le 02/05/1912.

Vocable et toponymie

Vocable : inchangé depuis sa fondation.

Toponyme première mention : *villa nova quem vocant Radoni* (IX^{ème} siècle).

Historique

Première mention : 996.

⁶³⁸ Edifice ne faisant pas parti de notre corpus.

Consécration : néant.

Abbaye de rattachement : ma cathédrale Sainte-Eulalie d'Elne, à partir du X^{ème} siècle.

Dates clés:

- **996** : une certaine Ermetrude et son fils font donation à Frédulon, évêque d'Elne, de leur alleu de Villeneuve et de son église. Un legs conclu en échange de pouvoir jouir de cet alleu et de l'église durant le reste de leur vie. ⁶³⁹.

- **1276** : Arnal de Serralongue, archidiacre du Conflent, obtient la place de chapelain de la paroisse de Villeneuve, laissée vacante en raison de la mort de son prédécesseur⁶⁴⁰.

-**1471** : vente de l'église consentie entre le monastère de Fontfroide (Aude) et celui de la Grasse⁶⁴¹.

- **1910**: le maire informe le préfet qu'un de ses citoyens, répondant au nom d'Antoine Barrère, propriétaire de la chapelle Saint-Julien, envisage de transformer le saint édifice en local d'habitation. De ce fait, il conviendrait d'acquérir la chapelle en question⁶⁴². Le préfet, en vue du classement au titre des Monuments historiques de la chapelle, demande au maire depuis combien de temps elle est désaffectée. Ce dernier répond qu'aucune cérémonie religieuse n'y a eu lieu depuis un siècle et que sur le plan cadastral de 1808 elle est référencée en tant que grange sous le numéro parcellaire 175 de la section A⁶⁴³.

Observations

Plan

Une longue nef unique s'ouvrant sur une profonde travée de chœur, terminée à l'est par une abside semi-circulaire, résume le plan de Saint-Julien et Sainte-Basilisse.

Extérieur :

Cette ancienne paroissiale est résolument romane, un portail en marbre venait se plaquer au midi, il n'en reste aujourd'hui que les traces d'arrachement⁶⁴⁴. Ces trois baies, à double ébrasement, qui animent les façades est, sud et ouest, sont édifiées en pierres de taille.

⁶³⁹ CAZES, A., *Roussillon sacré*, p.39.

⁶⁴⁰ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p. 174.

⁶⁴¹ MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, p. 173.

⁶⁴² ADPO : 4T59.

⁶⁴³ *Ibidem*.

⁶⁴⁴ Comme le prouve la découverte par A. Pezin lors des fouilles de 2002. Ainsi, le soubassement du pilier ouest du portail fut dégagé, il était composé d'une âme en galets et mortier avec plaquage de blocs en marbre cf. son rapport de fouille conservé à l'UDAP de Perpignan, en p.8.

Un matériau aussi usité aux angles de la nef pour renforcer la maçonnerie de moellons et galets utilisés pour l'ensemble⁶⁴⁵.

Enfin, un magnifique décor de deux séries d'arcatures aveugles superposées s'empare du chevet⁶⁴⁶.

Si l'on est tenté de faire remonter ses maçonneries et son décor d'arcatures aveugles au XI^{ème} siècle, bien que la pierre de taille y soit très présente, il n'en est rien pour ses ouvertures résolument de style roman du XII^{ème} siècle.

Intérieur :

La nef reçoit une voûte en berceau brisé, qui se prolonge dans le chœur par l'intermédiaire de deux doubleaux. L'abside, pour sa part, est voûtée en cul-de-four.

Les deux doubleaux qui délimitent l'espace du chœur sont de section plein-cintre, tout comme l'arc triomphal.

La sculpture se fait très présente au niveau des chapiteaux du chœur et de l'arc triomphal, ainsi que sur la corniche qui ceinture la nef.

Il faut remarquer les traces de fresques encore visibles dans la partie sommitale du mur nord, en amont du chœur.

L'aménagement des espaces, ainsi que la présence de sculptures figurées, témoignent du caractère roman de cette église. Il ne reste aucun vestige pouvant remonter à sa première mention. Seules les fouilles entreprises en 1989 par Michel Martzluff et Patrice Alessandri et les mobiliers retrouvés ont pu témoigner de trois phases d'occupation entre le X^{ème} et le XI^{ème} siècle⁶⁴⁷.

Sources et références bibliographiques

ADPO : 1025W236 ♦ 1119W234 ♦ 2J127/229 ♦ 4T59.

Autres : UDAP.

⁶⁴⁵ Des moellons et galets disposés avec soin en assises horizontales.

⁶⁴⁶ La rangée d'arcatures inférieures retombe sur des lésènes, alors que la rangée d'arcatures supérieures retombe sur des colonnes par l'intermédiaire de chapiteau au tailloir très marqué. Les colonnes se positionnent devant les lésènes. Les tailloirs, toujours en place, témoignent de la richesse des décors employés pour sublimer le chevet. Ainsi, damiers, rinceaux, palmettes, perles, figures zoomorphes et anthropomorphes habillent chaque espace laissé libre sur cet élément architectural.

⁶⁴⁷ Rapport conservé à l'UDAP de Perpignan.

- BASSEDA, L., « Toponymie Historique de Catalunya Nord », dans *Terra-Nostra*, Prades, 1990, p.757-759.
- BRUTAIS, J.-A., « Notes sur l'art religieux en Roussillon », dans le *Bulletin archéologique du comité de travaux historiques et scientifiques*, 1892, p.542-543.
- *Catalunya Romànica. XIV : El Rosselló*, Barcelone, 1993, p.447-449.
- CAZES, A., *Roussillon sacré*, Prades, 1990, p.39.
- *Dictionnaire des églises de France*, t.II C., Paris, 1966, p.168.
- MALLET, G., *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003, p.146-147.
- MONSALVATJE y FOSSAS, F., *Noticias históricas, El obispo de Elna*, t.3, Olot, 1914, p.173-174.



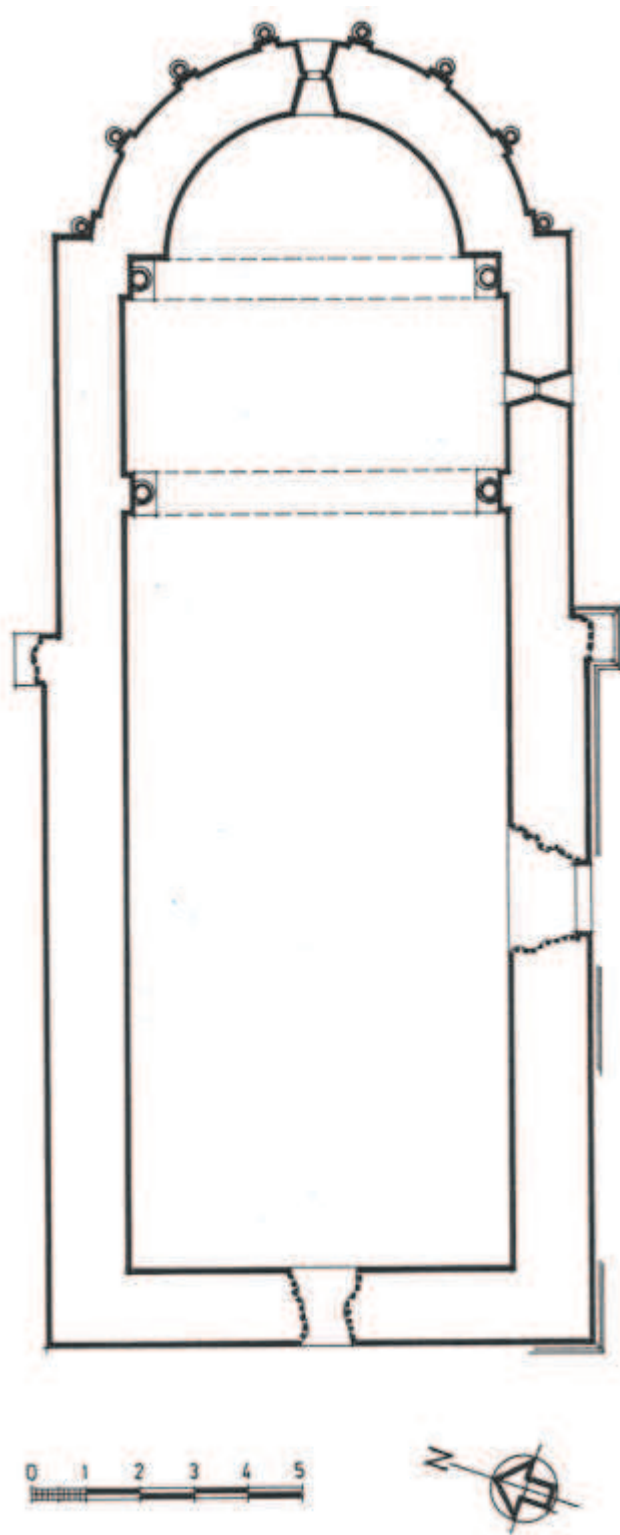
Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A2 n°174

(Cadastré dit Napoléonien, 1809, source ADPO : 2J127/229)



Extrait de section cadastrale, l'église est localisée en A2 n°125

(Cadastré moderne de 1932, source ADPO : 1119W234)



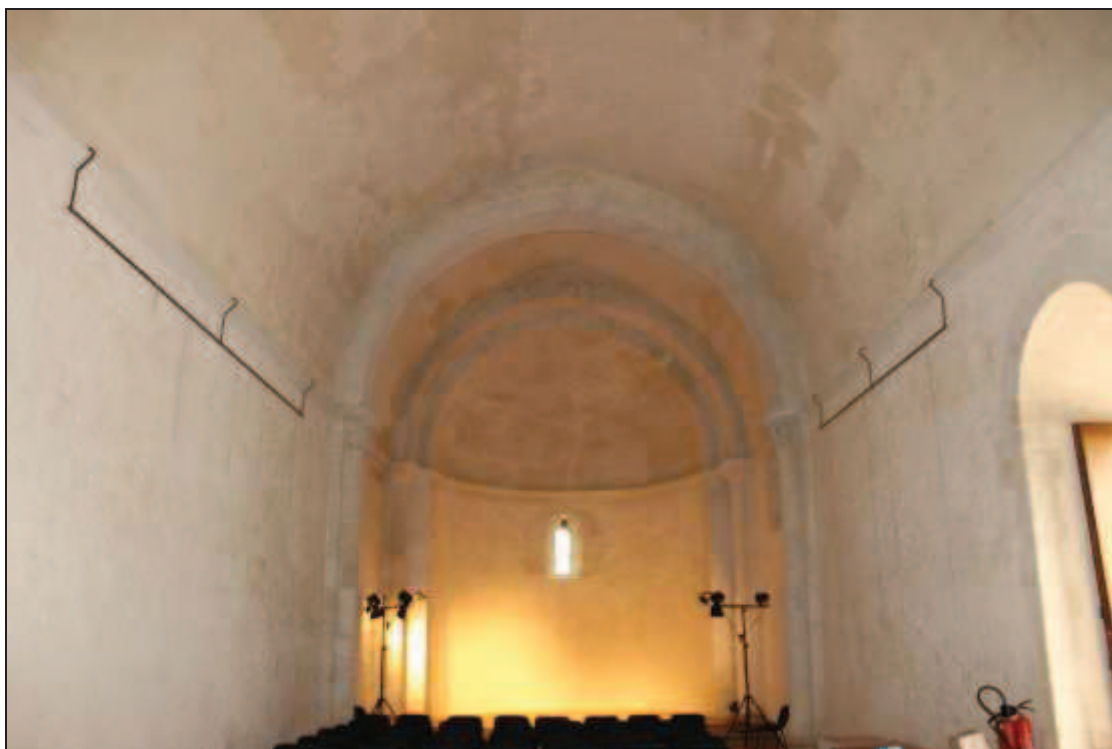
Plan au sol

(Raphaël Mallol, date inconnue)



Façade méridionale (haut), chevet (bas)

(août 2012)



Nef vue d'ouest en est (haut), et d'est en ouest (bas)

(août 2012)

Index des noms d'églises par vocable

Vocable	lieu-dit	Commune	n° de notice	Page
Sacellum de Darnac		BROUILLA	17	188
Saint-André		MONTBOLÓ	55	577
Saint-André		RIVESALTES	74	744
Saint-André	Bigaranes	SAINTE-MARIE-DE-LA-MER	79	788
Sainte-Agnès	Croanques	TAULIS	91	890
Saint-Assiscle-et-Sainte-Victoire		PERPIGNAN	58	603
Saint-Assiscle		TROUILLAS	100	988
Sainte-Cécile	Cos	TECH (le)	92	903
Saint-Christophe	Vernet	PERPIGNAN	59	609
Sainte-Colombe		SAINTE-COLOMBE-DE-LA-COMMANDERIE	78	780
Sainte-Colombe	Cabanes	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	81	799
Sainte-Croix	Quercorb	ARLES-SUR-TECH	8	86
Saint-Cyprien		SAINT-CYPRIEN	77	1769
Saint-Cyr		CANOHÈS	25	278
Saint-Cyr		PIA	64	648
Saint-Etienne		ELNE	37	413
Saint-Etienne		ARLES-SUR-TECH	9	105
Saint-Etienne		ILLE-SUR-TÊT	43	468
Saint-Etienne	Nidolères	TRESSERRE	98	970
Saint-Etienne		PONTEILLA	67	670
Saint-Etienne	Prunet	PRUNET-ET-BELPUIG	70	697
Saint-Etienne	Villerasse	SAINT-CYPRIEN	77	769
Saint-Etienne		SALEILLES	87	863
Sainte-Eugénie	Tresmals	ELNE	38	423
Sainte-Eugénie		SOLER	88	871
Sainte-Eulalie		TROUILLAS	101	996
Saint-Félix et Saint-Pierre		CALMEILLES	21	242
Saint-Félix		LAROQUE-DES-ALBÈRES	44	474
Saint-Félix		PÉZILLA-LA-RIVIÈRE	62	631
Saint-Ferréol	la Pava	ARGELÈS-SUR-MER	6	64
Saint-Fructueux		CAMÉLAS	22	252
Saint-Génis	Tanyeres	PERPIGNAN	60	617
Saint-Georges		CÉRET	27	298
Saint-Hippolyte		SAINT-HIPPOLYTE	82	814
Saint-Jacques		LATOUBAS-ELNE	47	495
Saint-Jean		ALBÈRE (l')	1	21
Saint-Jean	Réart	BAGES	11	126

Saint-Jean		OMS	57	594
Saint-Jean		SAINT-JEAN-LASSEILLE	83	823
Saint-Jean-Baptiste		SAINT-JEAN-PLAT-DE-CORTS	84	836
Saint-Julien	Buçac	AMÉLIE-LES-BAINS	3	39
Saint-Julien	Vallventosa	CORBÈRE	32	355
Saint-Julien	Tanya	LAROQUE-DES-ALBÈRES	45	480
Saint-Julien-et-Sainte-Basilisse		VILLEMOLAQUE	102	1000
Saint-Julien-et-Sainte-Basilisse		VILLENEUVE-DE-LA-RAHO	104	1014
Saint-Julien-et-Sainte-Basilisse		SOLER	88	871
Sainte-Juste-et-Sainte-Ruffine		PRATS-DE-MOLLO	69	687
Saint-Laurent	Galice / Torrent	LAROQUE-DES-ALBÈRES	46	485
Saint-Laurent		SAINT-LAURENT-DE-CERDANS	85	852
Saint-Mamet		SAINT-ESTÈVE	80	792
Saint-Marc		CAIXAS	19	203
Sainte-Marie		BAIXAS	13	137
Sainte-Marie		BOULOU (le)	16	180
Sainte-Marie		BROUILLA	18	193
Sainte-Marie	Foncouverte	CAIXAS	20	226
Sainte-Marie		COUSTOUGES	36	407
Sainte-Marie		CLUSES (Les)	31	337
Sainte-Marie	Belloch	ELNE	39	430
Sainte-Marie		MONTFERRER	56	585
Sainte-Marie	Malloles	PERPIGNAN	61	621
Sainte-Marie	Nyls	PONTEILLA	68	679
Sainte-Marie		TOULOUGES	97	960
Saint-Martin		ALBÈRE (l')	2	32
Saint-Martin	Palalda	AMÉLIE-LES-BAINS	4	44
Saint-Martin-et-Sainte-Croix	Taxo d'Avall	ARGELES-SUR-MER	7	76
Saint-Martin	Roca	CAMÉLAS	23	264
Saint-Martin		CASEFABRE	26	289
Saint-Martin		CORNEILLA-LA-RIVIÈRE	34	392
Saint-Martin		CORSAVY	35	398
Saint-Martin		LLAURO	48	502
Saint-Martin	Fenollar	MAUREILLAS	52	529
Saint-Martin de		POLLESTRES	66	662
Saint-Martin	Lavall	SORÈDE	90	882
Saint-Michel	Forques	CANET	24	273
Saint-Michel	Riunoguès	MAUREILLAS	53	548
Saint-Michel-et-Saint-Sauveur	Candell	VILLEMOLAQUE	103	1010
Saint-Nazaire	Barbadell	BOULETERNÈRE	15	163
Saint-Nazaire		SAINT-NAZAIRE	86	858
Saint-Nazaire		TORDÈRES	95	935
Saint-Paul	Vilar	REYNÈS	72	724
Saint-Pierre	Riuferrer	ARLES-SUR-TECH	10	119

Saint-Pierre	Vilar	CLAIRA	29	319
Saint-Pierre	Bosc	CORBÈRE	33	372
Saint-Pierre		CÉRET	28	311
Saint-Pierre		ELNE	40	437
Saint-Pierre (La Trinité)	Belpuig	PRUNET-ET-BELPUIG	71	711
Saint-Pierre		THÉZA	93	919
Saint-Pierre		THUIR	94	929
Saint-Pierre		TORREILLES	96	955
Saint-Quentin		AMÉLIE-LES-BAINS	5	52
Saint-Romain		LLUPIA	49	512
Saint-Saturnin		BOULE D'AMONT	14	149
Saint-Saturnin		MONTAURIOL	54	564
Saint-Saturnin		PÉZILLA-LA-RIVIÈRE	63	638
Saint-Saturnin	Ortolanes	PIA	65	653
Saint-Saturnin		TRESSERRE	99	981
Saint-Sauveur	Vilarmilla	LLUPIA	50	516
Saint-Thomas		LLUPIA	51	521
Saint-Vincent		BAHO	12	130
Saint-Vincent		CLAIRA	30	328
Saint-Vincent		ESTAGEL	41	440
Saint-Vincent		FOURQUES	42	455
Saint-Vincent		REYNÈS	73	735
Saint-Vincent	Taxo d'Amont	SAINT-ANDRÉ	75	752

Index des églises par localité

Localité	Eglise	n° de notice	Page
ALBÈRE (1')	Saint-Jean	1	21
	Saint-Martin	2	32
AMÉLIE-LES-BAINS	Saint-Julien de Buçac	3	29
	Saint-Martin de Palalda	4	44
	Saint-Quentin	5	52
ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pava	6	64
	Saint-Martin-et-Sainte-Croix de Taxo d'Avall	7	76
ARLES-SUR-TECH	Sainte-Croix deQuercorb	8	86
	Saint-Etienne	9	105
	Saint-Pierre du Riuferrier	10	119
BAGES	Saint-Jean de Réart	11	126
BAHO	Saint-Vincent	12	130
BAIXAS	Sainte-Marie	13	137
Barbadell	<i>voir BOULETERNÈRE</i>	15	163
Belloch	<i>voir ELNE</i>	39	430
Belpuig	<i>voir PRUNET-ET-BELPUIG</i>	71	711
Bigaranes	<i>voir SAINTE-MARIE-DE-LA-MER</i>	79	788
Bosc	<i>voir CORBÈRE</i>	33	372
BROUILLA	Sacellum de Darnac	17	188
	Sainte-Marie	18	193
Buçac	<i>voir AMÉLIE-LES-BAINS</i>	3	39
Cabanes	<i>voir SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES</i>	81	799
CAIXAS	Sainte-Marie de Foncouverte	20	226
	Saint-Marc	19	203
CALMEILLES	Saint-Félix et Saint-Pierre	21	242
CAMÉLAS	Saint-Fructueux	22	252
	Saint-Martin de la Roca	23	264
Candell	<i>voir VILLEMOLAQUE</i>	103	1010
CANET	Saint-Michel de Forques	24	273
CANOHÈS	Saint-Cyr	25	278
CASEFABRE	Saint-Martin de	26	289
CÉRET	Saint-Georges	27	298
	Saint-Pierre	28	311
CLAIRA	Saint-Pierre du Vilar	29	319
	Saint-Vincent	30	328
CLUSES (Les)	Sainte-Marie	31	337
CORBÈRE	Saint-Julien de Vallventosa	32	355

	Saint-Pierre du Bosc	33	372
CORNEILLA-LA-RIVIÈRE	Saint-Martin de	34	392
CORSAVY	Saint-Martin de	35	398
Cos	<i>voir TECH (le)</i>	92	903
COUSTOUGES	Sainte-Marie	36	407
Croanques	<i>voir TAULIS</i>	91	890
ELNE	Saint-Etienne	37	413
	Sainte-Eugénie de Tresmals	38	423
	Sainte-Marie de Belloch	39	430
	Saint-Pierre	40	437
ESTAGEL	Saint-Vincent	41	440
Fenollar	<i>voir MAUREILLAS</i>	52	529
Foncouverte	<i>voir CAIXAS</i>	20	226
Forques	<i>voir CANET</i>	24	273
FOURQUES	Saint-Vincent	42	455
Galice / Torrent	<i>voir LAROQUE-DES-ALBÈRES</i>	46	485
ILLE-SUR-TÊT	Saint-Etienne	43	468
LAROQUE-DES-ALBÈRES	Saint-Félix	44	474
	Saint-Julien de Tanya	45	480
	Saint-Laurent de Galice ou Torrent	46	485
LATOUBAS-ELNE	Saint-Jacques	47	495
Lavall	<i>voir SORÈDE</i>	90	882
LLAURO	Saint-Martin	48	502
LLUPIA	Saint-Romain	49	512
	Saint-Sauveur de Vilarmilla	50	516
	Saint-Thomas	51	521
Malloles	<i>voir PERPIGNAN</i>	61	621
MAUREILLAS	Saint-Martin de Fenollar	52	529
	Saint-Michel de Riunoguès	53	548
MONTAURIOL	Saint-Saturnin	54	564
MONTBOLÓ	Saint-André	55	577
MONTFERRER	Sainte-Marie	56	585
Nidolères	<i>voir TRESSERRE</i>	98	970
Nyls	<i>voir PONTEILLA</i>	68	679
OMS	Saint-Jean	57	594
Ortolanes	<i>voir PIA</i>	65	653
Palalda	<i>voir AMÉLIE-LES-BAINS</i>	4	44
	Saint-Assiscle et Sainte-Victoire	58	603
PERPIGNAN	Saint-Christophe du Vernet	59	609
	Saint-Génis de Tanyeres	60	617
	Sainte-Marie de Malloles	61	621
PÉZILLA-LA-RIVIÈRE	Saint-Félix	62	631
	Saint-Saturnin	63	638
PIA	Saint-Cyr	64	648
	Saint-Saturnin des Ortolanes	65	653

POLLESTRES	Saint-Martin	66	662
PONTEILLA	Saint-Etienne	67	670
	Sainte-Marie de Nyls	68	679
PRATS-DE-MOLLO	Sainte-Juste-et-Sainte-Ruffine	69	687
Prunet	<i>voir PRUNET-ET-BELPUIG</i>	70	697
PRUNET-ET-BELPUIG	Saint-Etienne de Prunet	70	697
	Saint-Pierre (La Trinité) de Belpuig	71	711
Quercorb	<i>voir ARLES-SUR-TECH</i>	8	86
Réart	<i>voir BAGES</i>	11	126
REYNÈS	Saint-Paul du Vilar	72	724
	Saint-Vincent	73	735
Riuferrer	<i>voir ARLES-SUR-TECH</i>	10	119
Riunoguès	<i>voir MAUREILLAS</i>	53	548
RIVESALTES	Saint-André	74	744
Roca	<i>voir CAMÉLAS</i>	23	264
SAINT-ANDRÉ	Saint-Vincent de Taxo d'Amont	75	752
SAINT-CYPRIEN	Saint-Etienne de Villerase	76	575
	Saint-Cyprien	77	769
SAINTE-COLOMBE-DE-LA-COMMANDERIE	Sainte-Colombe	78	780
SAINT-ESTÈVE	Saint-Mamet	80	792
SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	81	799
SAINT-HIPPOLYTE	Saint-Hippolyte	82	814
SAINT-JEAN-LASSEILLE	Saint-Jean	83	823
SAINT-JEAN-PLAT-DE-CORTS	Saint-Jean-Baptiste	84	836
SAINT-LAURENT-DE-CERDANS	Saint-Laurent	85	852
SAINTE-MARIE-DE-LA-MER	Saint-André de Bigaranes	79	788
SAINT-NAZAIRE	Saint-Nazaire	86	858
SALEILLES	Saint-Etienne	87	863
SOLER	Sainte-Eugénie	88	871
	Saint-Julien-et-Sainte-Basilisse	89	876
SORÈDE	Saint-Martin de Lavall	90	882
TAULIS	Sainte-Agnès de Croanques	91	890
Taxo d'Amont	<i>voir SAINT-ANDRÉ</i>	75	752
TECH (le)	Sainte-Cécile de Cos	92	903
THÉZA	Saint-Pierre	93	919
THUIR	Saint-Pierre	94	929
TORDÈRES	Saint-Nazaire	95	935
TORREILLES	Saint-Pierre	96	955
TOULOUGES	Sainte-Marie	97	960
Tresmals	<i>voir ELNE</i>	38	423
TRESSERRE	Saint-Etienne de Nidolères	98	970
	Saint-Saturnin	99	981
TROUILLAS	Saint-Assiscle	100	988
	Sainte-Eulalie	101	996

Vallventosa	<i>voir CORBÈRE</i>	32	355
Vernet	<i>voir PERPIGNAN</i>	59	609
Vilar (Saint-Paul)	<i>voir REYNÈS</i>	72	724
Vilar (Saint-Pierre)	<i>voir CLAIRA</i>	29	319
Vilarmilla	<i>voir LLUPIA</i>	50	516
Villerasse	<i>voir SAINT-CYPRIEN</i>	76	757
VILLEMOLAQUE	Saint-Julien-et-Sainte-Basilisse	102	1000
	Saint-Michel-et-Saint-Sauveur de Candell	103	1010
VILLENEUVE-DE-LA-RAHO	Saint-Julien-et-Sainte-Basilisse	104	1014